UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

Class 909 Book B47 Volume 139-40

F 11-20M

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

JUN - 3 1975
MAY 14 1975
FEB 28 1977
MAY 10 1977
APR 12 1984
DEC 28 1983
JAN 02 1988
DEC 26 1987
DEC 20 1989
FEB 01 1990

L161—O-1096

ÉTUDES

SUR

L'ÉTYMOLOGIE & LE VOCABULAIRE

DU VIEUX SLAVE

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

CENT-TRENTE-NEUVIÈME FASCICULE

ÉTUDES SUR L'ÉTYMOLOGIE ET LE VOCABULAIRE DU VIEUX SLAVE (1re PARTIE), PAR A. MEILLET.

PARIS (2e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1902

Tous droits réservés.

909
B47
v.139-40

ÉTUDES

SUR

L'ÉTYMOLOGIE & LE VOCABULAIRE

DU VIEUX SLAVE

PAR

A. MEILLET

DIRECTEUR D'ÉTUDES ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

PREMIÈRE PARTIE

PARIS (2e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1902

Tous droits réservés.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avertissement. XI

I. — Des aspects perfectif et imperfectif dans la traduction de l'Évangile en vieux slave. . . . 1

Chap. I. — Définition morphologique du perfectif et de l'imperfectif vieux slaves. 8
Chap. II. — Emploi grammatical du perfectif et de l'imperfectif. 59
Appendice. 101

II. — Études gramaticales. 105

I. — Remarques sur l'altération de *i* et *u* brefs en slave. 107
II. — Sur les groupes de consonnes en slave. 127
III. — La désinence *-tŭ-* à l'aoriste.. 134
IV. — Sur l'impératif des thèmes de présents en *-i-*. . . 143
V. — Sur les verbes en *-ovati*, *-uja*.. 147

III. — Étymologies. 151

1. — *bez*, *bes* et *raz*, *ras*. 153
2. — *otŭ*. 155
3. — *otŭnądĭ*. 158
4. — *vŭ jistiną*. 159
5. — *su-gubŭ*. 161
6. — *lĭgŭkŭ*. 164
7. — *peštĭ*, *peštera* « caverne ». 166
8. — *nejęsytĭ*. 168
9. — *slězena* et le nom indo-européen de la « rate ».. . 169
10. — *malŭ*. 172
11. — *tuždĭ*.. 175
12. — *dvĭri*, *vrata*, etc. 176
13. — A propos de *svĭtěti*. 177
14. — Latin *lactūca* en slave. 179
15. — De quelques particularités des noms empruntés au grec. 187

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

186375

AVERTISSEMENT

En faisant les recherches nécessaires à la préparation d'un dictionnaire étymologique du vieux slave que je me propose de publier d'ici à quelques années avec la collaboration de M. P. Boyer, j'ai été conduit à étudier un certain nombre de questions encore incomplètement résolues. Ce sont les résultats de ces études que je publie ici. Cette première partie renferme un examen détaillé de l'emploi de l'aspect dans l'Évangile vieux slave et la discussion de divers problèmes d'étymologie, de phonétique et de morphologie dont la solution importe à qui veut déterminer la forme et l'origine des mots slaves. Une seconde, qui paraîtra ultérieurement, et qui contiendra l'index de tout l'ouvrage, sera consacrée à la dérivation et au vocalisme.

Comme dans les *Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif* parues dans cette même collection, les textes slaves ont été transcrits lettre à lettre, sans aucune part d'interprétation. On n'a innové que sur un point : la transcription par *x* de la spirante gutturale qui est ordinairement rendue par *ch*. Il a paru bon de proposer ici pour le slave l'emploi d'une transcription déjà familière depuis longtemps aux linguistes par l'usage qui en est fait dans la transcription de l'iranien et de l'arménien, et qui évite l'inconvénient, toujours grave, qu'il y a à rendre une lettre unique d'une langue par deux lettres de la transcription ; le *x* ne saurait d'ailleurs causer aucune ambiguïté puisqu'il n'a jamais en linguistique sa valeur vulgaire de *ks* et il fera particulièrement peu de difficulté aux slavistes puisqu'il est la reproduction pure et simple du caractère de

l'alphabet russe. Le *h* qu'ont employé certains savants, notamment Miklosich, est plus criticable encore que *ch,* car *h* désigne ordinairement tout autre chose qu'une spirante gutturale. D'une manière générale, il conviendrait, ce semble, d'employer *x* pour rendre la spirante gutturale sourde dans toutes les transcriptions ; le χ grec auquel on recourt souvent produit un effet disgracieux, puisqu'il appartient à un alphabet différent de l'alphabet latin, et a au fond l'inconvénient de ne pas s'accorder avec la prononciation ancienne du grec et par suite d'être légèrement ambigu. Si, comme on doit l'espérer, un congrès international de linguistes se réunit enfin un jour pour établir un système de transcription un et rationnel, il lui appartiendra de se prononcer sur l'innovation essayée dans cet ouvrage.

I

DES ASPECTS PERFECTIF ET IMPERFECTIF

DANS LA TRADUCTION DE L'ÉVANGILE

EN VIEUX SLAVE

L'objet de la présente étude sur les aspects perfectif et imperfectif dans la traduction de l'Évangile en vieux slave est étroitement limité.

1° L'emploi des deux aspects n'est étudié que dans le seul texte vieux slave de l'Évangile, à l'exclusion de toute recherche systématique sur cet emploi dans les autres textes vieux slaves et, à plus forte raison, dans les textes d'autres langues slaves. Cette première limitation est aisée à justifier.

Depuis la *Vergleichende grammatik* de Miklosich où le chapitre de l'aspect tient la place qui convient, la question a été reprise en détail par M. Ul'janov au volume II de ses *Značenija glagol'nyx osnov* (Varsovie, 1895) ; les vues de M. Ul'janov ont été résumées et discutées à fond par M. Fortunatov, dans le volume XXXIV du *Sbornik* de la section de langue et littérature russes de l'Académie de Saint-Pétersbourg, p. 1-158 ; enfin M. Jagic' a examiné les principaux faits et les principales difficultés dans ses *Beiträge zur slavischen syntax,* I, p. 72 et suiv. (au volume XLVI des *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, *Phil. hist. cl.*), et M. Delbrück a exposé les choses au point de vue de la grammaire comparée dans sa *Vergleichende syntax,* II, p. 127 et suiv., 161 et suiv. Le sujet a donc été suffisamment étudié dans son ensemble ; le moment est venu de déterminer d'une manière détaillée et complète quel est l'emploi des aspects à chaque date dans chaque dialecte ; par là seulement on a quelques chances de

faire avancer la solution des problèmes délicats qui restent encore à résoudre.

Dans ces études de détail il importe avant tout de s'en tenir à des textes qui représentent d'une manière précise et sans aucun mélange un moment défini d'un dialecte défini ; pour le vieux slave, l'Évangile est le seul document qui réponde à cette nécessité de la méthode. C'est en effet le seul texte étendu qui soit connu par plusieurs manuscrits anciens et fidèles à la source, le seul par conséquent où l'on puisse faire le départ entre l'œuvre du traducteur original et les altérations des copistes. Quand on étudie les autres monuments, on en est réduit à se demander perpétuellement ce qui est original et ce qui est dû aux copistes, sans avoir la plupart du temps aucune indication de fait qui permette de rien décider. — Par une heureuse rencontre, il se trouve que, d'une part, par la nature même du texte, l'Évangile présente des emplois très clairs et très variés et d'autre part que, la traduction ayant été à ce qu'il semble l'une des toutes premières, la langue dans laquelle elle est rédigée n'est point encore une langue littéraire fixée par tradition, mais représente effectivement le parler d'un certain lieu en un certain moment.

2° On s'est astreint à isoler la notion de l'aspect de toutes les autres notions plus ou moins connexes qui en obscurcissent la netteté. Cet isolement ne peut être réalisé que d'une manière abstraite ; car, dans chaque phrase, une forme verbale donnée exprime tout un ensemble de notions, les unes appartenant aux mots, les autres à chacune des catégories grammaticales dont elle relève ; comme l'aspect se trouve en rapports définis à la fois avec les divers types verbaux et avec les diverses formes temporelles, il a fallu l'étudier dans ses rapports avec ces deux catégories. Mais l'objet propre de cette étude est uniquement de définir ce qui est commun à tous les perfectifs et à tous les imperfectifs, de déterminer en un mot l'essence même de l'aspect.

Ce n'est pas à dire qu'on ait essayé de ramener à des formules abstraites la valeur du perfectif et de l'imperfectif : rien n'est plus dénué de réalité que ces règles où l'on prétend enfermer le sens d'une forme grammaticale ; car on ne définit la valeur d'une forme que par les types de phrase où elle

figure et par le jeu des oppositions des diverses formes : une syntaxe qui ne renfermerait pas d'exemples serait de tous les livres le plus inutile et le moins intelligible.

3° *Aucune catégorie sémantique n'a été admise qui ne répondît à un moyen d'expression distinct dans la langue même.* Il a paru tout à fait vain de préciser arbitrairement des nuances de sens plus ou moins subtiles là où la langue n'a point institué de signes propres ; nul criterium ne permet de fixer où l'on doit s'arrêter dans ces distinctions et en effet on voit que les grammairiens qui se sont occupés de syntaxe n'ont cessé de raffiner les uns sur les autres, sans d'ailleurs réussir à tomber d'accord ; car on ne peut jamais s'accorder que sur ce qui est imposé par l'observation même des faits. La poursuite de nuances subtiles est une conséquence naturelle de la recherche des formules abstraites qui a eu en syntaxe tant de conséquences fâcheuses et à laquelle on a cru devoir entièrement renoncer ici.

Par là même on a été dispensé de discuter les catégories qu'a posées M. Ul'janov. Le vieux slave ne distinguant dans la forme que deux catégories, le perfectif et l'imperfectif, il n'y avait, d'après le principe général, que cette seule opposition à étudier.

4° L'opposition du perfectif et de l'imperfectif qui, dans les autres langues où on la rencontre, le baltique, le germanique, le latin, ne joue qu'un rôle accessoire, est au contraire un élément absolument essentiel du système verbal slave. Dès lors toute comparaison partielle de l'aspect en slave et de l'aspect en baltique par exemple ne peut aboutir qu'à donner une idée fausse du rôle de l'aspect dans l'une des deux langues envisagées ; le seul procédé légitime est d'opposer l'ensemble du système slave à l'ensemble du système de chacune des autres langues, de manière à en faire ressortir la rigueur toute particulière. Pareille comparaison d'ensemble ne saurait être faite dans une monographie portant sur un seul texte, quoiqu'il se trouve que l'état présenté par la traduction slave de l'Évangile ne doive pas différer très sensiblement de l'état slave commun.

Mais il importe, pour éviter tout malentendu, de poser dès le début deux principes qui sont certains.

a. — L'opposition du perfectif et de l'imperfectif est à peu près exactement synonyme de celle des thèmes d'aoriste et de présent en grec ; le traducteur de l'Évangile l'a vu très clairement, et d'autant mieux que, dans le grec de son temps, il n'existait plus d'autres thèmes que ceux d'aoriste et de présent ; *aussi traduit-il, autant que possible, un thème d'aoriste par un perfectif, un thème de présent par un imperfectif.*

Là où le traducteur a transcrit les verbes grecs au lieu de les traduire, il ne s'est pas servi pour chaque verbe d'un seul et même thème, mais a transcrit, suivant les cas, tantôt le présent et tantôt l'aoriste : βλασφημεῖν a donné *vlasvimljati*, βλασφημῆσαι *vlasvimisati* :

Mt., IX, 3 βλασφημεῖ : *vlasvimlĕatŭ* Mar. ; *vlasfymlèetŭ* Ass. ; l'accord de Mar. et Ass. prouve que *vlasvimisaetŭ* Zogr. est une innovation.

J., X, 36 βλασφημεῖς : *vlasviml͡ĕeši* Zogr. Ass. ; *vlasfimlĕeši* Mar.

mais :

Mc, III, 28 βλασφημήσωσιν : *vlasvimisajątŭ* Zogr. ; *vlasfimisajątŭ* Mar. ; ib. 29 βλασφημήσῃ : *vlasvimisaetŭ* Zogr. ; *vlasvimisaatŭ* Mar.

L. XII, 10 βλασφημήσαντι : *iže vlasvimisaetŭ* Zogr. Mar. Ass.

Si l'on trouve seulement *skandalisati,* c'est que, dans les deux passages où le verbe apparaît, le grec a σκανδαλίσαι :

Mt., XVIII, 6 σκανδαλίσῃ : *skandalisaetŭ* Mar. (Zogr. Ass. def.) ; dans ce passage le verbe est construit parallèlement à des perfectifs et semble indiquer que ces verbes en *-isati* ont la valeur perfective ;

L. XVII, 2 σκανδαλίσῃ : *skanŭdalisaatŭ* Mar. (*sŭblažněetŭ* Zogr. ; Ass. def.).

Dans des textes postérieurs, ces transcriptions d'aoristes grecs en slave deviennent plus fréquentes et finalement, c'est en principe sous la forme de l'aoriste qu'ont été faits les emprunts de verbes grecs par les dialectes slaves méridionaux (v. Miklosich, *Vergl. gramm.*, II, p. 276 et suiv.).

Or, comme l'aoriste et le présent du grec répondent à l'aoriste et au présent de l'indo-iranien et de l'arménien dont les thèmes expriment l'aspect et non le temps, de même que les formes grecques (mais avec moins de netteté), on peut dire que

le perfectif et l'imperfectif slaves sont en gros synonymes de l'aoriste et du présent indo-européens ; ceci ne signifie pas que le perfectif et l'imperfectif continuent d'une manière quelconque les distinctions exprimées par l'aoriste et le présent indo-européens, et la question de la substitution de l'un des procédés à l'autre reste entière.

b. — De ce qu'un imperfectif est transformé en perfectif par l'addition de certains préverbes en letto-slave, en germanique et en latin, il ne résulte pas que cette action des préverbes soit un fait dialectal de date indo-européenne. Car en indo-européen, les mots qui ont fourni les prépositions et les préverbes étaient encore des sortes d'adverbes, parfois juxtaposés à un nom ou à un verbe de manière à n'avoir avec le mot suivant qu'un seul ton (tombant sur l'adverbe au moins dans une partie des cas), mais souvent aussi complètement indépendants et isolés.

Ainsi dégagée de toute considération étrangère, la présente étude — où l'on ne trouvera aucune nouvelle théorie et qui a pour unique objet de préciser les idées — permettra d'apprécier à quel point la notion de l'aspect a de rigueur et de constance en slave ; il est à souhaiter qu'elle dissipe le préjugé qui fait si souvent chercher dans le verbe slave le type même de l'emploi du perfectif et de l'imperfectif, alors que le slave présente cet emploi sous sa forme la plus fixée, la plus rigide et, par suite, la plus éminemment particulière et la moins propre en un certain sens à éclairer les faits des autres langues.

CHAPITRE I

DÉFINITION MORPHOLOGIQUE DU PERFECTIF ET DE L'IMPERFECTIF VIEUX SLAVES

I

Généralités.

L'originalité du slave à l'égard des aspects perfectif et imperfectif consiste essentiellement en ceci :

Le slave possède en face de tout perfectif un imperfectif correspondant — et il possède — en général, mais non pas toujours — un perfectif en face de chaque imperfectif.

Un verbe imperfectif par lui-même prend en général l'aspect perfectif quand il est précédé d'un préverbe quelconque : *bljusti* est imperfectif, *sŭbljusti* est perfectif. Toutefois, quelques verbes naturellement imperfectifs — peu nombreux d'ailleurs — peuvent rester imperfectifs même après addition d'un préverbe : *sŭležati* est imperfectif aussi bien que *ležati*.

Un verbe perfectif, soit par lui-même, soit par addition d'un préverbe, se reconnaît toujours à ce qu'il a en face de lui un verbe, généralement dérivé, qui lui sert d'imperfectif et qu'on nomme *itératif* ; par exemple le caractère perfectif de *sŭbljusti* est établi par l'existence de l'itératif *sŭbljudati*. En d'autres termes, l'*existence d'un itératif est le criterium essentiel du caractère perfectif d'un verbe donné.*

Par suite, les itératifs sont le seul type de verbes vieux slaves que l'addition d'un préverbe ne rende jamais perfectifs.

Il résulte de là que la formation constante et régulière d'un itératif en regard de tout perfectif est le trait caractéristique du système de l'aspect verbal en slave.

Cette formation était la condition nécessaire d'une particularité que le slave est seul à présenter entre toutes les langues indo-européennes et dont les dialectes les plus immédiatement voisins, les dialectes baltiques, n'ont en aucune manière l'équivalent : la forme du présent de tout verbe imperfectif exprime le temps présent, mais la forme du présent d'un verbe perfectif indique en général un fait futur, au moins en proposition principale : *bljudą* signifie « j'observe » et *sŭbljudą* « j'observerai » ; suivant donc qu'une forme de présent indique en proposition principale un fait présent ou futur, on peut conclure qu'elle appartient à un verbe imperfectif ou perfectif. Ce criterium permet de suppléer à l'absence accidentelle d'une opposition des formes perfectives et imperfectives. Il convient d'ajouter à ce criterium très important d'autres indications secondaires dont la principale est que l'imparfait et le participe présent n'existent en général que dans les verbes imperfectifs : tous ces détails seront examinés plus loin. On peut dès à présent les retenir pour faciliter la détermination du caractère perfectif ou imperfectif de chaque verbe.

II

Verbes simples.

A. — Type radical thématique et athématique.

La plupart des verbes de type radical sont nettement imperfectifs ; c'est le cas de *bljudą, bljusti* — *brěgą, brěšti* (variante de *roditi,* pouvant ne pas appartenir au texte original de la traduction ; comme *neroditi, nebrěšti* n'a pas de perfectif et c'est la périphrase *nebrěšti vŭčinetŭ* Zogr. Ass. dans Mt., VI, 24, et Zogr. dans L. XVI, 13 qui sert à traduire le futur καταφρονήσει) — *vladą, vlasti* — *vlěką, vlěšti* — *gnetą, gnesti* — *gryzą, grysti* — *grędą, grěsti* (sans doute anciennement du type à nasale infixée, mais ayant en slave l'aspect d'un verbe du type radical) — *jesmĭ* — *žegą, žešti* — *živą, žiti* — *židą, žĭdati* — *žĭrą, žrŭti* — *zovą, zŭvati* — *jiską* (et secondairement, par analogie, *jištą,* cf. M. S. L. XI, 300 n.), *jiskati* — *kradą, krasti*

— *mogą, mošti* — *pasą, pasti* — *peką sę, pešti sę* — *prędą, pręsti* — *poją, pěti* — le participe *pitomŭ*, isolé — *rastą, rasti* — *strěgą, strěšti* — *sŭsą, sŭsati* — *tirą, trŭti* — *tlŭką, tlěšti* — *čitą, čisti* — *šiją, šiti* — *jadą, jaxati*. Il convient d'ajouter à part l'ancien parfait *vědě (věmĭ), věděti*.

L'examen de cette liste suffit, sans qu'il soit besoin d'insister, pour établir que l'aspect est indépendant et du vocalisme avec *e* ou *ŏ*, ou sans *e*, du présent aussi bien que de la forme de l'infinitif — infinitif simple, ou infinitif en *-a-ti*. A cet égard, le slave s'oppose au sanskrit : le type skr. *bódhati* (auquel répondent en slave *bljudą* et en grec πεύθομαι) a en effet le caractère imperfectif en général tandis que le type skr. *giráti* (auquel répond v. sl. *žirą*) a le caractère plutôt perfectif, comme l'a montré M. Delbrück, *Vergl. synt.*, II, p. 83 et suiv. Cette différence des deux langues provient sans doute en partie d'innovations du slave, car, on le sait, le fait que le vocalisme du type *giráti* se retrouve normalement dans les aoristes thématiques grecs (λιπεῖν en regard de λείπειν) semble bien indiquer que l'opposition sanskrite de la valeur sémantique des deux types remonte au moins en partie à l'indo-européen. Mais il n'y avait rien là de tout à fait absolu ; car la valeur aoristique de γενέσθαι montre assez qu'une forme à vocalisme radical *e* n'a pas nécessairement le sens imperfectif et que le sens perfectif n'est pas indissolublement lié à la forme sans *e*. Il faut, avec M. Delbrück, tenir compte de la valeur naturellement perfective ou imperfective (ou indifférente) de chaque racine. Et c'est ce qui permet d'expliquer les exemples suivants où un verbe du type radical — de forme d'ailleurs quelconque — est perfectif par lui-même, sans l'intervention d'aucun préverbe :

padą (inf. *pasti*) est nettement perfectif : L. XX, 18 = Mt, X, 29 ; L. XXI, 24 (*padątŭ* « πεσοῦνται ») ; Ps. IX, 31 (*padetŭ* « πεσεῖ ») ; XVII, 39 (*padątŭ sję* « πεσοῦνται » ; il y a un itératif *padaetŭ* « πίπτει », par exemple L. XI, 17. De même r. *padú, pást'* ; polon. *padę, pas'c'*. — On ne saurait rapprocher cette valeur perfective si bien établie d'aucun fait identique d'une autre langue indo-européenne, parce que *padą* ne se retrouve *identiquement* nulle part ; le skr. *pádyate*, qui est ce qu'il y a de plus proche, ne peut rien indiquer. Mais la racine, sans doute

parente, qui a fourni le verbe grec de même sens était sûrement perfective, au moins dans une partie de ses emplois ; si en effet on rapproche la racine de γίγνομαι, on constate que les formes du présent à redoublement peuvent être employées en grec là où la forme radicale a la valeur perfective ou aoristique ; c'est ce qu'enseignent également δίδωμι, ἔδομεν — τίθημι, ἔθεμεν — ἵστημι, ἔστην — etc. ; la forme radicale à vocalisme *e* fournit l'aoriste ἔπετον (la forme ion. ἔπεσον est obscure), de même que ἐγενόμην et ἔτεκον en regard de γίγνομαι et τίκτω (de *τίτκω) ; là où la forme à vocalisme *e* a la valeur imperfective (présent grec), le présent à redoublement a une valeur légèrement intensive, ainsi dans μίμνω, ἴσχω en regard de μένω, ἔχω et alors l'aoriste radical, s'il en existe un, a la forme sans *e* de la racine : ἔσχον (sur ἰάχω, voir Schulze, K. Z. XXIX, 237 sqq.).

jimą (jęti) a l'itératif anomal *jemlją, jimati* ; l'exemple J. V, 47 est très caractéristique à cet égard : *ašte li togo kŭnĭgamŭ věry ne emĭete. kako mojimŭ glomŭ věrą jimete* Zogr. « εἰ δὲ τοῖς ἐκείνου γράμμασιν οὐ πιστεύετε, πῶς τοῖς ἐμοῖς ῥήμασιν πιστεύσετε » (ici *věrą jimą* a entraîné *věrą jemlją* ; mais d'ordinaire c'est *věrują* qui sert d'imperfectif à *věrą jimą*). Le polon. *jąc'* est de même perfectif et a pour itératif *imac'*. — Ici encore la valeur perfective paraît ancienne. Le correspondant lituanien *imù, iñuti* a en effet le caractère perfectif et il en est de même de got. *niman*. L'aspect de lat. *emere* n'est pas clair.

Dans les deux exemples précédents l'aspect perfectif est constant et par suite très visible. Il n'en est généralement pas de même dans les autres verbes radicaux ; l'aspect perfectif ne s'y rencontre d'ordinaire que concurremment avec l'imperfectif. Ainsi :

vedą, vesti : le caractère perfectif de J. XXI, 18 *vedetŭ* « οἴσει » est plus apparent que réel, et l'on verra au chapitre II que, dans une phrase construite comme celle-ci, la valeur future ne prouve pas le perfectif ; mais l'itératif *voditi* se rencontre une fois Mt. XV, 14. Toutefois il y a aussi des imparfaits : L. XXIII, 32 *vedĕaxą* « ἤγοντο » Zogr. Mar. (mais aor. *věsę* Ass.) ; L. IV, 1 *vedĕaše sę* « ἤγετο » Zogr. Mar. (Ass. def.) et un participe présent L. XXI, 12 *vedomy* « ἀπαγομένους » Zogr. Mar. Ass.

nesą, nesti n'a pas dans l'Évangile une valeur proprement perfective ; on lit même un participe présent J. XIX, 39 *nesy* « φέρων » Zogr. Mar. Ass., mais on notera que dans ce passage le sens est « apportant » plutôt que « portant ». Pour préciser le caractère duratif, c'est l'itératif *nositi* qui est employé, ainsi L. XIV, 27. Dans J. XIX, 17, le participe βαστάζων est traduit par *nesy* Zogr. Mar., mais par *nosę* Ass. Sav. Nikol. — Malgré la différence essentielle de la forme il n'est pas inutile de rappeler ici que, en grec, un thème de la famille de *nesą*, ἐνεγκεῖν, fournit à φέρω son aoriste. Cf. Delbrück, *Vergl. synt.*, II, p. 138.

ženą, gŭnati n'existe dans l'Évangile à l'état de simple qu'une fois ; et il est à l'aoriste : Mc I, 36 *gŭnašę* Zogr. Mar. Ass. L'imperfectif « διώκειν, ἐλαύνειν » est exprimé à plusieurs reprises par l'itératif *goniti*. — On ne saurait rien tirer du rapprochement avec skr. *hánti* pour expliquer l'aspect du verbe slave, d'abord à cause de la très forte divergence de sens entre les verbes des deux langues et, en second lieu, parce que l'aspect du verbe sanskrit n'est point clair (v. Delbrück, *Vergl. synt.*, II, 73).

teką, tešti est d'ordinaire employé à l'aoriste dans l'Évangile, mais on a aussi une fois, J. XX, 4, l'imparfait *tečaašete*. L'itératif *točiti*, qui sert à souligner quand il y a lieu la valeur imperfective, ne se rencontre pas dans l'Évangile ; il y en a un exemple Euch. 44 b (*točęšti buri*) et le substantif abstrait est dans l'Évangile même : *točenii* « ῥύσει » Mc V, 25 Zogr. Mar. (*tečenii* Ass.) et L. VIII, 43 Zogr. Mar. Ass.

tepą, teti semble perfectif : dans une série de perfectifs, Mt. XXIII, 34 *tepete* « μαστιγώσετε » Ass. Ostr. (mais *bĭete* Mar. : l'ancien texte de Zogr. manque pour ce passage) ; cf. *tepenŭ* « μεμαστιγωμένος » Ps. LXXII, 14 ; dans Euch. 88 a, on lit, il est vrai, le participe présent *tepy* à la suite de plusieurs imperfectifs, mais, dans l'Évangile, c'est *biti* qui sert d'imperfectif : L. XVIII, 13 *bĭěše* Zogr. Mar. Ass. « ἔτυπτεν » ; L. XXIII, 48 *bĭjąšte* Zogr. Mar. Ass. « τύπτοντες » ; etc. Si, dans le Marianus, *bĭete* traduit μαστιγώσετε Mt. XXIII, 34, c'est que, comme on le sait, *bĭete* a pris la place de *tepete* de l'original. — L'opposition de *teti* et de *biti* ne saurait surprendre, si l'on se souvient que l'aoriste du skr. *hánti* est *ávadhīt* et

que le parfait du lat. *feriō* est *percussī* (Osthoff, *Suppletivwesen*, 12).

reką, rešti est nettement perfectif (et le polonais *rzec, rzekę* l'est aujourd'hui encore); on lit par exemple *reką* « ἐρῶ » L. XV, 18. L'imperfectif correspondant est l'intensif *glagolati*, qui n'est d'ailleurs pas itératif, car il possède un aoriste souvent employé et les formes munies de préverbes, comme *vŭzglagolati*, sont perfectives. On ne doit pas opposer absolument le participe présent *rekomyjĭ* « λεγόμενος » qu'on lit une fois J. IV, 25 ; ce participe présent se trouve en effet entouré de perfectifs et il semble bien que l'auteur lui ait, d'une manière tout exceptionnelle, attribué une valeur également perfective : *vĕmĭ ěko mesiě pridetŭ. rekomy xŭ. egda tŭ pridetŭ vĭzvĕstitŭ namŭ vsě* Zogr. Mar. ; néanmoins cet emploi a choqué les correcteurs, car Ass. a *glagolemy* et Ostr. *naricajemy* (qui est la traduction ordinaire de λεγόμενος) au lieu de *rekomyjĭ*. Il convient cependant d'ajouter qu'on n'aurait pas employé ainsi le participe présent d'un perfectif obtenu à l'aide d'un préverbe et que, d'autre part, le même participe *rekomoe* se trouve isolément dans Sav. à la place de *naricaemoe* Zog. Mar. Ass. Mt. XXVII, 33 (l'innovation de Sav. a pour objet de varier l'expression, ce que Ass. a réalisé autrement) ; cf. Ul'janov, *Znač. glag. osnov*, II, 171. Il est impossible de ne pas rapprocher : gr. λέγω, ἐρῶ, εἶπον et skr. *brávīti, vákṣyati, ávocat* de v. sl. *glagolją, reką, rěxŭ* ; cf. aussi got. *rodjan*, imperfectif de *qiþan* ; le caractère perfectif de i.-e. **wek*^{w}- est confirmé par le fait que l'on n'obtient un présent imperfectif de cette racine qu'à l'aide d'un redoublement : skr. *vívakti*. Il n'est sans doute pas fortuit que le verbe assez isolé v. sl. *reką* rappelle de si près la forme de la racine perfective i.-e. **wek*^{w}- ; cf. toutefois le présent gr. ἐνέπω en regard de l'aoriste à redoublement ἔσπετε « dites ».

jidą, jiti a un aspect moins net que le verbe précédent ; la valeur est future L. XV, 18 *jidą* « πορεύσομαι » Zogr. Mar. Ass., et dans plus d'un autre passage, *jidą* paraît bien être perfectif ; d'autre part on rencontre *xoditi* toutes les fois que le sens est vraiment imperfectif, ce qui souligne le caractère perfectif de *jidą* ; pour le traducteur de Év., *jidą* peut être perfectif sans l'addition de *po-* ; toutefois de bonne heure le

besoin d'un préverbe a été senti, et on lit déjà L. XV, 20 *pojide* Ass. (*jide* Zogr. Mar.); Mt., XXVI, 46 *pojiděmŭ* Zogr. (*jiděmŭ* Ass. Mar.); cf. Cloz, 303, Supr. 311, 28. Mais ceci n'empêche pas qu'on rencontre souvent l'imparfait et le participe présent de *jidą*. Cette inconséquence dans l'emploi de *jidą* n'a rien de surprenant, car, tandis que, en sanskrit, *ágāt* est l'aoriste de *éti,* en grec on voit εἶμι servir de futur à un verbe dont le présent est ἔρχομαι et l'aoriste ἦλθον; or on sait que *jidą* (ancien **jĭdą*) est un élargissement du thème racine i.-e. **ei-*, *i-*, exactement comme *jadą* est un élargissement de i.-e. **yā-* (skr. *yáti*). L'aspect imperfectif de *xoditi* tient à la formation (cf. *voditi,* etc.) et non à la racine, car les participes passés de *jiti* sont fournis par la même racine : *šidŭ, šilŭ* (cf. Osthoff, *Suppletivwesen,* 8 et suiv.).

pĭją, piti présente les deux aspects, perfectif et imperfectif, mais moins clairement que *jidą, jiti.* Les exemples d'imperfectif comme Mc II, 16 *pĭetŭ* « πίει » Zogr. Mar. Ass. ; Mt., XI, 18 et 19, etc. sont d'une netteté parfaite et le contraste de l'infinitif imperfectif *piti* Mt. XX, 22 et du perfectif *ispieta* ib. 23 Mar. est plus frappant encore, bien que *piti* traduise l'aoriste « πιεῖν ». Au contraire les exemples du perfectif J. VII, 37; Mc XIV, 25; L. XVII, 8; Mt. VI, 25; XXVI, 29 sont plus ou moins discutables ; et de Mt. XX, 22, 23 et Mc X, 39 il résulte que le présent *pĭją* n'exprime pas par lui-même le futur; aussi ne trouve-t-on point d'itératif en regard; mais les exemples montrent néanmoins que ce verbe a un caractère particulier et qu'il est autre chose qu'un imperfectif ordinaire. Or on notera que le présent indo-européen de ce verbe est une forme (anomale) à redoublement : skr. *píbati,* irl. *ibim,* lat. *bibō* et que, en grec, πῖθι est un impératif aoriste (cf. aussi ἔπιον). La racine indo-européenne paraît donc avoir eu plutôt l'aspect perfectif.

jamĭ, jasti est nettement imperfectif dans nombre de cas, par exemple L. XVII, 27, mais n'a nulle part une valeur bien clairement perfective; les deux exemples (Mt. XIV, 16 et XXV, 35) cités par M. Jagic', *Beitr. z. slav. synt.,* 74, où l'infinitif *ěsti* traduit φαγεῖν ne prouvent pas, car le sens imperfectif est très admissible et le vrai perfectif *sŭn-ěsti* aurait faussé le sens; quant aux deux autres exemples cités par

M. Jagic', Mt. VI, 25 et L. XVII, 8, *ěmĭ* s'y trouve à côté de *pĭją* et la valeur demi-perfective de *ěmĭ* s'explique assez par l'influence du verbe voisin dans la phrase (et souvent associé dans l'esprit des sujets parlants, par suite de la fréquence des cas analogues) *pĭją*. L'exemple suivant de Supr. 372, 24 a un peu plus de valeur sans être encore décisif : *vĭ nĭže dĭnĭ jasi* (φάγῃ), *sĭmrĭtĭją umreši* (ἀποθάνῃ). Il est inutile d'ajouter qu'il n'existe aucun itératif en regard de *jamĭ*. — Le caractère imperfectif de la racine indo-européenne de *jamĭ* est bien établi par le fait que, en regard des présents skr. *átti*, arm. *utem*, gr. ἐσθίω, les aoristes sont skr. *ágbaḥ*, arm. *keray*, gr. ἔφαγον ; comme πίομαι, la forme ἔδομαι doit sa valeur de futur à ce qu'elle est un ancien subjonctif.

metą est tenu pour perfectif par M. Jagic', *Beitr. z. slav. synt.*, I, 79 à cause de J. XIX, 24 *metěmŭ žrěbiję* « λάχωμεν » ; mais cet impératif n'est pas nécessairement perfectif ; il importe de noter d'ailleurs que *pometą* n'existe dans l'Évangile qu'au sens de « je balaierai » (par exemple L. XV, 8). En revanche on lit J. X, 32 et 33 *kamenĭe metete* (resp. *metemŭ*) « λιθάζετε » (resp. λιθάζομεν) Mar. Ass., et si Zogr. a *meštete, meštemŭ*, cela ne tient pas nécessairement à ce que *metą* était perfectif, mais tout simplement à ce qu'un présent *meštą* était normal en regard de l'infinitif *metati*, supposé par l'aoriste *metašę* Mt. XXVII, 35 — Mc XV, 24 — J. XIX, 24 Zogr. Mar. (jamais dans Ass.). Le présent de la forme *meštą* est celui qu'on trouve aujourd'hui au sens de « je jette » dans russe *metát'*, *mečú* — serbe *mètati*, *mèc'ēm* — tch. *metati*, *mecu*, tandis que *metą*, *mesti* n'a subsisté d'ordinaire qu'au sens de « balayer » (s. *mèsti*, etc.). De même, et pour la même raison, Zogr. a *meštetŭ* Mc, XII, 41, en regard de *metetŭ* « βάλλει » Mar. (Ass. def.). — Il n'y a pas dans l'Évangile trace d'un infinitif *mesti* pour un autre sens que celui de « balayer », mais l'infinitif anomal *metati* (cf. *žŭvati* en regard de *zovą*) a de bonne heure cessé d'être compris et a paru être une forme d'itératif, si bien qu'un imparfait *metaaxą* a été substitué à *metašę* dans L., XXIII, 34 Zogr. Mar. Ass. et Mt., XXVII, 35 Ass. ; il a aussi été formé un participe présent d'itératif *metająšte* qu'on lit Mc, XV, 24 Ass. et Ps. CXXV, 6 ; cf. pol. *miotac'*, *miotam*. Il est résulté de là une conséquence singulière : au lieu des formes d'ité-

ratif ordinaires *vŭmĕtati, otŭmĕtati, pomĕtati* (Évangile), *jizmĕtati, primĕtati* (Ps. sin.), on rencontre isolément : *otŭmetati* 4 fois dans Mar. (jamais dans Zogr. Ass.), *pometati* Mt. VII, 6 Ass. (*pomĕtati* Zogr. Mar.) ; au contraire *premetati sę* Euch. 84 a est sans doute perfectif. Il n'y a donc aucune raison de considérer *metą* comme perfectif.

vrŭgą, vrĕšti est peut-être perfectif dans une certaine mesure ; mais aucun des exemples d'Év. n'est probant en aucun sens : J. VIII, 59 *davrŭgątŭ* » ἵνα βάλωσιν », ib., 7 *vrŭdzi* « βαλέτω » etc. ; *vrŭže* « ἐξέβαλες » Ps. XLIX, 17 ne prouve rien non plus. Sreznevskij, *Materialy,* cite un participe présent *vrŭgy* « βάλλων » et les dictionnaires ne donnent aucune forme du vieux slave comparable à l'itératif tch. *vrhati,* pol. *wierzgac'* qu'on a en regard des perfectifs tch. *vrhnu,* pol. *wierzgnę,* serbe *vŕgnēm.* — On ne saurait donc rien dire de certain sur ces verbes.

klĭną sę, klęti sę semble perfectif dans Mt. V, 33 *ne vŭ lŭže klĭneši sę* Zogr. Mar. (Ass. def.) « οὐκ ἐπιορκήσεις » et peut-être aussi dans toute la série d'exemples Mt. XXIII, 16 et suiv. ; mais le participe présent *klĭny sę* est fréquent et Ps. LXI, 5 a aussi l'imparfait. Il n'y a pas d'itératif en regard de *klęti sę.*

En somme, à part *padą, jimą* et sans doute aussi *tepą* et surtout *reką,* les verbes radicaux du slave n'ont pas les caractères d'un vrai perfectif : existence d'un itératif correspondant, valeur de futur de la forme du présent et inexistence du participe présent et de l'imparfait. Mais beaucoup de ces verbes ont une valeur qui n'est ni nettement perfective ni nettement imperfective ; un verbe simple n'est pas imperfectif avec autant de constance que les itératifs qui sont formés en vue de l'expression même de l'aspect imperfectif ; on verra au chapitre II que les verbes simples imperfectifs ont un aoriste, à la différence des itératifs ; quand l'addition d'un préverbe fait difficulté, un verbe simple peut, même sans être expressément perfectif, indiquer le futur ; ainsi dans Év. *popeką sę* ne se rencontre pas et *pečetŭ sę* traduit par suite « μεριμνήσει » Mt., VI, 34 (cf. aussi Supr. 51, 8).

Il est permis de penser que l'aspect nettement perfectif de *padą, jimą, reką* et *tepą* n'est que le débris d'un emploi ordinaire de beaucoup de verbes simples comme perfectifs par

eux-mêmes. La réduction du nombre des perfectifs immédiats s'explique sans peine : un verbe simple conserve aisément son aspect perfectif dans une langue telle que le lituanien où le perfectif ne joue qu'un rôle accessoire et n'est pas un élément essentiel de la grammaire ; mais là où, comme en slave, l'opposition du perfectif et de l'imperfectif vient à dominer tout le système verbal, chacun des deux aspects tend de plus en plus à être marqué par des signes bien sensibles et faciles à reconnaître : il n'y a pas de raison de croire que les anciens présents radicaux perfectifs énumérés ci-dessus aient jamais pris d'une manière constante la valeur de futur si éminemment caractéristique des présents perfectifs slaves. Même les verbes qui sont encore nettement perfectifs en vieux slave n'ont pas toujours conservé leur aspect dans le développement ultérieur de la langue ; M. Ul'janov signale (*Znač.*, II, 171) l'emploi comme imperfectif de *jimą* en russe, en polonais et en tchèque et même de *padą* en russe ; le tchèque *tepu* est imperfectif (Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 2, p. 154 et suiv.). — Cette explication, donnée pour les verbes radicaux, a une valeur générale et s'applique naturellement à tous les autres types de verbes qui présentent des perfectifs immédiats ; on en verra de nombreux exemples par la suite.

B. — Type radical à redoublement.

Le slave n'a pas conservé de type à redoublement à proprement parler. Mais il possède un verbe qui comprend un élément de redoublement : *damĭ, dati* et, chose singulière, ce verbe est perfectif par lui-même comme le montre tout l'ensemble de ses emplois, trop connu pour qu'il y ait lieu d'y insister ici (cf. s. *dâm*, r. *dám*, pol. *dam*) ; M. Fortunatov a indiqué que les rares exemples où l'on a cru reconnaître une valeur imperfective de *damĭ* au sens de « donner » ne sont pas probants (*Krit. razbor*, 130 et suiv.). Sans doute la racine i.-e. **dō-* avait le caractère perfectif, ainsi qu'il ressort des aoristes radicaux skr. *ádāt*, gr. ἔδομεν, arm. *etu* et de l'emploi même du lat. *dare* et l'on sait que got. *giban* est aussi perfectif ; mais on recourt justement à la forme redoublée pour

obtenir le présent : skr. *dádāmi,* gr. δίδωμι. L'anomalie slave s'explique sans doute par un détail de la formation : la voyelle du redoublement ne répond ni à l'*i* du type gr. δίδωμι ni à l'*e* du type skr. *dádāmi,* tel qu'on le retrouve en letto-slave même dans un verbe tout voisin, lit. *dē-s-t(i)*, v. sl. *dežda* ; elle est en letto-slave *ō* : lit. *dů-s-t(i),* v. sl. *da-s-tŭ* ; en d'autres termes, l'*ō* de l'aoriste et de l'infinitif lit. *důti*, v. sl. *dati* a été transporté au présent ; le présent est donc une contamination de l'ancien présent redoublé et de l'ancien aoriste, ce qui rend compte du sens immédiatement. Même sans cette curieuse particularité, la valeur perfective de *damĭ* pourrait s'expliquer par l'influence du thème de l'infinitif *dati* qui a conservé le caractère perfectif de la racine i.-e. **dō-* ; c'est ce que montre l'histoire de *dežda, dèti* (cf. l'alinéa suivant sur ce dernier verbe). — Enfin il importe de noter que le caractère perfectif de *damĭ* est lié au sens de « donner » et que, au sens figuré, de « permettre », *damĭ* est imperfectif, ainsi qu'on le verra au chapitre II, V (à propos de l'imparfait). Cette remarque fournit une importante confirmation de ce qui a été dit précédemment ; la fixation de l'aspect des verbes simples est chose relativement tardive ; on voit que le sens propre du verbe y a joué un rôle décisif.

L'itératif correspondant à *damĭ* est *daja* (cf. s. *dájēm,* r. *dajú,* pol. *daję),* par exemple *daja* « δίδωμι » J. X, 29. Cet itératif est formé, exactement comme celui de *jima, jemlja,* d'une manière fort remarquable : au thème racine **dō-* a été ajouté le suffixe secondaire **-ye-* (cf. M. S. L., XI, 300) ; l'arménien a formé de même son présent, car arm. *tam* repose sur un ancien thème **də-ye-*. Et en effet le suffixe **-ye-* est le suffixe secondaire au moyen duquel les dialectes indo-européens ont tiré des présents, soit de thèmes verbaux (perfectifs ou imperfectifs), soit de thèmes nominaux.

En lituanien, le présent *dē-s-ti* a conservé sa forme ancienne, mais le présent slave correspondant a reçu précisément le suffixe secondaire **-ye-* et de là résulte *dežda* qui ne se trouve d'ailleurs pas dans l'Évangile. L'Évangile n'emploie d'autre présent de *dèti* que *dèja* tiré du thème **dhē-* comme *daja* est tiré de **dō-*.

C. — Verbes à suffixe *-je-*.

D'après ce qui précède, on s'attend à ce que les verbes en *-je-* soient imperfectifs et c'est en effet l'aspect imperfectif qu'ont dans l'Evangile : *alŭkati, vęzati, glagolati, gybati, gasati* (Mc IX, 43, 45 et L. III, 17 Zogr. Mar., mais non Ass.), *duxati* (L. XII, 55 ; J. III, 8 Zogr. Mar. ; *dyxati* Ass. et Ostr.), *žędati, žęti, znati, zŭdati, kapati, kajati sę, klepati, kolěbati* (Mt. XI, 7 Zogr. Mar. Ass.), *kopati, lajati, lĭjati, lŭgati, mazati, mlěti, orati, pĭsati, plakati* « laver », *plakati sę* « pleurer », *pljĭvati, plęsati, rydati, rězati, rŭpĭtati, sijati, skrĭžĭtati, smějati, spěti, stradati, sŭlati, sějati, trepetati, čajati, česati.*

Un seul verbe est nettement perfectif ; c'est *lobŭzati* dont le présent *lobŭžą* traduit φιλήσω Mt. XXVI, 48 Zogr. Mar. Ass. — Mc XIV, 44 — L. XXII, 47 Zogr. Mar. ; le supin *lobŭzatŭ* traduit φιλῆσαι L. XXII, 47 Zogr. Mar. ; ces quatre formes sont les seules qui se rencontrent dans l'Évangile ; Euch. 97 a à l'itératif *lobyzajątŭ* qui confirme la valeur perfective (cf. d'ailleurs les exemples du vieux russe chez Sreznevskij). Ce type tout à fait anomal a dû paraître singulier de bonne heure ; car, dans les formes munies de préverbes, en regard de l'imparfait *oblobyzaaše* « κατεφίλει » L. VII, 38 et du participe présent *oblobyzająšti* « καταφιλοῦσα » L. VII, 45, on trouve avec le *y* caractéristique de l'itératif, l'aoriste *oblobyza* « κατεφίλησε » Mt. XXVI, 49 Mar. Ass. (Zogr. def.) ; Mc XIV, 45 Zogr. Mar. (Ass. def.) et L. XV, 20 Zogr. Mar. Ass. ; Ps. LXXXIV, 11 conserve au contraire *ŭ* dans *oblobŭzaste sję.* L'emploi de *oblobyza* provient de ce que *lobyzati* était senti comme imperfectif ordinaire aussi bien que comme itératif de *lobŭzati.* — L'étymologie de *lobŭzati* est trop peu claire pour qu'on puisse tenter la moindre explication de l'anomalie d'aspect que présente ce verbe.

dežda n'est pas attesté dans l'Évangile, mais apparaît comme perfectif dans des textes d'époque assez postérieure (v. Jagic', *Beitr.*, 80) ; l'Évangile ne connaît que l'itératif *děją.* L'aspect de *dežda* tient à l'influence du thème de l'infinitif *děti* qui est naturellement perfectif ; cf. skr. *ádhāt,* arm. *edi,* gr. ἔθεμεν.

L'aspect de *čuti, čuja* n'est pas toujours très net, ce qui tient non à une ancienne valeur perfective de *čuja* mais à ce que ce verbe exprime le fait de « sentir », or les verbes qui indiquent les sensations ont en général un aspect légèrement incertain, tels *viděti* et *slyšati* ; *čuti* qui se trouve naturellement construit avec ces verbes en a donc subi l'influence ; de là la fréquence de l'aoriste *čuxŭ* et l'absence de *počuti* dans Év. ; mais ceci n'est point général dans les textes et Supr. 84, 22 par exemple, a le type *počuxŭ,* conformément à l'usage ordinaire qui est de tirer l'aoriste du perfectif.

Tous les verbes en *-ati, -aja* ; *-ěti, -ěja* ; *-ovati, -uja,* — pour la plupart dénominatifs — ont au présent le suffixe *-je-* ; tous par conséquent sont imperfectifs. On a ainsi : *běšinovati, bogatěti* (L. XII, 21, Zogr. Mar. Ass.), *uměti, večerjati, vetŭšati, věrovati, vitati* (en dépit de la traduction de l'infinitif καταλῦσαι par le supin *vitatŭ* L. XIX, 7, Zogr. Mar. Ass.), *vŭlati sę, ględati* (Év. 1 fois, Mt. XII, 22, Zogr. Mar. [Ass. def.]), *gněvati, grějati, jimenovati, cělovati* (L. I, 40, Zogr. Mar. Ass. ; Mc. XV, 18, Zogr. Mar., *cělyvati* Ass.), *cěléti* (Mc V, 29, Mar. ; mais *jicěléti* Zogr. ; *cělŭ byti* Ass.), *četvrŭtovlastĭstvovati, xlapati* (L. XVI, 3 et Mc X, 46 Zogr. Mar.), *darovati* (attesté une fois seulement, L. VII, 21, par hasard à l'aoriste), *dělati, dręselovati, znamenati* (J. VI, 27 et Mt. XXVII, 66), *želěti* (var. *želati*), *milosrŭdovati, negodovati, nepĭštevati, obědovati, piskati, pitěti, pĭrjati sę* (J. VI, 52, à en juger par *pĭrčaxą sę* Zogr. ; partout ailleurs on n'a que *pĭrěti*), *rabotati, radovati sę, rągati sę* (itératif ?), *svirati* (seulement dans Zogr.), *skąděti* (L. XII, 33), *slušati, sramljati sę, sŭměti, sětovati, trěbovati.* — Toutefois, *konĭčati* peut être tenu pour perfectif dans ses quatre exemples de l'Évangile, sans qu'aucun soit décisif ; la valeur perfective, qui est due au sens, est rendue probable par le fait que l'infinitif présent κήγειν est traduit par l'itératif *konĭčavati sę* Supr. 320, 17 et que l'itératif *konĭčavati* est d'ailleurs fréquent dans les vieux textes (v. les dictionnaires de Miklosich et de Sreznevskij).

Il faut ajouter les itératifs normaux en *-ati, -aja,* comme *avljati, avljaja* ou anomaux, comme *kupovati, kupuja,* qui tous ont au présent le suffixe *-je-*.

Le caractère essentiellement imperfectif des verbes dont le

présent est en *-je-* ressort avec évidence de l'énumération qui précède. Il s'accorde bien avec la valeur du suffixe i.-e. **-ye-* qui fournit à toutes les langues indo-européennes des présents duratifs, sans aucune nuance de sens qui puisse provoquer un emploi perfectif.

D. — Verbes à nasale.

Le type ancien à nasale infixée a été en principe éliminé en slave.

Il n'y a pas lieu d'examiner ici *ob-ręštą, sŭ-ręštą,* infin. *ob-rěsti, sŭ-rěsti,* puisque *-ręštą* présente le suffixe secondaire *-je-* et d'ailleurs n'existe pas en dehors de la combinaison avec les préverbes.

Il ne reste donc à considérer que le couple *sędą, lęgą,* infin. *sěsti, lěsti* ; on notera d'ailleurs en passant que, si pour *sędą* une ancienne forme à nasale est attestée en dehors du slave par v. pruss. *sindats, syndens* (dans les catéchismes) et par persan *ni-šīnam* (cf. aussi le substantif skr. *āsandī* « siège »), il n'y a rien de pareil pour *lęgą* et que par suite *lęgą* pourrait bien avoir été fait sur le modèle même de *sędą*. Quoi qu'il en soit, *sędą* est nettement perfectif, par exemple Mt., XIX, 28 ; il en est de même de *lęgą* qui, par hasard, se trouve n'être pas attesté dans l'Évangile, mais qu'on lit Ps. CIII, 22 (*ljęgątŭ* « κοιτασθήσονται ») ; jusqu'aujourd'hui russe *sjádu, ljágu,* polon. *siędę* par exemple ont conservé la valeur perfective ancienne. Pour l'imperfectif on recourt aux verbes indiquant l'état : *sědĕti* « être assis », *ležati* « être couché ». L'aoriste *legŭ* de *lěsti* est, comme tous les aoristes de ce type, un ancien imparfait thématique, cf. got. *liga* et gr. λέχεται·κοιμᾶται Hes. ; l'aoriste thématique *sědŭ, sěde* ne saurait être l'imparfait de l'ancien athématique letto-slave **sēd-mi* (lit. *sė́d-mi*) qui est à la base de *sěždą, sědiši* ; c'est une forme refaite sur la 1re personne *sědŭ* qui représente **sēdṇ,* première personne du singulier de l'imparfait de **sēdmi,* de même que *byxŭ* représente **bhūsṇ* (M. S. L., VIII, 236 et suiv.). — Le caractère perfectif de *sędą* ne tient pas sans doute à la forme nasale, mais peut provenir de la valeur perfective de la racine. M. Delbrück, *Vergl. synt.,* II,

p. 95, s'est expliqué sur l'aoriste skr. *ásadat* et sur les formes grecques correspondantes ; et, en fait, le présent, à valeur durative, de cette racine est exprimé par un thème qui, en dépit de toutes les tentatives d'explication, a l'air d'être une ancienne forme à redoublement (cf. Uhlenbeck, *Et. wört. d. altind. spr.*, sous *sīdati*) : skr. *sīdati*, gr. ἕζω, lat. *sīdō* (l'*i* de russe *sidêt'* s'explique fort bien en russe même, comme l'a vu M. Fortunatov). Quant au caractère perfectif de *lęgą*, on en rend compte aisément par l'influence de *sędą*. On n'a donc aucun moyen de faire la part de ce qui appartient aux racines et de ce qui appartient à la formation dans l'aspect perfectif de *sędą* et *lęgą*.

S'il est vrai que *gręda*, bien que formé comme *sędą* et *lęgą*, est un pur imperfectif, il y a lieu de noter que l'infinitif est *gręsti* et que par suite l'infixe nasal n'est plus sensible en slave.

Enfin *bądą*, qui sert de perfectif à *jesmĭ*, renferme sans doute aussi un infixe nasal ; mais le détail de la formation est obscur et ce verbe ne saurait par suite être cité ici que pour mémoire.

Les présents en *-ną* sont le seul type normal de verbes à nasale en slave à l'époque historique. Ce type, qui, comme on le sait, est en voie de développement au début de la période historique du slave, n'est encore représenté dans l'Évangile que par un nombre d'exemples assez petit ; la plupart sont plus ou moins nettement perfectifs ; aucun n'est sûrement imperfectif et surtout aucun n'appartient à la série des inchoatifs qui sont si nombreux en russe moderne ; par exemple :

blĭsnąti sę (russe *blesnút'* perfectif ; cf. pol. *błysnąc'*, aussi perfectif) n'est pas attesté dans Év., mais l'existence de ce perfectif est supposée par l'itératif *bliscati sę* L. IX, 29 — XVII, 24 (et *bliskati sę* Supr. 248, 3) ; il existe de plus un verbe *blĭštati* « ἀστράπτειν » L. XXIV, 4.

dvignąti sę est perfectif : *dvignątŭ sę* traduit σαλευθήσονται Mt. XXIV, 29 Zogr. Mar. Ass., L. XXI, 26 Zogr. Ass. (mais *podvignątŭ sę* Mar.) ; l'itératif *dvidzati*, *dvižą* se lit plusieurs fois dans Év.

drŭznąti n'est représenté dans Év. que par *drŭznąvŭ* « τολ-

μήσας » Mc, XV, 43 qui indique dans une certaine mesure la valeur perfective ; l'itératif est d'ailleurs attesté par *drŭzaji* « θάρσει » Mt. IX, 2, etc. et *drŭzaješi* « θαρσύνῃ » Supr. 114, 17.

dunąti ne se trouve qu'une fois, sous la forme de l'aoriste : *duną* « ἐνεφύσησεν » J. XX, 22. Mar. Ass. (Zogr. def.) ; de même Supr. 402, 26. Le r. *dúnut'* est perfectif.

dŭxnąti n'est pas attesté à l'état de simple dans Év. ; mais on y lit l'itératif *dyxati, dyxają* J. VI, 18 Zogr. Mar. Ass.; l'opposition du perfectif et de l'imperfectif transparaît dans l'opposition de *dŭxnovenĭje* « ἔμπνευσις » (dans Ps. XVII, 16) et de *dyxanĭje* « πνοή » (Euch. 51 b).

kliknąti était perfectif, à en juger par l'itératif : *kličąštę* Mc V, 38 Zogr. (*kričęštę* Mar.); *klicaaxą* Supr. 31, 27 ; *ne kliči* « μὴ κράζε » Supr. 105, 12.

kosnąti semble perfectif dans tous ses exemples, sans d'ailleurs qu'aucun soit nettement probant ; l'itératif *kasati* n'est pas employé par hasard dans Év.

minąti ne se rencontre pas au présent dans Év. ; mais, l'infinitif *minąti* traduit l'infinitif aoriste παρελθεῖν Mt. VIII, 28 et Mc VI, 48, et διαβῆναι L. XVI, 26 et, dans le seul passage où il traduit le présent διέρχεσθαι, L. XIX, 4 Zogr. Mar., d'autres manuscrits (Ass. Ostr. Nikol.) ont *mimojiti*. L'itératif est *minovati* qui n'est pas dans Év., mais qu'on lit Supr. 277, 5 — 282, 7. Le russe oppose de même le perfectif *mínut'* (ou *minút'*) à *minovát'*, tandis que, en polonais, c'est *mijac'* qui sert d'imperfectif à *minąc'*.

mrŭknąti est perfectif d'après Mt. XXIV, 29 *mrŭknetŭ* « σκοτισθήσεται » Zogr. Mar. Ass. ; cf. *mrŭče* « ἐσκότασε » Ps. CIV, 28. L'itératif *mrŭcati, mrŭčą,* qu'on lit Cloz., 805, Supr. 237, 29 n'est pas dans Év. — Le r. *mérknut'* est imperfectif, mais le s. *mŕknuti* est perfectif.

plinąti est attesté deux fois à l'aoriste Mc VIII, 23 et J. IX, 6 et deux fois au participe passé Mt. XXVII, 30 (Ass. a la forme récente *pljunąvŭše* au lieu de *plinąvŭše*) et Mc VII, 33. L'imperfectif est *pljĭvati, pljują* (Mc XIV, 65 et XV, 19).

svĭnąti n'est pas dans Év. où l'on trouve seulement l'itératif *svitati* « ἐπιφώσκειν » Mt. XXVIII, 1 et L. XXIII, 54.

staną est perfectif, par exemple dans *stanetŭ* « σταθήσεται »

L. XI, 18; l'infinitif, de forme anomale dans ce type, est *stati* qui est perfectif, parce la racine indo-européenne avait ce caractère : skr. *ásthāt,* gr. ἔστη. Le verbe indiquant l'état *stoją, stojati* tient, dans une certaine mesure et avec un sens particulier, la place de l'itératif ; cf. *sěděti, ležati,* p. 21.

tlŭkną n'est attesté que par *tlŭknąvŭšju* L. XII, 36 Zogr. Mar. Ass. et doit passer pour perfectif. L'imperfectif correspondant est *tlŭką, tlěšti,* dont on a le participe présent Mt. VII, 8 — Mc V, 5 — L. XI, 10. La même opposition du perfectif et de l'imperfectif se retrouve dans *tlĭknąvŭši* Supr. 398, 9 et *tlŭkąšti,* ib. 12 et 18.

De même dans le psautier, on rencontre *kanąti* (Ps. LXVII, 9) et *sunąti* (Ps. XXXIV, 3), tous deux perfectifs ; Supr. 13, 28 a l'itératif *rivati* qui suppose le caractère perfectif de *rinąti.*

On voit que tous les exemples de verbes à nasale non munis de préverbes qui sont attestés dans l'Évangile sont perfectifs ; on ne rencontre pas dans Év. les verbes inchoatifs et intransitifs en *-ną* qu'on connaît par ailleurs et qui, on le sait, sont imperfectifs. Ce n'est peut-être pas que ce type n'existât pas, mais le traducteur ne l'a pas employé sous la forme simple ; il se sert par exemple de *pogybną* comme perfectif, mais, pour l'imperfectif, il recourt soit à *gybati, gybląą,* ainsi L. XV, 17 (cf. d'ailleurs Euch. 78 b), ou à *pogybati, pogybląą* (souvent), soit peut-être aussi à *pogybati, pogybają* Mc IV, 38 (d'après Zogr. ; mais Mar. a *pogybljemŭ* ; Ass. def.). On ne trouve rien de pareil à l'emploi imperfectif de r. *gínu, gíbnu* ou de polon. *ginę.* Toutefois, en vieux slave on lit *vlŭsnąštei* « αἱ ψελλίζουσαι » Cloz. 16-17 ; mais on notera que dans le passage correspondant à ce passage du Clozianus, le Suprasliensis (240,2) a *němująštii,* soulignant ainsi le caractère, singulier en vieux slave, de cet emploi d'un verbe en *-nąti* comme imperfectif. On cite aussi *sĭxněaše* Supr. 254, 24, mais l'imparfait a ici une valeur toute particulière ; il est dans un récit, et à côté de l'imparfait *idĕaše* du verbe demi-perfectif *jiti* ; cet imparfait ne prouve d'ailleurs pas le caractère imperfectif de *sŭxną,* car on lit *utŭknĕaše* Cloz. 582. Au surplus Év. n'a pas d'exemples comparables à ces cas rares en vieux slave : dans Mc IV, 27, où un évangile russe a *zębnetĭ,* Zogr. et Mar. ont *prozę-*

bactŭ, ce qui est bien caractéristique. Et l'on peut conclure que, si le type de présents perfectifs en *-nạ* est représenté dans les verbes non munis de préverbes par très peu d'exemples, le type de présents en *-nạ* imperfectifs et inchoatifs, qui joue dans le développement des dialectes slaves un rôle important, n'existe pas à l'état d'imperfectif dans Ev. et n'apparaît dans les autres textes vieux slaves qu'à l'état d'exceptions isolées.

En vieux slave, les verbes à suffixe -ne- *du présent sont donc essentiellement perfectifs.*

Il y a ici une innovation slave. En indo-iranien, en arménien, en grec, c'est-à-dire dans toutes les langues où le système du présent et celui de l'aoriste s'opposent avec leur valeur ancienne, le type à nasale fournit uniquement des présents, c'est-à-dire des formes qui indiquent le développement d'une action pendant une certaine durée. L'aspect du type slave s'explique d'ailleurs par le sens que reconnaît M. Delbrück, *Vergl. synt.,* II, 40, aux verbes indo-européens à nasale; ces verbes indiquent une action qui se développe mais dont on envisage l'achèvement. Ce sens permet d'expliquer à la fois d'une part le type inchoatif et imperfectif qui s'est créé et étendu peu à peu en gotique et en slave et d'autre part le type perfectif que présente le vieux slave. Dans le premier cas, la langue s'est attachée à la notion de l'action qui dure jusqu'à un terme défini et l'a mise en pleine évidence : de là la valeur inchoative. Dans le second cas, le terme seul de l'action a été envisagé, abstraction faite de la durée ; ce second développement sémantique n'avait rien que de naturel dans une langue où les notions d'action durative ou momentanée étaient séparées des thèmes de présent et d'aoriste qui servaient en indo-européen à les exprimer et en venaient, comme en slave, à être exprimées par des procédés morphologiques nouveaux.

E. — Verbes à présent en *-ją, -iši,* infinitif en *-ěti.*

Ce type est régulièrement imperfectif, comme le montre l'emploi des verbes de l'Évangile : *blištati — bolèti — bojati*

sę — *bĭděti* — *velěti* — *visěti* — *gorěti* — *drŭžati* — *zĭrěti* — *kričati* — *kŭsněti* — *ležati* — *lĭštati sę* — *mlĭčati* — *mĭněti* — *svĭtěti* — *skrŭběti* — *slyšati* — *smrŭděti* — *stojati* — *styděti* — *sěděti* — *trŭpěti* — *tŭlěti* — *těštati* et, de même, dans le psautier : *letěti* — *mrŭzěti*. — On doit mettre à part *obiděti* qui est suspect de renfermer un préverbe. — Il convient de citer de plus ici (afin seulement de ne pas multiplier les divisions) les verbes anomaux nettement imperfectifs *xotěti* ou *xŭtěti* (prés. *xošta, xošteši*), *jiměti* (prés. *jimamĭ*) et *věděti* (prés. *vědě* et *věmĭ*), à cause de leur infinitif, et *sŭpati*, prés. *sŭplja, sŭpiši*, à cause de son présent.

Le caractère essentiellement imperfectif du type en *-ěti, -ją* ressort nettement de ce que l'aoriste du thème *bě-*, qui est *běxŭ, bě*, etc., sert d'imparfait au verbe être ; l'existence des formes refaites sur le modèle des autres imparfaits *běaxŭ, běaše*, etc. ne saurait obscurcir le fait fondamental que *běxŭ* est un aoriste (on sait que, inversement, les aoristes du type *padŭ, jidŭ*, etc. sont d'anciens imparfaits indo-européens) ; *běxŭ* n'est d'ailleurs pas resté sans action sur les autres imparfaits et c'est sans doute avant tout à l'influence de *běste, běsta* que sont dues des formes comme *povědaaste, věděasta*, etc. On a proposé de reconnaître le thème du présent *bi-*, correspondant au lat. *fī-* de *fiō*, dans l'ancienne forme à désinences secondaires servant d'auxiliaire du conditionnel : *bimĭ, bi*, etc.; et de même en lituanien où le thème correspondant *bi-* (avec *i* bref) sert à former l'optatif.

Dans les très rares verbes de ce type qui ne sont pas nettement imperfectifs, l'anomalie d'aspect s'explique par l'histoire particulière du mot :

běžati traduit φυγεῖν Mt. III, 7 Ass. (Zogr. Mar. def.) et L. III, 7 Zogr. Mar. Ass.; Mt. II, 13 *běži* Ass. traduit le présent φεύγε, mais se trouve entre deux impératifs de perfectifs ; d'ailleurs Euch. 53 b *běži* traduit φύγε aussi à côté de perfectifs. L'exemple le plus probant pour le perfectif est J., X, 5 *běžętŭ* « φεύξονται » Zogr. Mar. Ass. Le caractère perfectif de *běžati* est d'ailleurs établi par l'existence de l'itératif *bègati, bègają* auquel le traducteur recourt toutes les fois qu'il doit exprimer une notion vraiment imperfective. C'est ce qui arrive par exemple J. X, 12 *ostavl'ětŭ ovĭcę ji bègaetŭ* Zogr. Mar.

Ass. ; mais J. X, 13, où la même idée est reprise sous une forme générale, c'est le perfectif — un peu incertain et flottant — *bězitŭ* qui traduit φεύγει Zogr. Mar. Ass. Il n'y a pas lieu de contester, avec M. Ul'janov (*Znač.*, II, 134), que *bègati* soit un itératif, car l'aspect imperfectif n'est pas changé par un préverbe, ainsi dans *pribègati* et *jizbègati* Euch. 15 a et 45 b. — En fait l'aspect de *běžą* est dû à ce que ce verbe n'a pas appartenu de tout temps au type de présents en *-i-* ; c'était primitivement un verbe thématique, cf. lit. *bė'gu* ; le polonais conserve *-biegę* ; le russe fléchit *bègú, bežíš,* montrant bien comment a pu s'opérer le passage de **běgą* à *běžą,* sous l'influence de l'infinitif *běžati* (v. M. S. L., XI, 323). Toutefois, l'aspect perfectif n'a pu se maintenir à la longue et le r. *bežát'* n'est plus perfectif. — L'aspect supposé ici à **běgą* ne s'explique pas par l'étymologie, car le gr. φέβομαι dont on rapproche avec une grande vraisemblance le verbe slave n'existe justement qu'au système du présent.

viděti est normalement imperfectif ; il traduit le présent, par exemple J. IX, 19 et 25 ; il a un imparfait, ainsi J. VI, 2, et, très souvent, un participe présent ; il n'en existe par suite pas de forme itérative. Mais, d'autre part, *viděti* ne reçoit pas de préverbe qui en fasse un perfectif et peut à l'occasion servir de perfectif dans une certaine mesure, ainsi sans doute J. XIV, 19 et XVI, 10 où d'ailleurs le grec a le présent et non le futur, et mieux encore Mt. XVI, 28 et L. II, 26 ; l'impératif *vižďi* traduit ἴδε, J. VII, 52, etc., et de même Ps. XXXVI, 37. Toutefois, *viděti* n'est pas employé comme un véritable perfectif ; la valeur future de *vidjętŭ* Ps. CXIII, 13 tient au contexte ; et, pour exprimer le perfectif, on recourt à un autre verbe : *u-zĭrěti, sŭ-zĭrěti,* par exemple J. III, 36. où *uzĭritŭ* traduit le gr. ὄψεται. En ce sens *uzĭrją* se comporte vis-à-vis de *vižďą, viděxŭ* à peu près comme gr. ὄψομαι vis-à-vis de ὁράω, εἶδον. — La valeur en somme imperfective de *viděti* qui est ainsi établie pourrait tenir au type verbal en *-i- : -ě-* auquel l'ancien verbe athématique **weid-* a passé, et il n'est peut-être pas fortuit que la seule forme personnelle qui subsiste de l'ancienne flexion, l'impératif *vižďi,* ait paru propre à traduire l'impératif aoriste gr. ἴδε.

Ainsi, dans le seul cas où un verbe en *-ěti-* soit nettement perfectif, le cas de *běžati,* il s'agit d'un verbe entré tout récemment dans ce type et qui n'est nullement un verbe slave commun en *-i-* : *-ě-*. Par suite, on peut dire que le type est absolument imperfectif. Ceci ne tient pas à la forme du thème de l'infinitif en *-ě-* puisque les formes correspondantes du grec fournissent seulement des aoristes, tels que μανῆναι ; en slave même il ne manque d'ailleurs pas d'aoristes comme *viděxŭ, slyšaxŭ.* C'est la forme du présent en *-i-* qui a déterminé l'aspect imperfectif ; car cet aspect se retrouve dans ceux des présents indo-iraniens et helléniques en **-ye-* qui répondent aux présents lituaniens en *-i-* et slaves en *-ī-* (cf. Delbrück, *Vergl. synt.,* II, 35 et 40).

F. — Verbes à présent en *-ja, -iši,* infinitif en *-iti.*

De tous les types verbaux du slave, le type en *-ja, -iti* est celui qui présente le moins d'unité dans l'aspect.

1° Sont nettement perfectifs et sont accompagnés d'un itératif :

aviti, par exemple dans *avitŭ sę* « φανήσεται » Mt. XXIV, 30, Zogr. Mar. Ass., *ěvitŭ* « δείξει » Ps. IV, 7. Itératif *avljati,* par exemple dans *ěvľěeši* « δεικνύεις » J., II, 18 Zogr. Mar. Ass.

blagověstiti, qui traduit εὐαγγελίσασθαι L., I, 19 et IV, 18 et 43. Itératifs : *blagověštati* L. II, 10 Mar. Ass. ; *blagověstvovati* L. II, 10 ; III, 18 ; VII, 22 et XVI, 16 Zogr. — L. XVI, 16 Mar. ; *blagověstovati* Mt. XI, 5 et L. VII, 22 Mar. ; *blagověstĭstvovati* Mt. XI, 5 Ass. et L. III, 18 Mar. ; etc.

variti, par exemple *varją vy* « προάξω ὑμᾶς » Mc XIV, 28 Zogr. Mar. (et de même Mt. XXVI, 32 Ass. Sav. ; *varěją* Zogr. Mar. par erreur) ; de même *varitŭ* « προφθάσει » Ps. LVIII, 11 ; le fait que *variti* traduit l'infinitif présent προάγειν Mt. XIV, 22 = Mc VI, 45 Zogr. Mar. Ass. prouve d'autant moins pour le caractère imperfectif de *variti* que dans cet exemple l'infinitif se trouve juxtaposé à un autre infinitif nettement perfectif qui traduit un aoriste ; rien dans le passage ne nécessite d'ailleurs ni même n'indique l'emploi de

l'imperfectif. Itératif *varjati,* par exemple *varěetŭ vy* « προάγει ὑμᾶς » Mt. XXVIII, 7 Zogr. Mar. Ass.

vratiti, attesté seulement Mt. VII, 6 *vraštĭšę sę* « στραφέντες » Zogr. Mar. (*vŭzvraštĭše sę* Ass.). Itératif *vraštati,* non attesté dans Év.

vrěditi, dans Mc XVI, 18 et L. X, 19 Zogr. Mar. Ass. où le perfectif traduit le futur grec, et aussi dans *vrěždĭ* L. IV, 35 (cf. Jagic', *Beitr. z. slav. synt.,* 75). Itératif *vrěždati* non attesté dans Év., mais Euch., 6 b, 20 b; Supr., 231, 12.

glasiti, attesté une fois à l'aoriste, Mc IX, 35 *glasi* « ἐφώνησε » Zogr. Mar. (*priglasi* Ass.). Comme imperfectif, on trouve seulement l'itératif *glašati* « φωνεῖν », ainsi Mc XV, 35, Zogr. Mar. (Ass. def.); J. X, 3, Zogr. Mar. Ass.; Mt. XXVII, 47, Ass. (*zŭvati* Zogr. Mar.); Cloz., I, 159, a une autre forme d'itératif, *glasovati.* — Toutefois, on lit *glasitŭ,* imperfectif, Supr., 236, 6.

krĭstiti, par exemple, Mc, I, 8, *krĭstitŭ* « βαπτίσει », Zogr. Mar. Ass. Itératif *krĭštati,* par exemple J., IV, 1. L'opposition de *krĭstiti* et *krĭštati* est très claire Mt., XX, 22 et 23, Mar. Toutefois l'existence du participe présent *krĭstę* dans Év. suffit à prouver que *krĭstiti* n'est pas absolument perfectif.

kupiti « ἀγοράσαι », par exemple, L., IX, 13; XXII, 36; J., VI, 5; etc. Itératif *kupovati,* par exemple Mt., XIII, 44, *kupuetŭ* « ἀγοράζει » Zogr. Mar., à côté de l'aoriste *kupi,* ib., 46. Le polonais oppose encore *kupić* à *kupować.*

ključiti sę, dans ses trois exemples : L., I, 9 *ključi sę* « ἔλαχεν », Zogr. Mar. Ass.; Mt., XXVI, 35, *ašte mi sę kl'jučitŭ* « ἐάν με δέῃ », Zogr. Mar. Ass., et de même Mc, XIV, 31 Mar. (*lučitŭ* Zogr.); aucun de ces exemples n'est d'ailleurs tout à fait probant et l'itératif *ključati* se trouve n'être pas attesté dans Év., si bien qu'on ne saurait décider absolument, non plus que pour la variante *lučiti* de Zogr.

lišiti, dans *lišeni* L., XXII, 35; cf. *ničesože mene lišitŭ* « οὐδέν με ὑστερήσει », Ps. XXII, 1 (et cf. ib., LXXXIII, 12); L., XV, 14 *načętŭ lišiti sę* Zogr. Mar. fait difficulté, mais comme Ass. Ostr. Sav. Nikol. ont *lišati sę,* donc l'itératif qui établit la valeur perfective de *lišiti,* il est permis de penser que le *lišiti* des deux textes parents, Zogr. Mar., résulte d'une correction postérieure. Cette correction s'explique par le fait

que *lišiti* est imperfectif dans plusieurs dialectes (v. Jagic', *Beitr. z. slav. synt.*, 76).

mĭstiti, dans les trois exemples de Év., dont aucun n'est absolument probant, il est vrai : L., XVIII, 3 et 5 et XI, 50. Itératif *mĭštati* dans *mĭštaję* « ἐκδικῶν » Ps. XCVIII, 8; cf. Rom., XII, 19. Mais dans Euch., 82 b, *mŭštją* semble imperfectif.

plěniti, une seule fois dans Év., L., XXI, 24, et l'exemple ne prouve pas la valeur perfective, non plus que Ps. LXVII, 19 ou CV, 46, ni les exemples de Cloz. et Supr. ; mais il n'est pas fortuit que toutes les formes attestées indiquent plutôt le perfectif. De plus, et c'est là l'essentiel, on a les itératifs *plěnjati* (par ex. Supr., 214, 1) et *plěnovati*.

prąžiti sę, à en juger par les deux exemples de l'itératif *prąžati sę* que présente Év.

protiviti sę, par exemple Mt., V, 39 « ἀντιστῆναι ». Itératif *protivljati sę* dans la phrase suivante où l'opposition du perfectif et de l'imperfectif est claire : L., XXI, 15 *ejiže ne vŭzmogątŭ protiviti sę. ji otŭvěštati. v'si protivl'ějąštei sę vamŭ* « οὗ δυνήσονται ἀντιστῆναι ἢ ἀντειπεῖν ἅπαντες οἱ ἀντικείμενοι ὑμῖν » Zogr. Mar. Ass. Dans J., XIX, 12, le présent slave perfectif traduit un présent grec dans un cas où le présent du perfectif slave peut en effet traduire le présent. — En dehors de Év. la valeur perfective n'est pas constante et, en regard de *protivitŭ sę* « ἀντιστήσεται » Ps. LXXV, 8, on a le participe présent *protivę sę* Ps. XVI, 7; LXVII, 19; Euch., 89 a.

pustiti, par exemple Mc, X, 11. Itératif *puštati*. L'opposition de *pustiti* et *puštati* est très claire Mt., V, 31 et 32 et Mc, X, 2 et 4; cf. r. *pustít'* et *puskát'*.

roditi, dans L., I, 31, *rodiši synŭ* « τέξῃ υἱόν » Zogr. Mar. Ass. Itératif *ražda*ti, dans J. XVI, 21 *egda ražda*etŭ « ὅταν τίκτῃ » Zogr. Mar. Ass. Le caractère perfectif de *roditi* est constant dans Év., mais M. Jagic' a noté plusieurs exemples de *roditi* imperfectif dans Supr. (*Beitr. z. slav. synt.*, 74) et *roditi* est en effet d'aspect incertain dans plusieurs langues slaves modernes.

svętiti, par exemple Mt., VI, 9 et de même Cloz., I, 12 (dans le passage correspondant Supr., 239, 28 a *osvętiti*). Itératif *svęštati* Mt., XXIII, 17 et 19 Mar. (Zogr. Ass. def.) et J.,

XVII, 19 *svęštają sę* Ass. « ἁγιάζω ἐμαυτόν » (*svęšta sę* Mar. et Ostr. perfectif ? ; Zogr. def.)

svoboditi, dans J., VIII, 32 et 36, *svoboditŭ* « ἐλευθερώσει », Zogr. Mar. Ass. Itératif *svobažďati* Euch., 1 b.

truditi, par exemple J., IV, 38. Itératif *tružďati,* par exemple Mc, XIV, 6.

pokojiti (pokoją « ἀναπαύσω » Mt., XI, 28) n'a pas à être cité ici, car ce n'est pas un dénominatif de *pokojĭ* ; le substantif *pokojĭ* est au contraire un postverbal de *pokojiti* ; autrement le premier élément aurait sans doute la forme *pa-,* cf. *paguba, pamętĭ,* etc.

2° Sont d'aspect indécis :

sąditi, dont le présent a la valeur future, J., XII, 48, *sąditŭ* « κρινεῖ » Zogr. Mar. (Ass. def.) et de même Ps. VII, 9 et LXXIV, 3, mais qui ailleurs est imperfectif, qui a par exemple un participe présent, J., XII, 48, Zogr. Mar. et Ps. II, 10 et IX, 5. La valeur à la fois perfective et imperfective de *sąditi* ressort avec évidence des exemples suivants : Mt., VII, 2, *jimĭže bo sądomĭ sądite. sądętŭ vamŭ. ji vĭ nĭjąže mĕrą mĕrite. vŭzmĕrętŭ vamŭ* « ἐν ᾧ γὰρ κρίματι κρίνετε κριθήσεσθε, καὶ ἐν ᾧ μέτρῳ μετρεῖτε μετρηθήσεται ὑμῖν » Zogr. Mar. Ass. — L. VI, 37 *ne sądite. da ne sądetŭ vamŭ. ji ne osąžďajite da ne osądętŭ vasŭ* « μὴ κρίνετε ἵνα μὴ κριθῆτε· καὶ μὴ καταδικάζετε ἵνα μὴ καταδικασθῆτε », Zogr. Mar. (Ass. def.), le parallélisme de *sądite* et *osąžďajite* et de *sądętŭ* et *osądętŭ* est particulièrement instructif. — Il n'existe pas d'itératif **sąžďati.*

kloniti ne se rencontre pas dans Év., où le perfectif en usage est *pokloniti,* mais pour l'imperfectif on recourt à l'itératif *klanjati,* non à *kloniti.* En revanche, Supr., 24, 14, a le participe présent *klonę sę.* Et d'autre part, l'usage constant de *klanjati* comme imperfectif simple a eu pour conséquence l'emploi de *poklanjati* comme perfectif dans *poklanĕvŭ sę* Euch., 37 b ; au contraire, dans Év., les formes de *klanjati* précédées de préverbes *(poklanjati, prĕklanjati)* sont imperfectives.

veličiti paraît imperfectif dans L., I, 46, *veličitŭ* « μεγαλύνει » Zogr. Mar. Ass., mais l'itératif *veličati* dans Mt., XXIII, 5 *veličajątŭ* « μεγαλύνουσιν » Mar. Ass. (Zogr. def.), dans Ps. IX, 39 et dans Supr., 105, 7, indique une valeur perfective de *veličiti.*

valiti est représenté dans Év. par un seul exemple Mc, IX, 20 *valěaše sę* « ἐκυλίετο » qui peut appartenir soit à *valiti* soit à *valjati*. Supr., 24, 16 a le participe présent *valę sę*, tandis que par ailleurs on rencontre l'itératif *valjati*. On ne peut donc rien décider.

živiti est imperfectif dans J., V, 21, *živitŭ* « ζωοποιεῖ » (à côté de *vĭskrěšaetŭ*) Zogr. Mar. Ass. et perfectif dans L. XVII, 33 *živitŭ* « ζωογονήσει » Zogr. Mar. Le correcteur de Mar. qui a écrit, dans le troisième et dernier passage de Év. où se rencontre ce verbe, J., VI, 63, *jiže živlĕatŭ* « τὸ ζωοποιοῦν » à l'itératif au lieu de la leçon fautive de l'archétype *jiže živetŭ* Zogr. Ass., tenait *živiti* pour nettement perfectif; mais il n'y a pas lieu de croire que le traducteur original eût le même sentiment. On a aussi *živĭši* « ζωοποιήσεις » Ps. LXXIX, 19, mais *živę* « ζωοποιῶν » Euch., 57 b.

postiti sę est régulièrement imperfectif. La valeur future qu'on rencontre à côté de la valeur du présent dans les trois passages parallèles Mt., IX, 14-15 — Mc, II, 18-20 — L., V, 33-35, tient simplement au contexte et ne prouve pas que *postiti sę* fût en aucune mesure perfectif.

sramiti sert de perfectif dans Mt., XXII, 34 *srami* « ἐφίμωσεν » et dans Ps. LXXIII, 21 *sramlenŭ* « κατῃσχυμμένος »; toutefois on recourt souvent par ailleurs à *posramiti*, ainsi Ps. XIII, 6; XLIII, 10; LXXXII, 18; Cloz., 463; Supr. 277, 13. C'est *sramljati* qui sert d'imperfectif L., XVIII, 2 et 4, Zogr. Mar. Ass. et Euch., 88 a; mais *sramljati* ne peut être tenu pour l'itératif pur et simple de *sramiti*, car *posramljati* et *usramljati* sont perfectifs Mc, XII, 6 — Mt., XXI, 37 — L., XX, 13. On notera d'ailleurs que Sav. a *sramaję* et non *sramljaję* L., XVIII, 2 et 4 et que cette forme rappelle pol. *sromać*.

-sloviti, perfectif dans Mc, IX, 39 *zŭlosloviti* « κακολογῆσαι » Zogr. Mar. Ass. et sans doute aussi Mt., XV, 4 et Mc, VII, 10; de même *blagoslovestiti* dans *blagoslověštą* « εὐλογήσω » Ps. XV, 7. D'ailleurs *-sloviti* et *-slovestiti* de *blagosloviti*, *zŭlosloviti*, etc. semblent plutôt imperfectifs.

prositi est perfectif dans L., XII, 48, *prosętŭ* « αἰτήσουσιν » Zogr. Mar. (Ass. def.) [cet exemple est discutable; le sens futur pouvant s'expliquer par le parallélisme de la phrase, cf.

ci-dessous, chap. II, 1]; Mt., VII, 9, *prositŭ* Mar. (*vŭsprositŭ* Zogr.); Mc, VI, 23 *prosiši* Zogr. Mar. Ass.; etc., mais imperfectif dans J., IV, 9 *prosiši* « αἰτεῖς » Zogr. Mar. Ass.; L., XXIII, 25 *prošaaxą* et dans les divers exemples de participe présent. Év. n'a pas d'itératif, mais on lit *prašajęi* Euch., 80 a.

En somme, Év. a au moins trois verbes de ce type, qui sont tantôt perfectifs et tantôt imperfectifs : *sąditi, prositi* et *živiti*.

3° Sont imperfectifs :

Tout d'abord ceux de ces verbes qui servent d'itératifs et par suite ne deviennent pas perfectifs quand ils sont accompagnés de préverbes : *nositi, voditi, xoditi, goniti*.

Et, en outre, les imperfectifs ordinaires susceptibles de devenir perfectifs par addition d'un préverbe : *bĕliti* — *blažiti* — *blazniti* — *bląditi* — *bogatiti* — *braniti* — *vaditi* « κατηγορεῖν » — *veseliti* — *voliti* (et *blagovoliti*) — *vĕniti* — *vŭpiti* — *gasiti* — *cĕliti* — *cĕniti* — *činiti* — *čuditi* — *xvaliti* — *xraniti* — *xuliti* (Mc, XV, 29 Zogr. Mar. Ass.) — *daviti* — *diviti sę* — *dojiti* — *dŭžditi* — *ženiti* — *krasiti* — *krĕpiti* — *lĭstiti* — *ljubiti* — *lomiti* — *loviti* — *mąciti* — *mąditi* (var. *muditi*) — *mĕriti* — *mĭniti sę* (J., III, 30, Mar.; *niziti sę* Ass.; Zogr. def.) — *mlŭviti* — *močiti* (L. VII, 38 Zogr. Mar.; *omakati* Ass.) — *moliti sę* — *mysliti* — *nąditi* — *ploditi sę* — *ne roditi* (var. *ne raditi*; n'a pas de perfectif) — *rotiti sę* — *saditi* — *svĕtiti* — *skvrŭniti* — *slaviti* — *služiti* — *strojiti* — *tajiti* — *tążiti* — *tvoriti* (et *blagotvoriti, zŭlotvoriti*) — *učiti*.

Le manque d'unité dans l'aspect qui ressort des listes précédentes s'explique immédiatement par le fait que le type en *-iti* reconnaît plusieurs origines bien distinctes : on y trouve d'anciens itératifs qui représentent en slave le type de skr. *patáyati* et de gr. φορέω, par exemple *nositi*; d'anciens causatifs comme *saditi*, en regard de skr. *sādáyati*; des dénominatifs formés sur le modèle des causatifs et des itératifs précédents, ainsi *cĕliti*; et enfin des dénominatifs de thèmes en *-ĭ-*, tels que *mysliti* de *myslĭ*.

Le type de *mysliti* est naturellement imperfectif; car il n'est qu'une déformation analogique d'une forme plus ancienne à suffixe *-je-*, cf. lit. *dalyjù, dalýti* de *dalis*.

Le type de *nositi* est itératif de par son origine même, ainsi que l'a bien montré M. Delbrück, *Vergl. synt.*, II, p. 135 et suiv. Aux verbes cités, il faut joindre *vlačiti* et *laziti* qui ne sont pas attestés dans Év. à l'état de simples, mais dont les formes munies de préverbes ne sont pas perfectives et servent d'itératifs aux formes de *vlěšti* et *lěsti* à préverbes.

Quant aux causatifs qui indiquent que l'on fait faire une action, on conçoit qu'ils puissent fournir des imperfectifs si l'on envisage le fait même que l'on fait faire quelque chose, mais ils peuvent aussi, comme les anciens présents à nasale infixée, fournir des perfectifs si l'on pense surtout à l'aboutissement, au terme de l'action qu'on fait faire ; en védique, on trouve des exemples de ces deux valeurs du causatif, comme on peut le voir dans la liste donnée par M. Delbrück, *Altindische syntax*, p. 224 et suiv. Les deux aspects sont également possibles et en fait on les rencontre tous les deux en slave, sinon dans les causatifs eux-mêmes, du moins dans les dénominatifs formés à l'imitation des anciens causatifs et parfois dans un seul et même verbe, comme on l'a vu. L'aspect perfectif ou imperfectif a dès lors été déterminé par diverses circonstances et notamment par le sens du verbe : il est très remarquable que *roditi* soit perfectif comme la racine τεκ- en grec (aor. τεκεῖν, présent à redoublement τίκτειν). Il s'est d'ailleurs produit toutes sortes d'actions et de réactions ; par exemple *prositi* a l'apparence d'un itératif de la racine i.-e. **prek-* (lat. *precor, procus, poscō*), formé comme *prositi*, etc., et pourtant non seulement les formes à préverbes ont valeur de perfectifs, ce qui est naturel, puisque *prositi* est isolé et n'a point en face de lui de forme non itérative, mais les formes simples elles-mêmes sont susceptibles d'avoir la valeur perfective. De même, et malgré l'existence de *blęda* (non attesté dans Év.), *bląditi* ne joue plus le rôle d'itératif. — Il serait chimérique de vouloir expliquer tout le détail des faits qui se sont produits dans la période préhistorique du slave et il convient de s'en tenir aux principes généraux de l'explication qui seuls peuvent être solidement établis.

En somme, quand on envisage l'ensemble des verbes slaves,

on voit que, si les imperfectifs l'emportent de beaucoup en nombre sur les perfectifs, cela tient surtout à ce que la formation en *-je-* qui fournit une part considérable des présents est essentiellement imperfective. Le type perfectif à nasale forme une masse d'importance presque comparable à celle du type imperfectif en *-ěti, -ją (-iši)*; les présents radicaux et les verbes en *-iti, -ją (-iši)* ont à la fois des perfectifs et des imperfectifs.

Quant à l'origine de l'aspect, on entrevoit que l'indo-européen avait des racines verbales à sens duratif et des racines verbales à sens plutôt momentané et que certaines différences d'aspect de verbes slaves de même type peuvent s'expliquer ainsi. D'autres différences d'aspect proviennent de ce que certaines nuances de sens du présent ont été exagérées, ainsi dans les verbes à nasale et les causatifs, dans la mesure où ils ont donné des perfectifs. La valeur perfective de beaucoup de verbes a donc le caractère d'une innovation slave. Par suite, malgré le nombre considérable des verbes simples perfectifs, le caractère imperfectif des verbes non munis de préverbes peut passer pour la règle, le caractère perfectif pour l'exception.

III

Verbes munis de préverbes.

Un verbe imperfectif non itératif devient perfectif par addition d'un préverbe, quelle que soit la valeur sémantique du préverbe. A cet égard, le slave se distingue essentiellement du baltique où, comme l'a vu M. Ul'janov (*Znač.*, II, p. 29 et suiv.; cf. Fortunatov, *Krit. razbor,* p. 77 et suiv.), ceux des préverbes qui ont un sens *réel* ne changent pas l'aspect du verbe et où le simple ne devient perfectif que par addition d'un préverbe à peu près dépourvu de signification propre. Il est superflu d'ajouter qu'un perfectif ne perd pas son caractère perfectif du fait de l'addition d'un préverbe.

Les exceptions à la règle générale — assez peu nombreuses par rapport à l'ensemble des verbes munis de préverbes —

se rencontrent pour la plupart dans une seule catégorie, celle des verbes en *-ěti, -ją (-iši),* et les verbes de ce type sont pratiquement les seuls que l'addition d'un préverbe ne rende pas constamment perfectifs. Les principaux exemples sont les suivants :

stojati reste imperfectif dans *prědŭstojati* (L., XIX, 24) — *zastojati* (L., XVIII, 5) — *nastojati* (Mc, IV, 29) — *obĭstojati* (L., XXI, 20) — *ŏtŭstojati* (Mc, VII, 6, etc. et de même Ps. CII, 12) — *prěstojati* (J., XVIII, 22 et de même Euch., 84 a, b) — *ustojati* (Mt., XX, 25; etc.) — *dostojati* (J., XVIII, 31 ; etc). — Dans aucun exemple de Év., *stojati* n'est rendu perfectif par l'addition d'un préverbe. Mais le psautier a le perfectif *postojati,* notamment dans *postoitŭ* « ὑποστήσεται » Ps. CXXIX, 3 : le préverbe n'a pas de sens propre dans cet exemple et sert seulement à donner au verbe la valeur perfective qui permet l'expression du futur.

sěděti, dans *prisědętŭ mĭně* « προσμένουσίν μοι » Mt., XV, 32 = Mc, VIII, 2, sans aucun exemple contraire dans Év. ; de même dans *prěsěditŭ* « ἐγκάθηται » Ps. IX, 29.

ležati, dans *naležati* (J., XI, 38 ; etc. ; aussi Ps. LXI, 4) — *priležati* (L., XXIII, 23 ; etc.) — *sŭležati* (Mc, II, 4 ; aussi Euch., 26 b) — *vŭzležati* (L., VII, 37 ; etc.) ; le tout sans aucun exemple contraire dans Év. ; le fait que L., X, 35, *prileži emĭ* traduit l'impératif aoriste ἐπιμελήθητε αὐτοῦ ne suffit pas pour établir la valeur perfective de *priležati* dans ce passage, car on ne voit pas quelle autre forme aurait pu employer le traducteur.

Ces trois verbes sont à part en ce sens que leurs formes à préverbes peuvent en une certaine mesure servir d'itératifs aux formes à préverbes de *staną, stati* — *sędą, sěsti* — *lęgą, lěšti.* En regard de *vŭstaną* « ἐγερθήσομαι », on trouve régulièrement *vŭstają* « ἐγείρομαι », par exemple Mt., XI, 5, Zogr. Mar. Ass. ; et il n'existe dans Év. d'autre trace des itératifs *-sědati, -lěgati* que les abstraits *prědŭ-* (ou *prěžde-*)*sědanĭje* et *-lěganĭje* ; cf. *zemelěganie* « fait de coucher par terre » Euch., 69 b.

Dans les autres verbes de la même catégorie, le maintien de l'aspect imperfectif ne présente pas la même constance.

zĭrěti : l'imparfait *zazĭrěaxą* Mc, VII, 2, Zogr. Mar. (Ass.

def.) suppose une valeur imperfective de *zazĭrěti*; et il est à noter en effet qu'on a par ailleurs *prězĭriši* « ὑπεροράς » Ps. IX, 22 (cf. Euch., 15 a); *prězĭrę* Euch., 75 b; etc.; M. Ul'janov, *Znač.*, II, 143, cite *zazĭrę* Supr., 318, 20; *prozĭrę* Supr., 269, 10; *pozĭrěštęję* Cloz., 104; toutefois, il est douteux que cet imparfait remonte au traducteur original de Év.; comme il traduit l'aoriste ἐμέμψαντο, on peut supposer que *zazĭrěaxą* a pris la place d'un plus ancien *zazĭrěšę*. Car, partout où *zĭrěti* a un préverbe dans Év., il est perfectif, ainsi *vŭzĭrěti, nazĭrěti, prizĭrěti, prozĭrěti, uzĭrěti,* et l'on rencontre *-zirati* pour exprimer l'imperfectif : *nazirati, ozirati, prozirati, sŭzirati*. Ce qui tend d'ailleurs à prouver que *zazĭrěaxą* de Mc, VII, 2 peut être une altération postérieure, c'est que Mar. a remplacé L., VI, 7, *naziraaxą* Zogr. Ass. Ostr. par *nazĭrěaxą*. Ainsi l'emploi imperfectif de *zĭrěti* avec préverbe, sans doute inconnu à Év., se trouve attesté en vieux slave dans les copies mêmes de Év. et dans d'autres textes.

drŭžati reste imperfectif dans *odrŭžati* (L., V, 9; XIV, 7; etc.; cf. Cloz., II, 150 et Euch., 24 b) et *udrŭžati* (L., XII, 50; etc.; cf. Ps. LXVIII, 37). Cf. aussi *vŭzdrŭžęšti* « κατέχουσα » Supr., 325, 19; *sŭdrŭžęštaago* Supr., 307, 29; il n'y a pas d'exemple contraire et l'on ne rencontre pas d'itératif **drŭgati*.

gorěti n'est représenté dans Év. que par une seule forme à préverbe, l'aoriste *vŭzgorě sę* qui semble perfectif; on lit aussi *razgoritŭ sę* « ἐκκαυθήσεται » Ps. LXXXVIII, 47. L'itératif *sŭgaraetŭ* « καίεται » J., XV, 6 Mar. Ass. (Zogr. def.) indique d'ailleurs que *sŭgorěti* ne pouvait servir d'imperfectif aux yeux du traducteur original; il n'en était pas de même partout, car Sav. a, dans ce même passage, *sŭgoritŭ,* correction qui indique nettement l'existence dialectale de la valeur imperfective pour *sŭgorěti*. Toutefois, cette valeur devait être assez isolée, car on lit *vŭzgaraetŭ sę* « ἐμπυρίζεται » Ps. IX, 23 et *vŭzgaraję sę* Euch., 54 a.

mĭněti reste imperfectif dans *pomĭněti* « μνημονεύειν » J., XVI, 21; Mc, VIII, 18; etc.; de même Ps. VIII, 5; Euch., 68 b; 72 a; *pomniši* « μέμνησαι » (à côté de *věsi*) Supr., 329, 16; et souvent dans Cloz. (v. l'index de l'édition de M. Vondrák), par exemple *pomĭněaxą* « ἐμνημόνευον » Cloz., 858 =

Supr., 339, 29. Toutefois, on a aussi *pominati* (L., XVII, 32; J., XVI, 4). — Le composé, d'aspect un peu singulier, *usąmĭněti sę* paraît imperfectif, Mt., XXI, 21 Mar. (Zogr. Ass. def.) et sans doute aussi Mc, XI, 23 dans Zogr. où il est à côté de *emlětŭ* (tandis que Mar. a *imetŭ,* Ass. def.).

viděti n'a pas dans Év. de formes munies de préverbes qui ne soient dans des conditions particulières ; *obiděti* est nettement imperfectif, par exemple Mt., XX, 13 et Ps. IX, 24 ; mais, malgré le parallélisme très frappant de got. *id-weit* « outrage » (v. Uhlenbeck, *Et. wört. d. got. spr.*[2], sous ce mot), on ne saurait affirmer absolument qu'il s'agisse de **ob-viděti* ; *nenaviděti,* qui renferme sûrement *viděti*, est aussi imperfectif, par exemple J., III, 20 ; XV, 18 et 19 ; etc. Enfin Ps. XXXVI, 1, *ni zavidi* traduit « μὴ ζήλου ». — Au contraire, *slyšati* a normalement *uslyšati* pour perfectif dans Év. ; mais M. Ul'janov, *Znač.,* II, 143, signale *uslyšitŭ* Supr., 449, 29, avec valeur imperfective.

mlĭčati a pour perfectif dans Év. *umlĭčati* (par exemple L., XIX, 40) et on a une fois *prěmlĭči* « φιμώθητι » L., IV, 35. Mais on lit Euch., 43 a, *umlŭčęštjąją* et Supr., 308, 14, *prěmlĭčaaše.*

tęžati reste imperfectif dans L., XVIII, 12, *pritęžą* « κτῶμαι » Zogr. Mar. Ass. et dans *sŭtęžęšte* Euch., 70 a ; toutefois on a L., XXI, 19, *sŭtęžite* « κτήσεσθε » Zogr. Mar. Ass.

trŭpěti ne fournit dans Év. que des formes à préverbe perfectives : Mt., XVIII, 26 et 29, *potrŭpi na mĭně* « μακροθύμησον ἐπί ἐμοί » et *prětrŭpěvyi* « ὁ ὑπομείνας », par exemple Mt., X, 22. Mais M. Ul'janov, *l. c.,* cite un exemple de *sŭtrŭpěti* perfectif Supr., 166, 27.

bolěti reste imperfectif dans *obolęštemĭ* Euch., 28 b. Év. ne présente pas d'exemple.

Un grand nombre de verbes en *-ěti*, *-ją* (*-iši*) conservent donc le caractère imperfectif même quand ils sont munis d'un préverbe. L'ancienne traduction de l'Évangile présente sensiblement moins de cas de ce fait que certains autres textes vieux slaves, comme le montre l'énumération qui précède ; c'est pourquoi l'on ne saurait attacher d'importance au fait que *bĭděti, skrŭběti, styděti, svĭtěti* sont toujours perfectifs dans Év. quand ils sont précédés d'un préverbe. A plus forte raison

la valeur constamment perfective de *ubojati sę* et *vŭzbojati sę* ne doit pas surprendre ; car il est probable que ni l'infinitif *bojati sę*, cf. lit. *bijótis*, ni le présent *bojitŭ*, cf. skr. *bháyate*, n'appartenaient primitivement au type en *-ěti*, *-ją* (*-iši*). — Le maintien de la valeur imperfective dans les verbes de ce type tient à ce qu'ils expriment un état, c'est-à-dire quelque chose qui dure, et par suite sont essentiellement duratifs. La chose est si naturelle qu'elle a survécu jusqu'à présent; et même le russe présente dans l'imperfectif *zavísět'* un exemple que les anciens textes ne connaissent pas. — A cette cause essentielle, on doit ajouter la circonstance que l'itératif est très éloigné du verbe principal par sa forme, comme le montre par exemple *-zirati* : *zĭrěti* et que le rapport des deux formations était peu saisissable.

Il convient de citer ici deux autres verbes de forme voisine : *vědĕti* et *-vĭlĕti* :

vědĕti; le fait que *vědě* (*věmĭ*) est un ancien parfait explique assez le maintien de l'aspect imperfectif là où *věmĭ* a son sens de « je sais » et est précédé du préverbe *sŭ-* : Mc, XIV, 68, *sŭvěmĭ* « ἐπίσταμαι » Zogr. Mar. (Ass. def.); cf. *sŭvěstŭ* « γινώσκει » Ps. I, 6; LXXXIX, 11; XCIII, 11; CXXXVII, 6; *sŭvědĕaxŭ* « ἐγίνωσκον » Ps. XXXIV, 11; *sŭvědąštjumu* Euch., 67 b; cf. aussi *ne dovědimyi* « ἀνείκαστος » Euch., 56 b; *izvědąštei* Cloz., 76; etc. En revanche, *uvědĕti* semble perfectif dans Év. et l'est sûrement Ps. LVIII, 14. Quant à *pověmĭ* et à *jispověmĭ*, *propověmĭ*, *zapověmĭ* qui ont le sens factitif de « faire savoir », la valeur perfective y est nette et constante, soulignée d'ailleurs par l'emploi de l'itératif *povědają*, *jispovědają*, etc., pour exprimer l'imperfectif; l'infinitif de *pověmĭ* paraît avoir été pour le traducteur de l'Évangile *povědati*, comme celui de *povědają*, et non *povědĕti*; la leçon *povědĕti* est en effet presque toujours celle d'un manuscrit isolé, Marianus ou Zographensis, tandis que *povědati* est attesté par les autres textes ; l'Assemanianus a toujours *povědati*; ainsi L., XVIII, 37, *povědĕšę* Mar., mais *povědašę* Zogr. Ass. (et Ostr. Nik.); Mt., XXVIII, 20, *zapovědĕxŭ*, Zogr., *zapovědaxŭ*, Mar. Ass., etc. On retrouve du reste *povědati* ailleurs, ainsi *jispověda* Euch., 93 b. Cette hésitation entre *povědati* et *povědĕti* n'a rien de surprenant : l'infinitif *vědĕti* a été tiré du thème du présent (ancien parfait)

věd- avec la caractéristique *-ě-* du thème d'infinitif qui convenait au sens du verbe ; au sens factitif de *po-věd-*, c'était *-a-* qui convenait et c'est à *-a-* qu'on a recouru, d'où *povědati* ; puis, sous l'influence de *věmĭ, věděti,* et par opposition à l'itératif *povědają, povědati,* une forme nouvelle *pověděti* a pris la place de l'ancienne.

-vilěti n'existe pas en dehors de *do-vilěti* et par suite le caractère régulièrement imperfectif de *dovilĭetŭ* « ἀρκετόν » Mt., x, 25 Zogr. Mar. Ass. (et ailleurs) n'a pas à être expliqué : on ne reconnaît pas dans *dovilěti* une forme à préverbe ; d'ailleurs *do-* n'est peut-être pas préverbe ici en réalité ; cf. ci-dessous, p. 41.

Enfin, il faut citer quelques verbes en *-ěti, -ěją,* dont les formes munies de préverbe restent imperfectives :

slušati d'une manière fréquente — et constante — dans *poslušati,* par exemple J., XVIII, 37, *poslušaetŭ* « ἀκούει » Zogr. Mar. Ass., de même Cloz., 524.

pustěti, dans les deux exemples de Év., Mt., XII, 25, *zapustěetŭ* « ἐρημοῦται » Zogr. Mar. (Ass. def.) — L., XI, 17.

uměti, dans Mt., XIII, 51, *razuměete* « συνήκατε » Zogr. Mar. Ass. ; Mt., XVI, 11 Zogr. Mar., etc., cf. aussi *sŭvědy ji ne razuměję* Euch., 68 a. Toutefois, *razuměti* est aussi très souvent perfectif et l'on trouve par suite l'itératif *razuměvati* dans Év. plusieurs fois. Il est arbitraire de distinguer, avec Miklosich (*Vergl. gramm.*, IV, 311), le perfectif *raz-uměti* d'un imperfectif *razuměti* qui serait dérivé de *razumŭ* ; mais les sujets parlants ont pu concevoir *razuměti* comme le dénominatif de *razumŭ* et l'emploi de *razuměti* comme imperfectif se justifierait par là si l'on n'avait plusieurs verbes de même type présentant la même particularité sans qu'une explication analogue soit possible.

-cěpěněti dans l'unique exemple Mc, IX, 18, *ocěpěněetŭ* Zogr. Mar., mais Ass. a l'itératif *ocěpěněvaetŭ* ; la leçon originale est donc incertaine (car Zogr. Mar. représentent une même tradition).

skąděti, dans L., XII, 33 *oskądějąšte* Ass., (*oskądějemo* Ostr.), mais cette leçon est suspecte de n'être pas la bonne, car elle est la variante de *skąděemoe* Zogr. Mar., *skądějąšte* Sav. D'ailleurs *oskąděti* semble perfectif dans les autres exemples : L., XVI, 9 — XXII, 32 — Ps., IX, 7 ; XI, 2 ; XXX, 11 ; etc.

De même *xudĕti* dans *uxudějąšte* « μειουμένην » Supr., 241, 14 mais *ib.*, 21, *oxudĕje* traduit ἐλαττωθήσεται.

Ces emplois imperfectifs s'expliquent comme dans le type primaire en *-ĕti, -ją* (*-iši*) par le sens de ces dénominatifs qui indiquent un état ou un devenir. Ce qui le montre bien, c'est que quelques dénominatifs, appartenant à d'autres types, mais indiquant aussi un état, présentent la même particularité d'aspect : *městiti,* dans *vŭměstęštĭ* « χωροῦσα » J., II, 6 Zogr. Mar. Ass. (ce qui n'empêche pas que *vŭměstiti* soit perfectif ailleurs et ait un itératif *vŭměštati,* par exemple Mt., XV, 17 Zogr. Mar. [Ass. def.]) et *mysliti* dans *sŭmyslęšta* « σωφρονοῦντα », par exemple L., VIII, 35 Zogr. Mar. Ass. ; dans *ne domyslęšte* « ἀπορούμενοι » J., XIII, 22 Zogr. Mar. (Ass. def.) et dans la variante fautive de Zogr. Mt., XVI, 9, *pomyslite* au lieu de *pomĭnite* « μνημονεύετε » (*pomyšljati* étant la seule forme employée par le traducteur original).

En somme, dans tous les types de verbes à infinitif en *-ĕti* on rencontre des emplois imperfectifs de formes munies de préverbes et ces emplois s'expliquent par la valeur sémantique propre des types en question.

En dehors de ce cas particulier on peut poser que la règle générale vaut d'une manière absolue dans Ev.

Il faut naturellement écarter tous les dénominatifs tels que *sŭvědětelj̆ĭstvovati* (ou la variante *poslušĭstvovati,* par exemple J., III, 26, 32) et *pospěšĭstvovati* où le préverbe appartient au substantif d'où le verbe est tiré.

On ne saurait non plus opposer *podobiti* (Mt., XXIII, 27 ; Mc, XIV, 70) qui n'est pas un composé de *po-* et de **dobiti,* mais un verbe un, où *po* a sa valeur de préposition « selon » et non sa valeur de préverbe et qui paraît reposer, au moins idéalement, sur une locution telle que **po době,* de même que *dovĭlĕti* sur une locution telle que **do vĭlję.* On pourrait, dans une certaine mesure, interpréter de même *sŭmysliti* et *domysliti* cités ci-dessus comme formés idéalement avec le mot *myslĭ* et les prépositions *sŭ* et *do.* Et c'est aussi dans cette catégorie que rentrent *poslĕdovati, poslĕdĭstvovati* « ἀκολουθεῖν », alors qu'au contraire *naslĕdovati, naslĕdĭstvovati* sont perfectifs (L., X, 25). Cet imperfectif a pour perfectifs *sŭpodobiti* (L., XX, 35) et sur-

tout *upodobiti* (Mc, IV, 30, etc.); Euch., 23 b, a par suite l'itératif *sŭpodobljati sę*.

Mt., XXIII, 23, *otŭdesętĭstvuete* « ἀποδεκατοῦτε » Mar. (Zogr. Ass. def.) est à part, à titre de simple calque slave du grec. Du reste, on sait que les verbes en *-ovati, -ują* fournissent quelques itératifs comme *kupovati*.

M. Ul'janov a, il est vrai, proposé une longue liste d'exemples où des verbes quelconques munis de préverbes resteraient imperfectifs (*Znač.*, II, 139 et suiv.). Mais M. Fortunatov (*Krit. razbor*, 110 et suiv.) et M. Jagic' (*Beitr. z. slav. synt.*, I, 76 et suiv.) ont déjà montré que la plupart prouvent peu. Il n'y a lieu de reprendre ici que les exemples tirés de l'Évangile, lesquels sont en assez petit nombre. Ceux qui sont tirés des autres textes comporteraient des explications analogues.

Il faut tout d'abord mettre de côté les cas où la phrase a une valeur générale et où le présent du perfectif peut traduire un présent grec dans certaines conditions définies, comme L., XV, 8, etc. Tous les exemples de ce genre seront discutés en détail dans un paragraphe spécial du chapitre suivant.

Il faut aussi écarter les cas où un présent grec annonçant une action prochaine est traduit par un présent perfectif; ainsi Mt., XI, 10, ἀποστέλλω « j'envoie » indique une action essentiellement momentanée qui doit se réaliser aussitôt que l'ordre est donné et par suite le traducteur slave écrit fort bien (d'après Zogr. Mar. Ass.) *sĭ bo estŭ o n̂emĭže estŭ psano. se azŭ posŭl'ją ag̑lŭ moi prědŭ licemĭ tvojimĭ. ji ugotovaetŭ pątĭ tvoi prědŭ toboją*. Dans le passage correspondant, L., VII, 27, Zogr. a aussi *posŭlją*; mais dans Mar. qui porte la trace de corrections d'après le texte grec, on lit *posylają* d'après le présent grec. — M. Jagic' (*Beitr. z. slav. synt.*, I, 77) explique de même L., II, 29, *otŭpustiši* Mar. Ass., *pustiši* (aussi perfectif) Zogr. « ἀπολύεις », c'est-à-dire « tu vas renvoyer ».

Le *vŭmetąšta* de Zogr., dans Mc, 1, 16, doit être une simple faute de copiste, comme l'a vu M. Jagic', *l. c.*; quant à Mt., VI, 30, *vĭmetomo* est une innovation de Mar. au lieu de *vŭmĕtaemo* Zogr. Ass. Ostr.; c'est un participe présent perfectif, chose qui ne se rencontre pas dans l'ancienne traduction de l'Évangile, mais qui n'est pas sans exemple par ailleurs.

Les deux exemples de Mar. où *narečetŭ sę* traduit un pré-

sent sont propres à ce manuscrit; dans Mt., X, 2, Zogr. et dans J., XX, 16 Ass. ont *naricaetŭ sę* (Mt., X, 2, Ass. et J., XX, 16, Zogr. def.). L'emploi assez énigmatique de *narečetŭ sę* dans Mar. rentre sans doute dans le cas général des présents de perfectifs en proposition générale.

A part les verbes à infinitif en *-ěti* cités ci-dessus, on ne saurait donc citer un seul exemple sûr de verbe non itératif muni d'un préverbe quelconque que le traducteur de l'Évangile ait employé avec valeur imperfective et la règle peut passer pour absolue dans les limites indiquées.

Dès lors, le verbe *sŭměti, sŭměją* « τολμᾶν » ne doit sans doute pas être coupé *sŭ-měti*, ni par suite rapproché de got. *moþs*, etc. (v. en dernier lieu Uhlenbeck, *Et. wört. d. got. spr.*[2], p. 113); car il est nettement imperfectif, par exemple Mc, XII, 34, Zogr. Mar. Ass., et, s'il est vrai que les formes de *spěti* munies de préverbes sont parfois employées avec valeur imperfective sous l'influence des verbes en *-ěti* (ainsi *prěspějąštŭ* « ὑπεροῴκοῦν » Cloz., 571 ; *ničŭsože... uspějetŭ* « οὐκ ὠφελεῖ » Supr., 310, 7), du moins cet usage n'est-il pas général et ne se rencontre-t-il pas dans l'ancienne traduction de l'Évangile; aussi bien le *ē* d'un slave **mē-* ne se retrouve nulle part dans les autres langues. Il convient donc de voir dans *sŭměti* un dénominatif tiré d'un substantif **sŭmjā* « τόλμα », non attesté, comme *pitěti* est tiré de **pītjā* (v. sl. *pišta*) et *želěti* de *želja*. Ce substantif correspondrait très bien pour la forme et assez bien pour le sens à skr. *çímī-* « activité, activité pieuse », et *sŭměti* appartiendrait ainsi à la grande famille de skr. *çámati, camnīte*, gr. κάμνω, κομίζω, etc. Pour le *ŭm* issu de i.-e. *°m*, cf. *dŭmą*.

IV

Formation des itératifs.

Presque tous les itératifs slaves appartiennent à un seul et même type, celui des verbes à infinitif en *-ati*, présent en *-ają* et la voyelle *-a-* en est la caractéristique essentielle. Font seuls exception :

1° Les itératifs archaïques déjà étudiés : *xoditi, goniti, nositi, voditi* et, en dehors de Év., *točiti* « courir » (à distinguer de *točiti* « faire courir » Euch., 44 b) ; n'existent pas dans Év. à l'état de simples *laziti, vlačiti* (le simple dans Supr., 198, 2) ; il faut citer encore, en dehors des textes proprement vieux slaves, *voziti*.

2° Quelques itératifs à présent ancien en *-ją, -ješi* : *jemlją, jimati* et, dans les composés, *-ĭmati* : Mt., XVI, 11, *vŭnŭmati* Zogr. Mar. (Ass. def.) ; L., V, 15, *sŭnŭmaaxą* Mar. (mais *sŭnimaaxą* Zogr. [Ass. def.]) ou, après *-i, -emati,* dans *priemati,* J. VII, 39, Zogr. (Ass. def.) et J., III, 27 Ass. (Zogr. def.) ; les deux fois Mar. a *priimati*. L'infinitif simple *jimati* peut représenter en vieux slave un slave commun **jĭmātī,* forme prise par **ĭmātī* au commencement du mot, et *-imati* dans les composés peut être analogique du simple ; quant à *-emati* l'*e* en est visiblement emprunté au présent. Il n'y a donc pas lieu de chercher dans l'*i* de *jimati* une ancienne longue d'itératif. En somme *jemlją* n'est entré que secondairement dans la classe des itératifs. C'est un présent en **-je-* qui, par suite de sa formation même, avait une valeur imperfective et qui, s'opposant ainsi à *jimą,* a été assimilé aux itératifs et a conservé pour cette raison sa valeur imperfective même quand il est précédé d'un préverbe.

La même observation peut s'appliquer à *dają, dajati* ; *děją, dějati* ; *dvižą, dvidzati* ; *stają, stajati* (ce dernier attesté dans Év. seulement en composition) et enfin à *otŭrěją* « ἀπωθῶ » qui n'est pas dans Év., mais qu'on lit Ps., LXXXVII, 15 et Supr., 321, 12 (à côté de *otŭrivati* « ὠθεῖν » Supr., 95, 17).

Il n'y a pas dans Év. de verbes de ce type qui ait l'allongement radical caractéristique des itératifs ; on rencontre, il est vrai, J. III, 8, *dyšetŭ* Ass. (et Ostr.), mais *dušetŭ* Zogr. Mar. et de même L., XII, 55, *dušąštŭ* Mar. (*dušetŭ* Zogr. par erreur ; Ass. def.). L'itératif *dyšą* n'est qu'une contamination de l'itératif normal *dyxają,* attesté par J., VI, 18, *dyxająštju* Zogr. Mar. Ass., et du présent *dušą* (inf. *duxati*), qui a l'air d'un dénominatif de *duxŭ*. — On sait que le Suprasliensis présente plusieurs exemples de formations analogues à l'itératif *dyšą,* par exemple *naričą* (v. Leskien, *Handbuch*[3], p. 113 ; Vondrák, *Altkirchensl.*

gramm., p. 247) ; toutes ces formations, secondaires et relativement récentes, jouent un certain rôle dans les dialectes slaves modernes.

On ne possède pas le perfectif dont *ristati, rištą* est l'itératif, mais il n'y a aucune raison de croire que l'*i* résulte d'un allongement. Le caractère itératif de *ristati* résulte uniquement du maintien de l'aspect imperfectif dans les formes à préverbes : Mc, IX, 15, *pririštąšte* « προστρέχοντες » Zogr. Mar. (Ass. def.) et Mc, IX, 25, *sŭrištetŭ sę* « ἐπισυντρέχει » Zogr. Mar. Ass. ; cf. *pririštę* Euch., 83 b et *pririštęšte* Euch., 84 a.

3° Quelques dénominatifs en *-ovati, -ują* qui ont pris la valeur d'itératifs parce qu'ils s'opposent à des dénominatifs perfectifs en *-iti* :

kupovati (cf. ci-dessus, p. 29) ; on a de même en vieux russe *lěkovati* en regard de *lěčiti*.

blagověstovati (cf. ci-dessus, p. 28) ; on a de même *izvěstująštu* Supr., 208, 23 ; *jizvěstovanŭ* L , I, 1, Mar. (*jizvěstĭnŭ* Zogr. Ass.) « πεπληροφορημένος » et *sŭizvěstująštu* Cloz., 134.

jiz-měnovati est l'itératif de *jizměniti* ; Ps. XLIV, 1 ; LIX, 1.

-kazovati sert d'itératif dans *pokazovaaše* « ἐδείκνυ » Supr., 374, 27, ce qui permet d'éviter l'ambiguité de *-kazati*, infinitif à la fois de *-kažą* et de *-kazają* ; mais *sŭkazova* « διῆλθε » Supr., 308, 17 n'est pas un itératif.

-znamenovati est itératif de *-zamenati* dans *naznamenująštu* « αἰνιττόμενος » Supr., 278, 25.

et un verbe qui se présente dans des conditions toutes particulières :

-vinovati, itératif de *-vinąti*, dans *ne obinuję sę* « παῤῥησία » Év. plusieurs fois ; L., X, 17 et 20, *povinujątŭ sę* « ὑποτάσσεται » Zogr. Mar. Ass. ; L., II, 51, *povinują sę* (cf. aussi Euch., 55 b et 82 b). Le perfectif *-vinąti* n'est pas dans Év., mais on a Ps., XI, 6, *ne obiną sję* « παρρησιάσομαι » ; Ps., LXI, 2, *povinetŭ sję* « ὑποταγήσεται » ; etc. (cf. Euch., 28 b). — Cet exemple d'itératif en *-ovati* d'un verbe en *-nąti* n'est pas isolé ; on a vu p. 23 *minąti* : *minovati* (Supr.).

Le slave a ici tiré parti pour former ses itératifs d'une ancienne confusion : les présents slaves en *-ne-* représentent toutes les diverses formes à nasale, formes à infixe, comme

dans *bŭnạ*, cf. lit. *-bundu*, mais aussi formes en **-nā-* et en **-neu-* et la trace du type **-neu-* se conserve, comme on sait, dans des participes tels que *drŭznovenŭ* (cf. skr. *dhṛṣṇóti*), *-kosnovenŭ*, *-rinovenŭ* (v. Vondrák, *Altkirchensl. gramm.*, p. 236). Les dérivés *-vinują*, *minują*, ont été tirés du thème en **-neu-* au temps où celui-ci existait encore ; on a, avec le même suffixe *-ye-*, des thèmes à nasale de formes variées : lit. *jù-n-g-iu*, gr. **κλί-ν-γω* (att. κλίνω, lesb. κλίννω), λιχ-νεύ-(γ)ω, etc. ; ces présents, naturellement imperfectifs comme tous les présents en *-je-*, ont pris la valeur itérative en s'opposant à *-vinạ* et *minạ*.

Les itératifs formés d'une manière anomale sont donc très peu nombreux et l'on a pu remarquer que presque tous se rencontrent en face de perfectifs simples ; ceux des verbes qui ne sont perfectifs que par addition d'un préverbe ont en principe un itératif du type normal. Inversement, il y a très peu de verbes simples autres que ceux en *-nạti* et en *-iti*, qui aient un itératif de type normal ; la condition même de la persistance de la valeur itérative d'un verbe simple était l'existence à date ancienne d'un synonyme de valeur imperfective, ainsi dans *jimạ : jemlją*. La formation d'un itératif du type ordinaire, telle qu'on la rencontre dans *padạ* : *padają* est dès lors la preuve la plus décisive que le simple avait d'une manière essentielle la valeur perfective.

L'itératif d'un verbe simple se distingue d'un imperfectif en ce que l'addition d'un préverbe ne le rend pas perfectif ; par exemple *jizgoniti* étant imperfectif, il était inutile de lui donner la forme d'itératif. Toutefois l'analogie des autres imperfectifs a entraîné la formation d'un *jizganjati* que le traducteur de Év. n'a pas employé, mais qui apparaît déjà Mc, VI, 13, *jizganěaxạ* Zogr., dans un passage où Mar. conserve l'ancienne leçon *jizgonèaxạ* ; on lit de même *proganjaaše* « ἀπήλαυνε » Supr., 366, 24 et *poganèję* « διώκων » Ps., XXXIV, 6 ; dans Supr., 303, 5, *isxažďaje* a la valeur factitive de « il fait sortir » et traduit προξενεῖ.

Les principes de la formation des itératifs normaux sont les suivants :

1° Si la voyelle de la syllabe qui précède immédiatement la caractéristique d'itératif est une *brève en syllabe ouverte,* cette brève est remplacée par la longue correspondante, c'est-à-dire que à *e, o, ĭ, ŭ* sont substitués *ĕ, a, i, y,* ainsi dans *roditi*: *ražđati.* — Cette longue se distingue d'une longue de date letto-slave par l'intonation : elle est le plus souvent douce et non pas rude, ainsi qu'on le voit par le serbe : *lijèmati, lȉjemām* ; *rȁđati, râđām* ; *bȉrati, bȉrām* ; *bȉvati, bȉvām* (le *y* de *byvati* n'est donc pas le même que celui de *byti* ; c'est l'allongement du *ŭ* de *-bŭv-*, par exemple dans *za -bŭvenŭ* ; cf. dans Év. *-krŭvenŭ* : *kryvati* [s. *krȉvām*] ; *-mŭvenŭ* : *-myvati* [s. *ŭ-mȉvām*] et aussi *pokyvati* [s. *pȍkīvām*]); de même avec l'innovation du type *dyxati, dyšą* (cf. ci-dessus, p. 44) : *lijègati, lȉježēm* ; *polágati, pȍlāžēm* ; *prorícati, prȍrīčēm* ; *dȉxati* (et, par analogie, *dȉsati*), *dȉšēm*. Il résulte de là, d'après les principes posés M. S. L., XI, 345 et suiv., que, en russe, dans tous les cas de ce genre, l'accent tombe sur l'*a* du suffixe d'itératif et le russe a en effet, d'une manière absolument constante, *ražát', ražáju* ; *zabirát', zabiráju* ; *byvát', byváju,* etc. ; dès lors, dans tous les itératifs normaux, c'est-à-dire dans les itératifs de verbes munis de préverbes, le russe accentue l'*a* de l'itératif et un verbe à préverbe n'est itératif qu'à condition d'avoir l'accent sur *a* (P. Boyer, *De l'accentuation du verbe russe,* dans le *Centenaire de l'École des langues orientales,* p. 452 et suiv.). Mais cette règle est secondaire, comme le montre la comparaison avec le serbe, et l'on constate d'ailleurs que, là où il a subsisté un itératif sans préverbe de verbe à longue letto-slave, cet itératif a conservé l'accent sur la syllabe qui précède le suffixe : r. *bé'gat', bé'gaju,* cf. s. *bjègati, bjègām* ; l'accentuation de l'itératif r. *izbégát'* est due à la règle générale ; dès lors r. *izbé'gat'* a pris la valeur perfective ; on a de même r. *dvígat', dvígaju* (cf. s. *dȉgnuti*) ; *mé'rjat', mé'rjaju* (cf. s. *mjèriti*) ; *pádat', pádaju* (cf. s. *pȁdati*) ; *pólzat', pólzaju* (s. *pȕzati, pȕžēm*) ; *prjádat', prjádaju* (s. *prèdati, prèdām*).

Il arrive que la voyelle de la syllabe présuffixale ait l'intonation rude : r. *klánjat', klánjaju,* s. *klȁnjati, klȁnjām* ; r. *voróčat', voróčaju,* s. *vrȁc'ati, vrȁc'ām* (cf. *vrâtīm*) ; r. *kúšat', kúšaju,* s. *kȕšati, kȕšām* ; etc. Cette intonation répond à celle que présente le lituanien dans le type *stìkti, stýgoti,* 3e pers. prés. *stýgo* et dans le type *vìlkti, velka* : *válkioti, válkioja* ; *lìsti, leñda* : *lándžoti,*

lándžoja; *limpa*, *lìpti* : *láipioti*. Mais elle n'est pas l'intonation ordinaire en slave.

Des formes telles que *pominati*, *nadymati* où *i* et *y* sont les allongements de *ĭ* et *ŭ* récents donnent la preuve que beaucoup de longues d'itératifs sont secondaires et ne remontent pas à l'indo-européen ; la qualité douce de l'intonation de la plupart des longues d'itératifs slaves montre que ces longues ne sont pas de date letto-slave, puisqu'une antiquité letto-slave suffit à déterminer l'intonation rude des longues (F. de Saussure, M. S. L., VIII, 431).

D'autre part, l'accentuation de la présuffixale n'est peut-être pas la seule que connût le slave commun. Comme l'a bien vu M. Baudouin de Courtenay, le *c* de *naricati*, *otŭricati* ne s'explique que si l'accent tombait sur *a* et en effet on a r. *otricát'*, s. *narícati* ; on pourrait dire, il est vrai, qu'il y a eu ici déplacement d'accent de la douce *i* (s. *nàrīčēm*) sur la rude *a* ; mais ce déplacement est dialectal, alors que le *c* de *naricati* semble être slave commun ; d'ailleurs on ne saurait expliquer ainsi *dvidzati* (r. *podvizát'*), puisque l'*i* y est rude ; l'accentuation de s. *dìzati* pourrait résulter de l'influence du présent *dìžēm* (de même qu'on a *nìcati*, *stìzati*, etc., dans tous les verbes où la présuffixale est rude) ; on peut expliquer de même *zàžizati* par l'influence de *zàžižēm*, le *dz* de *vŭžidzati*, *sŭžidzati* supposant que *i* ne portait pas l'accent. Mais il ne faut pas perdre de vue que le type *nareką*, *naricati* une fois donné, on a formé des itératifs à gutturale altérée en dehors même des conditions où s'est créé le type ; si l'on a formé ainsi *vycati*, à plus forte raison a-t-on pu former *dvidzati*. Et en effet le vieux slave a à la fois *-trŭgati* (s. *tȑgati*) et *-trŭzati* qui ne peuvent être phonétiques tous les deux : *vŭstrŭgająšte* « συλλέγοντες » Mt., XIII, 29 Zogr. Mar. Ass. et « τίλλοντες » Mc, II, 23 Zogr. Mar. Ass., mais *vŭstrŭzaaxą* « ἔτιλλον » L., VI, 1 Zogr. Mar. Ass. (cf. aussi L., V, 6 ; Mc, V, 4) ; cette dualité de formes n'étant plus comprise, on a employé finalement l'un des deux verbes comme perfectif, d'où *rastrŭdza* « διέῤῥηξεν » Mt., XXVI, 65 Zogr. Mar. Ass., et *rastrŭga* « διέῤῥηξας » Ps., XXIX, 12 et CXV, 7. On ne peut donc positivement affirmer l'existence d'itératifs accentués sur l'*a* suffixal en slave commun.

Après *ě*, il n'y a pas altération de la gutturale dans *sŭža-*

gati, prěrěkati (Mt., XVI, 22 Mar. (Zogr. Ass. def.); cf. Ps., XVII, 44; LIV, 10; CV, 32; Supr., 367, 9 et 361, 7) et dans quelques autres verbes analogues.

La voyelle présuffixale qui est allongée se trouve presque toujours être la voyelle d'une syllabe radicale. Mais le cas de *lobŭzati : lobyzati* (cf. ci-dessus, p. 19) montre qu'il n'y a rien là de nécessaire ni d'essentiel. De même Euch. 1 b, présente *svobažďaetŭ sę* en regard de *svoboditi*.

Quand les thèmes du présent et de l'infinitif ont une alternance vocalique entre *e, o* et *ĭ, ŭ*, c'est toujours *ĭ, ŭ* qui est allongé : on a *-birati, -zyvati* de *berą, bĭrati*; *zovą, zŭvati*, exactement comme *-mirati* de *mĭrą, mrěti*. Et là même où *ĭ* n'est la voyelle ni du thème du présent, ni du thème de l'infinitif, mais seulement d'une forme d'impératif, ou de quelques formes isolées, c'est encore ce *ĭ* qui est allongé : *-ricati, -židzati*, mais alors *-ě-* se rencontre à côté de *-i-* : *-rěkati, -žagati* (cf. ci-dessus).

Enfin, on doit noter que l'allongement n'atteint pas toujours les voyelles en syllabe fermée. Par suite de l'élimination des consonnes implosives en slave, il ne reste à considérer à cet égard qu'un seul cas, celui de voyelle devant sifflante plus occlusive et les exemples sont fort peu nombreux : *krĭštati* de *krĭstiti* dans Év., *mĭštati* de *mĭstiti* dans Ps., *odŭždati* de *odŭžditi* dans Euch., 2 a; *jistŭštati* « ἐκκενεῖν, κενεῖν » de *tŭštiti* dans Ps., CXXXVI, 7, et Supr., 274, 14; *lĭštati* de *lĭstiti* dans Supr., à côté de *prělĭštati*, etc. Toutefois, dans Év., *bliscati sę* est l'itératif de *blĭsnąti* (non attesté), cf. r. *blistát'*, s. *blistati*; cf. *praštati* « ἐλευθεροῦν » (par exemple Supr., 297, 1), s. *práštati*, de *prostiti*; et en regard de *prigvozditi, prigvažďati* Euch., 43 a, Supr., 8, 17 et 124, 17. L'itératif de *sŭmotriti* n'est pas attesté dans Év.; on a *sŭmotrjati, rasmotrjati* d'après Ps., IX, 35; XXXVI, 32; Cloz., 616, mais *sŭmatrjati, rasmatrjati* d'après Euch., 69 a; Supr., 66, 11; etc. Le nombre des formes de ce genre est si restreint qu'il n'a pu s'établir aucune règle bien définie.

A part ces cas particuliers et celui assez énigmatique de *poglŭštająšte* Mt., XXIII, 24 Mar. (Zogr. Ass. def.; mais la forme est confirmée par v. russe *poglŭčati*, v. les *Materialy* de Sresnevskij, et aussi le *Lexicon* de Miklosich sous *poglŭštati*), il

ne semble pas qu'aucun itératif en *-a-* de Év. manque de l'allongement normal ; on a vu ci-dessus que l'itératif *-metati* ne peut être attribué au traducteur original (p. 15) ; *sŭpodobljati* n'est pas dans Év.

2° L'itératif est tiré du thème verbal dépouillé de toute caractéristique propre soit de thème du présent, soit de thème d'infinitif.

Ainsi, pour les verbes à nasale, la caractéristique nasale n'apparaît ni sous la forme *-ne-* du présent, ni sous la forme *-nǫ-* de l'infinitif et tout se passe comme si l'itératif était tiré du thème d'aoriste : *dvignǫ, dvignǫti,* aor. *dvigŭ* : *dvidzǫti* ; *utonǫ, utonǫti,* aor. *utopŭ* : *utapati,* etc. ; on a même *prěgybajǫšte* (Mc, XV, 19) de *prěgŭnǫti,* malgré le hasard qui fait que, seules, sont attestées dans Év. au participe passé actif des formes en *-nǫ-* : *sŭgŭnǫvŭ,* L., IV, 20, et *razgŭnǫvŭ,* L., IV, 17 Mar. Ass. Sav. (Zogr. def.). Et pour les verbes en *-nǫti* qui n'admettent pas d'aoriste primaire, la langue recourt à d'autres formations ; c'est ce qui explique l'anomalie de *minovati* et *-vinovati* (v. ci-dessus, p. 45) et de *otŭrěją* « ἀπωθῶ » Ps., LXXXVII, 15 ; mais cf. *u-rivajątŭ* L., VIII, 45 Sav.) ; c'est d'une manière accidentelle que le suffixe nasal est présent à toutes les formes de ces verbes et la langue n'a pas tenu le suffixe pour un élément essentiel.

Dans la mesure où les verbes en *-ěti, -ją* (*-iši*) ont besoin d'itératifs, ils ne présentent ni le *-ě-* de l'infinitif, ni le *-i-* du présent : *nazĭrěti* : *nazirati* ; *pomĭněti* : *pominati* ; *vŭzgorěti* (L., XII, 49) : *sŭgarati* J., XV, 6 Mar. Ass. (Zogr. def. ; *sŭgorěti* Sav.), *vŭzgarati* (Ps., IX, 23 ; Euch., 54 a) ; cf. aussi *prěpĭrěti* : *prěpirati* « πείθειν » Supr. et Nouveau Testament. Cette élimination des caractéristiques verbales n'est peut-être pas réelle dans tous les cas ; car plusieurs présents en *-ją-* ayant l'infinitif en *-ěti* sont récents, ainsi *vižda* (v. M. S. L., XI, 323) et pour *gorěti,* le participe présent (nom. plur.) *gorąšte* L., XII, 35 Zogr. Mar. Ass. (cf. Ps., VII, 14 et CXIX, 4) indique l'existence ancienne d'un présent autre que *gorją.*

Pour les verbes en *-ati, -ją* (*-ješi*), l'élimination de tout élément suffixal a eu cet effet que l'itératif ne se distingue plus du primitif à l'infinitif que par l'allongement de la présuffixale,

ainsi dans *posŭlati, posŭlją* : *posylati, posylają* (comme d'ailleurs aussi *sŭzŭvati, sŭzyvati*). Par suite, là où l'allongement est impossible, l'infinitif de l'itératif ne se distingue pas de l'infinitif du primitif : *sŭkazati* est l'infinitif à la fois de *sŭkažą* et de *sŭkazają*. Il est possible qu'il y eût une différence d'intonation ou d'accentuation comme dans s. *pȍgledati* (perfectif) : *poglédati* (imperfectif) ; mais pareille différence échappe aujourd'hui à toute observation puisque l'accentuation du vieux slave n'a pas été notée.

Le *-i-* de l'infinitif des verbes en *-iti* tels que *prositi* n'est pas le même que celui du présent *prositŭ,* car l'*i* de *prositi* était rude, s. *prȍsiti* et l'*i* de *prositŭ* était doux, s. *prȍsīm* ; de plus, l'*i*, tant du présent que de l'infinitif, était sujet à alterner avec *-j-,* ainsi la 3e pers. prés. *prošą,* 1re pers. imparf. *prošaaxŭ*. Toutefois, nulle part, ni au présent ni à l'infinitif, il ne manquait un élément *-i-* devant consonne, *-j-* devant voyelle ; l'itératif a donc *-j-* devant sa voyelle caractéristique : *vŭprašati* ; tel est du moins le type ordinaire représenté par un nombre d'exemples illimité. Mais quelques verbes ont conservé trace d'un type plus ancien et, au fond, plus conforme à la règle générale, car il est dépourvu de ce *j* qui, d'après l'analogie des types précédents, n'y devrait pas figurer en effet : à *prědŭložiti, vŭzložiti, vŭložiti* répondent dans Év. (et dans les autres textes) *prědŭlagati, vŭzlagati, vŭlagati, podŭlagati, polagati, sŭlagati* : l'*o* radical de *ložiti* a subi l'allongement ordinaire, mais il n'y a pas de *-j-* et par suite la gutturale est restée inaltérée ; le primitif et l'itératif ont par suite l'aspect de deux verbes différents. On a de même, en face de *ostąpiti (otŭstąpiti), pristąpiti, prěstąpiti,* les itératifs *ostąpati, pristąpati, prěstąpati, nastąpati* (tous attestés dans Év.). Dans L., VII, 38, Ass. a *omakati* en regard de *močiti* Zogr. Mar. L'ancien itératif *vŭsxytati* de *vŭsxytiti* est conservé Mt., XI, 12 Zogr. Mar. Ass.; Mt., XIII, 19 Mar., et l'on a *poxytati,* L., VIII, 29 Ass., tandis que *vŭsxytati* apparaît Mt., XIII, 19 Zogr. ; L., VIII, 29 Zogr. Mar. ; Ps. XXI, 14 et de même *rasxyštati* Ps., XXXIV, 10 et XLIII, 11. Supr., 313, 20 a une fois l'itératif *prělamati* de *prělomiti* (cf. aussi *sŭlamati* dans le *Lexicon* de Miklosich). Le *Lexicon* de Miklosich fournit des exemples de *istakati* et *rastakati* en regard de *točiti* « faire courir » et Supr., 446, 9,

a même l'abstrait inattendu *takanije*. Supr., 315, 1, *vŭskačetŭ* et 381, 21 *naskačetŭ*, on a des présents récents de l'itératif *skakati* de *skočiti*; 103, 7 *xapijąšte* « δάκνοντες » est un présent semblable de *xapati*, itératif de *xopiti*. Ces quelques exemples représentent la formation la plus ancienne : il suffit de les considérer pour comprendre pourquoi une nouvelle formation s'est créée et généralisée.

Les thèmes terminés par une voyelle qui appartient *essentiellement* au verbe tout entier conservent donc seuls cette voyelle à l'itératif.

Mais une difficulté se posait : l'*a* de l'itératif étant une voyelle nue était malaisé à rattacher à une voyelle finale. La difficulté a été tournée grâce à une action analogique fort simple que beaucoup de slavistes ont sans doute reconnue depuis longtemps et que M. Sommer a été le premier à exposer publiquement (I. F., XI, 202 et suiv.) : sur le modèle de *kryti : -kryvati, myti : -myvati* et surtout de *byti : byvati*, on a intercalé un *v* entre la voyelle finale du thème et l'*a* de l'itératif ; la voyelle qui termine le thème se trouvant en fait être toujours une longue par nature n'est pas susceptible d'allongement et, d'après la règle générale, les autres voyelles du primitif ne sauraient être atteintes ; il n'y a donc jamais d'allongement dans les itératifs en *-vati*. Cette formation est normale, mais se trouve n'être représentée dans Ev. que par un petit nombre d'exemples qui sont :

o-cèpěněvaetŭ Mc, IX, 18 Ass. ; mais *ocèpěněetŭ* Zogr. Mar. ; cet exemple ne peut donc être attribué avec certitude au traducteur original.

pridavająšte L., XXIII, 36 Ass., seul ; Sav. a *pridająšte*, avec la forme *daja* qui est l'itératif ordinaire de *damĭ* ; Zogr. et Mar. ont *pridějąšte* dont la forme de Ass. est visiblement une correction récente. On ne saurait donc attribuer *pridavająšte* de L., XXIII, 36 au traducteur original ; et c'est bien ce que l'on doit attendre, car le russe a encore *dajú* en face de *davát'*, le serbe *dâjēm* en face de *dávati*, le polonais *daję* en face de *dawac'*. Il est dès lors impossible de tirer tout le type en *-vati* de *davati* comme on a voulu le faire (Wiedemann, *Litauisches präteritum*, p. 43 ; mais cf. Zubatý, BB., XVIII, 247 et suiv.).

jiskoničavati, L. XIII, 23 Zogr. Mar. Ass.; *sŭkoničavati,* L. IX, 51 Zogr. Mar. (Ass. def.) On notera que le *ĭ* de *koničati* reste sans allongement.

podŭkopavati Mt., VI, 19 et 20 Mar. Ass. (et Zogr., 19; *podŭkopajątŭ* Zogr., 20 est une simple faute de copiste); cf. *raskopavati* Euch., 82 a. On notera que l'*o* de *kopati, kopają* subsiste dans l'itératif.

pomavati, itératif de *pomanąti.*

razuměvati, itératif de *razuměti.*

zavěštavati, otŭvěštavati, sŭvěštavati (et *oběštavati* Euch., 92 a), de *-věštati, -věštają.*

On peut se demander si L., III, 14, *okl'evetajite* Zogr. Mar. Ass. n'est pas itératif; car cet impératif se trouve à côté de l'imperfectif *obidite* et on lit *oklevetająštei* « ἐνδιαβάλλοντες » Ps. LXX, 13 (cf. aussi Ps. C, 5) à côté de *oklevetavająštago* Ps. XLIII, 17. Le *v* intérieur aurait exercé à distance la même action que le *v* de *gněvati* dans *progněvająštei* « παραπικραίνοντες » Ps. LXV, 7 et *ugotovająštiimŭ* Euch., 13 a (itératif du perfectif *ugotovati*). C'est dans les deux derniers cas seulement que les deux syllabes successives commencent par un même phonème, *v*, et par suite que les conditions d'une haplologie ordinaire sont réunies; mais il ne s'agit pas nécessairement d'une haplologie; ce peut être un fait comparable à l'absence d'une forme d'aoriste **stastŭ* « il s'est mis debout » en regard de *dastŭ,* etc.

Il ne semble pas au premier abord qu'il y ait lieu d'employer le type en *-vati* pour les verbes dont le thème se termine par un *-i-* essentiel, c'est-à-dire, en fait, pour les verbes radicaux en *-i-*; car *i* se brise naturellement en *ĭj* devant voyelle et ce *ĭ* devient *i* dans l'itératif; le résultat *ija* est exactement parallèle au *-yva-* de *byvati.* On a en effet de *-lĭjati* (par exemple *vĭzlĭě* Mt., XXVI, 7 Mar.; Mc, XIV, 3 Zogr.) un itératif L., VI, 38 *prěliějąštą sę* « ὑπερεκχυνόμενον » Zogr. Mar. (Ass. def.). Mais tous les verbes en *-je-* tirés de racines terminées par une voyelle ont l'infinitif en *-jati,* ainsi *sěją, sějati; dają, dajati,* et par suite l'infinitif en *-jati* apparaissait fort peu caractéristique de l'itératif. De plus *ĭj* a de très bonne heure cessé de se distinguer de *ij* dans la prononciation, comme aussi *ŭj* a cessé de se distinguer de *yj :* dans ces conditions la substitution de *i* au

ĭ de présents tels que *bijǫ* n'était plus sensible et l'itératif était très peu marqué. Enfin un thème monosyllabique est tout autre chose qu'un thème polysyllabique : en latin *pius* est, de tous les adjectifs en *-ius,* le seul qui ait à l'époque classique un superlatif en *-issimus* : *piissimus.* C'est ce qui fait sans doute que le type en *-vati* s'est étendu aux verbes en *-i-* à *i* radical et que l'on a dans Év. :

vŭzlivati, prolivati de *-lĭjati* (noter l'aoriste J., XIII, 5, *vŭli* Mar. en regard de *vŭliĕ* Ass., *voliĕ* Zogr.).

pobivati, razbivati, ubivati de *biti.* Il y a un exemple de : *ubijati :* Mc, XII, 5, *ubiĕjąšte* Mar., *ubĭĕjąšte* Zogr. (avec un *ĭ* dû au *bijąšte* qui précède et sûrement fautif) ; il est curieux que ce passage, comme aussi L. VI, 38, où se trouve *prĕlijająštą,* ne soit pas dans l'Évangile par leçons ; on sait qu'il y a quelques différences entre la langue des parties de l'Évangile existant dans l'Évangile par leçons et les autres ; v. Jagic', édition du *Marianus,* p. 467 et cf. M. S. L., XI, 176.

počivati de *počiti.*

upivati sę de *-piti,* L. XII, 45 Zogr. Mar. (Ass. def.).

u-rivati L., VIII, 45 est une innovation de Sav. ; les autres textes ont *utĕštati.*

On sait d'ailleurs que ces verbes à thème monosyllabique ont un participe passé en *-vŭ : pivŭ, bivŭ,* etc. et non une forme du type *prošĭ,* etc. ; il est curieux que *vŭpiti* qui fait de même *vŭpivŭ* n'ait pas l'itératif attendu *-ypljati* et qu'on lise Cloz., 899 *vŭzŭpĭĕše* et Supr., 326, 25 *privŭpivajetŭ.*

Si l'on s'élève au-dessus des détails et qu'on envisage dans son ensemble la formation des itératifs, on constate que ce type a une unité de forme presque parfaite et que les anomalies s'expliquent en général sans difficulté : c'est que l'itératif est presque en entier une création nouvelle du slave et qu'ici la grammaire n'est pas encombrée des ruines d'un passé lointain. Sans doute, l'emploi de verbes en *-ā-* pour exprimer une action qui dure n'est pas propre au slave et on a même trouvé des verbes qui présentent non seulement le suffixe *-ā-* mais aussi la longue présuffixale dans lette *mētāt,* lat. *cēlāre, uēnāri,* peut-être gr. γηράω (v. Rozwadowski, I. F., IV, 410 ; et cf. M. S. L., IX, 55) ; le slave a encore dans *plavati* (« ἐννήχεσθαι »

Supr., 298, 21) un verbe de ce type qui, au moins quand il est sans préverbe, n'est pas itératif, comme *nĕsi plavalŭ* Supr., 87, 1, tend à le montrer et comme le fait attendre en effet le caractère imperfectif de *pluti* (Act., XXVII, 7 et 15) : *plavati* insiste seulement sur la durée de l'action de naviguer plus que ne le ferait *pluti*; le russe *plávat'* indique cette action sous sa forme la plus générale, sans détermination de but.

Mais, alors que ce type n'est représenté dans les autres langues — et même en baltique — que par quelques cas isolés, le slave en a étendu l'usage à tous les verbes sans exception ; et il n'a pas allongé seulement les anciennes voyelles indo-européennes, mais aussi les voyelles de création slave, comme dans *pominati, prozirati* (Év.), *nadymati* (Cloz. Supr.), etc. La formation d'un itératif aisément reconnaissable était la condition nécessaire de l'usage indiqué p. 35 et suiv. que tous les préverbes sans exception rendent perfectifs les verbes auxquels ils s'ajoutent ; si le lituanien n'a pas de formation régulière d'itératif, c'est que les préverbes significatifs n'y changent pas l'aspect et que, seuls, les préverbes à peu près dépourvus de sens propre sont susceptibles de rendre les verbes perfectifs. L'analogie a donc agi ici avec toute la puissance qu'elle déploie là où il s'agit de donner à la langue des formes nécessaires. Et en effet l'itératif est la forme sur laquelle repose tout le système de l'aspect en vieux slave, parce qu'il est la seule dont l'aspect soit toujours le même, sans aucune exception, et que par suite, il sert de point de repère certain.

V

Conclusion.

Comme on l'a vu par les formules du commencement du chapitre, c'est l'itératif qui permet de définir *morphologiquement* le perfectif et l'imperfectif. Il résulte de là une conséquence importante : l'itératif n'est rien que la forme qui fournit à un perfectif l'aspect imperfectif requis dans certains cas ; en principe, il ne se rencontre pas en regard d'un verbe

imperfectif par lui-même; il ne constitue donc pas une troisième catégorie indépendante et ayant une signification propre à côté du perfectif et de l'imperfectif; *l'itératif n'est qu'un cas particulier de l'imperfectif.*

En fait le nom d'itératif est trompeur. Sans doute il peut arriver et il arrive qu'un itératif, opposé par définition à un perfectif exprimant une action momentanée, indique une action qui se répète. Mais pareil sens n'est nullement attaché d'une manière essentielle et constante au type de l'itératif; par exemple *byvajetŭ* « γίγνεται » indique simplement une continuité tout comme *jestŭ* « il est » et les deux imperfectifs ont en commun pour perfectif *bądetŭ* qui traduit également ἔσται (par exemple J., VIII, 55) et γενήσεται (J., X, 16); *byvajetŭ* ne se distingue de *jestŭ* que par le fait qu'il a conservé le sens propre de la racine **bhū-* « devenir ».

Les itératifs sont employés dans les mêmes phrases que les autres imperfectifs exactement avec la même valeur; par exemple Mt., XI, 5, *prozirajątŭ, xodętŭ, očištajątŭ sę, vŭstajątŭ, blagověstujątŭ* n'indiquent rien que n'indique tout aussi bien *slyšętŭ* dans la phrase: *slěpii prozirajątŭ. ji xromii xodętŭ. prokaženii očištajątŭ sę. ji glusii slyšętŭ. ji mrŭtvii vŭstajątŭ. ji ništii blagověstujątŭ.* De même Ps., LXVII, 3, *ěkože ištazaetŭ* (ἐκλείπει) *dymŭ. tako ištezną̨tŭ*: *ěko taetŭ* (τήκεται) *voskŭ otŭ licě ogně tako pogybną̨tŭ,* où un itératif et un imperfectif simple sont employés avec des valeurs grammaticales rigoureusement identiques. Il n'est pas moins caractéristique que dans L., VII, 38, où Zogr. et Mar. ont l'imperfectif *močiti,* Ass. ait l'itératif *omakati.* Les exemples que l'on propose de cas où un itératif indique réellement une action répétée ne sont en général pas probants; et, il est curieux de le constater en passant, dans toutes les phrases citées comme de bons exemples d'itératifs par M. Ul'janov, *Znač.,* II, 119, il est au moins aussi naturel d'admettre que l'itératif indique une action qui se prolonge. Tel est le sens notamment pour J., VI, 18 *větru veliju dyxająštju* (continuant à souffler) et L., VII, 24 *tŕisti... větromĭ dvižemy* (« constamment remuées », et non pas « remuées plusieurs fois »), les deux seuls exemples de Év. cités par M. Ul'janov. De même, *plavati* (par exemple Supr., 298, 21) indique le fait de flotter d'une manière prolongée. Une dis-

cussion de détail des cas où l'on pourrait attribuer à un itératif un sens réellement itératif n'aurait d'ailleurs ici aucun intérêt : on voit assez par ce qui vient d'être dit que, dans son ensemble, le type itératif qui forme une unité morphologique rigoureusement définie n'a en principe qu'un rôle : celui de fournir l'imperfectif d'un perfectif donné. Il n'est pas légitime, en bonne méthode, de faire abstraction de l'unité du type morphologique pour essayer de retrouver çà et là, au hasard, des traces de sens itératif.

S'il était établi que les itératifs slaves reposent sur des formes qui indiquent expressément une action répétée, on pourrait encore voir dans les cas plus ou moins incertains de sens vraiment itératif des restes d'un usage ancien. Mais en fait les itératifs slaves reposent sur de simples duratifs ; la chose est évidente pour le type de *jemlją* et de *kupują* ; pour le type *nošą,* elle n'est guère moins claire : skr. *patáyati* ou gr. φορέω n'indiquent pas une action répétée, mais une action prolongée ; et enfin pour le type normal en *-a-*, les formes comparables, lit. *rýmoti* (v. Ul'janov, *Znač.,* II, 24 et suiv.) et lat. *cēlāre,* n'ont pas non plus le sens de répétition, mais seulement celui de durée. Il est malaisé de voir sur quoi se fonde M. Leskien pour affirmer, dans la troisième édition de son *Handbuch,* p. 156 et suiv., que les itératifs deviennent perfectifs par addition de préverbes et que leur présent sert à exprimer le sens du présent simplement parce qu'il indique une multiplicité d'actes successifs ; la persistance du caractère imperfectif dans les itératifs slaves munis de préverbes ne tient pas à ce que ces verbes auraient une valeur itérative, mais à ce qu'ils sont essentiellement duratifs : ils partagent d'ailleurs cette propriété avec les verbes en *-ěti* signalés ci-dessus, p. 36 et suiv.

Les verbes du vieux slave de l'Évangile comportent donc *deux* catégories et ils n'en comportent que deux, à savoir, l'*imperfectif* et le *perfectif*. Les sous-catégories qu'on observe dans d'autres langues slaves connues à date plus récente et notamment en russe ne s'y rencontrent pas. Par là même le vieux slave se prête d'une manière éminente à un exposé des emplois du perfectif et de l'imperfectif ; car l'opposition

de deux aspects s'y montre sans aucun mélange de notions étrangères et apparaît en plein lumière.

Toute forme verbale d'une phrase en vieux slave est ou perfective ou imperfective, les rares verbes qui sont susceptibles des deux aspects prenant l'un ou l'autre dans chaque cas particulier suivant la forme sous laquelle ils sont employés et suivant le contexte. Le slave est la seule langue indo-européenne où l'opposition de deux aspects ait atteint une rigueur aussi absolue grâce à la création des itératifs et rien ne caractérise la grammaire slave mieux que la *constance* de cette opposition.

CHAPITRE II

EMPLOI GRAMMATICAL DU PERFECTIF ET DE L'IMPERFECTIF

On ne peut parvenir à définir le rôle du perfectif et de l'imperfectif en vieux slave qu'en déterminant avec précision la valeur donnée à chacune des formations du verbe pour chacun des deux aspects. Il convient donc de passer en revue successivement toutes les formes du thème du présent et du thème de l'infinitif. On n'essaiera pas en général de définir en une formule abstraite la valeur de chacune de ces formes sous l'un et l'autre aspects. La réalité fondamentale en syntaxe est, comme on le sait, *le groupe de mots* et très souvent on a dit sur un type syntaxique tout ce qu'on en peut dire légitimement quand on a indiqué des modèles des divers groupes usités : par exemple toutes les définitions qu'on a tenté de donner de la valeur sémantique des cas de la déclinaison indo-européenne sont si vagues que, à l'aide de ces seules formules, personne ne serait en état d'employer les cas avec quelque correction : aucune définition du principal emploi du génitif n'en peut dire autant que le seul exemple : *liber Petri*. On visera donc avant tout à déterminer quel est l'aspect employé pour chaque formation dans les types de phrases qui se rencontrent et comment le traducteur a rendu l'original grec. De là ressortira, dans la mesure où il est possible de la reconnaître, la valeur propre du perfectif et de l'imperfectif.

I

Présent proprement dit.

Le présent de l'indicatif du texte grec est traduit en principe

par un présent imperfectif, le futur par un présent perfectif; un exemple suffira pour illustrer cet emploi : Mt., XXV, 32 *ji sŭberątŭ sę prědŭ n'imĭ vsi języci. ji razlączętŭ ję drugŭ otŭ druga ěkože pastyrĭ razlączaetŭ ovĭcę otŭ kozĭlištĭ* Zogr. Mar. Ass. « καὶ συναχθήσονται ἔμπροσθεν αὐτοῦ πάντα τὰ ἔθνη, καὶ ἀφορίσει αὐτοὺς ἀπ' ἀλλήλων, ὥσπερ ὁ ποιμὴν ἀφορίζει τὰ πρόβατα ἀπὸ τῶν ἐρίφων ».

La grammaire du vieux slave ne possède aucun autre moyen d'indiquer le futur que le présent du perfectif. On a été conduit par là à munir certains verbes de préverbes aussi dénués de sens que possible, ainsi J., VII, 34 *pojištete* « ζητήσετε » où il n'apparaît pas que, pour le sens, *pojištete* se distingue de *jištete* autrement que par la valeur de futur et Mt., XIX, 19 *čĭti* (τίμα) *otca i materĭ ji vŭzljubiši* (ἀγαπήσεις) *iskrĭnèago svoego ěko samŭ sę,* où le second verbe n'est rendu perfectif par le préverbe *vŭz-* qu'en vue d'obtenir un futur; ou bien, si le préverbe a un sens, le traducteur a dû ajouter une nuance qui n'était pas dans le texte original, ainsi Mt., VII, 2, *vĭ n'jąže měrą mĕrite vŭzměrętŭ vamŭ* « ἐν ᾧ μέτρῳ μετρεῖτε μετρηθήσεται ὑμῖν » où le grec n'exprime pas l'idée de « mesurer en retour » explicitement indiquée par le traducteur slave.

Tant qu'il s'agissait simplement de traduire le futur sans indication spéciale de durée, le présent du perfectif pouvait être utilisé. On pouvait même encore s'en servir quand l'action qui doit durer était envisagée dans son ensemble, ainsi quand *vŭzglagolją* traduit λαλήσω; mais il y avait difficulté aussitôt qu'il fallait traduire un futur indiquant expressément une action qui dure. Et surtout il est des verbes si expressément duratifs qu'ils ne comportent aucun perfectif. Le traducteur recourt alors à divers artifices.

Si le futur duratif est coordonné à d'autres futurs traduits par des présents de perfectifs, le traducteur emploie le présent imperfectif et n'indique pas le futur qui ressort du contexte; ainsi :

L., XVI, 13, *li ḅo edinogo vĭznenaviditŭ* (μισήσει) *a drugaego vĭzl'jubitŭ* (ἀγαπήσει). *li edinogo drŭžitŭ sę* (ἀνθέξεται). *a o druzěmĭ ne brěšti vŭčĭnetŭ* (καταφρονήσει) Zogr. Mar. Ass. (de même Mt., VI, 24). On retrouve aussi un parallélisme analogue dans J., XX, 23, *ji jimĭže otŭpustite grěxy otŭpustętŭ sę jimŭ. ji jimŭže drŭžite, drŭžętŭ sę jimŭ* Ass. (Zogr. Mar. def.) où le perfectif *otŭ-*

pustite et l'imperfectif qui lui est coordonné, *drŭžite,* ont d'ailleurs une tout autre valeur que celle de futur.

L., IX, 41 *do kolè bądą* (ἔσομαι) *vŭ vasŭ. ji trŭplją* (ἀνέξομαι) *vy* Zogr. Mar. Ass. (et de même Mt., XVII, 17 et Mc, IX, 19).

Dans ces divers cas, il s'agit de verbes en *-ěti, -ją,* c'est-à-dire de ceux qui, indiquant un état, sont essentiellement duratifs ; et des deux verbes en question, l'un, *drŭžati,* est du nombre de ceux auxquels l'addition d'un préverbe ne donne pas toujours l'aspect perfectif. L'exemple suivant est plus instructif encore, car le verbe *jiměti* n'a pas de perfectif.

Mt., XII. 11 *kŭto estŭ otŭ vasŭ čkŭ jiže jimatŭ* (ἕξει) *ovĭčę edino. ji ašte vŭpadetŭ sę vŭ sąbotą vŭ èmą. ne jizŭmetŭ* (κρατήσει) *li ego* Zogr. Mar. (Ass. def.).

Le psautier a des exemples très clairs : Ps., CIII, 33 *vŭspoją* (ᾄσω) *gvi vŭ životè moemŭ : poją* (ψαλῶ) *bu moemu...* (cf. *ib.*, CIV, 2).

Ps., CVII, 2 *poją* (ᾄσομαι) *i vĭspoją* (ψαλῶ).

Cet usage de l'imperfectif pour traduire le futur n'est naturellement possible que dans fort peu de cas. Ailleurs, là où il y a lieu d'exprimer un futur essentiellement duratif, le traducteur recourt à des périphrases :

Le futur ζήσομαι est traduit par *živŭ bądą* L., IV, 4 ; X, 28 et aussi Ps., CXVII, 17 où on lit *ne umĭrą nŭ živŭ bądą* (ζήσομαι) ; le perfectif *poživą* exprimerait un tout autre sens : « je viendrai à la vie » ; c'est ainsi que *požive* Euch., 4 b signifie « est venu à la vie » et que *oživetŭ* J., XI, 25 traduit ζήσεται, mais au sens de « viendra à la vie ». On a de même *pečalĭni bądete* « λυπηθήσεσθε » J., XVI, 20 Zogr. Mar., parce que le sens est « vous aurez de la douleur » et en effet J., XVI, 22, λύπην ἔχετε « vous allez avoir de la douleur » est aussi traduit par *pečalĭni bądete* ; au contraire le traducteur de Ps., XXXVII, 19 (= Euch., 76 b) rend μεριμνήσω par *popeką sję* parce qu'aucune idée de durée n'est spécialement visée ; il ne faudrait d'ailleurs pas trop presser cet exemple, car il semble bien que quelques auteurs aient évité *popeką sę* puisqu'on lit Mt., VI, 34 (Zogr. Mar.) et Supr., 51, 8, *pečetŭ sę* traduisant μεριμνήσει ; il n'est donc peut-être pas fortuit que *popeką sę* ne soit pas dans Év.

Le futur καταφρονήσει est traduit par *neroditi načĭnetŭ* Mar. Ass., *nebrèšti vŭčĭnetŭ* Zogr. L., XVI, 13 ; cf. *neroditi vĭčĭnetŭ* Mar.

Ass. (Zogr. def.) « παρακούσῃ » Mt., XVIII, 17. On sait que *neroditi* et *nebrěšti* n'ont pas de perfectif.

Quelques futurs grecs sont rendus à l'aide de *jiměti*; pour comprendre le sens il suffit de se rappeler que *jiměti* sert souvent à traduire μέλλειν, ainsi Mt., XVI, 27 *priti jimatŭ* « μέλλει ἔρχεσθαι » et aussi très souvent le type grec de οὐ μὴ avec le subjonctif, ainsi Mt., XXIV, 21 *ne jimatŭ byti* « οὐ μὴ γένηται ». Dans J., XVI, 13, λαλήσει est rendu non par *rečetŭ* qui n'indiquerait pas la durée de l'action, mais par *glagolati jimatŭ* : *ne o sebě bo glati jimatŭ. nŭ eliko ašte uslyšitŭ glati jimatŭ. ji gręḍąštaä vĭzvěstitŭ vamŭ* Zogr. Mar. Ass. « οὐ γὰρ λαλήσει ἀφ' ἑαυτοῦ ἀλλ' ὅσα ἀκούει λαλήσει καὶ τὰ ἐρχόμενα ἀναγγελεῖ ὑμῖν » ; le sens de « il doit dire » n'est pas admissible dans ce passage, où l'on voit d'ailleurs que *glagolati jimatŭ* est employé d'une manière exactement parallèle au présent perfectif *vĭzvěstitŭ*. Dans L., XII, 29 *ne jištète čĭto jimate ěsti ji čĭto piti* (τί φάγητε καὶ τί πίητε) Zogr. Mar. (Ass. def.), on n'a pas la traduction d'un futur grec, mais le sens est celui du futur. En revanche, dans L., XIX, 40 *ašte sii umlĭčętŭ. kamenĭe vŭzŭpiti jimatŭ* Zogr. « ἐὰν οὗτοι σιωπήσουσιν, οἱ λίθοι κράξουσιν », le perfectif *vŭzŭpiti* (auquel s'oppose, il est vrai, *vŭpiti* Mar. ; Ass. def.) indique assez que le traducteur a eu surtout dans la pensée l'idée : « il faut s'attendre à ce que les pierres se mettent à crier » ; l'exemple a donc une signification toute particulière. Mais *jimamĭ jiměti* est la traduction de ἕξω dans Év., parce que *jiměti* n'a pas de perfectif, ainsi Mc, X, 21 ; L., XVIII, 22, et de même Euch., 83 b.

Le grec μέλλειν est souvent traduit aussi par *xotěti*, par exemple L., XIX, 11 *abĭe xoštetŭ* (μέλλει) *crsĭe bžie aviti sę* Zogr. Mar. ; de même J. XIV, 22 Zogr. Mar. Ass. et dans beaucoup de passages ; dans J., VI, 64 *vědèaše... jiskoni... kŭto estŭ xotęi prědati i* Zogr. Mar. Ass., le grec a, il est vrai, ὁ παραδώσων αὐτόν, mais la pensée est évidemment « celui qui devait le trahir » ; le traducteur a dû ici, faute de participe futur, traduire d'après le sens général et non mot à mot. On notera les cas où *xotěti* est à l'imparfait, ainsi Mc, IV, 37 *vlŭny že vŭlivaaxą sę vŭ ladiją. ěko uže pogręznąti xotèaše* Zogr. Mar. (Ass. def.) « τὰ κύματα ἐπέβαλλεν εἰς τὸ πλοῖον, ὥστε ἤδη γεμίζεσθαι τὸ πλοῖον » où le traducteur, ne pouvant rendre le grec littéralement, a été amené à

traduire d'après le sens. Mais ce verbe, qui devait devenir l'auxiliaire du futur dans les langues slaves du Sud, ne fournit pas encore en vieux slave de futurs comme *jiměti*.

Au besoin, le traducteur se résigne même à traduire le futur grec par un présent imperfectif :

J., XIV, 30 *juže ne mnogo glja* (λαλήσω) *sŭ vami. grędetŭ bo sego mira kŭnędzĭ* Zogr. Mar. Ass. Ici *vŭzglagolja*, qui sert ailleurs à rendre λαλήσω, aurait visiblement faussé le sens ; l'idée de futur n'est indiquée que par le contexte. Mais le fait qu'il traduit accidentellement un futur dans ce passage ne prouve pas que *glagolja* y ait l'aspect perfectif ; M. Fortunatov a déjà montré qu'il n'en était rien (*Krit. razbor*, 131) ; et c'est même précisément parce qu'il s'agissait d'exprimer un futur duratif et que l'idée d'action qui dure était ici essentielle que le traducteur a employé l'imperfectif *glagolja* et non les perfectifs *vŭzglagolja* ou *reką*.

Sous le bénéfice de ces menues réserves, il est donc de règle que le présent grec est rendu dans Év. par le présent imperfectif et le futur grec par le présent perfectif. Et pourtant le présent perfectif n'est pas un synonyme exact du futur et il y a quelques types de phrases où un présent grec est rendu par un présent perfectif du slave :

1° Dans certains types de propositions générales, le présent grec est traduit par un présent perfectif. Les exemples de ce fait capital sont peu nombreux dans Év. et méritent d'être tous discutés en détail :

Mt., VI, 2 *vŭsprijimątŭ mŭzdą svoją* Zogr. Mar. Ass. Sav. « ἀπέχουσιν τὸν μισθὸν αὐτῶν » ; la même phrase est répétée *ib.* 5 et 16, mais avec la variante *vŭspriemljątŭ* Mar., qui est sûrement une innovation ; le perfectif *vŭsprijimątŭ* indique dans les trois passages la conséquence d'une action qui a été énoncée au moyen d'un présent imperfectif.

Mt., VIII, 9 *glja semu jidi. ji idetŭ* (πορεύεται). *ji drugumu pridi. ji pridetŭ* (ἔρχεται). *ji rabu moemu sŭtvori se ji sŭtvoritŭ* (ποιεῖ) Zogr. Mar. Ass. Ici encore le présent perfectif indique le résultat d'une action précédente ; l'exemple est instructif en ce sens que, l'action étant énoncée par un impératif, le temps n'est pas indiqué ; on ne saurait donc dire que la valeur de

présent du perfectif tienne au parallélisme de la phrase comme la valeur de futur des imperfectifs cités p. 60 et suiv. La traduction serbe de Vuk a aussi le perfectif : *rečem jednome : idi i ide ; i drugome : dođi, i dođe ; i sluzi svojemu* ; *učini to, i učini*. Le même exemple se retrouve dans L., VII, 8 Zogr. Mar. Ass.

Mt., IX, 16 *niktože bo ne pristavlěatŭ. pristavlenie. plata ne bělena rizě vetŭsě. vĭzĭmetŭ* (αἴρει) *bo koničiną svoją otŭ rizy. ji bolĭši dira bądetŭ* (γίνεται). 17 *ni vĭlivajątu vina nova. vŭ měxy vetŭxy ašte li že ni. prosędątŭ sę* (ῥήγνυνται) *měsi. ji vino prolěatŭ sę* (ἐκχεῖται). *ji měsi pogybljątŭ* (ἀπόλλυνται). *nŭ vino novo vŭ měxy novy vŭlivajątŭ. ji oboe sŭbljudetŭ sę* (συντηροῦνται) Mar. (Zogr. Ass. def.). Cette série d'exemples est d'une clarté toute schématique : à trois reprises un présent perfectif indique le résultat de l'action énoncée au moyen d'un imperfectif. Mais le même passage se retrouve sous une forme légèrement différente dans Mc, II, 21 : *nikŭtože pristavl'enie plata ne běl'ena. ne pristavl'ětŭ rizě vetŭsě. ašte li že ni. vŭzŭmetŭ* (αἴρει) *konĭčĭ otŭ n'eję novoe. otŭ vetŭxaego. ji gorĭši dirě* (*dira* Mar.) *bądetŭ* (γίνεται). 22 *ji nikŭtože ni vŭlivaetŭ. vina nova vŭ měxy vĭtŭxy. ašte li že ni. prosaditŭ* (ῥήξει) *vino novo. ji vino prolěetŭ sę* (ἐκχεῖται). *ji měsi pogybnątŭ* (ἀπολοῦνται) Zogr. Mar. et dans L., V, 36 ; or le futur qui apparaissait déjà dans une partie des formes grecques de Mc, II, 21 et suiv., est généralisé dans L., V, 36 ; et cet emploi du futur dans le texte grec enlève de sa valeur à l'exemple de Mt., IX, 16, qui paraît au premier abord si probant : le traducteur a pu comprendre un futur comme le grec a compris dans L., V, 36. La traduction serbe a aussi le perfectif Mt., IX, 17, *niti se ljeva vino novo u mjehove stare ; inače mjehovi prodru se i vino se prolije, i mjehovi propadnu.*

Mt., XII, 33 *li sŭtvorite drěvo dobro. ji plodŭ ego dobrŭ. li sŭtvorite drěvo zŭlo. ji plodŭ ego zŭlŭ. otŭ ploda bo drěvo poznano bądetŭ* (γινώσκεται) Zogr. Mar. Ass. Le fait qu'il s'agit de la conséquence d'une action précédente apparaît ici moins net, mais encore bien perceptible. On a de même dans le passage correspondant L., VI, 44 *vsěko ubo drěvo otŭ ploda svoego poznaetŭ sę* (γινώσκεται) Zogr. Mar. (Ass. def.). La traduction serbe a, Mt., XII, 33 *jer se po rodu drvo poznaje* et L., VI, 44 *jer se svako drvo po rodu svome poznaje.*

Mt., XII, 43 *egda že nečistŭji dxŭ jizidetŭ otŭ ěka. prěxoditŭ*

skvozè bezdŭnaè mèsta. jištę pokoè ji ne obrètaetŭ. 44 *tŭgda rečetŭ* (λέγει). *vŭzvrašta sę vŭ xramŭ moi. otŭnjaduže* (*otĭnuduže* Zogr.) *jizidŭ. ji prišidŭ obręštetŭ* (εὑρίσκει) *prazdĭnŭ. pometenŭ ji ukrašenŭ.* 45 *tŭgda jidetŭ* (πορεύεται). *ji pojimetŭ* (παραλαμβάνει) *sŭ soboją .ž. jinèxŭ dxŭ l'juštĭši sebe. ji vŭšedŭše živątŭ* (κατοικεῖ) *tu* (def. Zogr.). *ji bądątŭ* (γίνεται) *poslědin'ěě čka togo gorĭša prŭvŭjixŭ* Zogr. Mar. (Ass. def.). Toutes les actions qui suivent la première, énoncée par *prěxoditŭ* et *obrètaetŭ*, et qui sont introduites par *tŭgda* sont énoncées par les perfectifs, sauf une, *živątŭ*; mais *poživątŭ* était impossible par suite de son sens particulier et il y a lieu de croire que *živątŭ* devenait en quelque sorte perfectif grâce au contexte. La traduction serbe du même passage a également une série de perfectifs. — Un passage correspondant se retrouve L., XI, 24 *egda nečisty dxŭ. jizidetŭ otŭ čka. prèxoditŭ... jištę pokoè. ji ne obrètąję gletŭ...* 25 *ji prišidŭ obrètaetŭ. pometenŭ. ukrašenŭ.* 26 *tŭgda jidetŭ* (πορεύεται; *izidetŭ* Mar.). *ji pojimetŭ* (παραλαμβάνει) *drugyxŭ gorĭši sebe sedmĭ. ji vŭšidŭše živątŭ tu. ji byvajątŭ poslědin'ěa čku tomu gorĭši prŭvyxŭ* Zogr. Mar. (Ass. def.); l'imperfectif domine ici et le perfectif se trouve deux fois seulement; mais les deux fois l'emploi est le même que dans Mt., XII, 43 et suiv.

Mc, IV, 15 *se že sątŭ ěže na pątĭ. jideže sěetŭ sę slovo. ji egda slyšętŭ* (*uslyšitŭ* Zogr.). *abie pridetŭ* (ἔρχεται) *sotona ji otŭjimetŭ* (αἴρει) *slovo. sěanoe vŭ srŭdĭcixŭ jixŭ* Zogr. Mar. (Ass. def.); mais, chose singulière, dans le verset suivant qui semble exactement comparable à tous égards, 16 *ji si takožde sątŭ. jiže na kamenixŭ sěemii. jiže egda slyšętŭ slovo. abĭe sŭ radostiją prieml'atŭ e* Zogr. Mar., λαμβάνουσιν est traduit par l'imperfectif *prieml'atŭ*. De même on lit le perfectif traduisant le présent grec dans le passage parallèle L., VIII, 12, *a jiže pri pątĭ sątŭ. slyšęštei slovo. po tomĭ že pridetŭ* (ἔρχεται) *dĭěvolŭ. ji vŭzŭmetŭ* (αἴρει) *slovo otŭ srŭdĭca jixŭ* Zogr. Mar. Ass., mais dans 13 Zogr. Mar. Ass. ont aussi *prieml'ątŭ* pour δέχονται : le traducteur avait ici en vue l'idée de « recevoir et garder » qui a déterminé l'emploi de l'imperfectif; tandis que, dans le verset précédent, il avait surtout en vue la suite immédiate des diverses actions et l'a indiquée par l'emploi du perfectif. Dans le passage correspondant Mt., XIII, 19, la rédaction est tout autre et le slave n'a que des imperfectifs pour traduire les présents grecs :

vsěkŭ jiže slyšitŭ slovesa crě. ji ne razuměvaetŭ. prixoditŭ (ἔρχεται) *nepriězni. ji vŭsxyštaetŭ* (ἁρπάζει) *sěanoe vŭ srŭdĭci ego. se estŭ sěanoe pri pąti* Zogr. Mar. (Ass. def.) : la suite des actions n'était pas marquée ici par *abĭe* comme dans Mc, IV, 15, ou par *potomĭ*, comme dans L., VIII, 12.

Mc, IV, 26 *ĕkŭ vmětaetŭ sěmę vŭ zemľą... 27... ji sěmę prozębaetŭ. ji rastetŭ... 29 egda že sŭzĭrěetŭ plodŭ. posŭletŭ* (ἀποστέλλει) *srŭpŭ* Zogr. Mar. (Ass. def.). L'emploi est de tous points analogue aux précédents.

Mc, IV, 31 *gorušĭně zrŭně. eže egda vŭsěno bądetŭ vŭ zemľją. min̂e vsěxŭ estŭ sěmenŭ. zemŭnŭjixŭ. 32 ji egda vĭsěno bądetŭ vŭzdrastetŭ* (ἀναβαίνει). *ji bądetŭ* (γίνεται) *bolĭe vsěxŭ zelii. ji tvoritŭ* (ποιεῖ) *větvi velĭję* Zogr. Mar. (Ass. def.); on notera que *tvoritŭ* est à l'imperfectif sans doute parce que le traducteur envisage la durée des branches dont il a montré la croissance. Dans Mt., XIII, 32, la chose n'est pas présentée en un récit où les divers faits se succèdent, mais comme une simple proposition générale et l'on rencontre l'imperfectif : *eže mĭn̂e estŭ vsěxŭ sěmenŭ. egda že vŭzdrastetŭ. bolĭe estĭ zelĭii. ji byvaetŭ drěvo* Zogr. Mar. (Ass. def.). Dans le passage correspondant, L., XIII, 19 Zogr. Mar. Ass. le récit est à l'aoriste.

L., XI, 34 *egda ubo oko tvoe prosto bądetŭ. ji vĭse tělo tvoe prosto bądetŭ* (ἐστιν). *a po n̂eže ląkavo bądetŭ. ji tělo tvoe tĭmĭno bądetŭ* (ἐστιν non exprimé) Zogr. Mar. (Ass. def.). Dans le passage correspondant de Mt., VI, 22, 23, *bądetŭ* traduit le futur ἔσται.

L., XIV, 34 *dobro estŭ solĭ. ašte že solĭ obuěatŭ o čemŭ osolitŭ sę. 35 ni vĭ zemi ni vŭ gnoi trěbě estŭ. vonŭ isypljątŭ* (βάλλουσιν) *ją* Mar. d'accord avec Nikol. ; mais Zogr. a l'imperfectif *jisypaetŭ sę*, qui pourrait bien être le texte original ; *jisypljątŭ* serait une des nombreuses corrections faites d'après l'original grec ; quelle que soit la manière dont *jisypljątŭ* est entré dans le texte, il est analogue aux autres exemples cités ici.

L., XV, 4 *ky ĕkŭ otŭ vasŭ. jimy sŭto ovĭcĭ. ji pogublĭ ediną otŭ nixŭ. ne ostavitŭ* (καταλείπει) *li devęti desętŭ. ji devętĭ vŭ pustyn̂i. ji idetŭ* (πορεύεται) *vŭ slědŭ pogybŭšeję* Zogr. Mar. (Ass. def.) ; aux versets 5 et 6 les imperfectifs *vŭzlagaetŭ* et *sŭzyvaetŭ* sont appelés par le sens : il s'agit d'actions qui, une fois commencées, se prolongent un certain temps. Dans le passage parallèle de Mt., XVIII, 12, on a *ostavitŭ* comme dans L., XV, 4, mais

ce *ostavitŭ* traduit le grec ἀφήσει ; on voit par là quelle est la valeur de cet exemple ; le passage de Mt., XVIII, 12 est : *ašte bądetŭ eteru člvku rr. ovecŭ. ji zablądituĭ edina otŭ nixŭ. ne ostavitŭ* (ἀφήσει) *li devęti desętŭ i devęti na goraxŭ. i šedŭ ištetŭ* (ζητεῖ) *zablążdišęję* Mar. Ass. (Zogr. def.).

L., XV, 8 *kaě žena jimąšti desętĭ dragŭmŭ. ašte pogubitŭ dragŭmą ediną. ne vŭžizaetŭ li světilĭnika. ji pometetŭ* (σαροῖ) *xraminy. ji ištetŭ priležĭno donĭdeže obręštetŭ* Zogr. Mar. (Ass. def.). L'exemple est en tout pareil au précédent.

J., V, 20 δείκνυσι est traduit par *pokažetŭ* Zogr. ; mais c'est une simple faute provoquée par le fait que *pokažetŭ* se retrouve dans le même verset, où il traduit δείξει ; Ass. présente la faute inverse, c'est-à-dire *pokazaetŭ* les deux fois ; Mar. oppose correctement *pokazaetŭ* « δείκνυσι » et *pokažetŭ* « δείξει ». Il n'y a donc aucun compte à tenir de cet exemple de Zogr. qui ne s'accorderait pas avec les autres et présenterait un emploi à part.

J., X, 12 *najimĭnikŭ jiže něstŭ pastyrĭ. emuže ne sątŭ ovĭcę svoję. viditŭ vlĭka grędąšta. ji ostavľ̑ětŭ ovĭcę ji běgaetŭ. ji vlĭkŭ rasxytitŭ* (ἁρπάζει) *ję. ji raspąditŭ* (σκορπίζει) *ovĭcę.* 13 *a najimĭnikŭ běžitŭ* (φεύγει) Zogr. Mar. Ass.

J., XI, 9 *ašte kŭto xoditŭ vŭ dĭne, ne potŭknetŭ sę* (προσκόπτει)... 10 *ašte li kŭto xoditŭ noštiją potŭknetŭ sę* (προσκόπτει) Zogr. Mar. Ass.

J., XII, 24 *ašte zrŭno pišenĭno. ne umĭretŭ padŭ vŭ zemľ̑i. to edino prěbyvaetŭ. ašte li umĭrĭetŭ. mnogŭ plodŭ sŭtvoritŭ* (φέρει) Zogr. Mar. Ass. L'opposition de *prěbyvaetŭ* et de *sŭtvoritŭ* est instructive.

Il faut aussi rappeler l'emploi du présent perfectif dans J., XV, 6, qui sera mentionné à propos de l'aoriste.

Toutes les propositions citées ont une valeur générale ; aucune ne sert à exprimer un fait particulier ; mais toute proposition générale n'admet pas le verbe au présent du perfectif ; en effet, dans toutes les phrases, sauf une (Mt., XII, 33 ; cf. L., VI, 44) sur laquelle il y aura lieu de revenir ci-dessous, le verbe au perfectif indique une action qui se produit à la suite d'une autre, ainsi que l'a très finement vu M. Ul'janov (*Znač.*, II, 203 et suiv.) pour une partie des cas ; ceci n'est pas propre à Ev. et l'on cite par exemple Supr., 312, 13 *slĭnĭcu vŭsxodęštu sŭkryjetŭ sę stěnĭ*, où se trouve exactement le même emploi ; les exemples suivants sont très clairs :

Cloz., 443 *ěkože i tělesŭnaě pišta, egda vŭ črěvo vŭnidetŭ* (ἐμπέσῃ) *jimąštee zŭlą bolěznĭ, bolii nedągŭ stvoritŭ* (πλεῖον ἐπιτείνει τὴν νόσον), *ne svoeją siloją, nŭ nedągomĭ sąštimĭ vŭ črěvě, tako ji styję tainy. egda dxovŭnaě pišta vŭnidetŭ vŭ umŭ plŭnŭ zŭloby* (ὅταν ἀναξίως μετέχηται), *pače pogubitŭ ji istĭlitŭ* (πλέον κρῖμα ἑαυτῷ σωρεύει). La traduction tout à fait indépendante du même passage dans le Suprasliensis présente exactement le même emploi du perfectif : 315, 6 *jako brašĭno plĭtĭnoje, jegda vŭ ątrobą sluzĭ iměją̨štu zĭlĭ vŭpadetŭ* (ἐμπέσῃ), *pače prodlŭzitŭ* (ἐπιτείνει) *nedągŭ, ne svoimŭ jestĭstvomĭ, nŭ nedągy ątroby. sice i o tainyixŭ duxovŭnyixŭ jestŭ. i si bo jegda vŭ umŭ vŭpadątŭ zŭlobi plĭnŭ, pače togo pokudętŭ i pogubętŭ.* Au contraire, dans une phrase tout à fait analogue, mais où aucune succession d'actions n'est indiquée, les deux traducteurs ont recours à l'imperfectif: Cloz., 435 *ěko priemlą̨štei styxŭ tainŭ nedostoino vŭ ty naiskorěe vŭxoditŭ* (ἐπιπηδᾷ) *dĭěvolŭ* et Supr., 314, 28 *jako iže nedostoino vĭzemĭjątŭ svętoje komŭkanije, vŭ ty pače vŭskačetŭ* (ἐπιπηδᾷ) *i vŭlazitŭ dijavolŭ.*

Supr., 253, 22 *jegda bo xoštą povĕstĭnaja sŭkazati dĕlesa, tu abije sŭ vidomŭ čudesa k n̑imĭ privlĕkątŭ sę* (ἐπισπᾶται).

Supr., 392, 9 *kako i ubo prozovą ; slĭnĭce ; nĭ noštiją ne osĕnjajetŭ sę* (ἐλέγχεται). *nŭ dĭn' seję ne pokryjetŭ* (κρύπτει).

Enfin, et ceci est essentiel, dans tous les exemples l'action indiquée a un caractère momentané ; on a vu que l'imperfectif reparaît aussitôt que la durée de l'action est envisagée. Au fond, le sens ne s'éloigne pas beaucoup de la valeur ordinaire des perfectifs présents, qui est celle du futur ; ainsi L., XI, 34 *vĭse tělo tvoe prosto bądetŭ* pourrait être traduit : « tout ton corps *va être...* » et, ce qui le montre bien, c'est que le passage correspondant, Mt., VI, 22 et 23, a le futur en grec : pareille hésitation des auteurs grecs entre le présent et le futur a été signalée dans plusieurs exemples cités ; rien n'illustre mieux à quel point l'emploi du présent du perfectif examiné ici est peu éloigné de l'emploi ordinaire. On conçoit dès lors que dans les propositions générales on ait régulièrement le présent de l'imperfectif, ainsi :

L., XIII, 15 *kožĭdo vasŭ vŭ sąbotą. ne otŭrĕšaetŭ li svoego volu. li osŭla otŭ ešlii. ji vedŭ napaětŭ* Zogr. Mar. Ass.

A cet égard, le slave se distingue profondément du lituanien

où le présent du perfectif est fréquent dans les propositions générales.

2° Le perfectif sert parfois à indiquer une action qui va avoir lieu, ce qui confirme l'explication précédente. Ainsi l'on a entre autres exemples (cf. Ul'janov, *Znač.*, II, 195) : Mt., VIII, 25 *pogybnemŭ* Zogr., *pogyblemŭ* Mar. (Ass. def.) « ἀπολλύμεθα », c'est-à-dire « nous allons périr ». De même, L., VIII, 24, *pogybnemŭ* Zogr., *pogyblemŭ* Ass. Mar.

L., VI, 9 *vŭprošą vy* « ἐπερωτῶ ὑμᾶς », c'est-à-dire « je vais vous demander ».

On peut rapprocher l'exemple suivant du Suprasliensis qui est fort remarquable :

Supr., 89, 7 *azŭ samŭ o sebě vĭzlĕzą... i ne zamužďą* « ἐγὼ ἀπ' ἐμαυτοῦ ἐπιβαίνω... καὶ οὐ μέλλω », c'est-à dire « je vais monter moi-même... et ne pas tarder ».

Le perfectif s'explique donc tout naturellement dans :

Mt., XIX, 16 *čto blago sŭtvorją* Mar. Ass. « τί ἀγαθὸν ποιήσω » (que dois-je faire de bien ?).

Une nuance de sens analogue, quoique légèrement différente, peut s'observer dans :

J., VII, 41 *eda otŭ galileję xŭ pridetŭ* (ἔρχεται). 42 *ne kŭnigy li rěšę. ěko otŭ sěmene dava... pridetŭ* (ἔρχεται) *xŭ* Zogr. Mar. Ass. De même, *ib.*, 52 *otŭ galileję prorokŭ ne pridetŭ* (ἐγείρεται) Zogr. Mais cette fois Mar. et Ass. ont *prixoditŭ* qui est sans doute le texte ancien, et ceci est fort instructif ; en effet, dans 41 et 42, le sens est « le Christ *doit* venir », tandis que, dans 52, il s'agit purement et simplement d'une proposition générale, mais le perfectif *pridetŭ* de Zogr. s'explique aussi, sans qu'on soit alors obligé de supposer que le copiste a subi l'influence des phrases écrites dans 41 et 42. Dans les deux versets la traduction serbe a *c'e doc'i*.

Et en effet le perfectif exprime parfois une simple possibilité, par exemple :

J., X, 17 *sego radi mę oči l'jubitŭ. ěko azŭ polagają dšą moją. da paky priimą ją.* 18 *nikŭtože vŭzŭmetŭ* (αἴρει) *eję otŭ mene. nŭ azŭ polagają o sebě* Zogr. Mar. Ass.

Mt., XII, 33 et L., VI, 44, cités ci-dessus p. 64, s'expliquent de même ; le sens est « on peut reconnaître ».

Les textes vieux slaves autres que Ev. fournissent quelques exemples fort nets :

Ps., LXXIV, 8 *bŭ sądi estŭ. sego sŭměritŭ* (ταπεινοῖ). *a sego vŭznesitŭ* [lire *vŭznesetŭ*] (ὑψοῖ).

Supr., 173, 20 *jegda xošteši, moi umŭ na nebesa vĭznesesi* (ἀνάγεις), *i jegda xošteši, na zemiją sĭneseši* (κατάγεις) [cité par Ul'janov, *Znač.*, II, 211].

Supr., 297, 15 *ognĭ voda ugasitŭ* (σβέννυσι, c'est-à-dire « peut éteindre »), *i zavisti tĭmami istočĭnici učitelĭ ne stavętŭ* (τὸν δὲ φθόνον μυρίαι πηγαὶ διδασκάλων οὐ παύουσι, c'est-à-dire « ne peuvent pas arrêter »). *jed'na osla rŭždą želĕznąją očĕstitŭ* (ἀποσμήχει, c'est-à-dire « peut nettoyer »), *a pętĭ kamykŭ Davidovŭ zavisti jaže vŭ Sa<ulĕ>* (ἐν τῷ Σαούλ) *pače vŭstava* (ἐξήγειραν).

L'emploi du présent du perfectif pour indiquer une possibilité est sans doute dérivé de l'emploi de la même forme pour indiquer une action qui va avoir lieu.

La valeur de futur du présent perfectif slave peut fort bien s'expliquer par ce même sens de l'action prochaine ; on ne saurait en fait expliquer autrement le sens du présent grec εἶμι que par « je vais aller », d'où « j'irai », ni le sens du présent gâthique *bavaintī* dans Yasna, XXXIII, 10, *yåzī åñharə, yåscā həntī, yåscā bavaintī* « celles qui sont, celles qui ont été et celles qui seront » que par « elles vont devenir, elles vont être » ; il semble par suite légitime de considérer cette signification comme la signification ancienne sur laquelle reposent tous les emplois.

L'usage du perfectif présent pour indiquer une action qui vient d'avoir lieu se trouvait exclu par là même ; *le vieux slave doit donc ignorer le présent historique* ; car le présent imperfectif, par suite de son caractère essentiellement duratif, ne pouvait se prêter à traduire le présent historique du grec. Et en effet le présent historique du grec est d'ordinaire traduit par un aoriste ; ce qui, étant donné le caractère de servile fidélité de la traduction, est extrêmement probant ; on peut citer par exemple :

Mt., III, 15 *is reče kŭ nemu. ostani nynĕ... togda ostavi* (ἀφίησιν) *ego* Zogr. Ass. (Mar. def.).

Mt., IX, 6 λέγει, qui fait partie du récit, est traduit par *glagola* et il en est de même dans les phrases analogues *gĭ*.

Mt., XXV, 19 *po mnozěxŭ že vrěmenexŭ. pride* (ἔρχεται) *gĭ rabŭ těxŭ. ji sŭtęza sę* (συναίρει) *sŭn'imi slovesi* Zogr. Mar. Ass.

Mc, XIV, 32 *ji pridošę* (ἔρχονται) *vĭ visĭ γen'simani. ji gla učenikomŭ svojimŭ. sędĕte sĭde...* 33 *ji pojętŭ* (παραλαμβάνει) *petra...* Zogr. Mar. (Ass. def.).

Mc, XIV, 37 *ji pride* (ἔρχεται) *ji obrĕte* (εὑρίσκει) *ję sŭpęštę. ji gla* (λέγει) *petrovi...* Zogr. Mar. (Ass. def.). Des exemples analogues se trouvent aussi aux versets 41 et 43.

J., XIII, 4 *vŭsta* (ἐγείρεται) *sŭ večerę. ji položi* (τίθησιν) *rizy. ji priimŭ lentii. prĕpoĕsa* (διέζωσεν) *sę* 5 *po tomĭ že volič* (βάλλει) *vodą vŭ umyvalĭnicą....* 6 *pride* (ἔρχεται) *že kŭ simonu petru* Zogr. Mar. Ass. Cette série d'exemples est d'autant plus remarquable que, au verset 6, on a un bel exemple de perfectif présent indiquant l'action prochaine : *ty li moi umyeši* (νίπτεις) *nozĕ* Zogr. Mar. Ass.

La traduction du présent historique par un imparfait est naturellement plus rare. On peut citer néanmoins :

Mc, XI, 4 *jidoste* (ἀπῆλθον) *že ji obrĕtoste* (εὗρον) *žrĕbĭčĭ privęzanŭ. pri dvĭrexŭ. vĭnĕ na raspątii. ji otrĕšaašeete* (λύουσιν) *ji* Zogr. Mar. (Ass. def.).

Dans les cas où le traducteur, influencé par le texte grec, ne recourt pas à l'aoriste (ou exceptionnellement à l'imparfait), c'est le présent imperfectif qu'il emploie pour rendre le présent historique et des aoristes apparaissent en variante, indiquant nettement que ces présents choquaient le sentiment linguistique des reviseurs et des copistes. Ainsi :

Mt., XXII, 16 *ji posylajątŭ* (ἀποστέλλουσιν) *kŭ nemu učeniky svoję* Mar. Ass. (Zogr. def.) ; mais Sav. a *posŭlašę*.

Mc, XV, 16 *vojini jimŭše jisusa, vĕsę ji na dvorŭ kĭ kajiafĕ. eže estŭ pretorĭ, ji prizyvajątŭ* (συγκαλοῦσιν) *vsą spirą* Ass. (et Ostr. Nikol.). Mais Zogr. Mar. ont *prizŭvaše* ; c'est une des innovations communes à ces deux manuscrits ; la même leçon se retrouve dans Sav.

J., 1, 29 *vŭ utrĕji že dĭnĭ viditŭ* (βλέπει) *jisa... ji gla* (λέγει)... Zogr. Mais Mar. a *vidĕ* et Ass. *viděvŭ*.

On peut donc dire avec Miklosich, *Vergl. gramm.*, IV, 778, que le présent historique est inconnu au vieux slave.

Cette absence du présent historique vient préciser le sens tout particulier pris par le présent du perfectif slave, sens qui n'est nullement naturel et nécessaire, comme on l'enseigne souvent. Sans doute le présent du perfectif ne se prête guère à exprimer une action présente, car on ne peut indiquer une action momentanée au présent ; mais le présent du perfectif peut fort bien figurer dans une proposition générale, qui est en dehors d'un temps défini, et il peut également indiquer l'action qui vient d'avoir lieu et l'action qui va avoir lieu. Le dernier sens seul apparaît en vieux slave : cette limitation est éminemment caractéristique par le fait même qu'elle n'est pas nécessaire a priori.

Toutes les langues indo-européennes autres que les formes anciennes du grec et de l'indo-iranien ont perdu la distinction du subjonctif et de l'optatif. Le slave est allé plus loin encore : il a perdu la distinction de l'indicatif, du subjonctif et de l'optatif et ne connaît plus à proprement parler aucune distinction de modes. Et, comme la distinction du perfectif et de l'imperfectif ne recouvre en aucun point celle de l'indicatif et du subjonctif ou de l'optatif, il est impossible de rien trouver qui traduise en slave les modes du grec. Toutefois, dans les types de phrases où est employé le subjonctif grec, le slave use du perfectif et de l'imperfectif un peu autrement que dans les phrases déjà étudiées.

Cette différence n'apparaît pas en proposition principale et la valeur du présent du perfectif est celle qui a déjà été reconnue ci-dessus, quand par exemple il indique un ordre :

Mt., V, 31 *jiže ašte pustitŭ ženą svoją. dastŭ* [Zogr. ; *da dastŭ* Mar. ; Ass. def.] (δότω) *ei kŭnigy raspustŭnyję.*

Et en effet dans l'exemple suivant le présent perfectif traduit l'impératif aoriste du grec et le présent imperfectif traduit l'impératif présent :

L., III, 11 *jiměję dĭvě rizě. da dastŭ* [Zogr. Ass. ; *podastŭ* Mar.] (μεταδότω) *ne jimąštjumu. ji iměję brašina takožde da tvoritŭ* (ποιείτω) Zogr. Mar. Ass.

De même on a toute une série d'imperfectifs :

L., XXI, 21 *togda sąštei vŭ jijuděi. da běgajątŭ* (φευγέτωσαν) *vŭ gory. ji iže po srědě ego da jisxodętŭ* (ἐκχωρείτωσαν). *jiže vŭ stra-*

naxŭ. da ne vŭxodętŭ (εἰσερχέσθωσαν) *vŭ nĭ* Zogr. Mar. (Ass. def.).

Le présent perfectif traduit fort bien un subjonctif aoriste exprimant l'action qu'on peut faire :

Mt., XXIII, 33 *kako ubĕžite* (φύγητε) Mar. (Zogr. Ass. def.). « comment pouvez-vous échapper ? »

Dans les propositions subordonnées, les présents perfectifs et imperfectifs ont exactement la même valeur que dans les propositions principales quand le temps n'est pas indiqué immédiatement par l'ensemble de la phrase ; mais, dans les propositions réellement dépendantes qui ne comportent pas par elles-mêmes l'expression du temps, le présent perfectif répond en général au subjonctif aoriste du grec et le présent imperfectif au subjonctif présent ; ainsi :

Mt., XXI, 21 *ašte imate* (ἔχητε) *věrą i ne usąmĭnite sę* (διακριθῆτε)... Mar. (Zogr. Ass. def.).

L., XI, 21 *egda krĕpŭky vŭorąžĭ sę xranitŭ* (φυλάσσῃ, c'est-à-dire « est en train de garder ») *svoi dvorŭ. vŭ mirĕ sątŭ jiměnĭě ego...* 24 *egda nečisty dxŭ. jizidetŭ* (ἐξέλθῃ, c'est-à-dire « vient à sortir ») *otŭ čka. prěxoditŭ skvozě bezdŭnaa města* Zogr. Mar.

L., XVII, 1 *nevŭzmožĭno estŭ da ne pridątŭ sŭblazni* (τοῦτὰ σκάνδαλα μὴ ἐλθεῖν) Zogr. Mar. (mais *ib., obače gore tomu jimĭže pridątŭ* [ἔρχεται], le présent perfectif exprime l'action qui va avoir lieu).

L., XVII, 10 *ji vy egda sŭtvorite* (ποιήσητε) *povelěnaa vamŭ. glite* Zogr. Mar. Ass.

Mc, IX, 37 *jiže ašte edino takovŭjixŭ otročętŭ. priimetŭ* (δέξηται) *vŭ imę moe. mę priemlĕtŭ. ji iže ašte mene priemlĕtŭ* (δέχηται). *ne mene priemlĕtŭ. nŭ posŭlavŭšaago mę* Zogr. Mar. — Si Ass. a *priemletŭ* au lieu de *priimetŭ,* c'est sans doute par suite d'une innovation de copiste très explicable.

Mt., V, 21 *jižĭ bo ubietŭ* (φονεύσῃ) *povinenŭ estŭ sądu* Zogr.

Dans ces exemples et dans les exemples analogues, le présent perfectif exprime une notion générale.

Il arrive qu'un subjonctif aoriste soit traduit par un imperfectif, mais il n'est en général pas très malaisé d'apercevoir les raisons de l'anomalie. Par exemple :

Mt., XIX, 16 *čto blago sŭtvorją. da imamŭ* (σχῶ) *životŭ věčŭny* Mar. Ass. (Zogr. def.) : on sait que *jiměti* n'a pas de perfectif.

Mt., V, 46 *ašte ľjubite* (ἀγαπήσητε) *ľjubęštęję vy. kąją mŭzdą jimate* Zogr. Mar. Ass. : *vŭzľjubite* signifierait plutôt « vous vous mettez à aimer » que « vous aimez » sans indication de durée, et cela fausserait le sens.

Mt., VI, 4 *da bądetŭ* (ᾖ) Zogr. Mar. Ass. : le verbe « être » n'a pas d'aoriste en grec ; en slave *bądą* est la forme qui traduit régulièrement le subjonctif de « être » et l'on a ainsi : Mc, III, 14 *sŭtvori dŭva na desęte da bądątŭ* (ὦσιν) *sŭ nimi. ji da posylaetŭ* (ἀποστέλλῃ) *ję propovědati* Zogr. Mar. (Ass. def.), où il résulte de là un singulier contraste de perfectif et d'imperfectif. Au fond, dans beaucoup des cas où il traduit un subjonctif grec, *bądą* ne peut être tenu pour un véritable perfectif.

Mt., XII, 50 *jiže bo ašte tvoritŭ* (ποιήσῃ) *voľją oca moego jiže estŭ na nbsxŭ. tŭ bratŭ moi. ji sestra. ji mti estŭ* Zogr. Mar. : l'imperfectif *tvoritŭ* est nécessaire pour indiquer le caractère habituel de l'action.

Mt., X, 19 *dastŭ bo sę vamŭ vŭ tŭ časŭ, čito glete* (λαλήσητε) Zogr. Mar. Ass. : l'imperfectif est la forme ordinaire de *glagolją* et l'on ne recourt à *vŭzglagolją* que là où l'on est de rigueur, comme par exemple pour exprimer le futur. En fait on lit dans la phrase précédente : *egda že prědadętŭ vy. ne pcěte sę kako li čito vŭzgľete* (λαλήσητε) Zogr. Mar. et ici le perfectif sert essentiellement à l'expression du futur, ainsi que le prouve la variante de Ass. (et Ostr.) *jimate glagolati.*

Les particularités de ce genre sont des faits de vocabulaire. La règle générale est que le subjonctif aoriste soit traduit par le présent perfectif et le subjonctif présent par le présent imperfectif.

II

Impératif.

L'impératif perfectif traduit en principe l'impératif aoriste du grec et l'impératif imperfectif l'impératif présent du grec :

Mt., XIX, 17 *ašte xošteši vŭ životŭ vĭniti. sŭbljudi* (τήρησον) *zapovědi* Mar. Ass. (Zogr. def.).

Mt., XXIII, 3 *vĭsě ubo elĭko aště rekątŭ vamŭ bljusti. sŭbljudaite* (τηρεῖτε) Mar. Ass. (Zogr. def.).

Mt., III, 3 *ugotovaite* (ἑτοιμάσατε) *pątĭ gospodĭnĭ. pravy tvorite* (ποιεῖτε) *stĭdzę ego* Ass. (Zogr. Mar. def.) Mais ib. 8 *sŭtvorite* (ποιήσατε) *ubo plody dostoiny pokaaniju* Ass. — De même *tvorite* Zogr. Mar. Ass. traduit ποιεῖτε Mt., VII, 12 et *sŭtvorite* Zogr. Mar. Ass.; *sŭtvorite* Mt., XII, 33.

Mt., VI, 9 *molitesę* « προσεύχεσθε » Zogr. Mar. Ass. (cf. Mt., XXVI, 41) en regard de Mt., VI, 6 *pomoli sę* « πρόσευξαι » Zogr. Mar. Ass.

Les exceptions sont négligeables. Quelques-unes relèvent de détails de vocabulaire :

Le verbe « être » n'a pas d'aoriste et par suite pas d'impératif aoriste en grec ; au contraire en slave il n'a pas d'autre impératif que *bądi* ; c'est donc *bądi* qui traduit ἴσθι Mt., II, 13 — V, 25, 37, 48, — etc. De même *bądi* sert à la fois à traduire l'impératif aoriste de γίγνομαι, par exemple Mt., VIII, 13 *bądi* « γενηθήτω » Zogr. Mar. Ass., et l'impératif présent du même verbe Mt., X, 16 *bądĕte* « γίνεσθε » Zogr. Mar. Ass.

L'impératif présent μετανοεῖτε est traduit régulièrement par *pokajite sę* Mt., III, 2 Ass., IV, 17 Zogr. Ass. (Mar. def.) et Mc, I, 15 Zogr. ; dans ce dernier passage Mar. a *kaite sę* qui pourrait être une correction d'après le texte grec.

Mt., X, 12 *cĕluite* « ἀσπάσασθε » Zogr. Mar. se justifie par le fait que *pocĕlovati* ne se rencontre pas.

Mt., X, 8 *jicĕlite* « θεραπεύετε » est une innovation de Zogr. qui prouve seulement que le copiste — ou un copiste précédent — disait *jicĕliti* plutôt que *cĕliti* ; Mar. et Ass. ont *cĕlite*, imperfectif comme ib. 7 *propovĕdajite* « κηρύσσετε », 8 *vŭskrĕšaite* « ἐγείρετε » *očištaite* « καθαρίζετε », *jizgonite* « ἐκβάλλετε » Zogr. Mar. Ass., en regard de *dadite* « δότε » des mêmes textes.

Mt., XV, 25 *pomozi* « βοήθει » Zogr. Mar. : *pomošti* a un sens tout différent de *mošti* ; le traducteur n'a pas éprouvé ici, non plus que dans Mc, IX, 22 et 24, le besoin de recourir à *pomagati* qui se trouve n'être pas attesté dans Év.

Parfois le contraste du grec et du slave peut être attribué au désir qu'avait le traducteur de marquer quelque nuance de sens :

En principe δίδου est traduit par *daji,* ainsi L. XI, 3, et δός (ou χρῆσον) par *dažďĭ,* ainsi L. XI, 5. Mais Mt., V, 42 *dai* Zogr. Mar. Ass. traduit δός dans la phrase : *prosęštjumu u tebe dai* : le traducteur voulait sans doute indiquer que l'ordre ici donné est valable en toute circonstance.

Mt., V, 24 *ostavi* (ἄφες) *darŭ tvoi prědŭ ol'taremĭ. ji šedŭ prěžde sŭmiri sę* (διαλλάγηθι) *sŭ bratomĭ tvoimĭ. ji tŭgda prišidŭ prinesi* (πρόσφερε) *darŭ svoi* Zogr. Mar. (Ass. def.) : le perfectif *prinesi* est appelé ici par le sens, car l'action en question est toute momentanée et il serait difficile d'employer *prinosi.* — Cf. de même Mt., XVII, 17 *privedĕte* « φέρετε ».

Un seul cas de désaccord entre le grec et le slave a vraiment un intérêt général, c'est celui des propositions négatives ; ici, la traduction du subjonctif de l'aoriste grec par un imperfectif, loin d'être une exception, est presque normale. On a ainsi dans l'Évangile de Mathieu :

III, 8 *sŭtvorite* (ποιήσατε)... 9 *i ne načinaite* (μὴ δόξητε) *glagolati*... Ass. (Zogr. Mar. def.).

V, 17 *ne mnite* « μὴ νομίσητε » Zogr. Ass. (Mar. def.) ; de même encore X, 34 Zogr. Mar.

VI, 7 *ne lixo glĕte* « μὴ βαττολογήσητε » Zogr. Mar. Ass.

VI, 8 *ne podobite sę* « μὴ ὁμοιωθῆτε » Zogr. Mar. Ass.

VII, 6 *ne dadite* (μὴ δῶτε) *stago psomŭ. ni pomĕtajite* [*pometaite* Ass.] (μηδὲ βάλητε) *biserŭ vašixŭ*... Zogr. Mar. Ass. Le contraste de *ne dadite* et de *ni pomĕtajite* est singulier.

X, 19, *ne pcĕte sę* « μὴ μεριμνήσητε » Zogr. Mar. Ass.

XVIII, 10 *bljudĕte sę i nerodite* « ὁρᾶτε μὴ καταφρονήσητε » Mar. Ass. (Zogr. def.).

XXIII, 8 et 10 *ne naricaite sę* « μὴ κληθῆτε » et 9 *ne naricaite* « μὴ καλέσητε » Mar. Ass. (Zogr. def.).

Pour apprécier le caractère de ces faits, il suffit de se souvenir que le grec qui use de μή avec l'impératif présent n'emploie pas l'impératif aoriste avec négation et recourt au subjonctif aoriste, comme le montrent d'ailleurs les exemples cités ; de même l'arménien n'a jamais d'impératif aoriste dans les phrases négatives et, par suite d'un développement évidemment secondaire, a spécialisé l'impératif présent au sens négatif : *mi lkhaner* « ne laisse pas », *likh* « laisse ».

Toutefois le slave n'ignore nullement l'emploi de l'impératif perfectif dans les phrases négatives et l'on a par exemple :

Mt., VI, 2 *ne vŭztrąbi* « μὴ σαλπίσῃς » Zogr. Mar. Ass.

Mt., V, 42 *ne otŭvrati* « μὴ ἀποστραφῇς » Zogr. Mar. Ass.

Mt., X, 5 *ne vŭniděte* « μὴ εἰσέλθητε » Zogr. Mar. Ass.

Mt., X, 26 et 28 *ne ubojite sę* « μὴ φοβηθῆτε » Zogr. Mar. Ass. (et ce perfectif a été reproduit sans raison ib. 28 pour traduire φοβεῖσθε).

Il semble difficile de déterminer sans beaucoup d'arbitraire les raisons pour lesquelles le traducteur s'est servi dans chaque cas soit du perfectif, soit de l'imperfectif.

Dans la traduction d'un même passage grec, le Suprasliensis a 239, 19 *obratite srĭdĭca vaša kŭ čędomŭ svoimŭ, a ne sŭměžaite očiju si protivą istinè,* mais le Clozianus a I, 3 *obratite srŭdca vaša kŭ čędomŭ ji ne sŭměžjite očŭju vašeju kŭ jistině.*

III

Participe présent.

Seules les formes imperfectives ont dans Év. un participe présent soit actif, soit passif. L'exemple suivant est très caractéristique :

Mt., XXIII, 12 *a iže vĭznesetŭ sę sŭměritŭ sę. ji sŭměrějęi sę vĭznesetŭ sę* Mar. Ass. (Zogr. def.) « ὅστις δὲ ὑψώσει ἑαυτὸν ταπεινωθήσεται, καὶ ὅστις ταπεινώσει ἑαυτὸν ὑψωθήσεται ».

Le traducteur de Év. est à ce point de vue d'une rigueur absolue. Le participe présent *sądęšte* Mt., XIX, 28 appartient à un verbe qui est tantôt perfectif et tantôt imperfectif (cf. ci-dessus p. 31) et *krĭstę,* qu'on trouve souvent, par exemple Mt., XXVIII, 19 Zogr. Mar. Ass., prouve seulement que *krĭstiti* n'est pas absolument et constamment perfectif, malgré l'existence de l'itératif *krĭštati* : au fond les seuls verbes dont l'aspect perfectif soit absolument constant sont ceux qui ont un préverbe ; si net que soit l'aspect des verbes simples perfectifs par eux-mêmes, il est rare qu'il n'y ait pas dans quelque détail de l'emploi un flottement.

En dehors de l'ancien texte de Év., le participe présent

d'un perfectif se rencontre parfois. Ainsi Mt., XII, 32, au lieu de *ni vĭ sĭ věkŭ ni vŭ grędąštii* (μέλλοντι en grec ; le sl. *grędąštii* signifie ici littéralement « qui est en train de venir » et non pas « qui doit venir ») Zogr. Ass., etc., on lit dans Mar. *ni vŭ bądąštii,* qui est une innovation de ce manuscrit. De même on lit Euch., 23 b et 24 a, *vŭ bądąštąją žizně* et 64 a *bądąštaa,* etc., aussi plusieurs fois dans Supr., 69, 2 — 370, 5. Le participe polon. *będący* s'emploie de même (Ul'janov, *Znač.*, II, 217).

Le psautier a *rodjęštiimŭ sję* Ps., XXI, 32 « τεχθησομένῳ » (et de même Ps., LXXVII, 6) ; cf. aussi Supr., 173, 19.

Les deux participes qui servent de participes futurs, *bądy* et *rodę sę,* ne présentent pas un emploi normal du participe présent slave ; il y a là quelque chose de particulier à ces deux verbes, qui sont tous les deux perfectifs par eux-mêmes. Miklosich, *Vergl. gr.* IV, 818, cite un exemple analogue emprunté à un autre texte pour le verbe, aussi perfectif par lui-même, *padą* et pour *pridą,* forme munie de préverbe du perfectif *jidą.* — Il convient d'ailleurs de ne pas oublier que *bądąšteje* est sans doute un simple substitut de *byšąšteje,* non attesté dans les textes proprement vieux slaves.

L'exemple *izměnjęštixŭ sję* Ps., LXXIX, 1 est dû à l'influence de l'original grec où se lit ἀλλοιωθησομένων ; mais on a l'itératif *izměnująštixŭ* ib. XLIV, 1 ; cf. LIX, 1 ; le participe passé *izměnŭšixŭ* LXVIII, 1 est sans doute la correction — instructive — d'un copiste que choquait le *izměnęštixŭ* de l'original. Et l'on doit expliquer de même la traduction de πεισομένους par *pokoręštiimŭ sę* Supr. 110, 15, ou de τοῦ μέλλοντός μοι συμμαχεῖν par *poboręštaago mi* ib. 375, 12 : ce sont des maladresses de traducteur embarrassé.

L'emploi du participe présent du perfectif avec valeur de présent ne se rencontre pas plus dans Év. que l'emploi avec valeur de futur. On ne saurait non plus tenir grand compte des exemples du psautier : *jispytaję* « ἐτάζων » Ps. VII, 10 et *ispytająštei* « ἐξερευνῶντες » Ps. LXIII, 7, parce que *jispytati,* semblable de tous points à un itératif, a pu subir l'influence des itératifs.

Mais l'Euchologium présente quelques exemples incontestables : *nepomračjąštiimĭ* 32 a et b — *vŭzmogąštaago* 36 a — *očistęšte*

86 a — *prěbądąšte* 86 a. Les exemples de Supr. cités par Miklosich, *Vergl. gr.* IV, 818, ne sont pour la plupart pas comparables : *dovědy* doit passer pour imperfectif (cf. ci-dessus p. 39) ; *pridąšta, podadąštą* et *prědadyi* sont des participes de verbes dont les simples sont perfectifs par eux-mêmes et signifient : « qui va venir », « qui va donner », « qui va livrer » et rentrent dans le cas précédent des participes présents de perfectifs à valeur de futur. Il ne reste que deux exemples 406, 24 et 443, 13. Il y a là un emploi singulier et rare, qui, étant étranger à Ev., n'a pas à être discuté ici.

IV

Infinitif et supin.

L'infinitif présent du grec est traduit par l'infinitif (ou respectivement par le supin) imperfectif et l'infinitif aoriste par l'infinitif (ou le supin) perfectif.

Mt., XIII, 32 *byvaetŭ drěvo. ěko priti* (ἐλθεῖν) *pticamŭ nbskŭjimŭ. ji vitati* (κατασκηνοῦν) *na větĭxŭ ego* Zogr. Mar. (Ass. def.).

Mt., IX, 28 *mogą se stvoriti* (ποιῆσαι) Zogr. Mar. Ass., mais ib. VI, 1 *vŭnemlěte milostynję vašę. ne tvoriti* (ποιεῖν) *prědŭ čky* Zogr. Mar. Ass.

Mt., XV, 32 *otŭpustiti* (ἀπολῦσαι) *jixŭ ne xoštą ne ědŭši* Zogr. Mar. Ass., mais ib. XXVII, 15 *na vsěkŭ že dni velikŭ. obyčaji bě jizemonu. otŭpuštati* (ἀπολύειν) *narodu sŭvęzŭnĭ egože xotěaxą* Zogr. Mar. Ass.

Mt., XIV, 23 *vizide na gorą pomolitŭ sę* (προσεύξασθαι) Zogr. Mar. Ass., mais ib. VI, 5 *ljubętŭ na sŭnŭmištixŭ... stojęšte moliti sę* (προσεύχεσθαι) Zogr. Mar. Ass.

Mt., XI, 1 *prějiděte otŭ tądě učitŭ* (διδάσκειν) *ji propovědatŭ* (κηρύσσειν) *vŭ graděxŭ jixŭ* Zogr. Mar. Ass.

On notera l'exemple Mt., XX, 10 *mĭněaxą sę vęšte prijęti* Mar. Ass. (Zogr. def.) « ἐνόμισαν ὅτι πλεῖον λήμψονται » où l'infinitif signifie « devoir prendre ».

Il est inutile d'insister sur l'emploi connu de l'infinitif imperfectif avec *načęti,* car le grec a déjà dans cette construction l'infinitif présent.

Il n'y a pas à tenir compte de *byti* qui traduit εἶναι, par exemple Mt., XX, 26 et 27, parce que « être » n'a pas en slave d'autre infinitif. Le perfectif *priti* est déterminé par le sens dans Mt., XI, 14 *tŭ estŭ iliě xotęi priti* (μέλλων ἔρχεσθαι) Zogr. Mar. Ass. — Les exemples, un peu moins rares, de traduction d'un infinitif aoriste du grec par un imperfectif slave se laissent aussi expliquer ; ainsi Mt., XIV, 16 *ěsti* traduit φαγεῖν, parce que le verbe *jamĭ* n'a pas une valeur essentiellement imperfective (cf. ci-dessus p. 14) ; Mt., XII, 46 *glagolati* traduit λαλῆσαι, parce que le sens exprimé par λαλῶ est au fond duratif ; Mt., V, 32 *tvoritŭ ją prěljuby děati* (μοιχευθῆναι) Zogr. Mar. et ib. XIX, 9 *tvoritŭ ją prěljuby tvoriti* (μοιχευθῆναι) Mar. Ass., parce que l'action peut être envisagée comme durant. — Dans l'ensemble, ces exceptions sont insignifiantes. On y peut d'ailleurs voir parfois la preuve d'un besoin de préciser l'aspect plus que le grec ne l'avait fait, ainsi Mc, X, 2 *vŭprašaaxą i. ašte dostojitŭ mąžju ženą puštati* (ἀπολῦσαι) Zogr. Mar. (Ass. def.), mais ib. 4 *povelě mosi kŭnigy raspustŭnyję nap'sati ji pustiti* (ἀπολῦσαι) Zogr. Mar. (Ass. def.) : dans la première phrase, les choses sont présentées d'une manière toute générale et l'imperfectif convient bien ; dans la seconde, il y a deux actions successives, donc une sorte de récit, et le traducteur s'est servi du perfectif.

V

Imparfait.

Les verbes imperfectifs ont seuls un imparfait dans Év. et l'on forme un itératif au besoin pour obtenir un imparfait, ainsi de *razoriti,* J. V, 18 *razarěaše* « ἔλυεν ».

On lit Mc, XI, 16 *daděaše* « ἤφιεν » Zogr. Mar. (Ass. def.) et L. IV, 41 *daděaše* « εἴα » Zogr. (et Nik. ; Ass. def. ; Mar. a *daěše* sans doute par correction ; ainsi *dati,* au sens de « permettre » aurait pour imparfait *daděaše* ; mais au sens de « donner » on a partout *daěaše* pour traduire ἐδίδου, ainsi par exemple L. XV, 16 Zogr. Mar. Ass. Il résulte simplement de là que *damĭ,* perfectif au sens de « donner » est imperfectif dans le sens dérivé de « permettre » ; et en effet Supr. 206, 21

a le participe présent *dady* « permettant ». Sreznevskij cite un exemple de v. russe *dadjatĭ* « ils permettent », au présent, dans ses *Materialy dlja slovarja* sous *dati*. Cette différence d'aspect déterminée par une différence de sens est curieuse en elle-même, mais l'important ici est de constater la rigueur de la règle que l'imparfait se forme seulement des imperfectifs : l'exemple contraire qu'on croit rencontrer se trouve être purement apparent.

La limitation de l'imparfait aux verbes imperfectifs n'a d'ailleurs rien d'essentiel ; et, en dehors de Év., Miklosich, *Vergl. gr.*, IV, 786 et M. Jagic', dans son édition du *Marianus*, p. 458, citent quelques rares exemples d'imparfaits de perfectifs ; ces imparfaits expriment une action passée de caractère momentané qui se répétait simultanément à une autre action, ainsi Cloz. 581 *ĉkŭ slĕpŭ prĕxožd̄aaše tvarĭ, emĭže sę utŭknĕaše, klanĕaše sę emu* (τὸ πρόσπιπτον ψηλαφῶν προσεκύνει) ; *utŭknĕaše* est un verbe à nasale comme aussi les trois exemples de Supr. *podvignèaše* 255, 17, *ostanĕaxą sę* 309, 4, etc. ; le sens est « toutes les fois qu'il venait à toucher » et, suivant la remarque très fine de M. Ul'janov, *Znač.*, II, 227, dans une phrase au présent on aurait le perfectif présent *utŭknetŭ sę*.

De même, tandis que Mar. traduit J., V, 4 *a-γlŭ bo gnĭ na vĭsĕ lĕta sŭxožd̄aaše* (κατέβαινε ; le traducteur primitif avait traduit la variante « ἐλούετο » : *myĕše* Zogr. Ass.) *vŭ kąpĕlĭ*, on lit dans Supr. 380, 21 *sĭniděaše*.

Il est remarquable que le verbe « être » dont le thème d'infinitif *byti* ne peut passer pour vraiment imperfectif n'ait pas à proprement parler d'imparfait et que la forme qui en tient lieu se dénonce par sa flexion même comme un aoriste : *bĕxŭ, bĕ, bĕxomŭ, bĕste, bĕšę* ; cet aoriste reposant sur un thème *bĕ-* est au thème du présent *bi-* (dont le slave a peut-être encore la forme à désinences secondaires dans l'auxiliaire *bimĭ, bi,* cf. lat. *fiō, fīs*) ce que *smrŭděxŭ* est au thème du présent *smrŭdi-* dans *smrŭditŭ,* etc. Cette forme a d'ailleurs subi l'influence des autres imparfaits et a été altérée en *bĕaxŭ, bĕaše,* etc., qu'on rencontre à côté de *bĕxŭ, bĕ,* tandis que inversement elle agissait sur les imparfaits eux-mêmes et y introduisait la flexion de l'aoriste, à la 2° pers. plur., ainsi Mc, IX, 33 *pomyšlĕaste* Ass. en regard de l'ancien *pomyšl'ĕašete*

Zogr. Mar., et aux 2e et 3e du duel., ainsi Mt., XXVII, 44 *ponošaaste* Mar. en regard de *ponošaašete* Zogr.

L'imparfait slave traduit régulièrement l'imparfait grec par opposition à l'aoriste, ainsi :

Mt., XXV, 5 *vŭzdrěmašę sę* (ἐνύσταξαν) *vsę ji sŭpaaxą* (ἐκάθευδον) Zogr. Mar. Ass.

Mt., XXI, 8 *mŭnožěiše že narodi. postŭlašę* (ἔστρωσαν) *rizy svoję po pąti. druzii že rězaxą* (ἔκοπτον) *větvi otŭ drěva. i postilaxą* (ἐστρώννυον) *po pąti* Mar. Ass. (Zogr. def.).

Quand l'imparfait traduit l'aoriste grec, c'est qu'il est appelé par le sens ; ainsi :

Mt., XX, 10 *ji prišedŭše prŭvii mĭněaxą sę* (ἐνόμισαν) *vęšte prijęti ji prijęsę po pěnęzu* Mar. Ass.

Mt., XX, 31 *narodi že zaprětišę ima da umlŭčite. ona že pače vŭpiěšete* (ἔκραξαν) *gljąšta. pomilui ny gi snu dvŭ.* 32 *ji stavŭ isŭ vŭzglasi ě* Mar. Ass.

Dans les deux cas la raison de l'emploi de l'imparfait se voit immédiatement : il s'agit les deux fois d'une action simultanée à une autre action passée, ce qui est le sens essentiel de l'imparfait slave. Mt., XX, 10, la traduction serbe a aussi l'imparfait *mišljahu*.

L'imparfait traduisant le présent dans l'exemple suivant indique quelle est la rigueur du vieux slave dans l'emploi des temps :

J., 1, 40 *viděsta kŭde živěaše* « εἶδαν ποῦ μένει » Zogr. Mar. Ass.

VI

Aoriste et participes passés.

L'aoriste est formé plus naturellement de perfectifs que d'imperfectifs : c'est une conséquence immédiate du sens propre de ce temps. Par suite non seulement tout verbe perfectif peut avoir un aoriste, mais aussi, ce qui est plus caractéristique, on ajoute souvent un préverbe à peu près dépourvu de sens à un simple imperfectif pour en tirer un aoriste d'aspect perfectif, ainsi :

Mt.,	VII,	24	*sŭzŭda*	« ὠκοδόμησεν »	Zogr. Mar. Ass.
—	—	28	*sŭkonča*	« ἐτέλεσεν »	—
—	VIII,	4	*povelě*	« προσέταξεν »	—
—	—	17	*ponese*	« ἐβάστασεν »	—
—	—	25	*vŭzbudišę*	« ἤγειραν »	—
—	—	29	*vŭzŭpiste*	« ἔκραξαν »	—
—	—	32	*utopą*	« ἀπέθανον »	—
—	IX,	8	*proslavišę*	« ἐδόξασαν »	—
—	X,	5	*posŭla*	« ἀπέστειλεν »	—

Mais l'aoriste n'est pas réservé aux perfectifs comme l'imparfait l'est aux imperfectifs. Tout d'abord les verbes d'aspect mi-perfectif mi-imperfectif comme *viděti, slyšati* admettent constamment un aoriste : *viděxŭ, slyšaxŭ* sont fréquents. De plus les verbes qui ne reçoivent pas aisément un préverbe peuvent fort bien avoir un aoriste de leur forme imperfective ordinaire :

Mt., VII, 22 *proročistvovaxomŭ* « ἐπροφητεύσαμεν » Zogr. Mar. (Ass. def.).

Mt., IX, 36 *milosrŭdova* « ἐσπλαγχνίσθη ».

Mt., VIII, 13 *věrova* « ἐπίστευσας » Zogr. Mar. Ass.

Mt., XX, 24 *negodovašę* « ἠγανάκτησαν » Mar. (Zogr. Ass. def.).

Mc, II, 25 *trěbova* « χρείαν ἔσχεν » Zogr. Mar. Ass.

— VI, 14 *jimenova* « ὠνόμασε » —

L., VII, 21 *darova* « ἐχαρίσατο » —

On recourt aussi à l'aoriste de l'imperfectif là où il s'agit d'exprimer une action entièrement passée et qu'on considère dans son ensemble, mais qui a duré. Ceci est particulièrement net dans le cas de *glagolaxŭ* « ἐλάλησα » qui revient souvent dans Év. Mais les exemples ne manquent pas par ailleurs :

Mt., VII, 23 *nikoliže znaxŭ* (ἔγνων) *vasŭ* Zogr. Mar. (*poznaxŭ* ne conviendrait pas ; l'idée à exprimer est « je ne vous ai jamais connus » et non « je n'ai jamais fait votre connaissance »).

Mt., XII, 3 *něste li čili. čito tvori* (ἐποίησεν) *dadŭ egda...* (suit le récit de la conduite de David) Zogr. Mar.

Mt., XI, 17 *sviraxomŭ* [*piskaxomŭ* Mar.] (ηὐλήσαμεν) *vamŭ. ji ne plęsaste* (ὠρχήσασθε). *plakaxomŭ* (ἐθρηνήσαμεν) *vamŭ. ji ne rydaste* (ἐκόψασθε) Zogr. Mar. (Ass. def.).

Mt., XXVIII, 6 *vidita město. jidežе leža* (ἔκειτο) *xŭ* Zogr. Mar. Ass.

Dans L. IX, 36, *umlĭčašę* « ἐσίγησαν » Zogr. Mar. signifie « ils ont observé le silence » ; malgré le préverbe, ce n'est pas nécessairement un perfectif puisque *mlĭčati* est un verbe du type en *-ěti, -ją (-iši)* ; le *u-* sert simplement à fortifier le sens de *mlĭčati*. Cet exemple ne prouve donc pas contre la règle générale ci-dessus.

En principe, les itératifs n'ont pas d'aoriste. On l'a vu p. 19, l'aoriste *oblobyza* prouve simplement que *oblobyzati* a de bonne heure cessé d'être senti comme un véritable itératif. De même *svirati* « αὐλεῖν » est une formation d'itératif, mais le perfectif correspondant a disparu et on lit l'aoriste *sviraxomŭ* Mt., XI, 17 et L. VII, 32 Zogr. (*piskaxomŭ* Mar.) ; le caractère d' « itératif » d'un verbe ne subsiste en effet qu'autant qu'il y a opposition à un perfectif ; au surplus *svirati* est propre à un manuscrit, le Zographensis, qui a aussi remplacé par *svirĭčĭ* le mot *sopĭčĭ* « αὐλητής » Mt., IX, 23 Mar. Ass. Ostr.

Dans Mc, III, 13 *vĭzide na gorą ji prizŭva jęže samŭ vŭsxotě* Zogr. Mar. (Ass. def.), un *i* au-dessus de la ligne transforme, dans Zogr., *prizŭva* en *prizyva,* mais c'est visiblement une correction d'après le sens : l'accord de Mar. et du texte de Zogr. avant correction montre assez que *prizŭva* est la leçon originale ; on conçoit d'ailleurs la possibilité d'employer un aoriste d'itératif pour indiquer une action achevée, qui a duré, et c'est ainsi sans doute qu'est employé *prizyvašję* Ps. LXXVIII, 6 ou *proricaxomŭ* « ἐπροφητεύσαμεν » Supr. 284, 15 (dans la citation de Mt., VII, 22 où Zogr. Mar. ont *proročĭstvovaxomŭ*).

On voit ici se dessiner nettement la valeur propre de l'aoriste slave : il indique une action passée d'une manière absolue ; l'indication de durée dépendait uniquement de l'aspect du verbe lui-même et était indifférente à l'aoriste en tant qu'aoriste. Toutefois l'aoriste, indiquant une chose entièrement passée, ne saurait en général être tiré des itératifs qui sont expressément destinés à noter la durée ; en fait, Év. n'a pas d'aoriste d'un itératif quelconque. — Inversement, pour indiquer une action achevée non durative, le slave doit donner au verbe mis à l'aoriste l'aspect perfectif ; la notion d'aspect est donc rigoureusement indépendante de la forme

grammaticale de l'aoriste comme de toute autre forme temporelle du slave et dépend seulement du verbe dans les conditions indiquées au premier chapitre. Le slave se distingue ici du grec, de l'indo-iranien et de l'arménien de la manière la plus essentielle.

Dans Év., l'aoriste slave traduit indifféremment l'aoriste et le parfait du grec ; et en effet, à la date où a été faite la traduction slave, le parfait n'était plus distingué de l'aoriste par les Grecs eux-mêmes. Des exemples de traduction de l'aoriste grec par l'aoriste slave ont été signalés ci-dessus ; voici quelques exemples d'aoristes (naturellement de verbes perfectifs) pour des parfaits :

bystŭ traduit γέγονεν, par exemple Mt., I, 22 ou XXI, 4 tout aussi bien que ἐγένετο ; on notera surtout J., I, 3 *bežn'ego ničitože ne bystŭ* (ἐγένετο). *eže bystŭ* (γέγονεν) Zogr. Ass.

Mt., IV, 17 *približĭ sę* « ἤγγικεν » Zogr. Mar. ; de même Mt., XXVI, 45 Zogr. Mar. Ass.

Mt., IX, 22 *sŭpase* « σέσωκε » Zogr. Mar. Ass.

J., II, 10 *sŭbljude* « τετήρηκας » Zogr. Mar. Ass.

Mt., XI, 11 *vŭsta* « ἐγήγερται » Zogr. Mar. (*vŭstanetŭ* Ass. par erreur).

J., VII, 8 *ne jisplŭni sę* « οὐ πεπλήρωται » Zogr. Mar. Ass.

J., I, 34 *viděxŭ* « ἑώρακα » Zogr. Mar. Ass. (cf. *viděxŭ* « εἶδον » ib. 51).

Comme le slave n'a pas de moyen d'indiquer le temps relatif, c'est aussi l'aoriste qui rend le plus-que-parfait grec :

Mc, XIV, 44 *dastŭ* « δεδώκει » Zogr. Mar.
— XV, 7 *stvorišę* « πεποιήκεισαν » —
— — 10 *prědašę* « παραδεδώκεισαν » —

C'est naturellement aussi l'aoriste slave qui rend l'aoriste grec quand celui-ci indique ce que le français exprime par le plus-que-parfait, ainsi :

Mt., XXVII, 60 *položi e vŭ svoemĭ grobě .jiže jiséče* (ἐλατόμησεν) *vŭ kameni* Zogr. Mar. Ass.

L'aoriste slave est seulement un passé ; il ne saurait par suite traduire en aucun cas un aoriste grec qui n'aurait pas la valeur d'un passé et l'on a le présent dans :

J., XV, 6 *ašte kto vŭ mně ne prěbądetŭ. jizvrŭžetŭ sę* (ἐβλήθη) *vŭnŭ. ěkože rozga .ji isŭšetŭ* [*isŭxnetŭ* Ass.] (ἐξηράνθη). *ji sŭbirajątŭ*

(συνάγουσιν) *ją ji vŭ ognĭ vŭlagajątŭ* (βάλλουσιν) Zogr. Mar. Ass. — On note que l'aoriste grec est ici encore traduit par le perfectif slave, mais au présent, dans les conditions étudiées ci-dessus p. 63 et suiv.

Le participe passé actif en *-ŭ*, *-vŭ* s'emploie exactement dans les mêmes conditions que l'aoriste ; il est formé des mêmes verbes perfectifs et imperfectifs et traduit les participes aoristes et parfaits du grec :

Mt., XXVI, 44 *ostavĭ* « ἀφείς » Zogr. Mar. Ass.

— XXVII, 66 *znamenavŭše* « σφραγίσαντες » Zogr. Mar. Ass.

Mt., XXI, 5 *vĭsědŭ* « ἐπιβεβηκώς » Mar. Ass. (Zogr. def.).

On rencontre pourtant un participe passé d'itératif dans :

L., XI, 27 *blaženo črěvo nošišee* (βαστάσασα) *tę* Zogr. Mar. Ass. Mais cet emploi était en quelque sorte imposé par le sens ; et surtout il ne s'agit pas d'un itératif du type normal en *-a-*, mais d'un duratif qui tient lieu d'itératif.

Le participe passé est de rigueur toutes les fois qu'il y a lieu d'exprimer un véritable passé ; on a donc, avec un participe passé traduisant le présent grec :

Ps. CXXV, 5 *sěvŭšeji* (οἱ σπείροντες) *slĭzami vŭ radostĭ požĭnjątŭ.*

De même les participes passés passifs sont tirés presque tous de perfectifs, ainsi : Mt., VI, 7 *uslyšani bądątŭ* « εἰσακουσθήσονται » Zogr. Mar. Ass. ; IX, 33 *izgŭnanu* « ἐκβληθέντος » Zogr. Mar. Ass. ; XI, 27 *prědana sątŭ* « παρεδόθη » Zogr. Mar. Ass ; XIII, 11 *dano estŭ* « δέδοται » Zogr. Mar. ; XVII, 5 *vĭzljubleny* « τοὺς ἀγαπητούς » Mar. Ass. ; XV, 24 *něsmĭ posŭlanŭ* « οὐκ ἀπεστάλην » Zogr. Mar. ; XIX, 21 *sŭvrŭšenŭ* « τέλειος » Mar. Ass. ; XIX, 25 *sŭpasenŭ byti* « σωθῆναι » Mar. Ass. ; XXIII, 37 *posŭlanyję* « ἀπεσταλμένους » Mar. Ass. ; XXV, 10 *zatvoreny byšę* « ἐκλείσθη » Zogr. Mar. Ass. ; XXVIII, 15 *naučěni byšę* « ἐδιδάχθησαν » Zogr. Mar. Ass. ; Mc, VI, 56 *sŭpaseni byvaaxą* (ἐσώζοντο) Zogr. Mar. ; etc. Les exemples de l'imperfectif sont relativement très rares, ainsi : γέγραπται est traduit par *jestŭ pĭsano* (var. *pisano*) Mt., X., 10 Zogr. Mar. Ass. et dans nombre d'autres passages ; κλητοί est traduit par *zŭvani* Mt., XX, 16

Mar. Ass. ; ἠκούσθη par *slyšanŭ bystŭ* Mt., II, 18 Ass. Les itératifs n'ont pas de participe passé passif ; *jisypano* est le participe de *jisypati jisyplją* et non de l'itératif *jisypati jisypają* dans Mt., V, 13 *ničĭsomuže bądetŭ kŭ tomu. da jisypana* (βληθέν) *bądetŭ vŭnŭ. ji popiraema* (καταπατεῖσθαι) *čky* Zogr. (Mar. Ass. def.).

Les abstraits en *-tĭje -nĭje* sont en principe, au point de vue de la formation, des dérivés des participes en *-to-* et *-no-* avec le suffixe *-ĭje-* qui fournit des abstraits tirés d'adjectifs ; mais, comme c'est le sens qui détermine l'emploi du perfectif et de l'imperfectif, les abstraits en *-tĭje*, *-nĭje* se comportent autrement que les participes dont ils sont dérivés virtuellement et ne supposent même pas l'existence de ces participes. L'abstrait en *-nĭje* d'un verbe imperfectif est employé sans difficulté, ainsi Év. a L., XII, 58 *dělanĭe* « ἐργασία » Zogr. Mar., alors qu'on ne trouve pas *dělanŭ*, mais J., III, 21 *sŭdělanŭ* Mar. Ass. Et, ce qui est plus décisif encore, les itératifs même ont dans Év. des abstraits en *-nĭje* ; ainsi à *pogrebenĭe* « τὸ ἐνταφιάσαι, ἐνταφιασμός » (par exemple J., XII, 7 Zogr. Mar. Ass.) s'oppose *pogrěbanĭe* « ταφή » Mt., XXVII, 7 Zogr. Mar. Ass. ; on lit de même L., XXI, 34 *obědanĭe* « κραιπάλη » Zogr. Mar. Ass. et L., II, 34 *padanĭe* Zogr. Ass. Sav. « πτῶσις » en face de *padenie* Mar. (*padanĭe* aussi Ps. CIX, 6) ; plusieurs fois *prědŭsědanĭe* « πρωτοκαθεδρία » ; et aussi *prěžděsědanĭe, prěžděvŭzlěganĭe* ; *xožděnĭe* figure dans les titres des chapitres de l'Évangile dans Zogr. et dans Mar., *nizŭxožděnĭe* L. XIX, 37, tandis qu'on a *sŭnitĭje* Cloz. 754 = Supr. 337, 11 et Cloz. 795 = Supr. 338, 15. Les textes autres que Év. présentent beaucoup d'exemples analogues, par exemple *sŭrětanĭe* « κατάντημα » Ps. XVIII, 7 en regard de *sŭrěteně* « ἀπάντησις » Év. et Ps. LVIII, 5.

La distinction du perfectif et de l'imperfectif s'étend donc aux substantifs verbaux. On la retrouve dans les noms d'agents en *-teljĭ*. Ainsi on lit L. VI, 16 *jiže bystŭ ji prědatel'ĭ* Zogr. Mar. « ὃς ἐγένετο προδότης » où *prědateljĭ* a une véritable valeur verbale et doit passer pour un perfectif ; ceci est si vrai qu'on en est venu à rattacher ce nom d'agent au thème de présent essentiellement perfectif *dad-* : Supr. 366, 17 *poda-*

diteľĭ (χορηγός) *našego života* et Cloz. II, 30 et I, 238 *prědaditeljevŭ* « προδότου ». Au contraire *žižditeljĭ* « πλαστουργός », qui est tiré du présent, est un imperfectif, par exemple Cloz. 926 = Supr. 341, 23, et plus nettement encore *dělateljĭ* « ἐργάτης, γεωργός » Év. Mais on ne tire pas de noms d'agents en *-teljĭ* d'itératifs et ces noms sont plutôt perfectifs en général ; on notera particulièrement *roditeljĭ* du perfectif *roditi* : le sens est le même que celui de l'ancien participe présent d'aoriste radical devenu substantif lat. *parens*.

C'est seulement en se plaçant au point de vue des notions de perfectif et d'imperfectif qu'on comprend la formation de substantifs tels que *poběda* « νῖκος », *počrŭpalĭnikŭ* (Zogr. Ass. ; *počrŭpalo* Mar.) « ἄντλημα », *podvigŭ* « ἀγωνία », *pogybělĭ* « ἀπολεία », *pojasŭ* « ζώνη », *pokojĭ* « ἀνάπαυσις », *pokrovŭ* « στέγη », *polĭdza* « ὠφέλεια », *potokŭ* « χειμάρροος », *potopŭ* « κατακλυσμός », *potrěba* « χρεία, ἀνάγκη », *pověstĭ* « διήγησις », *pozorŭ* « θεωρία », tous dans Év. et d'autres pareils que présentent les autres textes, par exemple *poxvala* « ἔπαινος » Ps. En principe ces noms se rattachent à des verbes perfectifs ; *po-* l'indique assez, car en composition proprement nominale on a *pa-* : *paguba, pamętĭ, pažitĭ,* sauf là où *po-* a sa valeur prépositionnelle, comme dans *podělije* « πάρεργον » Cloz. 704 ; mais le préverbe *po-* en est venu à marquer même dans les substantifs la valeur perfective indépendamment de tout verbe : dans Év., Ps., Cloz. où le perfectif de *xotěti* est régulièrement *vŭsxotěti,* on a souvent le substantif *poxotĭ* « ἐπιθυμία, θέλημα », bien que *poxotěti* ne s'y rencontre pas ; il n'y a pas de substantif *vŭsxotĭ*.

Certaines formations de ce genre, qui apparaissent dès les plus anciens textes, ne sont pas très claires : on voit mal ce que valent *ob-* dans *obědŭ* « ἄριστον », *na-* dans *narodŭ* « ὄχλος », *za-* dans *za-konŭ* « νόμος » ; car on ne trouve pas attestés les verbes correspondants ; dans *sŭ-dravŭ* « ὑγιής » où M. Pedersen a proposé, sans raison décisive, de voir le correspondant de skr. *su-* « bien », on entrevoit le sens : *sŭ-* marque ici encore l'achèvement, mais la formation n'est pas claire non plus, car aucun verbe n'est conservé qui en rende compte.

Certains noms ainsi munis de préverbes sont dérivés de présents ; les plus remarquables sont *nadežda* « ἐλπίς » (Nou-

veau Testament, Euch., Supr.) et *odežda* « ἔνδυμα, ἱματισμός, στολή » Év. ; le vieux slave proprement dit n'a pas pour ce mot la forme tirée de l'infinitif qu'on attend comme polon. *nadzieja,* tch. *naděje* ; c'est que *naděja* a l'inconvénient de n'avoir pas d'aspect défini et de faire penser plus à l'itératif *naděją* qu'au perfectif *nadežďą* ; au contraire *nadežda* ne peut être que perfectif. On s'expliquera de même *sŭrjęšta* « σύμπτωμα » Ps. XC, 6 en regard de *sŭręšta, sŭrěsti* ; itér. *sŭrětati* ; cf. aussi s. *srěc'a, sùsrec'a,* tandis que l'on a *-rětja dans r. *vstrê'ča,* v. tch. *střiecě*. La formation de substantifs tirés de thèmes de présents, qui est une dérogation absolue à tous les principes de la dérivation non seulement en vieux slave, mais dans toutes les langues indo-européennes anciennes, ne se justifie que par la tendance à mettre en évidence l'aspect dans les noms tirés de verbes.

Toutes ces formations nominales marquent bien la différence entre le présent et l'aoriste du grec d'une part, l'imperfectif et le perfectif du slave de l'autre ; le présent et l'aoriste sont deux formes d'une même conjugaison et il n'y a par suite pour les deux thèmes qu'une seule série de dérivés, de même qu'il n'y a en slave qu'une série de dérivés pour le thème du présent et le thème d'infinitif d'un verbe (perfectif ou imperfectif) ; l'imperfectif et le perfectif sont au contraire deux verbes distincts qui se complètent l'un l'autre pour le sens, il est vrai, mais qui conservent dans une large mesure leur indépendance respective et qui par conséquent ont chacun leurs dérivés propres. L'équivalence du présent grec et de l'imperfectif slave d'une part, de l'aoriste grec et du perfectif slave de l'autre est purement sémantique.

VII

Participe en *-lo-*.

Le participe en *-lo-* n'existe pas isolément en vieux slave ; il est employé seulement avec des auxiliaires pour fournir des formes verbales composées dont chacune doit être examinée à part.

L'auxiliaire est nécessaire, mais il n'est lié au participe en aucune manière et occupe la place normale de tous les mots enclitiques : il tend à suivre immédiatement le premier mot accentué de la phrase ; on trouvera de nombreux exemples de ce fait pour les divers dialectes slaves dans E. Berneker, *Die wortfolge in den slavischen sprachen,* p. 60 et suiv. Les traducteurs des textes vieux slaves appliquent ordinairement la règle ; quand le participe précède l'auxiliaire, d'autres enclitiques qui ont droit de préséance sur l'auxiliaire viennent souvent s'intercaler entre le participe et le verbe. On lit ainsi :

Mt., VIII, 29 *prišelŭ li esi* (ἦλθες) Zogr. Mar. Ass. — au commencement d'une phrase.

Mt., XI, 25 *jispovědają sę tebě oče... ěko utajilŭ esi* (ἔκρυψας) *si otŭ prěmądrŭjixŭ. ji avilŭ ě esi* (ἀπεκάλυψας) *mladeněicemŭ* Zogr. Mar. (Ass. def.). — On notera que *jako* introduit la phase annoncée, mais n'en fait pas partie intégrante ; *si* est accentué et par suite placé après *utajilŭ esi, ja* est inaccentué et par suite placé aussitôt après *javilŭ*.

Mt., XII, 3 *něste li čili* (οὐκ ἀνέγνωτε) Zogr. Mar. (de même Mt., XIX, 4 Mar. Ass. ; etc.). La négation porte l'accent et est immédiatement suivie de l'enclitique qui se contracte avec elle.

Mt., XIX, 20 *česo esmŭ ešte ne dokoničalŭ* « τί ἔτι ὑστερῶ » Mar. Ass. (Zogr. def.) ; mais cf. L. XVIII, 22 *edinogo ne dokoničalŭ esi* « ἕν σε ὑστερεῖ » Zogr. Mar.

Mt., XXVI, 50 *na n'ęže esi prišilŭ* (πάρει) Zogr. Mar. Ass. ; au contraire, au commencement d'une phrase : Mc, I, 24 *prišilŭ esi* (ἦλθες) Zogr. Mar. (Ass. def.).

Mc, XI, 2 *na n'emiže něstŭ ne u niktože otŭ čkŭ vĭsělŭ* « ἐφ' ὃν οὐδεὶς οὔπω ἀνθρώπων ἐκάθισεν » Zogr. Mar. (Ass. def.).

L., XIX, 8 *ašte esmĭ kogo čimĭ obidělŭ* « εἴ τινός τι ἐσυκοφάντησα » Zogr. Mar. Ass.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher en quelles conditions le participe précède l'auxiliaire ; il suffit qu'il soit bien établi qu'un ordre tel que *prišilŭ jesmĭ* doit être tenu pour accidentel, là où il se présente : l'autre ordre est au moins aussi régulier et les enclitiques s'intercalent toujours entre le participe et l'auxiliaire :

J., IX, 34 *vŭ grěsěxŭ ty rodilŭ sę esi* (ἐγεννήθης) Zogr. Mar. Ass.
J., IX, 37 *vidělŭ i esi* (ἑώρακας αὐτόν) Zogr. Mar. Ass.

Les trois auxiliaires employés sont : *jesmĭ, běxŭ* et *bimĭ* (resp. *byxŭ*).

1° Auxiliaire *jesmĭ*.

Cette forme traduit tantôt l'aoriste et tantôt le parfait de l'original où les traducteurs slaves ne discernaient aucune nuance de sens, conformément à l'usage grec de leur temps. On conçoit donc que les traducteurs aient éprouvé souvent un grand embarras et aient hésité dans l'emploi de l'aoriste et de la forme à auxiliaire ; κατηρτίσω est traduit par *sŭvrŭšilŭ esi* Ps. VIII, 3 et par *sŭvrŭši* Ps. X, 3 ; dans Ps. XLIV, 8 ἠγάπησας est traduit par *vŭzljubilŭ esi* et ἐμίσησας par *vŭznenavidě* ; etc. Dans Év., l'aoriste est beaucoup plus fréquent que la forme à auxiliaire, ce qui peut s'expliquer par l'influence de l'original où le traducteur lisait toujours une forme une ; mais, en revanche, la forme à auxiliaire a d'ordinaire tout son sens propre là où elle est employée ; elle exprime un état atteint à la suite d'une action une fois faite :

Mc, V, 35, on annonce : *dŭšti tvoě umrětŭ* (ἀπέθανεν), mais ib. 39, Jésus dit : *otrokovica něstŭ umrŭla* (ἀπέθανεν) *nŭ sŭpitŭ* Zogr. Mar. (Ass. def.) ; cf. la traduction serbe : 35 *kc'i tvoja umrije,* mais 39 *djevojka nije umrla, nego spava.* — De même L., VIII, 49, on annonce *umrětŭ* (τέθνηκεν) *dŭšti tvoě,* mais ib. 52, Jésus dit : *něstŭ umrŭla* (ἀπέθανεν) *děvica. nŭ sŭpitŭ* Zogr. Mar. Ass. L'opposition de *umĭrě* « ἀπέθανε » Supr. 330, 15 dans le récit et de *umrŭlŭ jestŭ* « ἐτελεύτησεν » (c'est-à-dire « il est mort ») ib. 330, 18 est toute pareille. — Au contraire, dans le passage parallèle Mt., IX, 18 et 24, la nuance n'est pas indiquée sans doute parce que, entre le commencement et la fin de ce récit, est intercalé un récit étranger et que, par suite, l'idée de l'état de mort déjà établi ne s'impose pas à l'esprit comme dans les deux autres évangiles.

Mt., XXV, 20 *ji pristąpl'ĭ. primŭji* 5 *talantŭ. prinese drugąja* 5 *talan'tŭ. glę gi.* 5 *talan'tŭ mi esi prědalŭ* (παρέδωκας). *se drugąją* 5 *talan'tŭ priobrětŭxŭ* (ἐκέρδησα) *jimi* Zogr. Mar. Ass. ; de même, ib. 22. La forme à auxiliaire indique la situation qui explique tout le récit à l'aoriste de l'action propre du serviteur.

Mt., XXV, 24, le serviteur dit : *vědĕxŭ tę ĕko žestokŭ esi čkŭ. žĭnĭę jidežę nĕsi sĕĕalŭ* (ἔσπειρας). *ji sŭbiraję jąduže ne rastočivŭ* (Zogr. ; *rastočŭ* Mar. ; *rastočilŭ* Ass.) ; mais ib. 26, le maître répond : *vědĕše. ĕko žĭnĭą jidežę ne sĕĕxŭ* (ἔσπειρα ; *sĕavŭ* Ass.). *ji sŭbirają jąduže ne rastočixŭ* (διεσκόρπισα) Zogr. Mar. Ass. Sav. Le serviteur songe à la situation, le maître à ses actes ; la nuance, délicate, a été effacée dans la citation de Supr. 273, 14 et suiv. ; on lit en effet, ib. 19 *žinę idežę nĕsi sĕalŭ* (ἔσπειρας) *i sĭbiraję idežę nĕsi rasypalŭ* (διεσκόρπισας), et de même, 23 *žĭnĭą idežę nĕsmŭ sĕjalŭ* (*sĕĕxŭ* mss. Év.) *i sĭbirają idežę nĕsmŭ rasypalŭ* (*rastočixŭ* mss. Év.).

L., X, 21 *utajilŭ esi* (ἀπέκρυψας) *si otŭ prĕmądrŭ... ji otŭkry* (ἀπεκάλυψας) *si mladĭnĭcemŭ* Zogr. Mar. Ass. ; le sens est « tu as tenu caché » et « tu as dévoilé ».

J., XVIII, 9 *ježę dalŭ esi* (δέδωκας) *mĭně. ne pogubixŭ* (ἀπώλεσα) Zogr. Mar. Ass.

On lit de même Supr. 378, 13 *sŭgrĕšilŭ* (ἥμαρτεν) *Adamŭ i umrĕtŭ* (ἀπέθανεν) ; le premier verbe indique la situation d'où résulte l'événement suivant ; comme aussi dans Cloz. 304 *čjudesa vidĕlŭ esi tolika ji takovaa, ji abie li zaby stvorišago ĕ* (le sens est indiqué par la traduction du même passage dans Supr. 311, 28 *čudesa vŭ rąku drŭže jednače, toli li zaby blagodĕtelja boga*).

Mais il y a aussi des cas où l'on ne perçoit guère de différence entre les deux formes :

J., XII, 40 *oslĕpi* (τετύφλωκεν) *oči jixŭ ji okamĕnilŭ estŭ* (ἐπώρωσεν) *srŭdĭca jixŭ* Zogr. Mar. Ass.

J., VI, 26 *jištete mene ne ĕko vidĕste* (εἴδετε) *znamenie nŭ ĕko ĕli este* (ἐφάγετε) *xlĕby ji nasytiste sę* (ἐχορτάσθητε) Zogr. Mar. Ass. — La forme à auxiliaire était ici plus claire que *jaste* qui peut être également présent et aoriste.

Il arrive d'ailleurs que certains manuscrits aient l'aoriste et d'autres le participe avec auxiliaire :

Mt., XVIII, 23 *upodobi sę* « ὡμοιώθη » Ass. (et Ostr.) ; *upodobilo sę estŭ* Mar.

L., XV, 30 *zakla* « ἔθυσας » Zogr. Mar. ; *zakĭlalŭ emu esi* Ass.

J., XVII, 23 *vŭzljubi* « ἠγάπησας » Mar. ; *vŭzljubilŭ esi* Ass.

Les exemples cités montrent que, conformément à ce que fait attendre le sens, le prétérit à auxiliaire est en général

tiré de verbes perfectifs. Mais l'imperfectif n'est pas impossible, et l'on a :

Mt., XII, 3 *něste čili* « οὐκ ἀνέγνωτε » Zogr. Mar. Ass.
Mt., XIII, 27 *sělŭ esi* « ἔσπειρας » —
L., XI, 27 *sŭsĭca ěže esi sŭsalŭ* « ἐθήλασας » —
L., XIII, 26 *učilŭ esi* « ἐδίδαξας » —
J., IV, 18 *jiměla esi* « ἔσχες » —

Il en est donc de cette forme comme de l'aoriste ; comme à l'aoriste aussi, il n'existe pas d'exemples de formes de ce genre dans un itératif normal.

L'Évangile n'a pas d'exemple de l'auxiliaire *bądą* comparable à ceux-ci :

Euch. 71 a *ašte ny desitŭ denĭ sŭmrŭtĭny vŭ grěsěxŭ, to vŭskąją sę i rodili bądemŭ.*

Supr. 281, 1 *ašte na to sŭtvorimŭ, vladyky podražali bądemŭ* « κἂν μὲν εἰς τοῦτο χρησώμεθα τὸν Δεσπότην ἐξηλώσαμεν ».

2° Auxiliaire *běxŭ.*

Le sens est exactement le même que celui de la forme avec *jesmĭ* à la différence près du temps de l'auxiliaire : l'état atteint à la suite d'une action précédente n'est plus ici un état présent, mais un état dans lequel les choses ont été dans le passé pendant une certaine durée. On a ainsi comme traduction littérale du grec :

Mc, I, 33 *bě* (ἦν) *vĭsĭ gradŭ sŭbŭralŭ sę* (συνηγμένη) Zogr. Mar.
L., V, 17 *běaxą prišili* « ἦσαν ἐληλυθότες » Zogr. Mar. Ass.
L., XV, 24 (et 32) *jizgyblŭ bě* (ἀπολωλὼς ἦν) *ji obrěte sę* Zogr. Mar. Ass.
L., XXIII, 51 *sĭ ne bě pristalŭ* (ἦν συγκαταθειμένος) Zogr. Mar.

et, comme traduction du plus que parfait grec :

L., XXII, 47 *se bo bě znamenĭe dalŭ* (δεδώκει) *jimŭ* Zogr. Mar.
J., VI, 17 *ne u bě prišilŭ* (ἐληλύθει) Zogr. Mar. Ass.
J., IX, 22 *jižе bo sę běaxą sŭložili* (συνετέθειντο) *jijudĕi* Zogr. Mar. Ass.

ou, à l'imperfectif, l'exemple isolé :

J., XX, 12 *jidežе bě ležalo* (ἔκειτο) *tělo* Mar. Ass. (Zogr. def.).

3° Auxiliaire *bimĭ.*

La forme constituée par le participe en *-lo-* avec l'auxiliaire

bimĭ est celle que l'on connaît sous le nom de conditionnel ; le traducteur de Év. employait exclusivement *bimĭ,* tandis que d'autres textes vieux slaves ont l'aoriste *byxŭ* ; l'auxiliaire *byxŭ* ne se rencontre dans l'ensemble des anciens textes de Ev. en aucun passage ; on a en fait :

J., VIII, 39 *ašte čęda avraml'ě biste* (Ass. ; *byste* Zogr. Mar.) *byli. děla avraml'ě tvorili biste* (Mar. Ass. ; *byste* Zogr.).

J., XV, 19 *ašte otŭ mira biste* (Mar. Ass. ; *byste* Zogr.) *byli mirŭ ubo svoję ljubilŭ bi* Zogr. Mar. Ass.

Dans les deux cas, *byste* au lieu de *biste* a été visiblement déterminé par *byli* qui est à côté ; la même cause explique :

Mt., XI, 23 *ašte vŭ sodoměxŭ. bišę* (Zogr. ; *bą* Mar.) *sily byly byvŭšeję vŭ tebè. prěbyly *bišę* (*byšę* Zogr. ; *bą* Mar.). *do dĭnesŭn'ěago d'ne* Zogr. Mar. (Ass. def.) ;

et aussi :

J., XVIII, 36 *ašte otŭ sego mira bi bylo crso moe. slugy ubo moję podvizaly sę bišę* (Ass. ; *byšę* Zogr. Mar.). *da ne prědanŭ bimĭ bylŭ* (Ass. ; *bylŭ* def. Zogr. Mar.) *jijudeomŭ* Zogr. Mar. Ass. ;

bien que, dans cette phrase, l'influence de *bylo* n'ait pu s'exercer par contact immédiat. Ces quatre exemples sont les seuls qu'ait rencontrés M. Wiedemann (*Beitr. zur altbulg. conj.*, p. 36) et il ne semble pas qu'il en existe aucun autre. Le simple examen des variantes suffit à établir qu'on n'a le droit d'en attribuer aucun à la traduction originale.

Puisque, dans certains textes, l'aoriste *byxŭ* sert d'auxiliaire du conditionnel, un ancien imparfait a pu jouer le même rôle ; or la 2e et 3e pers. sing. *bi* a l'aspect d'une forme à désinences secondaires du thème du présent *bi-,* répondant au thème latin *fī-* de *fīs, fīt* ; ce thème de présent *bi-* serait à *bě-* de l'aoriste (servant d'imparfait) *běxŭ* ce que *smrŭdi-* de *smrŭžda, smrŭdiši* est à *smrŭdě-* de *smrŭděti, smrŭděxŭ.* Les autres formes de *bimĭ* s'expliquent par analogie : *bixomŭ, biste, bišę* sont évidemment analogiques de *byxomŭ, byste, byšę.* Mais il serait singulier qu'il ne subsistât pas la moindre trace de l'emploi de *bi-* comme prétérit ; car on ne saurait tenir compte de *biste* L., XVI, 11 et 12 Zogr. en regard de *byste* « ἐγένεσθε » Mar. Ass. ; le copiste de Zogr. qui, comme le montrent les exemples de *byste* signalés ci-dessus, employait *byxŭ* et non *bimĭ* a été influencé par *ašte* qui commence les deux phrases et

a écrit *biste* au lieu de *byste,* par réaction contre son propre usage et dans l'intention d'être correct. D'ailleurs la 1re pers. *bimĭ* fait difficulté : on ne s'explique pas comment la désinence primaire de *jesmĭ* a pu pénétrer dans une flexion de prétérit. Or, il est possible que *bi-* soit l'optatif d'un thème *bi-,* comme l'impératif *veli, nosi* de *velją, veliši* ; *nošą, nosiši* ; la désinence primaire *-mĭ* de *bimĭ,* qui s'explique mal dans un optatif, serait alors celle d'un subjonctif : il faut seulement admettre d'une part que, dans les thèmes de présents slaves en *-ī-,* le subjonctif s'est de bonne heure confondu avec l'indicatif pour la forme, et d'autre part que ces présents, qui sont athématiques, avaient, en slave très ancien, non la finale thématique *-ą* de 1re pers. sing., mais la désinence athématique *-mĭ.* La 3e pers. plur. *bą* reposerait alors sur i-e. **bh(y)-ont* et serait une 3e pers. plur. de **bhī-* correcte ; la forme de la désinence secondaire serait exactement comparable à celle de la désinence primaire qu'on a dans *sątŭ.* La confusion de l'optatif et du subjonctif qu'on est amené à supposer ici est parallèle à celle qu'a reconnue Oblak dans le cas de l'impératif des thèmes en *-je-* : *pokaži,* plur. *pokažite* et *pokažate.* — En interprétant *bi-* comme l'optatif d'un thème **bhū-, *bhuw-, *bhw-,* on expliquerait tout aussi bien la 2e, 3e pers. sing. *bi* comme une forme d'optatif et la 3e pers. plur. *bą* comme une forme de subjonctif ; mais *bimĭ* resterait obscur. — De toutes manières, le plus probable est que *bimĭ, bi* est un ancien optatif, avec quelque mélange de subjonctif. Dès lors on doit admettre que l'emploi de *byxŭ, by,* etc. comme auxiliaire de conditionnel ne résulte pas d'un développement indépendant parallèle à celui qui a fourni les irréalis grecs et que *byxŭ, by,* etc., ont été simplement substitués à *bimĭ bi,* etc. ; des formes connues et très employées auraient pris la place de formes anomales qui ne présentaient pas le *y* caractéristique de *byti* ; seuls les textes les plus anciens du vieux slave et notamment la traduction de Év. auraient conservé l'auxiliaire *bimĭ.*

Dans Supr. 113, 22 *koliko pače bi užasati sę namŭ Xristosa Isusa* « πόσον χρὴ καταπλήττεσθαι... et dans Supr. 113, 25 *bi ubo bojati sę* « χρὴ οὖν φοβεῖσθαι... », il est malaisé de voir un ancien prétérit ; mais un ancien optatif est admissible.

Cette interprétation rend bien compte des deux emplois du conditionnel slave dans Év. qui sont les suivants :

a. — Le conditionnel slave indique la condition non réalisée et traduit l'irréalis grec ; il est naturellement formé de l'imperfectif ou du perfectif suivant le sens et répond ainsi tantôt à un imparfait et tantôt à un aoriste du grec. (Toutefois le participe en *-lo-* n'existe pas dans les itératifs, non plus que l'aoriste ou le participe passé.)

Mt., XII, 7 *ašte li biste vědělі* (ἐγνώκειτε ; plus que parfait valant imparfait)... *nikoliže ubo biste osądili* (οὐκ ἂν κατεδικάσατε) *nepovinŭjixŭ* Zogr. Mar. Ass.

J., VIII, 19 *ni mene věste ni oca moego. ašte mę biste věděli* (ἤδειτε). *ji oca moego biste věděli* (ἤδειτε) Zogr. Mar. Ass.

Mt., XXVI, 24 *dobrěe emu bi bylo* (ἦν ; *bylŭ* n'est pas nécessairement perfectif, non plus que *bydi,* etc.) *ašte sę bi ne rodilŭ* (ἐγεννήθη) Zogr. Mar. Ass.

J., XIV, 28 *ašte biste ljubili* (ἠγαπᾶτε) *mę. vŭzdravovali sę biste* (ἐχάρητε ἄν)... Zogr. Mar. Ass.

Dans Supr., l'auxiliaire non accompagné de participe se rencontre avec sa valeur d'irréalis, ainsi :

Supr. 334, 8 *ašti prostŭ člověkŭ, lèpo by pŭvati* « εἰ ψιλός τις ἄνθρωπος ἦν, ἔδει θαῤῥεῖν ».

(*ašti* est abrégé de *ašte by,* de même que gr. mod. θα de θέλωνα ou moy. arm. *ku* [servant de particule verbale] de *kayu* « il se tient et... »).

Le conditionnel est la seule forme qui rende en slave l'irréalis grec ; cet emploi répond à un usage bien connu de l'optatif indo-européen, étudié par M. Delbrück, *Vergl. synt.,* II, 371 et suiv.

b. — Le conditionnel slave sert, dans des propositions subordonnées finales ou délibératives, à traduire le subjonctif ou l'optatif du grec quand il s'agit du passé et qu'on envisage non un fait positif, mais une possibilité ou un désir ; il peut être formé de verbes perfectifs ou imperfectifs indifféremment (les itératifs étant exclus comme dans le cas précédent) :

Mt., VIII, 34 *molišę da bi prěšilŭ* (ὅπως μεταβῇ) Zogr. Mar. Ass.

Mc, III, 6 *sŭvětŭ sŭtvarěaxą na nĭ. kako ji bą pogubili* (ἀπολέσωσιν) Zogr. Mar. — Cf. Mc, XI, 18.

Mc, V, 18 *moľěaše i... da bi sŭ nĭmĭ bylŭ* (ἦ) Zogr. Mar. (cf. aussi L., VIII, 38).

Mc, IX, 22 *ji množiceją i vŭ ognĭ vŭvrŭže. ji vŭ vodą. da ji bi pogubilŭ* (ἀπολέσῃ) Zogr. Mar. Ass.

Mc, XII, 13 *posŭlašę kŭ nĭemu etery... da ji bą oblĭstili* (ἀγρεύσωσιν) *slovomĭ* Zogr. Mar.

L., I, 62 *pomavaaše že očĭ ego. kako bi xotělŭ* (ἂν θέλοι) *narešti e* Zogr. Mar. Ass.

L., IV, 29 *vedošę i do vrŭxu gory... da bą i nizŭrinąli* (ὥστε κατακρημνίσαι αὐτόν) Zogr. Mar. Ass.

L., IV, 42 *drŭžaaxą i da bi ne ošilŭ* (τοῦ μὴ πορεύεσθαι) *otŭ nĭixŭ* Zogr. Mar. ; le présent grec est traduit par un perfectif, puisque *otŭxoditi* ne peut avoir de forme en *-lo-* en sa qualité d'itératif.

L., V, 1 *bystŭ že naležěštju emĭ narodu. da bą slyšali* (ἀκούειν) *slovo bžie* Zogr. Mar.

L., VI, 11 *glaaxą drugŭ kŭ drugu. čito ubo bišę sŭtvorili* (ἂν ποιήσαιεν) *jisvi* Zogr. Mar.

L., VII, 36 *moľěaše že i... da bi ělŭ* (φάγῃ) *sŭ nĭimĭ* Zogr. Mar. Ass. On sait que *jasti* n'est pas essentiellement imperfectif.

L., IX, 46 *vĭnide že pomyšľenie vĭ nĭę kŭto jixŭ vęštii bi bylŭ* (ἂν εἴη) Zogr. Mar.

L., XV, 29 *mĭně nikoliže ne dalŭ esi kozĭlęte. da sŭ drugy mojimi vŭzveselilŭ sę bimĭ* (εὐφρανθῶ) Zogr. Mar. Ass.

L., XX, 20 *posŭlašę zasědĭniky* (Mar. ; *dělateľę* Zogr.)... *da jimątŭ i vŭ slovesi. da bą i prědali* (ὥστε παραδοῦναι) *vladyčistvu* Zogr. Mar. On notera ici le contraste entre *da jimątŭ jĭ* « pour qu'on le prît » (fait positif) et *da bą jĭ prědali* « de manière qu'on *pût* le livrer » (expression d'une possibilité qu'on envisage et qu'on désire voir se réaliser).

Des exemples analogues à ceux qui viennent d'être cités se trouvent : L., XVIII, 15 — XIX, 27 — XXII, 2 et 31 — J., IV, 40 — VIII, 6 — XI, 53.

Il convient de signaler un exemple du Suprasliensis où l'on observe un tour analogue aux précédents, mais un peu différent et que le traducteur de Év. ne semble pas admettre :

380, 21 *sĭniděaše tamo ang'elŭ, i vŭzmąštaaše vodą, i iže bi vĭlězlŭ* (ὁ καταβαίνων) *po vŭzmąštenii vody, naslažďaaše sę icěľenija.*

Dans le passage correspondant de Év., J., V, 4 on lit *jiže vŭlažaše* Zogr. Mar. Ass.

L'emploi irréalis et l'emploi final se trouvent à la fois dans : J., VIII, 56 *Avraamŭ oči vaši. radŭ bi bylŭ* (ἠγαλλιάσατο) *da bi vidělŭ* (ἴδῃ) *dĭnĭ moi* Zogr. Mar. Ass.

Le conditionnel à valeur finale dépend d'une proposition principale impliquant le passé dans tous les exemples de Év. sauf un :

Mt., VI, 16 *egda postite sę. ne bądète ěko ѹpokriti. sětująšte. prosmražďająšte bo lica svoě. da bisę sę* (Zogr. ; *bą sę* Mar. ; *sję bą* Ass.) *avili* (φανῶσιν) *čkomŭ postęšte* Zogr. Mar. Ass.

Dans le passage immédiatement comparable du même morceau Mt., VI, 5 on lit *da ěvętŭ sę,* ce qui rend cet emploi unique plus surprenant encore.

L'opposition du conditionnel servant pour le passé et du présent pour le futur est nette dans les passages suivants du Clozianus :

Cloz. 172 *oslěpi bo imŭ umŭ, xotę ěviti svoją silą, ji xotę sŭtvoriti da bą prěstali otŭ zŭloby svoeję, ji da bą uvěděli* (ἵνα μάθωσιν), *ěko nevŭzmožŭnaě načinajątŭ, ji potomĭ da uvěmŭ beštislŭnąją ego silą.*

Cloz. 201 *xošteši li uvěděti, koliko stvori, da bi luči bylŭ ;...* 207 *ji da uvěsi ěko... ;* et de même dans la traduction différente de Supr. 309, 18 *sŭmotri, koliko sŭtvori, da by jego obratilŭ, da by jego gonozilŭ...* 26 *i da navykneši...*

Mais les textes autres que Év. emploient aussi le conditionnel dans des phrases au présent, ainsi :

Euch., 38 b *molitŭ sę bu. da bi zabylŭ grěxy ego.*

Euch., 51 b *obrati* (τρέψον) *i na běžanie, ji zapověždi emu otiti... da bi... ničesože... sŭděalŭ* (ἐργάσηται). *nŭ da priimątŭ* (λαβέτωσαν)...

Euch., 78 a *podažďi grěšŭnyma mi očima. jistočinikŭ slezŭ, jimiže da bimĭ otŭmylŭ...*

Pour des exemples de Supr., v. Vondrák, *Altkirchensl. gramm.,* p. 341 et suiv.

L'usage de l'Évangile qui n'emploie le conditionnel qu'avec un verbe principal au passé rappelle d'une manière remarquable l'optatif grec en proposition subordonnée dépendant d'un verbe principal au passé (cf. Delbrück, *Vergl. synt.,* III, p. 439 et suiv.).

Conclusion.

De l'examen de toutes les formes étudiées il ressort que le traducteur de l'Évangile rend en principe par le perfectif slave les thèmes d'aoristes grecs et par l'imperfectif les thèmes de présents.

La différence essentielle entre le grec et le slave, c'est que, par sa formation, le perfectif comportait un présent tandis que le thème d'aoriste grec n'en comportait pas ; ce présent du perfectif a pris une valeur toute particulière et sert à exprimer une notion de temps, ce qui est l'innovation la plus grave du slave au point de vue du rôle joué par l'aspect : nulle part ailleurs, ni en lituanien ni en germanique ni en latin, le présent du perfectif n'a cette valeur ; et c'est en vertu d'une singulière illusion qu'on a pu considérer comme essentiellement propre au présent du perfectif une valeur qui, loin d'être générale, apparaît uniquement en slave et qui, en slave même, ne s'est pas conservée universellement, qui par exemple n'existe plus en serbe. On a vu comment la valeur de futur prise par le présent du perfectif s'est développée ; cette valeur n'est pas accidentelle, mais elle est accessoire ; c'est une conséquence secondaire du fait que le présent du perfectif ne devant par nature qu'exprimer ou une action qui va se produire ou une action qui vient de se produire, le slave a admis seulement le premier des deux emplois en éliminant absolument le second. La valeur de futur n'a donc rien d'essentiel, et l'on a vu par d'assez nombreux exemples que, dans les propositions subordonnées et même dans les principales, elle n'était pas constante.

Le présent est d'ailleurs la seule forme où la différence d'aspect serve, en un certain sens, à exprimer une différence de temps. Partout ailleurs le temps et l'aspect sont rigoureusement distincts et indépendants. Si l'imparfait et les participes présents n'existent que dans les imperfectifs, c'est que ces formes indiquent par nature simultanéité avec une autre action (soit exprimée, soit au moins pensée) ; cet emploi exclut le perfectif qui exprime l'action passée pure et simple,

abstraction faite de toute durée. Si, inversement, l'aoriste et les participes passés sont le plus souvent tirés de perfectifs et s'ils ne sont jamais tirés des formes les plus essentiellement imperfectives, à savoir les itératifs, c'est qu'ils expriment des actions absolument passées et qui n'étant pas considérées dans leur durée, ne sauraient être exprimées par des imperfectifs. Dès lors le sens d'un imparfait slave, tel que *razarjaaxŭ* par exemple résulte de la combinaison de l'aspect imperfectif de *razarjati* et du sens propre de la forme de l'imparfait qui indique la simultanéité ; le sens d'un aoriste perfectif tel que *razorixŭ* résulte de même de la combinaison de l'aspect perfectif de *razoriti* et du sens propre de l'aoriste qui exprime le passé purement et simplement ; il en est exactement de même en grec où le sens de ἔλυσα résulte de la combinaison de la valeur du thème de l'aoriste d'une part et des caractéristiques de l'indicatif d'autre part. Dans l'étude de l'aspect il est essentiel de distinguer d'une manière absolue les deux choses.

La valeur propre du perfectif et de l'imperfectif slaves apparaît alors avec netteté. L'imperfectif exprime, comme le présent grec, l'action considérée dans sa durée. Le perfectif, comme l'aoriste grec, exprime l'action en dehors de toute idée de durée ; il se prête par suite également à indiquer l'action pure et simple envisagée dans son ensemble, ou le commencement d'une action, ou enfin une action achevée ; mais il est chimérique d'essayer d'attribuer au perfectif par lui-même aucun de ces sens particuliers : ils résultent de la combinaison de la valeur générale du perfectif avec la signification propre de chaque verbe, de chaque préverbe, de chaque forme verbale, et aussi avec le contexte de la phrase. Les notions de perfectif et d'imperfectif ne peuvent ainsi être définies que d'une manière très générale ; en essayant de préciser davantage on n'aboutirait qu'à introduire des éléments étrangers sans pour cela réussir à donner du rôle des deux aspects une idée adéquate, laquelle ne peut ressortir d'une formule abstraite, mais seulement d'une énumération systématique des divers types de phrases usités.

APPENDICE

REMARQUES SUR LES PRÉVERBES

Le fait général que les préverbes rendent perfectif tout imperfectif non itératif a été posé dès le chapitre I. Il ne reste plus ici qu'à examiner quelques détails d'importance secondaire.

1° *Degré d'intimité de l'union du préverbe et du verbe.*

En indo-européen le verbe et le préverbe étaient deux mots rigoureusement distincts au point de vue syntaxique, tantôt rapprochés et tantôt éloignés l'un de l'autre. Cet état qui est encore nettement conservé en védique et en grec homérique a laissé dans diverses langues de nombreuses traces trop connues pour devoir être rappelées ici. En slave l'état ancien est entièrement aboli et l'ensemble formé par le préverbe et le verbe se comporte à tous égards comme un mot *un*. L'intercalation d'enclitiques qui, en lituanien, marque encore aujourd'hui la primitive indépendance du préverbe et du verbe n'apparaît plus dès les plus anciens textes d'aucun dialecte slave ; et l'on ne saurait rien citer en slave de comparable à lit. *pasisuku* en regard de *sukŭ's*. L'unique trace de cette indépendance qui ait subsisté en slave n'a plus le caractère d'un fait grammatical : ce n'est plus qu'une particularité lexicographique ; c'est le cas de *jiznemošti, jiznemagati* « ἀδυνατεῖν » ; la forme même sous laquelle le mot apparaît dans Év. indique que *nemošti* y jouait le rôle d'un simple où *ne* n'était plus senti comme un mot à part :

L., I, 37 *ne jiznemožetŭ otŭ* $\overline{ba}$ *vĭsěkŭ* $\overline{glŭ}$ Zogr. Mar. Ass. « οὐκ ἀδυνατήσει παρὰ Θεοῦ πᾶν ῥῆμα ».

Le même *nemošti* se trouve aussi dans *otŭnemošti*, synonyme de *jiznemošti*, et dans *prĕnemošti*, *prĕnemagati* « ὀλιγοψυχεῖν », cf. v. polon. *roznemocz* psalt. flor.

Le seul fait grammatical où l'on puisse entrevoir un effet de la primitive indépendance du préverbe et du verbe est celui-ci : il arrive que le cas auquel est mis un complément dépende non du verbe, mais de la préposition qui sert de préverbe. On lit ainsi :

Mt., XXVI, 67 *zapl'ivašę lice go* (Zogr. Mar.) *emu lice* (Ass.) « ἐνέπτυσαν εἰς τὸ πρόσωπον αὐτοῦ ».

Euch. 36 b *dovedi mę oca tvoego* « conduis-moi à ton père ».

De pareils exemples prouvent que le préverbe conservait parfois tout son sens, mais ils ne prouvent pas que l'union du préverbe et du verbe ne fût pas parfaitement ferme.

On peut donc poser comme un principe général et absolu que le préverbe et le verbe forment en slave un mot un; cette unité semble avoir facilité le rôle grammatical que jouent les préverbes en rendant perfectifs tous les imperfectifs, tandis que, à son tour, ce rôle grammatical a assuré l'unité une fois établie.

2° *De l'appropriation du préverbe au verbe.*

Dans les langues autres que le slave qui présentent une opposition du perfectif et de l'imperfectif, un préverbe ne donne au verbe la valeur perfective qu'à la condition de n'avoir par lui-même presque aucun sens, ce qui montre bien que l'action des préverbes n'a rien d'essentiel ni de nécessaire; il joue alors seulement un rôle grammatical; au contraire les préverbes qui expriment par eux-mêmes une notion définie ne changent pas nécessairement l'aspect du verbe ; il résulte de là que, dans chacune de ces langues, un seul préverbe sert d'ordinaire et sauf exception à fournir des perfectifs : *pa-* en lituanien, *ga-* en gotique, *cum-* en latin.

Il en est tout autrement en slave où tout préverbe, si fortement significatif qu'il soit, rend perfectif le verbe non itératif qu'il précède. Grâce à cette circonstance, le slave peut, pour rendre un verbe perfectif sans en changer la signification d'une manière essentielle, recourir à un préverbe qui

souligne le sens du verbe principal. Le préverbe à sens faible qui rend d'ordinaire un verbe perfectif quand il n'y a pas lieu de souligner ainsi le sens du verbe est *po-* qui répond au lit. *pa-* ; mais, pour les verbes appartenant à certaines catégories, d'autres préverbes sont usités ; *vŭs-*, *vŭz-* dans *vŭsplakati, vŭzdrydati, vŭzdradovati, vŭzljubiti, vŭznenavidĕti, vŭždelĕti* ; *jis-*, *jiz-* dans *jicĕliti, jištistiti, jisplŭniti* ; *sŭ-* dans *sŭkonĭčati, sŭstarĕti, sŭbljusti* ; *u-* dans *uvidĕti, uslyšati, uzĭrĕti, uvĕdĕti, ubojati sę, užasati sę, usąmĭnĕti sę, upŭrati*. Un préverbe est même un élément indispensable de certains dénominatifs, ainsi *o-kameniti*, ou ailleurs un élément ordinaire, ainsi *sŭ-vrŭšiti*, beaucoup plus employé que *vrŭšiti*, et seul attesté dans Év.

Un même verbe peut souvent être rendu perfectif sans changement de sens réel par plusieurs préverbes distincts ; mais alors il arrive, comme on doit l'attendre, que l'usage ait fixé l'emploi de l'un ou l'autre des préverbes possibles ; et cet usage, par le fait qu'il comporte de l'arbitraire, peut varier d'un dialecte à l'autre ; ainsi *gubiti* n'est rendu perfectif dans la traduction de l'Évangile, telle qu'elle est connue par Zogr., Mar., Ass., Sav., que par *po*, soit *pogubiti* ; mais dans les citations de l'Évangile, le Suprasliensis, qui représente, comme on sait, un autre dialecte, emploie souvent *izgubiti*, ainsi 294, 10 = Mt. XII, 14, v. Vondrák, *Ueber einige orthogr. und lexical. eigenth. d. cod. Supr.*, 38 et suiv. (S. W. A. W., CXXIV) ; on notera que *pogubiti* se retrouve Ps. CXVIII, 95 et Euch. 102 b et qu'on lit le substantif *paguba* Mt., VII, 13 et XXIV, 7 ; Ps. IX, 16 ; cf. Euch. 32 b. Dans Év. et Ps. ἀώξα est traduit par *pogŭnati*, dans Supr. par *progŭnati* ; *jizgŭnati* (resp. *vygŭnati* Ps.) se retrouve partout. Il serait aisé de multiplier ces exemples.

Comme en général le préverbe renforce le sens du verbe, il arrive que, au lieu de se servir du verbe sans préverbe comme imperfectif, on recoure à l'itératif de la forme à préverbe, à *sŭbljudati* par exemple (Mt., XXIII, 3) plutôt qu'à *bljusti* ; un cas très curieux est celui de *pobivati, ubivati* « frapper à mort, tuer » en regard de *biti* « frapper » ; l'itératif ne conserve rien ici de l'aspect perfectif, car le perfectif n'indique pas l'achèvement ; il conserve seulement l'idée du résultat acquis due au préverbe. De même *loviti*, qui traduit à

la fois θηρεύειν et ἁλιεύειν, est imperfectif dans *lovętii* « οἱ ἁλιεύοντες » Supr. 380, 15 ; pour obtenir le participe passé passif on forme *uloviti,* le préverbe *u* étant celui qui se joint ordinairement à ce verbe : *ulovijeny* « ἁλιευθέντας » ib., 13 ; enfin pour indiquer ce qu'a pris le pêcheur, on se sert de l'itératif : *ulavijajemo* « τὰ ἁλιευόμενα » ib. 16 : l'idée du résultat acquis subsiste dans l'itératif qui se distingue du perfectif *uloviti* seulement parce que l'aspect est autre et qu'il indique non une action momentanée, mais une chose qui dure.

Il n'y a pas lieu d'insister ici sur le sens propre de chacun des préverbes, non plus que d'énumérer les faits du type *sŭbljudati, ubivati* : c'est affaire de lexique, non de grammaire.

II

ÉTUDES GRAMMATICALES

I

REMARQUES SUR L'ORIGINE DE L'ALTÉRATION DE *i* ET *u* BREFS EN SLAVE

Les deux voyelles slaves, transcrites par *ĭ* et *ŭ*, qu'on désigne parfois de noms qui en font ressortir le caractère spécial : demi-voyelles, voyelles irrationnelles et que, d'après leurs noms slaves *jerŭ* et *jerĭ* on appellera simplement ici les *jers*, ont été l'objet d'études précises : tour à tour M. Leskien, M. Jagic', M. Vondrák, M. Sčepkin, M. Ljapunov leur ont consacré des travaux étendus et ont abouti à des conclusions qui semblent sur beaucoup de points définitives. En s'appuyant sur ces conclusions, on peut maintenant essayer de rendre compte du caractère de l'altération qui a fait des voyelles préslaves *i* et *u* brefs des phonèmes à part. Il importe pour cela de fixer les principaux résultats qui doivent passer pour désormais acquis :

1° Tout *i* ou tout *u* bref existant en slave commun est devenu jer : *ĭ* ou *ŭ*.

2° Au moment où ont été faites les plus anciennes traductions du grec en slave, en particulier celle de l'Évangile, tout jer a été noté ; partout où un jer a été écrit à ce moment, on est en présence d'un phonème ayant une existence propre et non d'un simple « signe » indiquant la nature dure ou molle de la consonne précédente.

3° Les manuscrits slaves les plus anciens et leurs originaux immédiats désignent par les signes de jers deux articulations de valeur sensiblement différente : l'une qui subsiste avec valeur d'une voyelle ordinaire dans les langues slaves modernes, russe *e* et *o* ; polon. *ie* et *e*, serbe *a*, etc., l'autre qui est tombée et par sa chute a entraîné suppression de la

syllabe dont elle était la voyelle ; ainsi *sŭnŭ, dĭnĭ* ont un premier jer fort qui reste et un second faible qui tombe, d'où russe *són, dén'* ; polon. *sen, dzien'* ; serbe *sǎn, dân* ; mais *sŭna, dĭne* ont un jer faible, d'où russe *sná, dnjá*; polon. *snu, dnia* ; serbe *snä, dnĕ* (vieilli).

L'opposition des jers forts et faibles se manifeste essentiellement dans les manuscrits vieux slaves par ceci que, à l'intérieur du mot, le jer fort garde son caractère propre soit de *ŭ* soit de *ĭ*, sauf altération par analogie, tandis que le jer faible n'a pas de valeur définie et tend à se régler d'après ce qui l'entoure ; c'est ainsi qu'on a *dĭvĕ, dŭva* ; *tĭmĕ, tŭma* dans Zogr.

Ces trois thèses embrassent l'essentiel de l'histoire phonétique des jers en slave. Il importe de revenir brièvement sur chacune d'elles, étant bien entendu d'ailleurs qu'on doit se reporter aux mémoires originaux pour y trouver l'exposé détaillé de l'état de choses présenté par chacun des textes.

I

Si l'on rapproche immédiatement de leurs origines indo-européennes les jers du vieux slave — ou du slave commun, — *ĭ* et *ŭ* ont des origines très multiples :

1° Les *i* et les *u* brefs de l'indo-européen;

2° La voyelle réduite qui se trouve devant une sonante suivie de voyelle dans des cas tels que skr. *girati,* cf. v. sl. *žĭretŭ* ; got. *munan,* cf. v. sl. *mĭněti* ;

3° La voyelle réduite indo-européenne qu'on peut désigner par ° qui apparaît en latin comme *a* et en slave comme *ĭ* (et *ŭ* ?) devant consonne : **čĭtyre* (tch. *čtyři*), cf. lat. *quattuor*. Cette voyelle est essentiellement distincte de i.-e. *ə* ;

4° I.-e. *n̥* ou *m̥* dans les cas tels que *sŭto* (v. M. S. L., VIII 236 et 315 et X, 140 et suiv.) ; cette origine est très contestée ; mais si on la repousse on est réduit à supposer que *sŭto* est emprunté à l'iranien, ce qui est impossible pour plusieurs raisons ;

5° I.-e. *o* devant *s* ou *n* dans la syllabe finale des mots, si l'on admet, comme il faut certainement le faire, que tout *o* altéré en *ŭ* l'ait été par l'action de *-s* ou de *-n* ;

6° I.-e. *e* devant *y* (sl. *j*).

Dans tous les cas, il est probable que *ĭ* et *ŭ* reposent sur d'anciens *i* et *u* brefs du slave commun. Pour le sixième cas, celui de *eje* donnant *ĭje*, il y a eu assimilation de *e* à *j* parallèle à celle de *e* à *v* dans *evo* donnant *ovo*. Pour le second, le traitement baltique est instructif : à *mĭnĕti* le lituanien répond par *minėti*, à *dŭmą* par *dumiù*, formes où *i* et *u* ne se distinguent en rien de *i* et *u* reposant sur i.-e. *i* et *u* ; de même l'*i* de lit. *pìsti*, *splìsti* et l'*u* de *ùpė*, issus de i.-e. °, sont entièrement confondus avec les anciens *i* et *u* ; ce qui confirme que ces *i* et *u* ont dû, dès le slave commun, être identifiés avec *i* et *u* de date indo-européenne, c'est que les diphtongues à premier terme *ĭ* ou *ŭ* (différent mais néanmoins très voisin de *ĭ* ou *ŭ*) *ĭr*, *ĭl*, *ĭn*, *ĭm* et *ŭr*, *ŭl* représentant i.-e *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*, et répondant à baltique *ir*, *il*, *in*, *im*, et *ur*, *ul* sont traitées comme des diphtongues de même durée que *er*, *el*, *en*, *em* : le *ę* issu de *en* et le *ę* issu de *ĭn*, *ĭm*, anciens *n̥*, *m̥*, ont exactement la même quantité dans ceux des dialectes slaves qui ont conservé des différences de quantité anciennes. — En ce qui concerne le quatrième cas, celui de *sŭto*, il est malaisé de se prononcer ; car ce traitement est fort énigmatique ; toutefois on notera que ce traitement *ŭ* répond au traitement baltique *un*, *um*. — Pour le cinquième cas, celui des finales, il faut admettre aussi que *-s* et *-n* ont fait passer *o* à *u* de bonne heure ; en effet il semble que l'action de *s* et de *n* sur les voyelles longues de syllabe finale se soit exercée dans le sens de la fermeture : tandis que i.-e. *-ā* final et *-ō* donnent sl. *-a* dans tous les cas, **-ās* est représenté par *-y*, c'est-à-dire par un ancien *-ū* dans le génitif singulier *ženy* et dans le nominatif pluriel *ženy*, et c'est sans doute **-ōs*, d'où *-ū*, qu'on doit poser à l'origine de la finale du nominatif singulier *kamy*, cf. A. Meillet, *Génitif-accusatif*, p. 104 et suiv.

Tout jer slave semble donc bien reposer sur un *i* ou un *u* bref d'une période slave commune antérieure, abstraction faite naturellement des mots empruntés postérieurement à l'altération de *i* et *u* brefs en jers. Cette altération est d'ailleurs très peu ancienne ; car elle a pu atteindre tous les *i* et *u* des mots anciennement empruntés au germanique, ainsi dans *lĭstĭ*, *mŭnixŭ* ; ces *i* et *u* répondent généralement à des brèves, mais

parfois aussi, comme on sait, à des longues, par exemple dans *očitŭ*, got. *akeita-* ; **mičĭ* supposé par serbe *mäč*, en regard de v. sl. *mečĭ* (où la longue est représentée par sl. *e*, donc aussi par une brève), got. *mekeis* ; *gričĭskŭ*, cf. got. *Kreks* ; **čĭsarjĭ* (à côté de *cěsarjĭ*) supposé par russe *car'*. Il résulte de là que, si l'action de la loi sur les mots proprement slaves *peut* être antérieure aux emprunts du slave au germanique, du moins cette loi n'avait pas cessé d'agir ; et au moment des emprunts les Slaves étaient encore hors d'état de prononcer de vrais *i* et *u* brefs et transformaient immédiatement, dans tout mot nouveau, *i* et *u* brefs en jers. Et même certains mots montrent que déjà les deux jers formaient un groupe à part : le mot got. *ulbandus* qui devrait donner en slave **vŭlbądŭ* a été altéré par étymologie populaire en *velĭbądŭ* avec la même facilité que si l'on avait eu **vĭlbądŭ*. Alors que **skillings* donnait **ščĭlęgŭ* (d'où *štĭlęgŭ*) dans une première période, celle où le *k* germanique devant voyelle palatale devient *č* (*čędo*), **skíllings* donne *skŭlędzĭ* (attesté Mt., XXII, 19 Mar.), avec *ŭ*, dans la période où *k* subsiste devant voyelle palatale ; car si, ailleurs qu'après *s*, ce *k* a ensuite donné *c* : *cęta*, *k* subsiste après *s*, cf. *skrěnja*. — C'est dire que l'altération de *i* et *u* brefs est antérieure tout au plus de trois ou quatre siècles à l'invention de l'alphabet slave ; et elle peut être en fait plus récente. Toutefois la loi n'agissait plus au moment des emprunts du slave au grec, et ici ι est représenté par *i* et non plus par *ĭ* : un mot comme *xrĭstŭ* « χριστός » doit son jer à ce qu'il est un arrangement, d'après le grec, d'un ancien emprunt occidental : *krĭstŭ* ; *vasilĭskŭ* « βασιλίσκος » Ps. XC, 13 a simplement subi l'influence du suffixe *-ĭskŭ*.

II

Les jers, phonèmes nouveaux et encore mal établis dans le système phonétique de la langue, devaient continuer à évoluer et en fait ont beaucoup divergé dans les divers dialectes. Mais, au moment où l'alphabet slave a été inventé, ils formaient encore un groupe bien défini, au moins dans le dialecte des auteurs de cet alphabet, et ils ont été traités comme

des phonèmes ayant une réelle unité : il en existait deux, avec chacun une articulation distincte : *ĭ* et *ŭ*, mais possédant d'ailleurs des caractères et des propriétés identiques ; la ressemblance des signes graphiques par lesquels ont été figurés ces deux phonèmes en traduit aux yeux d'une manière frappante l'exact parallélisme.

Partout où il y avait en slave commun un *i* ou un *u* brefs devenus *ĭ*, *ŭ*, l'auteur de l'alphabet note un jer. Sans doute il existe des cas où un jer n'est pas noté même dans les plus vieux manuscrits, mais cette absence est accidentelle, soit qu'il s'agisse d'un jer fort, comme dans *vsĭ*, soit qu'il s'agisse d'un jer faible, comme dans *vsi* ; car à côté de ces graphies on trouve encore *vĭsĭ* et *vĭsi* qui sont évidemment les leçons anciennes.

M. Sčepkin, *Razsužденije o jazykê Savvinoj knigi*, p. 148, s'est demandé si le jer faible n'était pas tombé en slave commun entre *s* et *n* ; mais les exemples ne sont pas probants ; rien n'oblige à admettre que *ložesno* ait jamais été **ložesĭno* ; la formation peut être la même que dans le grec **σελασ-νᾱ*, att. σελήνη par exemple ; *desna, desnica* peuvent être issus d'un thème **deksno-*, différent de **deksino-* (cf. skr. *dákṣiṇaḥ*, zd *dašina-*, lit. *deszinẽ*), car on a got. *taihswa*, v. irl. *dess*. Un cas très embarrassant est celui de *kogda, togda, jegda*, où l'on suppose un *ŭ* entre *g* et *d* sans que ce *ŭ* soit attesté nulle part ; mais la formation de ces adverbes de temps est trop obscure pour qu'il soit licite d'en tirer aucune conclusion phonétique.

En revanche, là où jer manque régulièremeut, c'est que, en fait, il n'en existait aucun dans la prononciation. La préposition *bez, bes*, le préverbe et préposition *jiz, jis*, le préverbe *vŭz-, vŭs-* n'ont en principe pas de jer final dans les anciens manuscrits, notamment dans ceux de l'Évangile : et en effet, comme l'a vu depuis longtemps M. Bezzenberger, les conditions de l'alternance répondent exactement à celles qu'on observe en indo-iranien à la fin des mots : *-s* devant consonne sourde, *-z* devant toute sonore, qu'elle soit voyelle, sonante (*y, w, r, l, m, n*) ou consonne ; on est en présence du traitement spécialement propre à la fin de mot indo-européenne ; la consonne finale a néanmoins été conservée contrairement à

l'usage ordinaire parce que les mots en question ne se trouvent jamais que suivis d'un autre mot auquel ils sont étroitement unis — si étroitement que les deux mots n'avaient à eux deux qu'un seul ton. En regard de *jiz, jis* on a gr. ἐξ, lat. *ex* et en regard de *vŭz, vŭs* on a lat. *sus-* dans *sustulī* par exemple. Il n'y a donc jamais eu d'*i* ni d'*u* après l'*s* finale de *bez, bes,* etc. ; et, si l'on trouve dans certains manuscrits un *ŭ* dans *bezŭ,* etc., ce *ŭ* prouve seulement que, pour les scribes de ces manuscrits, un *ŭ* final ne se prononçait pas. Le Marianus présente déjà un curieux exemple de ce genre : L., XVIII, 21, en regard de *otŭ junosti moeję* Zogr. Ass. Sav., on y lit *izĭ junosti moeję* ; ce *izĭ* est une innovation du copiste qui, par suite, ne reproduit pas ici l'orthographe de son original ; de plus il se trouve à la fin de la ligne et sert à avertir le lecteur que le *z* final de *iz,* qui doit être dans la prononciation lié au substantif suivant, est mou et non dur.

Les jers introduits entre deux éléments consonantiques d'un mot étranger transcrit en slave étaient eux aussi des jers réellement prononcés. C'est ce que montre fort bien par exemple *kinŭsŭ,* transcription de κῆνσος, qui est représenté par *kinos, kinosĭ* dans l'Assemanianus.

III

Les jers faibles sont sujets à devenir durs ou mous suivant que la consonne suivante est dure ou molle. Le fait, mis en évidence pour le Zographensis par M. Jagic', dans ses articles des volumes I et II de l'*Archiv. f. sl. phil.,* se retrouve en principe dans le Marianus, dans le Suprasliensis (v. Vondrák, *Ueber einige orthogr. eigenth. d. cod. Supr.,* dans S. W. A. W., CXXIV) et dans Sava (v. Sčepkin, *Razsuždenije o jazykê Savvinoj knigi,* 186 et suiv.). On pourrait être tenté de supposer que le jer marquerait dans les cas de ce genre simplement le caractère dur ou mou de la consonne précédente, déterminé par le caractère dur ou mou de la consonne suivante : *tŭma* au lieu de *tĭma* indiquerait non pas que *ĭ* faible est devenu *ŭ* faible, mais que le *t* de *tma* se prononçait dur ; inversement *vĭně,* ancien *vŭně,* indiquerait que le *v* de *vně* se prononçait mou. Pour le Zographensis en particulier, cette hypothèse

serait très satisfaisante, car la transformation de *pĭsati* en *spati* dans plusieurs passages (v. *Arch. f. sl. phil.*, I, 42 et M. S. L., XII, 25) montre que le scribe ne prononçait plus un jer dans le groupe *p(ĭ)s-* et que, trouvant une difficulté à prononcer *ps*, groupe auparavant étranger au slave, il disait *sp* au lieu de *ps*. Des graphies comme *lekŭka* Euch. 38 a, *lekŭkoe* Euch. 100 a, *bĭticję* Ps. VIII, 9 conduisent à la même conclusion pour d'autres textes ; Supr. 275, 7 a même *pritĭčaiši* pour *bridĭčaiši* : l'assourdissement de *d* devant *č* a entraîné le copiste à écrire une sourde initiale ; Supr. 295, 2 a *prazną* à côté de *prazdinŭ* ib. 3. Mais il semble bien que les graphies *ĭ* devant consonne molle, *ŭ* devant consonne dure soient antérieures à la copie du Zographensis et qu'elles répondent à une altération réelle de *ĭ* en *ŭ* et de *ŭ* en *ĭ*.

Ce qui le montre, c'est que ces transformations de jers faibles ont dans quelques cas réagi sur les jers forts, bien que ceux-ci gardent en général leur caractère propre. On peut citer à cet égard les exemples suivants :

Le mot *dŭska* « τράπεζα » figure trois fois dans Év., les trois fois avec *ŭ* : J. II, 15 Zogr. Mar. Ass. ; Mc, XI, 15 Zogr., Mar. ; Mt., XXI, 12 Mar. ; ce *ŭ* représente un ancien *i* : v. sax. *disk*, v. h. a. *tisc*, lat. *discus* ; or, là où il subsiste dans les dialectes modernes un représentant de jer, c'est un représentant de *ŭ* : russe *doská*, polon. *deska* ; la forme *dŭska* avec jer intense, telle qu'on la rencontre aussi dans serbe *dàska* par exemple, provient d'une influence du génitif pluriel *dŭskŭ* qui lui-même doit son *dŭ-* à *dŭska* ; le représentant phonétique *dska* de *dŭska* est attesté en vieux tchèque (v. Gebauer, *Hist. mluv.*, I, 170), et aussi en russe dans le composé *ská-tert'*. La généralisation du jer intense d'une forme isolée de la déclinaison s'explique par le fait que cette forme était la seule où le *d* initial pût se prononcer nettement.

Le mot *dŭždĭ* (r. *dóžd'*, pol. *dežd̨ž*) conserve au nominatif son *ŭ* qui est intense ; de là la graphie *dŭždĭ* du Zographensis, Mt., VII, 25 et *dožd̨ŭ* du Marianus ; *dožd̨ĭ* du Psalterium (Ps. LXXI, 6 et CXXXIV, 7) ; mais il y avait des cas où l'on devait avoir *dĭždĭ* ; en fait Euch. a *dĭždevĭnŭ* et *odĭždajątŭ* 2a ; par là s'expliquent *dĭždŭ* Ps. LXVII, 10 et *dežd̨ŭ* Ass. (dans le passage correspondant à celui de Zogr.).

Le mot *bŭděti* (cf. *buditi*) est écrit *bĭděti* dans Zogr. et Mar.; sous l'influence de *bĭděti, bŭdrŭ,* (r. *bódryj*) cf. lit. *budrùs,* zd *-budra-* dans *zaēnibudra-* est devenu *bĭdrŭ,* dans les deux passages où le mot figure dans l'Évangile : Mt., XXVI, 41 Zogr. Mar. Ass.; Mc, XIV, 38 Zogr. Mar. Le fait est très caractéristique; car ici le *ŭ* de *bŭdrŭ* ne peut être dû au caractère du *d* de *bŭdrŭ,* mais seulement à l'influence de *bĭděti.* Il est à noter que Mar. a *bĭdrĭ* Mc, XIV, 38 (de même Euch. *bŭdrĭ* 47a) au lieu de *bĭdrŭ* qu'on attend. — Euch. 58a a *bedrŭno,* dont la graphie étymologique serait *bŭdrĭno.*

Dans *bŭdrŭ,* le russe *bódryj* conserve l'ancien *ŭ*; au contraire le *ĭ* de *rĭděti* a transformé en *ĭ* le *ŭ* de *rŭdrŭ,* cf. gr. ἐρυθρός, lat. *ruber* : r. *rĕdra, rĕdryj*; on trouve dans le *Lexicon* de Miklosich un exemple de *rodrŭ* à côté de *rĭdrŭ, redrŭ.* Ici encore le *ĭ* ne peut être dû qu'à l'influence de *rĭděti.*

Inversement, *sądŭba* issu de *sądĭba* a provoqué un génitif pluriel *sądŭbŭ, sądobŭ* Ps. XCXVI, 8 et CXVIII, 20, 30, 102.

On peut encore citer *vĭplĭ* Mt., XXV, 6 Ass. Sav. et Mt., II, 18 Sav. (cf. aussi Supr. 224, 1) d'après *vĭplja* en regard de *vŭplĭ* Mt., XXV, 6 Zogr. Mar., et Mt., II, 18 Ass.; Ps. CI, 2 et de *voplĭ* Ps. XVII, 7. — Dans Zogr. et Mar., se trouve partout *vŭpiti* d'après le présent *vŭpĭją*; de même *vopiję* « κράζων » Ps. LXVIII, 4 (cf. russe *vopljú*); au contraire Sav. a *vĭpiti, vĭpiją* (Sčepkin, *l. c.,* P. 196) d'après l'infinitif. — Le serbe a suivant les dialectes les deux formes *vàpiti, vàpijēm* d'après *vŭpĭją* et *ùpiti, ùpijēm* d'après *vĭpiti.*

M. Sčepkin, *l. c.,* p. 208 et suiv., a déjà signalé plusieurs exemples de ces actions analogiques, principalement à propos de *vŭ* : *vĭ* et de *vŭz-* : *vĭz-*.

Polon. *jeden,* etc. sont de même faits sur *jedŭna,* transformation de *jedĭna* (v. Ljapunov, *Izslĕdovanije,* I, p. 166 et suiv.); tch. *orel,* slovaque *orol* sur *orŭla,* de *orĭla*; etc.

Dans les groupes du type *s* ou *z* plus occlusive, il semble que la qualité dure ou molle de *s* ou *z* tienne, au moins dans certains cas, à la qualité de la voyelle précédente; et ceci est fort naturel, car *s* et *z* font entièrement partie de la même syllabe que la voyelle précédente. C'est ainsi que, Mc, VII, 18, le Zographensis a *jiz vĭnu,* par *ĭ*. M. Ljapunov, dans son étude sur la langue de la Chronique de Novgorod,

I, p. 236 et suiv., constate qu'il existe en vieux russe une forme *isteba* qui suppose *jistĭba,* à côté de *istobka* qui suppose *jistŭba.* Du coup on s'explique l'histoire du mot *bezdŭna* : *bezdŭna* est un composé de *dŭno* « fond », cf. lit. *dùgnas,* et a étymologiquement un *ŭ* ; ce *ŭ* se retrouve L. VIII, 31 Zogr. Mar. Ass. ; mais au contraire Sava a *bezdĭna,* graphie qui est aussi celle du *Psalterium,* Ps. XXXII, 7 ; LXXVI, 17 ; etc. ; ce *ĭ* s'est étendu aux formes où le jer est fort : gén. plur. *bezdĭnŭ* Ps. LXX, 20, *bezdenŭ* Ps. LXX, 21 et CVI, 26 ; dérivé *bezdĭnĭje,* attesté par *bezdenie* Ps. XXXV, 7 ; Euch. 4 a ; Supr. 57, 17. — La conservation du *ŭ* de *vŭzŭpiti* non seulement dans le Zographensis mais aussi dans Sava tient à l'influence du *ŭ* fort précédent. — L'action que peut exercer sur une consonne une sifflante précédente est bien illustrée par l'histoire du mot *mŭnogašĭdi* : ce mot est attesté dans Ostromir et dans le Suprasliensis sous cette forme ancienne ; quand le jer eut cessé de se prononcer, le *š* se trouvant au contact de *d,* il devait y avoir assimilation : on attend *mnogaždi* qui se trouve en effet dans Supr. 322, 13 ; mais l'assimilation inverse s'est aussi produite, et l'on a *mnogašti* Supr. 206, 24 et *mŭnogašti* Cloz. 489.

L'altération réelle des jers faibles est un phénomène de tout autre espèce que les assimilations qu'on observe dans quelques exemples. Cette altération ne dépend en effet que de la nature dure ou molle des consonnes voisines et non pas du timbre de la voyelle de la syllabe suivante ; il en est tout autrement là où *o* devient *e* sous l'influence d'un *ĕ* suivant : L. II, 36 *zamateréti* Zogr. (et Ostr.) en regard de *zamatoréti* Mar. Ass. dans ce passage et Zogr. Mar. Ass. dans L., I, 7 (cf. *materĭstvo* « πρεσβεῖον » Ps. LXX, 18 d'après *materĕti*). — Mc, IX, 42, 43, 45 *debrĕe* Zogr. en regard de *dobrĕe* Mar. et Mt., XXVI, 24 Zogr. Mar. Ass. (on n'a que *dobrŭ,* et jamais **debrŭ*). — Mt., XVI, 18 *udelějątŭ* Zogr. en regard de *udolějątŭ* Mar., *udoblějątŭ* Ass. ; les autres textes hésitent entre *udolĕti, odolĕti* Ps. IX, 26 ; Euch. 3 b ; Supr. 26, 24 et *udelĕti, odelĕti,* Ps. IX, 26 ; Euch. 60 b ; Supr. 26, 10. On n'a en effet aucune preuve que *o* ait été altéré en *e* par une consonne molle suivante : v. sl. *desiti* (par exemple Euch. 71 a, Supr. 218, 1) et

serbe *dèsiti* ne sortent pas de *dositi,* attesté en vieux russe, car *nositi, voditi,* etc. ont partout conservé leur *o*; l'élément radical de *desiti* se retrouve dans gr. δέχομαι; le vocalisme radical *e* prouve simplement que *desiti* n'appartient pas à la série de *nositi* et que c'est sans doute un dénominatif tiré d'un substantif disparu. La forme *pepelŭ* sur laquelle reposent russe *pépel,* serbe *pěpeo* peut être sortie de *popelŭ* (Mt., XI, 21 et L., X, 13 Zogr. Mar.; Ps. CI, 10; Supr. 369, 12; cf. dans les dialectes occidentaux *popel,* par exemple polon. *popioł*) parce qu'on sentait un redoublement et n'est pas nécessairement le résultat d'un procès phonétique.

L'altération de *ě* en *a* sous l'influence d'un *a* voisin est soumise à une restriction plus étroite encore que celle de *o* en *e*; en général *r* précède : *pograbajęi* Ps. LXXVIII, 3 de *pogrěbati*; *pravratiti* Ps. LXXVII, 44 et 57; de *prěvratiti* (ib., CIV, 25 et 29); *podražati* (L. XVI, 14 Zogr. Ass.; XXIII, 35 Zogr. Sav.) de *podrěžati* (L. XVI, 14 Mar.; et XXIII, 35 Mar. Ass.; Ps. XXXIV, 16, etc.); *trava* (Ps. CII, 15 et CIII, 14; russe *travá,* serbe *tráva,* bulg. *travá,* polon. *trawa*) de *trěva* (Év. Zogr. Mar. Ass. Sav.; Ps. XXXVI, 2, etc.; Euch. 12 b): après *r,* la distinction des voyelles dures et molles tendait à être supprimée, au moins dialectalement (cf. M.S.L, XI, 179 et suiv.), et par suite, la nuance qui séparait *ě* de *a* tendait à disparaître; on lit en fait *vramję* Ps. LXXX, 16; inversement on a *strěně* L., I, 65 Zogr. au lieu de *straně* et *prěděda* Euch. 17 b au lieu de *praděda*.

Ce sont là des faits tout spéciaux qu'on doit bien séparer du changement normal, constant de *ŭ* faible en *ĭ* devant consonne molle, de *ĭ* faible en *ŭ* devant consonne dure.

La grande règle de la détermination du jer faible par la consonne qui suit est d'ailleurs croisée par diverses règles particulières qui en limitent l'extension; ces règles diffèrent en partie d'un manuscrit à l'autre. Les plus générales sont les suivantes :

1° Les gutturales *k, g, x* n'existant que devant les voyelles de la série *a, o, ŭ, y,* on ne saurait en aucun cas avoir *kĭde, kĭnjiga,* etc., mais seulement *kŭde, kŭnjiga,* etc. Si Ζακχαῖος est rendu par *zakĭxĕei* Zogr., *zakĭxei* Mar. Ass., L., XIX, 2,

5 et 8, c'est qu'il s'agit d'un mot étranger et qu'on a ici le *k* mou employé dans la transcription des mots grecs, cf. *kesarjĭ*.

2° Devant *j*, les jers *ĭ* et *ŭ* tendent à changer de timbre et se rapprochent respectivement de *i* et de *y*, en ce qui concerne l'articulation, sinon en ce qui concerne la quantité, mais ne se confondent pas entre eux : *ĭje* devient *ije* et *ŭje* devient *yje*.

3° Le *jĭ-* initial devient en vieux slave *ji*, *i* ; ce passage à *i* n'est pas panslave, et par exemple le slave commun **jĭgla* qui est représenté en serbe par *igla* et de même dans la plupart des dialectes est en bas sorabe *gła* avec jer faible et en tchèque *jehla* avec *ĭ* fort. En serbe même, cet *i* reste bref dans la syllabe qui précède la syllabe accentuée et se distingue ainsi par la quantité de l'ancien *i* qui est long en pareille position, cf. *ŕđa* de **rŭdja*, avec *r*, différant du *ŕ* issu de *ĭr* ou *ŭr*, et *ùpiti* de **vŭpiti*, aussi avec *u* bref. En slovène, cet *i* n'attire pas l'accent de la finale, comme une ancienne voyelle normale et l'on a *iglà*.

La règle générale qui définit le caractère fort ou faible de chaque jer est fort bien connue : étant donné une série quelconque de syllabes dont la voyelle est jer, chaque jer impair (en partant de la fin du mot) est faible et chaque jer pair fort ; c'est ainsi qu'on a *prišilecĭ* Ps. CXVIII, 19 de *prišĭlĭcĭ*, *prišelĭca* Ps. XCIII, 6 de *prišĭlĭca*, *vodĭbrexŭ*, de *vŭ dĭbrĭxŭ*, Ps. CIII, 10; etc. ; cf. dans le Marianus *denĭ* de *dĭnĭ* et *dĭnesĭ* de *dĭnĭsĭ*. Cette règle vaut pour tous les dialectes.

Ce qui est tout à fait remarquable, c'est qu'elle est relative uniquement aux jers entre eux et qu'aucune circonstance extérieure ne joue ici un rôle quelconque ; en particulier la présence ou l'absence de l'accent est sans aucune influence ; par exemple la loi de M. Baudouin de Courtenay montre que le *ŭ* de *kŭnędzĭ* devait être accentué au moment où les gutturales ont été palatalisées par une voyelle palatale précédente non accentuée, et que ce mot reproduisait, conformément à l'usage ordinaire, l'accentuation du mot germanique dont il est tiré ; le *ŭ* n'en est pas moins tombé et l'accent a dû se déplacer, d'où r. *knjaz'*, *knjáza*, s. *knêz*, *knêza*, et pol. *ksiądz*, etc. On a supposé que l'accent avait rendu fort en première syllabe un jer en russe ancien, et tenté d'expliquer ainsi *pëstryj*, *dósku*,

slězy, etc. ; mais on n'est nullement obligé d'admettre cette intervention de l'accent : le nominatif *pĭstrŭ*, les génitifs pluriels *dŭskŭ*, *slĭzŭ* fournissaient le jer intense ; et ce jer intense a été généralisé parce que les formes où il a été introduit par analogie étaient plus claires que les formes phonétiques à jer faible.

On ne saurait citer d'exemple certain où un jer fort soit remplacé par un jer faible sous l'influence de l'analogie. On lit bien *vsĭ*, *dnĭ* dans Zogr. et Sav. en regard de *vĭsĭ*, *dĭnĭ* et *vesĭ*, *denĭ* de Mar. Ass ; *povinnŭ* Mt., XXVI, 66 et XXVII, 24 Zogr. (cf. *vinnĭ* Supr. 227, 4) en regard de *povinenŭ* Mar. Ass. (et aussi Zogr., dans Mt., V, 21), *zimnŭ* Mt., XVI, 3 Zogr. en regard de *zimenŭ* Mar., etc. (v. *Arch. f. sl. phil.*, II, 258). Mais on peut, dans tous les cas de ce genre, avoir affaire à de simples graphies abrégées et non à des formes où, par analogie de *vĭsego*, *vĭsi*, *dĭne*, *povinĭna*, *zimĭna*, le jer fort serait devenu faible : aux yeux des scribes les jers en sont venus de bonne heure à être avant tout des signes de la qualité dure ou molle de la consonne précédente ; or dans *vsĭ*, *dnĭ*, le jer final, constamment écrit, suffisait à indiquer cette qualité et il était inutile d'écrire un jer pour chaque consonne ; de même dans *povinnŭ* et *zimnŭ*, la qualité molle était indiquée par la voyelle précédente *i*. Il y aurait témérité à tirer des conclusions trop précises de ces graphies *vsĭ*, etc. qui admettent plusieurs explications.

IV

L'altération la plus visible qu'aient subie *i* et *u* brefs en devenant les jers, c'est que ces deux voyelles ont perdu leur articulation propre et n'ont conservé que leur qualité d'être dures ou molles. Là où la distinction des consonnes dures et molles a gardé toute sa rigueur, les deux jers demeurent distincts en principe ; à la finale cette distinction se manifeste par la qualité dure ou molle de la consonne précédente ; dans le reste du mot, les jers forts qui subsistent seuls restent bien distincts l'un de l'autre : dans la plupart des textes vieux slaves *ŭ* fort tend à se confondre avec *o* et *ĭ* fort avec *e* ; c'est

l'état que présentent le Zographensis, le Marianus, l'Assemanianus, le Psalterium, l'Euchologium ; de même en russe *ŭ* fort est représenté par *o* et *ĭ* fort par *e*: ; mais *o* et *e* ne sont pas ici les représentants de l'articulation ancienne de *u* et de *i* brefs, ce sont simplement les voyelles brèves typiques de la série dure et de la série molle. C'est ce que montre bien le polonais : le polonais possède deux *e*, l'un dur et l'autre mou ; l'*e* mou, d'ordinaire écrit *ie*, représente l'ancien *e* du slave commun ; l'*e* dur apparaît notamment dans le représentant *eł* de *ŭl* (v. sl. *lŭ*), ainsi dans *pełny*, cf. v. sl. *plŭnŭ* (par opposition à *il* de *ĭl*, v. sl. *lĭ*, ainsi dans *wilk*, v. sl. *vlĭkŭ*) et dans le représentant *er* de l'ancien *yr*, ainsi dans *sér*, cf. v. sl. *syrŭ* (en regard de *ier* issu de l'ancien *ir*, ainsi dans *sierota*, cf. v. sl. *sirota*) ; or c'est *e* dur qui représente en polonais *ŭ* fort, et *ie* qui représente *ĭ* fort ; on a ainsi :

v. sl. *dŭždĭ* (*dožd*ŭ Mar.), russe *dožd'*, polon. *deždž*.
— *dĭnĭ* (*denĭ* —), — *den'*, — *dzien'*.

Dès lors, par une conséquence naturelle, ceux des dialectes slaves qui ne conservent pas la distinction des consonnes dures et des consonnes molles n'ont pour *ŭ* et *ĭ* forts qu'un seul traitement ; le serbe n'a que *a*, ainsi *dâžd* et *dân*, et de même *sän* de *sŭnŭ*, *län* de *lĭnŭ*, *čâst* de *čistĭ*, *sât* de *sŭtŭ*, etc. ; les monuments de Freising où les jers faibles ne sont le plus souvent pas notés ont *e* ou *i* indifféremment pour les deux jers forts ; de même le tchèque n'a que *e*, par exemple *dešt'* et *den*, *sen* et *len*, etc. ; nulle part *ŭ* et *ĭ* ne sont représentés par *u* et *i* : le timbre original de ces voyelles a radicalement disparu. Donc *ŭ* et *ĭ*, forts ou faibles, ne se distinguent pas l'un de l'autre par l'articulation, mais seulement par le caractère dur ou mou ; on s'explique ainsi le parallélisme rigoureux des deux jers qui forment dans le système phonétique du slave un groupe à part et qui n'ont de raison d'être et de possibilité d'être qu'autant que la distinction des consonnes dures et molles reste un élément essentiel de ce système. On n'a par suite pas le droit d'attribuer aux jers un point d'articulation quelconque dans la bouche ; ils n'ont eu un point d'articulation que là où, étant forts, ils ont été rapprochés des voyelles pleines, c'est-à-dire là où ils ont cessé d'être des jers pour devenir *e*, *o*, *a*, etc. Par eux-mêmes et indépendamment de la nature dure ou

molle de la consonne précédente, les jers sont de simples émissions sonores, non accompagnées de l'articulation définie qui caractérise les voyelles normales.

Après M. Fortunatov, et d'après lui, M. Sčepkin et M. Ljapunov ont tenu pour le caractère essentiel des jers leur quantité réduite ; la justification de cette hypothèse n'est pas donnée ; elle se trouvera sans doute dans le traité de phonétique slave de M. Fortunatov qui, annoncé depuis longtemps, n'a pas encore paru. Ce qui semble l'appuyer, c'est que la position où les jers deviennent forts est justement celle où les brèves tendent à s'allonger ; le *ŭ* et le *ĭ* de *sŭnŭ* et de *dĭnĭ* deviennent forts là où l'*o* de *bogŭ* devient long dans serbe *bôg* (génit. *bôga*), tch. *bůh,* pet. r. *bôh*. Bien qu'on n'ait sur la quantité des voyelles en vieux slave aucun renseignement et que, seule, l'observation des dialectes postérieurs jointe à la comparaison avec les autres langues indo-européennes permette d'entrevoir ce qu'a été la quantité en slave commun, il y a lieu de croire en effet que les jers étaient plus brefs que les voyelles normales et que c'est la quantité d'une voyelle normale attribuée aux jers forts qui a déterminé le passage de ceux-ci dans la série des voyelles normales. Mais ce caractère des jers n'enlève rien de son importance au caractère de l'absence d'articulation précédemment indiqué. — Quant au degré d'antiquité relative qu'il convient d'attribuer à chacun des deux caractères, seule une connaissance précise du mécanisme de la transformation de *i* et *u* brefs en jers permettrait de décider à ce sujet.

Cette transformation est entièrement achevée dès le moment où le slave est noté pour la première fois ; il est donc impossible d'en suivre l'histoire en fait et l'on ne peut qu'en envisager les conditions générales. Comme elle est universelle et a atteint sans exception tous les *i* et *u* brefs que le slave possédait au moment de l'action de la loi ; comme de plus elle est indépendante de toute condition extérieure d'accentuation, de position dans le mot, etc., elle ne peut s'expliquerque par des circonstances inhérentes à la prononciation des voyelles *i* et *u* ; on sait d'ailleurs que l'accent n'exerce aucune influence sur le vocalisme du slave commun.

Par le fait même qu'il atteint également *i* et *u*, le change-

ment ne saurait être comparé à celui de *ū* en *y* dont on l'a parfois rapproché ; car le passage de *ū* à *y* est propre à l'*ū* et n'a dans l'*ī* aucun parallèle ; il fait partie de cette grande série de changements qui atteignent *u* voyelle ou consonne par suite du fait que *u* a un double point d'articulation, l'un dans la partie postérieure du palais et l'autre aux lèvres : c'est ainsi que *w* initial devient tantôt *b*, comme dans certains cas en persan, tantôt *gʷ*, *g* comme dans les autres cas en persan, et aussi en arménien, en gallois ; de même *u* passe à *ü* (*u* français) dans les langues les plus variées. Il n'y a rien à tirer de ces faits pour la théorie des jers.

En ce qui concerne les points d'articulation, *i* et *u* sont de toutes les voyelles les plus différentes et ne sauraient présenter aucune altération commune : à cet égard *i* va avec *e*, et *u* avec *o* en slave comme ailleurs.

Le trait commun à *i* et *u* est d'être les voyelles fermées par excellence, celles qui sont les plus articulées, qui demandent le plus de souffle (v. Roudet, dans la *Parole*, 1900, p. 215 et suiv.) et qui sont à tous égards les plus voisines des consonnes. En slave ancien *i* et *u* brefs ont dû être les plus fermées de toutes les voyelles ; en effet, d'une manière générale, il y a un certain parallélisme entre *ē* et *ō*, *ĕ* et *ŏ* d'une part, *ī* et *ū*, *ĭ* et *ŭ* de l'autre ; là où, comme en lituanien et en latin, *ē* et *ō* sont plus fermés que *ĕ* et *ŏ*, de même *ī* et *ū* sont plus fermés que *ĭ* et *ŭ* ; en slave où *ě* et *a* (représentant *ō*) sont plus ouverts que *e* et *o*, on doit attendre que *ī* et *ū* (devenu *y*) aient été plus ouverts que *ĭ* et *ŭ* ; car c'est en leur qualité de longues et parce que, en cette qualité, ils formaient les sommets du rythme quantitatif commun à toutes les anciennes langues indo-européennes que *ě* et *a* sont plus ouverts que *ĕ* et *ŏ* ; c'est pour la même raison que, en ionien-attique et sans doute aussi dans une partie des autres dialectes grecs (à Delphes par exemple), η et ω étaient plus ouverts que ε et ο ; *ī* et *ū* avaient la même propriété de servir de sommets rythmiques et ont dû par suite subir la même action et devenir des voyelles plus ouvertes que *ĭ* et *ŭ*.

Or, les voyelles fermées sont sujettes à être altérées en vertu même de leur qualité de voyelles fermées. Par exemple, il est des langues, comme les dialectes septentrionaux du

grec moderne, l'arménien ancien, etc., où les voyelles sont d'autant plus altérées par l'absence d'accentuation qu'elles sont plus fermées (v. M. S. L., XI, 166 et suiv.). M. Gutzmann a constaté que les voyelles extrêmes *e* et *o* font difficulté pour les enfants jusqu'à un certain âge (*Des kindes sprache,* 149). Un fait plus essentiel encore est celui qu'a mis en lumière M. Gauthiot (*Parole,* 1900, p. 152) : en lituanien, *i* et *u* sont moins intonables que *e* et *a,* même dans les dialectes où ils admettent une part d'intonation ; et ceci explique que, dans les dialectes occidentaux, comme on le sait depuis Kurschat et comme les expériences de M. Gauthiot l'ont confirmé, *i* et *u* accentués ne soient pas longs comme *e* et *a* accentués ; de même en lappon toute voyelle tonique devient longue à l'exception de *i* et de *u* (Wiklund, *Entwurf einer urlappischen lautlehre,* p. 57 et suiv., *Mém. Soc. finno-ougr.,* X, 1). En grec ancien, un ῑ ou un ῡ devant occlusive plus *-s* finale ne compte pas pour deux mores au point de vue de la place du ton, tandis que ᾱ, η, ω, comptent pour deux mores : φοῖνιξ (φοίνῑκος), κῆρυξ (κήρῡκος) en regard de θώρᾱξ, οἴᾱξ, ἀλώπηξ, κώνωψ.

L'accent joue un rôle dans une partie des cas énumérés, mais au fond ce rôle est simplement de mettre en évidence une propriété caractéristique des voyelles les plus fermées : plus une voyelle est fermée, plus elle est semblable à une consonne, moins elle est capable de ces variations complexes de hauteur, d'intensité, d'articulation qui caractérisent éminemment les voyelles. Le fait slave doit surtout être rapproché du fait lituanien ; car les voyelles et diphtongues du slave commun présentaient, on le sait, des différences d'intonation exactement parallèles à celles qu'on observe en baltique ; et, en particulier, les voyelles brèves y étaient intonées douces, comme en lituanien, car le transfert d'accent d'une douce sur une rude suivante a lieu dans le cas des brèves comme dans celui des longues : *òsa* (avec *a* rude) devient *osá* comme *ãsa* devient *asá* (v. M. S. L., XI, 345 et suiv.). Il est probable que le caractère peu intonable de *i* et *u* brefs a déterminé, comme dans les dialectes occidentaux du lituanien, une quantité particulièrement brève ; l'articulation aurait, en conséquence de cette extrême brévité, perdu de sa netteté et, peu

à peu, *i* et *u* brefs, sans disparaître, auraient cessé d'être articulés, à peu près comme ι et ου inaccentués en grec septentrional. En tout cas, si le slave présente le seul exemple jusqu'à présent signalé de perte spontanée d'articulation des deux voyelles les plus fermées, on voit que ce changement rentre dans la grande série des altérations qui tiennent au degré de fermeture des voyelles.

Note sur le traitement des jers dans le Clozianus.

Les observations suivantes sur le traitement des jers dans le Clozianus pourront servir à illustrer d'assez bons exemples ce qui a été dit ci-dessus du traitement des jers dans les manuscrits et fourniront aussi quelques particularités nouvelles.

1° *ĭ* et *ŭ* après les chuintantes.

M. Sčepkin, dans son étude sur l'Évangile de Sava, p. 150 et suiv., a fort bien mis en relief le fait que, après les chuintantes, ce manuscrit a *ŭ* et non *ĭ* ; cette particularité se retrouve dans le Clozianus ; à la finale, ainsi dans *mladenečŭ, mąžŭ, nemoštŭ, našŭ, razdrěšŭ, tŭštŭ,* etc., comme à l'intérieur du mot ; elle atteint également les jers intenses, ainsi *věčŭnŭ, vladyčŭstvie, lučŭšŭ, nečŭstŭ, xądožŭstvie, čŭstĭ* (mais aussi une fois *čistĭ*), et les jers faibles : *bezmąžŭny, ničŭže, vyšŭnimi, rožďŭstvo,* etc. ; même le jer devant *j* est atteint : *lučŭi* (à côté de *lučii, luči*), *noštŭją* (3 fois ; *noštĭją* 1 fois), *očŭju*. Les exceptions sont en très petit nombre et s'expliquent en général par une extension des habitudes graphiques du scribe : *nemoštĭněišixŭ* (*-ĭně-* est ordinaire après consonne non chuintante), *noštĭją* (d'après *plŭtĭją,* etc.), *orąžĭě* (*-ĭě* est fréquent au génitif des mots en *-ĭje*), *požĭri* (d'après *poziri,* etc.), *tężĭi, čistĭ* (1 fois). — On notera aussi *ŭ* après *šl* dans *primyšlŭše*.

Les graphies *čŭ, žŭ, šŭ, štŭ, ždŭ* au lieu de plus anciens *čĭ, žĭ, šĭ, štĭ, ždĭ* indiquent une prononciation où il s'était produit des différenciations analogues à celles de *čě* en *ča,* de *če* en *čʲo,* etc. (cf. M. S. L., XII, 27 et suiv.) ; ces différenciations ne sont pas étrangères aux dialectes du Sud, comme

le montrent le serbe *člân* et le v. sl. *žlasti* Supr. 378, 20 et 25 (à côté de *žlèsti* ib. 266, 7), mais elles n'y ont presque pas laissé de traces parce que les yodisations ont été éliminées de bonne heure de ces dialectes. M. Sčepkin a bien vu que la graphie *ŭ* n'indique pas une prononciation molle de *č, ž,* etc. Mais il a eu tort de faire intervenir dans la question les sifflantes *s* et *z* ; dans le Clozianus, *s* et *z* n'appellent pas *ŭ* de préférence à *ĭ* ; on a par exemple *zĭrèti, zĭlĕ* à côté de *zŭla,* et même *ĭ* (sous l'influence d'une voyelle molle précédente), là est la règle générale, ferait attendre *ŭ* : *tĕlesĭnago* à côté de *tĕlesŭnaĕ, besĭmrŭtĭju* à côté de *besŭmrĭtĭe,* etc. ; pour Sava, les listes d'exemples de M. Sčepkin montrent clairement que *s* et *z* n'appellent pas *ŭ* ; en effet, pour *z, sŭzŭdati* d'une part, *zĭrèti, kozĭlištĭ, kozĭlę* de l'autre sont les formes attendues d'après les règles générales ; *blizŭ* est la forme de tous les manuscrits ; il reste *kŭnęzŭ, pĕnęzŭ* à côté de *kŭnęzĭ, pĕnęzĭ, skĭlęzĭ* : il s'agit ici non pas du *z* ordinaire, mais du *z* représentant l'ancien *dz,* palatalisation secondaire de *g* ; on conclura de là que ce *z* palatal différencie *ĭ* tout comme *ž,* et c'est en effet ce qu'on attend ; l'orthographe *knęzŭ* se retrouve dans le Clozianus, où on lit aussi *nepolĭzŭno.* Les autres exemples sont ceux des diverses formes de *vŭz-ĭmą, jiz-ĭmą* : ils ne se prêtent à une preuve en aucun sens ; car il y a eu ici des actions et réactions infiniment compliquées : de *vŭz-ĭmą* (avec *ŭ* intense) sur *vŭz-ęti* pour maintenir le *ŭ* et de *vŭzęti,* qui devenait phonétiquement *vĭzęti,* sur *vŭzĭmą,* pour en faire *vĭzĭmą* ; d'autre part *vŭzĭmą, vŭzĭmeši* devenait phonétiquement *vŭzŭmą, vŭzĭmeši* ; l'action du *ŭ* intense de *vŭz-* sur le jer suivant dans *vŭzĭmeši* s'exerçait en sens inverse de celle de *e* ; enfin *vŭz-* par lui-même tendait à conserver son jer dur dans *vŭzęti* ; les alternances de *ŭ* et *ĭ* dans *vŭzĭmą* présentent dans tous les textes des complications inextricables : *vŭzŭmą* est de tous points la forme attendue ; *vĭzĭmetŭ* suppose une influence de *vĭzęti,* etc. — Pour *s,* les choses sont un peu moins claires : le Clozianus a 3 fois *sŭ* (dont deux dans *dĭnĭsŭ*) et Sava a souvent *sŭ* au lieu de *sĭ* « celui-ci » et de même l'adverbe *sŭde* est toujours *sŭde* dans Sava : c'est que, quelle qu'en soit l'explication, *s* de *sĭ* est un *s* mou, comme celui de *vĭsĭ* ; le cas est donc le même que celui de *kŭnęzŭ* ;

on attendrait de même *vĭsŭ* « tout », mais Sava a d'ordinaire la graphie abrégée *vsĭ* où le *ĭ* est nécessairement maintenu pour exprimer le caractère mou du *v*; dans le Clozianus il n'y a pas d'exemple de *vĭsĭ*; mais on a *vĭsĭde* et *sĭde,* avec *ĭ*; *sŭrebro* n'est pas particulier au Clozianus et se retrouve dans l'Évangile et le Psalterium sinaïticum; *osŭlŭ* s'explique par l'influence de *osŭla,* etc. (cf. tch. *orel* de **orŭlŭ*). Il n'y a de preuves valables de l'emploi de *ŭ* pour *ĭ* qu'après les chuintantes; les sifflantes proprement dites *s* et *z* ne présentent rien de pareil.

Le *ŭ* qu'on lit ainsi après les chuintantes n'est sans doute pas identique à l'ancien *ŭ* ; c'est un phonème qui devait être à l'ancien *ĭ* ce que *i* après les chuintantes est à l'*i* ordinaire en russe et en polonais. Le Clozianus fournit à cet égard un témoignage précieux que ne pouvait donner Savà : le jer intense est souvent représenté par *e* après chuintante : *dlŭženŭ* (4 fois), *žezlŭ, prišedŭšju* (2 fois), *prišestie, sŭšedŭ, ukrašeji, čestĭ* (2 fois). Ceci suffit à distinguer essentiellement le *ŭ* issu de *ĭ* après chuintante du *ŭ* ancien qui est parfois représenté par *o,* mais jamais par *e*.

2° *ĭ* et *ŭ* intenses et non intenses.

Le *ĭ* et le *ŭ* intenses sont assez souvent représentés respectivement par *e* et *o*. Pour *e* on a, outre les exemples après chuintantes déjà cités : *ągŭlenŭ, věrenŭ, ląkavenŭ, nesŭmyslenŭ agneçĭ, mladĭneçĭ, prŭvěneçĭ* — *denĭ* (et *dĭnesĭ, dĭnesĭnĕgo*), *krestŭ, Pavelŭ, prosterŭ* (et *prosterĭ*), — *pravedĭnika, pravedŭno, nepravedĭny, obeštŭniky, prokleniše, umerŭšimi*. Pour *o* on a seulement : *načętokŭ, četvrŭtokŭ* — *krovĭją, ljubovĭ, ljubovŭnymĭ*; si le nombre des exemples est plus petit que pour *e,* cela tient en grande partie à ce qu'il y a beaucoup moins de *ŭ* intenses que de *ĭ* intenses.

Par ailleurs *ĭ* et *ŭ* intenses sont représentés en principe par les jers ; *ĭ* est régulier devant consonne molle dans *bolĭšŭmi, vĭsĭ, vĭsĭde, dĭnĭ, mrŭtvĭçĭ, nepolĭzŭno, nečjuvĭstvĭe, raznĭstvĭe, sŭrebroljubĭstvĭe* ; le *ŭ* de *brŭnĭě* à côté de *brĭnĭe* et de *cělomądrŭstvĭemĭ* s'explique par l'inaptitude propre de *r* à la prononciation molle; le *ĭ* de *krĭstŭnoe* subsiste devant *ĭ* altéré en *ŭ*; *ŭ* de *děvŭstvĭnymŭ* est après *v* ; *starçĭ* et *tvorçĭ* (2 fois) pour *starĭçĭ, tvorĭçĭ* sont des graphies abrégées comme *vsĭ,* signalé

ci-dessus, p. 118 ; il y a hésitation quand la voyelle de la syllabe suivante est étymologiquement *ŭ* : le second jer est transformé en *ĭ* dans *pečalĭnĭ, titĭlĭ,* et le jer intense n'est pas écrit dans *istinnĭ* (cf. *starcĭ,* etc.) ; les deux jers sont notés *ŭ* dans : *poganŭskŭ* (le *k* excluait la finale *ĭ*), *silŭnŭ, suetŭnŭ* (à côté de *suetĭnŭ,* deux fois), sans doute d'après l'analogie de *poganŭska, silŭna, suetŭna,* et, après *r,* dans *krŭstŭ* (6 fois, à côté de la graphie abrégée *krstŭ,* 3 fois) ; enfin le premier jer est noté *ŭ* et le second *ĭ* dans *nepovinŭnĭ* ; il est impossible de tirer de graphies aussi divergentes des conclusions quelconques sur la prononciation de *ĭ* intense. — Le *ŭ* intense est noté *ŭ* aussi bien dans *vŭpĭetŭ, plŭtĭ* (et *plŭtŭ*), *krŭvĭ* et dans *pogybŭšŭ, tŭštŭ* que dans *vrŭtŭpŭ,* et *prybytŭkŭ, načętŭkŭ* ; on a une fois la graphie abrégée *načętkŭ* (cf. *starcĭ*).

Sauf après *k, g, x* où *ŭ* seul est admis, et sauf les influences analogiques qui ont maintenu *ŭ* dans les prépositions *vŭ, sŭ* et dans les participes comme *obrětŭši,* etc., et *ĭ* dans *gospodĭska, zemĭskaě,* etc., on lit *ĭ* ou *ŭ* d'ordinaire, suivant que la consonne suivante est dure ou molle ; toutefois les oppositions telles que *poganĭscii* : *poganŭskyję* ; *pravedĭnika* : *pravedŭno* n'y sont pas aussi nettes que dans le Zographensis.

Dans certains groupes, le jer n'est le plus souvent pas écrit : *nĭn* ou *nŭn* est noté *nn* : *bezakonnikŭ, bezakonnyję, plamenněe, plěnniky, povinna, nepovinną, ljubodĕannago, inoplemenniky, sŭplemennikŭ, skvrŭnny, vynnaě* ; de même *mn* : *črŭmnoe, bezumnymi, mnogŭ,* (15 fois ; *mŭnogŭ* 2 fois), *mnętŭ* (à côté de *mŭnitŭ*), *pomnęšte* (5 fois à côté de *pomĭnimŭ*) ; de même *ps* dans les formes de *psati* ; et aussi plusieurs autres groupes dans quelques exemples.

Devant *j* suivi de *e, ę, a, ą, u,* le *ĭ* est à peu près constamment noté *ĭ* (ou *ŭ* après chuintante) : *sĭję, sĭją, prědanĭe, prědanĭě, prědanĭju, plŭtĭją, čestĭją, krŭstĭěnŭ, sądĭję, sądĭją, sądĭěmŭ* ; les exceptions telles que *cělomądrŭstviemŭ, xądožŭstvie, gvozdie, prišestie* sont très rares ; mais devant *j* suivi de *i* ou de *ĭ,* le *ĭ* est représenté par *i* : *dvĭrii, lučii* (2 fois) et *žitii, xotěniimĭ,* etc. ; parfois un seul *i* est écrit : *ljudi, orąži, pogrebeni, sądi, bliscanimĭ* ; la graphie par jer est exceptionnelle : *prědanĭi, psanĭimĭ, lučĭi* (1 fois). — De même *ŭ* devant *ji* est noté *ŭ* dans *vŭ iną,* mais *vy* dans *vyisplŭniti,* et *ŭ* + *ji* donne *y* dans *vynnaě, vysprĭni.*

II

SUR LES GROUPES DE CONSONNES EN SLAVE

Le seul principe rationnel sur lequel puisse reposer une théorie des groupes de consonnes en slave est la distinction absolue des deux grands types de phonèmes consonantiques indo-européens : d'une part les consonnes proprement dites, qui ne sont jamais que consonnes, et qui se composaient en indo-européen des occlusives et de la sifflante *s* (resp. *z* devant consonne sonore), d'autre part les sonantes *y, w, r, l, m, n,* qui, comme on le sait, outre leur rôle de consonnes, étaient aussi susceptibles de servir de voyelles et de seconds éléments de diphtongues. Devant une consonne proprement dite, il y a assimilation de sonore à sourde suivante, de sourde à sonore suivante : *gt* donne *kt, kd* donne *gd,* d'après le témoignage concordant de toutes les anciennes langues indo-européennes. Mais les mêmes langues s'accordent à conserver leur caractère propre de sourdes ou de sonores aux consonnes proprement dites devant les sonantes ; partout subsistent des groupes comme *tr, kl, sw, sn, py, gm,* etc. ; devant sonante, qu'elle fût voyelle ou consonne, une consonne indo-européenne avait le même traitement que si elle eût été devant une voyelle proprement dite. En slave cette distinction capitale des consonnes et des sonantes est encore au fond du traitement très différent des divers groupes.

1° Consonne plus consonne proprement dite.

Il y a lieu de distinguer ici deux cas, suivant que la première consonne du groupe est une occlusive ou la sifflante *s* (resp. *z*).

a. — La première consonne est une occlusive.

L'occlusive disparaît toujours, quelle qu'elle soit et devant quelque consonne qu'elle soit ; on a ainsi *letŭ* de **lektŭ*, *teti* de **tepti*, *věglasŭ* de **vědglasŭ*, *věsŭ* de **vědsŭ*, *rěxŭ* de **rěkxŭ* (*rěšę* au pluriel).

L'altération de *-kt-* devant voyelle molle doit donc être antérieure à cette chute ; car *-kt'-* aboutit au même résultat que *-tj-* : v. sl. *št*, russe *č*, polon. *c*, serbe *ć*, c'est-à-dire au même résultat qu'un groupe, ainsi v. sl. *noštĭ*, r. *nóć*, pol. *noc*, s. *nȍć*. Il est naturellement impossible de définir avec précision la nature de cette altération et le degré auquel elle était parvenue ; l'essentiel est que le *k* initial du groupe ne fût plus une occlusive comparable aux autres.

b. — La première consonne est *s* (resp. *z*).

Les sifflantes *s* et *z* subsistent devant toute occlusive : *jestŭ*, *mŭzda*, *gospodĭ*, *mozgŭ*. Dans les cas de ce genre, *s* appartient tout entier à la même syllabe que la voyelle précédente ; de là vient que, dans les itératifs, cette voyelle peut rester brève : *lĭstiti*, *-lĭštati* (v. ci-dessus, p. 49).

2° Consonne plus sonante.

Devant sonante, toute consonne subsiste en principe, et il n'y a jamais chute que par suite de circonstances propres à telle ou telle articulation, mais non en vertu même de la position en groupe comme dans le cas des consonnes devant occlusives.

Le groupe consonne plus *j* subit diverses altérations secondaires, mais la consonne initiale du groupe est toujours représentée et *j* laisse toujours une trace.

Toute consonne subsiste en principe devant *v* : *jesvě*, *zvěrĭ*, *cvětŭ* = polon. *kwiat*, *gvozdĭ*, *zvizdati* = polon. *gwizdać* (cf. lat. *fistula*), *mrŭtvŭ*, *dvorŭ* ; le groupe *xv* ne se présente que dans les mots empruntés : *lixva vlŭxvŭ*, où il est conservé d'ailleurs d'une manière parfaite. Le groupe *bv* aboutit à *b*, ainsi **ob-viti* d'où *obiti*, etc. : le *b* subsiste et le *v* s'absorbe dans le *b*, altération très naturelle et presque inévitable. Dès lors il est tout à fait inadmissible que la chute de *d* dans la 1re pers. du duel *věvě*, *javě*, *davě* soit phonétique et le doute qu'on avait laissé subsister sur ce point dans I. F., X, 62 et suiv. doit

être écarté : *lędva* représente le traitement normal de *dv* intérieur en slave et *věvě*, etc. sont analogiques.

Les groupes du type occlusive plus *r* subsistent sous la forme : *kr, gr, tr, dr, pr, br* ; les groupes *sr, zr* deviennent *str, zdr*. L'hypothèse de M. Pedersen (I.F., V, 69), reproduite avec doute par M. Brugmann (*Grundr.* I², p. 788), que *zdr* dans v. sl. *męzdra* et *nozdri* représenterait le traitement normal de i.-e. **sr* en slave ne se heurte pas seulement à la forme *sestra* qui n'est pas décisive ; elle doit être repoussée pour une raison théorique générale : aucune sonante ne rendait sonore en indo-européen une consonne précédente à l'intérieur du mot et sl. *j, v, l, m, n* se comportent à cet égard comme *y, w, r, l, m, n* en indo-européen ; seul *sr* ferait exception, alors que *xr* subsiste à l'initiale dans *xromŭ*, et que *tr, kr, pr* et même *sr* issu de k_1 *r* (*pĭstrŭ, ostrŭ*) subsistent partout, et enfin que *sr-* initial a donné *str-* dans *struja* et *ostrovŭ*. — Pour expliquer les formes très difficiles *męzdra* et *nozdri* (que M. Zupitza constate, K. Z., XXXVII, 397, plutôt qu'il ne les explique), peut-être pourrait-on aventurer — avec toutes les réserves qui conviennent — l'hypothèse suivante : ces deux mots sont sans doute des dérivés de : **mēms-, mēs-* (skr. *mās-*) et **nās-*, **nas-* (skr. *nās-, nas-*, lat. *nārēs*) ; si ces thèmes ont passé en slave sous leur forme consonantique, ils ont eu au nominatif des formes **mēms*, **nās*, qui, à en juger par les prépositions et préverbes *jiz, vŭz-, bez*, avaient une sorte de *z* final devant toutes les sonores (voyelles, sonantes et consonnes sonores) : le *z* de ces nominatifs n'aurait-il pas passé aux dérivés **mēmz-rā-*, **naz-ri-*? — Qu'on admette ou non cette tentative désespérée d'explication, on ne saurait s'autoriser de deux mots embarrassants pour attribuer au slave une dérogation grave à un principe fondamental de la phonétique de la langue.

Les groupes du type consonne plus *l* restent intacts : *kl, gl, pl, bl, sl*. M. Pedersen supposait, I.F., V, 68 et suiv., que *xl* devient *l* ; mais l'unique exemple sur lequel il s'appuyait, *žila* = lit. *gýsla* a été depuis reconnu faux ; car le mot lituanien est non pas *gýsla*, mais *gįsla*, zémaite *gìnsla* (v. Jaunys, dans *Ponevėžskij ujėzd* de Gukovskij, Kovno, 1898, p. 122) ; il ne s'agit donc pas dans *žila* d'un ancien *-īsl-* donnant *-īxl-*, puis

-īl-, mais d'un ancien *-insl-* donnant *-īl-*. Le traitement phonétique de *xl* est fourni par *usŭxlŭ*, comme l'a bien vu M. Mikkola, BB., XXII, 245. — Les groupes *tl, dl* ont subsisté en slave commun, ainsi que l'attestent les langues slaves occidentales et les dialectes les plus occidentaux du slovène (Oblak, *Arch. f. sl. ph.*, XIX, 321 et suiv. ; on lit encore *modliti, vzedli* (mais *crilatcem*) dans les monuments de Freising) ; la réduction à *l* dans les autres dialectes slaves résulte simplement de la difficulté que présente la prononciation de *tl, dl*, difficulté qui est essentielle, car ces groupes sont éliminés par substitution d'une gutturale à la dentale en letto-lituanien, en latin, en slovène occidental (v. Oblak, *l. c.*), et dans des dialectes bretons (v. Vendryes, *Annales de Bretagne*, XVI, 306), etc., ou par assimilation de la dentale à *l*, notamment dans lat. *sella*, lacon. ἕλλά ; les dialectes slaves méridionaux (sauf le slovène occidental) et le russe ont recouru au second procédé, et, comme le slave n'admet pas les consonnes doubles, le résultat est *l*. — En somme, une consonne subsiste toujours en slave commun devant *l*.

Devant *n* et *m* la persistance des consonnes est moins constante, parce que ces deux sonantes, continues au point de vue de l'articulation nasale, sont occlusives au point de vue de l'articulation buccale. Néanmoins, on retrouve en principe la conservation de la consonne : *sn* et *sm* subsistent : *vesna, jesmĭ* ; de même aussi *xn, xm* : *dŭxnạ, suxmenĭ* (Mikkola, BB., XXII, 245) ; M. Pedersen, I. F., V, 66 et suiv., cite comme exemples contraires *luna, črŭnŭ* et *umŭ* ; on peut tout d'abord écarter le dernier, car le rapprochement de v. sl. *umŭ* et de v. lat. *osmen*, lat. *ōmen* n'a rien de convaincant, comme l'indique M. Brugmann, *Grundr.*, I², 787 ; les deux autres exemples sont dans des conditions particulières ; pour *luna*, il ne s'agit pas de **lousnā*, donnant **luxna*, puis *luna*, mais de **louksnā* (zd *raoxšna-*, v. pruss. *lauxnos*) ; *črŭnŭ* répond à skr. *kṛṣṇáḥ*, v. pruss. *kirsnan* ; dans l'un et dans l'autre cas il s'agit de groupes de consonnes complexes ; un ancien **čĭrsno-* ou plutôt **čĭršno-* a pu se réduire à **čĭrno-* ; et un ancien **louksnā-* ou **loukšnā-* à **louknā* ; on est ainsi ramené à la question de savoir quel est le traitement de *kn*. Mais ici les exemples tout à fait sûrs font défaut ; il est certain que *gn* subsiste, témoin *ognjĭ, stŭgna* (*stĭgna*), *gnetą*, etc., aussi *dvi-*

gnąti, serbe *dȉgnēm*, tch. *dvihnoui* ; la chute de *g* dans russe *dvínut'* est un fait proprement russe ; le *k* de v. sl. *mlĭknąti*, serbe *-mȕknuti*, russe *mólknut'*, polon. *milknąc'*, etc. pourrait à la rigueur être analogique, mais il n'y a pas de forme où un *k* soit sûrement tombé devant *n*, car on ne saurait attribuer beaucoup de valeur au rapprochement de *lono* « κόλπος » et du gr. λεκάνη, λακάνη (Mikkola, BB., XXII, 246) ; la chute du *k* de **loukna* ne prouve rien, car, par le fait même qu'il faisait partie d'un groupe de trois consonnes, le *k* avait pu subir une altération, en particulier une diminution de quantité, ce qui explique qu'il ait pu tomber là où le *k* d'un ancien *kn* subsistait. — La chute des labiales *p* et *b* devant *n* est certaine et attestée par d'excellents exemples : *sŭnŭ* = gr. ὕπνος, *gŭnąti* (cf. *-gybati*) ; mais *pn* et *bn* ont pu être rétablis par analogie, par exemple dans *pogybnati* « ἀπολέσθαι » (Év.) ; pour *p* et *b* devant *m* on ne cite pas d'exemples. — Les dentales *t* et *d* tombent devant *n* et *m* et ne sont jamais restituées par analogie, à la différence des labiales : *krępąti* (cf. *krątiti*), *vrěmę* (cf. skr. *vartman-*), *vĕmĭ* (cf. *vědě*), *bŭnąti* (cf. *bĭděti*) ; *d* n'a subsisté dans *sedmŭ* que parce qu'il s'agit d'un ancien **sebdmos*. Toutes ces différences de traitement s'expliquent aisément : *k* et *g* subsistent devant *n* ; ce n'est pas à dire que *k* et *g* aient devant *n* une émission d'air par la bouche, mais, à cause de leur articulation dans la partie postérieure du palais, leur yama laisse nettement percevoir leur caractère propre ; au contraire le yama de *tn, tm, pn* ne laisse percevoir que plus difficilement le caractère dental ou labial ; en lituanien on a *sẽkmas* de **septmas* (v. pruss. *septmas*), *dùgnas* et *bũgnas* de **dùbnas* et *bũbnas* ; par suite, dans une langue où les groupes de consonnes tendent à être éliminés, la dentale et la labiale ont disparu ; toutefois les labiales ont pu être restituées par analogie dans *pn, bn*, parce que la séparation des lèvres, quoique non suivie du souffle, peut y être rendue sensible à la fois à l'œil et à l'oreille.

Le slave a donc entièrement maintenu l'usage indo-européen de traiter les consonnes devant les sonantes comme devant les voyelles, et n'a dans ce cas altéré les consonnes que dans des circonstances particulières et non en vertu d'un principe constant.

Les groupes slaves n'en diffèrent pas moins d'une manière profonde et essentielle des groupes indo-européens dont ils sont issus. En effet, d'après le témoignage concordant des poèmes védiques et des poèmes homériques, les groupes du type consonne plus sonante après voyelle brève font régulièrement position, c'est-à-dire que, dans des mots tels que gr. πατρός ou skr. *pitré,* la première syllabe est longue, exactement comme dans gr. πεπτός ou dans skr. *paktáḥ*; c'est dire que la syllabe comprend, outre la durée de la voyelle brève, une durée de consonne nettement perceptible. Or on sait que la limite de deux syllabes se trouve au point où va cesser la fermeture maxima de l'élément consonantique qui leur est commun (v, I. F., *Anz.*, XI, 20) : le *t* de gr. πατρός, skr. *pitré* était donc plus long que celui de πατήρ, *pitā́* ; et en effet les grammairiens de l'Inde enseignent que, dans les groupes tels que *tr,* la consonne initiale était double ; *ātra* se prononçait *āttra* (v. Wackernagel, *Altindische grammatik,* I, p. 112 et suiv.) ; les prâkrits ont conservé ce *tt* dans *atta* qui représente l'ancien *atra* ; en Grèce, cette prononciation du groupe *tr* n'est plus directement attestée, car on ne saurait attribuer une très grande importance à la forme isolée ἀλλόττριος de Gortyne ; mais ceci tient à ce que, dès l'époque homérique, l'occlusive tendait à s'abréger dans ces groupes ; les groupes du type occlusive plus ρ ou λ sont traités comme ne faisant pas position dans les poèmes homériques, dans tous les cas où, comme dans σχετλίη, Ἀφροδίτη, le mot ne saurait entrer autrement dans un vers dactylique ; et M. Solmsen a montré récemment (*Untersuchungen zur griechischen laut-und verslehre,* p. 136 et suiv.) que, d'un mot à l'autre, ces groupes ne font pas position au temps faible des vers ; après Homère, les groupes occlusive plus sonante tendent à ne plus faire position en aucun cas ; mais le traitement σσ (ττ) de **tw* dans τέσσαρες, τέτταρες par exemple montre bien qu'il y a eu une consonne double à un moment donné. — De cette consonne double ainsi attestée pour l'indo-européen il n'y a plus trace en slave : entre la prononciation du *t* de *tri* et de celui de *ti* dans *sŭmotriti* aucune différence notable de durée n'apparaît qu'on puisse comparer à ce qu'on observe en sanskrit. Au fond, un groupe i.-e. **tr,* c'est-à-dire *ttr,* a perdu en slave une partie

de sa durée exactement comme un groupe *kt* ou *pt*. Les deux faits, quoique semblables, peuvent d'ailleurs n'avoir eu lieu qu'en des temps très éloignés : en baltique comme en slave, les groupes tels que *tr* ne font plus position, tandis que *kt, pt,* etc. subsistent, et on sait que le grec attique, le latin, etc. présentent ce même état.

Quoi qu'il en soit de ce changement de quantité, le fait essentiel est le contraste entre le traitement d'une occlusive initiale de groupe devant consonne proprement dite et devant sonante : tout en innovant, le slave est resté fidèle à un principe fondamental de la phonétique indo-européenne, la distinction des consonnes et des sonantes. La conservation fidèle de certains traits caractéristiques de l'indo-européen dont on observe ici un bel exemple est une des particularités les plus remarquables du baltique et du slave : c'est précisément parce que certains principes généraux de la phonétique ont ainsi persisté que, malgré la date très basse où ils ont été fixés par l'écriture et malgré les changements importants qu'ils ont subis dans le détail, les dialectes baltiques et slaves présentent au linguiste un aspect si étrangement archaïque.

III

LA DÉSINENCE *-tŭ* A L'AORISTE

L'emploi de la finale *-tŭ* aux deuxièmes et troisièmes personnes du singulier de l'aoriste peut être défini de la manière suivante au moyen des exemples qu'a réunis M. O. Wiedemann, *Beiträge zur altbulgarischen conjugation,* p. 14 et suiv.

Dans l'Évangile et dans les autres textes conservés par de vieux manuscrits glagolitiques (Psalterium, Euchologium, Clozianus) toute forme monosyllabique de 2e ou 3e pers. sing. aoriste est, sauf les exceptions signalées ci-dessous, remplacée par une forme à finale *-tŭ* ; l'addition d'un préverbe ne change rien à l'emploi de *-tŭ*. On a ainsi :

1° Avec *s* devant *-tŭ* : *dastŭ* (*prědastŭ,* etc.), *jastŭ* (*sŭnĕstŭ*) et *bystŭ* (*prĕbystŭ*). La forme monosyllabique *da* n'est attestée dans l'Évangile par l'accord des manuscrits que dans L., VIII, 51 Zogr. Mar. Ass. Sav. et dans L. VII, 42 et 43 *otŭda* Zogr. Mar. Sav. (*otŭdastŭ* Ass.) ; et il est très curieux que, dans L., VIII, 51, *da* traduise ἀφῆκεν et dans L., VII, 42 *otŭda* ἐχαρίσατο : or on sait que, au sens de « permettre », *dati* est en somme un autre verbe qu'au sens de « donner » puisqu'il a un autre aspect (cf. ci-dessus, p. 80 et suiv.). L'emploi de *otŭda sę* L. VII, 47 est une des innovations de Mar. ; les autres textes ont *otŭpuštaetŭ sę* ; quant à *proda* « πέπρακεν » Mt., XIII, 46 Zogr., les autres textes (Mar. Ass. Sav.) y répondent par *prodastŭ*. Dans Év. on ne trouve que *jastŭ* et *bystŭ*.

Les textes glagolitiques autres que ceux de l'Évangile ont aussi d'après M. Wiedemann les mêmes formes sauf les deux exceptions suivantes : Euch. 46 b a *prĕda* à la fin d'une ligne où on lit *vŭzdastŭ* ; Psalt. et Cloz. ont plusieurs fois *zaby* : le

sens tout particulier donné ici au verbe *byti* par le préverbe *za* a fait considérer *zaby* comme un polysyllabe (Év. ne présente par hasard que le pluriel *zabyšę*).

2° Sans *s* devant *t* : dans l'Évangile *jętŭ (prijętŭ), načętŭ, klętŭ (proklętŭ) — umrětŭ, prostrětŭ — povitŭ, pitŭ, vŭspětŭ.* Les autres textes glagolitiques présentent en partie les mêmes formes et en outre permettent d'ajouter plusieurs exemples comparables : *sętŭ, raspętŭ — požrětŭ — izmětŭ sję* (ἠλλοιώθη, Ps. LXXII, 21 ; cf. Leskien, *Handbuch,* § 113). Dans ces textes les formes sans *-tŭ* sont exceptionnelles pour la plupart des verbes des types en *-ę-*, et en *-rě-* (issu de *-er-*), en *-i-* et en *-ě-* (issu de *-oi-*) : on lit une fois *načę* Mc, XV, 8 Zogr. dans un passage où Mar. a le pluriel *načęsę* et où Ass. manque ; Euch. a *začę* 85a à la fin d'une ligne — *ję* de *věrą ję* J., XII, 38 Mar. est une innovation du Marianus : les autres textes ont *věrova* ; *prijęˇ* L., VI, 4 Mar. est de même une innovation du Marianus (d'après un texte grec qui avait ἔλαβεν) ; le mot manque dans Zogr. ; Ass. a *priemŭ* (d'accord avec Ostr.) ; le *priję* de L., V, 26 Zogr. en regard de *prijęt* Ass. (Mar. def.) est à la fin d'une ligne et, par suite, sans doute accidentel ; il ne reste que *poję* Mc, XII, 20 Zogr. Mar. ; mais *pojętŭ* ib. 21 Zogr. en regard de *poję* Mar. (Ass. def.) ; Euch. a une fois *vĭzę* 47 b et Psalt. une fois *jizję* CXIV, 8 ; dans tous ces textes *jętŭ* est fréquent. — Le seul verbe où il y ait vraiment hésitation est *prostrěti* (où l'on doit noter que la composition n'était plus nettement sentie) ; on a en effet : Mt., XII, 13 *prostĭrě* Mar., *prostĭrětŭ* Zogr. (Ass. def.) ; Mc, III, 5 et L. XIII, 13 *prostĭrě* Zogr. Mar., *prostrětŭ* Ass. ; Mt., VIII, 3 *prostŭrě* Ass. (*prostĭrŭ* Zogr. Mar.) ; et *prostĭrětŭ* dans Zogr. Mar. Ass. seulement une fois L., VI, 10; Psalt. a deux exemples de *prostrě* contre deux de *prostrětŭ.* La fréquence de *prostrě* s'explique peut-être en partie par le groupe de consonnes initial de la racine : en effet les formes monosyllabiques *sta* et *pozna* sont les seules attestées ; mais il convient de noter qu'aucune racine terminée par *a* ne se trouve en d'autres conditions et que par suite il n'existe pas, le cas spécial de *dastŭ* mis à part, d'exemple de la finale *-tŭ* après *a* ; et il en est de même, chose curieuse, quand l'*a* est dialectal et figure dans *la* représentant d'un ancien *ol,* ainsi dans l'aoriste de *klati* (russe *kolót'*, pol. *kłoc'*),

L., XV, 27 *zakla* Mar. Zogr. Ass. D'autre part le *t* semble suffire à lui seul à écarter la forme munie de *-tŭ,* car on a *otrŭ* J., XII, 3 Zogr. Mar. Ass., L. VII, 44 Ass., *sŭtrĭ* Ps. CIV, 16, *istrŭ* Ps. CIV, 33 ; au lieu de *otrŭ,* on lit la forme d'imparfait, inattendue dans un verbe terminé par une sonante, *otĭre* J. XII, 3 Sav. Ostr. et L. VII, 44 déjà dans Mar. et Zogr. — De *biti* on n'a que la forme monosyllabique *bi* (*ubi, jizbi, pobi*) attestée à la fois dans les manuscrits de l'Évangile et dans Psalt. ; mais, comme le verbe *biti* a été entièrement substitué à *teti* dans certains passages, on peut croire que les traductions originales avaient *tepe* partout. J., XIII, 5 *vŭli* est une innovation du Marianus : Zogr. Ass., etc. ont *vŭliĕ.* Il n'y a rien à dire du *vŭsĕ* Mt., XIII, 25 Zogr. Mar. et ib. 31 Mar. qui tient la place d'un ancien *vŭsĕè* qu'on lit en fait Mt. XIII, 25 Ass. et 31 Zogr. (Ass. def.) ; et en effet ib. 37 et 39 Zogr. Mar. Ass. ont le participe *vŭsĕavy* ; de même aussi *otŭvĕ* qu'on lit deux fois dans Ass. (et deux fois dans Sav.) a pris la place de *otŭvĕšta,* très fréquent dans tous les manuscrits, comme *povĕ* J., V, 15 Mar. a pris la place de *povĕdĕ* Zogr., *povĕda* Ass, ; quant à l'aoriste *sŭmĕ* de l'imperfectif *sŭmĕti,* il est polysyllabique et n'a pas à être discuté (v. ci-dessus, p. 43).

Une catégorie n'a jamais *-tŭ,* celle des verbes dont la racine est terminée par la sonante i.-e. *u* ; ainsi, pour ne rien dire de *kry* qui commence par un groupe de consonnes, on a : *umy,* par exemple J., XIII, 12 Zogr. Mar, Ass. : *uny* Ps. LX, 3 ; *izdry* Ps. VII, 16. Il est curieux que ces verbes aient le participe passé passif en *-nŭ,* ainsi *umŭvenŭ,* comme aussi *poznanŭ, bijenŭ,* tandis que l'on a le participe en *-tŭ* dans *jętŭ, povitŭ, prostrŭtŭ,* etc. ; la coïncidence est remarquable.

On peut donc conclure que, sauf certaines exceptions définies (d'ailleurs nombreuses), la finale *-tŭ* était régulièrement employée par les premiers traducteurs dans les verbes indiqués ci-dessus et tous les verbes analogues ; les formes sans *-tŭ* sont des innovations postérieures, dues à l'influence de dialectes autres que celui des premiers traducteurs.

Dans le Suprasliensis, les formes avec *-tŭ* sont déjà en très grande partie éliminées, et l'on trouve même assez souvent *by* au lieu de *bystŭ* ; à ce point de vue comme à beaucoup d'autres, le Suprasliensis a moins bien conservé que les manuscrits gla-

golitiques le dialecte des textes originaux. Aussi, malgré son étendue, ce manuscrit ne présente-t-il qu'une forme non attestée ailleurs: *prizitŭ,* en regard de *požĭ*; dans l'Évangile la forme monosyllabique *-ži* est évitée par le même procédé qu'on observe dans *-tĭre* en regard de *-trŭ*; on a l'ancien imparfait *-žive* dans *ožive* L., XV, 24 et 32 Zogr. Mar. Ass. Sav.; cf. de même *požive* Euch. 4 b.

La finale *-tŭ* ne s'ajoute à aucun aoriste dont le thème soit polysyllabique. On lit, il est vrai, *proslavitŭ* J., XII, 16 Zogr. (le *tŭ* a été gratté par un reviseur) en regard de *proslavi* des autres textes, *sŭdèlatŭ* Mt., XXVI, 10 Ass. en regard de *sŭdèla* Zogr., etc. (*sŭtvori* Mar.), *izbavitŭ* Ps. XVII, 18 et XXXIII, 5, etc. Ces formes rares et isolées sont dues à des erreurs de copistes: on conçoit en effet que des hommes qui écrivaient *pitŭ,* mais disaient dans leur dialecte *pi,* aient été tentés d'écrire aussi *proslavitŭ,* etc. alors qu'ils prononçaient *proslavi,* etc.; il faut de plus tenir compte de la faiblesse de la prononciation de la finale *-tŭ,* attestée par des graphies comme *dostoji* Mc, III, 4 Zogr.

Les formes en *-tŭ* de 2e et 3e pers. jouent dans la flexion des thèmes monosyllabiques d'aoristes des racines terminées par voyelle ou diphtongue exactement le même rôle que jouent les formes de 2e et 3e personnes d'imparfaits thématiques pour les thèmes monosyllabiques d'aoristes des racines terminées par consonne: on trouve *jętŭ, pětŭ,* etc. en regard de *jęsŭ, pěxŭ,* etc. exactement là où l'on trouve *vede, nese, reče* en regard de *věsŭ, něsŭ, rěxŭ*; l'emploi de *-tĭre* à côté de *-trŭ* et celui de *-žive* à côté de *-žitŭ* marquent nettement cette identité de rôles. La tendance à l'élimination des formes monosyllabiques est la même dans les deux cas et rappelle l'élimination par emploi de l'augment des formes monosyllabiques d'aoristes en arménien (v. M. S. L., XI, 16); mais elle n'a pas agi d'une manière aussi générale dans les cas des thèmes à finale vocalique que dans celui des thèmes à finale consonantique; et, tandis que les anciennes formes monosyllabiques **vě, *ně, *rě* ne sont plus attestées nulle part, les formes telles que *da, by, ję, (u-)mrě,* etc. subsistaient dialectalement. De plus, même dans les dialectes où le type en *-tŭ* tient une place importante, plusieurs aoristes présentent

la forme monosyllabique, ainsi *sta, zna, kla, kry, my,* peut-être *bi,* etc. La raison de cette différence est fort claire : une forme telle que **vě,* aoriste de *vedą,* avait perdu non seulement la désinence et la caractéristique d'aoriste, mais aussi une partie essentielle de la racine ; cette mutilation excessive en a entraîné la disparition pure et simple ; au contraire des formes telles que *by* ou *da* gardaient du moins leur racine intacte et n'avaient contre elles que d'être monosyllabiques : elles ont subsisté dialectalement.

Ce n'est pas du verbe seul que le slave a tendu à éliminer les formes monosyllabiques : les nominatifs *kŭ-to* et *čĭ-to* de l'interrogatif en regard des datifs *komu* et *čemu* et de *ni-čĭ, ničĭže* (*uničĭžiti*) en fournissent un autre exemple très clair et bien connu.

Le rôle et l'emploi de la finale *-tŭ* à l'aoriste étant ainsi rigoureusement définis, il reste à l'expliquer. On s'accorde généralement à y reconnaître la désinence primaire de 3e personne du singulier qui, par une extension étrange, aurait été aussi employée comme finale de 2e personne en conséquence de l'identité ordinaire des 2e et 3e personnes du singulier dans les formes verbales slaves à désinences secondaires. Cette hypothèse ne choque pas immédiatement quand on a sous les yeux les textes littéraires qui, par suite de leur nature même, renferment beaucoup de troisièmes personnes et fort peu de secondes ; mais elle devient beaucoup moins naturelle si l'on se reporte à la langue parlée où les secondes personnes ne jouent pas un moindre rôle que les troisièmes. Et en effet, à l'examiner de près, on reconnaît aisément qu'elle ne saurait être soutenue ; sans insister sur le fait, seulement à demi probant (Jagic', *Arch. f. sl. phil.,* VI, 234 et X, 172), que les textes en vieux russe distinguent la désinence primaire *-tĭ* (ainsi dans *umĭretĭ*) de la désinence d'aoriste *-tŭ,* dans *umrětŭ,* et surtout sur ce qu'il y a d'étrange à supposer que des formes *dastŭ, jastŭ* ont été employées comme aoristes simplement parce qu'elles existaient au présent alors que la flexion et le sens du présent et de l'aoriste différaient radicalement, il suffit de constater que l'hypothèse présente une impossibilité essentielle.

Entre la flexion du présent et celle de l'aoriste on ne peut trouver un point de contact que dans deux verbes : *damĭ,* aor. *daxŭ* et *jamĭ,* aor. *jasŭ,* où la 2e pers. plur. *daste, jaste* (et aussi les formes de 2e et 3e du duel) est identique au présent et à l'aoriste ; on s'expliquerait donc à la rigueur l'emploi de *dastŭ* et *jastŭ* comme aoristes ; mais toutes les autres formes devraient alors être analogiques de ces deux-ci ; par suite sur **jęste* on devrait avoir **jęstŭ* et non *jętŭ* ; sur *umrěste, *umrěstŭ* et non *umrětŭ,* etc. Les formes ordinaires sans *s, jętŭ, umrětŭ,* etc. demeurent donc inexpliquées. On ne saurait dire que *-tŭ* ait été ajouté simplement aux formes *ję, umrě,* car la flexion de l'aoriste avait partout *s* devant les désinences commençant par *t* : 2e plur. *jęste,* 2e et 3e duel *jęsta, jęste* et par suite *s* devait tendre à se généraliser devant *-tŭ* alors même que les modèles *dastŭ* et *jastŭ* ne l'auraient pas présentée. D'ailleurs, comme l'a fait remarquer M. Wiedemann, *l. c.* 14, on n'a pas réussi à justifier la différence qu'il y a entre *bystŭ* d'une part et *jętŭ, umrětŭ,* etc. de l'autre.

La supposition — absolument arbitraire — que le *-tŭ* des 2e et 3e personnes de l'aoriste serait la désinence primaire de 3e personne *-tŭ* doit donc être écartée, comme l'a déjà montré M. Il'inskij, *Izvêstija* de la section de langues et littérature russes de l'Académie, vol. V, p. 191 et suiv. Cette finale n'a du reste nullement le caractère d'une innovation que l'analogie tende à répandre de plus en plus ; c'est au contraire une vieille forme que les copistes éliminent peu à peu et qui tendait à sortir de l'usage, ce qui ne veut pas dire, bien entendu, que la forme sans *-tŭ* ne soit pas également ancienne et que *klę* par exemple soit sorti de *klętŭ.*

En voici, *à titre de pure hypothèse,* un essai d'explication :

Le sanskrit a au parfait une désinence active de 2e personne du singulier commençant par *th, -tha,* qui répond au *-t* du gotique : skr. *véttha,* got. *waist* (sur le grec -θα, cf. M. S. L., X, p. 277). On conçoit bien que la désinence *-tha* ait reçu de bonne heure l'*s* finale de 2e personne secondaire ; c'est ainsi qu'on trouve en grec οἶσθας, ἦσθας dont on peut contester l'antiquité mais non la réalité (v. G. Meyer, *Griech. gramm.* [3], § 450, p. 539 et Brugmann, *Griech. gramm.* [3], § 411, p. 348) ; pareille addition d'une finale à une forme complète n'est pas

sans exemple, ainsi lit. *esmì* est dialectalement *esmiù, esmù* (v. Leskien-Brugmann, *Lit. volkslieder u. märchen,* p. 318). Dès lors elle pouvait donner en slave *-tŭ,* et *dastŭ, jastŭ* s'expliquent aisément comme des secondes personnes de parfaits : **dō-d-thas, *ēd-thas* ; le type *jętŭ, umrètŭ,* etc. serait de même issu d'un mélange du parfait avec l'aoriste assez analogue à celui qu'on peut reconnaître dans le prétérit fort du germanique (v. A. Meillet, *De indo-europaea radice *men-*, p. 40) ; on sait que les anciens participes parfaits indo-européens ont subsisté en slave, en perdant leur redoublement. La conservation isolée de ces formes de parfaits provient de ce qu'étant dissyllabiques, elles ont pris la place des formes monosyllabiques de l'aoriste. L'emploi des anciennes 2es personnes *dastŭ, jętu,* etc. comme troisièmes s'explique à la fois par ceci que, au présent, *-tŭ* était une désinence de 3e personne, et par la règle générale que, dans tous les aoristes et imparfaits slaves, la 2e et la 3e personnes du singulier sont identiques : autant il était téméraire d'attribuer à l'action de la désinence primaire *-tŭ* le point de départ même de l'innovation, autant il est naturel de supposer que cette désinence a pu jouer le rôle secondaire et accessoire qui lui est attribué ici.

Cette hypothèse a un double avantage :

1° Elle explique bien l'emploi de *-tŭ* à la 2e et à la 3e personnes.

2° Elle justifie la différence de *dastŭ, jastŭ* et de *jętŭ, umrètŭ* ; l'absence de *s* dans ce second type n'a rien que de naturel si ces formes ne sont pas originairement des aoristes.

Mais elle ne rend pas immédiatement compte de l'*s* de *bystŭ* ; on est obligé d'admettre que *bystŭ* résulterait de la contamination de l'aoriste *by* et d'une 2e personne de parfait **ěstŭ,* issue de **ēs-tha-s* ; cf. le parfait gr. ἧσθα à côté de l'imparfait ἦς. — La 1re personne du singulier du parfait correspondant à skr. *ā́sa,* gr. ἧα est peut-être conservée au second terme des imparfaits du type *nesě-axŭ* ; le *-ŭ* final suppose seulement que la désinence **-n* a été ajoutée, à une date quelconque, à la forme slave, de même que **-s* a été ajouté à la désinence **-tha* de 2e personne de *dastŭ,* etc. ; la 3e personne *nesě-aše* renfermerait la 3e personne du parfait correspondant à skr. *ā́sa,* gr. ἦε : on s'explique par là la flexion thématique,

si difficile à interpréter autrement ; les formes de **es-* que M. Brugmann, *Grundr.* II, p. 888 et suiv. donne pour thématiques ne renferment en effet aucune voyelle thématique ; dans le participe **s-ont-*, la voyelle appartient au suffixe du participe et, dans lat. *s-unt,* v. sl. *s-ątŭ,* on est en présence d'altérations de i.-e.* *s-enti* d'après les verbes en *-*ō*. Le **ě-xŭ,* *-*ěše* de l'imparfait slave n'est donc pas une forme à augment; et en effet l'augment est entièrement inconnu au slave, comme au baltique, au germanique, au celtique et à l'italique.

Il n'y a naturellement pas lieu de croire que toutes les formes du type *jętŭ, umrětŭ* remontent directement à des parfaits indo-européens ; le modèle une fois donné par quelques verbes a été reproduit dans d'autres de forme analogue ; l'existence d'un participe passé passif en -*tŭ* semble avoir facilité cette extension, comme on l'a vu. Il est maintenant impossible de faire le départ entre les formes vraiment anciennes et les nouvelles. On notera cependant que, si l'on tient le rapprochement de l'aoriste v. sl. *sętŭ* « dit-il » et de skr. *çáṃsati,* lat. *censeō* pour certain, la forme *sętŭ* ne repose pas directement sur un ancien parfait, car alors on aurait **sęstŭ* ; *sętŭ* a été fait d'après *sę* (cf. gâthique *sąs* « il a dit ») sur le modèle de *ję, jętŭ* ; etc. Le sens très effacé du verbe slave est assez éloigné du sens de **kṛens-* qui, en indo-iranien et en latin, sert toujours à indiquer une manière de parler solennelle et souvent rituelle ; ainsi, dans les inscriptions de Darius, les divers paragraphes commencent par *θa(nh)atiy Dārayavauš* « Darius déclare ». On constate le même affaiblissement du sens dans alb. *θom* « je dis ». La forme *sętŭ* ne présente donc aucune difficulté sérieuse.

M. Il'inskij, *l. c.,* p. 201 et suiv. a proposé une autre explication : *klętŭ, mrětŭ,* etc. seraient d'anciens aoristes radicaux non sigmatiques : il rend ainsi compte de l'absence de *s,* mais ne justifie pas l'emploi de la désinence primaire -*tŭ* qui ne se rencontre dans aucun autre aoriste. L'explication a de plus le défaut qu'elle suppose la coexistence dans un même verbe slave de deux types d'aoristes indo-européens exactement synonymes, quoique distincts dans la forme ; or pareille coexistence est de tous points invraisemblable et le grec même, qui présente une si curieuse variété d'aoristes, n'en a

pas l'équivalent ; on ne saurait comparer le cas de *vĕsŭ, vede* ; car ici *vĕsŭ* est un aoriste et *vede* un reste isolé de l'imparfait correspondant au présent *vedą* ; il s'agit de deux temps autrefois distincts, et la forme *vede* n'a été introduite dans le paradigme de l'aoriste que grâce à deux circonstances spéciales : création d'un imparfait *vedĕaxŭ* tiré du thème de l'infinitif et expression par le perfectif et l'imperfectif des nuances auparavant exprimées par les thèmes d'aoriste et de présent. L'hypothèse de M. Il'inskij n'est donc pas seulement gratuite, elle repose sur un postulat inadmissible.

IV

SUR L'IMPÉRATIF DES THÈMES DE PRÉSENTS EN *-i-*

L'*i* de l'indicatif présent et l'*i* de l'impératif n'avaient pas en slave commun la même intonation ; l'un était doux et l'autre rude, comme le montre la différence de quantité de *i* dans les formes serbes : indic. prés. *žívīm, žívīmo,* mais impér. *žívi, žívimo* ; indic. prés. *trúbīm, trúbīmo,* mais impér. *trúbi, trúbimo* ; etc.

Dès lors, dans les verbes où le thème du présent a l'accent sur l'*i* suffixal, le déplacement régulier de l'accent d'une tranche douce sur la rude suivante établi M. S. L., XI, 345 et suiv. a pour conséquence une différence d'accentuation entre l'indicatif présent et l'impératif : indic. prés. r. *vožú* (avec déplacement normal de l'accent), *vódiš,* s. *vȍdīm, vȍdīš,* bulg. *vódja, vódiš* ; impér. r. *vodí, vodíte,* s. *vȍdi, vȍdite,* bulg. *vodí, vodĕ'te.* Il se trouve ainsi naturellement que l'impératif a l'accent à la même place que l'infinitif : r. *vodít',* s. *vȍditi,* et la 1re personne du présent : r. *vožú* ; en bulgare, où l'accent a beaucoup perdu de sa mobilité, l'accentuation de la plupart des formes de l'indicatif présent est devenue celle du verbe entier : 1re pers. *vódja,* participe *vódil,* et l'impératif seul a conservé son accentuation ancienne : *vodí.* — Il n'y a pas lieu de s'arrêter ici aux difficultés propres à telle ou telle langue particulière, ainsi l'impératif serbe *dȑži* sans déplacement d'accent, en regard de russe *deržú* : le *r* bref de s. *dȑžati* est aussi anomal ; *dȑži* n'est du reste pas commun à tous les dialectes serbes et la forme accentuée sur la finale est signalée par M. Rešetar, *Südslavische dialektstudien,* I, p. 197.

L'*i* rude de l'impératif a semblé si éminemment caractéristique qu'il a été étendu à la flexion thématique ; le serbe a *mrȉ*

et *vèdi, vèdite*; ici encore l'intonation rude de *i* a déterminé un déplacement d'accent et l'on a s. *tòni, tònite,* r. *toní, toníte* en regard de s. *tȍnēm, tȍnēš,* r. *tonú, tóneš*; s. *vȅži, vȅžite,* r. *vjažú, vjažíte* en regard de s. *vȅžēm, vȅžēš,* r. *vjažú, vjážeš*. — L'intonation serbe montre que l'*i* de ces impératifs serbes et russes est à séparer du *ē* des permissifs lituaniens *te sukē, te vertē* : l'accentuation de *te sukē* est celle du thème verbal baltique **suká-*; l'accentuation de *te vertē* (thème verbal **vértja-*, avec *er* doux) est sans doute analogique de celle de *te sukē*. Il est probable que *i* et *ě* de *vedí, vedě'te* en slave commun étaient doux comme le *ë* de lit. *te vedē,* cf. gr. λείποι (et non **λεῖποι*).

Ceci posé, on peut juger les diverses théories au moyen desquelles on tente d'expliquer les impératifs des thèmes de présents en *-i-*.

La différence d'intonation entre l'indicatif présent et l'impératif écarte dès l'abord et l'hypothèse d'un injonctif et celle d'un impératif analogue au lat. *farcī* de *farciō*; d'ailleurs on sait qu'aucun impératif slave ne repose sur un impératif indo-européen et la simple comparaison des diverses formes dialectales slaves a suffi à ruiner le rapprochement, au premier abord séduisant, de v. sl. *dažďi* et de zd *dazdi*.

L'impératif *vodi, vodite* ne peut donc être qu'un ancien optatif aussi bien que *vedi, vedète*. Et rien ne s'oppose en effet à ce que l'on explique *vodi, vodite* par l'optatif. — Les thèmes de présents du type *vodi-* sont athématiques; c'est ce que montre toute la flexion, abstraction faite de la 1re personne du singulier *vožda,* dont la finale est celle du type thématique, comme dans le type baltique correspondant en *-i-* et dans les types analogues du germanique et du latin; et c'est ce que confirme le déplacement de l'accent tel qu'il est attesté en petit russe dans *xvalimó, xvalité* par exemple en regard de *xvaljú* (*Arch. f. sl. phil.*, II, 291) et en serbe dans les verbes qui ont une tranche brève dans la syllabe présuffixale : *lomímo, lomíte*; *želímo, želíte*; *zelenímo, zeleníte,* en regard de *lòmīm, žèlīm, zelènīm*; les mêmes langues ont au présent dans le type thématique pet. r. *vedémo, vedéte*; s. *vèdēmo, vèdēte*. — Étant athématique, un thème tel que **vodi-* a pour suffixe d'optatif le même *-i-* qu'on a dans *dad-i-mŭ, dad-i-te,* cf. 3e sing. moy. skr. *dad-ī-ta*; ce *-i-* se serait contracté dès l'époque indo-

européenne avec le *-ī-* final du thème et le *-ī-* qui est résulté de cette contraction aurait eu par suite l'intonation rude en slave.

Cette explication est vraisemblable, mais elle ne saurait être vérifiée en fait parce que, par hasard, aucune langue autre que le slave n'a d'optatifs pareils à ceux-ci ; en effet le lituanien n'a plus l'ancien optatif et l'indo-iranien et le grec n'ont pas de type athématique à suffixe *-ĭ-* comme le letto-slave ; le germanique a conservé l'optatif, mais les verbes gotiques faibles tels que *nasja* et *sokja* ne répondent nullement au type letto-slave en *-ĭ-* ; ils résultent, comme on sait, d'une contamination du type en **-ye-* et du type en **-ĭ-*, de même que les verbes latins comme *capiō, capis* et *farciō, farcīs,* et leur optatif est celui des verbes thématiques : le contraste de got. *nasjais, sokjais* et de v. sl. *vodi* dénonce immédiatement la différence essentielle d'origine qu'il faut reconnaître entre got. *nasja, sokja* d'une part et v. sl. *vožda* de l'autre. On ne saurait donc tirer des formes germaniques aucune objection contre l'interprétation de l'impératif v. sl. *vodi, vodite* par un ancien optatif.

Il convient d'ailleurs d'ajouter que tout présent slave en *-i-* n'est pas primitif ; au moins les dénominatifs comme *gostiti* avaient anciennement des présents en **-ye-* et n'ont un présent en *-i-* que par analogie. Mais cette circonstance n'est d'aucune conséquence au point de vue de la théorie générale de l'optatif et doit être négligée ici. L'explication proposée suppose seulement que le type athématique en *-ĭ-* du letto-slave soit indo-européen, quel que soit le nombre des éléments qui s'y sont ensuite agrégés au cours du développement propre des langues slaves.

Note sur les verbes à nasale.

On a admis ci-dessus, p. 144, que, comme les présents en *-je-,* les présents slaves en *-ne-* étaient accentués sur la syllabe présuffixale. Cette accentuation est conservée en serbe, où l'on a également *vȑnēm, tȍnēm* et *gȉnēm* ; à l'infinitif il y a toujours glissement de l'accent de la tranche douce présuf-

fixale sur le *-nu-* (ancien *-nạ-*) rude suffixal : *vŕnuti, tònuti,* mais maintien de l'accent sur une longue rude : *gìnuti.*

En russe l'état ancien est profondément altéré ; les verbes à présuffixale douce ont généralisé l'accentuation de l'infinitif et de la 1re personne du présent ; et, en regard de s. *vŕnēm, vŕnuti,* le russe a *vernú, vernéš,* infin. *vernút'*. Toutefois il subsiste trace du déplacement régulier de l'accent ; M. Boyer, dans son étude sur *L'accentuation du verbe russe,* p. 428 et suiv., signale cinq verbes dont l'accentuation est demeurée mobile : par exemple *tonú, tóneš,* infin. *tonút'* répond exactement à s. *tȍnēm, tȍnēš,* infin, *tònuti.* On conçoit bien comment un type *minút'* (s. *mínuti*), 1re pers. *minú* a dû tendre à éliminer *míneš* (s. *mînēš*) ; et pourtant *míneš* se rencontre encore à côté de *minéš* ; *vernút', vernú* a dû tendre à éliminer **vérneš* ; néanmoins en petit russe *vérneš* a subsisté en regard de *vernúti* et de l'impératif *verní,* tandis que la 1re pers. *vernú* était remplacée par *vérnu* (*Arch. f. sl. phil.,* II, 295). Seuls échappent en principe à la généralisation de l'accent de l'infinitif ceux des verbes à présuffixale douce qui n'ont pas *-nu-* au passé ; dans ces verbes, où *-nu-* n'existait qu'à l'infinitif, c'est l'accentuation du présent qui a prévalu sur celle de l'infinitif, parce que celui-ci était représenté par trop peu de formes, et l'on a r. *sóxnu, sóxnut'* (parf. *sox*) en regard de s. *sȁhnēm, sȁhnuti.* — Les verbes à présuffixale rude restent naturellement accentués sur la présuffixale, ainsi *dvínu, dvínut',* cf. s. *dȉgnēm, dȉgnuti.* Toutefois, comme le russe n'a pas conservé la différence d'intonation, il se rencontre quelques exceptions, ainsi *maznút'* en regard de r. *mázat',* s. *mȁzati, mȁžēm.* Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans ces détails ; il suffit de constater que l'accentuation présuffixale des présents en *-ne-,* supposée par le serbe, n'est pas contredite par le russe et qu'elle a été généralisée en petit russe d'une manière presque complète (v. *Arch., l. c.*).

V

SUR LES VERBES EN *-ovati, -ują*

L'*u* du présent des verbes slaves en *-ovati, -ują* est bref en serbe dans tous les cas, sous l'accent, ainsi dans *psŭjēm, kùpujēm,* comme sans accent, ainsi dans *vjĕrujēm* ; il avait donc l'intonation rude. Et l'on constate en effet que l'accent ne subsiste en principe sur la syllabe précédente qu'autant que celle-ci est rude : l'accent de r. *vê'ra,* s. *vjĕra* subsiste dans r. *vê'ruju,* s. *vjĕrujēm* ; de même l'accent de r. *besê'da,* s. *bèsjeda* dans r. *besê'duju,* etc., mais en cas d'intonation douce de la syllabe présuffixale, il y a déplacement de l'accent, ainsi en face de r. *torg tórga,* s. *trg, trga,* on a r. *torgúju,* s. *trgujēm,* par application de la loi exposée M. S. L., XI, 345 et suiv. et de même dans tous les cas analogues ; l'infinitif *trŭgovati* aurait pu phonétiquement conserver l'accentuation du substantif ; mais, sous l'influence du présent, l'accentuation est devenue suffixale dans le verbe tout entier ; et, par une nouvelle application de la loi, l'accent a passé de *o* sur *a,* d'où r. *torgovát',* s. *trgòvati.* — Cette intonation se retrouve en lituanien, ainsi dans *ragáuju, ragáuti* ; *tarnáuju, tarnáuti* ; etc. ; l'accent ne reste sur la syllabe présuffixale que si celle-ci est rude : *rékauju* ; on peut avoir naturellement aussi *ùbagauju, prãrakauju* quand l'accent n'est pas sur la syllabe qui précède immédiatement l'accent. Le parfait accord de l'intonation slave et de l'intonation lituanienne peut être allégué pour établir le caractère original du type lituanien en *-auti* ; on objecte que le lette ignore ce type ; mais le vieux prussien en présente en revanche de nombreux exemples : *gerdaut, sengidaut, grikaut* (lit. *grĕkáuti*), *dīnkaut, neikaut, surgaut, pastauton,* etc. ; si un nombre relativement assez grand de verbes

lituaniens en *-auti* proviennent d'un présent slave et répondent à des verbes russes *-ovat'*, c'est que les Lituaniens ont eu le sentiment que leur type en *-auti* répondait bien au sens du type russe en *-ovat'*. Rien n'indique que le type baltique en *-au-* soit d'origine slave et l'on voit même très mal comment lit. *-auju, -auti* aurait pu être tiré du russe *-uju, -ovat'*. — En fait, le type est letto-slave et la diphtongue sur laquelle reposent sl. *-u-* et lit. *-au-* était rude.

Sur l'origine du type sl. *-ują, -ovati,* lit. *-auju, -auti,* on est mal fixé. On sait que ce type n'est pas issu de thèmes en **-eu-*, car, devant toute sonante, la syllabe finale du thème nominal qui précède le suffixe verbal **-ye-* est toujours sans *e* : on a skr. *çatrūyáti,* gr. δακρύω, lat. *metuō,* tout comme gr. ποιμαίνω, τεκμαίρω, etc. ; M. Brugmann, *Grundr.*, II, p. 1133, a été par là conduit à supposer que les verbes slaves en *-ovati* sortiraient de dérivés adjectifs en *-vo-,* ainsi *bĕsovati* de *bĕsovŭ,* etc. ; mais cette hypothèse, qui pourrait se soutenir au point de vue du slave, ne s'applique pas au baltique où l'on ne trouve guère d'adjectifs ainsi formés ; au surplus elle n'explique pas l'intonation rude de sl. *-u-,* lit. *-au-*.

Il est impossible de n'être pas frappé de la ressemblance du type grec en -ευω de βασιλεύω, νομεύω, etc. et du type slave *-ują,* lit. *-auju.* L'origine du type grec ne fait pas doute : βασιλεύω est dérivé de βασιλεύς, νομεύω de νομεύς, etc. et, le type une fois créé, on a formé βουλεύω, θηρεύω, etc. Or les mots grecs tels que νομεύς sont, on le sait, des thèmes en -ηυ- et leur longue se reconnaît nettement dans toute la flexion ; Joh. Schmidt a contesté ce fait dans son article *Die elischen verba auf* -ειω, *Sitzs. ber. d. akad. d. wiss. zu Berlin, phil.- hist. cl.,* XVII (1899), p. 302 et suiv. ; mais aucun type connu d'alternances vocaliques ne permet d'expliquer la brève du nominatif βασιλεύς en regard de la longue de l'accusatif βασιλῆϝα, et M. Brugmann a repoussé avec raison la doctrine de Schmidt (*Griech. gramm.*[3], 572 et suiv.) Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans l'examen des questions délicates que posent la forme ionienne-attique en -ευω et la forme éléenne en -ειω ; il suffit de retenir que le grec a un type de dénominatif tiré de noms d'agents en **-ēu-*. Une longue correspondante à celle du gr. -ηυ- rendrait bien compte de l'intonation rude de sl.

-u-, lit. *-au-*. Malheureusement les mots grecs en -ηυ n'ont de correspondant exact dans aucune autre langue ; mais M. Brugmann a montré, I. F., IX, 365 et suiv., que les thèmes grecs en -ηυ- devaient être rapprochés des adjectifs en *-*wo-* qu'on trouve dans diverses langues ; en fait les thèmes secondaires en *-*ēu-*, *-*ōu-* sont exactement comparables aux thèmes en *-*ēu-*, *-*ōu-* et ne présentent pas plus que ceux-ci d'alternances vocaliques (v. M. S. L., XI, 11 et suiv.). Les dérivés athématiques en *-*ēu-* ne sont conservés qu'en grec ; mais ils sont de date indo-européenne ; le grec a encore la forme en *-ōu-* dans πάτρως, πάτρωος ; et ici l'antiquité du type *-*ōu-* apparaît bien ; car, le thème **pəter-* se terminant par une sonante, on devrait avoir **pətr-ĕu-* avec *ĕ*, et l'on a en effet gr. πατρυιός, skr. *pítṛvyaḥ*, v. h. a. *fetiro*, lat. *patruos* ; *-*ō(u)-* dans πάτρως est analogique. C'est d'un pareil type secondaire de noms d'agents en *-*ōu-* que sortent les présents lituaniens en *-auju* et slaves en *-ują* : l'intonation rude n'est qu'une conséquence naturelle de la quantité longue du premier élément de la diphtongue ; ce type en *-*ōu-* a disparu par la suite en letto-slave comme dans les autres langues indo-européennes. On ne doitsans doute pas partir de *-*ēu-*, car alors on aurait sl. *-*ująją*, lit. *-*iauju* ; toutefois le premier *j* aurait pu disparaître par dissimilation, cf. p. 175, la note sur *tužďĭ* et *štužďĭ*. L'infinitif slave en *-ovati* est naturellement récent et fait sur le présent, de même que le prétérit lituanien *ragavaũ*, *ragāvo* de *ragáuju*, etc. ; les dénominatifs n'avaient en indo-européen d'autre thème que celui du présent et toutes les autres formes des dénominatifs des diverses langues résultent de développements récents et indépendants.

Dès avant les plus anciens textes, le type en *-ovati* est entièrement séparé de ses origines et c'est à lui qu'on a recours pour former des verbes nouveaux ; par exemple, en regard des verbes proprement slaves *cèliti* et *cèlèti*, c'est *cèlovati* (L. I, 40 Zogr. Mar. Ass.) qu'on forme pour traduire lat. *salutare*, v. h. a. *heilazzen*, ags. *hálettan*, v. isl. *heilsa*.

III

ÉTYMOLOGIES

ÉTYMOLOGIES

1. — *bez, bes* et *raz, ras.*

Le v. sl. *bez, bes* conserve sa consonne finale, et ceci semble supposer, (cf. ci-dessus pages 111 et p. 129), que *z, s* représente ici, comme dans *jiz, jis* et dans *vŭz-, vŭs-,* un groupe de consonnes ; il en est de même dans lette *bez* ; au contraire lit. *be,* sans sifflante finale, doit être **bhegh* (ou **begh-* ?), simplement ; il suit de là que, dans skr. *bahíḥ, -iḥ* est un élément suffixal. Et en effet cet élément se retrouve dans skr. *āv-íḥ,* en regard de v. sl. *av-ĕ,* et on en a le correspondant dans toute une série d'adverbes grecs, tout d'abord dans le synonyme de skr. *bahíḥ* : χωρ-ίς, et dans l'une des formes du synonyme de sl. *bez,* ἄν-ις (cf. aussi skr. *niḥ-,* zd *niš-*) et dans gr. μόγις, μόλις, Fάλις, αὖτις, etc.

Cet adverbe skr. *bahíḥ,* v. sl. *bez,* lit. *be* n'est pas attesté en dehors du baltique, du slave et de l'indo-iranien. Les autres langues ont des mots appartenant à deux familles distinctes et dont les formes ne diffèrent pas moins entre elles que celles de skr. *bahíḥ,* sl. *bez,* lit. *be,* à savoir **sen-* et **en-* :

1° **sen-, sn̥-, s°n-* : skr. *sanu-tár,* zd *hanarə* (Y., XLVII, 5) — got. *sundro* — lat. *sine,* v. irl. *sain* (ces deux derniers reposant sur **s°ni* ; ce sont les seules formes qui se retrouvent identiques dans deux langues);

2° **en-, ēn-, °n-, n̥-, n-* : got. *inu,* v. isl. *án,* v. h. a. *āno* — gr. ἄνευ, ἄνις, et sans doute aussi ἄτερ (de **n̥-ter*), qu'il est par suite inutile de tenir pour altéré de **ἄτερ* d'après ἄτερθε, comme on le fait d'ordinaire. — Le sens ancien de **en-,* « à l'écart »,

est encore conservé dans gr. ἄνευθε, ἀπάνευθε et dans skr. *niḥ-*, zd *niš-*.

Les deux séries de formes présentent un très sensible parallélisme ; on y remarque surtout le thème en *-u-*, attesté par skr. *sanu-tár*, got. *inu*, gr. ἄνευ : l'*u* final du skr. *sanu-tár* est une finale de thème devant le suffixe adverbial skr. *-tár* ; ce suffixe est connu aussi par *prā-tár* ; on le retrouve dans gr. ἄ-τερ et peut-être dans les adverbes latins du type *ali-ter*; ce doit être le locatif sans désinence de la forme athématique de **-tero-* (gr. -τερο-) ; cf. les séries bien connues de lat. *inter*, skr. *antári-(kṣaḥ)*, zd *antarə* et skr. *ántaraḥ*, zd *antarō*, gr. ἔντερον ou de skr. *upári*, gr. ὑπερ, lat. *super* et skr. *úparaḥ*, gr. ὕπερος, lat. *superus* ; enfin zd *hanarə* est à got. *sundro* ce que arm. *i ners* « à l'intérieur de » est à lat. *inter*, etc. ; l'*u* final de got. *inu* (et v. isl. *án*) peut être une ancienne finale d'accusatif ; quant au -ευ de ἄνευ, il semble être la finale d'un locatif sans désinence. La formation d'adverbes en *-u* se retrouve dans skr. *ánu*, zd *anu* en regard de zd *ana*, gr. ἀνα, got. *ana* et dans gr. πρυ- (de πρύτανις) en regard de προ (cf. aussi got. *du*). — Le *-i* du lat. *sine*, v. irl. *sain* est au -ις de gr. ἄνις et skr. *niḥ-*, *bahíḥ* ce que, par exemple, -ι de dor. χωρι est à χωρίς.

On rapproche parfois de ἄνευ le v. sl. *vŭnŭ*, souvent écrit *vonŭ* dans Mar. et Ass. (russe *von*, polon. *wen*), *vŭnu*, *vĭně* (avec *ĭ* provoqué par *ě* de la syllabe suivante) : le rapprochement est possible et pour la forme et pour le sens ; mais il est plus naturel d'expliquer *vŭnŭ* par **ud-no-*, cf. skr. *ut-*, gr. ὕστερος, etc. ; à côté de **ut*, on a **ūt*, **ūd* dans v. h. a. *ūz*, v. sl. *vy-*. Pour la formation, cf. v. h. a. *ūzana* de *ūz* et skr. *vínā*, v. pruss. *winna* « hors de », en regard de skr. *vi-*.

De même que le *-z*, *-s* de *bez*, *bes*, le *-z*, *-s* de v. sl. *raz-*, *ras-*, pol. *roz-*, *ros-* est issu d'un ancien groupe de consonnes ; mais ici la première consonne du groupe est une dentale, sans doute *dh*, comme l'indiquent skr. *ŕdhak* « séparément », *árdhaḥ* « partie, moitié », zd *arəδō* « côté », lit. *ardýti* « séparer ». Le sl. **orz-*, **ors-* et le skr. *ŕdhak* (pour la forme cf. *pŕth-ak*) se distinguent par le vocalisme radical et par le suffixe, mais reposent tous les deux sur un même adverbe radi-

cal de l'indo-européen *ordh (ou *ardh) : *ṛdh « séparément ». C'est un exemple à joindre à la liste déjà fort longue des mots propres au letto-slave et à l'indo-iranien.

---

2. — otŭ.

Les mots qui, dans les anciennes langues indo-européennes, ont fourni la plupart des préverbes et des prépositions sont des formes fléchies de thèmes racines conservées isolément. Le cas le plus clair est celui de *perə- « devant », dont on a le locatif avec *i* : skr. *pári*, gr. πέρι et avec désinence zéro : lit. *per-*, v. sl. *prě-* (russe *pere-*), got. *fair-*, lat. *per* (qui pourrait aussi être issu de *peri) ; le génitif-ablatif : skr. *puráḥ*, gr. πάρος ; l'instrumental : skr. *purā́* ; et un cas en *-ō̆ qui ne répond plus à rien dans la déclinaison historiquement attestée : skr. *prā́*, gr. προ, lat. *prō̆*, v. sl. *pro* et *pra*, etc. Cf. M. S. L., VIII, 244 et suiv. ; Thumb, K. Z. XXXVI, 199 et suiv. ; Reichelt, BB., XXVI, 223 et suiv.). Un cas presque aussi clair est celui de *ep-, dont on a le locatif : skr. *ápi*, gr. ἔπι, arm. *ew* ; le génitif-ablatif *pos dans des dérivés comme skr. *paçcā́*, lit. *pas-taras* « dernier » (v. Leskien, *Bildung*, p. 446) ; la forme en *-ō̆ dans sl. *po* et *pa-*, lit. *pa* et *po-* ; il existe de plus de ce mot des formes à *a* initial : skr. *ápa*, gr. ἄπο ; cf. aussi lat. *ab*, *abs*, gr. ἄψ, etc.

Le thème *et- a des formes de tous points parallèles à celles du thème *ep- :

locatif *eti : skr. *áti*, zd *aiti*, v. pers. *atiy*, gr. ἔτι, lat. *et*, got. *iþ* ; le v. sl. *ješte*, r. *ješčë*, pol. *jeszcze* s'explique bien par le locatif *et suivi de la particule indéfinie *k^we si l'on admet que *tč* donne v. sl. *št*, ou par *et-s, c'est-à-dire une forme comparable à gr. ἄψ, suivie de *k^we ;

génitif-ablatif *tos : non attesté ; avec *a* initial *atos : v. sl. *otŭ* ;

forme en *-ō̆ : v. irl. *to*, préposition et surtout préverbe d'un emploi extrêmement fréquent, jusqu'ici sans étymologie ; le baltique a la même forme avec *a-* initial : lit. *ata-*, attesté dans les dialectes orientaux, par exemple *atãneszu* (lit. occid. *àtneszu*) et, en composition nominale, *ato-* : *atópůlis* ; il n'y a aucune

raison ni de sens ni de forme qui oblige à voir dans ce préverbe baltique un emprunt au slave, comme le veut M. Pedersen, I. F., V, 60, et l'on ne voit guère comment le *ato-* des composés nominaux pourrait être tiré du slave. Cf. aussi lat. *at* et *at-auos,* got. *aþ-þan,* gr. ἀτ-άρ ;

et- n'a pas de datif du type ἀπαί, παραί, parce que ces datifs ne sont représentés qu'en grec, toujours à côté d'autres formes comme ἀπο, παρα, et que le grec n'a pas de préposition répondant à lit. *at,* v. sl. *otŭ.*

Comme l'on a lat. *ab* en regard de ἄπο et lat. *sub,* ags. *up,* arm. *hup* en regard de gr. ὕπο, il est naturel de se demander si lat. *ad,* irl. *ad,* got. *at-* n'appartiendraient pas aussi à la famille de **et-* ; mais, l'existence de la forme en **-ŏ* d'une préposition à élément radical *d̑-* : v. sl. *do* et *da-,* lit. *da-,* ags. *tó,* empêche de rien affirmer à cet égard.

Les différences de sens qui séparent gr. ἔτι, v. sl. *otŭ* et lit. *ata-, at-* tiennent essentiellement à la différence de valeur des cas sur lesquels reposent ces mots ; le cas en **-ŏ* a une valeur très différente de celle du génitif-ablatif ; en tant que préverbe, le sl. *otŭ* paraît cumuler les emplois du génitif-ablatif, ainsi dans *otŭstąpiti* « ἀποστῆναι » et du cas en **-ŏ,* ainsi dans *otŭvěštati* « ἀποκριθῆναι, ἀντειπεῖν », cf. lit. *atsakýti* « répondre ». Pour avoir une idée de la valeur du cas en **-ŏ,* on peut par exemple noter les sens très voisins de lat. *ad* « vers » et de sl. *do* « jusqu'à » ; la nuance qui sépare les deux prépositions tient avant tout à ce que l'accusatif avec lequel se construit lat. *ad* est le cas par lequel l'indo-européen indiquait le mouvement vers, tandis que l'ablatif, représenté en slave par le génitif-ablatif, est le cas par lequel l'indo-européen exprimait l'idée de « jusqu'à » : indo-iranien *ā* et lat. *tenus* se construisent avec l'ablatif, gr. μέχρι et ἄχρι et lit. *iki* avec le génitif-ablatif comme sl. *do* ; cf. irl. *do* avec le datif ; la coïncidence de l'indo-iranien, du latin, de l'irlandais, du baltique, du slave et du grec dans cet emploi de l'ablatif est d'autant plus remarquable que la préposition diffère d'une langue à l'autre.

L'alternance *e/a* qu'on observe à l'initiale dans gr. ἔτι, v. sl. *otŭ* et dans gr. ἔπι, ἄπο, n'est pas bornée à ces deux cas ; il en existe d'autres exemples, ainsi en regard du locatif gr. ἔνι, ἐν, lat. *in, inter,* on a osq. anter, ombr. anter, *ander,* v. sl.

ątrĭ. C'est sans doute par un simple hasard que le vocalisme *e* n'est pas attesté en regard de sl. *na*, v. pruss. *na*, lit. *nů-*, *nu-* et de gr. ἀνα, cf. lit. *int* et *ant* « sur ». L'*a* indo-européen, défini par la correspondance indo-iran. *a* = *a* des autres langues (par contraste avec *ə : indo-iranien *i* = *a* des autres langues) est fréquent à l'initiale absolue du mot, mais ne joue par ailleurs aucun rôle dans les alternances vocaliques indo-européennes (v. M. S. L., XII, p. 224 et suiv.).

Le *ŭ* qui termine sl. *otŭ* n'est pas simplement graphique comme celui qu'on trouve parfois dans *jiz*, *vŭz* écrits *jizŭ*, *vŭzŭ* ; c'est une véritable voyelle, ainsi que l'atteste la parfaite constance de graphies comme *otŭdati* en regard des graphies également constantes : *jizdati*, *vŭzdati*, et de même dans tous les cas analogues ; le petit russe a d'ailleurs *vôd*, *vid* avec une longue secondaire que peut seule expliquer la présence d'un *ŭ* final à date ancienne ; enfin le *ŭ* est conservé dans des formes telles que serbe *odàzvati*, russe *otozvát'*, polon. *odezwac'*, de *otŭzŭvati*. Le *d* que présentent plusieurs dialectes modernes, le serbo-croate, le slovène, le tchèque, le polonais, le petit-russe, n'est pourtant pas nécessairement phonétique ; il peut être analogique du type *podŭ*, *nadŭ*, *prědŭ*, etc. ainsi que l'a vu M. Baudouin de Courtenay (v. *Arch. f. sl. phil.*, XIX, 330).

Mais, à côté de *otŭ*, il subsiste trace d'un préverbe *ot-*, correspondant pour la forme à lit. *at-*, notamment dans v. sl. *otiti*, parf. *ošilŭ*, partic. *ošidŭ* (toutes formes attestées plusieurs fois dans les anciens manuscrits de l'Évangile), à côté de *otŭšilŭ*, *otŭšidŭ* dans L. IV, 42 et Mt. XXVIII, 8 où la préposition *otŭ* voisine a fait rétablir *otŭ* dans Mar., *oxoditi* (Mc, VI, 31 ; XIII, 34 ; L., V, 16 Zogr. Mar. ; cf. par exemple Euch. 18 a, 18 b, 26 b) à côté de *otŭxoditi* (Mt. XXV, 14 Zogr. Mar. Ass. ; L., IX, 39 Ass. à côté de *oxoditi* Zogr. ; Mar, ; L., II, 37 Zogr. à côté de *oxoditi* Ass., Mar. ; les trois fois dans la partie de l'Évangile reproduite dans l'Évangile par leçons) ; *otiti* ne peut être expliqué par **otŭ-iti*, avec élision de *ŭ* : **otŭ-iti* n'aurait pu que rester **otŭ-jiti* ou donner tout au plus *otyti*. Ni dans Év. ni ailleurs, le mot *otrokŭ* n'est jamais écrit **otŭrokŭ*. De même en regard de *otŭkryjątŭ* L., II, 35 Zogr. Mar. Ass. Sav. on lit *okrŭveně* L. II, 32 Zogr. Mar., *otŭkrŭveně* Ass. Sav.

On expliquera de même encore *ot-ęti* qu'on trouve à côté de *otŭ-jęti* (*otŭnęti,* par exemple Supr. 256, 25 et 26, est postérieur) et *ostąpiti* de **ot-stąpiti*. Le lit. *at-* et le sl. *ot-* se comportent vis-à-vis de lit. orient. *ata-* exactement comme lat. *ab* vis-à-vis de skr. *ápa,* gr. ἀπο, et v. pruss. *au-,* sl. *u* vis-à-vis de skr. *áva*. — Les deux formes *otŭ-* et *ot-* ont la même signification : *otŭxoditi* et *oxoditi* « ἀποχωρεῖν » sont des synonymes parfaits et l'on a vu plus haut d'autre part que *otŭvěštati* a le même sens que lit. *atsakýti* : *ot-* n'est donc plus en slave qu'une survivance isolée et dépourvue de sens propre. Mais cette vieille forme donne néanmoins une précieuse confirmation de l'étymologie proposée ici en garantissant l'antiquité de lit. *ata-, at-* et en établissant l'existence de deux formes anciennes à l'intérieur du slave même. Il est dès lors permis de penser que des graphies constantes comme celle de *otrěšiti,* et non *otŭrěšiti,* dans Mar. ou *otvrěsti,* et non *otŭvrěsti,* dans Cloz. ne sont pas fortuites. On voit aussi que le *d* de la forme dialectale *od-* peut à la rigueur remonter à une ancienne alternance slave commune *ot- : od-* comparable à *vŭs- : vuz-,* etc.

---

3. — *otŭnądĭ.*

L'adverbe *otŭnądĭ* traduit εἰς τὸ παντελές L. XIII, 11 Zogr. Mar. Ass. ; ὅλως Mt., V, 34 Zogr. Mar. ; διὰ παντός Ps. LXVIII, 24 ; la graphie *otŭnądĭ* est celle de tous les textes vieux slaves ; le mot est donc parfaitement clair et pour la forme et pour le sens, bien qu'il n'ait pas survécu dans les dialectes plus récents. L'étymologie est moins transparente. Miklosich, dans son *Etymologisches wörterbuch,* p. 217, cite le mot à côté de *nąditi, nuditi,* ce qui n'est nullement satisfaisant pour le sens et n'explique pas la forme. La véritable étymologie est indiquée par le mot correspondant en vieux russe : *otinudĭ* dans Ostromir et les textes postérieurs (v. Sreznevskij, *Materialy,* sous *otŭinudĭ*) : on doit couper *ot-inądĭ* ; le premier terme est la forme sans jer final de la préposition *otŭ* ; pour le second, un rapprochement s'impose avec *vŭjiną* (*vyną*) « διὰ παντός », Mc, V, 5 ; Mt., XVIII, 10 ; L. XXIV, 53 ; Ps. XV, 8 ; etc. ; *vynnaė* (féminin) διηνεκής Cloz. 319, et par conséquent

avec *jino-* « seul » (*jinočędŭ* « μονογενής », *jinokŭ* « μονιός » Ps. LXXIX, 14 et « μοναχός » Euch. 57 b, etc.) La formation, unique en son genre à ce qu'il semble, est à rapprocher du type des adverbes indiquant le point de départ, tels que *kądu* (*kądą*) ou *kądě*, etc. qui sont très souvent précédés de la préposition *otŭ*. On remarquera en passant que cette étymologie exclut l'idée d'un emprunt de sl. *jino-* au germanique (got. *ains*, etc.) que propose sans raison valable M. Hirt, P. B. S. B., XXIII, 333 et suiv.

La graphie étymologique de *otŭnądĭ* serait *ot-ĭnądĭ* ; le *ŭ* au lieu de *ĭ* est conforme à l'orthographe ordinaire du vieux slave en pareil cas. Il résulte de là que v. sl. *jino-* « seul » repose, non sur un slave très ancien **ĭno-*, comme *jinŭ* « ἄλλος », mais sur **ĭno* ; et en effet *voiną* « διὰ παντὸς » Ps. LXIX, 5 suppose **vŭjĭną* ; on a aussi rapproché le pol. *nog* « γρύψ » tch. *noh* en regard de v. sl. *jinogŭ*. Le slave oblige donc à poser un i.-e. **ino-* à côté de **oino-* attesté par gr. οἴνη, lat. *oino-*, *ūnus*, irl. *óen*, got. *ains*, lit. *vĕnas* (cf. M. S. L., XI, 298).

La forme **ĭno-* dont l'existence est ainsi attestée facilitera sans doute l'explication de l'étrange alternance *jedinŭ*, *jedĭna*, *jedĭno* (v. Ljapunov, *Izslĕdovanije o jazykĕ sinodal'nago spiska*, I, 167 et suiv.).

---

4. — *vŭ jistiną*.

Miklosich, *Vergl. gramm.*, IV, 400 et suiv., cite toute une série d'emplois de la préposition *vŭ* suivie de l'accusatif pour indiquer comment est faite une action ; on trouve ainsi : *vŭ jistiną* « en vérité » ἀληθῶς L. XXI, 3 Zogr. Mar. Ass. et dans beaucoup d'autres passages de l'Évangile ; *vĭ rĕsnotą* « ἀληθῶς » Ps. LVII, 2 ; *vŭ mĕrą* « ἐκ μέτρου » J., III, 34 ; *vŭ jistiną ji pravostĭ* « ἐν ἀληθείᾳ καὶ εὐθύτητι » Ps. CX, 8 ; *vŭ slastĭ* « ἡδέως » Mc VI, 20 Zogr. Mar. Ass. ; *vŭ pravŭdą* « δικαίως » L. XXIII, 41 Zogr. Mar. Ass., et « ὄντως » Supr. 181, 26 ; *vĭ lĕpotą* « εἰκότως » Supr. 278, 20 ; *vŭ jimę* « ἐν τῷ ὀνόματι » J. X, 25 Zogr. Mar. Ass. ; *vŭ gnĕvŭ svoi* « ἐν τῇ ὀργῇ αὐτοῦ » Ps. LXXVI, 10 ; *vŭ tajiną* Euch. 11 a ; *vŭ širotą* « en largeur »

Supr. 168, 9 ; *vŭ dlŭgotą* « en longueur », ib. ; etc. Dans tous ces cas on attend le locatif bien plutôt que l'accusatif ; toutefois Miklosich a rapproché l'emploi grec de εἰς δέον, εἰς δύναμιν, εἰς κάλλος, etc. (v. par exemple Kühner-Gerth, *Ausf. gramm. d. gr. spr.*, II, p. 471, § 432) ; et il est en effet incontestable que l'emploi grec de εἰς avec l'accusatif et l'emploi slave de *vŭ* avec ce même cas sont très analogues l'un à l'autre ; on peut citer de même des expressions comme lat. *mirum in modum*. Mais de pareils rapprochements ne sont décisifs qu'autant qu'ils sont les seuls possibles ; or tel n'est pas le cas et le lituanien suggère une autre explication : la seule expression où Szyrwid emploie la préposition *užĩ* est la locution *užĩ tiesu* « en vérité », exactement synonyme de *vŭ jistiną* et de *vŭ rěsnotą*, et l'on est par là conduit à se demander si, dans cet emploi, sl. *vŭ* ne devrait pas être rapproché du lit. *užĩ* au point de vue étymologique.

Sans doute on sait que c'est v. sl. *vŭz, vŭs* qui répond exactement à lit. *užĩ* ; on sait aussi que les prépositions et préverbes terminés par *s* conservent leur consonne finale en slave, sous la forme sourde *s* devant consonne sourde, sous la forme sonore *z* devant toute sonore : voyelle, sonante ou consonne ; *jis, jiz*, cf. lit. *isz*, gr. ἐξ, se comporte à cet égard exactement comme *vŭs, vŭz*. Mais *vŭs, vŭz* et lit. *užĩ* représentent d'anciens **ups, *ubz*, c'est-à-dire sont à i.-e. **ŭp, ŭb* (ags. *ŭpp*, v. h. a. *ūf*, arm. *hup* « près de » ; cf. lat. *sub*) ce que gr. ἐνς est à ἐν, etc. En effet dans les prépositions et préverbes terminés par une occlusive, l'occlusive finale tombe en slave : *vy-* répond à ags. *út*, v. h. a. *ūz*, cf. skr. *ud-*. De même, en regard de skr. *bahíḥ*, le lit. *be* représente sans doute i.-e. **bhegh* et le sl. *bes, bez* i.-e. **bhegh* plus *s* et le v. sl. *ras, raz* (russe *ros, roz*) repose sur **ordh* plus *s* (cf. ci-dessus p. 153). Même sans être précédée d'une consonne, *s* subsiste dans sl. *nis, niz* (cf. *ništĭ* de **nīstyo-* ou **nīskyo-*) en regard de skr. *ni-, nī-* ; mais on notera que l'on a *nizu, niže, nižĭnjĭ* en regard de *vyše, vyšĭnjĭ*. Au contraire la conservation du *b* de *ob* dans *ob onŭ polŭ* « de l'autre côté » à côté de *o* dans *o desnąją* est un fait unique, bien que très explicable phonétiquement ; et même ici, la forme *o* est la plus ordinaire. Rien n'empêche donc de tirer *vŭ* d'un i.-e. **up, ub* dans *vŭ jistiną*, etc.

Le temps où quelque chose se fait est indiqué en slave par *vŭ* suivi de l'accusatif ; le locatif qu'on attendrait d'après l'analogie du sanskrit, de l'arménien, du grec, du latin et du lituanien ne se rencontre pas ; ainsi L. II, 1 ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις est traduit par *vŭ dĭni ty* ; l'exemple Ps. IX, 22 *prĕzĭriši vĭ blago vrĕmję vĭ pečalexŭ* « ὑπεροράᾳς ἐν εὐκαιρίαις ἐν θλίψει » est bien caractéristique. L'emploi de l'accusatif ne s'expliquerait pas avec *vŭ* répondant à lit. *į*, gr. ἐν, lit. *in* ; il est au contraire fort naturel avec *vŭ* issu de **up* ; cf. gr. ὑπὸ νύκτα « vers la nuit » ou « pendant la nuit » (v. Kühner-Gerth, *Griech. gramm.* II, p. 525), lat. *sub noctem* « à la nuit », zd *upa uśâňhəm* « à l'aurore » (Yt, V, 62). L'hypothèse que sl. *vŭ* représenterait deux prépositions autrefois bien distinctes reçoit ainsi une certaine confirmation.

---

5. — *su-gubŭ.*

Les prépositions et préverbes slaves qui sont employés en composition avec des formes nominales présentent souvent une forme différente de celle qui sert de préposition et de préverbe. Là où il n'y a pas de sonante, on rencontre opposition de longue et de brève : *pa-* (= lit. *po-*) dans *paguba, pamętĭ, pažitĭ, padŭšti* en regard de *po-* (= lit. *pa-*) dans *pogubiti, pomĭnĕti, požiti* (cf. toutefois les divers cas où *po-* subsiste, ci-dessus p. 88) ; *pra-* (= lit. *pro-*) dans *pradĕdŭ, praroditelji* en regard de *prodati* ; cette forme *pra-* semble limitée aux termes de parenté ; on a en effet *prostŭ* « ὀρθός » (Supr. 84, 21 ; Ps. XIX, 9 ; Euch. 95 b), et de là « ἁπλοῦς » (L. XI, 34 ; Euch. 103 a ; etc.) que J. Schmidt, *Pluralbild.*, 346, a fort bien expliqué par **pro-sthos*. Enfin, en face du **pos-*, *poz-* de *pozdĕ*, identique à celui de skr. *paçcā*, lat. *pŏst*, on a **pŏz-*, dans *pozderŭ* « stipula » (s. *pòzder*), mais **pōz-* dans *pazderŭ* (pol. *pażdźiór*), même sens, et seulement **pōz-* dans *paz-nogŭtĭ* « ὀπλή », *paznegŭtĭ* (Ps. LXVIII, 32), pol. *paznogiec'*, tch. *paznehet* ; comme lit. *pãnagės* et serbe *zànoktice* ce mot a dû désigner d'abord plus spécialement la racine des ongles ; *pazuxa* (Supr. 126, 19 ; 241, 5), russe *pázuxa*, pol. *pazucha* (cf. le substantif neutre serbe *pȁzuho*), semble corrompu de *pazduxa*, lequel ne

serait conservé qu'en slovène ; *paz-duxa* serait composé de *paz-* et de **duxa* (cf. skr. *dóḥ*, gén. *doṣṇáḥ* « avant-bras » ; zd *daoša-*, pehlvi *dōš* « épaule » ; irl. *dóe*, gén. *dóat* « bras ») exactement comme lette *paduse* « aisselle » et lit. *pažastís*, *pažastẽ* (cf. skr. *hástaḥ* « main », zd *zastō*). — Enfin, à côté de *do* = lit. *da*, on trouve *da-* = ags. *tó* dans *daže*, *dažiji*.

Dans les cas où la préposition a compris, à date ancienne, une nasale, la différence des formes de préposition et de préverbe d'une part, de premier terme de composé nominal de l'autre, se traduit autrement. En regard de *vŭ*, *vŭn* (= lit. *į*) on trouve v. sl. *onušta*, *ądolĭ* (pol. *wądoł*), etc. ; en regard de *sŭ*, *sŭn*, on trouve *sąpĭrjĭ*, pol. *sąpierz*, slov. *sôpier* ; v. sl. *sąsĕdŭ*, pol. *sąsiad*, slov. *sôsed* ; etc. Cet usage doit être fort ancien ; car il se montre nettement dans le composé *są-dŭ* « κρίσις, κρῖμα » r. *sud*, *sudá*, s. *sûd*, *súda*, pol. *sąd*, *sądu*, tch. *soud*, dont le second terme est un nom thématique **-dh-o-* de la racine **dhē-* ; pour la forme, cf. v. sl. *obĭ-do* « θησαυρός », serbe *nâd* et *náda* « espérance » (à rapprocher de v. sl. *nadežda*), lit. *iñdas*, etc. (Leskien, *Bildung der nomina*, 48 et suiv.) ; et pour le sens de « jugement, convention, loi » (posée par une autorité, s'opposant ainsi à la coutume) : gr. ἔθος, ἦθος, skr. *svadhā́*, got. *sidus*, lit. *sam-das* « location », *samdýti* « louer », got. *doms*, v. isl. *dómr*, v. h. a. *tuom* « jugement » (d'où v. sl. *duma*), véd. *dhā́ma* « loi », zd et v. perse *dāta-* « loi », gr. θέμις « loi » et συνθήκη « contrat », σύνθημα. — Le mot v. sl. *sądŭ* « μέλος, σκεῦος » est différent du précédent, comme le montrent r. *súd*, *súda*, s. *sûd*, *sûda*, pol. *sąd*, *sędu*, tch. *sud* ; mais il est sans doute aussi composé de **som-* et de **dho-*, cf. skr. *saṃ-dhíḥ* « union, articulation ».

De plus, en regard de *sŭ* = lit. *sù*, on a *su-gubĭ*, souvent dans le Clozianus (v. l'index de l'édition de M. Vondrák) et dans le Suprasliensis (ainsi 40, 13 ; 266, 23 ; 273, 17 ; 340, 13 et 14, cf. *sugubĭnŭ* 348, 26 ; *usugubite* « διπλασιάστε » Supr. 239, 17) ; on lit *sugubĕiša* « διπλότερον » Mt., XXIII, 15 Mar. (Zogr. Ass. def.). Nulle part on ne signale une forme **sągubŭ*. Ce premier terme *su-* ne peut représenter qu'un ancien **sou-* et est à v. sl. *sŭ* = lit. *su* ce que *są-* est à v. sl. *sŭ*, *sŭn* = skr. *sa-*, gr. ἁ- (c'est-à-dire i.-e. **sm̥-*) ; le lit. *su* représente donc

bien i.-e. **su* et non **sm̥*, comme on l'a supposé à tort (M. S. L., IX, 50).

A côté de *sugubŭ*, on trouve *sugobŭ* : *sugobo* Cloz. 794, 796 ; *sugobjite* Cloz. I, 1 ; *sugobĭ* Euch. 67 a. Ce n'est pas un mot différent de *sugubŭ*, mais simplement le produit d'une dissimilation vocalique dont on retrouve l'équivalent dans les diverses transcriptions du gr. κουκούλιον : *kukuljĭ*, *kokuljĭ* et *kukoljĭ* (Euch. 100 a ; 97 a ; 99 a et 100 a). — Comme exemple de dissimilation vocalique analogue, on peut signaler le changement de *a* en *ě* (ou *e*) dans : *alavastrŭ* « ἀλάβαστρον » Zogr. (L. VII, 37) Mar. Ass. écrit *alavěstrŭ* Mc XIV, 3 et *alavestrŭ* Mt. XXVI, 7 Zogr. et dans *skandalŭ* « σκάνδαλον » écrit dans Mar. *skanŭdalŭ* L. XVII, 2, *skanĭdalŭ* Mt., XVIII, 7 ; *skanĭdělŭ* Mt. XIII, 41 ; *skanŭdělŭ* Mt., XVIII, 7 (les autres manuscrits de l'Évangile ont *sŭblaznŭ*) ; de plus, en regard de *čajati* « attendre, espérer, » on a, avec un élargissement *k* fréquent en slave (cf. *zrakŭ*, *zrŭcati* : *zĭrěti* ; *zvękną̨ti* : *zvĭněti* ; etc.), *čakati* et *čekati*, ce dernier attesté par serbe *čěkati*, tch. *čekati*, pol. *czekać*. Le tchèque a de même, dès les premiers textes, *beran* en regard de pol. *baran*, r. *barán*.

Le cas de *sumĭněnĭje* (Supr. 73, 20), *sumĭněti* (*sumĭnitŭ sę* « φείδεται » Supr. 306, 26), pol. *sumnienie*, slov. *sumniti se* est différent sans doute de celui de *sugubŭ*. C'est en effet *sąmĭněnĭje* qui est la forme ordinaire du vieux slave : L. XVII, 20 Zogr. Mar. ; Euch. 20 a ; Supr. 40, 16 ; etc. ; *sumĭněnĭje* pourrait n'être qu'une altération de *sąmĭněnĭje* ; car il semble bien que, au voisinage des nasales, les voyelles nasales aient tendu de bonne heure à se dénasaliser ; il est frappant par exemple que, sauf la leçon en tous cas fautive *razljučaete* Cloz. I, 133, tous les exemples de graphie *u* pour *ą* du Clozianus se trouvent dans des mots qui renferment une autre nasale, consonne ou voyelle : *muka* (au lieu de *mąka*) 620, II 53 ; *bogonaučenują* I, 28 ; *drugują* II, 111 ; *tęžju* I, 145 ; *mąku* 617 ; *usuždająšte* 654 ; *ątrobu* 746 ; de même la graphie *o* dans : *novoją* I, 30 ; *duxovŭnoją* II, 28 ; *koją* II, 114 ; *nemogošte* I, 180 (on lit cependant *vĭsěko pravŭdą* 275 ; peut-être sous l'influence de *lěpo* à la même ligne). Et surtout on doit citer les alternances connues : *gnąšati* Euch. 79 a ; 85 a ; Ps. CVI, 18 ; Supr. 270, 6 (cf. 286, 22) : *gnušati* Supr. 83, 6, pol. *gnusny*, slov.

gnûs et *gnjûs*, s. *gnûs* et *gnjûs*, bl. r. *gnjus*) — *mąditi* (L. I, 21 et XII, 45 Zogr.; Ps. XXXIX, 18 et LXIX, 6), *mądĭnŭ* (L. XXIV, 25 Zogr. Mar.); *muditi* (Mt., XXIV, 48 et XXV, 5 Zogr. Mar.; L. I, 21 Ass.; Supr. 89, 8; 91, 2 et 8), pol. *mudzic'*, slov. *muditi*; v. sl. *mudĭnŭ* (L. XXIV, 25 Ass.; Euch. 78a) — *nąditi* (Mt., XI, 12 et L. XXIV, 29 Zogr. Mar. Ass.; Ps. XXXVII, 13 = Euch. 76 b; etc.), *nąžda* (L. XIV, 18 Zogr. Mar. Ass. Sav.; Euch. 22 b; Supr. 111, 24; etc.), pol. *nędza* : *nuditi* (Mt. XI, 12 Sav.; Supr. 324, 13), *nudĭma* (Supr. 309, 15), pol. *nudzic'*, slov. *nuditi* — pol. *nękac'* : *nukac'* — pol. *wnęk* : *wnuk*. Par malheur on n'est fixé sur la forme la plus ancienne d'aucun de ces mots et *ą* et *u* se laissent expliquer directement dans ceux qui ont des étymologies admissibles. L'alternance *kądą* : *kądu* n'est pas moins obscure. Le mieux est donc de ne pas tirer parti du premier terme *su-* de *sumĭnĕnije* aussi longtemps que l'on ne sera pas au clair sur ces alternances, et le seul exemple de *su-* sur lequel on puisse faire fond est *sugubŭ*; mais cet exemple au moins paraît solide; car la dénasalisation complète de *są-* serait un fait unique.

---

6. — *lĭgŭkŭ*.

L'indo-européen avait deux adjectifs distincts, l'un appartenant à la racine **leng^w^h-* « aller vite » attestée par skr. *rámhate*, zd *rənjaiti* et l'autre à une racine **leg^w^h-* ou *legh-* « être petit, menu, sans importance ». A la première racine appartiennent gr. ἐλαφρός « rapide, léger », v. h. a. *lungar* et les formes de comparatif et superlatif zd *rənjyah-*, *rənjišta-*; cf. pour le sens v. h. a. *rasc*, v. isl. *rǫskr* et got. *raþs* en regard de v. irl. *rethim* « je cours ». A la seconde racine appartiennent lat. *leuis* qui n'a pu, ce semble, perdre aucune nasale (cf. Sommer, *Handbuch d. lat. laut- u. formenlehre*, p. 230) et les comparatifs skr. *rághīyān*, *lághīyān*, cf. aussi *ṛhánt-*. — Les racines terminées par une occlusive ont assez souvent en indo-européen une voyelle réduite, bien distincte de **ə*, et qu'il est commode de désigner par °, ainsi dans lat. *quattuor*, sl. **čĭtyre* (tch. *čtyři*), v. Fortunatov, K. Z. XXXVI, 34 et suiv., et Hirt, *Ablaut*, p. 14 et suiv.; ce ° se rencontre après *l*, ainsi, en

regard de lit. *spleczù* et *plàsti*, skr. *práthati*, zd *fraθō* « largeur », v. sl. *plesna* « plante des pieds », dans lit. *splisti*, gr. πλατύς (jamais *πάλτυς), lat. *planta*, arm. *layn* « large » (*la* ne peut être que *l°*; car *l̥* donne *ał*). A côté de la forme **leg*ʷ*h-* attestée par lat. *leuis* et skr. *rághīyān*, il y avait de même **l°g*ʷ*h-*, attesté par ἐλαχύς, λάχεια « petit », irl. *lau* « petit, mauvais », compar. *laigiu*, et qui doit être représenté en slave par **lĭg-*, car c'est balt. *i*, sl. *ĭ* qui représentent d'ordinaire i.-e. °; et l'on a en effet v. sl. *lĭgŭkŭ* « léger », par exemple Mt., XI, 30 (*lĭgŭko* Zogr.; *legŭko* Mar.; *legĭko* Ass.) et Euch. *legŭko*, *leŭko* (38 a, 78 b, 85 b, 100 a); *lĭgota* « légèreté », II Cor., I, 17; russe *lĕgkij*, *legkó* et *l'góta*; polon. *lekki*; serbe *lȁgan*, *lȁgahan*. Le *ĭ* de *lĭgŭkŭ* s'explique donc aisément et les hypothèses par lesquelles M. Vondrák, *Altkirchensl. gramm.*, p. 73, s'est efforcé de l'expliquer en partant de i.-e. **n̥* ne sont pas moins inutiles qu'inadmissibles en elles-mêmes.

Les deux adjectifs représentés l'un par gr. ἐλαφρός, v. h. a. *lungar*, zd *rənjišta-* et l'autre par gr. ἐλαχύς, λάχεια, skr. *ṛhánt-*, lat. *leuis*, irl. *lau*, v. sl. *lĭgŭkŭ* étaient assurément différents et pour la forme et pour le sens; mais à ces deux points de vue, ils étaient aussi très voisins l'un de l'autre et l'on conçoit qu'ils aient été plus ou moins confondus; le skr. *raghúḥ*, *laghúḥ* qui signifie « rapide » et « léger » peut reposer également sur **lṇghús* et sur **leghús* ou **l°ghús* (car il semble bien que i.-e. *° soit représenté en indo-iranien par *a*); dans lit. *leñgvas* « léger », got. *leihts* « léger » et aussi dans v. h. a. *lungun* « poumon » (littéralement la partie légère de l'intérieur du corps; cf. peut-être arm. *lanǰkh* « poitrine » si le sens ancien est « poumons ») il a pu y avoir simplement fixation du sens de « léger » propre dès le début à gr. ἐλαφρός à côté du sens de « rapide », mais on peut admettre aussi une influence de l'autre adjectif signifiant « petit ».

De *lĭgŭkŭ* on rapproche v. sl. *lĭdza*, *lĭza* « profit », v. sl. *lĭgynji* « allègement, consolation » (Supr. 194, 18) et « profit », v. russe *ne lĭga* et russe *ne l'zjá* « il est impossible », v. sl. *polĭdza* « ὠφέλεια » J., XII, 19, russe *pól'ga* et *pól'za*. Le *dz*, *z* résulte ici de l'action du *ĭ* précédent non accentué; la forme russe *lĭga*, *pól'ga*, pet. r. *pil'ga* suppose **lĭ'ga-*; l'alternance de *lĭga* et *lĭdza* s'explique peut-être par la mobilité de l'accent :

**lĭgá* donne *lĭdzá,* mais *lĭ'gą* subsisterait conformément à la loi de M. Baudouin de Courtenay ; cf. v. sl. *stĭdza,* russe *stezjá,* serbe *stȁza,* mais russe dial. *stegá, zga* en regard de lette *stiga,* v. h. a. *stega* (tandis que polon. *sc'iežka* est dérivé de **stěga,* cf. got. *staiga*). La forme *lĭdzě, lĭzě* qu'on lit par exemple dans Cloz. 127 *aště e lĭzě* « s'il est possible », cf. Supr. 274, 7 ; etc., est un datif et peut par suite appartenir soit à *lĭga,* soit à *lĭdza* ; on sait en effet par le datif pluriel *sicĕmŭ* que la gutturale altérée par une voyelle palatale précédente peut être suivie de *ě* (v. M. S. L., XI, 8 ; Ljapunov, *Izslědovanije,* I, p. 73 et suiv., et, plus récemment, Lorentz, K. Z. XXXVII, 264 et suiv., qui paraît ignorer les deux notes précitées) ; l'emploi du datif *lĭdzě* dans les propositions négatives et conditionnelles est exactement pareil à celui du datif *trĕbě* dans les mêmes conditions (L. XIV, 35 ; Cloz. I, 160).

---

7. — *peštĭ, peštera* « caverne ».

Le vieux slave a deux mots *peštĭ,* exactement pareils pour la forme, mais très différents pour le sens. L'un, signifiant « poêle », traduit κλίβανος, κάμινος Mt. XIII, 42, 50 ; L. XII, 28 ; Ps. XX, 10 ; etc. et se retrouve dans r. *pěč', pěči* ; s. *pěc', pĕc'i* ; pol. *piec* (masc.) ; il appartient visiblement à la même racine que *peką, pešti* et répond à skr. *paktíḥ,* gr. πέψις ; il ne fait aucune difficulté. L'autre, signifiant « caverne », traduit σπήλαιον J. XI, 38 Zogr. Mar. Ass. ; Supr. 354, 9 ; il n'a pas d'étymologie satisfaisante ; car le sens interdit, ce semble, de le tenir pour identique au précédent.

D'ailleurs *peštĭ* « caverne » n'est pas isolé en slave et ne saurait être séparé de *peštera* « σπήλαιον » J. XI, 38 Sav. Ostr. ; Supr. 210, 18 ; 393, 8 ; 417, 19 ; r. *pečóry* « grottes, cavernes » ; et aussi de s. *pĕc'ina* « caverne ».

Le latin *specus, specu* rappelle immédiatement le mot slave. Le sens est le même. L'alternance *sp : p-* à l'initiale est bien connue.

Quant à la formation, *peštĭ* est clair : *peštĭ* est à lat. *specus, specu* ce que skr. *pṛṣṭíḥ* « côte » est à *párçuḥ,* zd *pərəsuš* « côté ». Le s. *pĕc'ina* est dérivé de **pekti-* et n'appelle pas d'observations.

La forme *peštera* est au contraire assez énigmatique. Un suffixe *-*terā*- de substantif ne paraît se rencontrer en slave que dans un seul autre mot : *nestera* « nièce » (attesté en vieux russe, v. Sreznevskij, *Materialy*), s. *nèstera*, v. polon. *nies'ciora* (Brückner, *Archiv f. sl. phil.*, XI, 137) : le sens est assez net ; comme partout ailleurs, *-*tero*- marque ici une opposition ; c'est un dérivé du thème **nepot-*, **nept-*, exactement comparable au lat. *mātertera*, dérivé de *māter* : la *nestera* est à la fille ce que la *mātertera* est à la mère. L'explication compliquée qu'ont proposée Miklosich, *Vergl. gramm.*, II, 91, et J. Schmidt, *Pluralbild.*, 63, pour *nestera* est fort peu admissible, bien qu'elle ait été reproduite depuis, notamment par M. Lidén, *Studien*, 37. Le suffixe qui est dans *peštera* doit être aussi le suffixe indo-européen *-*tero*- qui marque opposition de deux objets ; l'emploi n'en est pas plus surprenant ici que dans gr. ὀρέστερος « de la montagne » (par opposition à la plaine). D'ailleurs le latin a une formation sans doute analogue : *cauer-na* renferme, devant le suffixe secondaire *-*no*- (féminin *-*nā*-), l'élément *-*er*-, *-*ero*- qui est synonyme de *-*ter*-, *-*tero*- ; la différence entre *peštera* et lat. *cau-er-(na)* est de même ordre que celle entre skr. *pu-trá-ḥ* « fils » et lat. *pu-er* ; pour l'addition de *-*no*-, cf. *internus, hesternus*, etc. Le gr. ἄντρον est moins intéressant parce que le sens est « intérieur » ; cf. ombr. a n t e r, v. sl. *ątrĭ*.

L'emploi des suffixes marquant opposition de deux objets dans *peštera, cauerna* rappelle celui des mêmes suffixes dans les mots signifiant « ventre ». Le « ventre » est l'intérieur de la bête : gr. ἔντερα, skr. *āntrám, antrám*, arm. *ənderkh*, v. sl. *ątroba* « κοιλία » et *jętro* « foie » : la valeur de *-*tero*-, *-*tro*- est ici très claire. Mais le même suffixe ou des suffixes très voisins se retrouvent dans toute une série d'autres mots : gr. γαστήρ, lat. *uen-ter* peuvent se discuter (il est remarquable que γαστήρ se fléchisse tout autrement que les noms d'agents et d'une manière toute pareille aux termes de parenté comme πατήρ ; de même lat. *uenter* ; cf. le suffixe de skr. *antár, antári-*, lat. *inter*, qui est athématique) ; got. *hair-þra* en regard de v. sl. *črěvo* « κοιλία », r. *čerévo*, s. *crijèvo*, v. tch. *trzievo* et skr. *jaṭh-áram* en regard de got. *kilþei* présentent

nettement *-*tro-*, *-*ero-*; et surtout il y a la famille bien connue de :

lit. *vè'd-ara-s* « estomac », v. pruss. *weders* ;

skr. *ud-ára-m* « ventre », zd *ud-ara-* ; gr. ὀδ-ερο-ς· γαστήρ (avec un ὁ dont l'esprit rude semble indiquer qu'il s'agit d'une graphie de la prononciation dialectale *u* (et non *ü*) cf. Brugmann, *Griech. gramm.*[3], p. 27 et 194 ; on pourrait aussi penser à un ancien ϝοδερος).

gr. ὕσ-τρο-ς · γαστήρ et ὑσ-τέρᾱ ; le lat. *uterus* fait difficulté ; on ne peut guère expliquer le *t* qu'en partant d'un ancien **utro-* ; la forme s'explique en indo-européen : un i.-e. **ud-tro-* aboutissait en effet à **utro-* comme **med-tro-* à *metro-* (gr. μέτρον), suivant une remarque de M. Grammont, suggérée par le bel article de M. F. de Saussure, M. S. L., VI, 246, et suiv. ; on peut aussi expliquer **utro-* en latin (Vendryes, *Recherches sur... l'intensité initiale,* 228).

L'élément radical **wed-* de ces divers mots est peut-être celui qu'on rencontre, sous la forme sans *e*, **w°d-*, dans lit. *vidùs* « intérieur, milieu » où l'alternance des suffixes **-eu-* et **-tero-*, **-ero-* rappelle l'opposition de lat. *specus, specu* et de v. sl. *peštera* ; de gr. κρατύς et κρατερός ; etc.

---

8. — *nejęsytĭ.*

Le *-ję-* de *nejęsytĭ* « pélican » (Ps. CI, 7), « vautour », littéralement « insatiable » (cf. le synonyme *nesytĭ*), et de *nejęvěrŭ* « incrédule » est encore inexpliqué. D'autre part, on ne signale en baltique et en slave au premier terme des composés aucune trace de la particule négative i.-e. **n̥-* qui est attestée dans toutes les autres langues indo-européennes conservées sous une forme un peu archaïque : indo-iran. *a-*, *an-* arm. *an-*, gr. ἀ-, ἀν-, lat. *in-*, celt. *an-*, germ. *un-*. On est par là conduit tout naturellement à se demander si les formes anciennes ne seraient pas **ję-sytĭ* « insatiable », **ję-věrŭ* « incrédule » avec un **ję-* qui en effet représenterait régulièrement i.-e. **n̥-*. Ces deux mots auraient été conservés par hasard alors que l'emploi de **ję-* = gr. ἀ- avait disparu en slave ; et, comme ils n'étaient plus analysés, on aurait, par une sorte de contami-

nation d'anciens **jęsytĭ, *jęvĕrŭ* et des formes nouvelles *nesytĭ, nevĕrĭnŭ,* dit *nejęsytĭ, nejęvĕrŭ*; c'est ainsi que, en italien, on a *con meco* au lieu de *meco* et en russe *navrjad li* à côté de *vrjad li*; il y a ici simplement accumulation d'une forme ancienne et d'une forme moderne ; le fait est d'ailleurs singulier. — Ce qui vient à l'appui de cette hypothèse, c'est l'aspect très archaïque du composé possessif *nejęvĕrŭ,* qui n'a aucun suffixe de dérivation, chose usuelle en indo-européen, mais rare en slave dans ce type de composés et conservée presque uniquement dans le composé très archaïque *ubogŭ* en regard de *bogatŭ.*

Cette explication du *-ję-* de *neję-vĕrŭ* suppose que le mot *vĕra* « πίστις » (r. *vêra,* s. *vjĕra,* tch. *víra*) soit original en slave ; car l'archaïsme **jęvĕrŭ* deviendrait peu admissible si l'on tenait, avec M. Hirt, *vĕra* pour un emprunt au germanique. Mais il n'y a là aucune difficulté : v. h. a. *wāra* signifie « vérité » et non pas « foi », le v. isl. *vár* signifie « vœu », et le got. *tuzwerjan* « douter » ne donne aucun droit de poser un mot **wērō* « foi » en germanique. Il n'est pas non plus légitime de voir dans *vĕra* un mot slave parent de lat. *uērus*; le sens est trop essentiellement différent, comme l'a noté M. Bréal, M. S. L., VII p. 146, n. 2. Au fond, le mot slave se rapproche surtout pour le sens de la racine iranienne *var-* « croire » : *fravarāne* est le terme par lequel dans l'Avesta le mazdéen confesse sa foi ; il est probable qu'on est en présence d'un vieux terme religieux qui se retrouve en iranien comme dans *svętŭ,* cf. zd *spəntō*; *slovo,* cf. zd *sravah-* « parole » ; *bogŭ,* cf. v. perse *baga* « dieu ». Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si lat. *uērus* doit être rapproché de zd *var-* (v. Fick-Stokes, *Vergl. wört,* II, 272, et Uhlenbeck, *Et. wört. d. got. spr.*[2], sous *tuzwerjan*) ou de la racine **wes-* de got. *wisan* (v. en dernier lieu Hirt, *Ablaut,* p. 134, n.); le seul rapprochement clair pour le sens est celui de v. sl. *vĕra* et de zd *var-* « croire ».

---

9. — *slĕzena* et le nom indo-européen de la « rate ».

V. sl. *slĕzena,* v. russe *selezena* (russe mod. *selezënka*), b. sor. *slozyna,* s. *slezina* supposent un ancien **selzenā,* resp. **selzīnā.*

—

Même abstraction faite du suffixe, ce mot ne répond exactement à aucune des formes du nom de la « rate » dans les autres langues indo-européennes : comme les noms de la « langue », les noms de la rate sont irréductibles à un original commun ; mais les divers noms ont entre eux un air de parenté qu'il est intéressant de relever. Les formes les plus voisines de la forme slave sont, en iranien, zd *spərəʒa-*, persan *supurʒ*, jud.-tat. *süpül* ; pehlvi *spārʒ* (l'*a* noté entre *p* et *r* n'est peut-être qu'une « mater lectionis »), *kāš. espōl*, et, en celtique, irl. *selg*, m. bret. *felch* (avec *f* issu de *sp*) : la finale **-elg₁h-*, **-l̥g₁h-* (ou *-elg₁-*, *-l̥g₁-* ?) est commune au slave, à l'iranien et au celtique, mais le slave a *s-* initiale en regard de *sp-* des deux autres langues (la chute du *p* étant phonétique en irlandais) ; en slave **spelʒ-* n'a pu d'aucune manière aboutir à **selʒ-*, et, même en reportant la chute du *p* jusqu'au moment où *el* est devenu *l̥e* (?), comme le fait M. T. Torbiörnsson, *Die gemeinslavische liquidametathese* (*Upsala Univ. årsskrift*, 1902), I, 27, on n'explique pas la chute du *p* : si *p* subsiste devant *l* consonne, il serait étrange qu'il tombât devant *l* voyelle. — Il est intéressant de noter qu'on retrouve la même opposition d'une forme avec et sans *p* dans skr. *plīhán-* en face de lat. *liēn* (qui pourrait être **slīg₁hēn-*) : ceci suffit à montrer combien il serait vain de vouloir expliquer la chute du *p* en slave même. — On a ainsi les formes : **spelg₁[h]-* (*spl̥g₁[h]-*) ; **selg₁[h]-* ; **plīg₁h-* ; **līg₁h-* (ou **lig₁h-* ?).

Le gr. σπλήν, σπληνός présente à son tour une forme sans gutturale irréductible aux précédentes, soit **splēn-* ; on ajoute souvent σπλάγχνα « entrailles » qui ne va ni pour le sens ni pour la forme, et qu'il convient par suite d'écarter.

L'arménien a *phaycałn*, avec un *ph* initial qui ne peut reposer que sur un ancien *ph* indo-européen, le *p* initial ne donnant que *h* : le *p* du sanskrit, de l'iranien et du celtique admet aussi cette origine ; seul le π de gr. σπλήν suppose nécessairement un i.-e **p*. Le *c* de *phaycałn* repose sur **g₁*, et non sur **g₁h*. Il faudrait partir de **phaig₁len-*.

En baltique, on rencontre lit. *bluʒnis*, v. pruss. *blusne* ; le *b* initial résulte sans doute d'une assimilation de *p* initial à la sonore aspirée intérieure ; on sait que, en indo-européen, une racine ne peut tout ensemble commencer par une occlu-

sive sourde et finir par une sonore aspirée : le τ de gr. στείχω, dont la racine commence par *s*, est ancien, mais, celui de τεῖχος repose sur un ancien θ ; souvent un doublet muni de *s-* a maintenu la sourde, ainsi dans des cas tels que skr. *kṛdhúḥ* en face de *á-skṛdhoyuḥ*, mais c'est sans doute le *b* issu de *bh* de lit. *bluźnis* qui représente le traitement phonétique indo-européen dans un cas de ce genre. — L'*u* représente non pas i.-e. **ə* qui ne peut jamais être autre chose que le degré zéro d'une tranche *ā*, *ē* ou *ō*, mais la voyelle réduite i.-e. °qui apparaît dans les racines terminées par une occlusive, cf. ci-dessus, p. 164 Seulement, au lieu d'être représentée par *i* comme elle l'est d'ordinaire en baltique, elle l'est ici par *u* ; on retrouve le même traitement dans lit. *ùpė*, en face de v. pruss. *ape*, indo-iran. *āp-*, *ap-* « eau », gr. ὀπός ; et ce traitement n'a rien de très surprenant puisque, comme on sait, i.-e. **ṛ, ḷ, ṇ, ṃ* sont représentés en letto-slave non seulement par *ir, il, in, im*, mais aussi parfois par *ur, ul, un, um*, sans que le principe de la répartition soit connu. — On peut donc poser que les formes baltiques reposent sur un i.-e. **bhl°g₁hen-* (ancien **pl°g₁hen-* ?).

L'alternance de *bh-* et de *ph-* à l'initiale n'est pas sans exemple par ailleurs : de même que le persan *nāf* s'oppose à skr. *nā́bhiḥ*, v. pruss. *nabis*, v. h. a. *nabolo*, v. irl. *imbliu*, le v. sl. *pąpŭ* (r. *pup*, *púpa* ; pol. *pęp* ; s. *pŭpak*, *pŭpaka*) s'oppose à lit. *bámba*.

En somme, pour huit dialectes indo-européens, on a sept formes plus ou moins pareilles à quelques égards, mais absolument différentes à d'autres ; seuls, le celtique et l'iranien s'accordent. Et il est à noter que les dialectes par ailleurs les plus voisins divergent ici : le sanskrit d'avec l'iranien, le slave d'avec le baltique, et le latin d'avec le celtique. On n'a aucun moyen de déterminer la nature du lien qui unit ces formes divergentes.

Les exemples de ce genre ne manquent pas en indo-européen ; le plus connu est celui du nom de la « langue » : le v. sl. *językŭ* n'a de correspondant exact que dans v. pruss. *insuwis* et ne se laisse d'ailleurs ni rapprocher d'une manière définie ni séparer de skr. *jihvā́*, zd *hizvā-*, lit. *lėžùvis*, got. *tuggo*, irl. *tenge*, lat. *lingua*, toutes formes inconciliables entre elles. Pour la « chèvre », on a : skr. *ajáḥ* « bouc », *ajā́* « chèvre », *ajínam*

« peau », pehlvi *azag* « chèvre » (Horn, *Grundr. d. neup. et* p. 269), lit. *ožỹs* « bouc », *oszkà* « chèvre », v. pruss. *wosux* « bouc », *wosee* « chèvre », v. sl. *azĭno* « peau » (ces mots supposent un ancien thème **ăg-* dont ils présentent diverses dérivations) — zd *izaēna-* « de peau », arm. *ayc* « chèvre », gr. αἴξ, αἰγός « chèvre », αἰγίς « peau de chèvre » — v. sl. *koza* « chèvre », *kozĭlŭ* « bouc », *kozĭlę* « chevreau », *koža* « peau » (cf. peut-être got. *hakuls* « manteau »), ags. *hécen,* alb. *kets* « chèvre », *keθ-ôi* « bouc » ; les dialectes occidentaux ont des mots qui leur sont particuliers : lat. *caper,* gall. *caer,* v. isl. *hafr* (les mots iraniens cités par M. Uhlenbeck, *Et. wört. d. got. spr.* [2], p. 55 et par M. Schrader, *Reallexikon,* p. 985, n'ont évidemment rien à faire ici : le *č* initial et le *p* intervocalique les excluent ; gr. κάπρος signifie « sanglier ») et lat. *haedus,* got. *gaits*. Pour le « renard » on trouve : gr. ἀλώπηξ, lit. *lãpė* — skr. *lopāçáḥ* (chacal), zd *raopiš,* persan *rōbāh* — bret. *louarn* — arm. *ałuēs* — v. sl. *lisŭ* dont l'*i,* à en juger par l'intonation (s. *lîs, lîsa,* tch. *lis* ; russe *lisá*) repose sur **ei* et non sur **ī*. — Il faut noter ces ressemblances étranges de mots ayant le même sens ; mais, avec les moyens dont on dispose actuellement, il serait chimérique d'en vouloir rendre compte dans le détail.

---

10. — *malŭ*.

Le v. sl. *malŭ* « petit » ne répond exactement à aucun autre mot indo-européen : got. *smals,* v. h. a. *smal* diffère et par la présence de *s* initiale et par le vocalisme ; le gr. μῆλον (avec η panhellénique) « petit bétail, mouton » peut être parent, mais le rapprochement ne saurait passer pour certain, et d'autant moins que le correspondant celtique (irl. *míl,* etc.), signifie simplement « animal ».

Si l'on veut aller un peu plus loin, on peut remarquer encore que plusieurs mots signifiant « petit » commencent par *sm-*, *m-* : gr. σμικρός, μικρός — v. h. a. *smāhi,* v. isl. *smár,* cf. lat. *macer* — v. sl. *mĕzinĭcĭ* « dernier-né » (et, dans certains dialectes modernes, « petit doigt »), lit. *mãžas* « petit », v. pruss. *massais* « moins ». Mais ces mots n'ont en commun

que l'élément initial *sm : m,* et la rencontre peut fort bien être fortuite.

Cette absence d'étymologie n'a rien de surprenant ; la notion de « petit » change très souvent de dénomination : ni ital. *piccolo,* ni esp. *pequeño,* ni fr. *petit* ne sont issus de lat. *paruos* et le lat. *paruos* répond moins encore que v. sl. *malŭ* à un terme d'une autre langue indo-européenne. Les mots signifiant « petit » diffèrent d'une langue à l'autre, d'un dialecte à l'autre : le got. *leitils* n'est pas identifiable au v. h. a. *luzzil,* et l'on ne connaît, à proprement parler, l'étymologie ni de l'un ni de l'autre adjectif ; on voit seulement qu'ils sont récents, car ils ont reçu les finales caractéristiques de l'adjectif signifiant « grand » auquel l'adjectif « petit » s'oppose naturellement et avec lequel il tend par suite à s'associer dans l'esprit : cf. v. h. a. *luzzil* et *mihhil* — ags. *lýtel* et *micel* — got. *leitils* et *mikils,* v. isl. *lítell,* acc. masc. *lítenn,* et *mikell,* acc. masc. *mikenn,* et même les adverbes got. *leita* « ὀλιγόν » (Mc I, 19), v. isl. *lít* en regard de v. isl. *miok, miǫk* ; on reconnaît les finales de gr. μέγας, μεγαλο-, lat. *magnus* en regard de arm. *mec,* skr. *mah-* (et *mahá-, mahánt-*).

C'est par suite de développements de sens singuliers qu'un mot arrive à signifier « petit » et il serait chimérique de vouloir deviner de pareils changements : si le passage de all. *klein* au sens de « petit » ne s'était pas produit en pleine période historique, personne ne se serait sans doute avisé de l'imaginer.

D'ailleurs, d'une manière générale, les mots désignant des infirmités ne sont pas expliqués pour la plupart : v. sl. *gluxŭ* « sourd », *slěpŭ* « aveugle », *xromŭ* « boiteux » sont dépourvus d'étymologies satisfaisantes : par exemple, si l'on rapproche *sromŭ* de skr. *srā́mah,* zd *rāma-,* on ne réussit pas à expliquer par là le *x* initial.

Les adjectifs qui désignent des infirmités ou qu'on emploie dans un sens défavorable sont sujets à se renouveler sans cesse et par suite beaucoup d'entre eux ne sauraient avoir d'étymologie indo-européenne ; il est donc inutile de s'obstiner à une recherche qu'on doit s'attendre à voir rester sans résultat. Il en est de ces adjectifs comme des animaux qui n'ont pas de nom indo-européen : on sait par exemple que le

« lézard » n'a pas de nom commun aux diverses langues ; on ne pourra donc faire plus que des hypothèses incertaines sur l'origine de *ašterŭ* « σαῦρα » (Supr. 297, 19 ; lire *aštera zelena* au lieu de *ašte razděľena)*, r. *jáščer,* etc.

Là même où l'on entrevoit pour un mot signifiant « petit » un rapprochement plausible, il résulte de ce qui précède qu'il convient de ne rien affirmer, et c'est sous le bénéfice de cette réserve qu'est présentée l'observation suivante sur le mot *xudŭ*.

Le rapprochement de v. sl. *xudŭ* « petit, médiocre, misérable » et de skr. *kṣudráḥ* « petit » qu'a proposé M. Pedersen, I.F., V, 60 et suiv., et qui a été souvent reproduit depuis, est beaucoup moins séduisant qu'il ne paraît d'abord, quand on observe que skr. *kṣudráḥ* ne saurait être séparé de skr. *kṣódati* « il écrase », sans parler des contestations phonétiques qu'on pourrait soulever. Un autre rapprochement, plus satisfaisant pour la forme et aussi satisfaisant pour le sens, peut être proposé : l'arm. *xun* est exactement synonyme de sl. *xudŭ* ; la finale slave *-dŭ* serait alors suffixale, comme dans *tvrŭdŭ* en regard de lit. *tvìrtas*. On aurait ici un nouvel exemple du traitement slave *x* de i.-e. **kh* à joindre aux cas connus de *soxa,* cf. lit. *szakà,* skr. *çākhā,* pers. *šāx,* arm. *çax* (Pedersen, I. F., V, 50) ; et *xoxotati,* cf. arm. *xaxankh,* skr. *kakkhati,* gr. κκχάζω ; de *xotěti (xŭtěti),* cf. arm. *xand* « désir violent » ; etc. Le got. *hauns* « bas, humble », v. h. a. *hōni* pourrait aussi être rapproché de arm. *xun* et de sl. *xudŭ* ; le vocalisme serait le même que celui du mot slave. Enfin on pourrait peut-être citer encore, avec un autre suffixe, gr. κοῦφος « léger ».

Le traitement sl. *x* de i.-e. **kh* qu'on admet ici d'après M. Pedersen permettrait aussi d'expliquer le rapprochement très séduisant de v. sl. *plěšĭ* « chauve », r. *plêxán,* tch. *plechatý* et de lit. *plìkas* (même sens) : la seule combinaison qui rende immédiatement compte de ce rapprochement est une racine **pleikh-* dont on aurait en slave la forme **ploikh-* dans *plěx-* et en lituanien la forme **plikh-* dans *plìkas,* cf. tch. *plchý*. L'hypothèse d'un emprunt du mot lituanien au slave semble exclue (Leskien, *Bildung,* p. 32). On aurait ainsi pour la calvitie un terme letto-slave qui ne se retrouverait pas dans les autres langues.

11. — *tužďĭ.*

La dissimilation de *j* par un autre *j*, supposée M. S. L., IX, 137 et suiv., pour expliquer *zěją*, a déjà trouvé dans la forme *pitěją* une importante confirmation (M. S. L., XI, 14) ; *tužďĭ* en regard de *štužďĭ* « ἀλλότριος » en fournit un nouvel exemple. En effet v. sl. *štužďĭ* (J. X, 5 Zogr. ; Supr., Euch., etc.), r. *čužój*, pol. *cudzy* supposent un slave commun **tjudjĭ*, tandis que *tužďĭ*, qui est la forme de l'ancienne traduction de l'Évangile (L. XVI, 12 Zogr. Mar. Ass. ; J. X, 5 et Mt. XVII, 25 et 26) et du Psautier (aussi Euch. 68 b., etc. ; Supr. 375, 15), *tužĭ* des feuilles de Kiev IV b 10, s. *tûď* supposent **tudjĭ* (une troisième forme *stužďĭ* qu'on lit par exemple Euch. 68 b et Supr. 313, 9 peut s'expliquer soit par une contamination de *štužďĭ* et de *tužďĭ*, soit par une dissimilation de *štužďĭ* en *stužďĭ*) : **tudjĭ* est la forme attendue, avec la même dissimilation qu'on observe dans *zěją* et *pitěją* ; la conservation de **tjudjĭ* à côté de **tudjĭ* serait surprenante dans un mot original, mais le thème sl. **tjudjé-* est un dérivé d'un emprunt au germanique : got. *þiuda*, v. sax. *thioda*, v. isl. *þiód*, et se trouve par là même dans une situation à part.

On conçoit aisément qu'un adjectif tiré d'un mot étranger signifiant « nation » désigne précisément l'étranger : la nation germanique était pour les Slaves la nation étrangère par excellence : le *němĭčĭ*, c'est-à-dire le muet, le βάρβαρος, est le Germain. Il est d'ailleurs curieux que lette *tauta* désigne à date ancienne surtout un peuple étranger.

La longue de s. *tûď* n'enseigne rien sur l'intonation ; il s'agit d'un adjectif accentué sur la finale : fém. *túďa*, neutre *túďe*, et par suite comparable à *nâg* (v. M. S. L. XI, 349) ; il n'y a donc ici nulle contradiction avec le cas de *bljŭdo*.

Là où la seconde syllabe ne renferme pas un groupe dont *j* est le second terme, d'après l'explication proposée il ne doit pas y avoir d'alternance *tj : t* ; et en effet en regard de v. sl. *štutiti*, *oštutiti* « γνῶναι, αἰσθεῖν », r. *očutít' sja*, s. *c'útiti*, pol. *cucić*, il n'y a de variante **tutiti* dans aucun dialecte ; v. sl. *študĭ* « τρόπος », s. *c'ûd*, tch. *cud*, *cudný*, r. *pričúda* n'ont pas non plus de variante **tudĭ*.

12. — *dvĭri, vrata,* etc.

Le vieux slave présente le pluriel dans plusieurs mots où l'on serait tenté au premier abord d'attendre le duel :

dvĭri « θύρα », par exemple dans l'Évangile : Mt. XXV, 10 ; J. X, 1, 2, 7, 9.

vrata (pluriel neutre) « πύλη, πυλών » Mt. VII, 13, 14 ; XXVI, 71 ; etc. ; Ps. LXVIII, 13.

usta (pluriel neutre) « στόμα », très souvent dans l'Évangile.

nozdri « ῥῖνες » Ps. CXIII, 14 ; Supr. 296, 2 et 435, 20.

črěsla (pluriel neutre) « ὀσφύς » L. XII, 35 ; Euch. 85 b.

Comme le vieux slave a conservé rigoureusement l'emploi du duel et ne manque pas de mettre ce nombre partout où il est expressément question de deux objets ou bien quand il s'agit de choses notoirement paires, comme les « yeux », *oči,* ou les « oreilles », *uši* (v. Belič, *Izvěstija* de la sect. de langue et litt. russes de l'Acad. de St-Pétersbourg, IV, 1159 et suiv.), on doit tenir l'emploi du pluriel dans ces mots pour ancien.

Et en effet, dans les cas correspondants, le baltique et le grec n'ont que le pluriel et non le duel :

A v. sl. *dvĭri* répond le pluriel lit. *dùrys* (cf. aussi lat. *forēs,* v. h. a. *turi* et l'adverbe arm. *durs* « dehors ») ; le sanskrit a de même le pluriel véd. *dvā́raḥ* et *dúraḥ* « la porte » à côté du duel véd. *dvā́rau.* Le grec a le pluriel θύραι (cf. Osthoff, *Zur armenischen laut- und wortforschung,* dans les *Sprachwissenschaftlichen abhandlungen* de L. von Patrubány, 116 et suiv.).

A v. sl. *vrata* répond le pluriel lit. *vařtai* qui tient la place d'un pluriel neutre conservé dans v. pr. *warto* « thor « (Voc.) ; v. Berneker, *Preuss. spr.* 269 (cf. le pluriel ombr. veres, *uerir,* osq. veru). — Le mot grec, différent, est aussi pluriel : πύλαι.

Près de v. sl. *nozdri* on trouve lit. *nasraĩ* ; cf. aussi gr. ῥῖνες (et lat. *nārēs*).

A v. sl. *usta* répond le pluriel neutre v. pr. *austo* « munt » (Voc.) ; le masculin singulier correspondant à skr. *óṣṭhaḥ* « lèvre » se trouve au contraire dans l'accusatif v. pruss. *āustin* « maul » (Ench. 52) ; le dérivé zd *aoštra* « *lap* » (lèvre) du *Frahang* doit être un féminin comme le dérivé slave *ustĭna* « χεῖλος ».

Là où il s'agit explicitement des « deux narines » ou des « deux lèvres », le duel devait être naturellement employé en indo-européen et c'est ainsi qu'on a skr. *óṣṭhau* « les deux lèvres » *Ṛ.* V., II, 39, 6 dans un passage où sont énumérées au duel les parties du corps qui vont par paires : yeux, mains, etc. D'ailleurs, comme on le voit par *dvā́rau,* le sanskrit tend à remplacer par des duels les pluriels anciens ci-dessus énumérés.

Mais le pluriel doit être considéré comme correct au point de vue indo-européen partout où deux objets se réunissent pour former un tout ; l'emploi du pluriel pour indiquer un tout composé de plusieurs parties est bien établi (v. Delbrück, *Vergl. synt.,* I, p. 147 et suiv. ; Brugmann, *Griech. gramm*[3]., p. 369 et suiv.) ; on a eu tort seulement de croire que l'emploi du pluriel n'était pas légitime lorsque les parties n'étaient qu'au nombre de deux.

---

13. — A propos de *svĭtěti.*

La racine bien connue *$k_1$weit-* « briller » (qui se dit en particulier de l'éclat de l'aurore qui paraît) n'est attestée que dans les dialectes orientaux : en indo-iranien et en letto-slave. On a en védique le thème racine dans *açvitan, çvitānáḥ,* l'aoriste sigmatique *açvait,* l'aoriste à redoublement *açiçvitat* ; ni le sanskrit classique ni le zend n'ont conservé de formes verbales ; dès les plus anciens textes sanskrits et iraniens, **$k_1$weit-* tend à être éliminé par la concurrence d'une autre racine signifiant « briller », i.-e. **leuk-* ; les deux racines n'étaient sans doute pas exactement synonymes, et **leuk-* paraît avoir désigné à l'origine un éclat moindre que **$k_1$weit-,* celui de la lune (v. sl. *luna,* lat. *lūna,* arm. *lusin*), des étoiles (v. pruss. *lauxnos* « gestirne »), de l'aurore commençante (gr. ἀμφιλύκη), de la lumière artificielle (gr. λύχνος, lat. *lūmen*), d'une marque, d'une tache blanche dans un objet coloré (lit. *laũkas,* gr. λοῦσσον, v. Osthoff, *Etymologische parerga,* I, 77) ; au contraire on a en letto-slave une série complète de formes verbales :

1° lit. *szvitù, szvitéti* ; v. sl. *svĭštą, svĭtiši* (par exemple J., I, 5), inf. *svĭtěti* « être clair » ; les présents du lituanien et

du slave diffèrent ; il est probable que le présent slave en *-i-* est dû à l'infinitif *svĭtěti*.

2° lit. *szvëczù, szvẽsti* « briller » et *szveiczù, szveĩsti* « parer, orner » (faire briller) : formes munies du suffixe secondaire **-ye-* et tirées du thème racine **$k_1$weit-*.

3° lit. *szvintù, szvìsti* ; v. sl. *svĭnǫ, svĭnǫti* (serbe *svȁnuti, svȁnē*) « devenir clair, commencer à briller », non attesté dans les textes proprement vieux slaves, mais représenté par son itératif *svitati* « ἐπιφώκσειν » Mt. XXVIII, 1 et L. XXIII, 54, serbe *svĩtati*, polon. *s'witac'*, tch. *svítati*.

4° lit. *szvaitýti* « rendre brillant », v. sl. *světiti* Mt., V, 15, russe *svêtít'*, v. tch. *svietiti* (tch. *svítiti*), pol. *s'wiecic'*.

La seule forme nominale non tirée d'un verbe que présente le slave est *světŭ* (r. *svêt, svê'ta* ; s. *svĩjet, svĩjeta*) « lumière » avec ses dérivés *svěšta* (r. *svěčá*, s. *svijèc'a*, pol. *s'wieca*) « flambeau » et *světĭlŭ* « brillant » (r. *svê'tlyj*, s. *svĩjetao, svijètla*) ; l'indo-iranien n'a pas l'abstrait correspondant mais il a l'adjectif skr. *çvetáḥ* « brillant », zd *spaētō*, auquel le slave n'a pas de correspondant non plus qu'à skr. *çvitnáḥ, çvitráḥ* (cf. lit. *szvitrinéti*), *çvity-áñc-*.

Enfin, si l'on considère, d'une part, que les anciennes palatales indo-européennes initiales sont représentées en slave par des gutturales quand le mot renferme une sifflante à l'intérieur (*gąsĭ, dzvězda* = pol. *gwiazda, kosa* [cf. skr. *çásati* « il coupe »], etc., v. M. S. L., IX, 374) et, de l'autre, qu'il est difficile de séparer le nom occidental de la « fleur », lat. *flōs*, irl. *bláth*, got. *bloma*, de la famille connue de lit. *báltas*, v. sl. *bělŭ*, gr. φαληρός, φαλιός, etc. (ce que dit M. Hirt, *Ablaut* §293, est trop douteux) et de la forme élargie de φλέγω, etc., on sera tenté de voir dans le *kw-* initial de v. sl. *cvĭtǫ, cvětŭ*, tch. *ktvu, květ* un représentant de i.-e. **k_1w-* dont le *k* se justifierait à l'infinitif *cvisti*, tch. *kvísti* et à l'aoriste *cvisŭ*, et le mot « fleurir, fleur » serait tiré en slave de la racine **$k_1$weit-* « briller » par une spécialisation de sens due à l'isolement de la forme.

Tous ces mots sauf le dernier sont très clairs et aucun ne fait difficulté. Il en est tout autrement de ceux qui relèvent d'une autre racine à peu près synonyme, terminée par *d*. On trouve en effet les mots suivants :

skr. *çvindate* « il brille », mot de glossaire, qui ne se rencontre pas dans les textes ;

lit. *svidù, svidéti* « briller » ; *svidùs* « brillant » ;

lat. *sīdus* « astre, constellation » (Fröhde, BB. XIV, 111 Solmsen, *Untersuch. z. gr. laut-und verslehre,* 206) ;

got. *hweits* (et *hwaiteis*), v. isl. *huítr,* ags. *hwít,* v. h. a. *wīz* « blanc » ;

gaul. *Vindo-(magus),* gall. *gwynn,* irl. *find* « blanc ».

Le *ç* du skr. *çvindate,* n'étant pas attesté en védique, est incertain ; il peut être une graphie savante pour un *s* prâkrit, gauchement sanskritisé sous l'influence de la racine *çvit-* ; si la forme douteuse lit. *szvidus* est authentique, il est aisé d'en expliquer le *sz* initial par l'influence de la famille de *szvitéti* ; enfin le germ. **hwītaz* peut résulter d'une contamination de **sweid-* et de **k₁weit-* ; la forme celtique **windo-* suppose une racine **sweid-,* avec l'infixe nasal et l'alternance connue de *s* + consonne : consonne (cf. *sk : k* ; *st : t* ; etc.) ; on pourrait aussi expliquer par un ancien **widro-* « brillant » le lat. *uitrum* ; on sait en effet que *dr* semble donner *tr* en latin (Thurneysen, K. Z., XXXII, 562, sqq.), mais *uitrum* a aussi été expliqué autrement (v. Schrader, *Reallexikon,* sous *Waid,* p. 932) ; cette même forme **wid-,* avec l'infixe nasal qu'on a dans skr. *çvindate* et dans celt. **windo-* se retrouve sans doute dans gr. ἰνδάλλομαι « je parais », ancien ϝινδάλλομαι, comme l'indiquent quelques passages homériques (τ 224 et Ψ 460 ; peut-être aussi γ 246) ; le sens s'explique mieux par là que par le rapprochement ordinaire avec skr. *vindáti,* arm. *gtanem,* irl. *finnaim,* tous verbes signifiant « trouver ». La racine **(s)weid-,* ainsi attestée sur tout le domaine indo-européen, n'est pas représentée en slave où la concurrence de **k₁weit-* ne lui a sans doute pas permis de subsister.

---

14. — Latin *lactūca* en slave.

Le mot latin *lactūca* a été emprunté par le slave à la même date que les anciens emprunts au germanique tels que *vrŭtŭ, vrŭtogradŭ, lukŭ, črěšinja, plugŭ,* et autres termes de culture et de jardinage ; car le groupe *kt* y subit le même traitement

que dans le mot original v. sl. *noštĭ,* slov. *noč,* serbe *nôc',* tch. *noc,* r. *noč'* en regard de lit. *naktis* et l'on a serbe *lòc'ika,* slov. *ločika,* tch. *locika* ; le pet.-r. *łóčyc'a* diffère et par l'accentuation et par le suffixe qui a été modifié. Ce traitement du *kt* de lat. *lactūca* peut s'interpréter de deux manières suivant la manière dont on envisage le traitement du groupe *kt* dans les mots originaux.

1° Si l'on admet, comme semble encore le faire M. Leskien dans la 3e édition de son *Handbuch,* § 28, p. 42, que *kt* donne v. sl. *št,* serbe *c',* russe *č,* tch. *c* devant toute voyelle, on peut partir de lat. *lactūca* avec un *c* prononcé *k* : il n'y a aucune difficulté.

Mais cette hypothèse semble inadmissible ; car le traitement v. sl. *št,* etc. du groupe *kt* ne se rencontre que devant les voyelles palatales, comme dans *noštĭ, dŭšti* ou dans des cas où il a pu y avoir extension analogique, ainsi dans le supin *pештĭ* qui s'explique aisément par l'infinitif *pešti.* Et en effet la palatalisation du groupe *kt* et son identification absolue avec le groupe *tj* qui sont choses fort naturelles devant une voyelle palatale seraient inexplicables devant une voyelle de la série *a, o, u* : la prononciation jodisée des consonnes n'est jamais déterminée en slave par autre chose que par *j* ou par des voyelles de la série palatale. En fait on a pol. *lot,* bl. russe *lĕt,* c'est-à-dire **letŭ* qui, à en juger par lit. *lekiù, lẽkti,* doit reposer sur **lekto-,* et qui indique par suite le traitement normal de *-kto-* en slave ; le verbe *letěti, leštą, letitŭ* (Ps. XVII, 11 et XC, 5) et l'itératif *lĕtati* sont sans doute dérivés de ce thème **leto-.* On est ainsi conduit à reconnaître que *kt* donne sl. *t* devant voyelle non palatale (v. par exemple Brugmann, *Grundr.,* I², p. 622 ; Vondrák, *Altkirch. gr.,* p. 133).

Cette doctrine s'impose d'ailleurs plutôt par son évidence a priori que par la force des exemples : **letŭ* est en effet le seul mot qu'on puisse alléguer d'une manière à peu près sûre ; on cite aussi *pleta* en regard de v. h. a. *flihtu,* lat. *plectō* et de gr. πλέκω, lat. *plicō,* skr. *praçnaḥ* ; mais on pourrait à la rigueur rendre compte de *pleta* par une forme i.-e. **pl-et-* qui différerait de **plek-* par l'élargissement ; car **pl-ek-* renferme un élargissement, comme l'a vu M. Persson, *Wurzelerweiterung,* 35. Quant à *pętŭ,* on n'y saurait voir avec certitude le

représentant de lit. *peñktas,* gr. πέμπτος, lat. *quintus* (dont l'*i* suppose **quiñtos*); en effet il est inquiétant que *pętĭ* doive être tenu pour analogique de l'ordinal *pętŭ* ; or, il est facile d'éviter cette difficulté si l'on constate que, dans un groupe *-eñkt-,* le *k* se réduit à fort peu de chose : l'occlusion se fait pour la nasale, l'explosion seulement pour *t* : par suite le *k* se manifeste seulement par le fait que les vibrations glottales cessent avant que les organes quittent la position requise pour la gutturale et prennent la position de la dentale *t* ; c'est ce qui a lieu pour le skr. *pañktíḥ* qui a fini par se prononçer *pañtíḥ* (v. Wackernagel, *Altindische gramm.,* I, 269), pour indo-iran. **pañkta-* qui donne zd *pañta-* dans le nombre fractionnaire *pañtañhum* « cinquième » (Yasna, XIX, 7) et pour le lat. **queñctos* qui a donné *quintus.* — Mais, même en ne tenant pas compte de l'exemple douteux *pletą* et de l'exemple tout à fait dénué de valeur *pętŭ,* il reste que le seul traitement possible de *kt* devant *ū* est *t*, et, par suite, que *lactūca* avec *c* non palatalisé ne pouvait donner s. *lòc'ika,* etc.

2° Les formes prises en slave par lat. *lactūca* supposent une prononciation fortement mouillée de *c* dans le groupe *ct* ; or, on sait en effet que, dans les dialectes romans autres que l'italien parlé au sud de l'Apennin et les dialectes balkaniques, le groupe *ct* est profondément altéré : de *factu(m), octo,* l'italien a *fatto, otto,* le roumain *fapt, opt,* mais le piémontais *fait, œt,* le roumanche *fat', ot',* le français *fait, huit,* l'espagnol *hecho, ocho,* le portugais *feito, oito*; et le mot *lactūca* lui-même est ainsi représenté : it. *lattuca,* roum. *laptuca,* mais piém. *laitüa,* lomb. *lačüga,* fr. *laitue,* prov. *lačügo,* esp. *lachuga,* port. *leituga* (d'après W. Meyer-Lübke, *Gr. des lang. rom.,* I, § 459 et suiv.). On le voit, le mot *lactūca* a été emprunté par le slave avec sa prononciation exacte ; la prononciation molle de sl. *kt* devant voyelle palatale s'est trouvée être ce qui répondait le plus exactement au *ct* des dialectes romans : ce n'est ni de l'Italie du sud ni des Balkans que les Slaves ont reçu des mots romans, c'est des populations germaniques dont les Slaves occidentaux ont reçu de nombreux éléments de civilisation et dont la langue populaire était le germanique et la langue religieuse et savante le latin ; M. Bréal a finement noté (M. S. L., VII, 440) que les abbayes ont été pour beau-

coup dans la propagation des plantes cultivées (cf. maintenant aussi Schrader, *Reallexikon,* 265) ; ce latin était naturellement prononcé à la manière des populations romanes qui habitaient au nord des Alpes.

Le *y* qui serait après consonne dure le représentant naturel de lat. *ū* a été remplacé par *ī* après *k't'*, exactement comme il est arrivé après *ž* (issu de *j* initial du latin classique) dans *židovinŭ* « juif ».

L'emprunt d'un mot latin avec sa prononciation proprement romane n'est pas un fait unique : *križĭ, kaležĭ, židovinŭ, banja* fournissent des exemples analogues qui ont déjà été cités M. S. L., XI, 178 et suiv. ; M. Vondrák les a, il est vrai, révoqués en doute (*Gramm.,* p. 369) à cause de leur petit nombre, mais les emprunts du slave au roman ont été faits indirectement, par une entremise germanique, ainsi que l'attestent certains détails : la longue de *križĭ* et de *kaležĭ* et l'*ū* (issu de *ō*) supposé par le *y* de *pastyrjĭ* ; etc. ; ces emprunts ne sauraient donc être très nombreux.

Au surplus la liste des cas signalés se laisse allonger assez aisément et l'on peut encore citer :

1° *konoplja* (cf. M. S. L., XI, 179) ; M. Vondrák, *l. c.* ; p. 370, repousse l'idée d'un emprunt au latin, parce que, dit-il, « le mot est panslave et par suite ancien » ; avec cet argument on arriverait à contester que *crŭky* soit un emprunt germanique ; car il n'y a pas de raison de tenir les emprunts de mots germaniques se rapportant au christianisme pour plus anciens que les emprunts latins. — Le lit. *kanãpės* et le v. pruss. *knapios* (Voc. ; lire *kanapios?*) sont empruntés au slave.

2° V. russe *istŭba,* russe *izbá,* serbe *izba,* tch. *jizba, izba,* etc. ; il s'agit évidemment du mot qu'on a dans v. h. a. *stuba,* fr. *étuve,* etc. ; c'est sous la forme romane avec *i* initial devant *st* que le mot a été emprunté par les Slaves, comme l'a déjà reconnu M. Ljapunov, *Izslěd. o jazykê sinodaln. spiska,* p. 236, n. ; mais le slave ne répond pas exactement à la forme française qui a *u,* c'est-à-dire un ancien *u* long, et le *ŭ* de **jistŭba* répond au *ŭ* de v. h. a. *stuba* : comme *križĭ* et *kaležĭ,* le mot a quelque chose de germanique. — L'*i* initial de *jispolŭ* (Euch. 52 b), *jispolinŭ* (Ps. XVIII, 6 ; XXXII, 16) « géant », en regard de la forme sans *i* initial *spolinŭ* (Supr-re. 370, 25), semble

connaître la même origine que l'*i* de v. russe *istĭba*; comme pour tch. *obr* « géant », il s'agit sans doute d'un nom de peuple.

3° Le mot *polata* « παλάτιον » (Supr. 178, 16), russe *palâta*, est, comme v. h. a. *pfalanza*, v. sax. *palencea* un féminin tiré d'un pluriel neutre latin, qui n'est pas la forme représentée en roman (ital. *palazzo*, etc.); mais il ne présente pas la nasale germanique; le *t* au lieu de *tj* à la fin du mot est surprenant (car on ne peut guère songer à une action de *palātum*); mais le *č* du serbe *pòlača* ne l'est pas moins. La forme lat. *palātium* est bien représentée, au genre près, dans les dialectes occidentaux; tch. *palác*, polon. *pałac*, ht sor. *pałac*. Les divers dialectes slaves ne s'accordent donc pas entre eux; mais aucune de leurs formes ne remonte au germanique et toutes viennent directement du latin. Le v. h. a. *pfalz* remonte sans doute à *palāta*, mais avec accent sur l'initial. — On a de même *pogača* (r. *pògača*) en regard de it. *focaccia*, fr. *fouace*, tandis que le mot vieux haut allemand est *fochenza*.

4° *ągŭlŭ*, attesté par le datif *ągŭlu* Mt. XXI, 42; Mc, XII, 10; L. XX, 17 d'après le témoignage concordant de Zogr., Mar.; Ass., et aussi Ps. CXVII, 22, et plus nettement encore par le génitif pluriel *ągolŭ* Euch. 37 a. Ce mot ressemble trop absolument à lat. *angulus* pour n'être pas éminemment suspect d'être emprunté bien qu'on ne voie pas qu'il rentre dans l'une des catégories de sens des autres emprunts slaves anciens à des langues occidentales; l'accentuation initiale et l'intonation de serbe *ũgal*, *ũgla* et *nũgao*, *nũgla* (d'après *vũn ągŭlŭ*, *vũn ągŭlě*), cf. r. *úgol*, *úgla* (et *uglá*) s'expliquent bien dans l'hypothèse de l'emprunt. Toutefois on ne doit pas oublier, d'une part, que l'arménien a un mot *ankiwn* « coin » où se retrouve exactement l'élément radical de lat. *angulus* et, d'autre part, que skr. *aṅgúliḥ*, *aṅgúriḥ* « doigt » (cf. aussi *áṅgam* « membre » et *angusṭháḥ* = zd *anguštō* « doigt ») peut être à lat. *angulus* ce que gr. ἀγκάλη « coude, bras », ἀγκύλη, ἀγκοίνη et ἀγκών sont à ἀγκύλος « plié, courbe », ἄγκος « vallée », etc.; le lat. *ungulus* « bague » est évidemment à rapprocher de skr. *aṅgulīyam* « bague » de *aṅgúliḥ* « doigt », v. sl. *prŭstenĭ* de *prŭstŭ*, arm. *matani* « bague » de *matn* « doigt » (v. Hübschmann, I. F., IV, 119): un i.-e. **angulo-*, **ongulo-* est donc bien établi et *ągŭlŭ* pourrait être original en slave.

5° **redika* ou **rĭdĭka* « radis » supposé par pet. russe *red'ka,* russe *rĕ'd'ka,* et **rĭdĭky* (à côté de **redĭky?*) supposé par tch. *ředkev,* pol. *rzodkiew,* s. *ŕdakva* (c'est-à-dire **rĭdĭkŭva*). Ces formes répondent exactement à l'italien *rádica* « racine » (cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm. d. l. romanes,* II, § 17), à ceci près que l'*a* a subi l'altération palatale attestée par le v. h. a. *retih* « rettich » (masculin); l'*a* est d'ailleurs conservé dans serbe *rȍtkva, rȍkva* et *ròdakva* ; on trouve de même slov. *breskva,* pol. *brzoskiew* en regard de s. *bröskva,* tch. *broskev,* pol. *broskiew,* de lat. *brassica.* Pour l'hésitation entre **rĭdĭka* et **rĭdĭky* on comparera v. sl. *raka* (Mt., XXIII, 29), russe *ráka,* serbe *räka,* mais tch. *rákev*; cf. got. *arka,* lat. *arca.* La brève de la première syllabe de *rĭdĭky* est d'origine germanique ; car on a concurremment v. h. a. *retih* et *rātih.* La représentation de *e* par sl. *ĭ,* quoique peu ordinaire, n'est pas sans exemple : le got. *mekeis* est représenté en slave non seulement par v. sl. *mečĭ, meča* (L. XXI, 24 Zogr. Mar.), mais aussi par v. serbe *mĭčĭ,* serbe *mäč, mȁča* (v. Ljapunov, *l. c.,* p. 65 et suiv.); on peut citer aussi *lĭvŭ* (Ps. XXI, 22 ; etc.) en regard de v. h. a. *lewo,* lat. *leō*; en regard de lat. *Graecus* le v. sl. *grĭčĭsky* « ἑλληνιστί » J. XIX, 20 (on notera que le slave a la forme latine et non la forme germanique à *k* initial: got. *kreks,* v. h. a. *kriach*); enfin le russe *car'* suppose **cĭsarjĭ* à côté de v. sl. *cèsarjĭ.*

6° Le lat. *scandula* (it. *scandola,* v. fr. *eschanle,* fr. mod. dial. *écente, échandole,* etc.) est représenté par serbe *skŭdla,* slov. *skodla* « bardeau », c'est-à-dire par un ancien **skądŭla,* tandis que le v. h. a. *scintula* « schindel » représente lat. *scindula.* Le lat. *scutella* (fr. *écuelle*) est représenté par s. *zdjĕla* et slov. *zdêla,* c'est-à-dire par **skŭdĕla*: le *ê* est issu du *e* accentué devant *ll*; cf. *pĕnędzĭ* de germ. **penninga-*; le *d* est issu du *t* intervocalique roman, lequel tend à devenir sonore dans les dialectes romans du nord, comme toute occlusive intervocalique (le roumain étant, bien entendu, mis à part); les formes germaniques v. h. a. *scuzzila,* ags. *scutel,* v. isl. *skutell* ne sauraient expliquer le *d* slave. Le vieux slave présente des formes très divergentes et qui, pour le sens et pour la forme, ont l'air de contaminations des représentants de *scandula* et de *scutella* : L., V, 19 κέραμος « tuile » est traduit par *skądolĭ* Zogr.,

skądeli Mar., *skądŭly* (acc. plur.) Ass., *skądĭlĭ* Sav., *skuděli* Nik. ; κεράμιον « vase » L. XXII, 10 et Mc, XIV, 13 est traduit au locatif par *skądolĭnicě* Zogr., *skądĭlĭnicě* Mar. ; κεραμεύς est traduit par *skądelĭnikŭ* Ps. II, 9, le génitif κεραμέως par les adjectifs *skądelĭnikovŭ* Mt., XXVII, 7 Zogr. Mar., *skądelĭničĭ* ib. Ass. et Mt., XXVII, 10 Zogr. Mar. Ass. Sav., *skądělĭničĭ* Ostr. dans les deux passages. L'*o* de *skądolĭ* du Zographensis, l'*e* de *skądelĭničĭ* dans le Zographensis et Sava, le *ě* de *skądělĭničĭ* dans Ostromir ne sauraient être d'anciens *ŭ* ou *ĭ* ; il s'agit d'anciens *o* et d'anciens *e* ; l'*o* de *skądolĭ* est le *o* roman de *scandula* qui est intermédiaire entre *ŭ* et *o*, comme on sait ; l'*e* de *skądelĭ, skądělĭ* est l'*e* de *scutella* ; l'*e* du texte de l'Évangile de Sava ne provient pas d'un original glagolitique, comme le suppose M. Sčepkin, dans son livre sur Sava, p. 101. — On notera que les mots dont il est question ici n'ont pas l'*i* qu'on observe dans **jistŭba*.

7° *poganŭ* (Euch. 23 a ; 103 b ; Supr. 83, 13), fém. *poganyńji* Mc, VII, 26 Zogr. Mar., cf. serbe *pȍgan*, russe *pogányj*, tch. *pohan*, représente lat. *pāgānus* dont il reproduit l'accentuation. En germanique le mot n'est pas emprunté, mais il est traduit (v. Kluge, *Etym. wört.*, sous *heide* 2).

8° *papežĭ* (Assem. p. 144, l. 1, de l'édition Crnčić), tch. *papež*, pol. *papierz*, slov. *papež*, a un *ž* qui ne saurait être expliqué par le *s* du *bābes* de Notker dont on le rapproche : on ne voit pas comment *s* aurait pu donner *ž* ; d'ailleurs l'*s* même de Notker est très énigmatique. On est tenté de voir dans ce *papežĭ* le cas régime **pāpece(m)* d'un mot **pāpex* qui résulterait d'une bizarre contamination des deux noms latins du pape : *pāpa* et *pontifex* ; il est permis de se demander si le *bābes* de Notker ne repose pas aussi sur **pāpex*. Le traitement du roman *c* dans *papežĭ* serait le même que dans *križĭ* et *kaležĭ* et ne fait par suite aucune difficulté.

9° *komŭkati* (Euch. 11 b ; cf. Supr. 314, 29) est sûrement le lat. *communicāre* « communier » ; on n'est pas en présence d'une haplologie :

commū
nicāre.

car *mu* et *ni* n'appartiennent pas à deux éléments morpholo-

giques différents, ce qui est la condition nécessaire de ce phénomène (Grammont, *Dissimilation consonantique,* 147 et suiv.). On a affaire à un abrégement de mot long : le fait n'est pas rare et l'on en peut citer comme exemple le cas bien connu du gr. mod. τριάντα, issu de τριάκοντα. L'influence germanique se traduit ici par le fait que la voyelle longue non initiale et non accentuée *u* a disparu, tandis que l'initiale du mot est parfaitement conservée.

Les trois mots *osĭlŭ* (r. *osël, oslá*), *kotĭlŭ* (r. *kotël, kotla* ; s. *kòtao, kòtla*), *kŭbĭlŭ* (s. *kàbao, kàbla*) ont l'accentuation de lat. *aséllum, catéllum, *cuppéllum* (fr. *coupeau*), et non celle des mots germaniques correspondants : all. *esel, kessel, kübel* ; la différence entre ce traitement de *-ellum* et la forme de **skŭděla* pour **scutella* est à rapprocher du cas déjà signalé de *mečĭ* : *mĭčĭ,* etc.

Il n'est donc pas difficile de citer une série de mots slaves empruntés au latin ; il convient de rappeler aussi v. sl. *livra* de lat. *lībra* ; *kolęda* (Euch. 103 b), pol. *kolęda,* serbe *kòleda* de lat. *calendae* ; *křistĭjanŭ* « christiānus », r. *krest'jánin,* s. *křšc'anin,* tch. *křest'an* ; etc., et il faudrait encore ajouter les mots qui, comme *rąkavŭ* « manica » ou *črŭnilo* « atramentum », sont de simples traductions, plus ou moins artificielles et gauches, de mots latins. On aurait alors une idée de l'influence assez grande qu'a eue le vocabulaire des moines et du clergé de l'Église d'Occident sur le vocabulaire slave.

Comme il a été indiqué ci-dessus, ce clergé connaissait le latin, mais il était surtout germain ; aussi le latin qu'il a transmis n'est-il pas toujours le roman parlé, mais une langue apprise où les mots usuels étaient en partie remplacés par des formations analogiques ; c'est peut-être ce qui explique l'aspect insolite de certains emprunts. Ainsi on a le suffixe bien connu lat.vulg. *-tōrio,* prononcé à la germanique *-tūrio* (cf. *pastyrjĭ,* de **pāstūr-,* lat. vulg. *pāstōre*), au lieu d'une finale *-teriu* ou *-tru* dans les trois mots savants qui suivent : *monastyrjĭ* (russe *monastýr',* pol. *monaster*) ou *manastyrjĭ* (Euch. 87 a, 92 a, etc. ; Supr. 90, 12 et 14 ; serbe *mǎnastīr*) de **monastōriu,* dont la finale *-tōriu* se retrouve dans v. h. a. *munistūri,* tandis que les dialectes romans ont *monasterio* ou *monisterio* (fr. *moutier,* cf. v. h. a. *munistiri,* ags. *mynster*) — *psaltyrjĭ* (Cloz. 353 ; russe *psaltýr',*

pol. *psałterz*) en regard de lat. vulg. *psalteriu* (fr. *psautier* ; cf. v. h. a. *psalteri, salteri* d'où tch. *žaltář*) ; le caractère savant du mot slave ressort de l'initiale *ps* qui est tout à fait contraire au génie de la langue — *plastyrjĭ* (russe *plástyr'*) en regard du roman **plastro* (fr. *plâtre* et, pour le sens, *emplâtre*; cf. v. h. a. *phlastar*). — Le latin qu'ont reçu les Slaves est un latin de maîtres d'école allemands.

---

15. — De quelques particularités des noms empruntés au grec.

1° Le genre.

En transcrivant les mots grecs, les traducteurs ont représenté par des masculins les neutres grecs en -ον, ainsi dans l'Évangile *alavastrŭ* ἀλάβαστρον — *krinŭ* κρίνον — *kuminŭ* κύμινον — *piganŭ* πήγανον — *satŭ* σάτον — *skandalŭ* σκάνδαλον (seulement Mar.) — *talantŭ* τάλαντον — *assarĭjĭ* ἀσσάριον — *dinarjĭ* δηνάριον — *sudarjĭ* σουδάριον ; de même dans les autres textes : *jidolŭ* εἴδωλον (Ps. XCVI, 7 ; CXIII, 12; CXXXIV, 15; Euch. 2 b) — *orŭganŭ* ὄργανον (Euch. 94 a, en regard de *organy* [*organŭny* ms.] ὄργανα Ps. CXXXVI, 2 ; cf. *organy* dans la citation Cloz. 352, 355) — *tumpanŭ* τύμπανον (Ps. LXXX, 3) — *potirjĭ* ποτήριον (Euch. 11 b) — *urarj* ὡράριον (Euch. 38 b; on notera la représentation de ω inaccentué par sl. *u*). Font exception, sans raison visible, *muro* μύρον, par ex. Mt. XXVI, 9, *lepto* λεπτόν (à en juger par le duel *lep'tĕ* Mc XII, 42 et L. XXI, 2) et *evanĭgelie* : les traducteurs se rendaient donc bien compte de l'identité du genre neutre en slave et en grec. Mais ils ont suivi dans la majorité des cas un usage populaire déjà établi : *korabljĭ* « πλοῖον » qui, par son *b*, contraire à la transcription *v* employée par les traducteurs pour le β grec, et par son sens, se dénonce comme un emprunt populaire au gr. καράβιον (gr. mod. καράβι) est masculin et non pas neutre comme l'original grec ; le russe *korábl'* a conservé l'accentuation grecque tandis que s. *kŏrābalj* a pris l'accentuation de *kŏrāb* (gr. κάραβος). Ici, comme ailleurs, les traducteurs slaves se sont laissé guider par ce sens naturel de leur langue qui donne tant de prix à leur témoignage.

Le masculin et le féminin sont soigneusement distingués ; les masculins en -ης sont rendus par des mots slaves en *-ŭ*, ainsi : *adŭ* ἅδης — *ependutŭ* ἐπενδύτης — *konŭdratŭ, kodrantŭ* κοδράντης — *patriarxŭ* πατριάρχης — *tetrarxŭ* τετράρχης — *ypokritŭ* ὑποκριτής dans l'Évangile. En revanche le féminin συκάμινος est rendu par *sukamina* L. XVII, 6. Le féminin πλίνθος a de même fourni *plinŭta* et *plita*.

Cette différence du masculin et du féminin se traduit d'une manière très nette dans les mots appartenant à la troisième déclinaison grecque. Les masculins passent aux thèmes en *-o-* *afedronŭ* ἀφεδρών — *xitonŭ* χιτών — *finikŭ* φοῖνιξ (*pinikŭ* Ps.) — *jigemonŭ* ἡγεμών — *k'enturionŭ* κεντουρίων — *statirŭ* στατήρ — *tektonŭ* τέκτων, le tout dans l'Évangile. Les féminins passent au contraire aux thèmes en *-a* : *xlamuda* χλαμύς Mt. XXVII, 28, 31 ; Euch. 49 b — *paropsida* παροψίς Mt. XXIII, 25, 26 — *aspida* ἀσπίς Ps. LVII, 5 ; XC, 13 — *jikuna* εἰκών Ps. LXXII, 20 (r. *ikóna*) — *pinak'ida* πινακίς Supr. 107, 3. Le nouveau testament renferme de même une série de noms propres : *Salamina* Σαλαμίς, *Troada* Τρωάς, *Persida* Περσίς, etc. Le masculin *akridŭ* n'a pas le genre de ἀκρίς, tout simplement parce que, dans les deux passages de l'Évangile (Mt. III, 4 et Mc 1, 6), le genre n'est pas immédiatement reconnaissable, le mot n'étant pas accompagné de l'article dans le texte grec et que les auteurs slaves postérieurs se sont laissé guider par le genre de *prągŭ*. — Quant aux neutres en -μα, le traducteur a suivi la forme qu'il avait sous les yeux : le nominatif singulier καταπέτασμα est rendu par le féminin *katapetazma* Mt. XXVII, 51 et L. XXIII, 45 (cf. *xrizma* de χρίσμα qui est un véritable emprunt et sert à traduire μύρον), tandis que le pluriel ἀρώματα est rendu à l'accusatif et à l'instrumental pluriels par *aromaty* (masculin) : Mc XVI, 1 ; L. XXIII, 56 et XXIV, 1 ; J. XIX, 40.

2° La lettre *f*.

Avant d'entrer dans l'usage, la lettre *f* empruntée au gr. φ paraît avoir fait difficulté pour la plupart des Slaves et il y a lieu de croire que les copistes prononçaient souvent *p*, c'est-à-dire qu'ils traitaient le φ comme les traducteurs eux-mêmes avaient traité le θ et le remplaçaient par l'occlusive sourde

correspondante (v. M. S. L., XI, 173 et suiv.). Il subsiste quelques traces curieuses de cette prononciation.

Le gr. προφήτης, qui est d'ordinaire traduit par *prorokŭ,* est transcrit une fois Cloz. 134, mais on lit dans le texte *fropitu* au lieu de *profitu* ; cf. *frepektŭ* « praefectus » et *frospura* « προσφορά » dans le *Lexicon* de Miklosich et *Fanpilija* « Παμφυλία » Act. XV, 38 Christinop. — Cf. *tafati* τὰ πάθη en tête du chapitre XVIII de saint Jean, Mar. — Dans tous ces cas les copistes mettent la spirante caractéristique du mot grec à l'initiale, semblant ne voir dans le *f* qu'un détail graphique caractérisant le mot étranger.

En effet le *f* n'était pour eux qu'une sorte de *p* propre aux mots grecs : le gr. ὄσσωπος, qui est correctement rendu par *usopŭ* dans l'Évangile, J. XIX, 29 apparaît à l'instrumental sous la forme *osofomŭ* Ps. L. 9, et *isofomĭ* Euch. 84 b, dans une allusion à ce passage du psautier. De même le gr. σκορπίος rendu par *skorpii, skorpiją* L. XI, 12 Zogr. Mar. Ass. et au pluriel par *skorpiję* L. X, 19 Zogr. Mar. Ass. a la forme *skorĭfii* (p. 45) et *skorĭfiją* (p. 128) L. XI, 12 et *skorŭfiję* L. X, 19 Sav. ; cf. *skorŭfiję* Euch. 51 b. De même encore *Fetronii* Πετρώνιος Euch. 93 a.

Ceci n'empêche pas d'ailleurs que *f* ne fût moins difficile à prononcer pour un Slave que θ ; le correcteur qui a corrigé dans le Zographensis un certain nombre de mots renfermant en grec un θ a introduit non pas θ (sauf dans Θ*oma* J. XXI, 2), mais *f* ; ou du moins ses θ ont été pour la plupart remplacés par *f* par un copiste et l'on a : Mc VIII, 10 *Dalĭmanufanĭsky* Δαλμανουθά ; Mc II, 26 *(Avia)farĕ* Ἀβιάθαρ ; L. III, 38 *Sifovŭ* Σήθ ; J. V, 2 *Fezda* Βηθεσδά (*Vitezda* Mar. Ass.).

3° La lettre υ et la diphtongue grecque οι.

Les anciens traducteurs ont régulièrement rendu l'υ grec par une lettre υ empruntée à l'alphabet grec et qui ne sert dans aucun mot slave ; considérant ce υ comme appartenant à la série palatale, ils le faisaient précéder de γ et non de *g*, ainsi dans *Eγuptŭ, Eγupĭtŭ* [parfois écrit *Eγupetŭ*] Mt. II, 13, 14, 15, 19 Ass. (Zogr. Mar. def.) ; Ps. LXXVII, 43 ; LXXIX, 9 ; etc., et le jer développé par υ après voyelle et devant consonne était *ĭ*, ainsi dans *Paŭlŭ* Παῦλος qui a finale-

ment abouti à *Pavĭlŭ*. Les Slaves n'en sont pas venus pour cela à prononcer υ et, dès les plus anciens manuscrits, υ tend à être remplacé par les voyelles les plus voisines *i* et *u* ; on a ainsi par exemple, au lieu de *antυpatŭ* « ἀνθύπατος », la série des formes suivantes dans le Suprasliensis : *anθυpatŭ* 74, 5, *anθupatŭ* 74, 10 et *antupatŭ* 74, 23, *anθipatŭ* 86, 12. La graphie *tumĭpanŭ* « τύμπανον » Ps. LXXX, 3 est aussi très remarquable avec son *u*, altération de υ, et son *ĭ* qui conserve le souvenir de la voyelle molle υ.

La diphtongue οι n'est pas traitée comme υ dans l'Évangile ; elle est représentée par *i* dans les deux exemples : *jikonomŭ* « οἰκονόμος » L. XVI, 8 Zogr. Mar. (Ass. def.) et *finikŭ* φοῖνιξ J. XII, 13 Zogr. Mar. Ass. ; cf. *pinikŭsŭ* Ps. XCI, 13. Mais, en dehors de l'Évangile, on trouve οι représenté par υ pour le mot στοιχεῖον, ou plutôt pour le pluriel στοιχεῖα de ce mot, dans *stυxija* qu'on lit en de nombreux passages du Nouveau Testament (v. l'index de l'édition Kalužniacki et le *Lexicon* de Miklosich, sous *stυxija*), dans Euch. 4 a (*stυxija*) et dans Supr. 361, 20. A cet égard comme à beaucoup d'autres, on observe dans les textes postérieurs à la traduction de l'Évangile une tendance pédante à calquer dans le plus petit détail les originaux grecs.

Parfois il est difficile de déterminer la leçon ancienne ; ainsi pour σμύρνα on a *zmυr(ĭ)na* Mt., II, 11 Ass. Sav. (Zogr. Mar. def.) ; mais Mar. a le dérivé *zmrŭnno* J. XIX, 39 en regard de *zmυrno* Ass., *zmŭrno* Zogr. ; et la graphie *zmrŭna* est celle de Ps. XLIV, 9 ; Cloz. 888 et 889 (mais *zmυrna* Supr. 340, 22 et 23).

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 1 et suiv. Toute la partie de ce fascicule relative à l'aspect était achevée et imprimée quand a paru le second fascicule du volume XXXVIII de la *Zeitschrift* de Kuhn, avec un intéressant article de M. Sarauw relatif à cette même question (p. 145 et suiv.). L'objet très particulier de l'exposé ci-dessus et l'objet au contraire très général de l'article de M. Sarauw sont trop différents pour qu'il y ait lieu d'instituer ici une discussion ; mais il sera permis de se féliciter de certaines rencontres.

P. 16, l. 9, lire : *da vrŭgątŭ.*

P. 45, l. 10, lire : *pririštjąšte,* au lieu de *pririšteste.*

P. 71, l. 2, supprimer *gĭ* ; l. 3, lire : *gĭ* au lieu de : *gĭ.*

P. 73, l. 21, lire : τοῦ τὰ.

P. 75, l. 7, lire : ποιήσατε, au lieu de : *sŭtvorite.*

P. 96, l. 17, lire : ἠγαπᾶτε.

P. 114, l. 6, lire : le *ĭ* de *bĭdrŭ,* au lieu de : le *ŭ* de *bŭdrŭ.*

P. 117, l. 10 du haut, lire : *gła,* avec *ł* ; et de même p. 119, l. 9 et 10, *ł* au lieu de *ł* ; et ailleurs, passim.

P. 117, l. 16 du bas, lire : *prišilĭca.*

P. 139, l. 18 du bas, lire : langue, au lieu de : langues.

P. 141, l. 6, lire : **-ĕxŭ,* au lieu de : **ĕ-xŭ.*

P. 169 et suiv. : sur *slĕzena,* voir Pedersen, dans *Materialy i prace komisyi językowej ak. um. w Krakowie,* I, p. 171, reçu au moment où la fin de ce volume était déjà mise en pages.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

CENT TRENTE-NEUVIÈME FASCICULE (2e partie)

ÉTUDES SUR L'ÉTYMOLOGIE ET LE VOCABULAIRE DU VIEUX SLAVE (2e PARTIE), PAR A. MEILLET.

PARIS (2e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1905

Tous droits réservés.

ÉTUDES

SUR

L'ÉTYMOLOGIE & LE VOCABULAIRE

DU VIEUX SLAVE

ÉTUDES

SUR

L'ÉTYMOLOGIE & LE VOCABULAIRE

DU VIEUX SLAVE

PAR

A. MEILLET

DIRECTEUR D'ÉTUDES ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

SECONDE PARTIE

PARIS (2e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1905

Tous droits réservés.

IV

FORMATION DES NOMS

INTRODUCTION

On s'est proposé ici d'analyser les diverses formations de substantifs et d'adjectifs représentées en vieux slave proprement dit et d'en marquer sommairement les origines indo-européennes.

En cette matière comme en toutes les autres, la grammaire comparée des langues slaves de Miklosich, dont le second volume, paru en 1875, est consacré à la formation des mots, présente l'inconvénient de ne pas reposer sur le dépouillement d'une langue une : le vieux slave de Miklosich est, on le sait, l'ensemble de tous les textes littéraires bulgares, serbes et russes depuis les plus anciens documents jusqu'à la fin du moyen âge. La présente étude, au contraire, est essentiellement fondée sur les textes conformes au canon de M. Leskien, et l'on s'est efforcé d'y donner un tableau complet de toutes les formations — mais non pas de tous les mots — que présentent ces textes, tout en tenant compte des quelques mots sûrement slaves communs dont par hasard le vieux slave ne fournit pas d'exemples. Le *Handbuch* de M. Leskien n'a pas de chapitre sur ce sujet (que M. Vondrák a aussi négligé de traiter) ; il en résulte que, dans les recherches de grammaire comparée, on trouve souvent cités des mots slaves empruntés à des textes de très basse époque et qu'on juxtapose des faits de dates très diverses et de dialectes aussi divers. Le présent travail, qui permettra d'envisager une langue à peu près une, cherche donc à combler une regrettable lacune.

Quant aux origines indo-européennes, il n'existe d'autre

travail d'ensemble que la partie du *Grundriss* de M. Brugmann qui est consacrée à la formation des noms ; v. aussi, dans la *Kurze vergleichende grammatik* du même auteur, p. 311 et suiv.

Les deux ouvrages, celui de Miklosich et celui de M. Brugmann, auraient dû être cités à chaque page ; il suffira d'avertir une fois pour toutes le lecteur qu'il devra rechercher chez Miklosich les faits des divers dialectes slaves et chez M. Brugmann le détail des rapprochements avec les diverses langues indo-européennes ; quant aux faits des dialectes baltiques, qui ont au point de vue slave une importance particulière, ils ont été exposés par M. Leskien, avec la maîtrise que l'on sait, dans sa *Bildung der nomina im litauischen* (au volume XII des *Abhandlungen* de l'Académie de Saxe, phil. hist. cl.), citée ci-dessous au moyen de l'abréviation : Leskien, *Bild.* (les chiffres de pages cités sont ceux du volume des *Abhandlungen* et non ceux du tirage à part).

Tous les résultats maintenant acquis, qui sont consignés dans ces ouvrages d'ensemble, seront supposés connus, et il a semblé inutile d'y renvoyer (ce qu'il aurait fallu faire à chaque ligne) ou de reproduire les doctrines et les faits qu'on y trouve aisément ; le présent ouvrage ne dispense jamais d'y recourir.

L'étude de la formation des mots présente, à un degré tout à fait éminent, quelques-unes des difficultés les plus graves de la morphologie, si bien qu'elle constitue un cas tout particulier (cf. Paul, *Sitzsber. d. bayer. Acad. d. wiss.*, 1896, p. 692 et suiv.).

Tout d'abord, on constate que, à un moment donné, une langue ne présente qu'un nombre très limité de formations productives, c'est-à-dire susceptibles de fournir des mots nouveaux ; mais chacune des formations qui ont été productives à diverses dates antérieures peut continuer d'être représentée par un plus ou moins grand nombre d'exemples ; il en est tout autrement dans la flexion grammaticale où, en cessant d'être productif, un type cesse aussi d'être représenté sauf par quelques formes d'usage particulièrement fréquent. Ainsi le type indo-européen des thèmes en **-es-*, qui a cessé d'être productif dès une période préhistorique dans tous les dialectes, est largement attesté en grec et en latin ;

et en slave même, il est encore représenté par quelques noms isolés, tels que *nebo* et *slovo*. Le suffixe *-*ko*- a joué un grand rôle en slave, notamment pour élargir d'anciens adjectifs en *-ĭ-* et en *-ŭ-*, types *gorĭkŭ, sladŭkŭ,* et c., mais, dès les plus anciens textes, il n'apparaît dans aucun adjectif nouveau. Et tous les degrés se rencontrent depuis les mots complètement isolés jusqu'à ceux qui appartiennent à un type régulièrement productif. Les faits auxquels on a affaire dans la formation des mots ne sont donc pas homogènes. Outre les types encore productifs au moment où les textes ont été composés, on y trouve des restes des divers procédés qui ont été en usage depuis la période indo-européenne jusqu'au jour où le slave a été fixé par l'écriture, c'est-à-dire durant un espace de temps qu'on ne peut limiter exactement, mais qui est sûrement supérieur à vingt siècles.

D'autre part, sauf quelques formations régulières, comme celle des dérivés en *-ĭje* des participes passés passifs, l'emploi de tel ou tel type dans chaque cas particulier est déterminé par des circonstances particulières propres à ce mot et qui sont en partie fortuites. On ne voit pas, par exemple, pourquoi l'on a *molitva* et *lovitva,* tandis que **roditva* n'existe pas. — De là résulte que les mots sont très sujets à subir l'influence les uns des autres et qu'il tend à se constituer de petits groupes ; par exemple, on a des adjectifs en *-ĭljivŭ* désignant des particularités de caractère : *zavidĭljivŭ* « envieux », *poslušĭljivŭ* « soumis », etc. C'est ce qui fait aussi qu'en un certain sens la formation des mots est plus libre que la flexion ; on peut fabriquer des mots qui n'ont qu'un usage momentané et qui seront immédiatement compris, mais qui ne seront pas nécessairement reproduits ; les comiques, comme Aristophane et Plaute, ont largement usé de cette liberté ; et, à un autre égard, les traducteurs et adaptateurs de textes étrangers en ont aussi profité : beaucoup de formations énumérées ci-dessous sont de simples calques slaves de mots grecs : *podŭnožĭje,* par exemple, n'est rien qu'une slavisation de ὑποπόδιον. Toutefois ceci n'est qu'une conséquence indirecte de l'absence de rigueur et de constance des types de dérivation, et, pour autant qu'il s'agit de termes courants, il n'est pas licite de former des mots qui s'écartent de l'usage établi.

Le trait commun à ces deux particularités, c'est que la mémoire y joue un rôle décisif: alors que les formes grammaticales existent seulement si elles peuvent être refaites à tout instant par le sujet parlant, et que seules les formes anomales se maintiennent toutes faites dans la mémoire, les mots au contraire existent pour la plupart complets dans l'esprit du sujet parlant et ne sont pas refaits à chaque fois, comme le sont les formes casuelles d'un même nom ou les personnes d'un même verbe. Un abstrait tel que *širota* « largeur » n'est pas recréé à chaque fois qu'on l'emploie; car, d'une part, il n'existe pas d'abstrait en *-ota* d'un adjectif vieux slave quelconque, mais seulement de quelques adjectifs, et, de l'autre, l'adjectif *širokŭ* « large » est muni d'un suffixe secondaire qui ne se retrouve pas dans le dérivé *širota*; néanmoins, *širota* a quelque chose d'analogue à une forme grammaticale en ceci que ce mot est associé d'une part à l'adjectif *širokŭ,* de l'autre aux abstraits en *-ota,* et notamment à ceux qui indiquent les autres dimensions de l'espace: *vysota* « hauteur », de *vysokŭ* « haut », et *dlĭgota* « longueur », de *dlĭgŭ* « long ». Il y a ainsi tous les intermédiaires possibles entre les mots complètement isolés comme *volŭ* « bœuf » et les mots susceptibles d'être refaits à volonté à chaque fois qu'on en a besoin, comme les abstraits du type *rožděnĭje* « naissance » ou les adjectifs substitués à des génitifs du type *Petrovŭ* « de Pierre »; le premier cas est en dehors de la morphologie dans laquelle, au contraire, le second rentre entièrement.

La structure des mots slaves diffère essentiellement de celle des mots indo-européens, comme il arrive d'ailleurs dans toutes les langues attestées à la même date que le slave. Les mots indo-européens, assez peu nombreux, que le slave a conservés intacts (sauf naturellement les altérations phonétiques et morphologiques régulières) diffèrent en réalité en slave de ce qu'ils étaient en indo-européen, car les sujets parlants ou ne les analysaient plus, ainsi *kotoryji* « lequel », ou les analysaient autrement qu'ils ne l'étaient à l'origine.

Tout d'abord, les noms ne sont plus rattachés à la racine; tous ceux qui ne sont pas isolés sont dérivés ou de verbes ou d'autres noms. Ainsi, en regard du mot indo-européen attesté

par skr. *janitā*, gr. γενετήρ, γενέτωρ, lat. *genitor*, lequel se rattache directement à la racine *g_1*enə-*, le slave a un nom d'agent dérivé du verbe *roditi* « engendrer », à savoir *roditelji*. Et ceci est si vrai que l'*i* de *roditelji* s'est soudé au suffixe et que certains noms d'agents sont tirés de thèmes du présent, ainsi *zižditelji* « constructeur » de *zižda* « je bâtis ».

D'un autre côté, les suffixes se sont compliqués. Les suffixes simples indo-européens, obscurcis pour la plupart par les innovations phonétiques et morphologiques, ont cessé d'être productifs et ne se montrent plus que dans des mots isolés comme *slovo, slovese* « parole », ou *brěmę* « fardeau », *sěmę* « semence », etc. Ceux qui sont constitués par une simple voyelle *-e-/-o-* ou *-ā-*, ou par l'une des anciennes sonantes voyelles *-ĭ-* ou *-ŭ-* sont devenus de simples éléments de la flexion par suite des altérations phonétiques de la fin de mot et des actions analogiques qui ont suivi. Les suffixes usuels du slave sont pour la plupart des suffixes complexes résultant de l'agrégation de deux suffixes anciens ou de plus encore. Par exemple les abstraits verbaux en *-nĭje* renferment le suffixe du participe passé passif *-n(o)-* et celui des dérivés en *-*iyo-*. Et ainsi dans presque tous les cas. Le latin, par exemple, présente des faits analogues (v. W. Otto, I. F., XV, 9 et suiv.).

De plus les suffixes s'accumulent les uns sur les autres pour former des dérivés de dérivés, si bien qu'un nom slave peut avoir une série illimitée de suffixes. Par exemple, l'adjectif *pravŭ* « droit » comprend déjà un suffixe ; de là sort l'abstrait *prav-ĭda*, avec un suffixe *-ĭda-* qui contient lui-même deux ou trois suffixes indo-européens : *-ĭ-d-ā- ; de cet abstrait, on a un adjectif *pravĭdĭnŭ* « juste », d'où le nom désignant une personne : *pravĭdĭnikŭ*, et l'adjectif substitué à un génitif : *pravĭdĭničĭ* « du juste ». A cet égard au moins, le slave a un aspect très caractéristique et qui rappelle d'une manière curieuse le finnois ; et il s'écarte résolument du type indo-européen.

Ces particularités empêchent de donner de la formation des mots slaves — et des mots d'une langue indo-européenne quelconque — un exposé vraiment systématique et ordonné. Les formations ont été groupées ici empiriquement d'après l'un de leurs éléments qui a paru particulièrement important, et plutôt au point de vue des origines indo-européennes qu'à

celui du slave historiquement attesté. Mais on s'est efforcé de marquer exactement dans chaque cas si le type était susceptible de produire des mots nouveaux en vieux slave, en slave commun, ou à quelque date entre l'indo-européen et le slave commun. L'énumération, qui a été faite très large, des exemples vieux slaves indique immédiatement le degré d'importance de chacun des types qui ne sont pas productifs d'une manière illimitée.

Il a semblé impossible de tirer parti de toutes les étymologies qui ne sont pas transparentes ; les rapprochements incertains dont on fait état trop souvent ne peuvent être employés comme moyens de démonstration dans l'étude des faits grammaticaux, et le plus sage est de les négliger purement et simplement. Si l'on songe au nombre immense de mots d'origine inconnue ou très douteuse que présente une langue pour laquelle on possède une suite ininterrompue de documents historiques remontant à plus de 2000 ans, comme le français, on verra combien il serait puéril de croire qu'on puisse avoir une explication sûre, ou même simplement plausible, de tous les mots d'une langue telle que le slave au premier jour même de son histoire.

Il est à peine utile d'ajouter que, en aucun cas, on ne trouvera ici d'hypothèses sur les origines premières des formations slaves ; le slave ne présente du reste aucun exemple de suffixe issu d'un second terme de composé, tel que all. *-heit* ou fr. *-ment,* ni de formation tirée d'une forme casuelle. On ne rencontrera donc que des développements plus ou moins clairs, plus ou moins étendus et neufs, des procédés de formation indo-européens, procédés dont on peut déterminer la nature, mais dont l'origine est inconnue.

M. Hirt, dans son *Ablaut,* et les savants qui l'ont suivi, notamment M. Reichelt (K. Z., XXXIX, 1 et suiv.), rattachent aux racines — ou plutôt aux bases — plusieurs des éléments qu'on considérait jusqu'à présent comme suffixaux. Il a paru inutile d'entrer ici dans la discussion de ces hypothèses qui n'ont d'intérêt que pour la théorie de l'indo-européen et qui n'ont guère de portée pour l'histoire du slave proprement dit. Du reste, ces hypothèses sont pour la plupart ou indémontrables, ou évidemment fausses : il est indémontrable

que le *v* de sl. *divŭ* « merveille » soit radical, et il est faux que le *v* de skr. *dhīvant-* (dérivé évident de *dhī-* « méditation, pensée ») appartienne à la racine, comme le veut M. Reichelt (K. Z., XXXIX, 50).

Les composés — pour la plupart calqués sur des modèles grecs — ont été laissés de côté ici ; ils ont été déjà étudiés par M. Jagic', *Archiv,* XX, 519-556 et XXI, 28-43. Et c'est précisément parce que le slave n'a par lui-même, et sauf imitations étrangères, presque aucun composé qu'il n'a pu développer de suffixes issus de seconds termes de composés, comme all. *-heit,* etc.

Dans tout ce qui suit, on ne devra jamais perdre de vue que tous les textes considérés sont des traductions ; les proportions respectives des diverses formations, telles qu'elles existaient dans la langue parlée, n'y sont donc pas représentées exactement, et le nombre des abstraits est beaucoup plus grand qu'il ne le serait si l'on possédait des textes reproduisant le parler slave courant. Mais ceci ne change rien à la forme des mots qui est le principal objet du présent travail.

Les formations lituaniennes ont été constamment rapprochées de celles du slave ; l'admirable répertoire de M. Leskien rendait la comparaison facile. On pourra donc aisément se rendre compte du degré de ressemblance des procédés de formation dans les deux langues ; on verra que ces procédés sont en somme bien différents, et que le nombre des noms exactement superposables du baltique et du slave est petit. D'une manière générale, le baltique et le slave ne présentent pas autant d'innovations communes qu'on le croit souvent, et il ne semble pas légitime de parler d'une époque d'unité balto-slave ; au fond, et abstraction faite de ce que les dialectes baltiques et slaves, également connus à des dates assez basses, se présentent sous des formes qui les rendent facilement comparables entre eux, il est douteux que le baltique ressemble plus au slave que le celtique, pris dans son ensemble, ne ressemble à l'italique ; aucune des innovations communes au baltique et au slave qu'indique M. Brugmann, *Kurze vergl.*

gramm., p. 18, n'a rien d'essentiel ; certaines sont discutables : ainsi la simplification des consonnes géminées qui continue simplement une tendance indo-européenne ; toutes s'expliquent par des actions analogiques simples et qui ne sont pas bornées nécessairement au « balto-slave » : par exemple les instrumentaux pluriels lit. *akmenimìs* et v. sl. *kamenĭmi* sont faits exactement comme lat. *hominibus* ; le type d'adjectifs déterminés, lit. *geràsis*, v. sl. *dobryjĭ*, diffère notablement en baltique et en slave, et, dans les deux langues, résulte d'un emploi anaphorique de i.-e. **yo-* atone dont on retrouve l'équivalent dans la langue de l'Avesta. A part les emprunts de mots faits par le baltique au slave, et à part les ressemblances dues à des circonstances extérieures (habitat, niveau de civilisation, etc.), le baltique et le slave ont des aspects très différents et surtout il n'est guère de points où le baltique commun coïncide exactement avec le slave commun. Le problème du degré de parenté entre le baltique et le slave est trop important pour être abordé ici d'une manière incidente ; mais les faits étudiés dans le présent ouvrage doivent contribuer à en faire désirer et peut-être à en faciliter la solution, et, en tout cas, à rappeler que la question a été tranchée trop vite et sans qu'on ait critiqué d'assez près les preuves alléguées en faveur d'une période d'unité « balto-slave » ; deux dialectes indo-européens voisins se développant indépendamment dans des conditions aussi pareilles que le baltique et le slave ne peuvent pas ne pas présenter de traits communs ; ce qui est surprenant, ce n'est pas que le baltique et le slave aient des particularités analogues, mais bien plutôt qu'ils en aient aussi peu et d'aussi peu essentielles.

I

LES NOMS A SUFFIXE ZÉRO

L'indo-européen employait d'une manière normale des noms caractérisés par l'absence de tout suffixe, ou, en d'autres termes, par le suffixe zéro, ainsi skr. *vā́k,* zd *vāxš,* lat. *uōx,* gr. ὄψ.

Le terme de suffixe zéro, qui peut paraître surprenant au premier abord, n'est pas seulement légitime, il est nécessaire, car il répond à une réalité définie. L'absence d'un certain élément morphologique, en tel ou tel cas, dans une langue où cet élément morphologique est, pour tous les autres cas comparables, d'un usage constant, n'est pas moins caractéristique d'un mot donné que ne l'est une forme quelconque de ce même élément. Le vocalisme zéro de la racine dans ἔλιπον est caractéristique de l'aoriste de la même manière et au même degré que le vocalisme *e* l'est du présent λείπω ou le vocalisme *o* du parfait λέλοιπα (v. R. Gauthiot, *Note sur le degré zéro,* dans *Mélanges Meillet,* p. 49 et suiv.). La désinence zéro de gr. πατήρ caractérise le nominatif comme la désinence *-ος caractérise le génitif πατρός.

L'importance du suffixe zéro en indo-européen est déjà reconnue en principe, mais on n'en tient pas le compte qu'il conviendrait. En dehors de l'indo-iranien et, en quelque mesure, du grec et du latin (v. Brugmann, *Grundr.,* II, §§ 161-163), les noms à suffixe zéro ont presque entièrement disparu. Et, même dans ces langues, où il en subsiste un assez grand nombre, beaucoup d'autres qui existaient anciennement ne sont plus représentés à date historique que par des dérivés formés à l'aide de suffixes secondaires. Quelques exemples de

ce dernier cas ont été donnés, M. S. L., XI, 298 ; il serait aisé de les multiplier. Lorsque des noms qui ne se rattachent pas à une racine verbale se présentent dans les diverses langues avec des suffixes différents, on est fondé à poser un thème indo-européen à suffixe zéro dont les mots attestés sont des dérivés. En voici quelques exemples :

Le nom du « bouc » est en lituanien *ožỹs* (lette *ãzis*), celui de la « chèvre » *oszkà*, tandis que le vocabulaire d'Elbing donne pour le vieux prussien : *wosux* « bok », *wosee* « czege », *wolistian* (lire *wosistian*) « czickel ». Ces diverses formes, et notamment le lit. *oszkà*, où M. Leskien (*Bild.*, 506) essaie vainement de voir l'imitation de quelque forme slave, supposent un thème **āg$_1$-* en regard de la forme thématique skr. *ajáḥ*, fémin. *ajā́* ; le v. sl. *azĭno* « peau » (de chèvre) est tiré de ce même thème. Et, en effet, le mot voisin, mais différent, du grec est un thème à suffixe zéro sans voyelle thématique : αἶξ, αἰγός, cf. arm. *ayc, ayci*.

M. Fick, *Et. wört.*, I^4, 470, constate qu'on peut rapprocher skr. *paṅkaḥ, paṅkam* « boue », de got. *fani*, v. isl. *fen*, v. h. a. *fenna*, de v. pruss. *pannean* « mosebruch » (Voc.) et du gaul. *anam* « paludem » (Fick-Stokes, *Et. wört.*, II^4, 14), à condition de voir dans *-ka-* un élément suffixal. La forme munie d'un suffixe à gutturale se retrouve dans v. h. a. *fūht*, ags. *fūht*, comme l'a vu M. Lidén, B. B., XXI, 93. Et il faut ajouter une forme germanique **fango-*, exactement correspondante à skr. *paṅkaḥ, paṅkam* qui est supposée par l'emprunt roman au germanique : v. fr. *fanc*, ital. *fango* (et fr. *fange*, prov. *fanga*, ital. *fanga*), à côté de prov. *fanha* qui sort de **panjō-*. Comme **-k-* et **-ko-*, les suffixes **-yo-* et aussi **-ā-* sont des suffixes secondaires. Tout cet ensemble de rapprochements atteste l'existence d'un thème indo-européen à suffixe zéro **pon-, p^{o}n-, pn̥-*, signifiant « boue ».

De même, on ne saurait rendre compte du rapprochement de lat. *salix* et v. irl. *sail, sailech* (c'est-à-dire **s^{o}lik-*), gr. ἑλίκη, v. h. a. *salaha*, ags. *sealh* sans partir d'un ancien thème **sel-*, non conservé ; toute la question est de savoir si ce primitif signifiait déjà « saule » ou s'il ne faut pas penser, avec M. Solmsen, *Untersuch. z. griech. laut-und verslehre*, p. 15, n., à gr. ἕλος « lieu humide », etc. (sur ce mot, cf. Niedermann,

E und I im lateinischen, p. 72, une hypothèse très hardie qui, en tout cas, échappe à la démonstration).

Un thème à suffixe zéro **bhei-* est supposé par v. prus. *bi-tte*, lit. *bi-tis* « abeille »; v. irl. *bech* (de **bhi-ko-*?), lat. *fūcus* (de **bhoi-ko-*? Johansson, I. F., III, 225, n.); v. h. a. *bi-ni, bī-na, bīa*, ags. *béo*, v. isl. *bý-fluga*.

Des noms athématiques indo-européens à suffixe zéro, le slave n'a presque rien conservé. On ne peut citer que trois mots qui présentent encore des restes de ce type à l'époque historique :

krŭvĭ « αἷμα » (v. pol. *kry*, v. slov. *kri*) a un génitif *krŭve*, par ex. L., XI, 51 (cf. pol. *krwe, krzwe*), qui atteste le thème **krū-*, **kruw-*, cf. zd *xrū-* « viande crue » et ses dérivés *xr(ū)vant-*, *xrūta-*, *xrūma-*, *xrūra-* « cruel », dans le *Altiranisches wörterbuch* de M. Bartholomae; toutes les autres formes sont celles d'un thème en *-ĭ-*. En dehors du slave et de l'iranien, le mot i.-e. **krewə-, krū-* est attesté par de nombreuses formations secondaires : gr. κρέϝα-ς, skr. *kraví-ṣ-*, lat. *cruo-r*, irl. *crú*; gr. κρυ-ερός, skr. *krū-ráḥ*, zd *xrū-rō*; lat. *cru-entus* et *crū-dus*; v. isl. *hrár*, v. h. a. *(h)rō*; skr. *krav-yam*, lit. *kraū-jas*.

oči et *uši* représentent le nominatif-accusatif duel neutre des thèmes consonantiques **okʷ-* et **aus-* (ou **ous-*); l'*i* du datif instrumental *očima* et *ušima* montre qu'il ne s'agit pas d'anciens thèmes en *-ĭ-* : *očima* et *ušima* ont été faits sur *oči* et *uši*; les singuliers du baltique, lit. *akis*, v. pruss. *ackis* et lit. *ausis*, v. pruss. *ausis* (*ausnis*? dans le Vocabulaire) ont été refaits sur les duels **akī, *ausī* (lit. *aki, ausi*), v. J. Schmidt, *Pluralbildungen*, 251 et suiv.; et c'est aussi **ausī* que représente le latin *aurēs, aurium* où le pluriel a été substitué au duel. Le gr. ὄσσε résulte sans doute de l'addition de la désinence *-ε* du duel à un ancien **okʷĭ*. Sur le thème **okʷ-*, v. J. Schmidt, *l. c.*, p. 388 et suiv., et sur le thème **us-* (zd *ušibya* Nīr., 26, 27, etc., v. Bartholomae, *Altiran. wört.*, art. *uš-*), **aus-, *ous-*, *l. c.*, 406 et suiv.

Certains noms, qui sont conservés presque partout ailleurs, ont disparu en slave; le plus remarquable est le nom du « pied », skr. *pā́t*, gr. πούς, arm. *otn* (plur. *otkh*), lat. *pēs*, got. accus. *fotu*, qui a disparu en baltique et en slave : le slave a

noga, le vieux prussien *nage,* le lituanien *kója,* le lette *kāja.* — De même le slave emploie *zębŭ* « dent » (cf. lette *zûbs,* skr. *jámbhaḥ*) en regard de skr. *dant-,* gr. ὀδούς, lat. *dens,* got. accus. *tunþu,* lit. *dantìs* (gén. plur. *dantų*), etc.

Parfois le slave a des formes thématiques en regard de formes athématiques qu'on trouve ailleurs ; ainsi :

snĕgŭ « neige », lit. *snẽgas,* got. *snaiws,* en face de gr. νίφα et lat. *nix, niuem* ;

nosŭ « nez », lat. *nāsus,* en face de skr. duel *nā́sā,* instr. sing. *nasā́,* lat. *nārēs,* lit. *nõsis.*

v. r. *mŭxŭ* « mousse », en face de latin *mus-cus.*

nagŭ « nu », lit. *nū́gas* ; cf. skr. *nag-náḥ,* got. *naq-aþs,* lat. *nūdus* (de **nog*ʷ*-edos*).

kratŭ, dans *tri kraty* « 3 fois », J., XIII, 38 ; *sedmĭ kratŭ* « 7 fois », Mt., XVIII, 21, 22, etc. ; cf. lit. *kartas* en regard de skr. *sa-kṛ́t* « une fois » = zd *hakərəṭ* ; *kraty,* de *dŭva kraty* « 2 fois », L., XVIII, 12 ; *kolĭ kraty,* L., XIII, 34 (Mar.), *sedmĭ kraty,* Ps., CXVIII, 164, est l'accusatif pluriel *kraty* devenu forme fixée et non fléchie. Il y a peut-être encore une trace de l'ancienne forme athématique dans *to kratĭ,* Supr., 173,18 et 313,25 (πρὸ μικροῦ) ; pol. *dwa kroc', pięc' kroc',* etc. ; tch. *pětkrát', tenkrát'* (à côté de *-krát,* Gebauer, *Hist. mluv.,* I, 388).

Plusieurs ont passé aux thèmes en *-ĭ-,* ce qui peut être attribué au moins en partie à l'influence de l'accusatif singulier où lit. *-į* = v. sl. *-ĭ* peut représenter également **-ṇ* et **-in.* C'est ce qu'on observe dans :

brŭvĭ « sourcil », cf. skr. *bhrū́ḥ,* gr. ὀφρῦς ; pour la forme, cf. *krŭvĭ.*

myšĭ « souris », cf. skr. *mūṣ-,* gr. μῦς, lat. *mūs,* v. h. a. *mūs.*

vĭsĭ « maison de campagne », cf. skr. *viç-,* zd *vīs-,* v. perse. *viθ-,* lit. *vẽsz-pats,* v. pruss. *waispattin,* gr. *Ϝοίκ-α-(δε).*

zvĕrĭ « bête sauvage », lit. *žvẽris* (gén. plur. *žweru,* Szyrwid, *Punkty kaz.,* éd. Garbe, 48,32), cf. gr. θήρ.

gąsĭ « oie », cf. lit. gén. plur. *ząsų,* gr. χήν. Le mot est souvent tenu pour emprunté au germanique à cause du *g* initial ; mais le *g* s'explique en slave même (cf. ci-dessus, p. 178).

Le v. sl. *solĭ* (féminin) « sel » doit être issu d'un thème consonantique qu'on reconnaît encore dans le dérivé *slanŭ* « salé » (r. *sólonyj*, pol. *słony*); cf. gr. ἅλς, ἁλός; lat. *sāl, salis*; Schmidt, *Pluralbild.*, 253, a supposé un ancien nominatif-accusatif singulier **sali*, analogue pour la forme à skr. *hṛdí, hṝdi* « cœur »; on expliquerait ainsi lat. *sale*; mais on n'a pas besoin de cette forme pour rendre compte de arm. *ał*, instr. *ałiw*; gr. ἁλι-πόρφυρος, etc.; lette *sāls* (thème en *-i-*). Le thème **sal-* apparaît muni de suffixes secondaires dans: arm. *ałt*, got. *salt*, et dans irl. *salann*, gall. *halan*.

Le mot *dvĭri* « porte » (d'abord *plurale tantum*) en face de skr. *dúraḥ*, lat. *forēs*, v. h. a. *turi*, lit. *dùrys* (gén. *durų*), arm. *durkh*, etc., est aussi un ancien thème consonantique (v. en dernier lieu M. S. L., XII, 236).

Au second terme des composés, on rencontre:

gospodĭ « seigneur », dont le deuxième terme est sûrement un ancien **pot-*, **pod-*, et dont la flexion présente un mélange de formes en *-ĭ-* et en *-o-* (pour la bibliographie relative à ce mot et aux mots parents des autres langues, v. K. Z., XXXVI, 111 et suiv.); l'idée que *gospodĭ* serait un emprunt plus ou moins ancien semble devoir être écartée (v. en dernier lieu l'hypothèse de M. Mikkola, *Sbornik Fortunatov*, 274 et suiv., dont le fondement est plus qu'incertain).

medvědĭ « ours », cf. skr. *madh(u)v-ád-*.

D'anciens thèmes à suffixe zéro sont conservés en slave grâce à l'addition de toutes sortes de suffixes secondaires. Il suffira de citer ici les exemples les plus nets; les autres sont énumérés en leur lieu, au chapitre de chacun des suffixes.

Suffixe **-ā-*:

juxa « soupe », cf. skr. *yū́ḥ, yūṣṇáḥ*, lat. *iūs*; cf., avec d'autres suffixes secondaires, lit. *júszė*, v. pruss. *juse*; gr. ζύμη (?); irl. *ith*, m. bret. *yot* « bouillie ».

srěda « milieu » et, avec un autre suffixe, *srŭdĭce* « cœur », cf. v. pruss. *seyr* (Voc.), *sīran* (Ench.), gr. κῆρ, lat. *cor, cordis*, et, avec divers suffixes, lette *serde* « cœur de bois » (v. Leskien, *Bild.*, 266), lit. *szirdìs*, arm. *sirt* (instr. *srtiw*), v. irl. *cride*, gr. καρδίᾱ, got. *hairto* (sur lit. *szìrdis* « cœur de bois », v. Gauthiot, *Sbornik Fortunatov*, p. 404 et suiv.).

muxa « mouche », cf. v. pruss. *muso* ; le thème à suffixe zéro n'est conservé nulle part, mais il est supposé par : lat. *mus-ca* ; lit. *mus-ẽ*, gr. μυῖα, et v. sl. *mŭšica* « moucheron » de **musī-* avec la même finale que dans *ovĭca* ; arm. *mun* ; les formes germaniques ne sont pas claires (v. Kluge, *Et. wört.*, sous *mücke*). Le sanskrit a probablement de même *mákṣā* et *mákṣikā* « mouche », en regard du thème *makṣ-* attesté par le nominatif pluriel *mákṣaḥ* (R. V., VII, 32,2).

stĭdʒa « sentier », lette *stiga* « sentier », v. h. a. *stega* « escalier », à côté de pol. *s'c'ieżka* « sentier », dérivé de **stĕga* = got. *staiga* ; cf. gr. nom. plur. στίχες « rangées » (et στίχος, στοῖχος). Le v. sl. *stĭgna, stŭgna* « rue » est un autre dérivé du même thème.

gora « montagne », dérivé d'un thème à suffixe zéro qui reparaît, avec d'autres suffixes, dans skr. *giríḥ*, zd *gairiš* « montagne » ; lit. *girė* « forêt » ; sans doute aussi dans gr. βορέας « vent du Nord » (vent de la montagne).

noga « pied », sans doute d'abord « pied d'un animal » : sabot », cf. lit. *nagà* « sabot (d'animal) » ; le gr. ὄνυξ « ongle » présente le type le plus ancien ; cf. d'ailleurs skr. *nakháḥ* et lit. *nãgas* ; lat. *unguis* ; irl. *ingen* ; v. h. a. *nagal* ; et, en slave même, *nogŭtĭ* « ongle ».

slava « gloire », cf., avec un autre suffixe, lit. *szlovẽ* ; on tient souvent le mot lituanien pour emprunté au slave, mais sans raison (v. Leskien, *Bild.*, 281) ; l'intonation douce de *o* (acc. *szlõvę*) n'est pas probante ici ; car, bien que moins sujet à la métatonie douce que certains autres suffixes à *-j-* initial, le type en *-(j)ė* n'en est pas exempt (F. de Saussure, M. S. L., VIII, 441, n.) ; soit par la formation, soit par l'intonation, *szlovẽ* est exactement comparable aux mots *srovẽ* « courant », *žolẽ* « herbe » qui ne sont nullement suspects d'être empruntés.

voda « eau » ; un thème en *-r-/-n-*, est attesté par gr. ὕδωρ, ὕδατος ; skr. *udakám, udnáḥ* ; v. h. a. *wazzar*, got. *watins* (génitif), etc. V. irl. *uisce* « eau » ; on voit par le slave et l'irlandais que les dérivés secondaires sont tirés ici de la racine sans le suffixe *-r-/-n-*, ce qui indique le caractère secondaire de celui-ci. Le latin a aussi un dérivé en *-ā-*, mais avec nasale infixée, *unda*, cf. lit. *vandů*.

Suffixe sl. *-ja-* = lit. *-(j)ė-* :

zemlja « terre », lit. *žėmė*, v. pruss. *semmē*; cf. skr. *kṣam-*, gr. χθών, et zd *zəm-*.

luča « rayon », cf. skr. *rúc-* « lumière » (d'où *rukmáḥ*), lat. *lūx*, et, avec des suffixes secondaires, got. *liuhaþ*, gr. λοῦσσον, etc. Le slave a aussi *lučĭ* « lumière ».

Suffixe *-*yo-* :

ježĭ « hérisson », lit. *ežỹs*; cf., avec d'autres suffixes, gr. ἐχῖνος, arm. *ozni*, v. h. a. *igil*, v. isl. *igell*.

morje « mer », v. h. a. *meri*; cf., avec d'autres suffixes, lit. *mãrės*, got. *marei*; irl. *muir*, lat. *mare*.

Suffixe *-*en-* :

jasenĭ « frêne » ; le thème *ŏs- est supposé par lit. *ŭsis* (génit. *ŭsio*), v. pruss. *woasis* (Voc.) ; v. h. a. *asc*, v. isl. *askr* ; cf. arm. *haçi* ; lat. *ornus*.

mĕsęcĭ (avec un second suffixe secondaire *-*ko-*) « lune » et « mois », cf. skr. *mā́ḥ*, gr. μήν, irl. *mí* ; et lat. *mensis* ; got. *mena* ; got. *menoþs* ; gr. μήνη.

želądĭ (avec suffixe secondaire *-*d-*) « gland » ; cf. lat. *glans*, *glandis* ; lit. *gilė* ; gr. βάλανος ; arm. *kełin*.

Suffixe *-*tei-* :

**ostĭ* « pointe » (r. *ost'*, s. *ȍsti*, pol. *os'c'*) ; le thème *ak_1- est supposé par lit. *aszakà* « arête de poisson » ; gr. ἀκίς ; gr. ἀκή ; lat. *aciēs* ; skr. *açániḥ* ; ags. *egl* « aiguillon », arm. *aseł n* « aiguille », etc.

On ne saurait guère limiter le nombre des cas de ce genre. Les suffixes commençant par *-k-* étant essentiellement secondaires, des mots comme *bičĭ*, *žica*, *znakŭ*, etc., ne peuvent être tenus que pour des dérivés secondaires d'anciens noms à suffixe zéro ; de même les mots dont le suffixe a pour consonne un *-g-*, ainsi *mązĭ*, dérivé d'un nom qui a fourni par ailleurs skr. *mánu-* et got. *manna* ; de même *zelĭje* « légume » et *zelenŭ* « vert », cf. lit. *žolė*, etc. Parfois la formation est tout à fait obscure, ainsi dans *govędo* « bœuf », en regard de skr. *gáuḥ*, gr. βοῦς, etc.

On est tenté de voir aussi des représentants d'anciens thèmes à suffixe zéro dans les composés munis de suffixes, comme *vojevoda* ou *bogočitĭčĭ* ; cf. le type latin *tubicen* et, avec suffixe *-ā-*, *incola*. Les composés slaves sont, il est vrai, à peu près

tous suspects d'avoir été calqués sur des mots étrangers : *vojevoda* traduit exactement v. h. a. *herizogo,* v. isl. *hertoge,* et *bogočitĭcĭ,* gr. θεοσεβής (cf. Jagic', *Arch.,* XX, 519-556, et XXI, 28-43). Mais il devait exister quelques modèles en slave même ; autrement la formation serait inintelligible.

En somme, au cours de toutes les recherches sur la formation des mots slaves, on ne devra jamais oublier que ceux des mots slaves qui remontent directement à l'indo-européen représentent en grande partie des noms à suffixe zéro qui ont été élargis, à date plus ou moins ancienne, par des suffixes secondaires.

Cette seconde partie était à l'impression quand l'auteur a eu connaissance du livre de M. A. L. Pogodin, *Slêdy kornej-osnov v slavjanskix jazykax* (Varsovie, 1903) ; on y trouvera une discussion détaillée de questions connexes à celles qui sont étudiées ici, avec des hypothèses en partie très hardies et difficilement démontrables.

II

SUFFIXE *-arji*.

Le suffixe *-arji* indique l'homme qui exerce une profession ; il s'ajoute à des noms, et non pas, au moins anciennement, à des thèmes verbaux ; les textes anciens n'en ont que peu d'exemples ; on a dans Év. :

mytarji « τελώνης », de *myto,* L., XVIII, 10, Zogr. Mar. Ass. ; le mot tend de bonne heure à être remplacé par d'autres, par ex. *mĭzdoimĭcĭ,* Ostr., ou *mytoimĭcĭ,* Euch., 79 a, en regard de *mytarji*, 77 a.

rybarji « ἁλιεύς », de *ryba,* Mt., IV, 18, Zogr. (*lovĭcĭ* Ass.) ; L., V, 2, Zogr. (*rybitvŭ,* Mar. Ass.) ; Mc, 1, 16, Zogr. Mar. (Ass. def.) ; l'examen des variantes semble indiquer que le traducteur de l'Évangile, ou du moins le traducteur de l'Evangile par leçons, n'employait pas *rybarji*.

vinarji « ἀμπελουργός », de *vino,* L., XIII, 7, Zogr. Mar. (Ass. def.).

vrŭtogradarji « κηπουρός », de *vrŭtogradŭ,* J., XX, 15, Mar. Ass. (Zogr. def.) ; cf. s. *vrtăr*.

Supr. présente en outre :

grŭnĭčarji « κεραμεύς », de *grŭnĭcĭ,* 295, 7 ; cf. pol. *garnczarz* et *garncarz,* tch. *hrnčíř*, r. *gončár*.

kljevetarji « κατήγορος », de *kljeveta,* 331, 25.

vratarji « θυρωρός », de *vrata,* Ostr. ; *vratarica,* Supr., 332, 26.

boljar-inŭ, boljar-ĭskŭ (v. les renvois dans Miklosich, *Lexicon*).

De plus, un mot **kovarji,* de *kovŭ* « ἐπιβουλή », est supposé par *kovarĭnŭ* « πανοῦργος », II Cor., XII, 16, et *kovarĭstvo,* Supr., 347, 13, *kovarĭstvĭje* II Thess., II, 3 ; I Cor., III, 19, etc. « πανουργία, τρόπος ».

Les Actes des Apôtres ont:

usmarjĭ, de *usmŭ*, βυρσεύς, IX, 43; X, 6 et 32.

Tous ces exemples des anciens textes sont tirés de noms; il en est de même des mots suivants attestés à diverses dates: *kravarjĭ* (s. *krăvār*) de *krava*, *mèdarjĭ* de *mědĭ*, *njivarjĭ* de *njiva*, *ovĭčarjĭ* (r. *ovčár*, s. *ȍvčār*, pol. *owczarz*) de *ovĭca*, *skotarjĭ* de *skotŭ*, *žitarjĭ* (s. *žìtār*) de *žito*, *zlatarjĭ* (r. *zolotár'*, s. *zlàtār*, pol. *złotarz*) de *zlato*. Le suffixe *-arjĭ* a de bonne heure été ajouté au mot v. sl. *gospodĭ*, d'où v. s. et v. r. *gospodarjĭ*, r. *gospodár'*, s. *gospòdār*, pol. *gospodarz*, tch. *hospodár*.

En vieux slave proprement dit, ce sont les suffixes *-teljĭ* et *-ĭcĭ* qui sont employés après un thème verbal: Év. a *tęžatelji*, et non *tęžarjĭ* qu'on rencontre dans les textes postérieurs; *zižditeljĭ* est vieux slave, et non *zidarjĭ* (s. *zìdar* « maçon ») ou *zĭdarjĭ*. Les mots en *-arjĭ* tirés de thèmes verbaux sont fort peu nombreux: *pekarjĭ* « boulanger » (r. *pékar'*, s. *pěkār*, pol. *piekarz*) est imité du mot germanique, v. sax. *bakkeri*; *pisarjĭ* (r. *písar'*, s. *pĭsār* et *pisār*, tch. *písař*) est sans doute moins ancien que *pisĭcĭ*; *pądarjĭ* est de formation obscure; aucun de ces mots n'est vieux slave.

Ceci s'explique par l'origine du suffixe: *-arjĭ* est le représentant slave du suffixe latin *-ārius* qui joue dans les langues romanes un si grand rôle et qui s'est étendu à presque toute l'Europe: on le retrouve en celtique (irl. *-aire*, v. Vendryes, *De hibernicis uocabulis quae a latina lingua originem duxerunt*, § 97, p. 90) et en grec (gr. mod. -άρις); on sait l'importance qu'il a en germanique (got. *-areis*); le slave lui-même l'a fourni au lituanien *-ōrius* (Leskien, *Bild.*, 447 et suiv.). On est ici en face, non d'un fait linguistique, mais d'un fait de civilisation; ce n'est qu'à un degré de civilisation déjà élevé qu'apparaissent de nombreux métiers différenciés les uns des autres; cet état était atteint par la Rome impériale qui a fourni au reste de l'Europe des modèles et des maîtres; le suffixe *-ārius* s'est répandu à la suite des artisans romains.

En slave, on constate au début une lutte entre le type emprunté en *-arjĭ*, qui sert exclusivement à former des noms de professions, et le type indigène en *-ĭnikŭ* qui sert à former des noms d'agents de toutes sortes; le traducteur de l'Évangile emploie, par exemple, non *vratarjĭ*, mais *vratĭnikŭ* « θυρω-

ρός » Mc, XIII, 34; de même un traducteur de sermon dans Cloz., 828 = Supr., 339,9; on perçoit ici la valeur bien précise du suffixe: ces traducteurs emploient *-ĭnikŭ* et non *-arjĭ*, parce que le « portier » exerce une fonction bien plutôt qu'il n'a proprement un métier, comme le pêcheur ou le vigneron; mais cette extrême précision n'a pas duré, et l'on a fini par dire aussi *vratarjĭ*.

Les mots attestés avec ce suffixe qui se retrouvent hors du slave sont: *mytarjĭ*, cf. got. *motareis* (le mot slave repose sur germ. **mūtārja-*, cf. v. isl. *múta* [et v. h. a. *mūta*], en regard de got. *mota*), et *bukarjĭ* « γραμματεύς », got. *bokareis*, v. h. a. *buohhāri* à côté du mot *buky* « γράμμα », aussi emprunté; peut-être aussi *drągarjĭ* qui pourrait reproduire un lat. **drungārius* (?). Le mot *lěkarjĭ* (r. *lékar'*, s. *ljèkār*, pol. *lekarz*), dont le radical est emprunté, est de formation slave: cf. got. *lekeis*, v. h. a. *lāhhi* et aussi v. irl. *líaig*; on trouve du reste aussi v. r. *lěčici*. Mais ce n'est pas seulement par ces mots et peut-être par quelques autres que le suffixe est passé en slave; il a été introduit par des hommes qui savaient plus ou moins le latin ou une langue germanique et qui ont employé un élément très significatif dont ils n'avaient pas l'équivalent dans leur propre langue.

Le *č* de *grŭnĭčarjĭ* et de *ovĭčarjĭ* est embarrassant; on ne voit pas ce qui aurait pu déterminer ici une imitation du contraste *věnĭci*: *věnĭčati*; d'autre part il est hasardeux de supposer que le slave ait reçu, à côté de *-ārius*, ce *-iārius* auquel on a rapporté l'origine de la forme française *-ier* du suffixe; Miklosich ne signale de formes en **-jarjĭ* qu'en polonais: *winiarz*, *koziarz*, *krowiarz*, etc. (v. A. Thomas, *Romania*, XXXI, 481 et suiv., où est exposée l'hypothèse que le fr. *-ier* reposerait sur une forme ayant subi l'*umlaut* allemand).

Les mots en *-arjĭ* ont été rapprochés des mots indigènes en *-teljĭ* dont ils reproduisent exactement la flexion: ils se trouvent ainsi complètement slavisés, et comme ils ont reçu l'une des flexions les plus archaïques de la langue, au premier abord ils ne se dénoncent pas comme récents.

III

NOMS CARACTÉRISÉS PAR L'ÉLÉMENT -*e*/*o*-.

Sans entrer dans aucune discussion sur le caractère et la nature primitive de l'élément -*e*/*o*-, il suffira de rappeler ici qu'on trouve dans les diverses langues indo-européennes un grand nombre de noms dont la voyelle -*e*/*o*- est le seul élément caractéristique ; ces noms ont une flexion assez différente des autres, et le ton y est toujours immobile. Ce type de formation est largement représenté en slave comme en baltique (v. Leskien, *Bild.*, 159 et suiv., où l'on trouvera des observations générales qui s'appliquent également bien au slave).

1° Noms radicaux.

Certains dialectes — le grec, le germanique (dans une plus faible mesure), l'indo-iranien, le baltique et le slave — ont conservé et développé un type indo-européen caractérisé par le vocalisme *o* de la racine et dont le sens variait suivant la place du ton : en regard de gr. τέμνω, τόμος « coupe » et τομός « coupant » ; en regard de τρέχω, τρόχος « course » et τροχός « ce qui court, roue » ; cf. skr. *çókaḥ* « éclat » et *çokáḥ* « brillant », etc. Originairement indépendant de toute autre formation de la racine, ce type en est arrivé à donner au slave surtout des noms verbaux.

Le type paroxyton des noms abstraits tels que gr. τόμος, τρόχος, skr. *çókaḥ* fournit au slave une foule de mots ; il a été productif longtemps, et des mots ont encore été tirés de verbes empruntés au germanique, ainsi *kupŭ* « achat » de *kupiti*, *-kusŭ* de *kusiti* ; en même temps, il comprend nombre de mots qui sont attestés dans d'autres langues indo-européennes. Le vocalisme *o* est bien conservé en vieux slave, mais on y observe

d'assez bonne heure, comme en germanique, une tendance à l'altérer sous l'influence des formes verbales voisines, dans des mots comme *podŭmetŭ* par exemple. A l'époque historique, le type ne peut plus être considéré comme productif, mais la présence des préverbes dans un très grand nombre de cas suffit à confirmer l'influence persistante des verbes sur ces formations nominales, influence que le sens souligne nettement dans la plupart des cas. — Le type oxyton est très peu représenté en slave.

-ązŭ et *-vązŭ*, à côté de *vęzati*, dans *sŭ-ązŭ* « σύνδεσμος », Euch., 18 a, et 105 b (= Ephés., IV, 3), cf. Supr., 298, 5 ; *sŭ-vązŭ* (même sens), Cloz., 533, Supr., 183, 29 ; 317, 7 ; etc. ; *obązŭ* « lien », Supr., 176, 27 ; r. *pri-úz*, gén. *pri-úza* ; et, avec substitution du vocalisme du verbe *vęzati*, les formes sans préverbe s. *vêz*, *vêza* ; pet. r. *vjaz*. Il n'est pas impossible qu'ici sl. *ą* représente un i.-e. **an*, car le grec a ἄγχω, le latin *angustus*, etc. Mais l'alternance *vęzati* : *-ązŭ*, *-vązŭ* est, au point de vue slave, parallèle à toutes celles qui suivent.

bĕgŭ « fuite » (r. *bêg*, *bê'ga* ; s. *bȉjeg*, *bȉjega*), non attesté en vieux slave, de *bĕgati*, *bĕžati* ; cf. lit. *bėgas* ; il n'y a pas d'alternance vocalique attestée en slave dans cette famille de mots ; *pribĕgŭ*, *prĕbĕgŭ*, *ubĕgŭ*, pas attestés non plus en vieux slave, sont des noms d'agents.

-bojĭ « fouet » (v. le *Lexicon* de Miklosich ; cf. *bĭją*, *biti*) ; *razbojĭ* « meurtre », Euch., 68 a ; 102 a (d'où *razbojinikŭ* « λῃστής », Év.) ; *ubojĭ* « φόνος », Supr., 324, 3 ; r. *bój*, *bója* ; s. *bȍj*, *bȍja* ; pol. *bój*.

blądŭ « ἀσωτία » (cf. *blędą*, *blęsti* et *blądíti*), Euch., 36 b ; 68 a ; etc. (d'où *blądĭnŭ* « ἄσωτος », L. XV, 13) ; r. *blúd*, *blúda* ; pol. *błąd*.

blĕskŭ, *o-blĕskŭ* « éclat » (cf. *blĭsnąti*, *blĭštati*), non signalés dans les textes proprement vieux slaves ; r. *blésk*, *bléska* ; pol. *blask*. — On lit *bliskŭ* « foudre », d'après *bliskati*, dans Euch., 34 a.

-borŭ (cf. *berą*, *bĭrati*), dans *sŭborŭ* « συνέδριον » qui remplace ordinairement, dans Supr., *sŭnĭmŭ* de Év. ; aussi Euch., 40 a et b ; et *jizborŭ* « élection » ; r. *bór*, *bóra* « fait de prendre, marché » ; *sbór*, *sbóra* « réunion », s. *zbȍr*, *zbȍra* « réunion » (et aussi *sȁbor* d'après *sȁbrati*), pol. *pobór* « impôt » ; cf. gr.

φόρος « impôt », skr. *bhárah* « chose reçue, gain », et gr. φορός « enceinte », skr. *bhāráh* « fardeau ».

brodŭ « gué » (cf. *bredą*, non attesté en vieux slave), s. *brôd, bröda*; r. *bród, bróda*; pol. *bród*; cf. lit. *brãdas* (Leskien, *Bild.*, 167).

-brusŭ (cf. *brŭsnąti*) dans *ubrusŭ* « σουδάριον », L., XIX, 20, et J., XI, 44; r. *ubrús, ubrúsa*, et *obrús*; s. *ùbrus, ùbrusa*; pol. *obrus*. De plus, r. *brús, brúsa* « pierre à aiguiser »; s. *brûs, brûsa*; pol. *brus*.

cvětŭ « ἄνθος » (cf. *cvĭtą, cvisti*), Mt., VI, 28, et L., XII, 27, Zogr.; Ps., CII, 15; Supr., 379, 28; r. *cvêt, cvê'ta*; s. *cvȉjet, cvȉjeta*; pol. *kwiat*. Miklosich, *Lex.*, cite *cvĭtŭ* (avec le vocalisme de *cvĭtą*); s. *cvât, cvâta*.

-čitŭ (čitą, čisti) dans *pričitŭ* « κλῆρος, γενεαλογία » (*pričitĭnikŭ* « κληρικός », Euch., 57 b; 102 a); *počitŭ, sŭčitŭ*; r. *počët*; *sčët*; pol. *poczet*, etc., le tout avec le vocalisme du présent *čitą*. La forme à vocalisme *o* n'est pas attendue; elle ne pourrait être que **cětŭ* (cf. skr. *kétaḥ*), et le lien avec *čitą, čisti* ne serait plus sensible. La ressemblance avec skr. *citā* « pile de bois, couche » est fortuite; car le substantif slave est postverbal, et le *t* y est radical, tandis que le substantif sanskrit a pour suffixe *-tā* et appartient à la racine de *cinóti*.

xladŭ « αὔρα », Ps., CVI, 29; Euch., 23 b, etc.; r. *xólod, xóloda*; s. *hlâd, hlâda*; pol. *chlód*. Mot isolé, sans étymologie certaine et sans alternance vocalique en slave même.

xodŭ (cf. *šidŭ, xoditi*), Supr., 175, 11; *jisxodŭ* « ἔξοδος », L., IX, 31; Ps., XVIII, 7; *uxodŭ*, Supr., 238, 13; *vŭsxodŭ* « montée », Supr., 210, 1; *prixodŭ, prěxodŭ*; r. *xód, xóda*; s. *hôd, höda*; pol. *chód*; le gr. ὁδός (féminin) appartient au type oxyton et ne signifie pas « marche »; c'est un mot concret signifiant « route » et de genre féminin; la différence de place du ton n'a donc rien de surprenant.

(ne-)dągŭ « νόσος, νόσημα, ἀρρωστία », Ev., Ps., Euch.; r. *nedúg, nedúga*; tch. *duh, neduh*; cf. irl. *dingim*, etc. (Bezzenberger, chez Fick-Stokes, *Et. wört.*, II⁴, 146).

-dorŭ (cf. *derą, dĭrati*), dans *razdorŭ* « σχίσμα », Supr., 444, 28; r. *razdór, razdóra*; s. *rázdor, rázdora*; tch. *nádor*. Le gr. δορός « outre » et sans doute aussi le skr. *daraḥ* « trou » dont on n'a pas l'accent appartiennent au type oxyton. Le sanskrit a

pradaráḥ oxyton ; en slave, la présence d'un préverbe ne tend pas à entraîner oxytonaison dans les mots de ce genre, comme elle tend à le faire en sanskrit (v. B. Lindner, *Altind. nominalbildung*, p. 31).

podragŭ « κράσπεδον », Supr., 288, 2 ; h. sor. *podrohi* « franges » (et tch. *podraha* « frange ») ; cf. *sŭ-drŭgnąti* « tirer ».

duxŭ (à côté de *dŭxnąti*) « πνεῦμα », Év. (et *vŭzduxŭ*) ; r. *dúx, dúxa* ; s. *dûh, dûha* ; tch. *duch* ; cf. lit. *dausas* (v. Leskien, *Bild.*, 194).

-dvigŭ, de *dvignąti,* dans *podvigŭ* « ἀγωνία », L., XXII, 44 ; « ἄγων », Supr., 381, 10 ; r. *pódvig* « action héroïque » et *podvíg* « action de pousser ». La famille de sl. *dvignąti* n'a plus trace d'alternance vocalique.

-ědŭ, de *ěsti,* dans *obědŭ* « ἄριστον » Év. ; r. *obê'd, obê'da* ; s. *òbjed, òbjeda* ; pol. *obiad*. Famille de mots sans alternance vocalique. A séparer de *jadŭ* « poison », Supr., 314, 10, qui est peut-être un thème en *-ŭ-* : génit. *jadu,* Supr., 314, 25 (sur tch. *jed,* cf. Gebauer, *Hist. mluv.,* III, I, 328).

gladŭ « λιμός », Év., Ps. ; r. *gólod, góloda* ; s. *glâd, glâda* ; pol. *głód* ; à côté de *žlĭděti* « désirer ».

glasŭ « φωνή », Év., Ps. ; r. *gólos, gólosa* ; s. *glâs, glâsa* ; pol. *głos*. Pour la forme, cf. lit. *gaĩsas*. Il n'y a pas d'alternance vocalique attestée en slave pour ce mot.

gnojĭ « κοπρία, ἕλκη », L., XIV, 35 ; XVI, 21 ; r. *gnój, gnója* ; s. *gnôj, gnȍja* ; pol. *gnój* ; à côté de *gniti*.

godŭ « ὥρα », L., I, 10 ; r. *gód, góda* ; s. *gôd, gȍda* ; forme isolée.

v. serbe *gojĭ* (non attesté en vieux slave), s. *gôj, gȍja* « prospérité » ; pet. r. *híj, hóju* « médecine » ; cf. skr. *gáyaḥ* « maison », zd *gayō* « vie » ; de la même racine que *žiti*.

r. *gón, góna* « chasse », pol. *gon,* tch. *hon,* slov. *gon* ; le pluriel de ce mot signifie « longueur d'une course, d'une étape » ; on a aussi des formes avec divers préverbes, ainsi r. *pogón,* s. *pȍgon,* pol. *pogon,* etc. ; cf. gr. φόνος, et aussi les mots du type oxyton : skr. *ghanáḥ* « massue » et lette *gans* « berger », *gani* « pâturage » (pour le sens, cf. r. *výgon* « pâturage », etc.).

grobŭ « τάφος », Év. ; r. *grób, gróba* ; s. *grȍb, grȍba* (avec une accentuation, sans doute plus ancienne, qui répond bien

à celle d'un nom à valeur passive « chose creusée », cf. gr. ὁλκός « chose tirée, trace »); pol. *grób*; à côté de *grebą*. D'après *pogrebą*, on a *e* dans *pogrebŭ* « sépulture ». — On a parfois supposé que *grobŭ* serait un emprunt au germanique, cf. v. h. a. *grab*, mais sans aucune raison; la place de l'accent dans le s. *grȍb, gròba* serait alors inexplicable.

gromŭ « βροντή », J., XII, 29; r. *gróm, gróma*; s. *grȍm, grȍma* (v. Leskien, *Untersuch. üb. quantität*, I, B., p. 535); pol. *grom*; à côté de *grĭměti*; cf. gr. βρόμος (ou χρόμος? et v. h. a. *gram*?).

sŭn-ĭmŭ « συνέδριον », Év., fait sur *sŭn-ĭmą, sŭn-ęti*; ce mot, qui se retrouve dans s. *sájam, sanam* (Jagic', *Archiv.*, XV, 112), est de formation proprement slave, comme le montre le vocalisme; son extension dialectale est bien moindre que celle de son synonyme *sŭborŭ*; aussi *za-jĭmŭ*, L., VI, 34, etc., où *za* est préposition et où *-ĭmŭ* est isolé.

u-kazŭ « ἀπόδειξις », Supr., 324, 23; r. *ukáz, ukáza*; à côté de *kazati*.

po-jasŭ « ζώνη », Év.; r. *pójas*, s. *pȍjās*, tch. *pás*; avec préverbe, d'après *pojasati*.

po-kojĭ « ἀνάπαυσις », Év.; r. *pokój, pokója*; s. *pȍkój, pȍkoja*; pol. *pokój*; à côté de *po-čiti*.

pri-kladŭ « σύμβολον », Cloz., 655; r. *priklád, prikláda*; pol. *przy-kład*; à côté de *pri-kladą*.

po-klonŭ « inclination », Supr., 192, 10, a été fait sur *pokloniti*.

kolŭ « πάλλος », Supr., 2, 8; 116, 25; r. *kól, kolá* (oxyton, en qualité de mot à signification passive; cf. la remarque sur *grobŭ*), pol. *kół*; en regard de *kolją, klati*; il existe d'autre part un nom d'action *raskolŭ* « διχονοία » (d'où *raskolĭnŭ*, Supr., 384, 16 et 17); r. *raskól raskóla*; pour la forme, cf. lit. *pãkalas* « hache », *prẽkalas, preĩkalas* « enclume » (v. Leskien, *Bild.*, 176).

za-konŭ « νόμος », Év.; r. *zakón, zakóna*; s. *zákon, zákona*; pol. *zakon*; à côté de *za-čęti* « commencer » (mais le sens n'est pas clair); cf. r. *po-kón* « usage, etc. », v. Niedermann, B. B., XXVII, 196 et suiv.; r. *kón* « commencement, fin, ordre », etc. (cf. Miklosich, *Et. wört.*, p. 115).

u-korŭ « ὕβρις », Supr., 326, 14; r. *ukór, ukóra*; s. *ȕkor*.

kovŭ, originairement « action de forger », sens conservé plus ou moins nettement dans r. *kóv, kóva*; s. *kȍv, kȍva*; traduit en vieux slave « στάσις », Mc, XV, 7, Mar.; « ἔνστασις », Cloz.,

768 (cf. *kujašta kovŭ* « κινοῦντα στάσεις », Actes, XXIV, 5) « πτερνισμός », Ps., XL, 10; à côté de *kovati*.

u-krojĭ « κειρία », J., XI, 44; r. *krój, krója* « coupe »; s. *krôj, krȍja*; pol. *krój*; à côté de *krojiti* « couper, tailler ».

u-kropŭ « eau bouillante, déjeuner », Supr., 218, 3; à côté de *kropiti*.

krovŭ « στέγη, σκέπη », Év., Ps. (XVI, 8); r. *króv, króva*; s. *krôv, krȍva*; tch. *krov*; à côté de *kryti*; on notera, avec préverbes, *pokrovŭ* (même sens), Mc, II, 4; Ps., CIV, 39; *sŭkrovŭ* « κρυπτή », L., XI, 33, Mar.

kruxŭ « morceau », r. *krúx, krúxa*; s. *krûh, krȕha*; pol. *kruch* (cf. l'adjectif *kruchy* « cassant, fragile, tendre »); avec préverbe: *ukruxŭ* « κλάσμα », Év.; à côté de *krŭšiti*, sans doute dérivé de *krŭxa*.

kupŭ « achat, affaire », Supr., 97, 1 (cf. *prikupŭ* « πραγματεία », Supr., 273, 25), à côté de *kupiti*; cf. v. h. a. *kouf*, ags. *céap*.

vŭ-kusŭ « γεῦσις », Supr., 258, 29; fait sur *vŭ-kusiti*; de même *jis-kusŭ* « épreuve », Supr., 216, 21 et 27, et 221, 1, fait sur *jis-kusiti*.

kvasŭ « ζύμη », Év.; r. *kvás, kvása*; s. *kvâs, kvȃsa*; tch. *kvas*; à côté de *kysnąti*.

sŭ-lazŭ « descente », Supr., 372, 21; r. *s-láz*; v. sl. *za-lazŭ*, Supr., 77, 5; r. *zaláz*, s. *zȃlaz*; *vŭ-lazŭ* « εἴσοδος », Supr., 226, 28; on cite aussi *jiz-lazŭ*; r. *iz-láz*, s. *ȉz-laz*; à côté de *lězą* et *laziti*.

ląkŭ « τόξος », Ps., VII, 13; r. *lúk, lúka*; čak. *lúk, lúka*; tch. *luk*; pol. *łęki*; à côté de *lęknąti* (*naljęšję ląkŭ svoi* « ἐνέτειναν τόξον αὐτῶν », Ps., XXXVI, 14); cf. lit. *laňkas, ãt-lankas* (Leskien, *Bild.*, 168 et 171); il y a aussi un adjectif *sŭląkŭ* « courbé », Euch., 40 a.

otŭ-lěkŭ « τὰ κατάλοιπα, ἐγκατάλειμμα », Ps., XVI, 14; LXXV, 11; cf. lit. *lẽkas* « qui reste, onzième », *ãt-laikas, pã-laikas, ãtlẽkas* (v. Leskien, *Bild.*, 185 et 187), gr. λοιπός, skr. *ati-rékaḥ* « reste ». Ce mot est le seul débris que le slave ait conservé de la racine i.-e. **leikʷ-* « laisser ».

prě-logŭ « changement », Euch., 31 a (où ce mot désigne une maladie); *pri-logŭ* « atteinte », Euch., 80 a; *zalogŭ* « gage, contrat », Supr., 359, 12; r. *lóg, lóga*; *zalóg*; s. *lȍg, lȍga*; *zȃlog*; à côté de *ležati*; cf. gr. λόχος.

lojĭ « graisse » (v. le *Lexicon* de Miklosich), r. *lój, lója*; s. *lȍj, lȍja*; pol. *łój*; à côté de *lĭjati*.

lovŭ « θήρα », Ps., XVI, 12, « ἁλεία », Supr., 380, 15; r. *lóv, lóva*; s. *lȍv, lȍva*; pol. *łów*; à côté de *loviti*.

podŭ-metŭ « κράσπεδον », Mt., XXIII, 5, avec la voyelle *e* du verbe correspondant *podŭ-metą*; on a de même, par exemple, r. *na-mĕt*; s. *ná-met*; pol. *na-miot*; sur lit. *mẽtas*, etc., v. Leskien, *Bild.*, 160, et sur *apmetaĩ*, *ibid.*

pri-mĕsŭ « mélange » (d'où *primĕsĭnŭ* « mélangé », Euch., 1 a); pour le vocalisme radical, cf. lit. *maĩszalas* « mélange » qui a une autre formation.

morŭ « λοιμός », L., XXI, 11; r. *mór, móra*; s. *mȍr*; pol. *mór*; à côté de *mrĕti, mĭrą*; cf. lit. *mãras* « mort, peste » et skr. *maraḥ* « mort », *mãraḥ* « peste ».

mrakŭ « γνόφος », Ps., XCVI, 2 (et *primrakŭ* [même sens], Ps., XVII, 10); r. *mórok, móroka*; s. *mrȁk, mrȁka*; pol. *mrok*; tch. *mrak*; à côté de *mrŭknąti*; on rapproche l'ἄπαξ védique *markáḥ* (R. V., X, 27, 20), mais avec peu de vraisemblance, à cause de l'intonation rude de *ĭr* dans s. *mȑknuti* et r. *mérknut'*, intonation qui fait apparaître comme récente l'intonation douce de r. *mórok*, s. *mrȁk*.

mrazŭ « κρύσταλλος », Euch., 14 a; r. *moróz, moróza*; s. *mrȁz, mrȁza*; pol. *mróz*; tch. *mráz*; à côté de *mrŭznąti*.

po-nosŭ « ὄνειδος », Ps., CXVIII, 22; r. *po-nós*, s. *pȍ-nos*; *pri-nosŭ* « πρόσοδος », Supr., 278, 20; *vodo-nosŭ* « ὑδρία », J., II, 6; à côté de *nesti*; cf. lit. *prã-naszas* « prophète » et *už-naszai* (Leskien, *Bild.*, 172).

za-padŭ « δυσμή », L., XIII, 29; Ps., XLIX, 1; r. *západ* « ouest » et *západ, zapád* « chute », s. *zȁpad* « ouest », tch. *západ*; à côté de *padą*.

platŭ « ῥάκος », Mt., IX, 16, et Mc, II, 21, est un mot d'origine incertaine, peut-être emprunté au germanique (Johansson, K. Z., XXXVI, 372 et suiv.).

pljuskŭ « bruit intense » (produit par un objet qui tombe), Supr., 168, 4; cf. lit. *pljáuszkinu* « je frappe dans les mains »; M. Berneker, I. F., X, 154, a rapproché lit. *páuszkiu* « je claque », mais cette hypothèse, que l'auteur présente sans l'affirmer, suppose que sl. *ju* représente ici **eu*, alors que ce type de noms a normalement le vocalisme *o*.

plodŭ « καρπός », Év. ; r. *plod, plodá* (avec l'oxytonaison des noms à valeur passive ; *plodŭ* désigne un produit) ; pet. r. *plíd, plódu,* s. *plȏd, plȍda* (paroxytons comme l'ensemble du type) ; pol. *płód* ; mot isolé en slave et d'étymologie incertaine (quelques auteurs rapprochent v. sl. *plemę*).

plotŭ « φραγμός », Ps., LXI, 4 (et *oplotŭ* [même sens], Mc, XII, 1) ; r. *plót, plóta* ; s. *plȏt, plȍta* ; pol. *płot* ; à côté de *pletą*.

r. arch. *plóv, plóva* « action de nager, bateau », à côté de v. sl. *plovą* ; cf. gr. πλό(*F*)ος, skr. *plaváḥ* « bateau ».

v. russe *sŭ-porŭ* « dispute », r. *spór, spóra* ; pol. *spór* ; à côté de v. sl. *pĭrja, pĭrěti*.

podŭ-porŭ « appui » ; à côté de *podŭ-perą* ; r. *u-pór, u-póra*.

rastŭ « taille », Supr., 55, 6 (et *vŭzdrastŭ* « ἡλικία », J., IX, 21) ; r. *rót, rósta* ; s. *rȃst, rȃsta* ; à côté de *rastą*.

ob-razŭ « εἰκών, μορφή, ὑπόδειγμα », Év. ; r. *ób-raz,* s. *ȍb-raz,* pol. *ob-raz* ; et le simple r. *ráz, ráza* « coup », s. *rȃz, rȃza* (avec un changement d'intonation), tch. *ráz* (la longue représente l'intonation rude normale) ; à côté de *rězati* ; cf. gr. ῥώξ pour le vocalisme.

rągŭ « moquerie », Euch., 104 a (d'où *rązĭnŭ* « καταγελωστός », Supr., 333, 11) ; pet. r. *rúg, rúga* ; s. *rȗg, rȗga* (mais čak. *rúg, rūgà*) ; pol. *u-rąg* ; à côté de *ręgnąti*.

rodŭ « γενεά, γένος, ἔθνος », Év. ; r. *ród, róda* ; s. *rȏd, rȍda* ; pol. *ród* ; et *na-rodŭ* « ὄχλος », Év. ; r. *na-ród,* s. *ná-rod,* pol. *na-ród* ; à côté de *roditi* (qui peut du reste être dénominatif de *rodŭ*).

-rojĭ « flux » dans *jiz-rojĭ, na-rojĭ, sŭ-rojĭ* ; *rojĭ* « essaim d'abeilles » ; r. *rój, rója* ; s. *rȏj, rȍja* ; pol. *rój* ; à côté de *rinąti* ; cf. peut-être skr. *rayaḥ* « cours, courant ».

rokŭ « ὅρος », Euch., 1 a ; 58 a ; r. *rók, róka* ; s. *rȏk, rȍka* ; pol. *rok* ; et *narokŭ* « nom, voix », Supr., 228, 23 ; 325, 11 ; *prirokŭ* « surnom », Supr., 199, 15 ; *urokŭ* « terme fixé », Supr., 311, 2 ; *porokŭ* « reproche », L., 1, 6 ; *obrokŭ* « ὀψώνιον », L., III, 14 ; à côté de *reką*.

rovŭ « λάκκος », Ps., VII, 16 ; Supr., 4, 6 ; etc. ; s. *rȏv, rȍva* (et *rȍv, rȍva*), pol. *rów* ; à côté de *ryti* (v. Ps., VII, 16) ; le russe a *róv, rvá,* d'après *rŭvati*.

sluxŭ « ἀκοή », Év. ; r. *slúx, slúxa* ; pol. *słuch* ; à côté de *slyšati* ; cf. zd *sraošō* « obéissance ».

smradŭ « puanteur », Supr., 146, 25 ; r. *smórod, smóroda* ; s. *smrâd, smrâda* ; pol. *smród* ; tch. *smrad* ; à côté de *smrŭděti* ; cf. lette *smards,* lit. *smardas* (Leskien, *Bild.,* 168). Le latin *merda* a un vocalisme inattendu.

snĕgŭ « χιών », Mt., XXVIII, 3 ; r. *sně'g, sně'ga* ; s. *snȉjeg, snȉjega* ; tch. *sníh* ; isolé en slave ; cf. lit. *snẽgas,* v. pruss. *snaygis,* got. *snaiws.*

u-stavŭ « dogme, chose posée », Euch., 69 a ; Supr., 324, 23 ; 381, 20 ; pourrait comprendre un suffixe *-*wo-*, mais a bien plutôt l'air d'un déverbatif de *ustaviti* (*ustavŭ ustavišę,* Supr., 149, 13).

za-stąpŭ « προστασία », Supr., 278, 4 ; Euch., 79 b ; fait sur *zastąpiti* ; on a aussi *zastąpĭnikŭ* « ἀντιλήπτωρ », Ps., III, 4, etc.

stogŭ « tas, monceau » ; r. *stóg, stóga* ; s. *stȏg, stȍga* (et *stȍga*), pol. *stóg* ; on a rapproché la racine de skr. *sthágati,* lat. *tegō,* et cf. par suite lat. *toga* (cf. aussi Zupitza, *Germ. gutt.,* 168).

r. *stón, stóna* « gémissement », à côté de v. sl. *stenją* ; cf. gr. στόνος.

pro-storŭ « espace large », r. *pro-stór,* tch. *pro-stor,* slov. *próstor* ; à côté de *prostrĕti* ; cf. skr. *-staraḥ* et lat. *torus* (?).

strojĭ « οἰκονομία », Supr., 7, 24 ; 52, 19 ; r. *strój, strója* ; pol. *strój* ; à côté de *strojiti* (peut-être dénominatif?) ; *ustrojĭ,* Supr., 148, 13, sous l'influence de *ustrojiti.*

studŭ « αἰσχύνη », L., XIV, 9 ; Ps., XXXIV, 26 ; à côté de *styděti sę.*

sŭsŭ « θηλή, μαζός », Supr., 229, 20 ; 285, 6 ; avec le vocalisme de *sŭsati.*

světŭ « φῶς, φέγγος », Év. ; r. *svě't, svě'ta* ; s. *svȉjet, svȉjeta* ; tch. *svět* ; à côté de *svĭtěti* ; cf. l'adjectif skr. *çvetáḥ* « brillant », zd *spaētō.*

svrabŭ « démangeaison » (d'où *svrabĭnŭ* « κνησμώδης », Supr., 258, 25) ; r. *svórob, svóroba* ; s. *svrâb, svrâba* ; tch. *svrab* ; à côté de *svrŭběti.*

těskŭ « pressoir », s. *tȉjesak* ; à côté de *tiskati.*

tokŭ « ῥύσις », L., VIII, 44, Mar. (et au sens de « ἅλων », Supr., 97, 1 et 3) ; *vŭs-tokŭ* « ἀνατολή », Év. ; *jis-tokŭ* (d'où *jistočinikŭ* « πηγή », J., IV, 14) ; *po-tokŭ* « χείμαῤῥος », J., XVIII, 1 ; r. *tók, tóka* ; pol. *tok* ; à côté de *teką* ; cf. lit. *tākas,* zd *taka-* « course ».

trąsŭ « σεισμός », Év. ; *po-trąsŭ* (d'où *potrąsĭnŭ* « σεσαλευμένος », L., VI, 38) ; à côté de *tręsą*.

trudŭ « κόπος », L., XI, 7, etc ; r. *trúd, trudá* ; s. *trûd, trúda* ; pol. *trud* ; tch. *trud* ; cf. got. *us-þriutan,* v. isl. *þraut* (féminin), lat. *trūdere,* etc. Ce substantif est oxyton.

tukŭ « στέαρ, πιότης », Ps., XVI, 10 ; LXIV, 12 ; r. *túk, túka* ; pol. *tuk* ; tch. *tuk* ; cf. lit. *taukaĩ* « graisse » ; lette *tūkt* « devenir gras ».

tvorŭ « ποίησις », Ps., XVIII, 2 ; *pri-tvorŭ,* J., V, 2 ; X, 23 ; r. *pritvór,* s. *prítvor* ; *zatvorŭ* « clôture, lieu clos », Supr., 359, 17 ; r. *zatvór,* s. *zátvor,* pol. *zatwor* ; s. *útvor* ; pol. *utwór* ; à côté de *tvoriti* ; cf. lit. *prĕtvaras,* etc. (Leskien, *Bild.,* 173), et gr. σορός (?). — Dans Euch., 41 b, *tvorŭ* désigne une maladie ; c'est sans doute un mot différent du précédent.

r. *vál, vála* (nom. plur. *valý*) « vague » ; s. *vál, vála* (nominatif pluriel *válovi,* de thème en *-ŭ-*), tch. *val* ; en regard de *vlŭna* ; avec un vocalisme i.-e. **ō* ; peut-être ancien thème en *-ŭ-* ; le lit. *vôlas* est emprunté au russe.

varŭ « καύσων », Mt., XX, 12, et L., XII, 55 ; r. *vár, vára* ; s. *vár, vára* ; tch. *var* ; à côté de *variti,* qui présente aussi le vocalisme i.-e. **ō* et qui peut être un dénominatif, et de *vìrją* (?) ; cf. lette *wārs* « soupe » (v. Leskien, *Bild.,* 180).

-vĕtŭ, dans *obĕtŭ* « εὐχή », Ps., XLIX, 14, etc. ; *otŭvĕtŭ* « ἀπόκρισις », Év. ; *privĕtŭ* « encouragement », Euch., 92 b ; *sŭvĕtŭ* « συμβούλιον, βουλή », Év. ; *zavĕtŭ* « διαθήκη », L., I, 72 ; à côté de *vĕštati* « causer » ; *otŭ-vĕ* « il a répondu », etc., et avec le vocalisme du verbe ; de même, par exemple, r. *otvĕ't, otvĕ'ta* ; s. *závjet* « vœu » ; pol. *powiat* « district ».

vidŭ « aspect », Supr., 304, 17 ; r. *víd, vída* ; s. *vîd, vîda* (mais čak. *vid, vida*), tch. *vid* ; à côté de *vidĕti, vĕdĕti* ; cf. lit. *véidas* ; il y a peut-être eu contamination d'un thème en *-o-* : skr. *véda-,* et d'un thème en *-es-* : skr. *védas-,* gr. ϝεῖδος ; ceci expliquerait le vocalisme radical *e* ; cf. ce qui est dit de *kolo* ci-dessous au chapitre des thèmes en *-s-*. Toutefois, l'essentiel est ici le contraste de sens entre *vĕdĕ* « je sais » et *vižda* « je vois » : le vocalisme *o* aurait rapproché le mot de *vĕdĕ* et en aurait altéré le sens.

-vlakŭ (dans *oblakŭ* « νεφέλη », Év. ; Ps., XVII, 12, etc.) ; r. *vólok, vóloka* « bande de terre sur laquelle on tire les bateaux »,

s. *vlâk, vlâka* « filet de pêcheur », pol. *włok* « filet », tch. *vlak*; à côté de *vlěką*; cf. lit. *ãp-valkas,* etc. (v. Leskien, *Bild.,* 173); le gr. ὁλκός et le lat. *sulcus* sont parents, mais de beaucoup plus loin.

-vodŭ (avec divers préverbes *jiz-, po-, pro-, u-*; voir les exemples chez Miklosich, *Lex*; aucun n'est vieux slave); r. *pere-vód, pere-vóda*; s. *pȍ-vod, pȍ-voda*; pol. *wy-wód*; à côté de *vedą*; cf. lit. *vãdas* « guide », lette *nů-wads* (v. Leskien, *Bild.,* 173).

po-vojĭ « fascia »; r. *povój, povója*; pol. *powój*; à côté de *viti.*

voji « στρατιά, στρατίωται, στρατόπεδον, στρατεύματα », L., II, 13; VII, 8; XXI, 20; XXIII, 11; cf. lit. *vejù* « je chasse, je poursuis » (?).

do-volŭ « αὐταρκία », Euch., 12 b; Cloz., 655, d'où « somme nécessaire pour faire une dépense, δαπάνη », L., XIV, 28; à côté de *do-vĭlěti*; cf. skr. *váraḥ* « souhait ».

vozŭ « chariot »; r. *vóz, vóza*; s. *vȏz, vȍza*; pol. *wóz*; à côté de *vezą*; cf. gr. (ϝ)ὄχος, lit. *ùž-važas.*

jiz-vragŭ « ἔκτρωμα », I, Cor., XV, 8; v. r. *izvorog*; à côté de *vrěšti.*

vratŭ « cou » (pour le sens, originairement, « ce qui tourne », cf. gr. τράχηλος, lat. *collum,* lit. *kãklas*), Supr., 420, 20 (cf. un autre sens « instrument pour briser les membres [roue?] », Supr., 197, 9, et 198, 9); r. *vórot, vórota*; s. *vrât, vrâta*; pol. *wrot* « action de tourner »; à côté de *vrŭtěti*; cf. skr. *-varta-,* lit. *iszvartas,* etc. (Leskien, *Bild.,* 173).

po-vrazŭ « λοβός », s. *pȍ-vrāz,* pol. *po-wróz,* et, avec la forme *pa-* des composés nominaux, r. *pá-voroz* « lien »; à côté de *po-vrŭza, po-vrěsti.*

zębŭ « ὀδούς », Év.; r. *zúb, zúba*; s. *zȗb, zȗba*; pol. *ząb*; tch. *zub*; à côté de *zębą*; cf. lit. *žambas* (v. Leskien, *Bild.,* 170); skr. *jámbhaḥ,* gr. γόμφος, v. isl. *kambr.*

zĭdŭ « δῶμα », Ps., CI, 8; s. *zȃd, zȃda* « mur » (en monténégrin); v. r. *zŭdŭ* (v. Sreznevskij, *Materialy,* sous *zĭdŭ*), d'où r. *zódčij*; l'*ŭ* de *zŭ-* en russe est emprunté à *zŭdati,* comme d'ailleurs le vocalisme radical du mot *zĭdŭ* lui-même est celui du thème d'infinitif; avec un autre vocalisme, on a *zidŭ* « mur », non attesté en vieux slave, mais conservé dans s. *zȉd, zȉda,* slov. *zȉd,* et répondant à v. pruss. *seydis* « wand » (Voc.); on

a peut-être affaire ici à un ancien thème en *-es- (cf. gr. τεῖχος à côté de τοῖχος) contaminé avec un thème en -o- et influencé par le présent du verbe (v. sl. *zižda*); le cas serait exactement comparable à celui de *vidŭ*, étudié ci-dessus, p. 223. — Enfin le tchèque a un thème en *-ĭ-*, *zed*, *zdi* « mur ».

znojĭ « καύσων », Supr., 261, 1 ; r. *znój*, *znója* ; s. *znôj*, *znȍja* ; pol. *znój*.

po-zorŭ « θεωρία », L., XXIII, 48 ; r. *pozór*, *pozóra*, s. *pȍzor*, pol. *pozór* ; *za-zorŭ* « ὑποψία », Supr., 333, 23 ; *prozorŭ* « vue » (d'où *prozorĭnŭ*, Supr., 219, 6) ; *vŭzorŭ*, Supr., 47, 15 ; à côté de *zĭrĕti* ; cf. lit. *pa-žáras* « apparition de lumière au ciel ».

zrakŭ « εἰδέα, εἶδος », Mt., XXVIII, 3 ; L., III, 22, « vue (capacité de voir) », Euch., 33 a ; s. *zrák*, *zrâka* ; tch, *zrak* ; pol. *w-zrok* ; à côté de *zrŭcalo* « miroir ».

r. *zvûk*, *zvúka* « son » (*zvukŭ*, Hébr., XII, 19, Christ.) ; tch. *zvuk* ; à côté de *zvęknąti*, dont le vocalisme reparaît dans s. *zvêk*, *zvêka* (déjà *zvękŭ* šiš.), pol. *dźwięk*.

zvonŭ « son », Supr., 13, 23 ; r. *zvón*, *zvóna* ; à côté de *zvĭněti*.

u-žasŭ « ἔκστασις, θάμβος », Év. ; r. *úžas* ; à côté de *užasnąti*, dont ce mot a le vocalisme radical.

Dans les substantifs slaves, le type oxyton de gr. τροχός « roue », skr. *ghanáḥ* « tueur » est très peu représenté ; on en a vu ci-dessus quelques cas en partie douteux : r. *trúd*, *trudá* et s. *trûd*, *trúda* ; s. *grȍb*, *gròba* (r. *gróba*) ; r. *kól*, *kolá* ; s. *rȍv*, *róva* (à côté de *rȍva*) ; cf. Leskien, *Untersuch. üb. quantität*, I, B (*Abhand.* de l'Académie des sciences de Saxe, vol. XIII), p. 534. Sans doute il ne manque pas par ailleurs de thèmes en *-o-* oxytons, mais ce sont des mots isolés qui ne se rattachent à aucune racine verbale et qui, par suite, ne sauraient être opposés au principe général ; d'ailleurs, pour la plupart, ils n'ont pas d'étymologie, ou du moins ne répondent à aucune forme identique des autres langues. M. Hirt, cherchant des oxytons anciens de ce genre, n'a trouvé, en dehors des substantifs neutres et des adjectifs, que deux cas à signaler, tous deux dépourvus de valeur (I. F., X, 47) :

kątŭ « angulus » (r. *kút*, *kutá* ; s. *kût*, *kúta* ; pol. *kąt*) est rapproché de gr. κανθός ; mais, sans parler du sens dont la coïn-

cidence n'a rien de frappant, νθ ne peut représenter i.-e. *nth,* et ceci suffit à écarter l'étymologie ; au surplus, M. Brugmann, *Grundr.,* I², 582 et suiv., admet une autre hypothèse très aventurée ; le plus probable est qu'il s'agit d'un emprunt : cf. v. fr. *cant,* ital. *canto* « coin », d'où angl. *cant,* all. *kante* (cf. Kluge, *Et. wört.,* sous *kante*).

r. *drózd, drozdá* ; s. *drȍzd, dròzda* ; pol. tch. *drozd* (et s. *drȍzak, drȍzga*) ; cf. lit. *strãzdas,* plur. *strazdaĩ* et v. isl. *þrǫstr,* lat. *turdus* ; le gr. στρουθός, qui seul fournirait un correspondant pour la place du ton, est à séparer à cause de ου, qui ne s'accorde pas avec le vocalisme des mots baltiques et slaves, et du θ, inconciliable avec le *t* du germanique et le *d* du latin.

Le slave a, il est vrai, quelques noms d'agents en *-e/o-*, mais paroxytons et non oxytons :

bogŭ « θεός », Év., etc. ; r. *bóg, bóga* ; s. *bȍg, bȍga* ; pol. *bóg* ; le ton est à la même place dans le nom du dieu védique *Bhágaḥ.*

drugŭ « φίλος, ἑταῖρος », Év., etc. (et *podrugŭ,* Mc, XII, 31, Zogr.) ; r. *drúg, drúga* ; s. *drȕg, drȕga,* tch. *druh* ; cf. lit. *draũgas* ; got. *driugan* « servir à l'armée ».

posluxŭ « μάρτυς » remplace *sŭvědětelji,* Mt., XVIII, 16, Sav., Euch., 48 a, etc. ; le r. *póslux* semble savant ; s. *pȍslūh* signifie « audition ».

(sŭ-)pasŭ « σωτήρ », L., I, 47, etc. ; r. *spás, spása* ; s. *spȁs, spȁsa* ; cf. *pasti, sŭpasti.* Cf. pol. *s'winopas* « porcher ».

prorokŭ (r. *prorók, proróka*) ; cf. ci-dessous, p. 233.

uxodŭ « transfuge », Supr., 238, 13 (cf. s. *ȕhoda* « espion »).

vragŭ « ἐχθρός », Év. ; pet. r. *vórog, vóroga* ; s. *vrâg, vrâga* ; pol. *wróg* ; tch. *vrah.* Étymologie incertaine.

sokŭ « accusateur » ; r. *sók, sóka* ; s. *sȍk, sȍka* ; on rapproche lit. *sakýti* « dire », etc., mais on pourrait songer aussi à lit. *sekù* « je suis », lat. *sequor,* etc. ; on a aussi supposé une origine germanique (Uhlenbeck, *Archiv,* XV, 491 ; Hirt, P. B. S. B., XXVI, 338).

Le russe *vór, vóra* « voleur » est aussi paroxyton ; cf. v. r. *verat'* (v. Solmsen, *Untersuch. z. griech. laut-u. verslehre,* 296 et suiv.).

Comme paroxyton on rencontre *rabŭ* « δοῦλος », Év. ; r. *ráb, rabá* ; s. *rȍb, ròba* ; mais la forme de ce mot est très

obscure en slave même ; on ne saurait affirmer qu'il n'y ait pas lieu de distinguer originairement trois groupes, celui de *rabŭ* « esclave » (s. *rȍb*), celui de *rabota* « travail » (s. *ràbota*), et celui de r. *rebënok* « enfant » ; le skr. *árbhaḥ* « petit », qui ne se retrouve dans aucune autre langue, pourrait n'être parent ni des uns ni des autres. En aucun cas, le mot n'est apparenté à une forme verbale quelconque (v., en dernier lieu, Pedersen, K. Z., XXXVIII, 313).

On pourrait citer encore *prągŭ* « ἀκρίς », Mt., III, IV, et Mc, I, 6, Sav. (remplaçant *akridŭ* du texte original), Ps., LXXVII, 46, etc., « κάμπη », Euch., 59 a ; mais ce mot ne semble pas être représenté dans les dialectes modernes, et le r. *prug* est très suspect d'être emprunté au vieux slave. Il faut évidemment rapprocher v. h. a. *springan* « sauter » et peut-être lit. *sprinkstù, springaũ, spriñkti* « avaler en faisant des contractions brusques » ; M. Osthoff, *Et. parerga,* I, 353 et suiv., rapproche r. *prýgnut', prýgat'* et part de **pruñgas* ; mais le *y* rude de r. *prýgnut'* ne s'accorde pas avec l'intonation *uñ* supposée ; au surplus, il y a toute une série de mots commençant par **(s)pr-* et signifiant « sauter » dont les formes sont très divergentes et qui doivent résulter d'élargissements divers : v. h. a. *springan* et v. isl. *spretta* ; lit. *spragẽti, sprókti* ; v. sl. *prędati,* s. *prẽzati se* « sauter », r. *prýgnut',* etc. Dans ces conditions, il est impossible de restituer des formes anciennes.

Parmi les adjectifs, il en est fort peu qui se trouvent en regard de formes verbales ; les déplacements d'accent qui se sont produits dans les adjectifs empêchent d'ailleurs de distinguer nettement les anciens oxytons des anciens paroxytons. Les trois adjectifs suivants, qui désignent des infirmités, forment un groupe naturel ; tous trois ont le vocalisme *o* de la racine et sont sans doute d'anciens paroxytons :

xromŭ « χωλός », v. ; Ér. *xróm, xromá, xrómo,* dét. *xromói* ; s. *hrȍm, hrȍma, hrȍmo* ; pol. *chromy* ; verbe *o-xrŭmnąti* (aor. *oxrŭmą,* Ps., XVII, 46). Le rapprochement avec skr. *srāmáḥ* ne se laisse pas justifier phonétiquement.

gluxŭ « κωφός », Év. ; r. *glúx, gluxá, gluxó,* dét. *gluxój* ; s. *glûh, glúha, glúho,* dét. *glûhī* ; pol. *głuchy* ; verbe *o-glŭxnąti.*

slěpŭ « τυφλός », Év. ; r. *slê'p, slêpá, slê'po,* dét. *slêpój* ; s. *slȉjep,*

slijèpa, slijèpo, dét. *slĩjepī*; pol. *slepy*; verbe *o-slĩpnąti.* Le *ě* de *slěpŭ* représente sans doute un ancien *oi*; on s'explique ainsi l'intonation douce; en partant de *ē*, on attendrait l'intonation rude.

Outre ces trois adjectifs dont aucun n'a d'étymologie, on doit encore citer, avec vocalisme *e* de la racine, l'exemple singulier:

ljubŭ « cher », Euch., 72 b (et Év. sous la forme adverbiale *lubo,* L., XII, 38); r. *ljúb, ljúba* (bien aimée), *ljúbo,* dét. *ljúbyj* « cher » et *ljubój* « le premier venu »; s. *ljúba* « épouse » (voc. *ljúbo*); pol. *luby*; cf. got. *liufs,* aussi avec le remarquable vocalisme i.-e. *e*; skr. *lúbhyati,* lat. *lubet*; et lit. *liáupsinti* « louer », all. *lob* « louange ».

L'étymologie de *ljutŭ* « χαλεπός, πονηρός », Év., r. *ljút, ljutá, ljutó*; *ljútyj*; s. *ljût, ljúta, ljúto,* est trop incertaine pour qu'on ait le droit de décider si le *t* est radical ou suffixal dans cet adjectif.

Avec vocalisme *o* (comme dans les trois premiers adjectifs cités), il y a quelques exemples en partie obscurs:

lěpŭ « convenable », Supr., 293, 14; Euch., 104 a, etc.; s. *lĩjep, lijèpa, lijèpo*; si l'on rapporte *lĩnąti, lěpiti,* le vocalisme est *o*, mais il s'agit peut-être d'un ancien *ē* (v. Reichelt, K. Z., XXXIX, 12).

skądŭ « qui est en quantité insuffisante », Supr., 430, 29, etc.; cf. *štędĕti.*

sląkŭ « συγκύπτων », L., XIII, 11, Zogr. Mar. Ass.; slov. *slôk*; on rapproche lit. *slenkù, sliñkti.*

blědŭ « χλωρός », Supr., 101, 8; r. *blêdój,* s. *blĩjed, blijèda, blijèdo,* pol. *blady*; cf. ags. *blát,* v. h. a. *bleiz*; lit. *blaivas* (Leskien, *Bild.,* 345).

suxŭ « ξηρός, ἐξηραμμένος », Év.; r. *súx, suxá, súxo,* dét. *suxój*; s. *sûh, súha, súho,* dét. *sûhī*; pol. *suchy*; cf. *sŭxnąti*; lit. *saũsas,* ags. *séar*; et zd *huškō* « sec ».

**rudŭ,* non attesté en vieux slave, mais dont l'existence en slave commun est établie par r. *rudój*; s. *rûd, rúda, rúdo*; tch. *rudý,* répond à lit. *raudas* (Leskien, *Bild.,* 195), got. *raups,* gaul. *Roudos* (irl. *rúad*), lat. *rūbus* (et dial. *rūfus, rōbus*), ombr. *rofu,* skr. *lohaḥ*; cf. v. sl. *rĭděti* « rougir » = lit. *rudėti* (prés. *rudù*).

slabŭ « faible », Euch., 64 a; r. *sláb, slabá, slábo* (et *slabó*), dét. *slábyj*; s. *slȁb, slȁba, slȁbo*; pol. *słaby*; tch. *sláb, slabý*; cf., avec d'autres vocalismes, néerl. *slap*, v. h. a. *slaf*; got. *slepan*; on rapproche aussi lit. *silpti, silpnas* « faible », en admettant une alternance de *b* et *p* à la fin de cette racine.

Avec vocalisme zéro :

drŭzŭ « θρασύς, τολμηρός », Euch., 88 a et b; Supr., 54, 7; 282, 9 et 11, etc.; slov. *drz*, tch. *drzý*; cf. *drŭznąti*; mais ce *drŭzŭ* peut être la transformation d'un ancien thème en *-ŭ-*; cf. *drŭzŭkŭ*, r. *dérzkij*, pol. *dziarski*; pour la forme, cf. gr. θρασύς; on a de même *krěpŭ* et *krěpŭkŭ* « fort ».

štrŭbŭ « mancus », bulg. *štrŭb*; cf. pol. *szczerb* « lacune »; et, avec un autre vocalisme et un sens un peu différent, lette *schkerbs* « âpre », *skarbs* « aigu », v. isl. *skarpr* « scharf ».

zŭlŭ « πονηρός, κακός, φαῦλος, σαπρός, ἄτοπος », Év.; r. *zól, zlá, zló*; s. *zȁo, zlȁ, zlȍ*; pol. *zły*; cf. skr. *hvárate*, etc.

L'adjectif *trěbŭ* « nécessaire », que pose Miklosich, *Lexicon*, ne semble pas exister; on n'a que le comparatif *trěbljĭjĭ* (par exemple Supr., 250, 24), qui est à *trěba, trěbě* ce que gr. κερδίων est à κέρδος, et le composé *netrěbŭ* « inutile ».

En somme, il n'existe aucun type défini d'adjectifs radicaux à caractéristique *-e/o-* et l'on ne peut citer que des exemples isolés avec des vocalismes variés et des accentuations plus ou moins divergentes.

Quelques substantifs présentent un redoublement.

Ce redoublement est, dans les cas suivants, un redoublement intensif, c'est-à-dire qu'il renferme, non seulement la consonne initiale de la racine, mais aussi éventuellement la sonante qui suit la voyelle; le vocalisme est *o*:

glagolŭ « ῥῆμα », Év., Ps., etc.; cf. *glagolati, glagolją*; cf. skr. *gargaraḥ* ou *ghargharaḥ*.

klakolŭ « cloche » (dans des textes vieux russes), r. *kólokol*, polabe *klȁk'ül*; cf. lit. *kaŭkalas*, skr. *kaṅkaṇī* « ornement avec des clochettes » (de **kaṅkr̥ṇī*), *kaṅkaṇaḥ*, etc., et aussi skr. *kalakalaḥ* « cri ».

tch. *plápol* « flamme », cf. v. sl. *planąti, paliti*, etc.

praporŭ, poroporŭ « drapeau » en vieux russe, tch. *prapor*,

pol. *proporzec* ; on rapproche *perą, pĭrati* « voler » ; cf. aussi v. sl. *praporŭ* « clochette » (et *praporĭcĭ*, s. *prăporac*).

praprądŭ (et *prĕprądŭ*) « πορφύρα », Év., est un mot complètement obscur ; il est impossible de déterminer sur quoi repose le *pra-* (resp. *prĕ-*) initial.

Pour ce type de redoublement, cf. M. S. L., XII, 217.

Avec un autre vocalisme, il existe un mot isolé :

r. *pérepel* « caille », fémin. *perepĕlka, perepelíca* ; tch. *křepel, křepelka* (avec dissimilation de *p* en *k*, cf. Gebauer, *Hist. mluv.*, I, 419) ; cf. s. *prèpelica* et pol. *prezepiora, przepiórka*. Le baltique a des formes voisines, mais différentes : v. pruss. *penpalo* (Voc. ; on corrige souvent en *perpalo*), lette *paipala*, lit. *pĕpala* (où il ne faut naturellement pas chercher de suffixe en *l*) et *pùt-pela* (v. Leskien, *Bild.*, 201).

Il y a désaccord des vocalismes du redoublement et de l'élément radical dans *tątĭnŭ* « bruit », Supr., 123, 22 ; cf. s. *tûtanj* (et *tútnjava*) ; le pol. *tęten* (et *tenten*) suppose **tątŭnŭ*.

Le redoublement simple n'est représenté que par des exemples rares et peu clairs.

En regard de skr. *babhrúḥ*, lit. *bĕbrus*, lat. *feber* et *fiber*, gaul. *Bibrax* et *Bebronna*, etc., le slave a pour le nom du « castor » deux formes : r. *bóbr, bóbra*, tch. pol. *bobr* d'une part, et s. *dăbar, dăbra* (avec la même dissimilation que présente aussi lit. *dĕbras, dăbras*), bulg. *bŭbŭr* de l'autre, c'est-à-dire un redoublement en *o* et un en *ĭ*.

Le redoublement en *o* se retrouve peut-être dans *popelŭ* « σποδός », Mt., XI, 21, et L., X, 13, Zogr. Mar. (Ass. def.) ; Ps., CI, 10 ; Supr., 369, 12 ; tch. *popel*, pol. *popioł* ; (mais r. *pépel, pépla* et s. *pĕpeo, pĕpela* ont *e*), si l'on rapproche *plamy, polĕti, paliti*, etc. (sur ce mot, v. Solmsen, K. Z., XXXVIII, 444, où est proposée une tout autre étymologie : v. sl. *plĕva*, gr. παιπάλη, etc.). Toutefois on pourrait aussi couper *po-pelŭ* et voir dans *po-* le préverbe connu et dans *pepelŭ* le résultat d'une altération secondaire.

En somme, il ne reste des formes à redoublement que quelques traces, d'importance médiocre.

2° Noms dérivés.

L'élément *-a-* issu de i.-e. *-e/o-* servait dans une large mesure

à fournir des dérivés en indo-iranien : type skr. *mānaváḥ* « humain », de *mánuḥ* « homme » ; pas plus que les autres langues indo-européennes, le slave ne présente rien de pareil ; il faut cependant citer les trois adjectifs suivants, dérivés de noms de nombre (employés au pluriel ou au singulier neutre), qui, à la vṛddhi près, ont cette même formation ; on notera le vocalisme *o* de la syllabe présuffixale :

četvori « au nombre de quatre », Supr., 274, 4 ; s. *čĕtvoro,* pol. *czworo* ; cf. r. *čétvero* ; en regard de *četyre.* Cf. lit. *ketveri.* Ces mots semblent avoir servi de modèles à une série de noms de nombre employés d'une manière toute pareille qui en reproduisent le vocalisme *o* ou *e* ; ainsi, d'après *četyre, četvori, četvoro,* on a fait : *pętori* « au nombre de cinq », *pętoro,* r. *pjátero,* s. *pĕtoro,* pol. *pięcioro,* cf. lit. *penkeri* (v. Leskien, *Bild.,* 445) ; *sedmori* « au nombre de sept », *sedmoro,* Supr., 266, 8, r. *sémero,* s. *sĕdmoro,* pol. *siedmioro* ; et de même pour les autres noms de nombre jusqu'à « dix » inclusivement : *desętori, desętoro,* Supr., 205, 1 ; r. *désjatero,* s. *dĕsetoro,* pol. *dziesiącioro.* Toutefois il est aussi possible qu'on ait affaire ici à un suffixe en *-r-* ; car on trouve lit. orient. *pinkeli, szeszeli,* etc. (v. Leskien, *Bild.,* 482), avec un autre suffixe, et l'on peut penser au suffixe des ordinaux arméniens comme *erir* « troisième » et de got. *figgrs* « doigt » (littéralement « cinquième » ?).

troji « au nombre de trois », Supr., 53, 8 ; r. *tróji,* neutre sing. *tróje* ; s. *trŏje* ; pol. *troje* ; en regard de *trĭje.* Cf. lit. *treji.*

dŭvoji « au nombre de deux », Cloz., 840 = Supr., 339, 17 ; r. *dvóji,* neutre sing. *dvóje* ; s. *dvŏji, dvŏje* ; pol. *dwoje* ; en regard de *dŭva.* Cf. lit. *dveji.* — De là, par analogie, *oboji,* Supr., 196, 18 ; 237, 11, etc., a été fait sur *oba.*

Ces trois adjectifs ont des correspondants en dehors du baltique et du slave : skr. *catvarám* « place quadrangulaire » — *trayāḥ* « les trois » — gr. δοιοί, skr. *dvayāḥ,* neutre *dvayám.* Pour les deux derniers, l'emploi est exactement le même qu'en baltique et en slave. Le vocalisme *o* du slave se retrouve en grec pour δοιοί. Le *y* de i.-e. **d(u)woyó-* (le slave accentue **dŭvóje-*) est sans doute identique à celui du génitif skr. *d(u)váyoḥ,* zd *dvayå,* v. sl. *dŭvoju,* lit. *dvẽjų,* got. *twaddje* ; un *-i-* se retrouve d'ailleurs dans la forme **dwi-* (skr. *dvi-,* gr. δι-, lat. *bi-,* etc.) des premiers termes de composés. Il s'agit

donc de mots de date indo-européenne et en tout cas antérieure à la période proprement slave.

De même *podŭ* « sol », r. *pód, póda* (mais pet. r. *píd, podá*), s. *pȍd, pȍda* (mais čak. *pòd, podà*), est un dérivé du thème **ped-* « pied », tout comme lit. *pãdas,* gr. πέδον « sol », skr. *padám,* arm. *het* « trace de pas », etc. ; la différence d'accentuation entre le grec et le sanskrit se retrouve à l'intérieur du slave.

En dehors de ces cas particuliers, *-e/o-* ne sert d'élément de dérivation que dans les composés, ce qui semble conforme à l'usage indo-européen.

ǫrodŭ « ὑπερήφανος », Ps., LXXXVIII, 11 ; le dérivé *ǫrodivŭ* tient la place de *bujĭ,* Supr., 273, 2, etc. (le russe *júrod,* etc., est sans doute vieux slave) ; le premier terme est la négation **n̥-* avec prothèse *a-*, soit **an-* ; le second est le mot d'où est dérivé *ne roditi* « ne pas s'occuper de ».

četvrěnogŭ « τετραπούς », Euch., 104 a, et plusieurs fois dans le Nouveau Testament ; de *četvrě-* et *noga* ; v. russe *četvĭrnogŭ* et *četverenogŭ, četveronogŭ,* r. mod. *četveronógij.*

xudoumŭ « sot », Euch., 45 b.

jinočędŭ « μονογενής », Év., et la variante *jedinočędŭ* (Zogr. Ass., etc.), de *jinŭ* (resp. *jedinŭ*) et *čędo.*

liceměrŭ « ὑποκριτής », Mt., VI, 15 (tandis que Mt., VI, 2 et 16, a la simple transcription *upokritŭ*) ; de *lice* et *měra* ; r. *licemê'r* ; les dialectes occidentaux ont pol. *licemiernik,* tch. *lícomèrný* (Gebauer, *Hist. mluv.,* I, 237) et v. pol. *lucemiernik* (Los', *Složnyja slova v pol'skom jazykê,* p. 119) ; le mot est donc ancien ; il paraît reproduire un mot germanique : cf. v. h. a. *lībhazāri* et les verbes *lībhazzan, lībhisōn* (v. *Archiv,* XX, 537), qui traduisent eux-mêmes lat. *simulāre* (de *similis*) ; en gotique, ὑποκριτής est traduit par *liuta,* et il est permis de se demander si ce dernier mot n'est pas pour quelque chose dans l'*u* inattendu de v. pol. *lucemiernik.*

malověrŭ « ὀλιγόπιστος », Mt., VI, 30, etc., de *malŭ* et *věra* ; *nejęvěrŭ* « ἀγνώμων » (cf. ci-dessus, p. 168 ; mais v. maintenant une hypothèse plus satisfaisante sur *-ję-*, rapproché de *jęti* « prendre », chez Pogodin, *Slědy kornej-osnov,* p. 130).

męsopustŭ « τεσσαρακοστή », Izborn. 1073 ; d'où *męsopustĭna,*

Assem., p. 102, éd. Crnčic' (et *ib.*, p. 86); cf. Jagic', *Archiv*, XXI, 29.

mislosrŭdŭ « οἰκτίρμων », L., VI, 36, et Mt., XVI, 22; de *milŭ* et du primitif de *srŭdĭce*; traduit de got. *armahairts*, v. h. a. *armherz*, lat. *misericors*; r. *milosérdyj*; de même *tęžĭkosrŭdŭ* « βαρυκάρδιος », Ps., IV, 3.

nebogŭ « δύστηνος », Supr., 111, 26; 286, 26; tch. *nebohý*, cf. pol. *nieboga*; *ubogŭ* « πτωχός, πενιχρός », Év.; πενής, Ps., IX, 33, et LXXIII, 19, Supr., 376, 17; r. *ubógij*, s. *ùbog*, pol. *ubogi*; le second terme est un mot, non attesté en slave, qui répond à skr. *bhágaḥ* « richesse », zd *baγō*, et dont on a aussi le dérivé *bogatŭ* « riche ».

plastoglavŭ « ayant un large sommet » (dans les textes vieux russes), de *plastŭ* et *glava*; r. *ploskogolóvyj*; on lit l'adverbe *strĭmoglavĭ* « κατὰ κεφαλῆς », Supr., 104, 18, etc. — Cf. *pĭsoglavŭ* « à la tête de chien », chez Miklosich, *Lex*.

prostovlasŭ « λυσίκομος », Supr., 295, 24, de *prostŭ* et *vlasŭ*; r. *prostovolósyj*.

suxorąkŭ « qui a la main sèche », table des chapitres de Marc dans Mar.; Euch., 40 b, 43 b, de *suxŭ* et *rąka*; r. *suxorúkij*.

věglasŭ « ἐπιστήμων », Supr., 312, 1; v. tch. *věhlas*; cf. *věgodyjĭ*; v. Jagic', *Archiv*, XX, 531, et XXI, 37, et Pogodin, *Slědy kornej-osnov*, p. 129.

zŭlolikŭ, en vieux russe, de *zŭlo* et *lice*.

De même avec des préverbes ou prépositions:

ostrovŭ « νῆσος », Supr., 88, 10; 98, 2; souvent dans le Nouveau Testament; r. *óstrov*; bulg. *ostrov*; pol. *ostrów*; pour le sens, cf. hom. νήσῳ ἐν ἀμφιρύτῃ, α 50. De même *otokŭ* « νῆσος », Ps., XCVI, 1, et LXXI, 10 (au pluriel; écrit *oci*, *otĭci*; le copiste n'a pas compris le mot et l'a mal reproduit, sans doute parce qu'il employait *ostrovŭ*); *more otočĭnoje* « ὠκεανός », Supr., 392, 15; s. *ȍtok*, slov. *otȍk*. Les deux mots ont des formes exactement parallèles.

otrokŭ « παῖς », Év., etc.; r. *ótrok* (tch. *otrok*); pour le sens, cf. lat. *infans*. Dans *prorokŭ* « προφήτης », Év.; r. *prorók*, *proróka*; s. *prórok*, *próroka*; pol. *prorok*, le second terme est un nom d'agent du même type que *bogŭ*, *sŭpasŭ*, etc.; la différence d'accentuation avec *otrokŭ* est caractéristique.

Le mot *sąsědŭ* « γείτων », fém. *sąsědynji*, Év.; r. *susê'd* et *sosê'd*

(plur. *sosê'di, sosê'dej*) ; s. *sûsjed* ; pol. *sąsiad,* représente sans doute une ancienne forme athématique, cf. skr. *saṃ-sát* et lat. *prae-ses, prae-sidis* ; lit. *vĕn-sĕdis* (avec un suffixe secondaire). Quant à *sąlogŭ* qu'on rapproche du gr. ἄλογος, Miklosich n'en donne pas d'exemple vraiment ancien.

Enfin *sugubŭ* « διττός », Cloz., 876 et 877 = Supr., 340, 13 et 14, en regard de *gŭnąti,* est formé comme gr. ἁ-πλόος, got. *ain-falþs,* skr. *cátur-vayaḥ,* et, avec le vocalisme sans *e*, comme gr. ἁ-πλός, lat. *sim-plus,* lit. *dvi-linkas* ; le sl. *dvo-gubŭ* a été parfois substitué à *su-gubŭ.*

Les mots à thème *-do-* = lit. *-da-* (v. Leskien, *Bild.,* p. 198 et suiv.) de la racine *dĕ-* = gr. θη-, skr. *dhā-* sont probablement sortis d'anciens mots athématiques à suffixe zéro ; les principaux sont *obĭ-do* « θησαυρός », Supr., 241, 2 et 392, 20 ; *są-dŭ* « κρίσις, κρῖμα », Év., etc., r. *súd, sudá* ; s. *sûd, súda* ; pol. *sąd, sądu* ; tch. *soud,* et sans doute aussi *są-dŭ* « σκεῦος, μέλος », Supr. (v. Miklosich, *Lex.*), r. *súd, súda* ; s. *sûd, sûda* ; pol. *sęd, sędu* ; tch. *sud* (cf. ci-dessus, p. 162) ; cf. skr. *saṃdhíḥ, pradhíḥ,* etc.

L'adjectif *prostŭ,* Év., etc., se rattache de même à la racine de *stati* ; cf. ci-dessus, p. 161.

3° Mots isolés.

En dehors des types définis qui viennent d'être indiqués, il y a un grand nombre de thèmes en *-o-* dont il suffira de citer ici les plus importants : ceux qui sont attestés en vieux slave proprement dit et ceux dont l'étymologie garantit l'antiquité en slave.

bĕsŭ « δαίμων, δαιμόνιον », Év. ; r. *bê's, bê'sa,* pol. *bies,* tch. *bĕs* ; le s. *bȉjes* signifie « colère », sens qu'on relève aussi en russe ; l'étymologie est obscure (v. Pedersen, I. F., V, 41, et Niedermann, *ib.,* X, 228, n).

blagŭ « ἀγαθός, χρηστός », Év. ; russe dial. *bólogo* ; s. *blâg, blága, blágo* ; pol. *błogi.*

borŭ « pin », r. *bór, bóra* ; s. *bôr, bȍra* ; pol. *bór* ; cf. ags. *bearu* ; M. Hirt, P. B. S. B., XXIII, 331, songe à un emprunt du slave au germanique.

bosŭ « nu-pieds », Ps., XXXVI, 25 ; r. *bós, bosá, bosó* ; s. *bôs, bȍsa, bȍso* ; pol. *bosy* ; cf. lit. *bãsas,* v. h. a. *bar,* et arm. *bok* (de **bhoso-go-*).

brakŭ « γάμος », Év. ; r. *brák, bráka* ; mot de forme obscure (v. en dernier lieu Mikkola, *Arkiv f. nord. fil.*, XIX, 331 et suiv.).

čari « charme », Euch., 54 a (deux fois) ; r. *čáry* ; pol. *czary* ; cf. lit. *keréti*, skr. *kṛṇóti* (v., en dernier lieu, Osthoff, *Etym. parerga*, I, 26).

časŭ « ὥρα », L., II, 38, Zogr. Mar. Ass., etc. ; r. *čás, čása* ; s. *čȁs, čȁsa* ; tch. *čas* ; cf. v. pruss. *kīsman* et alb. *kohε* (v. K. Z., XXXVI, 279) ?

čelo « front », Supr., 167, 14 (et 70, 3) ; r. *čeló*, s. *čèlo*, pol. *czoło* ; le dérivé *čelesĭnŭ* ne garantit nullement que ce mot soit un ancien thème en *-es-*, car il peut être analogique de *tělo, tělesĭnŭ*, etc. Le rapprochement qu'on a proposé avec gr. τέλος est peu satisfaisant pour le sens.

črěpŭ « ὄστρακον » ; r. *čérep, čérepa* ; čak. *crép, crépa* ; pol. *trzop* ; on rapproche v. h. a. *scirbi* « scherbe ».

dąbŭ « δένδρον », Supr., 253, 4 ; Euch., 15 b ; r. *dúb, dúba* ; s. *dȕb, dȕba* ; pol. *dęb, dęba* ; tch. *dub*.

dědŭ « grand-père », Supr., 45, 26 ; r. *dê'd, dê'da* ; s. *djȅd, djȅda* ; pol. *dziad* ; cf. gr. τήθη « grand' mère » ; le lit. *dėdas* est un emprunt au slave, à en juger par l'intonation.

dlĭgŭ « long », L., XVIII, 4 ; r. *dólog* (*olo* est ici secondaire, d'où la place de l'accent), *dolgá, dolgó*, dét. *dólgij* ; s. *dȕg, dȕga, dȕgo* ; tch. *dlouhý* ; cf. skr. *dīrgháḥ*, zd *daraγō*.

dragŭ « βαρύτιμος », Mt., XXVI, 7 ; r. *dórog, dorogá, dórogo*, dét. *dorogój* ; s. *drȁg, drȁga, drȁgo* ; pol. *drogi*.

drągŭ « bâton », Euch., 48 a (au lieu de *drŭkolĭ*) ; pol. *drąg*, tch. *drouh*.

dvorŭ « αὐλή », Év. ; r. *dvór, dvorá* ; s. *dvȏr, dvȏra* ; pol. *dwór* ; cf. lit. *dvãras*, lat. *forum*.

godŭ « ἑρπετόν », Ps., CIII, 25 ; Euch., 20 a ; « animal nuisible », Euch., 59 a ; r. *gád, gáda* ; čak. *gȁd, gȁda* « vipère » ; tch. *had* ; cf. *gaditi*, etc. (v. Zubatý, B. B., XVIII, 262, et *Archiv*, XVI, 422).

gnězdo « νοσσία, κατασκήνωσις », Év., etc. ; r. *gnêzdó*, s. *gnijȅzdo* ; tch. *hnízdo* ; déformation du mot indo-européen attesté par lat. *nīdus*, irl. *net*, v. h. a. *nest* (et arm. *nist*, skr. *nīḷáḥ*) ; le lit. *lizdas*, lette *ligzds* résulte d'une autre altération ; cf. v. pruss. *lasinna* et v. sl. *ležati* ?

golŭ « nu » ; r. *gól, golá, goló* ; s. *gô, gòla, gòlo* ; pol. *goły*.

grąbŭ « ἰδιώτης », Supr., 280, 22 ; r. *grúb, grubá, grúbo,* dét. *grúbyj* ; s. *grûb, grúba, grúbo* ; tch. *hrubý* ; v. Osthoff, *Etym. parerga,* I, 353, n. (mais le point de départ phonétique de l'hypothèse de M. Osthoff semble inexact).

gradŭ « χάλαζα », Ps., XVII, 13 ; Euch., 14 a ; r. *grád, gráda* ; s. *grȁd, grȁda* ; pol. *grad* ; tch. *hrád*.

gradŭ « πόλις », Ev., etc. ; r. *górod, góroda* ; s. *grâd, grâda* ; pol. *gród* ; tch. *hrad* ; cf. lit. *gardas,* got. *gards*. On notera aussi *ogradŭ* « κῆπος », L., XIII, 19 Ostr.

grozdŭ « σταφυλή », L., VI, 44 ; Mt., VII, 16 ; čak. *gròzd, grozdà* ; r. *grózd, grozdá* (sans doute ancien thème en *-ŭ-* ; v. ci-dessous).

grŭdŭ « ὑπερήφανος », L., I, 51, etc. ; r. *górdyj* ; tch. *hrdý,*

jigo « ζυγός », Mt., XI, 29, 30, etc. ; r. *ígo* ; tch. *jho* ; cf. skr. *yugám,* gr. ζυγόν, lat. *iugum,* got. *juk* ; la place de l'accent en slave est due sans doute à l'influence d'une forme sl. **júgo* répondant à gr. ζεῦγος (cf. lat. *iūgerum,* et, avec le vocalisme de *juk,* got. *jukuzi* « joug »), influence qu'atteste d'ailleurs l'existence du pluriel *iẓesa* (v. Miklosich, *Lexicon*).

jugŭ « νότος », L., XII, 55, et XIII, 29, etc. ; r. *júg, júga* ; s. *jûg, jûga* ; tch. *jih*.

krągŭ « κύκλος », Supr., 323, 3 ; Euch., 4 a ; r. *krúg, krúga* ; s. *krûg, krûga* ; pol. *krąg, kręgu* ; cf., avec un autre vocalisme, v. h. a. *hring*.

krěpŭ « fort », Supr., 424, 27, etc. ; en regard de la forme, plus ordinaire, *krěpŭkŭ* qui semble supposer un ancien thème en *-ŭ-*.

kupŭ « σωρός », Supr., 97, 1 (et *vŭ kupě* « ὁμοῦ », J., IV, 36, etc.) ; s. *kŭp, kŭpa* ; bulg. *kùpŭt* ; l'intonation ne s'accorde pas avec celle de lit. *kaŭpas* « monceau » ; malgré la difficulté que fait le *k* initial, ceci conduit à ne pas écarter absolument l'hypothèse d'un emprunt au germanique : v. h. a. *houf,* v. sax. *hōp* ; on peut rapprocher aussi v. perse *kaufa-,* zd *kaofa-* « montagne ».

lągŭ « δρυμός », Ps., LXXIX, 14 ; r. *lúg, lúga-* ; s. *lûg, lûga* ; pol. *ług*.

lěsŭ « forêt », Euch., 54 b ; Supr., 143, 10 ; r. *lés, lésa* ; s.

lĭjes, lĭjesa; pol. *las*; tch. *les*; cf. Lidén, *Blandade språkhist. bidrag*, I, 25 et suiv. (dans *Göteborgs högskolas årsskrift*, 1904).

lixŭ « mauvais », Euch., 72 a; *lixo* « περισσόν », Év., etc.; r. *lixój*, subst. *líxo*; s. *lîho*; pol. *licho*.

lisŭ « ἀλώπηξ », Mt., VIII, 20, etc.; s. *lîs, lîsa*; tch. *lis* (mais r. *lisá*).

ljutŭ « χαλεπός, πονηρός », Év., etc.; r. *ljút, ljutá, ljutó*, dét. *ljútyj*; s. *ljût, ljúta, ljúto*; tch. *lítý*, v. Solmsen, K. Z., XXXIV, 447.

lŭbŭ « crâne » (d'où *lŭbĭnŭ*, Euch., 50 a); r. *lób, lbá*; pol. *łeb, łba*.

(vŭz-)lysŭ « chauve »; r. *lýsyj*; pol. *łysy*. On ne peut guère séparer gr. λευκός, lit. *laũkas* (cf. Jagić, *Archiv*, XX, 370), mais le *y* issu de *ū* fait difficulté. Cf. ci-dessous le chapitre du vocalisme.

malŭ « μικρός, ὀλίγος », Év.; r. *mályj*; adv. *málo* = s. *mălo*; pol. *mały*; cf. ci-dessus, p. 172 et suiv.

mĕxŭ « ἀσκός », Év., etc.; r. *mĕ́x, mĕ́xa*; s. *mĩjeh, mĩjeha* (et *mêh, mĕha*); tch. *měch*; cf. lit. *máiszas*, v. pruss. *moasis*, skr. *meṣáḥ*.

mĕlŭ « κονία », Supr., 423, 4 (cf. Act., XXIII, 3), r. *mĕ́l, mĕ́la*; cf. lit. *mólis*, skr. *málam*, gr. μέλᾶς, ou lit. *melmů* (et *smiltis*?), got. *malma*.

mĕso « κρέας, σάρκες », Euch., 22 a; Supr., 114, 8, etc.; r. *mjáso*, s. *mêso*, tch. *maso*; cf. got. *mimz*, skr. *māṃsám*, arm. *mis* (génit. *msoy*); le sanskrit a un nom à suffixe zéro *māḥ* athématique; sur l'intonation, v. *Sbornik Fortunatov*, p. 199.

mladŭ « ἄπαλός », Mt., XXIV, 32, etc.; r. *mólod, molodá, mólodo*; dét. *molodój*; s. *mlâd, mlâda, mlâdo*; pol. *młody*.

mozgŭ « μυελός » (Hébr., IV, 12); r. *mózg, mózga*; čak. *mózg, mòzga*; pol. *mózg*; cf. zd *mazga-*, v. h. a. *marg*.

v. r. *mŭxŭ* « mousse »; r. *móx, mxá* (et *móxa*); pol. *mech, mchu*; cf. lit. *musaĩ*, v. h. a. *mos* (cf. ci-dessus, p. 206).

nagŭ « γυμνός », Év., etc.; r. *nág, nagá, nágo*; dét. *nagój*; s. *nâg, nâga, nâgo*; tch. *nahý*; cf. lit. *nūgas* (cf. ci-dessus, p. 206).

nosŭ « nez » (traduit πρώρα dans le Nouveau Testament); r. *nós, nósa*; s. *nôs, nõsa*; pol. *nos*; cf. lat. *nāsus* (cf. ci-dessus, p. 206).

novŭ « νέος, καινός », Év., etc.; r. *nóv, nová, nóvo*; s. *nôv,*

nŏva, nŏvo; pol. *nowy*; cf. gr. νέ(ϝ)ος, skr. *návaḥ*, lat. *nouos*, v. pruss. *nawans*.

pero « plume », r. *peró*, s. *pèro*, pol. *pióro*; sans doute apparenté à lit. *spaĩnas*, skr. *parṇám*, v. h. a. *farn*, ags. *fearn*; le rapprochement, qu'on fait aussi, avec gr. πτερόν est très séduisant, mais ne peut se justifier que par des hypothèses compliquées et indémontrables.

pĭsŭ « κύων », Év., r. *pës, psá*, s. *pȁs, psȁ*, pol. *pies*; l'étymologie est obscure; M. Osthoff, *Et. parerga*, I, 265 et suiv., y cherche la forme abrégée d'un composé; on y peut voir, avec une certaine vraisemblance, un ancien *$*p^ok_{10}$- « observateur », à rapprocher de *$*spek_1$- (Möller, K. Z., XXIII, 492; le chien est avant tout un gardien; v. Osthoff, *l. c.*, p. 209 et suiv.).

praxŭ « κονιορτός, χοῦς », Év.. etc.; r. *pórox, póroxa*; s. *prȁh, prȁha*; tch. *prach*; pol. *proch*.

radŭ « joyeux, content », L., XXIII, 8; etc.; r. *rád, ráda, rádo*; s. *rȁd, rȁda, rȁdo*; pol. *rad*.

rędŭ « ordre », L., I, 13; Euch., 81 b, etc.; r. *rjád, rjáda*; s. *rêd, rêda*; pol. *rząd*.

rogŭ « κέρας », L., I, 69, etc; r. *róg, róga*; s. *rȏg, rȏga*; pol. *róg*; cf. lit. *rãgas*, v. pr. *ragis* « corne ».

samŭ « αὐτός », Év., etc.; r. *sám, samá, samó*, dét. *sámyj*; s. *sȁm, sáma, sámo*; tch. *sám, sama, samo*; cf. zd *hāma-* (et v. sax. *sōmi* « convenable »); et, avec *ŏ*, gr. ὁμός, skr. *samáḥ*, zd *hamō*, got. *sama*; famille de skr. *sam-, sa-*; gr. ἁ-, εἷς, etc.

skąpŭ « avare » (d'où *skąpostĭ*, Euch., 104 a); r. *skúp, skupá, skúpo*, dét. *skupój*; s. *skúp, skúpa, skúpo*; pol. *skąpy*, tch. *skoupý*; cf. Zupitza, *Germ. gutt.*, 108.

skorŭ « ταχύς », Euch., 78 a (adverbe *skoro*, Év., etc.); r. *skóryj*, s. *skòro* (adv.), pol. *skory*.

slĕdŭ « trace » (dans *vŭ slĕdŭ* « ὀπίσω », Év.); r. *slȅd, slȅda*; s. *slȉjed, sljȉeda*; pol. *ślad*; tch. *sled*.

smrŭdŭ « homme de condition inférieure (οἰκτρᾶς τύχης) », Supr., 76, 10; v. r. *smerdŭ*.

snopŭ « δεσμή » (gerbe), Mt., XIII, 30; r. *snóp, snópa*; s. *snȍp, snȍpa*; pol. *snop*.

sokŭ « suc, sève »; r. *sók, sóka*; s. *sȏk, sȏka*; pol. *sok*; cf. lit. *sakaĩ*, gr. ὀπός (v. Solmsen, *Untersuch.*, 207).

spodŭ « κλισία, συμπόσιον », Mc, VI, 39.

srŭpŭ « δρέπανον », Mc, IV, 29 ; r. *sérp, serpá* ; s. *sŕp, sŕpa* ; pol. *sierp* ; tch. *srp* ; cf. lette *sirpe,* gr. ἅρπη.

svarĭ « πόλεμος, μάχη », Supr., 285, 26 ; 298, 10 ; Euch., 68 a ; pol. *swar* ; tch. *svár.*

štapŭ « bâton », slov. *ščáp* ; cf. lette *schkēps* (Zubatý, *Archiv,* XVI, 414).

tąpŭ « émoussé » ; r. *túp, tupá, tupó* ; dét. *tupój* ; s. *tûp, túpa, túpo* ; pol. *tępy* ; cf. v. h. a. *stumpf* (Brugmann, *Grundr.,* I², p. 386).

tixŭ « ἐπιεικής », Supr., 284, 14 ; r. *tíx, tixá, tíxo* ; dét. *tíxij* ; s. *tĩh, tĩha, tĩho* ; tch. *tichý.*

tikŭ « ἔσοπτρον », Supr., 234, 2.

tĭlo « sol », Supr., 63, 3 ; r. *tló,* pol. *tło* ; cf. gaul. *(Dubno-) talos,* gall. *tal* « front » (pour le sens, cf. all. *stirn*) ; le skr. *talam* « sol » a un autre vocalisme, le v. pruss. *talus* « sol » un autre suffixe et un autre vocalisme.

trątŭ « agmen, κουστωδία », Cloz., 773 = Supr., 337, 24.

trądŭ « sorte de maladie », L., XIV, 2 ; Euch., 31 b ; pol. *trąd* « lèpre » ; sans étymologie sûre ; v. Zubatý, *Archiv,* XVI, 415 et suiv. ; Osthoff, *Etym. parerga,* I, 354, n.

trŭgŭ « ἀγορά » (Supr., 424, 1, et Nouveau Testament) ; r. *tórg, tórga* ; s. *trĝ, trĝa* ; tch. *trh* ; cf. lette *tirgus* (et lit. *tuřgus,* si celui-ci n'est pas emprunté au slave). Ce mot ne figurant qu'au nominatif dans les textes vieux slaves proprement dits, il est malaisé de dire si l'on ne serait pas en présence d'un ancien thème en *-ŭ-,* comme le fait attendre le baltique ; le vieux slave a les dérivés *trŭžĭnikŭ* et *trŭžište,* Év., sans trace de *v,* mais d'autre part on a *trŭgovĭnŭ, trŭgovište,* etc.

udŭ « μέλος », Mt., V, 29, 30, etc. (avec des formes nombreuses de thème en *-ŭ-,* Supr., Euch.).

usta (plur. tantum) « στόμα », Év. ; r. *ustá,* s. *ústa,* pol. *usta* ; cf. v. pruss. *austo* (Voc.), *austin* (Ench.), skr. *óṣṭhaḥ* « lèvre ».

věko « couvercle », et particulièrement « paupière », traduit βλέφαρον, Ps., CXXXI, 4 ; r. *vĕ́ko,* pol. *wieko* ; tch. *víko* ; cf., avec un autre vocalisme, lit. *vókas.*

věkŭ « αἰών », Év., est trop peu clair étymologiquement pour figurer ici ; le *k* a chance d'être suffixal.

vĭsĭ « πᾶς, ὅλος », Év., etc. ; identique à lit. *visas.*

vlasŭ « θρίξ », Év., etc. ; r. *vólos, vólosa* ; s. *vlâs, vlâsa* ; pol. *włos* ; tch. *vlas* ; cf. zd *varəsa-*.

vlĭkŭ « λύκος », Év. ; r. *vólk, vólka* ; s. *vûk, vûka* ; pol. *wilk* ; tch. *vlk* ; cf. lit. *vìlkas*, skr. *vṛ́kaḥ*, zd *vəhrkō*.

vrĕdŭ « damnum », Euch., 5 a ; r. *véred, véreda* ; pol. *wrzód*.

po-žarŭ « incendie », r. *pŏžar*, s. *pȍžār* ; avec un vocalisme *ē* curieux, en regard de *gorĕti* « brûler ».

žlĕbŭ « conduit, rigole », r. *žólob*, s. *žlȉjeb*, pol. *żłób*, tch. *žleb* et *žlab*.

Bien que ces mots ne s'expliquent pas en slave même et qu'en général ils ne se dénoncent pas par leur sens comme ayant des chances d'être des emprunts, ils ne se retrouvent pas, pour la plupart, dans les autres langues indo-européennes, et il est par suite impossible de faire sur leur origine aucune hypothèse.

IV

THÈMES EN *-ŭ-*

Par suite du traitement *-ŭ* de **-os* et **-on* d'une part, de **-us* et **-un* de l'autre, les thèmes en *-o-* et les thèmes en *-ŭ-* ont eu phonétiquement une forme identique de nominatif-accusatif singulier en slave commun ; à tous les autres cas, les caractéristiques des deux déclinaisons diffèrent, mais, par suite de son importance toute particulière, cette forme unique a déterminé des actions analogiques nombreuses : dès les premiers textes des divers dialectes, d'anciens thèmes en *-o-* présentent des formes de thèmes en *-ŭ-* et d'anciens thèmes en *-ŭ-* des formes de thèmes en *-o-* ; de bonne heure les deux séries se sont confondues presque partout en une flexion qui comprend des formes de chacun des deux types, et il est devenu impossible dès lors de discerner dans ces mots tous fléchis de même les anciens thèmes en *-ŭ-* des anciens thèmes en *-o-*. Néanmoins malgré les confusions qu'on y rencontre déjà, les textes vieux slaves et aussi les premiers textes de quelques autres dialectes, surtout du tchèque, permettent encore une distinction à certains cas, comme le locatif et le génitif singuliers, où les formes sont restées d'ordinaire distinctes, Abstraction faite de *synŭ* « fils », *synŭ* « tour », *stanŭ, činŭ,* qui ont un suffixe **-neu-,* et de quelques exemples trop douteux, on discerne, en tant que restes certains de thèmes indo-européens en **-eu-* :

domŭ, gén. *domu,* loc. *domu,* etc., Ev. ; dérivé *domovĭnŭ,* L., XVI, 2 ; adverbe *doma,* J., XI, 20 (représentant un locatif i.-e. **domō,* alternant avec i.-e. **domōw*) ; cf. lat. *domus,* qui a une flexion en *-u-*, et skr. *dámūnāḥ* ; le vocalisme *o*, attesté par le latin et le slave, n'a pas nécessairement appartenu dès

l'origine au thème en *-eu-, car il peut être dû à l'influence du thème voisin en -o- : skr. *dámaḥ*, gr. δόμος, lat. *domus*. La place de l'accent slave répond à celle du ton grec et sanskrit autant qu'on en puisse juger d'après les formes de la flexion du russe et du serbe : r. *dóm, dóma* ; s. *dôm, dȍma* (mais nom. plur. *dòmovi*, avec une trace intéressante de l'ancienne mobilité du ton caractéristique de la flexion des thèmes en *-u-* et en *-i-* en baltique, en slave, et sans doute déjà en indo-européen) ; l'adverbe r. *dóma*, s. *dȍma* « à la maison » a aussi l'accent sur l'initiale.

medŭ « μέλι », gén. *medu*, Supr., 213, 17 (en regard de *meda*, Ps. XVIII, 11 ; LXXX, 17 ; CXVIII, 103) ; d'où *medv-ědĭ* « ours » (mangeur de miel) ; *medvĭnŭ* « μέλιτος », répond à un ancien neutre skr. *mádhu*, gr. μέθυ, v. pruss. *meddo* (lit. *medùs*), mais *-u* final se confondant avec *-*us* et *-*un* en slave, le genre ne pouvait guère subsister ; d'ailleurs, v. h. a. *meto* est masculin. Pour l'accent, noter r. *mëd, mëda* ; s. *mêd, mëda*.

polŭ « moitié », gén. *polu*, loc. *polu*, dat. instr. duel *polŭma*, Év. ; sans correspondant exact en dehors du slave ; cf. *polovina*.

volŭ « βοῦς », gén. sing. *volu*, L., XIII, 15, Zogr. Mar. Ass. ; nom. plur. *volovi*, Ps. XLIX, 10 ; génit. plur. *(vo)lovŭ*, Supr., 14, 6 ; dérivé *volovĭnŭ*, Év. ; avec vocalisme *o*, comme *domŭ* et *polŭ* (et comme lit. *dangùs*, cf. *dengiù* ; lette *naidus*), mais sans correspondant exact en dehors du slave ; peut-être à rapprocher de *velĭjĭ, velikŭ* « grand » (et lat. *ualēre*? ou gr. Ϝαλίς, v. Solmsen, *Untersuch. z. griech. laut- und verslehre*, 228) ; pour le sens, cf. skr. *mahiṣáḥ* ; cf. skr. *ukṣā́* et got. *auhsa* ; v. isl. *boli* « taureau » (si l'on rapproche skr. *bhū́ri-*), etc.

vrŭxŭ « sommet », dans des formes adverbiales, *vrŭxu* « ἐπάνω », Mt., XXVII, 37, Zogr. Mar. Ass. ; Ps. CVII, 5 ; Euch., 20 a ; *sŭ vrŭxu* « ἐκ τῶν ἄνωθεν », J., XIX, 23, Zogr. Mar. ; *do vrŭxu gory*, L., IV, 29, Zogr. Mar. (*do vrŭxa*, Ass., et *do vrŭxa* J., II, 7, et L., VIII, 14, Zogr. Mar. Ass.) ; r. *s vérxu* ; *vrŭxovĭnjĭ* « κυρυφαῖος », Euch., 20 b, 22 b ; Supr., 332, 26 ; cf. lit. *virszùs*, lat. *uerrūca*.

De *dolŭ* « vallée » (r. *dól, dóla* ; s. *dô, dȍla*), on a des formes de thèmes en *-ŭ-* : *dolu* « κάτω », Mt., IV, 6, Zogr. (*nizu*, Ass.), *do dolu*, Supr., 139, 8, etc. ; et de même en vieux tchèque ; mais ce ne sont que des formes adverbiales qui, comme aussi

sans doute celles de *nizu* et de *vŭnu*, sont analogiques de *vrŭxu*; ailleurs, quand il est opposé à *gorĕ* « en haut », l'adverbe a la forme *dolĕ*, Supr., 392, 1 et 2 (d'où aussi isolément, *ib.*, 404, 29); l'adjectif dérivé est *dolĭnji*, Supr., 237, 15, sans trace de *-v-*. Il n'y a donc pas lieu de chercher dans *dolŭ* un ancien thème en *-ŭ-*; le correspondant germanique n'indique d'ailleurs rien de pareil: got. *dal* (*dalaþ* « vers le bas »), v. h. a. *tal*; on rapproche aussi gr. θόλος.

Le mot *kratŭ*, souvent cité parmi les thèmes en *-ŭ-*, en a été séparé avec raison (v. *Izvêstija* de l'Académie russe, année 1899, p. 1184 et suiv.); cf. ci-dessus, p. 206.

Aux cinq exemples sûrs, *domŭ, medŭ, polŭ, volŭ* et *vrŭxŭ*, il faut sans doute ajouter les suivants, qui sont moins nets:

ledŭ « κρύσταλλος », Supr., 57, 18, loc. *ledu*, Supr., 191, 13; voir, sur le vieux tchèque, Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 1, 329; r. *lèd, l'dá*; s. *lêd, lèda*; pol. *lód, lodu*; cf. lette *ledus* (mais lit. *lẽdas*; le v. pruss. *ladis* est peut-être emprunté au slave).

sanŭ « dignité », loc. *sanu*, Supr., 50, 10, gén. plur. *sanovŭ*, Supr., 205, 20 (mais loc. *sanĕ*, ib., 105, 12; dat. *sanu*, ib., 75, 9; gén. *sana*, Euch., 102 b); dérivés: *sanovitŭ, sanovĭnŭ*; l'origine turque supposée par Miklosich est peu probable, ne fût-ce qu'à cause de la date ancienne à laquelle le mot est attesté; on est tenté de rapprocher skr. *sā́nu* (*snóḥ, snúnā*, etc.) « sommet », aussi thème en *-u-*.

sadŭ « φυτεία », d'après *sadove*, Supr., 221, 10; *sadovŭ*, ib., 329, 3; dérivés: *sadovĭnŭ, sadovĭje*; v. tch. gén. *sadu*, loc. *sadu*; gén. plur. *sadóv* (Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 1, 331). Sans correspondant exact hors du slave.

grĕxŭ « ἁμαρτία, ἁμάρτημα », Év. (gén. plur. *grĕxovŭ*, L., I, 77, Mar.; L., XXIV, 47, Mar. Ass.; dérivé *grĕxovĭnŭ*, Euch., 25 b); r. *grê'x, grêxá*; s. *grȉjeh, grijèha*; tch. *hřích*.

grozdŭ « σταφυλή », Mt., VII, 16; L., VI, 44 (*grozdŭmi*, Euch., 14 a; *grozdovŭ*, Euch., 59 a); s. *grȍzd, grȍzdovi*; on ne saurait déterminer avec certitude si le *d* est suffixal ou non; cf. ce qui sera dit de *groznŭ* ci-dessous, au chapitre des thèmes caractérisés par *-n-*.

jadŭ « ἰός », gén. *jadu*, Supr., 314, 25; 315, 5 (mais *ĕda*, Cloz., 409); dérivé *jadovitŭ*; v. tch. gén. *jedu*, Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 1, 328. Sans étymologie sûre.

olŭ « σίκερα » est inconnu au traducteur de l'Évangile ; le dérivé *olovina* indique qu'il s'agit d'un thème en *-ŭ-* ; cf. le neutre v. pruss. *alu* (lit. *alùs*), v. isl. *ǫl,* ags. *ealu, ealoð,* etc. (cf. J. Schmidt, *Pluralbild.*, 180).

sąkŭ ; v. le dérivé *sąkovĭje,* chez Miklosich, *Lexicon* ; cf. skr. *çaṅkúḥ.* L'Évangile n'a que le diminutif *sąčĭcĭ* « κάρφος » qui repose sur **sąko-*.

Ces exemples et les quelques autres qu'on pourrait être tenté d'y joindre encore (v. Leskien, *Handbuch,* § 56) sont isolés les uns des autres ; le slave n'a aucun type régulier de mots en *-ŭ-*.

Il a hérité d'un assez grand nombre d'adjectifs en *-ŭ-,* mais il les a tous éliminés par addition du suffixe *-ko-,* ainsi *sladŭkŭ* en face de lit. *saldùs* : ils seront étudiés sous le suffixe *-ko-*. D'après les exemples vieux tchèques que cite M. Gebauer (*Hist. mluv.*, III, 1, 329) on pourrait se demander si l'adjectif *mladŭ* n'est pas un ancien thème en *-ŭ-* ; mais ce ne sont que des formes adverbiales, et il n'y a rien à en tirer sur la flexion : en vieux slave *mladŭ* est un thème en *-o-* régulier.

Quelques substantifs thèmes en *-ŭ-* ont aussi été ramenés à la flexion en *-o-* par addition de *-ko-,* ainsi *pěsŭ-kŭ* (v. ci-dessous, au chapitre des suffixes caractérisés par *-k-*).

En lituanien, comme en slave, les substantifs thèmes en *-u-* de ce type sont devenus très rares, et M. Leskien, *Bild.*, 239, n'en trouve à citer d'actuellement employés que cinq exemples : *medùs (midùs), virsz̧ùs, alùs, dangùs* et *vidùs,* dont les trois premiers se retrouvent en slave, comme on vient de le voir ; sur *trŭgŭ,* cf. lit. *tur̃gus,* v. ci-dessus, p. 239.

V

THÈMES EN *-ā-*

Les thèmes indo-européens en *-ā-* étaient essentiellement secondaires. Le plus souvent ils apparaissent comme dérivés des thèmes en *-e/o-* ; ils leur servent régulièrement de féminins dans les adjectifs : skr. *návā, návaḥ* ; gr. νέ(ϝ)ᾱ, νέ(ϝ)ος ; lat. *noua, nouos* : le féminin indo-européen n'a d'ailleurs pas d'autre marque que celle-ci ; un substantif féminin n'est caractérisé par aucune forme propre de la flexion, par aucune désinence, il est seulement défini par le fait que tout adjectif qui s'y rapporte a, s'il est thématique, la forme en *-ā-*, ou, s'il est athématique, la forme en **-yā-* (type gr. φέρουσα, φερούσης) ; le féminin n'est donc pas caractérisé par la flexion, comme le neutre, il est marqué uniquement par une forme de la dérivation, non pas dans le substantif même, au moins en général, mais seulement dans l'adjectif : la distinction du masculin neutre et du féminin n'existait donc pas par elle-même, mais seulement en vertu de l'accord. Le slave a conservé entièrement cette formation du féminin : *novŭ, nova* ; mais elle n'est plus seule à marquer le genre féminin ; dès les plus anciens textes on reconnaît une tendance très nette à avoir des flexions distinctes pour le féminin : tous les thèmes en *-n-* sont masculins ou neutres, et les seuls thèmes en *-r-* qui aient subsisté, *mati* et *dŭšti,* sont féminins ; dans les types qui comprennent, par exception, à la fois des masculins et des féminins, des distinctions commencent à s'établir entre les formes des deux genres : pour les thèmes en *-ĭ-*, les masculins font à l'instrumental singulier *-ĭmĭ,* au nominatif pluriel *-ĭje,* tandis que les féminins font *-ĭją* et *-i*. La distinction est plus complète encore dans les dialectes modernes. L'opposition du féminin et du

masculin-neutre, marquée d'abord par la dérivation seulement, a donc pénétré en slave dans la flexion.

Quant aux substantifs thèmes en *-o-*, il est permis de se demander dans quelle mesure *-ā-* y a servi de marque du féminin : le féminin de skr. *devấḥ,* lit. *dẽvas* n'est pas un thème en *-ā-,* c'est skr. *devī,* lit. *deivẽ* ; le féminin de skr. *vṛ́kaḥ,* lit. *vìlkas,* v. isl. *ulfr* est skr. *vṛkī́ḥ,* lit. *vilkė,* v. isl. *ylgr.* Toutefois le sanskrit a par exemple *ajā́* « chèvre » comme féminin de *ajáḥ* « bouc » ; de même le latin *dea* et *deus, lupa* et *lupus* ; et ainsi dans les autres langues. Le slave a également quelques substantifs ainsi formés, mais en fort petit nombre :

raba « δούλη, παιδίσκη », Év. (r. *rabá*), à côté d'un autre féminin *rabynji* « παιδίσκη », aussi Év. (s. *rȍbinja*) ; masc. *rabŭ.*

koza « chèvre », Supr., 87, 26 ; r. *kozá,* s. *kòza,* pol. *koza* ; cf. lette *kaza* ; mais le masculin correspondant est *kozĭlŭ* « bouc » et non **kozŭ* ; cf., sans le *k* initial, skr. *ajáḥ* et *ajā́.*

Le féminin *sąsėda* « voisin » est attesté (v. Miklosich, *Lexicon*), mais c'est *sąsėdynji* qui, dans Év., sert de féminin à *sąsėdŭ* « voisin ».

Les autres exemples sont plus où moins obscurs :

teta « sœur de la mère » n'est sans doute qu'un hypocoristique de *tetŭka* « ἀποτίτθιος », Supr., 101, 11 ; r. *tĕtka,* s. *tètka,* pol. *ciotka* ; c'est ce qu'indiquent les formes russes à accent sur *e tĕta, tĕtja* et l'accentuation serbe *téta.*

žena « γυνή », Év. ; r. *žená,* s. *žèna,* pol. *żona* ; cf. v. pruss. *genna* ; le mot indo-européen, très anomal, a été régularisé par le slave.

snŭxa « bru » (Év. emploie *nevěsta*) ; r. *snoxá,* s. *snȁha* ; en dépit de skr. *snuṣā́* et de v. h. a. *snur,* ags. *snoru,* v. isl. *snor,* ce n'est sans doute pas une forme indo-européenne ; le lat. *nurus* n'est pas plus ancien, car le gr. νυός et l'arm. *nu,* gén. *nuoy,* ont un type en *-o-* très énigmatique, mais qui ne saurait être tenu pour récent ; v., en dernier lieu, A. Meillet, *Esquisse d'une gramm. comp. de l'arm. class.,* 49 et suiv., et M. S. L., XIII, 211, et Pedersen, K. Z., XXXVIII, 228 et suiv. ; les observations contraires de M. Brugmann, *Kurze vergl. gramm.,* p. 356, n. 1, ne sont pas probantes, et l'existence d'un thème féminin i.-e. **snusó-* est incontestable ; il suit de là que l'indo-européen avait des thèmes en *-o-* féminins, qui se

sont conservés en grec et en latin ; certains thèmes slaves en *-a-* peuvent donc représenter des transformations d'anciens thèmes féminins en *-o-*, comme c'est par exemple le cas en germanique pour v. h. a. *buohha* en regard de gr. φηγός, lat. *fāgus,* tous deux féminins.

podŭpěga « ἀπολελυμένη », Mt., V, 32, Zogr. Mar. (Ass. def.) ; *potìpěga,* Cloz., I, 132 ; *podŭběga,* Mt., XIX, 9, Mar. Ass. (Zogr. def.) ; v. pol. *poc'biega,* tch. *podběha* (v. Brückner, *Prace fil.,* V, 41) ; la forme du mot est trop incertaine pour qu'on puisse être fixé d'une manière sûre sur la nature de l'un et l'autre des deux termes de ce composé.

baba « μάμμη » (II Tim., 1, 5), r. *bába,* s. *bȁba,* tch. *bába, baba* ; cf. lit. *bóba* ; ce mot du langage enfantin est à gr. ἄππα, ἀππύς ce que skr. *tātá* est à **atta* « papa ». De même, r. *máma,* s. *máma,* pol. *mama.*

Un certain nombre de noms d'oiseaux, de poissons, de reptiles, d'insectes sont au féminin sans acception de sexe ; on peut les mentionner ici :

blŭxa « puce », r. *bloxá,* s. *bùha,* v. tch. *blcha,* pol. *pchła* (de *płcha*) ; cf. lit. *blusà,* et peut-être afghan *vraža* (Hübschmann, *Lit. centralbl.,* 1894, 792) ; pour la forme du mot baltique et slave, cf. sans doute *muxa, mŭxa* ; les noms de la « puce » dans les diverses langues ont un air de parenté : lat. *pūlex,* v. h. a. *flōh,* ont un *p* initial ; on ne saurait dire si c'est *p* ou *b* initial qui est tombé dans arm. *lu* ; le gr. ψύλλα est plus obscur encore.

muxa « mouche », Ps., LXXVII, 45 ; CIV, 31 ; Supr., 11, 5 ; r. *múxa,* s. *mŭha* (à Raguse), čak. *mùha,* tch. *moucha* ; cf. v. pruss. *muso* ; pour la formation, cf. ci-dessus, p. 208.

osa « σφήξ », r. *osá,* s. *òsa,* pol. *osa* ; cf. lit. *vapsà,* v. h. a. *wafsa,* lat. *uespa* (sur l'absence de *v-* initial en slave, v. I. F., V, 333) ; le slave a aussi une forme masculine dans s. *ôs,* plur. *ȍsovi,* et tch. *os* ; on notera de plus bl. r. *osvá,* tch. *osva.*

pŭta « oiseau », remplacé en vieux slave par le dérivé *pŭtica,* mais attesté dans quelques vieux textes (v. Miklosich, *Lexicon*) ; le lette *putns* « oiseau » est un autre dérivé du thème **put-* ; cf. lit. *pùtpela* « caille », *putýtis* (Zärtlichkeitsausdruck, etwa *hähnchen,* Kurschat), *putput* (cri pour appeler les poules), *paũtas* « œuf ».

ryba « ἰχθύς », Év., r. *rýba,* s. *rȉba,* tch. *ryba*; on rapproche v. h. a. *rūppa.*

sova « γλαῦξ », r. *sová,* s. *sòva,* pol. *sowa*; d'une racine signifiant « crier », cf. v. h. a. *hūwo, hūwila,* gr. κωκύω, etc.; l'opposition de skr. *k* dans *kauti,* v. sl. *kukavica,* etc., et de *s* dans v. sl. *sova,* s'explique sans difficulté : *k* devant *u* ou *w* paraît avoir la forme palatale dans les dialectes orientaux (v. M. S. L., VIII, 292) la racine avait donc dans les dialectes orientaux la palatale à la forme à degré zéro **ku-,* d'où des extensions analogiques.

svraka « pie », s. *svrȁka,* mais r. *soróka,* bulg. *sráka,* pol. *sroka,* tch. *straka*; cf. lit. *szárka* (cf. Brugmann, *Grundr.,* I², 340 n.).

žaba « βάτραχος », Ps., LXXVII, 45; CIV, 30; r. *žába,* s. *žȁba,* tch. *žába*; cf. v. pruss. *gabawo* et v. b. all. *quappa.* Le vocalisme *ē* de ce mot est remarquable; comme dans *muxa, pŭta,* et sans doute dans les autres mots précédents, on a affaire ici à un dérivé d'ancien thème à suffixe zéro bien plutôt qu'à des dérivés de thèmes en *-o-*; cf., à cet égard, lit. *pėdà,* etc. (Leskien, *Bild.,* 206 et suiv.).

Le mot *zmĭjĭ* « δράκων », Ps., CIII, 26; Supr., 56, 25; Euch., 4 b, etc., r. *zmêj,* s. *zmâj,* pol. *z'mij,* est accompagné d'un féminin *zmĭja* « ὄφις », Mt., VII, 10, et L., X, 19, r. *zmêjá* (avec *ê,* ou plutôt *e,* d'après le masculin), s. *zmȉja,* pol. *z'mija.*

La valeur de féminin n'est pas la seule qu'aient les dérivés en *-ā-* de thèmes en *-o-*; ils servent aussi de collectifs; c'est ainsi que Joh. Schmidt a expliqué tous les pluriels neutres tels que *jiga* = skr. *yugā*; et c'est ce sens qui est au fond des exemples suivants :

mĭzda « μισθός », dont la graphie ordinaire est *mŭzda,* Év.; Ps., CXXVI, 3; Euch., 83 b; II Cloz., 122; Supr., 327, 3; r. *mzdá,* tch. *mzda*; de même, got. *mizdo*; mais gr. μισθός et skr. *mīlhám,* zd *mīždəm.*

vrŭba « saule » (toujours le dérivé *vrŭbĭje* dans les textes vieux slaves); r. *vérba,* pet. r. *verbá,* s. *vŕba,* pol. *wierzba*; cf. lit. *viřbas*; mais, ici au moins, il n'est nullement évident que la forme en *-ā-* soit dérivée de celle en *-o-,* car le latin a *uerbena, uerberāre* (v. Solmsen, *Journ. of germ. phil.,* I, 386), et l'on doit supposer un ancien **werb-, wṛb-* dont ces formes latines sont des dérivés.

La dérivation par -ā- de mots tirés d'anciens noms athématiques qui vient d'être supposée pour *vrŭba* est certaine pour des mots tels que *vesna* qui seront étudiés chacun sous le suffixe dont ils relèvent ; on a déjà vu plus haut, p. 207 et suiv., les principaux de ceux qui sont tirés de thèmes à suffixe zéro ; il convient de les passer de nouveau en revue ici, en y joignant quelques cas plus douteux. Joh. Schmidt, *Pluralbild.*, 143, explique quelques-uns de ces cas par d'anciens pluriels neutres en *-ōs de thèmes en *-es-, ainsi *slava* et *túma* ; mais, ainsi qu'il l'a noté lui-même, le vocalisme fait difficulté ; de plus, cette hypothèse, sans doute incorrecte au point de vue phonétique (car *-ōs aboutirait à sl. -y), est peu vraisemblable en elle-même, arbitraire et superflue.

r. *gnída*, s. *gnjìda*, tch. *hnida* « lente », cf. lette *gnīda* et lit. *glìnda* (v. Lorentz, *Archiv*, XVIII, 87) : les autres langues ont des mots analogues, mais différents, et d'ailleurs également irréductibles les uns aux autres : alb. *θenī*, ags. *hnitu*, arm. *anic*, lat. *lendēs*, v. irl. *sned*, etc.

jama « βόθυνος », Év. ; r. *jáma*, s. *jäma*, tch. *jáma*, peut représenter **āmā* ou **ōmā* ; M. Osthoff, K. Z., XXIII, 86, a rapproché gr. ἄμη, dont le sens est assez différent.

gora « ὄρος », Év. ; r. *gorá*, s. *gòra*, pol. *góra* ; cf. ci-dessus, p. 208.

juxa ; r. *uxá*, s. occid. *júha*, tch. *jícha* ; cf. ci-dessus, p. 207 ; l'intonation de *u* que fait attendre l'*ū* de lit. *júszė*, skr. *yūḥ*, lat. *iūs*, est l'intonation rude ; or *juxa* est oxyton, ce qui est souvent signe d'intonation douce, mais non pas nécessairement dans un mot du type mob. (cf. *Sbornik Fortunatov*, 193 et suiv.), ni sans doute dans un mot essentiellement oxyton (type proprement slave, inconnu au lituanien).

klada « ξύλον », r. *kolóda*, s. *klàda*, tch. *kláda*, pol. *kłoda* ; cf. v. isl. *holt*, v. h. a. *holz*, gr. κλάδος, v. irl. *caill*.

kroma « bord », attesté en vieux slave seulement comme adverbe : *kromě* « ἔξω », Év. ; mais r. *kromá* ; cf. v. h. a. *(h)rama*.

lěxa « πρασιά », Mc, VI, 40 ; r. *lexá*, s. *lijèha*, tch. *lícha* ; cf. v. h. a. *(wagan-)leisa* ; le v. pruss. *lyso* et le lat. *līra* diffèrent par le vocalisme ; le lit. *lýsė* a une autre formation et indique sans doute un ancien thème à suffixe zéro ; pour l'accentuation et l'intonation, même observation qu'à propos de *juxa*.

r. *lápa,* pol. *lapa,* slov. *lapa* « patte », cf. got. *lofa*; avec un autre vocalisme, lette *lēpa*; avec un autre vocalisme et un autre suffixe: v. h. a. *laffa* « palmula »; lit. *lepeta* (Bezzenberger, *Lit. forsch.*); en slave même *lopata* « πτύον », qui est sans doute de la même famille de mots, a un vocalisme autre que celui de *lapa.*

noga « πούς », Év.; r. *nogá,* s. *nȍga,* pol. *noga*; cf. lit. *nagà*; v. ci-dessus, p. 208.

pazuxa « κόλπος », Supr., 126, 19; 241, 5; r. *pázuxa,* pol. *pazucha*; cf. en serbe *pàuza* et le neutre, mieux conservé, *pȁzuho*; en regard de lette *pa-duse* et de skr. *dóḥ, doṣṇáḥ,* irl. *dóe, dóat*; zd *daoša-,* pers. *dōš,* on attend *paz-duxa,* que Miklosich signale en slovène (v. en effet Pleteršnik, sous le mot *pȃz-duha*); l'altération est inexpliquée, mais il est difficile de mettre en doute le rapprochement (cf. Pedersen, I. F., V, 36; Wiedemann, B. B., XXVII, 257).

rosa « δρόσος », Ps., CXXXII, 3, etc.; « ὄμβρος », Supr., 181, 9; r. *rosá,* s. *rȍsa,* pol. *rosa*; cf. lit. *rasà,* skr. *rasā́*; dérivé d'un mot à suffixe zéro conservé dans lat. *rōs, rōris.*

slava « δόξα », Év.; r. *sláva,* s. *slȁva,* tch. *sláva,* pol. *slawa*; v. ci-dessus, p. 208.

srěda « μέσον », Év.; r. *seredá,* s. *srijèda,* pol. *s'rzoda,* tch. *střída*; cf. ci-dessus, p. 207.

stĭdza « τρίβος », Év.; r. *stezá,* s. *stȁza,* v. tch. *stzě*; sans altération du *g,* r. *stegá* et *zgá*; cf. ci-dessus, p. 208.

tŭma « σκότος, σκοτία », Év.; r. *tmá,* s. *táma,* pol. *c'ma*; dérivé d'un thème à suffixe zéro non attesté, comme lit. *tamsà* l'est du thème en **-es-* attesté par skr. *támaḥ, támisrā,* lat. *temere,* etc.; sur skr. *timiraḥ,* r. *temrják,* etc., voir J. Schmidt, *Pluralbild.,* 206.

voda « ὕδωρ », v. ci-dessus, p. 208; r. *vodá* (acc. *vódu*), s. *vȍda* (acc. *vȍdu*), pol. *woda.*

dzvězda « ἄστηρ, ἄστρον », L., XXI, 25; Ps., VIII, 4, etc.; r. *zvêzdá,* s. *zvijèzda,* pol. *gwiazda,* tch. *hvězda,* cf., avec d'autres suffixes, lit. *žvaigždẽ,* lette *zwaigzne,* v. pruss. *swāigstan.*

On doit sans doute citer ici encore r. *čára* « verre », cf. skr. *cáruḥ* « écuelle », *kárakaḥ* « cruche », v. isl. *huerr,* v. irl. *coire* « écuelle », etc.

Un exemple tout à fait net est celui de *gospoda* « πανδοχεῖον »,

L., X, 34, Sav. (variante de *gostinica*), dérivé du thème *gospod-*; *gospoda* a d'ordinaire la valeur d'un collectif et signifie « les maîtres », sens qui se retrouve dans slov. *gospóda*; r. *gospodá*, s. *gospòda* servent de pluriels à r. *gospodín*, s. *gospòdin*; le sens de « hôtel, demeure » se retrouve d'ailleurs dans v. r. *gospoda*, pol. *gospoda*, v. tch. *hospoda* (v. Gebauer, *Slovník staročeský*).

Le groupe le plus nombreux des thèmes en *-a-* du slave est formé par des noms verbaux ou des noms rattachés anciennement à des racines verbales ; mais ce groupe n'a pas de forme définie et constante ; le vocalisme sans *e* a dû y tenir autrefois une grande place, type skr. *vr̥tā́* « mouvement », gr. φυγή, lit. *girà* « boisson », et le slave en a encore quelques exemples comme *tĭma* et *črŭta*; le vocalisme *o* des abstraits masculins est relativement fréquent (notamment en composition avec un préverbe : *opona, patoka*), comme en grec, type δορά en face de δέρω ; le lituanien a aussi très souvent ce vocalisme, type *dangà* en face de *dengiù* (v. Leskien, *Bild.*, 207 et suiv.) ; on le retrouve en latin : *toga* (cf. *tegō*), en gotique : *staiga* (cf. *steiga*), en vieux haut allemand : *chara* (cf. *queran*), en sanskrit *kalā́* « fragment », *jáṅghā* « jambe » (cf. lit. *pra-žanga, žengiù*) ; ni l'un ni l'autre des deux vocalismes n'est sans doute indo-européen ; comme tous les précédents, ces thèmes en *-ā-* sont en principe secondaires ; véd. *nídā* « outrage » est visiblement dérivé de *níd-* (même sens), tout comme *kṣapā́* est dérivé de *kṣáp-*, la grande extension du vocalisme *o* est sûrement due à l'influence des thèmes en *-o-* ; gr. πλοκή d'après πλόκος (cf. V. Henry, *Esquisses morphologiques*, II, extrait du *Museon*). Enfin, les verbes ont exercé sur le développement de ce groupe de thèmes en *-ā-* une assez grande action : got. *giba*, v. h. a. *geba* ont simplement le vocalisme de *giban, geban* ; skr. *nindā́*, d'après *níndati*, tient déjà dans l'Atharva-veda la place de *nídā* du Ṛg-veda ; ainsi s'expliquent en slave *ometa* et surtout *dira*. Parfois on peut hésiter entre plusieurs hypothèses : il est impossible de dire si le vocalisme sans *e* de *črŭta* est ancien ou emprunté à *črŭtą*. Certains noms sont tirés du verbe correspondant, ainsi sans doute *bĕda*, si, comme il semble, *bĕditi* est emprunté au germanique ; suivant l'heureuse expression de M. Bréal, ce

sont des post-verbaux. En somme, le type n'a pas d'unité, et, dans le détail, on ne saurait expliquer chaque mot.

ǫza « δεσμός », L., XIII, 16, etc. ; Ps., II, 3, etc. ; Cloz., 784, 824 ; *vǫza* (même sens), Supr., 333, 2 ; r. *úzy, náuza* ; s. *vězа, svěza* (d'après *vęzati*) ; v. ci-dessus, *ǫzŭ*, p. 215 ; cf. gr. συν-άγχη.

běda « ἀνάγκη », L., XXI, 23 ; Ps., CVI, 6 ; r. *bêdá*, s. *bijěda*, tch. *bída* ; *poběda* « νῖκος », Mt., XII, 20 ; Supr., 374, 5, 6, 9 ; r. *pobê'da*, s. *pŏbjeda* ; sans doute post-verbaux de *běditi*, emprunté au germanique (got. *baidjan*, etc.), *poběditi*.

črŭta « κεραία », Mt., V, 18 ; r. *čertá* ; cf. *črŭtą, črěšti* ; le lit. *kartà* a une autre forme et aussi un tout autre sens.

po-xoda « promenade », Supr., 111, 19 ; s. *pŏhode* ; post-verbal de *poxoditi*.

xula « βλασφημία » II, Cloz., 85 (= Éphés., IV, 31 d'après Christ. Šiš.), etc. ; s. *hŭla*, bulg. *xúla* ; mais r. *xulá* ; le sens ancien est « accusation » (encore dans le Nouveau Testament) ; post-verbal de *xuliti*, qui est emprunté au germanique, v. h. a. *huolian* « frustrari ».

xvala « αἶνος », Év., etc. ; r. *xvalá*, s. *hvála*, tch. *chvála* ; *poxvala* « ἔπαινος », Ps., XXI, 26, etc. ; r. *poxvalá*, s. *pŏhvala* ; sans doute post-verbaux de *xvaliti, poxvaliti*.

dira « σχισμα », Mt., IX, 16 Mar. (Zogr. Ass. def.) ; Mc, II, 21 Mar. (*dirě* Zogr. ; Ass. def.) ; r. *dirá*, s. *dȉra, dîra, dȉra* (Leskien, *Quantität*, I, B, p. 566 ; les variations de l'accentuation suffiraient à elles seules à indiquer combien est trouble l'histoire de ce mot). Le pol. *dzióra* est contaminé de **dora*, cf. gr. δορά, et de *drzec', dzierac'* (Baudouin de Courtenay, I. F., X, 150, n.) ; le r. *dyrá* est peut-être contaminé de **dora* et de *dira* ; cf. aussi tch. dial. *d'oura* (Gebauer, *Hist. mluv.*, I, 216). Le vocalisme de *dira*, qui est celui des itératifs : *razdirati*, est étrange et appellerait une explication particulière qui reste à trouver ; le r. *pazdira* ne sert à rien éclaircir puisqu'il n'y a pas et qu'il ne saurait y avoir de verbe correspondant, ni par conséquent d'itératif. On a aussi *děra*, attesté par pet. r. *dirá*, v. tch. *diera* (tch. mod. *díra*).

doba « convenance », r. *dóba*, s. *dȍba*, pol. *doba* ; *podoba*, I Cloz., 88 ; Supr., 276,18 ; cf. lit. *daba*, lette *daba*, qui ne sont sans doute pas empruntés au slave (v. en effet l'emprunt finnois

tapa, Thomsen, *Beröringer,* p. 164); le v. sl. *podoba* tient à l'influence du verbe *podobiti.*

draga « vallée », r. *doróga* « voie tracée, chemin », pol. *droga* (même sens), tch. *dráhy* « route », s. *drȁga* « vallée », slov. *drága* « conduite d'eau, petite vallée, route » ; l'intonation rude montre que le mot doit être rapproché, non de *drŭžati* « tenir », mais de *sŭdrŭgnąti* « tirer », r. *dërnut', dërgat'.* Au sens de « puissance », le tch. *draha* (v. Gebauer, *Slovník staročeský,* I, p. 322) appartient à la famille de *drŭžati.* Au contraire, r. *súdoroga* « crampe » et slov. *sódraga* « gorge (de montagne) » sont à rapprocher de *draga* « vallée ».

groza « peur », II Cloz., 6 ; r. *grozá,* s. *gròza,* pol. *groza* (v. Osthoff, *Etym. parerga,* I, 44 et suiv.).

gruda « gleba », r. *grúda,* s. *grȕda,* tch. *hrouda* (et *hruda*), pol. *gruda,* cf. lit. *grúdžiu, grústi.*

(pa-)guba « ἀπώλεια, λοιμός », Mt., VII, 13 et XXIV, 7 ; « διαφθορά », Ps., IX, 16 ; r. *páguba* ; cf. *(po-)gubiti.*

(pro-)kąza « λέπρα », Év. ; r. *prokáza,* s. *prȍkaza,* cf. v. sl. *kaziti.*

kora « écorce », Supr. (?) ; r. *korá,* s. *kȍra,* bulg. *korá,* pol. *kora* — v. sl. *skora* « peau », r. *skorá,* pol. *skóra* — cf. lit. *skirti* « séparer », v. h. a. *sceran* « séparer, tondre », gr. κείρω ; pour le sens, skr. *cárma* « peau », v. isl. *hǫrunde* « peau », lit. *karnà* « écorce fine de tilleul », lat. *corium* (cf. r. *kor'ë* où l'on a peine à ne pas voir un emprunt très ancien au latin).

kosa « faux », r. *kosá,* s. *kòsa,* pol. *kosa* ; cf. skr. *çásati* « il coupe », gr. κείω, etc. (cf. ci-dessus p. 178).

kosa « chevelure », r. *kosá,* s. *kòsa,* pol. *kosa* ; cf. *česą, česati* (?) ; lit. *kasà* est peut-être emprunté au slave ; cf. v. isl. *hadde* « cheveux », etc.

krada « πῦρ, πυρά », Supr., 105, 13 ; 399, 11 ; slov. *kráda* « bûcher », v. tch. *krada* ; cf. lit. *krósnis* (et pour d'autres rapprochements, v. Matzenauer, *L. fil.,* IX, 2 ; Zupitza, *Germ. gutt.,* 114).

kropa « goutte », Supr., 290, 7 (on ne cite pas d'autre passage) ; cf. *kropiti* ; le russe a *kroplja* dès le XIe siècle et ensuite *kráplja,* qui dénonce l'influence de *káplja,* jointe à celle de l'itératif *krápat'.*

krupa « petit morceau », r. *krupá,* s. *krúpa,* pol. *krupa* (d'où

v. sl. *krupica* « ψιχίον », L., XVI, 21) ; forme à élargissement, de la même racine que le suivant.

krŭxa « miette », r. *kroxá* ; lit. *kruszà,* lette *krusa* « grêle » (v. Leskien, *Bild.,* 225), v. h. à. *rosa* « crusta, glacies » ; cf. lit. *krùszti,* gr. κρούω, etc.

pro-kuda « malice », Supr., 251, 2 ; post-verbal de *pro-kuditi.*

okusa « tentation », Supr., 363, 7 ; post-verbal de *o-kusiti.*

ląka « δόλος, πανουργία », Euch., 47 b ; Supr., 104, 9, etc. ; « κόλπος », Act., XXVII, 39 ; cf. « vallée, prairie » ; r. *luká,* s. *lúka,* pol. *łąka,* tch. *louka* ; cf. *lęką, lęšti* et *lęcati* ; pour la forme, cf. lit. *apýlanka* « pli » (v. Leskien, *Bild.,* 210). Le mot *razląka* « séparation, Supr., 243, 14 semble un post-verbal de *razlączіti.*

lĭdza, dont on a un datif archaïque (conforme à ce qu'on attend phonétiquement en partant de *lĭga,* v. M. S. L., XI, 8 et suiv., et Lorentz, K. Z., XXXVII, 264 et suiv.) dans *ne lĭzě* « οὐκ ἐνόν », Supr., 274, 7 ; *ašte e lĭzě,* Cloz., I, 127 ; pour l'emploi du datif dans des phrases négatives et conditionnelles, cf. *trěbě* dans L., XIV, 35 ; et Cloz., I, 160 ; r. *nel'gá* (dial.), *nel'zjá, nel'zí* (dial.), tch. *lzě* (adverbe) — *polĭdza* « ὠφέλεια », J., XII, 19 ; Ps., XXIX, 10 ; Cloz., I, 220, etc. ; r. *pól'za* et *pól'ga* (dial.). A la même racine appartient sans doute *lĭgŭkŭ* « léger ».

mąka « βάσανος, κόλασις », L., XVI, 23, etc. ; r. *múka,* s. *mŭka,* pol. *męka,* tch. *muka* ; et *mąka* « ἄλευρον », Mt., XIII, 33, et L., XIII, 21 ; r. *muká,* s. *múka,* pol. *mąka,* tch. *mouka.* Au point de vue slave, les deux mots sont absolument distincts et pour la forme et pour le sens ; mais ils sont peut-être d'origines assez voisines ; en effet, l'intonation de *mąka* « tourment » et de *mączіti* « tourmenter » (r. *múčit',* s. *mŭčіti*) répond à celle de lit. *mìnkau* « je mêle, je pétris » et de *mìnksztas* « mou, tendre », qui est aussi celle du *ę* de *mękŭkŭ* « tendre » (s. *mĕk, mĕka, mĕko*) et de *męknąti* (r. *mjáknut',* s. *mĕknuti*) ; d'autre part on a peine à séparer, malgré l'intonation, lit. *mìnkau* de gr. μάσσω « je pétris » et de skr. *macate* « il moud en petits morceaux », et ces derniers mots s'accordent assez bien à tous égards avec v. sl. *mąka* « farine » qui a l'intonation douce. D'ailleurs, il n'y a rien ici de parfaitement clair : ni *mąka*

« tourment », ni *mąka* « farine » n'ont en dehors du slave de correspondants exacts.

(o)-meta « ὦα », Ps., CXXXII, 2; cf. r. *omët*; v. sl. *metą, metati* « jeter »; pour la forme, cf. lit. *ap-metaĩ* « chaîne » (terme de tissage) et *iszmota,* etc. (Leskien, *Bild.,* 217); lette *atmata, krāsmata* (v. Leskien, *Bild.,* 213).

nėga « plaisir »; r. *nê'ga,* s. *njȅga*; on rapproche le skr. *snihyati,* qui ne va pas bien pour le sens et n'explique pas l'intonation slave; le lat. *nūgae* qu'on a aussi rapproché n'est pas plus satisfaisant.

para « ἀτμίς » (Nouveau Testament); r. *pára* (et *pará*), s. *pȁra,* tch. *pára*; on rapproche r. *prê'ju,* etc. (J. Schmidt, *Vocalismus,* II, 271); le vocalisme *ō* est le même que celui de *slava* (cf. ci-dessus) et de r. *izgága* en regard de v. sl. *žegą.*

o-pona « καταπέτασμα », Mc, XV, 38 Zogr. Mar. = Euch., 51 a et Supr., 371, 6; cf. *pĭną, pęti*; semble la traduction d'un terme étranger, soit germanique: got. *faurahah* « vorhang », soit grec: καταπέτασμα; le s. *ȍpona* (et *ȍpna*) signifie « membrane » — *raspona* « croix », Euch., 35 b, cf. *raspęti.*

(otŭ-)rada « ἄφεσις », L., IV, 19; Euch., 62 b, etc.; cf. *otŭraditi*; cf. skr. *rā́ti* « il donne », *rā́dhaḥ* « faveur » (et sl. *ne ròditi*).

rąka « χείρ », Év., etc.; r. *ruká,* s. *rúka,* pol. *ręka*; cf. lit. *rankà,* v. pruss. *-ranco,* en regard de lit. *renkù.*

(pri-)sęga « ὅρκος », Euch., 24 a, 68 b; Cloz., 1, 95; r. *prisjága,* tch. *přísaha,* pol. *przysięga*; cf. *prisęšti, prisędzati* (la racine n'a pas trace d'alternance vocalique en slave).

skoba « fibula », r. *skobá,* s. *skȍba,* tch. *skoba*; cf. lette *kaba,* lit. *kibti,* etc. (v. Leskien, *Bild.,* 213).

(o-)slaba « ἄνεσις », Euch., 69 b, etc.; r. *oslába*; cf. *slabŭ.*

(o-)sŭpy « pustules » Supr. 32, 24; r. *óspa,* s. *ospe (ȍspice),* pol. *ospa*; cf. *sŭpą, osypati* (d'où tch. *osýpky,* etc.).

tąga « συνοχή », L., XXI, 25; Euch., 87 a; « περίστασις », Sup., 377, 4; r. *tugá,* s. *túga,* tch. *touha,* pol. *tęga*; cf. *tęgnąti* et *tęžĭkŭ.*

(u-)tĕxa « παράκλησις », L., VI, 24, etc.; r. *utê'xa,* s. *ùtjeha,* pol. *uciecha*; cf. *utĕšiti,* dont *utĕxa* est un post-verbal.

v. r. *pa-toka* « chose fluide », s. *pȁtoka,* slov. *pátoka,* pol. *patoka,* en regard de *teką.*

s. *tláka* « corvée », r. *toloká,* pol. *tłoka*; en face de lit. *talkà* « (sorte de) compagnie d'ouvriers » et *telkù*.

tlŭpa « foule », Supr., 362, 27; r. *tolpá*; on rapproche lit. *telpù, tilpti* « avoir place » et *talpà* (?).

trěba « utilité », L., XIV, 35, Zogr. Mar., etc.; « sacrifice (surtout païen) », Euch., 60 a, Supr., 95, 4 (v. aussi Freis., II, 20); *potrěba* « χρεία, ἀνάγκη », L., X, 42, etc.; s. *trijèba,* pol. *trzeba*.

(sŭ-)vada « accusation, lutte », Euch., 68 a; r. *sváda,* tch. *sváda,* s. *závada*; cf. *vaditi*.

(prě-)věsa « καταπέτασμα », Supr., 328, 18; cf. *prěvěsiti*; pour le sens, v. *opona*.

věra « foi » Év., cf. ci-dessus, p. 169.

-vida dans *za-vida* « φθόνος, ζῆλος », Euch., 89 a, etc; r. *zavída,* et *obida* « πονηρία », Mc, VII, 22, etc.; r. *obída*; cf. *zaviděti, obiděti*.

vlaga « ἰκμάς », L., VIII, 6; r. *vológa,* s. *vlȁga,* tch. *vláha*; cf. *vlĭgŭkŭ,* lit. *vilgyti,* lette *welgt*.

pavlaka « toit », v. r. *pavoloka,* tch. *pavlaka,* s. *pȁvlaka* « crème » à côté de *pŏvloka*; cf. pol. *powłoka,* s. *nȁvlaka,* r. *návoloka*; en regard de *vlěką*.

v. r. *pavoroza* « lien », en regard de *vrŭzą*.

Il reste à énumérer un certain nombre de mots isolés, dont plusieurs, d'origine obscure, rentreraient dans l'une ou l'autre des catégories précédentes si l'étymologie en était exactement connue.

brada « πώγων », Ps., CXXXII, 2; Euch., 8 b; Supr., 108, 6; r. *borodá,* s. *bráda,* pol. *broda*; cf. lit. *barzdà,* lette *barda,* et lat. *barba*; le v. h. a. *bart,* ags. *beard* et le v. pr. *bordus* ont une autre forme.

brŭzda « bride » (d'ordinaire au pluriel *brŭzdy,* par ex. *brŭzdami*) « ἐν χαλινῷ », Ps., XXXI, 9; cf. les exemples cités par Miklosich, Daničić et Sreznevskij); r. *brozdá*; cf. lit. *bruzduklas* (Bezzenberger, *Z. gesch. d. lit. spr.,* 277).

četa « troupe »; r. *četá,* s. *čȅta*.

črěda « ἐφημερία », L., 1, 8; r. *čeredá* « rangée », tch. *třída* (et *střída*), cf. v. pruss. *kērdan* « temps » (d'où finn. *kerta* « ordre, fois », v. Thomsen, *Beröringer,* 185 et suiv.) et v. h.

a. *herta* « changement », — v. sl. *črěda* « βουκόλιον », Supr., 265, 25; pol. *trzoda* « troupeau » ; v., en dernier lieu, Osthoff, *Etym. parerga,* I, 9.

dĭna (ou *dŭna*), nom d'une maladie, Euch., 36 b.

gąba « σπόγγος », J., XIX, 29, etc. ; Euch., 50 b ; pet. r. *húba,* s. *gŭba,* čak. *gȕba,* tch. *houba* ; cf. lette *gumba* ; le r. *gúba,* pol. *gęba* « gueule » est un autre mot.

glada « ξύλον » (pour entraver), Supr., 78, 25.

gręda « δοκός », r. *grjáda,* s. *grêda* (acc. *grêdu*) ; pol. *grzęda* ; cf. lit. *grinda,* lette *grīda* ? (v. Leskien. *Bild.,* 201).

-jaga « baie » dans *vinjaga* « raisin » (v. Miklosich, *Lexicon*), cf. lit. *ūga* et sans doute lat. *ūua.*

jędza « μαλακία, νόσος », Év. ; slov. *jẹ́za* « colère » ; pol. *jędza* « furie, mégère » ; on rapproche lit. *éngiu, ingis* et surtout lette *īgt* (v. Leskien, *Ablaut,* 329) ; ags. *inca,* v. isl. *ekke* « douleur », etc. Le *dz* est un ancien *g* altéré par la voyelle précédente, d'où la graphie *jęzją,* Euch., 29 b ; le *g* est conservé dans r. *jagá* « sorcière » si ce mot est de la même famille.

kyka « chevelure, toupet », Euch., 8 b ; r. *kíka,* s. *kĩka.*

lipa « tilleul » ; r. *lípa,* s. *lĩpa,* tch. *lípa* ; cf. lit. *lẽpa,* l'un des mots, assez peu nombreux, qui sont exclusivement propres au baltique et au slave (sauf naturellement le cas des emprunts).

loza « ἄμπελος », J., XV, 1, 4, 5 ; Ps., CXXVII, 3 ; Supr., 260, 29 et 261, 1 ; r. *lozá,* s. *lòza,* pol. *łoza* « verge » ; cf. lit. *lazdà,* lette *lagzda* (avec une difficulté phonétique).

riza « ἱμάτιον », etc. ; Év., etc. ; s. *rìza,* r. *ríza.*

rota « serment », v. r. *rotá,* tch. pol. *rota* (post-verbal de *rotiti sę* « ἀναθεματίζειν », Év. ?).

rozga, J., XV, 2, 4, 6, Zogr. Mar. Ass. Sav. (*razga,* J., XV, 2 ; Zogr. Mar. ; *rozga* ensuite) ; Ps., LXXIX, 12 ; d'où le collectif *rožďije,* Ass. Sav., *ražďije,* Zogr. Mar., J., XV, 5 (l'*a* de *razga, ražďije* semble dû à l'influence de *raz-,* c'est-à-dire à une étymologie populaire) ; r. *rózga,* s. *rȍzga,* pol. *rózga.*

ruda « μέταλλον », Supr., 329, 6, « minerai », Supr., 247, 8 ; r. *rudá,* s. *rúda,* tch. *ruda,* pol. *ruda* ; on est tenté de rapprocher **rudŭ, rĭdrŭ* « rouge » et r. *rudá* « sang », c'est-à-dire la famille de gr. ἐρυθρός, lat. *ruber,* etc. ; en effet, skr. *loha-,* puis *rōi* (ancien **rauđa-*, attesté par l'emprunt arménien *aroyr*), v. isl.

rauđi « minerai rouge » admettent cette étymologie; mais le lat. *raudus* devrait alors être séparé, car ni son *a* ni son *d* ne peuvent s'expliquer en partant de i.-e. **roudh-*; il faut donc poser un i.-e. **raud-* « minerai, métal brut ».

skvara « κνίσσα », Supr., 121, 1; 122, 12; r. *skvára*, s. *skvȑa*, *ckvȑa*; cf. *raskvrěti*?

slĭza « δάκρυ », Mc, IX, 24, etc.; r. *slezá*, s. *sùza*, tch. *slza*.

soxa « bâton », r. *soxá*, s. *sòha*, pol. *socha*; cf. lit. *szakà* (Pedersen, V, 49 et suiv.); *rasoxa* « fourche » est synonyme de lit. *dviszakas*; si l'on admet le rapprochement avec lit. *szakà*, on admettra aussi celui avec skr. *çākhā*, pers. *šāx*, arm. *çax*, got. *hoha* (le fascicule I du vol. XVII des *Indogermanische forschungen*, paru durant l'impression du présent ouvrage, présente d'autres hypothèses, p. 99 et 117).

stopa « διάδημα », Ps., XVI, 5; XVII, 37; Euch., 99 a, etc.; r. *stopá*, s. *stòpa*, pol. *stopa*; cf. *stepeně*; *stopa* et *stepeně* sont sans doute deux dérivés secondaires d'un ancien thème à suffixe zéro, **stop-*, *step-*.

strěxa « στέγη », Supr., 390, 10 (au lieu de *krovŭ*, L., VII, 6); v. r. *strêxá*, s. *strěha*, tch. *střecha*.

troxa « miette », s. *trȍha*, pol. *trocha*.

vapa « λίμνη », Supr., 143, 9; cf. skr. *vāpī*.

věja « κλάδος », Mt., XXIV, 32; slov. *věja*; sans doute à rapprocher de *viti*; cf. aussi *větvĭ*; pour la forme, on peut rapprocher lit. *atvėja* (v. Leskien, *Bild.*, 220 et suiv.); le skr. *vayā* « branche » (cf. v. irl. *fé*) a un vocalisme différent.

žlěza « glandula », r. *železá*, tch. *žléza* et *žláza*; s. *žlijězda*.

Tous ces mots en *-ā-* sont féminins. Toutefois *-ā-* sert à former quelques noms d'agent masculins (sur ce type et sur ses origines indo-européennes, v. Ul'janov, Χαριστήρια en l'honneur de Korsch, p. 125 et suiv.; il n'y a pas lieu de rechercher ici s'il s'agit d'abstraits employés avec valeur concrète, comme on l'a supposé; v. en dernier lieu W. Otto, I. F., XV, 10 et suiv.):

sluga « ὑπηρέτης, διάκονος », Év., etc.; r. *slugá*, s. *slúga*, tch. *sluha*, *slouha*; en l'absence d'un suffixe **-gā-* (Fortunatov, BB., III, 58), il est peut-être convenable de rapprocher v. irl. *sluag* (Zubatý, *Archiv*, XV, 479; Fick-[Stokes], *Et. wört.*, II⁴,

320) ; cf. le type lat. *scrība* ; v. toutefois Brugmann, *Grundr.*, II, 261.

vojevoda « ἡγεμών », L., XX, 20, « στρατηγός », L., XXII, 4, etc. ; s. *vȍjvoda* ; cf. *voditi* ; ce *-voda* n'apparaît que dans les composés ; le mot simple est *vožďĭ* ; cf. le type latin *agricola, aurīga, incola, lapicīda, parricīda,* etc.

Ces exemples sont isolés en vieux slave.

VI

THÈMES EN -ĭ-.

L'histoire des thèmes en -ĭ- est complexe et toute pleine d'innovations. D'une part, quelques-uns des plus anciens ont été éliminés par l'addition de suffixes secondaires qui donnaient aux mots plus de corps ; ainsi à skr. *áviḥ,* gr. ὄις (οἶς), lat. *ouis,* v. h. a. *ou,* lit. *avis,* le slave répond par *ovĭ-nŭ* « κρίος », *ovĭ-ca* « πρόβατον » ; à arm. *sirt* (instr. *srtiw*), lit. *szirdìs,* par *srŭdĭ-ce.* D'autre part les thèmes en -ĭ- se sont grossis de toute une série d'anciens thèmes consonantiques et notamment de thèmes à suffixe zéro ; l'addition de -*i*- à des thèmes consonantiques est assurément un fait très ancien, peut-être indo-européen devant certaines désinences ; par exemple, le védique présente, avec le même sens, les suffixes -*tāt*- (= gr. -τᾱτ-) et -*tāti*- ; le latin fléchit *pēs, pedis,* dat. pl. *ped-i-bus,* l'osque a *ligis* « legibus », l'arménien *otkh* « pieds », instr. *otiwkh* ; l'arménien répond à gr. αἴξ, αἰγός par *ayc* « chèvre » (instr. *ayciw*), etc. ; en baltique et en slave, le passage des thèmes consonantiques aux thèmes en -ĭ- a été favorisé par une confusion phonétique : lit. -*į* et v. sl. -*ĭ* à l'accusatif singulier peuvent également représenter *-*ṇ* des thèmes consonantiques et -*ĭn* des thèmes en -ĭ-.

Dès lors, il est malaisé de dire si un mot comme lit. *pilis* résulte du passage ancien d'un thème à suffixe zéro (cf. véd. *pū́ḥ, puráḥ*) aux thèmes en -*i*-, comme l'est le gr. πολίς, ou s'il provient d'une action analogique dont le point de départ serait l'accusatif ; on ne peut se prononcer avec certitude que dans des cas où, comme pour v. sl. *krŭvĭ* ou pour lit. *dantìs* et *žąsìs,* des formes de thèmes consonantiques étrangères aux thèmes en -ĭ- sont encore conservées à date historique ; le v.

sl. *brŭvĭ* doit aussi être rangé dans cette série. Il est en somme impossible de faire un départ exact entre les thèmes en *-ĭ-* des diverses origines ; d'ailleurs, les mots en *-ĭ-* constituent en slave beaucoup moins un type de formation qu'un type de déclinaison, auquel appartiennent aussi les mots en *-tĭ, -nĭ,* etc. En revanche, il convient de former deux groupes, l'un des mots isolés, l'autre des mots radicaux de date indo-européenne ou des noms verbaux slaves.

1° Mots isolés :

r. *úž, užá* « serpent », masc. ; pol. *wąż* ; le mot, n'étant pas attesté en vieux slave et étant masculin, n'a plus la vieille flexion en *-ĭ-* ; cf. lit. *angis,* lat. *anguis,* irl. *(esc-)ung,* v. h. a. *unc.*

dŭždĭ « βροχή », Év., etc., masc. ; r. *dóžd', dožd'já* ; s. *dâžd, dážda* ; pol. *deszcz, dżdżu.*

dvĭri « θύρα », Év. ; pet. r. *dveri,* pol. *drzwi,* v. tch. *dřvi* ; le singulier *dvĭrĭ* se lit déjà, J., X, 7 et 9 Ass. sans doute à cause de la construction de la phrase qui appelait le singulier ; r. *dvér', dvéri* ; dérivé *dvĭrĭ-cę,* Euch., 97 a ; Supr., 411, 4 ; cf. lit. *dùrys,* gén. *durų* ; v. h. a. *turi* ; lat. *forēs* ; etc. ; ancien thème consonantique passé secondairement aux thèmes en *-ĭ-* ; v. ci-dessus, p. 207.

gąsĭ « oie », masc. ; r. *gús', gúsja* ; pol. *gęs,* tch. *hus* ; s. *gûska* ; cf. lit. *žąsis* (ancien thème consonantique), v. prus. *sansy,* v. h. a. *gans,* gr. χήν (et m. irl. *géis* « cygne ») ; skr. *haṃsáḥ* ; lat. *anser.* Cf. ci-dessus p. 206.

gnĭsĭ « sordes », Euch., 78 a (écrit *gnesĭ*).

golĭ « rameau », slov. *gol,* tch. *hůl, holi* ; r. dial. *gol'já* ; cf. arm. *kołr* « rameau » ; le pol. *gałąz',* tch. *haluz* fournit peut-être une trace de la forme à suffixe *-n-* alternant avec la forme à suffixe *-r-* attestée par arm. *kołr* ; v. M. S. L., XI, 185.

gostĭ « hôte », masc., Supr., 195, 25 ; r. *góst', góstja* ; s. *gôst, gȍsta* ; pol. *gos'c', gos'cia* ; cf. got. *gasts,* lat. *hostis.*

grądĭ « poitrine » ; s. *grûdi, grúdī* ; pol. *grędzi* ; r. *grúd', grúdi* ; cf. irl. *bruinne* « poitrine », Fick-Stokes, II⁴, 184 ; il n'apparaît pas que lit. *grandis* « bracelet » (v. Leskien, *Bild.,* 236) puisse avoir rien à faire ici.

gvozdĭ « ἧλος », masc., Cloz., 620, 669 ; r. *gvózd', gvozdjá* ; s. *gvȍzd, gvȍzda* ; pol. *gwoz'dz'* ; cf. got. *gazds,* ombr. *hostatu*

« hastatos », et, avec un autre vocalisme radical, lat. *hasta*.

kapĭ « εἰκών », Supr., 226, 25.

kostĭ « ὀστέον », Év., etc. ; r. *kóst'*, *kósti* ; s. *kôst, kȍsti* ; pol. *kos'c'* ; peut-être ancien neutre, cf. skr. *ásthi*, gr. ὀστέον, etc., et lat. *costa* (v. Meringer, *Beitr. z. idgen declin.*, p. 10 (S. W. A. W. [cxxv]) et J. Schmidt, *Kritik*, 158).

ljudĭje « λαός, ὄχλος », Év., etc. ; r. *ljúdi*, s. *ljûdi*, pol. *ludzie* ; cf. lette *l'audis* (pluriel), v. h. a. *liut*.

mèdĭ « χαλκός », Év., etc. ; r. *mé'd'*, *mé'di* ; s. *mjȅd, mjèdi* ; tch. *mèd'*.

myšĭ « souris », Euch., 104 b ; r. *mýš'*, *mýši* ; s. *mȉš, mȉša* ; tch. *myš* ; cf. skr. *mūṣ-*, gr. μῦς, lat. *mūs*, v. h. a. *mūs* ; ancien thème consonantique.

osĭ « ἄξων » ; r. *ós'*, *ósi* ; pol. *os'* ; le s. *ôs* est masculin ; cf. lit. *aszìs*, v. pr. *assis*, lat. *axis*, irl. *ais*.

pątĭ « ὁδός », masc., Év., etc. ; r. *pút'*, *putí* ; s. *pût, púta* ; pol. *pąc'*, *pącia* ; ancien nom à flexion anomale, skr. *pánthāḥ, pathấḥ, pathíbhiḥ* ; lat. *pons, pontium*, arm. *hun*, mais v. pr. *pintis*.

plŭtĭ « σάρξ », Év., etc. ; r. *plót'*, *plóti* ; pol. *płec'*, *płci*.

prŭsi « στῆθος », Év., etc. ; r. *pérsi*, s. *pȑsi*, pol. *piers'*, tch. *prs* ; le lit. *pirszis* est fort douteux (v. J. Schmidt, *Vocalismus*, II, 501) ; cf. skr. *párçuḥ*, zd *pərəsu-*.

rŭžĭ « seigle » (féminin) ; r. *róž'*, *rží* ; s. *râž, rȁži* ; pol. *rež, rży* ; cf. ags. *ryge*, v. isl. *rugr* (masc.) ; avec d'autres suffixes secondaires, on a, d'une part, lit. *rugỹs*, lette *rudzis*, et, de l'autre, v. sax. *roggo*, v. h. a. *rocko*. Il s'agit donc sans doute d'un ancien thème à suffixe zéro.

rysĭ « πάρδαλις » ; r. *rýs'*, *rýsi* ; s. *rȉs, rȉsa* ; pol. *rys'*, *rysia*.

solĭ « ἅλς », Év., etc. ; r. *sól'*, *sóli* ; s. *sô, sȍli* ; pol. *sól, soli* ; cf. ci-dessus, p. 207.

študĭ « τρόπος » (*študĭją* « φυσικῶς » Iud., 10. Christ. šis.), s. *c'ûd, c'ûdi*, tch. *cud* ; cf. r. *pri-čúda*.

vĭsĭ « κώμη, χωρίον », Év., etc. ; pol. *wies'*, *wsi* ; cf. skr. *víç-*, zd *vīs-*, v. pers. *viθ-*, et lit. *vẽsz-pats*, v. pruss. *waispattin*. Ancien thème à suffixe zéro.

vŭšĭ « φθείρ » ; r. *vóš'*, *vší* ; s. *vâš, vȁši* et *ûš, ȕši* (de *vaš, uši*) ; pol. *wesz, wszy* ; le mot semble renfermer un suffixe, cf. lit. *utẽ*, mais le détail n'est pas clair.

zvĕrĭ « θηρίον », Mc, I, 13, masc. ; r. *zvé'r'*, *zvé'rja* ; pol. *zwierz* ;

s. *zvĭjer* est un collectif féminin ; cf. lit. *žvéris* (ancien thème du type consonantique), gr. θήρ, éol. φήρ, cf. lat. *ferus*.

žrŭdĭ, variante de *drŭkolĭ*, Mt., XXVI, 47 et 55 Sav. ; r. *žérd'*, *žérdi* ; pol. *żerdź'*, v. tch. *zzrd*, tch. mod. *žerd'*.

2° Noms radicaux et verbaux.

Le vocalisme n'a pas d'unité ; quelques mots présentent *o*, ainsi *konĭ*, d'autres la forme sans *e*, ainsi *lŭžĭ*, la plupart semblent avoir subi l'influence du vocalisme d'un verbe, et par suite leur vocalisme radical est sans intérêt ; les plus remarquables sont ceux qui ont une longue radicale non expliquée par une forme verbale correspondante : *rěčĭ*, *žalĭ* (cf. *jadĭ*, *sŭnědĭ* à côté du verbe *jamĭ*), *tvarĭ* (cf. *propadĭ*, à côté du verbe *padą*) ; cette longue provient sans doute de ce qu'il s'agit ici d'anciens thèmes à suffixe zéro passés aux thèmes en -ĭ- ; ce serait la longue du nominatif singulier ; d'ailleurs, d'une manière générale, presque tous les mots ci-dessous sont sans doute d'anciens thèmes à suffixe zéro du type skr. *ruc-*, lat. *lūx*, passés à la flexion en -ĭ. — Pour le sens, la plupart sont des noms d'action, comme *lŭžĭ* ou *rěčĭ* ; quelques-uns désignent des personnes et ont le caractère d'adjectifs, ainsi *bolĭ* « malade ». — Le nombre de ces mots est assez restreint.

blędĭ « λῆρος », L., XXIV, 11 ; Euch., 72 a ; le r. *bljád'* « courtisane » représente un adjectif *blędĭ* ; cf. *blędą*.

bolĭ « malade », Euch., 27 a ; Supr., 27, 29 ; etc. ; r. *ból'*, *bóli* signifie au contraire « maladie » (et aussi dialectalement « malade ») ; de même, s. *bôl*, *bŏli* « douleur » ; cf. *bolĕti*.

v. r. *borĭ* « lutte » ; v. *borĭba*.

xotĭ « amant, maîtresse », Supr., 128, 16 ; tch. *chot*, *choti*, « fiancé, fiancée » ; et, avec un autre vocalisme, pol. *chęć* « volonté, désir », tch. *chut*, *chuti* ; v. sl. *poxotĭ* « ἐπιθυμία, θέλημα », Év. ; Ps. IX, 24 ; Euch., 38 a, etc. ; r. *póxot'* ; cf. *xotĕti*.

r. *dróž'* « frisson » (féminin) ; cf. *drŭgati* « trembler » ; lit. *drugỹs*, lette *drudzis* sont sans doute des dérivés d'un thème à suffixe zéro avec un autre suffixe secondaire.

jadĭ « τροφή », Mc, 1, 6 Zogr. Mar. Sav. ; Mt., III, 4 Ass. ; Euch., 68 a ; « βρῶμα », Ps. LXVIII, 22 ; *sŭnědĭ* « βρῶσις », Ps. XLIII, 12 ; Euch., 12 b ; Cloz., 595, etc. ; cf. *jamĭ*. Sur *medvědĭ*, cf. ci-dessus, p. 207.

jizgrebĭ « κρόκη, στυππίον », v. Miklosich, *Lexicon*; Sreznevskij, *Materialy*; cf. *(jiz)grebą*.

kobĭ « τύχη », Supr., 112, 11; s. *kôb, kôbi* « rencontre »; v. Jagic', *Archiv*, II, 397, et Zupitza, *Germ. gutt.*, 22.

konĭ dans *jiskoni* « ἀπ' ἀρχῆς », L., 1, 2, etc.; *pokonĭ*, Ps. CX, 10 (d'après l'édition de Geitler qui n'indique jamais si le *ĭ* et le *ŭ* sont certains); il est malaisé de voir quel est le rapport de ce *konĭ* « commencement » avec le *konĭ* « fin », dont *konĭcĭ* « fin » est dérivé; dans le monument de Freising, II, 64 et suiv., on lit *izconi doconi* « du commencement à la fin » (le v. tch. *dokoni* que cite M. Vondrák en note à propos de ce passage ne se retrouve pas dans le *Slovník staročeský* de M. Gebauer, où est donné seulement *dokona*). Si l'on admet le rapprochement avec irl. *cenn*, gall. *penn* « tête » (v. Zupitza, *Germ. gutt.*, 116), les deux sens « commencement » et « fin » se concilient; v. aussi Osthoff, *Et. Parerga*, I, 269 et suiv.; mais, comme l'a vu M. Wiedemann, BB., XXVII, 196-199, le verbe *-čęti* doit presque nécessairement en être alors séparé et l'on a peine à s'y résoudre.

(o-)kovĭ « entrave », Ps. CIV, 18; cf. *kovati*.

lŭžĭ « mensonge » (fémin.), attesté dans Freis., I, 15; r. *lóž', lží*; s. *lâž, lâži*; pol. *łež, łży*; tch. *lež, lži*; à côté de *lŭgati*; cf. ags. *lyge*, v. h. a. *lug* « mensonge » (masc.). Le mot proprement vieux slave pour « mensonge » est *lŭža*.

v. r. *mazĭ* « ἄλειμμα », r. *máz', mázi*, pol. *maz'*, slov. *mâz, mazî*; cf. *mazati*.

molĭ « σητόβρωτον », Nouveau Testament; r. *mól', móli*; pol. *mól*; cf. got. *malo* « tinea », skr. *malŭkaḥ* « sorte de ver » (mot de glossaire); cf. *melją* (?) et *mrŭmŭrati* « ronger ».

vodonosĭ « vase à porter de l'eau », Supr., 432, 15 et suiv. (féminin); cf. *nositi*; différent de *vodonosŭ* (v. ci-dessus, p. 220).

(pro-)padĭ « χάσμα », L., XVI, 26 Mar. (*propastĭ* Zogr. Ass., etc.); cf. *padą*.

pędĭ « mesure », Ps., XXXVIII, 6; Euch., 55 b; r. *pjád', pjádi*; s. *pêd, pêdi*; pol. *piądz', piędzi*; cf. *pąditi*, lit. *spéndziu* (et surtout, pour le sens, lit. *spréndžiu, sprindis*, avec *spr-* en regard de *sp-*); le changement d'intonation n'est pas surprenant dans un thème en *-ĭ-*; cf. s. *mâst*, etc.

jis-pytĭ « recherche », Supr. 387, 1, fait sur *jis-pytati*.

rěčĭ « κατηγορία », J., XVIII, 29 ; *si rěčĭ* « τοῦτ' ἔστιν », Mc, VII, 2 ; r. *rěč, rěči* ; s. *riječ, riječi* ; pol. *rzecz* ; cf. *rekǫ*.

skrŭbĭ « θλίψις, λύπη », Év., etc. ; r. *skórb', skórbi* ; s. *skrb, skrbi* ; cf. *skrŭběti*.

sluzĭ « χύμος », Supr., 315, 7 ; peut-être simple faute, au lieu de *sluzŭ* (cf. lat. *cluō*, gr. κλύζω ; avec un élargissement).

(u-)šidĭ « φυγάς », Supr., 69, 19 ; cf. *šidŭ, xodŭ, xoditi* ; la difficulté est la même que dans *dira*.

tvarĭ « κτίσις, ποίημα, φύσις », Év., etc. ; r. *tvár', tvári* ; s. *tvâr, tvári*, tch. *tvář* ; *utvarĭ* « κόσμος », Supr., 325, 7 ; cf. *tvoriti* ; le vocalisme *ō* se retrouve dans lit. *tvorà* « clôture » qui, pour la forme, est à v. sl. *tvarĭ* ce que lit. *gělà* est à v. sl. *žalĭ*.

vědĭ « science », Supr., 220, 28 ; 393, 25, etc. ; *po-vědĭ* « doctrine », Supr., 392, 24, etc. ; *propo-vědĭ* « κήρυγμα », L., XI, 32 ; Cloz., 813 = Supr., 338, 27 ; r. *própověd'* ; *zapo-vědĭ* « ἐντόλη », Év., etc. ; r. *zápověd'*, s. *zäpovijed*, pol. *zapowiedz'* ; cf. *věděti*.

vrŭvĭ « σχοινίον », J., II, 15 ; tch. *vrv* ; r. *vervá*, s. *vȑvca* ; cf. lit. *virvẽ* (accus. *virvę*) ; le *v* n'est pas suffixal ici, mais radical, à en juger par gr. (ϝ)ερύω « je tire », (ϝ)ρῡτήρ, (ϝ)ρύτωρ, etc.

zlĭčĭ « χολή », Mt., XXVII, 34 Zogr. Mar. Ass. ; Ps. LXVIII, 22 ; Supr., 259, 3 ; Euch., 50 a ; etc. ; et *žlĭčĭ*, r. *žólč, žólči* ; s. *žûč, žûči* ; pol. *żółć* ; de la racine i.-e. **g,hel-* (pour la forme du vieux slave, *zlĭčĭ*), **ghel-* (pour *žlĭčĭ* et les formes des divers dialectes) élargie par *k*, cf. r. *žëlknut'*, pol. *żołknąc'*.

žalĭ « μνημεῖον », Mt., VIII, 28, Mar. ; r. *žál'*, s. *žȁo*, pol. *żal* ; cf. lit. *gélti* et *gělà*, v. h. a. *quāla*.

Outre les deux grandes catégories précédentes, le slave a quelques thèmes en *-ĭ-* d'origine assez différente. Un abstrait tel que *zŭlĭ* « κακία », Supr., 324, 23 et 27, est secondaire ; de même *tvrŭdĭ* « στερέωμα, ὀχύρωμα », Ps. XVIII, 2 ; LXXXVIII, 41, etc. ; *lěnĭ* « τὸ ὀκνηρόν » ; *ljutĭ* « τὸ κακόν » ; ce sont peut-être d'anciens dérivés en *-yo-* ou *-iyo-*, dont le suffixe avait au nominatif la forme **-in* (car ils devaient être neutres), et par suite sl. *-ĭ* ; cf. lit. *báltas* « blanc » ; *baltis* « blancheur », etc. ; le passage au féminin s'explique aisément par l'influence des abstraits en *-ti* et de la majorité des noms en *-ĭ* de sens ana-

logue, comme *zapovědĭ*, etc. Le même suffixe secondaire *-yo-*, employé avec valeur de collectif, a passé de la même manière à *-ĭ* dans *ądolĭ* « κοιλάς », Ps. LXXXIII, 7 ; CVII, 8, de *ą-* et *dolŭ*, à côté de *ądolŭ*, pol. *wądoł*, tch. *údol* et de *ądolĭje*, Ps. LXIV, 14 ; pour la forme, cf. got. *ib-dalja* ; *čędĭ* « les gens », Supr., 101, 26, évidemment dérivé du mot emprunté *čędo* ; le mot *drŭkolĭ* « ξύλον », Év., etc., n'est pas clair au point de vue étymologique ; il rentre peut-être dans cette série, et peut-être aussi v. r. *pyrĭ* « cendres », tch. *pýř*, pol. *perz*, dérivé du mot attesté par gr. πῦρ, arm. *hur*, irl. *úr* « feu », lequel comprend d'ailleurs un élément suffixal *r* alternant avec *n*, cf. génit. got. *funins* « du feu », arm. *hnoç* « poêle ». Enfin, le même nominatif-accusatif neutre **-in* de thème en **-yo-* paraît subsister, conjointement avec le nominatif masculin en **-is* et l'accusatif masculin en **-in* des mêmes thèmes, dans des adjectifs invariables et adverbes en *-ĭ*, composés pour la plupart, comme *svobodĭ* « ἐλεύθερος », J., VIII, 33 et 36 ; Ps. LXXXVII, 6 ; Supr., 76, 12, etc. ; *jinostanĭ* « statim », Supr., 423, 2, etc. ; *jisplŭnĭ* « plein », L., V, 12 ; Supr., 187, 2, etc. ; *različĭ* « διάφορος », Supr., 222, 11 ; 318, 23 ; *prěprostĭ* « simple », Supr., 199, 13 ; *ne udobĭ* « δυσκόλος, δυσκόλον », Év. ; *pravĭ* « εὐθύς », L., VII, 43, Zogr. Ass. ; XX, 21, Zogr. ; on se rapproche ainsi du type d'adverbes en *-ĭ* comme *daleči* « loin », dont l'origine n'est pas claire de tous points (v. Osthoff, *I. F.*, VIII, 49 et suiv.) ; il n'y a pas ici, à proprement parler, passage aux thèmes en *-ĭ-*, puisque seule la forme de nominatif-accusatif masculin et neutre est représentée : le passage à la flexion en *-ĭ-* a été rendu impossible par le fait que le slave n'avait plus d'adjectifs thèmes en *-ĭ-* (**tęžĭ* ayant été remplacé par *tęžĭkŭ*, etc.) ; le cas est comparable à celui de zd *āhūiriš* « d'Ahura », à ceci près que, pour cet adjectif zend, les formes en *-ya-* sont conservées : instr. *āhūiryā*, gén. sing. *āhūiryehe*, gén. plur. *āhūiryanąm* ; la perte de toute trace des cas autres que ceux qui ont abouti à *-ĭ* en slave et l'emploi de cette forme sans acception de cas, de genre et de nombre sont choses très surprenantes. Dans le type de substantifs *zŭlĭ* et dans le type *ądolĭ*, il s'est en revanche créé une flexion en *-ĭ* ; le fait doit être assez naturel, car le latin et l'arménien présentent des faits exactement pareils, v. M. S. L., XI, 390 et suiv.

VII

THÈMES SLAVES EN *-y*.

Un *ū* indo-européen résulte en principe de la contraction de *u* et de *ə*, comme l'a montré M. F. de Saussure ; une finale de thème *-ū-* est donc la forme au degré zéro d'une finale *-wā-* ; et en effet le *y* slave issu de *ū* du thème *języ-*, élargi au moyen du suffixe *-ko-* dans v. sl. *językŭ*, se trouve en regard de *-wā-* de certaines autres langues : skr. *jihvā́*, zd *hizvā-*, lat. *lingua*, tandis que v. pr. *insuwis*, lit. *lĕžùvis* (masc.), représentent comme le slave un ancien thème en *-ū-*, cf. zd *hizū-* (masc.) ; l'addition du suffixe *-ko-* tient à ce que le thème en *-ū-* était masculin. De même, le lette a le nominatif pluriel *pelus* « balle (de blé) » en regard de v. pr. *pelwo* et de v. sl. *plěva* (v. Leskien, *Bild.*, 241 et suiv.) ; cf. aussi le skr. *palāvaḥ* « balle » qui semble dérivé de **pelū-*.

Les thèmes slaves en *-y*, tous féminins, sont peu nombreux, et ils n'ont qu'une seule flexion ; on peut donc négliger ici la distinction posée par J. Schmidt, *Pluralbild.*, 54 et suiv., de deux types de thèmes en *-ū-*, les uns où *-ū-* serait le thème unique de tous les cas et les autres où *-ū-* alternerait encore avec *-wā-* ; aussi bien les deux types, à supposer qu'ils aient jamais été nettement distincts, ce qui est fort douteux, n'ont-ils qu'une même origine *-u + ə-*. Sur ces thèmes, v. Zubatý, *Archiv*, XXV, 356 et suiv.

Les mots suivants semblent anciens :

žrŭny « μύλος », Év. ; r. *žĕrnov* (masc.), s. *žȑvanj* (masc., de **žirŭvinjĭ*, altération de **žĭrnŭvĭ*), v. tch. *zzrnow*, tch. mod. *žernov* ; cf. lette *dzirnus*, v. pruss. *girnoywis* « quirl » (Voc.), got. *-qairnus* (auquel est emprunté **črĕnŭ*, d'où *črĕnovĭnaja* « la molaire » Ps. LVII, 7) ; c'est un élargissement par *ā* : *ə*, avec

renversement de *wn* en *nu*, du thème attesté par skr. *grāvā* (thème *grāvan-*), gall. *breuan*; le degré *ā* du suffixe est conservé, avec perte de *w*, dans lit. *girnos* (*g^wṝnā-), v. isl. *kuern* (*g^wernā-) et sans doute dans arm. *erkan* « meule », instr. *erkanaw* (*g^wrānā-).

svekry « πενθερά (mère du mari) », L., XII, 53; Mt., X, 35; r. *svekróv'*, v. pol. *swyecri* (en 1437); cf. skr. *çvaçrūḥ*, lat. *socrus*, v. h. a. *swigar*; **swekrū-* représente **swekruə-*, par suite d'un renversement de *wr* en *ru* (v. Brugmann, *Grundr.*, I², p. 260); cf. le masc. skr. *çváçuraḥ*, gr. ἑκυρός; la forme avec *ā* se rencontre dans gr. ἑκυρά et dans arm. *skesur* « mère du mari ». — C'est à l'influence de *svekry* qu'est due la forme de *jętry* « femme du frère du mari », v. r. *játrov'*, s. *jêtrva*, v. pol. *jątry* (en 1437), cf. le thème en *-r-* de l'indo-européen: gr. ἐνατηρ, skr. *yātar-*, lit. *jéntė* et *intė*; de *pastorŭky* (à côté de *pastorŭka*) « priuigna »; et de **zŭly* « sœur du mari » qui semble supposé par v. r. *zólva*, r. *zolóvka*, s. *zȁova*, pol. *zełw*, cf. gr. γάλως, lat. *glōs*, arm. *tal*. La formation très isolée du composé *neplody* « στεῖρα », L., I, 7 et 36; XXIII, 29; Ps. CXII, 9, s'explique mal par l'influence de *svekry*, *jętry* et **zŭly*; on est tenté de partir d'un ancien **-plodu-ə*, cf. *plodov-ĭje* « les fruits » et *plodov-itŭ* « qui porte des fruits »; mais *plodŭ* est nettement thème en *-o-* et non en *-ŭ-*. — Les dérivés de mots en *-akŭ* tels que *mążaky*, *tretĭjaky*, etc. ne sont pas attestés en vieux slave proprement dit.

žely « tortue » supposé par *želŭvĭ* de divers vieux textes (v. les dictionnaires de Miklosich et de Sreznevskij), pol. *żołw'*, etc.; cf. gr. χέλυς (et aussi dans les glossaires latins un mot *golaia*, qui appartient, si on le rapporte ici, à une langue, celtique ou autre, différente de l'osco-ombrien et du latin); si l'on songe à la couleur de la carapace de la tortue, on jugera convenable de rapprocher le grand groupe de mots qui signifient « jaune, fauve, vert, etc. »; et en particulier ceux dont le suffixe est *-wo-: lit. *gelsvas*, *żelvas* (Leskien, *Bild.*, 345), v. h. a. *gelo*, lat. *fuluos*, *flāuos*, *heluos*, *geluos*, etc.; comme cette famille est très complexe, il est possible que sl. **žely* et gr. χέλυς soient deux mots de formation parallèle, mais indépendants; dans tous les deux, *-ū-* représente *-uə-*, c'est-à-dire la forme au degré zéro de **-wā-*, féminin du suffixe **-wo-*.

loky « λάκκος », Euch., 54 b ; s. *lŏkva,* cf. lat. *lacus,* v. sax. *lagu,* v. isl. *lǫgr,* v. irl. *loch,* gr. λάκκος ; mais il n'est pas exclu que le mot slave soit un emprunt au germanique : v. h. a. *labha,* lui-même d'origine latine, cf. ital. *lacca.*

Les deux abstraits *ljuby* « ἀγάπη », Év., r. *ljubóv',* s. *ljúbav,* de *ljubŭ,* et *cěly* « guérison », Euch., 33 a, b ; 36 a, etc., ne peuvent guère être tenus pour empruntés à des abstraits germaniques en *-ō ; car on ne rencontre pas d'abstraits correspondants à ces deux mots ; de plus, le *c* de *cělŭ* ne saurait que difficilement passer pour emprunté au *h* de got. *hails,* etc. ; ces deux abstraits sont donc slaves ; ils n'ont pas par ailleurs de correspondants exacts ; toutefois, on notera que, en regard de v. sl. *-tva,* got. *-þwa* (cf. skr. *-tva-*), les langues occidentales ont divers élargissements d'un suffixe *-*tū-,* dans les mots tels que lat. *iuuentūs, altitūdō,* v. irl. *óithiu,* got. *mikilduþs,* etc. ; dans lat. *salū-s,* dérivé de *saluos,* l'élément *salū-* représente *$s^{o}luə$- ; le synonyme slave *cěly* résulte peut-être de l'influence d'un mot *$s^{o}lū$-, dérivé de *solwo* (skr. *sárvaḥ,* gr. ὅλ(ϝ)ος), qui n'est plus conservé en slave ; le vocalisme du lat. *saluos* est emprunté à *salūs.*

M. Zubatý, *Archiv,* XXV, 357, a signalé *pĭstry « truite » (slov. *postŕv*), dérivé de *pĭstrŭ,* et *ostry (slov. *ostŕv*), formations semblables à *ljuby* et à *cěly.*

Les dialectes baltiques ont trace de pareils abstraits, élargis à l'aide du suffixe secondaire balt. *-(j)ē-,* ainsi lit. *smár(d)vė* « mauvaise odeur », lette *dźelwe* « profondeur » ; v. Leskien, *Bild.,* 348 et suiv.

M. Il'inskij (*O někotoryx arxaizmax,* p. 1 et suiv.) cherche dans les expressions du type *ljuby dějati* des accusatifs pluriels d'un thème *ljubo-* « amour » qu'il retrouve dans les dialectes modernes ; mais un mot *ljub* « amour » a pu se développer après coup, et il est peu probable que *ljuby-* et *ljubo-* aient coexisté en slave commun ; le plus simple est sans doute de voir dans *ljuby* un premier terme de composé, comme on l'a fait (*Recherches sur le génitif-accusatif,* p. 197 et suiv.) ; le *ne prěljubŭ sŭtvoriti* qu'on lit dans divers textes (Il'inskij, *l. c.,* p. 4) provient sans doute d'une répugnance des copistes ou des correcteurs à employer dans une phrase négative *prěljuby* qui ne pouvait plus leur apparaître que comme un nomi-

natif-accusatif comparable à *kamy* ou comme un accusatif pluriel en *-o-*, si le mot *ljubo-* « amour » était déjà formé.

Le mot occidental pol. *mątew'* « moussoir », tch. *mútev* ne peut être séparé de lit. *mentù-rė* ; cf. peut-être aussi v. pruss. *mandiwelis* (Voc.) ; v. Leskien, *Bild.*, 487.

Pour la forme, *žely, žily* « blessure » est isolé ; l'arm. *kel* « plaie » est un thème en *-o-*, peut-être issu d'un ancien thème en *-es-*, cf. gr. βέλος (avec un autre sens ; Aristarque comprenait βέλος « blessure » dans quelques passages).

Le rapprochement de *tyky* « κολοκύνθη » et de gr. σίκυς est trop difficile à justifier dans le détail pour qu'on fasse plus que de le signaler.

On sait enfin que la plupart des mots slaves en *-y* sont empruntés au germanique.

Le suffixe *-ynja-*, dont il sera question ci-dessous au chapitre des suffixes caractérisés par *n*, est sans doute l'élargissement d'un suffixe *-y-*.

VIII

SUFFIXES EN *-b-*.

Les occlusives labiales sont, de tous les phonèmes indo-européens, ceux qui jouent en morphologie le plus petit rôle ; *p* et *b* ne figurent pas dans les désinences, ni sans doute dans les suffixes ; *bh* n'y figure que dans une petite mesure. Le vieux slave, en particulier, n'a aucun suffixe en *-p-*, mais il a des formations en *-b-* issu de i.-e. *-bh-*.

Le v. sl. *golǫbĭ* « περιστερά », Év., s. *gȍlūb*, r. *gólub'*, pol. *gołąb'*, est en slave une formation isolée ; c'est un nom d'animal, et l'on sait que le suffixe i.-e. **-bh-*, **-bho-* figure en particulier dans les noms d'animaux (voir en dernier lieu Osthoff, *Et. parerga*, I, 307) ; d'autre part, on ne saurait en séparer l'adjectif r. *golubój* « bleu ciel », v. pruss. *golimban* « blow » (bleu) [Voc.] ; l'élément radical se retrouve dans un autre nom d'oiseau : lit. *gulbis, gulbẽ*, lette *gulbis* « cygne » ; le rapprochement ags. *culfra, culufra* « pigeon » est douteux (v. Holthausen, I. F., X, 112, et Lidén, *Studien*, p. 95). Le « pigeon » est nommé de même d'après sa couleur dans beaucoup d'autres langues (cf. Schrader, *Reallexicon*, 853). Un correspondant exact de la finale *-ąbĭ* se retrouve dans lat. *palumbēs* (cf. *palumbus*) en regard de gr. πέλεια, v. pruss. *poalis*, et une finale fort analogue dans lat. *columbus, columba* (cf. κελαινός, d'après M. Prellwitz ; ou skr. *çárvaraḥ*, russe *solovój* ? [ces deux derniers mots ont été rapprochés entre eux par M. T. Torbiörnsson]). Par sa forme, *golǫbĭ* est d'ailleurs fort isolé, non seulement en slave où l'on peut seulement rapprocher *jastrębŭ* « accipiter » (cf. M. S. L., XI, 185), mais même en indo-européen. De v. sl. *gol-ą-bĭ* : lit. *gul-bẽ*, on rapproche naturellement le rapport pareil pol. *łab-ę-dz'* : v. sl. *leb-edĭ*.

Dans deux mots, un suffixe *-ba* (alternant en partie avec *-bĭ*) est ajouté à un thème en *-o-* : *zŭloba* « κακία, πονηρία », Év., Cloz., r. *zlóba*, s. *zlòba*, pol. *zgłoba*, et *zŭlobĭ* « πονηρία », Supr., 309, 8 et 9 ; de là sont tirés des dérivés : *zŭlobivŭ* « πονηρευόμενος », Ps. XXI, 17, etc.. et *zŭlobovati* « κακοῦν », Ps. XXVI, 2.

ątroba « κοιλία », Év. (toujours avec la variante *črĕvo* mieux attestée ; *ątroba*, L., 1, 41 Ass. ; 1, 42 et 44 Mar. ; J., III, 4 Zogr. ; L., XI, 27 Sav., mais *črĕvo*, L., I, 41 Zogr. Mar. ; I, 42 et 44 Zogr. Ass. ; J., III, 4 Mar. Ass. ; L., XI, 27 Zogr. Mar. Ass.), Euch., 83 a ; νεφροί, Ps. VII, 10 ; XV, 7 ; r. *utróba*, s. *ŭtroba*, čak. *utròba*, pol. *wątroba*.

Ces deux mots représentent une formation ancienne de noms en *-ba* tirés d'adjectifs qui a tout à fait cessé d'être productive en vieux slave ; le thème en *-o-* **ątro-* (cf. skr. *antrám*, *āntrám*) n'est même plus attesté en slave en dehors de *ątroba*. Mais la formation est représentée par d'autres exemples dans divers dialectes : r. *xudobá*, s. *hudòba*, pol. *chudoba*, tch. *chudoba* de *xudŭ* ; tch. *choroba*, cf. *chorý* ; s. *grdòba*, cf. v. sl. *grŭdŭ*, etc. ; et on est arrivé ainsi à former des noms en *-oba*, comme r. *žáloba*, pol. *żałoba*, de *žalĭ*. Il convient peut-être de rappeler ici *globa* « mulcta », s. *glòba* (cf. Fick, *Et. wört.*, I⁴, 416).

L'élément *-ba* n'est resté productif en vieux slave que sous la forme plus complexe *-ĭ-ba* qui sert à former quelques abstraits tirés de noms, à ce qu'il semble ; mais, pour le sens, ces abstraits s'associent aux verbes qui se rencontrent à côté des noms, si bien qu'on en est venu à tirer de verbes des noms de ce genre.

L'Évangile n'a que deux mots en *-ĭba*, tous deux tirés de noms :

služĭba « λατρεία, διακονία, λειτουργία », r. *slúžba* (adj. *služébnyj*), s. *slùžba*, pol. *służba*, de *sluga*, cf. *služiti*.

tatĭba « κλοπή », r. *tat'bá*, de *tatĭ* ; de là le dérivé *tatĭbina*, Supr., 30, 27, s. *tȁdbina*.

Les autres textes vieux slaves présentent de plus :

alčĭbà « νηστεία », Supr., 430, 18, etc. (v. Miklosich, *Lex.*), de *alčĭ* ; cf. *alkati*.

cělĭba, Euch., 30 b (et 28 a) ; Supr., 413, 22 ; r. *cél'bá*, de *cělŭ*, *cěly*, cf. *cěliti*.

družĭba, II Cloz., 132, r. *drúžba,* s. *drȕžba,* pol. *drużba* (devenu masculin et signifiant « conducteur de la fiancée »), de *drugŭ.*

lěčĭba « ἴασις », Supr., 397, 16; 404, 3; r. *lečbá,* de *lěkŭ,* cf. *lěčiti.*

molĭba « προσευχή », Nouveau Testament, Euch., 62 a, Supr., 107, 20; 411, 28; r. *mol'bá,* s. *móba*; cf. *moliti.*

sądĭba « κρῖμα », Ps. LXXXVIII, 31; XCVI, 8; CXVIII, 20, 30, 102; r. *sud'bá* (et s. *sudbina*), de *sądŭ,* cf. *sądĭti.*

stradĭba « souffrance », Supr., 213, 10, cf. *stradati.*

stražĭba « φυλακή », Ps. LXXVI, 5, r. *storožbá,* de *stražĭ.*

tajiba « mystère », dans *tajibĭno,* Supr., 48, 2; 383, 8, et *tajibĭnikŭ* « initié », Supr., 147, 15; slov. *tâjba,* bl. r. *tajbá,* de *taji.*

vračĭba « guérison », Supr., 399, 19 (cf. 231, 11), de *vračĭ.*

vlĭšĭba « γοητεία, μαγεία », Supr., 84, 11; de *vlĭxvŭ*; le *v* manque comme dans *vlĭšĭstvo,* ib., 54, 14; 115, 27.

žlědĭba « ζημία », écrit *žladĭba,* Supr., 316, 1, de **žlědĭ,* cf. *žlěsti*; cf. v. r. *želědĭ* (resp. *žadlĭ*), *želědĭba* dans les *Materialy* de Sreznevskij.

Il faut encore citer, pour leur antiquité ou pour leur extension dialectale :

borĭba, r. *bor'bá,* s. *bȍrba,* de *borĭ,* cf. *brati.*

dvorĭba, s. *dvȍrba,* de *dvorŭ.*

gądĭba, r. *gud'bá,* pol. *gędźba,* tch. *hudba,* cf. *gąsti.*

gostĭba, r. *gost'bá,* de *gostĭ,* cf. *gostiti.*

lĭstĭba, de *lĭstĭ,* cf. *lĭstiti.*

svatĭba, r. *svád'ba,* s. *svȁdba,* pol. *swadba,* de *svatŭ.*

tęžĭba « μάχη » (d'où *tęžĭbĭnikŭ* « μάχιμος », I Tim., III, 3); r. *tjážba.*

etc. (v. Miklosich, *Verg. gr.,* II, 213 et suiv.).

Les types slaves de *zŭlobą* (*zŭlobĭ*) et de *slŭžĭba* n'ont pas de correspondants exacts dans les autres langues indo-européennes.

Un suffixe secondaire d'adjectifs **-bho-,* très rare, est attesté par véd. *sthūla-bhá-ḥ,* gr. ἄργυ-φο-ς, lit. *anksztý-ba-s,* peut-être par lat. *acer-bu-s* (qui est ambigu, cf. Brugmann, *Grundr.,* I², p. 218); on n'en peut séparer les adverbes gotiques tels que *baitraba, agluba,* etc., et les noms d'animaux : skr. *vṛṣabháḥ,*

gr. ἔλαφος, ἔριφος, etc. ; cf. aussi v. pruss. *glumbe* « hinde » (Voc.), en regard de lit. *glùmas* « sans cornes » (par opposition au cerf « cornu » : v. pruss. *ragingis,* lat. *ceruos,* etc.), et lit. *gulbis, gulbẽ,* lette *gulbe* « cygne » ; à cette série se rattachent donc au fond v. sl. *golǫbĭ* et *jastrębŭ.*

Un substantif comparable à ceux du slave est attesté par gr. κορυ-φή ; quelques autres sont d'aspect primaire : gr. κόλα-φος (cf. lit. *kálti,* etc.), lat. *mor-bus,* lit. *pa-liau-bà,* lette *wimbas,* mais sont sans doute en réalité des dérivés d'anciens thèmes à suffixe zéro. Ce qui rappelle les formes slaves de plus près, ce sont les dérivés letto-lituaniens en *-ībā- : lit. *pirszlýba* (de *pirszlỹs*), *dalýbos* (de *dalýti*), etc., lette *aukstība,* etc., et lituaniens en *-ỹbė* : *auksztỹbė,* etc. (v. Leskien, *Bild.,* p. 591 et suiv.). Il y a donc bien un suffixe i.-e. *-bho-, -bhā-* servant à former des dérivés nominaux secondaires, et ce suffixe s'est développé d'une manière particulière en baltique et en slave.

Pour trouver un correspondant exact à sl. *-ĭba,* il suffit de noter que **-bho-* alterne avec **-mo-* dans certains cas : le lit. *szlùbas* « boiteux » répond à lette *slums,* et lit. *raĩbas* « bigarré » est synonyme de *raimas* ; **-mo-,* **-mā-* jouent dans skr. *dyumáḥ* « clair », *drumaḥ* « arbre », gr. δρυμός, lat. *lacruma,* le même rôle que **-bho-,* **-bhā-* dans les exemples cités ci-dessus. On comparera donc sl. *-ĭba* au suffixe lituanien bien connu *-ima-* de *jaunìmas, sukimas,* etc. Rien ne s'oppose à ce que l'on tienne ce *-i-* pour emprunté aux cas où le nom dont était tiré le dérivé était un thème en *-i-* ; mais on ne saurait rien établir à cet égard.

L'alternance et l'équivalence de **-bho-* et de **-mo-* ôtent beaucoup de vraisemblance à l'hypothèse, en tout cas indémontrable et arbitraire, de M. Prellwitz qui voit dans les mots en **-bh-* des composés dont le second terme serait un nom racine de **bhā-* « briller » (B. B., XXII, 89 et suiv. dans l'article, d'ailleurs très utile à consulter, où il fournit une étude complète du sujet). Cette alternance rappelle en effet celle de *-bh-* et de *-m-* dans les désinences nominales et doit par suite être ancienne. — Quant à l'hypothèse de M. Il'jinskij, *Archiv,* XXIV, 224 et suiv., qui cherche ici la racine **bhū-,* elle échappe à toute vérification et paraît d'ailleurs superflue (cf. la critique de M. Jagic', *l. c.,* p. 228).

Les mots comme *gostitĭba, ženitĭba,* etc., ne sont pas attestés en vieux slave proprement dit, et Miklosich a eu sans doute raison d'y voir des contaminations de *-tva* et de *-ĭba* : *ženitĭba* n'est qu'une déformation de *ženitva* d'après *svatĭba* et les autres mots en *-ĭba*. En fait, *svętĭba* « ἁγιασμός », I Cor., I, 30 et Thess., IV, 7, attesté notamment dans Christ., est remplacé par *svętitĭba* dans Šiš. M. Gebauer, *Hist. mluv.,* I, 430, interprète de même la formation tchèque *kletba, modlitba,* etc. L'hésitation des monuments de Freising entre *tatba* (Freis., I, 15) et *tatva* (Freis., II, 22) ne provient donc pas nécessairement d'une simple faute. L'hypothèse proposée par M. Brugmann, *Grundr.,* II, 205, est très hasardée; elle ne s'accorde du reste qu'assez mal avec la date fort basse de ces formations.

IX

SUFFIXE *-tĭ*.

Les emplois de *-tĭ* forment deux grands groupes assez distincts qui appellent chacun une étude séparée : d'une part les noms radicaux ou ayant l'aspect de mots radicaux, d'autre part des noms abstraits dérivés ; de plus il y a beaucoup de mots isolés et quelques masculins.

1° Noms rattachés à des racines ou à des thèmes verbaux.

Le suffixe i.-e. **-tei-* s'ajoutait directement aux racines indo-européennes pour former des abstraits féminins, à prédésinentielle sans *e*, du type : skr. *mṛ-ti-ḥ*, v. pr. *mir-ti-s*, lat. *mors* (de **mor-ti-s*) ; le slave a conservé ce type dans quelques exemples, et notamment dans le correspondant *(sŭ-)mrŭtĭ*. Ce même vocalisme sans *e* est encore bien reconnaissable dans *čistĭ* « honneur », skr. *cíttiḥ* « pensée », zd *čistiš* ; *mĭstĭ* « vengeance » ; cf. skr. *méthati* « il querelle », et *mithâḥ* « alternativement », lette *mētŭt* « échanger », gr. μοῖτος, lat. *mūtare*, got. *maidjan* (le mot en **-tei-* correspondant au slave n'est attesté nulle part ailleurs) ; *vrŭstĭ* (?) « âge, espèce » = skr. *vṛttiḥ* ; on peut aussi admettre le même vocalisme dans quelques autres cas, comme *(pa-)mętĭ* « souvenir » = skr. *matíḥ (mátiḥ)*, lit. *(at-)mintìs*, got. *(ga-)munds*, lat. *mens*, ou *vitĭ* (dans *vŭz-vitĭ* « profit ») = skr. *vītíḥ* « jouissance ».

A ce type, qui se compose de formes anciennes conservées, en a succédé un autre : celui des mots rattachés à des thèmes verbaux ; le grec présente exactement la même tendance et l'on y trouve, par exemple, γεῦσις fait sur γεύω, en regard de skr. *júṣṭiḥ*, got. *(ga-)kusts*, qui conservent le type indo-européen ; mais en slave, l'influence du verbe a été bien moindre

qu'en grec ; elle ne se marque que dans le vocalisme de mots tels que *moštĭ*, de *mogą*, *mošti* ; *(na-)pastĭ*, de *padą*, *pasti* ; *věstĭ*, de *věmĭ* (resp. *vědě*) ; aucun abstrait en *-tĭ* n'est tiré d'un thème verbal qui ne soit pas purement radical, et il ne se rencontre rien de pareil à gr. φρόνησις, μόνωσις, etc. ; si l'on a *věstĭ* à côté de *vědětĭ*, c'est que le présent *věmĭ*, *vědě* est une forme radicale, et si *(za-)vistĭ* est possible, c'est que *vižda* est une forme substituée à date relativement récente à un présent athématique (v. M. S. L., XI, 323). Cette seconde formation n'est donc pas plus productive que la précédente à l'époque historique, et en fait les mots slaves de ce type forment un groupe assez considérable, largement représenté dans les vieux textes et fort bien conservé jusqu'aujourd'hui, mais qui, dès le début de la tradition, a cessé de s'accroître.

Il n'y a pas de ligne de démarcation précise et constante entre les deux formations successives qu'on reconnaît en principe, et les mots appartenant aux deux séries ne peuvent sans arbitraire être énumérés en deux listes distinctes. On a :

-bytĭ, dans *zabytĭ* « λήθη », Supr., 307, 25, *pobytĭ* « victoire » (« τὰ τρόπαια », Supr., 392, 9), *prěbytĭ* « μονή » ; r. *zábyt'* « oubli », s. *dȍbīt* « profit », tch. *byt'*, cf. *byti* ; en dehors du slave : skr. *bhūtiḥ*, *bhūtíḥ*, cf. gr. φύσις, irl. *buith*.

čęstĭ « μέρος, μερίς », Év. ; Ps. X, 6, etc. ; r. *část'*, *části* ; s. *čȇst*, *čȇsti* ; pol. *częs'c'*. L'élément radical n'est pas déterminé d'une manière sûre.

čistĭ « τιμή », J., IV, 44 Mar. (au génitif *čisti* ; *čisti*, Zogr. ; Ass. Sav. def.) ; Ps., XLIV, 10, et dans des dérivés comme *čistĭnŭ* « « ἔντιμος », L., VII, 2 Zogr. Mar. Ass. Sav. ; *nečistĭ* « ἀσέβεια, ἀδοξία », Cloz. 577, 658 ; *počistĭ* ; *učistĭ* ; r. *čést'*, *části* ; s. *čȃst*, *čȃsti* ; pol. *czes'c'* ; cf. *čita*, *čisti* et skr. *cíttiḥ*.

datĭ « δόσις », attesté en vieux slave dans le composé *blagodatĭ* « χάρις », variante de *blagodětĭ*, L., I, 30 Mar., etc. ; r. *pódat'* ; s. *blagòdat* ; de *damĭ*, *dati*. La forme indo-européenne ancienne est attestée par véd. *dítiḥ* (?), gr. δόσις ; mais la forme **dō-* de la racine apparaît déjà dans véd. *dáti(-vāraḥ)*, lit. *dûtis* (? ; v. Leskien, *Bild.*, 554), gr. δῶτις, lat. *dōs*.

dětĭ, attesté en vieux slave dans le composé *blagodětĭ*, L., I, 30 Zogr. Ass., etc. ; de *dežda*, *dèti*. La forme ancienne est conservée dans skr. *-hitiḥ*, gr. θέσις ; l'*ē* de **dhē-* a été introduit

dans zd *-dāitiš*, v. h. a. *tāt*. — Le sl. *blagodětĭ* a l'air d'une traduction du germanique (et du latin), v. h. a. *wolatāt* « benefactum ».

(rąkov-)ję̨tĭ « δράγμα », Ps. CXXV, 6, et CXXVIII, 7; s. *rŭkovēt*, tch. *rukovět'*; *(rąko-)ję̨tĭ* « δράγμα », Supr., 272, 8; r. *rukoját'*, pol. *rękojes'c'*, de *jimą, ję̨ti*.

mastĭ « πιότης », Ps. LXII, 6; « χρίσμα », Supr., 290, 24; r. *mást'*, *másti*; s. *mâst*, *mâsti*; tch. *mast'*; cf. *mažą, mazati*. Comme *maslo, mastĭ* est indépendant du thème d'infinitif *mazati*.

(pa-)mę̨tĭ « μνημόσυνον », Ps. IX, 8; CX, 4, etc.; r. *pámjat'*, s. *pămēt*; pol. *pamięc'*; cf. *mĭnją, mĭnèti*; v. ci-dessus, p. 276.

mĭstĭ « ἐκδίκησις », L., XVIII, 7 et 8; Ps. XVII, 48, etc.; r. *mést'*, *mésti*; v. ci-dessus, p. 276.

moštĭ « pouvoir » (et *nemoštĭ*), Euch., 25 a; *mošti* « reliques », Supr., 86, 16; *pomoštĭ* « secours »; r. *móč'*, *móči*; s. *môc'*, *mŏc'i*; pol. *moc*; de *mogą, mošti*; cf. got. *mahts*, v. h. a. *maht*.

(sŭ-)mrŭtĭ « θάνατος », Év., etc.; r. *smért'*, *smérti*; s. *smŕt*, *smŕti*; pol. *s'mierc'*; cf. *mĭrą, mrěti*; v. ci-dessus, p. 276.

nitĭ « funiculus », attesté dès le vieux russe; r. *nít'*, *níti*; s. *nît*, *nîti*; pol. *nic'*; cf. lit. *nýtis*; M. Brugmann, *Grundr.*, II, 287, rapproche skr. *nītíḥ* « action de conduire » (mais M. Hirt, *Ablaut*, § 80, veut voir ici un mot apparenté à v. h. a. *nājan*, got. *nepla*).

(na-)pastĭ « πειρασμός », Mt., VI, 13, etc.; « πειρατήριον », Ps. XVII, 29; « πτῶμα, συμφορά », Supr., 267, 4 et 23; r. *napást'*, s. *nápast*, pol. *napas'c'*; *propastĭ* « χάσμα », L., XVI, 26, Zogr. Ass. (*propadĭ*, Mar.), r. *própast'*, s. *prŏpāst* « gouffre », pol. *przepas'c'*; v. r. *dopastĭ* « περιφορά »; d'après *padą, pasti*.

peštĭ « κλίβανος, κάμινος », Mt., XIII, 42, 50; L., XII, 28; Ps. XX, 10, etc.; r. *péč*, *péč'i*; s. *pêč'*, *pĕč'i*; pol. *piec* (masculin); à côté de *peką, pešti*; cf. skr. *paktíḥ*, gr. πέψις. A distinguer de *peštĭ* « caverne ».

ritĭ « podex », slov. *rit*, pol. *rzyc'*, tch. *řit*; cf. iran. *rī-* « cacare » (Vd, V, 1 zd *-irita*, pehlv. *rīt*) et lit. *rĕ̃tas* « haut de la cuisse », dont l'intonation rude s'accorde bien avec cette étymologie (v. Leskien, *Bild.*, 185, où est citée une étymologie impossible à tous égards).

(po-)statĭ « μέρος, τρόπος », Rom., III, 2 *Šiš.* (v. le *Lexicon*

de Miklosich et les *Materialy* de Sreznevskij); s. *pŏstāt*, pol. *postac'*, de *stati*; la forme ancienne est skr. *sthítiḥ*, gr. στάσις; cf. got. *staþs*; le vocalisme *ā* de **sthā-* a été étendu au mot en **-ti-* dans zd *-stāitiš*.

strastĭ « βάσανος », Mt., IV, 24; « ταλαιπωρία », Ps., XI, 6, etc.; r. *strást'*, *strásti*; de *stražda*, *stradati*.

věstĭ « φήμη », L., IV, 14, etc.; r. *vê'st'*, *vêsti*; pol. *wies'c'*; *nevěstĭ* « ἄγνοια », Supr., 223, 23, etc.; *pověstĭ* « διήγησις », L., I, 1; r. *póvêst'*, s. *ìspovijest*, *prìpovijest*; pol. *powies'c'*; *sŭvěstĭ* « συνείδησις », Euch., 22 b, 52 b, et très souvent dans le Nouveau Testament; r. *sóvêst'*, s. *svìjest*; d'après *věmĭ*, *věděti*.

(za-)vistĭ « φθόνος », Év., etc.; r. *závist'*, s. *závist*, pol. *zawis'c'*; *(nena-)vistĭ* « haine » (d'où *nenavistĭnŭ*, Supr.), *nenauuizt* Freis., II, 25; r. *nénavist'*, pol. *nienawis'c'*; d'après *vižda*, *viděti*.

vitĭ « res torta » ne se trouve guère dans les vieux textes (v. les dictionnaires de Miklosich et de Sreznevskij); *povitĭ* « vigne » (?) est plus obscur encore; mais on a pol. *wic'*, s. *pávīt* « clematis uitalba »; cf. *vĭja*, *viti* et lit. *výtis* « baguette d'osier », lat. *uītis*.

(vŭz-)vitĭ « τόκος », Supr., 273, 26 (= Mt., XXV, 27, où Év. a *lixva*); 279, 19; pour des exemples vieux russes, v. Sreznevskij, *Materialy*; à côté de *vinati*; cf. skr. *vītíḥ* « jouissance ».

vlastĭ « ἐξουσία », Mt., VII, 29, etc.; r. *vólost'*, *vólosti*; s. *vlást*, *vlásti*; pol. *włos'c'*; *oblastĭ* « ἐξουσία, περίχωρος », Év.; Ps. CXIII, 2, etc.; d'après *vladą*, *vlasti*.

vrŭstĭ « âge, espèce » est médiocrement attesté; slov. *vȓst* « rangée, espèce, âge »; le mot ordinaire est *vrŭsta* dont on retrouve les équivalents dans les divers dialectes; Miklosich, *Lexicon*, cite deux exemples de *sŭvrŭstĭ* « ἡλικία » en vieux russe; cf. *vrŭčą*, *vrŭtěti* et skr. *vṛttiḥ*.

(u-)žastĭ « θάμβος, δειλία »; v. tch. *úžěst*, *přežěst* (v. Gebauer, *Hist. mluv.*, III, I, 393); cf. *užasnąti*, *užasiti*.

žitĭ « vie », Supr., 87, 13; *(pa-)žitĭ* « νομή », J., X, 9; « χόρτος », Ps. CIII, 14; « λειμών », Supr., 379, 29; r. dial. *pážit'*; à côté de *živą*, *žiti*; cf. zd *jītiš*.

D'autres mots, formés de la même manière, ne sont pas attestés en vieux slave et sont limités à un dialecte ou à une partie des dialectes, mais n'en sont pas moins anciens

pour cela ; car toute la formation est préhistorique en slave, et le type n'est plus productif à l'époque historique : r. *bórt'*, *bórtí*, pol. *barc'* « ruche creusée dans un arbre, ruche d'abeilles sauvages », cf. *borją*, *brati* (?) et gr. φάρω, lat. *forāre*, v. h. a. *borōn* — s. *pŕt*, *pŕti* « voie dans la neige », à côté de *perą*, *pĭrati* « πατεῖν » — r. *rózdert'* « pays défriché », à côté de *derą*, *dirati*, cf. skr. *dŕtiḥ* — r. *ská-tert'*, r. dial. *rúkotert'* « nappe », v. tch. *trt* « discussion » (Gebauer, *Hist. mluv.*, III, I, 392) ; cf. *tĭrą*, *trŭti* — r. *násêst'* « perchoir », cf. *sěsti* et *sěděti* — etc. Le caractère d'antiquité de la plupart de ces mots ressort immédiatement de leur forme même.

2° Formations secondaires :

En tant que suffixe secondaire, i.-e. *-*tei-* paraît n'être autre chose qu'un substitut de *-*et-* ; par exemple, comme on l'a vu plus haut, skr. *-tā-t-* alterne avec *-tā-ti-* : *devá-tā-t-* et *devá-tā-ti* ; le slave présente encore une trace remarquable de cette particularité. Les noms de nombre de cinq à neuf ont disparu et ont été remplacés en slave commun par les abstraits *pętĭ*, *šestĭ* (*sedmĭ*, *osmĭ*), *devętĭ*, qui répondent à skr. *paṅktíḥ*, *ṣaṣṭíḥ* (60), *navatíḥ* (90) ; mais le nom de nombre « dix » lui-même, qui a la forme d'abstrait à la fois en baltique et en slave, est originairement un thème en *-t-* et est encore attesté en vieux slave comme thème en *-t-* : *desęt-*, cf. lit. *dẽszimt*, skr. *daçát-* et aussi gr. δεκάδ- (avec alternance *t*/*d*).

De même, *noštĭ* « νύξ », Év., r. *nóč*, *nóči*, s. *nôc'*, *nȍc'i*, pol. *noc* répond à lit. *naktis*, skr. *náktiḥ*, lat. *nox* (gén. plur. *noctium*), mais cf. aussi gr. νύξ, νυκτός et got. *nahts*, gén. *nahts*.

Les quelques mots en *-otĭ*, comme *golotĭ* « κρύσταλλος », Ps. CXLVIII, 8 (qui n'est pas dans Ps. sin. ; v. *Archiv*, XV, 343), *ąkotĭ*, *ląkotĭ*, *lixotĭ*, sont des dérivés de thèmes en *-o-*, attestés, comme dans *ląkotĭ* « ἀγκύλη, ἄγκιστρον » (v. Sreznevskij, *Materialy*, sous *lukotĭ*), de *ląkŭ* « courbe », ou non attestés, comme dans *golotĭ*. A côté de *ląkotĭ*, *lixotĭ*, on trouve d'ailleurs *ląkota*, *lixota*, comme *jigrĭ* à côté de *jigra* et *zŭlobĭ* à côté de *zŭloba*. Cf. les mots lituaniens en *-atis*, Leskien, *Bild.*, 569 et suiv.

En face des adjectifs, le slave possède toute une série d'abstraits en *-ostĭ*. On reconnaît immédiatement ici un élar-

gissement par *-tĭ* des thèmes en *-es-* qu'on rencontre en sanskrit et en grec en regard des adjectifs : sl. *ązos-tĭ* est fort exactement à *ązŭ-kŭ* ce que skr. *áṅhaḥ* est à *aṅhú-* ; *drŭzos-tĭ* est à *drŭzŭ* ce que θράσος (pour *θέρσος) est à θρασύς, etc. Mais le slave, une fois en possession de *-ostĭ,* s'en est servi pour tirer des abstraits de tout adjectif, et, dès le début de la tradition, le suffixe propre de l'adjectif se rencontre conservé dans certains dérivés en *-ostĭ,* ainsi *bujestĭ, čistostĭ, junostĭ, mądrostĭ,* etc. L'abstrait neutre en *-os-, -es-* a d'ailleurs dû exister parfois dans ce dernier cas : **junos* « jeunesse » semble supposé par le dérivé *junoša* « jeune homme ». Le seul suffixe qui ne se trouve jamais en vieux slave devant *-ostĭ* est *-ŭ-kŭ* ; le *ĭ* de *gorĭ-kŭ* apparaît en revanche dans *gorj-estĭ.* Il n'y a nulle part trace de l'ancienne différence de vocalisme radical dont le grec conserve le souvenir dans θρασύς : -θερσεσ-, etc.

Le vocalisme *o* du suffixe **-es-* dans *-ostĭ* montre que *-ostĭ* n'est pas une formation de date indo-européenne, mais une combinaison relativement récente ; autrement on aurait sans doute simplement *-s-* ou peut-être *-es-*. Le lituanien a des formes en *-estis,* comme *keĩkestis* de *keĩkti* « maudire » ou *gaìlestis* de *gailùs* ; le vocalisme du suffixe est différent ; il y a parallélisme et non formation commune ; d'ailleurs, il s'agit en grande partie de noms tirés de verbes. De même, l'arménien a quelques thèmes en *-sti-* : *aruest* « art », instr. *aruestiw* ; *aṙagast* « rideau », instr. *aṙagastiw,* de *aganim* ; cf. aussi *phaxust* « fuite », de *phaxčim* ; *hangist* « repos », de *hangčim,* etc. Nulle part, il n'y a rien d'exactement pareil au type slave d'abstraits en *-ostĭ* tirés d'adjectifs ; le lat. *angustiae* diffère et par l'*u* et par le suffixe ; le v. h. a. *angust* a aussi *u* et est d'ailleurs suspect d'être emprunté au latin, car les dialectes germaniques autres que l'allemand ignorent le mot. Quant aux mots lituaniens en *-astis,* cette formation est très suspecte d'avoir été empruntée au slave (v. Leskien, *Bild.,* 580) ; non seulement un mot comme *kytrastis* est emprunté à r. *xítrost',* mais *pilnastis* même peut être imité de *pólnost',* et des mots proprement lituaniens ont été faits sur ce modèle (v. Leskien, *Bild.* 579 et suiv.).

Dès lors, l'histoire du développement du suffixe sl. *-ostĭ* peut être résumée ainsi : l'indo-européen pouvait ajouter **-tei-*

(substitut de *-*et*-) à des noms abstraits pour en mieux marquer la valeur abstraite : skr. *-tā-ti-*, got. *-dū-ϕi-*, etc. ; des nominatifs-accusatifs de thèmes en *-*es*- tels que **áng₁hos*, en regard d'adjectifs comme **anghús*, le slave a tiré par ce procédé des formes attestées historiquement comme *ązostĭ*, etc. ; puis il a utilisé le suffixe complexe ainsi obtenu pour donner des abstraits à des adjectifs quelconques : *junostĭ*, de *junŭ*, etc., et le russe a même formé *úzkost'*, de *úzkij*, au lieu du représentant de l'ancien *ązostĭ*. On lit dans les vieux textes beaucoup d'exemples, dont au reste une notable partie a sans doute été forgée par les traducteurs en vue de rendre des mots grecs :

bělostĭ « blancheur », Supr., 391, 5, de *bělŭ* ;

blagostĭ « ἀγαθότης », Supr., 240, 22, de *blagŭ* ;

bujestĭ « μωρία », Supr., 106, 12 ; Euch., 45 b, de *bujĭ* ;

cělomądrostĭ « σωφροσύνη », Euch., 9 b, de *cělomądrŭ* ;

čistostĭ « pureté », Supr., 21, 17, de *čistŭ* (la forme ordinaire est *čistota*) ;

xudostĭ, Supr., 150, 6, de *xudŭ*.

xytrostĭ « τέχνη », Supr., 105, 6 ; 328, 8 (à corriger ainsi), de *xytrŭ* ;

dobljestĭ, Supr., 200, 29 (écrit *dobĭjestĭ*), de *dobljĭ* (d'où *dobĭjestĭnŭ*, Supr., 122, 27) ;

dobrostĭ « bonté », de *dobrŭ*, Supr. (v. Miklosich, *Lexicon*) ;

drŭzostĭ « τόλμη », II Cloz., 96 ; « προπέτεια » Euch., 24 a, de *drŭzŭ* ;

gorjestĭ « πικρία, τὸ πικρόν », Ps. IX, 28 ; Supr., 259, 6 (écrit *gorestĭ*), etc. ; cf. *gorĭkŭ* ;

grŭdostĭ « ὑπερηφανία », Ps. IX, 23 ; Euch., 91 b, de *grŭdŭ* (Év. emploie *grŭdynji*, Mc, VII, 22 ; cf. Euch., 89 a, et Cloz., 612) ;

jarostĭ « θυμός », L., IV, 28 ; Ps. II, 5 ; Euch., 91 b ; II Cloz., 85 = Éphés., IV, 31, Christ. (autrement dans Šiš.), de *jarŭ* ;

junostĭ « νεότης », L., XVIII, 21 ; Ps. XXIV, 7, etc., de *junŭ* ;

krěpostĭ « ἰσχύς », Mc, XII, 30 ; Ps. XVII, 2, etc., de *krěpŭ* (et *krěpŭkŭ*) ;

krotostĭ « πραότης », Ps. XLIV, 5 ; II Cloz., 88 ; Euch., 81 b, etc., cf. *krotŭkŭ* ;

lěnostĭ « paresse », Euch., 104 b ; Supr., 202, 1 ; de *lěnŭ* ;

ljutostĭ « difficulté, caractère pénible de », Supr., 58, 2, de *ljutŭ* (on notera qu'il existe un mot *ljuto, ljutese* « peine », dont la valeur est un peu différente) ;

mądrostĭ « φρόνησις », L., I, 17 ; Euch., 45 a ; « φιλοσοφία », Supr., 309, 20, de *mądrŭ* : *prěmądrostĭ* « σοφία », L., XXI, 15 ; de *prěmądrŭ* ;

milostĭ « ἔλεος », L., I, 50, etc., de *milŭ* ; de là *milostivŭ* et *milostynji,* Év. ;

mrŭtvostĭ « mortalité », Supr., 388, 22, de *mrŭtvŭ* ;

mŭdĭlostĭ « ῥαθυμία », Cloz., 209 (et 150), de *mŭdĭlŭ* ;

mrŭzostĭ « βδέλυγμα », L., XVI, 15 ; Ps. LXXXVII, 9, etc. ; cf. *mrŭzŭkŭ* ;

nagostĭ « nudité », Supr., 205, 26, de *nagŭ* ;

němostĭ « mutité », Euch., 28 a, de *němŭ* ;

ostrostĭ « pointe », Supr., 383, 29, de *ostrŭ* ;

pakostĭ « mauvais traitement », Mt., XXVI, 67 ; Euch., 14 b ; Cloz., 489 ; Supr., 315, 28, etc. ; r. *pákost',* s. *pȁkōst,* tch. *pakost'* ; cf. *paky, opako* ; cet abstrait slave commun est donc tiré d'un adverbe signifiant « en sens contraire » ;

prisnostĭ « constance, perpétuité », Supr., 241, 22, de *prisno* ;

prostostĭ « ἁπλότης », Supr., 399, 19 ; de *prostŭ* ;

radostĭ « χαρά », Év. ; « ἀγαλλίασις », Ps. XXIX, 6, de *radŭ* ; ἐν ἀγαλλιάσει est traduit *rodoštami,* L., I, 44 Zogr. Mar. Ass. Sav., ce qui indique une forme à suffixe secondaire sl. *-ja-* (cf. Pokrovskij, K. Z., XXXV, 243) ;

rĭvĭnostĭ « jalousie », Supr., 297, 10, etc., de *rĭvĭnŭ* (par ailleurs on lit d'ordinaire *rĭvĭnĭje,* Ps. LXXVIII, 5 ; Euch., 89 a ; Supr., 366, 29, etc.) ;

skądostĭ « manque, pauvreté », de *skądŭ,* Supr., 292, 28 ; r. *skúdost'* ;

skąpostĭ « avarice », Euch., 104 a, de *skąpŭ* ;

skorostĭ « rapidité », Supr., 425, 7, de *skorŭ* ;

starostĭ « γῆρας », L., I, 36 ; Ps. LXX, 9, de *starŭ* ;

stydostĭ « ἀναισχυντία », Supr., 309, 5, cf. *stydŭkŭ* ;

světĭlostĭ « φωτοφορία », Euch., 52 a, de *světĭlŭ* ; r. *svě'tlost',* s. *svjȅtlōst,* pol. *s'wiatłos'c'* (à côté de v. sl. *světĭlota*) ;

sytostĭ « πλησμονή », Ps. CV, 15 ; « κόρος », Supr., 296, 24 ; 205, 4 ; de *sytŭ* ;

svętostĭ « chose sainte », Supr., 181, 10; 249, 21; de *svętŭ*;
teplostĭ « θερμότης », Supr., 399, 13, de *teplŭ*;
tęgostĭ « βάρος », Supr., 30, 9, en regard de *tęžĭkŭ*; cf. *tęgota*; il y a aussi un abstrait *tęžestĭ,* formé comme *gorjestĭ*; r. *tjážest'*;
tvrŭdostĭ « ἀσφαλεία », Supr., 132, 24, de *tvrŭdŭ*; r. *tvërdost'*;
tixostĭ « ἐπιεικεία », Supr., 281, 20, de *tixŭ* (à côté de *tixota*); r. *tíxost',* pol. *cichos'c'*;
žestostĭ « τὸ ἀπηνές », Supr., 232, 25, cf. *žestokŭ*.

Les mots de ce genre sont nombreux par ailleurs, ainsi *bridostĭ,* cf. *bridŭkŭ*; *širostĭ,* cf. *širokŭ,* etc., mais les exemples cités ci-dessus des textes vieux slaves suffisent amplement à caractériser le type à tous égards.

Les textes proprement vieux slaves n'ont pas d'abstraits en *-ostĭ* tirés de substantifs, comme on en trouve quelques-uns par la suite, ainsi de *bolĭ,* r. *bólest',* s. *bŏlēst',* pol. *boles'c'*. Le mot *žalostĭ* « ζῆλος », qu'on lit J., II, 17 = Ps. LXVIII, 10, et Ps. CXVIII, 139, et qui est slave commun (r. *žálost',* s. *žälōst,* pol. *żałos'c'*), n'est pas un simple dérivé de *žalĭ*; il s'agit probablement d'un emprunt à la langue ecclésiastique occidentale; un mot tiré du gr. ζῆλος sous l'influence du texte de l'Évangile et du Psautier, a subsisté en effet dans les langues romanes et y a pris une valeur populaire: ital. *geloso,* fr. *jaloux,* etc.; il y a eu en slave contamination avec le mot indigène *žalĭ* et addition d'un suffixe d'abstrait; le cas est donc tout à fait à part.

Pour la formation des abstraits tirés d'adjectifs, *-ostĭ* est en concurrence avec *-ota, -ynji, -ĭje, -ĭ, -ba* (resp. *-bĭ*), et l'on a parfois des doublets: *grudynji* dans certains textes et *grŭdostĭ* dans d'autres; *cělomądrĭje* et *cělomądrostĭ,* tous deux dans Euch.; *tixostĭ* « ἐπιεικεία », Supr., 281, 20, et *tixota* (même sens), *id.,* 317, 13; *tęgostĭ* et *tęgota*: *tęgostĭ* indique la « fatigue », Supr., 30, 9, et 58, 2, *tęgota* indique plutôt le fait de peser matériellement; *světĭlostĭ,* Euch., 52 a, indique le caractère lumineux d'un ange, *světĭlota* n'est que la « λαμπρότης », la qualité de ce qui brille; on notera en effet que les mots en *-ostĭ* indiquent à peu près exclusivement des qualités de personnes, mais cet emploi, qui est le seul où se trouve *-ostĭ,* n'est étranger à aucun des autres suffixes; on ne dit pas *zŭlostĭ,* mais *zŭloba (zŭlobĭ)* ou *zŭlĭ*. Cette variété de formation des abstraits n'est

pas propre au slave ; le latin présente des faits tout à fait analogues (v. Stolz, dans *Hist. gramm. d. lat. spr.*, I, 448 et suiv.).

Le mot *slastĭ* « ἡδονή », L., VIII, 14 ; Mc, XII, 37 ; Euch., 44 b, etc., s. *slâst,* est fort embarrassant ; il a le vocalisme de *sladŭkŭ,* mais non la forme attendue *sladostĭ* qu'on rencontre d'ailleurs. Il est, ce semble, le seul représentant d'un type de dérivés plus archaïques que ceux en *-ostĭ.*

3° Varia.

En dehors des deux types de noms verbaux tels que *čistĭ* et d'abstraits secondaires tels que *ązostĭ,* il y a un grand nombre de mots en *-tĭ* qui ne se ramènent à aucun type général et qui sont les uns des survivances de formes anciennes, les autres l'aboutissement de transformations complexes, et qu'il reste à énumérer.

Il faut tout d'abord citer quelques substantifs où *-tĭ* semble s'ajouter directement à l'élément radical, mais dont l'étymologie n'est pas claire ou dont la forme ne se retrouve pas ailleurs en indo-européen :

peštĭ « σπήλαιον », J., XI, 38 Zogr. Mar. Ass. ; Supr., 354, 9 ; cf. *peštera,* J., XI, 38 Sav. Ostr. ; Supr., 393, 8 ; r. *pečóry* « grottes, cavernes », et s. *pèc'ina* « caverne ». Le sens s'accorde mal avec celui de *peštĭ* « poêle » et il est difficile de ne pas songer à lat. *specu, specus* (v. ci-dessus, p. 66) ; le rapport de **(s)peku-* et de **(s)pekti-* serait identique à celui de skr. *párçuḥ* « côte », zd *pərəsuš* avec skr. *pṛṣṭíḥ* « côte », (et zd *parštiš* « dos » [?]).

prŭstĭ « χοῦς », Ps., VII, 6 ; XXI, 16 ; Supr., 81, 27 ; slov. *prst* ; v. pol. *pirs'c'* (v. *Archiv,* VII, 542) ; tch. *prst'* ; cf. *praxŭ* « poussière », Év., etc. Le rapprochement avec skr. *púrīṣam* « terre, boue » n'est pas appuyé par l'intonation : r. *pórox, póroxa,* s. *prâh, prâha,* bulg. *praxŭ't,* tch. *prach.*

srŭstĭ « poil », slov. *srst,* tch. *srst',* pol. *siers'c'* ; r. *šérst'* (v. Pedersen, I. F., V, 76) ; cf. *srŭxŭkŭ.*

grŭstĭ « poing, poignée », Euch., 35 b ; r. *górst', górsti,* s. *grȑst, grȑsti,* pol. *gars'c',* tch. *hrst* ; cf. *prěgrŭšta* et lette *gurste* (?).

trĭstĭ (et *trŭstĭ*) « κάλαμος », Mc, XV, 36 ; Mt., XXVII, 29, 30, 48 ; Ps., XLIV, 2 ; Euch., 50 a (instr. *trestią,* avec *e*) ; r.

trost'; tch. *trest, trsti*; pol. *treszcz*; Joh. Schmidt, *Vocalismus*, II, 37, a rapproché lit. *strustis* (?; cf. Leskien, *Bild.*, 547).

sytĭ dans *do syti* « εἰς κόρον », Supr., 254, 8; pol. *dosyc'* (et *dos'c'*); cf. *nejęsytĭ* « πελεκᾶν », Ps., CI, 7, r. *nejásyt'* (l'explication de ce mot proposée ci-dessus p. 168 et suiv. est inexacte, v. Pogodin, *Slědy kornej-osnov*, p. 130).

klětĭ « ταμεῖον », Mt., VI, 6; « οἴκημα », Supr., 111, 14; r. *klé't', klé'ti*, s. *klȉjet, klȉjeti*, pol. *klec'*.

lětĭ « permission », Mt., XX, 15; Supr., 331, 27; 381, 7; cf. lit. *lëta* « chose », lette *lëta* (v. Geitler, *Lit. stud.*, 67 et 94; Leskien, *Bild.*, 221); il n'est pas certain que le *t* n'appartienne pas à la racine.

sětĭ « παγίς », L., XXI, 35; Ps., IX, 16, etc.; r. *sé't', sé'ti*; tch. *sít'* (v. tch. *siet'*); cf. la même racine au même degré *o* dans lit. *sẽtas, pãsaitis*, v. h. a. *seito*, skr. *sétuḥ*; mais **soiti-* ne se retrouve pas en dehors du slave. Pour le vocalisme, cf. r. *vólot'*, pol. *włoc'* et lit. *váltis*.

Le mot *pęstĭ* « poing » (r. *pjást', pjásti*; s. *pȅst, pȅsti*; čak. *pést, pésti*; pol. *pięs'c'*) a été rapproché de lit. *kùmstė* et de v. h. a. *fūst* et complètement expliqué par M. F. de Saussure, M. S. L., VII, 93.

Le mot **ostĭ* « pointe », attesté par r. *óst'*, s. *ȍsti*, pol. *os'c'*, se retrouve dans lit. *akstis*; on en a un dérivé dans *ostĭnŭ* « ζαθήνη » (στιγύνη), Supr., 300, 9, « κέντρον », Act., XXVI, 14, Christ., s. *ȍstan*, pol. *os'cien*; cf. ci-dessus, p. 209.

On ne sait rien de la formation de *koristĭ* « τὰ σκῦλα », L., XI, 22; Ps., LXVII, 13, etc., tch. *kořist*, pol. *korzys'c'*, r. *korýst'*, et de *čeljustĭ* « σιαγόνες », Ps., XXXI, 9, r. *čéljust'*, s. *čȅlūst*, pol. *czelus'c'*. — Et il faut en dire autant de *trĭxŭtĭ* « λεπτόν », L., XII, 59 Zogr. Mar. (ailleurs *lepta*, simple transcription), aussi bien que de *ratĭ* « πόλεμος », Supr., 239, 9 (cf. lette *rāte*, dans le dictionnaire d'Ulmann) et *retĭ* « ἄμιλλα », ib., 236, 15; le rapprochement de skr. *ṛtíḥ, ṛ́tiḥ* « lutte, attaque », zd *paiti-ərətiš*, gr. ἔρις, skr. *samáraṇam*, v. pers. *hamaranam*, etc., fournit la racine, mais n'explique pas le détail de la formation. — Enfin, **svĭstĭ* « sœur de la femme », attesté par v. r. *svést', svésti*, s. *svȁst, svȁsti*, pol. *s'wies'c'*, n'est pas plus clair (v. maintenant Schrader, I. F., XVII, 22).

Le suffixe *-tĭ* se trouve aussi dans des mots à redouble-

ment : s. *pȁprāt,* pol. *paproc'* « fougère », en regard du masculin r. *páporot,* lit. *papárcziai,* skr. *parpaṭaḥ* (de **parpr̥ta-*) ; cf., sans redoublement, irl. *raith* ; — et r. *pápert'* en regard de v. sl. *paprŭtŭ* « πρόθυρα », Euch., 96 b.

4° Masculins.

Il n'y a pas de type productif de masculins en *-tĭ* ; il n'existe que quelques mots isolés d'origines diverses :

tatĭ « κλέπτης », J., X, 8, etc., r. *tat'* ; cf. v. irl. *tāid* ; la forme **tāt-* est supposée par le **τᾰτᾰ-* de dor. τᾰτάομαι, att. τητῶμαι qui est à **tāt-* ce que κλέπτης est à *klept-,* supposé par got. *hliftus,* comme l'a vu M. Solmsen. Le suffixe **-tei-* de nom d'agent peut d'ailleurs être ancien, à en juger par skr. *dhū́tiḥ* « qui secoue », *rātíḥ* « donateur » = zd *rāitiš* (Yt., X, 45), gr. μάρπτις, etc. En indo-iranien le « voleur (par ruse) » se dit skr. *tāyúḥ,* zd *tāyuš,* cf. gr. τηύσιος.

zętĭ « gendre, fiancé », Supr., 173, 1 ; r. *zját', zjátja* ; s. *zȅt, zȅta* ; pol. *zięc', zięcia* ; sans doute ancien thème en *-t-* ; cf. le mot du glossaire lat. *genta* « gendre » (Niedermann, dans *Mélanges linguistiques A. Meillet,* p. 109 ; M. Schrader, I. F., XVII, 12, conteste sans raisons décisives l'authenticité du mot), lit. *žéntas* (peut-être emprunté au polonais), lat. *gener,* skr. *jā́mātar-,* zd *zāmātar-* (cf. Schrader, I. F., XVII, 19).

tĭstĭ « πενθερός », J., XVIII, 13 ; r. *tést', téstja,* s. čak. *tȁst, tȁsta,* pol. *cies'c'* (et *tes'c'*), *ts'cia,* v. tch. *test, tsti* ; sans étymologie.

Les deux mots suivants dont la forme est rigoureusement parallèle représentent d'anciens thèmes en *-t-* :

lakŭtĭ « πῆχυς », Mt., VI, 27, et L., XII, 25 ; le génitif pluriel consonantique *lakŭtŭ* est encore conservé, J., XXI, 8, Zogr. Sav. (et *laktŭ,* Mar. ; *lakotĭ,* Ass.) ; r. *lókot', lóktja* ; s. *lȁkat, lȁkta* ; pol. *łokiec', łokcia.* — Il y a ici toute une accumulation de suffixes ; l'élément radical est **ŏl-* auquel s'ajoutent divers suffixes secondaires : gr. ὠλ-ένη, lat. *ulna* (de **ol(e)nā*), v. irl. *uilen,* v. h. a. *elina* (got. *aleina*), v. pruss. *woaltis, woltis,* skr. *aratníḥ,* zd *arəθna-,* etc. ; un suffixe *-k-* suivi d'éléments secondaires apparaît dans λέκρανα· τοὺς ἀγκῶνας Hes., lat. *lacertus,* lit. *alkúnė, ū́lektis* ; le sl. **ol-k-ŭ-tĭ* prend place dans cet ensemble ; le *ŭ* peut être *u* ou à la rigueur *u̯* et, dans ce dernier cas, lat.

lacer-tus et sl. **olkŭ-tĭ* indiqueraient l'existence d'un thème en $^{r}/_{n}$ du type skr. *yákṛt, yaknáḥ,* gr. ἧπαρ, ἥπατος.

nogŭtĭ « ὄνυξ », Supr., 106, 24; ancien thème en *-t-*: gén. plur. *nogotŭ,* Euch., 36 b; instr. plur. *nogŭty,* Supr., 86, 2; 296, 5; r. *nógot', nógtja*; s. *nȍkat, nȍkta* — *paznogŭtĭ, paznegŭtĭ* « ὁπλή », Ps., LXVIII, 32, pol. *paznogiec', paznogcia* — r. *kógot', kógtja.* Dans la plupart des autres langues, le mot n'a pas de suffixe: lit. *nãgas,* gr. ὄνυξ, lat. *unguis,* skr. *nakháḥ,* ou il en a un autre: v. irl. *ingen,* v. h. a. *nagal,* v. isl. *nagl.* Le gall. *eguin* montre que l'*ŭ* de *nogŭti* et, par suite, celui de *lakŭtĭ* sont d'anciens *u*; et en effet on a *u* dans le vieux prussien *nagutis* et le lituanien *nagùtis,* mots que rien n'oblige à tenir pour empruntés au slave.

La même finale se retrouve dans **degŭtĭ,* attesté par r. *dĕgot', dĕgtja,* pol. *dzegiec',* tch. *dehet* « goudron »; il semble difficile de tenir ce mot pour un emprunt au baltique (lit. *degùtas*), comme le fait M. Mikkola, *Berührungen,* 111.

On est donc conduit à poser une ancienne finale *-ut-* composée d'un *-eu-* élargi par *-t-,* type très isolé et qui ne semble se retrouver que dans fort peu de mots, ayant d'ailleurs de tout autres sens (v. Johansson, *Beitr. z. griech. sprachkunde,* 134 et suiv.; I. F., III, 236).

Enfin il faut citer un mot d'origine obscure, aussi ancien thème en *-t-*: *pečatĭ* « σφραγίς », Euch., 23 b, etc.; Supr., 334, 10; nom. plur. *pečate,* Supr., 341, 14, avec un doublet fléchi en *-o-,* au pluriel: nom. *pečati,* Cloz., 913, dat. *pečatomŭ,* ib., 915 et 918; r. *pečát', s. pȅčat,* tch. *pečet'.*

X

THÈMES EN *-to-* ET *-ta-*.

Le suffixe indo-européen **-et-* était secondaire (v. F. de Saussure, M. S. L., III, 197 et suiv. ; Johansson, *Beitr. z. griech. sprachkunde,* 100 et suiv.) ; en sanskrit, il sert essentiellement à élargir les thèmes racines ; type *deva-stú-t* « qui loue les dieux » ; en grec, il joue le même rôle, mais seulement après voyelle longue : θής, θητός ; ὠμοβρώς, ὠμοβρῶτος, etc. ; le latin a aussi des mots comme *antistes, antistitis.* Le slave n'a plus à proprement parler de suffixe **-et-, *-t-,* mais il en conserve des restes isolés, d'une part *desęt-* (loc. sing. *desęte,* nom. plur. *desęte,* gén. plur. *desętŭ*) = skr. *daçát-,* de l'autre tous les mots du type *telę,* gén. *telęte,* dont le suffixe doit être coupé *-ę-t-* et en regard desquels le russe a en effet le singulier *telënok,* etc. D'autres mots slaves, qui renferment peut-être ce même suffixe, *lakŭtĭ, nogŭtĭ, pečatĭ,* sont étudiés sous le suffixe **-tĭ-* (v. ci-dessus, p. 288).

La forme thématique **-to-* du suffixe **-et-* et le féminin **-tā-* sont en revanche largement représentés en slave. Il n'est pas douteux que **-to-* ne fût, dans une très large mesure, un suffixe secondaire en indo-européen (sur un emploi de ce genre, v. Osthoff, *Et. parerga,* I, 241 et suiv.), et cet emploi s'est maintenu en slave.

Les noms de nombre ordinaux : *četvrŭtŭ, pętŭ, šestŭ, devętŭ, desętŭ,* tous attestés dans les textes vieux slaves, et d'ailleurs représentant des formes slaves communes, fournissent le meilleur exemple de l'emploi secondaire du suffixe **-to-* ; par exemple *pętŭ* répond exactement à lit. *peñktas,* gr. πέμπτος, etc. La seule difficulté provient de la forme **-tha-* du suffixe dans quelques-uns de ces ordinaux en indo-iranien, ainsi skr. *sap-*

táthaḥ (dans le Ṛgveda), zd *hapta*θō; mais le *-th-*, ici comme dans skr. *katithấḥ*, doit être analogique des superlatifs en *-*išha-* (skr. *-iṣṭha-*, zd *-išta-*); le sanskrit même a *-ta-* dans *ṣaṣṭấḥ* « soixantième », *saptatấḥ* « soixante-dixième », et surtout le *-t-* est conservé en indo-iranien dans un cas où la présence d'un suffixe secondaire empêchait l'action analogique du superlatif : skr. *tṛ-t-íyaḥ* « troisième », zd θ*rityō* (c'est-à-dire θ*ritiyō*), v. pers. θ*ritīyam*.

Le nom de nombre « cent » (skr. *çátam*, lat. *centum*, lit. *sziimtas*, etc.) était aussi un dérivé secondaire en *-*to-* et, par suite, c'est ici que doit être mentionné *sŭto*.

a. Adjectifs dérivés en *-atŭ* et *-itŭ*.

Avec *-to-* on forme des adjectifs dérivés de substantifs (v. Prellwitz, Γέρας, p. 68, n.) qui se présentent sous deux aspects : *-atŭ* et *-itŭ*.

Le sl. *-atŭ* répond phonétiquement à lit. *-o-tas*, lat. *-ā-tus*, et à lit. *-û-tas*, lat. *-ō-tus* (?) et a en fait les deux emplois ; *bradatŭ* « barbu » (r. *borodátyj*, s. *bràdat*, pol. *brodaty*), de *brada*, répond à lit. *barzdótas*, lat. *barbātus*; *krilatŭ* « ailé » (r. *krylátyj*, s. *krilat*, pol. *skrzydłaty*) est au contraire tiré du thème en *-o-* *krilo*, et *-atŭ* y répond par suite à lit. *-ûtas* (Leskien, *Bild.*, 560 et suiv.); sur gr. -ᾱτος, -ητος, -ωτος, cf. Brugmann, *Kurze vergl. gr.*, p. 532. Le suffixe *-atŭ* est largement représenté en slave (v. Miklosich, *Vergl. gr.*, II, 182 et suiv.), mais, par hasard, les vieux textes en ont peu d'exemples :

bogatŭ « πλούσιος », Év. ; r. *bogátyj*, s. *bògat*, pol. *bogaty* ; d'un thème en *-*o-* non conservé en slave, cf. skr. *bhágaḥ* « richesse », et, en slave, *ubogŭ*, *nebogŭ* (cf. ci-dessus, p. 233).

krilatŭ « ailé », Supr., 5, 29, de *krilo*; aussi dans *šestokrilatŭ*, Euch., 4 a (cf. Supr., 350, 25).

mąžata « ὕπανδρος » (dans le Nouveau Testament et ailleurs), de *mąžĭ* ; pol. *mężata* ; r. *mužátaja*, v. r. *mužática* ; s. *mùžatica*.

perĭnatŭ « πτερωτός », Ps., LXXVII, 27, semble une combinaison de **perĭnŭ* et de **peratŭ*; Miklosich cite deux exemples analogues, de sens voisin : *krilĭnatŭ* et *listvĭnatŭ* (*Vergl. gr.*, II, 182) ; un quatrième exemple qu'il mentionne aussi et dont le sens est plus éloigné, *ustĭnatŭ*, rentre en réalité dans le type général ; c'est un dérivé de *ustĭna*.

sąkatŭ « épineux », Supr., 133, 10, et *osąkatŭ* (même sens), Supr., 190, 20, de *sąkŭ*.

Le mot *lopata* « πτύον », L., III, 17 ; Supr., 287, 26, etc., r. *lopáta,* s. *lòpata,* pol. *łopata,* a la même forme que les précédents, mais est un substantif ; les synonymes du baltique, lit. *lópeta,* lette *lāpsta,* v. pruss. *lopto,* ne peuvent guère être tenus pour empruntés au slave, cf. Leskien, *Bild.,* 555 ; ils ont, sous d'autres formes, un suffixe **-et-* avec *-ā-* ; cf. en effet irl. *luc* « rame de gouvernail » (W. Stokes, K. Z., XXXVI, 275, et chez Fick, *Wört.,* II⁴, 253) ; le mot est évidemment apparenté à r. *lápa,* pol. *łapa,* slov. *lapa* « patte » ; lette *lēpa,* lit. *lepeta* (Leskien, *Bild.,* 571) ; got. *lofa.*

Le sl. *-itŭ* répond à lit. *-ytas,* lat. *-ītus* ; en principe, les adjectifs en *-itŭ* sont dérivés de thèmes en *-i-,* ainsi de *čęstĭ, čęstitŭ* « heureux », s. *čèstit,* ou, du primitif **sĭrdĭ* de *srŭdĭce, srŭditŭ* « irrité », r. *serdítyj,* s. *sȉdit* ; cf. lit. *grindytas* de *grindìs,* lat. *aurītus* de *aurēs.* Les anciens textes ont au moins un mot de ce genre :

mastitŭ « πίων ». Ps., XCI,, 11 et 15, de *mastĭ* ; on ne saurait tenir *mastitŭ* pour un participe de *mastiti* « oindre », d'abord à cause du sens et en second lieu parce que **umastitŭ* serait plus correct que *mastitŭ* (v. Ps., XXII, 5 ; CIII, 15), à supposer qu'un participe en *-tŭ* ait pu être attribué à un verbe de ce type.

De *oči,* Supr., 346, 15, a *mnogoočitŭ* « qui a beaucoup d'yeux ».

Créé dans les mots de cette forme, le suffixe *-itŭ* a été employé aussi à la suite de thèmes différents, notamment des thèmes en *-n-,* à peu près comme lat. *-ātus* a été étendu à *dentātus, cordātus, eburātus,* etc. ; ainsi :

jimenitŭ « ὀνομαστός », Supr., 63, 18 ; 149, 7, de *jimę* ; r. *imenítyj.*

vrĕmenitŭ « πρόσκαιρος », Hébr., XI, 15, Christinop. (*vrèmenĭnŭ* Šiš.), de *vrĕmę* ; s. *vrĕmenit* signifie « âgé ».

On signale aussi *znamenitŭ* « remarquable » (r. *znamenítyj',* s. *znȁmenit*), de **znamen-* (que supposent *znamenĭje* et r. *známja*) ; *plemenitŭ* « noble » (s. *plȅmenit*), de *plemę.*

Le mot *naročitŭ* « ἐπίσημος », Mt., XXVII, 16 « εὔσημος », Ps., LXXX, 4, etc. ; r. *naročítyj,* s. *nȁročito* ; de *narokŭ,* atteste une

extension plus large encore de *-itŭ,* où l'action particulière de *jimenitŭ, znamenitŭ* a sans doute été pour beaucoup.

L'adjectif *dŭvopomostitŭ,* Supr., 150, 17, a sûrement subi l'influence du verbe *pomostiti.*

C'est peut-être ici qu'il convient de citer le petit groupe des mots en *-ovitŭ,* car une partie au moins de ces mots sont des dérivés de thèmes en *-u-* que l'on doit couper *-ov-itŭ* :

domovitŭ « οἰκοδεσπότης », Mt., XIII, 52, etc., de *domŭ* (thème en *-u-*), r. *domovítyj* ; mot composé, d'après M. Rozwadowski, *Quaest. gramm.,* I (*Rozprawy* de l'Académie de Cracovie, XXV), 424.

jadovitŭ « empoisonné », Cloz., 67, 68 ; de *jadŭ* « poison » (gén. *jadu,* Supr., 314, 25) ; r. *jadovítyj,* s. *jedòvit.*

plodovitŭ « κατάκαρπος, καρποφόρος, εὐθηνῶν », Ps., LI, 10 ; CVI, 34 ; CXXVII, 3 ; *neplodovitŭ* « ἄγονος », Supr., 182, 18 ; non pas sans doute de *plodŭ* (thème en *-o-*), mais du thème en *-ŭ-* supposé par *neplody* « στεῖρα » ; r. *plodovítyj* (cf. ci-dessus, p. 268).

česnovitŭ « ail » (littéralement « fendu », cf. ags. *clufe,* v. h. a. *klobolouh*), de *česnŭ* (d'où *česnŭ-kŭ* : r. *česnók,* gén. *česnoká,* pol. *czosnek,* slov. *česnek* ; cf. r. *česnóvica* ; tout indique que *česnŭ* est un thème en **-neu-*).

črěnovitĭcĭ « molaire », cf. *črěnovĭnaě* « ἡ μύλη », Ps., LVII, 7 ; d'un mot *černŭ,* sans doute emprunté au germanique, cf. got. *-qairnus,* etc.

trądovitŭ, Euch., 31 a, de *trądŭ* « maladie du ventre » (Év., Euch.).

sanovitŭ « ἀξιωματικός », Supr., 76, 9 ; 444, 5 ; de *sanŭ* (loc. *sanu,* Supr., 50, 10 ; cf. *sanov-ĭnŭ*) ; on a de même *stanovitŭ,* de *stanŭ* (ancien thème en **-neu-*).

Le suffixe secondaire **-to-* ne s'ajoute plus en slave à un thème quelconque pour former un adjectif suivant le procédé attesté par lat. *sceles-tus,* etc. (v. Brugmann, *Grundr.,* II, 211 et suiv.).

b. Substantifs abstraits dérivés.

Le même suffixe *-to-* peut aussi donner des noms abstraits, et c'est ainsi que le slave a :

životŭ « ζωή », Év. ; Euch., 81 b ; Cloz., 862 ; Supr., 340,

4, 5, etc. ; r. *živót, životá* et *živóta* ; s. *život, živòta* ; pol. *żywot,* de *živŭ* ; cf. gr. βίοτος, irl. *biad.* Mais ailleurs l'abstrait correspondant est féminin : lit. *gyvatà,* lat. *uīta,* et aussi gr. βιοτή.

Or, en effet, c'est sous forme du féminin **-tā-* de **-to-* (ou de **-et-, *-t-*) qu'apparaissent la plupart des abstraits (dont plusieurs doivent avoir été créés par les traducteurs sur des modèles grecs) : type skr. *dīrghatā* « longueur » = v. sl. *dlĭgota* ; cf. lit. *sveikatà* « santé », de *sveĩkas* (v. Leskien, *Bild.,* 569). Ces abstraits pouvaient être tirés d'adjectifs quelconques, ainsi qu'en témoigne lat. *iuuenta* = got. *junda.* Mais le slave n'ayant plus que des thèmes en **-o-* pour adjectifs n'a plus aussi que des abstraits en *-ota* ; les anciens thèmes en **-u-,* qui ont passé aux thèmes en *-o-* par addition de *-ko-,* comme *lĭgŭkŭ,* ont par analogie des précédents un abstrait en *-ota,* de la forme *lĭg-ota* « ἐλαφρία », II Cor., I, 17 ; r. *l'gota,* tch. *lhota,* et de même *tęgota* « βάρος », Mt., XX, 12, de *tęžĭkŭ* ; s. *tegòta.* D'ailleurs, d'une manière générale, les suffixes secondaires *-ko-* et *-ĭno-* ne figurent pas dans ces abstraits, ainsi que le montrent les exemples suivants :

širota « πλατυσμός », Ps., XVII, 20 ; CXVIII, 45 ; de *širokŭ* ; r. *širotá* ;

vysota « ὕψος, μετεωρισμός », Ps., VII, 8 ; XLI, 8 ; de *vysokŭ* ; r. *vysotá* ;

krasota « τερπνότης, εὐπρέπεια, ὡραιότης », Ps., XV, 11 ; XXV, 8 ; XLIV, 4 ; Euch., 88 a ; de *krasĭnŭ* ; r. *krasotá,* s. *krasòta* ;

sramota « ἐντροπή », Ps., LXVIII, 8, de *sramĭnŭ,* cf. *sramŭ.*

Les abstraits en *-ota,* tirés de thèmes en *-o-,* sont assez nombreux :

čistota « καθαριότης », Ps., XVII, 21 ; Euch., 52 b ; Supr., 205, 7, etc. (v. Miklosich, *Lexicon*), de *čistŭ* ; *nečistota* « ἀκαθαρσία, ἀκρασία », Év. ; r. *čistotá,* s. *čistòta,* pol. *czystota* ; cf. *čistostĭ,* Supr., 21, 17.

dlĭgota « μακρότης », Ps., XX, 5, etc. ; de *dlĭgŭ* ; r. *dolgotá.*

dobrota « κάλλος », Ps., XXIX, 8 = Supr., 297, 14, de *dobrŭ* ; r. *dobrotá* et *dobróta,* s. *dobròta* ; le pol. *dobrota* est masculin ; cf. *dobrostĭ,* Supr.

jistota « εἰλικρίνεια », II Cor., II, 17, de *jistŭ* ; r. *istóta,* pol. *istota.*

lěpota « ὡραιότης, εὐπρέπεια », Ps., XLIX, 2 ; XCII, 1 ; Euch.,

95 b, de *lěpŭ*; r. *lêpotá*, s. *ljepòta*; *velilěpota* « μεγαλοπρέπεια », Ps., LXX, 8, etc.

mokrota « humidité » (*mokrotĭnŭ* « ὑγρός », Supr., 97, 21), de *mokrŭ*; r. *mokrotá*.

nagota « nudité » (v. Miklosich, *Lexicon*), r. *nagotá*, pol. *nagota*, slov. *nagóta*, de *nagŭ*; le lituanien a un mot exactement correspondant *nûgata* (v. Leskien, *Bild.*, 569).

ništeta « πτωχεία », Ps., XXX, 11, etc.; Euch., 90 a; de *ništĭ*; r. *niščetá*.

pěgota « χαλάζωμα », Supr., 287, 25, de *pěgŭ*; r. *pêgotá*.

plŭnota « plénitude » n'est pas attesté en vieux slave proprement dit, et Miklosich, *Lexicon*, n'en cite qu'un seul exemple; on a r. *polnotá*, slov. *połnóta* (à côté de r. *pólnost'*, slov. *połnǫst*, pol. *pełnos'c'*); le sanskrit et le germanique ont des formations parallèles: skr. *pūrṇatā*, v. h. a. *fullida*, et le lituanien a *pilnatis* (v. Leskien, *Bild.*, 570).

pustota « ἐρήμωσις », Supr., 371, 6; de *pustŭ*.

rěsnota « ἀλήθεια », Ps., XXX, 6 (Év. a toujours *jistina*; cf. *rěsnotoją*, Ps., LIII, 7, mais *istinoją*, Euch., 77 b) de *rěsnŭ*.

skorota « rapidité », Supr., 351, 4, de *skoro*; à côté de *skorostĭ*.

slěpota « τυφλότης », Euch., 33 a; r. *slêpotá*, de *slěpŭ*.

suxota « sécheresse », Supr., 221, 3 (et *xuxota*, Supr., 221, 11); r. *suxotá*; de *suxŭ*.

sujeta « ματαιότης », Ps., XXXVIII, 6, etc., de *sujĭ*; r. *sujetá*.

světĭlota « λαμπρότης Ps., CIX, 3, de *světĭlŭ* (en regard de *světĭlostĭ*, Euch., 51 b, etc.).

štedrota « οἰκτιρμός », Ps., XXIV, 6; Euch., 21 a, etc., de *štedrŭ*; r. *ščedróta*.

tixota « ἐπιείκεια », Supr., 317, 13, de *tixŭ* (à côté de *tixostĭ*, Supr., 281, 20).

toplota « θέρμη », Ps., XVIII, 7; Supr., 257, 12, de *toplŭ*; r. *teplotá*.

tŭšeta « ζημία », Cloz., 479, de *tŭštĭ*; r. *tščetá*, s. *šc'ěta*, *štěta*.

Le germanique (got. *hauhiþa*, v. h. a. *hōhida* « hauteur ») et le védique (*abrahmátā* « absence de prières », de *ábrahmā*) s'accordent à prouver que le ton était sur l'élément présuffixal; le gr. βιοτή a pu subir l'influence du type βροντή, γενετή, etc.; en slave, l'accent a dû être originairement à la même

place qu'en germanique et en védique ; mais, en vertu de la loi de déplacement de l'accent d'une tranche douce sur une tranche rude suivante, un ancien **lěpóta* devait devenir r. *lépotá,* s. *ljepòta,* qu'on a en effet ; à l'accusatif, au génitif, au datif singulier, etc., l'accent conservait sa place ancienne phonétiquement, de là r. *ščedrótu,* etc., et, par analogie, *ščedróta.*

Au point de vue du vieux slave, tout se passe comme si *rabota* « δουλεία », Supr., 336, 27 (d'où *rabotati,* Év.) était un dérivé de *rabŭ* (cf. lat. *seruitium,* en face de *seruos*), mais le contraste de s. *rȍb,* bulg. *rob* et de s. *ràbota,* bulg. *rábota* et de pet. r. *rab* et *robóta* est singulier. L'étymologie n'est pas complètement éclaircie (v., en dernier lieu, Meringer, I. F., XVII, 128), et l'on pourrait être ici en présence de la contamination de deux groupes de mots, l'un signifiant « enfant, esclave » (cf. r. *rebënok*), l'autre « travail » (cf. got. *arbaiþs*) ; cf. ci-dessus, p. 226 et suiv. — En tout cas, *svobota,* Supr., 356, 29, n'est qu'une formation occasionnelle amenée par *rabota* : *otŭ raboty vŭ svobotą,* car, dans cette même page de texte, Supr., 356, 10, on a *svoboda.*

La valeur de *-ta* est toute différente dans :

junota « jeune homme », Euch., 88 a ; Supr., 22, 18.

sirota « ὀρφανός », Iac., I, 27 ; r. *sirotá,* s. *sirȍta,* tch. *sirota* ; le mot a eu anciennement une valeur collective et traduit « οἱ ὀρφανοί », Ps., CVIII, 12.

starosta « ancien », r. *stárosta,* est formé aussi avec *-ta,* mais sous l'influence de *starostĭ.*

Pour l'emploi de *-a-,* cf. *starějišina, sluga,* etc., et tout le type grec ἀγρότης, ναύτης, etc. La comparaison de gr. ἱππότα et de lat. *eques* montre que les thèmes grecs en -τᾱ- et les thèmes slaves correspondants en *-ta-* sont des élargissements de thèmes en **-t-* par le suffixe **-ā-.*

Dans les cas où le suffixe **-tā-* désignait nettement des hommes, des agents, il a reçu le suffixe secondaire **-je-* (i.-e. **-yo-*) et l'on trouve ainsi le type v. sl. *rata-jĭ,* lit. *artó-jis* en regard de gr. ἀρότης ; ces mots seront étudiés à propos du suffixe **-je-.*

Si s. *ràkita,* r. *rakíta,* pet. r. *rokýta,* pol. *rokita* « osier » sont à rapprocher de lat. *arcus* comme on l'a supposé (v. en der-

nier lieu T. Torbiörnsson, *Gemeinslav. liquidametathese,* I, 8), *-tā-* est ici aussi un suffixe secondaire ajouté à un thème **arkū-*.

Les autres formations en *-ta-* et *-to-* ont en slave un aspect primaire et ce n'est pas ici le lieu d'examiner si, en indo-européen, elles n'étaient pas originairement secondaires.

1° Substantifs :

a. Substantifs abstraits en *-to-*.

Ces substantifs forment une catégorie bien définie de noms, qui remonte à l'indo-européen ; le vocalisme-normal de la racine est *o* ; les mots grecs correspondants ont le ton sur la racine : gr. φόρτος, οἶτος, κοῖτος, νόστος, etc. ; le même type se retrouve dans lit. *tvártas,* etc. (Leskien, *Bild.,* 531 et suiv.), v. pruss. *anctan,* etc. (ib. 554 et suiv.), irl. *foss* « fait de demeurer, repos ». Le vocalisme *-o-* de la racine est celui que présente aussi le type v. sl. *cěna,* zd *kaēnā-,* gr. ποινή, parallèle à tous égards au type en **-to-, *-tā-* : gr. ποινή et βροντή sont des formations exactement pareilles l'une à l'autre, tout comme lit. *tvártas* et *nazstà,* par exemple. En latin, le type féminin a été rapproché des participes (*offensa, dēprensa,* etc.), ce qui est conforme aux tendances de cette langue.

On notera que ni le letto-slave ni le grec ne permettent de distinguer si le *-t-* de ces substantifs est i.-e. *t* ou *th* (cf. M. S. L., X, 276), et par suite si l'on doit rapprocher le type skr. *ástam* « demeure », *pūrtám* « salaire » ou le type skr. *ukthám* « parole » = zd *uxδəm, háthaḥ* « coup » ; dans les deux cas, la racine a en indo-iranien le vocalisme zéro ; toutefois le zend présente *gaēθā-* « monde » (avec vocalisme *o*), *zaθa-* « naissance », *hvarəθa-* « nourriture », etc. (avec vocalisme *e* ou *o* de la racine).

On peut citer en vieux slave :

blato « λίμνη », Euch., 18 b, 54 b ; r. *bolóto,* s. *blȁto,* pol. *błoto,* tch. *bláto* ; on rapproche lit. *balà* « endroit boueux », skr. *bílam* « trou », v. h. a. *pfuol* « mare » (cf. K. Z., XXXVI, 384 et suiv.).

cěsta « πλατεῖα » (v. Zubatý, *Archiv,* XVI, 385, et Brandt, *Dopoln. zam.*).

dlato « γλυφεῖον », pol. *dłoto,* tch. *dláto* ; cf. v. pruss. *dalptan* ;

le r. *dolotó (dolóta)* peut représenter *delto* ou **dolto* et n'enseigne rien ; s. *dlijèto,* slov. *dlétǫ* ont subi l'influence d'un infinitif **dlěti* ; on signale en effet l'infinitif *dlisti* en regard du présent *delbem* dans l'île de Krk (voir le grand dictionnaire d'Agram, sous *dúpsti*). Il n'y a pas lieu de chercher dans *dlato* le suffixe **-tlo-,* en admettant une dissimilation, comme le fait M. Niedermann, I. F., XV, 107, car ce suffixe n'est pas représenté en slave à proprement parler.

jato « σῖτος », Supr., 402, 22, a l'air d'une faute pour *jasto,* cf. *jastije.*

krasta « στίγμα », Euch., 53 b, r. *korósta,* s. *krästa,* pol. *krosta,* tch. *krásta* ; cf. lit. *kařszti.*

r. *lět* « vol », pol. *lot,* c'est-à-dire sl. commun **letŭ,* supposent **lek-tŭ,* si l'on rapproche lit. *lekiù* ; toutefois le vocalisme radical *e,* différent de celui de lit. *laktà* et *laktas* « perchoir à poules » (v. Leskien, *Bild.,* 542) et de celui que présentent les autres exemples, rend suspect ce rapprochement qui séduit au premier abord ; d'autre part, *letěti* « πέτεσθαι », Ps., XC, 5, est un verbe de forme primaire (présent *letitŭ* « il vole »), alors que, dans cette hypothèse, il serait un dénominatif.

pąto « πέδη », Mc, V, 4 ; L., VIII, 29 ; pet. r. *púto,* s. *pȕto,* pol. *pęto* ; cf. le v. pruss. *panto* (féminin), le lit, *pántis* et le verbe v. sl. *pĭną, pęti.*

potŭ « ἱδρώς », L., XXII, 44 ; Euch., 47 a, etc. ; r. *pót, póta* ; s. *pôt, pȍta* ; pol. *pot,* de **pok-to-* (Zupitza, K. Z., XXXV, 266), cf. *peką* ; les observations de M. Wiedemann, BB., XXVII, 256, ne sont pas propres à ébranler cet excellent rapprochement. — Ce mot aurait dû être mentionné ci-dessus, p. 180.

prustŭ « νάρθηξ », sans étymologie.

těsto « φύραμα », r. *tě'sto,* s. *tȉjesto,* pol. *ciasto* ; il semble qu'il s'agit ici d'une diphtongue i.-e. **ai* et non **oi* ; cf. v. irl. *táis,* ion. dor. σταῖς ; peut-être est-ce un mot à suffixe secondaire **-to-.*

vrata (plur. tantum) « πύλη », Mt., VII, 13, 14, etc. ; r. *vorotá* et *voróta,* s. *vráta,* bulg. *vrata,* pol. *wrota* ; v. pr. *warto,* lit. *vařtai* ; cf. osq. veru, etc.

vratŭ « olla », que Miklosich donne dans son *Lexicon* comme étant dans le *Suprasliensis* mais sans renvoi à aucun passage,

est rapproché, aussi par Miklosich, de *vĭrĕti, variti,* etc., et serait par suite **vor-tŭ* ; s'agit-il d'un autre mot que celui cité ci-dessus, p. 224?

zlato « χρυσός », Év. ; r. *zóloto,* s. *zlâto,* pol. *złoto,* tch. *zlato* ; cf., avec un autre vocalisme, got. *gulþ,* etc. ; *zlatŭ* sert d'adjectif et signifie « d'or », ainsi Ps., CXXXIV, 15 ; Supr., 253, 24 ; de même, r. *zolotój,* pol. *złoty* : les adjectifs indiquant la matière ont des formations tout à fait particulières, ainsi *želežnŭ, kamĕnŭ* (voir ci-dessous les suffixes en *-n-*).

Le pol. *młost* « pot à lait » est à mentionner si l'on admet l'interprétation de M. T. Torbiörnssen, *Gemeinslav. liquidametathese,* I, 88.

Il n'y a pas lieu de citer ici *mlatŭ* « marteau », Supr., 20, 16 ; r. *mólot, mólota,* pol. *młot,* tch. *mlat* ; car le rapprochement avec *melją* « je mouds » est exclu et par le sens et par l'intonation (r. *mólot,* s. *mlátiti, mlâtīm*) ; v. sur ce mot Niedermann, I. F., XV, 109 et suiv.

D'autres mots ont la même formation, mais avec vocalisme *e* à en juger par les correspondants baltiques :

žito, au pluriel dans *žita* « γεννήματα », L., XII, 18, Mar. (var. de *žitĭnica*), Ps., LXIV, 11 ; r. *žíto,* s. *žȉto,* tch. *žíto* ; cf. v. pruss. *geits* « pain » (masculin) et ags. *cíđ* « rejeton ».

sito « crible », r. *síto,* s. *sȉto,* tch. *síto* ; cf. lit. *sẽtas,* lette *sẽts,* qu'on a toutes raisons de tenir pour originaux en baltique (cf. Leskien, *Bild.,* 536).

Enfin on trouve sûrement le vocalisme radical zéro dans :

vrŭsta « ἡλικία », Supr., 73, 17 ; 211, 26 ; 238, 23 ; Euch., 90 a ; r. *verstá,* s. *vŕsta,* pol. *warsta* ; cf. skr. *vṛttám* « situation ». — Le lituanien a au contraire le vocalisme *o* dans *vaŕstas* « longueur d'un sillon de charrue dans le champ ».

b. Substantifs indiquant des bruits, et formations analogues :

Ces substantifs qui, pour le sens, rappellent le type gr. ὀρυμαγδός ont en général un élément vocalique *o, ĭ, ŭ* avant le *t.* Sont attestés dans les vieux textes :

klĭčĭtŭ « claquement (des dents) », Euch., 45 a ; d'où *klĭčĭšta* « je claque (des dents) », *ib.,* 44 a.

klopotŭ « bruit », Euch., 44 b ; pol. *kłopot,* s. *klòpotati.*

kokotŭ, nom du « coq » dans le Marianus, au lieu de l'ancien

kurŭ, s. *kŏkŏt* « coq » et « caquetage (de la poule) » ; r. *kókot* « caquetage », *kóčet* « coq ».

**lopotŭ,* supposé par *lopotivŭ,* Euch., 43 a ; r. *lópot* « bruit inarticulé ».

rŭpĭtŭ « γογγυσμός », J., VII, 12, écrit *rŭpŭtŭ*, Zogr. ; *rĭpĭtŭ,* Ass. ; *rŭptŭ,* Mar. ; cf. *roptaaxą,* L., XV, 2, Mar. ; mais *repŭtanie,* Euch., 91 b ; pol. *reptac'* et *rzeptac'* ; r. *rópot* ; tch. *reptati.*

skrĭžĭtŭ « βρυγμός », Év. ; r. *skréžet* ; un **skrĭgŭtŭ* est supposé par r. dial. *skregotát,* tch. *skřehtati.*

šĭpŭtŭ « ψιθυρισμός », dans le dérivé *šĭpŭtati* « ψιθυρίζειν », Ps., XL, 8 (cf. *šepŭtanie,* Euch., 91 b) ; r. *šépot* (*šópot*), s. *šăpăt.*

Plusieurs autres mots analogues ne sont pas attestés en vieux slave proprement dit, sans doute par hasard : *xlopotŭ, groxotŭ, loskotŭ, skrobotŭ, tŭpŭtŭ.* La plupart ont le vocalisme radical *o,* comme *klopotŭ* cité ci-dessus.

Quelques autres mots de forme identique ou analogue aux précédents ont des sens plus ou moins différents :

trepetŭ « τρόμος », Mc, XVI, 8 ; Ps., II, 11, etc. ; r. *trépet* ; assez voisin des précédents par le sens.

strŭpĭtŭ, d'où *strŭpĭtĭnŭ* « τραχύς », L., III, 5 ; *strŭpĭtivŭ* « στρεβλός, σκολιός », Ps., XVII, 27 ; LXXVII, 8.

mĭčĭtŭ « φαντασία », Supr., 233, 4 ; cf. r. *mečtá.*

osŭtŭ « τρίβολος », r. *osót,* pol. *oset* ; sans doute car à part, car *ŭ* peut y représenter *ṇ* ; cf. gr. ἄκανος, ἄκαινα, ἄκανθος, lette *asnis* (cf. K. Z., XXIV, 449) ; il s'agirait d'un thème à alternance *r/n,* du type ἧπαρ, ἥπατος, car un gr. ἄκορνα est attesté chez Théophraste.

teneto « rêts, filet de chanvre », r. *tenetó,* (plur. *tenéta*), tch. *teneto* et *tonoto* doivent être coupés *ten-eto, ton-oto* ; cf. en effet lit. *tiñklas,* v. pruss. *tinclo* et lat. *tenus* « corde à prendre les oiseaux » ; c'est un mot signifiant originairement « fil, corde » comme on le voit par r. dial. *tenetá* « fil », et skr. *tántuḥ, tántram,* irl. *tét,* etc. — Pour la forme, cf. *rešeto* « crible », r. *rešetó,* pet. r. *rešeto,* s. *rešèto,* pol. *rzeszoto* dont l'étymologie n'est pas connue ; r. *neretó* « nasse » ; tch. *klepeto* « pince ». — Le suffixe, peu répandu, de noms d'instruments qu'on a ici se retrouve en lituanien : *-etas* (v. Leskien, *Bild.,* p. 570), en germanique : v. h. a. *hulid* « uelamentum », *ferid* « nauigium », etc., en grec : ἑρπετόν, δακετόν, κρησφύγετον ; le même suffixe apparaît

plus ordinairement sans *e*, comme on l'a vu ci-dessus, dans le type skr. *pūrtám* « salaire », lat. *tēctum*, v. sl. *pąto*, etc.

2. Adjectifs.

Le suffixe *-*to-* du type d'adjectifs skr. *tatáḥ*, gr. τατός, lat. *tentus* fournit au slave le participe passé passif de quelques verbes, ceux dont les thèmes radicaux sont terminés par *-n-* : *klętŭ, (ras)pętŭ, (za)čętŭ*, et de là, par analogie, *jętŭ* (Év.), en regard de *jimą*; le thème *dŭm-* terminé par *m*, mais de forme différente, a au contraire *(na)dŭmenŭ* ; la constance dans l'emploi de *-tŭ* pour les thèmes verbaux terminés par *-n-* tient à ce qu'on évitait ainsi la répétition de *-n-*, soit **-en-enŭ*; or on sait que, dans nombre de langues, il y a dissimilation dans les cas de ce genre (v. Grammont, *Dissimil. consonantique*, p. 79 et suiv.), comme par ex. ital. *veleno* de lat. *uenēnum*. Tous les autres participes en *-tŭ* sont des anomalies isolées ; on cite le participe de quelques thèmes terminés par *-r-*, ainsi *prostrŭtŭ* (Cloz., 566) ; d'un thème en *i* : *po-vitŭ, sŭ-vitŭ* (Év.), cf. lit. *výtas* ; de *poją* : *pětŭ* (Ps., CXVIII, 54) ; dans les thèmes terminés par consonne, *ot-vrŭstŭ* (Év.) et *jizvěstŭ* (Supr., 193, 17 ; d'où *jizvěstĭnŭ*, Év.) sont de véritables adjectifs ; *uvęstŭ* « couronné ». Supr., 247, 11, ne fait pas partie de la conjugaison de *uvęzati* ; voir les exemples dans Wiedemann, *Beiträge zur altbulg. conjugation*, p. 140 et suiv. Toutes ces formes relèvent de la conjugaison comme le participe normal en *-enŭ*.

Le slave a de plus quelques adjectifs ainsi formés, mais qui ne sont pas rattachés à des thèmes verbaux existant dans la langue, au moins à date historique :

čęstŭ « πυκνός », L., V, 33 ; Supr., 277, 24 (*čęsto* « συνεχῶς ») ; r. *část, častá, často* ; s. *čêst, česta, često* (adverbe *čêsto*) ; pol. *częsty* ; cf. le participe lit. *kiñsztas*, de *kemszù*.

čistŭ « καθαρός », Év. ; r. *číst, čistá, čísto* ; s. *čȉst, čȉsta, čȉsto* ; on rapproche lit. *skýstas*, lette *schk'īsts*, v. pruss. *skystan* et lit. *skáistas* (v. Leskien, *Bild.*, 557 et suiv.) ; on notera l'accord des intonations lituanienne et serbe.

gąstŭ « serré » (non attesté en vieux slave) ; r. *gúst, gustá, gústo* ; s. *gûst, gústa, gústo* ; pol. *gęsty*.

jistŭ « réel », Supr., 353, 24, 25, etc. ; 347, 25 ; r. *ístyj*, s. *ȉstī*, pol. *isty* ; suivant Miklosich, suivi par Mohl, M. S. L.,

VII, 355 et suiv., *jistŭ* ne saurait être séparé de *jesmĭ* « je suis » ; donc le *i* initial, qui est bref en serbe, répondrait à celui de gr. ἴσθι « sois » et de arm. *isk* « en réalité » (de **istwo-*?), cf. aussi tch. *jsem,* s. *sam* (de **jĭsĭmĭ*), etc. ; au point de vue slave, la parenté n'est plus sensible.

svętŭ « ἅγιος », Év. ; r. *svját, svjatá, svjáto* ; s. *svêt, svéta, svéto* ; pol. *s'więty* ; cf. lit. *szveñtas,* v. pruss. *swints* (emprunté au slave d'après Mikkola, *Baltisches und Slavisches,* p. 12), zd *spəntō* (superlatif *spəništō*).

sytŭ « κεκορεσμένος », I Cor., IV, 8 ; *nesytŭ* « ἄπληστος », Supr., 224, 23 (= Ps., C, 5, où Ps. sin. a *nesytĭnŭ*) ; r. *sýt, sytá, sýto* ; s. *sît, sîta, sîto* ; pol. *syty.*

tlŭstŭ « παχύς » (*o-tlŭstě,* Mt., XIII, 15, « ἐπαχύνθη », Mar. ; *u-tlĭstě,* ib., Zogr.) ; r. *tólst, tolstá, tólsto (tolstó)* ; čak. *túst, tūstà, tūstò* ; mais s. *tûst, tûsta, tûsto,* pol. *tłusty.*

žlĭtŭ « jaune » ; r. *žélt, želtá, žělto* ; s. *žût, žúta, žúto* ; pol. *żółty* ; tch. *žlutý* ; cf. lit. *geltas* ; le suffixe **-to-* n'est pas rare dans les adjectifs désignant des couleurs, lit. *báltas,* skr. *háritaḥ* (zd *zairitō*), *ásitaḥ, róhitaḥ, palitáḥ* (le suffixe est visiblement secondaire dans les exemples sanskrits).

Enfin nombre de mots renfermant un suffixe *-to-* ou sa forme féminine *-tā-* restent à citer qui ne rentrent pas nettement dans les catégories précédentes ; ainsi :

kljeveta « συκοφαντία », Ps., CXVIII, 134 ; Euch., 91 b ; « λοιδορία », Supr., 367, 22 ; r. *klevetá,* tch. *kleveta.*

kopyto « sabot (de cheval, etc.) » ; r. *kopýto,* s. *kòpito,* pol. *kopyto.*

koryto « auge », r. *korýto,* s. *kòrito,* pol. *koryto* ; cf. *korĭcĭ* et v. pruss. *pracartis* « trog » (Voc.). — Ce mot est, avec le précédent, le seul où apparaît une finale *-yto.*

lanita « σιαγών », Év.

lěto « θέρος Ps., LXXIII, 17, et « ἔτος », Év. ; Ps., XXX, 11 ; r. *lé'to,* s. *lêjěto,* tch. *léto* (dans ce mot le *t* peut fort bien être radical ; l'étymologie n'est pas connue avec certitude).

listŭ « feuille » (d'où *listvĭje* « φύλλα », Év.) ; r. *líst, listá* ; s. *lîst, lîsta* ; tch. *list* ; cf. lit. *laĩszkas,* v. pruss. *lāiskās.*

město « τόπος », Év. ; r. *mé'sto,* s. *mjěsto,* tch. *místo.* Sans étymologie sûre.

monisto « collier », Euch., 98 a ; r. *monísto* ; on rapproche lat. *monīle,* irl. *muince,* v. h. a. *menni,* etc. ; mais la finale *-isto,* unique en son genre, reste inexpliquée.

pęta « πτέρνα », J., XIII, 18 Zogr. ; Ps., XLVIII, 6 ; r. *pjatá,* s. *péta* (nom. plur. *pête*), pol. *pjęta* ; cf. v. pr. *pentis* « ferse » (Voc.). Le suffixe est **-tā-,* si l'on rattache le mot à *pęti,* avec M. Fortunatov (cf. Leskien, *Bild.,* p. 234).

paprŭtŭ « péristyle », Euch., 96 b ; Supr., 217, 1 ; r. *páperť* ; mot à redoublement assez peu clair ; le serbe a *pǎpratnja.*

prŭstŭ « δάκτυλος », Év. ; r. *pérst, perstá* ; s. *přst, přsta* ; tch. *prst* ; cf. lit. *pirsztas,* v. pruss. *(prēi-)pīrstans* ; le rapprochement avec skr. *sparç-* « toucher » est évidemment très douteux et à cause du sens et à cause de l'intonation du mot slave (F. de Saussure, M. S. L., VIII, 439 et 443 ; Brugmann, *Grundr.,* II, 224 ; sur une tout autre explication, aussi incertaine, v. Brugmann, I. F., XI, 285). Le nom du « doigt » diffère d'une langue indo-européenne à l'autre.

prŭtŭ « λίνον », Mt., XII, 20 Zogr. Mar. Sav. (*plata,* Ass.) ; r. dial. *pórt, pórta* ; pol. *part.* Le *t* pourrait appartenir à la racine.

sąpostatŭ « ἀντίπαλος », Supr., 288, 23 ; Euch., 5 b, 99 a ; « σύμμαχος », Supr., 395, 19 ; r. *supostát* ; **po-statŭ* et **sta-tŭ* ne sont pas attestés ; ce *-statŭ* n'a sans doute rien de commun avec le thème en *-ŭ-, statŭ-* de *o-statŭ-kŭ,* r. *ostátok,* etc. ; c'est la forme thématique qui répond à la forme thématique de lat. *antistes, antistitis* et du dérivé en **-ā-,* gr. ἀντιστάτης.

svatŭ « parent », r. *svát, sváta* ; s. *svât, svâta* : pol. *swat* ; dérivé du thème du réfléchi **sew-* ; cf. ϝέτης (v. Solmsen, *Untersuchungen,* 203 et suiv., et maintenant Schrader, I. F., XVII, 23).

sŭtŭ « κηρίον », L., XXIV, 42 ; Ps., XVIII, 11 ; CXVII, 12 ; r. *sót, sóta* ; s. *sât, sâta* ; le rapprochement avec lit. *siúti* « coudre », peu satisfaisant pour le sens, n'explique pas le *ŭ* radical (v. Osthoff, *Etym. parerga,* I, 23) ; le rapprochement avec lit. *sémti* « puiser » (Lidén, *Studien,* 37 et suiv.) n'est pas non plus satisfaisant ; on est tenté de penser à skr. *sátaḥ* « vase », en prenant sl. *ŭ* et skr. *a* pour les représentants d'une nasale voyelle.

štitŭ « ὅπλον, θυρεός », Ps., V, 13 ; XLV, 10 ; Euch., 94 a ; r. *ščít, ščitá* ; s. *štît, štîta* ; pol. *szczyt* ; cf. lit. *skỹdas,* gr. ἀσπίς,

ἀσπίδος, v. irl. *scíath* (Fick-Stokes, *Et. wört.*, II[4], 309; cf. Schrader, *Reallexikon,* sous le mot *Schild*); il y a peut-être ici alternance de **t* et **d* à la fin d'un thème.

Noms en *-ištĭ.*

Il convient aussi de signaler ici les noms d'êtres jeunes ou petits en *-ištĭ,* s. *-ic',* r. *-ič,* pol. *-ic,* comme par exemple : s. *kràljic',* pol. *królewic,* r. *korolévič*; il s'agit de **-itjĭ,* c'est-à-dire de **-it(o)-* avec le suffixe secondaire i.-e. **-yo-*. Les exemples anciens sont peu nombreux :

dětištĭ « παιδίον », Mt., XI, 16, cf. *dětę,* etc.

grŭličištĭ « τρυγών », L., II, 24 Sav. Ostr., *kagrŭličištĭ,* ib., Zogr. Mar. Ass., de *grŭlica*; s. *gřličic'*.

kozĭlištĭ « ἔριφος, ἐρίφιον », Mt., XXV, 32 et 33, de *kozĭlŭ,* cf. *kozĭlę,* L., XV, 29 (même sens).

mladěništĭ « βρέφος », L., I, 44, Zogr. (il s'agit d'un enfant dans le sein de sa mère), cf. *mladěnĭcĭ,* le tout de *mladŭ.*

otročištĭ « παιδίον, παιδάριον », L., VII, 32; J., VI, 9; de *otrokŭ,* cf. *otročę.*

pŭtištĭ « petit oiseau », Supr., 396, 3, de *pŭta*; cf. *pŭtica*; s. *tic'*.

robištĭ « petit serviteur », Supr. (Miklosich, *Lexicon,* sans aucun renvoi), de *robŭ,* et *robičištĭ,* Supr., 171, 18.

Ce suffixe, dont l'origine n'est pas claire et dont l'emploi en vieux slave est très restreint, a eu par la suite une très grande fortune et fournit notamment une partie des patronymiques russes (v. Miklosich, *Vergl. gramm.,* II, 197 et suiv.). On en rapprochera naturellement les diminutifs lituaniens tels que *vilkýtis* (v. Leskien, *Bild.,* 572), servant aussi de patronymiques, et sans doute les diminutifs vieux prussiens tels que *wosistian* « chevreau » (cf. toutefois, sur ces derniers, Mikkola, *Baltisches und slavisches,* p. 9, dans les *Finsk. Vetensk. Soc. förhandl.,* XLV).

XI

FORMATIONS EN *-teu-.

Le slave ne présente plus à découvert aucun thème en *-tŭ-; le suffixe *-ko- a été ajouté à tous les exemples, d'ailleurs peu nombreux, et l'on ne trouve plus que des mots comme *(jiz-, pri-)bytŭkŭ, (na-)čętŭkŭ, (nedo-, o-)statŭkŭ, (sŭ-)vitŭkŭ,* etc., et aussi *četvrŭtŭkŭ,* qui seront étudiés au chapitre du suffixe *-ko-. — Les supins en *-tŭ* sont issus d'anciens accusatifs de thèmes en *-teu-, mais sont entièrement entrés dans la conjugaison.

Le suffixe secondaire *-ā-* du féminin peut s'ajouter à *-tu-, et alors on a *-twā-, représenté par got. *-þwa (frijaþwa* et *fijaþwa),* v. sl. *-tva,* lit. *-tva* (v. Leskien, *Bild.*, p. 564 et suiv., cf. aussi *-tuvė* (p. 565 et suiv.), ou, avec la forme à vocalisme zéro du suffixe secondaire, *-tū- (de *-twə-); c'est le cas du gr. -τύ-, dans le type βρω-τύ-ς, etc.; ce sont des mots de cette forme que le latin a élargis à l'aide du suffixe secondaire *-t-, dans le type de dérivés de noms *iuuen-tū-t-,* nomin. *iuuentūs* et à l'aide de *-den-* dans le type *magni-tūdō*; cf. got. *-du-þ-s* (sans doute *-dū-þ-s*) de *mikilduþs,* v. irl. *oitiu* « jeunesse », etc. (v. Kretschmer, K. Z., XXXI, 332 et suiv.).

Le suffixe *-tva-* du slave commun a servi à former des substantifs tirés de thèmes verbaux, ce qui répond bien en effet à l'usage connu du suffixe indo-européen *-teu- dont il est dérivé; on sait que ce suffixe indique proprement l'acte et qu'il fournissait des noms rattachés immédiatement à la racine, et c'est ce qui fait qu'il a fourni les supins de l'italique, du baltique et du slave; quelques-uns des exemples les plus nets du slave se rencontrent à côté de verbes radicaux et reproduisent ainsi d'une manière exacte le type indo-euro-

péen ; le dérivé ainsi obtenu a à peu près la même valeur que les noms grecs en -τύς. Le suffixe a cessé d'être productif en slave dès avant l'époque historique, et le nombre des exemples est limité. On trouve dans les vieux textes :

britva « ξυρόν », Ps., LI, 4 = Supr., 319, 6 ; r. *brítva,* s. *brȉtva,* pol. *brzytwa* ; de *briti.*

klętva « ὅρκος », Ev. ; « ἀρά », Ps., IX, 28 ; r. *kljátva,* s. *klêtva,* pol. *klątwa* ; de *klęti.*

lovitva « ἄγρα », L., V, 4 et 9 ; « θήρα », Ps., CXXIII, 6 ; r. *lovítva* ; de *loviti.*

molitva « δέησις, προσευχή », Ev. ; r. *molítva,* s. *mȍlitva,* pol. *modlitwa* ; de *moliti.*

pastva « ποίμνη », Supr., 286, 4 (= Mt., XXVI, 31, où le texte a *stado*) ; 262, 26 ; d'où le dérivé *pastvina* « νομή », Ps., XCIV, 7 ; XCIX, 3 ; r. *pástva,* pol. *pastwa* ; de *pasti.*

rŭvatva « déchirure », Euch., 30 b, de *rŭvati.*

ʒelĕtva « πένθος », Supr., 283, 24 ; de *ʒelĕti.*

ʒętva « θέρος, θερισμός », Ev. ; r. *ʒátva* ; s. *ʒȅtva* ; de *ʒęti.*

ʒrŭtva « θυσία », L., XIII, 1 ; Ps., IV, 6, etc. ; r. *ʒértva* ; de *ʒrŭti* ; cf. gr. βρωτύς ?

Un mot *lĕstva,* de *lĕsti,* directement attesté par s. *ljȅstve* « échelle », est supposé par *lĕstvica* « κλίμαξ », Supr., 260, 25.

On notera que, dans tous ces mots, l'accent frappe l'élément présuffixal, comme le ton dans got. *frijaþwa, fijaþwa,* et à la différence du type gr. βρωτύς.

A côté de cette formation, il faut citer le collectif *listv-ĭje* « τὰ φύλλα », Mc, XI, 13, cf. r. *listvá,* à côté de *listŭ* ; et *vĕtvĭ* « κλάδος », L., XIII, 19 ; Euch., 16 a, etc. ; r. *vȇtv', vȇtvi,* collectif *vĕtvĭje,* Mc, XIII, 28 Mar. ; Cloz., 36 ; à côté de *vĕja* « κλάδος », Mt., XXIV, 32, et de *vĕjĭje* « τὰ κλάδη », Mc, XI, 8 ; Supr., 240, 16 ; cf. v. pruss. *witwan* « weide » et gr. οἰσύα, ϝιτέᾱ (γιτέα Hesych.) ; à rapprocher sans doute du verbe *viti* : cf. skr. *vayā,* irl. *fé,* got. *(baurgs-)waddjus.*

La forme thématique *-*two-* ne se rencontre guère en slave dans les mêmes conditions, mais le lituanien a un type primaire de noms d'instruments en *-tuvas* (Leskien, *Bild.,* p. 565), et le vieux prussien a *witwan* « weide » et *schutuan* « zwirn », dans le Vocabulaire d'Elbing.

Le mot v. sl. *mrŭtvŭ* « νεκρός », Év. (r. *mërtvyj*, s. *mṛtav*, tch. *mrtvý*) n'est sans doute comme lat. *mortuos* qu'une altération d'un ancien thème **mṛto-* sous l'influence du mot signifiant « vivant », v. sl. *ž̌ivŭ*; cf. irl. *marb* (v. Bréal, M. S. L., VI, 127; Brugmann, *Grundr.*, II, 129). L'adjectif *črŭstvŭ* « ferme, entier » n'a pas d'étymologie sûre et ne saurait non plus passer pour un correspondant certain du type d'adjectifs primaires sanskrits en *-tva-*. Le substantif de forme unique *rybitvŭ* « ἁλιεύς », L., V, 2, Mar. Ass., rappelle ceux des noms lituaniens en *-tuvas* qui désignent des personnes (v. Leskien, *Bild.*, p. 567).

En revanche, le slave a un suffixe *-ĭstvo* qui sert à former des abstraits, dérivés de substantifs ou d'adjectifs, indiquant une qualité; pour le sens, et pour la seconde partie du suffixe, il faut évidemment rapprocher les abstraits sanskrits, de tout point pareils, en *-tvá-m*: *božĭstvo* « θεότης » est synonyme du skr. *devatvám* « qualité d'être dieu »; *veličĭstvo* « grandeur » du skr. *mahitvám* « grandeur »; la place même de l'accent slave coïncide en partie avec la place du ton indiquée par skr. *-tvám* et par got. *þiwa-dw* (neutre) « δουλεία », de *þius*: r. *božestvó*, s. *božántsvo*; au contraire, le suffixe de gr. δίκτυον « filet » (cf. δικεῖν « jeter »; de même lat. *iaculum*) diffère et pour le sens et pour l'emploi et même pour la place du ton. Le suffixe sanskrit *-tvá-* est souvent élargi en *-tvaná-*; ainsi de *kavíḥ* « sage » le dérivé est *kavitvám*, mais aussi *kavitvanám*; de *-tvanám* on a depuis longtemps rapproché le type grec de δουλο-σύνη. Il est malaisé de voir comment M. Iljinskij, *Archiv*, XXIV, 226 et suiv., a pu en venir à chercher dans *-stvo-* un second terme de composé. — Il reste à expliquer la première partie *-ĭs-* de sl. *-ĭstvo*; un suffixe *-stvo-* n'aurait rien de surprenant, car le gotique a *waurstw* « ἔργον » avec le suffixe **-stwo-*, et, comme le remarque M. Brugmann, *Grundr.*, II, 111, *-s-* apparaît ainsi devant nombre de suffixes indo-européens.

Le mot *bĕstvo* « φυγή », Mt., XXIV, 20, et Mc, XIII, 18 Zogr. Mar., écrit *bĕsstvo*, Mt., XXIV, 20 Ass., fournit un exemple probable du suffixe relativement simple *-stvo-*; il est malaisé d'y voir une altération de *bĕž̌ĭstvo*, et M. Ščepkin, *Razsuždenije o jaz. Savvinoj knigi*, 137 et suiv., n'y réussit qu'à l'aide d'hy-

pothèses arbitraires ; on est donc amené à y chercher un mot *běg-stvo formé avec le thème *běg-*, qui apparaît au présent de *běžati*, et le même suffixe que dans got. *waurstw* ; sans doute la formation serait isolée en slave ; toutefois on trouve aussi *šistvije* « πορεία », L., XIII, 22 Zogr. Ass. (*šistie*, Mar.), *na-šistvije* « καταδρομή », Euch., 25 b ; Supr., 70, 19 ; 440, 3 ; *vŭšistvije*, Supr., 125, 2 ; *sŭšistvije*, Euch., 60 b ; *jišistvije*, Supr., 443, 17 ; du thème *šid-*, de *šidŭ*, etc.

Sauf ces cas particuliers, le type en *-istvo* est régulier ; il est éminemment productif et représenté par un nombre d'exemples illimité : c'est un de ceux qui pouvaient être employés à volonté en vieux slave pour la formation de mots nouveaux, comme par exemple *ritorĭstvo*, de *ritorŭ* « ῥήτωρ », ou *sąštĭstvo*, mot théologique traduisant οὐσία. Il est souvent élargi par le suffixe secondaire *-ĭje*, si bien que *-tvo* et *-tvĭje* se rencontrent concurremment sans différence de sens.

Les exemples suivants, tous proprement vieux slaves, illustreront la formation qui fournit à la fois des dérivés de substantifs, des dérivés d'adjectifs et des dérivés de composés virtuels ; on notera que *-istvo* et *-ĭje* sont synonymes et qu'il existe des variantes, comme *veličistvo* : *veličije* (v. Jagic', édition du Marianus. p. 468).

bezočistvo « ἀναίδεια », L., XI, 8 ; de *bez-* et *oko*.

bogatĭstvo « πλοῦτος, χρήματα », L., XVIII, 24 Zogr. Mar. Ass. Sav. ; Ps., LXXV, 6 ; *bogatĭstvije*, Mc, IV, 19 Zogr. Mar. (Ass. def.) ; de *bogatŭ* ; r. *bogátstvo*, s. *bȍgastvo*, pol. *bogactwo*.

božĭstvo « θεότης », Euch., 67 a, de *bogŭ* ; r. *božestvó*, pol. *bóstwo*.

cělomądrĭstvije, Cloz., 406 ; *cělomądrĭstvovati*, Supr., 88, 29, de *cělomądrŭ*.

cěsarjĭstvo, *cěsarjĭstvije* « βασιλεία », Év., de *cěsarjĭ*.

čistiteljĭstvo, Supr., 210, 21 ; 216, 4, de *čistitelji*.

člověčistvo « humanité », Euch., 25 b, de *člověkŭ*.

čuvĭstvije « αἴσθησις », Euch., 7 b ; *nečuvĭstvije*, Cloz., II, 113 ; Supr., 417, 17 ; cf. *čuti*, mais la formation n'est pas claire ; r. *čúvstvo*.

xądožĭstvo, Euch., 63 b, 95 a ; *xądožĭstvije* « τέχνασμα », Cloz., 568 ; de *xądogŭ*.

xodatajĭstvo, Euch., 87 b, 95 a ; de *xodatajĭ*.

dějĭstvo, Supr., 206, 19 ; de *-dějĭ* (*dobro-dějĭ,* etc.).

děvĭstvo « παρθενία », L., II, 36 ; Euch., 80 b ; de *děva* ; r. *dě'vstvo.*

dijakonĭstvo « diaconat », Euch., 9 a, de *dijakonŭ.*

dobrorodĭstvo « εὐγένεια », Supr,, 74, 12, de *dobro-* et *rodŭ.*

drǫxlĭstvo « κατήφεια », Supr., 376, 12, de *drǫxlŭ.*

govějinĭstvo « εὐλάβεια », Supr., 435, 12, de *govějinŭ.*

gubiteljĭstvo, Euch., 5 a, de *gubiteljĭ.*

jedinĭstvo « unité », Euch., 86 a, de *jedinŭ* ; s. *jedínstvo.*

jepiskopĭstvo « ἐπισκοπή », Ps., CVIII, 8, de *jepiskŏpŭ.*

jestĭstvo « φύσις », Supr., 308, 1 ; Euch., 2 a, 78 b ; aussi écrit *estĭstvo,* par exemple Supr., 360 ; mot sans doute forgé par des théologiens : *ravĭnojestĭstvĭnŭ,* Supr., 366, 14, traduit ὁμοούσιος.

jinočĭstvo « état de solitaire, de moine », Supr., 429, 9, de *jinokŭ.*

lǫkavĭstvo « πονηρία », Mt., XXII, 18, de *lakavŭ.*

lixojimĭstvĭje « πλεονεξία », L., XII, 15 Mar., variante de *lixojimĭje,* Zogr. ; *lixojemĭstvo* (même sens), Ps., CXVIII, 36 ; calque slave d'un composé grec.

materĭstvo « πρεσβεῖον », Ps., LXX, 18, de *matorŭ.*

mądrĭstvo, Supr. (Cf. Euch., 11 a), de *mądrŭ.*

mążĭstvo « ἀνδρεία », Ps., LXVII, 7 ; Euch., 19 a ; de *mążĭ* ; pol. *męstwo.*

mladĭnĭstvo, Euch., 23 a, de *mladĭnŭ.*

mŭnožĭstvo « πλῆθος », Év., de *mŭnogŭ* ; s. *mnòštvo,* pol. *mnóstwo.*

nejistovĭstvo « μανία », Supr., 368, 5, de *nejistovŭ.*

neplodĭstvo « στείρωσις », Supr., 182, 15, de *neplody.*

nesytĭstvo, Supr., 30, 19, de *nesytŭ.*

nevěrĭstvo, -tvĭje « ἀπιστία », Mt., XIII, 587, etc., de *ne-* et *věra* (var. *nevěrĭje,* par ex. Mc, IX, 24 Zogr. An. en regard de *nevěrĭstvĭje,* Mar. Sav.).

nevěždĭstvo « ἄγνοια », Ps., XXIV, 7 ; *nevěždĭstvĭje,* II Cloz., 112, de *věždĭ.*

obidĭlivĭstvo, Euch., 70 b, de *obidĭlivŭ.*

otĭčĭstvo « πατρίς, πατρία », Mc, VI, 1 Zogr. ; Ps., XXI, 28, etc. ; *otĭčĭstvĭje,* L., II, 4 Zogr. Mar. Ass. Sav., de *otĭčĭ.*

patriaršĭstvo, Supr., 90, 11, de *patriarxŭ.*

pijanĭstvo « μέθη », L., XXI, 34 Zogr. Mar. Sav.; *pijanĭstvĭje*, ib. Ass., de *pijanŭ*; r. *p'jánstvo*, s. *pjánstvo*, pol. *pijan'stwo*.

podobĭstvĭje « ὁμοίωσις », Euch., 10 b, cf. *podoba, podobĭnŭ*, etc.

prazdĭnĭstvo, Euch., 2 a, de *prazdĭnŭ*.

prezvъterĭstvo « prêtrise », Supr., 166, 12, de *prezvъterŭ*.

prězorĭstvo « orgueil », Euch., 91 b; Supr., 1, 7; de *prězorŭ*.

prišilĭstvo « παροικία », Ps., CXVIII, 54; CXIX, 5; du participe *prišilŭ*, cf. *prišilĭcĭ*.

prokazĭstvo « κακουργία », Supr., 330, 25, de *prokaza* (au sens général de « destruction, perte », cf. *prokazivŭ, prokaziti*).

proročĭstvo « προφητεία », Mt., XIII, 14, de *prorokŭ*.

proskupĭstvo, Supr., 249, 7, de *proskupŭ*.

prostranĭstvo « πλατυσμός », Ps., CXVII, 5, de *prostranŭ*.

razĭnĭstvo « διαφορά », Supr., 376, 22, de *razĭnŭ*.

remĭstvo « métier », Supr., 249, 4; primitif inconnu, cf. r. *remesló*, pol. *rzemiosło*.

ritorĭstvo « ῥητορική », Supr., 105, 8, de *ritorŭ*.

rožďĭstvo « γένεσις, τὰ γενεσία », Év.; *rodĭstvo*, Euch., 10 b, de *rodŭ*; la formation de *rožďĭstvo* n'est pas claire; il y a peut-être eu influence de *rožďenĭje, rožďenica*; r. *rodstvó*.

sąštĭstvo « οὐσία », Euch., 56 b, du participe *sy, sąšta*; mot calqué sur le grec; cf. *jestĭstvo*, cité ci-dessus, p. 308.

sĭrebroljubĭstvo « φιλαργυρία », Supr., 307, 17; *sĭrebroljubĭstvĭje*, II Cloz., 125, 140; Supr., 307, 25; de *sĭrebro-* et *ljuby*.

slavoslovĭstvĭje « δοξολογία », Euch., 38 a, de *slava* et *slovo*.

sŭvědětelĭstvo « μαρτύριον, μαρτυρία », Év., de *sŭvědětelji*; r. *svidé'tel'stvo*.

sverěpĭstvo « dureté, cruauté », Supr., 358, 10; de *sverěpŭ*.

světĭlĭstvo, Supr., 144, 4, de *světĭlŭ*.

synovĭstvo, Euch,, 66 b, de *synŭ* « fils ».

trŭpělĭstvo, Cloz., 77, cf. *trŭpělivŭ* et *trŭpělĭnŭ*, de **trŭpělĭ* non attesté.

trŭžĭstvo « πανήγυρις », Supr., 366, 1, de *trŭgŭ*.

ubijĭstvo « φόνος », Év.; d'un mot dont *ubijica* « φονεύς » est aussi dérivé.

ubožĭstvo, Supr., 240, 21; L., XXI, 4 Sav.; de *ubogŭ*; r. *ubóžestvo*, s. *ùboštvo*, pol. *ubóstwo*.

velĭčĭstvo « μεγαλεῖον », Ps., LXX, 21; *velĭčĭstvĭje*, Ps., LXX, 19, de *velikŭ*; *velĭjĭstvo*, Supr., 381, 2, de *velĭji*.

vladyčistvo, vladyčistvije « ἡγεμονία, ἀρχή », Év., de *vladyka.*

vojinistvo, Euch., 52 a, 90 b, de *vojinŭ.*

ženistvo, Euch., 45 b, de *žena,* r. *žénstvo,* s. *žènstvo.*

Des verbes en *-ovati* sont souvent tirés des abstraits en *-istvo,* et il s'est ainsi formé un type de dérivés verbaux en *-istvovati,* qui est employé à l'occasion même en l'absence d'un mot en *-istvo*; ainsi *desętistvovati* « δεκατοῦν », Héb., VII, 6, et *otŭdesętistvovati* (même sens), Mt., XXIII, 23, ou *pospěšistvovati* « συνεργεῖν », Mc, XVI, 20, d'un mot *pospěšistvo* non attesté dans Év. De même, bien qu'un mot **daristvo* ne soit pas attesté, on lit *daristvovati* « χαρίζεσθαι », Cloz., 826 (variante de *darovati,* Supr., 339, 8); il est vrai que *daristvo* existe en composition: *bezdaristvinŭ* « ἀχαριστός », Supr., 77, 11; *dobrodaristvinŭ* « εὐχαριστίας », Supr., 158, 8.

XII

SUFFIXE *-*tel*-

L'indo-iranien a un suffixe -*tar*- de noms d'agent, auquel répondent d'une part en latin -*tōr*-, en grec -τορ- et -τηρ-, et d'autre part en slave -*tel*-. L'existence de la forme -*tel*- en indo-européen semble certaine ; en effet, le suffixe des noms d'instrument qui n'est visiblement autre chose que la forme thématique du suffixe des noms d'agent, est tantôt *-*tro*- et tantôt *-*tlo*-, ainsi *-*tro*- dans gr. ἄροτρον, lat. *arātrum*, v. isl. *arþr*, arm. *arawr* ; v. irl. *tarathar*, gr. τέρετρον ; v. sl. *vĕtrŭ*, et *-*tlo*- dans lit. *árklas*, lat. *piāculum*, gall. *cenetl* ; en slave même on rencontre quelques exemples d'un suffixe -*tĭlo*- : *vi-tĭlŭ* « μηχανή », s. *vĩtao, vĩtla*, de *viti* ; *pĕtĭlŭ* « coq », de *pĕti*, s. *pijètao, pijètla* ; *dętĭlŭ* « picus », r. *djátel, djátla*, s. *dètao, dètla* et *djètao, djètla*, pol. *dzięcioł*. — D'ailleurs il y a trace de *-*tel*- en dehors du slave ; M. Brugmann, *Grundr.*, II, p. 364, rapproche de v. sl. *prijatelji* le v. h. a. *friudil* et v. isl. *friðill* ; et surtout l'arménien a des mots comme *cnawł-kh* « parentes », *sermanawł* « semeur », *šinawł* « constructeur », dont le -*wł*- s'explique bien par un ancien *-*tl*- et qui ne sauraient être identiques aux participes en -*oł*, car, en ancien arménien la diphtongue *aw* est rigoureusement distincte de la voyelle *o* (v. *Journal Asiatique*, 1903, II, p. 502 et suiv. ; l'affirmation contraire de M. Pedersen, K. Z., XXXIX, 403, ne repose sur aucun fait).

Le suffixe -*tel*- du slave n'a conservé son caractère athématique qu'au pluriel ; au singulier, il a été élargi au moyen du suffixe secondaire -*je*- (ancien *-*yo*-) et le nominatif singulier est par suite -*telji* ; cette particularité n'est pas isolée : cf. le type *gražďan-inŭ*, nom. plur. *gražďan-e*, et le type *židov-inŭ*, nom.

plur. *židov-e*. L'addition d'un suffixe secondaire dans les cas de ce genre tient sans doute à ce que le nominatif singulier des noms athématiques a une forme d'aspect très anomal, dont *mati, dŭšti,* d'une part, et *kamy, plamy,* de l'autre, conservent encore la trace. — Un élargissement pareil de thèmes en *-*tā-*, analogues au type grec de ἀρότης, apparaît dans v. sl. *rata-jĭ,* lit. *artó-jis*. — Originairement le suffixe *-*yo-* (*-*iyo-*) servait à former des adjectifs dérivés ou des abstraits, ainsi de gr. θελκτήρ, l'adjectif θελκτήριος, l'abstrait θελκτήριον. De même le suffixe *-*īno-*, qui fournissait des adjectifs dérivés, a pu servir à former des mots comme lat. *uīcīnus,* lit. *kaimýnas* « voisin », et dès lors on n'a pas de peine à s'expliquer la formation de mots tels que *gospodinŭ, gražданinŭ, židovinŭ,* etc.

Le suffixe indo-européen *-*ter-*, *-*tel-* des noms d'agents s'ajoutait directement à la racine. Conformément au principe général, le suffixe qui le représente en slave s'ajoute au thème verbal de l'infinitif. L'emploi en est fréquent ; les vieux textes ont les exemples suivants :

datelji « donateur », Euch., 16 b, Supr., 449, 27 ; *prě-datelji* « προδότης », L., VI, 16 ; *po-datelji,* Supr., 54, 19 ; *blago-datelji* « εὐεργέτης », L., XXII, 25, Mar. (Zogr. a. *blago-dětelji*) ; *vŭzdatelji,* Supr., 320, 3 ; tch. *udatel* ; de *dati* ; cf. ci-dessous la formation tirée du thème du présent : *podaditelji, prědaditelji,* Supr., Cloz. D'autre part, on a aussi une autre formation : *prědavĭnikŭ* « traître », Supr. 306, 22 et 24.

-dětelji, dans *blago-dětelji* « εὐεργέτης », Zogr., *sŭdětelji* « δημιουργός », Supr., 369, 5 ; Cloz., 310 ; Euch., 64 a, etc.

dělatelji « ἐργάτης, γεωργός, θεριστής », Ev., de *dělati* ; r. *dé'latel'*.

-jętelji, de *jęti,* dans *podŭ-jętelji* « ἀντιστήρισμα », Ps., XVII, 39 ; le r. *ptice-játel'* est un emprunt à la langue savante.

obrětatelji, Euch., 54 a, de l'itératif *obrětati*.

slovo-pisatelji et *šaro-pisatelji,* Supr., 62, 10, de *pisati* ; r. *pisátel'*.

po-dražatelji « imitateur », Supr., 49, 4 ; de *podražati* ; on a *podražĭnikŭ,* Supr., 70, 7.

prijatelji « ami », Euch., 65 a, 80 b, de *prijati* ; r. *prijátel'*, s. *prijatelj,* pol. *przyjaciel,* etc. ; le seul mot en *-telji* qui soit panslave (v. Miklosich, *Vergl. gramm.,* II, 176), et, par une

remarquable coïncidence, le seul qui ait hors du slave un correspondant presque exact : v. h. a. *friudil*, v. isl. *friðill* ; il est donc permis de se demander si le *r* de l'élément radical de ce mot n'a pas été pour beaucoup dans la préférence accordée à *-tel- sur *-ter- en slave.

sŭ-vědětelji « μάρτυρ », Év., Ps., etc., de *sŭ-věděti* ; r. *svidĕ'tel'*.

tęžatelji « γεωργός », Év., de *tęžati*.

vlastelji, L., VII, 8 ; de *vlasti* ; v. r. *vólostel'*, s. *vlástelj*.

žętelji « θεριστής », Mt., XIII, 39 Zogr. Mar. (nom. pl. *žętel'e* ; var. *žjęteléne* Ass.) ; cf. aussi Mt., XIII, 30 Ostr. ; de *žęti*.

žitelji « πολίτης », L., XV, 15, de *žiti* ; r. *žítel'*.

lajateliję « ἐνέδρα », Ps. IX, 29, a l'air d'un dérivé d'un mot *lajatelji* « insidiator », de *lajati*.

Le suffixe *-tel-* s'ajoute très souvent au thème d'infinitif des verbes, pour la plupart causatifs et factitifs, en *-iti-* ; ainsi : *cělitelji*, Euch., 28 a, de *cěliti* (et *jicělitelji*, Euch., 26 a) ; *čistitelji*, Supr., 161, 5 et 10, de *čistiti* ; *xranitelji* « φύλαξ », Cloz., 693, de *xraniti* ; *dělitelji* « μεριστής », L., XII, 14, de *děliti* ; *dovoditelji*, Euch., 27 b, de *dovoditi* ; *dosaditelji*, Supr., 9, 25, de *dosaditi* ; *gonitelji*, Supr., 70, 8 (et Nouveau Testament), de *goniti* ; *grabitelji*, L., XVIII, 11 Ostr., de *grabiti* ; *gubitelji*, Cloz., 315, 824, de *gubiti* ; *jiskusitelji* « πειράζων », Mt., IV, 3 Ass. Sav. (Zogr. Mar. def.) de *jiskusiti* ; *jizbavitelji* « ῥυστής », Euch., 2 b ; Ps. XVII, 3, de *jizbaviti* ; *jispravitelji* « directeur », Supr., 414, 22, de *jispraviti* ; *mączitelji* « βασανιστής », Év., de *mączitì* ; *obličitelji*, Cloz., 691, de *obličiti* ; *obaditelji* « accusateur », Supr., 175, 16, de *obaditi* ; *pobĕditelji*, Euch., 48 b, de *pobĕditi* ; *pravitelji*, Supr., 230, 15, de *praviti* ; *prositelji* « προσαιτής », J., IX, 8 (Zogr. Ass. ; def. Mar., par suite d'une correction), de *prositi* ; *roditelji* « γονεύς », Év., de *roditi* (r. *rodítel'*, s. *ròditelj*, pol. *rodziciel*) ; *sąditelji* « κριτής », Ps. VII, 12, de *sąditi* ; *služitelji*, Euch., 58 a, de *služiti* ; *strojitelji* « organisateur », Supr., 207, 27, de *strojiti* ; *světitelji* « illuminateur », Supr., 171, 24, de *svètiti* ; *svętitelji* « ἱερεύς », Supr., 179, 29 (s. *svètitelj*) ; *svoboditelji* « ἐλευθερωτής », Cloz., 806 = Supr., 338, 22, de *svoboditi* ; *tŭlitelji*, Euch., 91 b, de *tŭliti* ; *tomitelji*, Supr., I, 19 et 138, 2, de *tomiti* ; *učitelji* « διδάσκαλος », Év., de *učiti* (r. *učítel'*, s. *ùčitelj*). Ces exemples sont ceux que par hasard les textes proprement vieux slaves ont con-

servés ; il suffirait d'ouvrir d'autres documents pour allonger cette liste qui, du reste, ne prétend pas être complète, même à l'égard de ces textes.

Il y avait ainsi un nombre illimité de noms d'agent en *-itelji*. Et, par suite, les sujets parlants ont eu le sentiment d'un suffixe *-itel-* ; de *drŭžati,* la forme attendue est *drŭžatelji* que présente en effet le Nouveau Testament dans *vŭzdrŭžatelji* « ἐγκρατής », mais, peut-être en partie sous l'influence de formes du présent comme *drŭžitŭ,* il s'est créé un mot *drŭžitelji,* qu'on lit par exemple dans *vĭsedrŭžitelji* « παντοκράτωρ », Euch., 9 a, Supr., 420, 25 (cf. II Cor., VI, 18). De même, *povelitelji* « ἐπίτροπος », Gal., IV, 2, a été fait sur *po-velĕti, po-velitŭ.* En dehors de ce cas particulier, qui a peut-être servi de modèle, on a : *pogrebitelji* « ἐνταφιαστής », Supr., 344, 6, de *pogrebą, pogreti* ; *pokrŭv.telji* « σκεπαστής », Ps. LXX, 6, et *pokrovitelji,* Supr., 2, 24, de *pokryti* ; *sŭpasitelji,* supposé par *sŭpasiteljevŭ* des titres de l'Évangile de Luc, Zogr. (et Mar.), alors que σωτήρ est traduit dans l'Évangile même par *sŭpasŭ.* Deux de ces mots présentent une particularité étrange ; ils sont tirés de thèmes du présent : *zižditelji* « κτίστης, πλαστουργός », Euch., 3 b, Cloz., 926 = Supr., 341, 24 (en regard de *zĭdatelji* attesté en vieux russe), Pierre, IV, 19, de *zižda, zižděši* ; et *po-daditelji* « χορηγός », Supr., 366, 17, *prě-daditelji* « προδότης », I Cloz., 238, et II Cloz., 30, de *damĭ,* 3e p. plur. *dadętŭ* ; et ceci s'accorde bien avec la forme de *-drŭžitelji* en regard de *drŭžitŭ.* Il est à noter que cette formation, dont le caractère récent est évident, est inconnue au traducteur de l'Évangile qui emploie *prědatelji* et non *prědaditelji* et qui ignore *drŭžitelji.*

XIII

NOMS D'INSTRUMENT EN *-*dlo*-

Quatre suffixes de noms d'instrument, évidemment apparentés les uns aux autres, mais distincts, se rencontrent dans les diverses langues indo-européennes : *-*tro*- (gr. ἄροτρον, lat. *arātrum,* arm. *arawr* « charrue » ; cf. v. sl. *vĕtrŭ* « vent », masculin, étudié ci-dessous à propos des suffixes en -*r*-), *-*tlo*- (lat. *pōculum,* lit. *žénklas* « signe », cf. v. pruss. -*sentlīuns* « indiqué »), *-*dhro*- (gr. βάραθρον, lat. *crībrum* et sans doute arm. *žołovurd* « réunion »), *-*dhlo*- (gr. γένεθλον, lat. *stabulum,* pol. *radło* « charrue »). C'est *-*dhlo*- qui a fourni le suffixe ordinaire du slave : v. sl. -*lo*-, s. -*lo*-, r. -*lo*-, pol. -*dło*-, tch. -*dlo*-, slovène occidental -*dwo*- (v. *Archiv,* XIX, 321).

Les noms étaient primaires en indo-européen, et ce type est encore représenté par *grŭlo, ralo* ; ceux qui sont de formation slave sont tirés de thèmes verbaux, en principe du thème de l'infinitif imperfectif. Le suffixe ne porte pas l'accent, ce qui concorde avec la place du ton en védique pour les noms d'instrument en -*tra*- (au contraire le suffixe a le ton dans les noms védiques en -*tra*- désignant l'action, cf. ci-dessous l'observation présentée à propos de *krilo*). Quant au vocalisme radical, il était originairement *e* (lit. *žénklas* ; *pameñklas,* cf. F. de Saussure, M. S. L., VIII, 444 ; des formes sans *e* ont subi l'influence de verbes : lit. *irklas* d'après *irti,* etc.) ; mais le slave n'a conservé aucune forme intéressante à cet égard.

Exemples (tous neutres, sauf *osilŭ,* cité sous *silo*) :

brysalo « penicillus », Supr., 293, 23, de *brysati,* itératif de *brŭsnąti.*

tch. *bydlo* « demeure », pol. *bydło* « bétail », cf. gr. φύτλη,

de *φυθλᾱ, et, avec un autre suffixe, lit. *būklà* « patrie » (et *būklas,* v. Leskien, *Bild.,* 496, *būklẽ,* ib., 497), skr. *bhavítram* « monde », ags. *bóld* « construction » (de *boðl-,* v. Bülbring, *Altengl. elementarbuch,* I, § 522). — Le vocalisme *y* est celui de l'infinitif *byti.*

po-črŭpalo « ἄντλημα », J., IV, 11 Mar. (le texte original portait le dérivé *počrŭpalĭnikŭ* Zogr. Ass.), de *počrŭpati*; r. *čerpálo,* pol. *czerpadło.*

črŭnilo « μέλαν », Supr., 325, 4; r. *černíla,* s. *crnilo,* pol. *czernidło*; de *črŭniti*; traduction évidente de lat. *atrāmentum.*

grŭlo « gosier » (d'où *grŭlica,* Ps., *kagrŭličištĭ,* Év.); r. *górlo,* s. *grlo,* tch. *hrdlo,* pol. *gardło*; cf. lit. *gurklỹs* (accus. *gùrklį*), v. pruss. *gurcle* « gurgel » (Voc.), et, avec un autre suffixe, gr. βάραθρον, arc. ζέρεθρον. — Le vocalisme zéro est ancien ici par exception. Le vocalisme *e* de s. *ždrijèlo,* r. *žereló* « gosier » (et *žérelo*) est visiblement emprunté à l'infinitif *žrěti.*

kadilo « θυμίαμα », L., I, 11; Ps., LXV, 15; r. *kadílo,* pol. *kadzidło,* de *kaditi.* tch. *kadidlo* (et aussi *kadilo,* avec chute du *d* par dissimilation combinée avec l'action de *l,* v. Gebauer, *Hist. mluv.,* I, 410).

krilo « πτέρυξ, πτέρυγιον », Év., r. *kryló* (avec un *y* inattendu), s. *krílo,* tch. *křídlo,* slov. occid. *krídwo,* pol. *skrzydło*; d'un verbe attesté par lit. *skrẽti* « voler en cercle », lette *skrēt* « courir, voler ». Dans le datif *crilatcem* « aux anges (ailés) », Freis., I, 4, le *d* manque, sans doute par suite de l'influence dissimilatrice du *t* suivant (cf. tch. *kadilo*) ou par suite d'une différence de traitement entre *-dl-* et *-dł-*; car on lit par ailleurs dans ce même texte slovène ancien: *modli-, vzedli (vŭ-sedli).* — Par exception, ce mot est accentué sur le suffixe; on en peut être surpris au premier abord, surtout si l'on tient compte de skr. *páttram* « aile »; mais, en sanskrit, les noms en *-tra-* qui désignent une action ont le ton sur *-tra-,* ainsi *deṣṭrám* « indication », et de même aussi ceux qui indiquent, non pas l'instrument avec lequel on fait une action, mais la chose même, ainsi *stotrám* « louange », *hotrám* « sacrifice », *rāṣṭrám* « souveraineté »; or, le grec a la même place du ton dans λοετρόν, λουτρόν « ce qui baigne », et le germanique dans got. *fodr* « fourreau », v. h. a. *fuotar,* c'est-à-dire « ce qui garde »; v. sl. *krilo* est donc « ce qui vole ».

krŭmilo « πηδάλιον », Act., XXVII, 40, de *krŭmiti* « κυβερνᾶν », Supr., 298, 1 ; r. *kormílo*.

měrilo « ζυγός », Ps., LXI, 10 ; r. *mě'rilo*, s. *mjěrila* (pluriel), de *měriti*.

mylo « savon », r. *mýlo*, s. *mȉlo*, tch. *mýdlo*, pol. *mydło*, de *myti* ; cf., pour le sens, v. isl. *laupr*, ags. *léaðor* « savon », en face de gr. λοετρόν, gaul. *lautro* (gl. *balneo*, v. Stokes, dans Fick, *Et. wört.*, II⁴, 250).

načęlo « ἀρχή », Év. ; r. *načálo*, de *načęti* ; de même *začęlo* (même sens), Mc, I, 1, de *začęti* ; le suffixe est peut-être simplement *-lo-*.

nakovalo « ἄκμων », Cloz., 780 ; de *nakovati* ; pol. *kowadło* ; de là le dérivé *nakovalĭno* « ἄκμων », Supr., 338, 5 (d'où r. *nákoval'nja*).

nosila (pluriel) « litière », Euch., 39 a et b ; r. *nosíla*, s. *nòsila*, pol. *nosidła* ; de *nositi*.

odĕalo « περιβόλαιον », Ps., CI, 27 ; r. *odějálo*, de *odějati* ; s. *odijělo* (pour la place de l'accent, cf. *krílo*).

pravilo « κανών », II Cor., X, 13 ; r. *právilo*, s. *prăvilo*, pol. *prawidło* ; de *praviti*.

ralo « ἄροτρον », L., IX, 62 Zogr. Mar. Sav. ; r. *rálo*, s. *rȁlo*, slov. *rálǫ*, bulg. *rȁlo*, tch. *rádlo*, pol. *radło* ; cf., avec d'autres suffixes, lit. *árklas*, v. isl. *arðr*, gr. ἄροτρον, crét. ἀρατρον, v. irl. *arathar* ; c'est la forme tirée de la racine ; elle a été parfois remplacée par *oralo*, dérivé de *orati*, L., IX, 62 Ass. ; s. *òralo*, slov. *orálo*, bulg. *oralo*.

rylo « ὀρυκτήριον, δίκελλα », Supr., 160, 19 ; 322, 7, de *ryti* ; r. *rýlo*, čak. *rȉlo* « bec », s. *rȉlo* « bouche ».

sèdalo « καθέδρα », Mc, XI, 15, Zogr. (d'où le dérivé *sědalište*, Mar.) ; les dialectes qui conservent *-dlo-* n'ont pas le mot, ce qui fait qu'on n'est pas sûr qu'il s'agisse du suffixe *-dlo-*, et non de *-lo-*.

silo « ἀγχόνη », Supr., 268, 8 ; pol. *sidło* ; cf. *sěti*, et l'infinitif lette *sět* « attacher » ; on trouve aussi *osilŭ* « ἀγχόνη », Cloz., 716 ; Supr., 230, 21 (où l'on a la preuve du genre masculin du mot) ; r. *osil*, tch. *osidlo* ; ce mot n'a que la racine en commun avec v. h. a. *seil*.

stavilo « σταθμός », Euch., 55 b, de *staviti*.

strěkalo « κέντρον », Supr., 322, 25 ; r. *strekálo* ; de *strěkati*.

sušilo « φρύγιον », Ps., CI, 4 ; de *sušiti* ; r. *sušilo,* s. *sȕšilo.*

světilo « φανός », J., XVIII, 3 Zogr. Mar. (*světilĭnikŭ* Ass.), r. *sêvtílo,* pol. *swiecidło,* de *světiti* ; d'après *svěšta,* on a *svěštilo* « λύχνος », Supr., 299, 24.

svętilo « ἁγιαστήριον, θυσιαστήριον », Ps., LXXII, 17 ; LXXXII, 13 ; de *svętiti.*

šilo « aiguille », r. *šílo,* s. *šĭlo,* pol. *szydło,* tch. *šídlo,* slov. occid. *šídwo* (*Archiv,* XIX, 321), à côté de *šiti* ; cf. lat. *insūbulum, sūbula,* et, avec un autre suffixe et un autre sens, skr. *sūtram* « fil » ; la forme des dialectes occidentaux montre que *šilo* n'est pas identique à lit. *siúlas* « fil », ni même à v. h. a. *siula* « aiguille ».

točilo « ληνός, ὑπολήνιον », Mc, XII, 1, etc., de *točiti* ; r. *točílo* « pressoir, pierre à aiguiser », s. *tȍčilo* « lieu où l'on fait glisser le bois de la montagne », pol. *toczydło.*

vilicę « sorte de fourche », dérivé du mot attesté par r. *víly,* s. *vȉle,* pol. *widły* ; à rapprocher peut-être de *viti* « plier », cf. skr. *vetráḥ* « sorte de grand roseau ».

zabralo « tour, rempart », p. r. *zaborólo,* pol. *brodło,* tch. *bradlo, brádlo, zábradli* ; de *brati.*

zrŭcalo « ἔνοπτρον », Supr., 201, 22, de *zrŭcati* ; tch. *zrcadlo,* pol. *zwierciadło* ; cf. r. *zérkalo.*

žęlo « κέντρον », Supr., 365, 24 ; r. *žálo,* pol. *żądło,* slov. occid. *žedwo* (*Archiv,* XIX, 321) ; à rapprocher de *žęną, gŭnati.* Le vocalisme radical est sans doute le vocalisme *e,* comme l'indique le traitement du degré zéro dans *gŭnati.*

XIV

FORMATIONS CARACTÉRISÉES PAR *-d-*

Il ne semble pas qu'il y eût en indo-européen de suffixe autonome caractérisé par *d*. Les formations en *-d-* alternent en principe avec des formations en *-t-*, ainsi gr. δεκάδ-, en regard de lit. *deszimt-*, v. sl. *deseṭ-*; gr. νέποδ-, en regard de skr. *nápāt-* (cf. aussi celt. *ab-* « eau », en regard de skr. *ap-*, v. Johansson, I. F., IV, 141), et **-ed-* (v. ci-dessous *leb-ed-ĭ*), *-d-* peut passer pour une forme du suffixe secondaire **-et-*, *-t-*. L'alternance de *t* avec *d* s'explique assez bien dans les mots athématiques, et c'est sans doute de là qu'elle s'est étendue : le v. sl. *tvrŭdŭ* èst à lit. *tvirtas* ce que lat. *nūdus* est à got. *naqaþs*; le gr. λύγδος « marbre blanc » est sans doute un dérivé du thème racine **leuk-* (skr. *ruc-*, lat. *lūx*), tout comme got. *liuhaþ*; le grec a toute une série de mots en -δος désignant des bruits : κέλαδος, ὅμαδος, χρόμαδος, ὀρυμαγδός, ῥοῖδδος (cf. ῥοῖζος : donc racine **sroig*^{w}- ou **wroig*^{w}-), et le sanskrit a un mot ainsi formé : *çábdaḥ* « son, bruit », en regard de *çápati* « il maudit », v. sl. *sopą* « je joue de la flûte » ; ces mots rappellent avant tout les mots slaves *klopotŭ, trepetŭ,* etc., v. ci-dessus p. 298 et suiv.

Les mots qui ont un élément suffixal *-d-* sont le plus souvent limités à une seule langue, et c'est ainsi que le paragraphe consacré à l'élément *-d-* dans le *Grundriss* de M. Brugmann (II, 382 et suiv., § 128) est assez bref et qu'on n'y lit pas une seule forme indo-européenne restituée ; les formations qui renferment *-d-* ne se prêtent par suite qu'à des explications hypothétiques ; c'est le cas notamment du gérondif latin en *-ndus* (v. Lebreton, M. S. L., XI, 145 sqq. ; Niedermann, I. F., X, 221 et suiv. ; P. Persson, *De origine ac vi*

primitiva gerundii et gerundivi latini, où l'on trouvera rassemblés à peu près tous les faits intéressant les suffixes en *-d-,* et l'article de M. Cuny, dans les *Mélanges Brunot*). L'arménien présente plusieurs types de formations dont *-t-,* nécessairement issu d'i.-e. *-d-,* est l'élément caractéristique; v. Pedersen, K. Z., XXXIX, 474 et suiv.

L'ambiguité du *d* slave, qui représente à la fois *d* et *dh* de l'indo-européen, complique encore la question; on ne saurait dire par exemple si l'on a affaire à *d* ou à *dh* dans *stado* « ἀγέλη, ποίμνη », Év., r. *stádo,* s. *stȁdo,* tch. *stádo*; le latin présente une difficulté analogue (v. Niedermann, I. F., X, 221 et suiv., et Stolz, *ib.,* XIII, 104 et suiv.); le suffixe qui apparaît dans *stado* se retrouve peut-être dans lit. *staĩdas* « écurie », où M. Niedermann cherche à tort le suffixe **-dhlo-,* inconnu au lituanien (I. F., XV, 107).

Le slave n'a aucun élément suffixal proprement dit qui comprenne un *d*; on ne rencontre *d* que dans des formations plus ou moins complètement isolées.

La plus remarquable est celle des mots dérivés en *-ĭda,* qui sont essentiellement au nombre de deux:

pravŭda (ancien *pravĭda*) « δικαιοσύνη, τὸ δίκαιον », Év., etc.; r. *právda,* s. *právda,* pol. *prawda,* de *pravŭ*; *krivŭda,* qui n'est pas, à ce qu'il semble, dans les plus vieux textes slaves, a été tiré de *krivŭ,* sur le modèle du mot de sens contraire *pravĭda*; il s'étend aussi sur tout le domaine slave: r. *krívda,* s. *krȉvda,* pol. *krzywda,* etc.

vražĭda « ἔχθρα », Év., etc.; de *vragŭ*; le r. *vraždá* est savant; s. *vrȁžda,* tch. *vražda.*

Pour la forme, *-ĭda* rappelle le suffixe *-ĭba* (voir ci-dessus, p. 274); quant à la forme simple *-da,* elle n'est très claire nulle part:

agoda, Mt., XII, 33 Sav. (var. de *plodŭ*); r. *jágoda,* s. *jȁgoda,* pol. *jagoda*; cf. sl. *(vin-)jaga* et lit. *ŭ́ga*; v. ci-dessus p. 257.

ąda (d'où *ądica* « ἄγκιστρον », Mt., XVII, 27), r. *udá,* pol. *węda, wąda*; de **onk-dā*? cf. skr. *aṅkáḥ* « crochet », gr. ὄγκος, lat. *uncus.*

besĕda « λαλία », Év.; r. *besê'da,* s. *bèsjeda,* pol. *biesiada* ne se laisse pas analyser et n'a pas d'étymologie sûre.

brazda « αὖλαξ », Ps., LXIV, 11 ; r. *borozdá,* s. *brázda,* tch. *brázda.*

gramada « ὕλη », Iac., III, 5, Šiš., et « amas » ; les formes russe et occidentale sont : r. *gromáda,* pol. *gromada,* tch. *hromada,* etc., avec *o.*

stĭgda « πλατεῖα », Supr., 295, 23, est très énigmatique de toutes manières ; la forme ordinaire est *stĭgna, stŭgna* ; il y a sans doute ici une simple faute, et le copiste, qui avait sous les yeux *stĭgnaxŭ i mežďaxŭ,* aura écrit *stĭgďaxŭ* sous l'influence du mot suivant ; inversement Sav. a une fois *agoną,* Mt, XII, 33, au lieu de *agodą* (qui figure du reste dans le même verset).

uzda « χαλινός », Supr., 143, 7, etc. ; r. *uzdá,* s. *ùzda,* pol. *uzda* ; le mot ne peut être séparé de *usta,* lat. *ōs,* etc. ; cf. K. Z., XXXI, 452, n. ; XXXIV, 508 ; I. F., V, 72 ; il n'est pas impossible que *-da* soit un deuxième terme de composé ; cf. *obĭ-do,* etc.

Une finale *-do-*, qui rappelle lat. *nūdus, forda* et tout le type *ualidus* et aussi lit. *vĕnódas* « de même sorte », lette *wĕnāds* (v. Leskien, *Bild.,* 588), se trouve dans quelques adjectifs slaves (cf. P. Persson, *l. c.,* 83, n.) :

tvrŭdŭ « ὀχυρός, ἀσφαλής », etc., Ps., LXX, 3 ; Euch., 69 b, etc. ; r. *tvérd, tverdá, tverdó* ; s. *tvȑd, tvŕda, tvŕdo* ; pol. *twardy* ; cf. pol. *tvirtas* « ferme », lette *twirts.*

xudŭ « petit », Euch., 45 b ; Supr., 294, 12 et 19 ; r. *xúd, xudá, xúdo* ; s. *hûd, húda, húdo* ; pol. *chudy* ; arm. *xun* a été rapproché (v. ci-dessus, p. 174) ; pour l'alternance du suffixe en *-d-* et en *-n-*, cf. lit. *žvaigždẽ* et lette *zwaigzne* « étoile » ; mais M. Pedersen a vivement contesté ce rapprochement, K. Z, XXXIX, 382.

radŭ (*radŭ bystŭ* « ἐγκάρη », L., XXIII, 8), r. *rád, ráda, rádo,* s. *räd, räda, rädo,* renferme un suffixe *-do-* si l'on admet le rapprochement avec gr. ἔραμαι, etc., proposé par M. Hirt, *Ablaut,* § 191, p. 77.

sĕdŭ « πολιός », Supr., 92, 10, r. *sêd,* s. *sȉjed,* tch. *šedý,* ne saurait être séparé de *sĕrŭ* (même sens), pol. *szary,* tch. *šerý,* car, dans ces deux mots, mérid. et r. *s* = occid. *š* atteste qu'il s'agit d'un ancien *x* palatalisé devant *ĕ* (Lorentz, K. Z., XXXVII, 265 n.) ; or, *sĕrŭ* pourrait être emprunté au germa-

nique : v. isl. *hárr,* ags. *hár* « gris »; l'existence de *sědŭ* conduit à faire supposer plutôt une parenté originelle ; l'initiale serait i.-e. *kh* (v. Pedersen, K. Z., XXXVIII, 392) ; pour la finale, cf. *smědŭ* « pallidus », et *blědŭ* « χλωρός », Supr., 101, 8.

brěžda « forda », r. *berëžaja,* s. *brěđa,* tch. *březí* ; élargi de **bherədo-* au moyen du suffixe **-yo-,* fém. **-yā-,* cf. lat. *forda* ; le lit. *beržd̃žià* a un autre sens ; c'est lit. *nèszczià* qui a le sens de *brěžda* ; ici encore se reproduit l'alternance de *t* et *d* attestée par v. sl. *tvrŭdŭ* : lit. *tvirtas.*

Enfin, dans une série de formations isolées, *-d-* apparaît précédé d'autres éléments :

svobodĭ « ἐλεύθερος », J., VIII, 33 et 36 ; Ps., LXXXVII, 6 ; Supr., 76, 12 ; *svoboda* « ἐλεύθερος », Supr., 376, 18, et « ἐλευθερία », Cloz., 826 = Supr., 339, 7 ; r. *svobóda* « liberté », pol. *swoboda* « liberté » (à côté de r. *slobóda,* s. *slobòda*) ; sur l'étymologie, v. Solmsen, *Untersuch. z. gr. laut. u. verslehre,* 200 sqq. ; *svoboda* est au type *vražida* ce que *ątroba* est à *služiba.*

v. r. *lebedĭ* « κύκνος », r. *lébed',* bulg. *lébed* ; il y a une finale *-ądĭ* dans s. *lȁbūd,* pol. *łabędz',* v. tch. *labud* (à côté de pol. *łabęc',* tch. *labut'*) ; le *d* suffixal se retrouve, par une coïncidence presque unique, dans v. h. a. *elbiz,* ags. *ielfetu,* v. isl. *elptr, ǫlptr* ; sur l'étymologie, v. Osthoff, I. F., VIII, 64 et suiv., et T. Torbiörnsson, *Die gemeinsl. liquidametathese,* 68 et suiv. ; le suffixe de pol. *łabędz',* etc., est peut-être le même que celui de lit. *bal-ándis* « pigeon », lette *balûds,* en regard de lit. *báltas* ; l'intonation du *ą* slave est malheureusement inconnue ; pour la forme, cf. aussi *gol-ą-bĭ* en face de lit. *gul-bẽ* ; *-ed-* s'ajoute ici soit à **lebh-* (ou **elbh-*?), soit au même mot, avec un autre vocalisme radical et un suffixe nasal. Le suffixe *-d-* n'est pas rare dans les noms d'animaux (v. Brugmann, *Kurze vergl. gramm.,* p. 331, § 407, 3).

želąd̃ĭ « gland », r. *žëlud',* s. *žȅlūd,* pol. *żołądz',* a aussi *d* après un suffixe en *-n-* ; *-n-* et *-d-* se retrouvent dans lat. *glans, glandis* ; *-n-* seulement, dans gr. βάλανος et arm. *kałin* ; enfin le thème à suffixe zéro **g^w^el-, *g^w^ol-* dont sont dérivés tous ces mots est indiqué par le dérivé lit. *gilė.*

želąd̃ŭkŭ « estomac », r. *želúdok,* pol. *żołądek,* s. *žȅludac* ; M. Leskien, *Bild.,* 389, rapproche le suffixe de lit. *skilándis* ;

l'élément radical est inexpliqué (v. Bezzenberger, BB., II, 154; Fick, *Et. wört.*, I⁴, 419; Zupitza, *Germ. gutt.*, 174; Zubatý, *Archiv*, XVI, 423 et suiv.); le rapprochement avec *žęlądĭ*, repoussé déjà par M. Mikkola, BB., XI, 224, est rendu tout à fait inadmissible par la différence d'intonation : le *ą* de *žęlądĭ* est doux, comme le prouve le maintien de l'accent sur *e* dans r. *žĕlud'*, s. *žĕlūd*; au contraire le *ą* de *žęlądŭkŭ* est rude, à en juger par s. *žèludac*, et l'accent est par suite passé sur l'*u* représentant *ą* dans r. *želúdok*; l'intonation est donc la même que dans lit. *balándis, skilándis* (avec déplacement d'accent suivant la loi de M. F. de Saussure, cf. lit. *jóstandis* avec l'ancienne place de l'accent, dans Leskien, *Bild.*, p. 589).

govędo « bœuf » (d'où *govęždĭ*, Supr., 85, 14), r. *govjádo*, s. *gòvedo*, tch. *hovado*; l'élément *gov-* est identique à skr. *gav-*, gr. βο(ϝ)-, lat. *bou-*, etc.; le suffixe est tout à fait isolé; néanmoins l'hypothèse proposée M. S. L., VIII, 298 est fort aventurée, et le plus simple est de rapprocher le type de *agnę, prasę*, etc.; on retrouve ici le même suffixe nasal, avec addition d'un suffixe *-do-*, au lieu de *-t-*.

skarędŭ « répugnant » n'est pas clair; les formes des divers dialectes slaves sont malaisées à accorder entre elles; l'étymologie n'est pas connue avec certitude (v. P. Persson, *De origine...*, 34 et 130).

vĭsądŭ « communis », dans les feuilles de Kiev; de *vĭsĭ*.

agnędŭ « populus nigra »; collectif *jagnędĭje*; s. *jȁgnjēd*, tch. *jehněd*.

čeljadĭ « θεραπεία », L., XII, 42 Mar. (*domŭ* Zogr.); r. *čéljad'*, s. *čĕljād*, pol. *czeladz'*; cf. v. sl. *kolěno*, skr. *kúlam*, gr. τέλος, et v. irl. *cland*, gall. *plant* « enfants (de la famille) », etc. L'intonation douce de *ja* en slave est à noter, comme aussi dans le mot suivant.

ploštadĭ « plan », r. *plóščad'*, de *ploskŭ*. — Le suffixe *-jadĭ* de ce mot et du précédent est assez largement représenté dans les dialectes slaves, v. Miklosich, *Vergl. gramm.*, II, 209 et suiv.

XV

SUFFIXE *-ko-* (ET FÉMININS CORRESPONDANTS)

Comme ses correspondants des autres langues, le suffixe slave *-ko-* est essentiellement secondaire. Pour les quelques mots où le suffixe en question semble directement joint à des racines, rien n'empêche de supposer qu'on est en présence de dérivés de thèmes à suffixe zéro : skr. *çúṣ-ka-ḥ, çuṣ-ká-ḥ,* zd *huš-kō,* v. pers. *uš-ka* peuvent fort bien être tirés d'un thème racine **sus-,* dont on a la forme thématique dans v. sl. *suxŭ,* lit. *saũsas,* ags. *séar* ; ags. *hasu* « gris », qui a le suffixe secondaire **-wo-,* et lat. *cānus,* pél. osq. *casnar,* qui ont le suffixe secondaire **-no-,* montrent pareillement que lat. *cascus* est un dérivé d'un thème représenté en latin par *cas-*. Comme en indo-iranien, *-ko-* ne modifie pas en slave le sens des mots auxquels il s'ajoute, et dans *gladŭ-kŭ* « poli », le suffixe *-ko-* n'ajoute rien à ce que signifie lit. *glodùs*. Dans les adjectifs, *-ko-* ne sert même guère en slave (à la différence du germanique, du grec, etc.) qu'à élargir des thèmes déjà existants.

1° Le suffixe *-ko-* dans les adjectifs.

La seule flexion que connaisse le slave pour les adjectifs est celle des thèmes en *-o-* ; les participes et les comparatifs, qui appartenaient originairement à de tout autres types, ont conservé quelques traces de la flexion athématique, mais sont dans l'ensemble passés au type en *-o-*, et les adjectifs thèmes en *-u-* et en *-i-* ont été ramenés à ce même type par addition du suffixe *-ko-*, tandis que, au contraire, le lituanien a largement développé le type des adjectifs en *-us* (v. Leskien, *Bild.*, 244 et suiv.) ; le caractère secondaire du suffixe *-ko-* était resté si net que *-ko-* ne se retrouve pas dans les dérivés

un peu anciens : de *ązŭkŭ* l'abstrait est *ązostĭ*, etc. ; le comparatif ne présente pas non plus -*ko*- dans la forme ancienne, mais seulement dans la forme dérivée en -*ějĭš*- ; enfin -*ko*- manque aussi en composition, ainsi *kroto-ljubecĭ*, Euch., 70 b, à côté de *krotŭkŭ* (mais ibid. *mękŭkolěganie, žestokolěganĭnikŭ* sous l'influence de *mękŭkŭ, žestokŭ*).

Les exemples sont nombreux :

ązŭkŭ « στενός », Mt., VII, 13 et 14, r. *úzkij*, s. *ȕzak, ȕska, ȕsko*, pol. *wąski*, tch. *úzký* ; comparat. r. *úže*, s. *ȕžī*, tch. *úže* ; cf. skr. *aṃhú-*, got. *aggwus*, arm. *anju-k* (dont le *k* ne représente pas un *k* indo-européen, mais un *g*, et qui a par suite un autre suffixe secondaire), lat. *angustus*.

bridŭkŭ « δριμύς », Supr., 57, 2 ; 275, 7 ; r. dial. *britkój*, s. *brȉtka(säblja)*, tch. *břitký* ; sans correspondant exact hors du slave ; s'oppose à *sladŭkŭ* « doux ».

dręšĭkŭ ou *dręsŭkŭ*, voir les *Materialy* de Sreznevskij ; les mots vieux slaves sont *dręselŭ* et *dręxlŭ*.

r. *dérzok, dérzkij* « hardi », pol. *dziarski* et *darski* ; cf. gr. θρασύς, lit. *drąsùs*, skr. *dhṛṣṇúḥ*, avec un *z* slave provenant d'étymologie populaire ; la forme du vieux slave est celle d'un thème en -*o*- : *drŭzŭ* « θρασύς, τολμηρός », Euch., 88 a et b ; Supr., 54, 7 ; 282, 9 et 11, etc. ; tch. *drzý* ; cf. *krěpŭ*, à côté de *krěpŭkŭ* ; il est possible que *drŭzŭ* et *krěpŭ* soient d'anciens thèmes en -*o*-, mais on ne voit pas pourquoi ils auraient, par exception, passé aux thèmes en -*ŭ*-.

gladŭkŭ « λεῖος », L., III, 5 ; r. *gládkij*, s. *glȁdak*, pol. *gładki* ; cf. lit. *glodùs* ; et, avec d'autres formations et un autre vocalisme radical, lat. *glaber*, v. h. a. *glat*.

gorĭkŭ « πικρός », L., XXII, 62 ; Supr., 78, 21 ; etc. ; r. *gór'kij*, s. *górak, górka, górko* (déterminé *gȏrkī*) et *gȑk, gȑka, gȑko*, pol. *gorzki*, tch. *hořký* ; le dérivé *gorjestĭ* « πικρία » conserve le -*ĭ*- de *gorĭ-kŭ* ; cet adjectif, évidemment apparenté à v. sl. *gorěti* « brûler », n'a pas de correspondant exact hors du slave.

kratŭkŭ « βραχύς », Act. XXIV, 4 ; r. *korótkij*, s. *krátak*, pol. *krótki* ; cf. *črŭtą* ; les correspondants des autres langues ont subi des changements de sens : lit. *kartùs* « amer », got. *hardus* « dur » ; le skr. *kaṭúḥ* (forme prākrite sanskritisée de **kṛtu-*) a de plus un autre vocalisme ; pour le sens, cf. lat. *curtus*.

krěpŭkŭ « ἰσχυρός », L., XI, 21 ; Ps., VII, 12, etc. ; r. *kré'pkij*, s. *krěpak*, pol. *krzepki* ; sans étymologie certaine ; on a aussi, sans *-ko-*, la forme *krěpŭ*, Supr., cf. ci-dessus, p. 325.

krotŭkŭ « πραύς », Mt., XXI, 5 ; Ps., XXIV, 9, etc. ; r. *krótkij*, s. *krȍtak*, tch. *krotký* ; sans étymologie sûre ; le simple *krotŭ-* est attesté indirectement par *krotoljubeci*, Euch., 70 b ; le lituanien a un adjectif *kratùs* dont le sens est tout différent (v. Leskien, *Bild.*, 250).

lĭgŭkŭ « ἐλαφρός », Mt., XI, 30 ; Euch., 38 a, 78 b, etc. ; r. *lëgok*, *lëgkij*, s. *lȁk*, pol. *lekki*, tch. *lehký* ; cf. gr. ἐλαχύς, λάχεια, lat. *leuis*, v. irl. *laigiu* « minor », skr. *laghúḥ* (compar. *laghīyān*, superlat. *laghiṣṭhaḥ*), d'un thème **legheu-* (lat. *leuis*) « léger, menu », **l°gheu-* (sl. *lĭgŭ-*, gr. λαχυ-, v. irl. *lag-*), qui s'est mélangé dans plusieurs langues avec l'adjectif appartenant à la racine **leng^w h-* « être rapide, courir » : skr. *raghúḥ*, *laghúḥ* « rapide », zd *rənǰyō* « plus rapidement », *rənǰištō* « le plus rapide », v. h. a. *lungar*, gr. ἐλαφρός (v. ci-dessus, p. 164 et suiv.).

malĭčĭko « un peu », Euch., 44 a ; de *malŭ*, avec un suffixe *-ĭ-ko-* ajouté à un suffixe *-ĭ-k-*, au moins en apparence.

mękŭkŭ « μαλακός, ἁπαλός », Mt., XI, 8 ; Supr., 229, 15 ; Euch., 70 b, etc. ; r. *mjágkij*, s. *mȅk*, pol. *miękki*, tch. *mèkak*, *mèkký* ; cf. lit. *minksztas* « tendre » ; le rapprochement avec skr. *maṅkúḥ* « faible », médiocre pour le sens, est exclu par l'intonation rude radicale ; cf. cependant, ci-dessus p. 254, ce qui est dit de *mąka*.

mrŭzŭkŭ « βδελυκτός », Euch., 78 b (et Tit., I, 16) ; *bogomrŭzŭkŭ* « θεοστυγής », Supr., 368, 4, et 370, 23 ; r. *mérzkij*, s. *mȑzak*, tch. *mrzký* ; cf. *mrŭzěti*.

nizŭkŭ « bas » (v. les dictionnaires de Miklosich et de Sreznevskij), r. *nízkij*, s. *nȉzak*, tch. *nízký* ; peut-être fait sur le comparatif *niže* « plus bas » ; cf. *poslědŭkŭ*.

plŭzŭkŭ « εὐόλισθος », Supr., 306, 9 (cf. Ps., XXXIV, 6) ; r. *pólzkij*, tch. *plzký* ; cf. *plŭzą* et *plěžą*.

poslědŭkŭ (*na poslědokŭ* « ἐπ' ἐσχάτων », Euch., 52 b) ; r. *poslédki*, s. *pošljedak*, pol. *pos'ladek* ; ces mots, dont la formation, en regard de *poslěžde* « ὕστερον », rappellent celle de *nizŭkŭ*, sont plutôt substantifs qu'adjectifs ; l'adjectif est *poslědinjĭ*.

**prądŭkŭ*, dans slov. *prǫ́dek* « vif, courageux », r. dial.

prŭdkij, pol. *prędki*, tch. *prudký*; avec un vocalisme *o* remarquable en face de *prędati*, etc.

rědŭkŭ « rare », Supr., 401, 28; r. *rê'dkij*, s. *rijèdak*, pol. *rzadki*.

sladŭkŭ « γλυκύς », Ps., CXVIII, 103; Euch., 2 b; r. *solódkij*, s. *slädak*, pol. *słodki*; cf. lit. *saldùs*.

slizŭkŭ traduit « εἰς ὄλισθον », Supr., 258, 27; Miklosich ne cite aucun autre exemple; le russe a *slízkij* « glissant », le polonais *ś'liski*, le serbe *sklìzak*.

srŭxŭkŭ « τραχύς » (v. le *Lexicon* de Miklosich).

stydŭkŭ « ἀναιδής », Supr., 256, 25; 313, 25; r. dial. *stýdkij*, *stydkój*; tch. *stydký*; cf. *styděti*.

tęžikŭ « βαρύς », Mt., XXIII, 4; Ps., XXXIV, 18; etc.; r. *tjážkij*, s. *têžak*, déterm. *têški*, pol. *ciężki*; cet adjectif repose sur un ancien **tęži-*, mais les verbes dérivés *otęgŭčiti*, L., IX, 32 Zogr. Mar. et *otęgŭčati*, L., XXI, 34 Zogr. Ass. Sav. reposent sur **tęgŭkŭ*, de **tęgŭ*, cf. lit. *tingùs* « paresseux »; v. isl. *þungr*; le comparatif est v. sl. *tęžijĭ*, Év., etc.

tĭnŭkŭ « mince », Supr., 427, 24; r. *tónkij* (d'après *tĭnŭkŭ* devenu *tŭnŭkŭ*, dans les conditions indiquées ci-dessus, p. 112 et suiv.), s. *tänak*, pol. *cienki*; le dénominatif *jis-tĭniti* « λεπτύνει » (Ps., XVII, 43; XXVIII, 6) est tiré de sa forme non élargie **tĭnŭ-*; cf. gr. τανάος, τανυ-, v. isl. *þunnr*, irl. *tana*.

vlĭgŭkŭ « humide » (v. Miklosich et Sreznevskij); bl. russe *vólki*, tch. *vlhký*; cf. r. *vólgnut'*, pol. *wilgnąc'*, etc.

vratŭkŭ « εὐπερίτρεπτος », Supr., 306, 9; cf. skr. *vartu-la-ḥ*; tch. *vrtký*, pol. *wartki* ont un autre vocalisme (peut-être dû à l'influence du verbe *vrŭtěti*?).

židŭkŭ « succosus » (v. Miklosich); r. *žídkij*, s. *žídak*, tch. *židký*.

Si l'on met à part ceux des adjectifs précités qui peuvent avoir emprunté le vocalisme d'autres mots de même famille, comme *mrŭzŭkŭ*, cf. *mrŭzěti*, etc., et en se servant seulement d'exemples non suspects, on constate que, dans les anciens adjectifs en *-u-* (sl. *-ŭ-ko-*), il y a deux vocalismes radicaux, l'un le vocalisme *o* de *kratŭkŭ*, *krotŭkŭ*, *sladŭkŭ*, l'autre le vocalisme zéro de *lĭgŭkŭ*, *tĭnŭkŭ*; tous deux sont de date indo-européenne, et une opposition exactement comparable à celle de v. sl. *vratŭ-kŭ* et de tch. *wrt-ký* se trouve par exemple entre lit. *platùs*

et skr. *pṛthúḥ*, entre gr. πολύς et skr. *purúḥ*; toutefois le vocalisme zéro est le plus ordinaire: skr. *gurúḥ*, gr. βαρύς, got. *kaurus*. — Qaant au adjectifs en *-ĭ-*, ils sont en si petit nombre qu'on ne peut rien affirmer: *gorĭkŭ* a le même vocalisme que *gorĕti*, et *tęžĭkŭ* a un *ę* qui peut représenter **en* ou **ṇ*.

Le dérivé *besramĭkŭ* « sans honte », Supr., 238, 21, de *sramŭ*, est tout à fait isolé.

Le suffixe secondaire *-ko-* ne manque jamais après les adjectifs thèmes en *-ŭ-* et en *-ĭ-*; il se rencontre de plus dans un assez grand nombre d'adjectifs thèmes en *-o-*, sans qu'on puisse déterminer la raison pour laquelle le suffixe secondaire a été ajouté ou ne l'a pas été; les trois principaux de ces adjectifs: *gląbokŭ* « profond », *širokŭ* « large » et *vysokŭ* « haut » forment, pour le sens, un groupe naturel qu'il est impossible de ne pas rapprocher des adverbes *vysoče* (Supr., 374, 27), *daleče* (Év.); on est par suite tenté de se demander si *vysokŭ* ne serait pas le modèle sur lequel ont été faits ces quelques adjectifs:

v. russe *blizokŭ* « proche » (Év. Ostromir).

gląbokŭ « βαθύς », J., IV, 11; Ps., LXIII, 7, etc.; r. *glubókij*, pol. *głęboki*, tch. *hluboký*; on cite aussi *glŭbokŭ*, slovaque *hlboký*; et, dans les dialectes du Sud, *dlŭbokŭ*, s. *dùbok*.

grąstokŭ « χαλεπός », Supr., 182, 21.

jinokŭ « μοναχός », Euch., 57 b; μονίος, Ps., LXXIX, 14 (substantif plutôt qu'adjectif), de *jinŭ* « seul »; r. *ínok*; cf. lat. *ūnicus*, v. h. a. *einag* (got. *ainaha*).

širokŭ « εὐρύχωρος », Mt., VII, 13, « πλατύς », Ps., CXVIII, 96, etc.; r. *širókij*, s. *širok*, pol. *szeroki*; sans étymologie.

vysokŭ « ὑψηλός », Év., etc.; r. *vysókij*, s. *visok*, pol. *wysoki*; cf. *vŭs-*, *vŭz-* et v. h. a. *ūf*.

žestokŭ « σκληρός », J., VI, 60, etc.; r. *žestókij* et *žëstkij*, celui-ci avec l'ancienne place de l'accent attestée par s. *žȅstok* et avec altération du suffixe (**žestŭkŭ* au lieu de *žestokŭ*); l'accent n'est donc pas ici à la même place que dans le petit groupe de *gląbokŭ*, *širokŭ*, *vysokŭ*, ce qui indique sans doute une différence d'origine. Le primitif *žesto-* est attesté dans des composés comme *žestosrŭdĭje* « σκληροκαρδία », Év.

Il y a de plus des cas isolés:

velikŭ « μεγάς », par exemple dans Mc, X, 42, *velici jixŭ* « οἱ μεγάλοι αὐτῶν » Zogr. Mar. Ass. et J., VII, 37, *dĭnĭ veliky* Zogr. Mar. Ass., la forme ordinaire étant *velĭjĭ* en vieux slave ; r. *velíkij*, s. *vĕlikī* (mais pol. *welki*, tch. *velký*), cf. gr. ϝάλις, etc. Solmsen, *Untersuchungen*, 228.

prokŭ « λοιπός », Supr., 86, 21, etc. ; d'où *pročijĭ*, Év. ; sans doute dérivé de *pro* ; cf., pour la forme, v. lat. *procum* « procerum » (gén. plur.), lat. *reci-procus*, et gr. πρόκα (v. Solmsen, K. Z., XXXV, 472, et Osthoff, I. F., VIII, 45). La forme invariable v. r. *pročĭ* ne suppose pas nécessairement un thème consonantique **prok-* dont elle serait le locatif (Zubatý, *List. filolog.*, XXX, 87) ; cf. en effet *pravĭ*, *pramĭ*, etc.

prĕkŭ « contraire », Supr., 255, 24 et 29, de *prĕ*.

Les quatre adjectifs de quantité *kolikŭ* (r. *kolíkij*, s. *kòliko*), *jelikŭ*, *tolikŭ*, *selikŭ*, tous quatre dans Év., sont dérivés de *kolĭ*, *jelĭ*, *tolĭ*, *selĭ* ; le suffixe *-ko-* est employé, comme dans gr. ἡλίκος, πηλίκος, etc., après un suffixe **-lei-* qu'on retrouve dans lat. *quālis*, *tālis*. — Leur *i* (ancien *ī*) n'est pas clair.

Les adjectifs *kakŭ* (s. *käkī*, *käko*), *takŭ* (s. *täko*), *jakŭ*, *vĭsjakŭ* (s. *svăkī*), Év., ont avant *-ko-* un *ā*, cf. lit. *kōks* (avec intonation douce secondaire : génit. *tókio*) ; *sicĭ*, Év., de *sĭ*, a un *ī* correspondant à l'*ā*, et *k* altéré en *c* sous l'influence de la voyelle palatale précédente ; *sicĭ* est à *takŭ* ce que *nicĭ* est à *opako* (cf. ci-dessous, p. 330). Tout se passe comme si ces adjectifs étaient dérivés de formes du nominatif-accusatif pluriel neutre : *ta*, *ja*, *vĭsja*, mais *si*, à moins qu'on ne voie ici d'anciens composés tels que gr. οἶνοψ, lat. *ferōx*, avec M. Niedermann, I. F., X, 224, ce qui est peut-être le plus vraisemblable. — A ces exemples il faut joindre :

jinakŭ « autre », *inako* « ἄλλως, τοὐνάντιον », Supr., 278, 12.

jedinakŭ « seul et même », attesté par l'adverbe *ed'nako* (Supr., 44, 13), cf. *jedinače*, *jedĭnače* « ἀκμήν », Év. ; un autre mot *jedinakŭ* « moine » est attesté par le dérivé *jedinačĭnŭ*, Euch., 80 b ; 93 b ; pour la forme, cf. lit. *vĕnókas*.

Par ailleurs, le vieux slave proprement dit ne connaît pas de mots en *-akŭ*, et des substantifs comme *novakŭ* (qu'on a rapproché de gr. νέ(ϝ)κα-), *junakŭ*, *svojakŭ* (v. I. F., XVII, 24) ne s'y rencontrent pas. Néanmoins, cette forme du suffixe paraît

ancienne et son absence en vieux slave est sans doute fortuite, car le baltique a un type correspondant : lit. *silpnókas,* etc., v. Leskien, *Bild.,* p. 513 et suiv., et, s'il est vrai que nombre de mots lituaniens sont imités de mots slaves, et même que l'origine en partie slave de *-oka-* en lituanien est garantie par l'intonation dans des cas tels que *treczõkas, jaunõkas,* etc., le type *silpnókas* semble proprement baltique ; la formation est du reste largement représentée dans les divers dialectes slaves, v. Miklosich, *Vergl. gramm.,* II, p. 240 et suiv. Le *o* lituanien = *ā* lette indique un ancien **ā* plutôt qu'un **ō,* qui serait sans doute représenté par *ů* dans ces deux dialectes ; il n'y a donc pas lieu de rapprocher gr. -ωπος (v. Prellwitz, B. B., XXII, 97). Le type lat. *minăx,* etc., auquel on pourrait songer semble résulter, pour la plus grande partie, d'un développement proprement latin (v. W. Otto, I. F., XV, 46 et suiv.).

En revanche, il faut mettre bien à part *vŭznakŭ* « ὕπτιος » (v. le *Lexicon* de Miklosich), s. *nak-,* dans *nǎk-jučê,* etc ; et *nicĭ* (dans *pade nicĭ* « ἔπεσεν ἐπὶ πρόσωπον », L., XVII, 16, etc.), où l'on reconnaît le type de skr. *ápāṅ, prāṅ, nyāṅ,* avec des adverbes comme *nīcāt, nīcāiḥ* ; comme l'a montré J. Schmidt, *Pluralbildungen,* 392 et suiv., il s'agit bien ici d'anciens composés. Les adverbes *opako, paky, pače,* etc. appartiennent au même groupe de mots. Sur les dérivés *takŭ, sicĭ,* etc., v. ci-dessus, p. 329.

Adjectifs en *-ĭskŭ.*

Dans tous les cas précédents, sauf en une certaine mesure celui des adjectifs en *-akŭ,* le suffixe *-ko-* a été très employé à date ancienne, mais ne sert plus à des formations nouvelles à date historique. Au contraire, *-ĭsko-* fournit des adjectifs dérivés en nombre illimité ; c'est l'un des suffixes qui servent à former des adjectifs dérivés d'appartenance. Son emploi propre est de fournir les dérivés de noms de lieu, ainsi, dans Év., *nazaretĭskŭ* « de Nazaret », L., II, 4 (cf. v. h. a. *nazarēnisc*) ; *galilejiskŭ* « τῆς Γαλιλαίας », L., I, 26 ; *pontĭskŭ* (*pạntĭskŭ,* Zogr.), L., III, 1 « Πόντιος » ; et de même dans tous les cas analogues, notamment dans Év., *južĭskŭ* « νότου », *morjĭskŭ* « τῆς θαλάσσης », *grĭčĭskŭ, jevrejĭskŭ, latinĭsky, rimĭskŭ,* ou

encore *γeonĭskŭ, jeleonĭskŭ*. En dehors de ce type important, le nombre des exemples n'est pas très grand, et il ne manque pas de cas où un autre suffixe de même valeur fait concurrence à -*ĭsko*- ; on a dans Év. : *člověčĭskŭ* « τοῦ ἀνθρώπου », Zogr. Mar. Sav. (mais *člověčĭ* Ass.) ; *dětĭskŭ* « τῶν παιδίων », Mc, VII, 28 Zogr. Mar. (Ass. def.) ; *jierejĭskŭ* « τῆς ἱερατείας », L., I, 9 Zogr. Mar. Ass. ; *ljudĭskŭ* « τοῦ λαοῦ » ; *mąžĭskŭ* « ἀνδρός, ἄρσν » ; *nebesĭskŭ* « οὐρανίος » Zogr. Mar. Sav. (mais *nebesĭnŭ* Ass.), par exemple Mt., VI, 14 et 32, et *podŭnebesĭskŭ* « ὑπ' οὐρανόν », L., XVII, 24 Zogr. Mar. (Ass. def.) ; *osĭlĭskŭ* « ὄνου », Mt., XVIII, 6 Mar. (Zogr. Ass. def.), mais *osĭljĭ*, J., XII, 15 Zogr. Mar. Ass. Sav. ; *plŭtĭskŭ* « σαρκός », J., I, 13 Zogr. Mar. Ass. ; *proročĭskŭ* « τῶν προφητῶν », Mt., XXVI, 56 Zogr. Mar. Ass. Sav. et Mt., XXIII, 29 Mar. (Zogr. Ass. Sav. def.), mais *proročĭ* « προφήτου », Mt., X, 41 Zogr. Mar. Ass. Sav. ; *psalŭmĭskŭ* « ψαλμῶν », L., XX, 42 (*psalomŭskyxŭ* Mar., *s'palŭmĭskyxŭ* Zogr.), cf. Ps., LXX, 22 ; *ženl(j)ĭskŭ* « τῆς γῆς », Mt., XVII, 25, Mar. Sav., et XXIV, 30 Mar. (*zemĭnŭ* Ass. Sav. ; Zogr. def.), mais *zemĭnŭ*, Mc, IV, 5 et 31 Zogr. Mar. (Ass. Sav. def.), de même *zemĭskŭ*, Ps., LXXI, 17, mais *zemĭnŭ*, ib., 16 ; *ženĭskŭ* « θῆλυς » ; *žitĭjĭskŭ* « τοῦ βίου, βιωτικός », L., VIII, 14 et XXI, 34 Zogr. Mar. Ass. Sav.

Le contraste de *proročĭskŭ* « προφητῶν » et de *proročĭ* « προφήτου » est instructif : il en ressort que -*ĭsko*- s'emploie là où il s'agit de collectivités, et c'est ainsi que s'explique l'usage fait de ce suffixe pour les dérivés de noms de lieu ; cette valeur du suffixe se vérifie en effet pour tous les autres mots cités : *dětĭskŭ, ljudĭskŭ* sont particulièrement nets à cet égard ; le dérivé de *rabŭ* est *rabĭjĭ*, tandis que le collectif *rabĭje, rabĭja* « l'ensemble des serviteurs » fournit *rabĭjĭskŭ*, Supr., 443, 21 (sous la forme *robiiskąˌ*, accus. féminin). Par là s'explique aussi l'emploi fait de ce suffixe pour former des adverbes, ainsi *xrabŭrĭsky* « bravement », c'est-à-dire « à la manière des braves », Supr., 350, 19 ; *cěsarĭsky* « à la manière des rois », Supr., 351, 25 ; *pĭsĭsky* « à la manière des chiens », Supr., 441, 19. Ce même sens général ressort de la phrase suivante de Supr., 351, 15 : *glagolŭ eterŭ krěpokŭ i arxangˌelĭskŭ i vojevodĭskŭ světilŭ i livĭskŭ... glagolˌetŭ* « il dit une parole ferme et d'archange et de chef, lumineuse et léonine » ; il ne s'agit pas ici d'un archange, d'un chef, d'un lion particuliers. L'adjectif *běsovĭskŭ*, Supr.,

130, 6; 161, 13; 424, 27, signifie « de démons », tandis que *běsĭnŭ* traduit δαιμονιζόμενος, Év.; le suffixe *-ĭskŭ* n'y est pas ajouté directement à *běsŭ*. De même encore, *adovŭskoe žilište* Cloz., 821 = Supr., 339, 5 est « la demeure infernale », tandis que *vrata adova* Cloz., 799 = Supr., 338, 17, est « la porte de l'enfer » (*adŭ* étant considéré ici comme un nom propre, gr. Ἅιδης), et *vratĭnici adovĭnii,* Cloz., 828 = Supr., 339, 9 « les portiers de l'enfer ».

Comme le type d'adjectifs correspondant du baltique (v. Leskien, *Bild.,* p. 522), les adjectifs slaves en *-ĭsko-* signifient donc « qui est de l'espèce de... ». L'emploi de ces formations est de tout point pareil à celui des adjectifs germaniques en *-iska-* tels que got. *mannisks,* etc.; on sait que l'un des emplois principaux du suffixe germanique est de fournir des noms du type v. h. a. *frenkisc* « franc »; *spānisc* « espagnol »; v. sl. *rimĭskŭ* (var. *rumĭskŭ*) Év. reproduit v. h. a. *rōmisc* « romain »; un adverbe *poganĭsky* « à la manière des païens » (de *poganĭskŭ* « païen », Euch., 19 a) est exactement comparable à got. *þiudisko* qui a le même sens. Or, comme il n'existe dans aucune autre langue indo-européenne de pareils adjectifs en **-isko-,* — car les diminutifs grecs en -ισκο- ont une tout autre valeur et le type baltique de lit. *-iszka-,* v. pruss. *-iska-* semble emprunté à l'allemand, — comme d'ailleurs le suffixe germanique a été emprunté par les langues romanes (v. W. Meyer-Lübke, *Gramm. des langues romanes,* II, § 520), le plus probable est que le suffixe slave considéré ici a été aussi emprunté au germanique: on a vu ci-dessus que le suffixe des mots slaves en *-arjĭ* venait également du germanique (cf. Brugmann, *Grundriss,* II, p. 260); et même, dans ce dernier cas, le lituanien a emprunté à son tour le suffixe au slave.

D'une manière générale, il est du reste permis de douter qu'il y ait jamais eu un suffixe indo-européen **-sko-*; le suffixe **-ko-* a été parfois ajouté à des thèmes en *-s-*; par exemple, *ploskŭ* « πλατύς », Supr., 258, 24 (r. *plóskij,* tch. *ploský*; cf. s. *plȍska* « surface plane ») ne suppose pas **ploth-sko-,* mais peut-être **pleth-s-ko-,* cf. skr. *práthaḥ,* zd *fraθō,* avec passage au vocalisme de lit. *platùs,* par suite de quelque contamination; cf. lette *plaskains?* (v. Leskien, *Bild.,* 508); c'est ainsi que

lit. *tamsà* « obscurité », *tamsùs* « obscur » doivent être des contaminations des thèmes **temes-* (cf. lat. *temere*) et **tomā-* « obscurité », **tomeu-* « obscur ».

L'arménien a, il est vrai, un suffixe *-açi* reposant sans doute sur **-ā-sk-iyo-* dont le sens est à peu près identique à celui de germ. *-iska-*, etc. ; ainsi dans *giwłaçi* « villageois » de *gewł* « village » et dans les dérivés de noms de lieux comme *kornthaçi* « corinthien », etc. ; mais précisément le suffixe n'est pas en **-isko-* ; c'est une formation parallèle, mais indépendante. On doit donc tenir pour probable que *-ĭsko-* du slave est emprunté et non pas original.

L'emprunt est d'autant plus remarquable que, dans la traduction gotique des textes sacrés, les dérivés de noms propres de lieu sont simplement transcrits et non germanisés, ainsi *Nazoraius* « Ναζωραῖος », *Galeilaius* « Γαλιλαῖος », etc. C'est cependant par des noms propres, comme *rimĭskŭ*, cf. v. h. a. *rōmisk*, que l'emprunt a dû se faire.

2° Ce suffixe *-ko-* dans les substantifs.

Le suffixe a le même caractère secondaire dans les substantifs que dans les adjectifs ; il sert également à élargir divers thèmes sans changer d'une manière appréciable la signification.

Comme pour les adjectifs, les thèmes en *-u-* sont particulièrement sujets à être élargis ; le lituanien s'est créé ainsi un type de mots en *-ukas* (v. Leskien, *Bild.*, 516 et suiv.). Il y a en slave tout un petit groupe de mots en *-tŭkŭ* qui reposent sur des mots à suffixe **-teu-*, comparables aux mots latins tels que *ad-uentus* ou sanskrits tels que *gántuḥ* « marche » ; en indo-européen ce type renfermait des noms indiquant l'action, formés par addition de **-teu-* à la racine au degré *e* ; en slave ce sont des noms tirés du thème verbal de l'infinitif, comme les mots latins en *-tus*, mais toujours avec un préverbe, et indiquant le résultat de l'action :

-bytŭkŭ, dans *jizbytŭkŭ* « τὸ περισσεῦον, περίσσευμα », Év., Ps., Euch., de *jizbyti* ; r. *izbýtok*, pol. *zbytek* ; *pribytŭkŭ* « κέρδος », II Cloz., 51, de *pribyti* ; r. *pribýtok*, pol. *przybytek* ; *dobytŭkŭ*, de *dobyti* ; r. *dobýtok*, s. *dobítak*, etc.

-čętŭkŭ, dans *načętŭkŭ* « ἀρχή », J., II, 11, et VIII, 25 ; Ps.,

XVIII, 7 ; Cloz., 224, etc. ; de *načęti* ; r. *načátok,* pol. *naczątek,* cf. s. *počétak.*

-statŭkŭ, dans *nedostatŭkŭ* « manque », Supr., 321, 20, de *nedostati* ; r. *nedostátok,* s. *nedostátak* ; *ostatŭkŭ* « reste », Supr., 59, 3 ; 321, 16, de *ostati* ; r. *ostátok,* s. *ostátak* ; le simple dans v. r. *státok,* pol. *statek* ; cf. lat. *stătus* (avec un vocalisme différent).

-vitŭkŭ, dans *sŭvitŭkŭ* « κεφαλίς, titre », Ps., XXXIX, 8, de *sŭviti* ; r. *svítok,* pol. *zwitek* ; cf. s. *povítak.*

D'autres mots analogues, comme *prijętŭkŭ, ušitŭkŭ,* ne sont pas attestés dans les textes proprement vieux slaves ; le type est peu productif dans les dialectes slaves, et les exemples qu'on en rencontre semblent pour la plupart slaves communs ; ils se retrouvent d'ailleurs en partie dans plusieurs dialectes ; ainsi r. *napítok* « boisson (chose à boire) », s. *napítak,* pol. *napitek* ; r. *dodátok* « addition, supplément », s. *dodátak,* pol. *dodatek* ; r. *výporotok* « animal né avant terme », pol. *wzprótek.*

Forment un groupe à part :

četvrŭtŭkŭ « πεντάς », II Cloz., 25, « jeudi » Ass., r. *četvertók,* s. *četvŕtak* « jeudi », pol. *czwartek.*

pętŭkŭ « παρασκευή », non employé par le traducteur de l'Évangile (v. Mt., XXVII, 62), mais Ass. (dans les titres), Ostr., Supr., 330, 3 ; 320, 14 ; s. *pétak,* pol. *piątek,* tch. *pátek.* Ces mots rappellent gr. τριττύς, πεντηκοστύς, χιλιαστύς.

Enfin *slanutŭkŭ* « ἐρέβινθος », Supr., 29, 22 et 30, 14 (et aussi 30, 10) est d'origine obscure.

Le suffixe **-neu-,* qui apparaît conservé sans élargissement dans *činŭ* et dans *stanŭ* « παρεμβολή », Ps., CV, 16 (loc. *stanu*), est élargi en *-ko-* dans :

stanŭkŭ « ἐγκατάλειμμα », Ps., XXXVI, 37 ; r. *stánok* (gén. *stánka*), s. *stának* (gén. *stánka*), dérivé du *stanŭ* précité ; *ostanŭkŭ* « ἐγκατάλειμμα », Ps., XXXVI, 38, r. *ostánok,* s. *ȍstanak.*

oprěsnŭkŭ « ἄζυμος », Mc, XIV, 1 et 12, etc. Cloz., 338 ; de *prěsnŭ.*

On cite aussi : *člěnŭkŭ* (v. Miklosich, *Lexicon,* sous *članŭkŭ*), tch. *článek,* à côté de *člěnov-ĭnŭ* ; *česnŭkŭ* « ail », slov. *čésnek,* r. *česnók,* pol. *czosnek,* à côté de *česnov-itŭ* ; *synŭkŭ* « filiolus », r. *synók,* s. *sȉnak,* pol. *synek,* de *synŭ.*

Le suffixe élargi semble être simplement **-eu-* dans :

pěsŭkŭ « ἄμμος, ψάμμος », Mt., VII, 26; Ps., LXXVII, 27; Cloz., 566, etc.; r. *pesók*, s. *pijèsak*, pol. *piasek*, tch. *písek*; cf. skr. *pāṃsúḥ*, *pāṃsukaḥ*, zd *pąsnuš* (le thème en *-u- est ici un dérivé de thème racine, car il ne semble pas que la réduction de *-ēns* à *ēs* attestée par v. sl. *pěsŭkŭ* se rencontre en dehors de la fin de mot; donc l'état ancien est **pēns-u-* : **pēs*; on notera que le mot zend a en effet un suffixe différent, **-neu-*);

sŭpletŭkŭ « connexio », Supr., 34, 8, de *pletŭ*, sans doute thème en *-ŭ-* en regard du thème en *-o-* *plotŭ*; cf. s. *splèt*, loc. *splètu*;

šipŭkŭ « ῥόδον », Supr., 379, 28, s. *šipak*, de **šipŭ*, r. *šíp*; et l'on cite encore *podolŭkŭ* « ὦα », de *dolŭ*; *parodŭkŭ* « raisin vert »; *pabirŭkŭ* « raisin laissé après la vendange », s. *pȁbirak*; *opĭnŭkŭ* « calceus », s. *ȍpanak*, etc.; aussi sans doute *ablŭko* « pomme », r. *jábloko*, pol. *jabłko*, s. *jȁbuka*, et *kotŭka* « chat » et « ἄγκυρα » (Supr., 298, 16), à côté de tch. *kotva*, *kotev*.

C'est un *-ū-*, représenté par sl. *-y-*, qui est élargi dans:

ję̨zykŭ « γλῶσσα », Év., etc.; r. *jazýk*, *jazýka* et *jazyká*, s. *jèzik*, *jèzika* (altéré, au lieu de **jezika*); pol. *ję̨zyk*; cf. v. pruss. *insuwis*, et lit. *lẽžùvis* (masculin), zd *hizū-*; **-ū-* est ici la forme sans *e* de **-wā-*, cf. skr. *jihvā́*, lat. *lingua*; v. ci-dessus, p. 266.

L'addition de *-ko-* est, dans une partie au moins des mots, très récente; en effet le *-y* auquel *-ko-* est ajouté dans les cas suivants n'appartient pas uniquement au thème: c'est la finale du nominatif:

kamykŭ « πέτρα », Supr., 371, 3, de *kamy (kamenĭ)*; r. *kamýk*, pol. *kamyk*; cf. s. *kamíčak*;

plamykŭ « flamme », de *plamy*; pol. *płomyk*; s. *plomíčak*;

remykŭ « ἱμάς », de **remy* non attesté (cf. *remenĭ*); s. *rèmik*, pol. *rzemyk*;

kremykŭ « pierre à feu » (v. Sreznevskij, *Materialy*), de *kremy (kremenĭ)*; pol. *krzemyk*; s. *kremíčak*;

ję̨čimykŭ « orge », de *ję̨čimy (ję̨čimenĭ)*; pol. *ję̨czmyk*.

On ne connaît pas le thème sur lequel repose: *vladyka* « δεσπότης, ἡγεμών », L., II, 29; XXI, 12, etc.; s. *vlàdika*, v. pol. *włodyka*; le mot pourrait être formé comme gr. κῆρυξ, κήρυκος, avec addition du suffixe *-ā-*, comme dans *vojevoda* (v. ci-dessus, p. 259) ou tiré d'un nominatif **voldy*; la formation semble unique en son genre. Peut-être pourtant faut-il

rapprocher les deux mots suivants dont le *i* après *ž* peut reposer aussi bien et mieux sur un *y* ancien que sur un *i*:

ąžika « συγγενής, συγγενίς », J., XVIII, 26; L., I, 36; Ps., LXXIII, 8, etc.

bližika « ὁ πλησίον », Ps., XXXVII, 12 = Euch., 76 b, etc.

Est féminin: *motyka* « houe », Supr., 160, 19; r. *motýka*, s. *mòtika*, pol. *motyka*; la formation n'est pas claire.

Le suffixe *-ko-*, ou au féminin *-ka-*, s'ajoute ainsi le plus souvent à des thèmes en *-ŭ-* ou en *-ū-*; par ailleurs il est assez rare quand il s'agit de substantifs; il y en a cependant quelques exemples.

Tout d'abord on en observe deux très remarquables après des thèmes en *-n-*; le *k* est devenu *c* après le *ę* qui précède:

mĕsęcĭ « σελήνη, μήν », Év., Ps., etc.; r. *mê'sjac*, s. *mjĕsec*, pol. *miesiąc*, tch. *měsíc*; cf. skr. *mās-*, lat. *mensis*, etc.; pour le suffixe nasal, cf. le type skr. *çíraḥ*, *çīrṣṇáḥ*, hom. κράατος (gén.); ainsi *mĕsęcĭ* représente **mēs-ṇ-ko-*; cf. *slŭnĭ-ce*, *srŭdĭ-ce*, etc.

zajęcĭ « lièvre », Ps., CIII, 18; r. *zájac*, s. *zȅc*, pol. *zając*; un suffixe **-en-* apparaît aussi dans le synonyme, v. pruss. *sasnis*, v. h. a. *haso*, gall. *ceinach*.

D'un thème en *-ĭ-* on a par exemple:

klĕtĭka « ταμεῖον », Supr. (d'après Miklosich), de *klĕtĭ*; r. *klê'tka*.

ovĭca « πρόβατον », Év., etc.; r. *ovcá*, s. *óvca*, pol. *owca*; cf. skr. *avi-kā́* (et lit. *avi-k-ynė* « étable à brebis »); dérivé des mots attestés par skr. *áviḥ*, lit. *avìs*, lat. *ouis*, etc.

Parfois le mot d'où est tiré le dérivé en *-ĭ-ca* n'est passé aux thèmes en *-ĭ-* qu'au cours du développement propre du slave:

dvĭrĭcę « porte », Euch., 97 a; Supr., 411, 4; de *dvĭri*; r. *dvércy*.

myšĭca « βραχίων », Ps., IX, 36; XVII, 36; de *myšĭ*; r. *mýšca* et *mýška*; le mot *myšĭ* est un ancien thème consonantique et n'a passé que secondairement aux thèmes en *-ĭ-*; toutefois le sanskrit a aussi *mū́ṣikā*, qui coïncide avec *myšĭca*, même au point de vue de la place du ton.

C'est sans doute d'un féminin en *-ī-* qu'est tiré: *jasika* « tremble », s. *jàsika*; les dialectes occidentaux ont un mot un peu différent, pol. *osika*, etc.; r. *osína* a un autre suffixe.

Sont fort obscurs les deux mots suivants où il n'est pas impossible qu'on ait affaire à un suffixe **-āko-*.

znakŭ « signe », s. *znák, znáka* (avec intonation douce qui exclut l'idée que **zna-* serait ici un ancien thème racine **g₁nō-* élargi par *-ko-*), r. *znák, znáka*.

zlakŭ « χλόη », Ps., XXXVI, 2 ; r. *zlak, zláka*, cf. *zelĭje* et la famille de lit. *žélti*, lat. *(h)olus*, etc.

Quant à *rěka* « ποταμός », Ev., r. *rêká*, s. *rijěka* (nom. plur. *rȉjeke*), tch. *řeka*, le rapprochement avec *rinąti, rojĭ* et lit. *rëvė, raivė* (v. Leskien, *Bild.*, 349) ne saurait passer pour certain ; il suppose un thème à suffixe zéro avec suffixe secondaire **-kā-* et il faut admettre d'autre part que l'intonation douce du *ě* slave est due à ce que le mot appartient au type à accentuation mobile ; ces deux points ne font pas difficulté ; mais l'étymologie est loin d'être évidente pour le sens.

3° Suffixes complexes :

Sous sa forme simple, *-ko-* ne fournit plus au slave de mots nouveaux, et tous les exemples qui viennent d'être cités semblent avoir été formés à une époque antérieure — souvent de très peu — à l'époque historique ; mais en revanche *-ko-* est l'élément final de plusieurs suffixes complexes très productifs.

a. — *-iko-*.

Un suffixe sl. *-iko-* se rencontre dans le mot vieux slave *zlatikŭ* « νόμισμα », Supr., 111, 9, et dans *zlatica* (même sens), Supr., 91, 1, de *zlatŭ* « d'or », et dans un certain nombre de mots de divers dialectes comme s. *mrtvík, mrtvíka* « homme mou, lâche » (de *mrŭtvŭ*), r. *novík, noviká* « commençant, recrue », etc. L'*i* a l'intonation douce et ne porte pas l'accent ; cf. v. pruss. *malnyks* « petit enfant », qui a une fois le signe de longue sur *ī*, au datif *malnīku*, Ench., 95 ; cette intonation rend malaisé de rapprocher le skr. *-īká-*, lat. *-īco-*, etc., avec M. Brugmann, *Grundriss*, II, § 89, p. 255 et suiv. D'autre part, le maintien de *k* après un *i* non accentué semble indiquer une formation assez récente et des influences analogiques, car, en ces conditions, *k* devait s'altérer en *c*. Enfin le baltique a à la fois lit. *-iniñkas*, et *-inykas* (v. Leskien, *Bild.*, p. 520 et

suiv.); mais *-inykas* est peut-être dû à l'influence du slave; et il semble naturel d'identifier sl. *-ĭniko-* à lit. *-iniňka-*; M. Pedersen, *Materialy i prace*, I, 167, admet que c'est *i* (et non *ę*) qui répond en slave à lit. *iň*, et, en effet, il n'existe pas d'exemple sûr de *ę* issu de *in*; mais la persistance en slave de *k* après *i* reste obscure; car l'affirmation de M. Pedersen que *k* subsiste après **in* ne repose précisément que sur le fait à expliquer et reste par suite entièrement en l'air (K. Z., XXXVIII, 384).

Quoi qu'il en soit de toutes ces difficultés, l'élément *-iko-* apparaît en vieux slave ordinairement après des adjectifs en *-ĭnŭ*, dont il permet de tirer des substantifs désignant des personnes, ainsi *bezakoninikŭ* « homme sans loi », de *bezakoninŭ*. Le suffixe *-ĭniko-* fournit un nombre illimité de mots nouveaux, pour la plupart dérivés, en dernière analyse, de substantifs et désignant des personnes; on rencontre aussi *-iko-* avec des participes en *-no-*, ainsi *ljubljenikŭ, mącenikŭ, učenikŭ*. Quelques mots, comme *sŭrebrĭnikŭ, jistočĭnikŭ*, désignent des objets.

Les exemples de l'Évangile sont:

bezakoninikŭ « ἄνομος », L., XXII, 37, de *bezakoninŭ*, Cloz., 243; r. *bezzakónnik*, s. *bezákonīk*; le simple *zakoninikŭ* « νομικός » est d'ailleurs aussi attesté, par exemple L., X, 25.

četvrŭtovlastĭnikŭ « τετράρχης », L., III, 19; mot fabriqué par le traducteur qui, dans l'autre passage où se trouve τετράρχης, traduit par *četvrŭtovlastĭčĭ*.

xyštĭnikŭ « ἅρπαξ », Mt., VII, 15; L., XVIII, 11; évidemment apparenté à *xytiti*; mais le détail de la formation n'est pas clair; on songe à une influence possible de *xyšteníje* « ἁρπαγή », abstrait régulier de *xytiti*.

dlŭžĭnikŭ « ὀφειλέτης, ὀφείλων » Év., de *dlŭžĭnŭ*, aussi dans Év.; r. *dolžník*, s. *dŭžnīk* (génit. *dužníka*), pol. *dłużnik*.

dvĭrĭnikŭ « θυρωρός », J., X, 3, de *dvĭrĭnŭ, dvĭri*; r. *dvérnik*; pour le sens, cf. skr. *dauvārikaḥ* « portier ».

gostininiků « πανδοχεύς », L., X, 35, suppose un mot **gostinŭ* (r. *gostínyj*, pol. *gos'cina, gos'cinnyj*, etc.), qui se retrouve dans *gostinĭčĭ* « πλατεῖα », pol. *gos'ciniec*.

grěšinikŭ « ἁμαρτωλός », J., IX, 25, etc., de *grěšinŭ*; r. *grê'šnik*, s. *grjěšnīk*, pol. *grzesznik*.

języčinikŭ « ἐθνικός », Mt., VI, 7, de *języčinŭ*.

jinoplemeninikŭ « ἀλλογενής », L., XVII, 18; « ἀλλόφυλος », Ps., LV, 1; de *jinoplemeninŭ*.

jistočinikŭ « πηγή », J., IV, 14, etc., de *jistočinŭ, jistokŭ*; r. *istóčnik*; le s. *ìstočnīk* signifie « vent d'est ».

kaženikŭ « εὐνοῦχος », Mt., XIX, 12, du participe *kaženŭ*; r. *káženik*.

kovinikŭ « στασιαστής », Mc, XV, 7, dérivé de *kovŭ*.

kŭnjižinikŭ « γραμματεύς », Mc, XII, 32 Zogr. Mar. Ass. (en regard de *kŭnjigŭčiji*, Mt., XXIII, 13 et 23 Mar.), de *kŭnjižinŭ*; r. *knížnik*; cf. s. *knjìževnīk*.

najimĭnikŭ « μισθωτός, μίσθιος », J., X, 12 et 13; L., XV, 19; dérivé du groupe *na jimŭ*; r. *najëmnik*, s. *nàjamnīk*, pol. *najemnik*.

naslědinikŭ « κληρονόμος, κοινωνός », Év.; dérivé du groupe *na slědŭ*; r. *naslê'dnik*, s. *nàsljednīk*, pol. *nas'lednik*.

nastavinikŭ « καθηγητής, ἐπιστάτης », Év.; calque évident de gr. ἐπιστάτης; r. *nastávnik*; on trouve aussi dans Év. *pristavinikŭ* « οἰκόνομος, ἐπίτροπος ».

nąždinikŭ « βιαστής », Mt., XI, 12, de *nąždinŭ*.

nedążinikŭ « ἄῤῥωστος », Mc, VI, 5, de *nedążinŭ*.

obištinikŭ « κοινωνός », L., V, 10, Zogr. Ass., de *obištinŭ*; r. *óbščnik*.

pěnęžinikŭ « κερματιστής », J., II, 14, de *pěnędzĭ*.

plěninikŭ « αἰχμάλωτος », L., IV, 19, de *plěninŭ*; r. *plê'nnik*.

počrŭpalinikŭ « ἄντλημα », J., IV, 11 Zogr. Ass. (mais *počrŭpalo* Mar., qui est le mot d'où *počrŭpalinikŭ* est dérivé).

pravidinikŭ « δίκαιος », Év., de *pravidinŭ*; r. *právednik*.

prazdinikŭ « ἑορτή », Év., de *prazdinŭ*; r. *prázdnik*, s. *pràznīk*.

pričęstinikŭ « μέτοχος », L., V, 7, de *pričęstinŭ*; r. *pričástnik*, s. *pričàsnīk*.

razbojinikŭ « λῃστής », Év., de *razbojinŭ*; r. *razbójnik*, pol. *rozbójnik*.

sirebrinikŭ « ἀργύριον », Mt., XXVII, 3, 9, de *sirebrinŭ*; pol. *s'rebrnik*; cf. r. *serébrjanik*.

skądilinikŭ, skądolinikŭ « κεράμιον », Mc, XIV, 13; L., XXII, 10; « κεραμεύς », Mt., XXVII, 7 et 10; Ps., II, 9; r. *skudêl'nik*.

sŭtinikŭ « ἑκατόνταρχος, κεντουρίων », Év., de *sŭtinŭ*; r. *sótnik*, pol. *setnik*.

sŭvětĭnikŭ « βουλευτής », Év., de *sŭvětĭnŭ* ; r. *sové'tnik.*

svěštĭnikŭ « λυχνία », Mt., V, 15, de *svěštĭnŭ* ; r. *svě'čnik,* pol. *s'wieczník.*

světilĭnikŭ « λύχνος, λαμπάς », Év., de *světilo* ; r. *svêtíl'nik.*

trŭžĭnikŭ « τραπεζίτης, κολλυβιστής », de *trŭžĭnŭ.*

tysąštĭnikŭ « χιλίαρχος », J., XVIII, 12.

učenikŭ « μαθητής », Év., de *učenŭ* ; r. *učeník,* s. *ȕčenīk.*

věstĭnikŭ « ἄγγελος », Év., de *věstĭnŭ* ; r. *vê'stnik.*

vratĭnikŭ « θυρωρός », Mc, XIII, 34, de *vratĭnŭ* ; r. *vorótnik.*

Ces exemples du texte de l'Évangile donnent une idée suffisante de la liberté avec laquelle des mots sont formés à l'aide de *-ĭnikŭ*. La plupart de ces mots désignent des personnes ayant un rapport quelconque avec la chose indiquée par le nom dont le mot en *-ĭnikŭ* est dérivé ; le sens est beaucoup plus vague que celui de *-arjĭ,* qui indique l'homme exerçant une profession déterminée. Quelques-uns des mots en *-ĭnikŭ* désignent des objets qui sont en quelque sorte des agents ; par exemple *svěštĭnikŭ* « lampe » est « ce qui éclaire », etc.

On notera *prědanĭnikŭ* « traître », Supr., 305, 28, et *prědavĭnikŭ* (même sens), Supr., 306, 22 et 24 ; ce dernier est peut-être une altération du premier sous l'influence de *davĭcĭ* ; *prědanĭnikŭ* serait un dérivé de *prědanŭ, prědanĭje.*

Le suffixe est ajouté à un mot en *-teljĭ* (non attesté par hasard) dans *obrěteljĭnikŭ* « inventeur », Supr., 138, 23 ; *priobrěteljĭnikŭ,* Supr., 122, 14. Le simple est le groupe formé par une préposition suivie d'un nom dans *porącĭnikŭ* « ἐγγυητής », Euch., 83 b ; Supr., 127, 6 ; de *po rącě,* d'où sort aussi *porącĭti.*

On notera particulièrement *vŭtorĭnikŭ* « mardi » (attesté dans l'Assemanianus), de *vŭtorŭ* ; r. *vtórnik,* s. *ȕtōrnīk.*

b. — *-ĭce-.*

Le suffixe *-ĭce-* répond, pour la forme, à lit. *-ika-* (Leskien, *Bild.,* 509), skr. *-ika-,* gr. *-ικο-*, etc., et, de même que ce suffixe, il se présente en slave à l'état d'élément de formation indépendant ; il est probable que *-ĭ-* terminait originairement un thème et que *-ko-* est le suffixe secondaire signalé ci-dessus ; mais, au point de vue slave, *-ĭce-* est un, alors que l'unité de **-iko-* était sans doute acquise déjà en indo-européen.

Tout d'abord, le suffixe *-ĭce-* fournit les formes substantives correspondant à des adjectifs autres que les participes en *-enŭ* et les adjectifs en *-ĭno-*, dont, comme on vient de le voir, les substantifs dérivés sont en *-iko-*; la valeur est exactement la même que dans ce dernier cas; ce sont des noms de personnes, et par exception, des noms d'objets. On peut rapprocher lit. *-ika-* dans lit. *naujikas*, etc. (v. Leskien, *Bild.*, p. 510 et suiv.). Exemples :

bliznĭcĭ « δίδυμος », J., XI, 16, cf. l'adverbe *blizno* « près » attesté en vieux russe, et aussi le pluriel s. *bliznovi* « jumeaux »; r. *bliznéc*; s. *blizànac*, gén. *blizànca*; tch. *blížnec* a subi l'influence de *bližĭnjĭ*. Un autre dérivé ayant le même sens que *bliznĭcĭ* est *bliznę*.

črŭnĭcĭ « moine », Euch., 38 b, etc., de *črŭnŭ*.

xromĭcĭ « boiteux », Supr., 367, 19, de *xromŭ*.

xytrĭcĭ « τεχνίτης, ῥήτωρ », Supr., 434, 25; 297, 24, de *xytrŭ*; r. *xitréc*.

junĭcĭ « ταῦρος », Mt., XXII, 4; Ps., XXI, 13, de *junŭ*; s. *júnac*, gén. *júnca*; pol. *juniec*; cf. lit. *jaunikis* (v. la discussion de M. Pedersen, K. Z., XXXVIII, 384, sur la forme de ce mot); le r. dial. *junéc* signifie « jeune marié ». Le suffixe *-ĭce-* est employé ici d'une manière parallèle à **-ko-* en latin dans *iuuencus*.

mrŭtvĭcĭ « νεκρός », Mt., VIII, 22 (où l'on peut observer la nuance entre un adjectif substantivé et un substantif dérivé d'adjectif), de *mrŭtvŭ*; r. *mertvéc*, s. *mȑtvac*.

slěpĭcĭ « τυφλός », Év., de *slěpŭ*; r. *slêpéc*, s. *slijèpac*.

starĭcĭ « πρεσβύτερος », Év., de *starŭ*; r. *stárec*, s. *stȁrac*, pol. *starzec*.

studenĭcĭ « φρέαρ, πηγή », Év., de *studenŭ*; v. r. *studenéc*, s. *studénac*.

Il y a aussi des dérivés de composés tels que *bělorizĭcĭ* « λευκοχίτων », Euch., 38 b, ou *črŭnorizĭcĭ* « μοναχός », Supr., 90, 12; *bestudĭcĭ* « homme sans honte », Supr., 310, 17 (cf. *bestudĭnŭ*, ibid.).

Il convient de citer à part :

mladěnĭcĭ « νήπιος, βρέφος », I Cloz., 6; *mladĭnĭcĭ*, L., XVIII, 15 Zogr.; *mladenĭcĭ*, L., XVIII, 15 Mar. (et Ps., CXIV, 6); dans les deux passages, *e* pourrait représenter un *ĭ*; de *mladŭ*.

Cf. v. pruss. *maldenikis* « Kind » (Voc.), peut-être imité du slave : r. *mladénec* (mot savant), pol. *młodzieniec*. On a aussi v. pruss. *malnykiks*.

prŭvĕnĭcĭ « πρωτότοκος », L., II, 7 Zogr. Mar. Ass. Sav. ; Ps., LXXVII, 51 ; Cloz., 902 = Supr., 341, 5, etc. ; de *prŭvŭ*.

pŭtenĭcĭ « νοσσός, νοσσίον », Mt., XXIII, 37 Mar. Ass., et L., II, 24 Mar. Ass. Sav. ; *pĭtĕnĭcĭ*, L., II, 24 Zogr. ; de *pŭta*.

Dans ces trois mots, *-ĭce-* est précédé d'un élément *-ĕn-*, *-en-*, *-ĭn-*, comme *-ica-* dans *stĭklĕnica*, *stĭklĭnica*, dérivés de *stĭklo* ; de ce suffixe à nasale il est impossible de ne pas rapprocher le **-ēn-* du type v. sl. *telę-t-*, en regard du **-en-* de r. *telĕn-ok*, et le type baltique en *-ēna-* de lette *wersēns* « jeune bœuf » (sur lequel v. Leskien, *Bild.*, 388 et suiv.).

Le suffixe *-ĭce-* figure d'ailleurs aussi sans l'élément *-ĕn-*, etc. dans des noms indiquant des êtres jeunes :

agnĭcĭ « ἀμνός », J., I, 29, etc. ; cf. *agnę* ; la forme sans suffixe secondaire n'existe pas en slave ;

čędĭce « τεκνίον », J., XIII, 33, de *čędo* ;

šteněĭcĭ « petit chien », s. *štěnac* (v. Osthoff, *Etym. parerga*, I, 268) ;

telĭcĭ « μόσχος », L., XV, 23, etc. ; cf. *telę* ;

žrĕbĭcĭ « πῶλος », Mc, XI, 2, etc. ; cf. *žrĕbę*.

Ces exemples sont à rapprocher de *junĭcĭ*, cité ci-dessus ; le suffixe n'y a pas la valeur diminutive, puisque les mots indiquent par eux-mêmes des êtres jeunes.

Et en effet, dans nombre d'exemples, *-ĭce-* sert simplement à élargir un nom sans que, la plupart du temps, une valeur de diminutif soit sensible :

ajĭce « ᾠόν », L., XI, 12, de *aje* ; r. *jajcó*, s. *jájce*.

brašĭnĭce, Euch., 103 a, dérivé de *brašĭno* « nourriture ».

cvĕtĭcĭ « ἄνθος », Supr., 260, 10, de *cvĕtŭ*.

čepĭcĭ « mitra », r. *čepéc*, s. *čȅpac*, pol. *czepiec*.

gradĭcĭ « κώμη », J., XI, 1 Zogr. Mar. Ass., de *gradŭ* ; le sens est diminutif, mais cette valeur est peu nette et les manuscrits hésitent entre *gradŭ* et *gradĭcĭ*, ainsi Mt., XIV, 15, *gradĭcę* Zogr. Mar., *grady* Ass., tandis que Sav. qui ignore *gradĭcĭ* et a *gradŭ* dans J. XI, 1, a *vsi* ; le mot semble panslave, avec valeur diminutive ; r. *gorodéc*, *gorodcá* ; s. *grádac*, *gráca* ; pol. *grodziec* ;

etc. Dans Supr., 401, 27, *gradĭcĭ* traduit κηπάριον, et ce sens se retrouve dans pet. r. *horódec'*.

konĭcĭ « τέλος, πλήρωμα, ἄκρον », Év. ; r. *konéc,* s. *kònac,* pol. *koniec* ; si l'on tient compte de *do coni* « ad finem », Freis., II, 65 (v. ci-dessus, p. 264), on est conduit à couper *konĭ-cĭ* et à voir ici l'un des mots où la forme *-ĭ-ce-* a pu se fixer (cf. ci-dessus, p. 336).

korabicĭ « πλοῖον », L., V, 2 et 3 Zogr. Mor. Ass. (Sav. def.) et J., XXI, 8 Mor. Ass. Sav. (*korablicĭ* Zogr.), de *korablji,* présente le cas particulier de *-ĭce-* ajouté à un thème en *-je-* ; le traitement *-ice-* qui résulte de là est à noter.

korĭcĭ « κόρος », L., XVI, 7 Mar. (*korŭ* Zogr.).

kovĭčežĭcĭ « γλωσσόκομον », J., XII, 6 Zogr. Ass., etc. ; de *kovĭčegŭ* ; on remarquera la valeur diminutive.

mladętĭce « νήπιον », Euch., 8 a, de *mladę.*

oblačicĭ « petit nuage » (avec l'épithète *malŭ*), Supr., 449, 23, de *oblakŭ.*

odrĭcĭ « lit », Supr., 169, 2, de *odrŭ.*

otĭcĭ « πατήρ », Év. ; r. *otéc,* s. *òtac,* tch. *otec* ; élargissement du mot enfantin attesté par got. *atta,* etc. ; l'adjectif *otĭnjĭ* « du père » atteste que le primitif sans suffixe *-ĭcĭ* a existé en slave même.

palĭcĭ « pouce » ; r. *pálec,* s. *pȁlac,* pol. *palec.*

plesnĭce « σανδάλιον », Euch., 97 a, de *plesna* ; ici le dérivé a un sens nettement distinct du primitif, et en effet le genre diffère, ce qui n'arrive pas dans les autres exemples ; le russe a un mot voisin, mais différent : *plesníca* « sandale ».

rožĭcĭ « κεράτιον », L., XV, 16, de *rogŭ.*

sąčicĭ « κάρφος », Mt., VII, 3, etc., de *sąkŭ.*

slŭnĭce « ἥλιος », Év. ; r. *sólnce,* s. *sûnce,* tch. *slunce* ; dérivé d'un thème **sŭln,* qui suppose en slave l'adjectif *beslŭnĭnŭ* « ἄνηλιος », Supr., 351, 11 ; ce thème sl. **sŭln* ne recouvre aucune forme d'une autre langue indo-européenne ; l'indo-européen avait, dans ce mot, un suffixe **-el-* alternant avec **-en-* (gâth. *hvarə, xvəng*) ; le slave a accumulé les deux, comme le latin l'a fait dans le génitif *iecinoris.*

srŭdĭce « καρδία », Év. ; r. *sérdce,* s. *sȑce,* tch. *srdce* ; il y a eu peut-être ici un primitif en *-i-,* à en juger par lit. *szirdìs,* arm. *sirt* (instr. *srtiw*), skr. *hȑdi.*

sŭsĭcĭ « μαστός », L., XI, 27, de *sŭsŭ*.

synovĭcĭ « ἀνεψιός », Col. IV, 10, Christinop.; r. *synovéc*, s. *sinòvac* « fils du frère », pol. *synowiec*; dérivé de *synŭ*, ou plutôt de *synovĭ* « ἀνεψιός » Col., IV, 10 *Šiš*; pour la formation, cf. lit. *brolikas* « fils du frère ».

věnĭcĭ « στέφανος », Év.; r. *vênéc*, s. *vijènac*, pol. *wieniec*; cf. lit. *vainikas* (Leskien, *Bild.*, 511); du même primitif on a un autre dérivé : r. *vênók*, pol. *wianek*; le lette a *wainaks* « couronne ».

vŭdovĭcĭ « veuf »; r. *vdovéc*, s. *udòvac*, pol. *wdowiec*; masculin fait sur *vŭdova*, *vŭdovica*.

Souvent, *-ĭce-* sert à former des noms de personne, les uns simples, les autres composés, rattachés à des thèmes verbaux, comme les thèmes en *-ika-* du lituanien (v. Leskien, *Bild.*, p. 509 et suiv.); ces thèmes, à la différence de ceux en *-teljĭ*, n'indiquent pas proprement l'agent, mais celui qui exerce une action de manière ordinaire, et souvent de manière professionnelle. Ce sont sans doute de simples élargissements par **-ko-* de thèmes en *-i-* comparables à skr. *babhriḥ* « portant », *sahobhériḥ* « portant la force », etc. Plusieurs sont, à leur tour, élargis par le suffixe secondaire masculin *-a-* (cf. ci-dessus, p. 335, *vladyka* et le type *voje-voda*, etc.). Exemples :

bogočĭtĭcĭ « θεοσεβής », J., IX, 31, de *čĭtą*.

borĭcĭ « ἀγωνιστής », Supr., 70, 1, de *borją*.

davĭcĭ « donneur », Euch., 8 b, de *dati*, *davati*; *blagodavĭcĭ*, Euch., 10 a; *zakonodavĭcĭ* « νομοθέτης », Ps., IX, 21; *zajĭmodavĭcĭ* « δανειστής », L., VII, 41; Ps., CVIII, 11; *mŭzdodavĭcĭ*, Supr., 109, 22; *mŭzdootŭdavĭcĭ*, Supr., 124, 8.

samodrŭžĭcĭ « monarque », Supr., 119, 24, de *drŭžati*.

jadĭca « φάγος », Mt., XI, 19, et L., VII, 34; ce mot est groupé avec *vinopijĭca* Mar. et *vinopivĭca* Zogr. « οἰνοπότης », dans les deux mêmes passages; dans Euch., 70 a, on lit le composé *suxoědĭcĭ*.

jędropišĭcĭ « ὀξυγράφος », Ps., XLIV, 2, de *pišą* (on notera que le mot est rattaché à la forme du présent du verbe).

kaznĭcĭ « chef », Supr., 443, 5, de *kaznŭ*, *kazniti*.

kupĭcĭ « ἐμπόρος », Mt., XIII, 45; Cloz., 692; de *kuplją*, *kupiti*; r. *kupéc*, s. *kúpac*, pol. *kupiec*.

listĭcĭ « πλάνος », Mt., XXVII, 63 ; « κολακευτής », Supr., 52, 7 ; de *lĭstiti*.

ljubĭcĭ, de *ljubiti* ; *člověkoljubĭcĭ* « φιλάνθρωπος », Euch., 26 a ; *krotoljubĭcĭ*, Euch., 70 b ; *sĭrebroljubĭcĭ* « φιλάργυρος », L., XVI, 14.

lovĭcĭ « θηρευτής, ἁλιεύς », Ps., XC, 3 ; Mt., IV, 19 ; Mc, I, 17 ; de *loviti*.

mĭzdojimĭcĭ « τελώνης », variante de *mytarjĭ*, Ostr. ; de *jimą*.

pěvĭcĭ « chanteur », Euch., 101 a ; de *pěti*, avec le *v* qui apparaît dans les itératifs (cf. *davĭcĭ*) ; r. *pěvéc*, s. *pijěvac*.

plęšĭcĭ « ὀρχηστής », Supr., 300, 20, de *plęsati*, *plęšą*.

prišĭlĭcĭ « προσήλυτος », Mt., XXIII, 15 ; L., XXIV, 18 ; « παρεπίδημος », Ps., XXXVIII, 13 ; « πάροικος », Ps., CXVIII, 19 ; ce dérivé a ceci de remarquable qu'il est tiré du participe *prišĭlŭ* ; d'une manière générale, les noms verbaux du verbe *jiti* « aller » sont tirés du thème qui fournit les participes en *-ŭš-* et en *-lo-*, cf. *šĭstvĭje* (v. ci-dessus, p. 307) ; mais ici le suffixe même de participe figure, tandis que, dans d'autres verbes, même les caractéristiques propres du thème de l'infinitif et des participes sont éliminées ; ainsi dans *vidĭcĭ*, *samovidĭcĭ* (cités ci-dessous), de *viděti*, *vižda*.

sěčica « δημίος » (exécuteur public), Supr., 86, 12, etc., de *sěką*, *sěšti*.

skopĭcĭ « εὐνοῦχος », Supr., 274, 18, de *skopiti*.

sopĭcĭ « αὐλητής », Mt., IX, 23 Mar. Ass., de *sopą* ; Zogr. a la variante *svirĭcĭ*, cf. *svirati*.

šĭvĭcĭ « cordonnier », de *šiti* (cf. lit. *siúti*), r. *švéc*, s. *šávac*, tch. *švec* (génit. *ševce*).

tvorĭcĭ « πλάστης, ποιητής », Cloz., 599, 930 ; de *tvoriti* ; *čudotvorĭcĭ* « θαυματουργός » Ass.

ubijĭca « φονεύς », Mt., XXII, 7 ; Cloz., 637 ; *člověkoubijĭca* « ἀνθρωποκτόνος », J., VIII, 44 ; de *ubiti* ; Supr., 296, 8 et 13, a *ubojĭcĭ* d'après *ubojĭ*.

vidĭcĭ « spectateur, examinateur », Supr., 450, 10, de *viděti* ; et *samovidĭcĭ* « αὐτόπτης », L., I, 2.

zvězdozĭrĭcĭ « ἀστρολόγος », Euch., 54 a, de *zĭrěti*, *zĭrją*.

žĭrĭcĭ « prêtre », Supr., 348, 9, de *žĭrą*, *žrŭti* ; pol. *żerzec*.

c. — -ica-.

Les mots en *-ica-* servent de féminins à des masculins de

types divers ; ainsi *ljubodějica* à *ljubodějĭ* ; *proročica* à *prorokŭ* ; *cěsarica* à *cěsarjĭ* ; *telica* à *telĭčĭ* (cf. un autre type de féminin sans doute plus ancien : r. masc. *saméc,* fémin. *sámka* ; v. à ce sujet, Pedersen, K. Z., XXXVIII, 383) ; *blądĭnica* à *blądĭnikŭ* ; *vladyčica* à *vladyka.*

M. Rozwadowski y a reconnu l'élargissement par sl. *-ca-* (ancien **-kā-*) de féminins en *-ī-,* ainsi *vlĭčica,* de **vlĭči-* = skr. *vṛki-* (*Quaestiones grammaticae,* I, 27 et suiv., dans les *Rozprawy* de l'Académie de Cracovie, vol. XXV ; cf. Pedersen, K. Z., XXXVIII, 383).

Les exemples suivants permettront aisément de se rendre compte de l'étendue et de la variété du rôle de ce suffixe qui embrasse exactement tous les emplois du féminin. Souvent le suffixe semble être utilisé pour allonger des mots courts ; ainsi dans *košĭnica* (de *košĭ*), où d'ailleurs il a la forme complexe *-ĭn-ica.* L'origine de la forme complexe *-ĭnica* est claire : il s'agit de dérivés d'adjectifs en *-ĭnŭ,* comme pour *-ĭnikŭ* (v. ci-dessus, p. 338) ; mais comme *-ĭnikŭ,* le suffixe *-ĭnica* est devenu indépendant de *-ĭnŭ,* et se rencontre là même où un adjectif en *-ĭnŭ* n'est pas attesté.

On peut citer :

ądica « ἄγκιστρον », Mt., XVII, 27 ; s. *ŭdica,* tch. *udice* ; de *ąda,* r. *udá,* pol. *węda.*

ąsobica « στάσις », Supr., 325, 17 ; c'est la « lutte intestine », entre soi, de **ą-* et **sobě,* avec l'*o* du locatif slave commun (cf. *Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif,* p. 86 et suiv.).

bagrěnica « πορφυρά », Mc, XV, 17, 20 Ostr. ; Supr., 272, 11, etc., de *bagrènŭ* « πορφυροῦς ».

blądĭnica « πόρνη », Euch., 70 a, féminin de *blądĭnikŭ,* Supr., 5, 23.

beštinica « ἄτακτος » (au fémiṇin), Cloz., I, 104 ; paraît servir de féminin à *besčinajĭ,* Supr., 237, 26 ; dérivé d'un composé de *činŭ.*

bogorodica « θεοτόκος », Euch., 14 a ; féminin correspondant à un masculin qui serait **bogorodĭčĭ.*

cěsarica « βασιλίσσα », Év., féminin de *cěsarjĭ.*

crŭkŭvica « chapelle », Supr., 435, 18, de *crŭky.*

četvoriceją « τετραπλοῦν », L., XIX, 8 ; adverbe d'un type représenté aussi par *sedmoriceją, sŭtoriceją.*

črŭnica « religieuse », Euch., 103 a, féminin de *črŭnicĭ*; le même mot *črŭnica* traduit συκάμινος, Ps., LXXVII, 47; r. *černíca* (dans les deux sens); polon. *czernica* « myrtille »; s. *cȓnica* « terre noire » et *crnica* « sorte de cerise noire ».

desnica « δεξιά », Mt., XXVII, 29; Ps., XV, 11; dérivé de *desna*; s'oppose à *šujica* « ἀριστερά », Mt., VI, 3, dérivé de *šuja*.

děvica « κοράσιον », Év., dérivé de *děva*; r. *dêvíca* et *dé'vica*, s. *djèvica*, pol. *dziewica*.

dĭnĭnica « ἑωσφόρος », Ps., CIX, 3, féminin d'un masculin non attesté **dĭnĭnikŭ*.

dojilica « τροφός », Ps., LXXVII, 71, de *dojiti*; avec un suffixe intercalaire *-l-* qui rappellerait gr. θῆλυς, etc. s'il ne s'agissait bien plutôt d'un élément ajouté par analogie, comme dans *xranilište*, etc., pour isoler le suffixe *-ica* d'un thème terminé par une voyelle.

dŭštica « πινακίδιον », L., I, 63, dérivé de *dŭska*, avec valeur diminutive.

dvĭrĭnica « θυρωρός (ἡ) », J., XVIII, 16, 17, féminin de *dvĭrĭnikŭ*.

gorĭnica « ἀνώγαιον », L., XXII, 12, dérivé de *gorĭnjĭ*.

gostinica Zogr. Mar., *gostinĭnica* Ass. « πανδοχεῖον », L., X, 34; cf. *gostinĭnikŭ* et *gostinĭcĭ*.

grěšĭnica « ἁμαρτωλός (ἡ) », L., VII, 37 et 39, féminin de *grěšĭnikŭ*.

grŭlica « τρυγών », Ps., LXXXIII, 4, dérivé de *grŭlo*; r. *górlica*, s. *gȓlica*, pol. *gardlica*.

kapištĭnica « ναός », Supr., 320, 19, dérivé de *kapištĭnŭ*, *kapište*.

kašica (sorte de bouillie), Euch., 44 a, dérivé de **kaša* (r. *káša*, s. *kȁša*, pol. *kasza*).

kolesĭnica « ἅρμα », Ps., LXVII, 18; Supr., 272, 12; dérivé du thème *koles-* « roue »; r. *kolesníca*.

košĭnica « σπυρίς », Mt., XV, 37, dérivé de *koši*; r. *košníca*, s. *kȍšnica*.

krupica « ψίχιον », L., XVI, 21, dérivé de *krupa*; r. *krupíca*, s. *krȕpica*, pol. *krupica*.

kŭnjižĭnicę « lettre », Supr., 440, 13, de *kŭnjigy* « écrit ».

ladijica « πλοιάριον, πλοῖον », Mc, III, 9; V, 18; dérivé de *ladiji*.

lěstvica « κλίμαξ », Supr., 260, 25, dérivé d'un mot **lěstva* supposé par s. *ljěstve* « échelle ».

ljubodějica « πόρνη », L., XV, 30, féminin de *ljubodějĭ*.

manĭtijica « πάλλιον », Euch., 97 a, dérivé de *manĭtija*, emprunté lui-même au gr. μαντίον.

matica « source », Supr., 408, 9, de *mati*; r. *máticæ*, s. *má'tica*, pol. *macica*.

mĭzdĭnica « τελώνιον », Mt., IX, 9, et L., V, 27 Zogr., dérivé de *mĭzda*.

mŭšica « κώνωψ », Mt., XXIII, 24; « σκνίψ », Ps., CIV, 31; dérivé de *mŭxa*, avec valeur diminutive; r. *mšíca*, pol. *mszyca*; on cite aussi *myšica*; cf. r. *móška*.

mytĭnica « τελώνιον », Mc, II, 14, dérivé de *myto*.

nožĭnica « θήκη (fourreau) », J., XVIII, 11, dérivé de *nožĭ*.

obnoštĭnica « veille », Supr., 153, 6, de *noštĭ*.

otrokovica « παῖς (ἡ), παιδίον », Év., dérivé de *otrokŭ*, avec un suffixe intercalaire *-ov-*.

palica « ῥάβδος, βακτηρία », Ps., II, 9; XXII, 4; r. *pálica*, s. *pȁlica*, pol. *palica*; du même primitif, non attesté, on a un autre dérivé, r. *pálka*, pol. *pałka*.

panica « citerne », Supr., 431, 2, dérivé d'un mot, emprunté au germanique, **pana*, qui a dû exister à côté de *pany*; s. *pȁnica*; le suffixe se trouve deux fois dans *paničica* (même sens), Supr., 431, 12 et suiv.

pijanica « μεθύων (ὁ) », Mt., XXIV, 49, dérivé de *pijanŭ* (même sens), est un masculin; cf. le type de *vladyka* et celui de *vojevoda*, et surtout *jadĭca*, *vinopijĭca*, ci-dessus, p. 344.

pišenica « σῖτος », Év.; r. *pšenica*, s. *(p)šȅnica*, pol. *pszenica*.

plaštanica « σινδών », Mc, XV, 46, etc. Mar. Ass., en regard du mot différent, mais de formation semblable, *ponjavica* Zogr.

plěvĭnica « ἀχυρών », Supr., 145, 33 et 15; r. dial. *pelěvnica*, slov. *plȇvnica*; de *plěvĭnŭ*, *plěva*.

postĭnica « jeûneuse », Euch., 93 a, féminin de *postĭnikŭ* (*ib.*, 92 b).

prěgadĭnica (sorte d'instrument de musique), Euch., 94 a.

proročica « προφῆτις », Év., féminin de *prorokŭ*; r. *proróčica*, s. *próročica* (mais pol. *prorokini*).

pŭtica (ancien *pŭtica*) « στρουθίον, πετεινόν », Év., dérivé de *pŭta*; r. *ptíca*, s. *(p)tȉca*; autre dérivé, v. r. *pótka*, s. *pȁtka*.

rizĭnica « βεστιάριον (lat. *uestiārium*) », Supr., 91, 15, dérivé de *rizĭno*.

rybica « ἰχθύδιον », Mc, VIII, 7, dérivé de *ryba* avec valeur diminutive ; r. *rýbica*, s. *rĭbica*.

sěnĭnica « fenil », Supr., 141, 19 ; de *sěno*.

skrinjica « γλωσσόκομον », J., XII, 6 ; XIII, 29 Mar. Sav. (*kovičežĭčĭ* Zogr. Ass.), dérivé diminutif de *skrinja* ; s. *skrĭnjica*. Un autre type de dérivé est attesté par tch. *skřinka*. pol. *skrzynka*,

smokovĭnica « συκῆ », Év., dérivé de *smoky*.

sračica « ἱμάτιον, χιτών », Mt., V, 40 ; L., VI, 29, dérivé de *sraka* (et non de *sraky*).

stĭklĭnica « ποτήριον », Mc, VII, 4 et 8 ; L., XI, 39 Mar. ; *stĭklěnica* Zogr. (Ass. Sav. def.) ; dérivé de *stĭklo* ; sur la forme, cf. ci-dessus, p. 342.

starica « πρεσβυτέρα », Supr., 26, 21 ; féminin de *starĭčĭ*.

telica, féminin de *telĭčĭ*, semble traduire ἀμνάς, Supr., 265, 26, ce qui est inattendu.

tĭmĭnica « φυλακή », Év., de *tĭmĭnŭ*, *tŭma* ; r. *temnica*, s. *tàmnica*, pol. *ciemnica*.

tręsavica « fièvre », Euch., 44 a, b ; 45 b ; s. *trěsavica* ; la forme n'est pas claire ; Miklosich, *Vergl. gr.*, II, 294, a rapproché *žegavica* « fièvre » (qui peut avoir été fait précisément sur *tręsavica*) et *plęsavica* « danseuse » ; en polonais, *trzęsawica* signifie « terre croulière, » et un mot *trzęsawa* (même sens) est attesté ; ce primitif manque en vieux slave.

trojica « τριάς », Euch., 6 b, dérivé de *trojĭ*.

umyvalĭnica « νιπτήρ », J., XIII, 5, dérivé de *umyvalo* ; r. *umyvál'nica*, s. *umivaonica* ; cf. pol. *umywadlnik* en regard de r. *umyvál'nik*.

vijalica « tempête », Euch., 44 b ; cf. pol. *wijadł*.

vladyčica « maîtresse », Euch., 61 a ; féminin de *vladyka*.

vŭdovica « χήρα », L., XVIII, 5, dérivé de *vŭdova* ; r. *vdovíca*, s. *udòvica*.

vratarjica « θυρωρός (ἡ) », Supr., 332, 26 ; féminin de *vratarjĭ*.

vrŭbĭnica « βαιοφόρος », Euch., 15 b, dérivé de *vrŭbĭnŭ*, *vrŭba*.

vŭzglavĭnica « προσκεφάλαιον », Mc, IV, 38 Mar. (calque de l'original grec).

zěnica « κορή (ὀφθαλμοῦ) », Ps., XVI, 8 ; Euch., 53 a ; r. *zěnica* et *zé'nica*, s. *zjènica*, pol. *z'rzenica* (avec étymologie populaire).

zlatica « νόμισμα », Supr., 91, 1, de *zlato,* à côté de *zlatikŭ* (même sens), Supr., 111, 9.

žitĭnica « ἀποθήκη », L., III, 17, dérivé de *žitĭnŭ, žito*; r. *žítnica,* s. *žȉtnica,* pol. *żytnica.*

d. — *-ište-.*

Le suffixe *-ište-* (russe *-išče-*) fournit des noms neutres indiquant le lieu, l'emplacement, ou aussi l'instrument; le polonais ignore ce suffixe et recourt à *-isko-,* qu'on retrouve aussi en tchèque et en sorabe; ainsi, en regard de *ognište,* il a *ognisko,* en regard de *gnojište, gnojowisko,* en regard de *toporište* « manche de hache » (r. *toporíšče*), pol. *toporzysko* ; *syrište* « présure, estomac » (s. *sȉrīšte*), pol. *serzysko,* tch. *syřisko*; des deux formes qui permettent d'expliquer v. sl. *-ště-,* r. *-šče-,* à savoir **-sk-yo-* et **-st-yo-,* c'est donc la première qui est à reconnaître comme étant le point de départ. Il n'est sans doute pas fortuit que l'arménien présente *-ç-* (issu de **-sk-*) dans des noms comme *hecanoç* « πτύον », *žołovrdanoç* « συναγωγή », etc. L'élément **-sk-* est ajouté dans le slave *-isko-* à *-i-* (ancien *-ei-*), en arménien à *-ano-,* et apparaît par suite dans les deux langues comme secondaire. Le suffixe **-yo-* joue dans *-ište-* son rôle ordinaire de suffixe secondaire, ainsi que le constate M. Brugmann (*Grundr.,* II, p. 122). Il y a ainsi accumulation de quatre suffixes; et, de plus, dans tous les cas où le thème auquel devrait s'attacher le suffixe *-ište-* se termine par une voyelle, *-ište-* est précédé d'un autre suffixe *-l(o)-,* ainsi dans *xranilište*; on a de même *dojilica* (v. ci-dessus, p. 347), et le type *trŭpèlivŭ,* etc.; cf. aussi le mot *pristanište,* avec *n* intercalaire.

Exemples du type neutre dans les textes anciens:

ązilište « δεσμωτήριον », Mt., XI, 2, de *ąza* « δεσμός », *ązíti.*

blądilište « lupanar », Supr., 2, 10, de *blądíti, blądŭ.*

crŭkŭvište « temple (païen) », Supr., 161, 21, est un dérivé, sans doute savant, de *crŭky*; il n'y avait probablement pas de mot slave pour l'idée de « temple ».

xranilište « φυλακτήριον, ἀποθήκη », L., XII, 23, peut-être de *xranilo,* cf. *xraníti*; c'est sur le modèle de mots de ce genre qu'a été inséré *l* devant *-ište-.*

gnojište « κοπρία », Ps., CXII, 7, de *gnojĭ.*

grebište « μνημεῖον », Mt., VIII, 28 Zogr., de *grebą*; s. *grěbīšte*; et, avec *o* sous l'influence de *grobŭ* que Sav. présente dans ce même passage, *grobište,* Mt., VIII, 28 Ass., et Supr., 411, 4, etc.; v. r. *gróbišče.*

jisxodište « διέξοδος », Mt., XXII, 9; Ps., CVI, 33 et 35, de *jisxodŭ.*

kapište « εἰκών, εἴδωλον », Supr., 98, 9; 320, 18; de *kapĭ.*

nyrište « οἰκόπεδον », Ps., CI, 7, « φρούριον », Supr., 354, 9; de *nyrĭ.*

popĭrište « μίλιον », Mt., V, 41; *prŭpĭrište,* ib., Zogr. (cf. Miklosich, *Vergl. gramm.,* II, 274).

pozorište « θέατρον », Supr., 99, 15, de *pozorŭ.*

priběžište « καταφυγή », Ps., IX, 10, cf. *priběžati, priběgnąti.*

pristanište « λιμήν », Ps., CVI, 30; Euch., 18 b, etc.; cf. *stanŭ* et *pristati*; r. *pristánišče,* s. *pristanīšte*; d'ailleurs *stanište* et *stanovište* sont attestés (v. le *Lexicon* de Miklosich).

prŭtište « vêtement », Supr., 142, 12; r. *portíšče,* s. *pŕtīšte*; cf. slov. *prtìč*; de *prŭtŭ.*

sądište « βῆμα, πραιτώριον », Év., de *sądŭ*; — *sądiište,* Supr., 1, 11, de *sądiji*; — *sądilište* « στάδιον, βῆμα », Supr., 107, 5; 112, 7, de *sąditi.*

sědalište « καθέδρα », Mt., XXI, 12, peut-être de *sědalo* (qui est dans Zogr. une variante de *sědalište,* Mc, XI, 15).

sŭkrovište « θησαυρός, ταμεῖον », Év., « ἀπόκρυφον », Ps., XVI, 12, de *sŭkrovŭ.*

sŭnĭmište « συναγωγή », Év., de *sŭnĭmŭ*; les manuscrits cyrilliques ont la variante *sŭborište,* de *sŭborŭ.*

tajilište « ταμεῖον », L., XII, 3, de *tajiti.*

trěbište « θυσιαστήριον, σέβασμα », Supr., 316, 12; 264, 4; de *trěba.*

trŭžište « ἀγορά », Év., de *trŭgŭ.*

vrětište « σάκκος, πήρα », L., X, 13; X, 4; cf. gr. ἀορτή (v. Solmsen, *Untersuch. z. gr. laut. und verslehre,* 296 et suiv.).

vŭlagalište « βαλλάντιον », L., XXII, 35, etc., de *vŭlagati.*

žilište « κατοίκησις, σκήνωμα, οἰκητήριον », Mc, V, 3; Ps., XIV, 1; Cloz., 822 = Supr., 339, 5; de *žiti.*

župište « σπηλαῖον, τάφος », Supr., 232, 28; 228, 5; de *župa* (?; v. Brugmann, I. F., XI, 112).

e. — *-če-*.

Le suffixe *-k-* élargi par *-je-* fournit des noms masculins d'agent et aussi parfois d'instrument, tels que *oračĭ* « laboureur », de *orati,* v. r. *oráč,* s. *ȍrāč* (génit. *oráča*), pol. *oracz,* ou *kotoričĭ* « homme batailleur », ou encore *bričĭ* « rasoir » ; il est tentant de le rapprocher des noms d'agent arméniens en *-ič* (instr. *-čaw*), comme *gorcič* « agent » (instr. *gorčaw*) de *gorcel* « agir », lesquels peuvent reposer sur **-ĭ-k-yā-*. On peut citer, des textes vieux slaves, les exemples suivants :

bičĭ « φραγέλλιον », J., II, 15, de *biti* ; r. *bíč* (génit. *bičá*), s. *bȉč, biča,* čak. *bič, biča,* pol. *bicz.*

kovačĭ « χαλκεύς », Nouveau Testament, de *kovati* ; r. *kováč,* s. *kȍvāč* (génit. *kováča*).

kotoričĭ « homme batailleur », Supr., 33, 26, de *kotora* ; on notera que l'*i* qui précède *-čĭ* ne s'explique pas dans ce mot même ; cf. le suffixe arm. *-ič.*

Ce suffixe a été productif dans les dialectes slaves ; mais la plupart des mots qui le renferment, même lorsqu'ils se rencontrent dans des dialectes très divers, sont suspects de n'être pas slaves communs ; ainsi on a r. *tkáč* « tisserand », slov. *tkáč,* pol. *tkacz* en face de *tŭkati,* mais s. *tíkāč.*

Il convient de mettre à part les noms d'agents en *-čija-* qui sont, ou d'anciens composés (d'après M. Jagic', *Archiv,* XX, 522), ou des dérivés en *-ija-* de mots en *-ičĭ,* ainsi *lovičiji* « pêcheur », de *lovičĭ* (?). Les textes vieux slaves n'en présentent d'ailleurs qu'un nombre restreint d'exemples, comme : *krŭmičiji* « κυβερνήτης », Supr., 360, 27, de *krŭma* « poupe » ; *kŭnjigŭčiji* « γραμματεύς », Mt., XXIII, 13-23, en regard de *kŭnjižinikŭ* des autres passages (v. Jagic', *Marianus,* p. 467) ; *sokačiji* « μάγειρος », Supr., 87, 18 ; 327, 28 (de *sokŭ*) ; *šaričiji* « ζωγράφος », Supr., 312, 15, de *šarŭ.*

XVI

SUFFIXES RENFERMANT *-g-*.

La consonne *-g-* ne figure dans l'élément suffixal que d'un très petit nombre de mots slaves ; et ces mots sont d'autant plus obscurs qu'ils diffèrent beaucoup d'aspect entre eux, sans pourtant qu'on puisse les considérer comme très anciens ; car aucun ne se retrouve exactement par ailleurs, et l'étymologie en est, pour la plupart, ou mal connue ou tout à fait ignorée. — Cet état n'est d'ailleurs qu'une conséquence de l'état indo-européen. Les suffixes — nettement secondaires — en *-g-* ne sont peut-être, au moins en partie, que les formes sonores des suffixes en *-k-*, comme les suffixes en *-d-* sont les formes sonores des suffixes en *-t-* (voir ci-dessus, p. 319) ; ils sont en tout cas extrêmement rares, et surtout on ne trouve à peu près pas de mots pourvus de pareils suffixes qui soient identiques dans deux langues. Le sanskrit a *çṛṅ-ga-m* « corne » ; *árbha-ga-ḥ* de *árbhaḥ*, à côté de *arbhakáḥ* ; l'iranien zd *asəṅga-*, v. pers. *aϑangaina-* « de pierre » (v. Bartholomae, *Altiran. wörterbuch*, sous *asəṅga-*), etc. ; v. Brugmann, *Grundriss*, II, § 91 et 130 ; sur le lituanien, v. Leskien, *Bild.*, p. 523 et suiv. L'arménien présente fréquemment une forme élargie par *-n-* : *manuk* « enfant », génit. *mankan* (v. Hübschmann, *Armenische gramm.*, I, p. 472) ; *phokhrik* « petit », génit. *phokhrkan* (dérivé de *phokhr* « petit »), etc. ; on notera particulièrement arm. *kṙunk* « gru », en regard de ags. *cornuc*, v. h. a. *chranuh*, exemple où le *k* arménien répond à un *k* germanique, tous deux reposant sur un i.-e. *g* ; cf. les mots latins en *-gō*, *-ginis*, dont l'emploi est tout différent (v. Stolz, *Histor. gramm.*, I, 527 et suiv.). — Les exemples slaves sont à examiner un à un ; car il n'y a aucune catégorie définie.

ostrogŭ « χάραξ », L., XIX, 43 ; Euch., 14 a ; de *ostrŭ* ; formation exactement comparable à celle de skr. *árbhagaḥ* ; r. *ostróg,* gén. *ostróga* « pieu » ; *ostrogá* « harpon » ; s. *Ostrog* (nom propre de montagne), *ȍstroga* « éperon » ; pol. *ostróg, ostroga.* Cet exemple semble indiscutable, et c'est sûrement à tort que Miklosich, *Et. wört.,* suivi par M. Mikkola, I. F., VI, 350, cite le mot, p. 293, sous **serg-* ; le sens de « lieu fortifié » est secondaire. — Le vieux slave n'a pas d'autre exemple comparable à celui-ci ; *jinogŭ* « γρύψ, μονιός », de *jinŭ,* manque dans les vieux textes ; et l'étymologie de *črŭtogŭ* « θάλαμος, νυμφών », Ps., XVIII, 6 ; Euch., 85 a ; Supr., 178, 14 ; 235, 12, n'est rien moins que claire.

struga « flot », Ps., XCII, 3 ; pol. *struga,* tch. *struha, strouha.* Il est malaisé de déterminer s'il s'agit d'un dérivé du thème à suffixe zéro i.-e. **sreu-* « action de couler », d'où sort aussi *struja* « rivière », cf. lit. *srovẽ,* ou d'un mot à élargissement (cf. skr. *vi-srúh-*?). On est tenté de rapprocher le type de lit. *eigà* et de gr. βλαβή. Le mot *sluga* « serviteur », Év., est plus ambigu encore (cf. ci-dessus, p. 258).

verigy (au pluriel) « chaîne », Supr., 111, 16 ; 135, 20 (κλοία) ; 234, 13 ; r. *verígi,* s. *vèrige* ; cf. *-vĭrą, -vrěti* ; lette *veŕu, vert* ; lit. *vorà* ; skr. *āvalī* « lien » ; gr. ἀείρω (v. Zubatý, *Arch.,* XVI, 248 ; Solmsen, *Untersuchungen,* 290 et suiv.). Le mot slave *verěja* est sans doute de la même famille. — A côté de *veríga,* le slovène a aussi *verúga* ; comme dans les autres exemples, *-gā-* de *veri-ga, veru-ga* est donc un suffixe secondaire.

mąžĭ « ἀνήρ », Év., cf. got. *manna,* skr. *mánuḥ* ; le suffixe est visiblement apparenté à celui de lit. *žmogùs* dont le pluriel est *žmónės* ; cf. aussi gr. πρεσβύς, en regard du suffixe **-ku-* de arm. *erēc,* génit. *eriçu,* « ancien, prêtre » ; cet exemple est celui sans doute où le caractère secondaire de *-g-* apparaît le mieux ; dans tous ces mots de diverses langues, *-g-* est suivi d'un second suffixe secondaire : **-yo-* en slave, **-eu-* en lituanien et en grec.

Le r. *četvérg,* gén. *četvergá* « jeudi », inconnu à tous les autres dialectes slaves, a été rapproché du type lit. *treigỹs* « de trois ans », *ketvérgis* « de quatre ans », etc. (sur lequel v. Leskien, *Bild.,* 524).

Le seul type ayant pris une certaine extension est celui de: *mętežĭ* « ταραχή », Mc, XIII, 8; Ps., XXX, 21, etc.; Euch., 54 a; r. *mjatéž*, s. *métež*; cf. *męta*. On a de même: *lupežĭ* « vol », r. dial. *lupëž*, s. *lúpež*, pol. *łupież*; et *grabežĭ* (même sens), r. *grabëž*, s. *grábež*, pol. *grabież*; ces deux derniers mots forment un groupe naturel, d'où tch. *krádež*, pol. *kradzież* et pol. *drapież*, avec le même sens.

Le mot *kovičegŭ* « κιβωτός », Mt., XXIV, 38, et L., XVII, 27, r. *kovčég*, s. *kòvčég*, est obscur. Quant à *krŭčagŭ* « ξεστός », Mc, VII, 8 Zogr., on en a rapproché *krŭčima*, mais le détail des deux formations échappe.

Les mots en *-ędze-* sont en principe empruntés au germanique, bien qu'on n'ait pas toujours en germanique l'original en *-ing* correspondant; *kladędzĭ* « φρεάρ », L., XIV, 5; J., IV, 6 Zogr., et Euch., 21 a, est un mot emprunté, et la finale en est si peu slave qu'elle a été en général altérée; le petit russe a *kolódiaz*, mais les dialectes du Sud ont pris le suffixe du mot slave (traduit du germanique) *studenĭcĭ* (qui est le terme du traducteur original de l'Évangile, encore conservé dans Ass. Mar. Sav.), d'où: s. *klȁdenac*, bulg. *kládenec*, etc., et le russe a *kolódec* ou, avec contamination, *kolódez'*.

XVII

THÈMES EN *-s-*.

Les thèmes en **-es-*, qui jouaient un très grand rôle en indo-européen, tendent à disparaître au cours du développement des diverses langues; le sanskrit, le zend, le grec, le latin en ont encore de nombreux représentants ; le slave, connu à date beaucoup plus basse, n'en a plus que quelques spécimens isolés (à part le type très productif en *-os-tĭ*, étudié ci-dessus, p. 282). Les mots en question ont d'ailleurs conservé en slave leur flexion ancienne (dont on trouvera les exemples en grande partie dans le travail de M. Scholvin sur la déclinaison, *Archiv*, II, p. 521 et suiv.), et jusqu'à la place du ton; et le pluriel en *-esa* s'est maintenu dans les dialectes slaves modernes, sans toutefois y fournir rien de pareil aux pluriels allemands en *er*. Le slave n'a que quelques neutres du type skr. *çrávaḥ*, gr. κλέϝος; les masculins du type skr. *suçrávāḥ*, gr. εὐκλε(ϝ)ής n'y sont plus représentés, sans doute parce que le slave a à peu près complètement éliminé la composition, qui n'existe plus guère que dans des calques savants de mots étrangers. Les deux seuls mots qui puissent passer pour sûrement indo-européens et qui n'aient subi aucune altération sont :

nebo, génit. *nebese*, « οὐρανός », Év., avec flexion en *-s-* constante (et génit. *nebeze* Freis.); r. *nébo*, plur. *nebesá*; s. *nȅbo*, plur. *nebèsa*; pol. *niebo*; nom. plur. v. tch. *nebesa*; cf. skr. *nábhaḥ*, gr. νέφος; cf. lit. *debesis*.

slovo, génit. *slovese*, « λόγος », Év., avec flexion en *-s-* constante (nom. plur. *zloueza* Freis.), sauf à l'instrumental (et même J., VII, 40 Zogr.); l'instrumental *slovomĭ* « en parole » est dû à l'influence du mot de sens opposé *dèlomĭ* « en œuvre » ; ainsi L., XXIV, 19, *dèlomĭ ji slovomĭ* Zogr. Mar. Ass. « ἐν ἔργῳ καὶ λόγῳ » ; en dehors de l'influence immédiate de *dèlomĭ*, l'As-

semanianus et le Sava ont encore gardé *slovesemŭ*, J., XVII, 20, tandis que le Zographensis et le Marianus ont généralisé *slovomĭ*; l'élimination de la flexion en *-s-* de *slovo* a sans doute été favorisée par cet instrumental et par l'influence générale de *dělo*: ni r. *slóvo*, ni s. *slŏvo*, ni tch. *slovo* n'ont trace de la flexion en *-s-* dans leur déclinaison. Le zd *sravah-* « parole » est identique et pour la forme et pour le sens; les mots de même racine et de même formation, skr. *çrávaḥ*, gr. κλέϝος, v. irl. *clú*, ont un sens différent. — Le mot *dělo* est uniquement thème en *-o-* dans Év.; il doit à l'influence de *slovo* les formes en *-es-* qu'il présente dans Supr. et Euch.; on notera par exemple *dělesy i slovesy*, Supr., 308, 11; 309, 20. Il y a donc eu action réciproque de *dělo* sur *slovo* et de *slovo* sur *dělo*.

Il faut ajouter un mot dont l'étymologie est peu claire, mais qui n'est pas moins nettement thème en *-s-*:

čudo « τέρας, θαυμάσιον », pluriel *čudesa*, Év.; r. *čúdo, čudesá*; s. *čŭdo, čudèsa*; le pol. *cudo* a subi l'influence de *cudzy*. La flexion en *-s-* est conservée comme dans *nebo*. La forme *čudo* semble supposer un i.-e. **kewədes-*; cf. skr. *ā́-kūtiḥ, kavíḥ* (voir ce dernier mot dans l'*Etym. wört. d. altind. spr.* de M. Uhlenbeck); le *d* serait un élargissement.

Le mot *ljuto* « peine », génit. *ljutese* Supr., 251, 16 (témoignage unique), représente correctement un abstrait **leutes-*, en regard de l'adjectif *ljutŭ*; pol. *luto*, b. sor. *l'uto*; cf. *ljutostĭ* ci-dessus, p. 283.

Dans un cinquième mot, l'étymologie est connue, mais le vocalisme a été troublé:

kolo « τροχός », Ps., LXXXII, 14, locat. *vŭ kolesi* « ἐν τῷ τροχῷ », Ps., LXXVI, 19; même locatif, Supr., 66, 8; mais génit. plur. *kolŭ*, traduisant ἁμάξαις, Supr., 60, 6 (cf. 88, 25); cf. le pluriel s. *kolèsa*; le russe a *kólo*, mais aussi le pluriel *kolësa*, sur lequel a été refait un singulier *kolesó* (pour le vieux russe, v. les *Materialy* de Sreznevskij, sous *kolo*); le vieux tchèque présente un pluriel *kolesa*, qu'on observe encore dialectalement (Gebauer, *Hist. mluvnice*, III, 1, p. 420); sur des traces du thème *koles-* dans les autres dialectes occidentaux, v. Miklosich, *Vergl. gramm.*, II, 321. — Le mot *kolo* résulte sans doute de la contamination de **kʷeles-* et de **kʷolo-*, cf. gr. πόλος, lat. *colus*; cf. le type lat. *pondus* et hom. ὄχεσφιν

(Vendryes, *Recherches sur... l'intensité initiale,* p. 155 et 346); gr. σκότος, σκότους (avec le vocalisme de σκότος, σκότου) ; ποθεσ- dans ποθεινός et dans l'aoriste hom. ποθέσαι, att. ἐπόθεσα (avec le vocalisme de πόθος, πόθου) ; κοτεσ- dans hom. κοτεσσάμην, etc., avec le vocalisme de κότος, κότου. Le vocalisme radical *e*, attendu pour le thème en *-s-*, est attesté par le thème en *-o-* v. pruss. *kelan* « rad » qui a reçu le vocalisme du thème en *-s-* (cf. le composé lette *duceles* « voiture à deux roues », BB., XXVII, 325), v. isl. *huel* « roue » ; le gr. τέλος, assez éloigné au point de vue du sens, représente peut-être encore la forme correcte du thème en **-es-* de la racine i.-e. **k^{w}el-* (v. Noreen, I. F., IV, 322 et suiv.). — De même, le pluriel *ložȇsna* « μήτρα », L., II, 23 ; Ps., XXI, 11 ; Euch., 44 b, etc., est un dérivé en *-no-* d'un thème **ložȇs-,* contaminé de sl. *lože* « κλίνη » et du thème en **-es-* attesté par gr. λέχος. Inversement *vidŭ* « aspect » et lit. *véidas* doivent peut-être leur vocalisme *e* à un thème **weides-,* identique à gr. ϝεῖδος (v. ci-dessus, p. 223). Sur *ižȇsa,* v. ci-dessus, sous *jigo,* p. 236.

Les cinq mots vieux slaves précités sont les seuls qui aient conservé la forme ancienne du type indo-européen en **-es-* ; il convient d'en ajouter deux autres qui se présentent dans des conditions particulières : *oko* « œil » et *uxo* « oreille », Év. ; en vieux slave, la flexion est en *-s-* au singulier : *očese, ušese,* et même au pluriel (gén. *očesŭ,* Euch., 37 a ; instr. *ušesy,* Cloz., 339), mais le duel est celui de thèmes à suffixe zéro : *oči* = lit. *akì* (cf. hom. ὄσσε) et *uši* = lit. *ausì* (cf. zd *uši*), et sur ces nominatifs-accusatifs a été refaite la flexion connue : *očima, ušima.* L'emploi du duel *oči* et la rareté toute naturelle du pluriel *očesa* ont eu pour conséquence que la flexion *očese* a offert moins de résistance que *nebese,* et, dès les plus vieux manuscrits de l'Évangile, apparaissent les formes : gén. *oka,* loc. *ocĕ,* instr. *okomĭ* ; il est du reste probable que ces formes ne sont pas dues à l'auteur de la traduction, mais à des reviseurs ou à des copistes ; ainsi, L., VI, 42, Zog. et Mar. ont le génitif *očese* et une fois, à la fin du verset, le locatif *očese,* mais, au commencement, le locatif *ocĕ* ; dans Mt., VII, 3-5, Zogr. et Mar. opposent le génitif *očese* au locatif *ocĕ,* Sav. n'a que le locatif *očese,* et Ass. entremêle le génitif *očese* et le locatif *očesi* au génitif *oka* et au locatif *ocĕ* ; L., XII,

3, Zogr. et Mar. ont *kŭ uxu,* mais Ass. conserve sans doute la leçon ancienne *vŭ uxo* ; etc. Le russe a conservé *óko, óči* ; *úxo, úši* ; le serbe *ȍko, ȍči* ; *ȕho, ȕši* ; le tchèque *oko, oči* ; *ucho, uši* ; mais la flexion en -*s*- a généralement disparu, et les plus anciens textes tchèques par exemple n'en ont pas trace ; on cite toutefois le slov. *ušęsa.* — Le suffixe -*s*- est indo-européen dans ces deux mots, mais la flexion indo-européenne y comportait l'addition d'un second suffixe : skr. *ákṣi,* gén. *akṣ-ṇ-áḥ* ; hom. οὖς, gén. οὔατος (cf. got. *ausins*) ; cf. J. Schmidt, *Pluralbildungen,* p. 405 et suiv.

Durant la période ancienne, alors que la flexion des thèmes en -*s*- subsistait encore, une action analogique a étendu cette flexion de *oko, uxo* aux noms neutres en -*o*- du corps et de quelques parties du corps ; l'élimination de la flexion en -*es*- a fait disparaître ensuite les traces de cette action. On trouve ainsi les exemples suivants où il n'y a pas lieu de chercher d'anciens thèmes en -*s*-, mais qui attestent une productivité, passagère et partielle, de -*es*- en slave :

tělo « σῶμα », génit. *tělese,* L., XXIV, 3 et 23 Zogr. Mar. Ass., à côté de *těla,* Mt., XXVII, 58 ; Mc, XV, 43 ; J., II, 21 Zogr. Mar. Ass. ; on remarque ici une hésitation dont on ne retrouve pas l'équivalent pour *nebo* et pour *čudo,* et qui indique une innovation analogique ; seul, le pluriel a constamment la forme *tělesa,* Mt. XXVII, 52 et J, XIX, 32, Zogr. Mar. Ass. Sav. ; la flexion en -*o*- domine nettement au singulier, comme l'a montré M. Scholvin ; de même Supr. a par exemple 3 fois *tělese* et 21 fois *těla* (d'après M. Scholvin) tandis que le pluriel *tělesa* est constant (16 ex.) ; les monuments de Freising ont gén. sing. *teleze,* gén. plur. *telez.* Le r. *tě'lo,* le tch. *tělo* suivent la flexion ordinaire des neutres en-*o*- ; mais le serbe *tȉjelo* a un pluriel *tjelèsa,* et le dérivé r. *tělésnyj,* s. *tjělesnī,* pol. *cielesny* (v. sl. *tělesĭnŭ,* L., III, 22) atteste encore que la forme en -*es*- a été slave commune. Le *ě* radical représente une ancienne diphtongue, à en juger par l'intonation ; l'indo-européen n'admettant pas de racine de la forme **toil-,* l'élément -*lo*- serait donc suffixal ; l'étymologie est inconnue.

lice « πρόσωπον », génit. *lica,* Év., mais Supr., 247, 15, présente aussi *ličese.*

istesa « νεφρούς », Supr., 224, 5; duel *istesě*, ib., 257, 15; cf. lit. *inkstas*.

On cite encore *udesa* « membres » (v. le *Lexicon* de Miklosich et Miklosich, *Vergl. gr.*, III², p. 43); *črěvo* « ventre », gén. *crěvese* (v. *ibid.* ; les textes vieux slaves n'ont que *črěvo, črěva*); *čelesĭnŭ*, à côté de *čelo* « front »; *sluxo, slušese* « lobe de l'oreille » et « ouïe » (v. Miklosich, *Lexicon*),

Dans l'Évangile, *drěvo* « δένδρον » est thème en *-o-*, et de même dans Ps., CIII, 16; Euch. 12 b, 59 b; néanmoins la flexion *drěvese* (par exemple Supr., 121, 6 et 7; 298, 4; 299, 19) renferme sans doute quelque chose d'ancien; car on ne voit pas de quoi elle pourrait être analogique, et en effet le grec a, à côté de δένδρον, un thème en *-es-*: δένδρος, δένδρεα, δένδρεσι (v. Kühner-Blass, *Griech. gramm.*, I, p. 505, et surtout Osthoff, *Etymologische parerga*, I, 144); pour la forme, cf. skr. *pīvaḥ*, gr. πῖος. Un autre exemple de **-wes-* est fourni par *divesa* « τέρατα », Ps., CIV, 5, à côté de *divŭ*, Cloz., 570; mais, peut-être, *divesa* est-il dû à une influence du pluriel de sens voisin *čudesa*.

Sur *tęgo, tęžese*, voir le *Lexicon* de Miklosich, et, sur slov. *oje, ojesa* « timon », voir Lidén, *Studien*, p. 60 et suiv.

On peut être tenté de chercher des dérivés thématiques de thèmes en *-s-*, comparables à skr. *útsaḥ* « source », dans quelques mots en *-so-*, comme *klasŭ* « στάχυς », Év., r. *kólos*, s. *klâs*, tch. *klas*; mais cette hypothèse repose sur une étymologie incertaine et doit par suite être négligée. — Dans *ovĭsŭ* « avoine »; r. *ovës, ovsá*; s. *òvas, óvsa*; pol. *owies, owsa*, le *s* après *ĭ* indique qu'on a affaire à une ancienne palatale sourde, alternant avec la sonore de lit. *avižà*, lette *auzas*, plutôt qu'à un i.-e. **s*, que suggérerait le lat. *auēna*; du reste le *ĭ* de *ovĭsŭ* et le *e* du lat. *auēna* ne se concilient pas non plus (cf. Pedersen, I. F., V, 42 et suiv.). — Le contraste de got. *fauho*, v. isl. *fóa*, v. h. a. *foha*, et de v. h. a. *fuhs*, agr. *fox* pourrait suggérer l'hypothèse d'un suffixe *-so-* dans *lisŭ* « renard » (v. ci-dessus, p. 237); mais comme l'élément radical du mot slave est obscur, que d'ailleurs sl. *s* pourrait être *k*, à en juger par skr. *lopāçáḥ* « renard », pers. *rōbāh*, gr. ἀλώπηξ (*s* de arm. *ałues* est ambigu), on n'a aucun moyen de se prononcer sur la forma-

tion de ce mot. — Dans *kąsŭ* « morceau », r. *kús*, *kúsa*, slov. *kǫs*, pol. *kęs*, tch. *kus*, et dans v. r. *kąsŭ (kusŭ)* « mutilé », s. *kûs*, *kúsa*, *kúso*, il y a un suffixe sl. *-so-*, à en juger par lit. *kándu*, *kąsti* « mordre ». — Sur *pelesŭ*, qui n'est pas attesté dans les vieux textes, v. Solmsen, K. Z., XXXVIII, 443. — On voit qu'aucun de ces exemples ne saurait passer pour établi, ni même pour simplement probable.

Le *-x-* de *směxŭ* « γέλως », Supr., 381, 29 ; Euch., 54 a, etc., est un élargissement qui se retrouve dans le verbe *nasmisati sę*. Le *x* de *spěxŭ*, « hâte, zèle », Euch., 37 a, etc., ne peut en aucune manière représenter phonétiquement *s*, puisque le *ě* qui précède est un ancien *ē*. Quant à *ženixŭ* « νυμφίος », Év., etc., à côté de *ženiti*, c'est une formation unique en son genre (cf. Pedersen, I. F., V, 51 sq.). L'adjectif *vetŭxŭ* « παλαιός », Év., est identique à lit. *vetuszas* (v. Leskien, *Bild.*, 599), et lat. *uetus* (cf. Pedersen, I. F., V, 35) n'en diffère peut-être que par l'absence de la voyelle thématique *o* ; car la voyelle $^{u}/_{e}$ de *uetus*, *ueteris* peut représenter un ancien *u* aussi bien que $^{e}/_{o}$, et il est inexplicable que *uetus* soit adjectif s'il répond à gr. ϝέτος « année » ; on rapproche, pour la finale, *cěgŭxŭ* à côté de *cěglŭ*.

Un type en *-uxo-*, fémin. *-uxa-*, est attesté par un certain nombre d'exemples qui ne sont pas proprement vieux slaves (v. Miklosich, *Vergl. gr.*, II, 289 sqq.) ; par exemple, on a *kožuxŭ* « vêtement de fourrure », de *kožą* ; r. *kožúx*, s. *kȍžuh*, pol. *kożuch*. Le vieux slave a *goruxa*, *gorjuxa* « σίναπι » (dans le dérivé *gorušinŭ*, *gorjušinŭ*, Év.) qui semble être dérivé de *gorĭ(kŭ)* « amer ». L'ancien *pastyrjĭ* « ποιμήν » est remplacé par *pastuxŭ*, Mc, VI, 34 Zogr. ; Supr., 340, 26 et 28 (cf. *pastyrjĭ*, Cloz., 894 et 896) ; cf. r. *pastúx* (gén. *pastuxá*), s. *pȁstūh* (gén. *pastúha*), pol. *pastuch*. Ces divers mots ne présentent aucune unité de sens, et l'intonation de l'*u* est rude dans les uns, douce dans les autres. M. Solmsen a proposé sur l'origine de *-uxŭ* une hypothèse dans la *Deutsche litteraturzeitung*, 1903, col. 2199, et I. F., *Anz.*, XV, 225 et suiv.

Il n'y a guère d'exemples de cas où un élément suffixal *-s-* reposerait sur une ancienne palatale ; peut-être pourrait-on citer r. *lós'* « élan », cf. lat. *alcēs*, v. isl. *elgr*, etc. ; voir, en dernier lieu, Osthoff, *Et. parerga*, I, 318 et suiv.

XVIII

SUFFIXE *-vo-*

Le suffixe sl. *-vo-* représente l'i.-e. **-wo-* (v. Brugmann, I. F., IX, 369 et suiv., et Osthoff, BB., XXIV, 153), qui était éminemment secondaire. Ce caractère secondaire est évident dans des mots tels que skr. *keça-vá-ḥ* « chevelu », gr. διωκτέ-(ϝ)ο-ς, lat. *annuos,* etc. Et, là même où il se dissimule, on parvient souvent à le discerner (cf. Solmsen, K. Z., XXXVII, 598). Ainsi skr. *pak-vá-ḥ* « mûr » n'est pas un adjectif primaire, mais le dérivé secondaire d'un thème à suffixe zéro attesté par lat. *prae-cox* et par un dérivé grec avec un autre suffixe, également secondaire : πέπων, génit. πέπονος ; cf. pour la forme, skr. *ṛkváḥ* de *ṛ́k*. De même, on a vu, p. 324, que le caractère secondaire de ags. *hasu* « gris brun » (suffixe **-wo-*), est établi par lat. *cascus* (suffixe **-ko-*) et *cānus,* osq. *casnar,* v. h. a. *hasan* « brillant » (suffixe **-no-*). Le v. sl. *prŭvŭ-jĭ,* le skr. *pū́rvaḥ,* zd *pourvō* représentent le suffixe *-*wo-* ajouté à **pṝ-,* c'est-à-dire à la forme à vocalisme zéro du thème **perə-* attesté par gr. πέρι, πάρος, skr. *pári, puráḥ,* lat. *per, prae,* etc. ; le lit. *pirmas* a un autre suffixe secondaire (l'hypothèse de M. Pedersen, K. Z., XXXVIII, 372, que le *v* de *prŭvŭ* est issu de *m* serait invraisemblable si même il était prouvé que *rm* a jamais donné *rv* en slave ; car il est tout à fait arbitraire de supposer que *prŭvŭ* soit analogique du dérivé, beaucoup moins usité, *prŭvĭnŭ*). V. sl. *plavŭ* = lit. *pal̃vas,* v. h. a. *falo,* est dérivé d'un thème **pel-, *pol-,* non attesté, mais supposé par d'autres dérivés également secondaires : gr. πολιός (et πελιός), arm. *alikh* (de **pºliyo-*), lit. *pelẽ* « souris », skr. *palitáḥ,* fémin. *pálikni,* etc. Skr. *çyāváḥ,* zd *syāva-,* v. sl. *sivŭ,* lit. *szývas* se trouvent à côté d'un autre mot à suffixe secondaire

skr. *çyāmáḥ*, lit. *szẽmas* (ou plutòt *szẽmas*, v. Leskien, *Bild.*, p. 428). Le lit. *kairẽ* « main gauche » ne saurait être séparé de lat. *scaeuos*, gr. σκαιός, l'alternance *sk-* : *k* étant bien connue ; il en résulte que le **-vo-* de ces deux derniers adjectifs est secondaire et que le mot original était **(s)kai-*. En slave même, la coexistence de v. sl. *divĭjĭ* « sauvage » (supposant **divo-*) et de r. *díkij* (thème **díko-*) indique un thème **di-* non attesté, qui a fourni ces deux dérivés.

Le nombre des adjectifs, sans doute anciennement secondaires, mais où le suffixe **-wo-* s'ajoute directement à une racine, et prend ainsi un aspect primaire, est très petit. On peut citer :

krivŭ « courbe » (v. les exemples dans le *Lexicon* de Miklosich ; le *krivŭ* de *Psalt. sin.*, Ps., V, 7, est évidemment fautif ; le Suprasliensis a le dénominatif *ras-kriviti*, 443, 7) ; r. *kriv, krivá, krívo* ; *krivój* ; s. *krîv, kríva, krívo* ; *krîvī* ; tch. *křivý* ; identique à lit. *kreĩvas* ; cet adjectif lituanien est lui-même très caractéristique ; M. Leskien, *Bild.*, p. 344, a montré en effet que la plupart des adjectifs lituaniens en *-va-* sont des déformations d'adjectifs en *-u-*, ainsi *tenvas* ; le vieux mot *gỹvas* mis à part, *kreĩvas* (ou la forme voisine *kraivas*) est à peu près le seul dont l'antiquité ne puisse être suspectée, avec les adjectifs de sens voisin : *klivas* « aux jambes torses », *szeivas* « courbe », *szlivas* « aux jambes torses » ; et, en effet, le mot lat. *cur-uo-s*, dont la racine a une forme différente, mais où l'élément *kr-* au moins est commun, présente le même suffixe. — Il n'est donc pas fortuit que le mot de sens opposé *pravŭ* ait le même suffixe, et il est permis de supposer, malgré le peu de clarté de l'étymologie de ce dernier mot, que son suffixe est dû à l'influence de *krivŭ*.

lĕvŭ « εὐώνυμος », Mc, X, 37 Zogr. Sav., etc. ; r. *lĕ́vyj*, s. *lȉjevo, lȉjevī* ; tch. *levý* ; cf. lat. *laeuos*, gr. λαιός ; on retrouve le même suffixe dans lat. *scaeuos*, gr. σκαιός (cf. Brugmann, *Grundr.*, II, 127-129).

pravŭ « εὐθύς », L., III, 4, etc. ; r. *práv, pravá, právo* ; *právyj* ; s. *prȁv, prȁva, prȁvo*, mais *právý* ; tch. *pravý* ; pol. *prawy* ; l'origine du mot n'est pas claire ; cf. lat. *pro-bus*, ags. *fra-m* « brave » ?

prŭvŭ « premier », Ev., etc. ; r. *pérvyj (pervá)*, s. *pȑvī*, tch.

prvý ; l'intonation radicale douce est très surprenante en regard de skr. *pūrvaḥ*, zd *pourvō* et de lit. *pirmas*.

sŭdravŭ « ὑγιής, ὑγιαίνων », Év. : r. *zdorów, zdorówyj* ; s. *zdrăv, zdrăva, zdrăvo* ; tch. *zdráv, zdravý* ; pol. *zdrówy* ; cf. sans doute skr. *dhruváḥ* (mais cf. aussi Osthoff, *Etym. parerga*, I, 117 et suiv.) ; *sŭ-* est le préverbe connu (cf. M. S. L., IX, p. 50 et suiv.).

trězvŭ « νήφων », Supr., 378, 2 ; r. dial. *terëzvyj* ; tch. *střívý*, pol. *trzezwy* ; s. *trijèzan* (de **trězvĭnŭ*) ; sans étymologie certaine ; pour le vocalisme *e*, cf. *krivŭ*.

živŭ « ζῶν », Év., etc. ; r. *živ, živá, žívo* ; *živój* ; s. *žîv, žîva, žívo* (le russe et le serbe supposent que le thème slave *živo-* était oxyton), tch. *živý* ; mot sûrement indo-européen : skr. *jīváḥ*, lit. *gývas*, lat. *uīuos*, v. irl. *bíu*, gall. *byw*. Le *w* se retrouve dans les verbes : v. sl. *živą* « je vis », v. pruss. *giwa* (il vit), skr. *jīvāmi*, lat. *uīuō*,

Les adjectifs désignant des couleurs forment un groupe particulier, très peu représenté en slave, mais nombreux en baltique (v. Leskien, *Bild.*, p. 345), en germanique, en latin et en grec (v. Solmsen, K. Z., XXXVIII, 449) :

plavŭ « λευκός », J., IV, 35 (il s'agit de champs qu'on va moissonner ; donc « blanc roux, blond ») ; r. *polóvyj* ; s. *plâv, pláva, plávo* ; *plâvī* ; tch. *plavý* ; cf. lit. *palvas*, v. h. a. *falo* ; skr. *paru-ṣáḥ* « tacheté », zd *pourušō, paouruša-* « gris » (sur lat. *pullus*, v. Solmsen, K. Z., XXXVIII, 438 et suiv.).

sivŭ « gris » (se dit des cheveux) ; r. *sívyj* ; s. *sîv, sîva, sîvo* ; tch. *sivý* ; pol. *siwy* ; cf. lit. *szývas*, skr. *çyāváḥ*.

slavo-(očije) « γλαυκότης », r. *solovój* « de couleur isabelle » ; le dérivé est plus répandu : v. sl. *slavĭji* « rossignol », r. *solovéj*, slov. *slavéc*, pol. *słowik* ; cf. v. h. a. *salo*, etc. (v. Osthoff, *Etym. parerga*, I, 96 ; cf. aussi Zubatý, *Archiv*, XVI, 413 sqq. ; le rapprochement de skr. *çárvaraḥ*, proposé par M. T. Torbiörnsson, *Gemeinsl. liquidametathese*, I, 26, est peu séduisant).

Sur r. *slíva*, s. *slîva*, tch. *slíva* « prune », v. Solmsen, K. Z., XXXVII, 598 (mais cf. Niedermann, I. F., XV, 120), et sur tch. *žluva* « sorte de pic », Zubatý, *Archiv*, XVI, 425, où ce mot est rapproché de v. h. a. *gelo*, lat. *fuluos* (ce dernier pouvant d'ailleurs être apparenté à lit. *dùlsvas*, v. Niedermann, I. F., XV, 121).

Tous ces adjectifs d'aspect primaire n'ont pas de vocalisme défini : les uns ont le vocalisme *e*, d'autres le vocalisme *o*, d'autres enfin ont le vocalisme zéro ; ceci suffit à indiquer qu'on n'est pas en présence d'un type primaire indo-européen, mais de dérivés très anciens. Quoi qu'il en soit, le slave n'a plus, à l'époque historique, de suffixe productif *-vo-*, mais seulement *-ivo-*, *-avo-*, *-ovo-*, qui sont originairement des dérivés de thèmes en *-ĭ-*, *-a-*, *-o-*, et qui de là se sont étendus à un plus ou moins grand nombre d'autres cas.

Le suffixe *-vo-* joue dans les dérivés slaves un rôle assez comparable à celui de indo-iran. *-vant-*, gr. -(ϝ)εντ-, dans skr. *áma-vant-*, zd *ama-vant-* « fort », gr. χαρί-(ϝ)εντ-, etc. ; cf. aussi lat. *officiōsus*, etc. Et, en effet, le suffixe complexe i.-e. *-*went-* doit être dérivé de *-*wo-*.

α. *-ivo-*.

Les adjectifs en *-ivo-* sont encore, pour la plupart, rattachés à des thèmes en *-ĭ-*. Leur *-i-*, qui représente i.-e. *-*ī-*, fait au premier abord difficulté ; de *čistĭ*, on attendrait **čistĭvŭ*, de même que le védique a *añjiváḥ* « glissant » de *añjí* « graisse » ; or, en fait, on a *čistivŭ*, avec *i*, et cet *i* a l'intonation rude d'un ancien *ī*, car le serbe a, par exemple, *dážđiv*, avec *i* bref accentué. Mais un examen plus attentif fait reconnaître que le traitement slave est sans doute indo-européen : les suffixes secondaires, tels que *-*to-*, *-*lo-*, *-*wo-*, etc., s'ajoutent à une forme allongée de la voyelle terminant le thème du mot ; ainsi le lituanien a, de *akis*, à la fois *akýlas* « attentif » et *akyvas* (même sens ; v. Leskien, *Bild.*, 353) ; cf. lat. *sēmentīuos*, de *sēmentis* ; avec *-*to-* le fait est particulièrement clair : sl. *rogatŭ* = lit. *ragūtas*, de v. sl. *rogŭ* = lit. *rãgas* ; lat. *aegrōtus*, *aurītus*, *cinctūtus* ; gr. καρυωτός ; cf. ci-dessus, p. 290. On attribue parfois ces longues à l'influence de verbes, par exemple gr. ἀρτῡτός à ἀρτύσω ; mais, comme tous les thèmes des verbes dénominatifs autres que celui du présent sont des développements récents et indépendants de chaque langue indo-européenne, c'est au contraire le type ἀρτύσω qui doit sa longue au type d'adjectifs tels que ἀρτῡτός, lesquels sont devenus verbaux, mais qui étaient à l'origine des dérivés de substantifs ; du reste, en latin, il n'y a aucune forme verbale à

laquelle on puisse attribuer l'*ū* de *statūtus*, et ce type de participe doit être tenu en principe pour dérivé de thèmes en *-u-* tels que *status*. Il y a là une très grosse question qui ne peut être qu'indiquée maintenant, mais qui mérite une étude approfondie.

Adjectifs slaves en *-ivo-* qui se trouvent en regard de thèmes en *-ĭ-* :

blędivŭ « φλυαρός », I Tim., V, 13 Christin., de *blędĭ*.

čistivŭ « εὐλαβής », L., II, 25 Mar. Sav. (*bogočistivŭ* Ass. ; altéré en *čitivŭ* Zogr.) ; *nečistivŭ* « ἀσεβής », Ps., I, 5 ; Euch., 43 a ; de *čistĭ*.

lěnivŭ « ὀκνηρός », Mt., XXV, 26 Ass. Sav. Ostr. (*lěnŭ* Zogr. Mar.), de *lěnĭ* ; r. *lênívyj*, s. *ljèniv*.

listivŭ « δόλιος », Ps., XI, L, de *listĭ* ; r. *l'stívyj*.

lŭživŭ « δόλιος, ψευδής », Ps., V, 7 ; LXI, 10, de *lŭžĭ* (on notera cependant que, si *lŭžĭ* est slave commun, c'est *lŭža* qui est le mot vieux slave signifiant « mensonge »).

milostivŭ « οἰκτίρμων », L., XVIII, 13, de *milostĭ* ; r. *mílostivyj*, s. *mìlostiv*, pol. *miłos'ciwy*.

pamętivŭ, dans *pamętivŭ zŭla* « μνησίκακος », Supr., 316, 9 ; de *pamętĭ*.

podraživŭ « imitant », Supr., 67, 11, de *podragŭ*.

prijaznivŭ « εὐγνώμων », Supr., 242, 4, de *prijaznĭ*.

rěčivŭ « λόγιος », Supr., 75, 7, de *rěčĭ* ; *veljerěčivŭ* « μεγαλορρήμων », Ps., XI, 4.

zŭlobivŭ « πονηρευόμενος », Ps., XXI, 17, etc., de *zŭlobĭ*.

Ces exemples suffisent à montrer comment *-ivo-* a pu être transporté à des noms quelconques : *lŭživŭ*, issu de *lŭžĭ*, peut être rapporté à *lŭža* ; *zŭlobivŭ*, issu de *zŭlobĭ*, à *zŭloba* ; etc. En fait, *-ivo-* fournit des adjectifs quelconques indiquant qu'une personne possède telle ou telle qualité. Là où il s'agit d'exprimer ce sens spécial, le suffixe *-ivo-* est même ajouté à certains adjectifs, sans doute sur le modèle de *lěnŭ* : *lěnivŭ*. On peut citer :

ąrodivŭ « μωρός », Supr., 273, 2, dérivé de *ąrodŭ*.

x[*rĭst*]*oljubivŭ* « φιλόχριστος », Euch., 5 b, de *ljubŭ* ; on a aussi l'adjectif simple *ljubivŭ* « aimant », Supr., 249, 13 (construit avec le datif), et c'est l'un des très rares exemples où l'on pourrait soupçonner l'influence d'un verbe en *-iti-*, ici *ljubiti*.

gągŭnivŭ « μογιλάλος », Mc, VII, 32 Zogr. Mar. Sav., dérivé du mot d'où est aussi tiré le verbe *gągŭnati*.

gladivŭ « affamé », Supr., 130, 21, de *gladŭ*.

krŭvotočivŭ « αἱμορροῶν », Mt., IX, 20, composé, calqué sur le grec; le second terme est dérivé de *tokŭ*. De même, *krŭvojadivŭ*, qui traduit « αἱμοῤῥοος », Supr., 158, 28, est visiblement calqué sur le grec.

lopotivŭ « bègue », Euch., 43 a, dérivé du mot d'où sort le verbe r. *lopotát'* (pour le sens, cf. *lepetát'*).

nedążivŭ « ἀσθενής », Supr., 225, 29, de *nedągŭ*.

nerazumivŭ « ἀσύνετος », Mc, VII, 18 Mar., de *razumŭ*.

opasivŭ « περίεργος », Supr., 345, 27, de *opasŭ*.

pěgotivŭ « λεπρός », Supr., 287, 25, de *pěgota*.

pravĭdivŭ « δίκαιος », L. II, 25, Ass. Sav., variante de *pravĭdĭnŭ*, Zogr. Ass.

pronyrivŭ « πονηρός », Supr., 76, 24; Euch., 78 b; cf. *pronyrĭje*.

rĭvĭnivŭ « ζηλωτής », Supr., 306, 18, de *rĭvĭnŭ*.

strašivŭ « δειλός », Év., de *straxŭ*; s. *strȁšiv*.

strupivŭ « blessé », Euch., 53 b, de *strupŭ*.

strŭpĭtivŭ « στρεβλός, σκολιός », Phil., II, 15.

tŭštivŭ « ὀλιγόψυχος », Thess., V, 14, de *tŭštĭ*; et *tŭštivŭ* « σπουδαῖος », Sup. 243, 27; II, Cor., V, 14; à côté de *tŭštĭnŭ* et de *tŭštati sę*.

žestosrŭdivŭ « ἀχάριστος », Supr., 239, 4; le suffixe secondaire de *srŭdĭ-ce* ne se retrouve pas non plus dans *žestosrŭdĭje* « σκληροκαρδία », Év.; le mot peut donc passer, s'il est ancien, pour dérivé du thème en *-ĭ-* **sĭrdĭ-* (cf. ci-dessus, p. 343).

životvorivŭ « vivifiant », Supr., 215, 12; cf. *tvoriti*.

Le suffixe apparaît souvent compliqué par la présence de *l* précédant *-ivo-*; ainsi dans *trŭpĕlivŭ* « μακρόθυμος », Ps., VII, 12; cette addition de *l* se retrouve dans l'abstrait *trŭpĕlĭstvo* I Cloz., 77; elle permet, on le voit, d'ajouter *-ivo-* à un thème terminé par une voyelle, tel que *trŭpĕ-*. A en juger par s. *-ljiv* et slov. *-ljiv*, il s'agit d'ailleurs plutôt de *-ljivŭ* que de *-livŭ*, quoique le signe de mouillure ne figure après *l* dans aucun des exemples vieux slaves cités ci-dessous. — Une autre forme, plus complexe encore, en *-ĭlj-ivo-* s'emploie comme substitut exact de *-ivo-* dans certains adjectifs qui désignent

des traits de caractère ; ainsi dans *nerazŭmĭlivŭ* que présente Zogr., en regard de *nerazumivŭ* Mar., Mc, VII, 18 ; de même *Šiš.* a *bledlivĭ,* c'est-à-dire *blędĭlivŭ,* en face de *blędivŭ,* cité ci-dessus, p. 366. On peut citer encore quelques exemples des vieux textes, tels que :

obidĭlivŭ « ἀδικος », Cloz., I, 117 ; Supr., 347, 27 (cf. Euch., 70 b), de *obida.*

zavidĭlivŭ « silencieux », Supr., 52, 11 ; *nezavidĭlivŭ,* Euch., 15 a ; de *zavida* ; de *zavistĭ,* on lit *zavistĭlivŭ* « βασκαινόμενος », Supr., 288, 21.

pobĕdĭlivŭ « νικοποιός », Supr., 235, 5, de *pobĕda.*

poslušĭlivŭ « ὑπηκόος », Supr., 366, 11 ; Euch., 45 b, 82 b ; cf. *poslušati, poslušinikŭ,* etc. ; *oslušĭlivŭ,* Supr., 235, 10 ; 238, 20, cf. *oslušati,* etc.

poučalivŭ « enseignant (volontiers) », Supr., 152, 17 ; cf. *poučati.*

mlĭčalivŭ « envieux », Supr., 150, 15 ; cf. *mlĭknąti, mlĭčati* ; ce dernier mot est fort curieux encore en ceci que l'on possède *mlĭčalĭ* « silence » : c'est sans doute de cas de ce genre qu'est partie l'addition de *l.*

Ce type en *-(ĭ)ljivo-* joue un assez grand rôle dans les diverses langues slaves, mais il est encore rare dans les textes vieux slaves et l'on notera en particulier que Év. n'en présente aucun exemple certain (*nerazumèlivŭ* ayant pour variante *nerazumivŭ*). L'introduction de *-l-* ne peut provenir que de cas où *-ivo-* a été ajouté à un dérivé dont le suffixe comprend *-l-,* comme celui de *mlĭčalĭ* ; mais, sur le détail des faits, on ne saurait avancer que des suppositions ; cf. le type *xranilište,* etc., ci-dessus, p. 350 ; le fait essentiel dans tous les exemples de ce genre est qu'un suffixe à initiale vocalique ne peut être ajouté à un thème terminé par voyelle que s'il s'insère entre les deux une consonne pour empêcher les combinaisons qui obscurciraient la formation ; c'est ainsi qu'on a en français *clou-t-ier* en face de *serrur-ier,* etc.

β. *-avo-.*

Les mots en *-avo-* sont originairement des dérivés de thèmes en *-a-* et ne se rencontrent encore dans les vieux textes qu'à côté des mots en *-a-* dont ils sont dérivés ; comme les

mots en *-ivo-* ils marquent une qualité. Les exemples, très peu nombreux, qui ont été rencontrés en vieux slave proprement dit sont :

lǫkavŭ « πονηρός », Év., de *lǫka* ; r. *lukávyj*, s. *lùkav*.

sědĭnavŭ « blanc », Supr., 170, 29, de *sědiny*.

skvrŭnavŭ « ῥυπαρός », Supr., 280, 11, de *skvrŭna* ; cf. s. *skrnáviti*.

tinavŭ « boueux », Supr., 127, 10, de *tina*.

Il est intéressant de signaler ici s. *bràdavica*, bulg. *bradávica*, tch. *bradavice* et r. *borodávka*, pol. *brodawka* « verrue, mamelon (du sein) » qu'on tire ordinairement de *brada* « barbe » et qui supposent un dérivé en *-vŭ* non attesté.

On a déjà *krŭvavŭ* (*o-krŭvav-iti*, Euch., 103 a), de *krŭvĭ* ; r. *krovávyj*, s. *krvāv*, pol. *krwawy*. Il s'est donc créé un suffixe *-avo-* en slave même. Et l'on a fait *veličavŭ* « ἀλαζών », Supr., 66, 10, sur *veličati*, itératif de *veličiti* ; *sŭničavŭ* « περίεργος », Tim., V, 13, *Šiš.*, sur *sŭničati*.

γ. *-ovo-*.

Le type slave en *-ovo-* répond originairement à celui de skr. *keçaváḥ* « chevelu » (cf. Brugmann, I. F., IX, 373 et suiv. ; sur v. pruss. *smonenawins*, v. Leskien, *Bild.*, 354) ; il indiquait sans doute une qualité et ce sens apparaît encore dans la série : *takovŭ* « τοιοῦτος », Év., de *takŭ* ; *kakovŭ* « ποταπός », Év., de *kakŭ*, etc. ; *sicevŭ* « de l'espèce que voici », Supr., 417, 28, de *sicĭ*, etc., et surtout dans *jistovŭ* « ἀληθινός », J., IV, 37 Mar. (var. de *jistinĭnŭ*), Euch., 36 a ; 70 a, de *jistŭ* ; *nejistovŭ*, Mc, III, 21 ; J., X, 20 (forme négative du précédent) ; *surovŭ* « cruel », Supr., 3, 14 ; 75, 21 ; pol. *surowy* ; on notera aussi l'emploi de *-ovo-* pour indiquer la matière dans *trŭnovŭ* « ἀκάνθινος », J., XIX, 5 Zogr. Mar. Ass. (*trŭněnŭ* Sav.), etc. Mais ce ne sont là que des débris isolés, tandis qu'il s'est fixé en slave un emploi particulier où *-ovo-* fournit un nombre illimité d'adjectifs nouveaux : c'est *-ovo-* qui sert ordinairement à former les adjectifs d'appartenance qui suppléent le génitif des noms de personnes et d'êtres animés. Le suffixe *-ovo-* joue ainsi le rôle d'un véritable élément flexionnel et apparaît aussi bien à la suite d'un mot étranger que d'un mot indigène. On peut citer pour définir le type :

jexidŭnovŭ « ἐχιδνῶν », L., III, 7.

jerodovŭ « τοῦ ἐρωδιοῦ », Ps., CIII, 17.

jigemonovŭ « τοῦ ἡγεμόνος », Mt., XXVII, 27.

jugovŭ « νότου », Supr., 257, 23 (dans un passage où *jugŭ* est personnifié ; par ailleurs on a *južĭskŭ* ; ainsi L., XI, 31, ou *južĭnŭ*).

kĭtovŭ « τοῦ κήτους », Mt., XII, 40.

kranijevŭ « κρανίου », J., XIX, 17 (il s'agit d'un vrai nom propre ; l'emploi de *-ovo-* ici est surprenant).

lĭvovŭ « λέοντος », Ps., XXI, 22 ; Euch., 85 a.

patriarxovŭ « πατριάρχου », II Cloz., 28.

prĕdaditeljevŭ « τοῦ προδότου », II Cloz., 30 et I Cloz., 238.

skądelĭnikovŭ « τοῦ κεραμέως », Mt., XXVII, 7 Zogr. Mar. (mais *skądelĭničĭ*, ib., Ass. Sav. Ostr. et Mt., XXVII, 10 Zogr. Mar. Ass. Sav., est sans doute la forme employée par le premier traducteur).

sŭpasiteljevŭ « τοῦ σωτῆρος », dans les titres de Luc dans Zogr. Mar.

sunagogovŭ « τοῦ συναγώγου », dans les titres de Marc et Luc, Zogr. Mar.

tektonovŭ « τοῦ τέκτονος », Mt., XIII, 55.

učiteljevŭ « τοῦ διδασκάλου », II Cloz., 87.

zmĭjevŭ « δράκοντος, ὄφεως », Ps., LXXIII, 14 ; Euch., 54 a (à côté de *zmĭjĭnŭ* « ὄφεως », Ps., LVII, 5).

La plupart des cas sont des dérivés de mots étrangers, on le voit ; *-ovo-* ne semble normal qu'avec les noms d'agent en *-teljĭ* ; c'est surtout *-je-* et aussi *-ĭsko-*, *-ĭno-* qui servent dans les mots indigènes : on a vu que *skądelĭnikovŭ* apparaît seulement en variante de *skądelĭničĭ* ; de *bogŭ*, on a *božĭjĭ*, Év., et *božĭskŭ*, Supr., etc. Le suffixe *-ovo-* figure assez régulièrement dans les dérivés de noms propres de personne, ainsi *Petrovŭ* « Πέτρου », Év., et dans un nombre illimité d'exemples analogues de Év. Toutefois, même en cet emploi qui est son emploi propre, *-ovo-* est en concurrence avec *-je-* : *Avraamovŭ* « τοῦ Ἀβραάμ », L., III, 34 Zogr. Mar. dans une longue série de patronymiques en *-ovŭ* interrompue seulement par quelques dérivés en *-je-* comme *Taranjĭ* ; mais *Avraamljĭ* dans les autres passages, par exemple L., XIII, 16 Zogr. Mar. Ass. Sav. L'adjectif *adovŭ* « ᾅδου », Ps., XVII, 6 ; Cloz.,

799 = Supr., 338, 17 provient de ce que le mot *adŭ* est traité comme un nom propre.

On doit noter à part la superposition de *-ovo* et *-ĭno-* dans quelques exemples :

duxovĭnŭ « τοῦ πνεύματος », L., IV, 14.

četvrè-dĭnevĭnŭ « τεταρταῖος », J., XI, 39 ; *dĭnevĭnŭ* « ἡμερινός », Cloz., 561.

dĭždevĭnŭ « τῆς βροχῆς », Euch., 2 a.

On voit que ces exemples sont tout à fait en dehors de l'emploi ordinaire de *-ovo-*.

Substantifs.

En ce qui concerne la formation des substantifs, *-*vo-* ne joue en slave presque aucun rôle. Tout au plus convient-il de signaler une petite catégorie, celle des noms d'instrument en *-ivo,* neutres, ou en *-iva,* féminins :

sěčivo « πέλεκυς », Ps., LXXIII, 6, en regard de *sěką* ; s. *sječíva* (pluriel neutre) ; cf. le mot de glossaire lat. *seciuom* pour la forme avec *i* sans doute long.

tętiva « corde », Supr., 350, 6 ; s. *tetíva,* pol. *cięciwa,* tch. *tětiva* ; r. dial. *tjativa,* r. *tetivá* (avec *e* au lieu de *ja* en syllabe inaccentuée) ; le lituanien *temptýva* a une accentuation différente et est suspect d'être une adaptation du slave (v. Leskien, *Bild.,* 353).

On cite encore *kladivo* « marteau », *prędivo* « matière à filer » (r. *prjádivo,* s. *prědīvo,* pol. *przędziwo*), etc.

D'autre part, il faut citer *drŭžava* « κρατύς », L., I, 51 ; Ps. LVIII, 10 (r. *deržáva,* s. *dȑžava,* pol. *drzierzawa*) de *drŭžati* ; *kričava* « οἰμωγή », Supr., 295, 22, de *kričati* ; et cf. les mots des langues modernes chez Miklosich, *Vergl. gramm.,* II, 219 et suiv.

Les autres substantifs où *-vo-* ou fémin. *-va-* est ou semble être suffixal sont isolés. Plusieurs sont obscurs au point de vue étymologique : ainsi *črěvo* « κοιλία », Év. (r. *čerévo,* s. *crijèvo*), sur lequel v. ci-dessus, p. 167 (mais cf. Pedersen, K. Z., XXIX, p. 459) , et cf. lit. *pilvas* « ventre » (v. Leskien, *Bild.,* p. 343) ; *gněvŭ* « ὀργή », Év. (r. *gnêv, gnêva* ; s. *gnjèv, gnjèva* ; tch. *hněv*) ; *jazva* « πληγή, τύπος », L., X, 30 ; J. XX, 25 (tch. *jízva*) ; *mlŭva* « θόρυβος », Év. (r. *molvá,* tch. *mluva*) ; *njiva*

« χώρα », L., XII, 16 (r. *níva*, s. *njīva*, tch. *níva*). Tel mot se retrouve ailleurs, mais n'est pas analysable néanmoins : *griva* « crinière » (r. *grīva*, s. *grīva*, tch. *hřīva*), cf. skr. *grīvā*, zd *grīva* (et cf. avec *-*wā*-, mais avec un élément radical un peu différent, gr. *δερϝᾱ : att. δέρη, hom. δειρή, lesb. δέρρᾱ). De même aussi *vŭdova* « χήρα », Év. (r. *vdová*, pol. *wdowa*), cf. skr. *vidhávā*, v. pruss. *widdewū*, lat. *uidua*, etc.

Le *-va* de *plěva* « ἄχυρον », L., III, 17 (r. *polóva*, s. *pljěva*, tch. *plíva* et *pleva*), cf. v. pruss. *pelwo*, alterne avec *-ū-* du lette *pelus* (v. Leskien, *Bild.*, 241, et cf. ci-dessus sur les thèmes en *-y-*, p. 267) ; cf. aussi skr. *palāvaḥ* ; il n'y a rien à tirer de précis de lit. *pelù-dė* (mais lette *pelū-de*) ; v. Leskien, *Bild.*, 281. — Dans *glava* « κεφαλή », Év. (r. *golová*, s. *gláva*, pol. *głowa*, tch. *hlawa*), lit. *galvà*, on a peut-être un fait analogue, moins à cause de v. pruss. *gallū* (où *ū* peut être *-wā*) que de arm. *glux* « tête » (v. Pedersen, K. Z., XXXIX, 252 et suiv.) ; arm. **glu-* s'expliquerait très bien par **ghōlū-*, d'où **gulu-*, et ensuite **glū-* ; le *ō* du **ghōlū-*, **ghōlwā* supposé rendrait compte de l'intonation rude de lit. accus. *gálvą*, laquelle représente l'état ancien (v. *Sbornik statej posv. F. F. Fortunatovu*, p. 195).

Le mot *drěvo* « δένδρον », Év. (r. *dérevo*, s. *drijevo*, tch. *drěvo* ; cf. lit. *dervà*, acc. *dervą*) est exactement à skr. *dāru*, *drúṇaḥ*, gr. δόρυ, ce que i.-e. **deiwo-* (skr. *devāḥ*, lit. *dĕvas*, lat. *deus*) est à **dyeu-* (skr. *dyáuh*, gr. Ζεύς, etc.). — Le pluriel *drŭva*, Supr., 4, 7 (s. *dřva*, tch. *drva*, pol. *drwa*), rappelle, pour la forme, gr. δρῦς : le slave a **-wā-*, le grec *-ū- de **-wə-*. — Peut-être y a-t-il quelque chose d'analogue dans *krava* « vache » (r. *koróva*, s. *krāva*, pol. *krowa*, tch. *kráva*), cf. lit. *kárvė*, avec un suffixe secondaire, *-(j)ė-*, sur lequel v. Leskien, *Bild.*, 348 (et v. pruss. *curwis* [Voc.], *kurwan* [Ench.] « bœuf »), si l'on peut établir un rapport de ce mot avec lat. *ceruos*, v. h. a. *hiruz*, gr. κόρυδος, cf. v. pruss. *sirwis* (v. Leskien, *Bild.*, p. 343).

La racine de *děva* « παρθένος », Év. (r. *dĕva*, s. *djěva*) est bien connue ; c'est celle de lat. *fēmina*, gr. θῆλυς, etc. Mais le thème slave n'a de correspondant exact dans aucune autre langue. — Il en faut dire autant de *divŭ* « θαῦμα », Cloz., 570 ; le lit. *dỹvas* est emprunté au slave, comme le montre l'into-

nation ; *divŭ* est peut-être le dérivé d'un thème à suffixe zéro attesté par skr. *dhī-* « contemplation » ; de **dheyə-*, **dhī-* on a skr. *dhī-ráḥ* « sage » ; on pourrait aussi rapprocher skr. *dīdeti* et alors le thème à suffixe zéro **deyə-*, **dī-* serait indiqué par lit. *dyrėti, dairýtis* « contempler », v. isl. *tíra* « examiner », gr. δῆλος (?). — Il n'y a pas davantage de correspondant exact à *pivo* « πόσις », J., VI, 55 ; Euch., 16 b (r. *pívo*, s. *pîvo*) ; le lit. *pỹvas* est un emprunt au slave. — Ces trois mots sont sans doute formés d'une même manière, mais la formation ne se retrouve pas hors du slave. — Il en est de même encore pour *nravŭ* « caractère », Supr., 51, 2 ; 52, 5 ; 397, 8 ; etc. (r. *nórov*, tch. *nrav*), dont l'élément radical se retrouve ailleurs, mais qui n'a pas de correspondant exact dans les autres langues ; cf. lit. *nóraś*, skr. *sū-náraḥ, sū-nṛ́tā*, zd *hu-nara-* « vertu », etc.

Si, comme il semble, r. *stérvo* « charogne d'animal », s. *stŕv*, pol. *s'cierw* appartiennent à la famille de *strėti* « étendre », le *v* peut être radical, cf. got. *straujan*, v. sax. *strewian* (et lat. *struō*) ; skr. *stṛṇóti*, gr. στόρνυμι.

Il y a un suffixe *-v-* dans *lędvĭję* « lumbi » qui sera étudié ci-dessous, au chapitre des suffixes caractérisés par *-j-*, parce que ce mot a reçu un suffixe secondaire *-iyā-*.

Il y a peut-être un suffixe *-ava*, dont on n'a pas d'autres exemples en vieux slave et qui est rare même ailleurs (v. Miklosich, *Vergl. gramm.*, II, 222 ; cf. Leskien, *Bild.*, 352), dans *dąbrava* « δρυμός », Ps., CXXXI, 6 ; Euch., 55 b ; r. *dubráva*, s. *dùbrava*, slov. *dobrâva* ; mais la formation du mot est obscure, d'autant plus qu'on rencontre aussi *dąbrova*, Ps., XXVIII, 9 ; LXXIII, 5 ; r. *dubróva*, pol. *dąbrowa*, avec une finale *-ova*. Étant donné que le lat. *populus* est représenté par sl. *topolĭ*, avec dissimilation de la labiale en dentale par une autre labiale, on peut imaginer que, inversement, *dąbrava, dąbrova* représentent **dondrŏwā-*, cf. hom. δένδρεον (de la même famille que v. sl. *drěvo*, got. *triu*, etc.) et peut-être aussi skr. *daṇḍáḥ* « bâton » ; ce que cette dissimilation peut avoir d'irrégulier s'expliquerait par l'influence de *dąbŭ* « arbre, chêne » ; inversement *dąbrŭ*, qu'on rencontre isolément, devrait son *r* à *dąbrava*. Dans cette hypothèse, il n'y aurait pas lieu de poser un suffixe *-ava*, *-ova* pour le vieux slave.

L'élément *-vĭ-* est mal expliqué dans quelques noms d'animaux :

črŭvĭ « σκώληξ, σής », Mt., VI, 19 et 20, etc. ; r. *čérv, červjá* ; s. *crv, crva* ; pol. *czerw* ; cf. v. sl. *črŭmĭnŭ* « rouge » (cf. fr. *vermeil,* de *uermiculus*), et skr. *kṛ́miḥ,* lit. *kirmis,* v. irl. *cruim* ; la forme slave est visiblement altérée du thème **k^w^ṛmei-*.

tetrĕvĭ « faisan » (pol. *cietrzew'* « coq de bruyère », r. *téterev*), cf. lit. *teterva, tẽtervinas* et pers. *taδarv.*

žeravĭ « grue », s. *žȅrāv,* pol. *żoraw',* tch. *žeráv* (et s. *ždrȁo,* génit. *ždrȁla* ; r. *žurávl'*) ; le *-v-* est ancien ici, cf. lit. *gérvė,* lat. *grūs,* arm. *kṛunk* (ce dernier supposant une voyelle tombée entre la gutturale initiale et *r,* peut-être un ancien **ē,* qui devient arm. *i* et tombe en cette position ; lit. *gérvė* pourrait aussi avoir eu anciennement **er*), mais on n'a pas pour cela le moyen de déterminer le détail de la formation. Il est impossible de ne pas rapprocher, pour la forme, le gr. γρᾱϝ- (nom. γραῦς) ; l'*a* appartient sans doute à la racine dont le vocalisme correct serait attesté par s. *ždrȁo* (de **žĭralŭ*) ; toutefois l'intonation douce de *a,* attestée par s. *žȅrāv* et par le génitif s. *ždrȁla,* est énigmatique ; l'*e* de *žeravĭ* ne saurait s'expliquer que dans des formes où le second élément de la racine dissyllabique serait au degré zéro, cf. lit. *gérvė,* gr. γέρανος. Quoi qu'il en soit, gr. γέρανος, v. b. all. *krano,* ags. *cran* (et v. h. a. *kranuh, kranih,* ags. *cornuc*), gall. *garan,* gaul. (*tri*)-*garanos* « aux trois grues », suffisent à montrer que **w* est un élément suffixal dans *žeravĭ,* etc.

Sur *vrŭvĭ* « σχοινίον », J., II, 15, voir ci-dessus, p. 265.

XIX

SUFFIXES A *-j-*.

I. Forme masculine et neutre i.-e. **-yo-*, **-iyo-*.

Le suffixe **-yo-*, resp. **-iyo-*, est le plus nettement secondaire de tous les suffixes indo-européens, et ses représentants slaves, *-je-* et *-ĭje-*, ont conservé ce caractère. Divers emplois ont été fixés en slave qu'il convient d'examiner séparément. Il ne semble pas que le slave ait trace d'une différence essentielle entre *-je-* et *-ĭje-*, au moins dans les adjectifs ; et si, comme le croit M. Bezzenberger, Γέρας, p. 171 et suiv., les suffixes **-yo-* et **-iyo-* ont été originairement distincts, le slave ne paraît plus faire de différence entre eux.

1° Adjectifs dérivés en *-je-* et *-ĭje-*.

Les suffixes *-je-* et *-ĭje-* fournissent une partie des adjectifs qui servent en slave de substituts au génitif ; ils s'ajoutent d'ordinaire à des noms d'êtres animés, faisant ainsi concurrence au suffixe *-ovo-* et, en quelque mesure, à *-ĭno-* et à *-ĭsko-*, qui, du reste, se rencontrent parfois concurremment ; et la forme en *-je-*, *-ĭje-* semble être la plus ordinaire en vieux slave pour ces noms, en tant qu'il ne s'agit pas de noms propres ou de mots étrangers encore sentis comme étrangers, ou encore des cas où le mot dont il s'agit d'obtenir un dérivé désigne une collectivité, cas où l'on recourt à *-ĭsko-* (v. ci-dessus, p. 331) ; toutefois, les dérivés de noms d'animaux ont *-je-* ou *-ĭje-*, et non *-ĭsko-*, ainsi *ovĭčĭ* « προβάτων » : le suffixe emprunté *-ĭsko-* n'a pas déplacé *-je-*, *-ĭje-* dans ces mots fixés par un ancien usage. Cet emploi rappelle notamment celui de

gr. -ιο- dans les patronymiques thessaliens (v., en dernier lieu, Solmsen, *Rhein. mus.*, LVIII, 603 et suiv.).

α. Type d'adjectifs d'appartenance en *-je-*.

cèsarji « βασιλικός », Év., de *cèsarji*.

člověčĭ « ἀνθρώπου », Ass. (variante de *člověčĭskŭ*, Zogr. Mar. Sav.), Euch., 4 b, de *člověkŭ*.

děvičĭ « virginal », de *děvica*, Supr., 175, 11 et suiv., en face de *děvičĭskŭ* (même sens), Euch., 4 b.

dijavoljĭ « διάβολου », Euch., 56 a ; Supr., 400, 5 ; de *dijavolŭ*.

gospodinjĭ « du Seigneur », Supr., 270, 10, de *gospodinŭ*, d'après l'édition de Miklosich ; ailleurs on lit *gospodinjĭ*.

govęždĭ « de bœuf », Supr., 85, 14, de *govędo* ; r. *goviážij*, s. *gòveđī*.

jarĭmĭničĭ « τοῦ ὑποζυγίου », Mt., XXI, 5, de *jarĭmĭnikŭ*.

junĭičĭ « ταύρων », Supr., 369, 12, de *junĭčĭ*.

kozĭljĭ « τραγῶν », Ps., XLIX, 13 ; Supr., 369, 12, de *kozĭlŭ*.

kŭnęžĭ « τοῦ ἄρχοντος », Év., de *kŭnędzĭ* ; pol. *ks'ięży*.

lovĭčĭ « θηρευτοῦ », Ps., XC, 3, de *lovĭčĭ*.

materjĭ « μητρός », Supr., 175, 13 ; 285, 6 (*materĭnŭ*, Év.), de *mater-*.

mladĭničĭ « νηπίων », Mt., XXI, 16, de *mladĭničĭ*.

orĭljĭ « ἀετοῦ », Ps., CII, 5, de *orĭlu*.

osĭljĭ « ὄνου », J., XII, 15 Zogr. Mar. Ass. Sav., de *osĭlŭ* (mais *osĭlĭskŭ* « ὀνικός », Mt., XVIII, 6 Mar. ; def. Zogr. Ass. Sav.).

otĭčĭ « πατρός », Év., de *otĭčĭ*.

ovĭčĭ « τῶν προβάτων », Év., de *ovĭca*.

ovĭnjĭ « κριῶν », Ps., XXVIII, 1, de *ovĭnŭ*.

pravĭdĭničĭ « δικαίου », Év., de *pravĭdĭnikŭ*.

proročĭ « προφήτου », Mt., X, 41, de *prorokŭ* (mais *proročĭskŭ* « προφητῶν », Mt., XXIII, 29 ; XXVI, 56).

protivĭničĭ « du contradicteur », Euch., 56 a, de *protivĭnikŭ*.

skądelĭničĭ « τοῦ κεραμέως », Mt., XXVII, 7 et 10, de *skądelĭnikŭ* (var. *skądelĭnikovŭ*, au verset 7, Zogr. Mar.).

tvorĭčĭ « τοῦ δημιουργοῦ », Cloz., 567, de *tvorĭčĭ*.

učeničĭ « μαθητοῦ », Mt., X, 42, Zogr., de *učenikŭ*.

vŭdovičĭ « de veuve », Supr., 294, 12, de *vŭdovica*.

Ces exemples, attestés par hasard dans les textes vieux

slaves, donnent un aperçu du rôle que joue *-je-* dans la formation des adjectifs d'appartenance ; on voit que *-je-* est particulièrement fréquent dans les mots où il s'ajoute à une gutturale qu'il transforme en chuintante : types *učenikŭ, učeničĭ* ; *tvoričĭ, tvoričĭ* ; *ovĭca, ovičĭ* ; *kŭnędzĭ, kŭnęžĭ* ; la valeur caractéristique de l'alternance *k* (resp. *c*) : *č* qui en résultait a sans doute été pour beaucoup dans l'extension du suffixe.

β. Type d'adjectifs d'appartenance en *-ĭje-*.

božĭjĭ « θεοῦ », Év. (mais aussi *božĭskŭ,* Supr.), de *bogŭ.*

kurĭjĭ « du coq », Euch., 48 b, de *kurŭ.*

lisĭjĭ « du renard », Supr., 54, 20, n'a pas été mis là par le traducteur original ; c'est une correction du copiste qui n'a pas compris la transcription du nom propre grec Λυσίμαχος de son original. On ne cite pas d'autre exemple du mot dans les vieux textes.

otročĭjĭ « d'enfant », Supr., 65, 27, de *otrokŭ.*

pĭsĭjĭ « κυνός », Ps., XXI, 21 ; LXXVII, 45, de *pĭsŭ.*

rabĭjĭ « δούλου », Euch., 3 a, Cloz., 327, de *rabŭ.*

vražĭjĭ « τοῦ ἐχθροῦ », Ps., IX, 7 ; Euch., 25 b, de *vragŭ.*

Il faut de plus citer :

čĭjĭ « τίνος », L., XX, 24, etc., dérivé de l'interrogatif *kŭto.*

L'emploi de *-ĭje-* est donc exactement pareil à celui de *-je-* ; en indo-européen, l'emploi de **-yo-* ou de **-iyo-* était sans doute déterminé par la quantité brève ou longue de la syllabe précédente ; mais cette ancienne répartition n'est plus conservée en slave, et l'on n'aperçoit aucun principe qui permette de prévoir en aucun cas l'emploi de l'une ou de l'autre forme.

γ. De divers adjectifs en *-je-* et *-ĭje-*.

Outre les deux séries énumérées, le slave présente un assez grand nombre d'adjectifs dérivés en *-je-* ou *-ĭje-,* qui ne constituent pas un groupe défini, et qui ont été formés à des dates diverses avec des valeurs et des emplois assez divergents.

bezratĭjĭ « ἀπολέμητος », Supr., 239, 8, de *bez* et *ratĭ.*

bezumljĭ « ἄφρων », Supr., 2, 4, et L., XII, 20 Sav. (le traducteur original de l'Évangile avait employé *bezumĭnŭ,* attesté par Zogr. Mar. Ass., et c'est en effet *-ĭno-* qui figure d'ordinaire dans les dérivés de composés tels que celui-ci ; cf. *bestu-*

dĭnŭ, etc.); pour la forme, cf. le type véd. *s(u)v-áçv(i)yaḥ* « qui a de bons chevaux », hom. ἐννεάβοιος, isl. *dochenéuil* « degener » (v. Stokes, K. Z., XXXVIII, 464), arm. *mecagni* « de grande valeur », etc., et le type tout à fait exactement comparable de véd. *úpamāsyaḥ,* gr. ἐμμήνιος, lat. *ēgregius,* got. *ufaiþeis* (Brugmann, *Kurze vergl. gramm.,* § 591, p. 462). — Un autre dérivé de *bez* et *umŭ* est *bezumajĭ,* Supr., 287, 14; ce type en *-aje-* se retrouve notamment dans *besčinajĭ* « ἄτακτος », Supr., 237, 26, de *činŭ,* et dans *besposagajĭ* « ἄγαμος », Supr., 291, 7, de *posagŭ*; il repose visiblement sur des groupes tels que *bez uma* « sans intelligence », etc.

bujĭ « μωρός », Mt., V, 22; Ps., XCIII, 8; *(dušą) bują tvoritŭ* « σκοτοῖ », II Cloz., 128; cet adjectif pourrait reposer sur le thème **bheu-* qui a fourni, avec le suffixe secondaire **-to-,* arm. *buth* « émoussé », alb. *butɛ* « tendre », got. *baupʒ* « sourd, sans goût », et, avec le suffixe **-ko- (-ku-),* lit. *bukùs* « émoussé »; pour la formation et la variété des suffixes, cf. skr. *mūkaḥ* « muet » et gr. μυκός en regard de lat. *mūtus,* de gr. μῦδος et μύνδος, d'arm. *munǰ* (de **muntyos* ou **munkyos?*); pour le sens cf. lat. *hebes*; il n'y a rien à tirer de *obujati* « μωρανθῆναι », Mt., V, 13, au sens de « devenir fade, perdre sa saveur », parce que c'est un simple calque du grec. — Le sens de « violent, cruel, sauvage » qu'on rencontre également (cf. *bujestĭ* « ὠμότης », Supr., 331, 4; **bujĭnŭ* dans r. *bújnyj,* s. *bûjan,* pol. *bujny*) pourrait à la rigueur sortir du sens de « fou »; mais il est permis aussi de se demander si, en ce sens, *bujĭ* ne serait pas le dérivé du thème attesté par les dérivés skr. *bhūriḥ* « puissant, abondant », arm. *boyl* « foule » (cf. cependant Pedersen, K. Z., XXXIX, 387), got. *uf-bauljan* « gonfler ». Il est à peine utile de dire que ce sont là de simples possibilités et qu'il n'y a lieu de rien affirmer.

brězda « grosse, pleine, enceinte », r. *berëžaja,* s. *brěđa,* tch. *březí*; dérivé d'un adjectif en **-do-* dont le suffixe se retrouve dans lat. *forda*; pour l'addition de **-yo-,* cf. lit. *nèszczià* (même sens), Leskien, *Bild.,* p. 563.

bŭždrjĭ « éveillé », Supr., 432, 10, de *bŭdrŭ* (même sens); pour la formation, cf. véd. *cítr(i)yaḥ* de *citráḥ.*

divĭjĭ « ἄγριος », Mc, I, 6; Ps., LXXIX, 14; s. *dìvljī*; à côté on a r. *dikij,* pol. *dziki*; **divo-,* d'où *div-ĭje-* est dérivé, et **diko-*

sont deux formations secondaires tirées d'un thème **di-* (cf. les observations générales sur le suffixe **-wo-*, p. 362).

doblji « ἄριστος, δόκιμος », Supr., 203, 21 ; 73, 13 ; cf. *dobrŭ*, avec un autre suffixe.

jinorožĭ « μονοκερώς », Ps., XXI, 22, de *jino-* et *rogŭ*; bon exemple de *-je-* au second terme d'un composé.

mežda « limite », Supr., 295, 23 (où il traduit gr. ῥύμη); r. *mežá*, s. *mèđa* (accus. *mĕđu*), pol. *miedza*; féminin subsistant de l'adjectif représenté par skr. *mádhyaḥ*, gr. μέσος, lat. *medius*, gaul. *medio-*, got. *midjis*, arm. *mēj*. — Le slave n'a conservé de l'adjectif que des formes adverbiales : sans doute le locatif duel dans v. sl. *mežďu* « entre », Év., s. *među*, et le locatif singulier pol. *miedzy*, r. *mež'* (Zubatý, I. F., VIII, 214).

negŭbljĭ « qui ne plie pas », Euch., 35 b, de *gŭb-* (*gŭnąti*); cf. le type de véd. *dṛ́ç(i)yaḥ* « visible », gr. στύγιος, etc. ; les formations où le suffixe **-yo-* est ajouté immédiatement à la racine, ou, plus exactement, à un ancien thème à suffixe zéro, attesté ou non, sont à peine représentées en slave.

pěšĭ « à pieds », Mt., XIV, 13 ; Mc, VI, 33 ; r. *pě'šij*, pol. *pieszy*, *pieszo*, tch. *pěší*, s. *pjěše* ; dérivé de **pěxo-* (r. dial. *pě'xij*, tch. *pěchý*), ce dernier très obscur lui-même, avec son **-xo-*, en regard du thème **ped-* de lat. *pēs*, etc. Les formes lituaniennes *pèsczas*, *pèszczas* et *pèksczas*, *pèkszczas* (Leskien, *Bild.*, 563) n'éclaircissent guère les choses ; le suffixe baltique **-tja-* qu'elles présentent ne se retrouve pas en slave pour ce mot ; mais le *x* de r. *pě'xij* et le *k* de lit. *pèksczas*, *pèkszczas* s'expliqueraient tous deux par un i.-e. *kh*, sans qu'on voie d'ailleurs ce que pourrait être un ancien **pět-kh(o)-* ; d'ailleurs le traitement sl. *x* de i.-e. *kh* est contesté par M. Uhlenbeck, I.F., XVI, 95 et suiv. Ce mot est entièrement obscur.

pitĭjĭ « potable », Supr., 230, 7 et 431, 1, est sans doute dérivé d'un participe *pitŭ* = skr. *pītáḥ*, qui est attesté aussi par *pitĭje* « boisson », Supr., 205, 13 ; on a de même *ne sŭtrŭpětĭjĭ* « insupportable », Supr., 280, 1 ; cf., pour la forme, gr. γνήσιος, en regard de (κασί-)γνητος, et θαυμάσιος, de θαυματός.

poludĭnjĭ « μεσημβρινός », Ps., XC, 6, de *polu-dĭnĭ* (cf. *poludĭnĭnŭ*, Euch., 50 b); dérivé de composé.

ryždĭ « πυρρός », r. *rýž*, *ryžá*, *rýže* ; s. *rîđ*, *ríđa*, *ríđe* ; tch. *ryzí* ;

de **rūdho-* (cf. ags. *rúd*), à côté de v. sl. *rŭdrŭ (rĭdrŭ)*; le lituanien a *rùdis* (génit. *rùdžio*) « cheval brun ».

sujĭ « vide », dans *vŭ suje* « μάτην », Mc, VII, 7, etc.; cf. lat. *cauos* et skr. *çūnyáḥ* (ce dernier autrement formé, mais ayant aussi **-yo-*).

tuždĭ, štuždĭ « étranger », Év.; v. ci-dessus, p. 175.

šujĭ « εὐώνυμος », Mc, XV, 27; cf. skr. *savyáḥ*, zd *haoya-*. Pour le suffixe, cf. aussi gr. δεξιός, σκαιός.

tretijĭ « τρίτος », Év.; r. *trétij*, s. *trèc'ī*; cf. skr. *tṛtíyaḥ*, zd *θrityō* « troisième », v. pruss. *tirtis*, lat. *tertius*, etc.

tŭštĭ « κενός », L., XX, 10, 11, etc.; s. *tȁšt, tȁšta, tȁšte*; r. *tóščij*; cf. skr. *tucchyáḥ*.

na utrĭja « ἐπὶ τὴν αὔριον », L., X, 35 (Zogr. Ass. Sav. Ostr.; *na utrĭni*, Mar.), et *utrĕjĭ* « ἡ αὔριον », Mt., VI, 34; J., XII, 12, etc., ce dernier étant dérivé du locatif employé adverbialement *utrĕ* « αὔριον » comme *bezumajĭ* est dérivé de *bez uma* (v. ci-dessus, p. 378).

velijĭ « μέγας », Év. (par exemple Mt., XXVIII, 2); Ps., XLVI, 3; s. *vȅljī*; v. Solmsen, *Untersuchungen*, 228.

L'emploi de **-yo-* dans les adjectifs possessifs *mojĭ, tvojĭ, našĭ, vašĭ* ne serait pas spécial au slave; cf. v. pruss. *mais*, lat. *meus*, skr. *madīyaḥ*; mais on voit, par le simple aspect de ces mots, que ces formations sont propres à chaque dialecte, et non pas indo-européennes. Au surplus, il n'est pas évident qu'on ait affaire ici au suffixe **-yo-* et certains linguistes coupent *moj-ĭ, tvoj-ĭ*, en voyant dans ces adjectifs des dérivés de génitifs-datifs-locatifs (v. I. F., XIII, p. 148, n. 3).

Adjectifs en *-štĭ* et en *-ĭnjĭ*.

Le suffixe **-yo-* se combine, sans doute dès l'époque indo-européenne, avec d'autres suffixes, de manière à fournir des suffixes complexes.

De **-t(o)* + **-yo-*, on a **-tyo-*, attesté par lit. *apaczià* (v. Zubatý, I. F., VI, 279, et la bibliographie), skr. *amá-tya-ḥ, ní-tya-ḥ, sánu-tya-ḥ*, etc., gr. ὄπ-τιο-ς, et peut-être par lat. *propi-tiu-s* (de *prope*, d'après M. Zubatý); cf. BB., XXVII, 159, et la bibliographie indiquée; le slave a de même deux adjectifs dérivés d'adverbes, comparables aux exemples cités:

ništĭ « πτωχός », Év., r. *níščij*, s. *nȉšt*, v. pol. *niszczotny*; on

ne peut donc partir de **nī-tyo-*, ainsi que l'a montré M. Zubatý ; mais il n'est pas pour cela nécessaire de partir de **nīskyo-*, avec M. Zubatý, K. Z., XXXI, 58, et *Listý filologické*, XXX, 84, moins encore de **nizŭčĭ*, avec Joh. Schmidt; il faut partir de **nīs*, et l'on rapprochera skr. *níṣṭ(i)yaḥ* « extérieur » ; il est vrai que le **nīs* sur lequel repose *ništĭ* n'existe plus en slave, où l'on a seulement *nizŭ*; mais la formation est visiblement très ancienne, si bien qu'on a formé *nižĭnjĭ* sur *niže*, l'ancien *ništĭ* s'étant isolé de *nizŭ*.

obĭštĭ « κοινός », Supr., Cloz., 1, 103 ; s. *ȍpc'ī*, pol. *w obec*, tch. *obec*, de **obĭtyo-* ; r. *óbščij* est emprunté au vieux slave.

Le suffixe **-tyo-* ne se présente en slave que dans deux mots fixés une fois pour toutes ; au contraire, du suffixe sanskrit *-nya-* (v. *Mélanges Kern*, 121 et suiv.) on peut rapprocher un suffixe slave très productif *-ĭnje-* (*ĭn*[*o*]*-* + *-yo-*?) d'adjectifs, pour la plupart tirés d'adverbes exactement comme les adjectifs en *-tya-* du sanskrit. Dans l'Évangile on trouve les exemples suivants (tous cités ici sous la forme indéterminée) :

bližĭnjĭ « ἐχόμενος (contigu) », Mc, I, 38 ; r. *blížnij*, pol. *bliżni* ; de *bliže* (comparatif de *blizŭ*) comme aussi *bližiti*, *blížika*.

dĭnĭsĭnjĭ « ἡ σήμερον », Mt., XI, 23, de *dĭnĭsĭ*.

drevĭnjĭ « ἀρχαῖος » (et, avec maintien de la caractéristique du comparatif, *drevljĭnjĭ*, Euch., 1 a) ; r. *drévnij* ; cf. *drevlje*.

jiskrĭnjĭ « ὁ πλησίον », de *jiskrĭ* (J., IV, 5).

nižĭnjĭ « ὁ κάτω », J., VIII, 23 ; r. *níżnij* ; de *niže*.

okrĭstĭnjĭ « ὁ κύκλῳ », L., IX, 12, de *okrĭstŭ*.

poslĕdĭnjĭ « ἔσχατος », de *poslĕdĭ* ; r. *poslé'dnij*.

prĕdĭnjĭ « πρῶτος », de *prĕdŭ* (et *prĕždĭnjĭ*, Euch., 79 a, du comparatif *prĕžde*) ; r. *perédnij*, s. *prĕdnjī*.

prĕmĭnjĭ « ὁ κατέναντι », L., XIX, 30, de *prĕmo*.

utrĭnjĭ « ἡ αὔριον, ἡ ἐπαύριον », Mt., XXVII, 62. Zogr. Mar. (*utrĕ*[*i*] Ass., Sav. def.) et Mc, XI, 12 (Ass. Sav. def.), de *utro*.

sŭvęzĭnjĭ « δέσμιος », Mt., XXVII, 15 ; cf. *sŭvęža*, *sŭvęzati*.

vŭnątrĭnjĭ « ὁ ἔντος, ὁ ἔσωθεν », de *vŭnątrĭ* ; cf. *jątrĭnjĭ*, Supr., 399, 1.

vyšĭnjĭ « ὁ ἄνω, ὕψιστος », du comparatif *vyše* ; r. *výšnij*, s. *vĭšnjī* ; de plus, *prĕvyšĭnjĭ* « ὁ ὑπεράνω », Cloz., 807 = Supr., 338, 23, de *prĕvyše*.

En dehors de l'Évangile, on rencontre plusieurs autres adjectifs de ce type ; ainsi : *dalĭnjĭ* « éloigné », Cloz., I, 122 ; *dolĭnjĭ* « ὁ κάτω », Supr., 237, 15, de *dolu, dolĕ (dolŭ)* ; *gorĭnjĭ* « ὁ ἄνω », Supr., 237, 13 (opposé au précédent), de *gorĕ* (nom. *gora*) ; *okrągŭnjĭ* « environnant », Supr., 450, 1, de *okrągŭ* (on notera ici le maintien du *ŭ* de l'adverbe) ; *posrĕdĭnjĭ* « qui est au milieu », Supr., 350, 11, de *posrĕdu,* et *srĕdĭnjĭ* « du milieu », Supr., 248, 18, de *srĕda* (s. *srĕdnjī,* pol. *s'rzedni*) ; *jispodĭnjĭ* « de dessous », Supr., 233, 26, de *jispodŭ,* et *prĕjispodĭnjĭ* « κατώτατος, βύθιος, καταχθόνιος », Ps., LXII, 10 ; Euch., 53 b ; Cloz., 807 = Supr., 338, 23 ; Supr., 54, 18 ; 370, 7, de *prĕjispodŭ* ; *vrŭxovĭnjĭ* « du sommet », Euch., 20 b ; Supr., 332, 26, de *vrŭxu* (à côté de *vuirchnemo,* Freis., II, 60 ; slov. *vȓhnji,* tch. *vrchní*) ; *vŭskrajinjĭ* « ὁ πλησίον », Supr., 281, 24, de *vŭskraji* ; *vysprĭnjĭ* « ὁ ἄνω » Cloz., 905 ; Euch., 32 a, de *vysprĭ,* et *prĕvysprĭnje* « ὑπερῷον » Ps., CIII, 2 et 13.

Il n'y a que quelques adjectifs en *-ĭnjĭ* qui soient tirés de noms de personnes, et non pas d'adverbes ; ainsi :

vladyčĭnjĭ « ἡγεμονικός, δεσποτικός », Ps., L, 14 ; Cloz., 250 et 817, de *vladyka* ;

bratrĭnjĭ « fraternel », Euch., 88 b ; Cloz., 522, et *bratĭnjĭ,* Supr., 272, 9, de *bratrŭ, bratŭ* ;

gospodĭnjĭ « du Seigneur », Ev. Cloz. etc. (en général écrit en abrégé *gn̄i*) de *gospodĭ.*

otĭnjĭ « paternel » en regard de *otĭcĭ,* bien que non attesté en vieux slave, est évidemment ancien.

Lorsque le mot sur lequel repose la formation est un adverbe dont la voyelle finale est maintenue, une consonne intercalaire est nécessaire avant *-ĭnjĭ* ; alors le suffixe **-nje-* semble s'ajouter à **-tje-,* d'où les adjectifs suivants, tirés d'adverbes, dont la formation rappellerait en une certaine mesure celle des adjectifs latins tels que *prīstinus, annōtinus,* etc., et lit. *apatĩnis* :

domaštĭnjĭ « οἰκιακός », Mt., X, 25 et 36 Mar., de *doma* ; v. r. *domačĭnjĭ* ; l'ancien **domatje-* est encore attesté par s. *dòmāc'ī,* pol. *domacy,* tch. *domácí* (cf. skr. *amā́tyaḥ*).

kromĕštĭnjĭ « ἐξώτερος », Mt., VIII, 12 et XXV, 30 Mar. Ass. et Mt., XXII, 13 Mar., de *kromĕ.*

vĭnĕštĭnjĭ « ὁ ἔξω », L., XI, 40 Mar., de *vĭnĕ.*

vičeraštinji « ὁ ἐχθές », Ps., LXXXIX, 4, de *vičera*.

nynjaštinji « de maintenant », Euch., 65 a, de *nynja*; v. r. *nyněčinijĭ*.

Mais chacun de ces adjectifs en *-štinji* a un doublet en *-šinji* aussi bien ou mieux attesté, et seul conservé à l'époque moderne :

domašinji, Mt., X, 25 et 26 Zogr. Ass. Ostr. (Sav. def.), r. *domášnij*, s. *dòmāšnī*.

kroměšinji, Mt., VIII, 12 et XXV, 30 Zogr. Sav. ; XXII, 13 Zogr. Ass. (Sav. def.).

vněšinji, L., XI, 40 Zogr. ; r. *vnéšnij*.

vičerašinji, Cloz., 765 = Supr., 337, 19 ; s. *jučèrašnī*, r. *včerášnij*.

nynjašinji, Supr., 374, 2 ; r. *nýnêšnij*.

Et il est permis de se demander si *domaštinji* n'est pas la contamination de *domašinji* et de **domaštĭ* (s. *dòmāc'ī*, etc.) ; le *š* du type assez productif (v. Miklosich, *Vergl. gramm.*, II, 155 et suiv.) *vněšinji*, *domašinji*, etc. a probablement été emprunté à *vyšinji*.

2° Substantifs abstraits neutres en *-ĭje-*.

Le suffixe i.-e. **-iyo-* fournissait, entre autres choses, des abstraits neutres dérivés de noms, dont le meilleur exemple est : skr. *svápn(i)yam* « songe » de skr. *svápnaḥ* « sommeil », lat. *somnium* de *somnus*, lit. *sapnis* (et lette *sapnis*) de *sāpnas* (Leskien, *Bild.*, 371), gr. (ἐν-)ὄπνιον de ὕπνος, v. sl. *sŭnije* de *sŭnŭ*. En slave, ce type en **-ĭyo-* a pris une importance immense, et le suffixe *-ĭje-* semble notamment pouvoir fournir des abstraits à la plupart des adjectifs, aux composés (cf. le type lat. *aequinoctium*, v. h. a. *ebannahti*), etc. Le suffixe a aussi parfois la valeur d'un suffixe de collectif, ainsi *kamenije* « les pierres », cf. le type v. h. a. *gibirgi* « montagnes ». Voici des exemples de ce suffixe très productif et dont il a été tiré un nombre illimité de mots nouveaux :

ądolije, de *ądolĭ*, dans *ądolie* « κοιλάδες », Ps., LXIV, 14.

brŭselije « ὄστρακον », Supr., 78, 23, de *brŭselŭ*.

Toute une série de composés ayant pour premier terme *bes-*, *bez-*, comme : *bestrastije* « absence de passion », Euch., 65 a (de *bes- strastĭ* ; cf. *bestrastĭnŭ*, Euch., 26 a) ; *bestudije* « impu-

dence », Euch., 53 b (de *bes-studŭ* ; cf. *bestudĭnŭ,* Euch., 54 a) ; *besŭmrŭtĭje* « ἀθανασία », Cloz., 605 (de *bes-sŭmrŭtĭ,* cf. *besŭmrŭtĭnŭ,* Euch., 3 a, et *besŭmrŭtĭstvo* « ἀθανασία », Euch., 57 b) ; *beštędĭje* « ἀτεκνία », Ps., XXXIV, 12 (de *bes-čędo* ; cf. *beštędĭnŭ,* L., XX, 28-30) ; *bezakonĭje* « ἀνομία », Mt., VII, 23 (de *bezzakonŭ* ; cf. *bezakonĭnŭ,* Cloz., 243, et *bezakonĭnĭkŭ* « ἄνομος », L., XXII, 37) ; *bezdĭnĭje* « ἄβυσσος », Ps., XXXV, 7, de *bez-dŭno,* comme *bezdŭna,* L., VIII, 31 ; Ps., XXXII, 7, etc.) ; *bezdŭždĭje* « absence de pluie », Supr., 411, 16 (de *bez-dŭždĭ* ; cf. *bezdŭždĭnŭ*) ; *bezgodĭje* « ἀωρία », Ps., CXVIII, 147 (de *bez- godŭ* ; cf. *bezgŏdĭnŭ*) ; *bezmlŭvĭje* « ἠρεμία », Cloz., 757-759 (de *bez-mlŭva* ; cf. *bezmlŭvĭnŭ,* Euch., 19 a) ; *bezočĭje* « ἀναίδεια » (n'est pas vieux slave ; le mot employé est *bezočĭstvo,* L., XI, 8, etc.) ; *bezumĭje* « ἀφροσύνη », Mc, VII, 22 (de *bez-umŭ* ; cf. *bezumĭnŭ,* L., XII, 20, *bezumljĭ,* Supr., 2, 4, et *bezumajĭ,* Supr., 287, 14) ; *bezvĕrĭje* « ἀπιστία », Euch., 44 b (de *bez-vĕra*). Ces mots sont presque tous exactement calqués sur le grec, comme la plupart des autres composés slaves.

blagovĕrĭje « εὐσέβεια », Euch., 18 a (de *blago* et *vĕra* ; cf. *blagovĕrĭnŭ* « εὐσεβής », Supr., 50, 5) ; pour la forme, cf. ci-dessous *pravovĕrĭje* et *nevĕrĭje.*

bogočĭstĭje « θεοσέβεια », Supr., 440, 18 et 21 (cf. *bogočĭstivŭ, bogočĭstĭnŭ,* Supr.), de *bogŭ* et *čĭstĭ* ; de même *nečĭstĭje* « ἀσέβεια », Supr., 441, 18 (cf. *nečĭstivŭ, nečĭstĭnŭ,* Supr.).

brĭnĭje « πηλός », J., IX, 6 (avec *r* + *ĭ,* et non *ŕ*) ; mot dont l'étymologie est obscure.

bylĭje « βοτάνη, φάρμακον », Supr., 380, 3 ; 309, 17 ; de *bylĭ,* ce dernier appartenant lui-même à la racine de *byti* ; cf. gr. φύτον et arm. *boys* « plante » (avec élargissement ou suffixe en *-k-*).

cĕlomądrĭje « σωφροσύνη », Euch., 81 a, de *cĕlomądrŭ.*

dąbĭje « δένδρα », Supr., 322, 8, collectif de *dąbŭ.*

gobĭdzĭje « abondance », Euch., 13 a (écrit *gobezie*), de *gobĭdzĭ* ; le dérivé *gobĭdzĭje* comme *ugobĭdzisę* « εὐφόρησεν », L., XII, 16, conserve *dz* dans des situations où un mot slave original aurait *ž* ; mais *gobĭdzĭ* est emprunté au germanique (got. *gabeigs*), et la palatale *dz* est relativement récente, comme le *c* de *očĭtŭ, crŭky,* etc.

groznovĭje « βότρυες », Supr., 286, 8, collectif de *groznŭ* ;

traité comme thème en *-ŭ-* ; cf. la flexion *grozdŭmĭ,* Euch., 14 a, *grozdovŭ,* Euch., 59 a, de *grozdŭ.*

jištędĭje « γέννημα », L., III, 7, de *jis* et *čędo,* dérivé à valeur collective.

kamenĭje « πέτραι, λίθοι, τὰ πετρώδη », Mt., XXVII, 51, etc., collectif de *kamenĭ.*

kąpinĭje « épines », Supr., 143, 11, collectif de *kąpina.*

kopĭje « λόγχη », Mt., XXVII, 49 ; « ῥομφαία », Supr., 226, 29 ; sans doute dérivé d'un nom à suffixe zéro, comme gr. κοπίς, σκέπαρνον ; sur lette *kapans,* v. Leskien, *Bild.,* 387.

korenĭje « ῥίζαι », Ps., LXXIX, 10 (et Év.), collectif de *korenĭ.*

licemĕrĭje « ὑπόκρισις », Év., de *licemĕrŭ.*

lixojimĭje « πλεονεξία », L., XII, 15 Zogr. (*lixojimĭstvĭje,* Mar.) ; mot artificiel, calqué sur le grec.

listvĭje « φύλλα », Év., collectif de *listŭ,* lequel est un ancien thème en *-tŭ-,* comme l'attestent les dérivés, *listŭ-kŭ* (r. *listók, listká,* s. *lístak, líska,* pol. *listek*), et *listvĭnŭ* (d'où *oblistvĭněti,* Supr., 13, 25).

lozĭje « ἀναδενδράδες, κλήματα », Ps., LXXIX, 11 ; Euch., 13 b ; collectif de *loza.*

maloslovĭje « βραχυλογία », Supr., 302, 9, de *malo* et *slovo* ; il est à noter que le mot est tiré du nominatif *slovo* et non du thème *sloves-* (cf. ci-dessus, p. 357).

mežduměrĭje « intervalle », Supr., 443, 15, de *mežďu* et *měra.*

mežduramĭje « μετάφρενα », Ps., LXVII, 14, de *mežďu* et *ramo.*

milosrŭdĭje « ἔλεος », L., I, 78 Mar. ; Supr., 410, 22, de *milosrŭdŭ* (adjectif calqué lui-même sur les adjectifs germanique et latin de même sens : lat. *misericors,* got. *armahairts*) ; pour la forme, cf. *žestosrŭdĭje, usrŭdĭje.*

narĕčĭje « δήλωσις », Supr., 147, 26, de *na* et *rĕčĭ* (cf. *narešti*).

nasilĭje « καταδυναστεία », Euch., 15 a, de *na* et *sila* ; calqué sur le mot grec, comme *navodĭje* et presque tous les autres composés.

naslĕdĭje « κληρονομία », Euch., 65 b, de *na* et *slĕdŭ* (cf. *naslĕdĭstvovati*).

navodĭje « πλήμμυρα », L., VI, 48, de *na* et *voda.*

nevĕrĭje « ἀπιστία », Supr., 368, 5, de *ne* et *věra* (cf. *nevĕrĭnŭ,* Év.).

obilĭje « εὐθηνία », Ps., CXXI, 6, de *obilŭ* (cf. *obilĭnŭ*).

obištĭje « κοινωνία », Supr., 307, 23, de *obištĭ* (cf. *obištĭnŭ*).

obličĭje « ressemblance », Euch., 67 a, de *ob* et *lice* (cf. *obličĭnŭ*).

ogavĭje « ὄχλος (mauvais traitements) », Ps., XXXIV, 13; cf. *ogaviti*.

orąžĭje « ῥομφαία, μάχαιρα, ὅπλα », Év.

ostrĭje « pointe », L., XXI, 24, de *ostrŭ*.

otišĭje « γαλήνη », Euch., 84 b; Supr., de *tixŭ*; cf. *otišiti*.

podělĭje « πάρεργον », Cloz., 704, de *po* et *dělo*.

podobĭje « ressemblance », Euch., 4 b; Supr.; de *po době*; cf. *podobĭnŭ, podobiti*, etc.

podružĭje « γαμέτη », Supr., 180, 3, de *podrugŭ*.

podŭnožĭje « ὑποπόδιον », Év., de *podŭ* et *noga*.

pomorĭje « παραθαλάσσιος, παράλιος, αἰγιαλός », Év., de *po* et *morje*; de même, *primorĭje* « αἰγιαλοί », Supr., 323, 6, de *pri* et *morje*; on notera le contraste de *-ĭje* des composés *pomorĭje, primorĭje*, et de *-je* du simple *morje*.

pravovĕrĭje « ὀρθοδοξία », Euch., 44 b, de *pravo* et *věra*; cf. *pravovĕrĭnŭ*.

prątĭje « βέργαι », Supr., 143, 5, collectif de *prątŭ*.

prědŭdvorĭje « προαύλιον », Mc, XIV, 68, de *prědŭ* et *dvorŭ*.

pričęstĭje « μετοχή », Ps., CXXI, 3; Euch., 37 b; de *pri* et *čęstĭ*; cf. *pričęstĭnikŭ*.

pronyrĭje « πονηρία », Supr., 249, 7, cf. *pronyrivŭ*.

prostranĭje « ἄδεια », Supr., 102, 5, de *prostranŭ*.

raspątĭje « ἄμφοδον, ἀγορά, πλατεῖα », Év., de *ras* et *pątĭ*.

različĭje « διαφορά », Cloz., 255; Euch., 8 b; de *raz* et *lice*; cf. *različĭ* et *različĭnŭ*.

ražđĭje « κλήματα », J., XV, 5 Zogr. Mar., *rožđĭje*, Ass. Sav., collectif de *rozga*.

rĭvĭnĭje « ζῆλος », Ps., LXXVIII, 5, de *rĭvĭnŭ*.

stĭblĭje « καλάμη », Ps., LXXXII, 14, de *stĭblo*.

stranĭnoljubĭje « φιλοξενία », Supr., 182, 28, de *stranĭno* et *ljubŭ*.

strastotrŭpĭje, Euch., 38 a, cf. *strastotrŭpĭčĭ* « ἀθλοφόρος ».

sŭdravĭje « ὑγίεια », Euch., 18 a, de *sŭdravŭ*.

sŭnĭje « ἐνύπνιον », Ps., LXXII, 20, de *sŭnŭ*; cf. ci-dessus, p. 383.

timĕnĭje « ἴλύς », Ps., LXVIII, 3, collectif de *timĕno*.

trĭstĭje « καλαμών », Euch., 54 b, collectif de *trĭstĭ*.

trupĭje « θνησιμαῖα », Ps., LXXVIII, 2, collectif de *trupŭ*.

trŭnĭje « ἄκανθα (pluriel) », Év., collectif de *trŭnŭ*.

usrŭdĭje « πρόθεσις », Supr., 93, 3, de *u* et *srŭdĭ-(ce)*; cf. *milosrŭdĭje* et *žesto-srŭdĭje*.

veličĭje « μεγαλεῖον, μεγαλειότης », L., I, 49, et IX, 43, de *velikŭ*.

veselĭje « ἀγαλλίασις, εὐφροσύνη », L., I, 14; Ps., IV, 8; de *veselŭ*.

vějĭje « στιβάδες », Mc, XI, 8, collectif de *věja*; et *větvĭje*, Mc, XIII, 28 Mar.; Cloz., I, 36, collectif de *větvĭ*.

vŭskrilĭje « κράσπεδον », Év., collectif de *vŭs* et *krilo*.

vŭzmĭzdĭje « ἀμοιβή », Supr., 366, 21 (ἀντιμισθία, N. T.), de *vŭz* et *mŭzda*.

zaskopĭje « παρατήρησις », Supr., 249, 3, mot d'origine assez obscure.

zelĭje « λάχανον », L., XI, 42, de **zelo*.

znamenĭje « σημεῖον », Év., de **znamen-* (r. *známja*, tch. *známě*) qui a été éliminé par le dérivé, mais que supposent aussi v. sl. *znamenati*, *znamenitŭ*.

Pour l'addition de **-iyo-* au suffixe **-men-*, cf. par exemple lat. *alimōnium* (et *alimōnia*) en regard de *alimentum*, et *regimōnium*, *regimen*, et les mots tels que *miserimōnium*, *uadimōnium*, etc.

žestosrŭdĭje « σκληροκαρδία », Mc, X, 5, de *žesto* et *srŭdĭ(ce)*; cf. *žestosrŭdivŭ*, et *milosrŭdĭje*, etc.

žĭzlĭje « ῥάβδοι », Supr., 143, 5, collectif de *žĭzlŭ*.

Les exemples qui viennent d'être énumérés suffisent à donner une idée de la fréquence des abstraits en *-ĭje*, dérivés de noms; il convient de rappeler encore que les dérivés en *-tvo* ont des doublets en *-tvĭje*, sans aucune différence de sens, ce qui montre assez que *-ĭje* était au point de vue slave la caractéristique par excellence du nom abstrait (v. ci-dessus, p. 307).

Mais il est une formation particulière qui, à elle seule, fournit plus d'exemples que tous les autres types réunis : de tout participe passé passif slave en *-to-* ou en *-no-* peut être tiré un abstrait en *-ĭje-*; le substantif verbal ainsi formé fait pour ainsi dire partie de la conjugaison, et, par suite,

il existe là même où le participe dont il est virtuellement dérivé se trouve, en raison du sens, n'être pas employé: par ex. *jiměnije* « τὰ ὑπάρχοντα, βίος, οὐσία, κληρονομία », Év., de *jiměti* (v. ci-dessus, p. 87).

Exemples tirés de participes en *-to-*:

načętije « commencement », Supr., 440, 16, de *načętŭ*.

otętije « enlèvement », Supr., 372, 10, de *otętŭ*; *podŭjętije* « ὑποδοχή », Supr., 210, 25, de *podŭjętŭ*; *pri-jętije* « réception », Euch., 22 b, de *prijętŭ* « reçu »; *sŭnętije* « συνέδριον », Mc, XIII, 9; Euch., 101 a, de *sŭnętŭ*.

pětije « chant », Supr., 372, 13; 429, 25; *vŭspětije*, Euch., 48 b, de *pětŭ* « chanté » (Ps., CXVIII, 54); mais, sous l'influence du type ordinaire en *-nije*, on a aussi *pěnije* « συμφωνία », L., XV, 25; « ὕμνος », Ps., VI, LIII, LIV (dans des titres); Euch., 94 b.

propętije « τὸ σταυρωθῆναι », Év., de *propętŭ*; *raspętije* (même sens), Euch., 30 a, de *raspętŭ*; *zapętije*, Supr., 430, 10, de *zapętŭ*.

otvrŭstije « action d'ouvrir », Supr., 356, 5, de *otvrŭstŭ*.

žrŭtije « sacrifice », Supr., 113, 21, de *žrŭtŭ*.

umrŭtije « mort », Supr., 413, 29, à côté de *mrŭtvŭ*, qui, comme lat. *mortuos*, est une altération de **mṛto-* (cf. skr. **mṛtáḥ*), sous l'influence de *živŭ*.

On trouve de même:

bytije « l'être », *nebytije* « le non-être », Euch., 3 b, 56 b, etc.; cf. *byti*; *pakybytije* « παλιγγενεσία », Mt., XIX, 28; *jizbytije* « fin », Supr., 412, 10. — Le participe est en *-enŭ*, dans *zabŭvenŭ*, d'où *zabŭveněje* « oubli ».

sŭnitije « κατάδασις », Cloz., 754 (par correction du texte) = Supr., 337, 11, cf. *sŭniti* « καταδῆναι »; et « ἀντιπαράταξις », Supr., 79, 6; cf. *sŭniti sę* « συνελθεῖν, συμβαλεῖν »; r. *soitije*.

pitije « boisson », Supr., 205, 13; 431, 24, de *piti*, et *upitije* « ivresse », Supr., 196, 2, de *upiti sę*; cf. *pitiji*, ci-dessus p. 379.

sětije « semaille », Supr., 29, 21, à côté de *osětŭ* « ensemencé »; *ib.*, 22.

slutije « renommée », Supr., 204, 10, et *proslutije* « renommée », Supr., 88, 14, de *sluti*, *prosluti*.

o-statije « fait de rester », Supr., 428, 21, de *ostati*.

vŭzvitĭje « κέρδος », Supr., 271, 26 ; cf. *vŭzvitĭ* (v. ci-dessus, p. 279).

žitĭje « fait de vivre, vie », Euch., 19 a; II Cloz., 17, de *žiti* ; *prižitĭje (čęda)* « τεκνογονία », Supr., 368, 19 et 20.

Si le participe en *-to-* n'est pas attesté dans ces derniers cas, c'est que le sens s'y prête plus ou moins mal, ou qu'il s'agit de verbes assez peu employés. Mais on trouve aussi par exception *-tĭje* près de participes en *-nŭ* :

vinodatĭje « don du vin », Supr., 238, 14, cf. *danŭ* et *dati*.

tvoritĭje « action de faire », I Cloz., 100, cf. *tvorjenŭ* et *tvoriti*.

Et l'on recontre même *došĭstĭje* « arrivée », Supr., 432, 14.

Il est impossible de ne pas rapprocher ces formations de celle de got. *gaminþi* « souvenir », ou de quelques formations sanskrites telles que *çrútyam* « action glorieuse », *ahihátyam* « meurtre de serpent », etc. ; ces formes n'apparaissent en sanskrit que dans les racines terminées par un élément de caractère vocalique ; à cet égard, sl. *-itĭje* est exactement comparable à skr. *ityā́* « fait d'aller ». D'une manière générale, si l'abstrait en *-ĭje* est tiré du participe en *-to-* ou en *-no-*, c'est peut-être en partie parce que ce participe fournissait une consonne intercalaire entre la voyelle qui termine la plupart des thèmes verbaux slaves et la voyelle initiale de *-ĭje* ; on notera *dlĭgotrŭpělĭje* « patience », Supr., 367, 12, à côté de *dlĭgotrŭpělivŭ*, *ib.*, 16 (v. ci-dessus, p. 367 et suiv.).

Avec le participe en *-nŭ* (réel ou virtuel), l'abstrait dérivé en *-ĭje* a le caractère d'une formation normale existant pour chaque verbe au même titre que l'infinitif ou le participe ; il sert, entre autres choses, à traduire l'infinitif grec accompagné d'article, ainsi : Mc, I, 14, *po prědanii že joannovi*, Zogr. « καὶ μετὰ τὸ παραδοθῆναι τὸν Ἰωάννην » ; et il est, par suite, inutile d'énumérer les exemples tels que *avljenĭje*, de *avljenŭ*, *aviti* ; *bĭjenĭje*, de *bĭjenŭ*, *biti* ; *ubĭjenĭje*, de *ubĭjenŭ*, *ubiti* ; *ubivanĭje*, de *ubivati* ; *dělanĭje*, de *-dělanŭ*, *dělati* ; etc.

Les emplois déjà énumérés du suffixe masculin neutre *-je-*, *-ĭje-* sont les seuls où celui-ci soit productif en slave à l'époque historique ; mais il subsiste des exemples de quelques autres emplois où le même suffixe a été productif à date plus ancienne.

a. Noms d'agent tirés de l'élément radical des verbes, sans doute dérivés originairement de thèmes à suffixe zéro, et, dans une proportion notable, de composés ayant pour second terme un nom à suffixe zéro (cf. Leskien, *Bild.*, 295 et suiv., et Solmsen, chez Jacobi, *Composition und nebensatz*, 13 et suiv., qui rapproche fort bien le type lit. *pirm̃-gimis* « premier-né » du type skr. *viçva-víd-*) :

ljubodějĭ « μοιχαλίς », Mt., XII, 39 ; *prěljubodějĭ* « μοιχός », Év. ; *zŭlodějĭ* « κακοῦργος, κακὸν ποιῶν », Év. ; cf. véd. *dhā-, dhi-* au deuxième terme de divers composés ; l'intonation du type lit. *piktadẽjas* y dénonce l'emprunt au slave (v. Leskien, *Bild.*, p. 309).

lŭžĭ « ψευστής », Év., (cf. *lŭgati*) a nettement le caractère d'un adjectif ; c'est sans doute un dérivé d'un thème à suffixe zéro **leugh-*, cf. got. *ga-ljuga-* ; la racine du mot ne présente plus d'alternances vocaliques en slave.

sąpĭrjĭ « ἀντίδικος », L., XVIII, 3, pol. *sąpierz*, tch. *soupeř*, cf. *pĭrja* et *pĭrěti*, dont *sapĭrjĭ* a le vocalisme, par opposition à r. *spór*, pol. *spór*.

stražĭ « φύλαξ », Euch., 82 a ; r. *stórož*, tch. *stráž*, pol. *stróž* ; cf. *strěšti* ; le vocalisme radical *o* est à noter.

vožďĭ « ὁδηγός », Mt., XV, 14 ; v. r. *vóž, vóža* ; s. *vȍđ, vȍđa*, pol. *wódz* ; dérivé du même thème qui a fourni *-voda* dans *vojevoda* ; cf. *vesti* et *voditi*.

vračĭ « ἰατρός », L., V, 31, s. *vrâč, vráča* ; cf. *vrŭčati* ; le vocalisme radical est *o* comme dans les deux mots précédents.

Il faut citer aussi une formation en *-ĕj-* attestée au féminin : *lężaja* « poule », Mt., XXIII, 37 Ass. (*kokoši*, Mar.) ; c'est la « couveuse » (cf., pour le sens, lat. *cubāre*, d'où fr. *couver*) ; M. Leskien, *Bild.*, 333 et suiv., a recherché les autres exemples slaves de cette formation qu'il rapproche des noms d'agent lituaniens en *-ẽjas* ; M. Brugmann, *Kurze vergl. gramm.*, p. 551, § 715 *Anm.*, signale quelques exemples analogues aussi tirés de thèmes de présents.

b. Suffixe *-taje-* de noms d'agent, constitué par la combinaison de **-tā-*, cf. gr. *-τᾱ-* (v. ci-dessus, p. 295), et de *-je-* ; M. Bezzenberger, Γέρας, p. 177 n., propose, inutilement, une autre explication.

Les exemples sont assez nombreux, mais un seul, *ratajĭ*, semble panslave.

On peut citer en vieux slave :

xodatajĭ « πρόξενος, πρέσβυς, μεσίτης », Cloz., 518 ; Euch., 27 b ; Supr., 74, 3 ; 243, 9 ; 265, 5 ; cf. *xodŭ, xoditi* ; aussi *jisxodatajĭ* « πρόξενος », Supr., 316, 25.

povodatajĭ « ὁδηγός », Supr., 393, 3 ; cf. *povodŭ, povoditi*.

pozoratajĭ « espion, spectateur », Supr., 40, 25, cf. *pozorŭ* (d'où aussi *pozorĭnikŭ* « θεατής », Cloz., 741), *pozirèti*.

ratajĭ « cultivateur, laboureur », r. *rátaj*, s. *ràtaj*, pol. *rataj*, tch. *rátaj* ; répond exactement à lit. *artójis*, v. pruss. *artoys* ; cf. gr. ἀρότης.

Les exemples cités par Miklosich, *Vergl. gramm.*, II, 171, montrent que ces noms d'agent en *-tajĭ* se trouvent pour la plupart à côté de verbes en *-iti* ; ainsi *vozatajĭ* à côté de *voziti*, etc. Sur ces formes, cf. Leskien, *Bild.*, 329 et suiv. ; un nom tel que sl. *pozoratajĭ* ne peut être dérivé immédiatement que de *pozorŭ*.

c. Noms de chose masculins ou neutres en *-je-*, dérivés d'autres noms ou de l'élément radical d'un verbe (originairement d'un thème à suffixe zéro) :

(j)aje « œuf », s. *jáje*, pol. *jaje* (d'où le dérivé *ajĭce*, L., XI, 12 ; r. *jajcó*, s. *jájce*) ; le suffixe **-yo-* se retrouve dans gr. ᾠόν, v. h. a. *ei*, v. isl. *egg*, en regard de lat. *ōuom*, forme sans suffixe **-yo-*.

ąže « lien, chaîne », Év., cf. *vęzati* ; on notera le vocalisme qui rappelle celui de *lože*.

gražďĭ « écurie », Supr., 157, 23 ; de *gradŭ*.

kličĭ « κραυγή », II Cloz., 85 ; Euch., 91 b, cf. *kliknąti* ; ce mot forme un groupe naturel avec *kričĭ* « cri », Supr., 82, 2, cf. *kričati* ; avec *plačĭ* « κλαυθμός », Év., cf. *plakati sę* ; avec *plišlĭ* « θόρυβος, κραυγή », Supr., 99, 15 ; 224, 2, etc. ; et avec *vŭplĭ* « κραυγή », Mt., II, 18, et XXV, 6, cf. *vŭpiti*.

ključĭ « κλεὶς », Év. ; le détail de la formation n'est pas clair.

košĭ « κόφινος », Év. ; r. *kóš*, *košá* ; s. *kȍš*, *kòša* ; pol. *kosz*. On rapproche lat. *quālum*, *quasillum*.

krajĭ « αἰγιαλός », Mt., XIII, 48 ; formation obscure.

lože « κλινή », Mt., IX, 6 Mar. (*odrŭ,* Zogr. Ass. Sav.); « κοιτή », Ps., XL, 4, etc.; dérivé d'un thème en *-o-*, cf. gr. λόχος (s. *lôg, lōga* « fait d'être couché »); r. *lóže,* pol. *łoże* et le fémin. s. *lóža* « gîte de lièvre ».

morje « θάλασσα », Év., r. *móre, mórja*; s. *mȍre, mȍra*; pol. *morze*; cf. v. irl. *muir,* v. h. a. *meri,* got. *marei,* lit. *mãrės,* et, avec un autre vocalisme sans doute, lat. *mare* (v. ci-dessus, p. 209).

nožĭ « μάχαιρα », L., XXII, 36, 38; r. *nóž, nožá*; s. *nȏž, nȏža*; pol. *nóż*; cf. *nĭza*. Pour le vocalisme, cf. la remarque faite sur *lože*.

plaštĭ « χλαμύς », Supr., 370, 9; r. *plášč, plaščá*; s. *plȁšt, plȁšta*; pol. *płaszcz*; tch. *plášť*.

plešte « ὦμος », Mt., XXIII, 4; r. *plečó,* s. *plèc'e,* tch. *plece*; cf. irl. *leithe* et le dérivé du même thème indo-européen (dont la racine est celle de skr. *práthati* « il étend », lit. *spleczù* et *plantù,* gr. πλατύς), avec un autre suffixe secondaire, gr. πλάτη (ὠμοπλάτη); le lituanien a une formation toute pareille avec **pethə-* (racine de zd *paθana-* « étendu », lat. *patēre, spatium*): *petỹs*.

plušta (plur. neutre) « poumon », Supr., 125, 18, s. *plȕc'a* (fémin.); et slov. *pljúča,* tch. *plíca*; cf. lit. *plaũcziai* (et peut-être gr. πλεύμων); pour les deux formes, cf. la remarque sur *tužďĭ* et *štužďĭ,* ci-dessus, p. 175.

polje « πεδίον », Ps., LXIV, 12; r. *póle,* s. *pȍlje,* pol. *pole*.

rajĭ « παράδεισος », L., XXIII, 43.

sěčĭ « θραῦσις », Ps., CV, 30, cf. *sěką*.

věšte « réunion, conseil », Supr., 318, 2; r. *vé'če,* s. *vijèc'e*; cf. *větŭ*.

d. Noms d'animaux:

ježĭ « hérisson »; r. *jéž, ježá*; s. *jȇž, jȇža*; pol. *jeż*; cf. lit. *ežỹs,* lette *ezis*; dérivé d'un thème **eg,h-,* d'où sortent aussi gr. ἐχῖνός, v. h. a. *igil,* arm. *ozni,* phrygien ἔξιν (v. ci-dessus, p. 209).

konjĭ « ἵππος », Ps., XIX, 8; r. *kón', konjá*; s. *kȍnj, kȍnja*; pol. *koń*; on rapproche *kobyla* « jument », ce qui conduit à considérer *n* comme faisant partie du suffixe (cf. Joh. Schmidt, *Sonantentheorie,* 139, et Zupitza, *Germanische gutturale,* 27).

slavijĭ « rossignol », r. *solovéj,* dérivé de l'adjectif sl. **solvo-* étudié ci-dessus, p. 364; pour cette formation des noms d'oiseau, cf. gr. χλωρίς, χλωρίων, de χλωρός.

vrabijĭ « στρουθός », Ps., X, 1 ; r. *vorobéj* ; cf. d'autres formations, aussi dérivées, dans d'autres dialectes slaves : s. *vrábac,* slov. *vrábec,* tch. *vrabec,* et pol. *wróbel,* slov. *vrábelj.*

zmijĭ « δράκων », Ps., XC, 13 (et LXXIII, 14) ; Euch., 4 b ; Supr., 57, 17, etc. (à côté du féminin *zmĭja*) ; r. *zmé'j,* s. *zmâj,* pol. *żmij* ; il est possible que, dans ce mot, le *j* soit radical. — Le suffixe *-je-* est certain dans r. *úgor',* *ugrjá* ; pol. *węgorz,* *węgorza* ; slov. *ógor,* *ógorja.*

e. Comme en lituanien (voir Leskien, *Bild.,* 283), le suffixe n'a pas de valeur bien définie en divers cas où il n'est qu'un moyen de dérivation secondaire, d'élargissement.

gvozdijĭ « ἧλος », Supr., 107, 11, etc. (cf. *gvozdijĭnŭ,* J., XX, 25), à côté de *gvozdĭ,* v. ci-dessus, p. 261.

priključajĭ « συγκυρία », L., X, 31, cf. *priključiti* ; *umyšljajĭ* « πανούργευμα », Supr., 3, 22 ; 76, 22, cf. *umysliti,* *umyšljati* ; *obyčajĭ* « ἔθος, τὸ εἰωθός », Év., cf. *obyknąti* ; r. *obýčaj,* s. *ȍbičāj,* pol. *obyczaj.* Miklosich, *Vergl. gramm.,* II, 82, cite encore *sŭlučajĭ* et *strĕljajĭ,* avec ce même type en *-jajĭ-* ; M. Leskien, *Bild.,* 333, rapproche les formations lituaniennes en *-ẽjas* de noms d'agent et diverses formations slaves, notamment *lężaja* (cf. ci-dessus, p. 390) et *verĕja.*

netijĭ « neveu », v. r. *nétij,* cf. zd *naptiya-,* got. *niþjis,* gr. ἀνεψιός ; *ujĭ* « frère de la mère », pol. *wuj* (cf. s. *ujāk*), cf. v. pruss. *awis* « mutterbruder », et, avec un autre suffixe, lit. *avýnas* « frère de la mère », le suffixe *-yo-* indiquant ici comparaison (v. *M. S. L.,* IX, 142) ; *stryjĭ* « frère du père », r. *strýj,* pol. *stryj* (d'où *stryjĭcĭ,* s. *strîc,* tch. *strýc*), pour la forme, cf. skr. *pitṛvyaḥ,* lat. *patruos.*

rèpije « τρίβολος », Mt., VII, 16 Zogr. Mar. (*trivolŭ* Ass.).

žrĕbijĭ « κλῆρος », Év. ; Cloz., 698 ; Ps., LXXVII, 55, etc. ; r. *žérebij,* croate *ždribi* (*Arch.,* XV, 111).

f. — Bien qu'ils ne soient pas représentés en vieux slave, les noms de mois tirés d'adjectifs en *-ĭno-* au moyen du suffixe sl. *-je-* doivent être cités ici. On a par exemple :

v. r. *cvê'ten'*, *cvê'tnja*; pol. *kwiecien'*, *kwietnia* « avril »; de *cvĕtĭnŭ* « des fleurs ».

v. r. *tráven'*, *trávnja* « mai », de *travĭnŭ* « de l'herbe ».

v. r. *sérpen'*, *sérpnja*; pol. *sierpien'*, *sierpnja* « août », de *srŭpŭ* « faulx ».

pet. r. *véresen'*, *véresnja*; pol. *wrzesien'*, *wrzes'nia* « septembre », de r. *véres*, pol. *wrzos* « bruyère ».

v. r. *grúden'*, *grúdnja* « novembre »; pol. *grudzien'*, *grudnia* « décembre », de *grudĭnŭ* « dur ».

Le suffixe slave *-je-* est une addition secondaire et récente dans un grand nombre de cas, au singulier des noms en *-teljĭ-* par exemple (v. A. Meillet, *Génitif-accusatif*, p. 51 et suiv.); dans les noms en *arjĭ* le *-je-* qui figure au singulier est étymologique (v. ci-dessus, p. 212 et suiv., et p. 311 et suiv.).

Les masculins en *-jĭ* ont leur vocatif en *-ju*; M. Leskien, *Bild.*, 326 et suiv., a conclu de là qu'il y a dans ces mots contamination de thèmes en **-yo-* et en **-yeu-* qui en effet se confondaient au nominatif et à l'accusatif singuliers; mais on peut aussi faire d'autres hypothèses (v. *Génitif-accusatif*, p. 52).

II. Noms slaves en *-ja-*, *-ĭja-*.

Les noms slaves en *-ja-*, *-ĭja-* peuvent représenter les uns d'anciennes formes en **-yā-*, **-ĭyā-*, les autres d'anciennes formes en **-yē-*, *-ĭyē-*; le slave ne permet en aucun cas de faire le départ, et, seule, la comparaison avec le lituanien donne quelques indications; en lituanien même, on observe un flottement dans la forme, et la distinction des sens n'est pas nette (voir Leskien, *Bild.*, 264 et suiv. et 311 et suiv.); on reconnaît cependant que la caractéristique slave *-ja-* du féminin des participes présents et passés actifs, répondant à lit. *-jo-* et gr. *-(y)ā-*, est un ancien **-yā-*, tandis que le *-ja-* de l'abstrait *volja*, répondant à lit. *-(j)ė-* de *vālė* (cf. le type latin de *spec-iē-s*, *pernic-iē-s*), a un ancien **-yē-*; par analogie, on conclura que le féminin *gospožda* « maîtresse » de *gospodĭ* doit renfermer

un ancien *-yā- et non un ancien *-yē-. D'une manière plus générale, la comparaison du baltique (et aussi, indirectement, du germanique et du grec) montre que *-yā- sert à former des féminins d'adjectifs tandis que *-yē- fournit des substantifs abstraits dérivés de diverses sortes de thèmes et en particulier de thèmes à suffixe zéro, comme dans v. sl. *vol-ja, zeml-ja,* etc. Il convient de se borner ici à poser le principe général, puisque le slave ne permet de faire aucun départ entre les deux origines de *-ja-*.

Les significations sont variées ; on a par exemple en grec des substantifs verbaux tels que φύζα, des dérivés d'adjectifs tels que ὑγίεια (ὑγιεῖᾱ), des dérivés de composés comme τετραρχίᾱ ; et le slave présente des formations analogues, comme on le verra par les exemples énumérés ci-dessous.

En dehors des participes actifs, des comparatifs et des mots en *-ynji,* la finale *-i* de nominatif est exceptionnelle ; on n'en saurait rien dire tant que la répartition de *-ī et *-yā, resp. *-yē, en indo-européen n'aura pu être exactement définie ; le slave oppose *-ĭji* (génit. *-ĭję,* etc.) à *-ja* : *mlŭnĭji,* mais *svěšta* ; toutefois on notera *bratrĭja*.

1° Féminins.

La formation par *-ja-* des féminins des participes actifs est fixée par des règles grammaticales constantes, et il n'y a pas lieu d'y insister ici ; quant aux féminins de comparatifs, il semble qu'ils résultent d'une innovation propre à un groupe de dialectes indo-européens contigus (v. M. S. L., XIII, 213), mais ils n'appellent pas d'autre observation. Il n'est pas inutile de rappeler en passant que, sous l'influence du féminin en *-ja-*, le masculin neutre des participes actifs présent et passé a suivi l'analogie des mots en *-je-* à tous les cas autres que le nominatif ; pareille innovation s'est produite en lituanien.

Seuls, les substantifs doivent être examinés ; sauf *gospožda* « maîtresse », féminin de *gospodĭ,* et *tĭšta* « mère de la femme », ce sont des abstraits, des collectifs ou des noms d'objet, donc sans doute d'anciens noms en *-yē- (lit. *-jē̆-*) ; on notera que le type sanskrit correspondant au type lituanien en *-(j)ė-* est d'ordinaire en *-ī-*, celui du grec en -ια, *-(y)α* (au nominatif)

ou en -ιᾱ. Le type ne semble plus fournir de mots slaves nouveaux à date historique, mais il est représenté par de nombreux exemples, de formation en partie très peu ancienne, comme on le voit par *kuplja,* dérivé d'un emprunt germanique. On peut citer :

bratrĭja, bratĭja, Év., collectif servant de pluriel à *bratrŭ, bratŭ* « frère » ; r. *brát'ja,* s. *brăc'a,* pol. *bracia,* tch. *bratří* ; cf. gr. φρᾱτρίᾱ (le mot ancien en grec est φράτρᾱ). Pour le sens, cf. *rabĭja* « δοῦλος » servant de pluriel à *rabŭ.*

burja « λαῖλαψ », Mc, IV, 37, etc. ; r. *búrja,* s. *bŭra,* tch. *bouře,* pol. *burza.* L'étymologie est incertaine. Le lit. *būrỹs,* génit. *būrio,* ne peut être qu'un emprunt au slave.

čaša « ποτήριον », Év. ; r. *čáša,* s. *čăša,* tch. *číše* (v. Gebauer, *Hist. mluv.,* I, p. 97). L'étymologie est incertaine. M. Brückner, *Archiv,* XX, 490, soupçonne, sans raison décisive, que v. pruss. *kiosi* est emprunté au slave.

drožďiję « τρυγία », Ps., LXXIV, 9 ; r. *dróždi,* v. tch. *drožďie* ; s. *dróždi* ; cf. la formation de gr. τρυγία et de v. pruss. *dragios.*

duša « ψυχή », Év. ; r. *dušá,* s. *dúša,* tch. *duše* ; à côté de *duxŭ* ; pour la forme, cf. lit. *dvāsė.*

gospožda « δέσποινα », Supr., 270, 11 ; r. *gospožá,* s. *gŏspoďa* (et *gospòďa*), pol. *gospodza* ; féminin de *gospodĭ* ; *gospoda* est un collectif qui sert de pluriel à *gospodinŭ.*

jažda « cibus », v. russe *ježa,* s. *jèďa,* pol. *jedza* ; cf. lit. *ėdžios* « crèche », lat. *in-ēdia* ; ces mots sont différents les uns des autres pour le sens, mais la formation est la même ; ce sont des dérivés d'un thème **ēd-.*

kaplja « θρόμβος », L., XXII, 44 ; « σταγών », Ps., LXIV, 11 ; Cloz., 928 = Supr., 341, 25 ; r. *káplja,* s. *kăplja,* pol. *kapia* ; cf. *kapati, kaplją* ; le serbe a aussi *kâp, kâpi* (čak. *káp, kàpi*), et le polonais, le dérivé de celui-ci, *kapka.*

**kaša* (*kašica* « puls », Euch., 44 a) ; r. *káša,* s. *kăša,* tch. *kaše* ; cf. lit. *kószіu,* Zubatý, *Arch.,* XVI, 395.

kąšta « σκηνή », Supr., 311, 3 ; pet. r. *kúča,* s. *kŭc'a.*

koža « δέρρις », Supr., 134, 8 ; Euch., 4 a ; r. *kóža,* s. *kŏža,* tch. *kože* ; dérivé de *koza* ; pour la forme, cf. gr. ᾠία (cf. Lagercrantz, *Z. griech. lautgesch.,* p. 115 et suiv.) Il n'y a donc pas lieu de rapprocher v. h. a. *hegga* « clôture », qui va mal pour le sens.

krŭmlja « τροφή », Supr., 321, 14 ; r. *kórmlja,* pol. *karmia* (le serbe a *kŕma*) ; cf. *krŭmiti.*

kuplja « ἐμπορία », Év. ; r. *kúplja* ; pol. *kupia,* tch. *koupě* ; du verbe emprunté *kupiti.*

ladĭji « πλοῖον », Mc, I, 19 et 20 Zogr. Mar. (avec graphie *aldii,* Mc, I, 19 Zogr.) ; r. *lód'ja,* s. *lâđa,* pol. *łodza.*

lędvĭję « lumbi » traduit ψυχή, Ps., XXXVII, 8 = Euch., 76 a ; r. *ljádveja,* s. *léđa,* pol. *lędz'wie* ; cf. lat. *lumbī* et ags. *lenden,* v. isl. *lend,* avec un autre vocalisme radical.

luča « rayon », Euch., 1 b ; Supr., 360, 28 ; r. *lučá,* s. *lûča* ; dérivé d'un thème à suffixe zéro attesté par lat. *lūx,* skr. *ruc-,* et dont on a d'autres dérivés, comme gr. λοῦσσον ; le slave même a le masculin *lučĭ,* r. *lúč, lučá* ; s. *lûč, lúča* (et čak. *lúč, lúča*), tch. *louč* (v. ci-dessus, p. 209).

lŭža « ψεῦδος », Mc, XIV, 57 et J., VIII, 44 ; Ps., IV, 3 ; Supr., 2, 1 ; Euch., 98 a ; r. *lžá* ; cf. v. h. a. *lugī* « mensonge » ; la plupart des dialectes ont pour « mensonge » des représentants de **lŭžĭ,* qui est sans doute une forme altérée d'un thème à suffixe zéro **leugh-, *lugh-* (cf. ci-dessus, p. 264). — On a vu, p. 390, *lŭžĭ* « menteur », autre dérivé du thème à suffixe zéro **leugh-* ; cf. *lŭgati, lŭžą.*

mlŭnĭji (accus. *mlŭnĭją*) « ἀστραπή », Év. ; r. *mólnija,* s. *múnja* (plur. *mûnje*).

mravĭji « fourmi », dont on a les correspondants en bulgare, slovène et serbe (v. Miklosich, *Et. wört.,* p. 202) ; il y a d'autres dérivés de **morw-* : s. *mrâv,* pol. *mrówka* (cf. pol. *kapka* à côté de *kapia*).

mrĕža « δίκτυον », Év. ; r. *meréža,* s. *mrĕža,* tch. *mříže* ; dérivé du mot attesté par r. dial. *merëga* (sorte de tissu lâche) ou peut-être d'un thème à suffixe zéro **merəg₁-,* d'où serait tiré, avec un autre suffixe secondaire, lit. *márszka* (sorte de grand filet), que rapproche Joh. Schmidt, *Vocalismus,* II, 75 ; les rapprochements de M. Lidén, *Studien,* 14, sont plus lointains.

nadežda « ἐλπίς », Euch., 79 b ; Supr., 97, 12, etc., mot tiré du présent *nadežda* ; le polonais a *nadzieja,* tiré du thème d'infinitif ; le serbe a *nâd,* qui représente le type le plus archaïque (cf. ci-dessus, p. 234). — Un autre mot formé comme *nadežda* est *odežda* « ἔνδυμα, ἱματισμός, στολή », Év.

nązda « ἀνάγκη », L., XIV, 18 ; pol. *nędza,* slov. *nôja* ; cf.

nąditi. Supr. a *nužda*; r. *núža*, tch. *nouze* peuvent reposer sur la forme à *ą* ou sur celle à *u*.

nedělja « dimanche » et « semaine », Ass.; r. *nedél'lja*, s. *nèdjelja*, pol. *niedziela*; de *ne* et *dělo*.

onušta « ὑπόδημα », Supr., 332, 18; r. *onúča*, tch. *onuce*, slov. *onúča*; cf. s. *obuc'a*, etc., avec un autre préverbe; l'élément suffixal, complexe, est **-tja-*, cf. ci-dessus sl. **-tje-*, p. 380, et ci-dessous *prašta* « fronde » dans la présente liste.

pišta « τροφή », Év.; s. *pìc'a*, pol. *pica*, tch. *píce*; cf. le participe isolé *pitomŭ*.

pĭrja « φιλονεικία », L., XXII, 24; « δική », Ps., XXXIV, 23; r. *prjá*, tch. *pře*; *raspĭrja* « σχίσμα », J., VII, 43; dérivé d'un thème à suffixe zéro de la racine de r. *s-pór*, pol. *spór*; cf. zd *pərəne* « je combats », etc.

postelja « στρωμνή », Ps., VI, 7; r. *póstélja*, s. *pòstelja* (à côté de r. *postél'*, pol. *pos'c'iel*); cf. *stelją*, *stĭlati*; v. ci-dessous *stelja*.

prašta « fronde » (d'où *praštinikŭ* « σφενδονίτης », Supr., 393, 4), s. *prăc'a*, pol. *proca*; cf. *porją*, *prati*; le suffixe est *-tja-*, comme dans *onušta*; avec le suffixe secondaire *-ko-*, on a: tch. *prak*, h. sor. *prok*, v. r. *porokŭ* « fronde, baliste ».

s. *prěđa* « fil », slov. *prêja*, r. *prjáža*, pol. *przędza*, tch. *příze*; cf. *prędą*, *pręsti*.

pritŭča « παραβολή, παροιμία », Év., et aussi παράδειγμα, Supr., 306, 7; « αἴνιγμα », Supr., 326, 14; s. *prîča*, r. *prítča*; cf. *pritŭknąti*.

radoštę (au pluriel) « ἀγαλλίασις », L., I, 44, dérivé de *radostĭ*; r. *rádošči* (cf. Pokrovskij, K. Z., XXXV, 243).

rŭžda « ἴος (rouille) », Supr., 297, 17; r. *ržá*, s. *ŕđa* (accus. *ŕđu*), pol. *rdza*; cf. *rŭdrŭ*, *rĭděti*, etc.; pour le sens, cf. lat. *rūbīgō*.

sažda « suie », r. *sáža*, pol. *sadze* (pluriel), slov. *sája*; le lituanien a un masculin *sūdžiai* (plur.); cf., pour le suffixe, irl. *suide*; l'anglo-saxon a *sót*.

srŭdobolja « συγγενεῖς », Supr., 397, 28; collectif.

stelja « στεγή », Supr., 219, 29; cf. *stelją* (v. ci-dessus *postelja*); le s. *stĕlja* a un tout autre sens, le r. dial. *stél'* une autre forme.

straža « φυλακή », Év.; r. *storóža*, s. *strâža*, tch. *stráža*, pol. *stróża*; cf. *strĕgą* et *stražĭ* « φύλαξ ».

struja « courant, rivière », Supr., 363, 4 ; r. *strujá* ; cf. lit. *srovė*, lette *strāwe* ; dérivé d'un thème à suffixe zéro, comme peut-être *struga*.

suša « ξηρά », Mt., XXIII, 15 ; r. *súša*, s. *súša*, pol. *susza* ; abstrait de l'adjectif *suxŭ*.

sŭrěšta « σύμπτωμα », Ps., XC, 6, avec la nasale du présent *sŭrěšta* (on cite de même *obrěšta*, de *obrěšta*), cf. *nadežda*, *odežda*, aussi tirés du thème du présent ; les autres dialectes ont la forme attendue avec *ě* : r. *vstrêča*, s. *srěc'a*, *sùsrec'a*, v. tch. *střiecě* (Gebauer, *Hist. mluv.*, I, 395).

svěšta « φῶς, λαμπάς », Mc, XIV, 54 ; J., XVIII, 3 ; r. *svěčá*, s. *svijèc'a*, pol. *s'wieca* ; cf. *světŭ*, *svĭtěti*, etc. ; le védique a *çvet(i)yā* « nom d'une rivière » (R. V., X, 75, 6).

svinija « χοῖρος », Mt., VIII, 32 ; r. *svin'já* (plur. *svín'ji*), s. *svínja* (plur. *svînje*), pol. *s'winia* ; dérivé de *svinŭ*.

tąča « ὄμβρος », L., XII, 54 ; s. *tŭča* « grêle » ; r. *túča* « nuage sombre » ; pol. *tęcza* « arc-en-ciel » ; cf. got. *þeihwo* « tonnerre ».

tęža « κρῖμα », Cloz., I, 145 ; cf. *tęžĭkŭ*, etc. ; s. *têža*, pol. *ciąża* servent d'abstraits à *tęžĭkŭ* et signifient « pesanteur ».

tĭlja « βρῶσις » (d'où le sens de « σής »), Mt., VI, 19, 20 ; cf. *tĭlěti*.

tĭšta « πενθερά (mère de la femme) », Mt., VIII, 14 ; r. *těšča*, s. *tȁšta* ; féminin de *tĭstĭ* « père de la femme ».

tvrŭžda « fermeté » ; s. *tvrđa*, tch. *tvrze*, pol. *twierdza* ; abstrait de l'adjectif *tvrŭdŭ*.

tysąšta « χιλιάς », Év. ; s. *tĭsuc'a* ; avec un autre vocalisme ; r. *týsjača* ; cf. pol. *tysiąc* ; évidemment inséparable de v. pruss. *tūsimtons* (et de lit. *túkstantis*) et de got. *þūsundi* ; la dérivation du mot gotique est exactement pareille à celle du mot slave.

večerja « δεῖπνον », Év. ; r. *věčerja*, s. *večera*, pol. *wieczierza* ; de *večerŭ* ; aussi *večerĭnja* (même sens), Supr., 249, 28, dérivé de *večerĭnjĭ*.

verěja « μοχλός », Ps., CVI, 16 ; r. *verejá*, tch. *veřeje* ; cf. *-vrěti* (cf. ci-dessus p. 354, *verigy*, et, sur le suffixe, v. Leskien, *Bild.*, 333).

vězda « βλέφαρον », Supr., 323, 20 ; s. *vjèđa*.

volja « θέλημα, εὐδοκία », Év., r. *vólja*, s. *võlja*, pol. *wola* ;

cf. lit. *vālė* ; à côté de skr. *váraḥ* « choix », v. isl. *val* (neutre) et v. h. a. *wála* « choix ».

vonja « ὀσμή », J., XII, 3 ; s. *vánja* (probablement avec *n* aussi suffixal).

vyja « τράχηλος », Év. ; « αὐχήν », Ps., CXXVIII, 4 ; un autre mot de même sens et formé de la même manière est *šija*, Supr., 172, 22, s. *šija*, r. *šéja*, pol. *szyja*.

zarja « αἰγλή », Supr., 183, 3 ; « ἀκτίς », ib., 257, 9 ; *zorja*, Ps., LXXIII, 16 ; Supr., 151, 8 ; tch. *zoře* et *záře* ; pol. *zorza* et *zarza* ; r. *zarjá* ; s. *zòra* (accus. *zòru*) ; cf. sans doute *zĭrĕti*. L'hésitation du vocalisme radical entre *a* (ancien *ō*) et *o* (ancien *o*) suffit à montrer qu'il s'agit d'un dérivé de thème à suffixe zéro, où il y avait en effet alternance de *ō* et de *o*. Le lit. *žarijà* « charbon (brûlant) » a un sens un peu différent (v. Leskien, *Bild.*, p. 317).

zemlja « γῆ », Év., r. *zemljá* (acc. *zémlju*), s. *zèmlja (zȅmlju)*, pol. *ziemia* ; cf. lit. *žẽmė*, v. pruss. *semmē* (avec accent sur la finale, comme le mot slave) ; dérivé du thème attesté par zd *zəm-* « terre », etc.

želja « θρῆνος », Supr., 286, 23 ; cf., avec un autre vocalisme, *žalĭ*.

žežda « δίψα », Ps., LXI, 5 ; s. *žȅđa*, v. tch. *žiezě*, pol. *żądza* ; à côté de *žędati*, *žežda* ; ce mot fait pendant à *alča* « faim », de même que l'on a gr. δίψα et πεῖνα.

2° Substantifs masculins.

Il existe quelques masculins, les uns en *-ja*, les autres en *-ĭji*, qui semblent répondre au type de skr. *rathīḥ* « conducteur de char », gr. νεᾶνίᾱς (cf. Leskien, *Bild.*, 313 ; Zubatý, *Sitzsber. d. böhm. Ac. d. wiss.*, 1897 ; M. Bezzenberger a, depuis, proposé sur ces mots des hypothèses tout à fait incertaines, Γέρας, p. 175 et suiv.). Le type paraît avoir été encore productif à date historique, dans une très faible mesure, il est vrai :

drěvodělja « τέκτων », Supr., 180, 1 ; cf. *dělĭti* ; cf., pour ce type de composés, quelques composés lituaniens : *nevedža* « célibataire », *nežadža* « muet » (Leskien, *Bild.*, p. 312).

prědŭteča « πρόδρομος », Supr., 348, 26 ; cf. *tešti*.

velimoža « δυνάστης » (v. Miklosich, *Lexicon*), cf. *mošti*.

junoša « νεανίσκος », Év., de *junŭ,* ou plutôt d'un thème **junos-* « jeunesse », cf. *junostĭ* (v. ci-dessus, p. 281).

balĭji « ἰατρός », Mar. ; *bali,* Freis., II, 90 ; r. *bálij* (mot sans doute savant).

sądĭji « κριτής », Év., r. *sud'já,* s. *sûđa,* pol. *sędzia* ; de *sądŭ, sądĭti.*

vĕtĭji « orateur », Supr., 297, 24, de *vĕtŭ.*

XX

SUFFIXES QUI PRÉSENTENT *r*.

Les suffixes indo-européens qui comprennent *r* n'ont fourni au slave aucun type productif, ni à l'époque historique, ni même à une époque immédiatement antérieure; et l'on ne trouve en slave un élément suffixal présentant *r* que dans des noms anciens ou imités de noms anciens par suite d'associations particulières à tel ou tel mot.

Le groupe le plus considérable est celui des adjectifs en **-ro-*, féminin **-rā-*, qui jouait un grand rôle en indo-européen; le slave en a conservé d'assez nombreux exemples et en a peut-être même créé, à une date de beaucoup antérieure à l'époque historique. Le vocalisme normal de l'élément présuffixal est le degré zéro; mais on rencontre aussi le degré *o*: cf. à cet égard v. h. a. *bittar* en face de got. *baitrs*. Quelques-uns seulement de ces adjectifs se retrouvent en baltique; mais il est curieux que les sens exprimés soient à peu près les mêmes en baltique et en slave; un coup d'œil jeté sur la liste de M. Leskien, *Bild.*, 440 et suiv., suffit à montrer par exemple que beaucoup désignent la vivacité, la rapidité, l'habileté, la force. — Exemples:

bĭdrŭ (avec *ĭ* d'après *bĭdĕti*) « πρόθυμος », Mt., XXVI, 41; Mc, XIV, 38; r. *bódryj*; s. *bȁdar, bȁdra, bȁdro*; cf. lit. *budrùs* et zd *(zaēni-)buϑra-* « éveillé » (Vd, XIII, 39, d'après la traduction pehlvie; v. Bartholomae, *Altiran. wört.*, sous ce mot), et *Buϑra-*, nom propre.

bystrŭ « ἐντρεχής », Supr., 50, 7; r. *býstr, bystrá, býstro, býstryj*; s. *bȉstar, bȉstra, bȉstro*; pol. *bystry*. Sans étymologie certaine.

xrabŭrŭ ou *xrabĭrŭ* « πολεμιστής », Supr., 52, 2; 447, 28; 145, 24; pet. r. *xorobryj*; s. *hrábar, hrábra, hrábro*; pol. *chrobry*. Sans étymologie certaine; cf. peut-être skr. *kharaḥ* « rude », gr. κάρχαρος, avec un élargissement qui resterait à expliquer.

xytrŭ « habile », Supr., 444, 9; r. *xítryj*; s. *hȉtar, hȉtra, hȉtro*; pol. *chytry*. Évidemment inséparable de *xytiti* « saisir ».

dobrŭ « ἀγαθός, καλός », Év.; r. *dóbr, dobrá, dobró, dóbryj*; s. *dȍbar, dȍbra, dȍbro, dȍbrī*; pol. *dobry*; cf. *dobiti*, etc. On rapproche v. h. a. *tapfar*.

jarŭ « αὐστηρός », L., XIX, 21, 22; r. *járyj*; à citer ici si l'on rapproche gr. ζωρός (v. en dernier lieu Solmsen, I. F., XIV, 435).

jędro « ταχύ », Mt., XXVIII, 8, Mar. Ass. (*skoro* Zogr. Sav.); Ps., XXXVI, 2 (à côté de *skoro*). Le s. *jȅdar, jȅdra, jȅdro* signifie « ferme, solide ».

mądrŭ « φρόνιμος », Év.; r. *múdryj*; s. *múdar, múdra, múdro*, mais *mûdrī*; pol. *mądry*; cf. lit. *mandrùs, mandras* (v. Leskien, *Bild.*, 441), aussi avec vocalisme *o*, mais v. h. a. *muntar*, avec vocalisme zéro, qu'on retrouve dans lit. *mundrùs, muñdras*.

modrŭ « liuidus »; s. *mȍdar, mȍdra, mȍdro*; tch. *modrý*, pol. *modry*; cf. Zubatý, *Archiv*, XIII, 418 sqq.; pour l'emploi du suffixe dans les adjectifs indiquant des couleurs, cf. *pĭstrŭ, rŭdrŭ, sĕrŭ*.

mokrŭ « humide », Supr., 58, 1; r. *mókryj*; s. *mȍkar, mȍkra, mȍkro*; pol. *mokry*; même suffixe dans lette *mitrs* « humide ».

ostrŭ « ὀξύς », Ps., LVI, 5 (traduit ταχύς, L., III, 5); r. *óstryj*; pol. *ostry*; s. *ȍštar, ȍštra, ȍštro*; cf. lit. *asztras* (v. Leskien, *Bild.*, 440), *asztrùs*, gr. ἄκρος; à côté du nom à suffixe zéro dont on a les dérivés dans lat. *aciēs*, gr. ἀκίς, v. h. a. *ecka*, v. sax. *eggia*, v. isl. *egg* « pointe ».

pĭstrŭ « ποικίλος », r. *pȅstryj*, pol. *pstry*; cf., pour la forme, gr. πικρός, et, pour le sens, v. h. a. *fēh*, gr. ποικίλος.

rŭdrŭ « rouge » (se dit notamment des vaches); r. dial. *rȅdryj*, v. r. *redrŭ*; cf. gr. ἐρυθρός, lat. *ruber*, et skr. *rudhiráḥ*.

sĕrŭ « gris », r. *sȅryj*, pol. *szary*, tch. *šerý*; cf. v. h. a. *hēr*, ags. *hár* (v. Pedersen, K. Z., XXXVIII, 392; peut aussi être considéré comme emprunté au germanique; v. ci-dessus, p. 321 et suiv.).

sirŭ « ὀρφανός », J., XIV, 18; r. *síryj*, tch. *sirý*; pour la

forme, cf. le dérivé lit. *szeirỹs* « veuf », et, pour le sens, zd *saē* (v. l'*Altiran. wört.* de M. Bartholomae); pour la formation, cf. gr. χῆρος. Le vocalisme radical *e* de ce mot est exceptionnel, mais il coïncide d'une manière très remarquable avec celui de χῆρος, dont l'*ē* représente aussi un degré *e*.

sporŭ « uber », r. *spór, sporá, spóro, spóryj*, s. *spȍr, spȍra, spȍro*, pol. *spory*, tch. *sporý*; on rapproche skr. *sphiráḥ*, lat. *pro-sper*, et, d'après M. Pedersen (*Materialy i prace kom. jęz.*, I, 172), v. h. a. *spar*. — Le lit. *spêrùs* « rapide » a un autre sens et un autre vocalisme (Leskien, *Bild.*, 441).

starŭ « πρεσβύτης, γέρων », Év.; r. *stár, stará, stáro* (et *staró*), *stárỳj*; s. *stȁr, stȁra, stȁro*; pol. *stary*; cf. lit. *stóras* « gros », v. isl. *stórr* « grand, fort », et, avec un autre vocalisme, skr. *sthiráḥ* « ferme », v. h. a. *star* (à moins que ces deux derniers ne soient à rapprocher de gr. στερεός).

syrŭ « ὑγρός », L., XXIII, 31 (dit d'un arbre qui n'est pas sec); r. *syrój*; le sens est « cru, non mûr », ce qui autorise en quelque mesure le rapprochement avec lit. *súras* « salé », v. h. a. *sūr* « aigre ».

štedrŭ « οἰκτιρμών », Ps., CII, 8; Supr., 408; 25; r. *ščédryj*; pol. *szczodry*, v. tch. *ščedry*; cf. *štedĕti*.

Un autre groupe, plus petit que le précédent, mais aussi assez nettement défini, est celui des substantifs à racine terminée par une voyelle (ou une sonante) longue; ces substantifs indiquent des choses:

darŭ « δῶρον », Év.; r. *dár, dára*; s. *dâr, dâra* (avec une intonation altérée); tch. *dar*; cf. gr. δῶρον, arm. *tur* (génit. *troy*) « don »; d'autres langues ont le suffixe *-*no-*: skr. *dā́nam*, lat. *dōnum*, gall. *dawn*; cf. v. sl. *danĭ*.

měra « μέτρον », Év.; r. *mêra*; s. *mjȅra*; tch. *míra*; sauf le genre, le v. sl. *měra* « mesure » est à skr. *mānam* « mesure », v. perse *(fra-)mānā* ce que *darŭ* est à skr. *dā́nam*; on notera que c'est le seul substantif féminin de la série.

mirŭ « εἰρήνη », Év. (sans doute identique au fond à *mirŭ* « κόσμος », Év.); r. *mír, míra*; s. *mîr, míra*; cf. skr. *mitráḥ* « ami » (voir Uhlenbeck, *Et. wört. d. aind. spr.*), v. sl. *milŭ*, lat. *mītis*, etc.

pirŭ « δοχή », L., XIV, 13; r. *pír, píra*; s. *pîr, pîra* (pour

l'intonation, cf. *darŭ*) ; difficile à séparer de *piti* ; pour le sens, cf. lit. *pûta* « banquet » (Leskien, *Bild.*, p. 543), et aussi lit. *gyra*, lette *dźīras*, même sens (*ib.*, p. 205).

rarŭ « sonitus », cf. r. dial. *rájat'* « faire du bruit » ; les dialectes occidentaux ont un dérivé en *-go-* : pol. *raróg* « lanneret ». Cf. ags. *rár* « cri » (avec un vocalisme différent).

žirŭ « νομή », dans la traduction du Nouveau Testament, II,Tim., II, 17 ; r. *žír*, *žíra* ; s. *žîr*, *žîra* (pour l'intonation, cf. *darŭ* et *pirŭ*) ; tch. *žír* ; on peut à la rigueur rapprocher le verbe v. sl. *žiti* ; mais on a fait aussi d'autres rapprochements (v. Hirt, BB., XXIV, 256). En aucun cas il ne faut rapprocher directement skr. *jīráḥ* « vif », comme on le fait souvent.

Le mot *pyro* « ὄλυρα, κέγχρος » est ancien, cf. lit. *pūrai* « blé d'hiver », lette *pūri*, gr. πῦρός (v. Meister, *Sitzber. d. sächs. ges. d. wiss.*, 1899, p. 152), mais ne se prête à aucune analyse. — Quant à tch. pol. *jar* « printemps » (cf. r. *jarovój* « d'été », s. *jârī* « d'été »), on doit évidemment en rapprocher zd *yārə* « année », got. *jer*, gr. ὥρος, mais non le skr. *yāti* « il va (en véhicule) », v. sl. *jadą*, lit. *jóti*, car le lit. *o* suppose ici une racine en *ā*, puisque un i.-e. *ō* qui n'alterne pas avec une voyelle de timbre *e* donne lit. *ů*, et qu'une racine en *ā* n'a pas normalement de degré *ō* ; il est donc incertain que **-ro-* soit suffixal dans le mot slave.

Tous les mots slaves comprenant un *r* suffixal sont plus ou moins isolés. Et même le slave a dissocié des catégories très nettes de l'indo-européen. Par exemple, les noms de parenté en *-r-* n'y forment plus un groupe défini : *mati* « mère » et *dŭšti* « fille » ont subsisté et forment un petit groupe ; le mot correspondant à gr. πατήρ, etc., a été éliminé ; les noms du « frère », *bratrŭ*, *bratŭ*, et de la « sœur », *sestra*, ont passé respectivement aux thèmes en *-o-* et en *-a-* ; le nom de la « femme du frère du mari » est devenu thème en *-y-*, *jętry*, sous l'influence de *svekry* « mère du mari » ; enfin *děverĭ* « frère du mari », qui n'est pas attesté dans les textes proprement vieux slaves, est isolé.

Le suffixe marquant opposition de deux objets, i.-e. **-tero-*, **-toro-*, **-tro-*, n'est plus représenté en slave que par quelques

mots dont l'unité de formation n'est pas sensible, qui n'ont aucune nuance de sens en commun et où l'existence même du suffixe n'est pas toujours évidente.

jeterŭ « τις », Év. ; Euch., 31 a ; Supr., 359, 3 (où on lit *eterŭ* et non *jeterŭ*) ; cf. ombr. *etro-* « alter » (et lat. *cēterī*, v. Brugmann, I. F., VI, 87 ; cf. I. F., XI, 13, 14, et *Demonstrativpronomina*, 33), ou skr. *yatarāḥ* (on sait que sl. *je-* n'est pas exclusivement relatif ; cf. Meillet, *Génitif-accusatif*, p. 132 et suiv.) ; *jeterŭ* sert à isoler un personnage que l'on considère spécialement et équivaut en quelque mesure à l'article indéfini *un* du français ; il tend du reste à être remplacé par *jedinŭ* qui a fini par l'éliminer entièrement ; la valeur d'opposition d'un objet à un autre qui est celle du suffixe n'y est donc pas abolie.

jętro « foie », s. *jêtra*, tch. *játra* ; cf. gr. ἔντερον, arm. *ənderkh* « intestins », skr. *āntrám* ; l'adverbe *ątrĭ* « à l'intérieur », Év., et le substantif *ątroba* « κοιλία », mss. de Év. (Zogr. Mar. Ass. Sav.) reposent sans doute sur un ancien **antro-*, cf. ombr. *ander*.

jutro « πρωία, πρωί », J., VIII, 2 Zogr. Mar. (Ass. Sav. def.), Ps., LIV, 18 ; s. *jútro*, pol. *jutro*, tch. *jitro* ; à côté de *utro*, J., XVIII, 28 Zogr. Mar. Ass. Sav. ; r. *útro* (et *závtra*) ; Ps., XLVIII, 15, a *za ustra* dont on peut rapprocher v. pol. *justrzenka* « étoile du matin » (Brückner, *Archiv*, XXI, 69 et suiv.). — Le *j* de *jutro* s'explique malaisément par une prothèse ; M. Pedersen (K. Z., XXXVIII, 311) enseigne, il est vrai, que *j* se développe souvent devant *u* initial ; mais le seul exemple qu'il cite, outre *jutro*, est *jugŭ*, dont on n'a qu'une étymologie très incertaine ; et il ne semble pas qu'il existe aucun autre exemple slave commun à joindre à celui-ci. Quoi qu'on puisse penser de *ustro* (v. Oblak, *Archiv*, XIX, 328 et suiv.), on ne saurait guère séparer *utro* de lit. *auszrà* « aurore » et de gr. αὔριον, ni sans doute *jutro* de *ju* « déjà », cf. lit. *jaũ*, got. *ju* (voir toutefois une autre hypothèse de M. Prellwitz, BB., XXVI, 324). Il y a sans doute eu ici des contaminations multiples dont il serait chimérique de vouloir reconstituer le détail ; mais le suffixe **-tro-* a dû figurer dans l'un ou l'autre des mots qui ont été contaminés.

kotoryjĭ « lequel », Év., avec variante *koteryjĭ*, J., VII, 13 Zogr. Mar. (*kotoryjĭ* Ass. ; Sav. def.), r. *kotóryj*, pol. *który*, tch.

který; cf. skr. *kataráḥ*, lit. *katràs*, got. *hwaþar*, gr. πότερος. Le sens du mot indo-européen était « lequel des deux »; mais le slave ayant perdu la notion de la valeur précise du suffixe, *kotoryĭ* signifie « lequel » d'une manière absolue.

**matorŭ* (s. *mätor* « âgé », r. *materój* « grand, fort »), d'où *materĭstvo* « πρεσβεῖον », Ps., LXX, 18; *zamatorĕvŭ* « προσβεβηκώς », L., I, 7 et 18; II, 36 Zogr. Mar. Ass. Sàv. (*zamaterĕvŭ* Zogr. dans L., II, 36), doit figurer ici si l'on rapproche lat. *māne, mātūrus* (voir sur ces mots, Pokrovskij, K. Z., XXXV, 233 et suiv.; Prellwitz, BB., XXIV, 105); sur l'*e* de *materĭstvo, zameterĕti*, v. ci-dessus, p. 115.

v. russe *nestera* « nièce », v. ci-dessus, p. 167.

peštera « caverne », v. ci-dessus, p. 166.

vŭtoryĭ « δεύτερος », Év.; r. *vtorój*, pol. *wtóry*; le tch. *úterý* semble reposer sur **ǫteryĭ*, cf. lit. *añtras*, got. *anþar*, skr. *ántaraḥ*; dès lors, il semble naturel d'expliquer *vŭtorŭ* par **ǫtoro-*, comme aussi gr. ἄτερος (ἕτερος). Le mot « autre (par opposition à plusieurs) » avait en indo-européen le suffixe **-yo-*: gr. ἄλλος, lat. *alius*, irl. *aile*, got. *aljis* (et cf. skr. *anyáḥ*); lat. *alter* est isolé, sans doute de création italique.

Un type indo-européen de noms en *-tro-* n'est représenté que par un seul mot, qui se trouve être masculin et qui, par suite, doit être rapproché du type gr. ἰατρός, δαιτρός bien plutôt que du type de noms d'instrument ordinairement neutre : λέκτρον (χύτρος a subi une dissimilation et représente *χυθρος; cf. att. Κύθροι et aussi κύθρα à côté de χύτρα); toutefois on a κέστρος qui ne paraît comporter aucune autre explication qu'un suffixe *-tro-*; l'indo-iranien a de même le masculin *mántra-* « formule de prière », et le sanskrit a *dáṃṣṭraḥ* « dent », etc.; cf. Niedermann, I. F., XV, 116.

vĕtrŭ « ἄνεμος », Év., r. *vê'ter, vê'tra*; s. *vjĕtar, vjĕtra*; tch. *vítr*; cf. lit. *vétra* « tempête »; et skr. *vāyúḥ*, lit. *vê'jas*; lat. *uentus*, got. *winds*, etc. C'est sans doute originairement le vent personnifié, le génie du vent, comme l'indique en quelque mesure le genre masculin (v. Osthoff, *Forsch. im gebiete d. idg. nom. stammbildung*, I, 59).

On a des dérivés du thème en $^{-r-}/_{-n-}$ de gr. ὕδωρ, ὕδατος, v. h. a. *wazzar*, got. *watins*, dans: *vĕdro* « κάδος, στάμνος »,

Euch., 20 b; Supr., 253, 24 et 26; s. *vijèdro,* pol. *wiadro,* ou, avec un vocalisme différent, s. *vèdro,* pet. r. *vedró,* cf., pour le sens, gr. ὑδρίᾱ; et dans *vydra* « loutre », r. *výdra,* s. *vĩdra,* tch. *vydra,* cf. lit. *údra,* lette *ūdrs,* gr. ὕδρος, ὕδρᾱ, v. h. a. *ottar,* skr. *udráḥ,* zd *udrō.*

Les autres mots qui présentent *r* dans l'élément suffixal ne rentrent dans aucune catégorie définie. Ainsi :

ašterŭ « σαῦρα », Supr., 297, 19 (cf. ci-dessus, p. 174), r. *jáščer,* pol. *jaszczur.*

avorŭ « platane », Supr., 13, 21; r. *jávor,* s. *jȁvor,* pol. *jawór.*

bedro « μηρός », Ps., XLIV, 4; r. *bedró,* s. *bèdro,* pol. *biodro*; cf. *rebro,* formé exactement de la même manière, et aussi *jadra.*

dĭbrĭ « φάραγξ », L., III, 5; r. *debr'.* Si le *ĭ* était ancien, il représenterait i.-e. *°̯ (voyelle réduite), cf. gr. τάφρος: mais le *ĭ* peut être issu de *ŭ* devant voyelle suivante de la série palatale, par exemple dans le génitif *dĭbri,* d'où le nominatif *dĭbrĭ*; alors on rapprocherait lit. *dubùs* « profond », gall. *dwfr* « eau »; et c'est ce qu'indique pol. *debrz, debrza,* avec *e* dur représentant sl. comm. *ŭ.*

govorŭ « θόρυβος, θρύλλος », Cloz., 766 = Supr., 337, 20 et Cloz., 771 = Supr., 337, 23; r. *góvor,* s. *gȍvōr*; la racine est clairement attestée par skr. *jóguve* « je fais entendre un bruit », lit. *gauju,* gr. βοή (et γόος?), etc. Le polonais a une forme énigmatique, irréductible à celle des dialectes cités: *gwar.*

jadra (nomin. plur. neutre) « κόλπος », Cloz., 911 = Supr., 341, 12; Ps., LXXIII, 13; et, avec préposition précédente, *vŭnědrěxŭ* « ἐν τῷ κόλπῳ », Ps., LXXXVIII, 51; *vŭnědra* « εἰς τὸν κόλπον », Ps., LXXVIII, 12; *vĭnědrěxŭ* « ἐν κόλποις », Supr., 178, 23; de là *nědra*; s. *njȅdra,* tch. *ňádra,* r. *nĕ'dro.* On a rapproché gr. ἧτορ, ἧτρον, mais le *d* reste alors obscur; le rapprochement avec v. h. a. *eiz* « geschwür, eiterbeule » ne va guère ni pour le sens ni pour le traitement de *ei* initial (tel qu'il est indiqué par *jiskati* « chercher »). Si l'on admettait, inversement, que *nědra* est la leçon ancienne et que **ědra* (v. sl. *jadra*) résulte d'une coupe fausse *vŭn-ědra,* au lieu de

vŭ-nèdra, on pourrait songer à rapprocher *nědra* de gr. νηδύς « ventre ». — Quant à *jadro* « ἰστός », Supr., 298, 4, c'est un mot différent, d'origine obscure.

jezero « λίμνη », L., VIII, 33 Zogr. Mar. Ass., mais *jezerŭ* Sav., avec une forme masculine qui se retrouve L., VIII, 23 dans Zogr., en regard de *ezero* Mar. Ass. (Sav. def.; r. *ózero* (et masc. dial. *ózer*), s. *jȅzero,* pol. *jezioro*; cf. lit. *ẽžeras* (plur. *ežeraĩ,* sans doute ancien neutre), v. pruss. *assaran* (Voc.); v. Prellwitz, BB., XXIV, 106 et suiv., sur un rapprochement grec douteux.

jigra « jeu » (la forme attestée en vieux slave est *jigrĭ* « παίγνιον », Supr., 95, 28; 162, 4); r. *igrá,* s. *ìgra* (accus. *ìgru*), v. tch. *jhra,* pol. *gra.*

jiskra « σπινθήρ », Euch., 23 b; r. *ískra,* s. *ìskra,* tch. *iskra,* pol. *iskra.*

koprŭ « ἄνηθον », Mt., XXIII, 23, nom de plante sans étymologie sûre; sans doute emprunté.

kotora « μάχη », Supr., 394, 10.

kurŭ « ἀλέκτωρ », Mt,, XXVI, 34 Zogr. Ass. Sav. (remplacé par *kokotŭ* Mar.); r. *kúr* (féminin *kúra*); d'une racine signifiant « crier, chanter »; cf. skr. *kauti,* gr. κωκύω, v. h. a. *hūwo,* lit. *kóvas.*

mẹzdra « petite peau », r. *mezdrá (mjazdrá),* tch. *mázdra*; cf. ci-dessus, p. 129.

sŭ-motriti « καταμαθεῖν, κατανοῆσαι », Ev., s. *mȍtriti* (et r. *smotrê't'*) supposent un mot **motrŭ,* et en effet le russe a *smótr*; cf. lit. *isz-matrus* « pénétrant » à côté de *matýti* « voir ». Il est curieux que les dialectes occidentaux aient un mot formé de la même manière: tch. *patřiti,* pol. *patrzyc'*. Il n'est pas certain que le suffixe ne soit pas **-tro-* plutôt que **-ro-,* car, ainsi que l'a montré M. F. de Saussure, les groupes *-ettre-* et *-etre-* sont indiscernables en indo-européen; le grec a, il est vrai, μάστρος « enquêteur » (v. pour le témoignage, Herwerden, *Lexicon suppletorium*), mais le -στ- de ce mot peut être analogique de celui de μαστήρ, qui a le même sens. La formation serait donc comparable à celle de *větrŭ.*

nozdri « ῥῖνες », Ps., CXIII, 14 (accusatif pluriel de thème en *-ĭ-*); cf. r. *nozdrjá,* s. *nȍzdra*; à côté de lit. *nasraĩ*; cf. ci-dessus, p. 129.

odrŭ « κράβαττος, κλίνη, etc. », Év. ; s. *ȍdar, ȍdra* ; on a proposé des explications diverses, toutes très hypothétiques ; la présence d'un élément suffixal est au moins incertaine.

pętoro « groupe de cinq, etc. » ; v. ci-dessus p. 231 ; cf. toutefois Windisch, I. F., IV, 298 et suiv.

rebro « πλευρά », Év. ; r. *rebró*, s. *rȅbro*, tch. *žebro* ; cf. v. h. a. *rippa* et *rippi*, ags. *ribb*, avec une autre formation.

sekyra « ἀξίνη », Mt., III, 10 ; L., III, 9 ; Ps., LXXIII, 5 ; pet. r. *sokýra* ; cf. lat. *secūris* ; la plupart des dialectes ont substitué *ȅ* à *e* sous l'influence de *sȅką* : r. *sȇkíra* (où le *ȇ* est sans doute purement graphique, il est vrai, et ne se distingue pas de *e* dans la prononciation), s. *sjȅkira*, pol. *siekiera*, v. tch. *siekyra*.

sěverŭ « βορρᾶς », L., XIII, 29 ; r. *sȇ'ver*, s. *sjȅvēr* ; cf. lit. *sziáurė, sziaurỹs* ; et peut-être lat. *Caurus* et got. *skūra-*, v. h. a. *scūr*.

stežerŭ « cardo », Supr., 44, 6 ; s. *stȅžēr* et *stȍžēr* ; cf. lit. *stãgaras* et *stegerỹs*.

svekrŭ « père du mari » ; r. *svȅkor, svȅkra* ; s. čak. *svȅkar, svȅkra* ; pol. *s'wiekier, s'wiekra* ; cf. got. *swaihra* ; et lit. *szẽszuras*, skr. *çváçuraḥ*, zd *hvasurō*, hom. ἑκυρός, lat. *socer*.

turŭ « taureau (sauvage) », Supr., 5, 29 ; r. *túr*, pol. *tur* ; cf. v. pruss. *tauris*, lit. *taũras* (v. Leskien, *Bild.*, p. 285), gr. ταῦρος, lat. *taurus*, gaul. *tarvos* (v. Vendryes, M. S. L., XII, 41).

večerŭ « ὀψία », Év. ; r. *véčer*, s. *vȅčēr*, pol. *wieczor* ; cf. lit. *vãkaras*. L'origine du mot est inconnue (voir une hypothèse incertaine de M. Brugmann, I. F., XIII, 157 et suiv.).

vedro « εὐδία », Mt., XVI, 2 ; r. *vȅdro*, pet. r. *védro*, tch. *vedro* ; c'est un adjectif, non un substantif, que l'on rencontre dans s. *vȅdar*, slov. *vẹ́der* « serein ». Le rapprochement avec v. h. a. *wetar*, v. sax. *wedar*, v. isl. *veðr* « temps » n'est pas certain à cause du sens ; on pourrait rapprocher gr. εὐδία (cf., pour la forme, en grec même εὔκηλος à côté de ϝέκηλος).

vepri « σῦς », Ps., LXXIX, 14 ; r. *vépr'*, *véprja* ; s. *vȅpar, vȅpra* ; pol. *wieprz* ; cf. v. h. a. *ebar*, éol. ἔπερος (v. en dernier lieu Schulze, K. Z., XXXIII, 132). Le *v* initial n'est pas clair, même après les explications de M. Pedersen, K. Z., XXXVIII, 311.

vixrŭ « tourbillon » (ou *vixŭrŭ?*), s. *vĭhar,* v. tch. *vicher,* tch. mod. *vichr,* pol. *wicher*; cf. r. *vixát'* « déplacer » ; le russe a *víxr', víxri*; ce mot n'aurait rien à faire avec lit. *vẽsulas, vẽsulỹs* « tourbillon » d'après M. Leskien (*Bild.,* 485) qui rattache les derniers mots à *vẽsti* « se refroidir » (mais cf. Brugmann, *Grundriss,* II, 1049, et Pedersen, *I. F.,* V, 70).

zabrĭ « urus », r. *zúbr,* tch. *zubr*; cf., pour la fin du mot, lit. *stuñbras,* etc. (v. J. Schmidt, *Sonantentheorie,* 38, et Leskien, *Bild.,* 434 et suiv.).

XXI

SUFFIXES CARACTÉRISÉS PAR *l*.

1° Adjectifs en *-lŭ*.

Le suffixe i.-e. **-lo-*, féminin **-lā-*, a fourni les participes en *-lŭ-*, *-la-*, *-lo-*, du type *neslŭ, nesla, neslo,* qui figurent dans les temps composés du slave et dont on rapproche le type arm. *bereal* « ayant porté, porté », et lat. *crēdulus,* etc., gr. μῖμηλός, etc. ; il n'y a pas lieu d'insister ici sur cette formation grammaticale normale. Le même suffixe a fourni aussi au slave un assez grand nombre d'adjectifs à une époque de beaucoup antérieure à l'époque historique ; plusieurs de ces adjectifs sont indo-européens et se retrouvent dans d'autres langues ; à date historique, le suffixe n'est plus productif (hormis naturellement le cas des participes). Exemples :

cělŭ « ὑγιής », Év. ; r. *cě'l, cělá, cě'lo, cě'lyj* ; s. *cȉo, cijèla, cijèlo, cȉjelī* ; pol. *cały* ; cf. got. *hails* « bien portant » et le dérivé v. pruss. *kailūstikan* « santé ».

drẹxlŭ « κατηφής », Supr., 302, 19, etc. ; r. *drjáxlyj* ; et *drẹselŭ,* Mc, X, 22 ; L., XXIV, 17 Zogr. Ass. (*drẹxlŭ* Mar.) ; on pourrait expliquer *drẹselŭ* en partant de **drẹxolŭ*. d'après la loi de M. Baudouin de Courtenay ; mais on ne retrouve *-olo-* dans aucun autre suffixe.

gnilŭ « pourri » ; cf. *gniti* ; *jizgnilŭ,* variante de *zŭlŭ,* dans Sav., Mt., XII, 33 ; *sŭgnilŭ* « pourri », Euch., 20 a et b ; r. *gnilój* ; s. *gnjȉo, gnjíla, gnjílo, gnjȉlī* ; pol. *zgniły*.

krąglŭ « rond » ; r. *krúglyj* ; s. *ȍkrūgao, okrúgla, okrúglo* ; pol. *okrągły* ; cf. *krągŭ, okrągŭ*.

kysèlŭ « aigre », Euch., 14 a ; de *kysèti,* cf. *kysnąti* ; le serbe a *kȉseo, kȉsela, kȉselo,* avec *-elŭ,* cf. *veselŭ* ; le russe a *kísel, kíslyj,* avec *-ĭlŭ,* cf. *světĭlŭ*.

milŭ « qui a pitié », Év. ; r. *míl, milá, mílo, mílyj* ; s. *mȉo, mīla, mīlo*; pol. *miły*; cf. lit. *mẽlas,* v. pruss. *mīls, mīlan* ; et skr. *máyaḥ* « joie, réconfort », etc.

mŭdĭlŭ « νωθρός », Hébr., V, 11 ; VI, 12 ; d'où *mŭdlostĭ* « ῥαθυμία », Cloz., 150 ; *mȕdīlīnŭ* « βραδύς », Ostr. ; cf. *mudĭti, jizmŭdĕti.*

naglŭ « προπετής » ; r. *nágl, nágla, náglo, náglyj* ; s. *nâgao, nágla, náglo,* mais čak. *nágal, nágla, náglo* ; tch. *náhlý* ; cf. lit. *nūglas,* avec une intonation douce qui s'accorde avec celle attestée par le serbe čakavien, mais qui contredit, par une exception très rare, le principe général de l'intonation rude des anciennes longues, posé par M. F. de Saussure ; du reste, il n'est pas impossible que *nūglas* soit un emprunt au slave (v. Leskien, *Bild.,* 468).

obilŭ « δαψιλής », Supr., 381, 5 ; Euch., 83 b ; s. *ȍbil, ȍbila, ȍbilo* ; de **ob-vilŭ* (cf. *vŭzvitĭ*) ?

sulějĭ « κομψότερος », J., IV, 52, semble supposer **sulo-,* de **k₁owəlo-,* cf. skr. *çávaḥ* « force », *çūráḥ* « fort » et pol. *sowity* « abondant » ?

světĭlŭ « φωτεινός, λαμπρός, τηλαυγής », Év. ; r. *svĕ'tlyj* ; s. *svȉjetao, svijètla, svijètlo* ; *svȉjetlī* ; dérivé de *světŭ, světĭti* ; cf. le type gr. χθαμαλός, lat. *humilis.*

svętĭlaě nedělě « semaine de Pâques », Ass., dérivé de *svętŭ, svętĭti.*

toplŭ « θερμός », Euch., 92 b ; Supr., 257, 11 ; etc. (d'où *toplota,* Ps., XVIII, 7) ; s. *tȍpal, tȍpla, tȍplo* ; et *teplŭ* (d'où *tepiostĭ,* Supr., 399, 13), r. *tëplyj,* pol. *ciepły,* tch. *teplý* ; le sanskrit a un adjectif en *-u-* : *tápuḥ* « brûlant ». Il est à supposer que *teplŭ* des dialectes russes et occidentaux est la forme ancienne et que *toplŭ* des dialectes méridionaux doit son *o* à l'influence de *topiti* ; cf. peut-être lat. *Tepula* (nom d'une conduite d'eau de Rome) qui recouvrirait exactement le mot slave, mais qui est malheureusement un nom propre.

veselŭ « φαιδρός », Cloz., 749 ; r. *vésel, vesëlyj* ; s. *vȅseo, vȅsela, vȅselo* ; pol. *wesoły* ; cf. gr. ϝεκών, skr. *váçmi* ? ou got. *wizon* (v. Uhlenbeck, *Et. wört. d. got. spr.,* sous ce mot) ?

dzělo « λίαν, σφόδρα », L., XVIII, 23 Zogr. Mar. Ass. Sav., etc. ; l'adjectif *dzělŭ* « violent » ne paraît pas se trouver dans les textes vieux slaves proprement dits qui ont seule-

ment la forme adverbiale ; cf. lit. *gailùs,* v. h. a. *geil,* ags. *gál.*

zĭrèlŭ « πέπειρος », Supr., 288, 11, de *zĭrèti* « mûrir » ; r. *zrě'lyj* ; s. *zrěo, zrěla, zrělo* ; pol. *doirzały.*

2° Noms verbaux en *-lo* et *-slo* et en *-lĭ* et *-slĭ.*

Quelques substantifs neutres en *-slo-* désignent des objets (sur ce suffixe, voir Osthoff, *Forsch. im gebiete d. idg. stammbildung,* I, 190 et suiv.) ; le sens est distinct de celui des noms d'instrument en **-tro-*, etc. (cf. ci-dessus, p. 315) ; par exemple v. sl. *veslo* « rame », lat. *uēlum* « voile de vaisseau » s'opposent à skr. *váhitram,* lat. *uehiculum,* gr. ὄχετλον ; c'est le type de lat. *uēlum* (de **uecslum*), got. *hunsl* « sacrifice » ; lit. *spąslas* « piège » (v. Leskien, *Bild.,* 453) ; ce suffixe **-slo-* fait pendant à **-lo-,* comme **-smo-* et **-smen-* à **-mo-* et **-men-* (v. G. Mekler, Γέρας, p. 252 et suiv.). Les exemples en sont peu nombreux, mais clairs, et ils attestent le caractère productif du suffixe en slave commun ; ce suffixe s'ajoute seulement à la racine des verbes primaires ou d'apparence primaire ; le vocalisme de la racine est au degré *e* :

čislo « ἀριθμός », J., VI, 10 ; r. *čisló,* pol. *czysło* ; cf. *čĭtą, čisti.*

r. *čeresló* et *čěreslo* « coutre (de charrue) », pet. r. *čeresló,* pol. *trzosło,* en regard de v. pruss. *kersle* « axt » (suffixe **-sljē-*), cf. *črŭtą, črěsti,* lit. *kertù.*

maslo « ἔλαιον », L., VII, 46 ; X, 34 Zogr. (variante de *olějĭ* Mar. Ass. Sav.) ; Euch., 19 a ; Supr., 273, 3 et 8 ; r. *máslo,* s. *mȁslo,* tch. *máslo,* pol. *masło* ; cf. *mazati, mažą.*

pręslo « degré » (?), r. *prjáslo,* pol. *przęsło,* tch. *přáslo* ; cf. *prędati* « sauter ». — D'autre part, le r. *prjáslo* désigne une partie du fuseau, et *pręslica* est le nom panslave de la « quenouille » : r. *prjáslica,* s. *prěslica,* pol. *przęs'lica,* etc. ; en ce sens, **pręslo* est apparenté à *prędа, prędti* « filer ».

veslo « κώπη », Supr., 298, 6 ; r. *vèsló,* s. *vèslo,* pol. *wiosło* ; cf. *vezą* ; le latin paraît avoir le mot exactement correspondant dans *uēlum* « voile de vaisseau ». — Dans Supr., 321, 26, on lit *privesla* qui traduit sans doute πηδάλια.

sŭ-vęslo « chaîne », *u-vęslo* « diadème », r. *vjáslo* « lien de gerbe », tch. *obáslo* ; cf. *vęzati, u-vęstŭ* ; la forme du suffixe de v. pruss. *saninsle* « gürtel » (Voc.) ne saurait être déterminée

exactement; mais il n'y a pas de raison d'y voir un emprunt au slave avec M. Mikkola, *Baltisches und slavisches*, p. 13.

povrěslo « τρυτάνη », s. *povrijèslo*, pol. *powrosło*; cf. *-vrŭzą*.

Dans *teslo* « hache », r. *teslá* et *tesló*, cf. *tešą*, on ne saurait discerner si le suffixe est *-lo-* ou *-slo-*, non plus que dans v. h. a. *dehsala* « hache »; pour la formation, cf. v. pruss. *kersle* « hache », en face de lit. *kertù* « je coupe ».

L'étymologie de *črěsla* « ὀσφύς », Év., pol. *trzosła*, tch. *třísla* est inconnue.

Si l'on admet l'étymologie, tout à fait hypothétique proposée par M. Meringer (*Stellung d. bosn. hauses* [SWAW., CXLIV], p. 96) de r. *kréslo*, pet. r. *krisło*, pol. *krzesło* (et v. pol. *krzasło*), à savoir **krēt-slo*, cf. *črŭtati* et lat. *crēna*, on a un nouvel exemple de **-slo-* après dentale.

Dans tous les exemples cités, pour autant qu'ils sont clairs, le suffixe *-slo-* s'ajoute à une racine terminée par *(s)*, *z*, *t*, *d*; après voyelle, et après occlusive labiale ou gutturale, on ne trouve, dans le même emploi, que *-lo-*; c'est le suffixe de lat. *templum*, de v. h. a. *seil*, etc.; en baltique, la répartition des formes *-l-* et *-sl-* est en principe la même qu'en slave, mais avec moins de rigueur (voir les faits chez Leskien, *Bild.*, p. 451 et suiv.), tandis qu'en germanique il n'y a pas trace de pareille limitation; du reste, le suffixe lituanien est d'ordinaire *-ala-* (v. Leskien, *Bild.*, 472 et suiv.), et les exemples de lit. *-la-* sont en petit nombre (sur ce suffixe **-lo-*, voir Osthoff, *Forsch. im gebiete der idg. stammbild.*, I, p. 159 et suiv.):

dělo « ἔργον, πρᾶξις », Év., r. *dělo*, s. *djělo*, tch. *dílo*, pol. *działo*; cf. *děti*.

greblo « rame », r. *grebló*, pol. *grzebło*, cf. *grebą*.

oblěklo « vêtement », cf. *oblěšti*; avec un autre vocalisme radical et un suffixe un peu différent, le lituanien a *ãpvalkalas* « vêtement », *úžvalkalas* « couverture de lit » (v. Leskien, *Bild.*, 473).

prąglo « rets, filet », v. r. *prúglo*, tch. *pruhlo*, a un vocalisme *o* anomal, en regard de *pręgą*, *prěšti*; pour la formation et le sens, cf. gr. σκάνδαλον « piège » en face de lat. *scandere* (v. Osthoff, *Et. parerga*, I, 355).

Une règle semblable à celle qui régit la répartition de

-slo et *-lo* définit la répartition de *-slĭ* et de *-lĭ*. On a ainsi avec *-slĭ-* (cf. lat. *tōlēs* à côté de *tonsillae*), après *z* ou après dentale :

gąsli « κιθάρα », Ps., XXXII, 2 ; Euch., 88 a ; Cloz., 353 ; r. *gúsli*, tch. *húsli* ; s. *güsle*, pol. *gęs'le* ; cf. *gądą* ; on notera que *-lĭ* figure dans d'autres noms d'instruments de musique : *svirĕlĭ*, *soplĭ* et *sopĕlĭ*, *pištalĭ*.

jasli « φάτνη », L., II, 7, etc. ; r. *jásli* ; s. *jäsle*, pol. *jas'le* ; le *ja* est slave commun ; il représente donc i.-e. *ō*, en regard du *ę̆* du verbe *jamĭ*, r. *ě'm*, s. *ĭjem*, pol. *jem*. On a par suite ici le degré vocalique *ō*.

myslĭ « ἐνθύμησις, διάνοια », Év., r. *mýsl'*, *mýsli*, s. *mîsao*, *mîsli* (avec intonation douce secondaire), tch. *mysl*, pol. *mys'l* ; on rapproche got. *gamaudjan* « rappeler » et parfois aussi gr. μῦθος ; — *sŭmyslŭ* « διάνοια », Supr., 114, 15 ; II Cloz., 130 ; r. *smýsl*, *smýsla* ; s. *smîsao*, *smîsla* ; pol. *zmysł* ; et aussi *pomyslŭ* « désir », Supr., 175, 28, *domyslŭ*, *promyslŭ*, *razmyslŭ* sont des postverbaux de *sŭmysliti*, *pomysliti*, *domysliti*, etc. ; sans préverbe, on n'a jamais que *myslĭ*.

lĕto-raslĭ « κλάδος », Supr., 236, 25, r. *lě'torosl'*, pol. *latoros'l* ; et *novoraslĭ* « νεόφυτον », Ps., CXXVII, 3 ; cf. *rastą*.

A ces quatre exemples, on peut opposer : *bylĭ* « herbe » (d'où le collectif *bylĭje*, Supr., v. ci-dessus, p. 384), cf. *byti* ; *soplĭ* « flûte », cf. *sopą* ; *teklĭ* « résine », cf. *teką* ; *zębli* « pousse », cf. *zębną*. Et surtout, on trouve un type en *-ĕlĭ*, très bien attesté en vieux slave :

gybĕlĭ « ἀπώλεια », Mc., XIV, 4 ; *pogybĕlĭ* (même sens), Supr., 1, 2 ; r. *pogíbel'* (mais s. *pŏgĭbao*, *pŏgĭbli*, avec *-ĭlĭ*) ; pol. *gibiel* ; cf. *gybną*.

kąpĕlĭ « κολυμβήθρα », J., V, 4 ; r. *kupél'*, pol. *kąpiel*, tch. *koupel* ; cf. *kąpati*.

mlĭčalĭ « silence » (d'où *mlĭčalĭnŭ*, Supr., 207, 12 et *mlĭčalĭnikŭ*, Supr., 215, 29), en face de *mlĭčati*, *mlĭknąti*.

obitĕlĭ « κατάλυμα, μονή », Év., s. *obitelj* « famille » ; cf. *obitati*.

obrĕtĕlĭ « εὕρημα », Supr., 288, 20 ; *priobrĕtĕlĭ*, Supr., 126, 9 ; cf. *obrĕsti*, *priobrĕsti*.

pečalĭ « μέριμνα, θλῖψις, λύπη », Év. ; cf. *peką sę*.

pištalĭ « αὐλός », I Cor., XIV, 7 ; r. *piščál'*, pol. *piszczel*, v.

tch. *píščěl*; cf. *piskati*; la formation paraît imitée de celle de *sopělĭ*, à côté de r. *sopél'*, slov. *sopęti* et de *sopą*.

skrižalĭ « πλάξ, πέτρα », Supr., 203, 26.

svirěli « κιθάρα », Supr., 313, 4; r. *svirél'*; cf. *svirati*.

tvrŭdělĭ « στερέωμα », Supr., 233, 22, de *tvrŭdŭ*; le mot semble artificiel et calqué sur le grec; c'est le seul qui soit dérivé d'un adjectif; le r. *tverdél'* peut évidemment passer pour savant.

Le *-ě-* qui figure dans tous ces mots est celui du type verbal en *-ěti*; cette origine est claire dans *mlĭčalĭ* et *sopělĭ*; on peut supposer l'existence d'un thème en *-ěti* (type de r. *bégú, bężát'*) dans quelques autres cas, par exemple pour *pěcalĭ* ou *obrětělĭ*; le reste serait analogique. On pourrait peut-être rapprocher l'*ě* des noms d'agents lituaniens en *-ėlis*, tels que *užmiršzėlis* « oublieux » (v. Leskien, *Bild.*, 466 et suiv.) et surtout le type lat. *loquēla*.

Le *ě* de *-ělĭ* est précédé d'un *-l-* après une racine terminée par voyelle, dans :

dětělĭ « action », Euch., 14 b; Cloz., 307; cf. *dětĭ*. On imagine assez aisément une contamination de *(blago)dětĭ* et du type en *-ělĭ*. — On cite aussi *obutělĭ* « ὑπόδημα ».

3° Noms divers.

A côté des formations définies qui précèdent, il y a un certain nombre de mots isolés, dont plusieurs se retrouvent dans d'autres langues indo-européennes et qui tous sont anciens en slave, notamment :

ąglĭ « ἄνθραξ » (masc.), Ps., XVII, 9; Supr., 422, 25; r. *úgol', úglja*; s. *ŭgalj, ŭglja*; pol. *węgiel, węgla*; tch. *uhel*; cf. lit. *anglis* (acc. *añglį*), féminin; et skr. *áṅgāraḥ* « charbon », persan *angišt* (de iran. **angrišta-*?).

balĭji « ἰατρός » est le dérivé d'un mot à suffixe en **-l-* non attesté, d'où sort aussi *balĭstvo* « remède »; cf. *bajati*.

brŭselŭ « ὄστρακον » (d'où *brŭselije*, Supr., 78, 23), cf. *brŭsnati*?

bŭčela « μέλισσα », L., XXIV, 42; r. *pčelá*, plur. *pčély*; s. *(p)čela*, plur. *(p)čele*; pol. *pszczoła*; le suffixe *-lo-, -la-* n'est pas rare dans les noms d'animaux; cf. *kozĭlŭ, orĭlŭ*, etc., et v. h. a. *igil* « hérisson », *egala* « sangsue », *wisula* « belette ».

v. r. *dělŭ* « part », s. *dĩo, dĩjela,* mais čak. *dél, dēlà* (et cf. Rešetar, *Südslav. dialektstud.,* p. 53), pol. *dział*; composés: *dělomĕrĭnŭ* « κληροδοσίας », Ps., LXXVII, 55; *prědělŭ* « ὅριον », Év., etc., « κλῆρος », Ps., LXVII, 14; cf. got. *dails* « part » (thème en *-i-*); le mot lit. *dalis* « part » semble aussi avoir un suffixe à *-l-*.

jela « sapin », s. *jéla,* pol. *jodła* (et r. *jél'*), cf. lit. *ẽglė,* v. pruss. *addle*; et peut-être lat. *ebulus, ebulum* (Niedermann, *Mélanges A. Meillet,* p. 100); cf. **-lo-, *-lā-,* dans le nom d'arbre lat. *corulus,* irl. *coll,* v. h. a. *hasal, hasala.*

jelikŭ (*jeliko,* Év.), *kolikŭ* (*koliko,* Év., r. *kolíkij,* s. *kòlik*), *tolikŭ* « τοσοῦτος », Év., *selikŭ* « τοσοῦτος », J., VI, 9; et les adverbes *jeli, koli, toli, seli* rappellent, pour la formation, lit. *keli* « quelques-uns », lat. *quālis, tālis,* gr. ἡλίκος, πηλίκος, sans qu'il soit possible de définir exactement les rapports existant entre ces mots.

kalŭ « πηλός », Supr., 254, 10; Euch., 70 a; r. *kál, kála*; s. *kăo, kâla,* čak. *kál, kála,* tch. *kal*; cf. dor. πᾱλός, att. πηλός?; **-lo-* serait suffixe, car il n'y a pas de racine indo-européenne de la forme **kāl-*; l'intonation douce de la longue slave est surprenante.

r. *kášel', kášlja*; s. *kăšalj, kăšlja*; pol. *kaszel, kaszlu*; cf. lit. *kósiu,* skr. *kāsate,* ags. *hwósta.*

kozĭlŭ « chevreau », traduit « κλοιός », Supr., 111, 16 (on notera les dérivés *kozĭlę* « ἔριφος », L., XV, 29; *kozĭlištĭ* « ἔριφος », Mt., XXV, 32 et 33): r. *kozël, kozlá*; pol. *kozieł.*

krastĕlĭ « ὀρτυγομήτρα », Ps., CIV, 40; r. *korostél',* p. r. *korostíl'*; ou, avec *x* initial, pol. *chros'ciel,* s. dial. *râstelj.*

mĭgla « ὀμίχλη », II Pierre, II, 17; r. *mglá,* s. *màgla* (accus. *mäglu*), pol. *mgła*; cf. lit. *miglà,* gr. ὀμίχλη.

motyla « φορτίον », Supr., 141, 6; mot obscur.

orĭlŭ « ἀετός », L., XVII, 36; r. *orël, orlá*; s. *òrao, òrla*; pol. *orzeł, orła*; cf. lit. *erẽlis, arẽlis,* v. pruss. *arelie* (Voc.); sans doute dérivé de la forme en *-l-* du suffixe alternant *-l-*/*-n-*; car on a got. *ara* « aigle », cf. gr. ὄρ-ν-ῑς; le slave même, à côté de *srŭšenĭ* « crabro », r. *šéršen',* pol. *sierszen',* cf. lit. *szirszŭ, szirszeñs,* a une forme **srŭsl-,* attestée par s. *sŕšljēn,* cf. lit. *szirszlỹs,* v. pruss. *sirsilis*; et, de même que le gallois a *eryr* « aigle » avec *r,* en face de v. sl. *orĭlŭ,* le latin a *crābrō,* aussi

avec *r*, en face de lit. *szirszlỹs*, ce qui paraît indiquer que, dans les deux mots en question, *l* du suffixe provient d'une dissimilation.

osla « ἀκόνη », Supr., 297, 17 ; pol. *osła*, slov. *ósła* ; l'opposition de *osla* et de gr. ἀκόνη (et skr. *açániḥ*) suggérerait l'idée d'un ancien suffixe alternant $^{-l-}/_{-n-}$, comme dans le cas précédent ; mais la dissimilation n'a pu jouer aucun rôle ici ; de plus on trouve la graphie *ošila* en vieux slave, et les dérivés pol. *osełka*, r. *osëlok* (gén. *osëlka*), slov. *ǫselnik*, qui supposent *ošila* ; cf. peut-être arm. *aseln* « aiguille » et ags. *egl* « pointe (d'épi) » ; ces divers mots sont dérivés d'un mot à suffixe zéro supposé aussi par v. sax. *eggia*, v. isl. *egg* « pointe », v. h. a. *ecka*, lat. *aciēs*, gr. ἀκίς et ἀκή (avec les suffixes secondaires *-*yē*- et *-*ā*-).

pečatilěti « σφραγίζειν », Év., suppose un substantif dérivé de *pečatĭ* avec un suffixe à *-l-*.

plěvelŭ « ζιζάνια », Mt., XIII, 26 ; v. r. *polovelŭ* ; bulg. *plével* ; cf. *plěti*, *plěvą*.

s. *sèdlo* « selle », pol. *siodło* (et, avec emprunt du vocalisme du verbe, r. *sêdló*, pet. r. *sidló*), formé exactement comme v. isl. *sǫdull*, v. h. a. *satul* « selle » ; entre *d* et *l* des mots slaves cités, il est tombé un jer, noté dans le verbe dénominatif *osedŭlati* « seller », Supr., 37, 6 et 162, 12. On retrouve le suffixe *-*lo*- (ou *-*lā*-) dans un mot de sens différent : got. *sitls* « siège », gaul. *-sedlon* (Fick-Stokes, *Et. wört.*, II⁴, 298), lat. *sella*, lac. ἕλλά· καθέδρα Hes. Et il est possible que, en vieux slave même, *selo* « σκηνή, σκήνωμα », Ps., LIX, 8 ; LX, 5, etc., soit à distinguer de *selo* « ἀγρός », Év. et Ps., CVI, 37 ; le premier serait un ancien **sedlo* (cf. b. sor. *sedlo* « siège » ?) et le second (tch. *selo*, pol. *sioło* « village ») serait à rapprocher de lat. *solum*, got. *saliþwa*. Les questions que pose le mot slave *selo* sont si complexes qu'il est à peine possible d'en espérer une solution entièrement satisfaisante.

sokolŭ « faucon », r. *sokól*, *sokolá* ; s. *sȍkō*, *sokòla* ; pol. *sokół* ; on a rapproché skr. *çakunáḥ*.

solilo « τρυβλίον », Év. ; r. *solílo*, s. *sòlilo* ; dérivé de *solĭ*.

stĭblo « tige » (d'où *stĭblije* « καλάμη », Ps., LXXXII, 14), r. *stebló*, s. *stȁblo*, pol. *zdźbło* ; cf. skr. *stíbhiḥ*, lette *stiba* « bâton », lit. *stĕbas*, *staĩbis*, lat. *tĭbia*.

stolŭ « θρόνος, σκαμνίον », Supr., 92, 9 (et *prěstolŭ* « θρόνος », Év.); le sens de « siège » est conservé dans s. *stô, stòla,* et dans quelques diminutifs; mais le sens est « table » dans r. *stól, stolá,* et dans la plupart des autres dialectes; v. pr. *stalis* et lit. *stãlas* « table » sont suspects d'être empruntés; si l'on rapproche got. *stols* « θρόνος » et lit. *pastólai,* on a affaire à **stə-lo-,* et par suite, il y a un suffixe **-lo-* (voir Meringer, *Die stellung d. bosn. hauses,* p. 93 et suiv., dans SWAW., CXLIV); mais on a aussi rapproché avec grande vraisemblance skr. *sthálam* (v. Uhlenbeck, *Et. wört. d. aind. spr.,* sous ce mot) et v. sl. *stelja.* On ne saurait rien affirmer.

tĭlja « σής, βρῶσις », Év. (d'où *tĭliti* « ἀφανίζειν ») a été rapproché de lat. *tinea,* etc. (Solmsen, K. Z., XXXV, 476 et suiv.); il renfermerait alors un suffixe à *-l-* et l'on pourrait rapprocher les noms d'agent lituaniens en *-lỹs, -lis, -lė* (v. Leskien, *Bild.,* 455 et suiv.); mais d'autres étymologies ont été proposées.

r. dial. *tulít'* et *túlit'* « cacher », s. *túliti* « éteindre », pol. *tulić* « calmer »; ce verbe suppose un nom, sans doute apparenté à arm. *thoyl* « permission » et « mou ».

tulŭ « φαρέτρα », Ps., X, 2; tch. *toul*; ressemble d'une manière singulière à skr. *tūṇaḥ, tūṇī* « carquois », lequel pourrait être une forme prâkrite de **tūrṇa-, *tūrṇī-*; l'élément *-l-* serait naturellement suffixal; le gr. τελαμών ne saurait donc être rapproché de v. sl. *tulŭ*; le skr. *tūṇaḥ* admet plusieurs explications.

tylŭ « nuque »; r. *týl*; tch. *týl*; pol. *tył*; s. *zátilak*; le mot signifiait sans doute à l'origine « renflement », cf. skr. *tūlam* « touffe » et gr. τύλη (cf. Zubatý, *Archiv,* XVI, 417).

slov. *ûlj* « arbre creux, rucher », pol. *ul,* tch. *oul* (génit. *oule*) et r. *úlej* (génit. *úl'ja*); cf. lit. *aulỹs* et *avilỹs,* lette *aulis, aule, awele*; avec des suffixes secondaires **-yo-, *-ĭyo-, *-yē-* en slave et en baltique.

žila « nerf, tendon, veine », Év., Euch., 31 a, etc.; r. *žíla,* s. *žȉla,* tch. *žíla*; cf. lit. *gįsla,* v. pruss. *gislo* (Voc.), arm. *jil* « nerf, tendon », et lat. *fīlum* (?).

žĭzlŭ « ῥάβδος », Év., r. *žézl,* tch. *žezl* (et s. *žéželj*); sans étymologie claire.

Il convient de signaler, en terminant, quelques mots en *-tŭlo-* ou **-tĭlo-*, non attestés en vieux slave proprement dit, notamment *vitĭlŭ* « μηχάνη », s. *vĭtao, vĭtlo,* slov. *vitel, vítla,* et s. *pijètao, pijètla* « coq » qui suppose **pĕtĭlŭ* ou **pĕtŭlŭ*. — Le mot *ątŭlŭ* « percé », Supr., 404, 23, est de formation très obscure.

Le substantif *milo* « dot, φερνή » (v. Sreznevskij, *Materialy*) est à rapprocher de gr. μείλιον « don fait par le père à la fille » ; ce substantif est sans doute apparenté à l'adjectif *milŭ,* cité ci-dessus p. 413.

Sur *tĕlo,* v. ci-dessus, p. 359

XXII

RESTES DU SUFFIXE INDO-EUROPÉEN *-*men*-.

Du suffixe *-*men*-, de même que de *-*es*- (v. ci-dessus, p. 356), le slave n'a conservé que des restes isolés en petit nombre. La formation a, de bonne heure, cessé d'être productive, et l'on ne rencontre que des noms où le suffixe suit immédiatement la racine. Le vocalisme est le degré *e*, conforme à ce que l'on observe en baltique (cf. Osthoff, *Etymologische parerga,* I, 62) et partout ailleurs : type gr. σπέρμα; la doctrine de M. Hirt que le type aurait eu originairement le vocalisme radical zéro est en l'air (*Ablaut,* § 847, p. 201). Le type masculin et le type neutre, tous deux indo-européens, sont représentés ; mais il ne subsiste aucun nom d'agent ; tous les exemples attestés sont des noms de chose :

brěmę « φορτίον », Év. ; « ἄρσις », Ps., LXXX, 7 ; « γόμος », Supr., 96, 4 ; r. pop. *berémja, berémeni* ; s. *brěme, brěmena* ; tch. *břímě* ; cf. véd. *bhárīman-* et *bhárman-* (neutre), gr. φέρμα ; les racines dissyllabiques ont, avec ce suffixe, le type *e* + consonne (resp. sonante) + *ə* : skr. *jarimā,* etc. ; et c'est ce vocalisme que semble présenter le v. sl. *brěmę,* etc. — Ce qui montre bien que *brěmę* s'est tout à fait isolé du verbe, c'est que *bŭrati* a pris le sens de « prendre », tandis que le substantif, conservant le sens ancien de la racine, signifie « fardeau ».

čismę « ἀριθμός », Supr., 68, 23, etc. ; cf. *čĭtą, čisti.* Le suffixe a ici la forme *-*smen*- après dentale, de même que l'on a, après dentale, *-*slo*-, et non -*lo*-, ainsi *čislo,* v. ci-dessus, p. 414 (sur *-*smen*- v. Solmsen, *Rhein. museum,* LVI, 497 et suiv. ; sur gr. πεῖσμα, πάσμα, v. Brugmann, I. F., XI, 104) ; le lette a aussi dans *mesmens* « chaîne de tisserand », à côté

de lit. *metmens* (v. Leskien, *Bild.*, 417), un exemple de *-smen-* après dentale ; et c'est le seul cas de *-smen- que semblent présenter les dialectes baltiques, à en juger par les listes de M. Leskien.

pismę « γράμμα, στοιχεῖον », Mt., V, 18 ; Supr., 179, 27 ; etc. ; r. *pís'mja, pís'meni* ; tch. *písmě* ; cf. *pisati, pišą* ; le suffixe peut être *-smen-* aussi bien que *-men-* ; on notera la forme r. *pis'mó,* pol. *pismo,* avec le suffixe *-mo-* ou *-smo-*.

plamenĭ « φλόξ », L., XVI, 24 ; Ps., LXXXII, 15 (et *plamy,* Supr., 326, 11) ; r. *pólomja* ; pet. r. *polómja* et *polómin'* ; s. *plāmen* et *plām* ; pol. *płomien'* ; cf. *planąti, paliti, plapolati* ; pour la formation, cf. gr. φλέγμα, φλεγμονή. L'*o* radical tient à ce que le vocalisme *o* a été généralisé dans les formes verbales de cette racine.

sěmę « σπέρμα, σπόρος », Év. ; r. *sé'mja,* s. *sjěme,* pol. *siemię* ; à côté de *sěją* ; cf. lat. *sēmen* ; v. pruss. *semen* « same » (Voc.), lit. *sémens, sémenys* ; v. h. a. *sāmo.*

vrěmę « καιρός, χρόνος », Év., pet. r. *véremja,* s. *vrijème, vrěmena* ; on rapproche la racine de *vratiti,* etc. Toutefois la forme du suffixe est différente de celle que présente *čismę* ; le sens tout particulier de *vrěmę* empêche d'ailleurs de voir dans cette étymologie plus qu'une simple hypothèse, non démontrable.

znamenĭje « σημεῖον », Év. ; *znamenati* « σφραγίζειν, σημειοῦν », Év., Ps., et aussi *znamenitŭ* sppuosent **znamen-* ; et en effet on a : r. *známja,* tch. *známě,* à côté de *znają, znati* ; cf. gr. γνῶμα ; ce vocalisme à seconde longue de racine dissyllabique n'est pas conforme au type indiqué ci-dessus à propos de *brěmę* ; c'est que le type vocalique sl. *zna-* = gr. γνω- = lat. *gnō-* a été généralisé en slave, en grec et, dans une certaine mesure, en latin pour cette racine.

Enfin, *(bes)prěsmene* « (sans) interruption », synonyme de *besprěstani,* s'expliquerait bien par **perə-stəmenes* ; en effet i.-e. *ə* tombe en slave en syllabe intérieure d'un mot ; le vocalisme radical zéro, en regard de skr. *sthāma,* lat. *stāmen,* lit. *stomŭ,* etc., est surprenant ; toutefois la présence d'un préverbe justifie dans une certaine mesure une différence de vocalisme.

De plus, le russe a quelques mots, tels que *suxmén'* « sécheresse, lieu sec » (déjà en vieux russe), *gluxmén'* « temps de

silence », etc., dérivés des adjectifs *suxŭ, gluxŭ,* etc. ; v. Miklosich, *Vergl. gr.,* II, p. 237.

Dans les autres exemples, on rencontre des conditions spéciales, très obscures dans la plupart des cas, et l'élément *-men-* par lequel se termine le thème ne doit pas nécessairement être tenu pour un suffixe *un,* ni même pour un suffixe.

jimę « ὄνομα », Év. ; r. *ímja, ímeni* ; s. *ïme, ïmena* ; tch. *jmě* et *jméno* ; pol. *imię* et *miano* ; il s'agit ici d'un mot indo-européen à vocalisme très complexe : skr. *nā́ma,* lat. *nōmen* — gr. ὄνομα — got. *namo* — arm. *anun,* v. irl. *ainm n-* — v. pruss. *emnen, emnan* (à l'accusatif). On n'a aucun moyen de séparer une racine et un suffixe ; on est en présence d'un mot un.

kamenĭ « λίθος, πέτρα », Év. (et *kamy,* Supr.), r. *kámen',* s. *kämēn* (et *käm*), tch. *kámen* ; cf. lit. *akmů* ; gr. ἄκμων ; v. h. a. *hamar* « marteau (de pierre) », v. isl. *hamarr* « rocher, marteau » ; la coexistence de skr. *áçman-* « pierre » et de *açmaráḥ* « de pierre » ne laisse aucun doute sur le fait qu'il s'agit d'un thème indo-européen en $^{-r-}/_{-n-}$ à alternance vocalique de l'élément qui précède la syllabe prédésinentielle ; or, les thèmes proprement dits à suffixe i.-e. *-*men-* n'ont pas l'alternance $^{r}/_{n}$, et le vocalisme de leur élément présuffixal est fixe. Ici encore, il s'agit d'un mot non analysable.

plemę « γένος », Supr., 20, 20, etc. ; r. *plémja* ; s. *plĕme* ; pol. *plemię* ; tch. *plémě* ; sans étymologie sûre.

ramę « épaule », tch. *rámě,* pol. *ramię,* s. *räme,* pet. r. *ramjá* (génit. *rámeni*) a l'air du dérivé en *-n-* de *ramo* « ὦμος », L., XV, 5 ; Euch., 97 a ; Supr., 60, 6 ; r. *rámo,* s. *rämo* ; et cf. les masculins got. *arms,* skr. *īrmáḥ,* lat. *armus* et aussi v. pruss. *irmo* (Voc.). Joh. Schmidt, *Sonantentheorie,* 99, considérait le *-mo-* de v. sl. *ramo,* etc. comme issu de *-*mno-* ; la même observation s'appliquerait à *pismę : pismo.*

remenĭ « ἱμάς », Év. ; r. *remén', remnjá,* ; s. *rèmēn, rèmena* ; pol. *rzemień* ; tch. *řemen* (**remy* est supposé par s. *rèmik,* pol. *rzemyk*) ; étymologie incertaine (v. en dernier lieu, Pedersen, K. Z., XXXVIII, 311 et suiv.).

slěmę « poutre », mot sur l'origine duquel on a beaucoup discuté ; v. en dernier lieu, T. Torbiörnsson, *Liquidametathese,* I, 98, et Solmsen, *Untersuchungen,* 209 ; sur lit. *szelmo,* v. Leskien, *Bild.,* 418.

tĕmę « sommet, front » ; r. *témja,* pet. r. *tímja* ; s. *tjême* ; pol. *ciemię* ; tch. *témě.*

Dans les deux mots suivants, *-*men-* est suffixe secondaire :

ruměnŭ « πυῤῥός », Supr., 101, 9 ; pol. *rumjany* ; r. *rumjányj* ; s. *rumèn, ruměna, ruměno* ; tch. *ruměný* ; dérivé d'un thème **rumen-,* cf. lit. *raumů* « chair de muscle » ; cf. s. *rûd* « rougeâtre », lit. *raudas.* Dans ce dérivé, comme aussi dans r. *výmja,* le suffixe a, après dentale, la forme *-men-,* et non *-smen-.*

r. *výmja* « pis », s. *vîme,* tch. *vým ě,* pol. *wymię* ; cf. skr. *ŭdhar, ŭdhnaḥ,* gr. οὖθαρ. La formation est isolée et à peu près unique en son genre. Le lituanien a *tezmů* « pis » (lette *tesmens*), avec ce même suffixe.

XXIII

SUFFIXES CARACTÉRISÉS PAR *-m-*.

A la différence des dialectes baltiques, le slave n'a pas de suffixe productif en *-m-*, sauf celui des participes passifs en *-mŭ*, cf. lit. *-mas*, qui, faisant partie de la flexion verbale normale, n'a pas à être examiné ici ; tout au plus convient-il de signaler *pitomŭ* « σιτευτός », L., XV, 30, v. r. *pitómyj*, s. *pitom* et *lakomŭ* « affamé », Supr., 30, 15, r. *lákomyj*, s. *läkom*, pol. *łakomy*, qui se trouvent isolés par suite de la disparition des thèmes verbaux auxquels se rattachaient originairement ces participes, et aussi le cas particulier de *narodovodimo* « conduite du peuple », Supr., 204, 12 (cf. Miklosich, *Vergl. gramm.*, II, 231 et suiv.).

D'autre part, la question des suffixes à *-m-* est compliquée par l'alternance de *-mn-* et *-m-* (ou *-n-*) sur laquelle J. Schmidt, *Sonantentheorie*, p. 87 et suiv., a attiré l'attention. Et il faut mettre à part les ordinaux *sedmŭ* « septième » et *osmŭ* « huitième » ; dans *sedmŭ*, *m* est radical, comme on le voit par lat. *septem*, *septimus* ; *osmŭ* a été fait d'après *sedmŭ*, comme lit. *ãszmas* d'après *sẽkmas*. Les autres mots doivent être examinés un à un ; ceux qui ne sont pas des mots indo-européens conservés tels quels en slave sont d'origine tout à fait obscure. Voici les principaux exemples :

črŭmĭnŭ « ἐρυθρός », Ps., CV, 7 et 9 ; Cloz., 301 (d'où *črŭmĭnovati sę* « πυῤῥάζειν », Év.), semble dérivé d'un mot *črŭmĭ* « ver » identique à lit. *kirmis* (cf. lette *cerms*, *cerme*), skr. *kṛ́miḥ*, v. irl. *cruim* ; au lieu de ce mot, on a v. sl. *črŭvĭ* dont le *v* est peu clair ; en revanche, v. r. *vermije*, qui traduit ἀκρίδες, répond peut-être à got. *waurms*, lat. *uermis* (v. Zubatý, I. F., VI, 155

et suiv.) et cf. pet. r. *vermjányj* « rouge », v. pruss. *wormyan, urminan* « rouge », peut-être aussi gall. *gwrm* « noir ».

xramŭ « οἶκος, οἰκία », Év. ; s. *hrâm,* génit. *hráma,* r. *xorómy,* tch. *chrám* ; sans étymologie certaine (cf. Pedersen, K. Z., XXXVIII, 395).

drŭmŭ est un mot très obscur (v. J. Schmidt, K. Z., XXV, 53, et Jagic', *Archiv,* IV, 528).

dymŭ « καπνός », Ps., XVII, 9 ; r. *dým, dýma* ; s. *dȋm, dȋma* ; tch. *dým* ; cf. lit. *dúmai,* skr. *dhūmáḥ,* lat. *fūmus* (sur la racine, cf. Fick, *Et. wört.,* I⁴, 465 ; Hirt, *Ablaut,* § 405).

golěmŭ « grand » (de **golęmŭ,* comme le fait remarquer M. Brandt, *Dopolnit. zamêtki,* p. 66), s. *gȍlem,* tch. *holemý,* v. pol. *z-golemo* « beaucoup », r. dial. *galjáma* (*Archiv,* XI, 127).

grŭmŭ « φύτον », thème en *-mŭ-* ; à en juger par le locatif *grŭmu,* Euch., 15 b, et par s. *grȋm, gŕma,* nom. plur. *gŕmovi.*

gumĭno « ἅλων », Év. ; r. *gumnó,* s. *gúmno,* pol. *gumno* ; *-ĭno-* étant suffixe secondaire, on a un primitif **gum-* ou **gumo-,* d'origine inconnue.

jarĭmŭ « ζυγόν », Supr., 326, 29 (et le dérivé *jarĭmĭničĭ* « τοῦ ὑποζυγίου », Mt., XXI, 5) ; r. *jarém, jarmá,* s. *járam, járma* ; au neutre : r. *jarmó,* pol. *jarzmo* (sur ce mot, cf. Pedersen, K. Z., XXXVIII, 313 ; Mikkola, *Baltisches und Slavisches* [dans *Finska Vetenskaps-Soc. Förhandl.,* XLV], p. 47).

kosmŭ « cheveux », pol. *kosm,* r. *kosmá* ; à côté de *kosa.*

krŭčima « boisson enivrante », r. *korčmá,* s. *kŕčma,* pol. *karczma.*

krŭma « πρύμνη », Mc, IV, 38 ; r. *kormá,* s. *kŕma* ; à rapprocher de gr. πρύμνα, où *-μν-* est issu de *-my-* (cf. F. de Saussure, *M. S. L.,* VII, 92).

krŭma, krŭmŭ « nourriture » (d'où *krŭmlja* « τροφή », Supr., 321, 14), r. *kórm,* s. *kŕma,* pol. *karm, karmi.*

nĕmŭ « κωφός, ἄλαλος », Év. ; r. *nêmój,* s. *nȉjem, nijȅma, nijȅmo* ; tch. *němý* ; sans étymologie connue ; par suite la présence d'un suffixe *-mo-* est incertaine.

prĕmŭ « droit » (*prĕmo* « ἀνέναντι, κατέναντι », Év.), r. *prjám, prjámo* ; formation peu claire ; les hypothèses de M. Il'inskij, *O nêkotoroxyx arxaizmax,* 76, ne sont pas convaincantes.

ramo « ὦμος », L., XV, 5 ; r. *rámo,* s. *rȁmo* ; cf. got. *arms,* skr. *īrmáḥ,* lat. *armus,* etc. ; cf. ci-dessus, p. 424.

sěmĭ, sěmĭja « famille », r. *sem'já*; cf. lit. *szeima* (Leskien, *Bild.*, 424), et, avec un autre suffixe, lat. *cīuis*, v. h. a. *hīwo*.

slama « paille », r. *solóma*, s. *slȁma*, tch. *sláma*, pol. *słoma*; cf. lette *salms*, v. h. a. *halm*, lat. *culmus*, et, avec un autre vocalisme, gr. καλάμος, καλάμη.

sramŭ « ἐντροπή », Ps., XXXIV, 26; v. r. *sórom, sóroma* (et *soróm*), s. *srâm, srâma*, pol. *srom*; cf. zd *fšarəmāṭ* « par honte », persan *šarm*.

strĭmŭ « en pente », *strĭmoglavĭ* « κατὰ κεφαλῆς », Supr., 104, 18; *strĭmŭ* « tout à fait », Supr., 200, 15; s. *stȑm, stȑma, stȑmo*; tch. *strmý*; v. J. Schmidt, *Sonantentheorie*, p. 39.

šumŭ « ἦχος », L., IV, 37; r. *šúm, šúma*; pol. *szum*; tch. *šum*; cf. κωκύω, et lit. *szaũkti* « crier » (avec élargissement *k*); donc de **keumos*.

umŭ « νοῦς », L., XXIV, 45; r. *úm, umá*; s. *ûm, úma*; pol. *um*; on a rapproché got. *gaumjan*.

usmŭ « vêtement, cuir », cf. *ob-uti*; le suffixe est *-smo-*, cf. lit. *-sma-* de *vaĩsmas*, etc. (v. Leskien, *Bild.*, 422 et suiv.), gr. -σμο- de σχισμός, etc.; le dérivé *usnĭje* (même sens), d'où sort l'adjectif *usnĭjanŭ*, Év., suppose **usmn-ĭje*, c'est-à-dire l'existence d'un thème en *-men-* à côté de *usmŭ*; cf. le cas de *ramo*, ci-dessus, p. 427.

zima « χειμών », Év.; r. *zimá*; s. *zȉma*; tch. *zima, zíma*; cf. lit. *žëmà* (accus. *žëmą*); cf. lat. *bīmus (bi-himus)*, gr. -χιμος.

XXIV

SUFFIXE *-ęt-*.

Le suffixe *-ęt-*, qui sert à former des noms d'enfants ou de jeunes animaux, est encore assez nettement productif dans son domaine limité durant la période historique du slave. Les exemples vieux slaves ne sont pas nombreux, car *-ęt-* est en concurrence avec *-ĭce-* (v. ci-dessus, p. 342) et *-ište-* (v. ci-dessus, p. 303) ; on peut citer :

agnę « agneau », Supr., 367, 8, à côté de la forme ordinaire *agnĭcĭ* (v. ci-dessus, p. 342) ; le simple, correspondant à lat. *agnus,* gr. *ἀμνός,* n'est pas attesté.

kljusę « iumentum », Supr., 433, 23 et 24 ; s. *kljúse, kljúseta.*

kozĭlę « ἔριφος », L., XV, 29 (en regard de *kozĭlištĭ,* Mt., XXV, 32 et 33), de *kozĭlŭ* ; s. *kȍzle* ; pol. *kozlę* ; r. *kozlënok.*

mladętĭce « νήπιον », Euch., 8 a, est un dérivé de *mladę,* dérivé lui-même de *mladŭ* ; s. *mlȁde.*

ošĭlę « ὄνος, ὀνάριον », Mt., XXI, 2 ; J., XII, 14 ; de *ošĭlŭ.*

otročę « παιδίον », Év. ; de *otrokŭ.*

ovĭčę « πρόβατον », Mt., XII, 11 et 12 ; dérivé de *ovĭca.*

žrĕbę « πῶλος », Év., à côté de *žrĕbĭcĭ* ; r. *žerebënok,* s. *ždrĩjebe, ždrȅbeta* ; pol. *zrzebię.*

Le hasard seul fait d'ailleurs que ces mots soient attestés, et non d'autres ; sans doute, certains des mots attestés dans d'autres dialectes n'existaient pas en vieux slave ; le vieux slave a *telĭcĭ, kurŭ, dĕtištĭ,* et non *telę, kurę, dĕtę* ; mais, par exemple, r. *porosënok,* s. *prȁse,* pol. *prosię* indiquent nettement une forme slave commune **porsęt-*, en regard de lit. *paŕszas,* v. h. a. *farh,* irl. *orc,* lat. *porcus* ; de même, v. sl. *štenę,* s. *štȅne,* p. r. *ščenjá,* pol. *szczenię,* en regard de v. sl. *štenĭcĭ* et de r. *štenók,* qui établissent le caractère productif de ces divers suffixes : *-ęt-, -ĭce-,*

-ŭko-. Il y a d'autres exemples qu'il est inutile d'énumérer ici.

L'origine de ce suffixe est assez peu claire, et M. Il'inskij, *O někotoryx arxaizmax*, p. 16 et suiv., est allé jusqu'à rechercher dans un thème tel que *telęt-* le participe présent d'un verbe *teliti* « vêler » : il est à peine utile d'indiquer que cette explication est de tous points invraisemblable et qu'elle ne repose sur aucun fait probant. La flexion russe, singulier *telënok*, pluriel *teljáta*, suffit à montrer que *-t-* ne fait pas partie intégrante de la formation, non plus que le τ dans gr. ὀνόματος, en regard de ὀνομαίνω et de lat. *nōmen, nōminis*. En réalité, on ne saurait, dans *mladęt-*, séparer *mladę-* de *mladĭn-ĭcĭ, mladĕn-ĭcĭ, mladen-ĭcĭ, mladĕn-ištĭ* (v. ci-dessus, p. 341 et suiv.). Sur le *-t-* de *mladę-t-, telę-t-*, etc., cf. A. Meillet, *Sur une difficulté générale de la grammaire comparée*, p. 14 (où est cité l'exemple sanskrit : *maghávā, maghónaḥ, maghávad-bhyaḥ*), Hirt, *Handbuch d. gr. laut-und formenlehre*, p. 272 et suiv., Osthoff, *Et. parerga*, I, 247 et suiv. ; on rapprochera notamment v. pruss. *smūnenisku* « menschlicher », Ench., 57 (et *smonenawi[n]s* « mensch », Voc., 67), à côté de *smunents*, accus. *smunentin*, avec M. Leskien, *Bild.*, 384. L'intonation rude attestée par l'*e* bref de s. *dijèteta*, par exemple, rend probable que *ę* repose ici sur *-ēn-*, ce qui s'accorde bien avec le *ĕ* de *mladĕn-ĭcĭ, mladĕn-ištĭ*, et le *ē* de lette *wersēns* « jeune bœuf » (sur ce type lette, v. Leskien, *Bild.*, 389) ; l'*e* bref de r. *telënok*, etc., rappellerait celui de *mladen-ĭcĭ*. La formation isolée *govędo*, qui a été rapprochée ci-dessus, p. 323, de celle en *-ęt-*, a aussi *ę* intoné rude : s. *gòvedo*.

XXV

SUFFIXES CARACTÉRISÉS PAR *-n-*.

1° Suffixe **-en-*.

Du suffixe secondaire **-en-*, si important en indo-européen (v. en particulier Osthoff, *Forsch. im gebiete d. idgen nominalbildung*, II), le slave n'a gardé que quelques restes isolés ; seuls les masculins ont encore des traces de la flexion consonantique ; il n'y a pas de neutres :

dĭnĭ, génit. *dĭne* « ἡμέρα », Év. ; r. *dén'*, *dnjá* ; s. *dân* ; pol. *dzien'*, *dnia* ; on a des dérivés de ce même thème dans : lat. *nūn-dinum*, lit. *dĕnà*, got. *sin-teins* ; et le caractère éminemment secondaire du suffixe **-en-* ressort bien de ce que l'on trouve par ailleurs **dy-eu-* (skr. *dyáuḥ*, gr. Ζεύς, Διϝός, lat. *Iuppiter*, *Iouis* et *diēs*, arm. *tiw* « jour », etc.).

grebenĭ « peigne » ; r. *grében'*, *grébnja* ; pol. *grzebien'*, *grzebnia* ; tch. *hřeben* (Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 2, 406 et suiv., où l'on trouvera des faits vieux tchèques relatifs à ce mot et aux suivants) ; le mot est à *grebą* ce que lat. *pecten* (cf. gr. κτείς) est à *pectō* ; pour la formation, cf. lit. *gelů* « aiguillon » (v. Leskien, *Bild.*, 381).

jasenĭ « frêne » ; r. *jásen'*, *jásenja* ; s. *jäsēn*, *jäsena* ; cf. ci-dessus, p. 209 ; sans traces de la forme consonantique ; le v. pruss. *ausonis* « eiche » (Voc.), en regard de lit. *aužůlas*, présente peut-être un exemple de formation analogue en *-n-* (cf. Leskien, *Bild.*, 394).

jelenĭ « ἔλαφος », génit. *jelene*, Supr., 164 ; Ps., XVII, 34, etc. ; r. *olén'*, *olénja* ; s. *jèlen* ; pol. *jelen'*, *jelenia* ; tch. *jelen* ; cf. arm. *eln* « cerf », lit. *élnis*, gaul. *Elem-biu* (nom de mois dans le calendrier de Coligny), gr. ἔλα-φος, ἐλλός ; cf. Osthoff, *Et. parerga*, I, 295 et suiv.

jesenĭ « automne » (féminin), r. *ósen'*, s. *jĕsēn* (loc. *jesènî*), pol. *jesien'* ; sans doute ancien thème en *-*en*-; mais les formes athématiques ne sont pas attestées.

korenĭ « ῥίζα », L., VIII, 13 ; r. *kóren'*, *kórnja* ; s. *kŏrijen* ; pol. *korzen'*, tch. *kořen*.

kremenĭ « silex », thème en *-n-*, comme le montre assez le nominatif *kremy* (d'où *kremykŭ*, pol. *krzemyk*, s. *kremíčak*) ; r. *kremén'*, *kremnjá* ; s. *krĕmēn* ; tch. *křemen*.

r. *péčen'* « foie » (fémin.), cf. lit. *kepens* (v. les observations de M. Leskien, *Bild.*, p. 381).

prŭstenĭ « δακτύλιος », L., XV, 22 ; r. *pérsten'*, *pérstnja* ; s. *přstēn* ; tch. *prsten* ; dérivé de *prŭstŭ*.

srŭšenĭ « frelon », non attesté dans les vieux textes et par suite sans trace de la flexion athématique ; r. *šéršen'*, *šéršnja* ; pol. *sierszien'* ; cf. lit. *szirszŭ̃*, *szirszeñs* (ancien thème en $^{r}/_{n}$; cf. ci-dessus, p. 418).

stepenĭ « ἀναβαθμός », Supr., 203, 13 ; r. *stépen'*, *stépeni* (féminin).

strŭženĭ « moelle », sans exemple en vieux slave proprement dit ; r. *stéržen'*, *stéržnja* ; tch. *stržen* (sans trace de la flexion athématique) ; le v. pruss. *strigeno* « gehirn » est à *strĭžen-* ce que v. pruss. *musgeno* (*mulgeno* ms.), cf. lit. *smagens*, etc., est à skr. *majján-* (sur les formes baltiques, v. Leskien, *Bild.*, 383) ; v. sl. *strĭžen-* est à *strĭža* « moelle », s. *stŕž*, *stŕži* à peu près ce que skr. *majján-* est à zd *mazga-*, v. sl. *mozgŭ*.

studenĭ (fémin.) « κρύος, κρυμός », Supr., 56, 29 ; 257, 15 ; r. *stúden'* (masc.) ; s. *stŭdēn* ; à côté de l'adjectif *studenŭ* « froid » ; peut-être dérivé de celui-ci ; cf. le type lit. *rudŭ̃* « automne » à côté de l'adjectif *rùdas* (Leskien, *Bild.*, p. 382).

A l'époque historique, *-en-* avait cessé depuis longtemps d'être un suffixe productif en slave ; mais, d'autre part, aucun des mots cités, sauf *srŭšenĭ* (ancien thème en $^{-r-}/_{-n-}$), ne se retrouve exactement dans une autre langue ; l'extension du suffixe i.-e. *-*en*- en slave est donc un fait très ancien sans doute, mais néanmoins dialectal, et non pas indo-européen ; *prŭstenĭ*, par exemple, montre le parti que, à une époque bien antérieure à l'époque historique, le slave a tiré de ce suffixe.

Il faut, de plus, ajouter les mots en *-jan-* (singulier *-janinŭ*, nom. plur. *-jane*), dérivés anciens de thèmes en *-yo-* et répon-

dant au type grec en -ιων- de οὐρανίων, μαλακίων, au type latin de *centuriō*, etc ; le plus clair est *gražḍan-*, nomin. plur. *gražḍane* « πολῖται », Év., de *gradŭ* ; ce type fournit surtout des noms propres tels que *Rimljan-*, nom. plur. *Rimljane* « Ρωμαῖοι », J., XI, 48. Sur cette formation, cf. *M. S. L.*, XI, 11 et XIII, 250). Le mot en *-tel-*, *žętelji* « θεριστής », a reçu *-an-* comme élargissement, d'où *žęteljane*, Mt., XIII, 39 Ass. Ostr., en regard de *žętelje* Zogr. Mar. ; cf. aussi Supr., 31, 22, 24 et 27. Le rapport avec le type *Slověne*, rapproché par M. Leskien, *Bild.*, 390, du type lit. *Tilžėnas* « de Tilsitt », n'est pas clair.

2° Suffixe *-*no-* (féminin *-na-*).

A. Adjectifs.

Le suffixe *-*no-*, qui est très souvent (et peut-être toujours) secondaire, fournit un grand nombre d'adjectifs dérivés de divers thèmes nominaux ; là où le suffixe suit immédiatement la racine, il est permis de se demander s'il ne s'agissait pas, au point de vue indo-européen, de dérivés de thèmes à suffixe zéro. Il a donc paru inutile de faire le départ entre les formations d'apparence primaire (pour la plupart de date indo-européenne) et celles qui sont sûrement secondaires, type lat. *aēnus*, gr. φαεινός, skr. *straiṇaḥ* « féminin ». En dehors des participes passés passifs rattachés à des thèmes verbaux slaves, formation verbale normale qu'il n'y a pas lieu d'examiner ici, on peut citer :

črŭnŭ « μέλας », Mt., V, 36 ; r. *čëren, černá, čërno* et *černó, čërnyj* ; s. *crn* ; pol. *czarny* ; cf. v. pruss. *kirsnan*, skr. *kṛṣṇáḥ* « noir ». — On notera que le suffixe *-no-* est assez fréquent dans les adjectifs qui indiquent des couleurs (v. Solmsen, K. Z., XXXVIII, 439).

desnŭ « δεξιός », Év. (sans trace du *ĭ* de la forme *desĭnŭ* qu'on pose d'ordinaire ; v. ci-dessus, p. 111), s. *dȅsnī* ; dérivé en *-*no-* du mot dont on a plusieurs autres dérivés avec divers suffixes : skr. *dákṣiṇaḥ*, zd *dašina-*, lit. *deszinė̃* ; gr. δεξιός ; lat. *dexter* ; got. *taihswa*, gall. *dehou* ; etc.

jinŭ « ἄλλος », Év. ; r. *inój*, s. *ȉno, ȉnjī* ; tch. *jiný* ; on n'a pas affaire ici sans doute à un suffixe *-*no-*, mais à un mot de la famille de skr. *anyáḥ* « autre » ; *jinŭ*, qui s'explique bien par

un ancien **ainos,* est à skr. *anyáḥ* ce que arm. *ayl* « autre », cypr. éléen αἴλο- sont à gr. ἄλλος, lat. *alius,* got. *aljis*; M. Danielsson a repoussé le rapprochement avec cypr. él. αἴλο- (I. F., XIV, 378), mais sans expliquer arm. *ayl* et v. sl. *jinŭ,* et sans d'ailleurs donner sur gr. αἴλο- autre chose que des hypothèses; M. Brugmann, *Demonstrativpronomina* (*Abhandlungen* de l'Académie de Saxe, XXII, VI), p. 109, identifie sl. *jino-* « autre » à **jino* « un »; mais on a vu ci-dessus, p. 159, que ce dernier était un ancien **jĭno-,* distinct par conséquent de *jino-* « autre », qui a une longue slave initiale; on ne voit du reste pas qu'un mot signifiant « un » aboutisse nulle part à un sens de « autre » aussi net que l'est celui de v. sl. *jinŭ,* qui équivaut exactement à gr. ἄλλος.

kaměnŭ « λίθινος », J., II, 6 (Zogr. Mar. Ass.); Supr., 401, 24; pet. r. *kámjanyj* et *kamjanýj*; s. *kämen* « de pierre » (avec *e* issu de *ę*); de **kamen-nŭ,* cf. Zubatý, *Archiv,* XV, 497; dans v. sl. *kaměnŭ,* il y a dénasalisation de *ę* devant *n,* normale en vieux slave; l'explication par **-mn-ĕno-* qu'a proposée Joh. Schmidt, *Sonantentheorie,* 96, pour *kaměnŭ* et autres formations pareilles: *plaměnŭ, ruměnŭ* (v. ci-dessous), est rendue impossible par le *ę* que supposent serbe *-en,* russe *-jan*; cf. ci-dessous, p. 437.

krŭnŭ « court, mutilé » (en parlant du nez, des oreilles); cf. Bartholomae, I. F., III, 169 et 193; Fortunatov, *K. Z.,* XXXVI, 15 et suiv.; Brugmann, *Grundr.,* I², 546.

lěnŭ « ὀκνηρός », Mt., XXV, 26 Zogr. Mar. (mais *lěnivŭ* Ass. Sav. Ostr.); s. *lȉjen*; tch. *léný, líný*; étymologie incertaine.

otvrŭnŭ « renversé », d'où *otvrŭnĭ* « τοὐναντίον », Supr., 139, 26; c'est-à-dire *ot-vrŭnŭ,* où *vrŭnŭ* représente **wṛt-no-* (type de skr. *bhinnáḥ* « fendu »); cf. *vrŭtěti, vratiti.*

plaměnŭ « φλόγινος », Supr., 226, 29; s. *plämen*; de **polmen-nŭ*; cf. ci-dessus l'observation relative à *kaměnŭ.*

plŭnŭ « μεστός », Ev.; r. *pólon, polná, pólno* (et *polnó*), *pólnyj*; s. *pȕn, pȕna, pȕno*; pol. *pełny*; tch. *plný*; cf. lit. *pilnas,* skr. *pūrṇáḥ,* v. irl. *lán,* got. *fulls,* et, avec un autre vocalisme (d'après **-plēre*), lat. *plēnus*; pour la formation, cf. *otvrŭnŭ* cité ci-dessus.

prisno « ἀεί », Mc, XV, 8; Ps., XCIV, 10; *prisnyjĭ, prisnojĭ* « γνήσιος », Supr., 400, 24; Euch., 5 b.

prostranŭ « πλατύς », Mt., VII, 13, n'est pas un adjectif immédiatement rattaché à la racine : le vocalisme *o*, en regard du vocalisme zéro de *črŭnŭ, otvrŭnŭ, plŭnŭ,* serait énigmatique; c'est un composé possessif de *pro-* et du substantif *strana*.

ranŭ « matinal », *rano* « ὄρθρον », L., XXIV, 1; r. *ráno*; s. *rȁno, rânī*; tch. *ráno, raný*; sur l'étymologie, v. Lidén, *Anlautgesetz,* 23 et suiv.

rěsnŭ « vrai » (d'où *rešnota* « ἀλήθεια », souvent dans le Psalterium sin.); cf. lit. *raiszkus* « évident », *réiszkiu* « je mets en évidence », etc. Le *k* est tombé dans le groupe *-skn-*, cf. ci-dessous *těsnŭ*.

ruměnŭ « πυῤῥός », Supr., 101, 9; r. *rumjányj*; s. *rùmen*; tch. *ruměný*; pol. *rumiany*; de **rumen-no-*; cf. lit. *raumŭ,* v. ci-dessus, p. 424.

slanŭ « salé », Euch., 2 b; Supr., 260, 6; *neslanŭ* « ἄναλος », Mc, IX, 50; r. *sólon, soloná, sólono, sólonyj* et *solónyj*; s. *slân, slána, sláno, slânī*; pol. *słony*; de sl. **sol-no-*, plus ancien **sal-no-* dérivé du thème **sal-* d'où sort v. sl. *solĭ*; v. ci-dessus p. 207.

srěnŭ « blanc » (v. Miklosich, sous ce mot).

studenŭ « ψυχρός », Mt., X, 42; r. *studënyj*; s. *stùden, stùdena, stùdeno*; tch. *studený*; cette formation, qui se retrouve dans *zelenŭ,* est à rapprocher du type sanskrit en *-ana-*, par exemple *sacanáḥ* « serviable », et germanique en *-ina-*, par exemple got. *fulgins* « caché »; c'est ce type qui a fourni les participes passifs slaves tels que *nesenŭ,* etc.

těsnŭ « τεθλιμμένος », Mt., VII, 14, Zogr. Mar. (*těsenŭ* Ass.; cf. L., XIII, 24, *těsĭnaě* Ass., en face de *těsnaa* Zogr. Mar. Sav.); Euch., 69 b; r. *tês'nyj*; s. *tijèsan, tijèsna, tijèsno, tȉjesnī*; tch. *těsný* (v. tch. *tiesný*); cf. *těskŭ, tiskati,* etc.; pour l'absence de *k*, cf. *rěsnŭ*.

unje, uněje « mieux », Év. d'après Mar. Ass. Sav.; *unjĭjĭ* « βελτίων », Supr., 309, 14; comparatif d'un adjectif, qui lui-même est peut-être un dérivé en **-no-* d'un mot tel que skr. *ávaḥ* « secours, faveur »; cette hypothèse, en tout cas incertaine, est tout à fait à écarter si l'on rapproche de *unje* le verbe *uniti* « désirer », Supr., 326, 18.

vranŭ « noir » (d'où « κόραξ », L., XII, 24; Ps., CI, 7); r.

vóron, voronój; s. *vrân, vrána, vráno*; pol. *wroný*; tch. *vraný*; cf. le substantif lit. *varnas* « corbeau »; le féminin *vrana* « corneille », r. *voróna*, s. *vrâna*, tch. *vrána*, pol. *wrona*, a, comme lit. *várna*, une autre intonation radicale (cf. Pedersen, *Materiały i prace* de l'Académie de Cracovie, I, 169).

zelenŭ « χλωρός », Mc, VI, 39; r. *zelënyj*; s. *zèlen, zèlenī*; pol. *zielony*; cf. lit. *želiù, žãlias*; gr. χλόος; lat. *(h)olus*, etc.; pour la forme, cf. *studenŭ*, ci-dessus. Un autre adjectif de même forme est *črŭvenŭ* « rouge » (s. *crven*), à distinguer sans doute de *črŭveny prągŭ* « σκωληκοκάμπη », Euch., 59 a.

želèznŭ « de fer », Mc, V, 3 et L., VIII, 29; Euch., 54 b; Supr., 2, 8 et 169, 2 (et non *želězĭnŭ*, car, dans aucun de ces exemples, il n'y a trace probante de *ĭ*, et la graphie constante *želězno* du nominatif dans Supr. et Euch. exclut *želězĭnŭ*; le *želězĭnyjimi* de Ass. L., VIII, 29, est isolé et ne prouve rien, comme le montre bien M. Ščepkin, *Razsužd. o jazykê Savv. kn.*, 139); de *želèzo*; r. *želê'znyj*, pol. *żelazny*; *želěznŭ* est donc formé tout autrement que lit. *geležinis*.

Les exemples cités montrent que, si *-no-* a été productif en slave à une époque préhistorique et a fourni quelques adjectifs nouveaux inconnus à l'indo-européen, notamment dans le cas de v. sl. *kaměnŭ* et *želěznŭ*, c'est-à-dire d'adjectifs indiquant la matière (cf. lat. *aēnus, salīgnus*, etc.), ce n'a été que dans une très faible mesure. Le type de *kaměnŭ, plaměnŭ, ruměnŭ* a du reste pris une certaine extension et a fourni toute une petite catégorie d'adjectifs en v. sl. *-ěnŭ*, r. *-jan*, s. *-en*, indiquant la matière dont est faite un objet:

bagŭrěnŭ « πορφυροῦς », Act. XVI, 14 (d'où *bagŭrěnica*, v. p. 346), v. r. *bagrjanŭ* (v. Sreznevskij, *Materialy*); de *bagŭrŭ*.

cvětĭčanŭ « ἀνθοφόρος », Supr., 253, 4, de *cvětĭcĭ*.

drěvěnŭ « τοῦ ξύλου », Cloz., 593; Supr., 322, 25; r. *derevjánnyj*; tch. *dřevený* (de *drěvo*); s. *dřven* (de *drŭva*). On lit *drěvĭnŭ* (même sens), Ps., LXXIII, 6.

ję̨činěnŭ « κρίθινος », J., VI, 9, 13 Zogr. Ass. (éd. Črnčic'; *ję̨činŭ* Mar. Ostr.); sans doute *ję̨čiměnŭ*, dérivé du thème en *-en- ję̨čimy, ję̨čimene*, c'est-à-dire un adjectif du type de *kaměnŭ*, contaminé avec *ję̨činŭ* (cf. sur toutes ces formes les hypothèses de Joh. Schmidt, *Sonantentheorie*, 138).

kožanŭ « de peau » ; r. *kóžanyj* ; s. *kȍžan* ; de *koža*.

lĭněnŭ « de lin », Supr., 139, 7 ; r. *l'njanój* ; pol. *lniany* ; s. *lȁnen* ; de *lĭnŭ*.

měděnŭ « χαλκοῦς », Ps., CVI, 16 (mais *mědĭnŭ*, Ps., XVII, 36 ; Supr., 372, 17) ; r. pop. *mědjanój* : s. *mjȅden* ; pol. *miedziany* ; de *mědĭ*. Les dérivés de noms de métaux ont du reste des formes assez diverses ; *olověnŭ* « de plomb » est formé comme *měděnŭ*, et *sŭrebrĭnŭ* « d'argent », Ps., CXIII, 12, comme *mědĭnŭ* ; sur *zlatŭ* « d'or », cf. ci-dessus, p. 298, et, sur *želežnŭ* « de fer » (et non *želežĭnŭ*), p. 436.

možganŭ « μεμυελωμένος », Ps., LXV, 15, de *mozgŭ* ; s. *mȍžgāni* « cerveau ».

očitěnŭ « ἐσμυρνισμένος », Mc, XV, 23 Sav. (*očitĭnŭ* Zogr. Mar. Ostr., *ozmĭrenŭ* Ass.), de *očitŭ*.

olověnŭ « de plomb », Supr., 1, 8, de *olovo* ; r. *olovjánnyj* ; pol. *ołoviany*.

rožanŭ « κεράτινος », Ps., XCVII, 6 ; s. *rȍžan* ; de *rogŭ*.

trŭněnŭ « ἀκάνθινος », J., XIX, 5 Sav. (mais *trŭnovŭ* Zogr. Mar. Ass.) ; Mt., XXVII, 29 « ἐξ ἀκανθῶν », Sav. (mais *otŭ trŭniě* Zogr. Mar. Ass.).

usnĭjanŭ « δερμάτινος », Mt., III, 4 Ass. Sav. (Zogr. Mar. def.) ; Mc, I, 6 Mar. Ass. Sav., de *usnĭje* ; *usŭměnŭ*, Mc, I, 6 Zogr., de *usmŭ*.

vlasěnŭ « τρίχινος », Supr., 156, 17 ; r. *volosjanój*, pol. *włosjany* ; de *vlasŭ*.

Ce type n'a rien à faire avec le type skr. *-ena-*, zd *-aēna-*, lit. *-ėna-*, *-ainja-*, ainsi que le fait remarquer M. Brugmann, *Grundr.*, II, p. 151. Il paraît récent et provient sans doute du fait que, dans **kamęno-* et les mots analogues (v. ci-dessus p. 434), en regard de *kamy*, *kamenĭ*, etc., on n'a plus senti la coupe **kamę-no-* et qu'on a isolé **-ęno-*, qui est représenté par v. sl. *-ěno-*. Le type ainsi formé ne comprend d'ailleurs que peu de mots et pour la plupart assez rarement attestés ; il n'y a pas un exemple net qu'on puisse attribuer avec certitude à l'original de la traduction de l'Évangile ; car *ję̨čĭněnŭ* sort de *ję̨čĭmen-* comme on l'a vu ; *usměnŭ* suppose sans doute **usmen-*, et *usnĭjanŭ* doit résulter de quelque contamination (cf. ci-dessus, p. 428). Il est probable que *kaměnŭ* a entraîné *drěvěnŭ*, *měděnŭ*, *olověnŭ*, *rožanŭ*, tous ces mots indiquant la matière

dont sont faits certains objets : *drěvěnŭ* s'opposait naturellement à *kaměnŭ*. — Cette explication est purement hypothétique ; mais elle justifie que le vieux slave, le bulgare, le tchèque, le polonais aient *-ěno-*, en regard de *-ęno-* du serbe, du slovène et du russe, et que le sorabe ait un traitement à part (v. Šakhmatov, *Izvêstija* de la section de langue russe de l'Académie de Saint-Pétersbourg, VI, 4, 272 et suiv.); le serbe même a, pour ce *ę* devant *n*, un traitement différent de celui des autres *ę* ; car, après chuintante, on y trouve *an* (*rŏžan*, etc.) et non *en*.

Quant à *pijanŭ* « μεθύων » (d'où *pijanica* « ὁ μεθύων », Mt., XXIV, 49 ; *pijanĭstvo* « μέθη », L., XXI, 34 ; Euch., 68 a) ; r. *p'ján, p'jányj*, s. *pijan, pjȁn*, pol. *pijany*, la forme en est si singulière que M. Zubatý a proposé de le rapprocher d'un participe présent moyen skr. **píyānaḥ* (*Listy fil.*, XXVIII, 24 et suiv.).

Le seul suffixe d'adjectifs en *-no-* qui soit largement productif en slave à date historique est *-ĭno-* qui a fourni un nombre illimité de mots ; c'est avec *-ĭno-* qu'on forme tous les adjectifs dérivés de noms d'objet ou de noms abstraits ou (au moins virtuellement) de composés et aussi quelques adjectifs dérivés de noms de personne qui indiquent une qualité ; les adjectifs tirés de noms d'objet sont en *-ĭno-*, et aussi quelques adjectifs d'appartenance tirés d'anciens noms de personne athématiques, comme *gospodĭnŭ, materĭnŭ* ; cf. lit. *-ina-* (v. Leskien, *Bild.*, 399), gr. -ινο-, lat. *-ino-* (Brugmann, *Grundr.*, II, p. 146 et suiv.). Les exemples suivants, tous pris dans l'Évangile, donneront une idée suffisante du type (qui a lui-même donné naissance au type en *-ĭniko-*) :

beštędĭnŭ « ἄτεκνος » (cf. l'abstrait *beštędĭje* « ἀτεκνία », Ps.), v. ci-dessus, p. 338 et suiv. ; *bezumĭnŭ* « ἄφρων » (cf. *bezumĭje* « ἀφροσύνη », Év.) ; *bezvodĭnŭ* « ἄνυδρος » ; *bědĭnŭ* « κυλλός, ἀνάπειρος », de *běda* ; *běsĭnŭ* « δαιμονιζόμενος » (d'où *běsĭnovati* « δαιμονίζεσθαι ») ; *blądĭnŭ* « ἄσωτος », de *blądŭ* ; *bolĭnŭ* « ἀσθενής », de *bolĭ* ; *bračĭnŭ* « γάμου », de *brakŭ* ; *crŭkŭvĭnŭ* « τοῦ ἱεροῦ, τοῦ ναοῦ », de *crŭky* ; *čistĭnŭ* « ἔντιμος », de *čistĭ* ; *xrizmĭnŭ* « μύρου », de *xrizma* (mot grec) ; *divĭnŭ* « θαυμαστός », de *divŭ* ; *dlŭžĭnŭ* « qui doit » (d'où *dlŭžĭnĭkŭ*), de *dlŭgŭ* ; *dovolĭnŭ* « ἱκανός »,

cf. *dovĭlĕti* et *volja*; *gospodĭnŭ* « κυρίου » (exemple d'adjectif d'appartenance en *-ĭnŭ-* d'un nom de personne), de *gospodĭ*; *grěšĭnŭ* « ἁμαρτωλός » (d'où *grěšĭnikŭ*), de *grěxŭ*; *kamenĭnŭ* « πετρώδης », de *kamenĭ*; *kĭnŭsĭnŭ* « τοῦ κήνσου », de *kĭnŭsŭ* (simple transcription du grec κῆνσος); *krasĭnŭ* « ὡραῖος », cf. *krasiti* et *krasota* (le mot d'où sont tirés ces divers dérivés n'est pas attesté); *materĭnŭ* « μητρός », de *mati* (à côté de *materjĭ*, Supr., 285, 6; on cite aussi *dŭšterĭnŭ*, qui n'est pas attesté dans Év. parce que, par hasard, le traducteur n'a pas eu occasion d'employer l'adjectif d'appartenance de *dŭšti*); *měsęčĭnŭ* « σελληνιαζόμενος », de *měsęcĭ*; *pogybělĭnŭ* « τῆς ἀπολείας », de *pogybělĭ*; *pravĭdĭnŭ* « δίκαιος » (d'où *pravĭdĭnikŭ*), de *pravĭda*; *protivĭnŭ* « ἐνάντιος, ἀπειθής », cf. *protivą*; *ravĭnŭ* « ἴσος » (r. *róvnyj*, s. *rávan*, pol. *równy*) d'un primitif non attesté en slave; *vrĕmenĭnŭ* « τοῦ καιροῦ, πρόσκαιρος », de *vrĕmę*; *zemĭnŭ* « τῆς γῆς », de *zemlja*; *zimĭnŭ* « d'hiver », de *zima*; *žrŭnovĭnŭ* (avec *o*) « μυλικός », de *žrŭny*; etc.

On a d'assez remarquables dérivés de locutions adverbiales dans *jiskonĭnŭ* « primitif », Supr., 436, 9, de *jiskoni* « dès le commencement »; *jizdrędĭnŭ* « extraordinaire », Supr., 440, 19, de *jizdrędĭ*.

Dans quelques cas, le suffixe *-ĭno-* s'ajoute à un élément *-ov-*: *četvrĕdĭnevĭnŭ* « τεταρταῖος », J., XI, 39, et *dĭnevĭnŭ* « ἡμερινός », Cloz., 561, de *dĭnĭ* (r. *dnevnój* et *dnévnyj*); *duxovĭnŭ* « τοῦ πνεύματος », L., IV, 14 et Euch., 8 b, de *duxŭ* (dont le datif est souvent *duxovi*; r. *duxóvnyj*, s. *dùxovnī*, pol. *duchowny*); *duševĭnŭ* « ἔμψυχος », Supr., 178, 16; Euch., 25 b, de *duša* (d'après le précédent? r. *dušévnyj*, s. *dȕšēvan*, pol. *duszewny*); *dŭždevĭnŭ* « de pluie », Euch., 2 a, de *dŭždĭ*; *grěxovĭnŭ* « de péché », Euch., 25 b; 78 a, de *grěxŭ* (cf. génit. plur. *grěxovŭ*, L., XXIV, 47 Mar. Ass.; L., I, 77 Mar.); *plačevĭnŭ* « τοῦ κλαυθμῶνος », Ps., LXXXIII, 7, de *plačĭ*; *slonovĭnŭ* « ἐλεφάντινος », Ps., XLIV, 9, de *slonŭ*; *vinovĭnŭ* « coupable », Supr., 426, 14, de *vina*. Ces formes sont en partie analogiques des dérivés de thèmes en *-ŭ-* tels que *volovĭnŭ* « βοῶν », Év., de *volŭ*: *-ovĭnŭ* se rencontre d'une manière très caractéristique près des thèmes en *-o-* qui ont subi l'action des thèmes en *-ŭ-* comme *duxŭ* et *grěxŭ*; il y a eu aussi contamination avec des thèmes en *-ovo-*; ainsi dans *dŭždevĭnŭ*, en regard de *dŭždevŭ*, Supr., 183, 9;

enfin *vinovĭnŭ* (et r. *vinovát,* dès les vieux textes) rappelle l'itératif *-vinovati* (pol. *winovac'*), étudié ci-dessus, p. 45, dont la racine est la même que celle de *vina.*

Ce qui montre bien le caractère productif du suffixe et le sentiment qu'en avaient les sujets parlants, c'est que le dérivé en *-ĭnŭ* suit le sort du mot dont il est dérivé ; là où un mot comme *slovo* reste nettement en *-es-,* on ne trouve d'autre dérivé que *slovesĭnŭ* « λογικός », Euch., 8 b ; si au contraire un ancien thème en *-o-* tend à passer aux thèmes en *-es-,* l'adjectif suit : ainsi *tělesĭnŭ* « σωματικός », L., III, 22, de *tělo* ; si enfin *čudo* fournit, à côté de l'ancien *čudesĭnŭ,* un nouveau dérivé *čudĭnŭ* « θαυμαστός », Ps., VIII, 2. Supr., 225, 27, c'est que Ps. sin. a un datif *čudu,* Ps. LXX, 7, et de même Supr., 444, 29 (cf. le verbe *čuditi*).

Le *z* de *ljubĭzĭnŭ* (*ljubĭznĕ* « ἐρωτικῶς », Supr., 302, 8 ; *ljubĭzno,* Euch., 17 b), r. *ljubéznyj,* s. *ljùbazan,* pol. *lubieżny,* est assez énigmatique. — La formation de *setĭnŭ* « ἔσχατος », Supr., 280, 6, etc., est obscure.

L'adjectif *neprijazninŭ* « τοῦ πονηροῦ », Mt., XIII, 38 ; Euch., 80 a ; Supr., 267, 25, etc., de *neprijaznĭ,* fait une grave difficulté ; il semble que le *-ĭ-* du suffixe se contracte avec le *-ĭ-* final du thème auquel s'ajoute le suffixe pour donner un *i.* On pourrait encore citer *goląbinŭ, goląbinjĭ* (Euch., 3 a) « de pigeon, de colombe », de *goląbĭ* ; *zvěrinŭ* « d'animal », Euch., 54 a ; Supr., 136, 26 (cet adjectif a semblé sans doute peu clair et, par suite, a été élargi en *zvěriniskŭ,* Supr., 63, 22 et *zvěrinĭnŭ* « d'animal », Supr., 126, 17) ; et, en dehors des textes vieux slaves, *tatinŭ* « de voleur », de *tatĭ.* On notera aussi *osĭlętinŭ* « d'âne », de *osĭlę,* Supr., 248, 24. Dès lors *jigŭlinŭ* « ῥαφίδος, βελόνης », Mc, X, 25 ; L., XVIII, 25, supposerait un substantif non attesté **jĭgŭlĭ,* à côté de *jĭgŭla,* et en effet le petit russe a *hólka* de **jĭgŭlĭ-ka,* en face de r. *iglà,* s. *igla,* tch. *jehla.*

Il convient de mettre tout à fait à part les adjectifs en *-ĭno-* qui indiquent une possibilité ; ces adjectifs répondent peut-être aux adjectifs grecs en *-ανο-* tels que πιθανός, et sl. *-ĭno-,* lit. *-ina-* y seraient issus de **-°no-,* et non de **-ĭno-,* comme dans le cas précédent. Le plus bel exemple est :

prijętĭnŭ « δεκτός », L., IV, 24 Mar. Ass. (Zogr. def. ;

prijętŭ, Sav. Ostr.), de *prijętŭ*; r. *prijátnyj*; cf. les participes lituaniens en *-tinas*; le grec a dans les mêmes conditions un autre suffixe secondaire, le suffixe *-*wo-*, d'où -τε(ϝ)ος.

De même on lit, Euch., 4 a, *neispisanenŭ* « indescriptible » et *neizglagolanenŭ* « indicible », où *-enŭ* vaut *-inŭ*, et qui sont formés exactement comme *prijętĭnŭ*, et Supr., 40, 9, *tŭlěnĭnŭ* « corruptible », *netŭlěnĭnŭ* « incorruptible » (*bestŭlěnĭnŭ*, Supr., 171, 16, a subi l'influence de *bestŭlję*); *nepostradanĭnŭ* « qui n'est pas de nature à souffrir », Supr., 8, 21; *nedočajanĭnŭ* « qu'on ne saurait attendre », Supr., 389, 5; v. d'autres exemples chez Wiedemann, *Beitr. z. altbulg. conjug.*, p. 139.

Dans *mlŭčanĭnŭ* « de silence, où l'on peut observer le silence », Supr., 200, 23, le sens est un peu différent.

Le type exactement comparable à celui de gr. πιθανός, à savoir celui de *dokosĭnŭ* « qui peut être touché », ne semble guère attesté dans les textes proprement vieux slaves: toutefois on peut mentionner *priležĭno* « ἐπιμελῶς, εὐτόνως », Év., et *priležĭnŭ* « constant », Supr., 405, 7, cf. *priležati*; *dostojĭnŭ* « ἱκανός, ἄξιος », Év. (cf. *dostojati*) où la graphie ne permet pas de distinguer entre *ĭ* et *i*, mais où en tout cas on prononçait *-inŭ*, ce qui fait que l'on a créé *dostojinĭnŭ*, en réajoutant le suffixe, ainsi Supr., 82, 13; *nepozybĭnŭ* « inébranlable », Supr., 152, 27, cf. *pozybati*; *nepostąpĭnŭ* « immuable », Supr., 158, 5, cf. *postąpiti*; *govějĭnŭ* « εὐλαβής » (d'où *govějĭnĭstvo*, Supr., 435, 12), cf. *gověti*.

Dans *svinŭ* « τῶν χοίρων », Mt., VIII, 31, et Mc, V, 11, r. *svinój* (d'où *svinija* « χοῖρος », Év., etc.), on a un adjectif en *-ino-* identique à got. *swein* et surtout à lat. *suīnus*; l'intonation douce de s. *svînje* (nom. plur.) indique sans doute que sl. *i* représente un i.-e. **ei*; le mot d'où est tiré ce dérivé est **sū-* (lat. *sūs*, etc.); cf. le type de lat. *caprīnus*, *bouīnus*, *lupīnus*, etc.

Un suffixe *-ino-* fournit les adjectifs dérivés de noms terminés en *-a-*:

vojevodinŭ « du général », Supr., 14, 4, de *vojevoda*.

Ioninŭ « Ἰώνου », J., I, 43, etc.; dérivé de *Iona*.

Jiliinŭ « Ἡλεία », L., I, 17, de *Jilija*.

De même le dérivé de *Sotona* « Σατανᾶς » est *Sotoninŭ*, etc.

Un cas tout particulier est celui de *žena Xuzanĕ* « γυνὴ Χουζᾶ », L., VIII, 3 Mar., tandis que Zogr. a *Xuzĕanina*.

Les noms propres de ce genre faisaient difficulté au point de vue slave ; de là l'aspect assez insolite de tous ces dérivés.

B. Substantifs.

Le suffixe **-no-*, ou sa forme féminine **-nā-*, figure en slave dans un certain nombre de substantifs de formation indo-européenne, ou du moins de formation dialectale très ancienne, mais il n'est productif ni à date historique, ni à une date voisine de l'époque historique. En l'état actuel des choses, les mots qui présentent un élément suffixal *-no-, -na-* sont d'origines assez diverses ; tel est un ancien thème en $^{-r-}/_{-n-}$ avec un suffixe secondaire *-ā-*, ainsi *vesna* ; tel autre est un dérivé secondaire d'un autre nom, ainsi *ložes-na, azno, plesna, ostĭnŭ, ovĭnŭ, luna* ; plusieurs représentent un type indo-européen défini de noms d'objets, de choses, à vocalisme *o* de la racine, formant pendant à un type indo-européen en **-to-, *-tā-*, ayant même vocalisme radical et même valeur sémantique (v. ci-dessus, p. 296), ainsi *cĕna, mĕna, runo, slana, strana, vĕn-(ĭcĭ)*. Sans tenter le départ, impossible, de ces diverses formations, on peut citer :

azno, jazno « cuir » (ou *azĭno, jazĭno?*), du thème **āg₁-* de lit. *ožỹs* « bouc », *ószka* « chèvre » ; cf. skr. *ajínam* « peau ».

blaznŭ « erreur, scandale », Euch., 53 b ; *sŭblaznŭ* « σκάνδαλον », Év., Ps. ; on rapproche lat. *flāgitium* (*BB.*, XVIII, 283 et suiv.).

tch. *blána* « petite peau, aubier », pol. *błona* « peau transparente », r. *boloná* (acc. *bólonu*) « verre » ; M. T. Torbiörnsson, *Liquidametathese*, I, p. 71, a rapproché gr. φολίς, φελλός « ... φλοιὸς δένδρου καὶ ξύλον ἐλαφρόν », Hesych.

blizna « cicatrice », r. *blizná* (nom. plur. *blízny*), s. *blîzne* ; cf. lat. *flīgere?*

s. *brána* « herse », r. *boroná* (acc. *bóronu*), pol. *brona*, tch. *brána* ; cf. gr. φάρος, φαρόω. — Le mot a sans doute été contaminé avec un autre de la famille du verbe *brati* ; de là r. *oboróna* « défense », pol. *obrona*, tch. *obrana*, et s. *brána* « défense », tch. *brána* (accus. *branou*, avec *ra* bref répondant normalement à r. *óro*).

cèna « τιμή », Mt., XXVII, 6 et 9; Ps., XLIII, 13; Euch., 49 a; « prix », Cloz., 230, Supr., 310, 14; r. *cěná* (acc. *cě'nu*), s. *cijèna*, pol. *cena*; cf. zd *kaēnā-*, gr. ποινή, et, avec un suffixe secondaire, lit. *kainė* « prix » (Leskien, *Bild.*, 375); M. Osthoff, PBB., XIII, 451, a rapproché v. isl. *heiđ* « paiement, prix », qui aurait même formation et même vocalisme, avec le suffixe du type gr. κοίτη. On a de la même racine des formes verbales, notamment gr. τίν(*F*)ω, τείσω.

člĭnŭ « bateau »; r. *čěln*, *čělna*; s. *čûn*, *čûna*; tch. *člun*; cf. v. h. a. *scalm* « bateau », J. Schmidt, *Sonantentheorie*, p. 110.

xrana, s. *hrána*, est spécialisé au sens de « nourriture » dans les dialectes du Sud, ainsi qu'en polabe et en kašub; mais il a un sens plus général en slave commun, ainsi que l'indique le dérivé *xraniti* « φυλάσσειν », Év.; et ce sens apparaît conservé (ou rétabli?) dans des formes munies de préverbes et qui, comme telles, ont subi l'influence des verbes : pol. *ochrona*, *pochrona*, s. *pȍhrana*; r. *póxorony* signifie « obsèques ».

dŭno « fond » (d'où *bezdŭna* « ἄβυσσος », Év.), r. *dnó*, s. *dnȍ*, tch. pol. *dno*; cf. lit. *dùgnas* de **dubnas* (v. Leskien, *Bild.*, 360); sur une contamination avec le mot attesté par skr. *budhnáḥ*, etc., v. *M. S. L.*, XII, 430.

glĕnŭ « φλέγμα, φλεγμονή », tch. *hlen*; cf. gr. γλοιός, lat. *glūs*, etc. (Hirt, *BB.*, XXIV, 280). — *glina* « argile » (d'où *glinĭnŭ*, Supr., 295, 6) appartient peut-être au même groupe de mots; r. *glína*, tch. *hlina*; le serbe a une forme altérée par association avec *gniti* : *gnjȉla* (cf. déjà *gnilĭnŭ* « ὀστράκινος », Supr., 299, 24).

granŭ « vers, verset », dont on trouve des exemples dans le *Lexicon* de Miklosich et les *Materialy* de Sreznevskij (et Euch., 65 a?), et que M. T. Torbiörnsson, *Liquidametathese*, II, 27 (*Upsala univ. årsskrift*, 1904) rapproche avec raison de h. sor. *hrono*, b. sor. *grono* « discours », b. sor. *gronis'*, polabe *górni*ᵉ*s* « parler »; ce mot est intéressant parce que le pluriel *granesa* (attesté une fois) et le dérivé *granesĭ* « vers, verset », du thème **gornes-*, semblent fournir une trace de la formation en *-nes-* connue par skr. *rékṇaḥ* « reste » = zd *raēxnō*, skr. *ápnaḥ* « biens », zd *rafnō* « joie », lat. *uolnus*, etc. Quant à la racine, cf. skr. *gṛṇáti* « il chante », *járate*, lit. *giriù* « je loue », *gařsas* « bruit », etc.

grŭnŭ « lebes », r. *górn*; d'où *grŭnĭcĭ* « pot », v. r. *gorněc*, s. *gŕnac*, pol. *garniec* et *garnek*; cf. lat. *fornus (fornāx)*, et aussi skr. *ghṛṇáḥ* « chaleur ».

kolěno « γόνυ », Év., r. *kolé'no*, s. *kòljeno*, pol. *kolano*; cf. lit. *kelỹs* « genou », avec un autre suffixe secondaire.

kolěno « φυλή », L., XXII, 30, etc.; Ps., LXXI, 17; s. *kòljeno*; cf. v. sl. *čeljadĭ* et gr. τέλος « groupe d'hommes », etc.

ložesna « μήτρα », L., II, 23; Ps., XXI, 11; LVII, 4; Euch., 4 b, 62 a; partout écrit sans jer entre *s* et *n*; dérivé en *-no-* de **ložes-* (cf. ci-dessus, p. 111 et p. 358).

luna « σελήνη », Mt., XXIV, 29 Mar. Ass. Sav. (*měsęcĭ* Zogr.), Mc, XIII, 24 Zogr. Mar. (Ass. Sav. def.), L., XXI, 25 Mar. Ass. Sav. (*měsęcĭ* Zogr.); Ps., VIII, 4, etc.; Euch., 4 a, etc.; Supr., 325, 7; r. *luná* « lune »; pol. *łuna*, tch. *luna* signifient « lueur d'un grand feu »; cf. v. pruss. *lauxnos* « gestirne », lat. *lūna* (= prénestin *losna*), zd *raoxšna-* « brillant »; gr. λύχνος a un vocalisme radical différent; on peut partir d'un thème **loukes-* ou d'un élargissement **leuks-* de la racine **leuk-* (v. Uhlenbeck, *Et. wört. d. a. ind. spr.*, sous *rukṣáḥ*).

měna « συνάλλαγμα », Supr., 310, 17 et 18 (et *jizměna* « ἀντάλλαγμα », Mc, VIII, 37, d'après *jizměniti*); r. *mé'na* (et aussi *měná*); s. *mijèna*; tch. *měna*; cf. lit. *maĩnas* « échange », *atmainà*, *su-mainà* (v. Leskien, *Bild.*, 365), lette *maina* et les dérivés got. *gamains*, lat. *commūnis*; pour la racine, cf. v. sl. *jiz-mětŭ sę*, lette *mīt*, skr. *máyate*.

mlŭnĭji « ἀστραπή », Év.; r. *mólnija*; s. *múnja* (plur. *mûnje*); cf. v. pruss. *mealde* « éclair ». Le mot slave renferme un suffixe secondaire *-ĭja-*, sur lequel v. ci-dessus, p. 394 et suiv.

ostĭnŭ « pointe, aiguillon », Supr., 300, 9; 250, 21; r. *ostén*, s. *òstan*, pol. *os'cien*; de **ostŭ* (r. *ost'*); cf. lit. *ãkstinas* « aiguillon ».

ovĭnŭ « κριός », Ps., LXV, 15; Euch., 15 b; r. *ovén*, *ovná*; s. *òvan*, *óvna*; v. pol. *owien*; dérivé de **ovĭ* (cf. lat. *ouis*, etc.), comme le féminin correspondant *ovĭca*, étudié ci-dessus p. 336 (cf. Osthoff, *Et. parerga*, I, 245); cf. lit. *ãvinas* « bélier », v. pruss. *awins* (Voc.); pour ce type, cf. Leskien, *Bild.*, 405.

pelena « σπάργανον », Cloz., 622, 887 et 888 (= Supr., 340, 21); r. *pelená*, s. *pelèna*; on cite aussi tch. *pléna*, *plína*; cf. lit. *plėnė* « peau », gr. πέλμα, etc., avec des sens différents.

pěna « ἀφρός », Év. ; r. *pě'na,* s. *pjěna,* pol. *piana,* tch. *pěna, pína* ; cf. v. pruss. *spoayno,* lit. *spáinė,* skr. *phénaḥ* ; cf. J. Schmidt, *Sonantentheorie,* p. 107.

pišeno « farine » (d'où *pišenica* « σῖτος », Év. ; r. *pšeníca,* s. *šěnica,* pol. *pszenica*) ; cf. *pišą* et v. pruss. *sompisinis* « grobbrot » (Voc.). Pour *-eno-,* cf. *vrěteno.*

plenica « πλόκαμος », Supr., 296, 7 ; dérivé d'un mot **plena,* non attesté ; cf. *pletą.*

plesna « plante des pieds », Euch., 35 b ; Ps., XVII, 37 ; r. *plesná* ; dérivé d'un thème en **-es-* attesté par skr. *práthaḥ,* zd *fraθō,* gr. πλάτος ; soit **pleth(ə)s-nā* ; pour le sens, cf., de la même racine, lat. *planta,* en face de lit. *splintu.*

plěnŭ « αἰχμαλωσία », Ps., XIII, 7 : « τὰ σκῦλα », Supr., 242, 20 ; s. *plȉjen, plȉjena* ; tch. *plen,* pol. *plon* (r. *polón* a une intonation rude inexpliquée) ; on rapproche lit. *pelnas* « mérite », avec le vocalisme *e* anomal, comme en slave.

rana « μάστιξ, πληγή », Év. ; r. *rána* ; s. *rȁna* ; tch. *rána* ; cf. skr. *vraṇáḥ* d'après MM. Lidén (*Anlautgesetz*) et Rozwadowski *Quaest. gramm.,* II, 8, dans les *Rozprawy* de l'Académie de Cracovie, XXVIII).

runo « πόκος », Ps., LXXI, 6 ; r. *runó* ; s. *rúno* ; tch. *rouno* ; pol. *runo* ; cf. *rŭvati* ; le vocalisme radical est **ou* ; autrement on aurait **rjuno.*

sěno « χόρτος », Mt., VI, 30 ; Cloz., 927 = Supr., 341, 24 ; Ps., CI, 5 ; Euch., 12 b ; r. *sě'no,* s. *sȉjeno,* pol. *siano* ; cf. lit. *szẽnas* ; on a rapproché gr. σχοῖνος (Lidén), κοινά· χόρτος, Hes. (P. Persson), χῖλός (Niedermann).

skvrŭna « μολυσμός, μύσος », Euch., 9 b ; Supr., 242, 29 ; r. *skvérna* ; sans doute dérivé d'un thème en *-r-/-n-* attesté par gr. σκώρ, σκατός ; cf. v. isl. *skarn* (cf. Osthoff, *Et. parerga,* I, 188 ; on conçoit d'ailleurs bien que *-na* puisse être ici un suffixe secondaire comme dans *luna, plesna,* etc., et n'ait rien à faire avec l'élément nasal de σκατός ; on ne saurait donc rien affirmer).

slana « πάχνη », Ps., LXXVII, 47 ; s. *slána,* tch. *slána* ; cf. lit. *szalnà.*

slězena « rate », dérivé en **-ā-* d'un ancien thème en *-n-* ; v. ci-dessus, p. 169 et suiv.

sliny « salive, crachat », Euch., 28 a ; r. *slína,* s. *slȉne*

(plur.), pol. *s'lina*; cf. lette *slënas* (plur.) « crachat »; v. J. Schmidt, *Sonantentheorie,* 106; P. Persson, XIX, 280, n. 7. Leskien, *Bild.,* 367. Le lette *slëkas* « crachat » indique qu'on est ici en présence du dérivé d'un ancien thème à suffixe zéro, d'où sort aussi m. h. a. et ags. *slīm* « schleim ».

slŭnĭce « ἥλιος », Év.; r. *sólnce,* s. *sûnce,* tch. *slunce*; dérivé en *-ĭce* d'un thème **slŭn-*; cf. ci-dessus, p. 343.

sosna « sapin » présente peut-être un suffixe **-snā-* (Pogodin, *Russkij fil. vêstnik,* XXXII, 125); cf. lit. *glŭksnis, glŭsnis,* etc. (Leskien, *Bild.,* 373).

r. *séren* et *serén* « croûte glacée », pol. *srzon,* tch. *střín*; cf. lit. *szarnà* et *szerksznas,* lette *sersns* (Leskien, *Bild.,* 362) et v. isl. *hiarn* « neige durcie »; le vocalisme radical *e* indique un dérivé de thème en *-en-* (cf. arm. *sarn* « glace », génit. *sarin*), plutôt qu'un thème ancien en **-no-*. Le v. sl. *srĕnŭ* est adjectif et signifie « blanc » dans les exemples cités par Miklosich.

srŭna « δορκάς », Act., IX, 36 et 39; r. *sérna,* pet. r. *serná,* s. *sȑna* (plur. *sȑne*; le r. *sérna* semble être accentué d'après le pluriel), pol. *sarna,* tch. *srna*; le lit. *stirna* doit être séparé à cause du *t* et à cause de la différence d'intonation; cf. v. pruss. *sirwis* « reh » (Voc.), lat. *ceruos,* etc.

stegno « μηρός », Supr., 190, 19; r. *stegnó*; s. *stègno*; difficile à séparer de la famille obscure de skr. *sákthi, sakthnáḥ* « cuisse », gr. ἰσχίον, arm. *azdr* « cuisse ».

stĕna « τεῖχος », Ps., XVII, 29; r. *stêná,* s. *stijèna,* tch. *stěna*; au point de vue de la forme, pourrait être un dérivé en **-ā-* à valeur collective d'un mot correspondant à got. *stains* « pierre ».

stĭgna, stŭgna « ῥύμη », Év.; « ἀγορά », Supr., 101, 7; à côté de *stĭgda* « πλατεῖα », cf. ci-dessus, p. 321, et de *stŭdza*; il faut partir d'un thème à suffixe zéro i.-e. **steigh-,* cf. ci-dessus, p. 208.

strana « χώρα, περίχωρος », Év.; r. *storoná,* acc. *stóronu*; s. *strána, strânu*; tch. *strana*; pol. *strona*; cf. *stĭrą, strĕti.*

struna « corde » (d'où *desętistrunĭnŭ* « δεκάχορδος », Ps., XCI, 4); r. *struná* (nom. plur. *strúny*); s. *strŭna.*

sukno « habit de laine », Supr., 88, 2; 123, 2; « ὕφασμα », Supr., 133, 26; r. *suknó,* s. *súkno,* pol. *sukno*; l'*u* repose sur un plus ancien *ou*; cf. peut-être **sŭką, sŭkati* « tourner, tresser ».

sŭnŭ « ὕπνος », Év.; r. *són, sná*; s. *sȁn, snȁ*; pol. *sen*; iden-

tique à gr. ὕπνος; cf. avec des vocalismes différents, skr. *svápnaḥ*, lit. *sãpnas*, v. isl. *suefn*, arm. *khun* (vocalisme radical *o*), lat. *somnus*.

tina « βόρδορος », Supr., 404, 6; r. *tína*; v. J. Schmidt, *Sonantentheorie*, 109, 119, qui rapproche *timěno* « ἰλύς », Ps., XXXIX, 3, sans doute dérivé en *-*no-* de **timen-*, non attesté.

trŭnŭ « ἄκανθα », Ps., XXXI, 4; r. *tërn*, *térna*; s. *trn*, *trna*; pol. *tarn*; cf. skr. *tṛṇam* « herbe » et got. *þaurnus* « épine ».

vesna « ἔαρ », Ps., LXXIII, 17; r. *vesná* (acc. *vësnu*); pol. *wiosna*, tiré de la forme en *-n-* (cf. skr. *vasan-tá-ḥ*) d'un mot à suffixe *-r-/-n-, comme lit. *vasarà* « été » est tiré de la forme en *-r-* (cf. gr. ϝέαρ).

věnĭcĭ « στέφανος », Év., r. *vênéc*, s. *vijènac*, pol. *wieniec*, en regard de lit. *vainikas*, et r. *vênók*, *vênká*, pol. *wianek* sont dérivés d'un mot **věnŭ*, qui est, ou un ancien **woyə-no-* (cf. *viti*), ou un ancien **woibno-* (cf. got. *weipan* « couronner », *waips* « couronne »).

věno « dot », r. *vê'no*, pol. *wiano*, tch. *věno*; de **wēdno-*, cf. gr. ϝέδνον, et ags. *weotuma* « prix de la fiancée », ou de **wē(s)no-* (avec chute indo-européenne de *s*, comme dans v. isl. *vár* « printemps »), cf. lat. *uēnum*, arm. *gin* « prix » et skr. *vasnám* (cf. E. Hermann, *Z. gesch. des brautkaufs* [Progr. 1904], p. 33 et suiv.)

vina « αἰτία », Év., r. *viná*, pol. *wina*; on rapproche lit. *vaina* « faute », lette *waina* « accusation », qui ont le vocalisme radical *o* attendu; le vocalisme slave paraît être emprunté au verbe *-vinąti*, *-vinovati* (v. ci-dessus, p. 45).

vlŭna « laine », r. *vólna* (et *volná*, s. *vŭna*, tch. *vlna*, pol. *wełna*; cf. skr. *ūrṇā*, lit. *vilnos*, got. *wulla*, lat. *lāna*; mot indo-européen; cf. lat. *uellus* et *uellere*, arm. *gełmn* « toison »?

vlŭna « κῦμα », Év., r. *volná* (nom. plur. *vólny*), tch. *vlna*, pol. *wełna*; cf. lit. *vilnis* (acc. *vìlnį*), v. h. a. *wella*, skr. *ūrmíḥ*, ags. *wielm*, *wylm*; les formes divergent d'une langue à l'autre.

vrĕteno; r. *veretenó* « fuseau » (et autres objets qui tournent), cf. skr. *vartanam* « action de tourner ».

zrŭno « κόκκος », Év.; r. *zernò*; s. *zrno*; tch. *zrno*; cf. got. *kaurn*, v. irl. *grán*, lat. *grānum*; lit. *žirnis*.

žlĭna « pic », r. *želná*, pet. r. *žóvna*, pol. *żołna*, tch. *žluna*; cf. lette *dzilna* (sorte de grand pic), v. Zubatý, *Archiv*, XVI,

425, et Leskien, *Bild.*, 366. Le mot baltique est ancien et a passé en finnois, v. Thomsen, *Beröringer*, 173.

Toutes ces formations sont nettement préhistoriques ; il n'y a pas trace ici d'un type productif à l'époque historique.

Il n'y a pas non plus trace d'un suffixe *-sna* correspondant au type de v. pruss. *biāsnan* « crainte », lit. *varsnà*, etc. (v. Leskien, *Bild.*, 368). Mais quelques mots présentent devant *-n-* du suffixe un *-z-* d'origine obscure ; chose curieuse, les mots ainsi formés ont, en partie, l'air assez récents, comme ceux du type baltique en *-snā-*, et cette formation s'est développée dans plusieurs dialectes slaves :

glavizna « κεφαλίς », Supr., 141, 2, et, d'après quelques manuscrits, Ps., XXXIX, 8 (*sŭvitŭkŭ*, Ps. sin.), de *glava*.

trizna « ἔπαθλον », Supr., 278, 21, cf. lette *strīds*, *strīde* « lutte », v. h. a. *strīt* « lutte » (et v. isl. *stríðr* « fort », etc.) ; v. Fortunatov, BB., III, 61).

ukorizna « ἀτιμία », Cloz., 649 (et I, 99 ; 675), cf. *ukoriti*.

On verra ci-dessous que *-znĭ* se rencontre de même à côté de *-nĭ* et a été légèrement productif.

Un suffixe *-ino-* s'ajoute en slave à nombre de thèmes de substantifs indiquant l'état social, la nationalité des personnes, pour fournir un singulier, particulièrement à des substantifs qui ont au pluriel des formes athématiques ; la valeur singulative de *-ino-* est du reste très sensible par exemple dans *čeljadinŭ* « esclave » en regard de *čeljadĭ* « familia », dans *ljudinŭ* « un homme libre » en regard de *ljudĭje* « les gens », etc. La formation semble avoir eu en vieux slave tendance à s'étendre ; dans l'Évangile, les mots en *-ar-* et en *-tel-* (pluriel *-ar-e* et *-tel-e*) n'ont jamais *-ino-* au singulier et sont en *-arjĭ*, *-teljĭ*, tandis qu'on trouve des exemples de *-arinŭ*, *-telinŭ* dans le Suprasliensis. On a ainsi :

boljarinŭ « grand », Supr. (v. Miklosich, *Lexicon*), pluriel *boljare* ; s. *bòljār*, génit. *boljára* ; r. *bojárin* (avec un abrègement qui s'explique dans un mot de ce genre), plur. *bojáre*, d'où la forme plus abrégée encore *bárin*.

Galilĕaninŭ « Γαλιλαῖος », Év.

gospodinŭ « κύριος », Év., désigne le « maître de la maison », tandis que *gospodĭ* est le « Seigneur » ; r. *gospodín* « maître »

(pluriel *gospodá*), s. *gospòdin* « maître » (pluriel *gospòda*) (sur *gospodinji* « du Seigneur » v. ci-dessus, p. 376); toutefois le slovène présente un fait inverse (v. Miklosich, *Christliche terminologie,* 35), et surtout le vieux tchèque où *hospod* signifie « maître » et *hospodin* « Seigneur (Dieu) », v. Gebauer, *Slovník staročeský*. Le mot *gospodinŭ* est un dérivé de *gospodĭ,* lequel est un ancien *gospod-*.

gražданinŭ « πολίτης », Év., plur. *gražданe*; r. *gorožánin,* s. *građanin,* pol. *grodzanin.*

jispolinŭ « γίγας », Ps., XVIII, 6 ; XXXII, 16 ; en regard du pluriel accus. *jispoly,* Euch., 52 b ; génit. *spolovŭ,* Supr., 370, 25.

ljudinŭ, Euch., 103 a, désigne un simple homme libre ; v. r. dial. *ljúdin, ljudín* « citoyen », s. *ljùdina*: c'est le singulatif du pluriel *ljudĭje*; cf. les pluriels lette *l'audis,* ags. *léode.*

murinŭ « Maure, nègre », Nouveau Testament, est le singulier de *muri.*

poganinŭ « païen », Supr., 442, 3, sert de singulier à *pogani,* Euch., 23 a; Cloz., 850 = Supr., 339, 25, etc. ; pol. *poganin,* etc.

Samarjaninŭ « Σαμαρείτης », Év., singulatif du pluriel *Samarjane,* Év. ; de même *Persěninŭ* « Πέρσης », f. Undolskij, 50.

židovinŭ « Ἰουδαῖος », J., XVIII, 35, sert de singulier au pluriel *židove.*

žitelinŭ, Supr., 180, 27, traduit οἰκητήριον et semble de toutes manières incorrect.

Le mot *vojinŭ* « στρατιώτης », Év., r. *vóin,* dérivé de *vojĭ* « guerre », est peu clair ; il est même difficile de déterminer si le suffixe est *-ino-* ou *-ĭno-*.

L'emploi de *-ino-* qu'on observe dans *gospodinŭ,* etc., est propre au slave et n'a de correspondant exact dans aucune langue indo-européenne ; on rapproche le suffixe de lit. *kaimýnas* « voisin », lat. *uīcīnus,* gr. ἀγχιστῖνος, skr. *navínaḥ,* arm. *verǰin* « dernier », etc. L'*i* du slave a l'intonation rude qu'on attend dans cette hypothèse : s. *gospòdin, vlastèlin,* etc. Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans l'examen des hypothèses plus ou moins arbitraires à l'aide desquelles on a tenté de rendre compte de la forme indo-européenne de ce suffixe (v. Bezzenberger, Γέρας, p. 153 et suiv.). — L'emploi singulatif du

suffixe slave *-ino-* (i.-e. **-īno-*) rappelle celui du brittonique *-ĭno-* (gall. *-yn,* bret. *-en*), dont il ne diffère que par la quantité de l'*i* (cf. Gaidoz, *Cymmrodor,* IV, 217 et suiv.)

Le suffixe de féminins *-ina-* (avec *i* rude : s. *tmĭna,* etc.), encore productif à date historique, a une valeur sémantique très peu définie ; il répond à lit. *-ýna* de *lentýna* « planchette (de la muraille) », *žemýna,* etc. (v. Leskien, *Bild.,* 410) et à gr. -ῖνᾱ- de χοιρίνη, etc. Il est d'ailleurs possible que ce suffixe ait été contaminé avec un autre qui correspond à lit. *-ėnà* de *avėnà* « viande de mouton », etc., et ceci expliquerait l'accentuation des mots serbes tels que *zimina* (sur ces mots, v. Leskien, *Untersuch. über quantität,* I, 100) ; v. r. *zvĕrina* « chair de bête sauvage » (v. Szreznevskij, *Materialy*) et les exemples analogues rappellent immédiatement lit. *žvėrėnà,* etc. (v. Leskien, *Bild.,* 413, et cf. la remarque de M. Brugmann, I. F., XII, 390) ; le lat. *ferīna* « chair de bête sauvage » n'enseigne rien, et, d'une manière générale, les mots latins tels que *caprīna* sont ambigus. On peut citer en vieux slave :

bljĭvotina « vomissement », Euch., 70 a ; cf. *bljują* ; ce mot est dérivé d'un mot **bljĭvoto-* ou **bljĭvota-* non attesté.

xlĕvina « καταγώγιον », Supr., 311, 2 ; Euch., 41 b, de *xlĕvŭ.*

xramina « οἰκία », J., XII, 3 (r. *xorómina,* tch. *chrámina*) ; de *xramŭ.*

xyzina « κέλλα », Supr., 90, 17, de *xyzŭ* (cf. r. *xížina,* s. *hȉžina,* de *xyža*). On notera que les trois mots *xlĕvina, xramina* et *xyzina* forment un groupe naturel pour le sens et que les primitifs de deux d'entre eux sont sûrement empruntés au germanique.

desętina « δεκάτη », Év. ; r. *desjatína,* s. *desètina,* pol. *dziesięcina* ; de *desętĭ.*

družina « συνοδία », L., II, 44 ; r. *družína,* s. *drȕžina,* pol. *drużyna* ; de *drugŭ.*

dupina « σπήλαιον », Supr., 160, 14 ; cf. *duplji.*

gląbina « βάθος », Év. ; r. *glubiná,* pol. *głębina* (cf. s. *dubina.* accus. *dȕbinu*) ; à côté de *gląbokŭ.*

gobina « εὐθηνία », Supr., 296, 25 (au locatif, si bien qu'on ne peut déterminer s'il ne faut pas poser *gobino,* comme le fait Miklosich).

godina « ὥρα » Év. ; r. *godína,* s. *gȍdina* (avec accent sur *go-* d'après *gȏd, gȍda*), pol. *godzina* ; de *godŭ.*

jistina « ἀλήθεια », Év. ; r. *ístina,* s. *ȉstina* ; de *jistŭ.*

kąpina « βάτος », L., VI, 44 ; r. *kupína,* s. *kùpina,* pol. *kępina.*

konĭčina « συντέλεια », Év. ; r. *končína* ; pol. *kon'czyna* ; de *konĭčĭ.*

krina, d'où *krinica* « vase », Supr., 213, 17 ; cf., avec un autre vocalisme radical, r. *čára,* skr. *carúḥ* « vase », etc. ?

maslina « ἐλαία », Ps., LI, 10 ; r. *máslina* « olivier » s. *màslina* ; de *maslo.*

novina « jachère » n'est pas attesté dans les textes proprement vieux slaves ; l'accentuation de r. *noviná,* s. *novina* ne s'accorde pas avec celle de l'adjectif skr. *navínaḥ* « nouveau » dont on se plaît à rapprocher ce substantif.

obĭština « τὸ κοινόν », Euch., 58 a, de *obĭštĭ.*

otĭčina « πατρίς », Supr., 105, 23 et 24 ; 215, 14 ; r. *vótčina* « bien patrimonial » ; de *otĭčĭ* (cf. aussi pol. *ojczyzna*).

otročina « enfance », Mc, IX, 21, de *otrokŭ.*

paąčina « ἀράχνη (toile d'araignée) », Ps., XXXVIII, 12 ; LXXXIX, 9 ; *pająčina* (même sens), Supr., 201, 9 ; s. *pȁučina* ; pol. *pajęczyna* ; de *paąkŭ* « araignée ». Les mots en *-ina-* désignent assez souvent en slave un objet tiré d'un animal ; on peut citer ainsi *jarina* « laine », s. *jȁrina* à côté de *jarĭčĭ* ; *vlŭčina* « peau de loup », s. *vȕčina,* de *vlĭkŭ* ; etc.

pastvina « νομή », Ps., XCIV, 7 ; XCIX, 3, de *pastva.*

pąčina « πέλαγος », Mt., XVIII, 6 ; Supr., 182, 28 ; r. *pučina.*

raspalina « brèche », Supr., 26, 12 et 220, 26, semble dérivé d'un mot **raspalo* ; cf. *raspasti sę* « se fendre », *raspadŭ* « trou ».

rogozina « tapis (natte de jonc) », Supr., 436, 23, de *rogozŭ.*

sĕdiny « πολιά », Euch., 8 a ; Supr., 407, 11 ; r. *sȇdiná* ; slov. *sedine* (et *sędína*) ; de *sĕdŭ.*

slatina « ἅλμη », Ps., CVI, 34 ; r. *solotína,* s. *slȁtina,* tch. *slatina* ; d'un dérivé en *-t-* de *solĭ* (cf. le cas de *bljĭvotina*) ; cf. r. *sólot'.*

širina « largeur » (cf. *širokŭ*) ne se rencontre pas dans les textes vieux slaves proprement dits, qui emploient *širota* ; mais on a r. *širiná,* s. *širina* (accus. *ȘĩrinU*), pol. *szerzyna.*

štrŭbina « brisure », de *štrŭbŭ,* n'est pas non plus attesté en

vieux slave proprement dit, mais doit être mentionné à cause de r. *ščerbína,* pol. *szczerbina* (et s. *škŕbina*).

tajina « μυστήριον », L., VIII, 10; Euch., 22 a; r. *tájna,* s. *tâjna*; de *taji.*

tatĭbina « κλοπή », Supr., 30, 27, dérivé de *tatĭba* (même sens), Év.

tišina « γαλήνη », Év.; r. *tišiná,* s. *tišina*; de *tixŭ.*

udavljenina « chose étouffée », Euch., 104 b, de *udavljenŭ.*

unjĭšiina « le mieux », Supr., 389, 13, et *izunjĭšina* « amélioration », Supr., 231, 12, de *unjĭšje-.*

Un masculin remarquable, dérivé de comparatif, est:

starějĭšina « chef », Euch., 87 a; Supr., 90, 20, de *starějĭ*; s. *starjèšina,* r. *staršiná.*

Un suffixe *-ĭno-, -ĭna-* de substantifs existe à peine; toutefois on a quelques exemples qu'il semble malaisé d'analyser sans y recourir, car on ne saurait citer de thèmes en *-ĭ-* auxquels *-no-, -na-* auraient été ajoutés en slave même:

brašĭno « nourriture », Év., r. dial. *bórošno* « farine de seigle », s. *brȁšno*; cf. lat. *far, farris* et *farīna*; got. *bariz-eins.*

brĭvĭno « δοκός », Év.; pol. *bierwiono, bierzwiono*; l'étymologie est discutée.

govĭno « fumier, ordure »; r. *govnó,* s. *gȍvno,* pol. *gȍwno*; cf. skr. *gūthaḥ, gūtham,* zd *gūθa-,* arm. *ku* « fumier ».

grivĭna « collier », r. *grívna,* s. *grȉvna,* pol. *grzywna*; de *griva.*

nakovalĭno « ἄκμων », Supr., 338, 5, du synonyme *nakovalo.*

pętĭno « éperon », dérivé de *pęta,* répond exactement au mot lit. *pentinas,* qui présente un emploi du suffixe balt. *-ina-* tout à fait isolé (v. Leskien, *Bild.,* 404); le vieux prussien a d'ailleurs *pentis* « talon » (Voc.).

platĭno « tissu », r. *polotnó,* s. *plȁtno,* pol. *płótno,* tch. *plátno.*

ustĭna « χεῖλος », Mc, VII, 6; s. *ȕsna*; de *usta.*

vapĭno « chaux », dans *povapĭnjenŭ* « κεκονιαμένος », Mt., XXIII, 27.

Un suffixe *-uno-* se rencontre dans divers mots dont le principal est *perunŭ* « foudre », et principalement nom du dieu de la foudre, r. *perún,* pol. *piorun,* tch. *perun*; ce nom est

attesté en slave méridional par des dérivés tels que s. *perùnika* (nom d'une plante qu'on nomme aussi *bògiša*), slov. *perunika*. On s'accorde maintenant à chercher dans ce nom la racine *per-* « frapper » de sl. *perą*, lit. *periù*, arm. *hari* « j'ai frappé » ; v. Léger, *Mythologie slave*, 66 ; Ivanov, *Izvêstija* de la section de langue russe de l'Académie de Saint-Pétersbourg, VIII, 4, 144 et suiv. ; Wiedemann, BB., XXVIII, 10 et suiv.) ; quant au suffixe, M. Mikkola, IF., VIII, 303, a rapproché gr. κεραυνός ; cf. d'ailleurs lit. *Perkúnas*, avec une forme élargie **perk-* de la racine, qui apparaît aussi dans v. isl. *Fiǫrgynn* ; quant au dieu védique *Parjanyaḥ*, la racine de son nom a un autre élargissement, qui se retrouve dans arm. *harkanem* « je frappe » (v. A. Meillet, *Esquisse d'une gramm. comp. de l'arm. class*, 100 et suiv.).

3° Suffixe *-nŭ-*.

Les formations en **-neu-* n'existaient en indo-européen qu'à l'état de cas isolés ; les groupes qu'elles constituent sont particuliers à certains mots ; par exemple, le zend oppose *jąfnuš* « profondeur » à *barəšnuš* « hauteur ». Le slave a conservé un nombre relativement considérable d'exemples de ce suffixe ; mais plusieurs sont douteux par suite du fait que les thèmes en *-o-* et en *-ŭ-* ont commencé à confondre leur flexion dès avant la période historique. Le plus bel exemple et le plus sûr, et aussi le seul qui se retrouve hors du slave, est :

synŭ « υἱός », Év., avec de nombreuses formes de thèmes en *-ŭ-* ; s. *sîn, sìnovi* ; r. *sýn, synov'já* (sur les formes anciennes du tchèque, v. Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 1, 332) ; cf. lit. *sūnùs*, skr. *sūnúḥ*, got. *sunus* ; les dérivés *synŭ-kŭ* « filiolus », *synovĭstvo* « qualité de fils » (Euch., 66 b), *synovĭcĭ* « ἀνεψιός », etc., attestent clairement l'élément *-ŭ-, -ov-*.

Les autres thèmes en *-nŭ-* dont on a trace en slave sont :

česnŭkŭ « ail » (r. *česnók*, pol. *czosnek*) et *česnovitŭ*, r. *česnóvica*, supposant **česnŭ-* ; c'est sans doute l'oignon fendu ; cf. *česati* ; du reste **česnŭ* est attesté dans les dialectes du Sud par s. *čȅsan*, slov. *čésen*.

činŭ « τάξις », loc. *vŭ činu*, L., I, 8 Zogr. Mar. Ass. ; nom. plur. *činove*, Supr., 346, 11 et 17 ; génit. plur. *činovŭ*, Supr., 350, 21 et 25 (mais avec de nombreuses formes en *-o-*, comme

nom. plur. *čini,* Euch., 84 a, et Cloz., 768 = Supr., 337, 21, etc.) ; v. tch. *čin,* génit. *činu* (Gebauer, *l. c.,* p. 327) ; cf. le verbe skr. *cinóti* « il met en ordre, il entasse », et gr. ποι(ϝ)έω, etc.

člěnŭ « membre », Hébr., IV, 12, semble être un thème en *-nŭ-,* à en juger par les dérivés *člěnŭkŭ* (tch. *článek*) et *člěnovĭnŭ.*

groznŭ « σταφυλή », Mt., VII, 16 Mar. (*grozdŭ* Zogr. Ass.), « βοτρύς », Supr., 272, 1 ; le *-ŭ-* est attesté par le dérivé *groznovĭje* « βότρυες », Supr., 286, 8. Ce mot, évidemment apparenté à son synonyme *grozdŭ* (aussi thème en *-ŭ-*, cf. ci-dessus, p. 243), est d'origine obscure ; on a peine à en séparer gr. βότρυς et βόστρυχος ; il faudrait donc supposer une initiale i.-e. *g^wro-* ; *r* manquerait en grec par suite d'une dissimilation ; cf. gr. βάτραχος en regard de ion. βρόταχος et de v. h. a. *kreta, krota ?* Les rapports respectifs de *groznŭ* et de *grozdŭ* en slave sont malaisés à déterminer.

oprěsnŭkŭ « ἄζυμος », v. ci-dessus, p. 334.

stanŭ « παρεμβολή », Ps., CV, 16 (loc. *stanu*), mais gén. *stana,* Ps., LXXVII, 28 ; le vieux tchèque a de même *stan,* génit. *stanu* (Gebauer, *loc. cit.,* p. 331) ; s. *stân,* loc. *stánu* ; sur les dérivés *stanŭkŭ* « ἐγκατάλειμμα » et *ostanŭkŭ* (même sens), v. ci-dessus, p. 334, s. *ȍstanak.* Le véd. *sthāṇúḥ* « souche » n'a sans doute rien à faire ici, comme l'indiquent et le *ṇ* et la différence de sens. D'autre part, lit. *stónas,* véd. *sthā́nam,* etc. ont le suffixe *-no-*.

synŭ « tour », à en juger par loc. *synu,* Supr., 451, 18 (mais gén. *syna,* ib., 20, et le dérivé *synĭnŭ,* ib., 14) ; le synonyme *sunŭ,* de la même racine, a l'air d'un mot en *-no-,* avec le même vocalisme radical que *cěna,* etc. ; l'exemple *synŭ* même est très incertain, comme le montrent les faits cités.

Tous ces mots sont anciens en slave ; il n'y a pas de suffixe *-nŭ-* productif à date historique.

4° Suffixe *-nĭ-*.

Les mots en *-nĭ-,* peu nombreux, sont tous anciens ; le suffixe ne fournit aucun mot nouveau en slave à date historique sous cette forme simple, mais seulement, et encore dans une mesure assez restreinte, sous la forme *-snĭ-* ou *-znĭ-*. Sauf le germanique, ce suffixe ne joue d'ailleurs un rôle important

dans aucune langue indo-européenne. Quelques-uns des mots en *-nĭ-* sont visiblement secondaires. L'équivalence de **-nei-* avec **-nā-* ressort de rapprochements tels que : v. sl. *vlŭna* « vague » à côté de lit. *vilnis* (même sens).

Les principaux exemples de *-nĭ-* sont :

ablanĭ « pommier », à côté de *ablŭko* « pomme » ; les formes dialectales sont peu claires ; cf. v. pruss. *wobalne* « pommier » (Voc.).

branĭ « πόλεμος », Év. ; v. r. *bóron'*, slov. *brân*, v. tch. *bran'* « résistance » (et « arme », le second sens peut-être par contamination avec le mot emprunté *brŭnja*) ; cf. *borją, brati* ; le lituanien a un mot identique : *barnis* « querelle ».

danĭ « φόρος », L., XX, 22 ; r. *dán'*, pol. *dan'*, tch. *daň* ; à côté de *dati* ; cf. lit. *dūnis* « don ».

dlanĭ « paume de la main », Euch., 3 a ; Supr., 389, 29 ; r. *ladón'* (au lieu de *dolón'*), s. *dlăn*, pol. *dłon'* ; cf. lit. *délna* (et *delnas*, chez Szyrwid ; v. Leskien, *Bild.*, 364) ; le vocalisme *o* de l'élément présuffixal en slave est à noter. Pour la formation, cf. skr. *pāṇíḥ* « main », en face de gr. παλάμη, lat. *palma*, v. irl. *lám*, v. h. a. *folma*.

golĕnĭ « σκέλος », J., XIX, 31 et 33 ; r. *gólen'*, s. *gȍlijen*, pol. *golen'*.

grŭtanĭ « λάρυγξ », Ps., V, 10 ; Supr., 259, 3 ; r. *gortán'*, pol. *krtan'*.

kaznĭ « δόγμα, τιμωρία », Euch., 91 a ; Supr., 76, 8 et 14 ; 147, 12 et 18 ; r. *kázn'*, v. tch. *kázn*, tch. mod. *kázen* ; cf. *kazati, kažą* ; aussi *pokaznĭ* « ἐπιτιμία », II Cor., II, 6, cf. *pokazati*.

ognjĭ, génit. *ognja* « πῦρ », Év. ; r. *ogón'*, *ognjá* ; s. *ȍganj*, *ȍgnja* ; pol. *ogień'*, *ognia* ; ancien thème en *-nĭ-* (cf. lit. *ugnis*, skr. *agníḥ*, lat. *ignis*) passé en slave aux thèmes en *-je-*.

povonĭ « inondation », de *po* et *voda*.

**prĕstanĭ*, dans *besprĕstani* « sans interruption », Supr., 142, 24 ; cf. *prĕstati* ; pet. r. *perestán'* ; pour la formation, cf. *danĭ*.

sĕnĭ « σκιά », Év., etc. ; r. *sé'n'*, *sé'ni* ; s. *sjĕn* (masculin en *-o-*) ; tch. *síň* ; et aussi v. sl. *stĕnĭ*, Supr., 225, 28 ; Cloz., 327 ; tch. *stín* (masculin en *-o-*). Ces deux mots sont très obscurs ; on notera cependant que *sinąti* « briller » est à got. *skeinan*

ce que *sěnĭ* (de *$*k_{\text{ı}}oyə$-nis?) est à *stěnĭ* (de *skoyə-nis?); le vocalisme radical *o* rappelle celui de got. *taikns* « signe ». L'étymologie de *stěnĭ* a été discutée en détail par M. Vondrák, dans un article qui a paru durant l'impression de la présente feuille, BB., XXIX, 173 et suiv.

Le suffixe *-nĭ-* est productif dans une mesure très restreinte sous les deux formes élargies: *-snĭ-* et *-znĭ-*, qui servent à tirer de racines ou de thèmes verbaux terminés par un élément vocalique des noms exprimant ce qui résulte de l'action verbale.

a. -snĭ- (cf. lit. *-sni-*, Leskien, *Bild.*, 370).

basnĭ « μῦθος », Nouveau Testament; r. *básn'*, *básni* (et aussi le mot *básnja*); v. tch. *básn* (tch. mod. *báseň*), pol. *bas'n'*; à côté de *bają*, *bajati*; cf. arm. *ban* « parole », instr. *baniw* (on n'a pas le moyen de déterminer si arm. *n* représente ici *$*n$* ou *$*sn$*); ags. *bén* « prière » (de germ. *$*\bar{b}\bar{o}niz$*).

pěsnĭ « ᾠδή », Ps., XVII, 1; Euch., 94 b; Supr., 401, 25; r. *pě'sn'*, *pě'sni* (et *pě'snja*); v. tch. *piesn* (tch. mod. *píseň*), pol. *pies'n'* (s. *pjěsna*); cf. *pěti*, *poją*.

v. r. *plěsnĭ* « moisissure », r. *plě'sen'*, v. tch. *plésn* et *plíseň*, pol. *ples'n'*; cf. lit. *pelù*, *peléti*.

b. -znĭ- (cf. ci-dessus *-zna-*, p. 448). On peut rapprocher lette *-zni-* dans *pūznis* « pourriture », cf. lit. *púti* (v. Leskien, *Bild.*, 374).

bojaznĭ « φόβος, δέος », Supr., 283, 27; 334, 28; r. *bojázn'*, v. tch. *bázn* (tch. mod. *bázeň*); de *bojati*.

bolěznĭ « ἀσθένεια », Év., de *boléti*.

kajaznĭ « repentir », Supr., 256, 17, de *kajati*; *pokajaznĭ* « repentir », Supr., 267, 9, de *pokájati*; ces mots n'ont rien de commun avec *kaznĭ*, *pokaznĭ* cités ci-dessus p. 455.

kŭznĭ « μηχάνημα », Supr., 74, 28; *kyznĭ* « τέχνη », Euch., 62 b; cf. *kovą*, *kovati*.

prijaznĭ « amitié », Euch., 18 a; r. *prijázn'*, pol. *przyjaz'n'*, v. tch. *přiezn*; de *prijati*. De *prijaznĭ* on a le composé masculin *neprijaznĭ* « πονηρός », Év.; Euch., 4 b, etc.

žiznĭ « ζωή », Mt., XXV, 46 Ass. (*životŭ* Zogr. Mar.); Sav. et Supr. remplacent régulièrement *životŭ* par *žiznĭ*; Euch., 10 a; 84 b; Cloz., 944 = Supr., 342, 8; r. *žízn'*; pol. *żyz'n'*; de *žiti*.

5° Suffixe *-ynja-*.

Le slave présente un suffixe complexe *-ynja-* qui sert à former des dérivés indiquant soit des êtres de sexe féminin, soit des abstraits à peu près synonymes de ceux en *-ostĭ* tirés d'adjectifs. Le **ū* que représente le *y* de *-ynja-* renferme une première marque de féminin (cf. ci-dessus, p. 267) et *-nja-* repose sur un i.-e. **-nyā-* qui paraît avoir joué un rôle dans la formation des féminins (cf. skr. *pátnī*, etc. ; voir Zubatý, *Archiv*, XXV, 355 et suiv., et aussi Bezzenberger, Γέρας, p. 168, n.), si bien qu'il y a ici en réalité deux marques de féminin superposées.

Les exemples vieux slaves sont assez peu nombreux, mais ils attestent la productivité du suffixe :

blagynji « bonté », Supr., 335, 7, de *blagŭ* ; *blagostynji* « χρηστότης », Ps., XIII, 1 et 3 ; XXXVI, 3, est une contamination de *blagynji* et de *blagostĭ*.

bogynji « θεά », Supr., 162, 26, féminin de *bogŭ* ; r. *bogínja*, pol. *bogini*.

grŭdynji « ὑπερηφανία », Mc, VII, 22 ; Euch., 89 a ; v. r. *gordýnja*, s. *gŕdinja* ; de *grŭdŭ*, à côté de *grŭdostĭ*, Ps., IX, 23 ; Euch., 91 b.

krĭstĭjanynji « χριστιανή », Supr., 100, 23 et 24 ; féminin de *krĭstĭjanŭ* « χριστιανός ».

kŭnęgynji « princesse », féminin de *kŭnędzĭ*, non attesté dans les textes vieux slaves proprement dits, mais ancien, à en juger par la forme ; r. *knjagínja*, s. *knèginja* ; la conservation de *g* indique, d'après la loi de M. Baudouin de Courtenay, que l'accent a été originairement sur *ę*.

milostynji « ἐλεημοσύνη », Év., dérivé de *milostĭ* « ἔλεος », Év. ; ce mot a l'air d'un arrangement artificiel de *milostĭ* destiné à traduire le gr. ἐλεημοσύνη.

poganynji « Ἑλληνίς (païenne) », Mc, VII, 26, féminin de *poganinŭ*.

pravynji « εὐθύτης », Ps., IX, 9, de *pravŭ*.

prostynji « ἁπλότης », d'où « συγγνώμη », Supr., 275, 9, de *prostŭ*.

pustynji « ἡ ἔρημος », Év., r. *pustýnja*, s. *pústinja* ; de *pustŭ*.

rabynji « παιδίσκη », Év., féminin de *rabŭ* ; r. *rabýnja*, s. *rȍbinja*.

Samarjanynji « Σαμαρεῖτις », Év., féminin de *Samarjaninŭ*.

sąsědynji « ἡ γείτων », L., XV, 9, féminin de *sąsědŭ*.

svętynji « ἁγιωσύνη, ἁγίασμα, ὁσιότης », Ps., XXIX, 5 ; LXXVII, 69 ; I Cloz., 23 ; r. *svjatýnja*, s. *svétinja*, pol. *s'wiątynia* ; de *svętŭ*.

Le mot *prěgynji*, Supr., 19, 20, qui semble signifier « montagne », ou quelque chose d'approchant, est d'origine assez peu claire ; on en a rapproché got. *fairguni*.

APERÇU DES PRINCIPALES FORMATIONS

Si l'on jugeait de la formation des noms slaves par les listes précédentes, on serait tenté de la croire singulièrement diverse, complexe et variée. Mais c'est que ces listes renferment des mots appartenant à des formations qui ont été productives à toutes dates, depuis l'indo-européen jusqu'à l'époque historique. En fait, le nombre des formations plus ou moins productives en vieux slave, les seules qui puissent passer pour régulières à la date où ont été fixés les textes, est petit.

En regard des thèmes verbaux primaires, on a des abstraits en *o* du type *sŭ-borŭ, sŭn-ĭmŭ* (v. p. 215 et suiv.) ; en regard de tout verbe, un abstrait en *-ĭje* tiré du participe passé passif, type *prijętĭje, dělanĭje* (v. p. 387 et suiv.) Le nom d'agent tiré du verbe est en *-teljĭ* : *dělateljĭ,* et souvent en *-iteljĭ* (v. p. 311 et suiv.), ou en *-ĭcĭ,* type *tvorĭcĭ* (v. p. 344 et suiv.), et le nom d'instrument, en *-(d)lo* : *světilo* (v. p. 315 et suiv.) ; quelques noms d'objet sont en *-lo, -slo* (v. p. 414 et suiv.).

Les adjectifs d'appartenance, que le slave substitue à des génitifs, sont ceux en *-ĭnŭ* (v. p. 438 et suiv.), *-jĭ* (v. p. 375 et suiv.), *-ĭskŭ* (v. p. 330 et suiv.) et *-ovŭ* (v. p. 369 et suiv.); ces dérivés jouent le rôle de formes casuelles, mais la formation en est relativement libre, et le choix du suffixe dépend, comme on l'a vu, du sens du mot. Le suffixe *-ĭnŭ* sert d'ailleurs à former des adjectifs quelconques dérivés de substantifs. — Des adverbes on tire des adjectifs en *-ĭnjĭ* du type de *prědĭnjĭ* (v. p. 381 et suiv.). — Quant aux adjectifs tirés de substantifs, ils sont principalement en *-ĭnŭ* (v. p. 438 et suiv.), en *-vŭ,* et surtout en *-ivŭ* (v. p. 365 et suiv.), en *-atŭ* ou *-itŭ* (v. p. 290 et suiv.), en *-jĭ, -ijĭ* (v. p. 377 et suiv.). Les adjectifs indiquant la matière sont en *-ěnŭ,* ancien **-ęnŭ* (v. p. 436 et suiv.).

Les abstraits dérivés de noms sont en *-ostĭ* (v. p. 280 et suiv.), en *-ĭstvo, -ĭstvĭje* (v. p. 306 et suiv.), en *-ĭje* (v. p. 383 et suiv.), en *-ota* (v. p. 293 et suiv.), plus rarement en *-ynji* (v. p. 456 et suiv.), etc. ; le type en *-ĭba* (v. p. 272 et suiv.) est peu défini.

On substantive des adjectifs pour indiquer des personnes au moyen de *-ĭcĭ* (v. p. 341 et suiv.), ainsi *slĕpĭcĭ,* ou, dans certains cas spéciaux, au moyen de *-ĭkŭ* (v. p. 337 et suiv.), ainsi *učenikŭ.*

Les noms d'agent tirés de noms sont en *-ĭnikŭ,* ainsi *dvĭrĭnikŭ* « portier » (v. p. 337 et suiv.) ; le féminin de ces noms est en *-ĭnica* : *dvĭrĭnica* (v. p. 346 et suiv.) ; et, en principe, *-ica* fournit des féminins. Les noms de profession sont en *-arjĭ* (v. p. 211 et suiv.). Sur les mots en *-tajĭ,* v. p. 390 et suiv.

Les mots en *-ĭšte* désignent le lieu où l'on fait quelque chose (v. p. 350 et suiv.). On se sert de *-ĭnica* pour indiquer des objets, ainsi *nožĭnica* « fourreau » (v. p. 346 et suiv.).

Les diminutifs sont en *-ĭštĭ* (v. p. 303), en *-ĭce-* (v. p. 341 et suiv.), etc. ; d'ailleurs le suffixe *-ĭce-* paraît servir simplement d'élargissement en beaucoup de cas. Les noms en *-ęt-,* tels que *agnę,* désignent en particulier des petits d'animaux (v. p. 429 et suiv.).

Les collectifs sont en *-ĭje* (v. p. 383 et suiv.).

Les plus productifs de ces suffixes, et notamment le type de *dĕlanĭje,* les types en *-ĭstvo* et *-ĭstvĭje, -ĭnjĭ, -ĭnikŭ* et *-ĭnica* résultent d'innovations slaves. Pour la formation des mots comme à tous les autres égards, le slave présente une structure entièrement renouvelée, et l'indo-européen n'a fourni que les éléments au moyen desquels le système slave de dérivation s'est construit progressivement.

INDEX DES MOTS VIEUX SLAVES[1]

Cet index, étant en caractères latins, est dans l'ordre de l'alphabet latin ; *ě* et *ę* viennent après *e* ; de même *ĭ* après *i*, etc. Le *x*, qui sert ici à transcrire la spirante gutturale sourde qu'on transcrit d'ordinaire par *ch*, figure entre *v* et *z*.

ablanĭ, 455.
ablŭko, 335.
adovĭnŭ, 332.
adovŭ, 370.
adovĭskŭ, 332.
adŭ, 188.
afedronù, 188.
agnę, 323, 429, 460.
agnędŭ, 323.
agnĭcĭ, 342.
agoda, 320.
(j)aje, 391.
ajĭce, 342.
akridŭ, 188.
alavastrŭ, 187.
alčiba, 272.
alŭkati, 19.
antopatŭ (anbipatŭ), 190.
aromaty, 188.
aspida, 188.
assarĭjĭ, 187.
ašterŭ, 174, 408.
avě, 153.
aviti, 28.
avljati, 20, 28.
avljenĭje, 389.
avorŭ, 408.
Avraamovŭ, 370.
azno (jazno), *azĭno*, 172, 204, 442.
ąda (ądica), 320.
ądica, 346.
ądolĭ, 162, 266
ądolĭje, 383.
ąglĭ, 417.
ągŭlŭ, 183.
ąkotĭ, 280.
ąrodivŭ, 366.
ąrodŭ, 232.
ąsobica, 346.
ątĭlŭ, 421.
ątrĭ, 157, 167.

1. Cet index est dû à M. Reby, membre de la conférence de grammaire comparée.

ątroba, 167, 272.
ązilište, 350.
ązostĭ, 281.
-ązŭ (-vązŭ), 215, 252.
ązŭkŭ, 325.
ąže, 391.
ązika, 336.
baba, 247.
bagŭrěnica, 346.
bagŭrěnŭ, 436.
balĭji, 401, 417.
banja, 182.
basnĭ, 456.
bądą, 22, 56, 61, 68, 74, 75, 78, 93.
bedro, 408.
besčinajĭ, 378.
besěda, 320.
besposagajĭ, 378.
besprěsmene, 423.
besprěstani, 455.
besramĭkŭ, 328.
bestrastĭje, 383.
bestudĭcĭ, 341.
bestudĭje, 383.
besŭmrŭtĭje, 384.
beštędĭje, 384.
beštędĭnŭ, 438.
beštinica, 346.
bez bes, 111, 112, 153, 154, 160.
bezakonĭje, 384.
bezakoninikŭ, 338.
bezdĭnĭje, 384.
bezdŭna, 115.
bezdŭždĭje, 384.
bezgodĭje, 384.
bezmlŭvĭje, 384.
bezočĭje, 384.
bezočĭstvo, 307.
bezratĭjĭ, 377.
bezumajĭ, 378.
bezumĭje, 384.
bezumĭnŭ, 438.
bezumljĭ, 377.
bezvěrĭje, 384.
bezvodĭnŭ, 438.
běda, 251, 252.
běditi, 251.
bědĭnŭ, 438.
běgati, 26.
běgŭ, 215.
bělorizĭcĭ, 341.
bělostĭ, 282.
bělŭ, 178.
běsĭnovati, 20.
běsĭnŭ, 332, 438.
běsovĭskŭ, 331.
běstvo, 306.
běsŭ, 234.
běxŭ, 91, 93.
běžati, 26, 28.
-bi, 136, 138.
bičĭ, 209, 352.
bimĭ, 91, 93, 94, 95.
-birati, 49.
biti, 12, 54, 103, 136.
bĭděti, 26, 38, 114.
bĭdrŭ (bŭdrŭ), 402.
bĭjenĭje, 389.
bĭrati, 49.
blagodětĭ, 278.
blagoslovestiti, 32.
blagosloviti, 32.
blagostĭ, 282.
blagostynji, 457.
blagotvoriti, 33.
blagověrĭje, 384.
blagověstiti, 28.

blagověstĭstvovati, 28.
blagověstovati, 28, 45, 56.
blagověstvovati, 28.
blagověštati, 28.
blagovoliti, 33.
blagŭ, 234.
blagynji, 457.
blato, 296.
blazniti, 33.
blaznŭ, 442.
blądilište, 350.
bląditi, 33, 34.
blądĭnica, 346.
blądĭnŭ, 438.
blądŭ, 215.
blědŭ, 228.
blěskŭ, 215.
blędivŭ, 366, 368.
blędĭ, 263.
bliscati sę, 22, 49.
blizna, 442.
bliznĭcĭ, 341.
blizokŭ, 328.
bližika, 336.
bližĭnjĭ, 381.
blĭsnąti sę, 22, 49.
blĭštati, 22, 25.
bljĭvotina, 450, 451.
bljusti, 8, 9.
blŭxa, 247.
bogatěti, 20.
bogatiti, 33.
bogatĭstvo, 307.
bogatŭ, 233, 290.
bogočĭstĭje, 384.
bogočĭtĭcĭ, 209, 344.
bogorodica, 346.
bogŭ, 120, 169, 226.
bogynji, 457.
bojati sę, 25, 39.
bojaznĭ, 456.
-bojĭ, 215.
bolěti, 25, 38.
bolěznĭ, 456.
bolĭ, 263.
bolĭnŭ, 438.
boljarinŭ (boljarĭskŭ), 211.
boljarinŭ, 448.
borĭba, 263, 273.
borĭcĭ, 344.
borŭ, 234.
-borŭ, 215.
bosŭ, 234.
božĭjĭ, 377.
božĭstvo, 306, 307.
bračinŭ, 438.
brada, 256.
bradatŭ, 290.
brakŭ, 235.
braniti, 33.
branĭ, 455.
brašĭnĭce, 342.
brašĭno, 452.
bratrĭja (bratĭja), 395, 396.
bratrĭnjĭ, 382.
bratrŭ, 405.
brazda, 321.
brěmę, 422.
brěšti, 9.
brěžda, 322, 378.
bričĭ, 352.
bridostĭ, 284.
bridŭkŭ, 325.
britva, 305.
brĭnĭje, 384.
brĭvĭno, 452.
brodŭ, 216.
brusŭ, 216.

brŭselĭje, 383.
brŭselŭ, 417.
brŭvĭ, 206, 261.
brŭzda, 256.
brysalo, 315.
bujestĭ, 281, 282.
bujĭ, 378.
bukarjĭ, 213.
burja, 396.
bŭčela, 417.
bŭdrŭ, 114.
bŭnąti, 46, 131.
bŭždrjĭ, 378.
bylĭ, 416.
bylĭje, 384.
bystrŭ, 402.
bystŭ (by), 134, 136, 140.
byšąšteje, 78.
byti, 47, 52, 80, 81, 94, 134, 137.
-bytĭ, 277.
bytĭje, 388.
-bytŭkŭ, 304, 333.
byvati, 47, 52, 53, 56.
byxŭ, 21, 91, 93, 94.
cěgŭxŭ, 361.
cělĭba, 272.
cělomądrĭje (cělomądrostĭ), 284, 384.
cělomądrĭstvĭje, 307.
cělomądrostĭ, 282.
cělŭ, 412.
cěly, 269.
cělěti, 20, 149.
cěliti, 33, 75, 149.
cělovati, 20, 75, 149.
cělŭ, 20.
cělyvati, 20.
cěna, 296, 443.
cěniti, 33.
cěsarica, 346.
cěsarĭsky, 331.
cěsarjĭ, 110, 184, 376.
cěsarjĭstvo, 307.
cěsta, 296.
cęta, 110.
crŭkŭvica, 346.
crŭkŭvište, 350.
crŭkŭvĭnŭ, 438.
crŭky, 182, 384.
cvětĭcĭ, 342.
cvětĭčanŭ, 436.
cvětĭnŭ, 394.
cvětŭ, 128, 178, 216.
cvisti, 178.
čajati, 19, 163.
čakati, 163.
čari, 235.
časŭ, 235.
čaša, 396.
čelesĭnŭ, 360.
čeljadinŭ, 448.
ćeljadĭ, 323.
čeljustĭ, 286.
čelo, 235, 360.
ćepĭcĭ, 342.
česati, 19.
česnovitŭ, 292.
česnŭ, 292.
česnŭkŭ, 334, 453.
četa, 256.
četvori, 231.
četvoriceją, 346.
četvoro, 231.
četvrědĭnevĭnŭ, 371, 439.
četvrěnogŭ, 232.
četvrŭtovlastĭnikŭ, 338.
četvrŭtovlastĭstvovati, 20.

četvrŭtŭ, 289.
četvrŭtŭkŭ, 334.
četyre, 231.
čędĭ, 266.
čędĭce, 342.
čędo, 110, 266.
čęstitŭ, 291.
čęstĭ, 277.
čęstŭ, 300.
-čęti, 264.
-čętŭkŭ, 304, 333.
činiti, 33.
činŭ, 241, 453, 454.
čislo, 414.
čismę, 422.
čisti, 10, 93.
čistitelji, 313.
čistiteljĭstvo, 307.
čistostĭ, 281, 282.
čistota, 293.
čistŭ, 300.
čijĭ, 377.
čistivŭ, 365, 366.
čistĭ, 119, 123, 276, 277.
čistĭnŭ, 438.
-čitŭ, 216.
člěnŭ, 454.
člěnŭkŭ, 334.
člĭnŭ, 443.
člověčĭ, 376.
člověčiskŭ, 331.
člověčĭstvo, 307.
črěda, 256, 257.
črěnovitĭčĭ, 292.
črěnovĭnaja, 267.
črěpŭ, 235.
črěsla, 176, 415.
črěšĭnja, 179.
črěvo, 167, 360, 371.
črŭmĭnŭ, 374, 426.
črŭnica, 347.
črŭnilo, 186, 316.
črŭnĭčĭ, 341.
črŭnorizĭčĭ, 341.
črŭnŭ, 130, 433.
črŭta, 251, 252.
črŭtogŭ, 354.
črŭvenŭ, 436.
črŭvĭ, 374, 426.
čudesĭnŭ, 440.
čuditi, 33.
čudĭnŭ, 440.
čudo, 357.
čuti, 20.
čuvĭstvĭje, 307.
da, 161.
daděaše, *dady*, 80, 81.
-daditelji, 314.
daěaše, 80.
dajati, 18, 44, 52, 53, 76, 80.
daleči, 266.
Dalĭmanufanĭsky, 189.
dalĭnji, 382.
danĭ, 455.
**darĭstvo*, 310.
darĭstvovati, 310.
darovati, 20, 83.
darŭ, 404, 405.
dati, 17, 18, 52, 53, 75, 76, 80, 134, 137.
dastŭ (da), 134, 135.
datelji, 312, 314.
datĭ, 277.
davě, 128.
daviti, 33.
davĭčĭ, 344.
dąbĭje, 384.
dąbrava, *dąbrova*, 373.

dąbŭ (dąbrŭ), 235, 373.
debrěe (dobrěe), 115.
**degŭtĭ*, 288.
desęt-, 280, 289, 319.
desętina, 450.
desętistrunĭnŭ, 446.
desętĭstvovati, 310.
desętori, desętoro, 231.
desętŭ, 289.
desiti, 115, 116.
desna (desnica), 111, 347.
desnŭ, 433.
devętĭ,
devętŭ, 289.
dědŭ, 235.
dějati, 19, 44.
dějĭstvo, 308.
dělanije, 87, 389, 459, 460.
dělateljĭ, 88, 312, 459.
dělati, 20.
dělitelji, 313.
dělo, 357, 415.
děloměrĭnŭ, 418.
-dětelji, 312.
dětělĭ, 417.
děti, 18, 19.
dětištĭ, 303, 429.
dětĭ, 277.
dětĭskŭ, 331.
děva, 372.
děverĭ, 405.
děvica, 347.
děvičĭ, 376.
děvĭstvo, 308.
dętĭlŭ, 311.
dijakonĭstvo, 308.
dijavoljĭ, 376.
dinarjĭ, 187.
dira, 251, 252.
diviti sę, 33.
divĭjĭ, 363, 378.
divĭnŭ, 438.
divŭ, 360, 372.
dĭbrĭ, 408.
dĭna (dŭna), 257.
dĭnevĭnŭ, 371, 439.
dĭnĭ, 119, 120, 431.
dĭnĭnica, 347.
dĭnĭsĭnjĭ, 381.
dĭždevĭnŭ, 371.
dlanĭ, 455.
dlato, 296, 297.
dlĭgota, 293.
dlĭgotrŭpělĭje, 389.
dlĭgŭ, 235.
dlŭžĭnikŭ, 338.
dlŭžĭnŭ, 438.
do, 156, 161.
-do-, 234.
doba, 252.
dobljestĭ (dobĭjestĭ), 282.
doblji, 379.
dobrorodĭstvo, 308.
dobrostĭ, 282.
dobrota, 293.
dobrŭ, 403.
dojilica, 347.
dojiti, 33.
dokosĭnŭ, 441.
dolĭnjĭ, 382.
dolŭ, 243.
domašĭnjĭ (et *domaštĭnjĭ*), 382, 383.
domovitŭ, 292.
domŭ, 241, 243.
domysliti, 41.
-dorŭ, 216.
dosaditelji, 313.

dostojati, 36.
dostojĭnŭ (dostojiniĭnŭ), 441.
došĭstĭje, 389.
dověděti, 39, 79.
dovĭlěti, 40, 41.
dovoditelji, 313.
dovolĭnŭ, 438.
dovolŭ, 224.
dragŭ, 235.
drągarji, 213.
drągŭ, 235.
drevĭnji, 381.
drěvěnŭ, 436, 437, 438.
drěvo, 360, 372.
drěvodělja, 400.
dręselovati, 20.
dręselŭ, 412.
dręsĭkŭ (dręsŭkŭ), 325.
dręxlĭstvo, 308.
dręxlŭ, 412.
drožďije, 396.
drugŭ, 226.
družina, 450.
drŭkolĭ, 266.
družĭba, 273.
drŭmŭ, 427.
drŭva, 372.
drŭzati, 23.
drŭznąti, 22, 46.
drŭzostĭ, 281.
drŭzŭ, 229, 325.
drŭžatelji, 314.
drŭžati, 25, 37, 61.
drŭžava, 371.
drŭžitelji, 314.
duma, 162.
dunąti, 23.
dupina, 450.
duša, 396.
duševĭnŭ, 439.
duxati, 19, 44.
duxovĭnŭ, 371, 439.
duxŭ, 217.
dŭno, 443.
dŭska, 113, 118.
dŭšterĭnŭ, 439.
dŭšti, 180, 245, 405.
dŭštica, 347.
dŭva, 231.
dŭvoji, 231.
dŭvopomostitŭ, 292.
dŭxnąti, 23, 130.
dŭždevĭnŭ, 371, 439.
dŭžditi, 33.
dŭždĭ (dĭždŭ, dežďŭ), 113, 119, 261.
dvidzati, 22, 44, 48, 50, 56.
dvignąti (sę), 22, 50, 130, 131.
-dvigŭ, 217.
dvĭri, 176, 207, 261.
dvĭrĭcę, 336.
dvĭrĭnica, 347, 460.
dvĭrĭnikŭ, 338, 460.
dvogubŭ, 234.
dvorĭba, 273.
dvorŭ, 128, 235.
dymŭ, 427.
dyxati, 19, 23, 44, 47, 56.
dzělo, 413.
dzvězda, 178, 250.
Egyptŭ (Egypetŭ), 189.
ependytŭ, 188.
evanĭgelie, 187.
-ědŭ, 217.
ěsti, 14, 15, 80.
ěviti, 98.
Fanpilija, 189.
finikŭ, 190.

frepektŭ, 189.
fropitu, 189.
frospura, 189.
gadŭ, 235.
galilejiskŭ, 330.
Galilěaninŭ, 448.
gasati, 19.
gasiti, 33.
gąba, 257.
gądĭba, 273.
gągŭnivŭ, 367.
gąsĭ, 178, 206, 261.
gąsli, 416.
gąstŭ, 300.
glada, 257.
gladivŭ, 367.
gladŭ, 217.
gladŭkŭ, 324.
glagolati, 13, 19, 63, 71, 74, 80, 83.
glagolŭ, 229.
glasiti, 29.
glasovati, 29.
glasŭ, 217.
glašati, 29.
glava, 372.
glavizna, 448.
gląbina, 450.
gląbokŭ, 328.
glěnŭ, 443.
ględati, 20.
glina, 443.
gluxŭ, 173, 227.
gnąšati (gnušati), 163.
gnesti, 9, 130.
gněvati, 20, 53.
gněvŭ, 371.
gnězdo, 235.
gnilŭ, 112.
gnĭsĭ, 261.
gnojište, 350.
gnojĭ, 217.
gobina, 450.
gobĭdzĭje, 384.
godina, 451.
godŭ, 217.
gołąbinŭ (gołąbinjĭ), 440.
gołąbĭ, 271, 274, 322.
golěmŭ, 427.
golěnĭ, 455.
golĭ, 261.
golotĭ, 280.
golŭ, 236.
gonitelji, 313.
goniti, 12, 33, 44.
gora, 208, 249.
goreti, 26, 37, 50.
gorĭkŭ, 325, 328.
gorĭnica, 347.
gorĭnjĭ, 382.
gorjestĭ, 282.
goruxa (gorjuxa), 361.
gospoda, 250, 251.
gospodinjĭ, 376.
gospodinŭ, 312, 448.
gospodĭ, 128, 207.
gospodĭnjĭ, 382.
gospodĭnŭ, 438, 439.
gospožda, 394, 395, 396.
gostinica, 347.
gostininiků, 338.
gostitĭba, 275.
gostĭ, 261.
gostĭba, 273.
govějinĭstvo, 308.
govějĭnŭ, 441.
govędo, 209, 323, 430.
govężdĭ, 376.

govĭno, 452.
govorŭ, 408.
grabežĭ, 355.
grabitelji, 313.
gradĭcĭ, 342, 343.
gradŭ, 236.
gramada, 321.
granesĭ, 443.
granŭ, 443.
graždaninŭ, 311, 312, 449.
graždĭ, 391.
grąbŭ, 236.
grądĭ, 261.
grąstokŭ, 328.
grebenĭ, 431.
grebište, 351.
greblo, 415.
grějati, 20.
grěšĭnica, 347.
grěšĭnikŭ, 338.
grěšĭnŭ, 439.
grěxovĭnŭ, 439.
grěxŭ, 243.
gręda, 257.
gręsti, 9, 78.
griva, 372.
grivĭna, 452.
grĭčĭskŭ, 110, 184, 330.
grobŭ, 217, 218.
gromŭ, 218.
groza, 253.
grozdŭ, 236, 243, 454.
groznovĭje, 384.
groznŭ, 454.
gruda, 253.
grudĭnŭ, 394.
grŭdostĭ, 282, 284.
grŭdŭ, 236.
grŭdynji, 457.
grŭlica, 347.
grŭličištĭ, 303.
grŭlo, 315, 316.
grŭmŭ, 427.
grŭnĭcĭ, 444.
grŭnĭčarji, 211, 213.
grŭnŭ, 444.
grŭstĭ, 285.
grŭtanĭ, 455.
grysti, 9.
gubitelji, 313.
gubitelji̇stvo, 308.
gumĭno, 427.
gŭnati, 12.
gŭnąti, 131.
gvozdĭ, 128, 261.
gvozdĭji, 393.
gybati, 19, 24.
gybělĭ, 416.
γeonĭskŭ, 331.
Ioninŭ, 441.
ispiti, 14.
istakati, 51.
ištazati, 56.
istesa, 360.
ištezną̨ti, 56.
isxaždati, 46.
-itĭje, 389.
izbavitŭ (izbavi), 137.
izdry, 136.
izgubiti, 103.
izmětŭ sję, 135.
izunjĭšina, 452.
izvěděti, 39.
izvěstovati (jizvěstovati), 45.
ižesa, 358.
jadĭ, 263.
jadĭca, 344.
jadovitŭ, 292.

jadra, 408.
jadro, 409.
jadŭ, 243.
-jaga, 257.
jakŭ, 329.
jama, 249.
jarina, 451.
jarĭmĭničĭ, 376, 427.
jarĭmŭ, 427.
jarostĭ, 282.
jarŭ, 403.
jasenĭ, 209, 431.
jasika, 336.
jasli, 416.
jasti, 14, 80, 92, 97, 134, 137.
jastrębŭ, 271, 274.
jastŭ, 134.
jato, 297.
javě, 128.
jaxati, 10, 14.
jazva, 371.
jažda, 396.
jedinačĭnŭ, 329.
jedinakŭ, 329.
jedinĭstvo, 308.
jedinočędŭ, 232.
jedinŭ, jedĭna, 114, 159.
jela, 418.
jelenĭ, 431.
jeleonĭskŭ, 331.
jeli, 418.
jelikŭ, 418.
jelĭ (jelikŭ), 329.
jepiskopĭstvo, 308.
jerodovŭ, 370.
jesenĭ, 432.
jesmĭ, 9, 22, 91, 130.
jestĭstvo (estĭstvo), 308.
jesvě, 128.
ješte, 155.
jeterŭ, 406.
jevrejĭskŭ, 330.
jexidŭnovŭ, 370.
jezero (jezerŭ), 409.
ježĭ, 209, 392.
ję̨čĭměnŭ, 436.
ję̨čĭmykŭ, 335.
ję̨čĭněnŭ, 436, 437.
ję̨dro, 403.
ję̨dropišĭčĭ, 344.
ję̨dza, 257.
-ję̨teljĭ, 312.
ję̨ti, 11, 16, 38, 46, 135.
ję̨tro, 167, 406.
ję̨try, 268, 405.
ję̨tŭ (ję̨), 135, 136, 137, 300.
ję̨zyčĭnikŭ, 338.
ję̨zykŭ, 171, 267, 335.
jicěliti, 20.
jicěliti, 75.
jidolŭ, 187.
jierejĭskŭ, 335.
jigo, 236, 248.
jigra, 280, 409.
jigrĭ, 280.
jigŭlinŭ, 440.
jiγemonovŭ, 370.
jiγemonŭ, 188.
jikonomŭ, 190.
jikuna, 188.
Jiliinŭ, 441.
jimati, 11, 38, 44, 46, 57, 97.
jimenitŭ, 291.
jiměnovati, 20, 83.
jiměnĭje, 388.
jiměti, 26, 61, 62, 73, 93.
jimę̨, 424.
jinakŭ, 329.

jino-, 159.
jinočędŭ, 232.
jinočistvo, 308.
jinogŭ, 354.
jinokŭ, 328.
jinoplemeninikŭ, 339.
jinorožĭ, 379.
jinostanĭ, 266.
jinŭ, 433.
jis- (jiz-), 103, 111, 112, 153, 157, 160.
jiskati, 9.
jiskoničavati, 53.
jiskoninŭ, 439.
jiskra, 409.
jiskrinjĭ, 381.
jiskusitelji, 313.
jisplŭnĭ, 266.
jispodinjĭ, 382.
jispolinŭ (jispolŭ), 182, 449.
jispovědati, 39.
jispověděti, 39.
jispravitelji, 313.
jispytĭ, 264.
jispytati, 78.
jistina, 451.
jistiniti, 327.
jistočinikŭ, 338, 339.
jistota, 293.
jistovŭ, 369.
jistŭ, 300, 301.
**jistŭba*, 182, 185.
jistŭštati, 49.
jisxodatajĭ, 391.
jisxodište, 351.
jisypati, 66, 87.
jištędĭje, 385.
jiti, 13, 14, 24, 26.
jizbavitelji, 313.
jizběgati, 27.
jizbytĭje, 388.
jizdrędĭnŭ, 439.
jizganjati, 46.
jizgǫniti, 46, 75.
jizgrebĭ, 264.
jizgŭnati, 103.
jizměna, 444.
jizměniti, 45, 78.
jizměnovati, 45, 78.
jizmětati, 16.
jiznemagati, 102.
jiznemošti, 101, 102.
jizvěstinŭ, 300.
jizvěstŭ, 300.
jizvragŭ, 224.
jugovŭ, 370.
jugŭ, 236, 406.
junakŭ, 329.
junĭčĭ, 341.
junĭčĭ, 376.
junostĭ, 281, 282.
junoša, 401.
junota, 295.
jutro, 406.
južĭskŭ, 330.
juxa, 207, 249.
kadilo, 316.
kajati sę, 19, 75.
kajaznĭ, 456.
kakovŭ, 369.
kakŭ, 329.
kaležĭ, 182, 185.
kalŭ, 418.
kamenĭ, 424.
kamenĭje, 385.
kamenĭnŭ, 439.
kaměnŭ, 298, 434, 436, 437, 438.

kamy, 312.
kamykŭ, 335.
kanąti, 24.
kapati, 19.
kapište, 351.
kapištĭnica, 347.
kapĭ, 262.
kaplja, 396.
kasati, 23.
**kaša*, 396.
kašica, 347.
katapetazma, 188.
kaznĭ, 455.
kaznĭcĭ, 344.
kaženikŭ, 339.
kądu (kądě), 159, 164.
kąpělĭ, 416.
kąpina, 451.
kąpinĭje, 385.
kąsŭ, 361.
kąšta, 396.
kątŭ, 225.
kenturionŭ, 188.
kinŭsĭnŭ, 439.
kitovŭ, 370.
klada, 249.
kladędzĭ, 355.
kladivo, 371.
klakolŭ, 229.
klanjati, 31.
klasŭ, 360.
klati, 135, 138.
klepati, 19.
klětĭ, 286.
klětĭka, 336.
klęti sę, 16, 135.
klętŭ, 135, 300.
klętva, 305.
klicati, 23.
kličĭ, 391.
kliknąti, 23.
kličitŭ, 298.
kljeveta, 301.
kljevetarjĭ, 211.
ključati, 29.
ključiti sę, 29.
ključĭ, 391.
kljusę, 429.
kloniti, 31.
klopotŭ, 298, 319.
kobĭ, 264.
kobyla, 392.
kodrantŭ, 188.
kogda, togda, jegda, 111.
kokotŭ, 298.
kolesĭnica, 347.
kolèbati, 19.
kolěno, 444.
kolędа, 186.
koli, 418.
kolikŭ, 418.
kolĭ (kolĭkŭ), 329.
kolo, 357.
kolŭ, 218.
komŭkati, 185.
konĭ, 263, 264.
konĭcĭ, 264, 343.
konĭčati, 20, 53.
konĭčavati (sę), 20.
konĭčina, 451.
konjĭ, 392.
konoplja, 182.
konŭdratŭ, 188.
kopati, 53.
kopĭje, 385.
koprŭ, 409.
kopyto, 301.
kora, 253.

korabičĭ, 343.
korabljĭ, 187.
korenĭ, 432.
korenĭje, 385.
koristĭ, 286.
korĭčĭ, 343.
koryto, 301.
kosa, 178, 253.
kosmŭ, 427.
kosnąti, 23, 46.
kostĭ, 262.
košĭ, 391.
košĭnica, 346, 347.
koteryjĭ, 406.
kotĭlŭ, 186.
kotora, 409.
kotoričĭ, 352.
kotoryjĭ, 406.
kovačĭ, 352.
kovarĭnŭ, 211.
kovarĭstvo (kovarĭstvĭje), 211.
kovĭčegŭ, 355.
kovĭčežĭčĭ, 343.
kovĭnikŭ, 339.
kovŭ, 218, 219.
koza, 172, 246.
kozĭlę, 172, 429.
kozĭlĭštĭ, 303.
kozĭljĭ, 376.
kozĭlŭ, 172, 246, 417, 418.
koža, 172, 396.
kožanŭ, 437.
kožuxŭ, 361.
krada, 253.
krajĭ, 391.
kranijevŭ, 370.
krasiti, 33.
krašĭnŭ, 439.
krasota, 293.
krasta, 297.
krastèlĭ, 418.
krastĭ, 9.
kratŭ, 206, 243.
kratŭkŭ, 325, 327.
krava, 372.
kravarjĭ, 212.
krąglŭ, 412.
krągŭ, 236.
kremenĭ, 432.
kremy, 432.
kremykŭ, 335.
krèpiti, 33.
krĕpostĭ, 282.
krĕpŭ, 236.
krèpŭkŭ, 325, 326.
krępąti, 131.
kričati, 26.
kričava, 371.
kričĭ, 391.
krilatŭ, 290.
krilĭnatŭ, 290.
krilo, 315, 316.
krina, 451.
krinica, 451.
krinŭ, 187.
krivŭ, 363.
križĭ, 182, 185.
křstiti, 29, 49, 77.
křstĭjanŭ, 186.
křstŭ, 110.
křštati, 29, 49.
křstĭjanynji, 457.
kromě, 249.
kroměšinjĭ (kroměštĭnjĭ), 382, 383.
kropa, 253.
krotoljubečĭ, 325, 326.
krotostĭ, 282.

krotŭkŭ, 325, 326, 327.
krovŭ, 219.
krupa, 253.
krupica, 347.
krŭčima, 427.
krŭma, 427.
krŭmŭ, 427.
krŭnŭ, 434.
krŭvĭ, 260.
krŭxa, 254.
kruxŭ, 219.
krŭčagŭ, 355.
krŭčima, 355.
krŭmilo, 317.
krŭmičiji, 352.
krŭmlja, 397.
krŭvavŭ, 369.
krŭvĭ, 205, 206.
krŭvojadivŭ, 367.
krŭvotočivŭ, 367.
**kry*, 136.
kryti, 47, 52.
kryvati, 47, 52.
kupiti, 29.
kupĭcĭ, 344.
kuplja, 396, 397.
kupovati, 20, 29, 42, 45, 57.
kupŭ, 214, 219, 236.
kurĭji, 377.
kurŭ, 409, 429.
-kusŭ, 214, 219.
kŭnędzĭ, 117.
kŭnęgynji, 457.
kŭnężĭ, 376, 377.
kŭnjigŭčiji, 352.
kŭnjižĭnicę, 347.
kŭnjižĭnikŭ, 339.
kŭsněti, 26.
kominŭ, 187.
kvasŭ, 219.
kyka, 257.
kysělŭ, 412.
ladijica, 347.
ladĭji, 397.
lajatelĭje, 313.
lajati, 19.
lakomŭ, 426.
lakŭtĭ, 287, 288, 289.
lanita, 301.
lapa, 250.
latinĭsky, 330.
laziti, 34, 44.
-lazŭ, 219.
lągŭ, 236.
ląka, 254.
ląkavĭstvo, 308.
ląkavŭ, 369.
ląkotĭ (ląkota), 280.
ląkŭ, 219, 280.
lebedĭ, 271, 319, 322.
ledŭ, 243.
lepto, 187.
lešti (lęgą), 21, 22, 34, 36.
letěti, 26, 180.
**letŭ*, 297.
ležati, 8, 21, 26, 36, 93.
lěčĭba, 273.
lěnivŭ, 366.
lěnĭ, 265.
lěnostĭ, 283.
lěpota, 293.
lěkarji, 213.
lěnŭ, 434.
lěpota, 293, 295.
lěpŭ, 228.
lěstvica, 305, 348.
lěsŭ, 236.
lětati, 180.

lěti, 286.
lěto, 301.
lětoraslĭ, 416.
lěvŭ, 363.
lěxa, 249.
lędvĭję, 129, 373, 397.
lężaja, 390, 393.
lice, 359.
liceměrĭje, 385.
liceměrŭ, 232.
lipa, 257.
lišiji, 377.
listŭ, 301.
listvĭje, 301, 305, 385.
listvĭnatŭ, 290.
lisŭ, 172, 237, 360.
lišiti, 29, 30.
lišati sę, 29.
livra, 186.
lixojimĭje, 385.
lixojimĭstvĭje, 308.
lixoti (lixota), 280.
lixŭ, 237.
lixva, 128.
lĭdza, *lĭza*, 165, 166, 254.
lĭgota, 293.
lĭgŭkŭ, 164, 165, 254, 326, 327.
lĭgynji, 165.
lĭjati, 19, 53, 54.
lĭněnŭ, 437.
lĭnŭ, 119.
lĭstĭ, 109.
lĭstĭba, 273.
lĭstĭcĭ, 345.
lĭstiti, 33, 49, 128.
lĭstivŭ, 366.
lĭštati, 49, 128.
lĭštati sę, 26.
lĭvovŭ, 370.
lĭvŭ, 184.
ljubiti, 33.
ljubivŭ, 366.
ljubĭcĭ, 345.
ljubĭzĭnŭ, 440.
ljubljenikŭ, 338.
ljubodějica, 348.
ljubodějĭ, 390.
ljubŭ, 228.
ljuby, 269.
ljudinŭ, 448, 449.
ljudĭje, 262.
ljudĭskŭ, 331.
ljutĭ, 265.
ljuto, 357.
ljutostĭ, 283.
ljutŭ, 228, 237.
lobŭzati, 19, 49.
lobyzati, 19, 49.
-logŭ, 219.
lojĭ, 220.
loky, 269.
lomiti, 33.
lono, 131.
lopata, 291.
lopotivŭ, 367.
**lopotŭ*, 299.
loviti, 33, 103.
lovitva, 305.
lovĭcĭ, 345.
lovĭčiji, 352.
lovĭčĭ, 376.
lovŭ, 220.
loza, 257.
lozĭje, 385.
lože, 392.
ložesna, 111, 358, 442, 444.
ložiti, 51.
luča, 209, 397.

lučiti, 29.
lučĭ, 209.
lukŭ, 179.
luna, 130, 442, 444.
lupežĭ, 355.
lŭbŭ, 237.
lŭgati, 19.
lŭža, 264, 397.
lŭživŭ, 366.
lŭžĭ, 263, 264, 390.
malĭčiko, 326.
maloslovĭje, 385.
malověrŭ, 232.
malŭ, 172, 173, 237.
manĭtijica, 348.
narodovodimo, 426.
maslina, 451.
maslo, 414.
mastitŭ, 291.
mastĭ, 278.
materĭnŭ, 438, 439.
materĭstvo, 308.
materjĭ, 376.
mati, 245, 405.
matica, 348.
**matorŭ*, 407.
mazati, 19.
mąčenikŭ, 338.
mąčitelji, 313.
mąčiti, 33, 254.
mąditi, 33, 164.
mądrĭstvo, 308.
mądrostĭ, 281, 283.
mądrŭ, 403.
mąka, 254, 255.
mążatŭ, 290.
mążĭ, 209, 354.
mążiskŭ, 331.
mążĭstvo, 308.
meči, 110, 184.
medŭ, 242, 243.
medvědĭ, 207, 263.
mesti, 15.
metati, 15, 50.
mežda, 379.
meždumĕrĭje, 385.
meždurami̇je, 385.
mědarjĭ, 212.
měděnŭ (mědĭnŭ), 437.
mědĭ, 262.
mělŭ, 237.
měna, 442, 444.
měra, 404.
měrilo, 317.
měriti, 33.
měsęčĭ, 209, 336.
měsęčĭnŭ, 439.
městiti, 41.
město, 301.
měxŭ, 237.
mězinĭčĭ, 172.
męknąti, 254.
mękŭkolěganie, 325.
mękŭkŭ, 254, 325, 326.
męso, 237.
męsopustŭ (męsopustĭna), 232.
męteži, 355.
męzdra, 129, 409.
milo, 421.
milostynji, 457.
mĭčitŭ, 299.
milosrŭdĭje, 385.
milosrŭdovati, 20, 83.
milosrŭdŭ, 233.
milostivŭ, 366.
milŭ, 413.
minąti, 23, 45, 46.
minovati, 23, 45, 46, 50.

-mirati, 49.
mirŭ, 404.
mĭgla, 418.
mĭněti, 26, 37, 108, 109.
mĭniti sę, 33.
mĭstiti, 30, 49.
mĭstĭ, 276, 278.
mĭštati, 30, 49.
mĭzdĭnica, 348.
mĭzdojimĭcĭ, 345.
mladěnĭštĭ, 303, 430.
mladěnĭcĭ, 341, 430.
mladętĭce, 343, 429.
mladĭnĭcĭ, 341, 430.
mladĭnĭčĭ, 376.
mladĭnĭstvo, 308.
mladŭ, 237, 244.
mlatŭ, 298.
mlěti, 19.
mlĭčalivŭ, 368.
mlĭčalĭ, 368, 416, 417.
mlĭčati, 26, 38, 84.
mlĭknąti, 131.
mlŭčanĭnŭ, 441.
mlŭnĭji, 395, 397, 444.
mlŭva, 371.
mlŭviti, 33.
mnogoočitŭ, 291.
močiti, 33, 51, 56.
modrŭ, 403.
mojĭ, 380.
mokrota, 294.
mokrŭ, 403.
moliti sę, 33.
molitva, 305.
molĭ, 264.
molĭba, 273.
monastyrjĭ, 186.
monisto, 302.
morje, 209, 392.
morjĭskŭ, 330.
morŭ, 220.
mošti, 10, 75.
moštĭ, 277, 278.
**motrŭ*, 409.
motyka, 336.
motyla, 418.
mozgŭ, 128, 237.
mŏždanŭ, 437.
mrakŭ, 220.
mravĭji, 397.
mrazŭ, 220.
mrěti, 49.
mrěža, 397.
mrŭcati, 23.
mrŭknąti, 23.
mrŭtvĭcĭ, 341.
mrŭtvostĭ, 283.
mrŭtvŭ, 128, 306.
mrŭzostĭ, 283.
mrŭzŭkŭ, 326, 327.
muditi, 33, 164.
murinŭ, 449.
muxa, 208, 247.
muxŭ, 206.
mŭdĭlostĭ, 283.
mŭdĭlŭ, 413.
mŭnixŭ, 109.
mŭnogašĭdi, 115.
mŭnožĭstvo, 308.
mŭšica, 208, 348.
mŭzda, 128, 248.
mъro, 187.
mylo, 317.
mysliti, 33, 41.
myslĭ, 416.
myšĭ, 206, 262.
myšica, 208, 336.

mytarjĭ, 211, 213.
myti, 47, 52.
mytĭnica, 348.
myvati, 47, 52.
na, 157.
načęlo, 317.
načęti, 61, 79, 135.
načętĭje, 388.
načętŭ (načę), 135.
nadežda, 88, 89, 162, 397.
nadŭmenŭ, 300.
nadymati, 48, 55.
naglŭ, 413.
nagostĭ, 283.
nagota, 294.
nagŭ, 206, 237.
najĭmnĭkŭ, 339.
nakovalĭno, 452.
nakovalo, 317.
naležati, 36.
napastĭ, 277, 278.
narešti, 42, 43, 48.
narěčĭje, 385.
naricati, 13, 43, 48.
narǫčitŭ, 291.
narodŭ, 88.
nasilĭje, 385.
naskakati, 52.
naslědĭje, 385.
naslědĭnikŭ, 339.
naslědĭstvovati, 41.
naslědovati, 41.
nastavĭnikŭ, 339.
nastąpiti, 51.
nastojati, 36.
navodĭje, 385.
nazaretĭskŭ, 330.
nazirati, 37, 50.
nazĭrěti, 37, 50.
naznamenovati, 45.
nąditi (nuditi), 33, 164.
nązda, 397.
nązdĭnikŭ, 339.
nebesĭskŭ, 331.
nebo, 356.
nebogŭ, 233.
nebrešti, 9, 62.
nebytĭje, 388.
nedągŭ, 216.
nedążivŭ, 367.
nedążĭnikŭ, 339.
nedělja, 398.
nedočajanĭnŭ, 441.
negodovati, 20, 83.
negŭbljĭ, 379.
nejęsytĭ (nesytĭ), 169.
neispisanenŭ, 441.
neizglagolanenŭ, 441.
nejęvěrŭ, 167, 169.
nejistovĭstvo, 308.
ne lĭzè, 254.
nenaviděti, 38.
nenavistĭ, 279.
nepĭštevati, 20.
neplodĭstvo, 308.
neplody, 268.
nepomračjąštiimĭ, 78.
nepostąpĭnŭ, 441.
nepostradanĭnŭ, 441.
nepozybĭnŭ, 441.
neprijazninŭ, 440.
nerazumivŭ (nerazumělivŭ), 367, 368.
neroditi, 62.
neslanŭ, 435.
neslŭ, 412.
nestera, 167, 407.
nesti, 12.

nesytĭstvo, 308.
netĭjĭ, 393.
netĭlěnĭnŭ, 441.
ne udobĭ, 266.
nevěrĭje, 385.
nevěrĭstvo, 308.
nevěždĭstvo, 308.
nědra, 409.
něga, 255.
němĭcĭ, 175.
němostĭ, 283.
němŭ, 427.
nicĭ, 329, 330.
nis-, niz, 160.
ništeta, 294.
ništĭ, 380.
nitĭ, 278.
niziti sę, 33.
nizŭkŭ, 326.
nizŭxožděnĭe, 87.
nižĭnjĭ, 381.
njiva, 371.
njivarjĭ, 212.
noga, 206, 208, 250.
nogŭtĭ, 208, 288, 289.
nosila, 317.
nositi, 12, 33, 44, 57, 86.
nosŭ, 206, 237.
noštĭ, 128, 180, 280.
novakŭ, 329.
novina, 451.
novoraslĭ, 416.
novŭ, 237, 245.
nozdri, 129, 176, 409.
nožĭ, 392.
nožĭnica, 348, 460.
nravŭ, 373.
nuditi, 33, 164.
nynjašĭnjĭ (nynjaštĭnjĭ), 383.
nyrište, 351.
o-, 103, 160.
oba, 231.
obaditeljĭ, 313.
obědanĭe, 87.
obědovati, 20.
obědŭ, 88.
oběštavati, 53.
obida, 256.
obiděti, 26, 38, 53.
obidĭlivĭstvo, 308.
obidĭlivŭ, 368.
obilĭje, 385.
obĭlŭ, 413.
obinąti sę, 45.
obinovati sę, 45.
obitělĭ, 416.
obĭdo, 162, 234.
obĭstojati, 36.
obĭština, 451.
obĭštĭ, 381.
obĭštĭje, 386.
obĭštĭnikŭ, 339.
oblačĭcĭ, 343.
oblastĭ, 279.
oblěklo, 415.
obličitelĭ, 313.
obličĭje, 386.
oblobŭzati, 19.
ȍblobyzati, 19, 84.
obnoštĭnica, 348.
oboji, 231.
oboléti, 38.
obrazŭ, 221.
obrěsti, 21.
obrětatelĭ, 312.
obrětelĭnikŭ, 340.
obrětělĭ, 416, 417.
obręšta, 399.

obutělĭ, 417.
obyčajĭ, 393.
očěpěněti, 40, 52.
očěpěněvati, 40, 52.
oči, 176, 265.
očistiti, 78.
očištati, 56, 75.
očitěnŭ, 437.
očitŭ, 110, 384.
odeléti (odoléti), 115.
odežda, 89, 397.
oděalo, 317
odrĭčĭ, 343.
odrŭ, 410.
odrŭžati, 37.
odŭždati, 49.
odŭžditi, 49.
ogavĭje, 386.
ognište, 350.
ognjĭ, 130, 455.
ogradŭ, 236.
okameniti, 103.
okovĭ, 264.
okljevetati, 53.
okljevetavati, 53.
oko, 358, 359.
okrągŭnjĭ, 382.
okrĭstĭnjĭ, 381.
okrŭveněje, 157.
okusa, 254.
**olkŭtĭ*, 287, 288.
olověnŭ, 437.
olŭ, 244.
omakati, 33, 51, 56.
ometa, 251, 255.
onušta, 162, 398.
opako, 329, 330.
opasivŭ, 367.
opĭnŭkŭ, 335.
opona, 251, 255.
oprěsnŭkŭ, 334, 454.
oračĭ, 352.
orati, 19.
orążĭje, 387.
orĭla, 114.
orĭljĭ, 376.
orĭlŭ, 417, 418.
orŭganŭ (organy), 187.
osa, 247.
osaždati, 31.
osąkatŭ, 291.
osedŭlati, 419.
osilŭ, 317.
osĭ, 262.
osĭlę, 429.
osĭlętinŭ, 440.
osĭlĭskŭ, 331.
osĭljĭ, 376.
osĭlŭ, 186.
oskądĕti, 40.
osla (osĭla), 419.
oslaba, 255.
osmĭ, 280.
osmŭ, 426.
ostanąti, 81.
ostatĭje, 388.
ostaviti, 66, 67.
ostąpati, 51.
ostąpiti, 51, 157.
**ostĭ*, 209, 286.
ostĭnŭ, 286, 442, 444.
ostrĭje, 386.
ostrogŭ, 354.
ostrostĭ, 283.
ostrovŭ, 129, 233.
ostrŭ, 129, 403.
**ostry*, 269.
osŭpy, 255.

osŭtŭ, 299.
osvętiti, 30.
oštutiti, 175.
otęti, 157.
otętije, 388.
otinądĭ, 158.
otišije, 386.
otiti, 157.
otĭcĭ, 343.
otĭčĭ, 376.
otĭčina, 451.
otĭčistvo, 308.
otĭnjĭ, 382.
otĭrivati, 44.
otokŭ, 233.
otrěšiti, 157.
otročę, 429.
otročina, 451.
otročištĭ, 303.
otročijĭ, 377.
otrokovica, 348.
otrokŭ, 157, 233.
otŭ, 155, 156, 157, 158.
otŭdesętĭstvovati, 42.
otŭlěkŭ, 219.
otŭmětati, 16.
otŭnądĭ, 158, 159.
otŭnemošti, 102.
otŭpustiti, 42.
otŭrada, 255.
otŭrějati, 44, 50.
otŭricati, 48.
otŭstąpiti, 51, 156.
otŭstojati, 36.
otŭvěštavati, 53, 156.
otŭxoditi, 97.
otvrŭnŭ (otvrŭnĭ), 434.
otvrŭstĭje, 388.
otvrŭstŭ, 300.
ovĭca, 208, 260, 336.
ovĭčarjĭ, 212, 213.
ovĭčę, 429.
ovĭčĭ, 375, 376, 377.
ovĭnjĭ, 376.
ovĭnŭ, 260, 442, 444.
ovĭsŭ, 360.
oxoditi, 157.
oxuděti, 41.
ozirati, 37.
pa-, 88, 103, 155, 161.
paąčina, 451.
pabirŭkŭ, 335.
pače, 330.
padanĭe, 87.
padati, 46.
padenie, 87.
paguba, 88, 103, 253.
pakostĭ, 283.
paky, 330.
pakybytĭje, 388.
palica, 348.
paliti, 229, 230.
palĭcĭ, 343.
pamętivŭ, 366.
pamętĭ, 88, 276, 278.
panica, 348.
paničica, 348.
papežĭ, 185.
paprŭtŭ, 287, 302.
para, 255.
parodŭkŭ, 335.
paropsida, 188.
pasti, 10, 16, 26, 46.
pastorŭky (pastorŭka), 268.
pastuxŭ, 361.
pastva, 305.
pastvina, 451.
pastyrjĭ, 182, 186.

patoka, 251.
patriaršistvo, 308.
patriarxovŭ, 370.
patriarxŭ, 188.
Pavilŭ (Pavilŭ), 189, 190.
pavlaka, 256.
paznogŭtĭ, 161.
pazuxa, 161, 250.
pažitĭ, 88, 279.
pačina, 451.
pądarjĭ, 212.
pąpŭ, 171.
pątĭ, 262.
pąto, 297, 300.
pečalĭ, 416, 417.
pečatĭ, 288, 289.
pečatĭlěti, 419.
pekarjĭ, 212.
pelena, 444.
pelesŭ, 361.
pepelŭ (popelŭ), 116, 230.
perĭnatŭ, 290.
pero, 238.
Persida, 188.
perunŭ, 452.
peštera, 407.
pešti sę, 10, 16, 180.
peštĭ, peštera, 166, 167, 168, 278, 285.
Petrovŭ, 370.
pěgota, 294.
pěgotivŭ, 367.
pěnędzĭ, 184.
pěnężĭnikŭ, 339.
pěnĭje, 388.
pěna, 445.
pěsnĭ, 456.
pěsŭkŭ, 244.
pěši, 379.
pěsŭkŭ, 335.
pěti, 10, 135, 137.
pětije, 388.
* *pětilŭ* (* ou *pětŭlŭ),* 311, 421.
-pětŭ, 135, 137, 300.
pěvĭcĭ, 345.
pędĭ, 264.
pęstĭ, 286.
pęta, 302.
pęti, 255.
pętĭ, 181, 280.
pętĭno, 452.
pętori, 231.
pętoro, 231, 410.
pętŭ, 180, 181, 289.
pętŭ, 300.
pętŭkŭ, 334.
piganŭ, 187.
pinakĭda, 188.
pirŭ, 404, 405.
pisarjĭ, 212.
-pisateljĭ, 312.
pišicĭ, 212.
piskati, 20.
pismę, 423, 424.
pišta, 43, 398.
pištalĭ, 416.
pitěja, 175.
pitěti, 20, 43, 175.
piti, 14, 15, 54, 135.
pitĭje, 388.
pitĭjĭ, 379.
pitomŭ, 10, 426.
pitŭ, 135, 137.
pivo, 373.
pijanica, 348.
pijanĭstvo, 309.
pijanŭ, 438.

pĭstrŭ, 269.
**pĭstry*, 269.
pĭrĕti, 221.
pĭrja, 398.
pĭrjati sę (pĭrĕti), 20.
pĭsati, 19, 86, 113.
pĭsĭjĭ, 377.
pĭsĭsky, 331.
pĭstrŭ, 118, 129, 403.
pĭsŭ, 238.
pĭšenica, 348, 446.
pĭšeno, 445.
pĭtica (pŭtica), 348.
plačevĭnŭ, 439.
plačĭ, 391.
plakati (sę), 19.
plamenĭ, 423.
plaměnŭ, 434, 436.
plamy, 312.
plamykŭ, 335.
planąti, 229.
plastyrjĭ, 187.
plaštanica, 348.
plaštĭ, 392.
platĭno, 452.
platŭ, 220.
plavati, 54, 55, 56.
plavŭ, 362, 364.
plemenitŭ, 291.
plemę, 424.
plenica, 445.
plesna, 165, 452, 445.
plesnĭce, 343.
plešte, 392.
pletą, 180, 181.
plěniti, 30.
plěnĭnikŭ, 339.
plěnjati, 30.
plěnovati, 30.
plěnŭ, 445.
plěšĭ, 174.
plěva, 267, 372.
plěvelŭ, 419.
plěvĭnica, 348.
plęsati, 19.
plęsavica, 349.
plęsĭcĭ, 345.
plinąti, 23.
plinŭta (plita), 188.
plištĭ, 391.
pljĭvati, 19, 23.
pljuskŭ, 220.
ploditi sę, 33.
plodovitŭ, 292.
plodŭ, 221, 268.
ploskŭ, 332.
ploštadĭ, 323.
plotŭ, 221.
plugŭ, 179.
plušta, 392.
pluti, 55, 221.
plŭnota, 294.
plŭnŭ, 119, 434.
plŭtĭ, 262.
plŭtĭskŭ, 331.
plŭzŭkŭ, 326.
po, 88, 103, 155, 161.
poběda, 88, 252.
pobĕditeljĭ, 313.
pobĕdĭlivŭ, 368.
pobivati, 54, 103.
pobrati, 78
počiti, 54.
počivati, 54.
počrŭpalĭnikŭ, 88, 339.
počrŭpalo, 316.
počuti, 20.
podati, 79.

podělije, 88, 386.
podoba, 253.
podobiti, 41.
podobije, 386.
podobistvije, 309.
podoloků, 335.
podragů, 217.
podražatelji, 312.
podrazivů, 366.
podrěžati (podražati)
podružije, 386.
podů, 232.
podůjętije, 388.
podůkopati, 53.
podůkopavati, 53.
podůlagati, 51.
podůmetů, 215, 220.
podůnožije, 386.
podůpěga, 247.
podůporů, 221.
podvignąti sę, 22, 81.
podvigů, 88.
pogača, 183.
poganinů, 449.
poganisky, 332.
poganjati, 46.
poganů, 185.
poganynji, 457.
poglůštati, 49.
pogrebenie, 87.
pogrebitelji, 314.
pogrěbati (pograbati), 116.
pogrěbanie, 87.
pogubiti, 103.
pogůnati, 103.
pogybati, 24.
pogyběli, 88, 416.
pogybělinů, 439.
pogybnąti, 24, 69, 131.
pojasů, 88, 218.
pojiti, 13, 14.
pokazati, 45, 67.
pokazni, 455.
pokazovati, 45.
poklanjati, 31.
pokajati sę, 75.
poklonů, 218.
pokojiti, 31.
pokoji, 31, 88, 218.
pokoriti sę, 78.
pokrovů, 88.
pokrůvitelji, 314.
pokyvati, 47.
polagati, 51.
polata, 183.
polidza, 88, 165, 254.
polje, 392.
poludinji, 379.
polů, 242, 243.
pomanąti, 53.
pomavati, 53.
pomesti, 15.
pomětati, 16.
pominati, 38, 48, 50, 55.
pominěti, 37, 41, 50.
pomorije, 386.
pomošti, 75.
pomysliti, 41.
pomyšljati, 41, 81.
ponjavica, 348.
ponosů, 220.
ponošati, 82.
pontisků (pąntisků), 330.
popelů, 116, 230.
popešti sę, 16.
popirište, 351.
porąčiniků, 340.
**porsęt-*, 429.

poslědinji, 381.
poslědistvovati, 41.
poslědovati, 41.
poslědůků, 326.
poslušati, 40.
poslušilivů, 368.
poslušistvovati, 41.
posluxů, 226.
pospěšistvovati, 310.
pospěšistvovati, 41.
posrědinji, 382.
postati, 278.
posramiti, 32.
posramljati, 32.
postelja, 398.
postinica, 348.
postojati, 36.
postiti sę, 32.
posůlati, 42, 51.
posylati, 42, 51.
potoků, 88.
potirji, 187.
potopů, 88.
potrěba, 88, 256.
potrůpěti, 38.
potů, 297.
poučalivů, 368.
povelitelji, 314.
povědi, 265.
povědati, 39, 40.
pověděti, 26, 39, 40.
pověsti, 88.
povinąti sę, 45.
povinnů, 118.
povinovati sę, 45.
poviti, 279.
povitů, 135, 136, 300.
povodataji, 391.
povoji, 224.
povoni, 455.
povrazů, 224.
povrěslo, 415.
poxoda, 252.
poxoti, 88, 263.
poxvala, 88, 252.
poxytati, 51.
pozdě, 161.
pozna, 135.
pozorataji, 391.
pozorište, 351.
pozorů, 88, 225.
požarů, 240.
požiti, 65.
požrětů, 135.
pra, 161.
praděda (prěděda), 116, 161.
praporů, 230.
praprądů (prěprądů), 230.
prasę, 323.
prašta, 398.
praštati, 49.
pravilo, 317.
pravitelji, 313.
pravi, 266.
pravidivů, 367.
pravidiniči, 376.
pravidiniků, 339.
pravidinů, 439.
pravověrije, 386.
pravů, 363.
pravůda (pravida), 320.
pravynji, 457.
praxů, 238.
prazdiniků, 339.
prazdinistvo, 309.
**prądůků*, 326.
prąglo, 415.
prągů, 227.

prątĭje, 386.
prążati sę,
prążiti sę, 30.
premetati, 16.
prezvoterĭstvo, 309.
prěždelěganĭje, 36.
prě-, 155.
prěbądąšte, 79.
prěbyvati, 67.
prědaditeljevŭ, 370.
prědanĭnikŭ (prědavĭnikŭ), 340.
prědatelji, 87.
prědati, 79, 97.
prědělŭ, 418.
prědĭnji, 381, 459.
prědŭdvorĭje, 386.
prědŭlagati, 51.
prědŭlěganĭje, 36.
prědŭložiti, 51.
prědŭsědanĭje, 36, 87.
prědŭstojati, 36.
prědŭteča, 400.
prěgądĭnica, 348.
prěgŭnąti, 50.
prěgybati, 50.
prěgynji, 458.
prějispodĭnji, 382.
prěklanjati, 31.
prěkŭ, 329.
prělamati, 51.
prělijati, 53, 54.
prělištati, 49.
prěljubodějĭ, 390.
prělomiti, 51.
prěmądrostĭ, 283.
prěmĭnji, 381.
prěmličati, 38.
prěmŭ, 427.
prěnemagati, 102.
prěnemošti, 102.
prěpirati, 50.
prěpirěti, 50.
prěprostĭ, 266.
prěrěkati, 49.
**prěstanĭ*, 455.
prěstąpati, 51.
prěstąpiti, 51.
prěstojati, 36.
prěstolŭ, 420.
prěvěsa, 256.
prěvratiti (pravratiti), 116.
prěvysprĭnje, 382.
prěvyšĭnji, 381.
prězorĭstvo, 309.
prěždesědanĭje, 36.
prězirěti, 37.
prędivo, 371.
pręslo, 414.
pręsti, 10.
prětrŭpěti, 38.
prěždesědanĭe, 87.
prěždevŭzlěganĭe, 87.
priběgati, 27.
priběžište, 351.
pričęstĭje, 386.
pričęstĭniků, 339.
pridajati (pridavati), 52.
priemati (priimati), 44.
prigvaždati, 49.
prigvozditi, 49.
prijatelji, 311, 312.
prijaznivŭ, 366.
prijaznĭ, 456.
prijętĭje, 388, 459.
prijętĭnŭ, 440, 441.
prikladŭ, 218.
priključaji, 393.
priležati, 36.

priležinŭ, 441.
priměsŭ, 220.
primorije, 386.
prinesti, 76.
prinositi, 76.
priobrětělĭ, 416.
priristati, 45.
prisęga, 255.
prisěděti, 36.
prisno, 435.
prisnostĭ, 283.
pristanište, 351.
pristavĭnikŭ, 339.
pristąpati, 51.
pristąpiti, 51.
prišilĭcĭ, 345.
prišilĭstvo, 309.
priti, 79.
pritężati, 38.
priti, 80.
pritŭča, 398.
privŭpivati, 54.
prixoditi, 69.
prižitije, 389.
prizĭrěti, 37.
prizŭvati, 84.
pro-, 155.
pročijĭ, 329.
proganjati, 46.
progněvati, 53.
progŭnati, 103.
prokaza, 253.
prokazĭstvo, 309.
prokuda, 254.
prokŭ, 328.
prolivati, 54.
pronyrivŭ, 367.
pronyrije, 386.
propadĭ, 263, 264.
propętije, 388.
propověděti, 39, 75.
propovědĭ,
proricati, 84.
proročica, 348.
proročĭ, 331, 376.
proročĭskŭ, 331.
proročĭstvo, 309.
proročĭstvovati, 83, 84.
prorokŭ, 226, 233.
prositeljĭ, 313.
prositi, 32, 33, 34, 51.
proskupĭstvo, 309.
proslavitŭ (proslavi), 137.
proslutije, 388.
prostiti, 49.
prostorŭ, 222.
prostostĭ, 283.
prostovlasŭ, 233.
prostranije, 386.
prostranĭstvo, 309.
prostranŭ, 435.
prostrěti, 135, 136.
prostrětŭ (prostrě), 135, 136.
prostrŭtŭ, 300.
prostŭ, 234.
prostynji, 457.
protivĭničĭ, 376.
protivĭnŭ, 439.
prozębati, 25.
prozirati, 37, 55, 56.
prozĭrěti, 37.
prustŭ, 297.
prŭsi, 262.
prŭstenĭ, 183, 432.
prŭstĭ, 285.
prŭstŭ, 302.
prŭtište, 351.
prŭtŭ, 302.

průvěnĭcĭ, 342.
průvŭ, 362, 363.
psaltyrjĭ, 186.
psalŭmĭskŭ, 331.
pustěti, 40.
pustiti, 30, 42.
pustota, 294.
pustynji, 457.
puštati, 30.
pŭta, 247.
pŭtenĭcĭ (pĭtěnĭcĭ), 342.
pŭtištĭ, 303.
pyro, 405.
raba, 246.
rabĭja, 396.
rabĭjĭ, 377.
rabota, 227, 295.
rabotati, 20.
rabŭ, 226, 227, 246.
rabynji, 246, 457.
radostĭ, 283.
radoštę, 398.
radovati sę, 20.
radŭ, 238, 321.
rajĭ, 392.
raka, 184.
ralo, 315, 317.
ramę, 424.
ramo, 427.
rana, 445.
ranŭ, 435.
rarŭ, 405.
raskopavati, 53.
rasmatrjati (rasmotrjati), 49.
rasoxa, 258.
raspalina, 451.
raspątĭje, 386.
raspętĭje, 388.
raspętŭ, 135, 300.
raspĭrja, 398.
raspona, 255.
rastakati, 51.
rasti, 10.
rastrŭdzati, 48.
rastrŭgati, 48.
rastŭ, 221.
rasxyštati, 51.
ras-, raz-, 153, 134, 160.
ratajĭ, 295, 312, 391.
ratĭ, 286.
ravĭnŭ, 439.
razarjati, 100.
razbivati, 54.
razbojĭnikŭ, 339.
razgŭnąti, 50.
razgoréti sę,
razĭnĭstvo, 309.
razląka, 254.
različĭ, 266.
različĭje, 386.
razoriti, 80, 100.
razuměti, 40, 53.
razuměvati, 40, 53.
raždati, 30, 47.
raždĭje (rožďĭje), 257, 386.
rągati sę,
rągŭ, 221.
rąka, 255.
rąkavŭ, 186.
rąkovętĭ, 278.
rebro, 408, 410.
remenĭ, 424.
remĭstvo, 309.
remykŭ, 335.
rešeto, 299.
rešti, 13, 16.
retĭ, 286.
rěčivŭ, 366.

rěčĭ, 263, 265.
rědŭkŭ, 327.
rěka, 337.
-rěkati, 49.
rěpĭje, 393.
rěsnota, 294.
rěsnŭ, 435.
rězati, 19.
rędŭ, 238.
-ricati, 49.
rimĭskŭ, 330, 332, 333.
rinąti, 24, 46.
ristati, 45.
ritĭ, 278.
ritorĭstvo, 307, 309.
rivati, 24.
riza, 257.
rizĭnica, 349.
rĭděti, 114.
**rĭdĭka*, 184.
rĭdrŭ, 257.
rĭvĭnivŭ, 367.
rĭvĭnĭje, 386.
rĭvĭnostĭ, 283.
robičištĭ, 303.
robištĭ, 303.
roditelji, 88, 313.
roditi (raditi), 33.
roditi, 30, 34, 47; 78.
rodŭ, 221.
rogozina, 451.
-rojĭ, 221.
rogatŭ, 365.
rogŭ, 238.
rokŭ, 221.
rosa, 250.
rota, 257.
rotiti sę, 33.
rovŭ, 221.
rozga, 257.
rožanŭ, 437.
rožděstvo, 309.
rožĭcĭ, 343.
ruda, 257.
**rudŭ*, 228, 257.
ruměnŭ, 425, 434, 435, 436.
runo, 442, 445.
rŭdrŭ, 114, 403.
rŭpĭtati, 19.
rŭpĭtŭ (rĭpĭtŭ, rŭpŭtŭ), 299.
rŭvatva, 305.
rŭžda, 398.
rŭžĭ, 262.
ryba, 248.
rybarjĭ, 211.
rybica, 349.
rybitvŭ, 306.
rydati, 19.
rylo, 317.
rysĭ, 262.
ryždĭ, 379.
saditi, 33.
sadŭ, 188.
Salamina, 243.
Samarjaninŭ, 449.
Samarjanynji, 457.
samodrŭžĭcĭ, 344.
samŭ, 238.
sanovitŭ, 292.
sanŭ, 243, 292.
satŭ, 187.
sažda, 398.
są-, 162.
sąčĭcĭ, 343.
sądĭji, 401.
sądište, 351.
sąditelji, 313.
sąditi, 31, 33, 77.

sądĭba, 114, 273.
sądŭ, 162, 234.
sąkatŭ, 291.
sąkŭ, 244.
sąmĭněnĭje, 163.
sąpĭrjĭ, 162, 390.
sąpostatŭ, 302.
sąsĕda, 246.
sąsĕdŭ, 162, 233, 246.
sąsĕdynji, 246, 457.
sąštĭstvo, 307, 309.
sedmĭ, 280.
sedmori, 231.
sedmoriceją, 346.
sedmoro, 231.
sedmŭ, 131, 426.
sekyra, 410.
seli, 418.
selikŭ, 418.
selĭ (selikŭ), 329.
selo, 419.
sestra, 129, 405.
setĭnŭ, 440.
sěčivo, 371.
sěčĭ, 392.
sěčĭca, 345.
sědalište, 351.
sědalo, 317.
sěděti, 21, 22, 26, 36.
sědinavŭ, 369.
sěditi, 451.
sědŭ (sěrŭ), 321, 322.
sějati, 19, 53.
sěmę, 423.
sěmĭ (sěmĭja), 428.
sěnĭ, 433.
sěnĭnica, 349.
sěno, 445.
sěrŭ, 403.
sěsti (sędą), 21, 36, 93, 135.
sětĭ, 286.
sětĭje, 388.
sětovati, 20.
sěverŭ, 410.
sętŭ, 135, 141.
sicevŭ, 369.
sicĭ, 329, 330.
sijati, 19.
silo, 317.
sirota, 295.
sirŭ, 403.
sito, 298.
sivŭ, 362, 364.
sĭniti, 81.
sĭrebrĭnikŭ, 339.
sĭrebroljubĭstvo, 309.
skakati, 52.
skandalisati, 6.
skandalŭ, 163, 187.
skarędŭ, 323.
skądelĭničĭ, 376.
skądelĭnikovŭ, 370.
skądĕti, 20, 40.
skądĭlĭnikŭ (skądolĭnikŭ), 339.
skądolĭ (skuděli), 184, 185.
skądostĭ, 283.
skądŭ, 228.
skądŭla, 184.
skąpostĭ, 283.
skąpŭ, 238.
skoba, 255.
skočiti, 52.
skopĭcĭ, 345.
skora, 253.
skorostĭ, 283.
skorota, 294.
skorpii (skorĭfii), 189.
skorŭ, 238.

skotarji, 212.
skrěnja, 110.
skrinjica, 349.
skrižali, 417.
skrižitati, 19.
skrižitŭ, 299.
skrŭběti, 26, 38.
skrŭbi, 265.
skvrŭna, 445.
skvrŭnavŭ, 369.
skŭděla, 184, 186.
skŭlędzi, 110.
skvara, 258.
skvrŭniti, 33.
slabŭ, 229.
sladosti, 285.
sladŭkŭ, 244, 327.
slama, 428.
slana, 442, 445.
slanutŭkŭ (slanątŭkŭ), 164, 334.
slanŭ, 207, 435.
slasti, 285.
slatina, 451.
slava, 208, 249, 250, 255.
slaviti, 33.
slavĭji, 364, 392.
slavoočije, 364.
slavoslovĭstvĭje, 309.
sląkŭ, 228.
slědŭ, 238.
slěmę, 424.
slěpĭci, 341, 460.
slěpota, 294.
slěpŭ, 173, 227, 228.
slězena, 169, 445.
sliny, 445.
slĭza, 118, 258.
slĭzŭkŭ, 327.
slonovĭnŭ, 439.
slovesĭnŭ, 440.
slovo, 169, 356, 357.
sluga, 258, 295, 354.
slušati, 20, 40.
slutĭje, 388.
sluxo, 360.
sluxŭ, 221.
sluzi (sluzŭ), 265.
služiti, 33.
služiba, 272, 273.
služiteljĭ, 313.
slŭnĭce, 343, 446.
slyšati, 20, 26, 28, 38, 56, 83, 87.
smějati, 19.
směxŭ, 361.
smokovĭnica, 349.
smradŭ, 222.
smrŭděti, 26.
smrŭdŭ, 238.
snègŭ, 206, 222.
snopŭ, 238.
snŭxa, 246.
sokačiji, 352.
sokolŭ, 419.
sokŭ, 226, 238.
solilo, 419.
soli, 207, 262.
sopą, 319.
sopěli, 417.
sopĭci, 84, 345.
sopli, 416.
sosna, 446.
Sotoninŭ, 441.
sova, 248.
soxa, 174, 258.
spěti, 19.
spěxŭ, 361.
spodŭ, 238.

sporŭ, 404.
sračica, 349.
sramiti, 32.
sramljati (sę), 20, 32.
sramota, 293.
sramŭ, 428.
sręda, 207, 250.
srědinjĭ, 382.
srěnŭ, 435, 446.
srŭdĭce, 207, 260, 333.
srŭdobolja, 398.
srŭna, 446.
srŭpŭ, 239, 394.
srŭstĭ, 285.
srŭšeni, 432.
srŭxŭkŭ, 327.
sta, 135.
stado, 320.
stajati, 44.
stanovitŭ, 292.
stanŭ, 241, 292, 454.
stanŭkŭ, 334.
starějišina, 295, 452.
starica, 349.
starĭcĭ, 341.
starosta, 295.
starostĭ, 283.
starŭ, 404.
stati (staną), 24, 36, 138.
statirŭ, 188.
-statŭkŭ, 304, 334.
stavilo, 317.
stegno, 416.
stelja, 398.
stenati, 222.
stepeni, 258, 432.
stežerŭ, 410.
stěna, 446.
stěni, 455.
stĭblĭje, 386, 419.
stĭblo, 419.
stĭdza, 166, 208, 250.
stĭgda, 321.
stĭgna (stŭgna), 208, 446.
stĭklěnica (stĭklĭnica), 342, 349.
stogŭ, 222.
stojati, 2d, 26, 36.
stolŭ, 420.
stopa, 258.
stradati, 19.
stradĭba, 273.
strana, 442, 446.
straně (strěně), 116.
straněnoljubĭje, 386.
strastĭ, 279.
strastotrŭpĭje, 386.
strašivŭ, 367.
straža, 398.
stražĭ, 390.
stražĭba, 273.
strěkalo, 317.
strěljajĭ, 393.
strěšti, 10.
strěxa, 258.
strĭmoglavŭ, 233.
strĭmŭ, 428.
strĭža, 432.
strojiteljĭ, 313.
strojiti, 33.
struga, 354.
struja, 129, 399.
struna, 446.
strŭženi, 431.
stryjĭ, 393.
strupivŭ, 367.
strupĭtŭ, 299.
strŭpĭtivŭ, 367.
studeni, 432.

studeničĭ, 355, 341.
studenŭ, 432, 435.
studŭ, 222.
stuždĭ, 175.
stŭgna, 130.
stuxija (stuxija), 190.
styděti, 26, 38.
stydostĭ, 283.
stydŭkŭ, 327.
sudarjĭ, 187.
su-, 162.
sugobŭ (sugubŭ), 161, 162, 163, 234.
sujeta, 294.
sujĭ, 380.
sukno, 446.
sulějĭ, 413.
sumĭněnĭje, 163.
sunąti, 24.
surovŭ, 369.
suša, 399.
sušilo, 318.
suxota, 293.
suxorąkŭ, 233.
suxŭ, 228.
sŭ-, 103, 162, 163.
sŭbljudati, 8, 103.
sŭbljusti, 8, 9.
sŭborŭ, 459.
sŭdělatŭ (sŭděla), 137.
sŭdravĭje, 386.
sŭdravŭ, 88, 364.
sŭdrŭžati, 37.
sŭgarati, 37, 50.
sŭgoreti, 50.
sŭgŭnąti, 50.
sŭizvěstovati, 45.
sŭkazati (sŭkažą, sŭkazają), 51, 45.
sŭkazovati, 45.
sŭkoničavati, 53.
sŭkovište, 351.
sŭlagati, 51.
sŭlamati, 51.
sŭlati, 19.
sŭležati, 8, 36.
sŭlučajĭ, 393.
sŭmatrjati (sŭmotrjati), 49.
sŭměti, 20, 43, 136.
sŭmĭněti, 163.
sŭmotriti, 49.
sŭmrŭtĭ, 276, 278.
sŭmysliti, 41.
sŭmyslŭ, 416.
sŭnědĭ, 263.
sŭněsti, 14.
sŭnętĭje, 388.
sŭnitĭje, 87, 388.
sŭničavŭ, 369.
sŭnĭje, 383, 386.
sŭnĭmati (sŭnŭmati), 44.
sŭnĭmište, 351.
sŭn-ĭmŭ, 218.
sŭnŭ, 119, 120, 131, 446.
sŭpasiteljevŭ, 370.
sŭpasitelję, 314.
sŭpasŭ, 226.
sŭpati, 26.
sŭpletŭkŭ, 335.
sŭpodobiti, 41.
sŭpodobljati (sę), 42, 50.
sŭrebrĭnikŭ, 338.
sŭrebrĭnŭ, 437.
sŭrěsti, 21.
sŭrětanĭe, 87.
sŭrěteně, 87.
sŭrešta, 89, 399.
sŭristati, 45.

sŭsati, 10, 93.
sŭsĭcĭ, 344.
sŭsŭ, 222.
sŭtęžati, 38.
sŭtĭnikŭ, 339.
sŭto, 108, 109, 290.
sŭtoriceją, 346.
sŭtrŭpěti, 38.
sŭtŭ, 119, 302.
sŭtvoriti, 67.
sŭvada, 256.
sŭvědětelji, 313.
sŭvědětelĭstvo, 309.
sŭvědětelĭstvovati, 41.
sŭvěděti, 39.
sŭvěštavati, 53.
sŭvětĭnikŭ, 340.
sŭvęslo, 414.
sŭvęzĭnji, 381.
sŭvitŭ, 300.
sŭvrŭstĭ, 279.
sŭvrŭšiti, 103.
sŭxnąti, 24.
sŭxmenĭ, 130.
sŭzirati, 37.
sŭzirěti, 27.
sŭžagati, 48, 49.
sŭžidzati, 48.
sukamina, 188.
svatĭba, 273.
svarŭ, 239.
svatŭ, 302.
svekrŭ, 410.
svekry, 268, 405.
sverěpĭstvo, 309.
svěšta, 178, 395, 399.
svěštĭnikŭ, 340.
svěštilo, 318.
světilĭnikŭ, 340.
světilo, 318, 459.
světitelji, 313.
světĭlĭstvo, 309.
světĭlostĭ, 283, 284.
světĭlota, 284, 294.
světiti, 33, 178.
světĭlŭ, 178, 413.
světŭ, 178, 222.
svętilo, 318.
svętiti, 30.
svętĭba (svętitĭba), 275.
svętĭlaě nedělě, 413.
svętostĭ, 284.
svętŭ, 169, 301.
svętynji, 458.
svęštati, 30, 31.
svinĭja, 399.
svinŭ, 441.
svirati, 20, 84.
sviręli, 417.
svirĭcĭ, 84.
svitati, 23, 178.
svĭnąti, 23, 178.
**svĭstĭ,* 286.
svĭtěti, 26, 38, 177, 178.
svobaždati, 31, 49.
svoboda, 322.
svoboditelji, 313.
svoboditi, 31, 49.
svobodĭ, 266, 322.
svobota, 295.
svojakŭ, 329.
svrabŭ, 222.
svraka, 248.
sunagogovŭ, 370.
synĭnŭ, 454.
synovĭcĭ, 344.
synovĭstvo, 309.
synŭ, 241, 453, 454.

synŭkŭ, 334.
syrŭ, 119, 404.
sytĭ, 286.
sytostĭ, 283.
sytŭ, 301.
syrište, 350.
šarĭčiji, 352.
šestĭ, 280.
šestŭ, 289.
šija, 400.
šilo, 318.
šipŭkŭ, 335.
širina, 451.
širokŭ, 328.
širostĭ, 284.
širota, 293.
šiti, 10.
šipŭtŭ, 299.
šistvĭje, 307.
šivĭčĭ, 345.
štapŭ, 239.
štedrota, 294.
štedrŭ, 404.
štenę, 429.
štenĭčĭ, 342, 429.
štilęgŭ, 110.
štitŭ, 302.
štrŭbina, 451.
štrŭbŭ, 229.
študĭ, 262.
štutiti, 175.
štuždĭ, 175.
šujica, 347.
šujĭ, 380.
šumŭ, 428.
tajiba, 273.
tajibĭno, 273.
tajilište, 351.
tajina, 452.
tajiti, 33, 56.
takanĭje, 52.
takovŭ, 369.
takŭ, 329, 330.
talantŭ, 187.
tatinŭ, 440.
tatĭ, 287.
tatĭba, 272.
tatĭbina, 272, 452.
tąča, 399.
tąga, 255.
tąpŭ, 239.
tątĭnŭ, 230.
tąžiti,
teklĭ, 416.
tektonovŭ, 370.
tektonŭ, 188.
telica, 349.
telĭčĭ, 342, 429.
tělo, 421.
teneto, 299.
teplostĭ, 284.
teslo, 415.
tešti, 12.
teta, 246.
teti, 12, 16, 128, 136.
tetrarxŭ, 188.
tetrěvĭ, 374.
tetŭka, 246.
tělesĭnŭ, 440.
tělo, 359.
těmę, 425.
těskŭ, 222.
těsnŭ, 435.
těsto, 297.
těštati, 26.
tęgo, 360.
tęgostĭ, 284.
tęgota, 293.

tętiva, 371.
tęža, 399.
tęžatelji, 212, 313.
tęžati, 38.
tęžiba, 273.
tęžikŭ, 255, 266, 327, 328.
tikŭ, 239.
tina, 447.
tinavŭ, 369.
tišina, 452.
tixosti, 284.
tixota, 294.
tixŭ, 239.
tiležinŭ, 441.
tiléti, 26.
tilitelji, 313.
tilja, 399, 420.
tilo, 239.
tima, 251.
timěnije, 386.
timinica, 349.
tinŭkŭ (tŭnŭkŭ), 327.
tisti, 287.
tišta, 395, 399.
tlěšti, 10, 24.
tlŭpa, 256.
tlŭknąti, 24.
tlŭstŭ, 301.
točilo, 318.
točiti, 12, 44, 51.
tokŭ, 222.
toli, 418.
tolikŭ, 418.
tulŭ, 420.
toli (tolikŭ), 329.
tomitelji, 313.
toplota, 294.
toplŭ, 413.
topoli, 373.
toporište, 350.
travinŭ, 394.
trądovitŭ, 292.
trądŭ, 239.
trąsŭ, 223.
trątŭ,
trepetati, 19.
trepetŭ, 299, 319.
tretijі, 380.
trěba, 256.
trěbě, 254.
trěbište, 351.
trěbovati, 20, 83.
trěbŭ, 229.
trěva (trava), 116.
trězvŭ, 364.
tręsavica, 349.
trixŭti, 286.
trizna, 448.
trije, 231.
tristi (trŭsti), 285.
tristije, 387.
Troada, 188.
troji, 231.
trojica, 349.
troxa, 258.
truditi, 31.
trudŭ, 223.
trupije, 387.
*tružda*ti, 31.
-trŭ, 136, 137.
-trŭgati, 48.
trŭgŭ, 239, 244.
trŭněnŭ, 437.
trŭnije, 387.
trŭnovŭ, 369.
trŭnŭ, 447.
trŭpělistvo, 309, 367.
trŭpělivŭ, 367.

trŭpěti, 26, 38.
trŭti, 10.
-trŭzati, 48.
trŭžište, 351.
trŭžinikŭ, 340.
trŭžistvo, 309.
tukŭ, 223.
tumĭpanŭ, 190.
turŭ, 410.
tuždĭ (štuždĭ), 175, 380.
tŭma, 108, 112, 249, 250.
tŭšteta, 294.
tŭštiti, 49.
tŭštivŭ, 367.
tŭštĭ, 380.
tympanŭ, 187.
tvarĭ, 263, 265.
tvojĭ, 380.
tvoriti, 33, 66, 74.
tvoritĭje, 389.
tvorĭčĭ, 345, 459.
tvorĭčĭ, 376, 377.
tvorŭ, 223.
tvrŭdělĭ, 417.
tvrŭdĭ, 265.
tvrŭdostĭ, 284.
tvrŭdŭ, 174, 319, 321, 323.
tvrŭžda, 399.
tyky, 270.
tylŭ, 420.
tysąšta, 399.
tysąštĭnikŭ, 340.
u-, 103.
uběžati, 73.
ubijĭca, 345.
ubijĭstvo, 309.
ubivanĭje, 389.
ubivati (ubijati), 54, 103.
ubijenĭje, 389.
ubogŭ, 169, 233.
ubojati sę, 39.
ubožĭstvo, 309.
učeničĭ, 376, 377.
učenikŭ, 338, 340, 460
učiteljevŭ, 370.
učiteljĭ, 313.
učiti, 33, 93.
udavljenina, 452.
udesa, 360.
udelěti (udolěti), 115.
udrŭžati, 37.
udŭ, 239.
ugotovati, 53.
ujĭ, 393.
ukazŭ, 218.
ukorizna, 448.
ukorŭ, 218.
ukrojĭ, 219.
ukropŭ, 219.
uloviti, 104.
uměti, 20, 40.
umlĭčati, 38, 84.
umrětŭ, 135.
umrŭtĭje, 388.
umŭ, 130, 428.
umy, 136.
umyšljajĭ, 393.
umyvalĭnica, 349.
unje (uněje), 435.
unjĭšina, 452.
uny, 136.
upitĭje, 388.
upivati sę, 54.
upodobiti, 42.
urarjĭ, 187.
urivati, 50, 54.
usąmĭněti sę, 38.
uslyšati, 38.

usmarji, 212.
usmŭ, 428.
usnijanŭ, 437.
usnije, 428.
usnijanŭ, 428.
usramljati, 32.
usrŭdije, 385, 387.
usta (ustina), 176, 239.
ustavŭ, 222.
ustina, 452.
ustinatŭ, 290.
ustojati, 36.
usŭměnŭ, 437.
uši, 176, 205.
ušidi, 265.
utapati, 50.
utěštati, 54.
utěxa, 255.
utonąti, 50.
utrěji (na utrija), 380.
utrinji, 381.
utvari, 265.
utŭknąti, 24, 81.
uvěděti, 39.
uvęslo,
uvęstŭ, 300.
uxo, 358, 359.
uxodŭ, 226.
uxuděti, 41.
uzda, 321.
uzirěti, 27, 37.
užasti, 279.
užasŭ, 225.
upokritŭ, 188.
usopŭ, 189.
vaditi, 33.
valiti (valjati), 32.
vapa, 258.
vapino, 452.
variti, 29.
varjati, 29.
varŭ, 223.
vasilĭskŭ, 110.
večerja, 39 .
večerjati, 20.
večerŭ, 410.
vedro, 407, 410.
velěti, 26.
veličati, 31.
veličavŭ, 369.
veličije, 387.
veličĭstvo, 306, 307, 309.
veličiti, 31.
velikŭ, 329.
velibądŭ, 110.
velĭji, 380.
velilěpota, 294.
velimoža, 400.
veljerěčivŭ, 366.
veprĭ, 410.
verěja, 393, 399.
verigy, 354.
veseliti, 33.
veselĭje, 386.
veselŭ, 413.
veslo, 414.
vesna, 130, 249, 442, 447.
vesti, 11.
vetŭšati, 20.
vetŭxŭ, 361.
věděti, 10, 26, 37, 39, 131, 138, 142.
vědi, 265.
věglasŭ, 233.
věja, 258.
věji, 387.
věko, 329.
věkŭ, 329.

věniti, 33.
věničі, 344, 442, 447.
věno, 447.
věra, 169, 256.
věrą jęti, 11.
věrovati, 11, 20, 83.
věstĭ, 277, 279.
věstĭnikŭ, 340.
-věštati, 53.
věšte, 392.
větĭji, 401.
větrŭ, 311, 315, 407.
-větŭ, 223.
vělvĭ (větvĭje), 258, 305.
větvĭje, 387.
věvě, 128, 129.
věžda, 399.
vęzati, 19.
-vida, 256.
viděti, 20, 27, 28, 38, 50, 83.
vidĭčі, 345.
vidŭ, 223.
vijalica, 349.
vilicę, 318.
vina, 447.
vinarjĭ, 211.
-vinąti, 45, 46.
vinodatĭje, 389.
-vinovati, 45, 46, 50.
vinovĭnŭ, 439, 440.
vixrŭ, 411.
visěti, 26.
vitati, 20.
vitĭ, 279.
vitĭlŭ, 311, 421.
-vitŭkŭ, 304, 334.
vĭčerašĭnjĭ (vĭčeraštĭnjĭ), 383.
vĭněšĭnjĭ (vĭněštĭnjĭ), 382, 383.
vĭsądŭ, 323.
vĭsĭ, 111, 206, 239, 262.
vĭsjakŭ, 329.
vĭskrěšati, 32, 75.
vĭzlĭjati, 53.
vlačiti, 34, 44.
vladyčica, 346, 349.
vladyčĭnjĭ, 382.
vladyčĭstvo, 310.
vladyka, 335.
vlaga, 256.
-vlakŭ, 223, 224.
vlasěnŭ, 437.
vlastelĭ, 313.
vlasti, 9.
vlastĭ, 279.
vlasŭ, 240.
vlasvimisati, 6.
vlasvimljati, 6.
vlěšti, 9, 34.
vlĭgŭkŭ, 327.
vlĭkŭ, 119, 240.
vlĭšĭba, 273.
vlĭšĭstvo, 273.
vlĭxvŭ, 273.
vlŭčina, 451.
vlŭna, 223, 447.
vlŭsnąti, 24.
vlŭxvŭ, 128.
voda, 208, 250.
voditi, 11, 33, 44.
vodonosĭ, 264.
vodonosŭ, 220.
-vodŭ, 224.
vojevoda, 209, 210, 259.
vojevodinŭ, 441.
voji, 224.
vojinĭstvo, 310.
vojinŭ, 449.
voliti, 33.

volja, 394, 395, 399.
volovĭnŭ, 439.
volŭ, 242, 243.
vonja, 400.
vozatajĭ, 391.
voziti, 44.
vozŭ, 224.
vožďĭ, 390.
vrabĭjĭ, 393.
vračĭ, 390.
vračĭba, 273.
vragŭ, 226.
vramję, 116.
vrana, 436.
vranŭ, 435.
vraštati, 29.
vrata, 176, 297.
vratarjica, 349.
vratarjĭ, 211, 212, 213.
vratiti, 29.
vratĭnikŭ, 212, 340.
vratŭ, 224, 297.
vratŭkŭ, 327.
vražĭda, 320.
vražĭjĭ, 377.
vrěditi, 29.
vrědŭ,
vrěmenitŭ, 291.
vrěmenĭnŭ, 439.
vrěmę, 131, 423.
vrěsti, 256.
vrěšti, 16.
vrěteno, 447.
vrětište, 351.
vrěždati, 29.
vrŭba, 248, 249.
vrŭbĭnica, 349.
vrŭsta, 298.
vrŭstĭ, 276, 279.
vrŭtogradarjĭ, 211.
vrŭtogradŭ, 179.
vrŭtŭ, 179.
vrŭvĭ, 265, 374.
vrŭxovĭnjĭ, 382.
vrŭxŭ, 242, 243.
vŭ, 159, 160, 161, 162.
vŭčęti, 9, 61.
vŭdova, 372.
vŭdovica, 349.
vŭdovĭcĭ, 344, 376.
vŭdrŭžati, 37.
vŭlagalište, 351.
vŭlagati, 51.
vŭlati sę, 20.
vŭložiti, 51.
vŭměstiti, 41.
vŭmětati, 16, 42.
vŭměštati, 41.
vŭnątrĭnjĭ, 381.
vŭnŭ, 155.
vŭnŭmati, 44.
vŭpiti, 33, 114.
vŭplĭ, 114.
vŭpljĭ, 391.
vŭprašati, 51.
vŭprositi, 69.
vŭs- (vŭz), 103, 111, 112, 153, 157, 160.
vŭskakati, 52.
vŭskrajinjĭ, 382.
vŭskrilĭje, 387.
vŭsprijimati, 63.
vŭsprositi, 33.
vŭstajati, 36, 56.
vŭstati, 36.
vŭstrŭgati, 48.
vŭstrŭzati, 48.
vŭsxytati, 51.

vŭsxytiti, 51.
vŭši, 262.
vŭtorĭnikŭ, 340.
vŭtoryjĭ, 407.
vŭzbojati sę, 39.
vŭzgarati sę, 37, 50.
vŭzglagolati, 13, 63, 74.
vŭzglavĭnica, 349.
vŭzgoreti (sę), 37, 50.
vŭzlagati, 51.
vŭzležati, 36.
vŭzlivati, 54.
vŭzložiti, 51.
vŭzlysŭ, 237.
vŭzmĭzdĭje, 387.
vŭzmošti, 78.
vŭznakŭ, 330.
vŭzŭpiti, 115.
**vŭzŭpijati*, 54.
vŭzvitĭ, 276, 279.
vŭzvitĭje, 389.
vŭžidzati, 48.
vy, 155, 160.
vycati, 48.
vydra, 408.
vygŭnati, 103.
vyja, 400.
vyną (vŭjiną), 158.
vynnaě, 158.
vysota, 293.
vysokŭ, 328.
vysprĭnjĭ, 382.
vyšinjĭ, 381.
xapati, 52.
xądožĭstvo, 307.
xitonŭ, 188.
xladŭ, 216.
xlamoda, 188.
xlątati, 20.
xlěvina, 450.
xodatajĭ, 391.
xodātajĭstvo, 307.
xoditi, 13, 14, 33, 44, 56.
xodŭ, 216.
xopiti, 52.
xotěti (xŭtěti), 26, 62, 174.
xotĭ, 263.
xoxotati, 174.
xožděnĭe, 87.
xrabĭrŭ (xrabŭrŭ), 403.
xrabŭrĭsky, 331.
xramina, 450.
xramŭ, 427.
xrana, 443.
xranilište, 368, 350.
xranitelĭ, 313.
xraniti, 33.
xrizma, 188.
xrizmĭnŭ, 438.
x[rĭst]oljubivŭ, 366.
xrĭstŭ, 110.
xromĭčĭ, 341.
xromŭ, 129, 173, 227.
xuděti, 41.
xudostĭ, 282.
xudoumŭ, 232.
xudŭ, 174, 321.
xula, 252.
xuliti, 33.
Xuzěanina, 442.
xvala, 252.
xvaliti, 33.
xyštĭnikŭ, 338.
xytrŭ, 403.
xytrĭčĭ, 341.
xytrostĭ, 282.
xyzinaĭ, 450.
zabralo, 318.

zabŭveněje, 388.
zabyti, 47.
začętŭ, 300.
zajęcĭ, 336.
zakonŭ, 88, 218.
zamateréti (zamatoréti), 115.
zapadŭ, 220.
zapętĭje, 388.
zapovědati, 39.
zapověděti, 39.
zapovědĭ, 266.
zapustěti, 40.
zarja, 400.
zaskopĭje, 387.
zastąpŭ, 222.
zastojati, 36.
zavěštavati, 53.
zavida, 256.
zaviděti, 38.
zavidĭlivŭ, 368.
zavistĭ, 277, 279.
zazĭrěti, 36, 37.
zębrĭ, 411.
zębŭ, 206, 224.
zelenŭ, 209, 436.
zelĭje, 209, 387.
zemelěganĭje, 36.
zemĭnŭ, 439.
zemlja, 209, 395, 400.
zemljĭskŭ (zemĭskŭ), 331.
zěją, 175.
zěnica, 349.
zębli, 416.
zębnąti, 24.
zętĭ, 287.
-zidzati, 49.
zima, 428.
zimĭnŭ, 439.
zimnŭ, 118.
zižditeljĭ, 88, 212, 314.
zĭdŭ, 224.
zĭrělŭ, 414.
zĭrěti, 26, 36, 37, 39.
zlakŭ, 337.
zlatarjĭ, 212.
zlatica, 337, 350.
zlatikŭ, 337.
zlato, 298.
zlĭčĭ, 265.
zmĭjevŭ, 370.
zmĭjĭ, 248, 393.
zmъr(ĭ)na (zmrŭna), 190.
znakŭ, 209, 337.
znamenati, 20, 45, 423.
znamenitŭ, 291, 423.
znamenĭje, 387, 423.
znati, 19.
znojĭ, 225.
zrakŭ, 163, 225.
zrŭcalo, 318.
zrŭno, 447.
zŭdati, 19.
zŭlĭ, 265, 266, 284.
zŭlo, 233.
zŭloba (zŭlobĭ), 272, 273, 280, 284.
zŭlobivŭ, 272, 366.
zŭloději, 390.
zŭlotvoriti, 33.
zŭlosloviti, 32.
zŭlŭ, 229.
**zŭly*, 268.
zŭvati, 9, 49, 86.
zvěrinĭnŭ (zvěrinĭskŭ), 440.
zvěrĭ, 206, 262.
zvěrĭnŭ, 440.
zvězdozĭrĭcĭ, 345.
zvęknąti, 163, 225.

zvizdati, 128.
zvonŭ, 225.
-zyvati, 49.
žaba, 248.
-žagati, 49.
žalĭ, 263, 265.
žalostĭ, 284.
žegavica, 349.
želąd̆ĭ, 209, 322, 323.
želąd̆ŭkŭ, 322.
želéti (želati), 20, 43.
želětva, 305.
želěznŭ, 298, 436.
želja, 43, 400.
ženĭskŭ, 331.
**žely*, 268.
žena, 246.
ženiti, 33.
ženitŭba, 275.
ženixŭ, 361.
ženĭstvo, 310.
žeravĭ, 374.
žestokoléganĭnikŭ, 325.
žestokŭ, 325, 328.
žestosrŭdivŭ, 367.
žestosrŭdĭje, 328, 385, 387.
žestostĭ, 284.
žešti, 9.
žędati, 19.
žęlo, 318.
žętelji, 313.
žęti, 19.
žętva, 305.
žężda, 400.
žica, 209.
židovinŭ, 182, 311, 312, 449.
židŭkŭ, 327.
žila, 129, 420.
žilište, 351.
žirŭ, 405.
živŭ, 364.
žitarji, 212.
žitelinŭ, 449.
žitelji, 313.
žiti, 9, 65, 137, 217.
žitĭ, 279.
žitĭje, 389.
žitĭnica, 350.
žitĭjĭskŭ, 331.
žito, 298.
žitŭ (ži), 137.
živiti, 32, 33.
životŭ, 292.
životvorivŭ, 367.
žiznĭ, 456.
žĭdati, 9.
žily (žely), 270.
žĭrĭčĭ, 345.
žĭzlĭje, 387.
žĭzlŭ, 420.
žrŭti, 9, 10.
žlěbŭ, 240.
žlědĭba (žladĭba),
žlěza, 258.
žlĭčĭ, 265.
žlĭna, 447.
žlĭtŭ, 301.
žrěbę, 429.
žrěbĭčĭ, 342.
žrěbĭjĭ, 393.
žrŭdĭ, 263.
žrŭnovĭnŭ, 439.
žrŭny, 267.
žrŭtĭje, 388.
žrŭtva, 305.
župište, 351.

ADDITIONS ET CORRECTIONS[1]

Observation sur l'ensemble de l'ouvrage. — Toutes les citations du Suprasliensis renvoient à l'édition de Miklosich ; l'édition nouvelle de M. S. Sever'janov, qui a paru durant l'impression du présent ouvrage, n'a pu être utilisée ; il ne semble pas que l'emploi de la nouvelle édition eût rien changé d'important à l'exposé ci-dessus ; mais, comme M. Sever'janov a eu le tort de ne pas marquer la concordance de son édition avec l'édition princeps à laquelle on a toujours renvoyé jusqu'à présent, les citations seront difficiles à retrouver dans la nouvelle édition.

P. XI. L'étude sur le vocalisme, annoncée dans le premier fascicule de cet ouvrage (lequel a paru en 1902), sera insérée dans un périodique, afin de ne pas grossir démesurément le volume.

P. 8 et suiv. M. E. Boehme a publié une dissertation inaugurale, *Die actiones der verba simplicia in den altbulgarischen sprachdenkmälern* (Leipzig, 1904), qui complète et rectifie sur plusieurs points de détail, notamment sur la valeur des types *vezą* et *vožą,* l'exposé fait ci-dessus. Sur les questions générales, la doctrine de M. Boehme ne diffère guère de ce qui a été indiqué ici. M. Boehme, p. 10, déclare fausse la formule que l'*existence d'un itératif est le criterium essentiel du caractère perfectif d'un verbe donné*; mais, quand il affirme que le criterium en question est l'existence d'un système, il repro-

1. Sur les 190 premières pages, v. aussi p. 191.

duit en termes un peu différents la substance du paragraphe dont cette formule est la conclusion. Il est vrai que, dans un certain nombre de cas, l'existence d'un itératif n'établit pas le caractère perfectif du verbe correspondant; mais ceci n'arrive guère que pour une seule catégorie d'itératifs, ceux du type indo-européen, c'est-à-dire pour *goniti, nositi, voditi,* etc. (v. ci-dessus, p. 33 et p. 44); comme *stojati, sědĕti,* etc., ces verbes demeurent imperfectifs même après addition de préverbes parce qu'ils sont essentiellement duratifs (v. ci-dessus, p. 36 et suiv.) ; mais ils ne sont pas dérivés de *gŭnati, nesti, vesti,* etc. ; et c'est pour cela qu'ils n'établissent pas le caractère perfectif de ces verbes : pour qu'un itératif suffise à prouver le caractère perfectif d'un verbe, il faut qu'il en soit dérivé, comme *padati* l'est de *pasti* ou *raždati* de *roditi.* Sous le bénéfice de cette réserve, la formule attaquée par M. Boehme est valable en vieux slave, la seule langue à laquelle on ait prétendu l'appliquer.

P. 15 et suiv. : *metają (mĕtają)* sert d'itératif au perfectif *vrŭgą.*

P. 33, l. 4; la forme *prašajęi* est fausse; le texte porte *praštajęi.*

P. 43, l. 7 du bas, lire *çamnīte,* au lieu de *camnīte.*

P. 46, l. 9, lire : la valeur perfective, au lieu de la valeur itérative.

P. 55 et suiv. Dans la 4e édition de son *Handbuch* (1905), M. Leskien reconnaît nettement, p. 161, que, à l'époque historique, l'itératif joue le rôle d'un imperfectif pur et simple ; mais il maintient que, à l'origine, l'itératif avait une valeur réellement itérative, sans indiquer sur quoi repose son affirmation (il n'apparaît pas que le verbe *bivati,* cité par M. Leskien, *l. c.,* p. 159, existe en vieux slave) ; et il soutient que les préverbes rendaient perfectif à l'origine tout verbe slave, fût-il itératif; mais on a vu, ci-dessus, p. 36 et suiv., que nombre de verbes imperfectifs, même non itératifs, demeurent imperfectifs après l'addition d'un préverbe.

P. 78, l. 1 du bas ; à propos de *nepomračjąštiimĭ,* il convient de noter que le Suprasliensis présente un très grand nombre d'exemples de participes présents perfectifs accompagnés de *ne* pour indiquer une impossibilité ; par exemple *nepobĕdimŭ*

« invincible », Supr., 44, 7 (et Cloz., 780); *neprěidomŭ* « impossible à dépasser », Supr., 293, 8; *neistrŭgnomŭ* « non arrachable », Supr., 442, 7; *nepočuję* « insensible », Supr., 312, 1; *nepoxvalę* « qui ne loue pas », Supr., 378, 29; *neuvęždę* « qui ne se flétrit pas », Supr., 260, 10; les exemples sont surtout fréquents avec les participes passifs.

P. 124, l. 5, lire: prononciation dure, au lieu de: prononciation molle.

P. 128, l. 9, lire: r. *nóč'*.

P. 129, l. 1, lire: *lędvĭję*, au lieu de: *lędva*.

P. 131, l. 1, lire: tch. *dvihnouti*.

P. 137, l. 3, lire: *prižitŭ*.

P. 149, l. 7, lire: *-ēn-*, *-ōn-*, au lieu de: *-ēu-*, *-ōu-*.

P. 156. Dans son étude, *Der indogermanische ablativ* (Marburg, 1903), p. 16 et suiv., M. C. Kappus a aussi constaté (sans connaître l'étude ci-dessus, parue seulement en 1902) que *ot-* était une forme authentique du slave; le rapprochement qu'il propose avec got. *id-*, v. irl. *aith-* se concilie bien avec l'hypothèse proposée ici.

P. 159, l. 12 et suiv. M. Fortunatov enseigne de son côté que *jino-* « un » sort de **ĭno-*; v. *Izvêstija* de la section de langue et littérature russes de l'Académie de Saint-Pétersbourg, VI, 4, p. 293.

P. 163, l. 2 du bas et suiv.; à cette liste d'exemples, il faut ajouter *slanątŭkŭ*, Supr., 30, 10, *slanutŭkŭ*, Supr., 29, 22 et 30, 14.

P. 164, l. 7 du bas, lire: *Handbuch* et *Formenlehre*.

P. 168, l. 9 et suiv.; il aurait fallu citer avant tout l'exposé de M. Johansson, I. F., II, 16.

P. 168, l. 14 du bas; le *ję-* de *nejęsytĭ*, etc., n'est pas une négation, mais simplement un élément verbal (cf. *jęti*), comme dans *nevèglasŭ*; v. Pogodin, *Slêdy kornej osnov*, p. 130.

P. 175, M. Vondrák avait déjà indiqué, dans son travail *Zur kritik* (S. W. A. W., CXII), 775, que *tuždĭ* provient d'une dissimilation; cette dissimilation doit être postérieure à celle qui a abouti à *zěją*; ceci tient sans doute à ce qu'il s'agit d'un mot emprunté qui ne figurait pas encore dans la langue au moment où a commencé d'agir la loi de dissimilation; de là vient l'hésitation entre *tuždĭ*, qui marque

une dernière phase d'activité de la dissimilation, et *služdĭ*, r. *čužo'j*, pol. *cudzy*, qui représentent **tjudje-* sans dissimilation.

P. 178, l. 9, lire : ἐπιφώσκειν.

P. 182, l. 1 du bas, lire : (Supr., 370, 25), semble re-.

P. 183, l. 16, lire : s. *pȍgača*, au lieu de : r. *pȍgača*.

P. 186, l. 9, lire : r. *kotlá*.

P. 186, l. 4 du bas. On notera que le sl. *monastyrjĭ* repose sur **monastūrjo-*, et non sur **monistūrjo-*, forme que ferait attendre le germanique (cf. M. Grammont, *Revue des langues romanes*, 1904, p. 92) ; la forme slave est relativement savante.

P. 188 ; *aromatŭ* sort d'une forme byzantine ἀρώματον (Solmsen, *Deutsche litteraturzeit.*, 1903, col. 2199).

P. 189, l. 9 du bas. Sur la transcription de gr. υ en copte et en arménien, v. Thumb, I. F., VIII, 195 et suiv. ; l'υ n'est entièrement confondu avec ι qu'à date très basse.

P. 191 ; supprimer la correction relative à la page 96, l. 17.

P. 208, l. 8, ajouter : Le zd *maxšī-* « mouche » est à skr. *makṣ-* ce que gr. μυῖα est à i.-e. **mus-*.

P. 225, entre la l. 7 et la l. 8, ajouter : l'accusatif pluriel *zavory* « verrous », Supr., 233, 16, peut appartenir, soit à *zavorŭ*, soit à *zavora* (cf. *zavrěti*), qui sont tous deux attestés.

P. 235, l. 9 du bas, l. *gadŭ*, au lieu de *godŭ*.

P. 245, titre, lire : **-ā-*, au lieu de : *-ā-*.

P. 249, l. 8 du bas ; les rapprochements avec *klada* qui sont indiqués ici sont douteux ; on pourrait aussi voir dans *-da* un suffixe et rapprocher v. sl. *kolją*, *klati*.

P. 283, l. 16 du bas, lire : *radoštami*.

P. 284, l. 12 du bas, lire : *grŭdynji*.

P. 298, avant la l. 3 du bas, ajouter : *klokotŭ* « bruit de l'eau qui bout » ; le Suprasliensis, 170, 14 et 27, a le verbe dérivé *klokotati* ; cf. aussi pol. *klekot* « cliquetis », d'où *klekotac'*.

P. 300, l. 16 du bas, lire : Les premières de ces formes, au lieu de : Toutes ces formes.

P. 305, l. 14 du bas. Ajouter : Pourtant on explique got. *bandwa* « signe » par **bhontwā́*, cf. gr. φαίνω ; v. Uhlenbeck, PBSB, XXX, 264.

P. 328, l. 3, lire : aux adjectifs.

P. 333, l. 18, lire : Le suffixe *-ko-*.

P. 343, l. 9 du bas, lire : d'un thème **sŭln-* que suppose..., au lieu de : qui suppose.

P. 346, l. 12 et 13 du bas, lire : *bagŭrènŭ, bagŭrènica,* avec *ŭ* entre *g* et *r*.

P. 363, l. 21, lire : *gývas*.

P. 376, l. 10 et suiv., la forme *gospodinjĭ* est confirmée par l'édition Sever'janov, p. 365, 24.

P. 391, l. 8. On notera que *pozoratajĭ* est à *pozorŭ* ce que gr. δεσμώτης est à δεσμός.

P. 391, l. 3 du bas, *kośĭ* est le dérivé en **-yo-* d'un thème à suffixe zéro d'où sort d'autre part le lat. **quas-slo-* (v. W. Schulze, *Lat. personennamen,* 462 ; dans *Abh. Ges. Wiss. z. Göttingen, phil. hist. Kl.,* N. F., V, 2).

P. 435, l. 10 du bas, l. r. *tě'snyj*.

TABLE DES MATIÈRES DE LA DEUXIÈME PARTIE[1]

Pages

IV. Formation des noms. 193

Introduction. 195

I. — Les noms à suffixe zéro. 203

II. — Suffixe *-arjĭ*. 211

III. — Noms caractérisés par l'élément *-e/o-*. 214

1° Noms radicaux. 214

2° Noms dérivés. 230

3° Mots isolés. 234

IV. — Thèmes en *-ŭ-*. 241

V. — Thèmes en **-ā-*. 245

VI. — Thèmes en *-ĭ-*. 260

VII. — Thèmes slaves en *-y-*. 267

VIII. — Suffixes en *-b-*. 271

IX. — Suffixe *-tĭ-*. 276

1° Noms rattachés à des racines ou à des thèmes verbaux. 276

2° Formations secondaires (type en *-ostĭ*). . . . 280

3° Varia. 285

4° Masculins. 287

X. — Thèmes en *-to-* et *-ta-*. 289

a. Adjectifs dérivés en *-atŭ* et *-itŭ*. 290

b. Substantifs abstraits dérivés (mots en *-ota*). . 292

Autres formations. 296

1° Substantifs. 296

a. Substantifs abstraits en *-to-*. 296

b. Substantifs indiquant des bruits et formations analogues. 298

2° Adjectifs. 300

Varia. 301

Noms en *-ĭstĭ*. 303

1. La table des matières de la première partie (pp. I-XII et 1-192), parue en 1902, se trouve dans cette première partie, avant l'Avertissement, p. IX.

XI. — Formations en *-teu-. 304
-tva. 304
-tvo-, -ĭstvo. 305
XII. — Suffixe -tel-. 311
XIII. — Noms d'instrument en *-dlo-. 315
XIV. — Formations caractérisées par -d-. 319
XV. — Suffixe -ko- (et féminins correspondants). 324
1° Le suffixe -ko- dans les adjectifs. 324
Adjectifs en -ĭskŭ. 330
2° Le suffixe -ko- dans les substantifs. 333
3° Suffixes complexes. 337
a. -iko- (-ĭniko-). 337
b. -ĭce-. 340
c. -ica-. 345
d. -ĭšte-. 350
e. -če-. 352
XVI. — Suffixes renfermant -g- 353
XVII. — Thèmes en -s-. 356
XVIII. — Suffixe -vo-. 362
α. -ivo-. 365
β. -avo-. 368
γ. -ovo-. 369
Substantifs. 371
XIX. — Suffixes à -j-. 375
I. Forme masculine et neutre i.-e. *-yo-, *-iyo-. . . 375
1° Adjectifs dérivés en -je- et -ĭje-. 375
Adjectifs en -štĭ et en -ĭnjĭ. 380
2° Substantifs abstraits neutres en -ĭje. 383
Varia. 389
a. Noms d'agent. 390
b. Suffixe -taje-. 390
c. Noms de chose. 391
d. Noms d'animaux. 392
e. Élargissements divers. 393
f. Noms de mois. 393
II. Noms slaves en -ja-, -ĭja-. 394
1° Féminins. 395
2° Substantifs masculins. 400
XX. — Suffixes qui présentent -r-. 402
XXI. — Suffixes caractérisés par -l-. 412
1° Adjectifs en -lŭ. 412
2° Noms verbaux en -lo et -slo et en -lĭ et -slĭ. . . 414
3° Noms divers. 417
XXII. — Restes du suffixe indo-européen *-men-. 422
XXIII. — Suffixes caractérisés par -m-. 426
XXIV. — Suffixe -ęt-. 429

XXV. — Suffixes caractérisés par *-n-*. 431
1° Suffixe *-en-*. 431
2° Suffixe *-no-* (féminin *-na-*). 433
A. Adjectifs.. 433
Adjectifs en *-ĕnŭ*. 436
Adjectifs en *-ĭnŭ*. 438
B. Substantifs. 442
Suffixe *-ino-*.. 448
Suffixe *-ina-*. 450
Suffixe *-ĭno-*, *-ĭna-*. 452
3° Suffixe *-nŭ-*. 453
4° Suffixe *-nĭ-*. 454
5° Suffixe *-ynja-*.. 456

APERÇU DES PRINCIPALES FORMATIONS. 459

INDEX. 461

ADDITIONS ET CORRECTIONS. 504

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

CENT-QUARANTIÈME FASCICULE

ÉTUDE SUR LES SOURCES PRINCIPALES DES MÉMORABLES DE XÉNOPHON,

PAR A. CHAVANON,
ÉLÈVE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

PARIS (2e)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
1903

(TOUS DROITS RÉSERVÉS)

ÉTUDE

SUR LES

SOURCES PRINCIPALES DES MÉMORABLES

ÉTUDE

SUR

LES SOURCES PRINCIPALES

DES

MÉMORABLES

DE XÉNOPHON

PAR

A. CHAVANON

ÉLÈVE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1903

(TOUS DROITS RÉSERVÉS)

A Monsieur Alfred JACOB

TÉMOIGNAGE DE RESPECTUEUSE GRATITUDE

Sur l'avis de M. Alfred JACOB, directeur d'études pour la Philologie grecque, et de MM. DESROUSSEAUX et HAUSSOULLIER, commissaires responsables, le présent Mémoire a valu à M. Camille-Albert CHAVANON le titre d'*Élève diplômé de l'École pratique des Hautes Études.*

Paris, 21 mars 1901.

Les Commissaires responsables,

Signé : A.-M. DESROUSSEAUX,

B. HAUSSOULLIER.

Le Directeur de la conférence,

Signé : A. JACOB.

Le Président de la Section,

Signé : G. MONOD.

INTRODUCTION

Les *Helléniques*, bien que considérées généralement comme une œuvre historique de second ordre, sont sans doute une suite intéressante de l'œuvre de Thucydide et une source de renseignements précieux malgré tout. L'*Anabase* est un *journal* militaire dont la disparition eût laissé de grosses lacunes dans l'histoire de Grèce, et que de choses curieuses nous apprend sur l'immense et fragile empire d'Artaxerxès l'odyssée des mercenaires de Cyrus le Jeune et de leur général improvisé ! Tous les esprits attachés à l'étude du vieux monde grec considéreraient comme un malheur irréparable d'être privés de ces deux sources.

Mais quelle perte plus grande encore pour l'histoire de la philosophie en général et de la morale en particulier, quel dommage même pour les lettres, quel deuil pour les hellénistes, si les *Mémorables* avaient disparu dans ces époques troublées où ont été détruits tant d'autres monuments de la sagesse antique !

Quoique moins souvent cités chez les Anciens que l'Anabase[1], ils ont excité chez les Modernes un plus vif intérêt peut-être. Par l'importance des questions historiques qui s'y rattachent, les discussions passionnées, engagées surtout en Allemagne et jusque dans ces dernières années, sur l'authenticité de leurs différentes parties, leur place dans l'œuvre de Xénophon, sur la valeur des données qu'ils nous fournissent concernant la personne de Socrate, et la substance de sa philosophie, par les

1. Cf. K. Schenkl, *Xenophontische Studien*, II Heft, p. 13 sqq. et p. 24 de cette Introduction.

caractères même d'un style simple comme l'homme dont ils glorifient la mémoire, ils justifient l'intérêt des philologues nombreux qui ont souhaité ou préparé la constitution d'un texte aussi pur que les éléments dont nous disposons permettent de l'établir.

Si les *Mémorables* n'occupent pas dans notre enseignement secondaire la place que beaucoup de bons esprits seraient disposés à leur y ménager, c'est moins sans doute parce qu'ils ne sont pas, pour l'originalité de la composition et l'élégance du style, un modèle irréprochable, que par la difficulté de mettre l'ouvrage entier entre les mains de nos jeunes hellénistes. Si pourtant on s'est résigné à leur communiquer par fragments les œuvres de Lucien et d'Aristophane, (deux brillants écrivains, il est vrai), on ne peut s'empêcher de regretter que des extraits des Mémoires de Xénophon ne figurent pas parmi les matières obligatoires de troisième ou de seconde, ce qui se fait d'ailleurs en d'autres pays.

Une preuve que cet essai serait bien accueilli de nos professeurs est la rapidité avec laquelle ont disparu les deux volumes publiés chez Hachette, l'un d'Extraits par M. Alfred Jacob en 1887, l'autre du Livre premier par M. Lebègue en 1889. De l'autre côté du Rhin on est absolument gagné à cette cause, et, si le texte de Xénophon y a été, plus que nulle part, durement critiqué, rogné et remanié, ce travail incessant d'éditions et d'études philosophiques, critiques ou littéraires, est une preuve saisissante de l'importance attachée par les philologues d'Allemagne et des Pays-Bas, à la justification de ce grand esprit, digne élève d'Anaxagore, égaré parmi les adeptes d'un polythéisme à la fois brillant et grossier, et incapable de se résigner à la morale d'un Alcibiade ou d'un Critias [1].

1. Trois ouvrages montrent que ces vues ne sont pas nouvelles chez nos voisins :

Cf. L. G. Dissrn, *De Philosophia morali in Xenophontis de Socrate commentariis tradita*. Göttingue, 1812.

R. Feierabend, *Quem in finem Xen. liber qui Memorabilia Socratis inscribitur in gymnasiis adhibendus sit*. Hanoviae, 1824.

Mueller, *Socratis de rebus divinis placita ex Commentariis Xenoph. deprompta*. Querfurth, 1834.

La langue et le style de ces Mémoires ont été, il est vrai, l'objet de critiques nombreuses et ont paru à certains philologues mériter peu d'estime. Rutherford (*The new Phrynichus*, p. 109 — 115 — 124 — 164 et 165) s'est fait particulièrement remarquer par la sévérité de ses jugements. Verbosité [1], négligence des règles du style attique, liberté du vocabulaire, tels sont les défauts qu'il reproche à Xénophon. Une éducation insuffisante, les agitations de sa vie expliqueraient, selon lui, fort bien pourquoi notre auteur ne pouvait être un modèle d'atticisme [2]. Il va jusqu'à citer à son endroit les vers de Solon sur les Athéniens à qui l'exil a fait oublier leur langue maternelle [3]. Bien que Rutherford ait fouillé la matière avec un soin minutieux, il paraît difficile de reconnaître que cette appréciation convient à l'ensemble des *Mémorables*. Que penser alors des Anciens qui voyaient en Xénophon « l'Abeille attique ». Cicéron ne dit-il pas que « son style est plus doux que le miel [4] » ? Et cette « jucunditas inaffectata » dont parle Quintilien [5] est bien éloignée aussi de la pauvre langue dédaignée par le grammairien anglais. La vérité serait sans doute entre ces deux opinions et les modernes s'accordent généralement à trouver le style de Xénophon clair, facile, mais un peu froid et souvent incolore. Homme d'état, général, agriculteur et moraliste plutôt que littérateur, il n'a point cherché, on le sent, à imiter les grandes qualités des écrivains illustres d'Athènes. Il manque d'imagination et de couleur, de pittoresque et même d'éloquence, au sens élevé du mot. Sa nudité ne rappelle pas (malgré ses ionismes), la naïveté d'Hérodote ni la simplicité savante de Lysias par exemple. Mais sa netteté limpide et toujours égale fait songer, comme l'a dit Guigniaut, à Fénelon et à Voltaire, moins la grâce souriante de l'un et la finesse de l'autre. Xénophon est en

1. Cf. F. J. GRULICH, *De verbosa Socratis Xenophontei in disputando jejunitate*. Misen, 1820.
2. *Helladios* dans PHOTIUS, *Biblioth.* p. 533, 25.
3. *Solon*, ap. *Ael. Aristid.*, 2, 5, 36.
4. CIC., *Orat.* IX.
5. QUINT., X, I, 82.

somme, beaucoup plus attique[1] que ne le pense Rutherford après Grulich, et son dialogue décrit avec toute la souplesse désirable les mille mouvements de la conversation du maître.

Aussi bien n'est-ce pas seulement ni surtout le style qu'il faut ici recommander à l'attention du lecteur.

Qu'au point de vue de l'histoire politique d'Athènes les *Mémorables* ne nous apprennent pas grand'chose, c'est ce que personne ne s'avise de contester. Par exemple, C. Friedrich semble avoir eu raison de préférer le témoignage d'Hellanicus à ce qui est dit (dans I, 1, 18, comme dans les Helléniques) des généraux condamnés après la bataille des Arginuses[2]. D'ailleurs, il répugnait à Xénophon d'entrer dans des détails circonstanciés sur les agitations de cette démocratie qu'il détesta toujours et surtout après la condamnation du sage. On a objecté, il est vrai, que son disciple, l'ayant quitté en 401 pour mener une vie errante, n'a pu être renseigné que d'une façon incomplète sur les deux dernières années de son enseignement et sur sa fin[3]. L'objection serait grave si Xénophon avait prétendu écrire une biographie. Mais il ne s'agit pas d'un journal des faits et gestes de Socrate. Xénophon n'a voulu que nous initier à ses doctrines et nous montrer par là la dignité exceptionnelle de l'homme.

Combien on a discuté sur la question de savoir si le portrait était exact, si le Socrate de Xénophon était celui de l'histoire[4]. Pour ne citer que quelques noms, *Aug. Krohn* (*Socrates und Xenoph.* Halle, 1875), s'est montré bien dur dans l'appréciation de l'image du philosophe, telle qu'elle apparaît dans les *Mémorables*. — *J. J. Hartman* dans ses *Analecta Xenophontea* (Leyde 1887) et ses *Analect. Xenoph. nova* (1889) n'a pas cru non plus à la fidélité parfaite de la transmission.

1. C'est l'avis de A. Croiset, *Xénophon, son caractère et son talent.* Thèse, Paris, 1873, et *Hist. de la Littér. Grecque*, t. IV, p. 337 sqq.

2. *Neue Jahrb. für Phil. und Paedagogik.* T. 154, 11e livraison.

3. Cf. F. Ranke, *De Xen. vitâ et scriptis*, Berlin, 1851; Ad. Roquette, *De Xenoph. vita.* Koenigsberg, 1884; Cobet, *Novae lectiones*, p. 539 sqq.

4. Voir dans K. Joël, *Der Echte und der Xenophontische Sokrates* (Berlin, 1893) un exposé curieux de la question et une riche bibliographie.

K. Lincke[1] croit voir dans le premier livre des *Mémorables* deux conceptions différentes de la personne de Socrate et de son enseignement. Selon lui, dans l'œuvre actuelle se trouvent superposées deux « séries » de mémoires dont la première est seule digne de foi.

Ernest Richter[2] allait plus loin. Pour lui, Xénophon n'a pas connu Socrate — et *W. Gilbert*, le plus timide, mais non le moins consciencieux des éditeurs, encouragé sans doute par ces exemples, considère le chapitre IV du livre I, où le philosophe détourne Aristodemos de l'athéisme par l'exposé éloquent des bienfaits de la Providence, comme l'œuvre d'un stoïcien.

A ces censeurs rigides, à ces critiques défiants Alf. Croiset, un helléniste délicat, a répondu[3] avec précision et mesure et montré, après Th. Birt[4], que Xénophon a réellement composé l'œuvre qui porte son nom, mais sous une forme d'abord plus brève; il a dû ensuite insérer différentes parties sans les relier assez fortement à l'ensemble. Cela a facilité l'introduction de divers morceaux. Mais la physionomie du maître se dégage nettement de cet ensemble. Malgré quelques passages évidemment suspects (surtout IV, 3, 5 et I, 4, 7), malgré le peu d'efforts tentés par l'écrivain pour accuser le relief de son œuvre et faire sentir la suite logique de son exposition, malgré le décousu apparent de cette succession d'entretiens assez négligemment rattachés les uns aux autres, on ne doit pas, ce semble, méconnaître le lien moral qui unit les divers chapitres. (Je ne parle pas de la division en livres, qui date des grammairiens d'Alexandrie, selon toute vraisemblance.) « Commençant par les vertus de l'invididu, dit Croiset, Xénophon passe successivement aux qualités qui intéressent des groupes de plus en plus

1. *Neue Jahrb. für Philol. und Paedag.* T. 153 et 154, 1896-1897.
2. *Xenophontische Studien,* Leipzig. Teubner, 1893; Th. Klett (*Jahrb.* d'Ivan Muller, 1899) confirme en somme la théorie de Richter.
3. *Hist. de la Litt. gr.*, loc. cit.
4. *De Xenoph. Comment. socraticorum composit. disputatio* (Indices lect^t. quae in Academ. Marpurg... Avril-août 1893).

étendus et se rapportent à des idées de plus en plus générales[1]. »

Or, cette philosophie, volontairement exempte des subtilités de la métaphysique, et des recherches oiseuses sur l'origine du monde, précisément parce que, selon le mot heureux de Cicéron, elle ramenait les esprits curieux « du ciel sur la terre[2] » et s'attachait de préférence à la morale, est la plus attrayante pour de jeunes esprits et la mieux appropriée aux études des premières classes de lettres.

Par elle, nous ne connaissons pas les vues les plus élevées du maître (Platon les leur exposera plus tard), mais elle est bien faite pour recommander et inspirer les vertus auxquelles l'adolescent doit s'exercer : respect de l'œuvre et admiration de la puissance divine, amour de la tempérance, développement de l'énergie humaine, sévérité envers soi-même et complaisance envers les autres hommes, tels sont les traits qui résument les leçons que Socrate a données aux Athéniens au détriment de sa propre fortune, même au péril de sa vie.

Car tel est le spectacle que nous offrent les quatre livres des *Mémorables*. Un philosophe de génie, un esprit fin, un dialecticien subtil, capable (comme le lui montre le sophiste Antiphon[3]) de faire une grande fortune et d'acquérir une brillante réputation dans la société athénienne, renonce volontairement à tous ces avantages. Pauvrement vêtu, il se contente d'une nourriture grossière, et avec une patience inlassable et une sérénité toujours égale, accueille, bien mieux, provoque à toute heure les questions de ses compatriotes ignorants ou corrompus. Avec une

1. Th. Birt (*op. cit.*), frappé de cette élévation particulière du quatrième livre et de ce fait que Socrate s'y adresse constamment à Euthydème, ne le rattache aux *Mémorables* que par respect pour la tradition. « S'il est le quatrième des *Mém.*, dit-il, le *Convivium* en est le cinquième et l'*Économique* le sixième. » Croiset voit aussi dans les *Mémorables*, l'*Économique*, le *Banquet* et l'*Apologie* (donc dans un ordre un peu différent et en étendant la remarque à l'*Apologie*) une série d'ouvrages qui se complètent mutuellement.

2. *Tuscul.*, V, 4.

3. *Mém.*, I, 6, 11-14.

méthode d'une sûreté impeccable, il part des plus simples éléments de leurs connaissances et les conduit doucement, de lumière en lumière, à dégager eux-mêmes, par des réponses qui s'imposent invinciblement, les principes qui doivent réformer leur vie[1]. Ne voilà-t-il pas un cours de morale pratique à la portée de toutes les intelligences?

Pratique, soit, disent certains critiques, mais bien un peu terre à terre et Socrate excite trop souvent ses auditeurs (τοὺς συνόντας) à pratiquer la vertu en montrant le profit direct que l'homme en tire pour son bien-être même. Je renvoie ceux qui seraient tentés de reprocher à la morale des *Mémorables* son peu d'élévation à la *Zeitschrift für das Gymnasialwesen* de 1896 : ils verront avec quelle ironie mordante Harder y a développé ce reproche, et, dans le volume de 1897 (novembre) de la même revue, ils assisteront à la réfutation judicieuse de ces objections par Dörwald. (« *Les Mémorables considérés comme livre de classe* »). Ce dernier montre que, si l'étude de Platon est nécessaire pour connaître les parties sublimes de la philosophie de Socrate, Xénophon est loin de mériter les dédains de Harder. Sans doute, le maître revient sans cesse sur les avantages positifs de la vertu pour le citoyen et la cité dont il fait partie, mais il la recommande aussi pour elle-même. Entre autres passages, Dörwald cite fort heureusement le paragraphe 19 de I, 4. « Ἐμοὶ μὲν οὖν ταῦτα λέγων... » etc. Quelle dignité plus grande, et quelle plus grande noblesse l'homme peut-il montrer? Vivre toujours sous le regard de Dieu et ne point se croire libre de toute contrainte, même alors qu'aucun de ses semblables ne sera témoin de ses actes! Et Dörwald ajoute dans un beau mouvement : « Les censeurs de Xénophon iront-ils aussi chercher querelle au Décalogue qui a dit : « Honore ton père et ta mère — Afin que tu vives longtemps sur la terre. »

Il ne faut donc pas être surpris si, malgré la valeur secondaire du style et le peu de matériaux que les *Mémorables* ont fourni

1. Cf. Rafner, *Die sog. sokratische Methode dargestellt nach den Memorabilien* (Progr. S. Paul, 1894).

à l'histoire, leur haute valeur morale, l'agrément de ces leçons simples et persuasives à la fois, faites sur un ton d'une bonhomie charmante, même dans les passages d'une grande élévation, leur a fait une place à part dans la littérature grecque. Les livres de lecture courante, les manuels d'instruction très élémentaire sont pleins eux-mêmes de traits ou de leçons puisés à cette source. Qui ne connaît le courage de Socrate opposant seul sa voix aux suffrages de tout un peuple[1]? Qui n'a lu avec émotion la leçon pleine de douceur et d'énergie à la fois, par laquelle il ramène son fils Lamproclès au respect d'une mère, un peu acariâtre, il est vrai[2]? Et cette allégorie d'Hercule, hésitant entre le chemin de la Vertu et celui du Vice, est-ce bien à Prodicos qu'une foule de gens en attribueront la facture ingénieuse[3]? L'éloge de la véritable amitié fut-il jamais traité avec plus d'onction et de véhémence que dans ce chapitre IV du livre II, où, malgré le tour indirect de la phrase, Xénophon s'ingénie à s'effacer et nous transmet, on le sent, avec une ineffable fidélité, la substance condensée de plusieurs entretiens du Maître sur un de ses sujets préférés?

Les *Mémorables* comptent donc parmi les œuvres les plus populaires de l'antiquité. S'ils ont à la fois intéressé et instruit par les traductions de nombreux extraits une foule d'enfants et d'hommes simples de toutes les parties du monde civilisé, et excité la curiosité des philosophes et des lettrés, par leurs qualités très particulières, ils ont eu aussi la bonne fortune d'attacher à leur cause plusieurs générations de copistes, de grammairiens et de critiques, et il est curieux de voir quelle foule de talents s'est, depuis plusieurs siècles, attachée à en fixer ou à en expliquer le texte. Dès le IIe siècle, Ælius Aristide, Athénée, Pollux, puis Longin et après eux saint Clément d'Alexandrie et Eusèbe, citent les *Mémorables*. Enfin et surtout, au IVe ou Ve siècle, le compilateur Stobée avait inséré dans ses Ἐκλογαί et son Ἀνθο-

1. *Mém.*, I, 1, 18.
2. *Mém.*, II, 2.
3. *Mém.*, II, 1, 21-34.

λόγιον une foule de passages du même livre, et la comparaison de ces éléments à ceux fournis par les manuscrits de notre auteur sera, dans la suite de ce travail, une source de renseignements d'une valeur incontestable.

Les manuscrits de Xénophon, dont les deux principaux, le *Paris.* 1302 et le *Paris.* 1740, vont nous occuper tout particulièrement, ont été copiés de la fin du XIIIe siècle au XVe[1].

Or notre auteur devait profiter un des premiers des progrès de l'imprimerie et de la renaissance des études grecques.

Essayons d'exposer à grands traits ce qui a été fait dans ces trois siècles pour notre texte et voyons comment la multitude des éditions peut être groupée autour de quelques œuvres maîtresses qui, soit par l'étude des manuscrits, soit par le jeu de la critique, soit par l'union de ces deux forces, marquent en quelque sorte les étapes franchies de 1516 à nos jours.

I

1516 est en effet une date importante dans cette histoire. C'est le 26 mai de cette année que paraît à Florence, chez Phil. Junta (Filippo Giunta, chef de l'illustre famille des Giunti), et par les soins d'Euphrosynus Boninus, une édition in-f° de Xénophon, où, avec plusieurs autres œuvres, figurent les *Mémorables.* La préface, assez courte, est remplie par un éloge hyperbolique de Ph. Junta, et Boninus ne nous apprend rien des sources où il a puisé. Son texte n'est accompagné d'aucune note. On peut accorder à Zeune qu'il contient quelques très bonnes leçons, mais les fautes y abondent et les lacunes sont nombreuses. Elles viennent sans doute, comme le pense Ernesti, de l'état du ou des manuscrits consultés.

En 1527, les successeurs de Phil. Junta (mort en 1517) donnent encore à Florence une deuxième édition de Xénophon, plus

1. Pour la liste et le classement des manuscrits des *Mémorables,* cf. K. Schenkl, *Xenophontische Studien.* Vienne, 1876 (chez Gerold's Sohn), — et son édition de 1876 (Berlin, Weidmann).

complète : il n'y manque que l'Apologie, mais le texte est le même que dans la première.

Sans doute Zeune a exagéré quelque peu l'importance des *Juntinae* en disant qu'elles avaient été la base de presque toutes les éditions postérieures. C'est vrai de l'ensemble du texte pour plusieurs; quelques autres, on va le voir, ne leur sont guère redevables et, moins d'un demi-siècle après Boninus, ce n'est plus à son œuvre qu'on remonte, c'est à celle d'Henri Estienne; mais n'anticipons pas.

Aux *Juntinae* donc il convient de rattacher : 1° La première édition spéciale des *Mémorables* publiée à Louvain en 1529, in-4°, par Rutgerus Rescius (Ressen), professeur de langue grecque au collège des trois langues de cette ville, et Jean Sturm. Dans sa préface, qui est d'un imprimeur et d'un humaniste, plutôt que d'un philologue, Rescius vante le soin avec lequel il a rassemblé les caractères et dirigé l'impression de ce livre, qui est en effet fort bonne pour l'époque. Suit un éloge assez banal de Xénophon en général et des *Mémorables* en particulier. L'œuvre n'a aucun caractère critique. La vie de Xénophon par Diogène Laërce accompagne le texte. On n'y trouve ni notes ni commentaire.

2° L'édition parue en 1540, à Halle en Souabe (3 vol. in-8°), la première où se trouvent toutes les œuvres de Xénophon, avec une préface de Mélanchthon.

3° Celle publiée en 1541, à Paris (in-4°), chez J. Bogard. Le titre annonçait les quatre livres des *Mémorables* « ad fidem vetusti et msti codicis diligenter emend. », mais elle ne contenait que les deux premiers avec la traduction latine de Bessarion[1].

4° L'édition complète parue à Bâle, en 1545 (in-fol.) chez Nicolas Brylinger avec traductions latines variorum, celle de Bessarion pour les *Mémorables*.

5° L'édition de Séb. Castellion, Bâle, 2 volumes in-8°, sans

1. Cette traduction avec commentaire n'avait paru qu'en 1521, à Rome (le cardinal était mort en 1472); elle révèle une étude approfondie de l'œuvre grecque.

date[1]. Schuetz lui attribue celle de 1545, mais il paraît plus sûr de descendre jusqu'à 1550 ou 1553, en considération des travaux qui s'y rattachent. Elle répète aussi le texte de Halle et la préface de Mélanchthon. Le titre est plein de promesses, mais Castellion, dit Schuetz, s'était contenté de corriger le texte sur un exemplaire de la *Juntina* ou de l'annoter en marge. Donc ici encore, aucun progrès à signaler.

6° La deuxième édition complète de Brylinger (Bâle, in-f°, 1555) « curante M. Joanne Petri ». C'est le texte de Castellion avec traduction latine. Elle devait être reproduite en 1568 avec un nouveau titre par les héritiers de Brylinger[2].

II

Castellion a certainement manqué, sinon de curiosité et de patience, du moins de certains moyens de la satisfaire. Il semble pourtant qu'il eût pu profiter d'une œuvre qu'on a appelée avec raison la seconde édition princeps, l'*Aldine* de 1525, édition complète moins l'*Apologie* (Venise, in-f°), préparée par André d'Asola, à qui il faut savoir gré d'avoir corrigé çà et là, sans doute à l'aide de quelques mss, un certain nombre d'erreurs de la première *Juntina*. La deuxième partie était surtout plus correcte. Le beau-père d'Alde raillait avec quelque raison dans sa courte préface les éditeurs trop pressés (entendez

1. Appelée souvent *Basiliensis*, *Isingrinïana* (du nom de l'éditeur) ou plus simplement *Castalionea*. — Chateillon (comme on disait dans le Bugey) avait latinisé son nom en Castalio; de là la traduction Castellion. C'est la forme adoptée par *Ferdinand Buisson* dans sa thèse sur « *Sébastien Castellion*, sa vie et son œuvre ». 2 vol., Hachette, 1892. Voir p. 85, une note très juste d'Aloys de Molin, professeur à Lausanne. « Certainement, dit-il, la récension de Castellion constitue un progrès sur les éditions de Florence, de Venise, de Halle, mais elle ne marque pas une étape dans la critique des textes. Il n'avait pas en main de mss plus anciens, et la collation de trois éditions médiocres ne pouvait en produire une excellente. Son principal mérite est d'avoir corrigé, la grammaire en main, les formes étranges résultant d'une lecture négligée des copies byzantines, riches en abréviations difficiles. »

2. C'est ce Brylinger qui publia, en 1559, les *Adnotationes* de Brodeau de Tours.

les Giunti) qui font souffrir les mânes des Anciens illustres par l'insuffisance de leurs publications. Mais il ne nous dit rien de ses sources, n'ajoute pas au texte la moindre note, ni le plus petit commentaire.

De l'Aldine, dit Sauppe, procédait l'édition des *Mémorables* publiée à Paris en 1559, in-4 « apud Martinum juvenem ». Selon Schuetz au contraire, elle reproduisait dans la première partie le texte de J. Bogard (1541) et dans la seconde celui des Juntines. Il paraît qu'elle était introuvable dès 1781 et que Zeune a fait de vains efforts pour se la procurer.

III

Schenkl a signalé dans la Préface de son édition de 1876 la valeur critique des notes manuscrites de P. Vettori conservées sur un exemplaire de l'*Aldine* à la Bibliothèque de Munich. Si nous en croyons H. Estienne, l'édition spéciale des *Mémorables* parue à Venise un peu avant 1561 « apud heredes Juntae », sous les auspices de ce même Vettori, différait heureusement en plus d'un point des deux textes suivis jusqu'alors. Estienne dit qu'elle lui fut d'un grand secours [1].

IV

La *Stephaniana* de 1561, édition complète in-f°, réalisait un grand progrès dans la constitution du texte. H. Estienne, aussi curieux érudit que délicat helléniste, s'entoura de richesses inexplorées. Il examina attentivement, sa recension le démontre, et ses notes l'accusent discrètement, les *Juntinae*, [2] la *Victoriana*, et d'autres éditions encore [3], mais surtout l'*Aldine* qu'il

1. Elle est très rare et Schuetz déclare qu'il n'a pu arriver à en trouver un exemplaire.

2. Ernesti a eu tort de croire qu'Estienne n'avait pas utilisé la *première Juntina*.

3. « Multorum veterum exemplarium ope quorum bonam partem bibliotheca viri illustris Huldrici Fuggeri suppeditavit..... » (Extrait du titre de 1561).

prit pour base. Il collationna aussi plusieurs mss, sur lesquels il a le tort d'ailleurs de ne nous donner aucun détail. Suivant Ernesti (Préf. de sa 5e Édit.), il avait eu à sa disposition ceux apportés d'Italie par Henr. Scrimgerus. De plus, Estienne avait recueilli les citations et commentaires des Anciens avec un soin minutieux. Il cite souvent Stobée, dont il discute les leçons manuscrites (toujours sans désignation précise des sources), Athénée, Pollux, Eusèbe. Il recourt aux lumières de Budé, cite les opinions de Camerarius, s'éclaire parfois aussi du témoignage de Bessarion, toujours vivant, on le voit, dans l'estime des philologues. En outre des remaniements qu'il faisait subir au texte, H. Estienne indiquait en marge les leçons qu'il n'osait y introduire, mais qu'il soumettait au jugement du public. Elles étaient précédées du signe II (πότερον) ou γρ. (γράφεται).

Löwenklau (Leunclavius) devait profiter de cet immense labeur dans l'édition complète (grecque et latine) in-fol. qu'il donna à Bâle en 1569. Löwenklau n'innove rien ou à peu près rien, mais il s'écarte parfois de son modèle dans la traduction et y introduit, sans en mentionner l'origine, la substance des notes d'H. Estienne, ce que Zeune lui a vertement reproché. En somme il n'y a point ici de nouvelle recension. En 1581 Estienne fit paraître une deuxième édition, moins belle que la première, mais attentivement remaniée et suivie d'un commentaire plus étendu. Il y ajoutait, sous forme de « schedasmata », une discussion satirique de quelques erreurs de Leunclavius, avec qui il s'était brouillé pour des questions d'amour-propre. — Sa critique s'abaisse, il faut le reconnaître, à mesure qu'il perd sa sérénité.

Löwenklau sans se lasser donna à Francfort-sur-le-Mein une nouvelle édition in-fol. en 1594 « apud Wecheli heredes ». Rien à y signaler que quelques corrections typographiques et des retouches dans la traduction. Sa polémique contre Estienne y tenait une large place. Il mourut avant la fin de la publication et ce fut Fréd. Sylburg qui en fit la préface.

Émile et Fr. Portus devaient rééditer le texte et la traduction de Löwenklau, en 1596, sous un nouveau titre et y ajouter un

Index verborum. Cette édition fut réimprimée à Paris en 1625, chez Ant. Estienne. Cette reproduction ne contenait rien de nouveau que des fautes malgré le pompeux étalage du titre [1].

C'est encore la recension d'Estienne, et par endroits le vieux texte de Halle que nous trouvons en 1585 dans l'édition in-4° des *Mémorables* parue à Rostock avec une lettre-préface de Chessel (Joh. Caselius) à H. Ch. Hermeling, où il parle de toutes sortes de choses étrangères au sujet. Zeune y signale des omissions curieuses [2], des confusions bizarres [3].

Il convient de rattacher à ce groupe l'édition complète d'Edw. Wells (Welsius) publiée à Oxford en 1703, 5 vol. in-8°, avec la traduction de Löwenklau. On y trouve peu de méthode dans la mise en œuvre d'éléments empruntés surtout à ce dernier et à Estienne.

En 1763, K. Aug. Thieme opéra une refonte de ce travail (4 vol. in-8°). Son œuvre est très supérieure à celle de Wells, mais il ne put achever le cinquième volume qui devait contenir les *indices* et ce fut Sturz qui, en 1801-1804, reprit le travail et le compléta par le *Lexicon Xenophonteum* bien connu en quatre volumes. Cela portait à huit le nombre des volumes de l'édition Wells-Thieme-Sturz [4].

V

Nous entrons avec J. A. Ernesti dans une nouvelle période. Mais il y a deux parts à faire dans la série assez longue de ses publications (Leipzig, in-8°).

Dans les quatre premières éditions des *Mémorables* [5], ainsi qu'il le déclare lui-même, il s'est contenté de suivre les éditions antérieures, spécialement celles de Leunclavius et de Wells, de

1. « ... *graece multo quam antea castigatius edita, adjecta etiam ad marginem scripturae discrepantia* ... »
2. Ex. : III, 3, 8 οὔτε ἵππων.
3. μὴν et μὲν — δὴ et δὲ.
4. En 1762-1767, l'édition de Wells (minor) avait reparu à Glasgow en 12 vol. in-8°.
5. Parues en 1737-1742-1755-1763.

choisir entre leurs leçons et de les commenter à l'aide de rapprochements faits avec les nombreux textes dont il gardait des extraits ou avait conservé le souvenir. Dans la cinquième, celle de 1772, dont la préface est fort intéressante, il a montré plus de hardiesse. Il a fait collationner deux *Vindobonenses* (qu'il appelle simplement 1 et 2) par Martinesius [1], directeur de la Bibliothèque Impériale. Le *Vindob.* 1 contenait les quatre livres et le *Vindob.* 2 les deux premiers seulement. Ce dernier doit être le *Vindob.* CII (ancien XI) que L. Dindorf prenait pour une copie du *Par.* 1740 et dont Schenkl a montré la parenté avec le *Par.* 1302 [2]. Il usa aussi de la *Trincavelliana* de Stobée, édition publiée chez Zanetti en 1535-1536 à Venise et d'un ms. de cet auteur, (il ne le décrit ni ne le nomme), communiqué par D. Ruhnken. Il a de plus utilisé les notes de ce philologue ainsi que celles de Reiske, de Hindenburg et de Valckenaer.

Il est très fâcheux qu'Ernesti, comme ce fut d'ailleurs la coutume dans le monde des hellénistes jusque fort avant dans le dernier siècle, se soit montré si avare de détails sur les sources de sa recension. Il faut pourtant reconnaître avec L. Dindorf, qui la tenait en singulière estime (comme avant lui Zeune, un brillant élève d'Ernesti, Schneider et d'autres savants critiques), qu'il a fait faire un grand pas à la constitution du texte.

C'est ce texte d'Ernesti (1737) avec la version de Leunclavius et des notes d'Estienne, de Portus et de plusieurs autres que Bolton Simpson a reproduit dans cinq éditions in-8° des *Mémorables* de 1741 à 1780. Elles ne sont guère mentionnées ici que pour mémoire. Pourtant dans la cinquième se trouvaient des notes de deux anonymes qui sont d'une certaine valeur et ont fort occupé Zeune.

Les éditions in-8° des *Mémorables* de Fr. Andr. Stroth et de Ch. God. Schuetz parues en 1780, l'une à Gotha, l'autre à Halle, en Saxe, n'ont aucune originalité. La première suit le texte de

1. Par l'intermédiaire de Gazaniga, professeur de théologie à l'Université de Vienne.

2. *Xenophontische Studien*, p. 103 et *Jahresb. de Bursian*, t. XVII, année 1879.

la cinquième *Ernestina*, la seconde celui de Simpson, communiqué à l'auteur par Zeune. Schuetz y ajoute seulement quelques notes critiques. Néanmoins, la préface est intéressante pour l'histoire du texte. Stroth et Schuetz ont surtout voulu mettre l'œuvre à la portée des petites bourses, ce dont jusque-là on ne s'était guère préoccupé : ce sont donc des vulgarisateurs[1].

Zeune, qui donna son édition spéciale in-8°, à Leipzig, en 1781, prend pour base aussi la cinquième édition de son maître Ernesti, dont il publia la préface à la suite de la sienne. Celle-ci est très documentée sur les efforts de ses devanciers. Il a d'ailleurs étudié avec un soin curieux les éditions précédentes. Sa part d'initiative personnelle se réduit à une consultation incomplète du *Guelferbytanus*[2] et à la rédaction « consilio Heynii » de sommaires qui accompagnent les divers chapitres.

C'est Ernesti encore, avec quelques modifications sans importance, que suivait l'auteur de l'édition spéciale parue à Bâle, en 1789 (in-8°), chez Schweighäuser. La traduction latine qui accompagne le texte grec ne s'accorde pas toujours avec lui.

Le tome V de l'édition in-8°, en 6 volumes, publiée par Weiske, à Leipzig, de 1798 à 1804, reproduit le texte déjà établi par Ernesti et suivi par Zeune. Weiske a, lui aussi, puisé dans les notes de Hindenburg et de Ruhnken, mais son commentaire est peu développé et son œuvre ne contient en somme rien de neuf.

VI

Une entreprise curieuse par la largeur des bases sur lesquelles elle a été établie, mais qui, faute de méthode, n'a pas donné tout le fruit que son auteur devait tirer, ce semble, d'un tel amas de matériaux, c'est l'édition des *Mémorables* d'Edw. Edwards publiée à Oxford en 1785, avec la collaboration très

1. L'édition de Schuetz fut réimprimée en 1793, puis en 1822.
2. Ce ms. contient le premier livre des *Mémorables* et l'*Agésilas*.

active de H. Owen. On peut l'appeler l'édition Edwards-Owen; car, si Edwards en a établi le texte, son ami a fourni une grande partie, tout au moins du travail paléographique et rédigé en entier les *Adnotationes*, l'*Index* des variantes tirées des mss et écrit la préface après la mort d'Edwards. Malheureusement, Owen ne nous apprend pas quels furent les auteurs, ni quelle méthode a présidé aux collations de ces mss, sauf pour les *Parisini*, dont un Français, Belin[1], s'était chargé. Ceux-ci seuls ont été lus en entier. Ce sont le *Paris.* 1302 (qu'on croyait alors du XIe siècle), un *Paris.* 2 (non autrement désigné[2]), contenant le quatrième livre seulement et enfin le *Paris.* 1643. Les autres se décomposent ainsi : L'*Urbinas* 63, les *Vaticani* 1336 et 1619, et les *Parisini* 1642, 1645, 1740 et 1794, qu'Owen a donnés par erreur comme des *Laurentiani*. On le voit, la méthode d'investigation d'Edwards, quoique décelant une somme de patience considérable et une certaine largeur de vues, manquait de rigueur scientifique, et, comme les chercheurs des deux siècles précédents, il n'éprouvait pas le besoin de nous initier à ses recherches par un apparat critique suffisamment étendu. Néanmoins, Edwards devait tirer un certain profit de tant de lectures et son texte, supérieur à celui d'Ernesti, allait fournir à Schneider quelques-unes de ses meilleures leçons et un certain nombre de judicieuses remarques.

VII

Joh. Gottl. Schneider [3] publia sa première édition des *Mémo-*

1. Ce n'est pas Belin de Ballu.

2. Le codex Par. 2 d'Owen paraît à Schenkl (*Xenophon. Stud*, 2e fascic. p. 28) être le Par. 1643 qui est aussi le Par. 3 (on va voir par ce qui suit que ses références ne sont pas des modèles d'exactitude). Schenkl fait remarquer qu'Owen n'a cité du 1643 (ms. n° 2) que les variantes des trois premiers livres et que ce qu'il cite du Par. 3, à l'exception d'un passage où il y a une erreur certaine, se trouve dans le Par. 1643, tout jusqu'aux notes marginales.

3. L'édition de Schneider que possède la Bibl. Nat. dans le même volume que celle de Zeune (1781) porte la mention : *Ex libris d'Ansse de Villoison.*

rables en 1790 (Leipzig, in-8°, sumtibus Caspari Fritsch). Sa préface est datée de Francfort, Déc. 1789. Elle est précédée de celle de Zeune et suivie de celle d'Ernesti. Il s'est souvent appuyé sur leurs opinions, mais il a surtout voulu prendre tout ce qu'il trouvait de bon dans Edwards. Schneider a reconnu la supériorité du *Par.* 1302[1], mais, faute de plus amples renseignements, il attribue le second rang à l'*Urbinas* 63[2] et au *Parisinus* 1794 (D). En même temps que la recension de Schneider assurait au texte une plus grande pureté, son *Index Graecus* amenait à une connaissance plus intime de la langue de Xénophon. L'édition de 1790 fut réimprimée en 1800.

Comme Edwards, J.-B. Gail sentit qu'on était loin d'avoir suffisamment interrogé les manuscrits et il reprit l'œuvre d'Owen et de ses collaborateurs, sinon avec une méthode suffisante, du moins avec le désir de faire grand et de trouver beaucoup de choses.

De 1797 à 1815 il publia à l'Imprimerie Royale et avec subvention du gouvernement, un curieux travail en 7 vol. in-4°. Il comprenait les œuvres complètes de Xénophon. Le texte grec était accompagné de la traduction latine de Löwenklau corrigée en quelques passages. Quant à la traduction française, il avait d'abord voulu reproduire simplement l'œuvre de Dacier, Lévêque et Larcher, puis, il se décida à y opérer des changements. Il y joignait des gravures, des plans et cartes, des notes assez éten-

1. Il lui adresse le singulier éloge de préférer les formes en γιν à celles en γιγ (dans γίγνομαι — γιγνώσκω) et reproche à Zeune d'avoir négligé ce détail !

2. Dans le catalogue des mss. grecs du Vatican, dressé en 1895 (p. 69), ce ms. est porté parmi les pertes de cette bibliothèque *Deest hic codex*, y est-il dit, *et deerat jam saeculo superiore labente, priusquam complures codices vaticani Parisios asportarentur*. D'après deux anciens catalogues du 15e et du 17e siècle, il contenait, outre les *Mémorables*, un ouvrage d'Alcinoüs sur la philosophie de Platon et des vers de saint Grégoire de Nazianze. L'absence déjà ancienne de ce ms. nous amène à nous demander si Schneider n'a pas voulu désigner l'Urbinas 93 (*Il. Catal.* p. 137) qui précisément contient les 4 livres des *Mémorables* parmi 6 autres ouvrages de Xénophon (Cf. SCHENKL dans *Mélanges Graux*, Paris, 1884, p. 112 sqq).

dues et un recueil de leçons des *Parisini* 1302, 1642, 1643, 1645, 1739, 1740 et 1794, du *Vatic.* 1950, et d'un ms. qu'il appelle *y*.

Le meilleur de cette édition consistait en des fac-similés très soignés et aussi exacts que le permettaient les procédés de reproduction de ce temps. Ceux du *Par.* 1302 [1] ont cet intérêt particulier d'avoir conservé quelques traits maintenant effacés ou visibles seulement dans certaines conditions d'éclairage et de grossissement [2]. S'il s'est trompé grossièrement au sujet de l'âge du ms. (qu'il croyait comme Owen du XIe siècle), il se montrait justement convaincu de sa supériorité, et rectifiait certains détails de la description de l'écrivain anglais. Malheureusement Gail semble avoir eu plus de souci d'éblouir ses lecteurs que de modifier sérieusement le texte de Xénophon. Son travail paléographique semble en général présenté sans autre but que de déployer un grand luxe de lectures. Il reste trop souvent étranger à sa recension et les deux parties de l'œuvre sont loin de se pénétrer, comme il convient. On peut donc dire qu'il n'a pas profité dignement des grandes ressources mises à sa disposition et qu'il restait beaucoup à faire après lui, ne fût-ce que pour utiliser les matériaux qu'il avait lui-même recueillis en vain.

En 1816 [3], Schneider dans sa troisième édition opéra quelques remaniements, mettant à profit les recherches de Gail, mais Schuetz (1822), en resta au texte de 1780 et de 1793.

Guill. Dindorf qui donna la sienne chez Teubner, en 1824, publiait pour la première fois, ce semble, les notes manuscrites déjà citées de Vettori [4].

1. Tome VII, p. 94, sqq. Les fac-similés de Gail ont d'ailleurs été publiés dans le *Philologue* (t. XVIII, nos 3 et 4). Paris, 1825, in-4o. Ils forment un petit atlas.

2. Il faudra d'ailleurs renoncer bientôt, c'est probable, à cette dernière ressource, ainsi qu'on le verra plus loin.

3. Les deux édit. stéréot. publiées chez C. Tauchnitz en 1811 et 1828, n'ont aucun caractère critique. La première est l'éd. compl., en 6 vol., de G. H. Schaefer, 1811-1813; la deuxième celle de C. H. Weise (les *Mém.* seuls). Il n'y a ni préface, ni notes.

4. Je n'ai pu trouver les éditions de W. Lange parues en 1806 et 1825, in-8o, sous ce titre : « *Xen. Memor. textu subinde relicto cum animadversionibus in difficiliora loca.* En 1825 aussi (Paris, in-8o), Adamantios

VIII

Bien que Fr. A. Bornemann ait surtout suivi le texte de Schneider, dont il publia la préface, en s'efforçant de profiter plus largement des collations de Gail, dans son édition des *Mémorables* de 1829 (Leipzig, éd. maj. in-8°), il a eu le mérite de nous éclairer (Préface, p. VI-XIV[1]) sur le peu de valeur des *Vossiani* I et II. C'était un esprit patient et minutieux. Heindorf lui avait communiqué ses notes et avait revu l'édition avant le tirage, Schaefer l'avait aussi aidé de ses conseils. Enfin, il avait mis à contribution les notes de Ruhnken et de Valckenaer.

L'œuvre de Bornemann est très estimable; ses notes sont d'une clarté remarquable et il y fait preuve d'un grand sens critique.

Au même groupe appartient l'édition in-8° de Raph. Kühner publiée à Gotha, en 1841 (2e édition 1858), (les *Mémorables* occupent le t II de l'édition de Xénophon publiée chez Hennings à Gotha, de 1838 à 1863[2], sous la direction de Fr. Jacobs et V. Chr. Fr. Rost, avec la collaboration de F. A. Bornemann, R. Kühner et Lud. Breitenbach). En effet, si Kühner, dont la critique est éminemment conservatrice, a, dans sa récension étudié les variantes des nombreuses éditions qui ont précédé la sienne, c'est surtout à celle de Bornemann (1829) qu'il s'est attaché[3]. Il ne cite à l'appui de ses décisions que les leçons des mss qui lui

Coray éditait les *Mémorables* et le *Gorgias* avec préface grecque dans un volume de son Ἑλληνικὴ Βιβλιοθήκη, publication d'un caractère historique et littéraire plutôt que critique. Elle ne fait donc pas époque dans la constitution de notre texte.

1. Voir aussi à ce sujet ses notes sur l'*Anabase* dans édition de 1825.

2. Édit. class. du même auteur avec comment. en allemand, de 1858-1870, 1876 et 1882, cette dernière « *verbesserte* » par son fils, Rudolf Kühner.

3. « *Hanc igitur recensionem tanquam normam... secutus sum, ita tamen ut nunquam scripturis a Bornem. receptis temere acquiescerem.* »

paraissent de sérieuse importance et aussi quelques *exquisitiores editorum conjecturas*[1].

IX

Après avoir salué en passant l'œuvre curieuse et ardemment discutée de C. G. Cobet, les *Variae Lectiones* de 1854, rééditées en 1873 et les *Novae lectiones* de 1858, qui devaient tant occuper les divers éditeurs des *Mémorables*, arrivons à deux hommes qui ont fait beaucoup pour la constitution de notre texte : Fr. Dübner et L. Dindorf. L. Dindorf, qui avait déjà fait paraître à Berlin, en 1831, une édition des *Mémorables*, in-12, réimprimée en 1845, donna en 1862, à Oxford, une édition critique (in-8°)[2], où il mettait à profit les trois collations très intéressantes, faites par Fr. Dübner, du *Par.* 1642, et surtout des *Par.* 1302 et 1740 et celle de Martinesius qu'il avait lui-même recommencée. Le point de départ était excellent et la publication de L. Dindorf, appuyée sur de telles bases, prit une valeur absolument nouvelle. L'œuvre de Dübner n'était pas définitive, il s'en faut ; elle était pourtant plus exacte que son successeur n'a bien voulu le dire, et l'on reconnaîtra dans les pièces justificatives de ce travail que, pour corriger Schenkl, il a fallu assez souvent revenir aux lectures de son devancier. L. Dindorf a d'ailleurs fait preuve à la fois de grande science et de grande sagacité dans l'utilisation de ces matériaux, et il a eu la bonne pensée d'adjoindre à son propre commentaire l'index grec de Schneider corrigé et développé, et les remarques de D. Ruhnken tirées de la quatrième édition de Ernesti (Leipz. 1763). Il a, en outre, puisé largement dans les notes de Schneider et en a tiré un

1. Notons pour mémoire l'édit. classique de M. Seyffert parue en 1842. Elle fut réimprimée trois fois. Dans la quatrième, parue en 1884 et revue par M. A. Seyffert, les notes ont été un peu modifiées, mais d'une façon plutôt malheureuse. Détail à signaler : le commentaire en est disposé de façon à servir de matière à des exercices latins.

2. Édition dont le texte fut réimprimé avec quelques modifications, à Leipzig, in-12 (*Scripta Minora* 1873 et 1874).

excellent parti. En ce qui concerne l'authenticité du texte, il a montré une sévérité particulière (il est parfois difficile de ne pas souscrire à ses athétèses), pour les premières lignes des divers chapitres, qu'il considère en général comme des transitions artificielles dues à la plume plus ou moins exercée de rhéteurs ou de grammairiens inconnus.

Quant à Fr. Dübner, il avait déjà édité Xénophon dans la collection Didot en 1839. Il s'en tenait alors à la recension de L. Dindorf (1831) pour l'ensemble, s'effaçant modestement devant le critique « viri nostra laude altioris » (Préface). Il avait pris pour base de sa traduction latine, celle d'Edwards qu'il dut remanier profondément. « Tam aperta levitatis vestigia ostendit, en disait-il, ut tandem poeniteret nos ipsius .....translationem ad refingendum elegisse ». Les « indices » avaient été rédigés par Schottk, historien allemand assez estimé de ses compatriotes. En 1860, après avoir fourni au texte des *Mémorables* une base paléographique très estimable, il remania l'édition grecque-latine de 1839 d'après les travaux de L. Dindorf, Cobet et Hirschig et refit lui-même les « indices ».

Il convient de rattacher aussi au texte de 1831 l'édition modeste de ton et d'apparence, mais très intéressante à plusieurs titres, élevée en 1842 (in-12) par L. de Sinner comme un monument de pieuse gratitude à la mémoire de P. L. Courier. Les notes de cet amateur délicat couvraient, paraît-il, les marges d'une édition in-4° toute grecque, parue en 1761 chez les frères Foulis à Glasgow, et Finckh, à qui de Sinner les avait communiquées, n'en avait pas profité. Ce dernier en a fait un usage très judicieux. D'autre part, s'il suit la recension de L. Dindorf, il adopte la ponctuation de Coray (Paris, Didot, 1825) qu'il croit mieux fondée, comme suivie par un Grec de naissance. De Sinner a poussé la modestie jusqu'à mettre entre crochets ses propres notes, qui témoignent d'une connaissance sérieuse de la langue de Xénophon. Que n'a-t-il pu connaître des collations sûres ; il semblait être l'homme indiqué pour une édition définitive des *Mémorables*.

L'édition grecque-allemande parue en 1863 chez Engelmann suit aussi le texte de L. Dindorf (1862). Les *Mémorables* en occupent le tome IV. L'auteur loue L. Dindorf d'avoir compris l'importance du *Par.* 1302, mais il est loin de le suivre dans l'ensemble de ses notes critiques. Il lui reproche sa complaisance pour les théories de Cobet et préfère en mainte occasion celles de Schneider, de Bornemann ou de Raph. Kühner (1858).

X

G. A. Sauppe dans l'édition parue à Leipzig en 1834, in-8°, *cum annotationibus*, ajoute aux données des recensions précédentes quelques éléments nouveaux.

Il consulta une collation du *Guelferbytanus* (*Augusteus*, 56, 22), qu'il tenait de Fr. Guill. Schneidewin, et en publia les leçons dans son Appendice critique.

Il revit le *Par.* 1643 et en démontra l'insuffisance. Telle fut sa part d'initiative personnelle dans la constitution du texte. A part cela, il a suivi L. Dindorf et utilisé aussi les notes manuscrites de Vettori ajoutées en marge de l'*Aldine* de 1525, communiquées par Finckh, et celles de Wells. Cette première édition ne contient que les *Mémorables*. Celle de 1866 est une édition complète, particulièrement remarquable par la richesse de l'index bibliographique qui précède chacune des œuvres de Xénophon.

Les cinq éditions in-8° publiées à Leipzig par Lud. Breitenbach révèlent une connaissance approfondie des habitudes de Xénophon, un goût sûr et l'amour de la précision, mais elles ne font guère avancer la constitution du texte. Breitenbach s'en est tenu d'abord à celui de Sauppe. La seconde édition ne fut qu'un nouveau tirage de la première. Dans la troisième, parue en 1863, il se servit de l'édition de L. Dindorf (1862). Il se sentit alors, malgré ses instincts très conservateurs, forcé d'opérer çà et là quelques changements.

Malgré tout, il ne s'est écarté de la tradition que quand la

logique du texte et la couleur générale du style lui semblaient s'accorder rigoureusement avec les leçons nouvelles. Par contre, il a puisé dans les *Novæ Lectiones* de Cobet et en a tiré mainte bonne correction, tout en déclarant (Préf. de cette 3e édit.) que la plupart des changements proposés par le hardi Hollandais étaient inutiles ou mal fondés.

En 1870, parut la quatrième édition, à la fin de laquelle il joignit un appareil critique, et en 1878, la cinquième, dont la préface contient une réfutation de cette opinion de Schenkl qui accorde le premier rang au *Paris.* 1740.

XI

Les résultats obtenus dans ces trois siècles et demi d'efforts répétés par des philologues tels que Vettori, Estienne et Löwenklau, Ernesti, Zeune et Schneider, Gail, Bornemann et Raph. Kühner[1], L. Dindorf, Sauppe et Breitenbach, ne devaient pas empêcher l'attention des hellénistes d'être vivement excitée par les publications de Karl Schenkl.

Nous voici en effet parvenus à la onzième période de cette pénible et lente élaboration, qui, partie du texte assez médiocre de Boninus, nous a amenés à celui de L. Dindorf, déjà très acceptable et très supérieur à ceux mêmes de Gail et de Bornemann. Il nous faut maintenant nous arrêter à celui qui a produit le dernier grand effort au point de vue paléographique et critique et qui a tant travaillé pour les *Mémorables*, que c'est vraiment une tâche ardue d'y revenir après lui. On sait la célébrité des *Xenophontische Studien* publiés par l'Académie de Vienne.

Il fait ressortir la rareté chez les Anciens des citations extraites de ces Mémoires et examine quel parti on peut tirer de celles de Longin, Ælius Aristide, Athénée, Clément d'Alexandrie, Eusèbe, Pollux et Suidas, de celles de Stobée surtout. Il semble, en général, avoir apprécié à leur juste valeur les quelques élé-

1. A. R. Cluer, Londres, 1880, dans son édit. class. s'inspire de Kühner et de Breitenbach.

ments fournis par ces divers écrivains. Les extraits d'Ælius Aristide sont faits de mémoire et les passages mentionnés par Athénée sont pour la plupart des paraphrases plutôt que de vraies citations. Ce n'est pas d'ailleurs ici le lieu d'approuver ou de critiquer en détail les conclusions qu'il tire de cette revue brève et pourtant substantielle. Nous aurons occasion de discuter plusieurs de ses décisions et de montrer surtout qu'il ne disposait pas des moyens nécessaires pour asseoir un jugement bien fondé sur un grand nombre de leçons du compilateur macédonien. Il a raison par contre d'insister sur les mutilations et les remaniements subis par les *Mémorables* dans la suite des siècles et de regretter que la destinée des mss de Stobée n'ait pas été plus heureuse.

Il montre que tous ceux de Xénophon se ramènent à une même copie (d'une date sans doute fort éloignée déjà et d'un texte peut-être déjà assez différent du manuscrit original) et s'appuie avec justesse sur les lacunes qui leur sont communes pour prouver cette origine. Il les divise en deux familles, celle du *Paris.* 1302 et celle du *Paris.* 1740, dont nous avons déjà dit un mot à propos de Gail[1]. Il établit, d'accord avec divers philologues, qu'il faut, en somme, s'en tenir aux données de ces deux *Parisini.* « Tertii generis codicum, dit-il, nulla fere est in re critica auctoritas » (Préface de l'édit. de 1876, p. VI). Cela ne l'a pas empêché de publier en Appendice[2] les résultats de sa collation du Par. 1642, dont il avoue avoir tiré peu de profit.

En ce qui concerne l'authenticité du texte, il s'étend avec complaisance sur les diverses parties où il croit reconnaître des interpolations et se montre, avec L. Dindorf, très sévère pour les préambules des livres et chapitres. Schenkl va même plus loin que son devancier. Nous avons déjà montré ce que pensaient de bons esprits de telles atéthèses dont la discussion ne doit pas former l'objet principal de cette étude. Quant à la collation du

1. V. p. 19.
2. *Xenophontische Studien, Anhang,* p. 91-98.

Parisinus 1740, malgré un certain nombre de corrections apportées à celle de Dübner, elle ne peut pas être considérée comme définitive, bien qu'il en dise : « Ipse, ut aiunt, cum pulvisculo excussi » et qu'il ait remanié son travail « nochmals », regardant ce ms. comme la plus précieuse de toutes les sources : « primas partes tribui ». On verra d'autre part qu'il fallait porter le même jugement sur celle du *Par.* 1302. Il était donc utile de ne pas laisser, sur ce sujet, le dernier mot aux *Xenophontische Studien.*

Très préoccupé de classer les retouches et de numéroter les différentes mains des réviseurs, il a laissé passer des détails plus nécessaires et qui devaient entrer dans une étude paléographique trop longue sans doute pour le temps dont il disposait. Plusieurs erreurs doivent aussi être attribuées, je pense, au mauvais état de ses yeux. Et l'on peut bien dire qu'il doit à Xénophon, pour une bonne part, l'épuisement de sa vue.

Or, les deux collations de Schenkl ont servi de base aux deux derniers éditeurs des *Mémorables.*

Le premier, W. Gilbert (Teubner 1888) a donné un très grand développement à son appareil critique et, sans montrer beaucoup de décision dans les cas embarrassants, a discuté longuement les diverses opinions émises par ses prédécesseurs[1].

Le deuxième, Rud. Mücke, dans son édition critique (Berlin, Weidmann, 1889), accompagnée d'un excellent commentaire, a tenté une refonte de Breitenbach (ce serait donc une 6e édition dudit auteur) en suivant le texte adopté par Gilbert[2].

Enfin, P. Klimek dans ses morceaux choisis (Munster Aschendorf, 1895) et C. Bünger (*Auswahl aus Xen. Mem.* Leipzig, Freytag, 1896) s'en sont tenus aussi à ce texte.

En communiquant ci-après les résultats de mes deux colla-

1. J. Marshall (Londres, 1891), dans son édit. class. suit le texte de Gilbert.

2. Signalons en passant les éditions des *Mémorables* à l'usage des classes, d'Andréas Weidner, 1889, in-12 (Prague, Tempsky et Leipzig, Freytag), et d'Edm. Weissenborn, 1889.

tions, je me suis abstenu soigneusement, pour éviter toute confusion, de revenir sur les détails déjà fixés par Dübner et par Schenkl.

Les listes des leçons nouvelles sont présentées dans l'ordre même du texte, immédiatement après la discussion des résultats que j'ai cru pouvoir en tirer.

ÉTUDE

SUR LES

SOURCES PRINCIPALES DES MÉMORABLES

PREMIÈRE PARTIE

1) CRITIQUE DE LA COLLATION DU *PARIS.* 1740

Tout d'abord en ce qui concerne l'âge des retouches dans le Gr. 1740, je n'ai pas cru pouvoir montrer la même assurance que Schenkl sur tous les points. Il discerne[1] quatre mains : une à peu près contemporaine de la première : m^2 — une autre sensiblement plus moderne et qui a employé, dit-il, une encre brune (braune Tinte) : m^3 — une troisième encore plus récente : m^4 — une autre enfin, m^5, tout à fait proche de nous, qui s'est servie d'encre rouge. Il ajoute, il est vrai : « autant que je puis les distinguer. » Cette restriction est en effet fort nécessaire. Car si le quatrième livre est à peu près exempt de corrections, les trois premiers en contiennent une grande quantité et les annotateurs sont en réalité plus nombreux que ne l'a cru Schenkl. La m^2, je l'accorde, doit être à peu près contemporaine de la copie ; elle s'est d'ailleurs très peu exercée sur le texte primitif. On peut aussi ne voir qu'une main dans le travail de m^3 : justesse ordinaire d'appréciation, identité de l'écriture, fond brun reconnaissable à travers les inégalités de décoloration, tels sont les caractères de cette collection qui comprend la plus grande et la meilleur part des corrections. Schenkl a d'ailleurs eu raison de lire Ald. dans le groupe αλ surmontés de Δ, qui accompagne un grand nombre de notes de la m^3, où Dübner croyait voir l'abréviation de ἀντίγραφα διορθώμενα ; d'ailleurs la confrontation

1. *Xenophontische Studien*, II Heft, p. 23.

avec l'Aldine de 1525 vient à l'appui de la nouvelle interprétation[1].

Quant à la m[4], elle correspond en réalité à trois ou quatre écritures assez peu nettes et de teintes variées. Je crois voir là le travail de plusieurs « amateurs ». Cette catégorie comprend presque partout ou des notes exclamatives (σημειῶσαι[2]; en abrégé : ση) ou des sommaires[3], ou la répétition du texte[4], ou même le nominatif de certains mots[5] indiqué soit en marge, soit au bas des pages.

La m[5] doit aussi être dédoublée. Je désignerais volontiers sous la mention « rouge pâli » certaines annotations assez nombreuses et peut-être de même âge que celles de m[4], qui le plus souvent contiennent aussi la répétition du texte ou de petits sommaires. Par ex : f° 54, 7 en mg. κηδεμών — 55 v°, 13 Κρίτων — 58, 12 ἐργολαβοίη — f° 59 en mg. avec accolade : ἃ δεῖ τὸν στρατηγὸν ἔχειν, etc. — D'autres tracées en rouge, encore très lisibles ont plus de valeur et datent peut-être bien de notre siècle.

Il semblait donc superflu de signaler dans les listes ou de discuter le travail de m[4] et de m[5] (rouge pâle). Sous ces réserves, j'ai conservé les désignations de Schenkl pour ne pas multiplier les chiffres sans intérêt, ni introduire la confusion dans l'esprit des hellénistes déjà habitués à sa notation.

Puisque je parle des détails d'importance secondaire, je m'étonne que Schenkl ait reproché à L. Dindorf de ne pas signaler des faits d'accentuation, des différences de copie portant sur l'emploi du ν éphelcystique, sur l'aspiration ou l'élision, car lui-même a négligé d'en signaler un grand nombre.

Par ex. au f° 69 v°, l. 7 il faut lire εἴκοσι (et non εἴκοσιν) — f° 29, l. 14 ἀλλὰ (et non ἀλλ') — f° 50 v°, l. 12 εθέλειν (sans esprit)[6]. — Pourquoi signaler cent fois l'accentuation vicieuse de l'enclitique τε ou du mot qui précède dans le Gr. 1740 (ex. f° 16 v°, l. 2 — 27 v°,

1. V. p. ex. f° 46, l. 12 mg. — f° 47, l. 6, 14, 20 mg. — f° 48, l. 5 mg. — f° 48 v°, l. 13 mg. — f° 49, l. 15 s. v. — f° 49 v°, l. 6 et 14 mg. — f° 50 v°, l. 9 et 13 s. v.

2. V. f° 75 v° en colonne verticale : σημειῶσαι τὸ ὅλον.

3. V. f° 12, l. 20, 21 mg. : τί ἐστι βία καὶ ἀνομία.

4. Ex. f° 17, 1. κυβείαν. — 18 v°, 19. ἡμιωβολιαῖα.

5. Ex. f° 34 v°, l. 2, 12 et 14. — f° 19 v°, l. 19 : Ἀριστόδημον τὸν μικρὸν ἐπικαλούμενον répété en mg. au nominatif.

6. Disons tout de suite, pour ne pas revenir avec trop d'insistance sur ces petites choses, qu'il en est de même pour A. Ainsi f° 156, 11 lire ἀπεδοκίμαζεν (et non ζε). — f° 160, 9 ταῦτα (et non ταῦτ').

l. 20 — 43, l. 8). J'ai donc résolument écarté des listes ces matériaux encombrants et inutiles, ou, si je les y ai introduits, c'était pour relever l'inexactitude sur ces points de notes exactes par ailleurs[1]. Mais avant de renvoyer à l'Appendice pour ces détails d'intérêt purement paléographique, avant même de nous arrêter à ceux qui peuvent servir à la constitution du texte, il convient d'expliquer brièvement les corrections apportées à la collation de A.

---

2) CRITIQUE DE LA COLLATION DU *PARIS.* 1302

En 1877, Ch. Graux (*Revue de Philologie,* I, 206) relevait deux erreurs dans la collation du *Paris.* 1302, faite par Dübner pour L. Dindorf. Il exprimait le désir de la voir vérifier entièrement dans l'espoir qu'on en tirerait peut-être quelques bonnes leçons.

Outre que Dindorf avait attribué à A les leçons de B (Gr. 1740) et réciproquement, le travail de Dübner appelait mainte retouche et il fallait se hâter de les faire, non seulement pour fixer certaines parties du texte et en corriger d'autres, mais encore pour établir d'une façon définitive, s'il se pouvait, de quel secours en général nous est le Gr. 1302 dans la connaissance des *Mémorables.*

Tous ceux qui l'ont examiné récemment conviendront qu'il est voué à une destruction assez proche. La mauvaise qualité du papier, de pâte grossière, dont les filaments font saillie par endroits et dont la matière, mal agglutinée et devenue molle et spongieuse, semble soulever l'encre et l'offrir à une extinction plus facile, peut-être aussi des frottements d'autant plus répétés, que le manuscrit était l'objet d'une curiosité plus vive, l'ont mis dans un état tel que, dans un demi-siècle peut-être, il faudra renoncer à interroger la partie qui nous occupe.

Schenkl, qui pour son édition de 1876 s'était contenté de consulter, faute de mieux, une copie de A, le Vindob. CII (ancien XI), avait été bientôt pris de scrupules. En effet la copie n'avait pas la valeur que lui attribuait L. Dindorf, et aux leçons

1. Dans B, fº 62 l. 11 il lit πρὸς τουτω ; il n'a pas reconnu l'accent dans le prolongement de l'υ (ᾳ = ύ). Cette sorte de remarque sera développée à propos de A, où le fait est fréquent.

de A se trouvaient mêlées des formes de B ou d'autres manuscrits de la même branche. En 1878 il collationna donc le 1302, et, à peine Graux eut-il publié son article, qu'il y répondit en donnant dans le *Jahresbericht* de Bursian[1] le résultat de ses nouvelles recherches.

Encouragé par diverses critiques de détail que j'avais entendu formuler et sur le conseil de M. Jacob, mon maître, j'ai recommencé le même travail avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas me laisser influencer par les indications antérieures ou tromper par le délabrement du manuscrit.

On trouvera ci-après les résultats de cette collation en une seule liste. J'ai cru inutile de répéter ce qui restait acquis et n'ai relevé que ce qui devait être refait dans l'œuvre de Schenkl. On constatera aisément qu'il avait laissé beaucoup à faire.

Il a laissé subsister un assez grand nombre d'erreurs et s'est trompé lui-même maintes fois dans les rectifications proposées.

Et d'abord il fallait renoncer à le suivre dans la recherche de la première copie pour certains passages où une main moderne ou même récente l'a rendue franchement méconnaissable. Par exemple, au f° 177, ligne 25, Dübner lisait « κηδεμόνα (δεμόνα rescriptum in A) » : Schenkl ajoute : ε m3, αι m1. Or il est impossible de dire autre chose, sinon que εμόνα a été repassé à l'encre assez récemment.

Il y avait plus de profit à comparer certaines formes d'abréviations à d'autres fréquentes dans le même manuscrit. Ainsi au livre II, chapitre IV, § 7 (f° 172 v°, l. 26), Schenkl a signalé au-dessus de ες un signe d'exponctuation. Or constamment dans le Gr. 1302 ες final est ainsi exprimé ϊ. Par exemple, dans 159, l. 8 ἄνδρες — 161 v°, 9 οἵτινες — 163, 9 ῥῖνες, — Après χεῖρες, Schenkl ajoute : « in mg. δὲ ». Or on cherche en vain dans la marge cette addition ; elle ne porte qu'un chiffre, un 7 je pense, tracé de main récente. Dans ce même χεῖρες Schenkl note l'absence d'accent circonflexe. Or la courbe qui termine la partie supérieure de la ligature ει n'a pas d'autre valeur.

Et dans le Gr. 1302 (comme d'ailleurs dans le Gr. 1740), de nombreux prolongements de lettres représentent l'accent tracé ainsi sans lever la plume. C'est un procédé fréquemment employé à la fin du XIIIe siècle, à laquelle vraisemblablement appartient A et notre scribe en a usé largement. Ainsi le f° 159

1. Tome XVII, année 1879.

en fournit 31 exemples, dont 12 portent précisément sur la ligature εῖ[1].

Dans II, 1, 28 Schenkl a pris un de ces signes pour un caractère alphabétique. Dübner donnait avec raison : ἀρετῇ. Schenkl lit : ἀρετι. Or il n'y a pas plus ι que η (Gr. 1302, f° 169, l. 17), mais l'accent circonflexe qui porterait sur l'η final absent et qui fait suite au trait horizontal du τ.

De même dans I, 6, 2 Dübner lisait très exactement δεσπότῃ. Schenkl y voit « δεσπότου (ου so 8. aber η aus ο) ». L'erreur vient de ce que dans le groupe (τη) suscrit (f° 165, l. 15) l'appendice bouclé de l'η représente l'accent aigu de la syllabe πο. Il arrive d'ailleurs souvent au copiste de prolonger, en guise d'accentuation, non la lettre qui doit porter l'accent, mais la finale du mot. Ce fait, qu'on observe déjà dans des manuscrits vraisemblablement antérieurs au nôtre, s'explique par la difficulté d'appliquer ce procédé à certaines lettres telles que l'ο, (du moins c'est impossible en ce qui concerne l'ο normal; cela se voit quelquefois pour l'ο commencé plus à droite; ainsi dans Gr. 2707 de 1301 (Bibl. Nat.), au f° 101, l. 31, on lit δεσπότην); il en est ainsi dans ὠφελεία (donné sans ι souscrit) où l'accent de ελεία fait partie de l'α, au f° 163, l. 4, de notre manuscrit; ou, pour choisir un exemple plus frappant encore, dans διψώη du f° 161 v°, l. 18, où il est uni à l'η.

Dans II, 1, 19 (f° 168, l. 26) Dübner lisait χρῆν. Schenkl prétend qu'il n'y a pas là d'accent circonflexe. Et l'accent, ici aussi, consiste dans le prolongement recourbé du ν.

Enfin il est fort embarrassant de se prononcer sur la valeur de certaines leçons indiquées d'une façon peu claire. Ainsi dans I, 2, 43 (f° 159, l. 16, 17) Schenkl propose de lire γράφη. Corrige-t-il par là le γράφει de Dübner ou le γράψῃ précédent? On ne peut le dire. Je lis pour le premier mot γράψη (sans ι souscrit), et pour le second γράφει, comme son prédécesseur. En pareil cas la réponse est du moins possible, parce que Schenkl a tort dans les deux hypothèses. Dans quelques autres on ne peut nullement comprendre quel est le mot désigné. Par exemple, dans II, 1, 31, Dübner a lu σεαυτῆς après ἐπαίνου et σαυτῆς après πώποτε. Schenkl donne σαυτῆς. Pour lequel des deux? S'il s'agit du second mot, il a raison ; s'il entend parler du premier, il a tort. Car on trouve σεαυτῆς au f° 169 v°, l. 9 et σαυτῆς l. 10.

1. L. 1 εἶχον — l. 1, 21, 24 εἶναι — 5 περικαλεῖ — 10 ἐπιθυμεῖς — 12 δεῖ (bis) — 15 καλεῖται — 19 δοκεῖ — 25 πεῖσαν et ἡμεῖς.

3) DISCUSSION DES NOUVELLES LEÇONS TIRÉES DES DEUX PARISINI.

Fort heureusement pour les dernières éditions, la plupart des corrections omises ou proposées à tort par Schenkl ne tirent pas à conséquence, mais je ne sache pas qu'il ait lui-même regretté sa peine en faisant une constatation analogue à la fin de sa collation de A et les modifications que nous suggère la nouvelle recension semblent présenter un caractère de nécessité très nette par l'accord des deux manuscrits ou l'appui prêté à l'un d'eux par des rapprochements d'où s'exclut toute hardiesse de conjecture.

Tout d'abord il est permis d'hésiter un instant en ce qui concerne le choix du pronom au livre II, chapitre VI, § 13. L. Dindorf, Schenkl, Gilbert et Mücke ont adopté αὑτόν sans hésitation après φιλεῖν et l'emploi du réfléchi semble ici très naturel et même exigé par l'ensemble de la phrase. L. Dindorf ajoutait dans son appareil critique « ἑαυτὸν B-αὐτὸν... A ». Or B (f° 46 v° l. 13) donne aussi αὐτόν. Les différents éditeurs auraient donc contre eux l'autorité des deux plus anciens manuscrits. Mais il semble bien qu'en la circonstance on ne doive pas afficher un respect exagéré pour ces deux sources. Αὐτόν est du nombre de ces mots dans lesquels les négligences et les méprises des copistes sont fréquentes. Ici, point de contre-sens à proprement parler, point de différence d'orthographe qui tire l'œil, point de différence de prononciation saisissante pour l'oreille et la substitution fréquente chez les Attiques de αὑτόν à ἑαυτόν devait fatalement amener des confusions de ce genre. Concluons donc au maintien de αὑτόν, tant l'erreur des copistes apparaît ici de façon évidente. Mais il est permis de se montrer plus favorable, sur divers points, aux données de A et de B.

Au f° 154, l. 7 de A (I. 1. 2) on lit καὶ après πολλάκις δὲ. Ce καὶ, lu par Dübner, mais non utilisé par L. Dindorf et contesté à tort par Schenkl, semble assez naturellement amené. Il marquerait une gradation dans les preuves, le second motif étant pour l'apologiste plus important que le premier. Le καὶ, qui introduit le troisième, ne sert d'ailleurs que de simple lien de coordination, tandis que le premier καὶ reviendrait à dire « ce qui est plus significatif », et porterait sur tout le reste de la phrase.

Sans doute le fait de sacrifier à son foyer a une portée morale et philosophique plus grande, puisqu'il exige plus de conviction intime, plus de piété réelle, mais le fait de sacrifier ἐπὶ τῶν κοινῶν τῆς πόλεως βωμῶν, comme celui de consulter les oracles, a quelque chose de plus extérieur, de plus saisissant pour la majorité des citoyens. Cette adhésion publique et solennelle au culte de l'État est un argument précieux pour le disciple de Socrate. Xénophon, le minutieux observateur de tous les rites et de toutes les fêtes de sa religion, que nous présentent la *Cyropédie*, l'*Économique* et l'*Anabase*, doit saisir avec un joyeux empressement cette preuve de l'orthodoxie de son maître bien-aimé, même s'il le croit en son for intérieur attaché à quelque idéal plus élevé, à quelque haute conception de la divinité digne d'inspirer Platon. Xénophon a donc bien pu trouver δὲ insuffisant en cette occasion et lui adjoindre καὶ avec une valeur adverbiale qu'un examen attentif du paragraphe fera apprécier. Quelques lignes plus bas κἀκεῖνος δὲ confirme, quoique d'une façon moins saisissante, cette signification de καὶ, « même, aussi » ; δὲ y marque simplement le passage d'une idée à une autre.

D'ailleurs son œuvre nous fournit de nombreux exemples de cette addition à la liaison faible de δὲ, d'un καὶ soulignant l'énergie d'une accumulation de raisons ou de faits.

Dans l'Anab. I, 9, 7, nous lisons « στρατηγὸς δὲ καὶ πάντων ἀπεδείχθη οἷς καθήκει εἰς Καστωλοῦ πεδίον ἀθροίζεσθαι.

Même ouvrage, V, 5, 8. Ἔπεμψεν ἡμᾶς ἡ τῶν Σινωπέων πόλις ἐπαινέσοντάς τε ὑμᾶς, ὅτι..., ἔπειτα δὲ καὶ συνησθησομένους, ὅτι...

Et sans sortir des *Mémorables* nous trouvons la confirmation fréquente de cette intention dans l'union des deux particules.

I, 1, 9... ἀλλὰ πάντας τῆς ἀνθρωπίνης γνώμης δαιμονᾶν ἔφη· δαιμονᾶν δὲ καὶ τοὺς μαντευομένους...

II, 1, 22 sf. Πολλάκις δὲ καὶ εἰς τὴν ἑαυτῆς σκιὰν ἀποβλέπειν.

II, 6, 1. Ἐδόκει δέ μοι καὶ εἰς τὸ δοκιμάζειν φίλους ὁποίους ἄξιον κτᾶσθαι φρενοῦν τοιάδε λέγων.

II, 10, 1. Οἶδα δὲ καὶ Διοδώρῳ αὐτὸν ἑταίρῳ ὄντι τοιάδε διαλεχθέντα...

IV, 6, 1. Ὡς δὲ καὶ διαλεκτικωτέρους ἐποίει τοὺς συνόντας, πειράσομαι καὶ τοῦτο λέγειν, exemple dans lequel καὶ a deux fois cette même valeur, une fois à la suite de δὲ et une fois seul.

Je n'hésite donc pas à proposer l'addition de καὶ malgré le silence de B et de plusieurs manuscrits inférieurs, addition que Breitenbach s'était déjà permise, sans savoir qu'il s'appuyait sur l'autorité de A.

A propos de I. 2. 54 la tâche nous est plus facile. Gilbert disait dans son Appareil critique (p. XVII) : « τούτου χάριν Cω (et A ?). Malim τούτων χάριν[1] cum B (et sec. Gailium A) ; sed etiam Sch. tacet ». Gilbert ne serait pas arrêté par ces scrupules, s'il eût pu lire au f° 160, l. 6, τούτων dans A, comme dans B. Il faut se réjouir de cet accord des deux meilleurs manuscrits sur une leçon en effet très préférable à la forme transmise jusqu'ici. En effet, Xénophon énumère avec un certain luxe de détails les matières dont l'homme, pour prendre ses aises, débarrasse son corps, telles que ongles, cheveux, durillons. Il accumule même les conjonctions pour donner plus d'importance à cette revue, et, quand on a suivi avec attention l'examen des services divers que le pédicure, le barbier, le médecin rendent à l'homme soigneux de sa personne, on s'attend bien plutôt à un pluriel qu'à un singulier pour le démonstratif qui résume cet ensemble. D'ailleurs, sans sortir des *Mémorables*, nous pouvons constater cette préférence du démonstratif pluriel au démonstratif singulier dans mainte conclusion. Dans I. 1. 16 Xénophon passe ainsi d'un aperçu rapide sur les divers systèmes philosophiques qui expliquent la formation et la vie des mondes à la philosophie toute pratique de Socrate : περὶ μὲν οὖν τῶν ταῦτα πραγματευομένων τοιαῦτα ἔλεγεν ».

De même dans I. 3. 7 : « καὶ αὐτὸν ἐγκρατῆ ὄντα καὶ ἀποσχόμενον τὸ ὑπὲρ τὸν κόρον τῶν τοιούτων ἅπτεσθαι, διὰ ταῦτα οὐ γενέσθαι ὖν ». Ici le pluriel ταῦτα est encore plus significatif, car il rappelle grammaticalement le singulier ἀποσχόμενον, si logiquement il désigne la renonciation volontaire à un *certain nombre* de voluptés. Voyez aussi dans II. 2. 5 quelle réflexion termine l'exposé des misères endurées par la mère avant même que son enfant ait vu le jour : οὐκ εἰδυῖα εἴ τινα τούτων χάριν ἀπολήψεται.

Dans II. 3. 17 : « Ἐὰν οὖν ἐμοῦ ταῦτα ποιοῦντος ἐκεῖνος μηδὲν βελτίων γίγνηται » ταῦτα rappelle grammaticalement le « ἐγχείρει τὸν ἄνδρα καταπραΰνειν », mais cette tentative de conciliation, ce sacrifice de l'amour-propre, ce premier pas si dur à franchir, provoque sans doute une foule d'émotions variées et comporte une série de précautions accessoires et de détails intimes,

1. S. A. Naber, Κοσκυλμάτια (*Mnemos.* Vol. XXV, p. 1) s'est mépris sur le sens de χάριν qu'il prend ici pour un subst. Par suite il en fait avec μισθόν le complément de τίνειν et trouvant la locution peu grecque propose d'intercaler εἰδέναι après δεῖν. L'objection tombe d'elle-même en interprétant τούτων χάριν « en échange de ces services. »

impliqués ici d'une façon toute naturelle dans le pluriel logique « ταῦτα ποιοῦντος ».

Au livre II. ch. 9 § 4 Socrate a persuadé à Criton de confier la défense de ses intérêts à un citoyen pauvre, habile et actif. Le passage de l'entretien à l'action, la mise en pratique de ce conseil confirme aussi notre remarque : καὶ ἐκ τούτων ἀνευρίσκουσιν Ἀρχέδημον, car ἐκ τούτου était aussi très acceptable.

Il serait inutile et fastidieux d'allonger cette série de preuves. La logique des faits, la concordance des leçons et les habitudes de l'auteur dans des passages de composition analogue autorisent la préférence marquée par Gilbert pour τούτων et il semble bien qu'on doive l'adopter sans hésitation.

Un peu plus loin Schenkl, avec raison, a suivi la leçon de A tout en méconnaissant le texte de B. Avec L. Dindorf, Sauppe et Breitenbach, il préférait τὸ après ἀποσχόμενον (I. 3. 7). L. Dindorf citait pour appuyer ce choix trois textes : Rep. Laced. 5. 7 : Περιπατεῖν τε γὰρ ἀναγκάζονται... καὶ μὴν τὸ ὑπὸ οἴνου μὴ σφάλλεσθαι ἐπιμέλεσθαι.

Anab. 2. 5. 22 : Ὁ ἐμὸς ἔρως τούτου αἴτιος τὸ τοῖς Ἕλλησιν ἐμὲ πιστὸν γενέσθαι — et Plat. *Rep.* I. p. 354 B : Οὐκ ἀπεσχόμην τὸ μὴ οὐκ ἐπὶ τοῦτο ἐλθεῖν.

Ce dernier texte, quoique d'une syntaxe moins hardie que le second, était sans doute le plus intéressant ; il y avait analogie frappante entre les deux termes de la comparaison, et je ne m'explique pas pourquoi Gilbert en nie l'autorité (*neque tuetur*[1]) dans le cas qui nous occupe. D'ailleurs tous les partisans de τὸ entendaient suivre la leçon de A (f° 161, v° dern. ligne), de C et de quelques autres manuscrits, mais non celle de B. Dindorf, que Schenkl n'a pas repris, dit dans sa note : τὸ]τοῦ B. Or dans ce dernier (f° 18. l. 8), τὸ se lit nettement. Ainsi Gilbert et Mücke qui s'en tenaient timidement à τοῦ se décideraient probablement pour l'accusatif devant cet accord. On pourrait d'ailleurs rappeler pour leur enlever tout scrupule ce passage très significatif de la Cyropédie I. 6. 32 : Οὐκ ἀπείχοντο οὐδ' ἀπὸ τῶν φίλων τὸ μὴ οὐ πλεονεκτεῖν αὐτῶν πειρᾶσθαι.

Il va falloir maintenant se résigner à choisir entre A et B pour les trois modifications suivantes.

Au livre II, ch. 2 § 9, au lieu de οὐκ, lu[2] et adopté jusqu'à ce jour, A donne (f° 170, v° l. 19) de première main οὐδὲ devant

1. Praef. critic., p. XVIII.
2. Schenkl avait lu οὐδ', c'est-à-dire juste, à une élision près.

οἴονται. Un κ a été tracé de seconde main sur le signe δε (ϲ) dans ὦ = οὐδὲ). A première vue, οὐκ suffit sans doute à la simple énonciation du fait, mais οὐδὲ semblait souligner à propos l'absence complète de toute arrière-pensée chez l'acteur dont le rôle est d'être injurié. Il correspondrait exactement au « *ne suspicantur quidem* » du latin, mais avec cette différence qu'en grec les deux subdivisions de la pensée commencent en outre par οὔτε, ce qui donne à la phrase une énergie extrême. Socrate semble donc dire à son fils : « Comment as-tu pu t'arrêter un instant à une pareille pensée, si ces comédiens *ne soupçonnent même pas* chez celui qui les injurie ou les maudit l'intention de les injurier ou de les maudire réellement ? » S'il fallait légitimer la hardiesse de ces négations accumulées, nous pourrions citer un exemple plus hardi encore et d'une symétrie analogue dans Platon. *Rep.* p. 495 B « σμικρὰ δὲ φύσις οὐδὲν μέγα οὐδέποτε οὐδένα οὔτε ἰδιώτην οὔτε πόλιν δρᾷ. » La retouche dans A ne paraît donc pas heureuse et la première leçon semble préférable à celle de B.

Par contre celui-ci semble fournir la meilleure rédaction dans une partie de II. 8. 6. Jusqu'ici toutes les éditions donnaient : « χρὴ οὖν πειρᾶσθαι τοὺς φιλαιτίους φεύγειν καὶ τοὺς εὐγνώμονας διώκειν καὶ τῶν πραγμάτων ὅσα μὲν δύνασαι ποιεῖν ὑπομένειν, ὅσα δὲ μὴ δύνασαι φυλάττεσθαι ὅ τι..... Dans A, f° 178 l. 7 on lit τοὺς, mais dans B, f° 55 v° l. 4, on trouve τούς τε, et non τοὺς selon Dübner que Schenkl n'a pas repris. Pourquoi préférer τούς τε ? C'est que dans ce premier membre de phrase qui s'arrête à ὅ τι, il y a deux parties distinctes. Dans la seconde, qui commence à καὶ τῶν πραγμάτων, les deux subdivisions sont opposées l'une à l'autre par des particules adversatives : μὲν... δὲ... on s'attend donc, dans la première, à un emploi symétrique des conjonctions copulatives dans le rattachement de φεύγειν à διώκειν. D'ailleurs τε précédant καὶ fait mieux ressortir la subordination de ces deux infinitifs à πειρᾶσθαι, de même que μὲν et δὲ soulignent la distribution de τῶν πραγμάτων en ὅσα μέν et ὅσα δέ.

Ce souci de coordonner nettement les éléments des énumérations ou d'opposer ceux des antithèses est si ordinaire chez Xénophon qu'il semble presque superflu de s'appuyer ici sur des exemples.

Voyez pourtant dans les *Mémorables* même au livre I. ch. 2 § 15 γενέσθαι ἂν ἱκανωτάτω λέγειν τε καὶ πράττειν.

L. II. ch. 1. § 28 : καὶ βούλει δύνασθαι τούς τε φίλους ἐλευθεροῦν καὶ τοὺς ἐχθροὺς χειροῦσθαι, τὰς πολεμικὰς τέχνας αὐτάς τε παρὰ τῶν ἐπιστα-

μένων μαθητέον καὶ ὅπως αὐταῖς δεῖ χρῆσθαι ἀσκητέον, exemple dont la seconde moitié met déjà en lumière le principe sus-énoncé, mais dont le premier membre se prête à un rapprochement plus curieux encore par une construction parallèle à celle du texte étudié.

Même utilité de revoir II. 6. 28 : ὅλος ὥρμημαι ἐπὶ τὸ φιλῶν τε αὐτοὺς ἀντιφιλεῖσθαι ὑπ' αὐτῶν καὶ ποθῶν ἀντιποθεῖσθαι καὶ ἐπιθυμῶν συνεῖναι.

Même construction encore dans III. 6. 18 : ἐπιθυμεῖς εὐδοκιμεῖν τε καὶ θαυμάζεσθαι et dans IV. 2. 1 : ...πάντων διοίσειν τῷ δύνασθα λέγειν τε καὶ πράττειν.

En voilà assez, je pense, pour nous recommander l'adoption de la particule conformément à la leçon du *Paris*. 1740.

Enfin dans IV. 7. 1, où il ne peut plus être question de consulter A, B seul, f° 113 v° 10, nous donne l'article τοῦ devant αὐτάρκεις. Sans avoir à justifier cet emploi en général de l'article dans la syntaxe attique, ce qui est chose faite depuis longtemps, il est aisé de montrer qu'il est familier à Xénophon, et cela sans sortir des *Mémorables*. Je cite, toujours d'après Gilbert et Mücke :

L. I. ch. II, § 55 : παρεκάλει ἐπιμέλεσθαι τοῦ ὡς φρονιμώτατον εἶναι καὶ ὠφελιμώτατον. — De même I. 6. 15 : ἢ εἰ ἐπιμελοίμην τοῦ ὡς πλείστους ἱκανοὺς εἶναι πράττειν αὐτά; — Encore ici convient-il de noter l'ellipse des sujets (τινά, ἀνθρώπους).

Mais voici une autre pensée de IV. 2. 4, où la similitude semble parfaite : Οὐδ' ἐπεμελήθην τοῦ διδάσκαλόν τινά μοι γενέσθαι τῶν ἐπισταμένων. Citons aussi deux cas d'une hardiesse analogue, où la proposition infinitive introduite par l'article a la valeur d'un accusatif. II. 1. 25 : « οὐ φόβος μή σε ἀγάγω ἐπὶ τὸ πονοῦντα καὶ ταλαιπωροῦντα τῷ σώματι καὶ τῇ ψυχῇ ταῦτα πορίζεσθαι, et IV. 5. 12 : τὸ διαλέγεσθαι ὀνομασθῆναι ἐκ τοῦ συνιόντας κοινῇ βουλεύεσθαι διαλέγοντας κατὰ γένη τὰ πράγματα. Xénophon a donc bien pu écrire ce que nous voyons dans B : « ὅτι δὲ καὶ τοῦ αὐτάρκεις ἐν ταῖς προσηκούσαις πράξεσιν αὐτοὺς εἶναι ἐπεμελεῖτο, νῦν τοῦτο λέξω ».

Cela soit dit en supposant qu'on ne souscrive pas à l'athèse de J.-J. Hartman, car alors notre discussion deviendrait inutile, faute de texte : selon lui le chapitre tout entier serait suspect. Ses arguments se réduisent en somme à lui reprocher une certaine insuffisance de composition. Mais, quand on parle des œuvres de Xénophon, et des *Mémorables* en particulier, chacun sait qu'il s'agit d'un tissu un peu lâche, et, s'il fallait éliminer tous les paragraphes, tous les chapitres qui ne semblent pas

absolument à leur place ou qui traitent de questions analogues à celles déjà traitées, il faudrait s'en tenir à la terrible méthode de Krohn et réduire l'œuvre du prosateur à peu de chose.

Outre le profit qu'il y a à tirer des nouvelles lectures, il me paraît à propos de revenir sur une note de Graux (*Rev. de Phil.*, I, 207) que Schenkl avait acceptée et considérée comme tout à fait opportune et dont Gilbert n'a pas profité. Il mentionne brièvement dans son appareil critique (p. XVIII) à propos de I. 3. 7, le choix de Schenkl et la vraie leçon de A et adopte néanmoins dans son texte τοιούτοις πολλοῖς sans discussion. Or il est peu intéressant pour nous de savoir si les recettes de Circé étaient nombreuses et variées, et τοιούτοις suffit à rappeler que l'intempérance est à la fois une cause de maladies et l'aliment de la lubricité. Au contraire πολλούς, comme le fait judicieusement observer Schenkl, forme le complément (*Objekt*) naturel et nécessaire de ποιεῖν δειπνίζουσαν et une antithèse excellente avec τὸν Ὀδυσσέα..... Ainsi le but de l'auteur est atteint, et nous admirons, comme elle le mérite, la force morale du πολύμητις Ὀδυσσεύς ; ces pièges sont trop grossiers pour lui. L'erreur de Gilbert n'a pas été imitée par Mücke qui édite « τοιούτοις τοὺς πολλούς ». Ce dernier accusatif est bon, mais pourquoi l'article ? C'est qu'il croit corriger tous les manuscrits (statt πολλοῖς der Codd.). S'il eût connu la vraie leçon de A, il aurait limité sa correction à l'adjectif.

Telles sont les modifications que suggèrent les nouvelles collations. Peut-être Charles Graux espérait-il un glanage plus fructueux encore.

Mais au point de vue paléographique, il y avait à recueillir une véritable moisson, dont la conséquence immédiate serait une appréciation des deux manuscrits différente de celle de Schenkl. Il suffira, je pense, de parcourir les deux listes pour en être convaincu. Si l'on fait la balance des leçons insoutenables, reconnues ou méconnues dans l'un et l'autre manuscrit, on remarquera aisément la fréquence des cas où il s'est trompé au détriment de A et à l'avantage de B. Même, si l'on tient compte de ce qu'il y aurait d'un peu brutal dans une constatation numérique en pareille matière, on ne peut constater sans quelque surprise, qu'il a signalé à tort dans A deux fautes pour une qu'il omettait ; or, pour B c'était tout le contraire et à peu près dans les mêmes proportions. On ne doit naturellement établir la comparaison que pour les deux premiers livres. D'ailleurs les leçons franchement mauvaises (barbarismes, solé-

cismes et autres) ne sont pas moins fréquentes dans les livres III et IV de B. Là encore Schenkl est plutôt suspect de tendresse pour le *Paris*. 1740.

On s'explique ainsi cette opinion « que le texte des deux premiers livres serait dans un triste état, si nous n'avions conservé que A ». Sans doute, par les lacunes qui lui sont propres, le 1302 nous priverait d'une quinzaine de lignes. Pourtant il paraît dur de souscrire à un jugement si sévère, si l'on tient compte des détails malheureux que Schenkl a cru voir dans le manuscrit, si l'on considère qu'en somme, de l'avis commun, il donne souvent *seul* la vraie leçon et contient *beaucoup moins* d'étourderies grossières que B. Peut-être faut-il excuser un peu de cette mauvaise humeur en songeant à la fatigue du déchiffrement, néanmoins on ne peut désormais s'en tenir au jugement porté dans le Bursian sur le pauvre bombycin[1]. Fleckeisen (*Neue Jahrbücher für Phil. und Pädagogik*, p. 455-484, 1877), avait déjà démontré que, même d'après les données de Schenkl, on ne pouvait mettre A au-dessous de B. Quelle serait sa joie de pouvoir utiliser dans sa réfutation, de nouvelles preuves tirées des collations mêmes ! Il est donc équitable de revenir à l'appréciation des anciens juges et de rendre à A le premier rang avec Dübner et Graux.

1. J'emploie ce mot par respect pour l'usage adopté, mais il ne signifie plus grand'chose depuis que MM. Giry et Briquet ont prouvé qu'il n'y avait pas de « papier de coton » dans nos manuscrits. Voyez la note de M. Giry dans son *Manuel de Diplomatique*, p. 497, et l'ouvrage de M. Briquet « *Recherches sur les premiers papiers employés en Occident et en Orient, du* X*e au* XIV*e siècle* » dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, 5e série, t. VI, p. 133-205. — Sur l'origine du mot bombycin et de la tradition relative au papier de coton, voy. Karabacek, *Das Arabische Papier*, § VIII, dans *Mittheilungen aus d. Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, t. II et III, 1887. Cf. encore du même *Neue Quellen der Papiergeschichte* ibid. IVe pp. 75-122. On doit consulter encore sur le même sujet les *Mikroskopische Untersuchungen der Papiere* de J. Wiesner dans la même publication, p. 45-48, et ses *Studien über Angebliche Baumbastpapiere* dans les *Sitzungsberichte Wiener Akad.* phil.-hist., Kl. 1892.

APPENDICE

1) NOUVELLE COLLATION DE A

(*Rectifications aux lectures de Schenkl*).

N. B. — Les formes de la première colonne, données sans mention de mss, son tirées du texte de Dindorf et les autres de son appareil critique.

LIVRE I

Dind.	*Schenkl.*	*Gr. 1302.*
Ch. 1er, § 2, l. 3. πολλάκις δὲ καὶ A.	Omis. καὶ.	F° 154, l. 7. πολλάκις δὲ καὶ.
8, 5. στρατηγικῷ.	στρατηγῷ.	— 154vo, 8. στρατηγικῶ. (Ιη7ιδ)
15, 5. γίγνεται (après ἕκαστα).	γίνεται.	— 155, 22. γίγνεται.
17, 2. παραγνῶναι.	»	— 155vo, 6. παραναγνῶναι.
Ch. 2, 12, 1. Libri... ἔφη γε ὁ κατήγορος.	ἔφη ὁ κατηγορός.	— 156vo, 15. ἔφη γε ὁ κατήγορος (κατή γε).
15, 5. ἱκανωτάτω.	»	— 157, 2. ἱκανοτάτω.
16, 3. αὐτὼ μᾶλλον.	»	— 157, 3/4. μᾶλλον αὐτῶ'. Acc. circ. corrigé de m1 (?) en accent grave.
17, 6. προσβιβάζοντας.	προσβιάζοντας.	— 157, 10. προσβιβάζονας (sic).
27, 6. σωφρονῇ] σώφρονι; sic A.	σωφρονῆι.	— 158, 3. σώφρονι.
33, 4. εἴ τι ἀγνοοῖτο.	ὅτι αγνοοῖτο.	— 158vo, 7. εἴ τι ἀγνοοῖτο. Le trait oblique de σ (ει) retouché explique l'illusion.
33, 5. δὲ φάτην.	δὲ φα.	— 158vo, 8. δὲ φα presque effacé. L'accent touche l'extrémité d'un ρ de la ligne précédente.

Di.	*Sch.*	*Gr. 1502.*
34, 7. δῆλον ὅτι] δηλονότι	δηλονότι.	F° 158vo, 11/12. δῆλον ὅτι devant ἀφεκτέον.
A et infra A. B.	(lequel des deux?)	— 158vo, 12. δηλονότι devant πειρατέον.
37, 1. τοί σε.	τί σε.	— 158vo, 19. τοι σε (sic).
37, 4. διαθρυλουμένους.	διαθρυλλουμένους.	— 158vo, 20/1. Primitivement διαθρυλλουμένους. Actuellement un grand λ de m2 ou m3 couvre les 2 premiers dont il reste des traces.
41, 1. φάναι.	φᾶναι, so immer.	— 159, 6. φᾶναι, apparence d'un double accent. Primitivement, ce semble, φάναι corr. p. m² en φᾶναι[1].
41, 3. τῶν θεῶν]τὸν ϑν̄ B.	»	— 159, 8. τὸν θεὸν (ϑν̄).
43, 6. γράψῃ.	γράφῃ.	— 159, 16. γράψῃ.
43, 7. γράφει.	(pour lequel des deux?)	— 159, 17. γράφει.
45, 4. βία.	»	— 159, 24. βίαν.
49, 6. εἴη A. per comp.; quod dubium εἶναι sit an εἴη.	εἶναι.	— 159vo, 15. εἴη, l'esprit doux, l'η et l'accent aigu sont tracés d'un trait de plume (fait assez fréquent dans le ms. v. f° 165, 15 dans δεσπότη et plus haut p. 33).
53, 2. συγγενῶν καὶ.	συγγενῶν τε καὶ.	— 160, 1. συγγεντε καὶ. Actuellement, je ne vois ni ων, ni signe d'abréviation, ni accent circonflexe[2].
54, 7. τούτου.	»	— 160, 6. τούτων.
55, 3. Libri ἐπιμελεῖσθαι.	ἐπιμελεῖσθαι του.	— 160, 11. ἐπιμελεῖσθαι τοῦ.
55, 6. βούληται (après τινὸς).	βουλῆ.	— 160, 12. βούλῃ. En marge de m. réc. λητκι.
61, 5. γυμνοπαιδίαις.	»	— 160vo, 18. γυμνοποδίαις.
63, 5. περιέβαλεν..	περιέόλαεν.	— 161, 4. περιέβαλεν. Les α onciaux sont très grands et les λ très petits : de là l'erreur de Schenkl.

1. De même, l. 7, où l'accent circonflexe de forme insolite est à peu près effacé, mais l. 8, il y a assurément φᾶναι de 1er m., ainsi qu'après Ἀλκιβιάδῃ.

2. Le fac sim. de Gail, exécuté en 1825, offre au-dessus de la ligne le signe de ων et l'accent circonflexe.

Di.	*Sch.*	*Gr. 1302.*
Ch. 3, 1, 8. ἄν.	ἄν (ν ex corr. etwa υ...)	F° 161, 16. ν (γ) hybride dont certaines parties ont pâli moins que les autres.
13, 2. σὺ οὐχ.	σὺ ὄχ'.	— 162, 23. σὺ οὐχ.
13, 5. ἁπτόμενον.	ἁπτόμενον.	— 162, 25. ἁπτόμενον. L'esprit confondu par Schenkl avec l'apostrophe de οὐδ'.
Ch. 4, 4, 5. γίγνεται] γε, reliquis compendio scriptis, quod νεται potius est quam νηται, ut reliqui scribunt γένηται, A. —	γένιται.	— 163, 3. γένται. La lecture γένεται serait un barbarisme ; il vaut donc mieux lire γένηται.
5, 1. οὔκουν, libri οὐκοῦν.	οὔκουν.	— 163, 6. οὐκοῦν.
6, 6. βλεφαρίδες A. quippe compendio ⁄ᾳ ες significante.	»	— 163, 14. βλεφαρίδαις, le signe » retouché de m3, mais les 2 traits semblent aussi anciens l'un que l'autre. — » = αις cf. 161, 24, ἀθυσίαις.
6, 10. οἵους παρὰ.	οἵους τε, om. παρὰ.	— 163, 17. οἵους παρὰ. On ne voit plus que ⊂ = αρα.
7, 7. ζωτ^α A. ejusmodi compendio quod ζωτικὰ videatur.	»	— 163vo, 2. ζῶα εἶναι. — L'acc. circonfl. confondu dans l'α. Di. a pris le signe de εἶναι pour τ. Cf. f° 167 recto, avant-dernière ligne.
8, 3. εἶναι, καὶ.	εἶναι ναι καὶ·	— 163vo, 4. ⁄ζ', ναί· καὶ. (= εἶ, ναί· καὶ)
16, 2. κακῶς.	κακῶς (καλῶς m3).	— 164, 15 prem. main κακῶς. — 2e κ moins pâli ou peut-être retouché de m².
Ch. 5, 1, 4. μάλιστ' ἄν.	»	— 164vo, 11. μάλιστα ἄν.
2, 6. ἀγοραστὴν]κδαιστην, sed κδαι rec. m. in spatio quod etiam ἀγορα caperet, nunc cum accentu super η detritum ι, A.	κδαιστὴν (aber δαι von m3 überschrieben; das ursprüngliche nicht mehr lesbar.)	— 164vo, 18. ἐραιστὴν. Ce qu'on a pris pour δ est le reste d'un ερ (ρ) refait de m3 (?) sur des lettres qu'on ne distingue plus. Devant lui sont les restes d'une sorte de κ mal retouché. La m. réc. aurait donc corrigé le texte en καὶ ἐραιστὴν.

Di.	*Sch.*	*Gr. 1302.*
5, 6. ἱκέτεῦ (ου) A., sed ut ευ videatur εῦ. Litt. ν autem recentior in eraso compendio quod fuit fortasse σαι.	ἱκέτεῦ (ου) (ν in ras. über ν Reste von einem circumflexe).	F° 165, 5. Le ν, qui paraît bien de 1e m., est plus usé que le reste du mot. Ni abréviation de σαι, ni trace d'accent circonflexe visibles aujourd'hui[1].
Ch. 6, 2, 5. δεσπότῃ.	δεσπότου (ου so : 8).	— 165, 15. δεσπότῃ. Dans le groupe τῃ suscrit le prolongement de l'η sert d'accent aigu ; fait fréquent.
9, 2. ἑαυτόν.	»	— 165vo, 21. αὐτὸν, sans nul doute.
14, 1. δ'οὖν.	δοῦν (über δ ein Zeichen, das einem ν gleicht, mt, vielleicht der Apostroph).	— 166, 17. ν est l'extrémité inférieure du 1er τ de τοῦτον de la ligne précédente, mal liée au reste de la lettre, parce qu'elle est tracée sur une pièce triangulaire de papier rapporté.
14, 6. ἐν βιβλίοις.	ἐν (aus ἐμ) βιβλίοις.	— 166, 20. Non ; ν hybride de forme tourmentée, comme beaucoup d'autres.
15, 5. πλείστους.	»	— 166, 26. πλείστως.
Ch. 7, 1, 3. εὐδοξίᾳ A. B.	εὐδοξίᾳ.	— 166, 28. εὐδοξία ↄ Pas de circonflexe sur α, mais un signe de ponctuation assez loin à droite du corps de la lettre, au-dessus du prolongement.
5, 2. οὐδ' in A erasum, ut apostrophus tantum appareat, neque satis agnoscantur litterae.	post μὲν, οὐδ' ausradiert, aber noch sichtbar.	— 166vo, 16. οὐδ' n'est plus lisible. On voit encore l'apostrophe et l'esprit.

1. Le fac-sim. de Gail ne donne non plus aucune trace de ce genre.

LIVRE II

Di.	*Sch.*	*Gr. 1302.*
Ch. 1, 1, 8. παιδεύοις.	παιδεύεις (aus ει : οι m1).	F° 166vo, 23. παιδεύοις (οις per comp. ȣ), puis ει en rouge de la main du rubricateur.
— — εἰ ante βούλει rubricator in A.	εἰ vor βού)ει rubr. atr. aber darunter Reste nigri atr.	— Pas de restes d'encre noire sauf un signe de ponctuation couvert par εἰ.
3, 11. Δί'.	»	— 167, 7. δία.
8, 9. πολλὴ] πολλῇ (sic) ἀφροσύνης A.	πολλη' (πολῆς Vind.)	— 167vo, 2. Il est difficile de dire si le signe ˃ est le circ. de πολλῇ ou l'esprit de ἀφροσύνης, car η est au-dessus de αφ.
10, 3. οἱ ἄρχοντες.	in mg. οἱ ἄρχοντες m1.	— 167, vo, 9. In mg. οἱ m3 ἄρχοντες m2[1].
10, 9. οἴει.	ὀΐει.	— 167vo, 12. ὀΐει.
15, 3. διατρίβῶν A...	διατρίβων·/. (das Zeichen m1).	— 168, 4. διατρίβῶν (·/. m2). Le signe ·/. renvoie à la note marginale citée par Dindorf.
15, 8. οὐ βούλει A., sed οὐβ litterae alia manu pro litteris 4 vel 5 evanidis.	οὐ βούλει εἶναι (οὐ βούλ in loco evanido m3).	— 168, 8. Tout le mot a été retouché très anciennement ainsi que vraisemblablement la première syllabe de εἶναι.
17, 3. ἀλλὰ γὰρ.	ἀλλά γε ἡ (Keine Correctur).	— 168, 13. ἀλλὰ γὰρ.
22, 3. φύσει] φύ cum compendio litt. η simili in fine versus A.	»	— 168vo, 15. φύ simplement. L'η appartient à σωφροσύνην de la ligne suiv.
22, 3. καθαριότητι A.	καθαρροτι. (τι in τητι corr. m1.)	— 168vo, 16. καθαριότητι, écrit de prem. main καθαριόττι, (ϲϲ = ρι). L'ι lié forme une boucle. τι repassé à l'encre de m2 — mais on voit encore la 1re encre dans le trait horizontal du τ et la tête de l'ι.

1. Cette addition de ἄρχοντες, en marge, paraît provenir de ce que l'α du même mot, dans le texte, ayant été retouché maladroitement, avait l'aspect d'un ο.

Di.	*Ch.*	*Gr. 1302.*
23, 3/4. προσδραμεῖν.	προδραμεῖν.	F° 168vo, 23. προσδραμεῖν. ο est le point qui termine la queue du ρ (ϱ). Le σ suiv. a été pris pour ο.
28, 7. ἀρετῇ.	ἀρετι.	— 169, 17. ἀρετ^. — ^ est l'acc. circ., qui porterait sur l'η final absent; donc ἀρετῇ.
28, 14. καὶ τῷ.	καὶ τῶ.	— 169, 21. καὶ τῶ (*sic*).
33, 14. μακαριστοτάτην.	μακαριοτάτην, μακαριστοτάτην m2.	— 170, 1. μακαριστοτάτην de prem. main — mais retouché postérieurement à l'encre noire, à deux reprises au moins.
Ch. 2, 1, 5. τοῦτ'.	»	— 170, 7. τοῦτο, ο retouché de m².
4, 2. ἀφροδισίων.	ι add. m2.	— 170, 21. De m¹, repassé à l'encre de m2.
5, 7. καὶ αὐτὴ.	καὶ αὔ ⊂\	— 170vo, 1. καὶ ἀυτὴ (ἀυ^τὴ). La base et le prolongt. de η suivi de l'accent pris pour ⊂\.
8, 6. οὔτ'.	»	— 170vo, 17. οὔτε (le 2e).
9, 4. ἐπειδὴ οὐκ.	δὴ οὐδ' (οὐκ m2).	— 170vo, 19. ἐπειδὴ οὐδὲ de prem. main. Accent grave très pâle; οὐδὲ, refait en οὐκ de m1. — K tracé sur ϩ de ὦ'
11, 1. πότερον]δ' addit A.	δὲ σοι	— 170vo, 27. δ'. σοι
12, 4. βοηθήσοι A.	βοηθη.	— 171, 3. βοηθή. Donc, βοηθήσοι.
13, 9. ΔΓ.	»	— 171, 11. δία.
14, 1. σωφρονῆς.	»	— 171, 12. σωφρονῆ (ῆ), (Cf. f° 169, 17, pour ἀρετῇ).
Ch. 3, 2, 6. τἀρκοῦντα] τε ἀρκοῦντα A. pr.	»	— 171, 24. ἀρκοῦντα.
9, 2. γε om. A.	»	— 171vo, 14. θαυμαστάγε.
9, 4. ἐχαλέπαινεν.	m1 α.	— 171vo, 16. Plutôt αι (?) déjà corrigé de m1. Actuellement ⲉ (= é) de m1, ce semble, et retouché de m2.

Di.	*Sch.*	*Gr. 1302.*
Ch. 4, 3, 3. τἆλλα.	τἆλλα (aber der Spiritus wohl von m2).	F° 172vo, 11. ϲ de prem. main repassé à l'encre de m3, le haut et le bas du premier tracé restent visibles.
3, 5. ἀχθομένους.	ἀχθομένους τε.	— 172vo, 12. ἀχθομένους τὲ.
6, 2. ἰδίων]ἡδέων A.	ἡδίων (ε m2).	— 172vo, 22. ἡδέων de m1. Certaines parties de la lettre moins pâlies ou repassées à l'encre, mais le premier tracé reste visible.
6, 3. Libri πράξεων.	πραγμάτων.	— 172vo, 23. πρᾶ = πράξεων.
6, 5. συμβοηθῶν A.	»	— 172vo, 24. συνβοηθῶν (sic).
7, 1. χεῖρες.	χειρῶς in mg. δὲ).	— 172vo, 26. χεῖρες ·ϩ = εῖ, ϭ = ες constamment. Les deux points n'ont pas de valeur ici, pris isolément. Le signe marginal ϩ est un ϩ de m. toute moderne.
Ch. 6, 5, 2/3. εὐσύμβολος] εὐξύμβολος A.	εὐξύμβολος (Répète Dindorf).	— 173vo, 15. εὐξύμβουλος.
8, 5. ὃν.	»	— 173vo, 24. ὃς.
22, 6. ὡραίων]. Δ̃. A. m. ant. ἰδίων voluit corrector.	..... vor ἰ ein Zeichen wie ν sichtbar.	— 174vo, 17. Ce signe est le ν de l'article τῶν qui précède. Dübner a d'ailleurs raison de lire ἰδίων; il y a ' | Δ̃ | ⌒ = ἰδίων, Δ̃ de m1.
23, 1. μὴ (devant προσήκει).	»	— 174vo, 18. Omis.
24, 5. χρήματα.	»	— 174vo, 25. χρημᾷτων (ων per compend. sup. v.).
28, 6. τὸ (après ἐπὶ).	τὸ (m3 τὸν).	— 175, 16. τῷ (τυϑ) sans ι muet.
29, 3. βούλοιο] βούλει A.	βούλῃ (ει m2).	— 175, 19. βούλει de prem. main, retouché plus tard.
31, 4. φεύγειν]κατάφεύγειν A et m. ant. πο super ἀ.	καταφεύγειν (καὶ ἀποφεύγειν m2).	— 175, 25. Précisons : on lit κατάφεύγειν (κατα écrit κτα) ϩπο est suscrit de m², mais κτα n'a pas été touché.

Di.	*Sch.*	*Gr. 1302.*
35, 12. σοι] σε A. a corr.	σε (οι m2).	F° 175vo, 17. σ A1. οι biffé ensuite par la 1re m. (?) qui a ajouté ε à la suite du σ, le tout encore retouché postérieurement.
36, 4. Ἀσπασίας.	»	— 175vo, 20. Ἀσπασί (*sic*). ως récent; la 1re écriture est couverte par la retouche, sauf un point, qui pouvait être la partie gauche de la panse de l'α.
36, 4/5. Libri προμνηστρίδας.	»	— 175vo, 20. προανηστρίδας.
39, 4. γίνεσθαι A.	»	— 176, 10. γενέσθαι. — Accent bien visible sur le 2e ε.
Ch. 7. 2, 5. ὥστ'.	»	— 176, 20. ὥστε (ως p. comp.).
2, 13. πράγμασιν.	»	— 176, 25. πράγμασι écrit πρᾶ.
6, 6. δ'.	»	— 176vo, 16. δὲ per comp. Les 2 extrém. de ϛ repassés de m3.
9. 9. ἕξετε.	ἕξεται.	— 177, 14. ἕξετε ⊂ ι σ = ετε.
Ch. 8, 1, 3. αὐτόθεν.	»	— 177vo, 14. On lit encore αὐτόθ de prem. main. Qq. chose d'effacé au-dessus, où l'on croit voir le reste de ι = εν. ι de m3 à la fin du mot.
Ch. 9, 4, 1. ἀνευρίσκουσιν.	»	— 178, 21. ἀνευρίσκουσι, ουσι p. comp.
5, 1. ὁ Ἀρχ.	ὁ omis.	— 178, 26. ὁ bien lisible dans un pli du papier.
7, 3. βούλονται] βούλωνται A.	βούλοιντα, m3 ο.	— 178vo, 7. βούλωνται de première main. Dans ω, le scribe a appuyé au point de départ, mais la première teinte est reconnaissable.
8, 6. εὐεργετούμενον.	εὐεργετεῖσθαι, m2 ῃ.	— 178vo, 11. εὐεργετεῖσθαι de prem. main. Tiers infér. de ·ſ (= ει) repassé de m3.

Di.	*Sch.*	*Gr. 1302.*
Ch. 10, 1, 2. ἔφη.	»	F° 178vo, 16. ἔφ ∩. Le signe ∩ de m. récente cache ce qui restait de l'η suscrit, aujourd'hui illisible.
3, 2. οὐκ om. A, rescripto sequenti α, quod potuit esse εὐ.	οὐκ (ausserhalb der Zeile, doch nur mehr κ, sichtbar) ἀγνώμων (von m1 nicht überschrieben).	— 178vo, 21. ἀγνώμων de prem. main. Ce mot est presque entièrement refait de main récente ; devant, au commencement de la ligne, on perçoit les vestiges d'un κ (ι) refait aussi de main récente; à la fin de la ligne précédente, après ὅτι, on distingue encore, avec peine, les traces d'un esprit doux, seul reste de οὐ.
5, 5. αὐτόν] ἁ. τ'' A.	αὐτὸν deutlich.	— 179, 1. ἑαυτὸν (ὸν écrit '' aujourd'hui disparu); ε ou esprit rude au-dessus de α, qui est encore distinct sous une surcharge de m3. Ce que Di. prend pour un point entre α et τ est le reste assez visible d'un υ.
6, 4. ὠφελοίη τε καὶ.	ὠφελοίη^καὶ τε.	— 179, 4. ὠφελοίη τὲ και εὐ... και per comp. lié à εὐ de εὐφραίνοι.

2) NOUVELLE COLLATION DE B

(*Rectifications aux lectures de Schenkl.*)

N.-B. Les formes mentionnées sans autre indication dans la 1re colonne sont celles du texte de Dindorf, que ni lui ni Schenkl n'ont annotées.

LIVRE I.

	Gr. 1740
Ch. 1, § 7, l. 6. Sch. αἱρετὰ. (τεα corr. m1).	F° 2, l. 9. αἱρετὰ. é suscrit m4.
— 9, 5. ἡνιοχεῖν.	— 2vo, 4. ἡνιοχεῖν de m1, ut vid. m2 a fait un ω sur le η prim. et repassé à l'encre le ν.
— 10, 4. μέλλοι.	— 2vo, 18. μέλοι.
— 11, 16. γίγνεται.	— 3, 4. γίνεται.
— 14, 7. τῆς τῶν.	— 3vo, 3. τῆς (τῶν omis).
Ch. 2, 3, 1. οὐδεπώποτε.	— 5, 9. οὐδὲ πώποτε.
— 9, 4. Sch. in marg. κυαμευτὸς m2.	— 6, 5 de m3.
— 10, 5. ταὐτὰ.	— 6, 16. ταῦτα.
— 21, 4. ἐγγιγνομένην.	— 8, 10. ἐγγινομένην.
— 23, 4. Di. τῷ γὰρ B. (Gilb. γὰρ τῷ B).	— 8vo, 6/7. γὰρ τῷ.
— 26, 4. Sch. παρέσχε (το s. v. add. m 3).	— 9, 13. το add. m4, ut vid.
— 27, 10. Di υἱέσιν B. Sch. υἱέσειν (ιν corr. m1).	— 9vo, 3. υἱέσιν sans corr.
— 32, 8. ἐλάττους τε. Sch.	— 10vo, 2. ἐλάττους. Omission de τε signalée par Dind.
— 36, 1. Di. μηδὲ ἄν libri.	— 11, 7. μὴ δὲ ἄν.
— 46, 5. συνεγενόμην.	— 12vo, 20. συνεγενοίμην. ί exponct. de m1 (?)
— 46, 5/6. δεινότατος σαυτοῦ] Di. : ...marg. rec. m. add. $\frac{\alpha}{\pi}$; sequitur compendium simile litt. δ cum superscripta litt. ς. Sch. παρ' m3.	— 12vo, 20. La lecture de Dübner était juste et la description de Dindorf bonne.
— 47, 1. Sch. πολιτευμένων.	— 12vo, 21. πολιτευομένων. (o = point dans le prolongt. de ευ. Pour ευ cf. f° 16vo, 3.
— 57, 4. Sch. δὲ ἀργεῖν, τε s. v. m1.	— 14vo, 17. δὲ ἀργεῖν sans addit. dans l'interlig.
— 57, 6. καὶ.	— 14vo, 20. ἢ.
— 62, 2. εἶναι τῇ πόλει.	— 16. 1. εἶναι omis.

Di. Sch.	*Gr. 1740*
Ch. 3, 7, 4, τὸ] τοῦ B. Di.	F° 18, 8. τὸ.
— 9, 6. κυβιστήσειε. Sch. κυβιστήσαι.	— 18vo, 3. κυβιστήσειε.
— 12, 5. Di. ἐπιτρίβει] ἐπιτρίβειν B., γρ. ἐπιτρίβει. Sch. γρ. ἐπιτρίβειν mg. m3.	— 18vo, 21. Dübner avait raison, mais il faut ajouter : in mg. m3.
— 12, 7. Δί'.	— 19, 1. δία.
Ch. 4, 5, 1. δοκεῖ σοι ὁ ἐξ ἀρχῆς. Sch. δοκεῖ ἐξ ἀρχῆς ὁ ποιῶν.	— 20, 17. δοκεῖ σοι ἐξ ἀρχῆς ὁ π.
5, 6. πάντων τῶν.	— 20vo, 1. τῶν omis.
6, 3. Sch. θυρώσαι.	— 20vo, 5. θηρώσαι. η empâté comme beaucoup d'autres.
8, 3. Di. φρόνιμος A et qui m. rec. γρ. μον B et alia m. ἴσως οὐδέν' οἴει φρόνιμον. Sch. φρόνιμος (γρ. ον m3 und in mg. ἴσως οὐδὲν οἴει φρόνιμον m3).	— 21, 9. γρ. ον m4 au-dessus de ος et en marge, de m3, ce qu'a transcrit Dindorf ; les mots οὐδέν' οἴει sont sur grattage.
13, 9. Di. ἐμποιῆσαι B., m. sec. rec. γρ. ἐκπ.	— 22, 8. ἐμπονῆσαι m1. γρ. ἐκ m3 au-dessus de ἐμπ.
Ch. 5, 1, 6/7. ἂν αἱροίμεθα.	— 23vo, 2. αἱροίμεθα (ἂν omis).
4.2. Sch. εἰδοίη. (ει s. v. m1 oder m2).	— 24, 2. ει s. v. m3.
Ch. 7, 2, 2. ὧδ'.	— 27, 7. ὧδε.
2,11. καίτοι.	— 27vo, 18. καί τοί, le 2e acc. ne paraît pas de 1re main.
3,6. Di κυβερνᾶν] τε addit B.	— 28, 6. κυβερνᾶν τὲ.

LIVRE II.

Di. Sch.	*Gr. 1740.*
Ch. 1, 3, 7. ἀλλ'.	F° 29, 14. ἀλλὰ.
6, 7. Di. δεῖ B. qui m. sec. γρ. δεῖν. Sch. γρ. δεῖν in mg. m3.	— 30, 8. γρ. δεῖν in mg. m2.
8, 5. προσαναθέσθαι.	— 30, 21. προς (fin de ligne), puis ἀναθέσθαι.
8, 9. ἀφροσύνη.	— 30vo, 5. accent m3 ou m5 (pâle).
12, 3. ἄν τι λέγοις.	— 31, 14. ἀντιλέγοις de m1. ἄν, τι s. v. m3.
25, 4. ἐργάζωνται.	— 34vo, 5/6. ἐργάζονται de m1, ο corr. en ω de m3.
31, 4. ἀνήκοος.	— 36, 2. νηκοος sur grattage de m1, ce semble; après le ν une virgule a été grattée; reste une trace d'accent aigu au-dessus du premier ο.
32, 2. οὔτ'.	— 36, 16. οὔτε.

Di. Sch.	*Gr. 1740.*
Ch. 2, 2, 6. ἀποδιδόναι.	F° 37, 19. ἀποδοῦναι.
5, 3. Sch. παισὶ s. v. m1.	— 37vo, 20. παισὶ s. v. m2.
8, 6. οὐδεπώποτε.	— 38vo, 9. οὐδὲ πώποτε.
Ch. 3, 9, 4. Di. ἀμελήσας ἄν] ἂν omis. A. B.....	— 41, 9. ἀμελήσας ἂν.
12, 3. Sch. δηλονότι. (ᵉüber o m3).	— 41vo, 7. Oui, et de plus ω sur η m3.
19, 5. Di. τε ὅσα A. B.	— 42vo, 18. τὲ ὅσα.
19, 6/7. Di. ὀργύας et infra ὀργύας B. Sch. ὀργυας.	— 42vo, 20. ὀργύας, et 42vo, 21. ὀργύαν.
Ch. 5, 1, 3. τοῖς φίλοις.	— 44, 18. τίς (sic) φίλοις.
5, 3. Di. τῷ πλεῖν B.	— 44vo, 21. τῷ πλεῖον. L'o dans l'extrémité droite du circonfl., cela assez fréquent. Cf. f° 62vo, 10. ἀθηναῖοι.
Ch. 6, 4, 6. φευκτέον.	— 45vo, 6. φεκτέον.
13, 2. αὐτόν (après αὐτὴν φιλεῖν).	— 46vo, 13. αὐτὸν.
16, 5. μέλει] Di. γρ. λέγε B. r. Sch. λέγε μοι Ald. m3.	— 47, 6. En marge, γρ .λέγε ἀλ$^{\Delta}$ m3.
16, 6/7. φίλον εἶναι.	— 47, 8. φιλονεικεῖν de m1, corrigé en φίλον εἶναι m2.
30, 2/3. ἄλλως τε]. Sch. ἀλλ' ὡς (in marg., m3, γρ. ἄλλως τε καὶ).	— 49vo, 2. ἀλλ' ὥστε de m1; accent et esprit soudés comme souvent. En marge, γρ. ἄλλως τε ἀλ$^{\Delta}$ m3.
36, 5. διαγγελλούσας.	— 50vo, 10. διαγγελούσας.
36, 7. Di. ἐπαινεῖν] ἐθέλειν ἐπαινεῖν A. B.	— 50vo, 12. εθέλειν (sans esprit) ἐπαινεῖν.
38, 7. ὡς ἄν.	— 51, 9. ὡς ἂν de m1. in mg. ὡς ἀν de m4.
Ch. 7, 6, 1. Sch. οἶσθα (so auch V¹).	— 52vo, 8. οἶσθα ἔφη.
9, 2. Sch. οὔτεὖ m1.	— 53, 20. οὔτ' εὖ de m1.
Ch. 8, 3, 6. συμφυλάττοντα.	— 55, 10. συνφυλάττοντα.
6, 1. τοὺς φιλαιτίους.	— 55vo, 4. τούς τε φιλ.
Ch. 9, 2, 4. Sch. τρέφεν (ει m3).	— 56, 1. Oui, et de plus un très ancien ι en rouge pâle, tracé par le rubricateur, se lit à droite de ει.
7, 5. Di. οὕτω] αὐτὸ B., corr. γρ, r. δὴ et τοῦ om. B.— Sch. γρ. αὐτὸ Ald. in mg. m3.	— 56vo, 11. αὐτὸ καὶ τοῦ m1, αὐτὸ souligné de m3, et en marge, γρ. οὕτω ἀλ$^{\Delta}$.

LIVRE III

Di. Sch.	*Gr. 1740.*
Ch. 1, 5, 3. Di. πόθεν] πότερον B...., corr. γρ. r.—Schenkl, γρ. πόθεν. Ald. in mg. m3.	F° 58vo, 15. πρότερον de m1, souligné de m3, qui a écrit en marge γρ. πόθεν ἀλΔ.
7, 4. ἐρριμμένα.	— 59, 11. ἐριμμένα.
7, 5. ἐπιπολῆς.	— 59, 13. ἐπὶ πολῆς.
Ch. 3, 10, 3. πρὸς τούτῳ] Di. τοῦτο B. — Sch. πρὸς τουτω (sic).	— 62, 11. πρὸς τούτω (*J* = ύ).
Ch. 4, *3*, 2. Di. φιλόνεικος B. sed m. paullo recentiori φιλόνικος. — Sch. φιλόνικος in mg. m3.	— 63, 18. de m4.
6, 3 et 5. Di. προστατεύοι B.	— 64vo, 15 et 18. προστρατεύοι.
6, 4. Di. γιγνώσκη.—Sch. γινώσκη.	— 63vo, 16. γιγνώσκη (sic).
8, 6. ἀμφοτέροις.	— 64, 8. ἀφοτέροις (sic).
Ch. 5, 4, 3. Di. ἐν λεβαδίᾳ B.— Sch. ἐμ λεβαδίᾳ.	— 65vo, 8. ἐν λεβαδίᾳ.
4, 6. θηβαίων.	— 65vo, 11. θ fait de 6 de m1.
4, 7. Di. πρόσθε μηδ' B.	— 65vo, 13. πρόσθε μὴδ' m1 ; ν ajouté de m5 (rouge pâle).
4, 8/9. Πελοποννησίων.	— 65vo, 15. πελοπονησίων.
4, 9/10. καθ' αὑτοὺς.	— 65vo, 16. καθ' αὑτοὺς (sic) et 66vo, 16, devant ἀγωνιζόμενοι (III, 5. II, l. 2)[1].
11, 6. κατειργασμένους.	— 66, vo, 20. κατηργασμένους.
Ch. 6, 1, 2. εἴκοσιν.	— 69vo, 7. εἴκοσι.
1, 6. Di. πλατᾶμονος B.	— 69vo, 11. Le premier · de Di. est l'i souscrit de αὑτῷ (ligne précéd.). Puis vient ~, trait qui sert à signaler un nom propre, et figure au-dessus des noms Χαρμίδην et Γλαύκωνος; le · suivant paraît être l'accent aigu de μόνος[2].
5, 5. ἵνα, εἰ μέν.	— 70, 16. de m4 (?), dans un espace blanc laissé par m1.
9, 5. Di. σοί γε ἔφη γε ἔνεγκε B.	— 70vo, 19. Oui, mais σοι sans accent.

1. Ce dernier a été relevé par Schenkl. Le κατ' αὑτοὺς B de Di. se rapporte à la ligne 8 du même §.

2. Ceci donne à penser que le ms. sur lequel a été copié B, offrait, ainsi écrit, πλαᾶα que le copiste n'a pas su lire. Quant au trait horizontal, au-dessus des noms propres, il n'est pas mis de façon constante.

Di. Sch.	*Gr. 1740.*
13, 6. Di. ἔχῃς] ἔχεις B.	F° 71vo, 8. εχης (sic) plus probable; il y a une légère tache sur la partie gauche de la lettre.
14, 2/3. Di. εἴσεται μὲν B. — Sch. ἴσεται μὲν.	— 71vo. 13. εἴσεται μὲν. Dans εἴ la part de l'ε est très réduite, mais le cas est fréquent, surtout dans cette page et la suivante.
14, 7. ἐπιχειρήσεις.	— 71vo, 19. ἐπιχειρήσης. η refait en ει, d'une main indéterminable. L'encre de cette page et des cinq suivantes est très pâle et l'écriture est fort négligée.
17, 5. καὶ καταφρονουμένους.	— 72, 18. καὶ et καταφρονου sur grattage.
Ch. 7, 4, 5. κατὰ μόνας.	— 73, 10. καταμόνας.
Ch. 8, 1, 1. δὲ.	— 74, 5. δ'.
9, 10. ψυχροὶ.	— 75vo, 4. ψυχροὶ. ι fait de ν, ce semble, m1.
Ch. 9, 6, 4. γιγνώσκειν.	— 76vo, 19. γινώσκειν.
10, 3/4. ἐξαπατήσαντας.	— 77vo, 14. ἐξαπαντήσαντας.
Ch. 10, 1, 4. ἆρα.	— 78vo, 19. ἄρα.
et 4, 1. Ἆρ'.	et 79, 14. ἄρ'.
7, 7. ὁμοιότερά τε.	— 80, 5. ὁμοιώτεράτε.
15, 2. τοτὲ...τοτὲ.	— 81, 13/14. τότε...τότε
Ch. 11, 9, 4. μηχανήσεται.	— 83, 4. μηχανήσηται.
15, 4. μηχανήσει.	— 84, 6. μηχανήση.
Ch. 12, 2, 6. Sch. ἀλγεινοτάτας (wie es scheint aus ἀην-).	— 84vo, 18. ἀλγεινοτάτας fait de ἀγενν, m1.
5, 2. ἰδίᾳ.	— 85vo, 1. ἰδία.
Ch. 13, 2, 1. Sch. in mg. m3 ἄλλου δὲ ἀ (der zweite Buchstabe nicht erkennbar; sieht wie ein η aus) οντος.....	— 86, 7 sqq. γρ· ἄλλου δὲ λέγοντος m3. λ et εγ très mal faits.
Ibid., Di. ἐσθίει B γρ. r. — Sch. ὅτι δειλῶς ἐσθίει κακούμενος.....	— 86, 7. ἐσθίοι.
3, 1. ἄλλου δ' αὖ.	— 86, 11. ἀλλ' οὐδ' αὖ. (L'apostr. de ἀλλ' sur οὐδ' et celle de οὐδ' sur αὖ comme c'est l'habitude).
5, 3/4. Di. περιπατήσας ἀριστήσεις, περιπατήσας δειπνήσεις καὶ ἀναπαύσει περιπατήσεις. καὶ B. — Libri. ἀναπαύσῃ.	— 86vo, 10/11. περιπατήσεις κα' περιπατήσας, δειπνήσεις (εις fait de ας m1 [?]) καὶ ἀναπαύση (sic).

Di. Sch.	*Gr. 1740.*
Ch. 14, 1, 2. ἐκέλευεν οὖν B.	F° 87, 11. ἐκέλευσεν οὖν.
1, 4. Di. Libri. ἠσχύνοντο (suite du texte . τό τε).	— 87, 14. ἠσχύνον τότε avec une légère séparation entre ν et τ.
2, 2. καθ' αὑτὸ.	— 87, 20. καθ' αὑτὸ (sic).
3, 1. αὐτὸ] αὐτὸς B. Di. — Sch. αὐτὸς (unter ς .. m1).	— 87vo, 5. αὐτὸς m1. Les deux points ne sont pas de même encre.

LIVRE IV

Di. Sch.	*Gr. 1740.*
Ch. 1, 1, 2. Di... σκοπουμένῳ... B.	F° 88vo, 5. σκοπουμένω.
2, 2. τινος.	— 88vo, 14. ος refait de m5 (? (rouge vif).
Ch. 2, 8, 1. κατ' ἀρχὰς.	— 91vo, 15. καταρχὰς.
8, 9. Di. καὶ] super alia littera B. Sch. über καὶ, vor ἔτι steht ἢ m3 oder m4.	— 92, 2. καὶ ἔτι. Le signe de καὶ avant ἔτι brouillé et refait au-dessus de m4.
10, 3. διεσιώπησεν.	— 92, 14. Pourrait être lu διεσιώπεισεν.
10, 4. ˢΑρα.	— 92, 15. ἄρα.
10, 7. Sch. ἀρχιτέκτων βούλει (των βούλει in ras.).	— 92, 17. Il n'y a pas eu grattage; mais le papier de mauvaise qualité a bu l'encre.
10, 8. τοῦτο. Sch. τούτω.	— 92, 18. τοῦτο m1, corr. en τούτω de m4, ce semble; le papier boit en cet endroit, ce qui rend les traits peu distincts.
12, 6. Sch. τὰ αὐτῶν.	— 92vo, 20. τὰ ἑαυτῶν. ς = ε peut-être ajouté après coup à l'α, mais de prem. main.
17, 9. Di. τί δαὶ ἄν B.	— 94, 2. τί δαΐ ἄν (sic) m1.
22, 3 et 8. ˢΑρ'.	— 94vo, 21 et 95, 6. ἄρ'.
25, 10. ὁ μὴ] Di. ὁ omis. B.	— 95vo, 16. ὁ μὴ.
30, 3. γιγνώσκειν. — Sch. γιγνώσκων (γρ. ειν s. v. m3).	— 96vo, 14. γιγνώσκεν, γρ' ειν s. v. m3.
32, 5. ναυτιλίας.	— 97, 10. ναυτειλίας.
36, 2. μηδ' ὅ τι.	— 98, 11/12. μὴ, et à la ligne, δ' ὅ τι.
Ch. 3, 10, 5. Di. ἄνθρωποι] ἄνθρωπος B.	— 101, 3. ὁ ἄνθρωπος.
16, 2. ἔφη.	— 102vo, 10. ἔφη ἔφη.
Ch. 4, 3, 1. (Voy. erratum de Dindorf), προσέταττον.	— 103, 18. προσέτταττον.
4, 1. Sch. μιλήτου.	— 103vo, 3. μελήτου. Le trait horiz. de l'ε réduit à un point; cela fréquent.

Di. Sch.	*Gr. 1740.*
5, 7. Di..... τῷ βουλομένῳ..... addunt libri.	F° 103vo, 21. τῶ βουλομένω.
6, 2. αὐτὸς (devant μαθεῖν). Sch. αὐτά.	— 104, 2. αὐτὸς (le ς touche l'ο).
12, 3. τόδε σοι.	— 105, 9. τό δέ σοι.
15, 4. ἐνειργάσατο]. Sch. ἓν εἰργάσατο (in mg. m3 γρ. ἐνειργάσατο).	— 105, vo, 15. ⁜ ἓν εἰργάσατο. In mg. ⁜ γρ· ἐνειργάτο (sic) m3.
16, 12. οὔτ' ἂν] Di. οὔτ' αὖ (ἂν ?) οἶκος..... B.	— 106, 15. οὔτ' αὖ οἶκος.
17, 3. ἢ πῶς.	— 106, 19. ὅπως.
18, 2. Di. ἀποδείκνυμαι] ἐπιδείκνυμαι Stob.	— 106vo, 17. ἐπιδείκνυμαι.
Ch. 5, 4, 1. ἄρα.	— 108vo, 18. ἆρα.
6, 4. ὠφελοῦσι] ὀφείλουσι B. pr.	— 109, 11. ὀφείλουσι de prem. main, corrigé en ὠφελοῦσι de m1 aussi.
9, 13. ἀξίως.	— 110, 1. ἀξίους m1, corr. en ἀξίως de m4.
11, 3. Di. τί] τίνι B. — Sch. τί γὰρ m3.	— 110, 15. τίνι de m1. Une paillette brune dans le papier au-dessus de l'acc. aigu lui donne un vague aspect de Γ oncial.
12, 5. δεῖν.	— 110vo, 5. δεῖ.
Ch. 6, 3, 3. — 7, 5 et 8, — 8, 1. — 9, 3. Ἄρ'.	— 111, 3. — 111vo, 16 et 20. — 112, 3 et 13. ἄρ'.
5, 1. δὲ... ἔξεστιν.	— 111, 11. τὲ... ἔξεστι.
6, 10. τὰ δίκαια.	— 111vo, 7. δίκαια.
10, 9. Di. εἶεν] εἰσιν B. pr., corr. ead. m. — Sch. εἰσὶν'.	— 112vo, 5. εἰσίν de m1; sur σι, ε de m4 (?) qui a biffé l'accent aigu et ajouté un circonfl. εἰσίν est donc devenu εἶεν.
12, 2. ἐνόμιζε.	— 113, 1. ἐνόμιζεν.
14, 1/2. ἐπαινεῖς. — Sch. ἐπαινοῖς.	— 113, 13. ἐπαινεῖς — ε mauvais, très empâté.
Ch. 7, 1, 3. αὐτάρκεις.	— 113vo, 10. τοῦ αὐτάρκεις.
3, 1/2. διαγραμμάτων.	— 114, 3. δὶα γραμμάτων (le trait horizontal est dû à la réunion des deux points d'un tréma.
4, 6. διαγιγνώσκοντας.— Sch. διάγινώσκοντας.	— 114, 12. διαγινώσκοντα··. Les deux points à l'encre rouge pâlie au-dessus de l'appendice de l'α.
5, 1. δὲ (avant μέχρι).	— 114, 15. τε.
5, 6. ἀπέτρεπεν.	— 114, 19. ἀπέτρεπε.
5, 6/7. οὐδεμίαν.	— 114, 20. οὐδὲ μίαν.
7, 5. ἔχουσιν.	— 114vo, 12. ἔχουσι.

Di. Sch.	*Gr. 1740.*
Ch. 8, 1, 3. θάνατος.	F° 115, 14. θανάτου.
1, 7/8. ἀπέλιπεν.	— 115, 19. ἀπέλειπεν m1. ει barré et surmonté de deux points postérieurement.
2, 10. πῶς. — Sch. ὅπως.	— 115vo, 11. πῶς.
5, 4. νῆ.	— 116, 6. μὰ.
8, 4. πρότερον.	— 116vo, 3. πρῶτερον (sic) fait de πρῶτον, m1.
10, 5. ὁμοίως.	— 116vo, 15. ὁμοίας, ας per comp.[J]
10, 6. οἶδα.	— 116vo, 16. οἶμαι.
11, 16. τε (après ἄριστός).	— 117, 15. γε.

DESCRIPTION RECTIFIÉE

LIVRE III. — CHAPITRE III.

11, 6. μανθάνει τις. — Sch. τις aus νις.	F° 62vo, 1. μανθάνειν de m1; puis τίς (de m1 aussi). τ tracé sur le ν final qui se trouve ainsi annulé.

DEUXIÈME PARTIE

1) CE QUE WACHSMUTH ET HENSE ONT FAIT POUR LE TEXTE DE STOBÉE

Les Leçons de Stobée.

Si Schenkl et, d'après lui, Gilbert et Mücke ont eu de A et de B une connaissance inexacte ou incomplète en plus d'un point, ils sont les premiers à reconnaître qu'ils ne pouvaient tirer des nombreux extraits de Stobée tout le parti possible, parce que les sources n'en étaient pas suffisamment connues. C'est une lacune désormais comblée par Curt. Wachsmuth pour les *Eclogae* et O. Hense pour le premier livre du *Florilegium*. Il suffira de rappeler les articles substantiels par lesquels ils ont préludé à leur énorme publication et l'ont fait désirer de tous les philologues[1]. Les éloges de E. Hiller dans la *Deutsche Litteraturzeitung* (1884) sur les deux volumes de l'un et ceux de Lortzing dans la *Berliner philologische Wochenschrift* (1891), sur la publication du troisième livre de Stobée par l'autre, ne semblent pas exagérés, quand on a profité de leur œuvre. Leurs *Prolégomènes* suffisent d'ailleurs à attester leur patience et la consciencieuse minutie de leurs recherches ; à ces efforts se sont joints les conseils précieux d'Elter. Ce concert d'éloges devait encourager les amis de Xénophon à compléter et contrôler les données de ses manuscrits par cette édition de Stobée que plusieurs critiques considèrent comme définitive.

1. *Rheinisches Museum für Philologie*, 3e livr. 1884. Article de 50 p. de Hense : « L'ordre des *Eclogae* dans la vulgate du Floril. de Stobée. »

— Id. *ibid.* 4e livr. Suite dudit et fin, 37 p. Remarques variées, philologiques, critiques, littéraires.

— Wachsmuth, *Studien zu der griechischen Florilegien*. — Voir l'art. de Lortzing sur ce travail dans le *Philol. Anzeiger*, 1883.

— Cf. aussi *Litterarisches Centralblatt*, 1883, sur l'étude de Hense : *De Stobaei florilegii excerptis Bruxellensibus.*

En ce qui concerne les *Eclogae*, sans parler de la *Canteriana*, dont le texte était tiré d'une copie (de la Biblioth. Sambuci) du *Parisinus* 2129 maintenant perdue, Lud. Heeren avait eu le tort de s'attacher à des manuscrits reconnus inférieurs : l'*Augustanus* et le *Vaticanus*, et Madvig lui a reproché assez durement sa connaissance insuffisante du grec et de la philosophie antique pour qu'il semble superflu d'insister.

Gaisford n'avait pas fait avancer la critique du texte ; il n'avait guère osé, lui non plus, se détacher de l'*Augustanus*.

Meineke avait amélioré le texte des extraits poétiques, mais n'avait pas distingué la valeur relative des sources. Wachsmuth a établi son édition sur de nouvelles bases. Il a attribué le premier rôle au *Farnesinus* (F) « antea non usurpatum » du XIVe siècle, qu'il a collationné à Naples en 1860-61, et le second au *Paris.* (P) 2129 que lui avait transmis à Heidelberg la Bibliothèque Nationale. Enfin il a puisé pour quelques chapitres dans le *Laurentianus* (L) qui contient le *Gnomologium sacrorum profanorumque scriptorum*. Pour quelques parties des *Eclogae* qui se trouvaient confondues dans le *Florilegium*, il a profité des recherches de O. Hense, dont il ne paraît pas inutile de donner un rapide exposé. D'ailleurs, Gilbert ayant usé consciencieusement de l'œuvre de Wachsmuth et presque tous les extraits des Mémorables se trouvant dans le Florilegium, j'ai eu peu de chose à tirer des Eclogae. Le troisième livre de l'Anthologie, au contraire, nous fournit ample matière à discussion.

Gaisford et Meineke avaient donné le premier rang au *Paris.* 1984 (A). Hense a examiné en nov. 1875 le *Vindobonensis* (S) du commencement du XIe s., puis a fait faire le même travail par Segofr. Mekler en 1880-81. Quant au ms. de l'Escurial (Σ. II, 14) mentionné par Miller (Catalogue p. 89 et 90) Hense a d'abord pris connaissance de la collation dont Guil. Dindorf avait rendu compte dans le Philologus (t. XVII, p. 352, sqq.), collation faite par un Hollandais, dont il ne nous dit pas le nom, sur le premier livre de Gaisford. Puis en 1882, envoyé en mission officielle en Espagne, il l'a vérifiée et a collationné les deux livres suivants sur le manuscrit lui-même (M) dont Meineke s'était donné le tort de contester la valeur par des plaisanteries injustifiées. Hense a constaté avec Torstrik, qui avait fait le même voyage quelques années auparavant, que le travail du Hollandais (Md dans l'appareil critique de l'édition de Stobée), exact dans l'ensemble, était incomplet en ce qui concerne la diversité des mains et inexact relativement à l'ordre

des extraits. Il a profité aussi de la collation antérieure à la sienne de Gust. Loewe « in usum Hermanni Lipsius Carolique Schenkl. » Enfin en 1892 Ericus Bethe et Otto Cuntz « quibus nuperrime Escurialensem gazam visitare licuit » l'ont fixé sur certaines leçons « quas denuo examinari intererat ».

Je n'ai garde de reproduire ici les théories qui établissent la valeur respective des mss de Stobée. Abréger une telle étude c'est la défigurer. Retenons seulement, pour nous guider dans l'appréciation des leçons, que M et S dérivent d'un même archétype, que d'autre part A doit être regardé, « quanquam longe deterior, ut tamen eo careri non possit », comme le « frère germain » de M et que, de l'avis commun, on ne peut tirer parti de A sans M, lequel complète heureusement S en plus d'un point.

Dans la plupart des cas les manuscrits se groupent ainsi : M et A — S et Tr (Edit. de Trincavelli, Venise, 1535) — L et Br (Codex *Bruxellensis* dont la valeur a été démontrée par Thomas[1] et Hense. Hense semble bien avoir le droit de dire (Proleg., p. XXXVI) : « Puto igitur nihil fere, quod sciri vere intersit, nos praeterisse ; immo verendum est ne in rebus nonnullis nimis diu desudaverimus. »

En étudiant les vingt passages (certains fort longs) où les citations de Stobée nous permettent de contrôler les données des manuscrits de Xénophon, nous devons reconnaître avec Schenkl que le modèle des copistes du compilateur ressemblait beaucoup à celui des autres. Oui, B s'accorde souvent avec Stobée, même dans de petites fautes, et l'*Escorialensis* lui-même contient plus d'une étourderie grossière. Certaines variantes, citées plus loin, n'ont d'autre but que de le montrer. Et cela nous console un peu de la jeunesse relative des manuscrits de Xénophon. Ils n'auraient pas gagné beaucoup sans doute à être copiés deux ou trois siècles plus tôt. Désormais il semble qu'on doive les traiter sur le pied d'égalité avec ceux de Stobée ; leurs leçons, on va le voir, sont même souvent préférables, mais il n'en est pas moins nécessaire de compléter les uns par les autres. J'ai donc relevé et discuté les divergences que Gilbert et Mücke n'avaient pu connaître, celles que Gilbert avait omises dans son appareil critique et celles aussi dont l'interprétation paraissait contestable. Comme il ne s'agit pas d'éditer Stobée (c'est chose faite et bien faite), mais de chercher

1. Cf. *Revue de l'Instr. Publique* (Belgique). — THOMAS, *Conjectures sur le Florilège de Stobée*, 1890.

à mieux connaître certaines parties des *Mémorables*, je n'ai tenu compte dans les modifications proposées que des cas où les mss de Stobée nous fournissaient des indications de quelque valeur pour notre texte. Hense a d'ailleurs profité lui-même de l'édition de Gilbert et maintes fois fixé son opinion sur Stobée par les sources de Xénophon ; certaines de ses remarques peuvent même nous guider dans la réciproque du problème.

Je me suis bien gardé d'émettre un avis dans les questions souvent délicates qui se posaient au cours de ce long inventaire, sans consulter les ouvrages qui font autorité en ces matières.

J'ai particulièrement mis à profit les remarques judicieuses et fines de M. Croiset dans ses divers ouvrages sur Xénophon, le *New Phrynichus* de Rutherford, la *Syntaxe of the Moods and tences of the Greek Verb*, de Goodwin, les *Analecta Xenophontea* et les *Analecta Xenophontea nova* de Hartman, le *Lexilogus* de Sauppe, et le *Wörterbuch zu Memorabilien* de G. A. Koch, la *Grammatik der attischen Inschriften* de Meisterhans, les diverses éditions parues de Sauppe à Mücke et les réflexions de nombreux grammairiens sur notre texte.

Il était difficile aussi de prendre parti dans ces discussions sans avoir cherché à mieux connaître la personne de Socrate, les caractères et la portée de sa philosophie et l'opinion qu'on peut se faire de la composition des *Mémorables* dans divers écrits contemporains tels que les études déjà appréciées de Krohn et de K. Lincke, les analyses de Rabe, les conjectures ingénieuses, mais généralement trop hardies, de S. A. Naber, un émule de Cobet, et les appréciations si curieuses dans leur opposition de Harder et de Dörwald sur la valeur morale et littéraire de notre texte.

---

2) DISCUSSION DES LEÇONS TIRÉES DE STOBÉE

N. B. — Un certain nombre de leçons de Stobée ont été signalées comme présentant un intérêt paléographique.

L. I. Ch. I (§ 13-14).

— Gilb. App. crit., p. IX. οὐ δυνατόν ἐστιν | ἀδύνατόν ἐστιν Stob. — Wachsm., t. II, p. 12, l. 5 : ἀδύνατόν Stob. —

Il est permis d'hésiter entre οὐ δυνατόν et ἀδύνατον, formes parfaitement équivalentes. Quant à ἐστί, on peut ou l'admettre

avec Schenckl, Gilbert et Mücke ou le sous-entendre avec Dindorf, les mss étant divisés sur ce point. La répétition du mot à un si court intervalle ne serait pas un motif suffisant d'aléthèse ; car le fait n'est pas rare dans Xénophon ; Mücke renvoie à ce sujet au § suivant où nous voyons δοκεῖν εἶναι... εἶναι δοκεῖν et à IV, 2, 25 δοκεῖ γιγνώσκειν et, deux lignes plus bas, οἴονται γιγνώσκειν.

— *13, 5.* ἐπεὶ Gilb. Mü. — Wachs., p. 12 (l. 6). εἴγε Stob.

On ne peut songer à suivre Stobée ; εἴγε serait une restriction malencontreuse ; ἐπεὶ introduit une preuve.

— *14, 5.* τοῖς δὲ οὐδ' (devant ἐξιτητέον) Gilb. Mü. — Wachs., p. 12, l. 11. τοῖς δ' οὐκ[1] sA. S. — ἐξιτητέον A²S ἐξηγητέον sA¹sB. οὐδεξιτητέον (*sic*) M.

Avec une négligence d'orthographe facile à corriger, M confirme heureusement la leçon des mss de Xénophon. Οὐδ' est nécessaire au même titre que deux lignes plus haut où toutes les sources sont d'accord.

— Θείων *14*, 7. Gi. Mü. — Θεῶν. M. sA. S. Tr.

Ce mot est précédé *et suivi* d'une longue énumération de noms de choses. Il est donc plus naturel de sous-entendre πραγμάτων que de prendre le substantif θεῶν comme un génitif de possession. Les mss de Xénophon ont la leçon la mieux appropriée évidemment à l'ensemble du paragraphe.

— *14, 9.* δοκεῖν[2] Gi. Mü. — De même sA². S. — δοκεῖ sA¹. sB. — [δοκεῖν] Sch. d'après Pluygers.

Aucun doute ne paraît justifiable sur l'emploi de l'infinitif. Il se rattache étroitement à la série qui comprend δοξάζειν, δεδιέναι, δοκεῖν (précéd.), τιμᾶν, etc.

L. I. Ch. II (§ 19-23).

— *19, 6.* τὰ σώματα Gi. Mü. — Hense, p. 657, l. 5 : τὰ τοῦ σώματος (le 2ᵉ) S. M. sA. (« Fort. τὸ σῶμα »).

La conjecture de Hense serait très acceptable, si l'on considère que τὸ σῶμα répondrait à τὴν ψυχήν comme τὰ τῆς ψυχῆς à τὰ τοῦ σώματος. Malheureusement aucun ms. ne l'autorise.

1. Pour éviter toute équivoque, je désigne le *Paris.* 1984 de Stobée par sA, le *Paris.* 1985 par sB, le *Paris.* 1302 de Xénophon par A et le *Paris.* 1740 du même auteur par B. — Br. indique le *Bruxellensis*, Breit. l'édition de Breitenbach.

2. Cf. Mnem. VII, 275.

En tout cas, τὰ σώματα reste préférable au texte de Stobée.

— *20, 6.* διδάξεαι Gilb. p. XII sic libri, Stob. A. — (Hense, p. 657, l. 13). M. sA.

L. I. Ch. III (§ 5-8).

— *5, 2.* Θαρραλέως Gi. Mü. — Hense, p. 507, l. 15, de même, S. sA. — Θαρσαλέως Md. Br.

Il faut s'en tenir aux deux ρ, car le témoignage des Inscriptions (cf. Meisterhans, p. 76, 5) confirme la leçon de la majorité des manuscrits.

— *5, 8.* ἧει Gi. Mü. — Hense, p. 507, l. 20. ἧει Br. sA² — εἴη S. sA¹. — ἴει Md. — La forme adoptée par les deux derniers éditeurs n'a pas besoin d'être défendue. Cf. IV, I, 3. οὐ τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον ἐπὶ πάντας ἧει.....

— *6, 5.* ἐμπίμπλασθαι Gi. — ἐμπίπλασθαι Mü. — Hense, p. 508, l. 4. ἐμπίμπλασθαι S. Md. Br. sA² (-ᾶσθαι S. sA¹. Tr.).

Les mss. de Xénophon, comme ceux de Stobée, ne sont pas d'accord (ici et en plus d'un autre cas) avec l'usage attique. Sauppe, Koch, Bornemann, Kühner et Schenkl se conforment aux données des mss, Gilbert suit Dindorf, comme il l'a promis dans sa *Préface* (p. V) : Orthographiae ut non curiosus fui, ita textum Dindorfii depravare nolui. » Les indications des divers auteurs sont contradictoires sur ce point d'orthographe. Les inscriptions attiques ne fournissent rien. D'ailleurs, Xénophon ne s'en tient pas au pur attique[1] ; sa langue se ressent des agitations de sa vie. Donc, comme le dit justement Mücke, conformons-nous au texte des manuscrits, puisqu'ici du moins ils sont d'accord.

— *6, 5.* τὰ πείθοντα Gi. Mü. — Not. cr. p. XVIII ἀναπείθοντα « Stob., Plut., *Mor.*, 128 D., Clem. *Paed.*, II, p. 173, 33., Cob., « Sch., *recte ut videtur* ». — Hense, p. 508, l. 6 : τὰ ἀναπείθοντα om. Tr. — Sauppe, Breitenbach, Kühner, L. Dindorf ont préféré le verbe simple, Bornemann le composé, comme Cobet et Schenkl. Ajoutons aux citations qui appuient le choix de ces derniers l'avis de Xénophon lui-même, le plus précieux en pareil cas. Il a choisi ἀναπείθειν dans des conditions analogues en deux passages des Mémorables (cités d'après Gilbert). I, 2, 52.

1. Cf. Alfred Croiset, *Hist. de la Litt. gr.*, et *Xén.*, *son caract. et son talent, op. cit.*

ἀναπείθοντα οὖν τοὺς νέους αὐτὸν ὡς αὐτὸς εἴη σοφώτατός τε καὶ ἄλλους ἱκανώτατος ποιῆσαι σοφούς et III, 11, 10. καὶ ὅτι ἀρεστοί σοί εἰσιν οἱ φίλοι, οἶδ' ὅτι οὐ λόγῳ ἀλλ' ἔργῳ ἀναπείθεις. L'énergie d'ἀναπείθειν, bien en harmonie avec celle de tout le morceau, explique le grand nombre de témoignages qui nous le recommandent, et si nous y joignons l'approbation timide de Gilbert, nous ne pouvons plus hésiter à l'admettre d'une façon définitive. Tel était l'avis de Ch. Graux (*Revue de Philologie*, I, 206).

— *6*, l. *6*. πεινῶντας..... διψῶντας G. Mü.

Hense, p. 508, l. 6. πεινῶντα... διψῶντα S. Md. sA. Br.

La leçon de Stobée ne saurait être préférée, car le philosophe s'adresse à plusieurs personnes ; le τοῖς μὴ δυναμένοις qui précède l'indique clairement.

— 7, *1*. οἴεσθαι. Gi. Mü. — Hense, p. 508, l. 8. οἴεσθε S. Md. Br. — οἶσθα vel οἶσθαι sA[1]. οὐκ addid. et οἴεσθε corr. sA[2], etiam subscripsit οἴεσθε et ζη marg. sA[3].

Finalement tous les mss de Stobée arrivent à οἴεσθε, c. à. d. οἴεσθαι déformé par la prononciation du temps.

L. I. Ch. II (§ 57).

— *57*, *1*. N. cr. Gi., p. XVII : « ἐπεὶ διομολογήσαιτο (de même Mü.), διωμολογήσατο Stob. » — Hense, p. 656, l. 12. ἐπιδιωμολογήσατο S. sA (ensuite τὸ μὲν comme Xén.) — ἐπεὶ διωμολογήσατό τω M.

Kühner et Bornemann ont préféré à tort ἐπειδὴ de quelques manuscrits, mais ils ont conservé, eux aussi, l'optatif. Ce mode est certainement préférable à l'indic. aoriste de Stobée, car il exprime bien la répétition indéterminée de l'action. Outre le passage de l'*Anabase* I. 5. 2. (cité par Madwig et Krüger) Οἱ μὲν ὄνοι, ἐπεί τις διώκοι, προδραμόντες ἔστασαν · ....., καὶ πάλιν, ἐπεὶ πλησιάζοιεν οἱ ἵπποι, ταὐτὸν ἐποίουν, cinq citations des *Mémorables* peuvent affirmer que telle dut être la vraie rédaction.

I. 3. 4. εἰ δέ τι δόξειεν αὐτῷ σημαίνεσθαι ....ἧττον ἂν ἐπείσθη.. .

I. 4. 19. τοὺς συνόντας ἐδόκει ποιεῖν, ὁπότε ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων ὁρῷντο, ἀπέχεσθαι.....

II. 9. 4. ὁπότε συγκομίζοι ἢ σῖτον..... ἀφελὼν ἂν ἔδωκε.

III. 9. 11. ὁπότε γάρ τις ὁμολογήσειε τοῦ μὲν ἄρχοντος εἶναι.....

Et III. 8. 9. ἐπειδὴ δὲ καὶ τοῦτο συμφαῖεν.....

— *57*, *5*. τε (après ἐργάζεσθαι) Gi. Mü.

Hense, p. 656, l. 15. Manque dans Stobée.

Stobée a évidemment tort, car ce τε s'unit d'une façon très

ordinaire au καὶ suivant. Il serait fastidieux et vraiment superflu de tirer des *Mémorables* une liste de références (qui serait longue) à ce sujet.

L. I. Ch. v (§ 1-5).

— *1, 4.* μάλιστ' ἄν Gi. Mü. — Hense, p. 498, l. 4 : ἄν manque dans S. Md. sA. Br.

— *1, 6.* ὄντινα αἰσθανοίμεθα Gi. Mü. — N. cr. Gi. p. XXII : « Post ὄντινα addunt ἄν libri et Stob. » — (Exact).

Bien que σῳζοίμεθα soit à l'optatif comme subordonné à l'optatif conditionnel βουλοίμεθα, la particule ἄν est nécessaire pour lui donner le sens d'un potentiel, intention de l'auteur qui ressort du contexte. En effet, au style direct on aurait : βουλόμεθα αἱρεῖσθαι ἄνδρα ὑφ' οὗ μάλιστ' ἂν σῳζώμεθα. Xénophon emploie le potentiel avec ἄν dans une proposition relative, comme il le ferait dans une proposition principale ; cf. IV. 4. 7 : πρὸς ἃ οὔτε σὺ οὔτ' ἂν ἄλλος οὐδεὶς δύναιτ' ἀντειπεῖν.

D'ailleurs cet emploi de ἄν, légitime malgré certaines contestations dans des propositions subordonnées, pourvu qu'il soit nécessaire dans des principales de même sens, est bien, et cela suffit présentement, de la langue de notre auteur. Nous le trouvons, dans le même chapitre, avec εἰ (I. 5. 3) : εἴ γε μήδε δοῦλον ἀκρατῆ δεξαίμεθ' ἄν. Si nous ne voulions pas même recevoir, etc. — Et au chapitre suivant (I. 6. 2) dans une énonciative : ὡς οὐδ' ἂν εἷς δοῦλος ὑπὸ δεσπότῃ διαιτώμενος μείνειε.

Quant à la particule, qui précède αἰσθανοίμεθα dans les mss, on s'explique que Gilbert ne l'ait pas acceptée dans son texte. Bien que Krüger, très accueillant en général pour ἄν, l'ait citée sans hésitation, la nuance du potentiel ne paraît pas ici aussi évidente que pour σῳζοίμεθα, et l'omission de ἄν avec l'autre optatif n'entraînerait pas logiquement sa suppression près de ce dernier. Mücke a raison de dire que ὄντινα équivaut à εἴ τινα.

Vandaele[1] est de cet avis et considère comme une exception, unique en son genre, ce passage où les mss de Xénophon présentent le relatif accompagné de ἄν dans une relative suppositive, exprimant une idée générale. C'est ce que n'ont vu ni Kühner, ni Bornemann. Vandaele constate à propos de ce texte

1. Hilaire Vandaele, *L'optatif grec. Essai de syntaxe historique.* — Paris, 1897.

l'emploi relativement fréquent de la particule dans Xénophon (comme dans Lucien). Cette dernière remarque nous est une raison de plus de la maintenir à côté de σῳζοίμεθα, contrairement au texte adopté par Vandaele, et d'accord en cela avec les derniers éditeurs.

— *1*, 7. ἂν αἱροίμεθα Gi. Mü. — Hense, p. 499.7 αἱροίμεθα S. sA. Br. αἱρούμεθα Md.

Il suffit de remarquer que le verbe est compris dans l'énumération οἰηθείημεν, ἡγησαίμεθ', ἐπιτρέψαιμεν pour négliger la leçon de Stobée.

— *1*, *8*. Gi. N. cr. p. XXII : « σῶσαι et κρατῆσαι | σώσειν et κρατήσειν Cob.[1], Di., Spp., Sch. Sed vide exempla non facile correcta Plat. Rep. 415 C. Dém. 9.5..... οὐδ' ἂν ἐλπὶς ἦν αὐτὰ γενέσθαι βελτίω, eaque quae affert Frohberger ad Lys. 12.19 ; 19.8... cf. Redhantz ad Anab. VII. 2.25 et Buechsenschütz ad Hell. 1.6.14, etc. »

Les mss de Stobée (Cf. Hense, p. 499, l. 8) comme ceux de Xénophon ignorent les deux futurs. Ce temps serait d'ailleurs aussi très acceptable, puisqu'il s'agit en somme d'un fait à venir et c'est sans doute ce qui a déterminé plusieurs éditeurs à les substituer aux deux aoristes. Lebègue[2] s'est rangé à cet avis. Pourtant la leçon des mss n'appelle pas, ce semble, cette correction, et il paraît très soutenable de faire porter (avec Kühner et Bornemann) la particule de l'optatif sur les deux infinitifs aoristes, Xénophon leur donnant ainsi la valeur d'un conditionnel. Mais il vaut mieux encore admettre avec Breitenbach (irgend einmal) et Mücke (zeit und dauerlos Handlung) que les infinitifs aoristes n'indiquent, cas fréquent en grec, aucune époque déterminée pour l'accomplissement des deux actions. Ainsi, pour nous borner à quelques exemples pris sur divers points I. 3. 6 : φυλάξασθαι. — I. 6. 1 : παρελέσθαι. — III. 4. 3 : προεστάναι. — IV. 4. 5 : μαθεῖν et διδάξασθαι. — Et, même sans sortir de notre chapitre, nous en trouvons une collection nombreuse : ἐπιτρέψαι, παιδεῦσαι, διαφυλάξαι, etc., auxquels la remarque s'applique exactement[3].

1. Mnemosyne, 1858, p. 281.
2. Livre I. Edition classique. Paris, Hachette.
3. Mentionnons en passant la conjecture assez hardie de S. A. Naber (Mnemos., 1897, p. 64). Le passage lui paraît suspect, comme à Cobet, mais il préfère supposer la disparition de δύνασθαι après les deux infinitifs.

— *2, 6.* ταμιεῖα Gi. Mü. — Hense, p. 498.13 : ταμίαν S. Md. Br. — ταμεῖα sA. « Stobaeus fort. ταμιείαν, quod in ταμίαν latere vidit Buecheler ».

ταμίαν est évidemment ici un non-sens et ταμεῖα[1] peu probable sous la plume de Xénophon, bien que Rutherford (loc. cit., entre autres p. 115 sqq.) le représente avec force détails comme un précurseur de la κοινὴ διάλεκτος. — ταμιείαν serait une conjecture assez ingénieuse et plus acceptable.

Pourtant l'enchaînement des idées doit recommander la leçon des mss de Xénophon. En effet il est plus rationnel de supposer entre βοσκήματα, des troupeaux, forme particulière de richesse, et ἔργων ἐπιστασίαν, surveillance des travaux dans une propriété quelconque, une autre sorte de biens, telle que ταμιεῖα, des greniers. Car l'hypothèse proposée par Hense suppose moins de variété dans l'énumération. Elle aurait même cet autre inconvénient plus grave, de placer un mot d'une compréhension moindre après un autre d'une compréhension plus grande, car ἔργων ἐπιστασίαν désigne une fonction moins importante que ταμιείαν (intendance générale des biens).

— *3, 2.* πῶς οὐκ ἄξιον αὐτόν γε φυλάξασθαι τοιοῦτον γενέσθαι; Gi. Mü. — Item Stobée. Hartman, *Anal. Xen.* p. 159 dit : « Ut absit soloecismus, ante φυλάξασθαι pronomen τινά inserendum videtur. » Solécisme est un gros mot pour désigner une ellipse d'une hardiesse toute grecque. L'esprit ne fait guère d'efforts pour rétablir le sujet sous-entendu « un maître quelconque » — « l'un de nous » — puisque ἡμεῖς est le sujet de la proposition conditionnelle, étroitement uni à ἄξιόν ἐστι et à φυλάξασθαι par le sens même de la phrase. Car, Mücke le fait très justement observer, l'idée de maître, quoique le mot ne soit pas prononcé dans le dialogue, est implicitement contenue dans αὐτὸν et dans τινά sous-entendu. Par suite, l'antithèse de αὐτὸν et de δοῦλος est si expressive que l'ellipse n'a vraiment rien d'excessif. Xénophon nous en offre un autre exemple dans une sentence d'une portée également très générale.

Cyr. I. 6.19. Τοῦ αὐτὸν λέγειν ἃ μὴ σαφῶς εἰδείη εἴργεσθαι δεῖ. Puisque Hartman se montre grammairien si sévère, notera-t-il aussi un solécisme dans les phrases citées par Madwig, § 144, Rem. 2.

Plat. *Apol.* 29. A. Τὸ γάρ τοι θάνατον δεδιέναι οὐδὲν ἄλλο ἐστὶν ἢ δοκεῖν σοφὸν εἶναι μὴ ὄντα· δοκεῖν γὰρ εἰδέναι ἐστὶν ἃ οὐκ οἶδεν. — et

1. Bailly cite des ex. de ce mot dans Plutarque et Babrius.

Plat. *Crilon*, 49. BC Οὐδὲ ἀδικούμενον ἄρα ἀνταδικεῖν, ὡς οἱ πολλοὶ οἴονται, ἐπειδή γε οὐδαμῶς δεῖ ἀδικεῖν.

Le même écrivain se permet de rattacher un pronom complément au sujet sous-entendu de l'infinitif : Οὐκ ἄρα τοῦτ' ἔστι τὸ μέγα δύνασθαι, τὸ ποιεῖν ἃ δοκεῖ αὐτῷ *Gorg.*, 469. E.

Ne reprochons donc pas à Xénophon de n'être pas plus attique que Platon et félicitons-nous (en pensant qu'il est en si bonne compagnie), de l'accord des manuscrits sur cette phrase.

— *3, 5.* ἑαυτῷ Gi. Mü. — Hense, p. 499, 4. ἑαυτῷ sA.
αὐτῷ S. Md.
αὑτῷ Br. Tr.

Le *Paris.* et le *Bruxell.*, avec les mss de Xénophon, semblent fournir la meilleure leçon ; car le réfléchi forme ici une opposition attendue avec τοῖς μὲν ἄλλοις.

— *4, 1.* συνουσίᾳ Gi. Mü. — Hense, p. 499, 7. S. et sA. comme les mss de Xénophon, -οὐσία Md. Br. Cette dernière forme est une pure étourderie. Ce terme de métaphysique n'est nulle part moins à sa place que dans la discussion de morale très pratique qui remplit le chapitre.

— *4, 2.* ὅν εἰδείη Gi. Mü. — Hense, p. 499, 8. ὀνείδει ἢ S. sA. ὃν ἥδει ἢ Md. — ὃν ἥδει Br. sed ει in ras. corr. Br[1].

Évidemment, les copistes de Stobée ne comprenaient pas leur modèle ou péchaient par distraction.

4, 2. ὄψῳ τε Gi. Mü. — Hense, p. 499, 8. ὄψῳ libri Stob. Il n'y a aucune raison de supprimer τε avec Stobée devant καὶ οἴνῳ. Le cas est semblable à celui qui a été examiné dans I, 2, 57.

L. I. Ch. VI (§ 5-6-7-9-10).

5, 10. Gilb. N. cr. p. XXIV. — « ὁ μὲν... ὁ δὲ | ὁ μὲν πεινῶν... ὁ δὲ διψῶν Cob. Sch. ex Teletis fragmento apud Stob. Flor., 5, 67. Sed hoc si voluisset Xénophon, scripsisset, ut Teles, ἐσθίει καὶ pro ἐσθίων, πίνει καὶ pro πίνων. »

(Hense, p. 500, l. 1). Les mss de Stobée, pas plus que ceux de Xénophon, ne donnent πεινῶν et διψῶν. Sauppe, Kühner, Bornemann, Breitenbach et Dindorf avant Gilbert, et Mücke après lui, se sont ralliés à son opinion. Pourtant, son objection ne paraît pas irréfutable. — Diog. Laërce (11, 27) dit (cf. Hense, p. 39) : « Καὶ ἔλεγεν ἥδιστα ἐσθίων ἥκιστα ὄψου προσδεῖσθαι καὶ ἥδιστα πίνων ἥκιστα τὸ μὴ παρὸν ποτὸν ἀναμένειν. Il semble bien que chacune des deux citations nous fournisse une moitié de la solution. En

lisant Télès (Hense, p. 39) nous sommes frappés, comme Cobet (N. lect., p. 704), de l'à-propos de ces mots πεινῶν... διψῶν ; ils jaillissent, en quelque sorte, naturellement du texte et les mss de Stobée ajoutent si peu en somme aux ressources de ceux de Xénophon que l'omission est très supposable dans les deux groupes. Tel a été l'avis de Jacob et de Lebègue qui n'ont pas hésité à opérer, après Cobet et Schenkl, la restitution des participes. D'autre part, la phrase de Diogène Laërce nous dispense du scrupule de Gilbert. L'accumulation des participes l'a-t-elle effrayé ? Il n'ignore pas pourtant la souplesse exceptionnelle du grec dans la syntaxe de ce mode. De plus, le fait est en particulier peu surprenant dans un style analytique et simple comme celui-ci, dans des phrases où les éléments se juxtaposent plus souvent qu'ils ne se subordonnent. Or, dans chaque groupe de mots, les deux participes ont une fonction bien distincte. Πεινῶν, par exemple, indique la situation du sujet en général et ἥδιστα ἐσθίων une circonstance qui peut ne pas accompagner son appétit ; il est l'équivalent d'une proposition causale (ἅτε ἐσθίων) qui explique le verbe principal δεῖται. D'ailleurs, un écrivain plus styliste que lui, un philosophe d'une savante élégance, Platon, s'est permis la même ellipse des particules sans craindre l'obscurité. Cf. *Rep.*, « II, 366 A. Ἄδικοι δὲ κερδανοῦμέν τε καὶ λισσόμενοι ὑπερβαίνοντες καὶ ἁμαρτάνοντες πείθοντες αὐτοὺς ἀζήμιοι ἀπαλλάξομεν. »

Il est donc parfaitement grec (et pourquoi s'étonner que Xénophon se le soit permis ?) de rattacher plusieurs participes au sujet d'un verbe avec des valeurs différentes.

— *6, 4.* κωλύωνται πορεύεσθαι Gi. Mü. — Gi. not. cr. p. XXIV : « τοῦ post κωλύωνται add. Stob. Esc. — (Hense, p. 500, l. 8). Br. aussi. Mais S. et sA. n'ont pas l'article.

Non seulement la majorité des mss, mais encore la comparaison avec différents passages de Xénophon nous conseillent de laisser τοῦ à l'Escorialensis et au Bruxellensis. C'est ce qu'ont fait aussi Sauppe, Bornemann, Kühner et Schenkl. Ex. : I, 2, 59. τοὺς... ὄντας... βοηθεῖν ἱκανούς... πάντα τρόπον κωλύεσθαι (βοηθεῖν dépend de κωλύεσθαι comme de ἱκανούς).

IV, 5, 9. ἡ μὲν ἀκρασία... κωλύει τοῖς ἀναγκαιοτάτοις τε καὶ συνεχεστάτοις ἀξιολόγως ἥδεσθαι.

— *7, 5.* Gi. N. cr. p. XXIV. « τε post κρείττους om. A. Stob., A. — Hense, p. 500, l. 10. γε Md.

Γε serait absolument inexplicable et τε est nettement indiqué pour lier κρείττους γίγνονται à καὶ ῥᾷον φέρουσιν. La même omission regrettable a été observée dans Stobée pour I, 5, 4 et I, 2, 57.

— *7, 4.* μελετήσωσι Gi. Mü. — Gi. N. cr. p. XXIV. « μελετήσωσι Stob. | μελετῶσι libri, Spp., quod, quanquam μελετήσωσι concinniorem sermonem facit, tamen fieri potest; vide insequens μελετῶντι et cf. ad § 5 ». — En ce qui concerne Stobée (Hense, p. 500, l. 10) sA. seul a μελετήσουσι, S. Md. offrent μελετήσωσιν, Br. -σωσι : « Μελετήσωσι habet Stobaeus, vere, ut equidem censeo ». Kühner adopte μελετήσωσι, Schenkl μελετῶσι sans commentaire. Mais Bornemann critique, fort justement, l'emploi du subj. aoriste. « Non assentior, dit-il ; etenim in μελετήσαντες et ἀμελήσαντες ut tempus praeteritum spectatur, ita repetitam exercitationem praesentis conjunctivus exprimit. » Certes μελετήσωσι pourrait s'expliquer par une sorte d'harmonie avec les deux partic. aoristes qui précèdent ; le sens n'y répugnerait pas absolument, puisqu'il s'agit d'une supposition très générale. Pourtant la remarque de Bornemann, vraie en elle-même, est formellement appuyée par le témoignage des mss de Xénophon, qu'un seul de Stobée vient contredire, et avec un futur mal approprié aux circonstances. Il paraît donc plus juste de nous en tenir à μελετῶσι.

Lacune dans Stobée de ἐμοὶ δὲ à ταῦτα νομίζων inclusivement.

— *9, 6.* ἡ πλείων Gi. Mü. — Gi. N. cr. p. XXIV. « ἡ Aω | ἢ BC, ἢ B³ ω. Om. Stob. (qui πλέον habet). Di. Sch. »

Sans doute πλέον[1] (de S. Md. sA) est une étourderie, à cause du nomin. σχολὴ et ἢ n'aurait ici aucun sens. — Il ne saurait être question d'autre part du subjonctif délibératif (ἢ) et si εἰμί devait être exprimé, il le serait à l'optatif avec ἄν. — Πλείων sans article de Br. est préférable. — Sauppe, Bornemann, Gilbert et Mücke admettent ἡ sans commentaire. Kühner dit qu'il est nécessaire à cause de ποτέρῳ. Mais σχολὴ semble plutôt pris dans un sens partitif. Nous dirions « plus *de* loisir pour s'occuper (ἐπὶ τῷ ἐπιμελεῖσθαι). Si ἐπιμελεῖσθαι était précédé de τοῦ, l'auteur manifesterait par là même l'intention contraire. Nous traduirions alors « *le* loisir de s'appliquer. » L'article serait à sa place devant le substantif pour montrer qu'il est déterminé par un infinitif expressément décliné.

— *10, 4.* Gi. N. cr. p. XXIV. « καὶ τὸ μὲν θεῖον.... κρατίστου « abesse malim ».

Schenkl et Mücke admettent ce membre de phrase enfermé entre crochets dans l'édition Gilbert. Ce dernier est bien laconi-

1. Cf. Hense, p. 500.

que. Trouve-t-il le développement un peu diffus ? Reprocherait-il, comme Rutherford[1], à Xénophon de ne savoir pas se borner ? Ou croit-il à une interpolation ? Et pourquoi ? L'accord des deux groupes de mss est formel et cette minutie de l'argumentation bien socratique, du moins conforme aux habitudes du Socrate des *Mémorables*. Loin de serrer et d'abréger ses démonstrations, il ne nous fait pas grâce d'un élément. Accoutumé à parler d'une façon pratique à des gens de toute condition (Cf. I. 1. 10 en particulier), il les amène insensiblement, en leur épargnant avec complaisance toute transition fatigante ou difficile, de lumière en lumière, à la parfaite évidence de la conclusion. Or l'ἐγγυτάτω τοῦ Θείου en serait une d'une philosophie bien élevée pour ses interlocuteurs. Après avoir montré la « noblesse » de l'homme tempérant, il faut encore qu'il montre les « avantages » de sa vertu. Aussi après s'être laissé entraîner un instant vers l'idéal, redescend-il sur la terre avec les deux derniers termes du raisonnement. Approcher du divin, n'est-ce pas donner à sa nature toute la sagesse et toute la force dont elle est capable ?

L. I. Ch. vi (§ 13-15).

— *13, 9.* — [ὥσπερ πόρνους]. Spp. Sch. Gi. Mü. — Ruhnken a le premier proposé la suppression de ces mots. Les mss de Stobée (Hense, p. 160, l. 17) les citent comme ceux de Xénophon. — Hartman (*An. Xen.*, p. 160) dit : « Absurde haec esse mihi constat, sed probabilem conjecturam non repperi. » C'est qu'en effet il est difficile de trouver une expression d'un réalisme plus juste et d'une ironie mieux appropriée.

Si le terme est un peu cru, il est naturel dans la bouche de Socrate. Il suffit de songer au cynisme des sophistes, à l'acharnement qu'ils devaient mettre à dénigrer un philosophe dont la vie et les doctrines les gênaient singulièrement, pour comprendre et approuver le dédain qu'il leur témoigne. D'ailleurs les flétrir avec cette véhémence, ce n'est pas seulement, pour lui, faire entendre le cri de sa conscience, c'est s'efforcer d'inspirer le même dégoût à tous les καλοὶ κἀγαθοί qui s'intéressent à ses causeries. Aussi avec Kühner, Bornemann, Breitenbach, respec-

1. *The New Phrynichus*, p. 109.

terons-nous le texte commun des mss. Breitenbach donne un commentaire qui justifie admirablement la présence des deux mots incriminés : « Les sophistes, dit-il, déshonorent la sagesse, comme les πόρνοι déshonorent la beauté ».

— *13, 10.* — εὐφυᾶ. Gi. Mü. (et les div. édit.).

Hense, p. 161, l. 4. — εὐφυῆ Md. sA, comme plusieurs mss de Xén. — Les inscriptions (cf. Meisterhans, p. 118.11 et Bamberg. Jahresb. VIII. 202) montrent que ἐυφυᾶ devait être l'orthographe attique au temps de Xénophon. L'a-t-il suivie ?.....

— *14, 9.* — κἂν Sch. Gi. — καὶ, ἂν Mü. — (comme Spp. Breit.) Hense, p. 161.14. καὶ ἂν Stobée. En présence de la diversité des leçons, on peut préférer la plus euphonique, celle de Gilbert, car l'oreille semble seul juge en pareil cas.

14, 10. — γιγνώμεθα Sch. Gi. Mü. — Hense, p. 161, l. 15. γενώμεθα Md. sA. — γινώμεθα S. Br.

La forme en γιγν et celle en γιν alternant dans les mss, rien n'empêche de supposer que Xénophon a employé la plus attique, vu les dates. D'autre part on ne peut hésiter à préférer ici le présent à l'aoriste, car il s'agit d'une habitude de Socrate et de ses auditeurs et ce temps concorde avec διέρχομαι et ἐκλεγόμεθα. Les quatre mss de Stobée ont donc tort.

Stobée ne cite pas les deux lignes suivantes de Ἐμοὶ μὲν à καὶ (du § 15).

Livre II. Ch. I (§ 18 à 34).

— S n'a pas cet extrait et Br a plusieurs lacunes.

— *19, 4.* ἢ Gi. Mü. — Hense, p. 162, l. 8. Manque dans Md et sA. Cette omission est une faute, car le second ἢ est aussi nécessaire que le premier.

— *20, 13.* δὴ ἔπειτα (texte d'Hésiode cité ainsi par Clem.) Hense p.163. l. 8. δ' ἤπειτα Cod. Platon. et Gesner[2]. δ'ἤπειτα Md. — ἔπειτα sA. — δ'ἔπειτα Br.

— *20, 15.* τἀγάθ' οἱ. — Hense, p. 163, l. 10. τἀγαθοὶ Md. τἄγαθ' οἷ (sic) sA. τἀγαθὰ Br.

— *20, 17.* μὴ τὰ μαλακὰ μῶσο, μὴ τὰ σκλήρ' ἔχῃς. Hense, p. 163. 13. μήποτ' ἀμαλακόμματα μητ' ἂν σκληρὰ ἔχῃς Md. — μὴ ποτὰ μαλακὰ μώεῳ μὴ τὰ σκληρὰ ἔχῃς sA.

— *22, 4.* καθαρότητι Spp. Gi. — Gi. N. cr. p. XXVIII « Cf. Oecon. 10.7) CV[1] (aliique ?) καθαριότητι B. Stob. καθαρροτι A[1].

1. Erreur ; dans A. 168vo, 15, on lit καθαριότητι.

καθαρειότητι Di. Sch. » Cf. Hense, p. 164, l. 11, καθαριότητι Md. sA. — καθαρειότητι Br. — Sauppe, Kühner et Bornemann avaient fait le même choix que Gilbert, mais ils s'en rapportaient à des sources d'une autorité contestable. Καθαριότητι reste donc seule base de discussion. Or ce doit être une corruption postérieure de καθαρειότητι, forme contemporaine de Xénophon[1].

Rien ne nous permet de croire qu'il ait été ici en avance sur son temps ; il semble donc qu'on doive s'en tenir à καθαρειότητι (ce qu'avait fait Dindorf), de même qu'on préférerait καθάρειος à καθάριος.

— *22, 6.* (Pour τεθραμμένην. Voy. collation du Gr. 1302). — μὲν εἰς Gi. Mü. — Hense, p. 164, l. 13. εἰς Stobée. La nécessité de μὲν opposé à δὲ après κεκαλλωπισμένην ne paraît pas contestable.

— *22, 8.* Gi. N. cr. p. XXVIII « δοκεῖν φαίνεσθαι recte tuetur Di ». Les divers éditeurs, depuis Sauppe, sont de cet avis. — Hartman (*Anal. Xen.*, p. 161) dit : « Verba δοκεῖν et φαίνεσθαι ita inter se juncta ferri non possunt, sed alterutrum delendum est. » Mücke traduit bien « sich darzustellen schien » mais l'exemple qu'il cite à l'appui de sa traduction n'est pas concluant. « ἐκπλαγέντες τῷ δόξαι μέγαν τε καὶ καλὸν φανῆναι τὸν Κῦρον. Cyr. VIII. 3.14 ». Ici les deux infinitifs sont de parfaits synonymes. Kühner commente ainsi, et très exactement, « ut... speciem prae se ferre videretur ».

Il est certain que, en général, les auteurs n'établissent pas de distinction entre δοκεῖν et φαίνεσθαι. Mais ici le premier marque l'impression faite sur le spectateur et φαίνεσθαι la coquetterie volontaire du mystérieux personnage. Le vice « semble vouloir paraître » plus rouge que nature ; c'est « l'éclat emprunté » dont parle Racine.

— *23, 5.* — τράπῃ Sch. Gi. Mü. — Hense, p. 165, 5. τραπῇς (sic) Stobée. τραπῇς libri Stobaei.

En ce moment où l'âme d'Hercule *se replie sur elle-même* et s'interroge sur la ligne de conduite à suivre, la voix moyenne est infiniment préférable à la voix active. C'est aussi l'avis de Hense qui ajoute « *etiam Stobaeo hoc dederim.* » Voyez d'ailleurs au § 22 ποτέραν τῶν ὁδῶν τράπηται.

— *23, 6.* ἐπὶ τὴν ἡδίστην τε. — Hense, 165.6. ἐπὶ τὴν ἡδίστην τὲ Md. Br. ἐπὶ θ'ἡδίστην sA.

— *24, 3.* † διέσει Gi. — διέσῃ Sauppe, Kuhner, Breitenbach, Mücke. — Hense, p. 165.10. διέσῃ Stobée. διέσῃ Md. sA. Br.

1. C'est du moins certain pour l'adjectif καθάρειος et l'on peut lire καθαρείως dans la Cyropédie (I. 3.8).

Gi. N. cr. p. XXVIII : « διέσει plane singulare[1] est | δεήσῃ A. διοίσει. Di. Sch. ; sed hoc poeticum, διαιτήσει Valcken. Alii alia (διάξεις[2], διατελέσεις, διαγενήσει, διαβιώσει).

Ces dernières conjectures, y compris celle de Valckenaer, quoique toutes conformes au sens général de la phrase, s'écartent vraiment trop de la leçon des mss. Il en est une autre, qui sans s'en écarter autant pour la forme, offre un sens aussi satisfaisant et semble un heureux compromis entre les deux difficultés ; c'est διοίσει proposé par Dindorf et adopté par Schenkl. Gilbert n'ose suivre leur exemple à cause du caractère poétique de ce mot. Mais ce n'est pas un empêchement absolu. On n'en est plus à noter les termes dits « poétiques » de la langue de Xénophon, et qui sont simplement des expressions et des tours exclus de la bonne prose attique. Celui-ci n'avait pas sur les limites des genres une opinion aussi arrêtée que Voltaire. Aussi διοίσει semble-t-il en somme préférable ; Hense lui-même est de cet avis dans ses notes, quoique obligé de conserver διέσῃ dans le texte de Stobée.

— *24, 5.* — Gi. N. cr. p. XXIX : « ...potius ἡσθείης cum Stobaeo omittendum est. » Hense, p. 165.12. Le mot n'est pas dans Stobée. Les divers éditeurs depuis Sauppe l'ont admis et je ne vois pas plus de motif d'exclusion que pour εὐφρανθείης par exemple. Un peu d'ampleur dans le développement n'est pas pour déplaire ici à tous ceux qui, avec Croiset, croient que Xénophon (pourtant homme d'action avant tout et volontairement étranger à la rhétorique) a bien pu se donner une fois le luxe de reprendre un thème du sophiste.

Malgré le désir de ne pas entreprendre une discussion générale des atéthèses d'Outre-Rhin, on peut s'étonner des réflexions de Gilbert. Quoique beaucoup moins impitoyable que Krohn[3], il a eu tort de le suivre ici. Suivant eux, le ton légèrement ironique du § 34 (ἐκόσμησε, etc.), montre que le morceau n'est pas de Xénophon ; car la plaisanterie n'est pas de saison dans le dialogue entre Socrate et Aristippe, et Socrate semble ainsi diminuer lui-même la portée de son argumentation. Tout au contraire ce ton enjoué montre bien que l'auteur plaisante Prodicos

1. Mücke trouve aussi διέσῃ bizarre, et sans oser l'exclure de son texte, y voit une faute de copie (verschreiben) pour διαγενήσῃ, c'est bien hardi !

2. Recommandé par Hartman comme employé dans plusieurs passages de la Cyropédie.

3. *Socrates und Xenophon.*

sur sa faconde, ses moyens de séduction, et se défend avec une coquetterie discrète d'être comme lui un virtuose de la parole. Xénophon appose donc ainsi sa marque au chapitre tant contesté; il affirme ainsi d'une façon positive son remaniement d'un thème bien connu. Gilbert n'a pas remarqué peut-être dans le § 33 la tirade de la Vertu : « ἔστι δὲ τοῖς μὲν ἐμοῖς φίλοις ἡδεῖα μὲν καὶ ἀπράγμων σίτων καὶ ποτῶν ἀπόλαυσις » où le tour d'esprit de Xénophon, le caractère pratique de la philosophie qu'il a retenue des enseignements de Socrate, est très reconnaissable, tirade qui, pour le sens et la forme, se fond aisément dans l'ensemble des *Mémorables*.

— *24, 6.* — μάλιστ' ἄν. — Gi. Mü. — Hense, p. 165-13. ἄν manque dans Md. sA. Br. — Il y a ici même raison de symétrie pour conserver ἄν que pour l'optatif τερφθείης (24.4).

26, 4. — Gi. N. cr. p. XXIX : « [ὑποκοριζόμενοι] (pro quo ὑποκνιζόμενοι Cob.) inclusi cum Breit., quanquam verbum veterum testimoniis satis firmatur. Ego iis assentior, qui ὑποκοριζόμενοι (blandientes,) post Εὐδαιμονίαν collocant, etsi ita ἡ Κακία videtur tanquam suam causam prodere. » Mücke enferme aussi le mot entre crochets. Sauppe l'édite franchement. Il est dans les divers mss de Stobée (Hense, p. 166, 2). Il a donné bien des soucis aux critiques. Certains se sont lancés dans des suppositions très hardies. Ainsi Schenkl disait : « Scripsisse videtur Xen. οἱ δὲ μισοῦντές με, ἐπεὶ τήνδε Ἀρετὴν λέγουσιν ὑποκοριζόμενοι, ἐμὲ ὀνομάζουσι κακίαν », et Boëttiger, p. 17. « Socrates salse perstringere videtur Prodici in distinguendis vocabulis eorumque discriminibus acumen ». — Bernhardy tranchait le nœud avec une hardiesse digne d'Alexandre : il ajoutait μὴ, c'était très simple. Gilbert, très hésitant, comme souvent, préfère placer le mot après εὐδαιμονίαν, bien que le Vice semble ainsi trahir sa cause. Cette décision ne surprend qu'à moitié si l'on songe qu'il édite à regret (V. pl. haut, 24.5) tout le dialogue. Son tort est de trop limiter le sens de ὑποκοριζόμενοι.

L'interprétation de Photius « dénigrer » (Koch traduit : *detrecto*) est plus conforme à la souplesse du vocabulaire grec. En effet, cette façon de « faire la petite bouche[1] » — (le mot pris isolément ne dit pas autre chose) — se prête à deux intentions très opposées. Cela peut signifier « minauder » ou « faire le dédaigneux ». Or ce dernier sens nous fournit une interprétation très aisée. Pour la Κακία ses censeurs sont des gens trop

1. Cf. A. Jacob, *Extraits des Mém.*, p. 62, n° 2.

délicats (« les délicats sont malheureux », dit le poète) qui n'osent s'accorder toutes les aises promises à Hercule. Ces délicats sont des sots et, faute de bonnes raisons, elle ne trouve à manier contre eux que le sarcasme.

— *28, 9.* εἴτε γῆν. Gi. Mü.— Hense, p. 166.18. sA comme Xen. εἰ τὴν γῆν Md. Br. — Il ne paraît guère utile d'introduire l'article avec les deux mss de Stobée. Le voisinage de γῆν suffit à expliquer le changement de τε en τὴν.

— *28, 12.* — ὁρμᾷς Gi. Mü. — Hense, p. 166.21. ὁρμᾷς sA. — ὁρμαῖς Md. — Br. omet le passage.

— *28, 14.* αὐτάς τε. Gi. Mü. — Hense, 166.23. sA aussi. — αὐτὸς τὲ (sic) Md. — Om. Br.

— *28, 15.* αὐταῖς δεῖ. Gi. Mü.— H. 166.24. δεῖ αὐταῖς Md. sA. — Om. Br.

— *29, 1.* καὶ ἡ Κακία ὑπολαβοῦσα εἶπεν.— H. 167.1. De même sA. — καὶ την (sic ?) Κακίαν ὑπολαβοῦσαν εἰπεῖν Md. Br.

Hense ajoute : « Nescio igitur an scripserit Stobaeus : καὶ τὴν Κακίαν ὑπολαβοῦσαν εἰπεῖν ⟨οὕτ⟩ως φησὶ Πρόδικος, nisi ipsum fortasse ὥς prave interpretatus est οὕτως. » Hense va chercher bien loin l'explication d'une correction de Md. et Br., que la suite du texte ne justifie pas ; ce n'est pourtant pas un accident isolé. Rien ne nous autorise à rétablir ⟨οὕτ⟩, puisque Xénophon ne cite pas les paroles mêmes de Prodicos (V. pl. haut), mais ne lui emprunte vraisemblablement que la donnée générale de l'allégorie.

— *30, 2.* μηδὲν τούτων ἕνεκα πράττειν ἐθέλουσα. Gi. N. cr. p. XXIX. « Spuria putat Schenkl. » Hense, p. 167, 6. Les mss de Stobée citent ces mots, comme ceux de Xénophon. Les autres éditeurs les ont trouvés naturels et Breitenbach les commente très justement. « Du willst nicht bloss nicht arbeiten wodurch ein wahrer Genuss erst möglich wird. » On ne voit donc pas ce qui pourrait justifier les doutes de Schenkl.

— *30, 6.* — Gi. N. cr. p. XXIX. ὀψοποιΐας Tillmanns, Sch. | ὀψοποιεῖς Bl. ὀψοποιοὺς AC ω, Stob., Di.,'Spp., Breit. — Hense, p. 167, 10 ὀψοποιοὺς dans tous les mss de Stobée. Pourquoi Gilb. préfère-t-il la correction de Tillmanns (Misc. crit., p. 9) avec Schenkl ?

Le verbe μηχανᾶσθαι a ordinairement, il est vrai, pour complément, une proposition finale. Ex. II. 3. 10 : μηχανᾶσθαι ὅπως σοι ὡς βέλτιστος ᾖ — ou un nom de chose, tel que dans III. 11. 15 : τοῦτο αὐτὴ καὶ μηχανήσει et IV. 7. 6 : ἣ ἕκαστα ὁ Θεὸς μηχανᾶται. — Mais si, selon le commentaire de Schneider, fondé sur plusieurs

passages des *Mémorables*, il signifie « sedulo et cum animi contentione comparare sibi », ne peut-il avoir, à l'occasion, pour complément un nom de personne? L'extension du sens serait-elle donc si hardie? Surtout puisqu'il s'agit d'un domestique, d'un esclave? Aussi ne semble-t-il même pas nécessaire de supposer, avec Jacob, une lacune après μηχανωμένη pour conserver ὀψοποιοὺς avec les prédécesseurs de Schenkl et Mücke.

— *30*, 7.— παρασκευάζει (après πολυτελεῖς). Gi. Sch. -ζῃ Sauppe Breit. Mücke, avec les mss A et B. — Hense, p. 167.11. παρασκευάζῃ Md. sA[1] Br.

S'il est établi que la forme de la désinence attique au temps où Xénophon dut composer les *Mémorables* était ει, nous ne pouvons affirmer qu'il s'est conformé à cet usage. Les partisans des deux orthographes semblent donc lutter à armes égales.

— *30*, *10*. [τὰς κλίνας καὶ]. Sch. Gi. Mü.— Gi. N. cr. p. XXIX : « Om. Clem. l. c. Schneidero auctore inclusi cum Schenkelio ». — Dans Sauppe, Kühner, L. Dindorf sans crochets. — Stobée (H. 167.13) cite ces mots. Schenkl veut trop prouver, quand il rappelle que personne ne verra dans un lit un objet de luxe.

C'est par une sorte de redondance, assez agréable ici, que le lit est nommé avec les accessoires qui font d'un meuble nécessaire un instrument de volupté. Ce serait donc affaiblir l'énergique invective de la Vertu que de pousser la concision à ce point. Cela ne s'accorderait pas avec l'ampleur générale du développement. Ici encore Xénophon a montré qu'il savait jouer au sophiste[1].

— *30*, *15*. Sauppe, Breitenbach, L. Dindorf, Schenkl, Mücke, préfèrent σεαυτῆς ou σαυτῆς (« recte, ut videtur, dit Gilbert, p. XXIX) donné par C et d'autres mss de Xén. ; ils trouvent ἑαυτῆς trop hardi. Or A. B. et les mss de Stobée, Md. sA. (Hense, 167, 18), défendent ἑαυτῆς que Gilbert accepte à regret, le jugeant « peu naturel ». Pourtant il a lui-même deux fois (dans II. 6. 35) adopté ἑαυτοῦ ; même décision dans I. 2. 46. Pourquoi s'étonner de l'hésitation des mss entre les deux formes? L'emploi du réfléchi de la 3e pers. au lieu de σεαυτοῦ ne semble pas avoir tant effrayé les auteurs grecs.

Cependant les exemples tirés de Platon par Matthiae (§ 489)

1. Hans Schacht, *De Xenophontis studiis rhetoricis* (Dissert. inaug. Berlin, Heinrich et Kemke, 1890, in-8°), a fait voir que Xénophon se souvenait de ses études et recourait volontiers, quoique discrètement, aux procedés de Gorgias.

ne semblent pas concluants pour le cas qui nous occupe. Car la présence d'un autre pronom de la même personne à côté du réfléchi pouvait fort bien dispenser l'auteur de montrer plus de précision.

Si l'on écarte les cas de ce genre, il semble bien en somme que l'oreille ait été le seul guide en cette matière. Ainsi, dans la Cyrop., V, 4, 37. Hug. a eu le tort de préférer σαυτῷ à ἑαυτῷ des mss après σὺν et dans VI, 3, 27 σαυτοῦ à ἑαυτοῦ des mss après τοῖς. En vertu de ce principe, Sauppe et Breitenbach ont eu tort, ce semble, d'écrire ἑαυτῆς après ἐπαίνου ; l'euphonie n'encourageait pas alors l'écrivain à préférer la forme sans σ du pronom.

— *30, 16.* τῆς δ'ἡμέρας Sch. Gi. Mü. — Hense, p. 167, 19. τῆς δὲ ἡμέρας Stobée. — Les élisions sont en général peu fréquentes dans les mss de Stobée.

— *31, 3.* ἀτιμάζει Sch. Gi. — Hense, p. 168, 2. ἀτιμάζῃ Sauppe, Kühner, Mücke. — (Cf. 30, 7.)

— *31, 5.* ἀθέατος Gi. — Hense, 168, 4 : omis dans Stobée. Hense ajoute : « Addidi de Xenophonte. » — Koch le cite dans son Lexique. — Bornemann, p. 99, dit : « Vel librarii, vel typographi culpa excidisse arbitror. » Sauppe, Bornemann, Breitenbach, Kühner, L. Dindorf et Mücke, l'admettent avec raison, car cet emploi fréquent d'adjectifs dérivés des verbes (ἀθέατος, ἄγευστος, ἀνήκοος, ἐπιλησμονέστερος, etc.) est un des caractères les plus nets de la langue de Xénophon.

— *31, 6.* τι. Gi. Mü. — Omis dans Stobée; Hense, p. 168, 6 : « τι addidi de Xen. »

— *31, 13.* βαρυνόμενοι. — Hense, 168, 12. παροινούμενοι Md. sA. La leçon des mss de Stobée ne mérite pas qu'on la discute : elle est, du reste, rejetée par Hense.

— *32, 2.* ἀνθρώπειον Sch. Gi. (N. cr. p. XXIX.) Mü. avec Md. et Br. — Sauppe, Breitenbach, Kühner, Bornemann et Jacob éditent ἀνθρώπινον d'après A in ras[1]. BCω sA.

Les auteurs grecs ne me semblent pas (peut-être par la faute de ceux qui nous ont transmis leurs œuvres) établir une distinction très nette entre ces deux adjectifs. Les lexicographes et les éditeurs sont en lutte perpétuelle sur ce sujet et Gilbert va de l'un à l'autre sans qu'on voie bien le fil qui le conduit dans ce ténèbres. Il semble pourtant probable que chez Xénophon ἀνθρώπειος désigne plutôt, dans la majorité des cas, ce qui concerne l'espèce humaine, par opposition à ce qui concerne la divinité

1. Dans A, f° 169vo, 17, la 1re forme n'est plus lisible.

d'une part et les êtres inférieurs de l'autre, tandis qu'ἀνθρώπινος se rapporte aux choses où l'initiative humaine et l'habileté acquise sont plus particulièrement manifestes. Ici ἀνθρώπινον semblerait donc préférable.

— *32, 4.* οἷς προσήκει Sauppe, Bornemann, Kühner, L. Dindorf, Gilbert et Mücke, d'accord avec les mss et Stobée. — Le commentaire de Bornemann παρ' οἷς προσήκει, d'après Heindorf (sous-ent. ἐμὲ τιμᾶσθαι) et celui de Brodeau « a quibus laudari convenit, a bonis scilicet et integris » constituent une banalité ou supposent une pétition de principe. Breitenbach tombe dans le même défaut quand il dit : « Auch die κακία wird geerht, aber nur von solchen, παρ' οἷς τιμᾶσθαι οὐ προσήκει. » La traduction très vague de Bessarion, « apud optimos homines », n'éclaircit rien. Si l'on rétablit par la pensée τιμᾶν τὴν ἀρετὴν avec Coray, on tombe dans une banalité analogue à celle de Brodeau. Il vaut donc mieux nous rattacher, avec Schenkl, à la conjecture προσήκω de Schneider. Celui-ci dit très justement : « Mihi venit in mentem respici ad formulam « ἀνδρὶ προσήκει οὐδεμίας ἀρετῆς » libri IV, 6, 11 et similes ; igitur Virtutem suspicor h. l. amicos suos dicentem ita fere loqui : « παρὰ ἀνθρώποις οἷς προσήκω, ἀγαπητὴ μὲν et caet. » C'est encore le plus simple et le plus naturel. Car il n'est pas plus hardi de supposer la modification de la désinence verbale que de croire à la perte de la préposition, et, d'autre part, c'est un fait indéniable que l'homme arrive à aimer les austérités de sa vie, comme la langue s'habitue à l'amertume de certains breuvages.

— *32, 5.* μὲν Gi. Mü. — Hense, p. 168, 18 μὲν γὰρ Stobée. Si l'on admet γὰρ, il faut sous-entendre εἰμί. — Or, συνεργός, φύλαξ, παραστάτις, συλλήπτρια et κοινωνός sont les attributs (avec ellipse de ἅτε ὤν) du sujet de τιμῶμαι. Μὲν seul suffit donc.

— *32, 7.* συλλήπτρια Gi. Mü.— Hense, p. 168, 20. συλλήπτειρα Md. sA. Br. Dans Stobée, les mots ἀρίστη δὲ φιλίας κοινωνός ne sont pas cités. Il n'y a d'ailleurs aucune raison pour ne pas les admettre avec les mss de Xénophon.

— *33, 1.* τοῖς μὲν Sch. Gi. Mü. — Hense, 168, 21. τοῖς Stob. Jacob. Ce μὲν employé ici absolument avec la valeur de *quidem*, et considéré dans ce sens comme un affaiblissement de μήν, convient bien au ton fier sur lequel la Vertu parle de ses amis. Pour légitimer son emploi, il ne serait même pas nécessaire d'y voir un ionisme de Xénophon, car les Attiques en fournissent quelques exemples[1]. — Xénophon dit de même dans les *Hellén.*,

1. Cf. aussi *Cyr.*, I, 6, 36. — PLATON, *Crat.*, 390, c. — *Crit.*, 43 d.

IV, 1, 36 : « Ἐλεύθερον εἶναι ἐγὼ μὲν οἶμαι ἀντάξιον εἶναι τῶν πάντων χρημάτων. »

Sa présence serait donc explicable, si l'on ne considérait que le groupe de mots sur lesquels il porte directement. Le malheur est qu'il fait un singulier effet, étant suivi de près de ἡδεῖα μὲν καὶ ἀπράγμων. Or, le second μὲν doit être conservé, car l'accord de Stobée et de Xénophon est formel et il n'offre aucune difficulté d'interprétation. Il paraît donc juste de sacrifier le premier qui d'ailleurs n'est pas dans Stobée. Car la Vertu a déjà suffisamment exalté la dignité de ses disciples, mais elle n'a pas encore montré la pure tranquillité de leurs jouissances.

— *33, 4.* — ἀπολείποντες Gilb. avec A. et B². — Hense, p. 168, 25 : ἀπολιπόντες Md. sA. Br. — Tous les autres verbes du contexte demandent qu'on choisisse le participe présent ; c'est ce qu'on a fait jusqu'ici.

— *33, 5.* — μεθιᾶσι Gi. Mü. — Hense, 168, 25 μεθίασιν Md. (-σι), Br.

— *33, 14.* Gi. N. cr., p. XXIX : « Ἡράκλεις spurium putat Cobet ». Cf. Nov. lect., p. 693. — Hense, p. 169, 9. Nous laissons à Cobet cette hypothèse, qu'aucun motif paléographique ou critique ne paraît justifier.

33. fin, κεκτῆσθαι Sch. Gi. Mü. — Hense, 169, 10. — Mais Gi. N. cr., p. XXIX « κτήσασθαι bene Stob. ». — En effet, Md. sA. et Br. ont l'aoriste. Pourtant, Gilb. a eu tort de regretter ce temps tout en éditant le parfait. Il semble que ce dernier, opposé à διαπονησαμένῳ fasse mieux apprécier la béatitude du lutteur au repos. Il a supporté bien des fatigues, enduré bien des misères, tout cela a passé (διαπονησαμένῳ), il n'en reste rien ; au contraire, le bonheur est acquis, il le garde (κεκτῆσθαι).

— *34, 1* † διώκει. — Gi. N. cr., p. XXIX : « διοικεῖ Stob., Cob., διῴκει Ruhnken (comme Hemsterhuis), διῄει Coraes (audacter dit Bornemann). Aut hoc aut διηγεῖτο scribendum est. » Hense, p. 169, 10. διοικεῖ Md. sA. Br.

Schenkl avait adopté διώκει. — Mücke, tout en le jugeant « ganz ungewöhnlich », fait de même. Koch le citait sans hésiter dans son *Lexique* avec le sens de « développer, exposer ». « In der Rede vortragen. » Sauppe, Kühner, Bornemann sont de cet avis. Bornemann avoue qu'il avait eu tort de préférer d'abord l'imparfait διῴκει à cause du temps historique ἐκόσμησε, et il justifie le présent en ces termes : « Quod tempus bene convenit cum hoc praesente, cum sermo sit de scripto Prodici, quod tum ab omnibus poterat legi. » C'est très juste, et la définition

de Koch, jointe à la remarque de Bornemann, ne peut que nous encourager à abandonner définitivement la leçon de Stobée. Pour nous, διώκει signifiera « suit d'un bout à l'autre ».

L. III. Ch. ix. § 1-2-3.

— 1, 1. εἴη Gi. Mü. — Di. N. cr. « εἴη omis. Stob. » — Hense 337, 15 om. sA — εἴη Md. et Br.

— 2, 7. ἐθέλοιεν ἄν. — Gi. N. cr., p. XLVIII « ἄν post ἐθέλοιεν om. Stob., fortasse recte ». Cf. Hense, p. 338, 10. Schneider supprime la particule que Sauppe, Bornemann, Kühner, Breitenbach et Mücke admettent avec raison.

Il n'est pas étonnant que le second ἄν ait pu être omis par les copistes des mss de Stobée, après la finale οιεν, et la particule qui précède θραξὶ est assez éloignée de son verbe pour que Xénophon l'ait répétée après lui.

Les exemples tirés de ses œuvres ne manquent pas. Cf. *Cyrop.*, III, 3, 35. Οἶδα ὑμᾶς ταὐτὰ ἐπισταμένους... καὶ ἀκούοντας διὰ τέλους οἷάπερ ἐγὼ ὥστε κἂν ἄλλους εἰκότως ἂν διδάσκοιτε. — *Oecon.*, 19, 16. Ἆρ' οὖν... καὶ περὶ ἀργυρίου ἐρωτῶν ἄν σε, πότερον καλὸν ἢ οὔ, δυναίμην ἄν σε πεῖσαι... — *Oecon*, 2, 13. ἴσως ἂν καταλυμηναίμην ἄν σου τὸν οἶκον et dans les *Mémorables* même, IV, 4, 19. καὶ πῶς ἄν, ἔφη, οἵ γε οὔτε συνελθεῖν ἅπαντες ἂν δυνηθεῖεν οὔτε ὁμόφωνοί εἰσι; Nous voilà donc bien autorisés à attribuer à l'auteur la répétition de la particule.

— 3, 4 πάντας Gi. Mü. — Les mss de Stobée (H., p. 338, 14). le donnent comme ceux de Xénophon ; Md. seul a πάντα. Ce mot exigerait trop d'effort de la part du lecteur pour le rattacher à ταῦτα par inversion. Πάντας, au contraire, s'unit aisément à τοὺς εὐφυεστέρους καὶ τοὺς ἀμβλυτέρους τὴν φύσιν.

L. III. Ch. ix. § 8.

J'avoue ne pas saisir pourquoi Gilbert parle d'intervertir l'ordre des §§ 8 et 9. Au contraire, il me semble reconnaître une liaison très logique entre les signes caractéristiques de la folie, indiqués au § 7 et la conclusion du § 8. Ce dernier nous fait envisager l'envie comme un manque d'équilibre intellectuel. Porter secours à son prochain, s'il est dans l'embarras, et souffrir de son bonheur, dès que la fortune lui a souri, n'est-ce pas là une sorte de

folie ? N'imitons pas Hartman (*Anal. Xen.*, p. 145), dont les étonnements ne se comptent plus[1], et passons, avec l'auteur, de l'étude de la folie en général à l'examen d'un cas particulier, choisi entre mille autres, et à titre d'exemple. Il est d'ailleurs aussi peu contestable qu'affligeant pour notre espèce.

— *8, 2.* ἐξηύρισκεν Di. Sch. Gi. — Hense, p. 720, 13. ἐξεύρισκεν S. M. sA. — Meisterhans, p. 136, 14 et Bamberg, VIII, 204, nous montrent que ηυ est bien contemporain de l'auteur. Rien ne nous empêche donc de supposer qu'il a pu l'employer de préférence à ευ adopté par Sauppe, Bornemann, Kühner et Mücke. D'ailleurs, on trouve çà et là des exemples de l'augment ηυ dans les mss de Xénophon et les inconséquences des copistes sur ce point sont innombrables[2].

L. III. Ch. ix, § 9.

— *9, 1.* μέν τι Gilb. avec CV² Stob. — μέντοι Bω. — Hense, p. 667, 11 μέντοι S. C'est avec raison que Gilbert choisit μέν τι, car μέντοι, quoique acceptable en soi, ne dispenserait pas de τι. Au sujet de ce § 9, Gilbert se borne à dire : « Sententiam alienam esse censet Hartman ineptamque videri sibi comparanti I, 2, 57. » Voici les termes exacts de Hartman. *Anal. Xen.*, p. 145 : « Ineptum hunc locum esse nemo negabit, qui memor sit pulcherrimi loci I, 2, 57, etc. » Rien au contraire n'est plus sensé, ni plus socratique que cette définition du « *loisir* » ; sa brièveté ne perd rien à la comparaison indiquée. Elle répond à un autre besoin, voilà tout. Là, il fallait défendre Socrate contre l'interprétation maligne d'un de ses textes favoris. Ici Xénophon nous montre le philosophe établissant simplement la valeur d'un terme souvent nécessaire dans ses discussions, et cela afin d'écarter les objections déloyales de la sophistique. Il est donc volontairement bref, comme pour écarter plus nettement les subtiles chicanes que ses adversaires ne manquaient pas de lui opposer.

— *9, 4.* ἐξεῖναι γὰρ αὐτοῖς et plus bas οὕτης κακῶς ἔφη[3] τοῦτο manquent dans Stobée (Hense, p. 667, 14 et 16). L. Dindorf,

1. « Invidiae definitionem hic inseri nemo, ut opinor, non miretur. »

2. Cf. *Oecon.* VII, 8. καὶ ἡ γυνή σοι συνέθυε καὶ συνηύχετο ταὐτὰ ταῦτα ; (app. critique de l'édition Schenkl, Berlin, Weidmann, 1876. συνήυχετο FM, συνεύχ. cet.).

3. Le nombre des ἔφη présents dans les mss de Xénophon et absents dans ceux de Stobée est assez considérable.

Gilbert, Mücke les ont admis d'accord avec les mss de Xénophon. Hense dit : « Tacite ex Xen. Gesn., inde vulg., potius secundum Stobaeum mala codicum Xen. emblemata resecanda esse perspexit Buecheler. » La suppression serait très rationnelle. Ces mots peuvent être considérés comme des gloses inutiles. Cela est surtout évident pour κακῶς ἔφη τοῦτο, mais Hense a raison aussi, semble-t-il, quand il rattache directement ἰέναι à σχολάζειν.

Schneider veut supprimer τοῦτον devant ἀσχολίας. On se demande pourquoi, car ce mot précise le sens de τις d'une façon très heureuse. Il va jusqu'à intercaler entre τι et τοὺς πλείστους ⟨ὅλως ἅπαντας σχολάζοντας μέντοι⟩ tirés d'un *Vossianus*. On est aujourd'hui fixé sur la valeur des fameux *Vossiani*, et Bornemann lui fait beaucoup d'honneur en discutant sa proposition, « quasi vero maxima hominum pars alea lusisset et scurras egisset, » et en l'éditant entre crochets. Kühner fait de même et déclare aussi la leçon inacceptable ; c'est trop évident.

Ernesti voulait ἰόντα ou σχολάζοντα, correction bien inutile, ce semble, au sens et à la symétrie. Ces participes ne sont ni plus grecs, ni plus conformes aux habitudes de Xénophon, que les infinitifs offerts par l'ensemble des manuscrits.

— *9, 6.* εἰ δέ τις ἴοι Gi. Mü. — Leçon curieuse de B. εἰ δ' αἰτήσει.

L. III. Ch. 9 (§ 14-15).

— *14, 4.* Πᾶν Gi. Mü. et les divers éditeurs. N. cr., p. LI. « Πάνυ B et Stob A »; d'après Hense, p. 169, 17 : Md. sA.

— *14, 6.* εὐτυχίαν sA. (Hense, 169, 19).; εὐτυχία M. (teste Loewio), leçon évidemment absurde.

— *14, 6.* οἶμαι (Hense, 169, 19). — οἴομαι Stob. Même raisonnement en faveur de la forme contracte que pour ἐξηύρισκεν et ici avec l'accord complet des éditeurs.

— *14, 7.* εὖ ποιεῖν sA. (Hense, 170, 1). εὐποιεῖν (sic) Md.

L. IV. Ch. 1 (entier).

— *1, 3.* Gi. N. cr., p. LVI « Stob. Esc. omis. ὅτι οὐδὲν..... ἐκεῖνον. — Il y a erreur. Hense, p. 170, 12, d'après sa recension de M. donne « φανερὸν εἶναι διότι (ὅτι Xén.) οὐδὲν ὠφελιμώτερον ἦν τοῦ Σωκράτει συνεῖναι. »

Gilbert dit encore : « Stob. A. omis. et ὅτι οὐδὲν ὠφελιμώτερον ἦν et καὶ μετ' ἐκείνου..... ἐκεῖνον ». — Hense lit dans sA. : « φανερὸν

εἶναι τοῦ Σωκράτους ὀν. ιῦ », « una littera erasa ». La note de Gilbert est exacte pour les deux mss de συνεῖναι à ἐκεῖνον.

— *2, 5*. ταχύ τε Gi. Mü. — Hense, p. 170, 18, ταχύτερον Md. sA. Br. On peut hésiter entre les deux leçons, car la comparaison entre les deux catégories d'intelligences, quoique implicite, s'impose naturellement au lecteur.

— 2, 6. πάντων Mü. Gi. N. cr., p. LVII : « τούτων St. Esc. » Hense, p. 171, 1, τούτων Md. Br. : « an τούτων πάντων Stob.? »

Il paraît difficile de préférer le τούτων de Stobée à πάντων, qui est beaucoup plus expressif et mieux approprié aux circonstances. Le propre d'une intelligence vive et bien douée est de s'intéresser à *toutes* les connaissances utiles. C'est par elles que l'on arrive à se débrouiller le mieux dans la vie pratique, à « tirer parti », εὖ χρῆσθαι, des hommes et des choses. Ce choix fait, τούτων n'est plus qu'une addition bien insignifiante, et il n'y a pas lieu de concilier les deux groupes de mss en unissant les deux leçons.

— [illegible] Sch., recte ut videtur. » Mücke est de l'avis de Schenkl. — [illegible] de Gilbert et confirme la définition donnée dans l'*Economique*. I, 5 : « Ἐμοὶ γοῦν δοκεῖ... πάντα τοῦ οἴκου εἶναι ὅσα τις κέκτηται ». Puis. *Id.*, 6, 4 : οἶκος δ' ἡμῖν ἐφαίνετο ὅπερ κτῆσις ἡ σύμπασα. Même sens de οἶκος dans *Mém.*, I, 1. 7 : « καὶ τοὺς μέλλοντας οἴκους τε καὶ πόλεις καλῶς οἰκήσειν » et IV, 5, 10 : « δι' ὧν ἄν τις..... τὸν ἑαυτοῦ οἶκον καλῶς οἰκονομήσειε[1]. » Et, par contre, dans I, 1,8 : « τῷ καλῶς οἰκίαν οἰκοδομησαμένῳ, le sens restreint de demeure, est indiscutable. — Il est donc vraisemblable que οἰκίαν est une erreur commune aux sources de nos mss, tant de Xénophon que de Stobée : sans quoi l'auteur serait en contradiction trop manifeste avec la définition qu'il a lui-même établie. Il ne s'agit pas ici d'habiter tel ou tel logis, mais de gérer habilement son bien, ses affaires, désignées ainsi par opposition aux affaires de l'État : « καὶ πόλιν. »

— *2, 11*. ἑαυτῶν Gi. Mü. — Hense, p. 171, 5 : αὐτῶν Md. sA. Br. La position du pronom entre le nom et l'article ne laisse aucun doute sur l'emploi du réfléchi et la leçon des mss de Stobée est un solécisme que Hense n'a pas toléré dans son texte.

1. Voir encore sur ce sens large de οἶκος, *Mémor.*, I, 2, 48; I, 2, 64; I, 5, 3; II, 1, 19; III, 6, 14; IV, 4, 16 sq.

— *3, 2.* ᾖει Gi. Mü. et les divers éditeurs. ἦν B. (f° 89, l. 7.) — Hense, 171, 8. ᾖει Br. — εἴη Md. sA. — εἴη est une étourderie. mais dont l'origine est visible; elle confirme l'exactitude de ᾖει et nous est par suite plus utile que ἦν de B.

— *3, 4.* Sch. Gi. Mü. : δοκοῦσαι εἶναι. — Hense, p. 171, 10, sic Br. — δοκοῦσαι sA. — δοκοῦσιν εἶναι Md. : « Voluit ne igitur αἵ ἄρισται δοκοῦσιν εἶναι ? » — La supposition de Hense n'est pas nécessaire pour expliquer la présence de εἶναι. Cette amplification analogue à l' « esse videatur » de Cicéron n'est pas rare chez Xénophon. Le « δοκεῖν φαίνεσθαι » discuté ci-dessus en est une preuve.

— *3, 8.* ἀδάμαστοι Sch. Gi. Mü. — Hense, 171, 14 : De même Md. Br. — ἀγύμναστοι sA.

La leçon de sA doit être abandonnée. Il s'agit ici de donner au cheval de la docilité plutôt que de l'habileté. Cette docilité fait en quelque sorte toute son adresse, du moins est-elle la première qualité qu'il doit acquérir pour être utile à son maître. ἀδάμαστοι correspond d'ailleurs naturellement à δαμασθεῖεν.

— *3.12.* γιγνομένας Sauppe, Kühner, Schenkl, Gilbert, Mücke. Gi. N. cr. p. LVII « (post ἀναγώγους δὲ) γενομένας Schneid. Di. » Dindorf attribue γινομένους à Stobée. C'est vrai pour sA, mais Md. Br. ont γιγνομένας (Hense, 171.18). Breitenbach garde γιγνομένας. Il ne considère pas assez l'ensemble de la phrase quand il explique le mot par « wenn sie aber nicht abgerichtet würden. » Hirschig, Schneider et Dindorf semblent avoir raison de préférer γενομένας, car ἀναγώγους γενομένας exprime une supposition symétrique de ἀχθείσας et un second γίγνεσθαι doit être rétabli par la pensée dans cette seconde hypothèse. L'ellipse de ce second infinitif est d'ailleurs des plus légitimes et nullement obscure. Les deux participes aoristes ont la même valeur que le εἰ.... γένοιντο du membre de phrase précédent et notre γίγνεσθαι à double action est de son côté l'équivalent du γιγνομένους placé après ἀρίστους. Le parallélisme des deux membres semble même très simple et l'écrivain, en adoptant d'une part ἀχθείσας et γενομένας après εἰ γένοιντο, d'autre part γίγνεσθαι après γιγνομένους s'est sans doute uniquement soucié de varier les formes de son raisonnement. Les mss ont une marche si incertaine entre ces formes de γίγνομαι qu'il faut parfois ne pas s'en tenir à la majorité de leurs suffrages pour un passage donné, mais en appeler de l'auteur à l'auteur lui-même.

— *4. 5.* Gilbert, N. cr. p. LVII. « ἐργάζεσθαι (ut infra) libri ; ἐξεργάζεσθαι Stobée ». Telle est la leçon de Md. Br. sA. (Hense, p. 171.24.); ἐργάζεσθαι Gi. et Mü. avec les divers éditeurs.

Le choix du mot composé s'explique mieux pour le superlatif que pour l'infinitif, car son énergie concorde ainsi avec l'énergie voulue des autres épithètes.

Quant à ἐξεργάζεσθαι, Schneider, dans son *Index*, le commente par deux autres passages des *Mémorables*. Dans le premier II. 3. 14 « νῦν δέ μοι σὺ δοκεῖς ἡγούμενος μᾶλλον ἂν ἐξεργάσασθαι τοῦτο » le sens de « mener à bien, perficere » est naturel, car il s'agit d'une tâche délicate, d'une lutte d'amours-propres froissés[1]. — Dans le second II. 4. 7 « ἃ πρὸ αὐτοῦ τις ἢ οὐκ ἐξειργάσατο ἢ οὐκ εἶδεν ἢ οὐκ ἤκουσεν ἢ οὐ διήνυσε, le composé semble bien être un synonyme du verbe simple, car autrement διήνυσε constituerait un pléonasme vicieux. Je sais bien que Rutherford (p. 109-115, etc.) blâme énergiquement la « verbosité » et la « négligence » de Xénophon, mais peut-être a-t-il trop reproché à l'auteur, sans tenir compte des multiples altérations de son œuvre et, même avec cette restriction, on ne peut souscrire à un jugement si sévère. Quoi qu'il en soit, le sens de *perficere*, « venir à bout de », ne semble pas nécessaire ici, précisément à cause de toute l'insistance des superlatifs précédents. C'est ce qu'a bien senti Kühner lorsqu'il disait : « Ex vocabulo ἐξεργαστικωτάτους *eliciendum* est ἐξεργάζεσθαι, quod ad ὧν ἂν ἐγχειρῶσι supplendum est ». C'est très juste. Le sens d'ἐξεργάζεσθαι est suffisamment donné par ἐξεργαστικωτάτους. Laissons donc ἐξεργάζεσθαι aux mss de Stobée où il pourrait n'avoir été amené que par le voisinage de ἐξεργαστικωτάτους. Tous d'ailleurs, un peu plus loin, reviennent, sans plus de raisons, au verbe simple, sauf le *Bruxellensis*, où le mot manque.

— *5.4.* — διαπράττεσθαί τε. — Gi. Mü. — Hense 172.8. τε manque dans Md. sA. Br. — La même omission a déjà été signalée 1. 5. 4. — 1. 2. 57. — I. 6. 7.

— *5.6.* — μὴ (devant μαθὼν) Gi. Mü. — Hense, 172. 10. μὴ Br. καὶ μὴ Md. sA. comme certains manuscrits de Xénophon. Ce καὶ est condamné par le sens, car il ne s'agit que d'une hypothèse très simple, et par la symétrie, car il ferait un singulier effet avec celui qui coordonne τὰ βλαβερά à τά τε ὠφέλιμα.

1. Voir un cas analogue I. 4. 11. « καὶ χεῖρας προσέθεσαν, αἳ τὰ πλεῖστα οἷς εὐδαιμονέστεροι ἐκείνων ἐσμὲν ἐξεργάζονται. » L'auteur souligne ainsi la délicatesse relative des œuvres qui assurent à l'homme une vie plus douce que celle des animaux.

— 5.8. διὰ δὲ Gi. Mü. — Hense, p. 172.12. « διά τε M. sA. δὲ Br. (si fides est collatoris silentio) ».

M et sA ont certainement tort, car il s'agit d'une opposition bien tranchée et non d'une addition à μὴ διαγιγνώσκων.

L. IV. Ch. 2 (§ 11 à 23).

— 11.6. τῆς (devant καλλίστης). Gi. Mü. — Gi. N. cr. p. LVIII. « Om. Stob. A. (secundum Di hic, non supra) et Vindob. » — Hense, p. 369.1 : Md aussi — καὶ καλλίστης Tr.

— 12.7. αὑτῶν (devant ἔχοιεν). Gi. Mü. et les divers éditeurs. — Hense, p. 369.11. ἑαυτῶν. Stobée. La leçon de Stobée, maintenant fixée, est favorable à la forme admise jusqu'ici. Pourtant, comme B (f° 92v°. l. 21) donne αὑτῶν (bien lu par Schenkl), l'hésitation est légitime, et nous en sommes encore à nous demander si cette diversité d'orthographe dans deux cas tout semblables ne repose pas sur un fait d'euphonie bien difficile à apprécier pour des modernes.

— *13. 5.* δοκεῖ, ἔφη Gi. Mü. — Gi. N. cr. p. LVIII : « ἔφη, ante δοκεῖ Stob. Esc. » Hense, 369, 19. S. et sA. aussi.

— *15, 1.* Δεινὸν γὰρ Gi. Mü. — Gi. N. cr. : « γὰρ om. Stob. » Hense, p. 370, 7. δεινὸν δ' S. Md. — δεινὸν sA. seulement. — Δὲ est inadmissible; γὰρ est nécessaire. L'ellipse de Ναὶ est claire dans la réponse et appelle la preuve δεινὸν γὰρ ἂν εἴη...

— *15, 1/2.* Di. Sch. Gilb. τί δ'; τί δε (sic) B. f° 93, l. 18 et sA. (Hense, p. 370, 8). — τί δαί S. Md.

— *15, 2.* ἐάν τις dans toutes les éditions. — H. 370, 8 : ἐὰν S. Md. sA. Aucune raison de supprimer ce τις qui est aussi bien à sa place ici que dans 17, 2. Stobée l'a perdu plus probablement que Xénophon, vu ses habitudes, ne l'a négligé.

— *15, 2,* ἐχθρὰν Gi. Mü. — H. 370, 9. αἰσχρὰν S. Md. sA.
δαί (ead. manu).

— *15, 5.* Τί δ'; ἐὰν Gi. Mü. — H. 370, 11. Τί δέ ἂν S. — τί δαὶ αν (sic) Md. — τί δὲ ἂν sA. — τί δὲ ἂν B. f° 93 v°, l. 1[1].

— *16, 1.* διορισώμεθα Gi. Mü. — H. 370, 11. διορισόμεθα S. sA. — διορισάμεθα (sic) Md. — Ce verbe dépend de βούλει; les leçons des mss de Stobée ne méritent donc pas discussion.

— *16, 4.* γε Gi. Mü. H. 371, 2. τε Md. sA. Tr. γε S. — Il ne

1. L. Dindorf mentionnait cette leçon que Schenkl passe sous silence.

peut être question d'addition, mais de restriction, et S. appuie justement la leçon de Xénophon.

— *17, 4.* παύσῃ Gi. Mü. — Gi. N. cr. p. LVIII : « καταπαύσῃ Stob. » H. 371, 6 : « S. καταπαύσῃ (sic) (κατα per compend.) παύσῃ (vel-σῃ) Md. sA. »

— *17, 7.* καὶ μὴ προσιέμενον φάρμακον dans les diverses éditions. H. 371, 9. Manque dans Stobée. « Tacite e Xen. addid. Gesner ».

— *17, 9.* ὑγιᾶ Gi. Mü. — H. 371, 11. ὑγιῆ S. Md. sA. La contraction en α (selon Meisterhans, p. 118, 11) est celle du temps de Xénophon. La forme en η est usitée seulement depuis le milieu du IVe siècle.

— *17, 13.* καὶ τοῦτο Gi. Mü. — Gi. not. cr. p. LIX : « καὶ αὐτὸ Stob. A. » H., 371, 15 : « τοῦτο etiam sA. ; fallitur Gaisford. »

— *18, 4.* ὁ Σωκράτης. H., 371, 18. ὦ Σώκρατες S. Md. sA.

— *20, 5.* γὰρ ἂνGi. Mü. — H., 372, 11 : ἂν manque dans Stobée. — Et aussi dans B. (fo 94 vo, 2). — Ἂν est indispensable pour donner à δύναιτο la valeur d'un conditionnel dans la proposition principale.

— *21, 2.* ταὐτὰ Sch. Gi. (sans comment.). — τὰ αὐτὰ Sauppe, Kühner, Bornemann, Breitenbach. — Hense, p. 372, 20. ταῦτα S. Md. sA. — τὰ αὐτὰ B. (fo 94 vo, l. 12). — Nul doute que ταὐτα ne soit la vraie forme, car elle est indiquée par le sens général « dire les mêmes choses sur le même sujet ». En quelque sorte, B. fournit le sens et Stobée nous fait entrevoir la forme ; la méprise de ταῦτα pour ταὐτὰ est des plus fréquentes.

— *21, 5.* ἀποφαίνηται Gi. Mü. (le mot est coordonné à λέγῃ et à φράζῃ). — Hense, 372, 24. ἀποφαίνεται S. Md. sA.

— *22, 9.* δίκαια dans les diverses éditions. Gi. N. cr., p. LIX : « Ante δίκαια addit τὰ Stob., fortasse recte ; certe sic acerbior reprehensio. » — Hense, p. 373, 8 : « τὰ δίκαια S. Md. sA., haud scio an recte. »

Il se pourrait en effet que la leçon de Stobée fût la bonne ; δίκαια sans article ne serait guère qu'une amplification après τὰ καλὰ καὶ ἀγαθὰ (souvent καλὰ κἀγαθά). Τὰ δίκαια, au contraire, c'est le *juste*, l'entier accomplissement du devoir ajouté à *l'honnête* qui consiste surtout à ne faire de tort à personne et à se montrer homme de bonne compagnie. Souhaitons donc l'admission définitive de τὰ dans ce paragraphe.

— *23, 2.* διατειναμένους Gi. Mü. — Gi. N. cr., p. LIX : « διατεινομένους (super διατιμωμένους) Stob. A. » — Oui, mais on lit διατιμωμένους dans S. Md. sans correction (Hense, 373, 10). — La lacune signalée par Gilbert dans sA. aux §§ 24 et 25 (καὶ ὁ

Σωκράτης, 24, 1. — οἶδεν ἥ ὅστις, 25, 3, om.) existe aussi dans M. depuis καὶ ὁ Σωκράτης jusqu'à καὶ ἀνεπιτήδεια ὅπως ἔχει. Cf. Hense, p. 561, 17.

— *24, 4.* τὸ (devant γνῶθι σαυτὸν) Gi. Mü. — Hense, 562, 2, manque dans S. (seul ici). — Le Vindob. doit avoir tort. Non seulement nous trouvons dans Platon. *Charm.*, 164 E : « Τὸ « Γνῶθι σαυτὸν » καὶ τὸ σωφρόνει ἐστὶ μὲν ταὐτό », mais Xénophon lui-même, Memor., I, 2, 56, dit : « Ἡσιόδου μὲν τὸ· Ἔργον δ' οὐδὲν..... et I, 2, 57 : « ὀρθῶς ἂν ἔχοι τὸ· Ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος.....[1] »

Donc, nous ne pouvons omettre l'article avec Stobée.

— *24, 6.* ἐμέλησεν Gi. Mü. — Hense, p. 562, 4. ἐμέλλησεν S. seul ici. Ἐμέλλησεν n'aurait aucun sens.

— *24, 7.* σαυτὸν devant ἐπισκοπεῖν Gi. Mü. — H. 562, 4. σεαυτὸν S (seul.)

— *25, 5.* πότερον Gi. Mü. — H. 562, 11. πότερον sA. — πρότερον S. Erreur amenée peut-être par le πρὶν précédent.

— *25, 6.* δυσπειθής Gi. Mü. — H. 562, 11, de même S. : « ἀπείθης ex ἀσθενής corr. sA. m. recenti ».

Δυσπειθής est certes préférable, car, dans la plupart des cas supposés, il ne s'agit pas d'une désobéissance absolue, mais d'un naturel rétif et non encore assoupli. De même, IV, 1, 3. δυσπειθεστάτας.

— *26, 4.* τά τε Gi. Mü. — H. 562, 20. τε manque dans Stobée. Τε s'unit bien au καὶ suivant. Omission analogue dans IV, 2, 5, où trois cas pareils sont déjà rappelés.

— *28, 4/5.* Gi. Mü. ἐπιθυμοῦσι τούτους ὑπὲρ αὐτῶν βουλεύεσθαι, καὶ προΐστασθαί γε αὐτῶν τούτους καὶ. — Gi. N. cr. p. LX : « γε post προΐστασθαι Steph. Breit | τε libri et Stob. Di. Spp. Sch. Inclusit τε Schneid. Ceterum Sch. cum Stephano ἐθέλουσι post τούτους addi vult (Sch. δὲ pro τε suspicans). » — Hense, p. 563, 14. τούτους ὑπὲρ..... αὐτῶν τούτους omis dans S. Md. sA.

Bien que les mss de Xénophon s'accordent à donner τε, la confusion entre les particules y est si facilement explicable qu'on ne doit pas hésiter à suivre l'exemple de Gilbert et Mücke. En effet, on ne voit pas bien le rôle de τε après προΐστασθαι. Il ne serait à sa place qu'après ἐπιθυμοῦσι, si l'on ajoutait ἐθέλουσι, tandis que καί... γε (« qui plus est ») insiste sur la gradation[2],

1. Cf. encore *Cyrop.*, V, 1, 21 : Τὸ δ' ἐὰν μένητε παρ' ἐμοί, ἀποδώσω, εὖ ἴστε αἰσχυνοίμην ἂν εἰπεῖν.

2. Cf. Platon, *Phédon*. 58, D. : « παρῆσάν τινες καὶ πολλοί γε » et Xén., *Mémor.*, IV, 3, 3 : « Ἀλλ' οἶσθά γ', ἔφη, ὅτι πρῶτον μὲν φωτὸς δεόμεθα... (La phrase précédente se termine précisément par un γε restrictif : Οὐκ ἔμοι γε).

προΐστασθαι ayant un sens plus fort que βουλεύεσθαι. D'autre part, ἐπιθυμοῦσι suffit à régir ces deux infinitifs. Il est pourtant regrettable qu'aucun groupe de mss ne nous offre ἐθέλουσι, car il ne serait pas malaisé de justifier sa présence. Si προΐστασθαι dit plus que βουλεύεσθαι, ἐθέλουσιν marque plus de résolution que ἐπιθυμοῦσιν. Il y aurait donc ainsi gradation dans les verbes principaux comme dans les verbes compléments. Mais, devant le silence des mss, on comprend que Gilbert et Mücke n'aient pas imité la hardiesse de Schenkl.

— 28.5/6. — καὶ τὰς ἐλπίδας Gi. Mü. — H. 563.14. τὰς manque dans Stobée. Il faut pourtant préférer la leçon de Xénophon à cause des déterminants τῶν ἀγαθῶν.

— 33.4. Μίνω. Gi. Mü. — A. 565.5. Μίνωϊ. Md. sA.

— 33.8. ἐδυνήθη. — H. 565.8. ἐδυνήθη. Md. sA. — ἡδυνήθη S comme les mss de Xénophon.

Bien que les mss semblent, selon l'expression fort juste de Dindorf « se jouer » au milieu de formes contradictoires, ἡδυνήθη serait mieux à sa place chez un atticiste que chez Xénophon. — ἐδυνήθη (Cf. Meisterhans) est plus probablement la forme choisie par notre auteur.

— 34.3. συντιθείη. Mü. — Gi. N. cr. p. LX : « συντεθείη Cω, συντιθεῖ et συντιθῇ Stob. A et Vindob., συνθείη B. Di. » — H. 565.17. Md a aussi συντιθῇ. — συντιθη (sic) S. συντιθείη paraît nécessaire avec εἴη et εὐδαιμονοίη.

— 34.5. ἔφη après οὐδέν. — H. 565.18. Manque dans Stobée.

Livre IV. Ch. 2. (§ 37-38-39).

— 37.4. καὶ τί νομίζεις. Gi. Mü. — H. 422.9 : καὶ manque dans Stobée, mais cette absence est naturelle. Le morceau est détaché complètement de ce qui précède. Le καὶ donné par B est une liaison aussi naturelle entre cette interrogation et la précédente que celle de καὶ δῆμον, une ligne plus haut.

Livre IV. Ch. 3. (§§ 3-6).

— 3.7. γε (après ἀναπαύσεως). Gi Mü. — Cf. Wachsmuth, I, p. 46, l. 11. τε F.

Ce τε produirait un effet bizarre, γε au contraire uni à καὶ est d'une utilité analogue à celle de la même particule dans IV. 2.28, déjà cité.

Livre IV. Ch. 4. (§ 5 à 25).

— *5.6.* βούλοιτο Gi. Mü. H. 373.17. μέλλοιτο S, seul à citer jusqu'au § 13 du même chapitre. Même à l'actif μέλλω serait moins approprié aux circonstances : il s'agit bien d'un désir, d'une intention. A plus forte raison μέλλοιτο est-il suspect. Voyez d'ailleurs le second membre de la comparaison : ἐὰν δέ τις βούληται.

— *6.3.* ἔφη. H. 374.2. Omis dans S, et *10.2.* (Hense, 375.3).

— *6.5.* ὦ Gi. Mü. H. 374. 4. Omis dans S.

— *6.5.* τὰ αὐτὰ les div. éditeurs. H. 374.5 : ταῦτα S. Même erreur déjà discutée IV. 2.21.

— *7.4.* πρότερον *id.* H. 374.10 : πρὶν S. Cette construction de πρὶν adverbe est insolite.

— *7.4.* πειρᾷ *id.* H. *374,10* : Omis dans S. Hense ajoute : « Vix desideratur πειρᾷ. »

— *7.5.* ἐστίν *id.* H. 374.11. γίνονται. S.

— *7.6.* ἃ καὶ *id.* H. *ibid.* 12. καὶ. S.

Καὶ seul était strictement suffisant, ἃ aussi, quoique d'un emploi moins fréquent que ὥσπερ. Pourtant, vu l'insistance ironique de Socrate et le très grand nombre des cas où le sophiste, pas plus que le philosophe, ne peut varier dans ses affirmations, ἃ καὶ est d'un effet très juste et comparable à cette phrase du *Banquet.* 2.25. Δοκεῖ μέντοι μοι καὶ τὰ τῶν ἀνδρῶν σώματα ταὐτὰ πάσχειν ἅπερ καὶ τὰ τῶν ἐν τῇ γῇ φυομένων.

— *8.6* ἂν ἀπολειφθείην Gi. Mü. — H. 374-21. Invertit S.

— *10.5.* ἀποδείκνυμαι Sch. Gi. Mü. — Gi N. cr. p. LXVI. « ἐπιδείκνυμι Stob., ut eamdem praepositionis varietatem supra C habet et § 1 C pr. Hae lectiones, quanquam § 12 ἐπίδειγμα est, eo magis spernendae sunt, quod etiam § 18 perverse ἐπιδείκνυμαι C (aliique) et Stob. habent. Cf. ad III. 10. 10.» — Hense, p. 375. 6 : ἐπιδείκνυμι dans Tr. ; de là la vulgate, mais S, seul ici, a ἀποδείκνυμι.

Sauppe (*Lexilog. Xenoph.*) renvoie à l'*Econ.* III. 1[1] où l'auteur (au moins d'après les mss) passe de ἀποδείξῃς... à ἐπιδεικνύναι puis à ἐπιδεικνύω, sans qu'on puisse nettement démêler les rai-

1. Ἐγώ σε οὐκέτι ἀφήσω... πρὶν ἄν μοι ἃ ὑπέσχησαι ἐναντίον τῶν φίλων τουτωνὶ ἀποδείξῃς. — Τί οὖν... ἤν σοι ἀποδεικνύω (sic codices) πρῶτον μὲν οἰκίας τοὺς μὲν ἀπὸ πολλοῦ ἀργυρίου ἀχρήστους οἰκοδομοῦντας, τοὺς δὲ ἀπὸ πολὺ ἐλάττονος πάντα ἐχούσας ὅσα δεῖ, ἢ δόξω ἕν τί σοι τοῦτο τῶν οἰκονομικῶν ἔργων ἐπιδεικνύναι;... Τί δ' ἤν τὸ..... ἐπιδεικνύω;

sons de ces différents choix et il en conclut qu'on ne peut guère établir de distinction entre les deux composés.

Pourtant, si nous consultons différents passages des *Mémorables*, la confusion ne semble pas possible ; ἐπιδείκνυμι se présente avec deux acceptions principales. Il signifie : *montrer au doigt* (ἐπὶ indique la direction matérielle) comme dans III. 10. 9 : « ἐπιδείξαντος αὐτοῦ τῷ Σωκράτει θώρακας. » — Ou bien, au sens intellectuel, il marque une insistance dans l'exposition des idées, il désigne une démonstration d'un caractère didactique. Ainsi dans II. 1. 21 : καὶ Πρόδικος δὲ ὁ σοφὸς ἐν τῷ συγγράμματι.... ὅπερ δὴ καὶ πλείστοις ἐπιδείκνυται. Breitenbach le traduit ici par *vorträgt*. « Il correspond, dit-il, à ἐπίδειξις, terme qui désigne ordinairement les déclamations des sophistes. » Par contre, ἀποδείκνυμι indique un énoncé simple et sans prétention.

Ainsi I. 1. 11 : Τοὺς φροντίζοντας τὰ τοιαῦτα μωραίνοντας ἀπεδείκνυεν. — IV. 4. 11 : Δῆλος εἶ ....καὶ νῦν διαφεύγειν ἐγχειρῶν τὸ ἀποδείκνυσθαι γνώμην, ὅ τι νομίζεις τὸ δίκαιον et IV. 7. 2 : εἴ ποτε δεήσειε γῆν... ἢ διανεῖμαι ἢ ἔργον ἀποδείξασθαι. Or, dans notre passage (IV. 4. 10), c'est le cas d'accueillir ἀποδείκνυσθαι, car Xénophon oppose à dessein la simplicité de Socrate à la subtilité du sophiste. Et d'ailleurs, deux lignes plus haut, Stobée et Xénophon sont d'accord pour nous donner « οὐδὲν παύομαι ἀποδεικνύμενος. Sans doute Socrate revient souvent à la charge, mais toujours sur un ton de conversation familière et sans se poser en maître de philosophie comme Hippias.

— *13.1*. — Gilb. et Mü. ont raison de préférer γὰρ de Xénophon à ἄρα de Stobée (Hense, p. 375, 22), proposé par Hartman (p. 169, *An. Xen.*) « Cum Hippia disputans Socrates dicit τὸ νόμιμον δίκαιον εἶναι. Rogat Hippias : ἆρα τὸ αὐτὸ λέγεις νόμιμόν τε καὶ δίκαιον εἶναι » et « ἔγωγε » respondet Socrates. Tum Hippias : οὐ γὰρ αἰσθάνομαί σου ὁποῖον νόμιμον ἢ ποῖον δίκαιον λέγεις. Recte procedet disputatio si pro οὐ γὰρ αἰσθάνομαι scriptum erit οὐκ ἄρ' αἰσθάνομαι. » Hartman a tort de croire le sens de *donc* nécessaire ici. En réalité Hippias poursuit sa première pensée et en donne le motif. Il fallait entendre : « Si je te pose cette question, c'est que je ne comprends pas.... »

— *13, 1*. Gilb. N. cr., p. LXVI : « μᾶλλον post σου (an potius post γάρ?) addidi, cum in libris et apud editores absit. Necessarium videtur, nisi malis ἢ ποῖον δίκαιον delere. » Aucun ms. n'autorise cette amplification que Mücke n'a pas adoptée. Je ne vois pas quelle valeur Gilbert a pu lui attribuer, car elle n'ajoute rien à la pensée, absolument claire, et constitue, ce

semble, un pléonasme vicieux avec ποῖον comme avec ὁποῖον. On ne peut songer davantage à supprimer ἢ ποῖον δίκαιον ; car les deux définitions sont également nécessaires de la part d'Hippias, pour que Socrate poursuive la discussion. Schenkl et Jacob ont préféré ὁποῖον, le second, à ποῖον des mss., comme plus régulier. Les exemples cités en note par Dindorf (p. 176) appuient ce choix. Pourtant, Mücke semble avoir vu juste en expliquant le choix de ποῖον par une raison d'euphonie, et il cite plusieurs cas semblables. *Cyrop.*, I, 6, 43. (ὅπως... πῶς) — IV, 3, 19. (ὅτι... τί). — *Mémor.*, I, 1, 11 (cité aussi par Kühner) : « διελέγετο σκοπῶν ὅπως ὁ... κόσμος ἔχει καὶ τίσιν ἀνάγκαις ἕκαστα γίγνεται τῶν οὐρανίων.

— *14*, *10*. ἢ καὶ Gi. Mü. — H., 376, 19. καὶ S. Md. sA. (et B'). La correction ἢ καὶ dans B est très préférable à la leçon de Stobée; ἢ est aussi nécessaire qu'à la ligne précédente.

— *14*, *sf*. ἔγωγ' Gi. Mü. — H., 376, 20. ἔγω S. Md. — ἐγών sA. Μὰ Δί' amène la restriction γε. « Par Jupiter, pas moi du moins » et les mss de Stobée doivent avoir tort. Hense le reconnaît en adoptant ἔγωγ' dans son texte.

— *15*, *6*. αἰτιώτατοι ὦσι τοῦ τοῖς νόμοις πείθεσθαι. — Gi. Mü. H. 377, 5. τοῦ manque dans les mss de Stobée. Leur leçon serait conforme à la syntaxe ordinaire de αἴτιος. Ainsi, dans *Hellen.*, II, 3, 32 : μεταίτιος εἶ ἐξ ὀλιγαρχίας ὑπὸ τοῦ δήμου ἀπολωλέναι et VII, 4, 19 : αἴτιος ἐδόκει εἶναι τὴν μάχην συνάψαι. On comprend qu'il soit plutôt suivi de l'article, quand il a pour complément une proposition infinitive. Goodwin, p. 319, *op. cit.*, en cite deux cas : Isocr., IV, 28... τοὺς καρποὺς οἳ τοῦ μὴ θηριωδῶς ζῆν ἡμᾶς αἴτιοι γεγόνασι et *Anab.*, VII, 7, 48. κατηράσατο τῷ αἰτίῳ τοῦ μὴ πάλαι ἀποδεδόσθαι τὸν μισθόν. La liaison est plus utile en raison de la longueur du complément. Pourtant on cite quelques exemples de Xénophon où l'article introduit un infinitif simple complément de l'adjectif. Ainsi dans les *Hellén.*, VII, 2, 10 et VII, 5, 18, l'expression αἴτιος τοῦ ποιεῖν. Mais l'ensemble des témoignages reste favorable à l'admission de l'article et l'on comprend que Hense l'ait introduit dans son texte.

— *16*, *10*. αἱρῶνται Gi. Mü. — H. 377, 16. αἵρωνται Tr. αἱρωνται (*sic*) S — αἵρωνται Md. — αἵρονται sA.

— *16*, *10*. Gi. N. cr., p. LXVI. « τοῖς αὐτοῖς ἥδωνται (τοὺς αὐτοὺς εἰδῶνται) post αὐτοῖς excidisse putat θεάμασιν vel ἀκούσμασιν Reiske, σιτίοις Madwig, ᾄσμασιν Sch. » (p. 121.) — Hense, p. 377, 17. τοῖς αὐτοῖς Stobée. — Aucun ms. n'autorise ces propositions et Xénophon (cela ne lui est pas particulier) aime assez à sous-entendre πρᾶγμα dans des cas où, en français, nous préférerions un terme

précis, un mot de circonstance, pour qu'on se contente de τοῖς αὐτοῖς. C'est ce qu'a fait Mücke. La diversité même des conjectures est un argument qui ne plaide point en leur faveur. Il vaut mieux s'en tenir à la remarque maligne de Schneider sur la leçon de Reiske « cujus sagacitatem equidem admiror ».

— *17, 5.* Gi. N. cr. LXVI : « παρακαταθέσθαι libri, Stob. Esc., παρακαταθήκας Stob. A.— Hense, 378, 4 « παρακαταθέσθαι Md. sA. ut Xen. omis. S. nisi igitur alius error subest Gaisfordi, παρακαταθήκας debetur correctori codicis Paris. 1985 ».

— *17, 13.* ἢ (devant ἡγεμονίαν) les div. édit. — H. 378, 12. ἢ omis. Stobée. — ἢ n'est pas absolument nécessaire devant le premier terme de l'énumération, mais il insiste heureusement sur l'accumulation des détails comme devant χρήματα et γονεῖς.

— *17, 17.* τῷ δ'ἄν τις βούλοιτο μᾶλλον φίλος... dans les div. édit. — H. 378, 15 τοῦ S. Md. sA. (τῶ Gesn[1]. tacite e Xen.)

Τῷ est nécessaire à cause du deuxième membre de la comparaison ἢ τῷ τοιούτῳ.

— *17, 18.* τῷ (devant δ'ἄν). — H. 378, 17. τῷ sA. Tr. τὸν Md. et (corr. in τῶι) S.

— *18, 2.* ἀποδείκνυμαι dans les div. édit. — H. 378, 21 : ἐπιδείκνυμαι S. Md. sA. — B aussi (f° 106 v°, l. 17). — ἀποδείκνυμαι est préféré pour les mêmes raisons que plus haut (§ 10, 5).

— *18, 3.* σύ δ' εἰ τἀναντία γιγνώσκεις. — H. 378, 21 à 379, 1 : σὺ δὲ τἀναντία ἃ γιγνώσκεις S. Md. sA. — Stobée doit citer d'une façon inexacte, car Socrate n'a pas de raison de croire qu'Hippias a de quoi le confondre, et, le crût-il, il ne serait pas de bonne guerre d'en convenir avec cette complaisance.

— *19,2.* ταὐτὰ Gi. Mü. — H. 379, 5 : ταῦτα S (seul ici cite le passage jusqu'au § 24). Le ms. de Stobée a tort comme dans IV, 2, 21 et IV, 4, 6.

— *19, 5.* ἂν Gi. Mü. — H. 379, 7. Manque dans Stobée. La particule ne doit pas plus être omise ici que dans III, 9, 3.

— *19, 6.* οὖν Gi. Mü. — Gi. N. cr. p. LXVII : « Omis. BEJ. — H. 379, 8. Manque aussi dans S. — Οὖν résume bien ici les principes qui se dégagent des réponses précédentes.

20, 5. Τί δή ; Gi. Mü. — H. 379, 15 Τί δ' S. La leçon de Stobée marque plus faiblement l'étonnement que cause au philosophe le scepticisme de la déclaration οὐκέτι...

— *21, 1.* ἄλλα Gi. Mü. — H. 379, 16. ἅμα S. n'est pas aussi simple ni aussi clair qu'ἄλλα.

— *21, 6/7.* — οἱ μὲν λανθάνοντες, οἱ δὲ βιαζόμενοι Gi. Mü. — H. 380, 1 : omis. S. — Ces mots sont le développement, sinon attendu,

du moins très vrai, de ἔνιοι. Il n'y a là ni redondance blâmable, ni apparence d'interpolation.

22, 3. νὴ Δί', ἔφη Gi. Mü. — Hense, 380, 3. νὴ Δία S. (corr. ex δί).

— *23, 9.* Gi. N. cr., p. LXVII : « ἔφη post Δῆλον ὅτι omis. Stob. » S. (seul ici) porte πότερα οὖν ἔφη ὅτι.

— *23.9/10.* ἀκμαζόντων. Τὰ τῶν μή. Gi. Mü. — H. 380.13 : « om. Tr. et, ni fallor, etiam S. »

— *23.13.* ὡς οὐ δεῖ. Gi. Mü. — H. 380. 16. ὡς οὐδὲ S (absurde). ὡς δὲ Tr. p. 70.

— 24.2. Gi. N. cr. p. LXVII. « Inter νόμιμον et ἔφη addunt μὲν Cob. Di. Sch. » — Hense 380-20. — μὲν n'est pas dans Stobée. Breitenbach, Sauppe, Gilbert et Mücke ne l'ont pas adopté. Breitenbach, pour justifier l'absence de μὲν (entschiedener Gegensatz) renvoie à III. 6. 1. L'exemple n'est pas probant ; car δὲ y indique simplement le passage d'un fait à un autre. Ici δὲ signifie « et pourtant » et appelle un « c'est vrai » auquel il s'oppose. Aussi la présence de la particule est-elle très supposable dans le texte primitif.

24.11. αὐτοὺς Gi. Mü. — H. 381.9 : αὐτοῖς libri Stob. Évidemment αὐτοῖς n'ajoute rien au sens de παραβαίνουσι tandis qu'αὐτοὺς, en opposition à νόμους, fait apprécier le merveilleux pouvoir de ces lois qui contiennent en elles-mêmes le châtiment de ceux qui les enfreignent.

25.6. νόμιμον εἶναι Gi. Mü. — H. 381.15. νόμιμον S. Md. sA. L'omission d'εἶναι donnerait à cette conclusion un sens tout différent de celui qui est attendu. L'identité de la loi et de la justice est présentée, non comme agréable aux dieux, mais comme imposée à la terre par les dieux.

L. IV. Ch. 5 (§ 2-12).

— *2.6.* κτῆμα Gi. Mü. — H. 509.4. De même Br. — καὶ κτῆμα S. Md. sA « sed delevit καὶ, subdita lineola sA. »

— *5.4.* δὲ (après δουλείαν). — H. 509.18. Manque dans S. Md. sA. Br.

Il y a autant de raisons de l'admettre ici qu'avec πότερα et ποίους placés auparavant et avec σοφίαν et σωφροσύνης qui le suivent.

— *5.4.* κακίστην νομίζεις. Gi. Mü. — H. 509.18. De même S et sA « Md. et Br. invertunt ».

— *8.5.* ἐγκράτεια dans les div. édit. H. 510.21 ἐγκράτειαν Stob. La construction personnelle et la construction impersonnelle sont toutes deux employées par Xénophon avec ἔοικε. Il semble pourtant naturel de donner ici la préférence au nominatif, puisque les mss de Xénophon nous le recommandent.

— *9.5.* Gi. N. cr. p. LXIX : « Ἡ μὲν ἀκρασία Stob. A. | Ὥσπερ ἡ μὲν ἀκρασία libri, Di², Spp., Breit., Sch., quod neque III. 10. 11. tuetur, neque Plato Phaed. p, 90 A. Sane malim Ὅτι ἡ μὲν ἀκρ. vel ἡ μὲν γὰρ ἀκρ. vel simile; Gerth. proponit Ὡς ἡ μὲν ἀκρ. (« nam » ut Cyrop. IV. 2. 25 et 37). » Voici les textes indiqués par Gerth : Ὡς ὁ τοῦτο ποιῶν οὐκέτ' ἀνήρ ἐστιν, ἀλλὰ σκευοφόρος — et Καὶ τἄλλα..... ἕτοιμα ποιεῖτε, ὡς αὐτίκα μάλα παρέσονται ὁπότεροι ἂν κρατῶσι. — Hense, p. 510.26 : Ἡ μὲν ἀκρασία est aussi la leçon de tous les mss de Stobée.

Gilbert a tort de rejeter (avec Ernesti et Leunclavius) ὥσπερ adopté, après différents éditeurs, par Schenkl et Mücke. L'exemple tiré des *Mémorables* III. 10. 11. Πῶς οὖν τῷ ἀρρύθμῳ σώματι ἁρμόττοντα τὸν θώρακα εὔρυθμον ποιεῖς ; Ὥσπερ καὶ ἁρμόττοντα, ἔφη — ne nous éclaire pas pour le cas présent. Car ὥσπερ y signifie « par le fait même, du même coup. » Or on ne trouve pas ici la même idée de simultanéité, d'équivalence. — Ὡς proposé par Gerth signifie « vu que » dans les exemples qu'il cite à l'appui de sa conjecture. Elle paraît inutile, car B (f° 109v°, l. 14) donne ὥσπερ, et ce mot semble ici tout à fait à sa place avec la valeur de « par exemple ». Il introduit la preuve, l'explication de la théorie par quelques détails tirés de la vie pratique. Il se présente à nous avec cette valeur dans Œdipe à Colone, v. 776-7. (Édit. Tournier-Desrousseaux.)

« Ὥσπερ τις εἴ σοι λιπαροῦντι μὲν τυχεῖν
μηδὲν διδοίη μηδ' ἐπαρκέσαι θέλοι. »

et dans les *Mémorables* même III. 3. 12 : ὅταν γε χορὸς... γίγνηται, ὥσπερ ὁ εἰς Δῆλον πεμπόμενος.

Concluons donc en souhaitant avec Mücke que ὥσπερ soit définitivement maintenu en tête de cette phrase.

— 9.7. Gi. N. cr. p. LXIX : « ἀγρυπνίαν ineptum est (potius πόνους ut II. 1. 30. πονεῖν) ; etiam pro καρτερεῖν Xen. scripsisset ἀναμένειν. » H. 511. 1. Stobée, comme les mss de Xénophon, donne ἀγρυπνίαν.

Pourquoi Xénophon ne joindrait-il pas dans cette énumération l'insomnie à la faim, à la soif et aux besoins des sens. L'insomnie, n'est-ce pas plus expressif que la fatigue en général ?

L'ἀγρυπνία fait désirer le repos et le sommeil (car Xénophon dit plus bas ἀναπαύσασθαί τε καὶ κοιμηθῆναι) au moins autant que les πόνοι.

Quant à la citation invoquée « οὐ γὰρ διὰ τὸ πονεῖν, ἀλλὰ διὰ τὸ μηδὲν ἔχειν ὅ τι ποιῇς ὕπνου ἐπιθυμεῖς » elle n'est point concluante. Ἀγρυπνία eût été une supposition trop hardie pour une vie aussi oisive ; πονεῖν était certes bien assez fort en parlant d'une courtisane. Conservons donc ἀγρυπνία avec les divers éditeurs, comme un élément très heureusement placé dans cet ensemble.

Quant à καρτερεῖν, pourquoi Gilbert veut-il lui substituer ἀναμένειν plus fréquemment employé, ce semble, avec le sens intransitif ? Ainsi IV. 3. 13 : « ἂν μὴ ἀναμένῃς ἕως... », καρτερεῖν exprime bien la force acquise de la volonté dans la lutte contre le désir et Schneider l'interprète justement « ῥᾳδίως φέρειν. » Il renvoie à I. 6. 7 : « ἐμοὶ δὲ ἄρα οὐκ οἴει, τῷ σώματι ἀεὶ τὰ συντυγχάνοντα μελετῶντι καρτερεῖν, πάντα ῥᾷον φέρειν.... » et II. 6. 22 : « ἀφροδισίοις ἡδόμενοι καρτερεῖν, ὥστε μὴ λυπεῖν », sibi moderari, quo minus.... » Ces deux exemples prouvent également que nous devons avoir ici la vraie rédaction.

— *10.2.* τῶν τοιούτων Gi. Mü. — H. 511. 10. De même Md. — καὶ τῶν τοιούτων S. sA. Br. Ce καὶ ne paraît pas pouvoir être défendu.

— *10.5.* ἐχθροὺς Gi. Mü. — Gi. N. cr. p. LXIX. « ἐχθροὺς B. D. G. Stob. | ἐχθρῶν Cω, quod praestat ; nam non potest comparari I. 5. 1. » — Hense, 511. 13. — Gilbert a tort de regretter ἐχθρῶν et ἐχθροὺς est aussi bien choisi ici que τοὺς πολεμίους.

D'une part, il est vrai, il s'agit des ennemis de l'État et de l'autre d'ennemis personnels, mais là n'est pas la question. Κρατεῖν avec l'accusatif indique plutôt une victoire, avec le génitif une domination continue. Telle est l'opinion de Koch. Mücke a donc bien fait de conserver l'accusatif avec les principales sources.

— 10.5. κρατήσειεν Gi. Mü. — Hense, 511. 13 : κρατήσειεν S. sA. Br. comme les mss de Xénophon — ἐγκρατήσειεν Md. Cette dernière leçon n'est pas défendable.

— *10.6.* ὠφέλειαι Gi. Mü. — H. 511. 14. ὠφέλεια dans les mss de Stobée.

Le pluriel très usité de ce mot convient mieux ici que le singulier pour faire ressortir les multiples avantages de la tempérance.

— *11.4.* ἔφη Gi. Mü. — H. 511. 21. Manque dans Stobée.

— *11.5.* ἀμαθεστάτου dans les div. édit. — H. 512. 1. ἀκρατεστάτου. Stobée.

La phrase semble quelque peu décousue, si l'on s'en tient au texte de Xénophon. Car il n'explique que dans la phrase suivante (un peu tard) la toute-puissance de la passion, par l'absence de raisonnement, chez certains hommes, et montre alors qu'il en est de même dans la brute.

Dans le texte de Stobée l'homme abandonné à ses passions est, plus logiquement, comparé d'abord à la brute comme au type des appétits aveugles. En adoptant ἀκρατεστάτου, il y aurait donc progression régulière : d'abord l'homme intempérant (ἀκρατὴς) comparé à l'animal qui ignore la tempérance (ἀκρατεστάτου), puis, la preuve de cette énonciation, l'homme sans élévation morale (μὴ σκοπεῖ τὰ κράτιστα) comparé aux êtres absolument dépourvus de raison (τῶν ἀφρονεστάτων βοσκημάτων).

— *11.7/8.* — ἀλλὰ τοῖς Gi. Mü. — H. 512. 4 : de même Br. Md. — ἀλλά τοι S. sA. Cette dernière leçon ne peut évidemment s'accorder avec les mots suivants ἐγκρατέσι μόνοις.

L. IV. Ch. 6. (§ 10-11).

— *11.5.* ἕκαστοι Gi. Mü. — Gi. N. cr. p. LXXIII : « Post ἕκαστοι ἑκάστοις addit. Stob. Esc. » — Hense, p. 339. 18. S. sA aussi.

— *11.9.* δὲ Gi. Mü. — H. 340. 2 : δαὶ S. Md. Tr. — δὲ sA. — δαὶ B, f° 112 v° l. 15. Malgré cet ensemble de leçons en faveur de δαὶ, le sens n'autorise nullement le choix de ce mot. Socrate poursuit paisiblement son questionnaire et l'on ne voit pas bien pourquoi, arrivé à ce point, il marquerait de l'étonnement. Le μόνοι γ' ἔφη que vient de répondre Euthydème est bien conforme au désir du maître et l'erreur des copistes est ici facilement explicable par l'influence de la prononciation.

— *11.10.* οἶμαι Sch. Gi. — οἴομαι Mü. — H. 340. 4. οἴομαι Stob. et B.

Livre IV. Ch. 7. (§ 2-10).

(Wachsmuth. Vol. II, p. 247).

3.2. δυσσυνέτων Sch. Gi. — δυσξυνέτων Mü. — δυσξυνέτων Wachsm. 247. 11. Stobée. — Selon la statistique fournie par Meisterhans, p. 181. 47, il est plus probable que Xénophon dut employer le σ. Mücke a beau dire dans sa préface que la réforme de l'orthographe attique s'accomplissait pendant l'absence de notre auteur et qu'il a pu revenir aux façons de parler de sa jeunesse à son

retour, il ne prouve rien parce qu'il veut trop prouver. Croira-t-on que le chef improvisé des Dix-Mille soit resté si complètement étranger aux hommes et aux choses de sa patrie ? Ces habitudes nouvelles, dont la réforme sus-mentionnée ne fut que la consécration officielle, croit-on qu'il les ait ignorées, qu'il n'en ait pas subi l'influence ? L'ensemble de son œuvre, la tournure bien athénienne, malgré tout, de son esprit, les caractères de sa syntaxe et de son style, ne permettent pas de s'arrêter à une conclusion si sévère.

— *6.5*. ἐβουλήθησαν Gi. Mü. — Wachs. p. 248. 8. ἠβουλήθησαν Stobée.

D'après Meisterhans, p. 134, § 62, ce n'est que depuis 300 av. J.-C. que l'η est employé couramment dans les Inscriptions. L'orthographe de Stobée est donc vraisemblablement d'une époque postérieure à celle de Xénophon.

— *9.8*. αὐτοῦ Mü. Gi. N. cr. p. LXXIV : « αὐτὸν D. ἑαυτῷ. J. Weiskio auctore, inclusum exstinxerunt Di., Sauppe, male servavit Schneid. cum V et Ernestio τὸν.... προσέχοντα scribens. » — Wachs. 249. 3. ἑαυτοῦ Stobée — B aussi. — Il n'y a rien à ajouter à l'excellente note de Breitenbach. τοῦ..... προσέχοντος ἑαυτῷ dépend de μᾶλλον, mais il est mis en vedette comme concentrant la force de toute la pensée[1]. Cette construction a pour conséquence l'addition de ἑαυτοῦ. Rapprochons de ce cas celui où l'on ajoute ἢ pour éclaircir le sens d'un comparatif après un génitif. Cf. Platon, *Gorgias*, p. 500 C. οὔ τι ἂν μᾶλλον σπουδάσειέ τις καὶ σμικρὸν νοῦν ἔχων ἄνθρωπος, ἢ τοῦτο.

— *10.3*. οἱ θεοὶ Gi. Mü. — Gi. N. cr. p. LXXIV : « θεοὶ omis. Stob. » — Wachs. p. 249. 5. οἱ omisit L (le seul qui fournisse la citation).

1. Breitenbach a pourtant mis cet αὐτοῦ timidement entre crochets.

CONCLUSION

Que conclure de cette longue revue qui nous fixe sur l'importance des données de Stobée pour la constitution du texte des *Mémorables*? Sans doute, dans la majorité des cas, on serait bien fâché de donner la préférence au texte du compilateur. On y trouve des barbarismes et des solécismes grossiers, des lacunes assez fréquentes, par le fait d'un ou de plusieurs manuscrits. Souvent, les particules font défaut ou sont soumises à des échanges malheureux. L'orthographe a, dans plus d'un cas, un caractère de modernité inacceptable.

Tout cela prête à bien des suppositions.

Ou les copistes ont fort maltraité cette énorme anthologie, ou Stobée citait sans se soucier d'une exactitude rigoureuse certains passages de ses livres favoris, ou il les copiait à la légère, ou l'exemplaire qu'il avait sous les yeux était déjà bien altéré.

Quoi qu'il en soit, et en opérant l'élimination la plus sévère, il reste encore un gain très appréciable, ce semble, d'une vingtaine de leçons, qui, nous l'espérons, pourront être mises à profit par les futurs éditeurs.

Si cette étude a réussi à apporter quelque lumière dans la lecture et l'appréciation de A et de B et dans l'utilisation des Extraits de Stobée, nous nous croirons trop bien payé de notre peine. Les amis de Xénophon, ceux qui croient avec Dörwald[1], que les *Mémorables* ont une haute portée morale et doivent figurer comme tels parmi les livres classiques, nous pardonneront aisément les cas où nous avons pu nous méprendre sur la valeur des nouvelles données, en songeant aux difficultés multiples d'une pareille entreprise.

1. V. Introd., p. 7.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Valeur scientifique, littéraire, morale des *Mémorables* 1
Histoire du Texte, des origines à Schenkl 9
Appréciation générale des travaux de Schenkl sur les *Mémorables*. 24
Les derniers éditeurs des *Mémorables* 26

PREMIÈRE PARTIE

1) Critique de la Collation du *Par.* 1740. 29
2) Critique de la Collation du *Par.* 1302. 31
3) Discussion des nouvelles leçons tirées des deux manuscrits. . 34

APPENDICE

1) Nouvelle collation de A. Rectification aux lectures de Schenkl. 42
2) Nouvelle collation de B. Rectification aux lectures de Schenkl. 53

DEUXIÈME PARTIE

1) Ce que Wachsmuth et Hense ont fait pour le texte de Stobée. 61
2) Discussion des leçons tirées de Stobée. 64

CONCLUSION. 103

RENNES, IMP. FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
909 B47 C001 v.139-140(1902)
Sciences historiques et philologiques.
3 0112 089188590